BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
3 D
16

Digitized by Google

12. 3. 8. 16

DE LA

SAGESSE

TROIS LIVRES,

PAR

PIERRE CHARRON PARISIEN,
Docteur, és Droicts.

Auſquels eſt adiouſté vn recueil des lieux & chapitres, ſuiuant la premiere Edition de Bourdeaux, 1601. Auec la reuiſion de Meſſieurs du Conſeil priué, pour le contentement & ſoulagement du curieux Lecteur, deſireux de voir l'vne & l'autre impreſſion.

PLVS

Vn petit traicté contenant vn ſommaire des trois liures: vne Apologie & reſponce aux plaintes & obiections qu'on faiſoit contre iceux, auec quelques diſcours Chreſtiens, trouuez apres le deceds de l'Autheur.

DERNIERE EDITION.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A ROVEN,
Chez ROBERT VALENTIN, tenant ſa boutique dans la Court du Palais.

M. DC. XXXIIII.

A MONSEIGNEVR,

MONSEIGNEVR

LE DVC D'ESPERNON,

PAIR ET COLONNEL DE L'Infanterie de France.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

Tous ſont d'accord, que les deux plus grãdes choſes qui tiennent plus du ciel, & ſont plus en luſtre, comme les deux maiſtreſſes du monde, ſont, La vertu & la bonne fortune, la Sageſſe & le bonheur. *De leur preference il y a de la diſpute : chacune a ſon prix, ſa dignité, ſon excellence.* A la vertu & Sageſſe, *comme plus laborieuſe, ſuante, & hazardeuſe, eſt deuë par preciput l'eſtime, la recompence :* A l'heur & bonne fortune, *comme plus haute & diuine, eſt deuë proprement l'admiration & l'adoration. Ceſte-cy par ſon eſclat touche & rauit plus les ſimples & populaires; celle là eſt mieux apperceuë & recogneuë des gens de iugement. Rarement ſe trouuent-elles enſemble en meſme ſujet, au moins en pareil degré & rang, eſtant toutes deux ſi grandes qu'elles ne peuuent*

s'approcher & meſler ſans quelque ialouſie & conteſtation de la primauté : L'vne n'a point ſon luſtre & ne peut bien trouuer ſon iour en la preſence de l'autre : mais venans à s'entre-bien entendre & vnir, il en ſort vne harmonie treſ-melodieuſe, c'eſt la perfection. De cecy vous eſtes, Monſeigneur, *vn exemple tres-riche, & des plus illuſtres, qui ſoit apparu en noſtre* France, *il y a fort long temps.* La bonne fortune & la Sageſſe *ſe ſont touſiours tenuës par la main, & conioinctement ſe ſont fait valoir ſur le theatre de voſtre vie. Voſtre* Bonne fortune *a eſtonné & tranſi tous par ſa lueur & ſplendeur ;* voſtre Sageſſe *eſt recogneuë & admiree par tous les mieux ſenſez & iudicieux. C'eſt elle, qui a bien ſçeu meſnager & maintenir ce que la* Bonne fortune *vous a mis en main. Par elle vous auez ſçeu non ſeulement bien remplir, conduire, & releuer* La bonne fortune ; *mais vous vous eſtes baſtie & fabriquee, ſelon qu'il eſt dit, que le Sage eſt artiſan de ſa fortune ; vous l'auez attiree, ſaiſie, & comme attachee & obligee à vous. Ie ſçay auec tous, que le zele & la deuotion à la vraye Religiõ, la vaillance & ſuffiſance militaire, de la dexterité & bonne conduitte en tous affaires, vous ont acquis l'amour & l'eſtime de* Nos Roys, *la bienveillance des peuples, & la gloire par tout. Mais i'oſe & veux dire que c'eſt* Voſtre Sageſſe *qui*

à la meilleure part en tout cela, qui couronne & parfait toutes ces choſes. C'eſt pourquoy iuſtement & tres à propos, ce liure de Sageſſe *vous eſt dedié & conſacré : car* Au ſage la Sageſſe. *Voſtre nom mis icy au front, eſt le vray tiltre & ſommaire de ce liure : c'eſt vne belle & douce harmonie, que du modelle oculaire auec le diſcours verbal, de la practique auec la theorique. S'il eſt permis de parler de moy, ie diray confidemment,* Monſeigneur, *auec voſtre permiſſion, que du premier iour que i'eus ce bien de vous voir, & conſiderer ſeulement des yeux, ce que ie fis fort attentiuement, ayant auparauant la teſte pleine du bruict de voſtre nom, ie fus touché d'vne inclination, & depuis ay touſiours porté en mon cœur vne entiere affection & deſir à voſtre bien, grandeur, & proſperité. Mais eſtant de ceux qui n'ont que les deſirs en leur pouuoir, & les mains trop courtes pour venir aux effects, ie l'ay voulu dire au monde, & la publier par cét offre que ie vous fais tres-humblement, certes de tres-riche eſtoffe, car qu'y a-il de plus grand en vous & au monde, que la Sageſſe ? Mais qui meriteroit d'eſtre plus élabouré & releué pour vous eſtre preſenté. Ce qui pourra eſtre auec le temps, qui affine & recuit toutes choſes : & de vray voicy vn ſuject infiny, auquel l'on peut adiouſter touſiours : mais tel qu'il eſt, ie me fie, qu'il ſera humainement receu de*

vous, & peut eſtre employé à la lecture de Meſſeigneurs vos enfans, qui apres l'idee viue, & patron animé de Sageſſe en vous, y trouueront quelques traicts & lineamens: & de ma part ie demeureray touſiours,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur
CHARRON.

Aduertiſſement aux Lecteurs ſur le ſuiect de ceſte nouuelle Edition.

MEſſieurs, Voyant que les liures de Sageſſe de deffunct Monſieur Charron eſtoient bien venus parmy le monde, & meſme que depuis ſon deceds on les auoit fait r'imprimer en diuers endroicts ſuyuant l'Edition de Bourdeaux de l'an 1601. d'autant qu'on eſtimoit qu'en la ſeconde Editiõ de l'an 1604. faite en ceſte ville, on auoit corrigé & retranché pluſieurs articles, i'ay eſtimé eſtre à propos de faire imprimer pour la troiſieſme fois leſdits liures, & pour ſatisfaire au deſir des curieux, i'ay premierement faict faire le corps du liure, ainſi que l'autheur meſmes peu auparauant ſon deceds l'auoit reueu & augmenté ſans aucune alteration, & ay fait ſuiure de poinct en poinct ſon manuſcript: & puis apres i'ay fait adiouſter les articles de l'Edition de Bourdeaux, leſquels l'autheur a expreſſément voulu eſtre corrigez ou addoucis, lors que ſon liure ſeroit r'imprimé: & finablement, ceux que Monſieur le Preſident Ieannin, tres-digne Conſeiller d'Eſtat, commis par Mõſieur le Chancelier à la cenſure & examen de ce liure, a iugez deuoir eſtre changez, & ce que i'en ay fait, ç'a eſté pour contenter vn chacun, & laiſſer la liberté & le moyen aux lecteurs de prendre & choiſir ce qui leur ſemblera eſtre le meilleur. Car en ceſte Editiõ on aura tout ce qui eſt és precedentes impreſſions, tant de Bourdeaux, que de Paris & d'ailleurs, auec vne table Alphabetique des matieres qui y ſont traictees, & vn Eloge veritable ou ſommaire de la vie de l'auteur, enſemble vne explication de la figure qui eſt au frõtiſpice de ce volume. Vous ſerez auſſi aduertis, qu'en ceſte Edition l'autheur a tranſposé les

chapitres du premier liure, autrement qu'ils n'eſtoiẽt en la premiere Edition de Bordeaux, ainſi qu'il eſt remarqué en la table des chapitres, & y a adiouſté ſix chapitres entiers, ſçauoir les 1.3.8.6.12.& 13.és deuxieſme & troiſieſme liures il n'y a aucunes tranſpoſitions, mais il y a pluſieurs additions & augmentatiõs, comme vous pourrez voir, ſi prenez la peine de conferer ceſte Edition auec la premiere. Prenez en gré mon trauail, s'il vous plaiſt, & ſoyez aſſeurez que ce que i'ay faict, eſt pour voſtre contentement, & pour m'acquiter du ſeruice que i'ay voüé au public.

De Paris le 1. Iuin 1607.

Le ſuiet & ordre de ces trois liures.

Le premier liure enſeigne à ſe cognoiſtre & l'humaine condition, qui eſt le fondement de Sageſſe par cinq grandes & capitales conſiderations de l'homme, & contient 62. chapitres.

Le ſecond contient les regles capitales de Sageſſe, les priuileges & propres qualitez du Sage, & a 12. chapitres.

Le troiſiéme diſcourant par les quatre vertus morales, Prudence, Iuſtice, Force, Temperance, donne les particuliers enſeignemens de Sageſſe en 43. chapitres.

TABLE DES CHAPITRES DE CES TROIS LIVRES DE SAGESSE.

Preface, où eſt parlé du nom, ſuject, deſſein & methode de cét œuure, auec aduertiſſement au Lecteur. pag. 1.

LIVRE PREMIER QVI EST DE LA cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition.

Exhortation à s'eſtudier & cognoiſtre.

Preface du premier liure, page 19.
C'eſt le ch. de l'Edition 1. de Bourdeaux.

Premiere conſideration de l'homme, qui eſt naturelle par toutes les pieces dont il eſt compoſé. pag 33.

Chap. 1. de la formation de l'homme. page 33
2. Diſtinction premiere, & generale de l'homme. 37
C'eſt le 9. ch. de la 1. Edition.
3. Du corps, & premierement de toutes ſes parties, & affiette d'icelles.
4. Des proprietez ſingulieres du corps humain. 43
C'eſt le 10. ch. de la 1. Edition.
5. Des biens du corps, Santé, Beauté, & autres. 44
C'eſt le 11. ch. de la 1. Edition.
6. Des veſtemens du corps. 50 *C'eſt le 14. ch. de la 1. Edit.*
7. De l'ame en general. 51. *C'eſt le 15. ch. de la 1. Edition.*
8. De l'ame en particulier, & premierement de la faculté Vegetatiue. 67

9. De la faculté ſenſitiue. 68
10. Des ſens de nature. 71. *C'eſt le 12. ch. de la 1. Edition.*
11. De voir, ouyr & parler. 77. *C'eſt le 13. ch. de la 1. Ed.*
12. Des autres facultez, Imaginatiue, Memoratiue, Appetitiue. 81
13. De la faculté intellectiue, & vrayement humaine. 82.
14. De l'Eſprit humain, ſes parties, fonctions, qualitez, raiſon, inuention, verité. 92. *C'eſt le 16. ch. de la 1. Edit.*
15. De la memoire. 107. *C'eſt le 17. ch. de la 1. Edition.*
26. De l'Imagination & opinion. 108. *C'eſt le 18. ch. de la 1. Edition.*
27. De la volonté. 111. *C'eſt le 19. ch. de la 1. Edition.*
Des paſſions & affections, aduertiſſement. 114. *C'eſt le 20. ch. de la 1. Edition.*
18. Des paſſions en general. 114
Des paſſions en particulier, aduertiſſement. 119.
19. De l'Amour en general. 119. *C'eſt le 21. ch. de la 1. Edi.*
20. De l'Ambition. 120. *C'eſt le 22. ch. de la 1. Edition.*
21. De l'auarice & ſa contrepaſſion. 126. *C'eſt le 23. ch. de la 1. Edition.*
22. De l'Amour charnel. 129. *C'eſt le 24 ch. de la 1. Edit.*
23. Deſirs, cupiditez. 132. *C'eſt le 25. ch. de la 1. Edition.*
24. Eſpoir, Deſeſpoir. 134. *C'eſt le 26. ch. de la 1. Edition.*
25. De la Cholere. 134. *C'eſt le 27. ch. de la 1. Edition.*
26. Haine. 139. *C'eſt le 28 ch. de la 1. Edition.*
27. Enuie. 140. *C'eſt le 29. ch. de la 1. Edition.*
28. Ialouſie. 140. *C'eſt le 30. ch. de la 1. Edit.*
29. Vengeance. 141. *C'eſt le 31. ch. de la 1. Edition.*
30. Cruauté. 142. *C'eſt le 32. chap. de la 1. Edition.*
3. Triſteſſe. 144. *C'eſt le 33. ch. de la 1. Edition.*
32. Comparaiſon. 149. *C'eſt le 34. chap. de la 1. Edition.*
33. Crainte. 150 *C'eſt le 35. ch. de la 1. Edition.*

34. *Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy auec tous les autres animaux.* 153. *C'est le 8. ch. de la 1. Edition.*

Troisiesme consideration de l'homme, qui est par sa vie. 169.

35. Estimation, brieue fueté, description de la vie humaine, & ses parties. 169 *C'est le 36. ch. de la 1. Edition.*

Quatriesme consideration de l'homme morale, par ses mœurs, humeurs, conditions, bien viue & notable. Preface.

Contenant vne generale peinture de l'homme. 176. *C'est le 2. ch. de la 1. Edition.*

36. Vanité. 178 *C'est le 3. ch. de la 1. Edition.*

37 Foiblesse. 184 *C'est le 4. ch. de la 1. Edition.*

38. Inconstance. 199. *C'est le 5. ch. de la 1. Edition.*

39. Misere. 201. *C'est le 6. ch. de la 1. Edition.*

40. Presomption. 220. *C'est le 7. ch. de la 1. Edition.*

Cinquiesme & derniere consideration de l'homme, par les varietez & differences grandes qui sont en luy, & leurs comparaisons. 231

41. De la difference & inegalité des hommes en general. 231. *C'est le 37. ch. de la 1. Edition.*

42. Premiere distinction & difference des hommes, naturelle & essentielle, tiree de la diuerse assiette du monde. 234. *C'est le 38. ch. de la 1. Edition.*

43. Seconde distinction & difference plus subtile des esprits, & suffisance des hommes. 241. *C'est le 39. ch. de la 1. Edition.*

44. Troisiesme distinction & difference des hommes accidentale, de leurs degrez, estats & charges. 244. *C'est le 40. ch. de la 1. Edition.*

Des estats & degrez des hommes en particulier, aduertissement.

45. Du commander & obeyr. 248. *C'est le 41. ch. de la 1. Edi.*

46. Du mariage. 250. *C'eſt le 42. ch. de la 1. Edition.*
47. Des parens & enfans. 261. *C'eſt le 43. ch. de la 1. Edit.*
48. Des Seigneurs & eſclaues, maiſtres & ſeruiteurs 265. *C'eſt le 44. ch. de la 1. Edition.*
49. De l'eſtat, Souueraineté, Souuerains. 269. *C'eſt le 45. ch. de la 1. Edition.*
50. Des Magiſtrats. 278. *C'eſt le 46 ch. de la 1. Edition.*
51. Des Legiſlateurs, Docteurs & inſtructeurs. 279. *C'eſt le 47 chap. de la 1. Edition.*
52. Du peuple ou vulgaire. 280. *C'eſt le 48. ch. de la 1. Edi.*
Quatriéme diſtinction & difference des hommes tiree de leurs diuerſes profeſſions & conditions de vie. Preface. 284
53. Diſtinction & comparaiſon de trois ſortes de degrez de vie. 285. *C'eſt le 49. ch. de la 1. Edition.*
54. Comparaiſon de la vie ciuile ou ſociale auec la ſolitaire. 287. *C'eſt le 50. ch. de la 1. Edition.*
55. Comparaiſon de la vie menee en commun, & menee en propriete. 290. *C'eſt le 51. ch. de la 1. Edition.*
56. Comparaiſon de la vie ruſtique, & des villes. 291 *C'eſt le 52 ch. de la 1. Edition.*
57. De la profeſſiõ militaire. 292. *C'eſt le 53. ch. de la 1. Ed.*
Cinquiéme & derniere diſtinction & difference des hommes, tiree des faueurs & deffaueurs de la Nature & de la fortune. Preface.
58. De la liberté & du ſeruage. 295. *C'eſt le 54. ch. de la 1. Edition.*
59. De la nobleſſe. 296. *C'eſt le 55. ch. de la 1. Edition.*
60. De l'honneur. 299. *C'eſt le 56. ch. de la 1. Edition.*
61. De la ſcience. 303. *C'eſt le 57. ch. de la 1. Edition.*
62. Des richeſſes & pauuretez. 305. *C'eſt le 58. ch. de la 1. Edition.*

LIVRE SECOND, CONTENANT LES instructions & reigles generales de Sageſſe.

Preface, auquel y a vne peinture generale de Sageſſe, & le Sommaire du liure. 307

1. Exemption & affranchiſſement des erreurs et vices du monde et des paſſions, &c. 312
2. Vniuerſelle et pleine liberté de l'eſprit, tant en iugement qu'en volonté, ſeconde diſpoſition à la Sageſſe. 321.
3. Vraye et eſſentielle preud'hommie, premiere et fondamentale partie de Sageſſe. 350
4. Auoir vn but et train de vie certain, ſecond fondement de Sageſſe. 376
5. Eſtudier à la vraye pieté, premier office de Sageſſe. 380
6. Regler ſes deſirs et plaiſirs, ſecond office de Sageſſe. 402.
7. Se porter moderément et également en proſperité et aduerſité, troiſiéme office de Sageſſe. 410
8. Obeyr, et obſeruer les loix, couſtumes et ceremonies du pays, comment et en quel ſens, quatriéme office de Sageſſe. 423
9. Se bien comporter auec autruy, cinquiéme office de Sageſſe. 437
10. Se conduire prudemment aux affaires, ſixiéme office de Sageſſe. 442.
11. Se tenir touſiours preſt à la mort, fruict de Sageſſe. 452 442.
12. Se maintenir en vraye tranquillité d'eſprit, le fruit et la couronne de Sageſſe, et concluſion de ce liure. 476

LIVRE TROISIESME, AVQVEL sont traittez les aduis particuliers de Sageſſe par les quatre vertus morales.

Preface. 481

De la prudence premiere vertu. 482

1. De la prudence en general. 482

De la prudence Politique du ſouuerain pour gouuerner eſtats.

Preface. 486

2. Premiere partie de ceſte Prudence Politique, & gouuernement d'Eſtat, qui eſt de la prouiſion. 488

3. Seconde partie de la prudence Politique & du gouuernement d'Eſtat, qui eſt de l'action & gouuernement du Prince. 519

4. De la prudence requiſe aux affaires difficiles & mauuais accidens publics & priuez. Preface. 551

1. Des maux et accidens qui nous menacent. 552

2. Maux et accidens preſens, preſſans et extrémes. 553

3. Affaires douteux et ambigus. 555

4. Affaires difficiles et dangereux. 555

5. Coniurations. 556

6. Trahiſon. 559

7. Emotions populaires. 560

8. Faction et ligue. 562

9. Sedition. 563

10. La Tyranne et rebellion. 565

11. Guerres ciuiles. 566

12. Aduis pour les particuliers en toutes les ſuſdites diuiſions publiques.

13. Des troubles et diuiſions priuees. 571

De la Iuſtice, ſeconde vertu.

5. De la Iuſtice en general. 572
6. De la Iuſtice et deuoir de l'homme à ſoy meſme. 576
De la Iuſtice & deuoir de l'homme enuers l'homme, aduertiſſement. 583
Premiere partie, qui eſt des deuoirs generaux & communs de tous enuers tous, & premierement. 584
7. De l'Amour ou amitié. 584
8 De la foy, fidelité, perfidie, ſecret. 594
9. Verité et admonition libre. 598
10. De la flatterie, menterie et diſſimulation. 601
11. Du bien-fait, obligation et recognoiſſance. 607
Seconde partie qui eſt des deuoirs ſpeciaux de certains à certains, par certaine & ſpeciale obligation. Preface. 620
12. Deuoir des mariez. 621
13. Meſnagerie. 623
14. Deuoir des parens et enfans. 625
15. Deuoir des maiſtres et ſeruiteurs. 662
16. Deuoir des ſouuerains, et des ſubiects. 664
17. Deuoir des magiſtrats. 671
18. Deuoir des grands et des petits. 676
De la force troiſieſme vertu. Preface. 678
19. De la force ou vaillance en general. 678
De la force ou vaillance en particulier. 685
20. Premiere partie des maux externes. 685
21. Des maux externes conſiderez en leurs effects & fruicts. 691
Des maux externes en eux meſmes & particulierement. Aduertiſſement. 694
22. De la maladie & douleur. 695
23. De la captiuité ou priſon. 698
24. Du banniſſement et exil. 700
25. De la pauureté, indigence, perte de biens. 702

26. De l'infamie. 705
27. De la perte d'amis. 705
De la mort. 707
Seconde partie des maux internes, &c. Preface. 707
28. Contre la crainte. 708
29. Contre la triſteſſe. 709
30. Contre la paſſion & miſericorde. 711
31. Contre la cholere. 712
32. Contre la haine. 716
33. Contre l'enuie. 717
34 Contre la vengeance. 718
35. Contre la ialouſie. 720
De la temperance quatriéme vertu. 721
36. De la temperance en general. 721
37. De la proſperité & aduis ſur icelle. 723
38. De la volupté & aduis ſur icelle. 724
39. Du manger & boire, & ſobrieté. 731
40. Du luxe & desbauche en tous couuerts, &c. 734
41. Plaiſir charnel, chaſteté, continence 735
42. De la gloire & de l'ambition. 738
43. De la temperance au parler, & de l'eloquence. 741

Fin de la Table des Chapitres.

ELOGE

ELOGE VERITABLE, OV SOMMAIRE DISCOVRS DE LA vie de Pierre Charron Parisien, viuant Docteur és Droicts.

Par G. M. D. R.

PIERRE Charron naſquit à Paris en l'an 1551. & fut baptiſé en l'Egliſe de S. Hilaire au clos Bruneau. Son pere eſtoit Thibaud Charron, marchand Libraire demeurant ruë des Carmes, pres le college des Lombards, & ſa mere ſe nommoit Nicole de la Barre, de laquelle ledit Thibaud Charron eut 21. enfans, tant maſles que femelles, & en auoit eu quatre autres auparauant de ſa premiere femme. Ainſi Pierre Charron eut 24. tant freres que ſœurs, deſquels n'eſt reſté aucune poſterité maſculine, & combien que ſes pere & mere n'euſſent grãds moyens pour entretenir vn ſi grãd nombre d'enfans, ſi eſt-ce que recognoiſſans que leur fils Pierre eſtoit eſtrené fauorablement de Nature d'vn bel eſprit, docile & capable de grandes choſes, ils eurent ſoin de le faire bien inſtruire dés ſon ieune aage aux bonnes lettres: tellement qu'ayant appris en peu de temps les lãgues Grecque & Latine, dont y auoit lors de celebres Profeſſeurs en l'Vniuerſité de Paris, il fit bonne prouiſion des ſciences liberales & humaines, & meſmes de la Logique, Ethique, Phiſique & Metaphyſique: & de-

puis il eſtudia en droict Ciuil & Canon és Vniuerſitez d'Orleans & de Bourges, où il fut honoré du tiltre & degré de Docteur es Droicts. Eſtant de retour à Paris il ſuiuit la profeſſion du Palais, & fut receu Aduocat en la Cour de Parlement, où il frequentoit ordinairement le Barreau, qu'il confeſſoit eſtre la plus belle & profitable Eſcole du monde, ne perdoit aucunes des audiences publiques, & y print vne telle teincture que par ſes liures & diſcours on peut touſiours remarquer pluſieurs beaux mots & termes de Iuriſprudence & de Practique, & continua cét exercice par cinq ou ſix ans entiers, mais preuoyant que le chemin qu'il falloit tenir pour s'auancer au Palais luy ſeroit long & difficile, pour n'auoir alliance ny cognoiſſance auec des Procureurs & Solliciteurs de procez, & ne pouuant s'abaiſſer & captiuer iuſques là, que de les courtiſer, carreſſer & rechercher, pour eſtre employé par eux aux affaires (tant il auoit l'ame noble & genereuſe) il quitta ceſte vacation, & s'adonna à bon eſcient à l'eſtude de la Theologie, & à la lecture des Peres & Docteurs de l'Egliſe, & parce qu'il auoit la langue bien penduë & qu'il s'eſtoit formé vn ſtile libre & releué par deſſus le commun des Theologiens, il s'exerça à la predication de la parole de Dieu, par permiſſion des Curez & Paſteurs, où incontinent il parut & s'acquiſt vne merueilleuſe reputation entre les plus doctes de ce temps là, meſmes à l'endroit de pluſieurs Eueſques & grands Prelats qui eſtoient lors en ceſte ville, & y auoit preſſe entr'eux à qui le pourroit auoir en ſon Eueſché ou Dioceſe. Entre autres Meſſire Arnauld de Pontac Eueſque de Ba-

zas Prelat de tres-grande eruditiõ, l'ayant ouy preſcher en l'Egliſe de ſainct Paul en l'an 1571. le prit en telle affection, qu'il luy fit quitter le lieu de ſa naiſſance, & le mena à Xaintes, à Bourdeaux & en ſon Eueſché de Bazas, & autres lieux de la Gaſcoigne & du Languedoc, où il fiſt paroiſtre ſon eloquence admirable, qui luy donna vn tel bruict & renom, qu'on le recherchoit par tout, & que les Eueſques de diuers Dioceſes où il auoit preſché, luy offroient liberalement les Chanoinies Theologales de leurs Egliſes, & autres dignitez & benefices, & luy faiſoient pluſieurs dons & preſens. Il a eſté ſucceſſiuement Theologal de Bazas, d'Arcs, de Lethoure, d'Agen, de Caors & de Condom, Chanoine & maiſtre d'Eſcole en l'Egliſe de Bourdeaux, & Chantre en l'Egliſe de Condom. La Royne Marguerite Ducheſſe de Valois le retint pour ſon predicateur ordinaire, & le Roy *Henry* IIII. (quoy qu'il fut lors de la Religion pretenduë reformée) s'eſt delecté & a pris plaiſir extréme d'ouyr ſes predications, & l'a pluſieurs fois honoré de ſa preſence. Il fut auſſi à la ſuitte du defunct Cardinal d'Armaignac Legat de ſa ſainctété à Auignon, qui l'auoit en tres-grande eſtime. Il a grandement profité à l'Egliſe de Dieu par ſes Predications qu'il a continuées aſſiduëment par l'eſpace de plus de 32. ans & par icelles il a ramené pluſieurs deſuoyez au giron de l'Egliſe, & a confirmé en la foy pluſieurs qui branſloient au manche, tant il eſtoit homme bien diſant & bien viuant. S'eſtant adonné à la Theologie, il n'a affecté les degrez de Bachelier, Licentié, ni de Docteur ou Profeſſeur en icelle, & luy ſuffiſoit d'eſtre

digne & capable d'auoir tels degrez, & s'eſt ſeulement contenté de receuoir l'ordre & charactere de Preſtriſe. Il fut 17. ou 18. ans ſans retourner à Paris depuis qu'il en fut ſorty, & auoit reſolu d'y venir paracheuer le reſte de ſes iours, mais parce qu'il aimoit la ſolitude, il auoit fait vœu d'eſtre Chartreux, & de fait ſur la fin de l'an 1588. il partit de Bordeaux, & paſſa par Xainctes & par Angers, où il fit quelques doctes predications, & s'en vint en ceſte ville, lors que les Eſtats eſtoient aſſemblez à Bloys, & ſe preſenta au Prieur de la Chartreuſe qui eſt lez Paris, nommé Iean Michel, homme de ſaincte vie, qui depuis eſt mort Prieur general de la grande Chartreuſe en Dauphiné, & luy deſcouurit ſon vœu & deſir; Mais il ne peut y eſtre receu, quelque ardante priere & inſtante pourſuitte qu'il en fiſt, & ce ſeulement à cauſe de ſon aage trop aduancé, qui eſtoit de 47. à 48. ans, & s'excuſoit-on ſur ce qu'il falloit de ieuneſſe s'eſtre accouſtumé à ſupporter l'auſterité de cét ordre religieux. Voyant ce refus il s'adreſſa au Prouincial des Celeſtins de ceſte ville pour eſtre pareillement receu en leur ordre, où il ſe trouua pareille difficulté, empeſchement & refus. De ſorte qu'ayant fait tout ce qui eſtoit en luy, & ne tenant à luy que ſon vœu n'euſt eſté accomply, il fut aſſeuré par Meſſieurs Faber Doyen de la Sorbonne, Tyrius Ieſuite Eſcoſſois, & Feu ardant Cordelier, tres doctes Theologiens, qu'en conſcience il eſtoit quitte d'vn tel vœu, & que librement il pouuoit demeurer au monde comme ſeculier, & qu'il n'eſtoit obligé d'entrer en autre ordre de Religion. Tellement qu'en l'annee 1589. il repaſſa par Angers, où il preſcha entierement le Ca-

teſme auec tres-grande admiration & edificatiõ du peuple, & de là il retourna à Bourdeaux, où il prit cognoiſſance, & veſcut fort familierement auec Meſſire Michel de Montagne, Cheualier de l'ordre du Roy, autheur du liure, intitulé, Les Eſſais, ququel il faiſoit vn merueilleux cas, & le ſieur de Montagne l'aimoit d'vne affection reciproque, & auant que mourir, par ſon teſtament il luy permit de porter apres ſon deceds les pleines armes de ſa noble famille, parce qu'il ne laiſſoit aucuns enfans maſles. Les troubles derniers ayans retenu le ſieur Charron en la ville de Bordeaux, depuis l'an 1589. iuſques en l'année 1593. il dreſſa ſon Liure des trois veritez, qu'il fit imprimer en l'an 1594. ſans y mettre ſon nom, qui fut receu fort plauſiblement de tous les ſçauans hommes, & ſur l'edition de Bourdeaux, on l'imprima deux ou trois fois en ceſte ville, & depuis à Bruxelles en Flandres, ſous le nom de Benoiſt Vaillant, Aduocat de ſaincte foy, nom inuenté à plaiſir, parce qu'on void que par l'autheur de ce liure, en la troiſiéme verité la cauſe de la ſaincte foy eſt fort bien plaidee & defenduë contre le petit traicté de l'Egliſe, auparauant compoſé par le ſieur du Pleſſis Mornay, la publication de ce liure le fit cognoiſtre à Meſſire Antoine d'Ebrard de S. Sulpice, Eueſque & Comte de Caors, lequel ſans auoir veu ledit ſieur Charron, au ſeul gouſt de ſon liure, le fit approcher de luy, le faiſant ſon Vicaire general, & luy donnant la Chanoinie Theologale de ſon Egliſe, qu'il accepta, & y eſtant il fit imprimer pour la ſeconde fois ſon liure à Bourdeaux, en l'an 1595. y mettant ſon nom, & l'augmenta d'vne replique contre ſa reſ-

ponſe qui auoit eſté imprimee à la Rochelle, faite à ſa troiſiéme Verité. Eſtant à Caors, le Roy conuoqua à Paris l'aſſemblee generale du Clergé de ſon Royaume en ladite annee 1565. où il comparut en qualité d'vn des deputez, & fut choiſi & eleu, pour eſtre le premier Secretaire de l'aſſemblee, & y eſtant, il fut inuité de preſcher en l'Egliſe de S. Euſtache, la plus populeuſe parroiſſe de Paris, ce qu'il fiſt le iour de la feſte de Touſſaincts de l'an 1565. & deux iours apres, depuis il preſcha derechef les ſix Dimanches du Careſme en l'an 1596. Eſtant retourné à Caors, depuis l'an 1596. iuſques en l'an 1600. Il compoſa huit diſcours de la ſaincte Euchariſtie, auec autant de diſcours Chreſtiens de la cognoiſſance & prouidence de Dieu, de la Redemption du monde, & de la Communion des Saincts, enſemble ſes liures de Sageſſe. Comme il eſtoit demeurant à Caors, Meſſire Iean du chemin Eueſque de Condom le pourueut de ſa dignité de Chantre en ſon Egliſe pour l'attirer en ſon Dioceſe: mais eſtant recherché en meſme tẽps par Meſſire Charles Myron Eueſque d'Angers de venir faire ſa demeure en Anjou, il y eſtoit plus enclin, tellement qu'il balança long temps, & fut en doute où il ſe deuoit reſoudre & arreſter, & ſon affection le portoit de choiſir l'Anjou, qu'il eſtimoit eſtre le plus beau & plus plaiſant ſeiour de France: Toutesfois il fut empeſche d'y demeurer, parce que ceſte Prouince d'Adjou n'eſtoit lors paiſible, ains fort trauaillée de la guerre Ciuile: auſſi que la Bretagne ſa voiſine n'eſtoit encores reduitte en l'obeyſſance du Roy. D'ailleurs la Chanoinie Theologale de Condom vint à vacquer, qui luy fut offerte par ledit Sieur du

Chemin, laquelle il accepta, & ſe reſolut d'aller faire ſa reſidence à Condom, Ce qu'il fiſt, & y achepta vne maiſon qu'il fiſt baſtir de neuf & l'aſſeubla de beaux & precieux meubles en intention d'y paſſer le cours de ſa vie plus ioyeuſement & gaillardement, & d'euiter à ſon pouuoir les incommoditez que la vieilleſſe apporte ordinairement auec ſoy. S'eſtant habitué à Condom il fit imprimer à Bourdeaux ſes diſcours Chreſtiens, cy deſſus mentionnez, iuſques au nombre de ſeize, & ſes liuers de Sageſſe és annees mil ſix cens, & mil ſix cens & vn, par le moyen deſquels ſa renommee & reputation s'eſtendit au loing & au large, & priſt place à l'endroit des plus beaux & rares eſprits de la France. Entre autres Meſſire Claude Dormy Eueſque de Bologne ſur mer ; & prieur de Sainct Martin des Champs à Paris, luy eſcriuit quelques lettres ſur le ſubject d'iceux, luy teſmoignant qu'il en faiſoit grand eſtat, & qu'ils eſtoient bien à ſon gouſt, & luy fit offre de la Theologale de ſon Egliſe. Ces lettres firent venir l'enuie au ſieur Charron de faire vn troiſiéme voyage en ceſte ville, afin de voir, recognoiſtre & remercier ledit ſieur Eueſque de Bologne, & pareillement pour y faire imprimer ſes liures & diſcours, & autres œuures nouuelles, n'eſtant point aſſez ſatisfait des impreſſions qui en auoient eſté au precedent faites à Bordeaux. Il arriua donques à Paris le 9. d'Octobre 1603. & quelque temps apres alla ſaluër ledit ſieur Eueſque de Bologne, qui le receut fort benignement, & luy renouuella l'offre de ſa Theologale pour luy donner ſuiect de demeurer en ces quartiers, & ne s'eſloigner de la Cour : dont il le remercia de bonne

volonté, & dit lors à vn ſien intime amy Aduocat en la Cour de Parlement auec ſa franchiſe & liberté accouſtumee, qu'il euſt aſſez volontiers accepté ceſte Theologale pour quelques annees, mais que l'air & le climat froid, humide & proche de la mer, eſtoit non ſeulemẽt mal plaiſant & triſte à ſon humeur & naturel, ains mal ſain, catharreux & r'heumatique, qu'il eſtoit ſolaire du tout, que le Soleil eſtoit ſon Dieu ſenſible, comme Dieu eſtoit ſon Soleil inſenſible, parquoy qu'il craignoit ne ſe pouuoir accommoder ny habituer à Bologne ſainement ny plaiſamment, & partant nullement. Eſtant à Paris il ſe logea chez vn Libraire nommé Pierre Bertaud au mont & en la parroiſſe de S. Hilaire à l'eſtoile couronnee, pour eſtre plus proche de Denis du Val maiſtre Imprimeur, qui deuoit imprimer pour la ſeconde Edition ſes liures de Sageſſe, deſquels il veid de ſon viuant trois ou quatre fueilles imprimees. Mais le Dimanche 16. de Nouembre 1603. enuiron vne heure apres midy, eſtant ſorty de ſa maiſon pour aller en ville, il deſcendit iuſques au bas de la ruë Sainct Iean de Beauuais, & eſtant au coin de ladite ruë preſt d'entrer en celle des Noyers, il dit à ſes gens qu'il ſe trouuoit tres-mal, & qu'ils priſſent garde à luy, & eſtant ſouſtenu par eux il tomba ſur les genoux, & ayant les mains ioinctes & leuées en haut, & la face tournée vers le Ciel il expira ſur le champ, & rendit ſon ame à Dieu ſans aucune apparence de douleur, eſtant ſuffoqué d'vne Apoplexie de ſang, les vaiſſeaux d'iceluy s'eſtans tout à coup debondez, dont il ne peut eſtre garenty par aucun ſecours humain. Son corps fut gardé deux iours entiers apres ſon

deceds, & les Medecins ayans recogneu qu'il eſtoit vrayement mort, veu meſmes que le ſang meurtry paroiſſoit tout autour de ſon col, & qu'il commençoit deſia à ſentir mal, il fut enterré honorablement & en belle compagnie en l'Egliſe S. Hilaire le 18. dudit mois de Nouembre, au ſepulchre où ſes pere & mere & pluſieurs de ſes freres & ſœurs, & autres parens auoient eſté auparauant enſepulturez. Et le iour de ſes obſeques il eut le viſage deſcouuert & fut reueſtu d'habits Sacerdotaux, comme s'il euſt eſté preſt de celebrer le Sainct ſacrifice de la Meſſe, & ce ſuiuant ſon intention & declaration qu'il en auoit autrefois faite en preſence de ſes gens, pourueu qu'il ne paruſt rien de difforme en ſon viſage apres ſa mort. Il eſtoit de mediocre taille, aſſez gras & replet, il auoit le viſage touſiours riant & gay, & l'humeur iouiale, le front grand & large, le nez droict, & vn peu gros par le bas, les yeux de couleur perſe ou celeſte, le teinct fort rouge & ſanguin, & les cheueux & la barbe tous blancs, quoy qu'il n'euſt atteint que l'aage de 62. ans & demy, proche de l'an climacterique de 9. fois ſept. Il auoit touſiours vne contenance ioyeuſe & nullement triſte, il auoit l'action belle, la voix forte, bien intelligible & de longue durée, & le langage maſle, nerueux & hardy. Il n'eſtoit ſubiect à maladie & ne ſe plaignoit d'aucune incommodité de vieilleſſe, fors qu'enuiron trois ſepmaines deuant que de mourir, il ſentoit par fois en cheminant vne douleur dans la poictrine auec vne courte haleine qui le preſſoit, & ceſte douleur luy paſſoit ſur le champ apres qu'il auoit reſpiré vne bonne fois à ſon aiſe, & qu'il s'eſtoit vn peu repoſé. Ce qu'ayant

declaré au deffunct Sr. Mareſcot celebre & tres-fameux Medecin decedé depuis peu de mois en çà, il conſeilla & donna aduis qu'il falloit tirer ce ſang qui abondoit par trop en luy, & que s'il ne ſe donnoit de garde, le ſang le ſuffoqueroit, comme il aduint huict iours apres, pour ne s'eſtre ledict Sieur Charron faict ſeigner, ſuiuant ce conſeil. Ses liures de Sageſſe & diſcours Chreſtiens furent imprimez apres ſon treſpas, par l'extreſme ſoin qu'en prit ce ſien intime amy, dont il l'auoit affectueuſement prié de ſon viuant, nonobſtant les trauerſes & empeſchemens qui luy furent donnez par des hommes malicieux ou ſuperſtitieux qui auoient l'eſprit bas, foible & plat, & eſtoient, *per quàm ſimiles Noctuis quarum oculi tantum ſplendorem ferre non poterant & ad illius Solis lumen caligabant*, ne pouuans ſouffrir ny ſupporter les eſclats & belles pointes de cét eſprit ſingulier, rare, vigoureux, merueilleuſement releué & diuin. Car on vouloit empeſcher l'impreſſion nommément de ſes liures de Sageſſe, & pour cét effect on y employa l'authorité du Recteur de l'vniuerſité, & d'aucuns Docteurs de Sorbonne, meſmes de Meſſieurs les Gens du Roy, tant au Parlement qu'au Chaſtelet, & outre on y fit interuenir Simon Millanges Imprimeur de Bourdeaux, pour ſon intereſt particulier; Il en fut faict plaintes en diuers lieux, au Chaſtellet, aux Requeſtes de l'hoſtel, en la Cour de Parlement, & au priué Conſeil, & meſmes elles vindrent iuſques aux oreilles du Roy, on ſaiſit par trois diuerſes fois les fueilles qui en eſtoient imprimees, & la minutte de l'Autheur. Mais parce que le fidele amy en auoit deux, ou trois coppies, & qu'il deſiroit faire paroiſtre par

bonnes preuues que l'amitié qu'il portoit au deffunct sieur Charron n'estoit finie par sa mort, il fit tant qu'en fin tous les liures furent imprimez, & auparauant que de les pouuoir vendre, il en falloit plaider en plusieurs endroicts, & finalement Messieurs les Chancelier, Procureur General du Roy les firent voir à deux Docteurs de Sorbonne, qui baillerent par escrit ce qu'ils trouuoient à redire en ces liures, qui ne parloient que de la Sagesse humaine, traictee moralement & Philosophiquement. Et tout fut mis entre les mains de Monsieur le President Ieannin Conseiller d'Estat, personnage des plus iudicieux & experimentez de ce temps, qui les ayant veus & examinez, dit haut & clair, que ces liures n'estoient pour le commun & bas estage du monde, ains qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts & releuez esprits d'en faire iugement, & qu'ils estoient vrayement liures d'Estat, & en ayant faict son rapport au Conseil Priué, la vente d'iceux en fut permise au Libraire qui les auoit fait imprimer, & eut entiere deliurance & main-leuee de toutes les saisies qui auoient esté faictes : Apres qu'on eust remonstré & iustifié que ses liures auoient esté corrigez & augmentez par l'Autheur depuis la premiere Impression faicte à Bourdeaux, en l'an 1601. & que par ces additions & corrections il auoit esclaircy & fortifié, & en quelques lieux adoucy ses discours sans auoir rien alteré du sens & de la substance, ce qu'il auoit faict pour fermer la bouche aux malicieux, & contenter les simples, qu'il les auoit faict voir par aucuns de ses meilleurs amis, gens clair-voyans & nullement pedans, qui en estoient bien edifiez & satisfaits, & que sans cela ils

ne l'eſtoient pas, & que ſur tout il ſe ſoubmettoit, & ſes liures à la cenſure, & iugement de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Ainſi on void que ſon innocence, naifueté & candeur de ſes mœurs, & ſa preud'hommie accompagnée de probité, ont en fin vaincu & ſurmonté les calomnies & meſdiſances de ſes aduerſaires, & y a grande apparence que ſes liures, quoy qu'ils ne ſoient compoſez qu'en langage vulgaire, triompheront de l'enuie, & rendront ſa memoire perpetuellement recommandable à la poſterité. Il auoit bien ſenty & preueu de ſon viuant, que ſon liure de la Sageſſe entre autres, ne ſeroit pas le bien venu parmy les eſprits foibles & ſuperſtitieux, & qu'il ſeroit cenſuré par les preſomptueux, rogues, affirmatifs & fiers reſolus, gens teſtus, opiniaſtres, aheurtez qui penſent tout ſçauoir, & eſtre les plus ſages & aduiſez de ce monde, combien que pour la pluſpart, ils ſoient les plus ineptes & ignorans, & dont aucuns ſont touchez de maladie preſque incurable & ſans remede. C'eſt pourquoy peu de mois auparauant ſon treſpas, il dreſſa vn petit traité de Sageſſe, contenant vn ſommaire de ſon liure, & vne Apologie & reſponſe aux plaintes & obiections qu'on faiſoit contre iceluy, qui a eſté en l'an 1606. imprimé à part auec quelque diſcours Chreſtiés, par Dauid le Clerc Maiſtre Imprimeur, qu'il deſira eſtre dedié à Monſieur de Harlay premier Preſident de la Cour de Paris, ſçachant bien que pour la defenſe de ſes liures & pour en iuger ſans paſſion, il auoit beſoin d'hommes tels que ledit Seigneur, ç'eſt à dire, qui euſſent l'eſprit hardi, fort, genereux, releué & nullement ſuperſtitieux ni popu-

laire, ce qui a eſté fait ſuiuant ſon deſir & intention.

Quant à la maniere d'agir & de traiter les points de doctrine dont il vſoit en ſes liures, diſcours & ſermons; il diſoit que ſelon la diuerſité des eſprits & facultez naturelles, imagination, memoire & entendement, il y auoit trois façons de deſcouurir & declarer en public ſes conceptions; l'vne qui ſe conduiſoit ſelon les regles & preceptes de l'art, par etymologies & diſtinctions du nom & de la choſe, definitions diuiſions, ſubdiuiſions, cauſes, effects, accidens: l'autre par recueil des opinions & allegations des dires d'autruy auec curieuſe cotation des lieux, liures & chapitres: & la derniere par diſcours libre & releué, qui contient à peu pres, & en ſubſtance ce que les deux autres ont, mais c'eſt ſans en faire ſemblant, & ſans s'aſſiubiettir à l'ordre & aux reigles de l'art. Que la premiere eſtoit bonne pour l'eſcole, & neceſſaire pour inſtruire les aprentifs; que la ſeconde eſtoit en vſage entre les haranguëurs & predicateurs, dont la pluſpart ne faiſoit qu'enfiller des allegations, ſouuent peut eſtre, trop ambitieuſement recerchees auec fort peu ou point de diſcours; que n'ayans rien à dire d'eux meſmes, & eſtans ſans aucune inuention ils faiſoient parler autruy: Et diſoit au rebours du commun qui eſtime ſçauant celuy qui allegue beaucoup, que c'eſtoit teſmoignage d'ignorance & de foibleſſe, qu'ils ſe vouloient vray ſemblablement faire recommander de grande lecture & memoire) ce qui n'eſtoit pas tant cõme pluſieurs penſoient, s'il n'y auoit du iugement (le plus ſouuent à fauſſes enſeignes, cõme ceux qui ſans auoir iamais veu les fontaines, cou-

roient aux ruiſſeaux, furetoyent par les Tables des liures, *ſapiebant per Indices*, pillotoient & prenoyent de ceux qui auoyent faict des recueils & lieux communs, où ils trouuoyent la choſe toute ramaſſee, & ainſi la debitoyent: que les allegations eſtoyent requiſes aux choſes controuerſes, qui ſe doiuent eſtablir & defendre par authorité, mais ſobrement, & qu'il falloit qu'elles fuſſent pertinentes, bien choiſies & preſſantes, & que ceſte maniere eſtoit à ſon aduis la moindre de toutes. Et quant à la troiſieſme, que c'eſtoit celle qu'il eſtimoit le plus, & ceux qui faiſoient profeſſion de la ſuiure, qu'il s'y tenoit & s'y exerçoit: Que pour ceſte derniere façon il auoit l'antiquité & l'authorité pour luy, veu que les plus excellens homiliaires du temps paſſé l'auoyent tenuë, & que les anciens en quelque profeſſion que ce fuſt, en leurs eſcrits & harangues n'alleguoyent point, ou fort rarement, qu'il eſtoit en outre fondé en bonne raiſon, parce que ceſte maniere eſtoit plus genereuſe, tenoit plus de iugement, entendement & imagination, parties bien plus notables & heroïques que la memoire, & en fin qu'elle eſtoit plus libre, & plus plaiſante & profitable aux Auditeurs & Lecteurs, & à celuy qui en vſoit que toutes les autres, & que par icelle on tendoit plus à la Sageſſe qu'à la ſcience, & qu'on s'accouſtumoit plus à former le iugement, & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & l'imagination. Pour le regard de ſes mœurs, conuerſation de vie, & actions tant en priué qu'en public, il n'en ſera icy eſcrit autre choſe, ſinon qu'il ſe conformoit du tout aux regles & offres qui ſont compris dans les 12. chap. de ſon ſecond liure de

Sageſſe, & les practiquoit fort exactement : Et de quelle religion & creance il eſtoit, en font aſſez de foy ſes liures des trois veritez, qu'il a reueus & de beaucoup amplifiez depuis l'Edition de l'an 1595. et qui ſeront donnez au public, et dediez à Monſieur l'Illuſtriſſime Cardinal de Ioyeuſe auquel le ſieur Charron auoit vne ſinguliere affection, quand il plaira à ſon heritier vniuerſel, perſonnage d'honneur et de merite, qui a trouué leſdicts liures auec leur augmentation, et autre replique à la ſeconde reſponce faite à la troiſieſme verité, en l'eſtude de la maiſon de l'Autheur à Condom, tous preſts à mettre ſous la preſſe, leſquels il a voüez à l'honneur de Dieu, ſouſtien de la verité, et au ſeruice de la vraye Religion. Comme auſſi en font foy ſes diſcours Chreſtiens, qui ont eſté imprimez depuis ſon deceds, et font vn iuſte volume, dont il voulut expreſſément les diſcours de la Creation du Monde, eſtre dediez à Meſſire Philippes des Portes Abbé de Thiron et de Bomport, Prelat de tres-rare doctrine et de ſinguliere bonté, qui eſt depuis peu de mois en çà decedé, au grand regret de tous les hommes ſçauans et polis, duquel il auoit extrémement deſiré et affecté la cognoiſſance peu auparauant qu'il mouruſt, ſçachant qu'en verité il eſtoit du nombre de ceux qui auoyent l'eſprit grand, ſublime et genereux. Sa bonne conſcience paroiſt auſſi en ce qu'ayant eu pluſieurs Chanoinies Theologales l'vne apres l'autre, et autres benefices durant le cours de ſa vie, il ne les a iamais voulu reſigner en faueur d'aucune perſonne, à fin de n'eſtre pris ny taxé d'auoir choiſi vn ſucceſſeur indigne ou incapable, mais il les a ou permutees ou remiſes pure-

ment & ſimplement és mains des Collateurs. Il ne faut oublier ny obmettre en ce lieu le teſtament qu'il fit & eſcrit de ſa main le 30. Ianuier 1602. & qui fut apres ſon deceds ouuert, & enregiſtré au Greffe de Condom le 10. Decembre 1603. par lequel apres auoir rendu graces tres-humbles à Dieu des biens qu'il auoit receus de luy en ſa vie, l'auoit tres-inſtamment ſupplié au nom de ſon infinie & incomprehenſible bonté, miſericorde de ſon fils bien aimé noſtre Seigneur & Sauueur Ieſus Chriſt, & de tous ſes merites multipliez & reſpandus par touts ſes membres, es Saincts Eſleuz, de luy octroyer pardon, grace & remiſſion de ſes offenſes, le vouloir prendre & tenir pour ſien, l'aſſiſter & conduire par ſon S. Eſprit, tant qu'il ſeroit en ce monde, le conſeruer & faire preſeruer auec bon ſens en ſon amour & ſeruice, & au point de ſa mort receuoir ſon eſprit à ſoy, en la compagnie & au repos de ſes bien-aimez, & inſpirer tous ſes Saincts Eſleus de prier & interceder pour luy. Il legue entre autres choſes à l'Egliſe de Condom 200. liures tournois; s'il eſt enterré en icelle, à la charge qu'au iour de ſon deceds, tous les ans il ſeroit dite vne Meſſe haute en ſon intention, & vne abſolution ſur la foſſe: Dauantage il donne aux pauures Eſcoliers, & filles à marier deux mil quatre cens eſcus dont la rente ſeroit annuellement & perpetuellement diſtribuee, moitié à trois ou quatre Eſcoliers, & l'autre moitié à trois, quatre ou cinq pauures filles, par l'aduis de ſes executeurs teſtamentaires; qu'il ordonna iuſques au nombre de cinq: Sçauoir le Maiſtre d'Eſcole de Sainct André, & le Recteur des Ieſuites de Bourdeaux, qui ſeront ſelon

ſelon le temps, & ſon heritier inſtitué auec deux de ſes amis, leſquels trois derniers ſeront tenus de nommer quelques vns pour ſucceder en leur place apres leur deceds en ceſte adminiſtration, gens qui fuſſent qualifiez, honneſtes & charitables, & que trois d'iceux en l'abſence des deux autres pourroient ordonner ce que bon leur ſembleroit: Et outre donne à Damoiſelle Leonor de Montagne, femme du ſieur Camein Conſeiller du Roy en ſon Parlement de Bourdeaux, la bonne ſœur du feu ſieur de Montagne Cheualier de l'Ordre du Roy, & ſa commere, la ſomme de 500. eſcus. Ce ſont les meſmes mots du teſtament, & inſtituë ledit ſieur de Camein ſon heritier ſeul & vniuerſel, en payant & acquittant les legs contenus par ſon teſtament, reuenant peu s'en faut, à la ſomme de 15000. liures tournois. Pour concluſion, ce qui a eſté touché cy deſſus eſt aſſez ſuffiſant pour monſtrer & teſmoigner combien le ſieur Charron eſtoit Religieux, conſcientieux & craignant Dieu, qu'il eſtoit homme bien viuant & charitable, ſage, prudent & aduiſé, grand Philoſophe & inſigne Orateur, & qu'il eſtoit richement orné & doüé des plus rares & excellentes vertus, tant morales & humaines, que Chreſtiennes & diuines, qui rendront ſa memoire honorable, & grandement recommandable entre les gens de bien & d'honneur, iuſques à la perfection du monde & conſommation des ſiecles.

EXPLICATION DE LA figure qui eſt au frontiſpice de ce liure.

TOVT au plus haut & ſur l'inſcription du liure, la Sageſſe eſt repreſentee par vne belle femme toute nuë, ſans que ſes hontes paroiſſent, *quaſi non eſſent*, en ſon ſimple naturel, *quia puram naturam ſequitur*, au viſage ſain, maſle, ioyeux, riant, regard fort et magiſtral : corps droit, les pieds ioincts ſur vn Cube, les bras croiſez, comme s'embraſſant elle meſme, comme ſe tenant bien à ſoy, ſur ſoy, en ſoy, contente en ſoy : Sur ſa teſte vne couronne de laurier, et d'Oliuier, c'eſt victoire et paix : vn eſpace ou vuide à l'entour, qui ſignifie liberté : ſe regardant dedans vn miroir aſſez eſloigné d'elle, ſouſtenu d'vne main ſortant d'vn nuage, dans la glace duquel paroiſt vne autre femme ſemblable à elle. Car touſiours elle ſe regarde et ſe cognoiſt. A ſon coſté droit ces mots, IE NE SÇAY, qui eſt ſa deuiſe : Et au coſté gauche, ces autres mots, PAIX ET PEV, qui eſt la deuiſe de l'Autheur, ſignifiee, par vne raue miſe en pal, entortillee d'vn rameau d'Oliuier, et enuironnee de deux branches de Laurier en Ouale.

Au deſſous, y a quatre petites femmes, laides, chetiues, ridees, enchaiſnees, et leurs chaiſnes ſe rendent et aboutiſſent au Cube qui eſt ſoubs les pieds de la ſageſſe, qui les meſpriſe, condamne et foule aux pieds, deſquelles deux ſont du coſté droict de l'inſcription du liure, ſçauoir, Paſſion et

Opinion. La Paſſion maigre, au viſage tout alteré; l'opinion, aux yeux eſgarez, volage, eſtourdie, ſouſtenuë, et par nombre de perſonnes, c'eſt le peuple. Les deux autres ſont de l'autre coſté de l'inſcription: ſçauoir ſuperſtitiõ au viſage tranſi, ioignant les mains comme vne ſeruante qui tremble de peur: Et la ſcience, vertu ou preud'-hommie artificielle, acquiſe, pedanteſque, ſerue des loix et couſtumes, au viſage enflé, glorieux, arrogant, auec les ſourcils releuez, qui lit en vn liure, où y a eſcrit, OVY, NON. Ceſte figure eſt auſſi expliquee par le Sonnet ſuyuant.

SVR LA FIGVRE QVI EST AV FRONTISPICE de ce liure.

SONNET.

LA Sageſſe eſt à nud, droicte & ſans artifice,
D'oliue & de Laurier ſon chef eſt verdoyant,
Son miroir eſt tenu des doigts du foudroyant,
Et s'eſleue au deſſus du Cube de Iuſtice.

Sous ſes pieds au carcan, les meres de tout vice
Forcennent de deſpit, grommelant, abbayant,
Contr'elle en vain l'effort de leur rage employant,
Tant de ſageſſe eſt fort & ferme l'edifice.

La paßion s'anime impetueuſement:
Le peuple fauoriſe & porte obſtinément
La folle opinion, ſourde, aueugle & peruerſe.

Tremblante & ſans ſçauoir la ſuperſtition
S'eſtrangle d'elle meſme: & la preſomption
De la pedanterie eſt miſe à la renuerſe.

C.D.E.E.D.B.

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

DE LA SAGESSE
TROIS LIVRES.

PREFACE.

Où eſt parlé du nom, ſuject, deſſein, & methode de cét œuure.

Aduertiſſement au Lecteur.

IL *eſt icy requis dés l'entree de ſçauoir que c'eſt que ſageſſe, & comment nous entendons la traicter en cét œuure, puis qu'il en porte le nom & le tiltre. Tous en general au premier & ſimple mot de Sageſſe, conçoiuent facilement, & imaginent quelque qualité, ſuffiſance, ou habitude non commune ny populaire, mais excellente, ſinguliere, & releuee par deſſus le commun & ordinaire, ſoit en bien ou en mal: Car il ſe prend & vſurpe (peut eſtre improprement) en tous les deux façons:* ſapientes ſunt vt faciant mala: *& ne ſignifie pas proprement qualité bonne & loüable, mais exquiſe, ſinguliere, excellente en quoy que ce ſoit, dont ſe dit auſſi bien ſage Tyran, Pyrate, voleur, que ſage Roy, Pilote, Capitaine, c'eſt* Hier. 4. Ariſt. l. 5. Met.

à dire ſuffiſant, prudent, aduiſé: non ſimplement & populairement, mais excellemment. Parquoy s'oppoſe à la Sageſſe, non ſeulement la folie, qui eſt vn déreglement & débauche, & la Sageſſe eſt vn reglement bien meſuré & proportionné: mais encores la baſſeſſe & ſimplicité commune & populaire: Car la Sageſſe eſt releuée, forte & excellente: Ainſi Sageſſe, ſoit en bien ou en mal, comprend deux choſes: Suffiſance, c'eſt la prouiſion & garniture de tout ce qui eſt requis & neceſſaire: & qu'elle ſoit en haut & fort degré. Voila ce qu'au premier ſon, & ſimple mot de Sageſſe les plus ſimples imaginent que c'eſt: dont ils aduoüent qu'il y a peu de ſages, qu'ils ſont rares, comme eſt toute excellente, & qu'à eux de droict appartient de commander & guider les autres, que ce ſont comme oracles, dont eſt le prouerbe, en croire, & s'en remettre aux Sages: Mais bien definir la choſe au vray, & la diſtinguer par ſes parties, tous ne le ſçauent, ny n'en ſont d'accord, & n'eſt pas aiſé: Autrement le commun, autrement les Philoſophes, autrement les Theologiens en parlent: Ce ſont les trois eſtages & claſſes du monde: Ces deux procedent par ordre, regles, & preceptes, la premiere confuſément & fort parfaitement.

2. Diuiſion de ſageſſe.

Or nous pouuons dire qu'il y a trois ſortes & degrez de Sageſſe, Diuine, Humaine, Mondaine, qui reſpondent à Dieu, Nature pure & entiere, Nature vitiée & corrompuë: de toutes ces trois ſortes, & de chacune d'icelles deſcouurent & parlent toutes ces trois claſſes du monde que nous auons dit, chacune ſelon ſa portee & ſes moyens: mais proprement & formellement le commun, c'eſt à dire, le monde de la mondaine, le Philoſophe de l'humaine, le Theologien de la diuine.

La mondaine eſt plus baſſe (qui eſt diuerſe ſelon les trois grands chefs de ce bas monde : Opulence, Volupté, Gloire, ou bien auarice, Luxure, Ambition : Quicquid eſt in mundo, eſt concupiſcentia oculorum, concupiſcentia carnis, ſuperbia vitæ: *dont eſt appellée par S. Iacques de trois noms,* Terrena, animalis, diabolica) *eſt reprouuée par la Philoſophie, & Theologie qui la prononce folie deuant Dieu,* ſtultam fecit Deus ſapientiam huius mundi : *Or n'eſt-il point parlé d'elle en ce liure, que pour la condamner.* 3. Sageſſe mondaine. 1. Icha. 3. Iacob. 3. 1. Cor. 1.

La plus haute, qui eſt la diuine, eſt definie & traitée par les Philoſophes & Theologiens vn peu diuerſement. Ie dedaigne & laiſſe icy tout ce qu'en peut dire le commun, comme prophane, & trop indigne pour eſtre ouy en telle choſe. Les Philoſophes la font toute ſpeculatiue, diſent que c'eſt la cognoiſſance des principes, premieres cauſes, & plus hauts reſſorts de toutes choſes, & en fin de la ſouueraine qui eſt Dieu, c'eſt la Metaphyſique. Ceſte-cy reſide toute en l'entendement, c'eſt ſon ſouuerain bien & ſa perfection, c'eſt la premiere et plus haute des cinq vertus intellectuelles, qui peut eſtre ſans probité, action, & ſans aucune vertu morale. Les Theologiens ne la font pas du tout tant Speculatiue, qu'elle ne ſoit auſſi aucunement pratique : car ils diſent que c'eſt la cognoiſſance des choſes diuines, par leſquelles ſe tire vn iugement & reglement des actions humaines, & la font double : l'vne acquiſe par eſtude, & eſt à peu pres celle des Philoſophes que ie viens de dire: L'autre infuſe & donnée de Dieu, de ſurſum deſcendens. *C'eſt le premier des ſept dons du ſainct Eſprit,* Spiritus Domini Spiritus ſapientiæ, *qui ne ſe trouue qu'aux iu-* 4. Diuine. S. Th. 1. 2. quæſt. 57 2. 2. q 19.

Sap.1.c. *ſtes & nets de peché*, in malevolam animam non introibit ſapientia. *De ceſte ſageſſe diuine n'entendons auſsi parler icy, elle eſt en certain ſens & meſure traictée en ma premiere verité, & en mes diſcours de la Diuinité.*

4. Humaine. Selon le commun

Parquoy s'enſuit que c'eſt de l'humaine Sageſſe que noſtre liure traicte, & dont il porte le nom, de laquelle il faut icy auoir vne briefue & generale peinture, qui ſoit comme l'argument & le ſommaire de tout ceſt œuure. Les deſcriptions communes ſont diuerſes & toutes courtes. Aucuns, & la pluſpart penſent que ce n'eſt qu'vne prudence, diſcretion & comportement aduiſé aux affaires & en la conuerſation. Cecy eſt digne du commun, qui rapporte preſque tout au dehors, à l'action, & ne conſidere gueres autre choſe que ce qui paroiſt : il eſt tout aux yeux & aux oreilles, les mouuemens internes le touchent & luy poiſent fort peu : ainſi ſelon leur opinion la ſageſſe peut eſtre ſans pieté & ſans probité eſſentielle : c'eſt vne belle mine, vne douce & modeſte fineſſe. D'autres penſent que c'eſt vne ſingularité farouche & eſpineuſe, vne auſterité refrongnée d'opinions, mœurs, paroles, actions, & forme de viure, qui pource appellent ceux qui ſont ferux & touchez de ceſt humeur, Philoſophes, c'eſt à dire en leur iargon, fantaſques, bigearres, heteroclites. Or telle ſageſſe, ſelon la doctrine de noſtre liure, eſt pluſtoſt vne folie & extrauagance. Il faut donc apprendre que c'eſt d'autres gens que du commun : ſçauoir eſt des Philoſophes & Theologiens, qui tous deux l'ont traictée en leurs doctrines morales : ceux-là plus au long, & par expres comme leur vray gibbier, leur propre & formel ſubiect, car ils s'occupent à ce qui eſt de la nature, & au faire : la Theologie monte plus haut, s'attend & s'occupe

Selon les Philoſophes & Theologiens.

aux vertus infuſes, theorique, & diuines, c'eſt à dire à la ſageſſe diuine & au croire. Ainſi ceux-là s'y ſont plus arreſtez & plus eſtendus, reglans & inſtruiſans non ſeulement le particulier, mais auſſi le commun & le public: enſeignans ce qui eſt bon & vtile aux familles, cõmunautez, Republiques & Empires. La Theologie eſt plus chiche & taciturne en ceſte part, viſant principalement au bien & ſalut eternel d'vn chacun. Dauantage, les Philoſophes la traittent plus doucement & plaiſamment, les Theologiens plus auſterement & ſechement. La Philoſophie qui eſt l'aiſnée, cõme la nature eſt l'aiſnée de la grace, & le naturel du ſurnaturel, ſemble ſuader gratieuſement & vouloir plaire en profitant, comme la poëſie,

Comparaiſon belle des Philoſophes & Theologiens.

Simul & iucunda, & idonea dicere vitæ
Lectorem delectando pariterque monendo, Horat.

reueſtuë & enrichie de diſcours, de raiſons, inuentions, & poinctes ingenieuſes, exemples, ſimilitudes: parée de beaux dires, apophtegmes, mots ſententieux, ornée d'eloquence & d'artifice. La Theologie qui eſt venuë apres, toute refrongnée, ſemble commander & enioindre imperieuſement & magiſtralement: Et de fait la vertu & probité des Theologiens eſt toute chagrine, auſtere, ſubiecte, triſte, craintifue, & populaire: la philoſophique, telle que ce liure enſeigne, eſt toute gaye, libre ioyeuſe, releuée, & s'il faut dire, enioüée, mais cependant bien forte, noble, generenſe & rare. Certes les Philoſophes ont eſté excellens en ceſte part, non ſeulement à la traitter & enſeigner, mais encores à la preſenter viuement & richement en leurs vies nobles & heroiques. I'entends icy Philoſophes & Sages, non ſeulement ceux qui ont porté le nom de Sages, comme Thales, Solon, & les autres qui ont eſté d'vne vollée, & du temps de Cyrus, Cre-

ſus, Pyſiſtratus : Ny auſsi ceux qui ſont venus apres, & ont enſeigné en public, comme Pythagoras, Socrates, Platon, Ariſtote, Ariſtippe, Zenon, Anthiſthenes, tous chefs de part, & tant d'autres leurs diſciples, differens & diuiſez en ſectes, mais auſsi tous ces grands hommes qui faiſoient profeſsion ſinguliere & exemplaire de vertu & ſageſſe, comme Phoci, Ariſtides, Pericles, Alexandre, que Plutarque appelle Philoſophe auſsi bien que Roy, Epaminondas, & tant d'autres Grecs : les Fabrices, Fabies, Camilles, Catons, Torquates, Regules, Lelies, Scipions Romains, qui pour la pluſpart ont eſté generaux d'armées. Pour ces raiſons ie ſuy & employe en mon liure plus volontiers, & ordinairemene les aduis & dires des Philoſophes, ſans toutesfois obmettre ou reietter ceux des Theologiens : Car auſsi en ſubſtance ſont-ils tous d'accord, & fort rarement differents,

Aduertiſſemẽt. *& de la Theologie ne deſdaigne point d'employer & faire valoir les beaux dires de la Philoſophie. Si i'euſſe entreprins d'inſtruire pour le cloiſtre, & la vie conſiliaire, c'eſt à dire profeſsions des conſeils Euangeliques, il m'euſt fallu ſuyure*, ad amuſſim, *les aduis des Theologiens; mais noſtre liure inſtruit à la vie ciuile, & forme vn homme pour le monde, c'eſt à dire à la ſageſſe humaine & non diuine.*

Deſcription de ſageſſe humaine & generale. *Nous diſons donc naturellement & vniuerſellement auec les Philoſophes & les Theologiens, que ceſte ſageſſe humaine eſt vne droicture, belle & noble compoſition de l'homme entier en ſon dedans, ſon dehors, ſes penſées, paroles, actions, & tous ſes mouuemens, c'eſt l'excellence & perfection de l'homme comme homme, c'eſt à dire ſelon que porte & requiert la loy premiere fondamentale & naturelle de l'homme, ainſi que nous diſons*

Vn ouurage bien fait & excellent, quand il eſt bien complet de toutes ſes pieces, & que toutes les regles de l'art y ont eſté gardées : celuy eſt homme ſage qui ſçait bien & excellemment faire l'homme : c'eſt à dire, pour en donner vne plus particuliere peinture, qui ſe cognoiſſant bien & l'humaine condition ſe garde & preſerue de tous vices, erreurs, paſſions & defauts tant internes, ſiens & propres, qu'externes, communs & populaires, maintenant ſon eſprit net, libre, franc, vniuerſel, conſiderant & iugeant de toutes choſes, ſans s'obliger ny iurer à aucune, viſant touſiours & ſe reglant en toutes choſes ſelon nature, c'eſt à dire la raiſon, premiere & vniuerſelle loy & lumiere inſpirée de Dieu, & qui eſclaire en nous, à laquelle il ploye & accommode la ſienne propre & particuliere, viuant au dehors & auec tous, ſelon les loix, couſtumes, & ceremonies du pays où il eſt, ſans offence de perſonne, ſe portant ſi prudemment & diſcrettement en tous affaires, allant touſiours droict, ferme, ioyeux, & content en ſoy-meſme, attendant paiſiblement tout ce qui peut aduenir, & la mort en fin. Tous ces traicts & parties, qui ſont pluſieurs, ſe peuuent pour facilité raccourcir & rapporter à quatre chefs principaux, Cognoiſſance de ſoy, Liberté d'eſprit nette & genereuſe, Suyure nature, ceſtuy-ci a tres-grande eſtenduë, & preſque ſeul ſuffiroit) Vray contentement : leſquels ne ſe peuuent trouuer ailleurs qu'au ſage. Celuy qui faut en l'vn de ces poincts, n'eſt point ſage. Qui ſe meſcognoit, qui tient ſon eſprit en quelque eſpece de ſeruitude, ou de paſſions, ou d'opinions populaires, le rend partial, s'oblige à quelque opinion particuliere, & ſe priue de la liberté & iuriſdiction de voir, iuger : examiner toutes choſes : qui heurte & va contre nature, ſous quelque pretexte que ce ſoit,

Particuliere.

ſuiuant pluſtoſt l'opinion, ou la paſſion, que la raiſon, qui branſle au manche, troublé, inquiete, mal contentent, craignant la mort, n'eſt point ſage. Voicy en peu de mots la peinture de ſageſſe & de folie humaine, & le ſommaire de ce que ie pretends traicter en ceſt œuure, ſpecialement au ſecond liure, qui par exprez contient les regles, traicts & offices de ſageſſe, qui eſt plus mien que les deux autres, & que i'ay penſé vne fois produire ſeul. Ceſte peinture verbale de Sageſſe eſt oculairement repreſentée ſur la porte & au frontiſpice de ce liure, par vne femme toute nuë en vn vuide, ne ſe tenant à rien, en ſon pur & ſimple naturel, ſe regardant en vn miroir, ſa face ioyeuſe, riante, & miſle, droicte, les pieds ioincts ſur vn cube, & s'embraſſant, ayant ſoubs ſes pieds enchainées quatre autres femmes comme eſclaues, ſçauoir paſſion au viſage alteré & hydeux : opinion aux yeux eſgarez, volage, eſtourdie, ſouſtenues par des reſtes populaires : ſuperſtion toute tranſie, & les mains ioinctes : vertu & preud'homme & ſcience pedanteſque au viſage enflé, les ſourcils releuez, liſant en vn liure, où eſt eſcrit, ouy, non. Tout cecy n'a beſoin d'autre explication que de ce que deſſus, mais elle ſera bien au long au ſecond liure.

7. Deux moyens d'y parvenir.

Pour acquerir & paruenir à ceſte ſageſſe, il y a deux moyens, le premier eſt en la confirmation originelle, & trempe premiere, c'eſt à dire au temperament de la ſemence des parens, puis au laict nourricier, & premiere education, d'où l'on eſt dit bien nay ou mal nay, c'eſt à dire bien ou mal formé & diſpoſé à la Sageſſe. L'on ne croit pas combien ce commencement eſt puiſſant & importun, car ſi l'on le ſçauoit, l'on y apporteroit autre ſoin & diligence que l'on ne fait. C'eſt choſe eſtrange & deplorable qu'vne telle nonchalance de la vie, & bonne vie

de ceux que nous voulons eſtre d'autres nous meſmes. Es moindres affaires nous y apportons du ſoin, de l'attention, du conſeil: icy au plus grand & noble, nous n'y penſons point, tout par hazard & rencontre. Qui eſt celuy qui ſe remuë, qui conſulte, qui ſe met en deuoir de faire ce qui eſt requis, de ſe garder & preparer comme il faut, pour faire des enfans maſles, ſains, ſpirituels, & propres à la ſageſſe? Car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres, & l'intention de nature viſe enſemble à tout cela. Or c'eſt à quoy on pẽſe le moins, à peine penſe l'on tout ſimplement à faire enfans, mais ſeulemẽt, comme beſtes, d'aſſouuir ſon plaiſir: C'eſt vn des plus remarquables & importãtes fautes qui ſoit en vne Republique, dõt perſonne ne s'aduiſe, & ne ſe plaint, & n'y a aucune loy, reglemẽt, ou aduis public là deſſus. Il eſt certain que ſi l'on ſe portoit cõme il faut, nous aurions d'autres hommes que nous n'auons. Ce qui eſt requis en ceci, & à la premiere nourriture, eſt briefuement dit en noſtre troiſiéme liure. chap. 14.

Le ſecond moyen eſt en l'eſtude de la Philoſophie, ie n'entends de toutes ſes parties, mais de la morale (ſans toutesfois oublier la naturelle) qui eſt la lampe, la guide & la regle de noſtre vie, qui explique & repreſente tres bien la loy de nature, inſtruit l'homme vniuerſellement à tout, & en public & en priué, ſeul & en compagnie, à toute conuerſation domeſtique & ciuile, oſte & retranche tout le ſauuagin qui eſt en nous, addoucit & appriuoiſe le naturel rude, farouche, & ſauuage, le duit & façonne à la Sageſſe. Bref c'eſt la vraye ſcience de l'hõme tout le reſte au pris d'elle, n'eſt que vanité, au moins non neceſſaires, ny beaucoup vtile: Car elle apprend à bien viure, & bien mourir, qui eſt tout, elle enſeigne vne preude prudence, vne habile & forte preud'hommie, vne 8. *Acquiſ.*

probité bien aduisee. Mais ce second moyen eſt preſque auſsi peu pratiqué, & mal employé que le premier : tous ne ſe ſoucient gueres de ceſte ſageſſe, tant ils ſont attentifs à la mondaine. Voila les deux moyens de paruenir & obtenir ſageſſe, le naturel & l'acquis. Qui a eſté heureux au premier, c'eſt à dire, qui a eſté fauorablement eſtrené de nature, & eſt d'vn temperament bon & doux lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, a grand marché du ſecond, ſans grande peine, il ſe trouue tout porté à la ſageſſe. Qui autrement, doit auec grand & laborieux eſtude & exercice du ſecõd rabiller & ſuppléer ce qui luy defaut, comme Socrates vn des plus ſages diſoit de ſoy, que par l'eſtude de la Philoſophie il auoit corrigé & redreſſé ſon mauuais naturel.

9. *Empeſchemens de ſageſſe & moyens à la folie deux.*

Au contraire il y a deux empeſchemens formels de ſageſſe, & deux contremoyens ou achemineinens puiſſans à la folie, naturel, & acquis. Le premier naturel, vient de la trempe & temperament originel, qui rend le cerueau ou trop mol, & humide, & ſes parties groſsieres & materielles, dont l'eſprit demeure ſot, foible, peu capable, plat, rauallé, obſcur, tel qu'eſt la pluſpart du commun: Ou bien trop chaud, ardent & ſec, qui rend l'eſprit fol, audacieux, vicieux. Ce ſont les deux extrémitez, ſottiſe & folie, l'eau & le feu, le plomb & le mercure, mal propres à la ſageſſe, qui requiert vn eſprit fort, vigoureux, & genereux, & neantmoins doux, ſoupple, & modeſte. Toutesfois ce ſecond ſemble plus aiſé à corriger par diſcipline que le premier. Le ſecond, acquis, vient de nulle, ou bien de mauuaiſe culture & inſtruction, laquelle entre autres choſes conſiſte en vn heurt & preuention iurée de certaines opinions, deſquelles l'eſprit s'abbreuue, & prend vne forte teinture, & ainſi ſe rend inhabile

Acquis.

& incapable de voir & trouuer mieux, de s'eſleuer & enrichir: l'on dit d'eux qu'ils ſont feruz & touchez, qu'ils ont vn heurt & vn coup à la teſte : auquel heurt ſi encores la ſcience eſt ioincte, pource qu'elle enfle, apporte de la preſomption & temerité, & preſte armes pour ſouſtenir & deffendre les opinions anticipées, elle acheue du tout de former la folie, & la rendre incurable: foibleſſe naturelle, & preuention acquiſe ſont deſia deux grands empeſchemens, mais la ſcience ſi du tout elle les guarit, ce que rarement elle fait, elle les fortifie & rend inuincibles : Ce qui n'eſt pas au deshonneur ny deſcry de la ſcience, comme l'on pourroit penſer, mais pluſtoſt à ſon honneur.

La ſcience eſt vn tres-bon & vtile baſton, mais qui ne ſe laiſſe pas manier à toutes mains : & qui ne le ſçait bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit, elle enteſte & affoiblit (dit bien vn grand habile homme) les eſprits foibles & malades, polit & parfait les forts & bons naturels : L'eſprit foible ne ſçait pas poſſeder la ſcience, s'en eſcrimer, & s'en ſeruir comme il faut, au rebours elle le poſſede & le regente, dont il ploye & demeure eſclaue ſous elle, comme l'eſtomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer : le bras foible qui n'ayant le pouuoir n'y l'adreſſe de bien manier ſon baſton trop fort & peſant pour luy, ſe laſſe & s'eſtourdit tout : L'eſprit fort & ſage le manie en maiſtre, en iouyt, s'en ſert, s'en préuaut à ſon bien & aduantage, forme ſon iugement, rectifie ſa volonté, en accommode & fortifie ſa lumiere naturelle, & s'en rend plus habile : Ou l'autre n'en deuient que plus ſot, inepte & auec cela preſomptueux. Ainſi la faute ou reproche n'eſt point à la ſcience, non plus qu'au vin, ou autre tres-bonne & forte drogue, que l'on ne pourroit accommoder à ſon beſoin, non eſt

10. De la ſcience. Voyez de ceuy l. 3. 5. 14.

culpa vini, ſed culpa bibentis. *Or à tels eſprits foibles de nature, preoccupez, enflez, & empeſchez de lacquais comme enrcinis formels de Sageſſe, ie fay la guerre par exprez en mon liure, & c'eſt ſouuent ſoubs ce mot de* pedant, *n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui eſt vſurpé en ce ſens par pluſieurs bons autheurs. En ſon origine Grecque il ſe prend en bonne part, mais és autres langues poſterieures, à cauſe de l'abus & mauuaiſe façon de ſe prendre & porter aux lettres & ſciences, vile, ſordide, queſtueuſe, querelleuſe, opiniaſtre, oſtentatiue, & preſomptueuſe, pratiquée par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure: & eſt du nombre de ces mots qui auec laps de temps ont changé de ſignification, comme tyran, ſophiſte, & autres. Le ſieur du Bellay apres tous vices notez, conclud, comme par le plus grand*: Mais ie hay par ſur tout vn ſçauoir pedanteſque, *& encores.*

Du mot pedant.

Tu penſes que ie n'ay rien dequoy me vanger,
Sinon que tu n'es fait que pour boire & manger.
Mais i'ay bien quelque choſe encore plus mordante,
C'eſt, pour le faire court, que tu es vn pedante.

Peut eſtre qu'aucuns s'offenſeront de ce mot, penſant qu'il les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les poſeſſeurs des lettres & inſtructeurs, mais ils ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration, que ie fay icy, de ne deſigner par ce mot

Aduertiſſemẽt.

ce mot aucun eſtat de robbe longue, ou profeſſion litteraire, tant s'en faut, que ie fay par tout ſi grand cas des Philoſophes, & m'attaquerois moy-meſme, puis que i'en ſuis & en fais profeſſion, mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay deſpaints cy deſſus, ſçauoir, qui ſont de capacité & ſuffiſance naturelle fort commune & mediocre, & puis mal cultiuez, preuenus, & aheurtez à certaines opinions, leſquels ſe trouuent ſoubs toute robbe, en toute fortune & condition veſtuë en long & en court : vulgum tam chlamidatos, quàm coram voco. *Que l'on me fourniſſe vn autre mot qui ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres-volontiers. Apres ceſte mienne declaration, qui s'en plaindra, s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au ſage d'autres que pedant, mais c'eſt en ſens particulier: Comme le commun, le prophane & populaire, & le fay ſouuent: mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le commun au rare, le valet au maiſtre, le prophane au ſacré: Comme auſsi le fol, & de faict au ſon des mots c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le deſreglé, au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſan à l'vniuerſel, le preuenu & atteint au libre, franc & net, le malade au ſain: mais le pedant, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus: car il deſigne celuy, lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au ſage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'eſleue contre luy & l'attaque, parlant par reſolution & magiſtralement. Et pource qu'aucunement il le redoute, à cauſe qu'il ſe ſent deſcouuert par luy, & veu iuſques au fond & au vif, & ſon ieu troublé par luy, il le pourſuyt*

d'vne certaine & inteſtine haine, entreprend de le cenſurer, deſcrier, condamner, s'eſtimant & portant pour le vray ſage, combien qu'il ſoit le fol non pareil.

11. Methode de ce liure.

Apres le deſſein & l'argument de ceſt œuure, venons à l'ordre & la methode. Il y a trois liures, le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy, & de l'humaine condition preparatiue à la ſageſſe, ce qui eſt traitté bien amplement par cinq grandes capitales conſiderations, dont chacune en a pluſieurs ſous ſoy. Le ſecond contient les traicts, offices & regles generales & principales de ſageſſe. Le tiers contient les regles & inſtructions particuliers de ſageſſe, & ce par l'ordre & le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence, Iuſtice, Force, Temperance : ſous leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſteté. Au reſte ie traite & agis icy non ſcolaſtiquement ou pedanteſquement ni auec eſtendue de diſcours, & appareil d'eloquence, ou aucun artifice : La ſageſſe (quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui) *n'a que faire de toutes ſes façons pour ſa recommandation, elle eſt trop noble & glorieuſe : mais bruſquement, ouuertement, ingenuement : ce qui (peut eſtre) ne plaira pas à tous. Les propoſitions & veritez y ſont eſpaiſſes, mais ſouuent toutes ſeches & creuës, comme Aphoriſmes, ouuertures & ſemences de diſcours.*

12. Aduertiſſement & Apologie au lecteur.

Aucuns trouuent ce liure trop hardy & trop libre à heurter les opinions communes, & s'en offencent. Ie leur reſpons ces quatre ou cinq mots. Premierement que la Sageſſe qui n'eſt commune ny populaire, a proprement cette liberté & authorité, lure ſuo ſingulari, *de iuger de tout (c'eſt le priuilege du ſage ſpirituel,* Spiritualis

omnia dijudicat, & à nemine iudicatur) *& en iugeant, de cenſurer, condamner (comme la pluſpart erronées) les opinions communes & populaires. Qui le ſera donc? Or ce faiſant ne peut qu'elle n'encoure la male-grace & l'enuie du monde.*

D'ailleurs ie me plains d'eux, & leur reproche ceſte foibleſſe populaire & delicateſſe feminine, comme indigne & trop tendre pour entendre choſe qui vaille, & du tout incapable de ſageſſe: les plus fortes & hardies propoſitions ſont les plus ſeantes à l'eſprit fort & releué, & n'y a rien d'eſtrange à celuy qui ſçait que c'eſt que du monde: C'eſt foibleſſe de s'eſtonner d'aucune choſe, il faut roidir ſon courage, affermir ſon ame, l'endurcir & acerer à iouyr, ſçauoir, entendre, iuger toutes choſes, tant eſtranges ſemblent-elles: tout eſt ſortable & du gibbier de l'eſprit, mais qu'il ne manque point à ſoy-meſme: mais auſſi ne doit-il faire, ny conſentir qu'aux bonnes & belles, quand tout le monde en parleroit. Le ſage monſtre également en tous les deux ſon courage: Ces delicats ne ſont capables de l'vn ny de l'autre, foibles en tous les deux. 2

Tiercement en tout ce que ie propoſe, ie ne pretends y obliger perſonne, ie preſente ſeulement les choſes, & les eſtalle comme ſur le tablier. Ie ne me mets point en cholere ſi l'on ne m'en croit, c'eſt à faire aux pedans. La paſſion teſmoigne que la raiſon n'y eſt pas, qui ſe tient par l'vne à quelque choſe, ne s'y tient pas par l'autre. Mais pourquoy ſe courroucent-ils? eſt-ce que ie ne ſuis pas par tout de leur aduis? Ie ne me courrouce pas de ce qu'ils ne ſont pas du mien: de ce que ie dy des choſes qui ne ſont pas de leur gouſt ny du commun? & c'eſt pourquoy ie les dis: Ie ne dis rien ſans raiſon, s'ils la ſçauent ſentir & 3

gouſter, s'il en ont vne meilleure qui deſtruiſe la mienne, ie l'eſcouteray auec plaiſir & gratification à qui la dira. Et qu'ils ne penſent me battre d'authorité, de multitude d'allegation d'autruy, car tout cela a fort peu de credit en mon endroict, ſauf en matiere de religion, où la ſeule authorité vaut ſans raiſon : C'eſt là ſon vray empire, comme par tout ailleurs la raiſon ſans elle, comme a treſbien recogneu ſainct Auguſtin. C'eſt vne iniuſte tyrannie & folie enragée de vouloir aſſuiettir les eſprits à croire & ſuiure tout ce que les anciens ont dit, & ce que le peuple tient, qui ne ſçait ce qu'il dit ny ce qu'il fait : Il n'y a que les ſots qui ſe laiſſent ainſi mener, & ce liure n'eſt pas pour eux, s'il eſtoit populairement receu & accepté, il ſe trouueroit bien deſcheu de ſes pretentions : Il faut ouyr, conſiderer & faire compte des anciens, non s'y captiuer qu'auec la raiſon : & quand on les voudroit ſuyure, comment fera-on ? Ils ne ſont pas d'accord. Ariſtote qui a voulu ſembler le plus habile, & a entreprins de faire le procez à tous ſes deuanciers, a dit de plus lourdes abſurditez que tous, & n'eſt point d'accord auec ſoy-meſme, & ne ſçait quelquefois où il en eſt, teſmoin les matieres de l'ame humaine, de l'eternité du monde, de la generation des vents, & des eaux, &c. Il ne ſe faut pas esbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il esbahir ſi tous en eſtoient : Il n'y a rien plus ſeant à la nature, & à l'eſprit humain, que la diuerſité. Le ſage diuin Sainct Paul nous met tous en liberté par ces

Som. 14. *mots : Que chacun abonde en ſon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui fait autrement, & eſt d'aduis contraire : & le dit en matiere bien plus forte & chatoüilleuſe, non en fait & obſeruation externe, où nous diſons qu'il ſe faut conformer au commun, & à ce*

qui eſt preſcript ou conſtumier : mais encores en ce qui concerne la Religion, ſçauoir en l'obſeruation Religieuſe des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe n'eſt qu'aux penſees, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart, que celuy qui les a chacun endroict ſoy.

Nonobſtant tout cela pluſieurs choſes qui pouuoient ſembler trop cruës & courtes, rudes & dures pour les ſimples (car les forts & teleuez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout) ie les ay pour l'amour d'eux expliqué, eſclaircy, addoucy en ceſte ſeconde edition, reueuë, & de beaucoup augmentée.

Bien veux-ie aduertir le lecteur qui entreprendra de iuger de ceſt œuure, qu'il ſe garde de tomber en aucun de ces ſept meſcontes, comme ont fait aucuns en la premiere edition, qui ſont de rapporter au droict & deuoir ce qui eſt du fait : Au faire ce qui eſt du iuger : A reſolution & determination ce qui n'eſt que propoſé, ſecoué, & diſputé problematiquement & academiquement : A moy & à mes propres opinions, ce qui eſt d'autruy, & par rapport : A l'eſtat, profeſſion, & condition externe, qui eſt de l'eſprit & ſuffiſance interne : A la religion & creance diuine, ce qui eſt de l'opinion humaine : A la grace & operation ſurnaturelle, ce qui eſt de vertu & action naturelle & moralle. Toute paſſion & preocupation oſtée, il trouuera en ces ſept poincts bien entendus, dequoy ſe reſoudre en ſes doutes, dequoy reſpondre à toutes les obiections que luy meſme & d'autres luy pourroient faire, & s'eſclaircir de mon intention en ceſt œuure. Que ſi encores apres tout, il ne ſe contente & ne l'approuue, qu'il l'attaque hardiment & viuement (car de meſdire ſeulement, de mordre, & charpenter le nom d'autruy, il eſt

assez aisé, mais trop indigne & trop pedant) il aura tost ou vne franche confession & acquiessement, (car ce liure fait gloire & feste de la bonne foy, & de l'ingenuité:) ou vn examen de son impertinence & folie.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

DE LA SAGESSE
LIVRE PREMIER.

Qui eſt la cognoiſſance de ſoy, & de l'humaine condition.

Exhortation à s'eſtudier & cognoiſtre.

Preface du premier liure.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LE plus excellent & diuin conſeil, le meilleur & plus vtile aduertiſſement de tous, mais le plus mal pratiqué eſt de s'eſtudier & apprendre à ſe cognoiſtre: c'eſt le fondement de ſageſſe & acheminement à tout bien: c'eſt folie que d'eſtre attentif & diligent à cognoiſtre toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy meſme: la vraye ſcience & le vray eſtude de l'homme, c'eſt l'homme. 1. *Se cognoiſtre eſt la premiere choſe.*

Dieu, nature, les ſages, & tout le monde preſche l'homme & l'exhorte de fait & de parole, à s'eſtudier & cognoiſtre. Dieu eternellement & ſans ceſſe ſe regarde, ſe conſidere, & ſe cognoiſt. Le monde a toutes ſes veuës contraintes au dedans, & ſes yeux ouuerts à ſe voir & regarder. Autant eſt obligé & tenu l'homme de s'eſtudier & cognoiſtre, comme il 2. *Enioinct à tous par toute raiſon.*

luy eſt naturel de penſer, et il eſt proche à ſoy-meſme. Nature taille à tous ceſte beſongne. Le meſditer et entretenir ſes penſees eſt choſe ſur toutes facile, ordinaire, naturelle, la paſture, l'entretien, la vie de l'eſprit, *cuius viuere eſt cogitare:* Ou par où commencera, et puis continuëra-il à mediter, à s'entretenir plus iuſtement et naturellement que par ſoy meſme? y a-il choſe qui luy touche de plus pres? Certes aller ailleurs et s'oublier eſt choſe deſnaturee et tres-iniuſte. C'eſt à chacun ſa vraye et principale vacation, que de penſer et bien tenir à ſoy. Auſſi voyõs nous que chaſque choſe penſe à ſoy, s'eſtudie la premiere, a des limites à ſes occupations et deſirs. Et toy homme, qui veux embraſſer l'vniuers, tout cognoiſtre, contreroller et iuger, ne te cognois et n'y eſtudies: et ainſi en voulant faire l'habile et le ſindic de nature, tu demeures le ſeul ſot au monde. Tu es la plus vuide et neceſſiteuſe, la plus vaine, et miſerable de toutes, et neantmoins la plus fiere et orgueilleuſe. Parquoy regarde dedans toy, recognois toy, tiens toy à toy; ton eſprit et ta volonté, qui ſe conſomme ailleurs, ramene-le à ſoy-meſme. Tu t'oublies, tu te reſpands, & te perds au dehors, tu te trahis & te deſrobes toy meſmes, tu regardes touſiours deuant toy, ramaſſe toy et t'enferme dedans toy: examine toy, eſpie toy, cognoy toy.

Noſce te ipſum, nec te quæſieris extra,
Reſpue quod non es, tecum habita, &
Noris quam ſit tibi curta ſupellex.
Tute conſule.
Teipſum concute, nunquid vitiorum
Inſeuerit olim natura, aut etiam conſuetudo mala.

Par la cognoiſſance de ſoy l'homme monte & arriue pluſtoſt & mieux à la cognoiſſance de Dieu que par toute autre choſe, tant pour ce qu'il trouue en ſoy plus dequoy le cognoiſtre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reſte qu'il peut cognoiſtre, que pource qu'il peut mieux ſentir, & ſçauoir ce qui eſt & ſe remuë en ſoy, qu'en toute autre choſe. *Formaſti me & poſuiſti ſuper me manum tuam, ideo mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me:* Dont eſtoit grauee en lettres d'or ſur le frontiſpice du temple d'Apolon, Dieu (ſelon les Payens) de ſcience & de lumiere, ceſte ſentence, *Cognois toy*, comme vne ſalutation & vn aduertiſſement de Dieu à tous, leur ſignifiant que pour auoir accez à la diuinité & entree en ſon temple, il ſe faut cognoiſtre: qui ſe meſcognoit en doit eſtre debouté, *ſi te ignoras, ô pulcherrima, egredere, & abi poſt hædos tuos.* 3. *Eſchelle à la diuinité.* *Pſalm.* *Cantic.*

Pour deuenir ſage & mener vne vie plus reglee & plus douce, il ne faut point d'inſtruction d'ailleurs, que de nous. Si nous eſtions bons eſcoliers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en ſa memoire & remarque bien l'excez de la cholere paſſee, iuſques où ceſte figure l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceſte paſſion, & en aura horreur & haine plus iuſte, que de tout ce qu'en dict Ariſtote & Platon, & ainſi de toutes les autres paſſions, & de tous les branles & mouuemens de ſon ame. Qui ſe ſouuiendra de s'eſtre tant de fois meſconté en ſon iugement, & de tant de mauuais tours que luy a fait ſa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera cõbien de fois il luy eſt aduenu de penſer bien tenir & entendre vne 4. *Diſpoſition à la ſageſſe.*

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

choſe, iuſques à la vouloir pleuuir, & en reſpondre à autruy & à ſoy meſme, & que le temps luy a puis fait voir du contraire, apprendra à ſe deffaire de ceſte arrogance importune, & quereleuſe preſomption ennemie capitale de diſcipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occaſions qui l'ont remué d'vn eſtat en vn autre, combien de repentirs luy ſont venus en la teſte, ſe preparera aux mutations futures, & à la recognoiſſance de ſa condition, gardera modeſtie, ſe contiendra en ſon rang, ne heurtera perſonne, ne troublera rien, n'entreprendra choſe qui paſſe ſes forces: Et voila iuſtice & paix par tout. Bref nous n'auons point de plus beau miroir & de meilleur liure que nous meſmes, ſi nous y voulions bien eſtudier, comme nous deuons, tenant touſiours l'œil ouuert ſur nous, & nous eſpiant de pres.

5. *Contre ceux qui ſe meſcognoiſſent.*

Mais c'eſt à quoy nous penſons le moins; *nemo in ſeſe tentat deſcendere.* Dont il aduient que nous donnons mille fois du nez en terre, & retombõs touſiours en meſme faute, ſans ſentir, ou nous en douter beaucoup. Nous faiſons bien les ſots à nos deſpens: Les difficultez ne s'apperçoiuent en chaſque choſe, que par ceux qui s'y cognoiſſent: Car encores faut-il quelque degré d'intelligence à pouuoir remarquer ſon ignorãce: Il faut pouſſer à vne porte, pour ſçauoir qu'elle eſt cloſe. Ainſi de ce que chacun ſe voit ſi reſolu & ſatisfait, & que chacun penſe eſtre ſuffiſamment entendu, ſignifie que chacun n'y entend rien du tout: Car ſi nous nous cognoiſſions bien, nous pouruoyrions bien mieux à nos affaires? Nous aurions honte de nous & noſtre

eſtat : & nous rendrions bien autres que ne ſommes. Qui ne recognoit ſes deffauts, ne ſe ſoucie de les amender: qui ignores ſes neceſſitez, ne ſe ſoucie d'y pouruoir; qui ne ſent ſon mal & ſa miſere n'aduiſe point aux reparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priuſquam emendes, ſanitatis initium ſentire ſibi opus eſſe remedio.* Et voicy noſtre malheur: car nous penſons toutes choſes aller bien & eſtre en ſeureté, nous ſommes tant contens de nous meſmes, & ainſi doublement miſerables. Socrates fut iugé le plus ſage des hommes, non pour eſtre le plus ſçauant & plus habile, ou pour auoir quelque ſuffiſance par deſſus les autres, mais pour mieux ſe cognoiſtre que les autres, en ſe tenant en ſon rang, faire bien l'homme. Il eſtoit le Roy des hommes, comme on dit que les borgnes ſont rois parmy les aueugles, c'eſt à dire doublement priuez de ſens: car ils ſont de nature foibles & miſerables, & auec ce ils ſont orgueilleux, & ne ſentent pas leur mal. Socrates n'eſtoit que borgne: car eſtant homme comme les autres, foible & miſerable, il ne ſçauoit bien, & recognoiſſoit de bonne foy ſa condition, ſe regloit & viuoit ſelon elle. C'eſt ce que vouloit dire la verité à ceux qui pleins de preſomption par mocquerie luy ayant dit, ſommes nous donc à ton dire aueugles? ſi vous l'eſtiez dit-il, c'eſt à dire le penſiez eſtre, vous y verriez, mais pource que vous penſez bien y voir, vous demeurez du tout aueugles: car ceux qui voyent à leur opinion, ſont aueugles en verité; & qui ſont aueuglees à leur opinion, ils voyent. C'eſt vne miſerable folie à l'homme, de ſe faire beſte pour ne ſe cognoiſtre pas biẽ homme, *homo enim cum ſis, id fac* *Ioan. 9.*

ſemper intelligas. Pluſieurs grãds pour leur ſeruir de bride & de regle, ont ordonné, que l'on leur ſonnaſt ſouuent aux oreilles, qu'ils eſtoyent hommes. O le bel eſtude s'il leur entroit dedans le cœur, comme il frappe à leur oreille! le mot des Atheniens à Pompeius le grand, tu es autant Dieu comme tu te recognois homme, n'eſtoit pas trop mal dit, au moins c'eſt eſtre homme excellent que de ſe bien cognoiſtre homme.

6. *Moyens de ſe cognoiſtre, faux.*

La cognoiſſance de ſoy (choſe tres-difficile & rare, comme ſe meſconter & tromper tres-facile) ne s'acquiert pas par autruy, c'eſt à dire par comparaiſon, meſure, ou exemple d'autruy;

Plus aliis de quàm tu tibi credere noli.

moins encore par ſon dire & ſon iugement, qui ſouuent eſt court à voir, & deſloyal ou craintif à parler; Ny par quelque acte ſingulier, qui ſera quelquesfois eſchappé ſans y auoir penſe, pouſſé par quelque nouuelle rare, & forte occaſion, & qui ſera pluſtoſt vn coup de fortune, ou vne ſaillie de quelque extraordinaire enthouſiaſme, qu'vne production vrayement noſtre. L'on n'eſtime pas la grandeur, groſſeur, roideur d'vne riuiere, de l'eau qui luy eſt aduenuë par vne ſubite alluuion & deſbordement des prochains torrens & ruiſſeaux. Vn faict courageux ne conclud pas vn homme vaillant, ny vne œuure de iuſtice l'homme iuſte: Les circonſtances & le vent des occaſions & accidens nous emportent & nous changent: & ſouuent l'on eſt pouſſé à bien faire par le vice meſme. Ainſi l'homme eſt-il tres-fidele à cognoiſtre. Ny auſſi par toutes les choſes externes & adiacentes au dehors: offices, dignitez, richeſſes, nobleſſe, grace,

& applaudiſſement des grands ou du peuple. Ny par ſes deportemens faicts en public, car comme eſtant en eſchec l'on ſe tient ſur ſes gardes, ſe retient, ſe contraint, La crainte, la honte, l'ambition, & autres paſſions luy font ioüer ce perſonnage que vous voyez. Pour le bien cognoire il le faut voir en ſon priué, & en ſon particulier à tous les iours. Il eſt bien ſouuent tout autre en la maiſon, qu'en la ruë, au palais, en la place, autre auec ſes domeſtiques qu'auec les eſtrangers. Sortant de la maiſon pour aller en public; il va ioüer vne farce : ne vous arreſtez pas là; ce n'eſt pas luy, c'eſt tout vn autre; vous ne le cognoiſtricz pas.

La cognoiſſance de ſoy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne deuons nous y fier, mais par vn vray, long & aſſidu eſtude de ſoy, vne ſerieuſe & attentiue examination, non ſeulement de ſes paroles & actions, mais de ſes penſees plus ſecrettes (leur naiſſance, progrez, duree, repetition) de tout ce qui ſe remuë en ſoy, iuſques aux ſonges de nuict, en s'eſpiant de pres, en ſe taſtant ſouuent & à toute heure, preſſant & pinſſant iuſques au vif. Car il y a pluſieurs vices en nous cachez, & ne ſe ſentent à faute de force & de moyen, ainſi que le ſerpent venimeux, qui engourdy de froid ſe laiſſe manier ſans danger. Et puis il ne ſuffit pas de recognoiſtre ſa faute en detail & en indiuidu, & taſcher de la reparer; il faut en general recognoiſtre ſa foibleſſe, ſa miſere, & en venir à vne reformation et amendement vniuerſel.

8. *Propoſition & partitiõ.*

Or il nous faut eſtudier ſerieuſement en ce liure premier à cognoiſtre l'homme, le prenant en tout ſens, le regardant à tous viſages, luy taſtant le

de ce premier liure.

pouls, le fondant iuſques au vif, entrant dedans auec la chandelle & l'eſpouuette, foüillant & furetant par tous les trous, coins, recoins, deſtours, cachots & ſecrets, & non ſans cauſe : Car c'eſt le plus fin & feinct, le plus couuert & fardé de tous, & preſque incognoiſſable. Nous le conſidererons donc en cinq manieres repreſentées en ceſte table qui eſt le ſommaire de ce liure.

- Premiere, Naturelle, par toutes les pieces dont il eſt composé, & leurs appartenances.
- Seconde, Naturelle, & Morale, par comparaiſon de luy auec les beſtes.
- Tierce, par ſa vie en blot.
- Quatrieſme Morale, par ſes mœurs, humeurs, condition, qui ſe rapportent à cinq choſes.
  1. Vanité.
  2. Foibleſſe.
  3. Inconſtance.
  4. Miſere.
  5. Preſomption.
- Cinq Conſiderations de l'homme, & de l'humaine condition.
  - Cinquieſme, Naturelle, & Morale, par les differences qui ſont entre les hommes en leurs.
    1. Naturels.
    2. Eſprits & ſuffiſances.
    3. Charges & degrez de ſuperiorité & inferiorité.
    4. Profeſſions & conditions de vie.
    5. Auantages & deſauantages Naturels, Acquits, Fortuits.

Souuerains 268. & ſuiu.
Souuerains 68. 2. & ſui.
Stratagemes 548
Stupidité 318
Stupidité ou temerité 680
Subiection & puiſſance 244
Subiects 664. & ſuiu. 667
Submiſſions & braueries 197
Subſides & impoſts 513
Subtilitez 497
Suffiſance des hommes 240
Suffiſance loüee 703. 707
Superſtitieux 217
Superſtition deſcrite 300
Superſtitiõ eſt naturelle 393
Superſtition populaire 392
Superſtition ſouſtenuë par raiſon humaine 392
Supplice & punition 694
Surſeance loüable 331. 335 336. 337

T

TEmerité de condamner tout 226
Temerité ou ſtupidité 680
Temperamens comparez 85. 86
Temperamẽt du cerueau 84
Temperament entre crainte & aſſeurance 449
Temperance au parler 742. & ſuiu.
Temperance deſcrite 713
Temperance en general 722 & ſuiu.
Temps de guerre 543
le Temps & l'occaſion 450
ſe Tenir preſt à la mort 451. & ſuiu.
Teſtamens ſelon les loix 658
Theologiens & Philoſophes comparez 4. & 5
Tortures 188
Trahiſon 559
Traict de ſageſſe de prendre l'heure de mourir 475
Train & but certain de vie 377
de la Tranquillité d'eſprit 447. & ſuiu.
Trauail de ſoldats 559
Triſteſſe 143. & ſuiu.
Triſteſſe 310. & 311
Troubles & diuiſiõs priuées 571
Troubles & hereſies d'où viennent 335
Tuer n'eſt pas venger 141
Tyran, & s il eſt permis attenter ſur ſa perſonne 667. 668. 669. 670
Tyrannie 564. 565
Tyrannie de la crainte 150. 151
Tyrannie du Prince 524

V

VAgabonds & pauures 267
Vaillance des ſoldats 539
Vaillance du Prince 500
Vaillance imparfaite 679
Vaillance militaire 679
Vaillance ou force 678. & ſuiu.

PREMIERE CONSIDERATION DE L'HOMME, QVI EST naturelle par toutes les pieces dont il eſt compoſé.

De la formation de l'Homme.

CHAP. I.

IL I eſt double & doublement conſiderable, premiere & originelle, vne fois faite immediatement de Dieu en ſa creation ſurnaturelle, ſeconde & ordinaire en ſa generation naturelle. 1. *L'hõme faict dernier. Gen. 1. 2. &c.*

Selon la peinture que nous donne Moyſe de l'ouurage & creation du monde (la plus hardie & riche piece que iamais homme a produit en lumiere, i'entens l'hiſtoire des neuf premiers chapitres de Geneſe, qui eſt du monde nay & renay) l'homme a eſté fait de Dieu non ſeulement apres tous les animaux, comme le plus parfait, le maiſtre & ſurintendant de tous, *vt præſit piſcibus maris, volatilibus cœli, beſtiis terræ*: Et en meſme iour que les quatrupedes & terreſtres, qui s'approchent plus de luy (bien que les deux qui luy reſſemblent mieux ſont pour le dedans le pourceau, pour le dehors le ſinge) mais encores apres tout fait & acheué, comme la cloſture, & le ſeau & cachet de ſes œuures, auſſi y a-il empreint ſes armoiries & ſon pourtrait, *Exemplúmque Dei quiſquis eſt in imagine parua. Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui.* Comme vne recapitu-

lation ſommaire de toutes choſes; & vn abregé du monde, qui eſt tout en l'homme, mais r'accourcy & en petit volume, dont il eſt appellé le petit monde, & l'vniuers peut-eſtre appellé le grand homme. Comme le nend, le moyen, & lien des Anges & des animaux, des choſes celeſtes & terreſtres, ſpirituelles & corporelles. Et en vn mot la derniere main, l'accompliſſement, le chef d'œuure, l'honneur & le miracle de nature. C'eſt pourquoy Dieu l'ayant
Iohan. fait auec deliberation & appatat, *& dixit faciamus hominem ad imaginem & ſimilitudinem noſtram*, s'eſt repoſé. Et ce repos encores a eſté fait pour l'homme, *Sabbathum propter hominem, non contra.* Et n'a depuis rien fait de nouueau, ſinon ſe faire homme luy-meſmes: & ç'a eſté encores pour l'amour de l'homme, *propter nos homines, & propter noſtram ſalutem.* Dont ſe void qu'en toutes choſes Dieu a viſé à l'homme, pour finalement en luy & par luy, *breui-manu*, rapporter tout à ſoy, le commencement & la fin de tout.

2. *Nud.* Tout nud, affin qu'il fuſt plus beau, eſtant poly, net, delicat, à cauſe de ſon humidité deliee, bien temperee & aſſaiſonnee.

3. *Droit.* Droit, tenant & touchant fort peu en terre, la teſte droite en haut tendant au ciel, où il regarde, ſe void & ſe cognoiſt cõme en ſon miroir: tout à l'oppoſite de la plante qui a ſa teſte & racine dedans la terre, auſſi eſt l'homme vne plante diuine, qui doit fleurir au ciel: La beſte comme au milieu, eſt de trauers, ayans ſes deux extremitez vers les bords ou extremitez de l'Horizõ, plus ou moins. La cauſe de ceſte droiture, apres la volonté de ſon maiſtre ouurier, n'eſt proprement l'ame raiſonnable comme

il ſe voit aux courbez, boſſus, boiteux, ny la ligne droicte de l'eſpine du dos, qui eſt auſſi aux ſerpens, ny la chaleur naturelle ou vitale, qui eſt pareille ou plus grande en certaines beſtes, combien que tout cela y peut parauanture ſeruir de quelque choſe: Mais cette droiture eſt deuë & cõuient à l'homme, & comme homme qui eſt le ſainct & diuin animal:

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ:

Et comme Roy d'icy bas: Aux petites & particulieres Royautez y a certaine marque de Majeſté, comme il ſe void au Dauphin couronné, au ſerpent Baſilizé, au Lyon auec ſon coliere, ſa couleur de poil & ſes yeux, en l'Aigle au Roy des Abeilles. Ainſi l'homme Roy vniuerſel d'icy bas marche la teſte droite, comme vn maiſtre en ſa maiſon, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoiſant.

Son corps fut baſty le premier de terre vierge, rouſſe, dont il en eut ſon nom propre *Adam*, car l'appellatif eſtoit deſia *Is*: Et icelle moüillee non de pluye encores, mais d'eau de fontaine. 4. *Cõment formé. Gen. 2.*

----Mixeam fluuialibus vndis,
Finxit in effigiem.

Par raiſon le corps eſt l'aiſné de l'ame, comme la matiere de ſa forme, le domicile doit eſtre faict & dreſſé auant y demourer, l'attelier auant que l'ouurier y puiſſe ouurer. Puis l'eſprit y fut par le ſouffle diuin decoulé & inſinué, & ainſi ce corps animé & faict viuant, *inſpirauit in faciem eius ſpiraculum vitæ, &c.*

En la generation & conformation ordinaire, & naturelle, qui ſe fait de ſemence au venter de la femme le meſme ordre ſe garde: Le corps eſt formé le premier par la force tant elementaire de l'Energie & 5. *Eſt faite en la matrice.*

vertu formatrice qui eſt en la ſemence, aydant aucunement la chaleur de la matrice, que celeſte, qui eſt l'influence & vertu du Soleil, *Sol & homo generant hominem.* Et de tel ordre que les ſept premiers iours les ſemences du pere & mere ſe prennent, s'vniſſent & caillent enſemble, comme creſme, & s'en fait vn corps, c'eſt la conception, *Nonne ſicut lac mulſiſti me, & ſicut caſeum me coagulaſti?* Les ſept d'apres, ceſte ſemence ſe cuit, eſpaiſſit, & change en maſſe de chair & de ſang informe, rudement & matiere propre du corps humain: Les ſept troiſieſmes ſuiuants, de ceſte maſſe eſt faict & formé le corps en gros, dont enuiron le vingtieſme iour ſont produits les trois nobles & heroïques parties, le foye, le cœur, le cerueau diſtantes en longueur, ouale, ou comme diſent les Hebrieux, ſe tenant par iointures deliees, qui puis ſe rempliſſent de chair, à la façon d'vn formy, où y a trois parties plus groſſes iointes par entre deux deliés: Les 7. quatriémes, qui finiſſent prés du 30. iour, tout le corps s'acheue, ſe parfait, articule, organiſe, dont il cõmence n'eſtre plus Embryon: mais capable, cõme vne matiere preparee à ſa forme, de receuoir l'ame: Laquelle ne faut à s'inſinuer dedans, & s'en inueſtir vers le 37. ou 40. iours, apres les cinq ſepmaines acheuees. Doublant ce terme, c'eſt à dire, au troiſieſme mois, cét enfant animé ſe remuë & ſe faict ſentir, le poil & les ongles luy commencent à venir. Triplant ce terme qui eſt au neufieſme mois, il ſort & ſe produit en lumiere. Ces termes ne ſont pas ſi iuſtement prefix, qu'ils ne puiſſent vn peu ſe haſter & tarder, ſelon la force ou foibleſſe de la chaleur, tant de la ſemence que de la matrice, car

Conçeu de ſemẽce caillee.

Chãgee.

Formee en gros.

Articulee.

Organiſee.

Animee.

Mouuãte.

Produite.

eſtant forte, elle haſte, eſtant foible elle retarde, dõt les ſemences moins chaudes & plus humides d'où ſon conceuës les femelles, ont leurs termes plus longs, & ne ſont animees qu'au 80. iour & encores apres, & ne ſe remuënt qu'au 4. mois qui eſt prés d'vn quart plus tard que les maſles.

Diſtinction premiere, & Generale de l'Homme.

CHAP. II.

L'Homme, comme vn animal prodigieux, eſt faict de pieces toutes contraires & ennemies. L'ame eſt cõme vn petit Dieu, le corps comme vne beſte, vn fumier. Toutesfois ces deux parties ſont tellement accouplées, ont tel beſoin l'vne de l'autre, pour faire leurs fonctions, *Alterius ſic Altera poſcit opem res, & coniurat amicè*, & s'embraſſent ſi bien l'vne l'autre auec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuuent demeurer ſans guerre, ny ſeparer ſans tourment & ſans regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, ie ne puis auec toy ny ſans toy viue, *nec tecum, nec ſine te.* 1. Diuiſion 1. en deux.

Mais pource que derechef en ceſte ame il y a deux parties bien differentes, la haute, pure, intellectuelle & diuine, en laquelle la penſe n'a aucune part, & la baſſe, ſenſitiue & beſtiale, qui tient du corps & de la matiere. L'on peut par vne diſtinction plus morale & politique, remarquer trois parties & degrez en l'homme. L'eſprit, l'ame, la chair: dont l'eſprit & la chair tiennent les bouts & extremitez, comme le ciel & la terre, l'ame meitoyenne, où ſe font les Meteores, le bruit & la tempeſte. L'eſprit la tres-haute & tres-heroïque partie, par celle, ſcintil- 2. 2. En trois.

le, image & defluxion de la diuinité eſt en l'homme comme vn Roy en la Republique, ne reſpire que le bien, & le ciel où il tend: la chair au contraire comme la lie d'vn peuple hebeté, le marc & la ſentine de l'homme tend touſiours à la matiere & à la terre: l'Ame au milieu, comme les principaux du populaire entre le bien & le mal, eſt perpetuellement ſollicitee de l'eſprit & de la chair, & ſelon le party où elle ſe range, eſt ſpirituelle & bonne, ou charnelle & mauuaiſe. Icy ſont logees toutes les affections naturelles qui ne ſont vertueuſes ny vitieuſes, comme l'amour de ſes parens & amis, crainte de honte, pitié des affligez, deſir de bonne reputation.

3. *Son vtilité.* Ceſte diſtinction aydera beaucoup à cognoiſtre l'homme, & diſcerner ſes actions pour ne s'y meſconter comme l'on faict, iugeant par l'eſcorce & apparence, penſant que ce ſoit de l'eſprit, ce qui eſt de l'ame, voire de la chair attribuant à ſa vertu, ce qui eſt de la nature ou du vice; combien de bonnes & belles actions produites par paſſion, ou bien par vne inclination & complaiſance naturelle: *vt ſeruiant genio, & ſuo indulgeant animo?*

Du corps, & premierement de toutes ſes parties & Aſſiette d'icelles.

CHAP. III.

1. *Diuiſion du corps en ſes parties.* LE corps humain eſt baſty d'vn tres-grand nombre de pieces, internes & externes: leſquelles ſont preſque toutes rondes & orbiculaires, ou approchantes de ceſte figure.

2. *Internes Pluriels.* Les internes ſont de deux ſortes, les vnes en nombre & quantité reſpanduës par tout ce corps, ſça-

uoir les *Os* qui ſont comme la baſe & ſouſtien de tout le baſtiment : dedans iceux pour leur nourriture la *Moüelle* : les *Muſcles* pour le mouuement & la force : les *Venes* ſortans du foye, canals du ſang premier & naturel. *Arteres* venans du cœur, conduits du ſecond ſang plus ſubtil & vital. Ces deux allans plus haut que le foye & le cœur leurs ſources, ſont plus eſtroittes que celles qui vont en bas, pour ayder à monter le ſang, car le deſtroit plus ſerré ſert à faire monter les liqueurs, les *Nerfs*, procedans par couples, inſtrumens du ſentiment, mouuement & force du corps, & conduits des eſprits animaux, dont les vns ſont mols, & y en a ſept paires, qui ſeruent au ſentiment de la teſte, Veuë, Ouye, Gouſt, Parole, les autres durs en 30. paires, procedans par l'eſpine du dos aux muſcles. Les *Tendons*, *Ligamens*, *Cartillages* : Les *quatre humeurs*, le *Sang*, la *Bile iaune*, ou *Colere* qui ouure, pouſſe, penetre, empeſche les obſtructions, iette les excremens, apporte allegreſſe: la *Bile noire*, & aſpre, ou *Melancholie*, qui prouoque l'appetit à toutes choſes, moderer les mouuemens ſubits: la *Pituite* douce, qui adoucit la force des deux Biles, & toutes ardeurs. Les *Eſprits* qui ſont les fumees, ſortans de la chaleur naturelle, & de l'humeur radicale, & ſont en trois degrés d'excellence, le Naturel, Vital, Animal: la *Greſſe* qui eſt la partie plus eſpeſſe & graſſe du ſang.

Les autres ſont ſinguliers (ſauf les roignons & coüillons qui ſont doubles) & aſſignees en certain lieu. Or il y a quatre lieux ou regions, comme degrés ou corps, officines & atteliers de nature, où elle exerce ſes facultez & puiſſances. La premiere & plus baſſe eſt pour la generation en laquelle ſont les par-

2. *Singulieres.*

4. *Regions du corps.*

ties genitales ſeruans à icelle. Le ſecond d'apres en laquelle ſont les entrailles, *viſcera*, ſçauoir *l'eſtomach*, tirant plus au coſté gauche, rond, plus eſtroit au fonds qu'en haut, ayant deux orifices ou bouches, l'vne en haut pour receuoir, l'autre en bas qui reſpond aux boyaux pour ietter & ſe deſcharger. Il reçoit, aſſemble, meſle, & cuit les viandes, & en fait *Chyle*, c'eſt à dire ſuc blanc, propre pour la nourriture du corps, & lequel encore s'élabore dedans les *Venes Meſeraiques*, par où il paſſe pour aller au Foye. Le *Foye* chaud & humide, plus au coſté droit, officine du ſang, principe des veines, le ſiege de la faculté naturelle, nourriciere ou ame vegetatiue, fait & engendre le ſang du Chyle, qu'il attire des venes Meſeraiques, & reçoit en ſon ſein par la *Vene porte*, qui entre en ſon creux, & puis l'enuoye & diſtribuë par tout le corps, par le moyen de la grande *Vene Caue* qui ſort de ſa boſſe & des branches d'icelle, qui ſont en grand nombre comme les ruiſſeaux d'vne fontaine. La *Ratte* à main gauche, qui reçoit la deſcharge & les excremens du Foye: Les *Reins*, les *Boyaux*, qui ſe tenants touts en vn, mais diſtinguez par ſix differences, & ſix noms, égalent ſept fois la longueur de l'homme, comme la longueur de l'homme égale ſept fois la longueur du pied. En ces deux premieres parties, qu'aucuns prennent pour vne (combien qu'il y aye deux facultez bien differentes, l'vne generatiue pour l'eſpece, l'autre nutritiue de l'indiuidu) & la font reſpondre à la petite plus baſſe & elementaire de l'vniuers, lieu de generation & corruption, eſt l'ame concupiſcible.

La troiſieſme comparée à la Region Etherée, ſeparée des precedentes par le Diaphragme, & de celle

d'enhaut par le deſtroit de la gorge : en laquelle eſt l'ame iraſcible, les parties pectorales *Præcordia*, ſçauoir le *Cœur*, tres chaud, ſcitué enuiron la cinquieſme coſte, ayant ſa pointe ſoubs la mammelle gauche, origine des Arteres, qui touſiours ſe mouuent & font le *Pouls*, par leſquelles comme canals il enuoye & diſtribuë par tout le corps le ſang vital qu'il a cuit, & par iceluy l'eſprit & la vertu vitale. Les *Poulmons* de ſubſtance fort mole, rare, & ſpongieuſe, ſoupple à attirer & pouſſer comme ſoufflets, inſtrumens de la reſpiration, par laquelle le cœur ſe rafraichit, attirant le ſang, l'eſprit, & l'air, & ſe deſchargeant des fumées & excremens qui le preſſent, & de la voix par le moyen de *l'aſpre artere*.

La quatrieſme & plus haute qui reſpond à la Region celeſte eſt la teſte, qui contient le *Cerueau*, froid & ſpongieux, enueloppé de deux membranes, l'vne plus dure & eſpeſſe, qui touche au teſt, *Dura mater*, l'autre plus douce & deliée qui luy eſt contiguë, *Pia mater*. D'iceluy ſortent & deriuent tous les nerfs & la moüelle qui deſcend & decoule au long de l'eſpine du dos. Ce cerueau eſt le ſiege de l'ame raiſonnable, la ſource de ſentiment & mouuement, & des tres-nobles eſprits animaux, faits des eſprits vitaux, leſquels montés du cœur par les arteres au cerueau, ſont cuits, recuits, élaborez, & ſubtiliſez par le moyen d'vne multiplicité de petites & ſubtiles arteres, comme filets diuerſement tiſſuës, repliees, entrelaſſees par pluſieurs tours & retours, comme vn labyrinthe & double rets, *Rete mirabile*, dedans lequel cét eſprit vital eſtant retenu, ſeulement, paſſant & repaſſant ſouuent s'affine, ſubtiliſe, & perfectionne, & 4.

deuient animal, ſpirituel en ſouuerain & dernier degré.

3. *Externes. Singulieres.* Les externes & patentes : Si elles ſont ſingulieres, ſont au milieu, comme le *Nez* qui ſert à la reſpiration, odorat, & conſolation du cerueau, & à la deſcharge d'iceluy, tellement que par luy l'air entre & ſort, & en bas aux poulmons, & en haut au cerueau. La *Bouche* qui ſert au manger & au parler, dont elle eſt de pluſieurs pieces, qui ſeruent à ces deux: Au dehors des *Leures*, au dedans de la *Langue* extrememẽt ſoupple, qui iuge des ſaueurs: des *Dents* pour mouldre & briſer les morceaux. Le *Nombril*, les deux *Sentines* & voyes de deſcharge.

4. *Doubles & pareilles.* Si elles ſont doubles & pareilles, ſont collaterales & eſgales, comme les deux *Yeux*, plantez au plus haut eſtage, comme ſentinelles, compoſez de pluſieurs & diuerſes pieces, trois humeurs, ſept tuniques, ſept muſcles, diuerſes couleurs, auec beaucoup de façon & d'artifice. Ce ſont les premieres & plus nobles pieces externes du corps, en beauté, vtilité, mobilité, actiuité, meſmes au fait d'amour, ὡς ἴδω, ὡς ἐμάνην, ſont au viſage, ce que le viſage eſt au corps, ſont la face de la face, & pource qu'ils ſont tendres, delicats, & precieux; ils ſont munis & remparez de toutes parts, de *Pelliculles*, *Paulpieres*, *Sourcils*, *Cils*, & *Poils* : les *Oreilles* en meſme hauteur que les yeux, comme les eſcoutes du corps, portieres de l'eſprit, receueurs & iuges des ſons qui montent touſiours : elles ont leurs aduenuës & entrees obliques & tortueuſes, à fin que l'air & le ſon n'entraſſent tout à coup, dont le ſens de l'oüie en pourroit eſtre bleſſé, & n'en pourroit ſi bien iuger. Les *bras & mains* ouurieres de tou-

tes choſes, & inſtrumens vniuerſels: *Les iambes & Pieds*, ſouſtiens & colomnes de tout le baſtiment.

Des proprietez ſingulieres du corps humain.

CHAP. IV.

LE corps humain a pluſieurs ſingularitez, dont les vnes luy ſont peculieres priuatiuement des autres animaux. Les premieres & principales ſont la parole, la ſtature droite, la forme, & le port, dequoy les Sages, meſmes les Stoïques ont faict tant de cas, qu'ils ont dit valoir mieux eſtre fol en la forme humaine, que ſage en la forme Brutale: La main c'eſt vn miracle, celle du Singe eſt peu de cas: Apres ſont la nudité naturelle: Le rire & pleurer: Le ſens du chatoüillement: Sourcil en la paupiere baſſe de l'œil: Nombre viſible: la Pointe du cœur en la partie ſeneſtre: le Genoüil au deuant: Palpitation du cœur: les Artueils des pieds plus longs que des mains: Saigner du nez, choſe eſtrange, veu qu'il a la teſte droite, & la beſte l'a baiſſee. Rougir à la honte: Pallir à la crainte: eſtre ambidextre: Diſpoſé en tout temps aux œuures de Venus: Ne remuer les oreilles, qui ſignifie aux animaux les affections internes, mais l'homme les ſignifie aſſez par le rougir, pallir, mouuemens des yeux, & du nez. 1. *Proprietez ſingulieres du tout.*

Les autres luy ſont ſinguliers, non du tout, mais par excellence & auantage, car elles ſe trouuent és animaux, mais en moindre degré: ſçauoir Multitude de muſcles & de poils en la teſte: Soupleſſe & facilité du corps, & de ſes parties à tout mouuement & en tout ſens: Eleuation des tetins: Groſſeur & 2. *Auantageuſes*

abondance de cerueau. Grãdeur de veſſie: Forme de pied, longue au deuant, courte au derriere: Abondance, clarté, & ſubtilité de ſang: Mobilité & agilité de la langue: Multitude & varieté de ſonges, telle qu'il ſemble eſtre ſeul ſongeant: Eſternuëment: Bref, tant de remuëmens des yeux, du nez, des lévres.

3. Contenances diuerſes

Il y a auſſi des contenances propres & ſingulieres, mais differentes, les vnes ſont des geſtes, mouuemẽs & contenances artificielles & affectees: D'autres en ont de ſi propres & naturelles, qu'ils ne les ſentent ny ne les recognoiſſent point, comme pancher la teſte, rincer le nez. Mais tous en ont qui ne partent point du diſcours, ains d'vne pure, naturelle, & prompte impulſion, comme mettre la main au deuant, aux cheutes.

Des biens du Corps, Santé, Beauté & autres.

CHAP. V.

Recommandation de la Santé.

LEs biens du corps ſont la Santé, Beauté, Allegreſſe, force, vigueur, addreſſe & diſpoſition. Mais la ſanté eſt la premiere, & paſſe tout. La ſanté eſt le plus beau & plus riche preſent que nature nous ſçache faire, preferable à toute autre choſe, non ſeulement ſcience, nobleſſe, richeſſes, mais à la Sageſſe meſme, ce diſent les plus auſteres Sages. C'eſt la ſeule choſe qui merite que l'on employe tout, voire la vie meſme pour l'auoir, car ſans elle la vie eſt ſans gouſt, voire iniurieuſe, la vertu & la ſageſſe terniſſent & s'eſuanoüiſſent, ſans elle: quel ſecours apportera au plus grand homme qui

ſoit, toute la ſageſſe, s'il eſt frappé du haut mal, d'vne Apoplexie ? Certes ie ne luy puis preferer aucune choſe que la ſeule preud'hommie, qui eſt la ſanté de l'ame. Or elle nous eſt commune auec les beſtes, voire le plus ſouuent plus auantageuſe, forte, & vigoureuſe en elles, qu'en nous. Or combien que ce ſoit vn don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation, ſi eſt-ce que ce qui vient apres, le laict, le bon reglement de viure, qui conſiſte en ſobrieté, mediocre exercice, ſe garder de triſteſſe, & toute ſorte d'emotion, la conſerue fort. La maladie & la douleur ſont ſes contraires, qui ſont les plus grands, & peut eſtre les ſeuls maux de l'homme, deſquels ſera parlé cy apres: Mais en ceſte conſeruation les beſtes auſſi, ſuiuans ſimplement nature qui a donné la ſanté, ont l'auantage, l'homme s'y oublie ſouuent, & puis le paye en ſon temps.

La beauté vient apres, qui eſt vne piece de grande recommandation au commerce des hommes. C'eſt le premier moyen de concluſiõ des vns auec les autres, & eſt vray-ſemblable que la premiere diſtinction qui a eſté entre les hõmes, & la premiere conſideration qui donna preéminence aux vns ſur les autres, a eſté l'aduãtage de la beauté: C'eſt auſſi vne qualité puiſſante, il n'i en a point qui la paſſe en credit, ny qui aye tant de part au commerce des hommes, il n'y a barbare ſi reſolu qui n'en ſoit frappé. Elle ſe preſente au deuant, elle ſeduit & preoccupe le iugement, donne des impreſſions, & preſſe auec grande authorité, dont Socrates l'appelloit vne courte tyrannie. Platon, le priuilege de nature; car il ſemble que celuy qui porte ſur le viſage les faueurs

2. *Beauté.*

de la nature imprimees en vne rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puiſſance ſur nous, & que tournant nos yeux à ſoy il y tourne auſſi nos affections, & les aſſuiettiſſe malgré nous. Ariſtote dit, qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils ſont venerables apres les Dieux, qu'il n'appartient qu'aux aueugles de n'en eſtre touchez. Cyrus, Alexandre, Ceſar, trois grands commandeurs des hommes s'en ſont ſeruis en leurs grands affaires, voire Scipion le meilleur de tous : Beau & Bon ſont confins, & s'expriment par meſmes mots en Grec & en l'Eſcriture ſaincte. Pluſieurs grands Philoſophes ont acquis leur ſageſſe par l'entremiſe de leur beauté: elle eſt conſideree meſme &, recherchee aux beſtes.

3. *Sa diſtinctiõ.* Il y a diuerſes conſiderations en la beauté; celle des hommes eſt proprement la forme & la taille du corps, les autres beautez ſont pour les femmes. Il y a deux ſortes de beauté, l'vne arreſtee, qui ne ſe remuë point & eſt en la proportion & couleur deuë des membres, vn corps qui ne ſoit enflé ny bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroiſſent point, ny les os ne percent point la peau, mais plein de ſang, d'eſprits & en bon point, ayant ſes muſcles releués, le cuir poly, la couleur vermeille: L'autre mouuante qui s'appelle bonne grace, qui eſt en la conduitte des mouuemens des membres, ſur tout des yeux: Celle-là ſeule eſt comme morte, cette-cy eſt agente & viuant. Il y a des beautez rudes, fieres, aigres, d'autres douces, voire encores fades.

4. *Du viſage.* La beauté eſt proprement conſiderable au viſage: Il n'y a rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le viſage, qui eſt cõme l'ame r'accour-

cie, c'eſt la montre & l'image de l'ame, c'eſt ſon eſcuſſon à pluſieurs quartiers, repreſentant le recueil de tous les titres de ſa nobleſſe, planté & colloqué ſur la porte & au frontiſpice, afin que l'on ſçache que c'eſt là ſa demeure & ſon Palais, c'eſt par luy que l'on cognoiſt la perſonne, c'en eſt vn abregé : c'eſt pourquoy l'art qui imite nature, ne ſe ſoucie pour repreſenter la perſonne, que de peindre ou tailler le viſage.

Au viſage humain il y a pluſieurs grandes ſingularitez qui ne ſont ny aux beſtes : (Auſſi à vray dire elles n'ont point de viſage) ny au reſte du corps humain: Nombre & diuerſité de pieces & de façon en icelles, aux beſtes le menton, les ioües, le front ne ſont point, & beaucoup moins de façon: Varieté de couleurs : car en l'œil ſeul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le criſtalin. Proportion, les ſiens y ſont doubles ſe reſpondans l'vn à l'autre, & ſe rapportant ſi bien, que la grandeur de l'œil eſt la grandeur de la bouche, la largeur du front eſt la longueur du nez, la longueur du nez eſt celle du menton, & des levres. Admirable diuerſité des viſages, & telle qu'il ne s'en trouueroient deux ſemblables en tout & part tout, c'eſt vn chef d'œuure, qui ne ſe trouue en toute autre choſe : Cette diuerſité eſt tres-vtile, voire neceſſaire à la ſocieté humaine premierement pour s'entrecognoiſtre, car maux infinis, voire la diſſipation du genre humain s'enſuiuroit, ſi l'on venoit à ſe meſconter par la ſemblance des viſages, ce ſeroit vne pire confuſion beaucoup que celle de Babel, l'on prendroit ſa fille pour ſa ſœur, pour vne eſtrangere, ſon ennemy pour ſon amy. Si nos faces n'eſtoient ſem-

5. *Sept ſingularitez d'iceluy.*
1.
2.
3.
4.

biables l'on ne ſçauroit diſcerner l'homme de la beſte, ſi elles n'eſtoient diſſemblables, l'on ne ſçauroit diſcerner l'homme de l'homme. C'eſt auſſi vn grand artifice de nature qui a poſé en cette partie quelque ſecret de contenter vn ou autre en tout le monde, car de cette diuerſité vient qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit trouué beau par quelqu'vn.

5. Dignité & honneur en ſa figure ronde, en ſa forme droite, & haute éleuee, nuë & deſcouuerte, ſans poil, plume, eſcaille, comme aux beſtes, viſant au

6. ciel. Grace, douceur venuſté plaiſante, & agreable iuſques à crocheter les cœurs, & rauir les volontez, comme a eſté dit cy-deſſus. Brief, le viſage eſt le throſne de la beauté & de l'amour, le ſiege du ris & du baiſer, deux choſes tres-propres à l'homme, tres-agreables, les vrais & plus exprez

7. ſymboles d'amitié & de bonne intelligence. Finalement il eſt propre à tous changemens, pour declarer les mouuements internes & paſſions de l'ame, ioye, triſteſſe, amitié, hayne, enuie, malice, honte, colere, deſpit, ialouſie, & autres. Il eſt comme la montre de l'Orloge, qui marque les heures & momens du temps, eſtans les mouuemens & roües cachez au dedans : & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps, montre quel temps il fait, auſſi dit-on l'air du viſage, *corpus animum regit, & detegit, in facie legitur homo.*

8. La beauté du viſage giſt en vn front large & quarré, tendu, clair & ſerain, ſourcils bien rangez, menus & deliez, l'œil bien fendu, gay, & brillant: le laiſſe la couleur en diſpute: Le nez bien vuidé, bouche petite, levres coralines, menton court & forchu, joües releuées, & au milieu le plaiſſent gelaſin, oreille

Deſcription de la beauté de viſage.

oreille ronde & bien trouſſee, le tout auec vn teint vif, blanc, & vermeil. Toutesfois ceſte peinture n'eſt pas receuë par tout, les opinons de beauté ſont bien defferentes ſelon les nations. Aux Indes la plus grande beauté eſt en ce que nous eſtimons la plus grande laideur, ſçauoir en couleur baſanee, leures groſſes & enflees, nez plat & large, les dents teintes de noir ou de rouge, grandes oreilles pendantes aux hommes, front petit & velu, les tetins grands & pendans, afin qu'elles puiſſent les bailler à leurs petits par deſſus les eſpaules, & vſent de tout artifice pour paruenir à ceſte forme: Sans aller ſi loin, en Eſpagne la beauté eſt vuidee & eſtrillée, en Italie groſſe & maſſiue: Aux vns plaiſt la molle & delicate & mignarde, aux autres, la forte, vigoureuſe, fiere & magiſtrale.

7. Beauté de l'eſprit & du corps

La beauté du corps ſpecialement du viſage, doit ſelon raiſon demonſtrer & teſmoigner vne beauté en l'ame (qui eſt vne qualité & reglement d'opinions & de iugemens, auec vne fermeté & conſtance) car il n'eſt rien plus vray ſemblable que la conformité & relation du corps à l'eſprit: quand elle n'y eſt, il faut penſer qu'il y a quelque accident qui a interrompu le cours ordinaire, comme il aduient, & nous le voyons ſouuent: Car le laict de la nourrice, l'inſtruction premiere, les cõpagnies apportent de grands changements au naturel originel de l'ame, ſoit en bien ſoit en mal: Socrates confeſſoit que la laideur de ſon corps accuſoit iuſtement la laideur naturelle de ſon ame, mais que par inſtitution il auoit corrigé celle de l'ame. C'eſt vne foible & dangereuſe caution que la mine, mais ceux qui deſmentent leur bonne phyſiognomie, font

plus punissables que les autres, car ils falsifient & trahissent la bonne promesse que nature a planté en leur front, & trompent le monde.

Des vestemens du corps.

Chap. VI.

Nudité naturelle.

Il y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenuë encores par vne grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vestir artificielle & inuentee pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du iour : Car nature ayant suffisamment pourueu par tout, toutes les autres creatures de couuerture, il n'est pas à croire qu'elle ait pirement traitté l'homme, & l'aye laissé seul indigent, & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger : & sont des reproches iniustes que l'on fait à nature, comme marastre. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vray semblable qu'ils se fussent aduisez de se despoüiller & mettre tous nuds, tant à cause de la santé qui eust esté extrémement offensee en ce changement, que pour la honte : & toutesfois il se fait & garde par plusieurs nations, & ne faut alleguer que c'est pour cacher les parties honteuses, & contre le froid (ce sont les deux raisons pretenduës, contre le chaud il n'y a point d'apparence) car nature ne nous a point apprins y auoir de parties honteuses, c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons. *Quis indicauit tibi quod nudus esses, nisi quod ligno quod præceperam tibi ne comederes, comedisti?* & nature les a desia assez cachees, mis loin des yeux, & couuert: & au pis aller

ne faudroit couurir que ces parties là ſeulement, comme font aucuns en ces pays où ils vont tous nuds, où d'ordinaire ils ne les couurent pas: & qu'eſt-ce là que l'homme n'oſant ſe monſtrer nud au monde, luy qui fait le maiſtre, ſe cache ſous la deſpoüille d'autruy, voire s'en pare? Quant au froid & autres neceſſitez particulieres & locales, nous ſçauons que ſous meſme air, meſme ciel, on va nud & habillé, & nous auons bien la plus delicate partie de nous toute deſcouuerte, dont vn gueux interrogé, comme il pouuoit aller ainſi nud en hyuer, reſpondit que nous portons bien la face nuë, que luy eſtoit toute face, & pluſieurs grands alloyent touſiours teſte nuë, Maſſiniſſa, Ceſar, Annibal, Seuerus: & y a pluſieurs nations qui vont à la guerre & combattent tous nuds. Le conſeil de Platon pour la ſanté eſt de ne couurir la teſte ny les pieds: & Varron dit que quand il fut ordonné de deſcouurir la teſte en la preſence des Dieux & du Magiſtrat, ce fut plus pour la ſanté, & s'endurcir aux iniures du temps, que pour la reuerence. Au reſte l'inuention des couuerts, & maiſons contre les iniures du ciel & des hommes, eſt bien plus ancienne, plus naturelle & vniuerſelle que des veſtemens, & commune auec pluſieurs beſtes, mais la recherche des alimens marche bien encores deuant. De l'vſage des veſtemens, comme des alimens, cy apres. *Lib. 3. c. 39. & 48.*

De l'ame en general.

CHAP. VII.

VOicy vne matiere difficile ſur toutes, traitee & agitee par les plus ſçauãs & ſages de toutes nations, ſpecialement Ægyptiẽs, Grecs, Arabes, & *Preface.*

Latins par ces derniers plus maigrement, cõme toute la Philosophie, mais auec grande diuersité d'opinions, selon les diuerses Nations, Religions, professiõs, sans accord ny resolutiõ certaine. La generale cognoissance & dispute d'icelle, se peut rapporter à ces dix points, Definition, Essẽce ou Nature, Facultez & Actions, Vnité ou Pluralité, Origine, Entree au corps, Residence en iceluy, Siege, Suffisance à exercer ses fonctions, sa fin & separation du corps.

1. *Sa definition tres difficile.*

Il est premieremẽt tres-difficile de definir & biẽ dire au vray que c'est que l'ame, comme generalement toutes formes, d'autant que ce sont choses relatiues, qui ne subsistent point d'elles mesmes, mais sont parties d'vn tout, & c'est pourquoy il y a vne telle & si grande diuersité de definitions d'icelle, desquelles n'y en a aucune receuë sans contredit, Aristote en a refuzé douze qui estoient deuant luy, & n'a peu establir la sienne.

2. *Aisé à dire ce qu'elle n'est pas*

Il est bien aisé à dire ce que ce n'est pas: Que ce n'est pas Feu, Air, Eau: ny le temperament des 4. Elemens ou qualitez, ou humeurs, lequel est touſiours muable, sans lequel l'animal est & vit: & puis cét accident & l'ame est substance: Item les Mineraux & les choses inanimees ont bien vn temperament de 4. Elemens, & qualitez premieres. Ny sang (car il y a plusieurs choses animees & viuantes sans sang, & plusieurs animaux meurent sans perdre goutte de sang.) Ny principe ou cause de mouuement (car plusieurs choses inanimees mouuent, comme la pierre d'Aymant meut le fer, l'ambre la paille, les medicaments, les racines des arbres coupees & seches tirẽt & mouuent:) Ny l'acte, ou vie, ou energie, ou perfection (car ce mot

d'Entelechie eſt diuerſemẽt tourné & interpreté) du corps viuant : car tout cela eſt l'effect & l'action de l'ame, & nõ l'ame comme le viure, le voir, l'entendre & l'action de l'ame : Et puis il s'enſuiuroit que l'ame ſeroit accident & non ſubſtance : & ne pourroit eſtre ſans ce corps, duquel elle eſt acte & perfection, non plus que le couuercle d'vne maiſon ne peut eſtre ſans icelle, & vn relatif ſans correlatif : Bref, c'eſt dire ce qu'elle fait & eſt à autruy, non ce qu'elle eſt en ſoy.

Mais de dire ce que c'eſt, il eſt tres-mal aiſé: l'on peut bien dire tout ſimplement que c'eſt vne forme eſſentielle viuifiante, qui dõne à la plante vie vegetatiue, à la beſte vie ſenſitiue, laquelle comprend la vegetatiue, à l'hõme vie intellectiue, qui comprend les deux autres, comme au nombre le plus grand contient les moindres, & aux figures le pentagone cõtient le tetragone, & ceſtui cy le trigone. I'ay dit l'intellectiue pluſtoſt que la raiſonnable, qui eſt compriſe en l'intellectiue, comme le moindre au plus grand: Car la raiſonnable, en quelque ſens & meſure, ſelon tous les plus grands Philoſophes, & l'experience ſe trouue aux beſtes, mais non intellectiue qui eſt plus haute. *Sicut equus mulus, in quibus non eſt intellectus.* L'ame donc eſt non le principe, ce mot ne conuient proprement qu'à l'autheur ſouuerain premier, mais cauſe interne de vie, mouuement, ſentimẽt, entendement: Elle meut le corps & n'eſt point meuë, ainſi qu'au contraire le corps eſt meu, & ne meut point: elle meut, di-je, le corps & non ſoy meſme, car rien ne ſe meut ſoy meſme que Dieu, & tout ce qui ſe meut ſoy meſme eſt eternel, & maiſtre de ſoy : Et ce qu'elle meut le corps, ne l'a point de ſoy, mais de plus haut.

3. *Et non ce qu'elle eſt.*

2. *Sa nature & essence.*

De quelle nature & essence est l'ame, l'humaine s'entẽd (car la brutale sans aucun doute est corporelle, materielle, escloſe & nee auec la matiere, & auec elle corruptible) c'est vne queſtion, qui n'est pas ſi petite qu'il ſemble. Car aucuns l'affirment corporelle, les autres incorporelle: cecy est fort accordable ſi l'on ne veut opiniaſtrer. Qu'elle ſoit corporelle, voicy dequoy: les Eſprits & Demons bons & meſchãs qui ſont du tout ſeparez de la matiere, ſont corporels par le dire de tous les Philoſophes & principaux Theologiẽs, Tertulien, Origene, SS. Baſile, Gregoire, Auguſtin, Damaſcene: cõbien plus l'ame humaine qui a commerce, & eſt iointe à la matiere? leur reſolution eſt que toute choſe creée, comparee à Dieu, eſt groſſiere, corporelle, materielle, Dieu ſeul eſt incorporel. Que tout eſprit eſt corps & de nature corporelle. Apres l'authorité preſque vniuerſelle, la raiſon eſt irrefragable: Tout ce qui eſt enfermé dedans ce monde fini, eſt fini, limité en vertu & en ſubſtance, borné de ſuperficie, clos & comprins en lieu, qui ſont les vrayes & naturelles conditions d'vn corps. Car il n'y a que le corps qui aye ſuperfice, qui ſoit reſerré & enfermé en lieu. Dieu ſeul eſt par tout, infini, incorporel, les diſtinctiõs ordinaires *Circunſcriptiuè definitiuè, effectiuè*, ne ſont que verbales, & ne deſtruiſent en rien la choſe, car touſiours il demeure vray que les Eſprits ſont tellement en lieu, qu'en ce meſme temps qu'ils ſont en vn lieu, ils ne peuuent eſtre ailleurs, & ne ſont en lieu ou infini, ou tres-grand ou tres-petit, mais égal à leur meſuree & infinie ſubſtance & ſuperficie: Et ſi cela n'eſtoit ainſi, les eſprits ne changeroint point de lieu, ne monteroient ni ne deſcendroient, comme

In hom. 1. de ſpir. l. 3. de li. orb. Hom. de Epith.

l'escriture affirme qu'ils sont, & par ainsi seroient immobiles, indiuisibles, seroient par tout indifferemment. Or est-il qu'ils changent de lieu, le changement conuainc qu'ils sont mobiles, diuisibles subiects au temps & à la succession d'iceluy, requise au mouuement & passage d'vn lieu à autre, qui sont toutes qualitez d'vn corps. Mais pource que plusieurs simples sous ce mot de corporel, imaginent visible, palpable, & ne pense que l'air pur, ou le feu hors la flamme, & le charbon soient corps, ils ont dit que les esprits tant separez, que humains, ne sont corporels, cõme de vray ils ne le sont en ce sens, car ils sont d'vne substance inuisible, soit aëree, cõme veulent la pluspart des Philosophes & Theologiens, ou celeste, comme aucuns Hebrieux & Arabes, appellans de mesme nom le ciel & l'esprit, essence propre à l'immortalité, ou *plus* subtile & delicе encores, si l'on veut, mais touſiours corporelle, puis qu'elle est finie & limitee de place & de lieu, mobile, subiette au mouuement & au temps: Finalement, s'ils n'estoient corporels ils ne seroient pas passibles, & capable de souffrir comme ils sõt, l'humain reçoit de son corps plaisir, desplaisir, volupté, douleur, aussi bien à son tour, comme le corps de luy, & de ses passions: plus des qualitez bonnes, & mauuaises vertus, vices, affections, qui sont tous accidents: Et tous tant les separés & démons que les humains sont suiets aux supplices & tourmens, ils sont donc corporels, car il n'y a rien de passible qui ne soit corporel, c'est au corps d'estre suiect aux accidens.

3. *Ses facultez & actions.*

Or l'ame a vn tres-grand nombre de vertus & facultez, autãt quasi que le corps a de membres: elle

en a aux plantes, plus encores aux beſtes, & plus beaucoup en l'homme, ſçauoir, viure, ſentir, mouuoir, appeter, attirer, aſſembler, tenir, cuire, digerer, nourrir, croiſtre, reietter, voir, ouyr, gouſter, flairer, parler, ſpirer, reſpirer, engendrer, penſer, opiner, raiſonner, contempler, conſentir, diſſentir, ſouuenir, iuger: toutes leſquelles choſes ne ſont point parties de l'ame, car ainſi elle ſeroit diuiſible, & ſeroit eſtablie d'accidens, mais ſont ſes qualitez naturelles. Les actions viennent apres, & ſuiuent les facultez, & ainſi ſont trois degrez, ſelon la doctrine du grand ſainct Denis, ſuyuie de tous, qu'il faut conſiderer és creatures ſpirituelles trois choſes, eſſence, faculté, operation. Par le dernier qui eſt l'action, l'on cognoiſt la faculté, & par celle cy l'eſſence. Les actions peuuent bien eſtre empeſchees & ceſſer du tout, ſans preiudice aucun de l'ame & de ſes facultez, comme la ſcience & faculté de peindre demeure entiere au peintre, encores qu'il aye la main liee, & ſoit impuiſſant à peindre: Mais ſi les facultez paroiſſent, il faut que l'ame s'en aille, ne plus ni moins que le feu n'eſt plus, ayant perdu la faculté de chauffer.

4. Sen vnisi. Apres l'eſſence & nature de l'ame aucunemẽt expliquee, il ſe preſente icy vne queſtiõ des plus grãdes, ſçauoir ſi en l'animal, ſpecialement en l'homme, il n'y a qu'vne ame, ou s'il y en a pluſieurs. Il y a diuerſité d'opinions, mais qui reuiennent à trois. Aucuns des Grecs, & à leur ſuitte preſque tous les Arabes ont penſé (non ſeulement en chacun homme, mais generalement en tous les hõmes) n'y auoir qu'vne ame immortelle: Les Egyptiẽs pour la pluſpart ont tenu tout au rebours, qu'il y auoit plura-

litié d'ames en chacun, toutes diſtinctes, deux en chaque beſte, & trois en l'homme, deux mortelles, vegetatiue & ſenſitiue, & la troiſiéme intellectiue, immortelle. La tierce opinion, comme moyẽne & plus ſuiuie, tenuë par pluſieurs de toutes nations, eſt qu'il y a vne ame en chaque animal ſans plus: En toutes ces opinions il y a de la difficulté. Ie laiſſe la premiere comme trop refutee & reiettee. La pluralité d'ame en chaque animal & homme d'vne part ſemble bien eſtrange & abſurde en la Philoſophie, car c'eſt donner pluſieurs formes à vne meſme choſe, & dire qu'il y a pluſieurs ſubſtances & ſuiects en vn, deux beſtes en vne, trois hommes en vn: d'autre part elle facilite fort la creance de l'immortalité de l'intellectuelle, car eſtans ainſi trois diſtinctes, il n'y a aucun inconuenient que les deux meurent, & la troiſiéme demeure immortelle. L'vnité ſemble reſiſter à limmortalité, car commẽt vne meſme indiuiſible pourra-elle eſtre en partie mortelle & en partie immortelle? comme ſemble toutesfois auoir voulu Ariſtote: Certes il ſẽble par neceſſité qu'elle ſoit ou du tout mortelle ou du tout immortelle, qui ſont deux tres-lourdes abſurditez: la premiere abolit toute religiõ & ſaine philoſophie, la ſeconde fait auſſi les beſtes immortelles. Neantmoins eſt bien plus vray ſemblable qu'il n'y a qu'vne ame en chaque animal, la pluralité & diuerſité des facultez, inſtrumens, actions ny derogent point, ny ne multiplie, en rien ceſte vnité, non plus que la diuerſité des ruiſſeaux l'vnité de la ſource & fontaine, ni la diuerſité des effects du Soleil, eſchauffer, ſclairer, fondre, ſecher, blanchir, noircir, diſſiper, tarir, l'vnité & ſimplicité du Soleil, autrement il y auroit vn tres-grand nõbre d'ames

en vn homme, & de ſoleils au monde: & ceſte vnité eſſentielle de l'ame n'empeſche point l'immortalité de l'humaine en ſon eſſence, encore que les facultez vegetatiue & ſenſitiue qui ſont accidens, meurent, c'eſt à dire ne puiſſent eſtre exercees hors le corps, n'ayant l'ame ſuiet ni inſtrument pour ce faire, mais ſi fait bien touſiours la troiſiéme intellectuelle, car pour elle, n'a point beſoin de corps : combien qu'eſtans dedans iceluy, elle s'en ſert pour l'exercer: Que ſi elle retournoit au corps elle retourneroit auſſi derechef exercer ſes facultez vegetatiue & ſenſitiue, comme ſe voit aux reſſuſcitez pour viure ici bas, non aux reſſuſcitez pour viure ailleurs, car tels corps n'ont que faire pour viure de l'exercice de telles facultez. Tout ainſi que le Soleil ne manque pas, ains demeure en ſoy tout meſme & entier, encores que durant vne pleine eclipſe, il n'eſclaire ni eſchauffe, & ne face ſes autres effets aux lieux ſuiets à icelle.

5. *Son origine.* Ayant demonſtré l'vnité de l'ame en chaque ſuiet, voyons d'où elle vient & cõme elle entre au corps. L'origine des ames n'eſt pas tenuë pareille de tous, i'entends des humains, car la vegetatiue & ſenſitiue des plantes & des beſtes, eſt par l'aduis de tous, toute materielle, & en la ſemence, dont auſſi elle eſt mortelle, mais de l'ame humaine : il y a eu quatre opinions celebres. Selon la premiere qui eſt des Stoiciens tenuë par Philon Iuif, puis par les Manicheens, Priſcilianiſtes, & autres: Elle eſt extraite & produite comme parcelle de la ſubſtance de Dieu, qui l'inſpire au corps, prenans à leur aduantage les paroles de Moyſe, *Inſpiranit in faciem eius ſpiraculum vitæ*: La ſeconde tenuë par Tertulien, Apollinaris, les Luciferiens, & autres

Chreſtiēs, dit qu'elle vient & deriue des ames des parens auec la ſemence, à la facon des ames brutales : la troiſiéme des Phythagoriens & Platoniciēs, tenuë par pluſieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene & autres Docteurs Chreſtiens, dit qu'elles ont eſté du commencement toutes creées de Dieu, faites de rien, & reſeruées au Ciel, pour puis eſtre enuoyees icy bas, ſelon qu'il eſt beſoin, & que les corps ſont formez & diſpoſez à les receuoir, & de là eſt venuë l'opinion de ceux qui ont penſé que les ames eſtoient ici bien ou mal traittées & logees en corps ſains ou malades, ſelon la vie qu'elles auoient mené là haut au ciel auant eſtre incorporees : Et certes le maiſtre de ſageſſe mōſtre bien, qu'il croit que l'ame eſt l'ainee, & auant le corps, *Eram puer, bonam indolem ſortitus, imò bonus cùm eſſem, corpus incontaminatum reperi:* La quatriéme receuë, & qui ſe tient en la Chreſtienté eſt qu'elles ſont toutes recreées de Dieu, & infuſes aux corps preparez, tellement que la creation & infuſion ſe face en meſme inſtant. Ces quatre opinions ſont affirmatiues, car il y en a vne cinquiéme plus retenuë, qui ne definit rien, & ſe contente de dire que c'eſt vne choſe ſecrette & incogneuë aux hommes de laquelle ont eſté S. Auguſtin, Gregoire & autres, qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatius plus vray ſemblables que les deux premieres.

De orig. Epi. 28. 157.

6. *Son entree au corps.*

Voyons maintenant quand & comment elle entre au corps, ſi toute entiere en vn coup, ou ſucceſſiuement, i'entens de l'humaine, car de la brutale n'i a aucune doute, puis qu'elle eſt naturelle en la ſemence, ſelon Ariſtote le plus ſuiui, c'eſt par ſucceſſion de temps & par degrez, comme la forme artifi-

cielle que l'on feroit par pieces l'vne apres l'autre, la teſte, puis la gorge, le ventre, les iambes: d'autãt que l'ame vegetatiue & ſenſitiue toute materielle & corporelle, eſt en la ſemence, & auec elle deſenduë des parens, laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy fait arriuer la raiſonnable de dehors, & pour cela n'y a ny deux ny trois ames, ny enſemble ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrompt la vegetatiue par l'arriuée de la ſenſitiue, ny la ſenſitiue par l'arriuee de l'intellectuelle, ce n'eſt qu'vne qui ſe fait, s'acheue & parfait auec le temps preſcript par la nature. Les autres veulent qu'elle y entre auec toutes ſes facultez en vn coup, ſçauoir lors que tout le corps eſt organisé, formé, & tout acheué, & qu'auparauãt n'y a eu aucune ame, mais ſeulement vne vertu & energie naturelle, forme eſſentielle de la ſemence, laquelle agiſſant par les eſprits qui ſont en ladite ſemence, auec la chaleur de la matrice & ſang maternel, comme par inſtrumens, forme & baſtit le corps, agence tous les membres, les nourrit, meut & accroiſt: Ce qu'eſtant fait, ceſte energie & forme ſeminale s'eſuanoüit & ſe perd, & par ainſi la ſemence ceſſe d'eſtre ſemence, perdant, la forme par l'arriuee d'vne autre plus noble, qui eſt l'ame humaine, laquelle fait que ce qui eſtoit ſemence ou embryon ne l'eſt plus, mais eſt homme.

7. *Son exiſtence au corps.*

Eſtãt entrée au corps, faut ſçauoir de quel genre & ſorte eſt ſon exiſtence en iceluy, quelle, & comment elle y a fait reſidence. Aucuns Philoſophes empeſchez à le faire, & à bien ioindre & vnir l'ame auec le corps, la font demeurer & reſider en iceluy cõme vn maiſtre en ſa maiſon, le Pilote en ſon nauire, le cocher en ſon coche: mais c'eſt tout de-

ſtruire, car ainſi ne ſeroit-elle point la ferme ny partie interne & eſſentielle de l'animal ou de l'hõme, elle n'auroit beſoin des membres du corps pour y demeurer, ne ſentiroit en rien de ſa contagion, mais ſeroit vne ſubſtance toute diſtincte du corps, ſubſiſtant de ſoy, qui pourroit à ſon plaiſir aller & venir, & ſe ſeparer du corps ſans diſtinction d'iceluy, & ſans diminution de toutes ſes fonctions, qui ſont toutes abſurditez: l'ame eſt au corps comme la forme en la matiere, eſtenduë & reſpanduë par tout iceluy, donnant vie, mouuement, ſentiment, à toutes ſes parties, & tous les deux enſemble ne font qu'vne Hypoſtaſe, vn ſuiet entier, qui eſt l'animal, & n'y a point de milieu qui les nouë & lie enſemble, car en la matiere & la forme, il n'y a aucun milieu, ce dit toute la Philoſophie: l'ame donc eſt toute en tout le corps, ie n'adiouſte point (encores que ſoit le dire cõmun) qu'elle eſt toute en chaſque partie du corps, car cela implique contradiction, & diuiſe l'ame.

Or combien que l'ame, comme dit eſt, ſoit par tout le corps diffuſe & reſpãduë, ſi eſt-ce que pour exploitter & exercer ſes facultez elle eſt plus ſpecialement & expreſſément en certains endroits du corps qu'és autres, eſquels eſt dite auoir ſon ſiege, & non y eſtre toute entiere, car le reſte ſeroit ſans ame & ſans forme: Et comme elle a quatre principales & maiſtreſſes facultez, auſſi luy donne l'on quatre ſieges, ce ſont les quatre regions que nous auons marqué cy deſſus en la cõpoſition du corps, les quatre premiers & principaux inſtrumens de l'Ame, les autres ſe rapportent & deſpendent de ceux-cy, comme auſſi toutes les facultez à celles

8. *Sõ ſiege & ſes inſtrumens.*

cy, ſçauoir pour la faculté genitale des Genitoires, pour la naturelle le Foye, pour la vitale le Cœur, pour l'animale & intellectuelle le Cerueau.

9. *La ſuffiſance à l'exercice de ſes facultez.*

Il vient maintenant à parler en general de l'exercice de ſes facultez: A quoy l'ame eſt de ſoy ſçauãte & ſuffiſante, dont elle ne faut point à produire ce qu'elle ſçait, & bien exercer ſes fonctions, comme il faut, ſi elle n'eſt empeſchee, & moyennant que ſes inſtrumens ſoient bien diſpoſez: Dont a eſté bien & vrayement dit par les Sages, que nature eſt ſage, ſçauãte, induſtrieuſe, ſuffiſante maiſtreſſe, qui rend habile à toutes choſes, *Inſita ſunt nobis omnium artium ac virtutum ſemina, magiſtérq; ex occulto Deus producit ingenia.* Ce qui eſt aiſé à monſtrer par induction: La vegetatiue ſans inſtruction forme le corps en la matrice tant excellẽment, puis le nourrit & le fait croiſtre attirãt la viande, la retenant & cuiſant, puis reiettant les excremens, elle engendre & refait les parties qui defaillẽt, ce ſont choſes qui ſe voyent aux plantes, beſtes, & en l'homme. La ſẽſitiue de ſoy ſans inſtruction faict aux beſtes, & en l'hõme remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, froter, ſecoüer, demener les leures, terrer, pleurer, rire: La raiſonnable de meſmes, non ſelon l'opinion de Platon, par reminiſcenſe de ce qu'elle ſçauoit auant entrer au corps, ny ſelon Ariſtote, par reception & acquiſition, venãt de dehors par les ſens, eſtant de ſoy vne carte blanche & vuide, combien qu'elle s'en ſert fort, mais de ſoy ſans inſtruction, imagine, entend, retient, raiſonne, diſcourt. Mais pource que cecy ſemble plus difficile de la raiſonnable que des autres, & heurte aucunement Ariſtote, il en ſera dauantage traitté en

ſon lieu, au diſcours de l'ame intellectiue.

Il reſte encor le dernier poinct de l'ame, ſa ſepa- 18.
ratiõ d'auec ſon corps, laquelle eſt de diuerſes ſor- *Sa ſepa-*
tes & genres, l'vne & l'ordinaire eſt naturelle par *ration*
mort, ceſte-cy eſt differente entre les animaux & *du corps*
l'hõme : Car par la mort des animaux l'ame meurt *double.*
& eſt aneantie ſelon la regle, qui porte que par la 1.
corruption du ſubiect la forme ſe perd & perit : la *Natu-*
matiere demeure : Par celle de l'homme, l'ame eſt *relle &*
bien ſeparee du corps, mais elle ne ſe perd, ains de- *ordinai-*
meure d'autant qu'elle eſt immortelle. *re.*

L'immortalité de l'ame eſt la choſe la plus vni- 2.
uerſellement, religieuſement (c'eſt le principal *L'im-*
fondement de toute religion) & plauſiblement re- *morta-*
tenuë par tout le monde, i'entens d'vne externe & *lité de*
publique profeſſion, car d'vne ſerieuſe, interne & *l'ame.*
vraye non pas tant, teſmoin tant d'Epicurins, li- *Receuë*
bertins et mocqueurs : Toutesfois les Saduceens, les plus gros milours des Iuifs n'en faiſoient point la petite bouche à la nier : la plus vtilement creuë, aucunement aſſez prouuee par pluſieurs raiſons naturelles et humaines, mais proprement et mieux eſtablie par le reſſort de la Religion, que par tout autre moyen. Il ſemble bien y auoir vne inclination et diſpoſition de nature à le croire, car l'homme deſire naturellement alonger et perpetuer ſon eſtre, d'où vient auſſi ce grand et furieux ſoin et amour de noſtre poſterité et ſucceſſion : Puis deux choſes ſeruent à la faire valoir et rendre plauſible, l'vne eſt l'eſperance de gloire et reputation, et le deſir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il eſt a vn merueilleux credit au monde : l'autre eſt l'impreſſion que les vices qui ſe deſrobent de la

veuë & cognoiſſance de l'humaine iuſtice, demeurent touſiours en butte à la diuine, qui les chaſtiera, voire apres la mort: Ainſi outre que l'homme eſt tout porté & piſposé par nature à la deſirer, & par ainſi la croire, la iuſtice de Dieu la conclud.

3. *Suprenme.* De là nous apprendrons y auoir trois differences & degrez d'ames, ordre requis à la perfection de l'vniuers. Deux extrémes, l'vne de celles qui eſtans du tout materielles, plongees, enfondrees & inſeparables de la matiere, & ainſi auec elle corruptibles: ce ſont les brutales: l'autre au contraire de celles qui n'ont aucun commerce auec la matiere & le corps, comme les Demons immortels: Et au milieu eſt l'humaine qui comme moyenne n'eſt du tout attachée à la maniere, ny du tout ſans elle, mais eſt iointe auec elle, & peut auſſi ſans icelle ſubſiſter & viure. Cét ordre & diſtinction eſt vn bel argument pour l'immortalité: ce ſeroit vn vuide, vn defaut & deformité trop abſurde en nature, honteuſe à ſon autheur, & ruyneuſe au monde, qu'entre deux extremes, le corruptible & incorruptible, il n'y euſt point de milieu, qui fuſt en partie & l'vn & l'autre: Il en faut par neceſſité vn qui lie & ioigne les bouts, & n'eſt autre que l'homme. Au deſſous les infirmes, & du tout materielle, eſt ce qui n'en a point, comme les Pierres: Au deſſus les plus hautes & immortelles, eſt l'eternel vnique Dieu.

4. 2. *Non naturelle.* L'autre ſeparation non naturelle ni ordinaire, & qui ſe fait par boutrees & parfois, eſt tres-difficile à entendre, & fort perplexe: C'eſt celle qui ſe fait par extaſe & rauiſſement, qui eſt fort diuerſe, & ſe fait par moyens fort differens: Car il y en a

de

de diuine, telle que l'eſcriture nous rapporte de Daniel, Zacharie, Eſdras, Ezechiel, Sainct Paul. Il y en a de demoniacle procuree par les démons & eſprits bons ou mauuais, ce qui ſe lit de pluſieurs, comme de Iean Duns dit Leſcot, lequel eſtant en ſon extaſe trop longuement tenu pour mort, fut porté & ietté en terre, mais comme il ſentit les coups que l'on luy iettoit, reuint à ſoy & fut retiré, mais pour auoir perdu le ſang & la teſte caſſee, il mourut toſt du tout: Cardan le dit de ſoy & de ſon pere. Et demeure bien verifié autentiquement en pluſieurs & diuers endroits du monde, de pluſieurs, & preſque touſiours populaires, foibles, & femmes poſſedees, deſquels les corps demeurent non ſeulement ſans mouuement & ſans pouls de cœur & des arteres, mais encores ſans ſentiment aucun des plus cruels coups de fer & de feu, & puis leurs ames eſtans reuenuës, ils ſentoient de tres-grandes douleurs, & racontoient ce qu'elles auoient veu & fait fort loin de là. Tiercement y a l'humaine qui vient ou de la maladie que Hippocrates appellé ſacrée, le vulgaire Mal caduc, *morbus comitialis*, auquel l'on eſcume par la bouche, qui eſt ſa marque, laquelle n'eſt point aux poſſedez, mais en ſon lieu y a vne puante ſenteur: Ou des medicaments narcotiques, ſtupefians ou endormiſſans. Ou de la force de l'imagination, qui s'efforce & ſe bande par trop en quelque choſe & emporte toute la force de l'ame. Or en ces trois genres d'extaſe & rauiſſement, Diuin, Demoniaque, Humain, la queſtion eſt, ſi l'ame eſt vrayement & realement ſeparee du corps, ou ſi demeurant en iceluy, elle eſt tellement occupée à quelque choſe externe qui

eſt hors ſon corps, qu'elle oublie ſon propre corps, dont il aduient vne ſurſeance & vacation de ſes actions & exercice de ſes fonctions. Quant à la diuine, l'Apoſtre parlant de ſoy & ſon propre fait, n'en oſe riẽ definir, *Si in corpore vel extra corpus neſcio Deus ſcit*, inſtruction qui deuroit ſeruir pour tous autres, & pour les autres abſtractions moindres. Quãt à la Demoniacle, ne ſentit de ſi grands coups: & rapporter ce qui a eſté fait à deux ou trois cens lieües de là, ſont deux grandes & violentes coniectures, mais non du tout neceſſaires, car le Demon peut tant amuſer l'ame & l'occuper au dedans, qu'elle n'aye aucune action ni commerce auec ſon corps pour quelque temps, & cependant l'affoler & luy repreſenter en l'imagination tellement ce qui a eſté fait loing de là, qu'elle le puiſſe bien compter: Car d'affirmer que certainement l'ame entiere ſorte & abandonne ſon corps, lequel ainſi demeureroit mort, il eſt bien hardy & chocque rudement la Nature: de dire que non entiere, mais la ſeule imaginatiue ou intellectuelle eſt emportée, & que la vegetatiue demeure, c'eſt s'embaraſſer encores plus, car ainſi l'ame vnique en ſon eſſence, ſeroit diuiſee, ou bien l'accident ſeul ſeroit emporté & non la ſubſtance. Quant à l'humaine, ſans doubte il n'y a point de ſeparation d'ame, mais ſeulement ſuſpenſion de ſes actions externes & patentes.

Son eſtat apres la mort.

11. Ce que deuient l'ame, & quel eſt ſon eſtat apres ſa ſeparation naturelle par mort, les opinions ſont diuerſes, & ce poinct n'eſt du ſubiect de ce liure. La Metempſycoſe & tranſanimation de Pythagoras a eſté aucunement embraſſee par les Academiciens,

Stoïciens, Egyptiens, & autres, non toutesfois de tous en meſme ſens, car les vns l'ont admiſe ſeulement pour la punition des meſchans, comme ſe lit de Nabuchodonoſor changé en bœuf par punition diuine. D'autres & pluſieurs grands ont penſé que les ames bonnes & excellentes eſtans ſeparées deuenoient Anges, comme les meſchantes, Diables, il euſt eſté plus doux de les dire ſemblables à eux, *Nõ nubent, ſed erunt ſicut Angeli.* Aucuns ont dit que les ames des plus meſchans eſtoiẽt au bout de quelque long temps reduites en rien: Mais il faut apprendre la verité de tout cecy, de la Religion & des Theologiens qui en parlent tout clairement.

De l'Ame en particulier, & premierement de la faculté Vegetatiue.

CHAP. VIII.

APres la deſcription generale de l'ame en ces dix poincts, il faut en parler particulierement, ſelon l'ordre de ſes facultez, commençant par les moindres, lequel eſt tel, Vegetatiue, Senſitiue, Apprehenſiue, ou imaginatiue, Appetitiue, Intellectiue, qui eſt la ſouueraine & vrayement humaine. Sous chacune y en a pluſieurs, qui leur ſont ſubiettes, & comme parties d'icelles, comme ſe verra en les traittant de rang. *Les facultez de l'ame*

De la Vegetatiue & plus baſſe, qui eſt meſme aux plantes, ie n'en veux parler beaucoup, c'eſt le propre ſubiect des Medecins, de la ſanté & de la Maladie. Dirons ſeulement que ſous ceſte faculté, il y en a trois grãdes qui s'entreſuiuẽt, car la premiere ſert *De la Vegetatiue & ſes ſubalternes*

à la ſeconde, & la ſeconde, à la troiſiéme, & non au rebours. La premiere donc eſt la nourriſſante pour la conſeruation de l'indiuidu, & à icelle pluſieurs autres ſeruent, l'attractiue de la viande neceſſaire, la Concoctiue, la Digeſtiue, ſeparant le propre & bon du mauuais & nuiſible: La Retentiue, & l'Expulſiue des ſuperfluitez : La ſeconde, accroiſſante pour la perfection & quantité deuë à l'Indiuidu: La troiſiéme eſt la Generatiue pour la conſeruation de l'eſpece. Par où il ſe void que les deux premieres ſont pour l'indiuidu, & agiſſent au dedans de leur propre corps: La troiſiéme eſt pour l'eſpece, agit & a ſon effect au dehors en autre corps, dont eſt plus digne que les autres, & approche de la faculté plus haute qui eſt la Senſitiue. C'eſt vn grand tour de perfection de faire vne autre choſe ſemblable à ſoy.

De la faculté Senſitiue.

CHAP. IX.

Six choſes requiſes à l'exercice de ceſte faculté

EN l'exercice de ceſte faculté & fonction des ſens concurrent ces ſix, dont y en a quatre dedans & deux dehors. Sçauoir l'ame cõme premiere cauſe efficiente : La faculté de ſentir (qui eſt vne qualité de l'ame, & non elle meſme) c'eſt à dire apperceuoir & apprehender les choſes externes, ce
1. qui ſe fait en cinq façons, dont l'on conſtituë cinq
2. ſens (de ce nombre en ſera parlé au chap. ſuiuant) ſçauoir ouyr, voir flairer, gouſter, toucher.

L'inſtrument coporel du ſens, & y en a cinq, au-
3. tant que de ſens, l'œil, l'oreille, le haut creux du nez qui eſt l'entree aux premiers ventricules du cerueau, la langue, la peau vniuerſelle du corps,

L'eſprit qui deriue du Cerueau origine de l'ame ſenſitiue par certains nerfs auſdits inſtrumens, par lequel eſprit & inſtrument, l'ame exerce ſa faculté. 4.

L'eſpece ſenſible ou l'obiect propoſé à l'inſtrument, qui eſt different ſelon la diuerſité des ſens. 5. L'obiect de la veuë de l'œil eſt ſelon l'aduis commun la couleur, qui eſt vne qualité adherente au corps, & y en a ſix ſimples, blanc, iaune, rouge, pourpre, verd & bleu : Aucuns y adiouſtent le ſeptiéme noir : Mais à vray dire ce n'eſt couleur, ains priuation, reſſemblant aux tenebres, cõme les couleurs plus ou moins à la lumiere : Des compoſées vne infinité : Mais à mieux dire c'eſt la lumiere, qui n'eſt iamais ſans couleur, & ſans laquelle les couleurs ſont inuiſibles. Or la lumiere eſt vne qualité qui ſort du corps lumineux, laquelle ſe fait voir, & toutes choſes, ſi eſtant terminée & arreſtee par quelque corps ſolide, elle reialit & redouble ſes rayons, autrement ſi elle paſſe ſans eſtre terminee, elle ne peut eſtre veuë, ſi ce n'eſt en la racine du corps lumineux d'où elle eſt partie, ni faire voir les autres choſes. De l'ouye & l'oreille c'eſt le ſon, qui eſt vn bruit prouenant du heurt des deux corps, & eſt diuers, le doux & harmonieux addoucit & appaiſe l'eſprit, & à ſa ſuitte le corps, chaſſe les maladies de tous deux : L'aigu penetrant & rauiſſant, au rebours trouble & bleſſe l'eſprit. Du gouſt eſt la ſaueur qui eſt de ſix eſpeces ſimples, doux, amer, aigre, verd, ſalé, aſpre : Mais il y en a pluſieurs compoſez : Du flairement c'eſt l'odeur ou ſenteur, qui eſt vne fumee ſortant de l'obiect odoriferant, mõtant par les nazeaux premiers ventricules du cerueau : Le fort & violent nuit fort au cer-

ueau, comme le ſon mauuais: Le temperé & bon au contraire, le reſiouyt, delecte, & conforte. De l'attouchement eſt le chaud, froid, ſec, & humide, doux ou poli, aſpre, le mouuement, le repos le chatoüillement.

6. Le milieu ou l'entredeux dudit obiect de l'inſtrument, qui eſt l'air non alteré ni corrompu, mais libre & tel qu'il faut.

2. Ainſi le ſentiment ſe fait quand l'eſpece ſenſible ſe preſente par le milieu diſpoſé, à l'inſtrument ſain & diſpoſé, & qu'en iceluy l'eſprit aſſiſtant le reçoit & aprehende, tellement qu'il y a de l'action & paſſion, & les ſens ne ſont purement paſſifs, car combien qu'ils reçoiuent & ſoient frappez par l'obiect, ſi eſt-ce auſſi qu'en quelque ſens & meſure ils agiſſent, en apperceuant & apprehendant l'eſpece & image de l'obiect propoſé.

3. Anciennement & auparauant Ariſtote on mettoit difference entre les ſens de la veuë & les autres ſens, & tenoient tous que la veuë eſtoit actiue, & ſe faiſoit en iettant hors l'œil, les rayons aux obiects externes & les autres ſens paſſifs, receuant la choſe ſenſible: Mais depuis Ariſtote l'on les a fait tous pareils, & tous paſſifs, receuant en l'inſtrument les eſpeces & images des choſes, les raiſons de anciens au contraire ſont aiſees à ſondre. Il y a de plus belles & hautes choſes à dire des ſens cy apres.

Cy apres chap. 10.

4. Or outre ces cinq ſens particuliers qui ſont au dehors, il y a au dedans le ſens commun où tous les obiects diuers apperceus par iceux, ſont aſſemblez & ramaſſez pour eſtre puis comparez, diſtinguez & diſcernez les vns des autres ce que ne peuuent faire les particuliers, eſtant chacun attentif

à ſon obiect propre, & ne pouuant cognoiſtre de celuy de ſon compagnon.

Des ſens de Nature.
CHAP. X.

TOute cognoiſſance s'achemine en nous par les ſens, ce dit-on en l'eſcole, mais n'eſt pas du tout vray, comme ſe verra apres: Ce ſont nos premiers maiſtres: elle commence par eux, & ſe reſout en eux: Ils ſont le commencement & la fin de tout: Il eſt impoſſible de reculer plus arriere: chacun d'eux eſt chef & ſouuerain en ſon ordre & a grande domination, amenant vn nombre infini de cognoiſſance: l'vn ne tient ni ne deſpend ou a beſoin de l'autre: ainſi ſont-il eſgallement grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'eſtenduë, de ſuitte, & d'affaires les vns que les autres, comme vn petit roytelet eſt auſſi bien ſouuerain en ſon petit deſtroit, que le grand en vn grand eſtat. 1. *Importãce des ſens naturels.*

C'eſt vn axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq ſens de nature, pource que nous n'en remarquons que cinq en nous, mais il y en peut bien auoir d'auantage, & y a grand doute & apparence qu'il y en a: mais il eſt impoſſible à nous de le ſçauoir, l'affirmer, ou nier: Car l'on ne ſçauroit iamais cognoiſtre le defaut d'vn ſens que l'on n'a iamais eu. Il y a pluſieurs beſtes qui viuent vne vie pleine & entiere, à qui mãque quelqu'vn de nos cinq sẽs, & peut l'animal viure ſans les cinq ſens, ſauf l'atouchement, qui ſeul eſt neceſſaire à la vie. Nous viuons tres-cõmodément auec cinq, & peut-eſtre qu'il nous en manque encores vn, ou deux, ou trois: Mais ne ſe peut 2. *Nombre.*

ſçauoir : vn ſens ne peut deſcouurir l'autre : & s'il en manque vn par nature, l'on ne ſçauroit trouuer à dire. L'homme né aueugle, ne ſçauroit iamais conceuoir qu'il ne voit pas, ni deſirer de voir ou regretter la veuë, il dira bien, peut eſtre, qu'il voudra voir: mais cela vient qu'il a ouy dire ou apprins d'autruy, qu'il a à dire quelque choſe: La raiſon eſt que les ſens ſont les premieres portes, & entrees à la cognoiſſance. Ainſi l'homme ne pouuant imaginer plus que les cinq qu'il a, il ne ſçauroit deuiner s'il y en a dauantage en nature, mais il y en peut auoir. Qui ſçait que les difficultez que nous trouuons en pluſieurs ouurages de nature, & les effects des animaux, que nous ne pouuons entendre : vient du defaut de quelque ſens que nous n'auons pas ? Des proprietez occultes que nous appellons en pluſieurs choſes, il ſe peut dire qu'il y a des facultez ſenſitiues en nature, propres à les iuger & apperceuoir, mais que nous ne les auons pas, & que l'ignorance de telles choſes vient de noſtre defaut. Qui ſçait ſi c'eſt quelque ſens particulier, qui deſcouure au coqs l'heure de minuct & de matin, & les eſmeut à chanter, qui achemine les beſtes à prendre certaines herbes à leur guariſon, & tant d'autres choſes comme cela : perſonne ne ſçauroit dire que ouy, ni que non.

3. *Suffiſance.* Aucuns eſſayent de rendre la raiſon de ce nombre des cinq ſens, & prouuer la ſuffiſance d'iceux en les diſtinguant & cõparant diuerſement. Les choſes externes, obiects des ſens ſont, ou tout pres du corps, ou eſloignez, ſi tout pres, mais qui demeurent dehors, c'eſt l'attouchement: s'ils entrent, c'eſt le gouſt : s'ils ſont plus eſloignez & preſens en

droite ligne, c'eſt la veuë : ſi obliques & par reflexion, c'eſt l'ouye. On pourroit mieux dire ainſi, que ces cinq ſens eſtãs pour le ſeruice de l'homme entier, aucuns ſont entierement pour le corps, ſçauoir le gouſt & l'attouchement, celuy-là pour ce qui entre, ceſtuy-cy pour ce qui demeure dehors. Autres premierement & principalement pour l'ame, la veuë & l'ouye : La veuë pour l'inuention, l'ouye pour l'acquiſition & communication, & vn au milieu pour les eſprits mettoyens, & liens de l'ame & du corps, qui eſt le flairer. Plus ils reſpõdent aux quatre Elements, & leurs qualitez: L'attouchement à la terre, l'ouye à l'air, le gouſt à l'eau & l'humide, le flairer au feu : La veuë eſt compoſee & à de l'eau & du feu à cauſe de la ſplendeur de l'œil: Encores diſent-ils, qu'il y a autant de ſens, qu'il y a de chefs & genres de choſes ſenſibles, qui ſont couleur, ſon odeur, ſaueur, & le cinquiéme, qui n'a point de nom propre, obiect de l'attouchemẽt, qui eſt chaud, froid, aſpre, raboteux, poly, & tant d'autres. Mais ſi l'on ſe trompe, car le nombre des ſens n'a point eſté dreſſé par le nombre des choſes ſenſibles, leſquelles ne ſont point cauſe, qu'il y en a autant : ſelon ceſte raiſon, il y en auroit beaucoup plus: & vn meſme ſens reçoit pluſieurs diuers chefs d'obiects : & vn meſme obiect eſt apperceu par diuers ſens: dont le chatoüillement des aiſſelles, & le plaiſir de Venus, ſont diſtinguez des cinq ſens, & par aucuns comprins en l'attouchement: Mais c'eſt pluſtoſt de ce que l'eſprit n'a peu venir à la cognoiſſance des choſes, que par ces cinq ſens, & que nature luy en a autant baillé qu'il eſtoit requis pour ſon bien & ſa fin.

4. *Comparaiſon.* Leurs comparaiſons ſont diuerſes en dignité & nobleſſe : la veuë excelle ſur les autres en cinq choſes, s'eſtẽd & apperçoit plus loin iuſques aux eſtoilles fixes : A plus de choſes, car à toutes choſes par tout y a lumiere & couleur, obiects de la veüe: Eſt plus exquiſe, exacte & particuliere, iuſques aux choſes plus menues & minces : eſt plus prompte & ſubite, apperceuant en vn moment iuſques au ciel, d'autant que c'eſt ſans mouuemẽt: Aux autres ſens y a mouuement qui requiert du temps: Eſt plus diuine, les marques de diuinité sõt pluſieurs, ſa liberté, non pareille aux autres, par laquelle l'œil void ou ne void, dont il a les paupieres prõptes à ouurir & fermer : ſa force à ne trauailler & ne ſe laſſer à voir: ſon actiueté & puiſſance à plaire ou deſplaire, & contenter, ou meſcontenter, ſignifier & inſinuer les pẽſers, volõtez, affectiõs, car l'œil parle & frappe, ſert de lãgue & de main, les autres ſon puremẽt paſſifs; la plus noble eſt la crainte aux tenebres, qui eſt naturelle, & vient de ce que l'on ſe ſent priué & deſtitué d'vn tel guide, dont l'on deſire compagnie pour ſoulagement : or la veüe en la lumiere eſt au lieu de compagnie : l'ouye en reuanche a bien pluſieurs ſingularitez excellentes, elle eſt bien plus ſpirituelle & ſeruant au dedans : Mais la particuliere compãraisõ de ces deux qui ſont les plus nobles, & du parler, ſera au chap. ſuiuãt. Au plaiſir & deſplaiſir, combien que tous en ſoient capables, ſi eſt-ce que l'attouchemẽt peut receuoir tres-grand' douleur & preſque point de plaiſir, le gouſt au contraire grand plaiſir & preſque point de douleur. En l'organe & inſtrument, l'attouchement eſt vniuerſel, reſpandu par tout le corps, pour ſentir les

coups du chaud & du froid, les autres ſont aſſignez à certain lieu & membre.

De la foibleſſe & incertitude de nos ſens viennen ignorance, erreurs, & tout meſconte: Car puis que par leur entremiſe vient toute cognoiſſance, s'ils nous faillent en rapport, il n'y a plus que tenir: Mais qui le peut dire & les accuſer qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoiſtre? Aucuns ont dit, qu'ils ne faillent iamais, & que quand ils ſemblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre pluſtoſt à toute autre choſe, qu'aux ſens: Autres ont dit tout au rebours, qu'ils ſont tous faux, & qu'ils ne nous peuuent rien apprendre de certain, mais l'opinion moyenne eſt la plus vraye. 5. *Foibleſſe & incertitude.*

Or que les ſens ſoient faux ou non, pour le moins il eſt certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le diſcours, la raiſon: & en eſchange ſont trompez par elle. Voila quelle belle ſcience & certitude l'homme peut auoir, quand le dedans & le dehors eſt plein de fauſſeté & de foibleſſe: & que ces parties principales, outils eſſentiels de la ſcience ſe trompent l'vn l'autre. Que les ſens trompent & forcent l'entendement, il ſe void és ſens deſquels les vns eſchauffent en furie, autres adouciſſent, autres chatoüillent l'ame. Et pourquoy ceux qui ſe font ſaigner, inciſer, cauteriſer, deſtournent-ils les yeux, ſinon qu'ils ſçauent bien l'authorité grande que les ſens ont ſur leurs diſcours? la veüe d'vn grand precipice eſtonne celuy qui ſe ſçait bien en lieu aſſeuré, & en fin le ſentiment ne vainc-il pas & renuerſe toutes les belles reſolutions de vertu & de patience? 6. *Tromperie mutuelle de l'eſprit & des ſens.*

Qu'auſſi au rebours les ſens ſont pippez par l'entendement, il appert par ce que l'ame eſtant agitee de cholere, d'amour, de haine & autres paſſions, nos ſens voyent & oyent les choſes autres qu'elles ne ſont, voire quelquesfois nos ſens ſont ſouuent hebetez du tout par les paſſions de l'ame: & ſemble que l'ame retire au dedans & amuſe les operations des ſens, l'eſprit empeſché ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui eſt deuant, & ce qu'il voit, la veuë & la raiſon iugeant tout diuerſement de la grandeur du Soleil, des aſtres, de la figure d'vn baſton en l'eau.

7. *Les ſens cõmuns à l'homme & aux beſtes, mais diuerſement.*

Aux ſens de Nature les animaux ont part comme nous, & quelquesfois plus: car aucune ont l'ouye plus aiguë que l'homme, autres la veuë, autres le flairer; autres le gouſt: & tient-on qu'en l'ouye le cerf tient le premier lieu, & en la veuë l'aigle, au flairer le chien, au gouſt le ſinge, en l'attouchement la tortuë, toutesfois la préeminence de l'attouchement eſt donnée à l'homme, qui eſt de tous les ſens le plus brutal. Or ſi les ſens ſont les moyens de paruenir à la cognoiſſance, & les beſtes y ont part, voire quelquesfois la meilleure, pourquoy n'auront elles cognoiſſance?

8. *Difficile & dangereux iugemẽt des ſens.*

Mais les ſens ne ſont pas ſeuls outils de la cognoiſſance, ni les noſtres meſmes ne ſont pas ſeuls à conſulter & croire: Car ſi les beſtes par leurs ſens iugent autrement des choſes que nous par les noſtres, comme elles ſont, qui en ſera creu? Noſtre ſaliue nettoye & deſſeiche nos playes, elle tuë auſſi le ſerpent: Qui ſera la vraye qualité de la ſaliue? deſſecher, & nettoyer, ou tuer? Pour bien iuger des operations des ſens, il faut eſtre d'accord auec

les beſtes, mais bien auec nous meſmes : noſtre œil preſſé & ſerré voit autrement qu'en ſon eſtat ordinaire, l'ouye reſſerré reçoit les obiects autrement que ne l'eſtant: autrement voit, oyt, gouſte vn enfant, qu'vn homme fait, & ceſtuy-ci qu'vn vieillard, vn ſain qu'vn malade, vn ſage qu'vn fol. En vne ſi grande diuerſité & contrarieté, que faut-il tenir pour certain ? Voire vn ſens dément l'autre, vne peinture ſemble releuée à la veuë, à la main elle eſt platte.

De voir, ouyr, & parler.

CHAP. XI.

CE ſont les trois plus riches & excellens ioyaux de tous ceux qui ſont en monſtre, & y a diſpute ſur leurs préeminences. Quant à leurs organes celuy de la veuë eſt en ſa compoſition & ſa forme admirable, d'vne beauté viue & eſclattante, pour la grande varieté & ſubtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dit, que l'œil eſt vne des parties du corps qui commencent les premieres à ſe former, & la derniere qui s'acheue : Et pour ceſte meſme cauſe eſt-il ſi delicat, & dit-on, ſubiect à ſix vingts maladies: puis viét celuy du parler, mais en recompenſe l'ouye a pluſieurs grands aduantages. Pour le ſeruice du corps, la veuë eſt beaucoup plus neceſſaire : Dont il emporte bien plus aux beſtes que l'ouye : Mais pour l'eſprit, l'ouye tient le deſſus: la veuë ſert bien à l'inuention des choſes, qui par elle ont eſté preſque toutes deſcouuertes, mais elle ne mene rien à perfection: Dauantage la veuë n'eſt capable que des choſes corporelles & d'indiuidus, &

1. *Comparaiſon de ces trois.*

encores de leur crouſte & ſuperficie ſeulement, c'eſt l'outil des ignorans, & imperites, *qui mouentur ad id quòd adeſt, quoque præſens eſt.*

2. *Préeminence de l'ouye.* L'ouye eſt vn ſens ſpirituel, c'eſt l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des ſçauans & ſpirituels, capable non ſeulement des ſecrets & interieurs des indiuidus, à quoy la veüe n'arriue pas, mais encores des eſpeces, & de toutes choſes ſpirituelles & diuines, auſquelles la veuë ſert pluſtoſt de deſtourbier que d'ayde, dont y a eu non ſeulemẽt pluſieurs aueugles grands & ſçauãs, mais d'autres encores qui ſe ſont priuez de veüe à eſciẽt pour mieux philoſopher, & nul iamais de ſourd. C'eſt par où l'on entre en la forteresſe, & s'en rend-on maiſtre, l'on ploye l'eſprit en bien ou en mal, teſmoin la femme du Roy Agamemnon qui fut contenuë au deuoir de chaſteté au ſon de la harpe, et Dauid qui par meſme moyen chaſſoit le mauuais eſprit de Saül, & le remettoit en ſanté, & le ioüeur de fluttes, qui amoliſſoit, & roidiſſoit la voix de ce grand orateur Gracchus: Bref la ſcience, la verité & la vertu n'ont point encor d'autre entremiſe, ni d'entree en l'ame que l'ouye, voire la Chreſtienté enſeigne, que la foy & le ſalut eſt par l'ouye & que la veüe y nuit plus qu'elle n'y aide, que la foy eſt la creance des choſes qui ne ſe voyent, laquelle eſt acquiſe par l'ouye: & elle appelle ſes apprentifs et nouices, auditeurs *catechuménos*, Encores adiouſteray-ie ce mot, que l'ouye apporte vn grand ſecours aux tenebres et aux endormis, afin que par le ſon ils pouruoyent à leur conſeruation. Pour toutes ces raiſons, les ſages recommandent toute l'ouye, la garde vierge et nette de toute cor-

ruption, pour le ſalut du dedans, comme pour la ſeureté de la ville l'on fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemy n'y entre.

La parole eſt peculierement donnée à l'hõme, preſent excellent & fort neceſſaire : Pour le regard de celuy d'où elle ſort. C'eſt le truchement & l'image de l'ame, *animi index & ſpeculum*, le meſſager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui eſt dedãs ſort dehors & ſe met en veuë : toutes choſes ſortent des tenebres & du ſecret, viennent en lumiere, l'eſprit ſe fait voir, dont diſoit vn ancien à vn enfant, parle, afin que ie te voye, c'eſt à dire tõ dedans. Cõme les vaiſſeaux ſe cognoiſſent s'ils sõt rõpus, ouuerts, ou entiers, pleins ou vuides par le ſon, & les metaux, par la touche, ainſi l'homme par le parler: de toutes les parties du corps qui ſe voyent & ſe mõſtrent au dehors, celle qui eſt plus voiſine du cœur, c'eſt la langue par ſa racine: Auſſi ce qui ſuit le plus pres la penſee, c'eſt la parole, de l'abondance du cœur la bouche parle. Pour le regard de celuy qui la reçoit, c'eſt vn maiſtre puniſſant, & vn regent imperieux, qui entre en la fortereſſe, s'empare du maiſtre, l'agite, l'anime, l'aigrit, l'appaiſe, l'irrite, le contriſte, le reſiouyt, luy imprime toute telle paſſion qu'il veut, manie & paiſtrit l'ame de l'eſcoutãt, & la plie à tout ſens, la fait rougir, bleſmir, pallir, rire, pleurer, trembler de peur, tremouſſer d'eſtonnement, forcener de cholere, treſſaillir de ioye, outrer & tranſſir de paſſion. Pour le regard de tous, la parole eſt la main de l'eſprit, par laquelle, comme le corps par la ſienne, il prend & donne, il demande conſeil & ſecours & le donne. C'eſt le grand entremetteur & courratier, par elle le traffic ſe fait : *merx à Mercurio*, la paix ſe traitte, les affaires ſe manient, les

3. *La force & authorité de la parole.*

sciences & les biens de l'esprit se debitent & distribuent, c'est le lien & le ciment de la societé humaine (moyennant qu'il soit entendu) car dit vn ancien, l'on est mieux en la compagnie d'vn chien cogneu, qu'en celle d'vn hõme duquel le lãgage est incogneu, *vt externus alieno non sit hominis vice*, bref l'outil & instrument à toutes choses bõnes & mauuaises, *vita & mors in manibus linguæ*. Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue : la langue du sage, c'est la porte du cabinet royal, laquelle s'ouurant, voila incontinent mille choses diuerses se presentent toutes plus belles l'vne que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produit & fait marcher en belle ordonnance, sentences, & aphorismes de la Philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots triez de toutes les mines & thresors vieux & nouueaux, *qui profert de thesauro suo noua & vetera*, qui seruent au reglement des mœurs, de la police, & de toutes les parties de la vie & de la mort, ce qu'estant desployé en son tẽps, & à propos, apporte auec plaisir vne grande beauté & vtilité, *mala aurea in lectis argenteis, verba in tempore suo*. La bouche du meschant, c'est vn trou puãt & pestilencieux, la langue mesdisante, meurtriere de l'honneur d'autruy, c'est vne mer & vniuersité de maux, pire que le fer, le feu, le poison, la mort, l'enfer. *Vniuersitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, vtilis potius infernus quam illa.*

De la langue bonne & mauuaise.

Prouer.

Eccles.

4. Rapport de l'ouye et de la parole.

Or ces deux, l'ouye & la parole se respondent & rapportent l'vne à l'autre, ont vn grand cousinage ensemble, l'vn n'est rien sans l'autre comme aussi par nature, en vn mesme subiect, l'vn n'est pas sans l'autre.

l'autre. Ce ſont les deux grandes portes, par leſquelles l'ame fait tout ſon trafic, & intelligence par tout: par ces deux, les ames ſe verſent les vnes dedans les autres, comme les vaiſſeaux en appliquant la bouche de l'vn à l'entree de l'autre, que ſi ces deux portes ſont cloſes, comme aux ſourds & muets, l'eſprit demeure ſolitaire & miſerable: l'ouye eſt la porte pour entrer, par icelle l'eſprit reçoit toutes choſes de dehors, & conçoit comme la femelle: la parole eſt la porte pour ſortir, par icelle l'eſprit agit & produit comme maſle. Par la communication de ces deux, cõme par le choc & hurt roide des pierres & fers, ſort & ſaille le feu ſacré de verité, car ſe frottans & limans l'vn contre l'autre, ils ſe deſroüillent, ſe purifient & s'eſclairciſſent, & toute cognoiſſance vient à perfection: Mais l'oüye eſt la premiere, car il ne peut rien ſortir de l'ame qu'il ne ſoit entré deuant, dont tout ſourd de nature eſt auſſi muet: il faut premierement que l'eſprit ſe meuble & ſe garniſſe par l'ouye pour puis diſtribuer par la parole, dont le bien & mal de la parole, & preſque de tout l'homme depend de l'ouye, qui bien oyt, bien parle, & qui mal oyt, mal parle: de l'vſage & de la parole cy-apres. L. 3. c. 43.

Des autres facultez, imaginatiue, Memoratiue, Appetitiue.

CHAP. XII.

LA faculte' phantaſtique ou imaginatiue ayant recueilly & retiré les eſpeces & images apperceuës par les ſens, les retient, & reſerue: tellement qu'eſtant les obiets abſens & eſloignez, voire l'hõ-

me dormant, & les ſens cloz & aſſoupis, elle les repreſente à l'eſprit & à la pensée, *Phantaſmata, idola, ſeu imagines dicuntur*, & fait à peu prés au dedans à l'entendement, ce qu'au dehors l'obiect auoit fait au ſens.

2. La faculté memoratiue eſt le Gardoir & le Regiſtre de toutes ces eſpeces & images, apperceuës par les ſens, retirées & cõme ſeellees par l'imagination.

3. La faculté appetitiue cherche & pourſuit les choſes qui ſemblent bonnes & conuenables.

De la faculté intellectiue, & vrayement humaine.

CHAP. XIII.

DEux choſes ſont à dire auant tout autre diſcours, ſon Siege Inſtrument, & ſon action:

Son ſiege & inſtrument.

1. Le ſiege de l'ame raiſonnable, *vbi ſedet pro tribunali*, eſt le cerueau & non pas le cœur, cõme auant Platon & Hippocrates, l'on auoit communément penſé, car le cœur a ſentiment, mouuement, n'eſt capable de Sapience. Or le cerueau qui eſt beaucoup plus grand en l'homme, qu'à tous autres animaux, pour eſtre bien fait & diſposé, afin que l'ame raiſonnable agiſſe bien, doit approcher de la forme d'vn nauire, & n'eſtre point rond, ny par trop grãd, ou par tout petit, bien que le plus grand ſoit moins vitieux, eſtre cõposé de ſubſtance & de parties ſubtiles, delicates, & deliees, bien iointes & vnies ſans ſeparation, ny entredeux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois ſont au milieu, rangez de front & collateraux entr'eux, & derriere eux, tirant au derriere de la reſte, le 4. ſeul, auquel ſe faict la preparation & conionction des eſprits vitaux, pour

eſtre puis faits animaux, & portez aux trois Creux de deuant, auſquels l'ame raiſonnable fait & exerce ſes facultez. Qui ſont trois, Entendement, Memoire, Imagination, leſquels ne s'exercent point ſparément & diſtinctement, chacune en chacun ci eux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont penſé: Mais communément & par enſemble toutes trois en tous trois, & en chacun d'eux à la façon des ſens externes qui ſont doubles, & ont deux creux, en chacunes deſquels le ſens s'exerce tout entier. D'où vient que celuy qui eſt bleſſé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralytique, ne laiſſe pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit ſi chacune faculté auoit ſon creux à part.

Aucuns ont penſé que l'ame raiſonnable n'eſtoit point organique, & n'auoit beſoin pour faire ſes fonctions d'aucun inſtrumẽt corporel, penſant par là biẽ prouuer l'immortalité de l'ame: mais ſans entrer en vn Labyrinhte de diſcours, l'experiẽce oculaire & ordinaire, démẽt ceſte opiniõ, & conuáine du contraire, car l'on ſçait que tous hommes n'entendent ny ne raiſonnẽt de meſmes & également, ains auec tres-grande diuerſité, & vn meſme hõme auſſi chãgé, & en vne temps raiſonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn eſtat & certaine diposition, qu'en vn autre, tel mieux en ſanté qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en ſanté: vn meſme en vn temps preuaudra en Iugemẽt, & ſera foible en Imagination: D'où peuuent venir ces diuerſitez & changemẽs, ſinon de l'organe & inſtrument changeãt d'eſtat? & d'où vient que l'yurongnerie, la morſure du chien enragé, vne fievre ar-

2. *L'ame raiſonnable eſt organique.*

dente, vn coup en la teſte, vne fumee mõtant de l'eſtomach, & autres accidens feront culbuter & renuerſeront entierement le iugement, tout l'eſprit intellectuel, & toute la ſageſſe de Grece, voire contraidront l'ame de deſloger du corps? Ces accidens purement corporels ne peuuẽt toucher ny arriuer cette haute faculté ſpirituelle de lame raiſonnable, mais ſeulement aux organes & inſtrumens, leſquels eſtans detraquez & deſbauchez, l'ame ne peut bien & reglément agir, & eſtant par trop forcee & violentee eſt contrainte de s'abſenter & de s'en aller. Au teſte, ſe ſeruir d'inſtrument ne preiudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en ſert bien, & y accommode ſes actions, & comme ſelon la diuerſité de l'air, region & climat, Dieu produit les hõmes fort diuers en eſprit & ſuffiſance naturelle, car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingenieux qu'en Maſcouie & Tartarie: auſſi l'eſprit ſelõ la diuerſité des diſpoſions organiques, des inſtrumens corporels, raiſonne mieux ou moins. Or l'inſtrument de l'ame raiſonnable, c'eſt le Cerueau & le temperament d'iceluy, duquel nous auons à parler.

3. Du temperamẽt du cerueau & de ſes facultés. Entendement, Sec, Vuilleſſe Midy.

Temperament eſt la mixtion & proportion des 4. premieres qualitez, Chaud, Froid, Sec & humide, ou bien vne cinquieſme reſultante, cõme l'harmonie de ces 4. Or du temperament du cerueau vient & dépend tout l'eſtat & l'action de l'Ame raiſonnable, mais ce qui cauſe & apporte vne grande miſere à l'hõme eſt que les 3. facultez de l'ame raiſonnable, entendement, memoire, imagination, requierent & s'exercent par Tẽperamens contraires. Le Temperament qui ſert & eſt propre à l'entendement & ſec, d'où vient que les aduancez en aage

preualent en entendement par deſſus les ieunes, d'autant que le Cerueau s'eſſuye & s'aſſeche touſiours plus: auſſi les melancholiques ſecs, les affligez, indigens, & qui ſont à ieun (car la triſteſſe & le ieuſne deſſeche) ſont prudens & ingenieux, *ſpendor ſiccus, animus ſapientiſsimus, vexatio dat intellectum*: & les beſtes du Temperament plus ſec, comme, fourmis, abeilles, Elephans, ſont prudentes & ingenieuſes, comme les humides, teſmoin le pourceau, ſont ſtupides, ſans eſprit, & les Meridionaux, ſecs & moderez en chaleur interne du Cerueau, à cauſe du violent chaud externe.

Le Temperament de la memoire eſt humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité aquiſe par le dormir de la nuict, plus propre à la memoire, laquelle eſt auſſi plus vigoureuſe aux Septentrionaux. I'entends icy vne humidité non aqueuſe, coulante, en laquelle ne ſe puiſſe tenir aucune impreſſion, mais aërée, gluante, graſſe & huileuſe, qui facilement reçoit & retiẽt fort, cõme ſe voit aux peintures faites en huile, le temperamẽt de l'imagination & chaud, d'où vient que les phrenetiques, moniacles & malades de maladies ardentes, ſont excellens en ce qui eſt de l'imaginatiõ, poëſie, diuination, & qu'elle eſt forte en la ieuneſſe & adoleſcence (les Poëtes & Prophetes on fleury en cét aage,) & aux lieux metoiens, entre Septentrion & Midy.

De la diuerſité des Tẽperamens, il aduient qu'on peut eſtre mediocre en toutes les trois facultez, mais non pas excellent, & que qui eſt excellent en l'vn des trois, eſt foible és autres. Que les temperamens de la memoire & l'entendement ſoient fort

differens & contraires, cela eſt, clair, comme le ſec & l'humide, de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres, il ne le ſemble pas tant; car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec & l'humide, & toutefois l'experience monſtre que les excellens en l'imagination ſont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux : mais cela vient que la chaleur grande qui ſert à l'imagination, conſomme & l'humidité qui ſert à la memoire, & la ſubtilité des eſprits & figures, qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert à l'entendement, & ainſi eſt contraire & deſtruit les deux autres.

5. *Trois ſeuls Temperamens.* De tout cecy il eſt euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens, qui ſeruent & faſſent agir l'ame raiſonnable, & diſtinguent les eſprits, ſçauoir le chaud, le ſec, & l'humide: Le froid ne vaut à rien, n'eſt point actif, & ne ſert qu'à empeſcher tous les mouuemens & fonctions de l'ame : & quand il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert à l'entendement, que les froids de cerueau, comme les melancholiques & les Meridionaux, ſont ptudens, ſages, ingenieux, là le froid ſe prend non ſimplemẽt, mais pour vne grande moderation de chaleur. Car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & ſageſſe, que la grande chaleur, laquelle au contraire ſert à l'imagination, & ſelon les trois temperamens il y a trois facultez de l'ame raiſonnable : mais comme les Temperamens, auſſi les facultez reçoiuent diuers degrez, ſubdiuiſions, & diſtinctions.

6. *Subdiuiſion des facultez.* Il y a trois principaux offices & differences d'entendement, Inferer, Diſtinguer, Eſlire. Les ſciences qui appartiennent à l'entendement ſont Theologie ſcholaſtique, la Theorique de Medecine, la Dia-

lectique, la Philoſophie naturelle & Morale. Il y a trois ſortes de difference de memoire, receuoir & perdre facilement les figures, receuoir facilemẽt & difficilement perdre : difficilement receuoir facilemẽt perdre. Les ſciẽces de la memoire ſont la Grãmaire, Theorique de Iuriſprudence & Theologie poſitiue, Coſmographie, Arithmetique. De l'imagination y a pluſieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement : à elle appartiennent proprement les inuentions, les faceties & brocards, les pointes & ſubtilitez, les fictions & menſonges, les figures & cõparaiſons, la propri ieté, netteté, elegãce, gentileſſe. Parquoy appartiennent à elle la Poëſie, l'Eloquẽce, muſique, & generalemẽt tout ce qui cõſiſte en figure, correſpõdance, harmonie & proportion.

7. *Proprieté des facultés, & leur ordre.*

De tout ceey appert que la viuacité, ſubtilité, promptitude, & ce que le commun appelle eſprit, à l'imagination chaude, la ſolidité, maturité, verité, eſt à l'entendement ſec : l'imagination eſt actiue, bruyante, c'eſt elle qui remuë tout, & met tous les autres en beſongne : L'entendement eſt morne & ſombre : la memoire eſt purement paſſiue, & voicy cõment. L'imagination premierement receueille les eſpeces & figures des choſes tant preſentes, par le ſeruice des cinq ſens, qu'abſentes, par le benefice du ſens commun : puis les repreſente, ſi elle veut, à l'entendement, qui les conſidere, examine, cuit & iuge, puis elle meſme les met en depoſt, & conſerue en la memoire, comme l'eſcriuain au papier, pour derechef, quand beſoin ſera, les tirer & extraire (ce quel'on appelle reminiſcence) ou bien ſi elle veut les recommande à la memoire

auant les preſenter à l'entendement. Parquoy recueillir, repreſenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, ſont tous œuures d'imagination, & ainſi à elle ſe rapportent les ſens communs, la phantaſie, la reminiſſence, & ne ſont puiſſances ſeparees d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultez raiſonnable.

8. *Leur cõparaiſon en dignité.* Le vulgaire, qui ne iuge iamais bien eſtime & fait plus de feſte de la memoire que des 2. autres, pource qu'elle en conte fort, a plus de monſtre, & faict plus de bruict en public: & penſe-il que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauant, & eſtime plus la ſcience que la ſageſſe? c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peut eſtre auec la folie & l'impertinence. Mais tres rarement elle excelle auec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamens ſont contraires. De cét erreur populaire eſt venuë la mauuaiſe inſtruction de la ieuneſſe qui ſe void par tout: Ils ſont touſiours apres pour luy faire apprendre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne ſe ſoucient de luy reſueiller & aiguiſer l'entendement & former le iugement pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultez naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes: Auſſi voyons-nous que les plus ſçauans qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, que le mõde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauent rien. Par l'aduis de tous les ſages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente & la principale piece du harnois: Si elle ioüe bien, tout va bien, & l'homme eſt ſage, & au rebours, ſi

Voyez à cecy l. 3. cha. 14.

elle ſe meſconte, tout va de trauers : en ſecond lieu eſt l'imagination, la memoire eſt la derniere.

Toutes ces differences s'entendront, peut-eſtre, encor mieux par cette ſimilitude, qui eſt vne peinture ou imagination de l'ame raiſonnable. En toute Cour de Iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des Iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car ſans s'eſmouuoir & agiter, ils iugent, décident, ordõnent, determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement, plus haute partie de l'ame: Le ſecond des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit ſans action : car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner, ſeulement ſecoüer les affaires, c'eſt la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreſte iamais, non pas pour le dormir profond, & fait vn bruit au cerueau cõme vn pot qui bout, mais qui ne reſout & n'arreſte rien. Le 3. & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la Cour, ou n'y a bruit ny action, c'eſt vne pure paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui ſe repreſente bien la memoire. 9. *Image des trois facultez de l'ame*

Son Action eſt la cognoiſſance & intelligence de toutes choſes: L'eſprit humain eſt capable d'entendre toutes choſes viſibles, inuiſibles, vniuerſelles, particulieres, ſenſibles, inſenſibles, *Intellectus eſt omnia*. Mais ſoy-meſme ou point ſelon aucuns. (teſmoin vne ſi grande & preſque infinie diuerſité d'opinions d'iceluy, comme s'eſt veu deſſus, des doutes & obiections qui croiſſent tous les iours) ou bien ſombrement, imparfaictement & indirectement par reflexion de la cognoiſſance des choſes à ſoy-meſme, par laquelle il ſent & cognoit qu'il entend, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la manie- 10. *Son Action.*

re que les eſprits ſe cognoiſſent : Le 1. ſouuerain eſprit Dieu, ſe cognoit premier, & puis en ſoy toutes choſes, & le dernier humain tout au rebours, toutes autres choſes pluſtoſt que ſoy, & en icelles, comme l'œil en vn miroir : Comment pourroit-il agir en ſoy, ſans moyen & en droite ligne?

11. *Moyen d'agir.* Mais la queſtion eſt du moyen par lequel il cognoiſt & entend les choſes. La plus commune opiniõ venuë d'Ariſtote eſt que l'eſprit cognoiſt & entend par le miniſtere des ſens, que de ſoy il eſt comme vne carte blanche & vuide, qu'il ne luy arriue rien qui ne ſoit paſſé par les ſens, *nil eſt in intellectu, quod non fuerit in ſenſu* : Mais elle eſt premierement fauſſe, car comme tous les ſages ont dit, ainſi qu'il a eſté touché cy-deſſus, & renuoyé en ce lieu, les ſemences de toutes ſciences & vertus ſont naturellement eſparſes & inſinuées en nos eſprits, dont ils peuuent viure riches & joyeux de leur propre, & pour peu qu'ils ſoient cultiuez, ils foiſonnent & abondent fort. Puis elle eſt iniurieuſe à Dieu & à nature, car c'eſt rendre l'ame raiſonnable de pire condition que toute autre choſe, que la vegetatiue & ſenſitiue, qui s'exercent d'elles meſmes, & ſont ſçauantes à faire leurs fonctions, cõme a eſté dit : Que les beſtes leſquelles ſans diſcipline des sẽs cognoiſſent pluſieurs choſes; les vniuerſels par les particuliers, par l'aſpect d'vn hõme cognoiſſent tous hõmes, ſont aduiſez à euiter les dangers & choſes inuiſibles, & pour ſuiure ce qui leur eſt conuenable pour eux & leurs petits: & ſeroit choſe honteuſe & abſurde que ceſte faculté ſi haute & diuine queſtaſt & mẽdiaſt ſon bien des choſes ſi viles & caduques, comme ſont les ſens; & puis en fin que l'intellect

peuſt apprendre des ſens, leſquels n'apperçoiuent que les ſimples accidens : car les formes, natures, eſſences des choſes nullement, moins les choſes vniuerſelles, les ſecrets de nature, & toutes choſes inſenſibles : & ſi l'ame eſtoit ſçauante par l'ayde des ſens, il s'enſuiuroit que ceux qui ont les ſens plus entiers & plus vifs, ſeroient plus ingenieux & plus ſçauants, & ſe void le contraire ſouuent, qu'ils ont l'eſprit plus lourd & ſont plus mal habiles, & ſe sõt pluſieurs priuez à eſciẽt de l'vſage d'iceux, afin que l'ame fiſt mieux & plus librement ſes affaires. Que ſi l'on dit que l'ame eſtant ſçauante par nature, & ſans les ſens, tous les hommes ſeroient ſçauãs, & touſiours entendroiẽt & raiſonneroient de meſmes. Or eſt-il qu'il y en a tant de ſtupides, & que les entẽdus font plus foiblement leurs fonctions en vn temps qu'en l'autre : l'ame Vegetatiue eſt bien plus vigoureuſe en la ieuneſſe, iuſques à refaire les deux tõbees, qu'en la vieilleſſe, & au rebours l'ame raiſonnable agit plus foiblemẽt en la ieuneſſe qu'en la vieilleſſe, & en certain eſtat de ſanté ou maladie qu'en autre. Mais c'eſt mal argumenté, car quant au premier, on dit que la faculté et vertu d'entẽdre n'eſt pas donnee pareille à tous, ains auec grande inequalité, dont eſt venu ce dire ancien et noble, en la bouche des Sages, que l'intellect agent eſt dõné à fort peu, et cette inequalité prouue que la ſcience ne vient des ſens, car comme a eſté dict, les plus auantagez aux ſens, ſont ſouuent les plus deſaduantagez en ſcience. Quant au 2. que l'on ne fait ſes fonctions touſiours de meſmes, il vient de ce que les inſtrumens, deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne peuuent pas touſiours eſtre diſpoſez cõme

il faut,& s'ils le sõt pour vne sorte de facultez & fõctiõs, ne le sont pour les autres: Le temperamẽt du cerueau par lequel l'ame agit est diuers & chãgeãt, estant chaud & humide en sa ieunesse est bon pour la Vegetatiue,& mal pour la raisonnable,& au cõtraire froid & sec en la vieillesse est bon pour la raisonnable,mal pour la Vegetatiue: Par maladie ardẽte,le cerueau fort eschauffé,& subtilisé, est propre à l'inuention& diuination,mais impropre à maturité & solidité de iugement & sageſſe: Pour tout cela nous ne voulõs pas dire que l'esprit ne tire vn grand seruice des sens,& mesmement au commencement,en la descouuerture & inuention des choses: mais nous disons, pour deffendre l'honneur de l'esprit, qu'il est faux qu'il depende des sens, & ne puisse rien sçauoir, entendre, raisonner, discourir sans les sens, car au rebours toute cognoissance vient de luy,& les sens ne peuuent rien sans luy.

12. Au reste l'esprit procede diuersement & par ordre pour entẽdre: Il entend du 1.coup tout simplemẽt & directement, sçauoir vn Lion, puis par coniõction qu'il est fort: car voyant par les effects de la force au Lion, il cõclud qu'il est fort par diuisiõ ou negatiure, il entend que le lieure est craintif, car le voyãt fuir & se cacher,il conclud que le lieure n'est pas fort,parquoy il est peureux. Il cognoist aucuns par similitude, d'autres par vn recueil de plusieurs.

De l'esprit humain,ses parties,fonctions, qualitez, raison, inuention, & verité.

Chap. XIV.

C'Est vn fond d'obscurité, plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abysme confus &

bien entortillé que cét eſprit humain, & l'eſconomie de cette grande & haute partie intellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, facultez, actions, mouuemens diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y trouuera des doutes & difficultez.

Son premier office eſt de receuoir ſimplement, & apprehender les images & eſpeces des choſes, qui eſt vne paſſion & impreſſion en l'ame, cauſee par l'obiect & preſence d'icelles, c'eſt l'imagination & apprehenſion. 1.

La force & puiſſance de paiſtrir, traitter & agiter, cuire & digerer les choſes receuës par l'imagination, c'eſt raiſon, λόγος. 2.

L'action & l'office, ou exercice de cette force & puiſſance qui eſt d'aſſembler, conioindre, ſeparer, diuiſer les choſes receuës, & y en adiouſter encores d'autres, c'eſt diſcours, ratiocination, λογισμὸς, διάνοια διὰ νοεῖν. 3.

La facilité ſubtile, & allegre promptitude à faire toutes ces choſes, & penetrer auant en icelles, s'appelle Eſprit, *Ingenium*, dont les ingenieux, aigus, ſubtils, pointus, c'eſt tout vn. 4.

La repetition, & ceſte action de ruminer, retuire, repaſſer par l'eſtamine de la raiſon, & encores, plus elabourer, pour en faire vne reſolution plus ſolide, c'eſt le iugement. 5.

L'effect en fin de l'entendement, c'eſt la cognoiſſance, intelligence, reſolution. 6.

L'action qui ſuit ceſte cognoiſſance & reſolution qui eſt à s'eſtendre, pouſſer & auancer à la choſe cogneuë, c'eſt Volonté, *Intellectus exterſus & promotus*. 7.

Parquoy toutes ces choſes, Entendement, Ima-

gination, Raiſon, Diſcours, Eſprit, Iugement, Intelligence, Volonté, ſont vne meſme eſſence, mais toutes diuerſes en force, vertu, & action, teſmoin qu'vn eſt excellent en l'vne d'icelles, & foible en l'autre: ſouuent qui excelle en eſprit & ſubtilité, eſt moindre en iugement & ſolidité.

2. *Deſcription generale de l'eſprit à ſon aduantage*

Ie n'empeſche pas que l'on ne chante les loüanges & grandeurs de l'Eſprit humain, de ſa capacité, viuacité, viſtelle : ie conſens que l'on l'appelle image de Dieu viue, vn degouſt de l'immortelle ſubſtance, vne fluxion de la diuinité, vn eſclair celeſte, auquel Dieu a donné la raiſon comme vn timon animé pour le mouuoir auec regle & meſure, & que ce ſoit vn inſtrument d'vne complette harmonie : que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir, il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il euſt touſiours ſa veuë vers le lieu de ſa naiſſance. Bref, qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'eſprit : ſi l'on monte iuſques là, l'on monte au deſſus du ciel : ce ſont tous mots plauſibles, dont retentiſſent les eſcoles & les chaires.

3. *Son deſauantage.*

Mais ie deſire qu'apres tout cela, on vienne à bien ſonder & eſtudier à cognoiſtre cét eſprit, car nous trouuerons qu'apres tout, c'eſt & à ſoy, & à autruy vn tres-dangereux outil, vn furet qui eſt à craindre, vn petit broüillon & trouble-feſte, vn eſmerillon faſcheux & importun, & qui comme vn affronteur & ioüeur de paſſe paſſe, ſous ombre de quelque gentil mouuement ſubtil & gaillard, forge, inuente & cauſe tous les maux du monde, & n'y en a que par luy.

Il y a beaucoup plus grande diuerſité d'eſprits que de corps: auſſi y a-il plus grand champ, plus de pieces & plus de façon : nous en pouuons faire trois claſſes, dont chacune a encor pluſieurs degrez : en celle d'embas ſont les petits, foibles & comme brutaux, tous voiſins des beſtes, ſoit que cela aduienne de la premiere trempe, c'eſt à dire, de la ſemence & temperament du cerueau trop froid & humide, cõme entre les beſtes les poiſſons ſont infimes, ou pour n'auoir eſté aucunement remuez & réueillez, mais abandonnez à la roüille & ſtupidité. De ceux-là n'en faut faire miſe ny recepte, & ne s'en peut dreſſer ny eſtablir vne compagnie conſtante, car ils ne peuuent pas ſeulement ſuffire pour eux-meſmes en leur particulier, & faut qu'ils ſoient touſiours en la tutelle d'autruy, c'eſt le commun & bas peuple, *qui vigilans ſtertit : mortua cui vita eſt prope iam viuo atque videnti*, qui ne ſe ſent, ne ſe iuge. En celle d'enhaut ſont les grands & tres-rares eſprits, pluſtoſt demons qu'hommes communs, eſprits bien nez, fors & vigoureux : De ceux icy ne s'en pourroit baſtir en tous les ſiecles vne republique entiere. En celle du milieu ſont tous les mediocres, qui ſont en infinité de degrez : de ceux-cy eſt compoſé preſque tout le monde : de ceſte diſtinction & autres cy-apres plus au long. Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de cét eſprit, autant difficile à cognoiſtre, comme vn viſage à peindre au vif, lequel ſans ceſſe ſe remueroit. 4. *Diuerſité & diſtinction des eſprits. Voyez cecy mieux au chap. 43.* *Chap 33.*

Premierement, c'eſt vn agent perpetuel, l'eſprit ne peut eſtre ſans agir, il ſe forge pluſtoſt des ſujets faux & fantaſtiques, ſe pipant à ſon eſcient, & al- 5. *Deſcriptiõ particuliere*

Agent perpetuel.

lant contre ſa propre creance, que d'eſtre ſans agir, comme les terres oiſiues, ſi elles ſont graſſes & fertiles foiſonnent en mille ſortes d'herbes ſauuages & inutiles, & les faut aſſuiettir à certaines ſemences, & les femmes ſeules produiſent des amas & pieces de chair informes, ainſi l'eſprit ſi on ne l'occupe à certain ſubiet, il ſe desbande & ſe iette dedans le vague des imaginations, & n'eſt folie ny reſuerie qu'il ne produiſe, s'il n'a de but eſtably; il ſe perd & s'eſgare, car eſtre par tout, c'eſt n'eſtre en aucun lieu : l'agitation eſt vrayement la vie de l'eſprit & ſa grace, mais elle doit venir d'ailleurs que de ſoy : s'il va tout ſeul, il ne faict que trainer & languir, & ne doit eſtre violenté : car cette trop grande contention d'eſprit trop bandé, tendu, & preſſé le trompe & le trouble.

Il eſt auſſi vniuerſel qui ſe meſle par tout, il n'a point de ſujet ny de reſſort limité : il n'y a choſe où il ne puiſſe ioüer ſon roolle, auſſi bien aux ſubiects vains & de neant, comme aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouuons entendre, que ceux que nous n'entendons : car recognoiſtre qu'on ne le peut entendre ny penetrer au dedãs, & qu'il faut demeurer au bord & à l'eſcorce, c'eſt vn tres-beau traict de iugement, la ſcience voire la verité peuuẽt loger chez nous ſans iugement, & le iugement ſans elles, voire recognoiſtre ſon ignorance, c'eſt vn beau teſmoignage de iugement.

7. *Prompt & ſoudain.*

Tiercement, il eſt prompt & ſoudain, courãt en vn moment d'vn bout du monde à l'autre, ſans arreſt, ſans repos, s'agitant, penetrant & perçant par tout, *Nobilis & inquieta mens homini data eſt : nunquam ſe tenet, ſpargitur vaga, quietis impatiens, nouitate rerum*

læuiſſima

Letiſsima, non mirum, ex illo celeſti ſpiritu deſcendit cœleſtium autem natura ſemper in motu eſt, Ceſte ſi grãde ſoudaineté & viſteſſe, ceſte pointe & agilité eſt d'vne part admirable, & des plus grãdes merueilles qui ſoient en l'eſprit, mais c'eſt d'ailleurs choſe tres-dangereuſe, vne grãde diſpoſition et propenſion à la folie et manie, comme ſe dira tantoſt.

Pour ces trois conditions d'agent perpetuel ſans repos vniuerſel, ſi prompt & ſoudain il a eſté eſtimé immortel, & auoir en ſoy quelque marque et eſtincelle de diuinité.

8. *Son action eſt queſter,*

Or ſon action eſt touſiours queſter, fureter, tournoyer ſans ceſſe comme l'affamé de ſçauoir, enquerir et rechercher. Ainſi appelle Homere les hommes ἀλφεσιβοίας. Il n'y a point de fin en nos inquiſitions : les pourſuites de l'eſprit humain ſont ſans terme, ſans forme : ſon aliment eſt doute, ambiguité : c'eſt vn mouuement perpetuel, ſans arreſt et ſans but : le monde eſt vne eſcole d'inquiſition : l'agitation et la chaſſe eſt proprement de noſtre gibier : prendre ou faillir à la priſe c'eſt autre choſe.

9. *Ce qu'il fais temerairement.*

Mais il agit et pourſuit ſes entrepriſes temerairement et deſreiglément ſans ordre et ſans meſure : c'eſt vn outil vagabond, muable, diuers, contournable : c'eſt vn inſtrument de plomb et de cire, il plie, s'allonge, s'accorde à tout, plus ſouple, plus facile que l'eau, que l'air, *flexibilis, omni humore obſequẽtior, & vt ſpiritus qui omni materia facilior, vt tenuior* : C'eſt le ſoulier de Theramenes, bon à tous pieds : il ne reſte que la ſuffiſance de le ſçauoir contourner : il va touſiours de tort et de trauers, auec le menſonge comme auec la verité.

10.

Il ſe donne beau ieu et trouue raiſon apparente

Raiſon à tous viſages.

par tout, teſmoin que ce qui eſt impie, iniuſte, abominable en vn lieu, eſt pieté, iuſte, & honneur ailleurs, & ne ſe ſçauroit nommer vne loy, couſtume, creance receuë ou reiettée generalement par tout, les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parens vieils, communication des femmes, condamnez en vn lieu, legitimes en d'autres: Platon refuſa la robe brodee & parfumee que luy offrit Dionyſius, diſant eſtre homme & ne ſe vouloit veſtir en femme, Ariſtippus l'accepta, diſant: que l'accouſtrement ne peut corrompre vn chaſte courage. Diogenes lauant ſes choux & le voyant paſſer luy dit: ſi tu ſçauois viure de choux tu ne ferois la court à vn tyran: Ariſtippus luy reſpond, ſi tu ſçauois viure auec les Roys, tu ne lauerois pas des choux. On preſchoit Solon de ne plorer point la mort de ſon fils: car c'eſtoient larmes inutiles & impuiſſantes: c'eſt pour cela, dit-il, qu'elles ſont plus iuſtes, & que i'ay raiſon de plorer. La femme de Socrate redoubloit ſon dueil, de ce que les iuges le faiſoient mourir iniuſtement: comment, fit-il, aimerois-tu mieux que ce fuſt iuſtement? Il n'y a aucun bien, dit vn ſage, ſinon celuy à la perte duquel l'on eſt preparé: *in æquo enim eſt dolor amiſſæ rei, & timor amittendæ.* Au rebours, dit l'autre, nous ſerrons & embraſſons le bien d'autant plus eſtroit, & auec plus d'affection, que nous le voyons moins ſeur, & craignons qu'il nous ſoit oſté. Vn Philoſophe Cynique demandoit à Antigonus vne dragme d'argent, ce n'eſt pas preſent de Roy, reſpondit-il: donne moy donc vn talent, dit le Philoſophe: ce n'eſt pas preſent, pour vn Cynique. Quelqu'vn diſoit d'vn Roy de Sparte fort clement &

debonnaire : Il eſt fort bon, car il l'eſt meſmes aux meſchans : comment ſeroit-il bon dit l'autre, puis qu'il n'eſt pas mauuais aux meſchans ? Voila comme la raiſon humaine eſt à tous viſages : vn glaiue double, vn baſton à deux bouts, *ogni medagita ha il ſuo reuerſo* : Il n'y a raiſon qui n'en aye vne contraire, dit la plus ſaine & plus ſeure Philoſophie : ce qui ſe monſtreroit par tout qui voudroit.

Or ceſte grande volubilité & flexibilité vient de pluſieurs cauſes, de la perpetuelle alteration & mouuement du corps, qui iamais n'eſt deux fois en la vie en meſme eſtat ; Des obiects qui ſont infinis, de l'air meſmes & ſerenité du ciel,

Tales ſunt hominum mentes quali pater ipſe
Iupiter auctifer as luſtrauit lampade terras,

& de toutes choſes externes : Internement des ſecouſſes & branles que l'ame ſe donne elle meſme par ſon agitation, & meuë par ſes propres paſſions, auſſi qu'elle regarde les choſes par diuers viſages, car tout ce qui eſt au monde a diuers luſtres & diuerſes conſiderations, c'eſt vn pot à deux anſes, diſoit Epictete, il euſt mieux dit, à pluſieurs.

Il aduient de là qu'il s'empeſtre en ſa beſogne, comme les vers de ſoye, il s'embarraſſe : car comme il penſe remarquer de loing ie ne ſçay quelle apparence de clarté, & verité imaginaire, & y veut courir, voicy tant de difficultez qui luy trauerſent la voye, tant de nouuelles queſtes l'eſgarent & l'enyurent. 11. *Dont il s'empeſtre.*

Sa fin à laquelle il viſe eſt double, l'vne plus commune & naturelle eſt la verité où tẽd ſa queſte & ſa pourſuitte. Il n'eſt deſir plus naturel, que le deſir de cognoiſtre la verité. Nous eſſayõs tous les moyens 13. *Sa fineſt la verité laquelle il ne peut acquerir ni trouuer.*

Voyez c. 34. cy apres art. 8.

que nous pésons y pouuoir ſeruir : mais en fin tous nos efforts ſont courts, la verité n'eſt pas vn acqueſt, ni choſe qui le laiſſe prendre & manier, & encores moins poſſeder à l'eſprit humain. Elle loge dedans le ſein de Dieu, c'eſt là ſon giſte & ſa retraicte: l'homme ne ſçait & n'entend rien à droict, au pur & au vray comme il faut, tournoyant touſiours & raſtonnant à l'entour des apparences, qui ſe trouuent par tout auſſi bien au faux qu'au vray: nous ſommes naiz à queſter la verité : la poſſeder appartient à vne plus haute & grãde puiſſance. Ce n'eſt pas à qui mettra dedans : mais à qui fera de plus belles courſes. Quand il aduiẽdroit que quelque verité ſe rencontraſt entre ſes mains, ce ſeroit par hazard, il ne la ſçauroit tenir, poſſeder, ni diſtinguer du menſonge. Les erreurs ſe reçoiuent en noſtre ame, par meſme voye & conduits que la verité ; l'eſprit n'a pas dequoy les diſtinguer & choiſir : autant peut faire le ſot celuy qui dit vray, comme celuy qui dit faux. Les moyens qu'il employe pour la deſcouurir, ſont raiſon & experience, tous deux tres-foibles, incertains, diuers, ondoyans. Le plus grand argument de la verité, c'eſt le general conſentement du monde. Or le nombre des fols ſurpaſſe de beaucoup celuy des ſages : & puis comment eſt-on paruenu à ce conſentement: que par contagion & applaudiſſement, donné ſans iugement & cognoiſſance de cauſe, mais à la ſuitte de quelques vns, qui ont commencé la danſe?

14. *Et l'inuention.*

L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieuſe eſt l'inuention, à laquelle il rend comme au plus haut poinct d'honneur, pour ſe monſtrer & faire valoir : c'eſt ce qui eſt plus eſtimé & ſemble eſtre

vne image de diuinité. De ceſte ſuffiſance d'inuenter ſont produits les ouurages qui ont rauy tout le monde en admiration : et s'ils ont eſté auec vtilité publique, ils ont deifié leurs autheurs. Ceux qui ont eſté en ſubtilité ſans vtilité, ont eſté en la peinture, ſtatuaire, architecture, perſpectiue, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Apelles, la ſtatuë de Memnon, le cheual d'Airain, la colombe de bois d'Architas, la vache de Myron, la mouſche et l'aigle de Montroyal, la ſphere de Sapor Roy des Perſes, celle d'Archimedes et ſes autres engins. Or l'art et l'inuention ſemble non ſeulement imiter nature : mais la paſſer, et ce non ſeulement en particulier et indiuidu (car il ne ſe trouue point de corps d'homme ou beſte en nature ſi vniuerſellement bien faite, comme il ſe peut repreſenter par les ouuriers) mais encores pluſieurs choſes ſe font par art, qui ne ſe font point par nature : i'entẽs outre les compoſitions et mixtions, qui eſt le vray gibier et le propre ſubiet de l'art, teſmoin les extractions et diſtillations des eaux et des huiles faites de ſimples, ce que nature ne fait point : mais en tout cela il n'y a pas lieu de ſi grãde admiration que l'on penſe : et à proprement et loyalement parler, il n'y a point d'inuention que celle que Dieu reuele : car celles que nous eſtimõs et appellons telles, ne ſont qu'obſeruations des choſes naturelles, argumentations et concluſions tirees d'icelles, comme la peinture et l'optique des ombres, les horloges ſolaires des ombres, des arbres : l'Imprimerie, les marques et ſeaux des pierres precieuſes.

Louãge de l'inuention.

Par tout cy deſſus il eſt aiſé à voir cõbien l'eſprit humain eſt temeraire et dangereux, meſmement

15. *L'eſprit.*

est tres-dangereux.

s'il est vif & vigoureux: car estant si remuant, si libre & vniuersel, & faisant ses remuëmẽs si desreglément, vsant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asseruir à rien, il vient à secoüer aisément les opinions communes & toutes regles, par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comme vne iniuste tirannie : Entreprendra d'examiner tout, & iuger la pluspart des choses plausiblement receuës du monde, ridicules, & absurdes trouuãt par tout de l'apparence, passera par dessus tout : & ce faisant il est à craindre qu'il s'esgare & se perde: & de fait nous voyons que ceux qui ont quelque viuacité extraordinaire, & quelque rare excellence, cõme ceux qui sont au plus haut estage de la moyenne classe cy-dessus dite, sont le plus souuent desreglez & en opiniõs & en mœurs. Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur conduitte propre, & qui puissent sans temerité voguer en la liberté de leurs iugemens au delà des opiniõs communes. C'est miracle de trouuer vn grand & vif esprit bien reglé & moderé: c'est vn tres-dangereux glaiue qui ne le sçait bien conduire, & d'où viennent tous les desordres, reuoltes, heresies & troubles au monde que de là? *Magni errores non nisi ex magnis ingeniis: nihil sapientiæ odiosus acumine nimio*; Sansdoute celuy a meilleur temps, plus longue vie, est plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Rep. dit Thucidide, qui a l'esprit mediocre, voire au dessous la mediocrité, que qui l'a tãt esleué & tiãscendant qui ne sert qu'à se donner du tourment & aux autres. De grandes amitiez naissent les grãdes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies; aussi des rares & viues agitations de nos ames,

les plus excellentes manies & plus detraquées. La ſageſſe & la folie ſont fort voiſines. Il n'y a qu'vn demy tour de l'vne à l'autre: cela ſe voit aux actions des hõmes inſenſez. La Philoſophie nous apprend que la melancolie eſt propre à tous les deux. Dequoy ſe fait la ſubtile folie que de la plus ſubtile ſageſſe? C'eſt pourquoy, dit Ariſtote, il n'y a point de grand eſprit ſans quelque meſlange de folie, & Platon, qu'en vain vn eſprit raſſis & ſain frappe aux portes de la Poëſie. C'eſt en ce ſens que les ſages & plus braues Poëtes ont approuué de folier & ſortir des gonds quelquesfois, *Inſanire iucundum eſt, dulce deſipere in loco: non poteſt grande & ſublime quidquam niſi mota mens, & quamdiu apud ſe eſt.*

16. *Parquoy le faut brider & retenir.*

C'eſt pourquoy on a eu bonne raiſon de luy donner des barrieres eſtroittes: on le bride & le garrotte de religions, loix, couſtumes, ſciences, preceptes, menaces, promeſſes mortelles & immortelles, encores voit-on que par ſa desbauche il franchit tout, il eſchappe à tout, tant il eſt de nature reueſche, fier, opiniaſtre, dont le faut mener par artifice: l'on ne l'aura pas de force, *Naturâ contumax eſt animus humanus, in contrarium atque arduum nitens, ſequitúrque facilius quàm ducitur, vt generoſi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il eſt bien plus ſeur de le mettre en tutele, & le coucher que le laiſſer aller à ſa poſte: car s'il n'eſt bien nay, bien fort & bien reglé, comme ceux de la plus haute claſſe qu'auons dit cy deſſus, ou bien foible, mol, & mouſſe, comme ceux de la plus baſſe marche, certes il ſe perdra en la liberté de ſes iugemens; parquoy il a beſoin d'eſtre retenu, plus beſoin de plomb que d'aiſles, de bride que d'eſperon: A quoy *Senec.*

principalement ont regardé les grands legiſlateurs & fondateurs d'eſtats : les peuples fort mediocrement ſpirituels viuent en plus de repos que les ingenieux. Il y a eu plus de troubles & ſeditions en dix ans en la ſeule ville de Florence, qu'en cinq cẽs ans au pays des Suiſſes & Griſons: & en particulier les hommes d'vne commune ſuffiſance ſont plus gens de bien, meilleurs citoyens, ſont plus ſouples & font plus volõtiers ioug aux loix, aux ſuperieurs, à la raiſon, que ces tant vifs & clair-voyans, qui ne peuuent demeurer en leur peau : l'affinement des eſprits n'eſt pas l'agiſſement.

17. *Defauts de l'eſprit.* L'eſprit a ſes maladies, ſes defauts & ſes tares auſſi bien que les corps, & beaucoup plus, & plus dangereux, & plus incurables, mais pour les cognoiſtre il les faut diſtinguer, les vns ſont accidentaux, & qui luy arriuent d'ailleurs, nous en pouuõs remarquer trois cauſes, la diſpoſition du corps, car les maladies corporelles qui alterent le temperament, alterent auſſi tout manifeſtement l'eſprit & le iugement : ou bien la ſubſtance du Cerueau & des organes de l'ame raiſonnable eſt mal compoſee, ſoit dés la premiere conformation, comme en ceux qui ont la teſte mal faite, toute ronde, ou pointuë, ou trop petite, ou par accidẽt de heurt ou bleſſure.

Accidentaux prouenans de trois cauſes du corps

Du mõde. La ſeconde eſt la contagion vniuerſelle des opinions populaires & erronees receuës au monde, de laquelle l'eſprit preuenu & attaint, ou qui pis eſt, abbreuué & coiffé de quelques opiniõs fantaſques, va touſiours & iuge ſelon cela, ſans regarder plus auant ou reculer en arriere: or tous les eſprits n'ont pas aſſez de force ou vigueur pour ſe garantir & ſauuer d'vn tel deluge.

La troiſieſme beaucoup plus voiſine eſt la mala- *Des paſ-*
die & corruption de la volonte, & la force des paſ- *ſions.*
ſions, c'eſt vn monde renuerse: la volonté eſt nee pour ſuiure l'entendement comme ſon guide, ſon flambeau : mais eſtant corrompuë & ſaiſie par la force de paſſions, force auſſi & corrompt l'entendement, & c'eſt d'où vient la pluſpart des faux iugemens, l'enuie, la malice, la haine, l'amour, la crainte nous font regarder : iuger & prendre les choſes toutes autres, & tout autrement qu'il ne faut, dont l'on crie tant, *iuger ſans paſſion*: de là vient que l'on obſcurcit les belles & genereuſes actions d'autruy par des viles interpretations, l'on controuue des cauſes, occaſions & intentions mauuaiſes ou vaines, c'eſt vn grand vice & preuue d'vne nature maligne, & iugement bien malade, il n'y a pas grande ſubtilité ni ſuffiſance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'enuie qu'ils portent à la gloire d'autruy, ou qu'ils iugent des autres ſelon eux, ou bien qu'ils ont le gouſt alteré & la veuë ſi troublee qu'ils ne peuuent conceuoir la ſplendeur de la vertu en ſa pureté naifue. De ceſte meſme cauſe & ſource vient que nous faiſons valoir les vertus & les vices d'autruy, & les eſtendons plus qu'il ne faut, des particularitez en tirons des conſequences & concluſions generales s'il eſt amy tout luy ſied bien, ſes vices meſmes ſeront vertus, s'il eſt ennemy ou particulier, ou de party contraire, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faiſons honte à noſtre iugement, pour affoüir nos paſſions : mais cecy va bien encores plus loin, car la pluſpart des impietez, hereſies, erreurs en ſa creance & religion, ſi nous y regardons bien, eſt iuſte de

la mauuaiſe & corrompuë volonté, d'vne paſſion violence & volupté, qui puis attire à ſoy l'entendement meſme, *ſedit populus manducare & bibere, &c.* *quod vult, non eſt credit, qui cupit errare*, tellement que ce qui ſe faiſoit au commencement auec quelque ſcrupule & doubte, a eſté puis tenu & maintenu pour vne verité & reuelation du ciel : ce qui eſtoit ſeulement en la ſenſualité a prins place au plus haut de l'entendement : ce qui n'eſtoit que paſſion & volupté, a eſté fait creance religieuſe & article de foy, tant eſt forte & dangereuſe la contagion des facultez de l'ame entre elles. Voila trois cauſes externes des fautes & meſcontes de l'eſprit, iugement & entendement humain : le corps, meſmement la teſte malade ou bleſſee, ou mal faite : le monde auec ſes opinions anticipées & ſuppoſitions : le mauuais eſtat des autres facultez de l'ame raiſonnable, qui luy ſont toutes inferieures. Les premiers defaillans ſont pitoyables, & aucuns d'iceux ſont curables, les autres non : les ſeconds ſont excuſables & pardonnables : les troiſieſmes ſont accuſables & punißables, qui ſouffrent vn tel deſordre chez eux, que ceux qui deuroient receuoir la loy, entreprennent de la donner.

Exod. 32. 1. 2 Paral 15. 3. regũ 15. Augu lib 2. de ciuit.

16. Naturels.

Il y a d'autres deffauts qui luy ſont plus naturels & internes, car ils naiſſent de luy & dedans luy : le plus grand & la racine de tous les autres eſt l'orgueil & la preſomption, (premiere & originelle faute du monde, peſte de tout eſprit, & cauſe de tous maux) par laquelle on eſt tant content de ſoy, l'on ne veut ceder à autruy, l'on deſdaigne ſes aduis, l'on ſe repoſe en ſes opinions, & l'on entre-

prend de iuger & condamner les autres, & encores celles que l'on n'entend pas. L'on dit bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye fait, eſt du iugement, car chacun ſe contente du ſien, & en penſe auoir aſſez. Or ceſte maladie vient de la meſcognoiſſance de ſoy : nous ne ſentons iamais aſſez au vray la foibleſſe de noſtre eſprit: ainſi la plus grande maladie de l'eſprit, c'eſt l'ignorance, non pas des arts & ſciences, & de ce qui eſt dedans les liures mais de ſoy-meſme, à cauſe dequoy ce premier liure a eſté fait.

De la memoire.

CHAP. XV.

LA memoire eſt ſouuent prinſe par le vulgaire pour le ſens & entendement, mais c'eſt à tort: car par raiſon, comme a eſté dit, & par experience, l'excellence de l'vn eſt ordinairement auec la foibleſſe de l'autre: c'eſt à la verité vne faculté fort vtile pour le monde, mais elle eſt de beaucoup au deſſous de l'entendement, & eſt de toutes les parties de l'ame la plus delicate & plus freſle. Son excellence n'eſt pas fort requiſe, ſi ce n'eſt à trois ſortes de gens, aux negociateurs, aux ambitieux de parler (car le magazin de la memoire eſt volontiers plus plein & fourny que celuy de l'inuention, or qui n'en a, demeure court, & faut qu'il en forge & parle de ſoy) & aux menteurs, *mendacem oportet eſſe memorem.* Le deffaut de memoire eſt vtile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offences. La mediocrité eſt ſuffiſante par tout.

De l'imagination & opinion.

CHAP. XVI.

L'Imagination eſt vne tres-puiſſante choſe, c'eſt celle qui fait tout le bruit, l'eſclat, le remuëment du monde vient d'elle (comme nous auons dit cy-deſſus eſtre la faculté de l'ame, ſeule, ou bien la plus actiue & remuãte.) Ses effets ſont merueilleux & eſtranges: elle agit non ſeulement en ſon corps & ſon ame propre, mais encores, en celle d'autruy: & produit effects contraires. Elle fait rougir, pallir, trembler, tremouſſer, treſſuër, ce ſont les moindres & plus doux: elle oſte la puiſſance & l'vſage des parties genitales, voire lors qu'il en eſt plus beſoin, & que l'on y eſt plus aſpre, non ſeulement à ſoy meſme, mais à autruy, teſmoin les liaiſons dont le mõde eſt plein, qui ſont pour la pluſpart inpreſſiõs de l'apprehenſiõ & de la crainte: Et au contraire ſans effort, ſans obiects & en ſonge elle aſſouuit les amoureux deſirs, fait changer de ſexe, teſmoin Lucius Coſſitius, que Pline dit auoir veu eſtre changé de femme en homme le iour de ſes nopces, & tãt d'autres: marque hõteuſement voire tuë & fait auorter le fruits dedãs le ventre, fait perdre la parole, & la donne à qui ne l'a iamais euë, comme au fils de Creſus: oſte le mouuement, ſentiment, reſpiratiõ. Voila quãt au corps. Elle fait perdre les sẽs, la cognoiſſance, le iugemẽt, fait deuenir fol & inſẽſé, teſmoin Gallus Vibius, qui pour auoir trop bandé ſon eſprit à comprẽdre l'eſſence & les mouuemens de la folie, deſloca & deſnoüa ſon iugement, ſi qu'il ne le peut remettre: fait diuiner les

Effets de l'imagination merueilleux.

choſes ſecretes & à venir, & cauſe les enthouſiaſmes, les productions & merueilleuſes inuentions, & rauit en extaſe: reellemẽt tuë & fait mourir, teſmoin celuy à qui l'on desbande les yeux pour luy lire ſa grace, & fut trouué roide mort ſur l'eſchaffaut. Bref c'eſt d'elle que viẽt la pluſpart des choſes que le vulgaire appelle miracle, viſions, enchantemens. Ce n'eſt pas touſiours le diable ou eſprit familier, cõme incontinent l'ignorant penſe, quand il ne peut trouuer le reſſort de ce qu'il voit, ni auſſi touſiours l'eſprit de Dieu (à ces mouuemens ſurnaturels on ne touche point icy) mais le plus ſouuent c'eſt l'effet de l'imaginatiõ, ou de celle de l'agent qui dit & fait telles choſes, ou du patient ſpectateur qui penſe voir ce qui n'eſt point: ce qui eſt requis en tel cas, & qui eſt excellent eſt de ſçauoir prudemmẽt diſcerner quel reſſort iouë, naturel ou ſurnatuel, vray ou faux, *Diſcretio ſpirituum*, & ne precipiter ſon iugement cõme fait la pluſpart meſmes des populaires qui n'en ont gueres.

En ceſte partie & faculté d'ame, ſe tient & loge l'opinion qui eſt vn vain & leger, crud & imparfait iugement des choſes, tiré & puiſé des ſens exterieurs & du bruit cõmun & vulgaire, s'arreſtant & tenant bon en l'imagination, & n'arriuant iamais iuſques à l'entendement, pour y eſtre examine, cuit & elabouré, & en eſtre fait raiſon qui eſt vn vray entier & ſolide iugement des choſes, dont elle eſt inconſtante, incertaine, volage, trompeuſe, vn tres-mauuais & dangereux guide, & qui fait teſte à la raiſon, de laquelle elle eſt vne ombre & image, mais vaine & fauſſe: elle eſt mere de tous maux, confuſions, deſordres: d'elle viennent tou-

tes passions, & les troubles : c'est la guide des fols, des sots, du vulgaire, comme la raison des sages & habiles.

3. *Le monde est mené par opinion.*

Ce n'est pas la verité ni le naturel des choses qui nous remue & agite ainsi l'ame, c'est l'opinion, selon vn dire ancien : les hõmes sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes, *opinione sæpius quàm re laboramus : plura sunt quæ nos tenent, quam quæ premunt.* La verité & l'estre des choses n'entre ny ne loge chez nous de soy-mesme, de sa propre force & authorité : s'il estoit ainsi, toutes choses seroient receuës de tous, toutes pareilles & de mesme façon, sauf peu plus, peu moins ; tous seroient de mesme creance, & la verité qui n'est iamais qu'vne & vniforme, seroit embrassée de tout le monde : Or il y a si grande diuersité, voire contrarieté d'opinions par le monde, & n'y a chose aucune de laquelle tous soient generalement d'accord, pas mesmes les sçauans & les mieux nez : qui monstre que les choses entrent en nous par composition, se rendent à nostre mercy & deuotion, & logent chez nous comme il nous plaist, selon l'humeur & la trempe de nostre ame. Ce que ie croy, ie ne puis faire croire à mon compagnon : mais qui plus est, ce que ie croy auiourd'huy si fermement, ie ne puis respondre que ie le croiray encores ainsi demain ; voire il est certain que ie le trouueray & iugeray tout autre, & autrement vne autrefois. Certes les choses prennent en nous telle place, tel goust & couleur, que nous leur en donnons & telle qu'elle est la constitution interne de l'ame, *omnia munda mundis, immunda immundis.* Comme les accoustremens nous eschauf-

ſent, non de leur chaleur, mais de la noſtre qu'ils conſeruent, comme auſſi ils nourriſſent la froideur de la neige & de la glace : nous les eſchauffons premierement de noſtre chaleur, & puis en recompenſe ils nous conſeruent la noſtre.

Preſque toutes les opinions que nous auõs, nous ne les auons que par authorité : nous croyons, iugeons, agiſſons, viuons, & mourons à credit, ſelon que l'vſage public nous apprend : & faiſons bien, car nous ſommes trop foibles pour iuger & choiſir de nous meſmes : mais les ſages ne font pas ainſi, comme ſera dit. *li. 2. ch. 1. & 2.*

Volonté.

CHAP. XVII.

LA volonté eſt vne grande piece, de tres-grande importance, & doit l'homme eſtudier ſur tout à la bien regler, car d'icelle deſpend preſque tout ſon eſtat & ſon bien : elle ſeule eſt vrayement noſtre & en noſtre puiſſance, tout le reſte, entendement, memoire, imagination nous peut eſtre oſté, alteré, troublé par mille accidens, & non la volonté. Secondement, c'eſt elle qui entraine & emporté l'homme tout entier : qui a donné ſa volonté n'eſt plus à ſoy, & n'a plus rien de propre. Tiercement c'eſt celle qui nous rend & nous denomme bons ou meſchans, qui nous donne la trempe & la teincture. Comme de tous les biens qui ſont en l'homme, la preud'hommie eſt le premier & principal, & qui de loin paſſe la ſcience, & l'habilité : auſſi faut-il dire que la volonté, où loge la bonté & vertu, eſt la plus excellente de toutes : & de faict pour entendre & ſçauoir les belles, bonnes & *Prééminence & importance de la volonté, comparaiſon d'icelle auec l'entendement.*

honneſtes, choſes ou meſchantes & deshonneſtes, l'homme n'eſt bon, ni meſchant, honneſte ni deſhonneſte, mais pour les vouloir, & aimer : L'entendement a bien d'autres preeminences, car il eſt à la volonté comme le mary à la femme, le guide & le flambeau au voyageur, mais en celles icy, il cede à la volonté.

La vraye difference de ces facultez eſt en ce que par l'entendement les choſes entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, conceuoir, comprendre, vrays offices d'iceluy, & y entrent non entiers & telles qu'elles ſont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes ſe racourciſſent & abaiſſent aucunement par ceſte entree, comme l'Ocean n'entre tout entier en la mer Mediterranee, mais à la proportion de l'emboucheure au deſtroit de Gilbatar. Par la volonté au contraire l'ame ſort hors de ſoy & va ſe loger & viure ailleurs en la choſe animee, en laquelle elle ſe transforme, & en porte le nom, le tiltre & la liuree, eſtant appellee vertueuſe, vitieuſe, ſpirituelle, charnelle, dont s'enſuit que la volonté s'ennoblit, aimãt les choſes dignes & hautes, s'auilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme ſelon le party & mary qu'elle prend.

3. L'experience nous apprend que trois choſes aiguiſent noſtre volonté, la difficulté, la rareté, & l'abſence, ou bien crainte, de perdre la choſe, comme les trois contraires la relaſchent, l'aiſance, l'abondãce ou ſatieté, et l'aſſiduelle preſence et iouyſſance aſſeuree: les trois premiers donnent paix aux choſes, les autres trois engendrent meſpris : noſtre

volonté

volonté s'aiguiſe par le contraire, ſe deſpite contre le deſny : au rebours noſtre appetit meſpriſe & outrepaſſe ce qui luy eſt en main, pour courir à ce qu'il n'a pas. *Permiſſum fit vile nefas : quod licet ingratum eſt, quod non licet acrius vrit*, voire cela ſe voit en toutes ſortes de voluptez, *omnium rerum voluptas ipſo quod debet fugari periculo, creſcit.* Tellemẽt que les deux extrémitez, la faute & l'abondance, le deſir & la iouyſſance, nous mettent en meſme peine : cela fait que les choſes ne ſont pas eſtimez iuſtement comme il faut, & que nul Prophete n'eſt receu en ſon pays.

Comment il faut mener & regler ſa volonté ſe dira cy apres, liu. 2. ch. 2. & liu. 3. chap. 6.

Paſſions & affections.

Aduertiſſement.

LA matiere des paſſions de l'eſprit eſt tres-grande & plantureuſe, tient vn grand lieu en ceſte doctrine de ſageſſe: à les ſçauoir bien cognoiſtre & diſtinguer, ce qui ſe fera maintenant en ce liure: aux remedes de les brider, regir & moderer generaux, c'eſt pour le ſecond liure : aux remedes particuliers d'vne chacune au troiſiéme liure, ſuiuant la methode de ce liure miſe au preface. Or pour en auoir icy la cognoiſſance, nous en parlerons premierement en general en ce chapitre, puis particulierement de chacune aux chapitres ſuyuans: Et n'ay point veu qui les deſpeigne plus naifuemẽt & richement que le ſieur du Vair en ſes petits liurets moraux, deſquels ie me ſuis fort ſeruy en ceſte matiere paſſionnée. *l. 2. c. 6. & 7. l. 3. és vertus de force & temperance.*

Des Paſſions en general.

CHAP. XVIII.

1. *Deſcrip. de paſſion.* PAſſion eſt vn mouuement violent de l'ame en ſa partie ſenſitiue, lequel ſe fait ou pour ſuiure ce que l'ame penſe luy eſtre bon, ou pour fuyr ce qu'elle penſe luy eſtre mauuais.

2. *Leur eſmotion.* Mais il eſt requis de bien ſçauoir cõment ſe font ces mouuemẽs, & cõment ils naiſſent & s'eſchauffent en nous: ce que l'on peut repreſenter par diuers moyens & comparaiſons, premieremẽt pour le regard de leur eſmotion & impetuoſité: L'ame qui n'eſt qu'vne au corps, a pluſieurs & tres-diuerſes puiſſances, ſelon les diuers vaiſſeaux où elle eſt retenuë, inſtrumens deſquels elle ſe ſert, & obiects qui luy ſont propoſés. Or quãd les parties où elle eſt encloſe ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, ſelon qu'il eſt neceſſaire pour leur droit vſage, ſes effects ſont doux, benins & bien reglez: mais quand au contraire ſes parties prennent plus de mouuement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deuiennent dommageables: comme les rayons du Soleil, qui vagans à leur naturelle liberté, eſchauffent doucement & tiedement, s'ils ſont recueillis & remis aux creux d'vn miroir ardent, bruſlent & conſument ce qu'ils auoient accouſtumé de nourrir & viuifier. Au reſte, elles ont diuers degrez en leur force & eſmotion, & ſont en ce diſtinguez par plus & moins, les mediocres ſe laiſſent gouſter & digerer, s'expriment par paroles, & par larmes,

Digitized by Google

les grandes & extremes eſtonnēt toute l'ame, l'accablent & luy empeſchent la liberté de ſes actions, *curæ leues loquuntur, ingentes ſtupent.*

Secondement pour le regard du vice, deſreglement & iniuſtice qui eſt en ces paſſions, nous pouuons à peu pres comparer l'homme à vne republique, & l'eſtat de l'ame à vn eſtat royal, auquel le ſouuerain pour le gouuernement de tant de peuples a des Magiſtrats: auſquels pour l'exercice de leurs charges, il donne lois & reglemens, ſe reſeruant la cognoiſſance des plus grands & importans accidens. De cét ordre deſpend la paix & proſperité de l'eſtat: au contraire ſi les Magiſtrats qui ſont comme metoyens entre le Prince & peuple, ſe laiſſent tromper par facilité, ou corrompre par faueur, & que ſans deferer à leur ſouuerain & aux loix par luy eſtablies, ils employent leur authorité à l'execution des affaires, ils rempliſſent tout de deſordre & confuſion. Ainſi en l'homme l'entendement eſt le ſouuerain, qui a ſous ſoy vne puiſſance eſtimatiue & imaginatiue comme vn magiſtrat, pour cognoiſtre & iuger par le rapport des ſens, de toutes choſes qui ſe preſenteront, & mouuoir nos affections pour l'execution des ſes iugemens. Pour ſa conduitte & reglement en l'exercice de ſa charge, la loy & lumiere de nature luy a eſté dōnee: & puis il a moyen en tout doubte de recourir au conſeil de ſon ſuperieur & ſouuerain, l'entendemēt: Voila l'ordre de ſon eſtre heureux, mais le malheur eſt, que ceſte puiſſāce qui eſt au deſſous de l'entendement, & au deſſus des ſens, à laquelle appartient le premier iugement des choſes, ſe laiſſe la pluſpart du temps corrompre ou tromper,

3. *De leur vice & deſreglement.*

dont elle iuge mal & temerairement, puis elle manie & ramue nos affections mal à propos, & nous remplit de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corrompt ceſte puiſſance, ce ſont premierement les ſens, leſquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choſes, mais ſeulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choſes, auec quelque recommandation fauorable, & quaſi vn preiugé de leurs qualitez, ſelon qu'ils les trouuent plaiſans & agreables à leur particulier, & non vtiles & neceſſaires au bien vniuerſel de l'homme : Puis s'y meſle le iugement ſouuent faux & indifferent du vulgaire. De ces deux faux aduis & rapport des ſens & du vulgaire, forme en l'ame vne inconſideree opinion, que nous prenons des choſes, qu'elles ſont bonnes ou mauuaiſes, vtiles ou dommageables, à ſuiure ou fuyr : qui eſt certainement vne tres-dangereuſe guide, & temeraire maiſtreſſe : car auſſi toſt qu'elle eſt conceuë, ſans plus rien deferer au diſcours & à l'entendement, elle s'empare de noſtre imagination, & comme dedans vne citadelle, y tient fort contre la droite raiſon, puis elle deſcend en noſtre cœur, & remuë nos affections, auec des mouuemens violens d'eſperance, de crainte, de triſteſſe, de plaiſir: Bref fait ſouſleuer tous les fols & ſeditieux de l'ame, qui ſont les paſſions.

Opinio.

Ie veux encores declarer la meſme choſe, par vne autre ſimilitude de la police militaire. Les ſens ſont & ſentinelles de l'ame, veillans pour ſa conſeruation, & meſſagers ou couurriers, pour ſeruir de miniſtres & inſtrumens à l'entendement, partie ſouueraine de l'ame: Et pour ce faire, ils ont receu

puiſſance d'apperceuoir les choſes, en tirer les formes, & les embraſſer ou ietter, ſelon qu'elles leur ſemblent agreables ou faſcheuſes, & qu'elles conſentent ou s'accordent à leur nature : Or en exerçant leur charge, ils ſe doiuent contenter de cognoiſtre, & donner aduis de ce qui ſe paſſe, ſans vouloir entreprendre de remuër les hautes & fortes puiſſances, & par ce moyen mettre tout en alarme & confuſion. Ainſi qu'en vne armee ſouuent les ſentinelles, pour ne ſçauoir pas le deſſein du chef qui commande, peuuent eſtre trompees, & prendre pour ſecours les ennemis deſguiſez, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur ſecours: auſſi les ſens pour ne pas comprendre tout ce qui eſt de la raiſon, ſont ſouuent deceuz par l'apparence, & iugent pour amy ce qui nous eſt ennemy. Quand ſur ce penſement, & ſans attendre le commandement de la raiſon, ils viennent à remuër la puiſſance concupiſcible & l'iraſcible, ils font vne ſdition & vn tumulte en noſtre ame, pendant lequel la raiſon n'y eſt point ouye, ni l'entendement obey.

4. *Diſtinction des paſſions ſelon l'obiect & le ſubiet. De la concupiſcible ſix, 3. de bien & 3. de mal.*

Voyons maintenant leurs regimens, leurs rangs, genres, & eſpeces. Toute paſſion s'eſmeut ſur l'apparence & opinion ou d'vn bien, ou d'vn mal : ſi d'vn bien, & que l'ame le conſidere tel tout ſimplement, ce mouuement s'appelle amour : S'il eſt preſent & dont l'ame iouyſſe en ſoy meſme, il s'appelle plaiſir & ioye : s'il eſt à venir s'appelle deſir : ſi d'vn mal, comme tel ſimplement, c'eſt haine, s'il eſt preſent, en nous meſmes, c'eſt triſteſſe & douleur : ſi en autruy c'eſt pitié, s'il eſt à venir, c'eſt crainte. Et celles-cy qui naiſſent en nous par l'ob-

iect du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, deſcendent plus auant en noſtre cœur, & s'ene leuent plus difficilement. Voila la premiere, Lande des ſeditieux qui troublent le repos de noſtre ame, ſçauoir en la partie concupiſcible : deſquels encores que les effects ſoient tres-dangereux, ſi ne ſont ils pas ſi violens, que de ceux qui les ſuiuent : Car ces premiers mouuemens là, formez en ceſte partie, par l'obiect qui ſe preſente, paſſent incontinent en la partie iraſcible, c'eſt à dire, en cét endroit, où l'ame cerche les moyens d'obtenir ou éuiter ce qui luy ſemble bon ou mauuais. Et lors tout ainſi comme vne rouë qui eſt deſia esbranlee, venant à receuoir vn nouueau mouuement, tourne de grande viſteſſe, auſſi l'ame deſia eſmeuë de la premiere apprehenſion, adiouſtãt vn ſecond effort au premier, ſe manie auec beaucoup plus de violence qu'auparauant, & ſouſleue des paſſions bien plus puiſſantes & plus difficiles à dompter: d'autant qu'elles ſont doubles & ià accouplez aux premieres, ſe liant & ſouſtenant les vnes les autres, par vn mutuel conſentement : car les premieres paſſions qui ſe forment ſur l'obiect du bien apparent, entrant en conſideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'eſpoir ou le deſeſpoir. Celles qui ſe forment ſur l'obiect du mal à venir, font naiſtre ou la peur, ou au cõtraire l'audace du mal preſent, la cholere, & le courroux, leſquelles paſſions ſont eſtrangement violentes, & renuerſent entieremẽt la raiſon qu'elles trouuent deſia esbranlee. Voila les principaux vents d'où naiſſent les tempeſtes de noſtre ame: & la cauerne d'où ils ſortent, n'eſt que l'opinion (qui eſt ordinairement fauſſe, vague, in-

En l'iraſcible cinq, 2. du bien & 3. du mal.

certaine, contraire à nature, verité, raiſon, certitude) que l'on a, que les choſes qui ſe preſentent à nous, ſont bonnes ou mauuaiſes: car les ayant apprehendez telles, nous les recerchons ou fuyons auec vehemence, ce ſont nos paſſions.

Des paſsions en particulier.

ADVERTISSEMENT.

IL ſera traitté de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, miſere, iniuſtice, & laideur, qui eſt en elles, afin de les cognoiſtre, & apprendre à les iuſtement hayr. Les aduis pour s'en garder ſeront aux liures ſuiuans: ce ſont les deux parties du medecin, declarer la maladie, & donner les remedes: voicy les maladies de l'eſprit. Au reſte nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparent, qui ſont amour & ſes eſpeces, deſir, eſpoir, deſeſpoir, ioye: & puis toutes celles qui regardent le mal, qui ſont pluſieurs, colere, hayne, enuie, ialouſie, vengeance, cruauté, crainte, triſteſſe, compaſſion. *li. 3. aux vertus de force & temperance.*

De l'Amour en general.

CHAP. XIX.

LA premiere, maiſtreſſe, & capitale de toutes paſſions, eſt l'amour: qui eſt de diuers ſubiects, & de diuerſes ſortes & degrez: il y en a trois principaux genres, auſquels tous ſe rapportent (nous parlons du vicieux & paſſioné, car du vertueux, qui eſt amitié, charité, dilection, ſera parlé en la vertu de la *Diſtinction de l'amour, & comparaiſon Liu. 3.*

Iuſtice : (ſçauoir l'ambition ou ſuperbie, qui eſt l'amour de grandeur & honneur, l'Auarice amour des biens & l'Amour voluptueux & charnel. Voila les trois goulphes & precipices, d'où peu de gens ſe ſauuent : les trois peſtes & corruptions de tout ce qu'auons en maniement, eſprit, corps, & biens : les armures de trois capitaux ennemis du ſalut & repos humain, le diable, la chair, le monde ; Ce ſont à la verité trois puiſſances, les plus communes & vniuerſelles paſſions : dont l'Apoſtre à party en ces trois tout ce qui eſt au monde, *quicquid eſt in mundo, eſt concupiſcentia oculorum, aut carnis, aut ſuperbia vitæ.* L'ambition comme ſpirituelle, eſt plus noble & hautaine que les autres : L'amour voluptueux comme plus naturel et vniuerſel (car il eſt meſmes aux beſtes, où les autres ne ſe trouuent point) il eſt plus violent, & moins vicieux, ie dy violent tout ſimplement, car quelquesfois l'ambition l'emporte, mais c'eſt vne maladie particuliere : l'auarice eſt la plus ſotte & maladiue de toutes.

De l'Ambition.

CHAP. XX.

1. *Deſcription.* L'Ambition (qui eſt vne faim d'honneur & de gloire, vn deſir glouton, & exceſſif de grãdeur) eſt vne bien douce paſſion, qui ſe coule aiſément és eſprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous penſons deuoir embraſſer le bien, & entre les biens nous eſtimons l'honneur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force : l'ambitieux veut eſtre le premier, iamais ne regarde der-

tiere : mais touſiours deuant, à ceux qui le precedent : & luy eſt plus grief d'en laiſſer paſſer vn deuant, qu'il ne prend de plaiſir d'en laiſſer mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non reſpicit.* Senec. Elle eſt double, l'vne de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement : celle là eſt vtile au monde, & en certain temps permiſe, comme il ſera dit, ceſte-cy pernicieuſe.

L'ambition a ſa ſemence & ſa racine naturelle en nous : il y a vn prouerbe qui dit, que *nature ſe contente de peu*, & vn autre tout contraire, que *nature n'eſt iamais ſoule ny contente*, touſiours deſire, veut monter, & s'enrichir, & ne va point ſeulement le pas, mais court à bride abbatuë, & ſe ruë à la grandeur & à la gloire, *Natura noſtra imperij eſt auida, & ad implendam cupiditatem præceps.* Et de force qu'ils courent, ſouuent ſe rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & ſur le poinct d'entrer & iouyr de la grandeur qui leur auoit tant couſté : C'eſt vne paſſion naturelle, tres-puiſſante, & en fin qui nous laiſſe bien tard, dont quelqu'vn l'appelle la chemiſe de l'ame, car c'eſt le dernier vice duquel elle ſe deſpoüille. *Etiam ſapientibus cupido gloriæ nouiſſima exuitur.* Tacit. 2. *Eſt naturelle.*

L'ambition, comme c'eſt la plus forte & puiſſante paſſion qui ſoit, auſſi eſt-elle la plus noble & hautaine : ſa force & puiſſance ſe monſtre en ce qu'elle maiſtriſe & ſurmonte toutes autres choſes, & les plus fortes du monde, toutes autres paſſions & cupiditez, meſmes celles de l'amour, qui ſemble toutesfois conteſter de la primauté auec ceſte-cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, & tant d'autres, qui ont 3. *Sa force & primauté.* *Surmõtant l'amour.*

courageuſement refuſé de toucher les plus belles dames qui eſtoient en leur puiſſance, bruſlant au reſte d'ambition, voire ceſte victoire de l'amour ſeruoit à leur ambitiõ, ſur tout en Ceſar : car iamais homme ne fut plus adonné aux plaiſirs amoureux, & de tout ſexe, & de toutes ſortes, teſmoins tant d'exploicts, & à Rome, & aux pays eſtrangers, ni auſſi plus ſoigneux & curieux de ſa perſonne : toutesfois l'ambition l'emportoit touſiours : iamais les plaiſirs amoureux ne luy firent perdre vne heure de temps qu'il pouuoit employer à ſon agrandiſſement : l'Ambition regentoit en luy ſouuerainement : & le poſſedoit pleinement. Nous trouuons au rebours qu'en Marc Anthoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le ſoin & la conduite des affaires. Mais quand toutes deux ſeroient en eſgale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, diſent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en eſt poſſedé, voire que la ſanté en deſpend : Mais au contraire il ſemble que l'ambition eſt plus forte, à cauſe qu'elle eſt toute ſpirituelle. Et de ce que l'amour tiẽt auſſi au corps, elle en eſt plus plus foible, car elle eſt ſubiette à ſatieté, & puis eſt capable de remedes corporels, naturels, & eſtrangers, comme l'experience le monſtre de pluſieurs qui par diuers moyens ont adoucy, voire eſteint l'ardeur & la force de ceſte paſſion : Mais l'Ambition n'eſt capable de ſatieté, voire elle s'aguiſe par la iouyſſance, & n'y a remede pour l'eſtaindre, eſtant toute en l'ame meſme, & en la raiſon.

4. Le ſoin de ſa vie.

Elle vainc auſſi l'amour non ſeulement de ſa ſanté, de ſon repos, (car la gloire & le repos ſont cho-

ſes qui ne peuuent loger enſemble) mais encores de ſa propre vie, comme monſtra Agrippina mere de Neron, laquelle deſirant & conſultant pour faire ſon fils Empereur, & ayant entendu qu'il le ſeroit, mais qui luy couſteroit la vie, reſpondit le vray mot d'Ambition, *Occidat modo imperet.*

5. *Les loix.* Tiercement l'Ambition force toutes les loix, & la conſcience meſmes, diſans les docteurs de l'Ambition, qui faut eſtre par tout homme de bien, & perpetuellement obeyr aux loix, ſauf au poinct de regner, qui ſeul merite diſpenſe, eſtant vn ſi friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe ſon ieuſne, *ſi violandum eſt ius, regnandi cauſa violandum eſt, in cæteris pietatem colas.*

6. *La religion.* Elle foule & meſpriſe encores la reuerence, & le reſpect de la religion, teſmoin Hieroboam, Mahumet, qui ne ſe ſoucie, & permet toute religion, mais qu'il regne: & tous Hereſiarches, qui ont mieux aimé eſtre chefs de part en erreur & menterie, auec mille deſordres, qu'eſtre diſciples de verité: Dont a dit l'Apoſtre, que ceux qui ſe laiſſent embaboüiner à ceſte paſſion & cupidité, font naufrage & s'eſgarent de la foy, & s'embarraſſent en diuerſes peines.

7. *Force la nature.* Bref elle force & emporte les propres loix de nature, les meurtres des parens, enfans, freres ſont venus de là; teſmoin Abſalon, Abimelech, Athalia, Romulus, Sei Roy des Perſes, qui tua ſon pere & ſon frere, Soliman Turc ſes deux freres: ainſi rien ne peut reſiſter à la force de l'ambition, elle met tout par terre, auſſi eſt-elle hautaine, & ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges.

Ambition n'eſt pas vice ny paſſion des petits

Est passiõ hautaine.

compagnons, ni de petits & communs efforts, & actions iournalieres : la renommee & la gloire ne se prostituë pas à si vil prix : elle ne se donne & ne suit pas les actions simplement & seulement bonnes & vtiles, mais encores rares, hautes, difficiles, estranges & inusitees. Ceste grande faim d'honneur & de reputation basse & belistresse, qui la fait coquiner enuers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abiects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse : c'est honte d'estre ainsi honoré : il ne faut point estre auide de gloire, plus que l'on n'en est capable : de s'enfler & s'esleuer pour toute action vtile & bonne, c'est monstrer le cul en haussant la teste.

9. S'exerce diuersement.

L'ambition a plusieurs & diuers chemins, & s'exerce par diuers moyens : il y a vn chemin droit & ouuert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles, & autres. Il y en a vn autre oblique & couuert, que tiennent plusieurs Philosophes, & professeurs de pieté, qui viennent au dedans par derriere, semblables aux tireurs d'auiron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos, ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer & en iouyr, comme dit Platon à Diogenes : & l'ambition ne se conduit iamais mieux selon soy, que par vne voye esgaree & inusitée.

10. Est vne folie.

C'est vne vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumee au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suyure la passion

des autres, ſe contraindre à deſplaire à ſoy meſme pour plaire aux regardásfaire prendre ſesaffections aux yeux d'autruy : n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plaiſt au vulgaire: faire du bien, non pour l'amour du bien, mais pour la reputation : c'eſt reſſembler aux tonneaux qu'on perce : l'on n'en peut rien tirer qu'on ne leur donne du vient.

11. *Inſatiable.*

Lambition n'a point de borne : c'eſt vn gouffre qui n'a ni fond ni riue : c'eſt le vuide que les Philoſophes n'ont encores peu trouuer en la nature: vn feu qui s'augmente auec la nourriture que l'on luy donne. En quoy elle paye iuſtement ſon maiſtre, car l'ambition eſt iuſte ſeulement en cela, qu'elle ſuffit à ſa propre peine, & ſe met elle meſme au tourment. La rouë d'Ixion eſt le mouuement de ſes deſirs, qui retournẽt & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à ſon eſprit.

12. *Ses excuſes vaines.*

Ceux qui veulent flatter l'ambition, diſent qu'elle ſert à la vertu, & eſt vn aiguillon aux belles actions: Car pour elle on quitte les autres vices, & en fin elle meſme pour la vertu: mais tant s'en faut, l'ambition cache bien quelquefois les vices, mais ne les oſte pas pourtant, ains les couue pour vn temps ſous les trompeuſes cendres d'vne malicieuſe feintiſe, auec eſperance de les r'enflammer tout à fait, quand ils auront acquis aſſez d'authorité, pour les faire regner publiquement, & auec impunité. Les ſerpens ne perdent pas leur venin pour eſtre engourdis par le froid : ni l'ambitieux ſes vices pour les couurir par vne froide diſſimulation: Car quand il eſt paruenu où il ſe demãdoit, il fait ſentir ce qu'il eſt : & quand l'ambition quit-

teroit tous ſes autres vices, ſi ne quitte-elle iamais ſoy-meſme. Elle pouſſe aux belles & grandes actions, le profit en reuient au public : mais qui les fait, n'en vaut pas mieux : ce ne ſont œuures de vertu, mais de paſſion. Elle ſe targue auſſi de ce beau mot : Nous ne ſommes pas nais pour nous, mais pour le public : les moyens que nous tenons à monter, & apres eſtre arriuez aux eſtats & charges, monſtrent bien ce qui en eſt, que ceux qui ſont en la danſe ſe battent la conſcience, & trouueront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du public.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſeront l. 3. c. 42.

De l'auarice & ſa contre paſsion.

CHAP. XXI.

1. *Qu'eſt-ce.*

AYmer & affectionner les richeſſes c'eſt auarice : non ſeulement l'amour & l'affection, mais encores tout ſoin curieux entour les richeſſes, ſent ſon auarice, leur diſpenſation meſmes, & la liberté trop attentiuemẽt ordonnée & artificielle : Car elles ne valent pas vne attention, ni vn ſoin penible.

2. *Sa force.*

Le deſir des biens & le plaiſir à les poſſeder n'a racine qu'en l'opinion : le deſreglé deſir d'en auoir eſt vne gangrene en noſtre ame, qui auec vne venimeuſe ardeur, conſomme nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si toſt qu'elle s'eſt logée en noſtre cœur, l'honneſte & naturelle affection, que nous deuons à nos pa-

rens & amis, & à nous meſmes, s'enfuyt: Tout le reſte comparé à noſtre profit, ne nous ſemble rien: nous oublions en fin & meſpriſons nous meſmes, noſtre corps & noſtre eſprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons noſtre cheual pour auoir du foin.

3. *Folie & miſere de l'auarice en cinq points.*

Auarice eſt paſſion vilaine & laſche des ſots populaires, qui eſtimẽt les richeſſes, comme le ſouuerain bien de l'homme, & craignent la pauureté, comme le plus grand mal: ne ſe contentent iamais des moyens neceſſaires, qui ne ſont refuſez à perſonne: ils peſent les biens dedãs les balances des orfebures, mais nature nous apprend à les meſurer à l'aune de la neceſſité. Mais quelle folie, que d'adorer ce que nature meſmes a mis ſous nos pieds, & caché ſous terre, comme indigne d'eſtre veu, mais qu'il faut fouler & meſpriſer? Ce que le ſeul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumiere pour s'entretuër, *In lucem propter quæ pugnaremus excutimus: non eruheſcimus ſumma apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La nature ſemble en la naiſſance de l'or, auoir aucunement preſagé la miſere de ceux qui le deuoient aimer: car elle a fait qu'és terres où il croiſt, il ne vient ny herbes, ny plante, ni autre choſe qui vaille, comme nous annonçant qu'es eſprits où le deſir de ce metal naiſtra, il ne demeurera aucune ſcintille d'honneur ni de vertu: Que ſe degrader iuſques là, que de ſeruir & demeurer eſclaue de ce qui nous doit eſtre ſujet, *Apud ſapientẽ diuitæ ſunt in ſeruitute, apud ſtultum in imperio.* Car l'auare eſt aux richeſſes non elles à luy, & il eſt dit auoir des biẽs cõme la fiéure, laquelle tient & gourmande l'homme, non luy elle:

Que d'aimer ce qui n'eſt bon, ni ne peut faire l'homme bon, voire eſt commun & en la main des plus meſchans du monde, qui peruertiſſent ſouuent les bonnes mœurs, n'amendent iamais les mauuaiſes: ſans leſquelles tant de ſages ont rẽdu leur vie heureuſe, & pour leſquelles pluſieurs meſchans ont eu vne mort malheureuſe: Bref attacher le vif auec le mort, cõme faiſoit Mezentius, pour le faire languir, & plus cruellemẽt mourir, l'eſprit auec l'excremẽt & eſcume de la terre, & embarraſſer ſon ame en mille tourmens & trauerſes, qu'ameine celle paſſion amoureuſe des biens, & s'empeſcher aux filets & cordages du malin, comme les appelle l'Eſcriture Saincte, qui les deſcrie fort, les appellant iniques, eſpines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit auſſi bien la roüille des ennuis qu'engendrent les richeſſes dedans les cœurs comme leur eſclat & ſplendeur, elles ſeroient autant hayes, cõme elles ſont aimées : *Deſunt inopiæ multa, Auaritiæ omnia: in nullũ auarus bonus eſt in ſe peßimus*

4. *Paßion contraire à l'auarice.*

C'eſt vne autre contraire paſſion vicieuſe, de hayr & reietter les biens & richeſſes : c'eſt refuſer les moyens de bien faire, & practiquer pluſieurs vertus, & la peine qui eſt beaucoup plus grande à bien commander & vſer des richeſſes, que de n'en auoir point, ſe gouuerner mieux en l'abondance, qu'en la pauureté. En ceſte cy n'y a qu'vne eſpece de vertu, qui eſt ne raualler point de courage, mais ſe tenir ferme : En l'abondance y en a pluſieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à ſe garder, icy il y a auſſi à ſe garder, & puis à agir. Qui ſe deſpoüille des biens,

eſt

eſt bien plus quitte & à deliure pour vacquer aux choſes hautes de l'eſprit : c'eſt pourquoy pluſieurs & Philoſophes & Chreſtiens l'ont practiqué par grandeur de courage. Il ſe deſcharge auſſi de pluſieurs deuoirs & difficultez qu'il y a à bien & loyaumẽt ſe gouuerner aux biens, en leur acquiſition, conſeruation, diſtribution, vſage, emploite: qui le fait pour ceſte raiſon, fuit la beſongne, & au contraire des autres eſt foible de cœur, & luy dirois volontiers, vous les quittez, ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient vtiles, mais c'eſt que ne ſçauez vous en ſeruir, & en bien vſer: ne pouuoir ſouffrir les richeſſes, c'eſt pluſtoſt foibleſſe d'ame, que ſageſſe, dit Seneque.

De l'Amour Charnel.

CHAP. XXII.

C'Eſt vne fiéure & futieuſe paſſion que l'amour charnel, & tres-dãgereuſe à qui s'y laiſſe tranſporter, car où en eſt-il? Il n'eſt plus à ſoy: ſon corps aura mille peines à cercher le plaiſir, ſon eſprit mille gehennes à ſeruir ſon deſir, le deſir croiſſant deuiendra fureur: comme elle eſt naturelle, auſſi eſt elle violente & cõmune à tous, dont en ſon action elle égale & apparie les fols & les ſages, les hommes & les beſtes, elle abeſtit & abrutit toute la ſageſſe, reſolution, prudence, contemplation & toute operation de l'ame : De là Alexandre cognoiſſoit qu'il eſtoit mortel, comment auſſi du dormir, car tous deux ſupprimẽt les facultez de l'ame. 1. *Elle eſt forte naturelle & commune.*

La Philoſophie ſe meſle & parle librement de toutes choſes, pour en trouuer les cauſes, les iuger & regler, ſi bien fait la Theologie, qui eſt encores 2. *Pourquoy hãſenſe.*

plus pudique & retenuë: Pourquoy non, puis que tout eſt de ſa iurſdiction & cognoiſſance ? le ſoleil eſclaire ſur les fumiers ſans en rien tenir ou ſentir: s'effaroucher ou s'offenſer de paroles, eſt preuue de grand foibleſſe, ou d'eſtre touché de maladie. Cecy ſoit dit pour ce qui ſuit & autres pareils s'il y en a. Nature d'vne part nous pouſſe auec violence à ceſte action, tout le mouuement du monde ſe reſoult & ſe rend à ceſte accouplage de maſle & de femelle, & d'autre part nous laiſſe accuſer, cacher, & rougir pour icelle, comme inſolente, deſhonneſte. Nous l'appellons honteuſe & les parties qui y ſeruent honteuſes, pourquoy donc tant honteuſe, puis que tant naturelle, & (ſe tenant en ſes bornes) ſi iuſte, legitime, neceſſaire ? Et que les beſtes, ſont exemptes de ceſte honte? Eſt-ce à cauſe de la contenance qui ſemble laide ? Pourquoy laide, puis que naturelle? Au pleurer rire, macher, baailler, le viſage ſe contrefait encores plus: eſt-ce pour ſeruir de bride & d'arreſt à vne telle violence ? Parquoy donc nature cauſe elle telle violence? Maisc'eſt au contraire, la honte ſert d'aiguillon & d'allumette comme ſe dira: eſt-ce que les inſtrumens d'icelle ſe remuët ſans noſtre conſentement, voire cõtre noſtre volonté? Pour ceſte raiſon auſſi les beſtes en deuroient auoir honte, & tant d'autres choſes ſe remuent de ſoy meſme en nous ſans noſtre conſentement, qui ne ſont vicieuſes ni honteuſes, non ſeulement internes & cachez, comme le pouls & mouuement du cœur, arteres, poulmõs, les outils & parties qui ſeruent à l'appetit du manger, boire, deſcharger le cerueau, le ventre, & ſont leurs compreſſions & dilations outre & ſou-

Les mouuemens non volontaires.

uent contre noſtre aduis & volonté, teſmoin les eternuëmens, baaillemens, ſeignees, larmes, hoquet, & fluxions, qui ne ſont de noſtre liberté, cecy eſt du corps: L'eſprit oublie, ſe ſouuiẽt, croit, meſcroit, & la volonté meſmes qui veut ſouuent ce que nous voudrions qu'elle ne vouluſt pas: mais externes & apparentes: viſage rougit, pallit, bleſmit, le corps engreſſe & ameſgrit, le poil griſonne, noircit, blanchit, croiſt, ſe heriſſe, la peau fremit, ſans & contre noſtre conſentement: eſt-ce qu'en cela ſe monſtre plus au vray la pauureté & foibleſſe humaine? ſi fait-elle au manger, boire, douloir, laſſer, ſe deſcharger, mourir, dõt l'on n'a pas de honte. Quoy que ſoit, l'action n'eſt aucunement en ſoy & par nature, honteuſe, elle eſt vrayement naturelle, & non la honte, teſmoin les beſtes, que di-ie les beſtes? la nature humaine, dit la Theologie, ſe maintenant en ſon premier originel eſtat, n'y euſt ſenty aucune honte comme de fait, d'où vient la honte que de foibleſſe, & la foibleſſe que du peché, n'y ayant rien en nature & de ſoy honteux? N'eſtant la cauſe de ceſte honte en la nature, il la faut cercher ailleurs: Elle eſt donc artificielle. Seroit-ce point vne inuention forgee au cabinet de Venus, pour donner prix à la beſongne & en faire venir d'auantage l'enuie? C'eſt auec vn peu d'eau allumer plus de feu, comme fait le mareſchal, c'eſt conuier & embraſer l'enuie de voir que cacher, d'ouyr, & ſçauoir que c'eſt que de parler bas, & faire la petite bouche: c'eſt donner gouſt & apporter eſtime aux choſes que les traitter myſterieuſement, retenuëment, auec reſpect & pudeur. Au rebours vne laſche, facile, toute libre & ouuerte permiſſiõ &

commodité affadit, oſte le gouſt & la pointe.

3. *En quel ſens vicieuſe.* Ceſte action donc en ſoy & ſimplement prinſe, n'eſt point honteuſe ni vicieuſe, puis que naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions: voire ſi elle eſt bien conduite, iuſte, vtile, neceſſaire, pour le moins autant que le manger & boire. Mais ce qui la fait tant deſcrier, eſt que treſrarement y eſt gardée moderation, & que pour ſe faire valoir & paruenir à ſes exploicts, elle fait de grãds remuëmens, ſe ſert de tres-mauuais moyens: & entraine apres, ou bien fait marcher deuant, grande ſuitte de maux, tous pires que l'action voluptueuſe: les deſpens montent plus que le principal, c'eſt peſcher, comme l'on dit, en filets d'or & de pourpre. Et tout cela eſt purement humain, les beſtes qui ſuiuent la ſimple nature, ſont nettes de tout ce tracas: Mais l'art humain d'vne part en fait vn grand guare-guare: plante à la porte la honte pour en deſgouſter: d'autre part (ô la piperie) y eſchauffe & éguiſe l'enuie, inuente, remuë, trouble, & renuerſe tout pour y arriuer (teſmoin la poëſie qui ne rit point comme en ce ſubiect, & ſes inuentions ſont mouſſes en toute autre choſe) & trouue meilleure toute autre entrée, que par la porte, & legitime voye, & tout autre moyen eſcarté, que le commun du mariage. *Aduis & remedes particuliers contre ce vice ſont au l. 3. c. 41.*

Deſirs, Cupiditez.

CHAP. XXIII.

1. *Abiſme infini de deſirs.* IL ne naiſt, & ne s'eſleue point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de deſirs au cœur de l'homme: c'eſt vn abiſme, il eſt infiny, diuers, in-

constant, confus, & irresolu, souuent horrible & detestable, mais ordinairement vain & ridicule en ses desirs.

Mais auant toute œuure: ils sont biẽ à distinguer: Les vns sont naturels, ceux-cy sont iustes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sõt limitez & courts, l'on en voit le bout, selon eux personne n'est indigent, de ceux cy sera parlé cy apres au long, car ce ne sont à vray dire passions. Les autres sont outre nature, procedans de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, que nous pouuons, pour les distinguer par nom des autres, appellez cupiditez. Ceux-y sont purement humains, les bestes ne sçauent que c'est, l'homme seul est desreglé en ses appetits, ceux-cy n'ont point de bout, sont sans fin, ce n'est que confusion, *Desideria naturalia finita sunt, ex falsa opinione nascẽtia, vbi desinant non habent. Nullus enim terminus falso est: via eunti aliquid extremum est, error immensus est.* Dont selon eux personne ne peut estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous auons dit au commencement de ce chapitre, & que nous entendons icy en ceste matiere des passions. C'est pour ceux-cy que l'on suë & trauaille, *ad superuacua sudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on se tuë, l'on se noye, l'on se trahit, l'on se perd, dont a esté tres-bien dit: que cupidité estoit racine de tous maux. Or il aduient souuent (iuste punition) que cerchans d'assouuir ses cupiditez, & se saouler des biens & plaisirs de la fortune, l'on perd & l'on se priue de ceux de la nature: dõt disoit Diogenes à Alexandre apres auoir refusé son argent, que pour tout bien il se retiraſt de son Soleil.

2. *Distinction de desirs.*

Naturels necessaires l. 2. c. 6.

Non naturels.

Seneq.

Eſpoir, deſeſpoir.

CHAP. XXIIII.

LEs deſirs & cupiditez s'eſchauffent & redoublent par l'eſperance, laquelle allume de ſon doux vent nos fols deſirs, embraſe en nos eſprits vn feu d'vn eſpeſſe fumée, qui nous esblouyt l'entendement, & emportant auec ſoy nos penſees, les tient penduës entre les nuës, nous fait ſonger en veillant. Tant que nos eſperances durent, nous ne voulõs point quitter nos deſirs : c'eſt vn ioüet auec lequel nature nous amuſe. Au contraire quand le deſeſpoir s'eſt logé chez nous, il tourmente tellement noſtre ame, de l'opinion de ne pouuoir obtenir ce que nous deſirõs, qu'il faut que tout luy cede : & que pour l'amour de ce que nous penſons ne pouuoir obtenir, nous perdions meſmes le reſte de ce que nous poſſedons. Ceſte paſſion eſt ſemblable aux petits enfans, qui par deſpit de ce que l'on leur oſte vn de leurs ioüets, iettent les autres dedans le feu : elle ſe faſche contre ſoy-meſme, & exige de ſoy la peine de ſon malheur. Apres les paſſions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

De la Cholere.

CHAP. XXV.

1. Deſcription.

LA cholere eſt vne folle paſſion, qui nous pouſſe entierement hors de nous, & qui cerchant le moyen de repouſſer le mal qui nous menace, ou qui nous a deſia atteint, fait boüillir le ſang en no-

ſtre cœur, & leue de furieuſes vapeurs en noſtre eſprit, qui nous aueuglent, & nous precipitẽt à tout ce qui peut contenter le deſir que nous auons de nous venger. C'eſt vne courte rage, vn chemin à la manie: par ſa prompte impetuoſité & violence, elle emporte, & ſurmonte toutes paſſions, *repentina & vis vniuerſa eius eſt.*

Les cauſes qui diſpoſent à la cholere, ſont foi- 1.
bleſſe d'eſprit, comme nous voyons par experience *Ses cauſes.*
les femmes, vieillards, enfans, malades eſtre plus
choleres, *iuualidum omne natura querulum eſt*: l'on
ſe trompe de penſer qu'il y a du courage, où y a
de la violence: les mouuemens violens reſſem-
blent aux efforts des enfans & des vieillards qui 2.
courent quand ils penſent cheminer, il n'y a rien
ſi foible qu'vn mouuement deſreglé, c'eſt laſcheté
& foibleſſe que ſe cholerer. Maladie d'eſprit, qui
le rend tendre & facile aux coups, cõme les parties
vlcerez au corps où la ſanté intereſſee s'eſtonne &
bleſſe de peu de choſe, *nuſquam ſine querela ægra ta-*
guntur: la perte d'vn denier ou l'omiſſion d'vn gain
met en cholere vn auare: vn rire, ou regard de ſa
femme, courrouce vn ialoux: Le luxe, la vaine de-
licateſſe, ou amour particulier, qui rend l'homme 3.
chagrin & deſpiteux, le met en cholere, pour peu
qu'il luy arriue mal à propos, *nulla res magis iracun-*
diam alit quam luxuria: cét amour de petites choſes,
d'vn verre, d'vn chien, d'vn oyſeau, eſt vne eſpece
de folie, qui nous trauaille, & nous iette ſouuent en
cholere: Curioſité trop grande, *qui nimis inquirit, ſe-*
ipſum inquietat: C'eſt aller queſter, & de gayeté de
cœur ſe ietter en la cholere, ſans attendre qu'elle 4.
vienne, *ſæpè ad nos ira venit, ſæpius nos ad illam:*

5. Legereté à croire le premier venu : Mais la prin-
6. cipale & formelle c'eſt l'opinion d'eſtre meſpriſé, & autrement traitté que ne deuons, ou de fait ou de parole & contenance : c'eſt d'où les choleres ſe pretendent iuſtifier.

Ses ſignes. Ses ſignes & ſymptomes ſont tres-manifeſtes, & plus que de toute autre paſſion, & ſi eſtranges qu'ils alterent & changent l'eſtat entier de la perſonne, la transforment & defigurent, *vt ſit difficile, vtrum magis deteſtabile vitium, aut deforme* : Les vns ſont externes, la face rouge & difforme, les yeux enflambez, le regard furieux, l'oreille ſourde, la bouche eſcumante, le cœur haletant, le pouls fort eſmeu, les venes enflees, la langue begayante, les dents ſerrees, la voix forte & enrouee, le parler precipité, bref elle met tout le corps en feu & en fiévre. Aucuns s'en ſont rompus les venes, l'vrine leur a eſté ſupprimee, la mort s'en eſt enſuyuie. Quel doit eſtre l'eſtat de l'eſprit au dedans, puis qu'il cauſe vn tel deſordre au dehors ? La cholere du premier coup en chaſſe & bannit loin la raiſon, & le iugement, afin que la place luy demeure toute entiere: puis elle remplit tout de feu, fumee, tenebres, bruit, ſemblale à celuy qui mit le maiſtre hors de maiſon, puis y mit le feu, & ſe bruſla vif dedans, & comme vn nauire qui n'a ni gouuernail ni patron, ni voiles ni auiron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents & tempeſtes, au milieu de la mer courroucee.

Similit.

4. *Ses effects.* Ses effects ſont grand, ſouuent bien miſerables & l'amentables: la cholere premieremẽt nous pouſſe à l'iniuſtice, car elle ſe deſpite & s'éguiſe par oppoſition iuſte, & par la cognoiſſance que l'on a de

s'eſtre courroucé mal à propos. Celuy qui eſt esbranlé & courroucé ſous vne fauſſe cauſe, ſi on luy preſente quelque bonne deffence ou excuſe, il ſe deſpite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas iræ, quaſi argumentũ ſit iuſtè iraſcendi, grauiter iraſci.* L'exemple de Piſo ſur ce propos eſt bien notable, lequel excellent d'ailleurs en vertu (ceſte hiſtoire eſt aſſez cogneuë) meu de cholere, en fit mourir trois iniuſtement, & par vne trop ſubtile accuſation les rendit coulpables pour en auoir trouué vn innocent contre ſa premiere ſentence. Elle s'eguiſe auſſi par le ſilence & la froideur, par où l'on penſe eſtre deſdaigné, & ſoy & ſa cholere : ce qui eſt propre aux femmes, leſquelles ſouuent ſe courroucent, afin que l'on ſe contrecourrouce, & redoublent leur cholere iuſques à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux : ainſi ſe monſtre bien la cholere eſtre beſte ſauuage, puis que ni par deffence ou excuſe, ni non par deffence, & ſilence elle ne ſe laiſſe gaigner ny adoucir. Son iniuſtice eſt auſſi en ce qu'elle veut eſtre iuge & partie, qu'elle veut que tous ſoient de ſon party, & s'en prend à tous ceux qui ne luy adherent. Secondement, pource qu'elle eſt inconſideree & eſtourdie, elle nous iette & precipite en de grands maux, & ſouuent en ceux meſmes que nous fuyons ou procurons à autruy, *dat pœnas dum exigit*, ou autres pires. Celle paſſion reſſemble proprement aux grãdes ruines, qui ſe rompent ſur ce, ſur quoy elles tombent : elle deſire ſi violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde à euiter le ſien : elle nous entraue & nous enlace, nous fait dire & faire choſes indignes, hon-

teuſes, & meſſeantes. Finalement elle nous emporte ſi outrément qu'elle nous fait faire des choſes ſcandaleuſes & irreparables, meurtres, empoiſonnemens, trahiſons, dont apres s'enſuiuent de grands repentis, teſmoin Alexandre le grand, apres auoir tué Clytus dont diſoit Pythagoras que la fin de la cholere c'eſtoit le commencement du repentir.

Ceſte paſſion ſe paiſt en ſoy, ſe flatte & ſe chatoüille, voulant perſuader qu'elle a raiſon, qu'elle eſt iuſte, s'excuſant ſur la malice & indiſcretion d'autruy, mais l'iniuſtice d'autruy ne la ſçauroit rendre iuſte, ny le dommage que nous receuons d'autruy, nous la rendre vtile: elle eſt trop eſtourdie pour rien faire de bien: elle veut guarir le mal par le mal: donner à la cholere la correction de l'offenſe, ſeroit corriger le vice par ſoy-meſme. La raiſon qui doit commander en nous ne veut point de ces officiers là, qui font de leur teſte ſans attendre ſon ordonnance: elle veut tout faire par compas, comme la nature: & pource la violence ne luy eſt pas propre. Mais quoy, direz vous, la vertu verra elle l'inſolence du vice, ſans ſe deſpiter? aura elle ſi peu de liberté, qu'elle ne s'oſe courroucer contre les meſchans? la vertu ne veut point de liberté indecente, il ne faut pas qu'elle tourne ſon courage contre ſoy, ni que le mal d'autruy la puiſſe troubler: le ſage doit auſſi bien ſupporter les vices des meſchans ſans colere, que leur proſperité ſans enuie. Il faut qu'il endure les indiſcretions des temeraires auec la meſme patience, que le medecin fait les iniures du phrenetique: il n'y a pas plus grande ſageſſe, ni plus vtile au monde, que d'endurer la

Folie d'autruy : car autrement il nous arriue que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faiſons noſtre. Cecy qui a eſté dit ſi au long de la cholere, conuient auſſi aux paſſions ſuyuantes, haine, enuie, vengeance, qui ſont choleres formées. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l.3.c.31.*

Hayne.

CHAP. XXVI.

HAyne eſt vne eſtrange paſſion, qui nous trouble eſtrangement & ſans raiſon, & qui a-il au monde qui nous tourmente plus que cela ? Par ceſte paſſion nous nous mettons en la puiſſance de ce que nous hayſſons, de nous affliger & vexer : la veuë nous en eſmeut les ſens, la ſouuenance nous en agite l'eſprit, & veillant & dormant. Nous nous le repreſentons auec vn deſpit & grincement de dents, qui nous met hors de nous, & nous deſchire le cœur, & par ce moyen receuons en nous meſmes la peine du mal que nous voulons à autruy : celuy qui hayt eſt patient, le hay eſt agent, au rebours du ſon des mots : le haineur eſt en tourment, le hay eſt à ſon aiſe. Mais que hayſſons-nous ? les hommes ? les affaires ? Certes nous ne hayſſons rien de ce que nous deuons : Car s'il y a quelque choſe à hayr en ce monde, c'eſt la hayne meſme, & ſemblables paſſions contraires à ce qui doit commander en nous : Il n'y a au monde que cela de mal pour nous. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont au l.3.c.32.*

Enuie.

CHAP. XXVII.

ENuie eſt ſœur germanie de la haine, miſerable paſſion & beſte farouche, qui paſſe en tourmẽt toutes les gehennes : c'eſt vn regret du bien que les autres poſſedent, qui nous ronge fort le cœur, elle tourne le bien d'autruy en noſtre mal : comment nous doit elle tourmenter, puis que & le bien & le mal y contribue ? Pendant que les enuieux regardent de trauers les biens d'autruy, ils laiſſent gaſter le leur, & en perdent le plaiſir. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l.3 c.33.*

Ialouſie.

CHAP. XXVIII.

1. *Qu'eſt-ce.* IAlouſie eſt paſſion preſque toute ſemblable & de nature & d'effect à l'enuie, ſinon qu'il ſemble que par l'enuie, nous ne conſiderons le bien qu'en ce qu'il eſt arriué à vn autre, & que nous le deſirõs pour nous : & la ialouſie eſt de noſtre bien propre, auquel nous craignons qu'vn autre participe.

2. *Sa foibleſſe.* Ialouſie eſt maladie d'ame foible, ſotte, & inepte, maladie terrible & tirannie, elle s'inſinuë ſous tiltre d'amitié, mais apres eſtre en poſſeſſion, ſur les meſmes fondemens de bien-veillance, elle baſtit vne haine capitale : la vertu, la ſanté, le merite, la reputation ſont les boute-feux de ceſte rage.

3. *Son venin.* C'eſt auſſi vn fiel qui corrompt tout le miel de noſtre vie : elle ſe meſle ordinairement és plus douces & plaiſantes actions : leſquelles elles rend ſi

aigres & ſi ameres que rien plus: elle change l'amour en haine, le reſpect en deſdain, l'aſſeurance, en deffiãce. Elle engendre vne curiolité pernicieuſe de ſe vouloir eſclaircir de ſon mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege: car ce n'eſt que le publier, arracher de l'ombre & du doute, pour le mettre en lumiere, & le trompeter par tout, & eſtendre ſon malheur iuſques à ſes enfans. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l.3.c.35.*

Vengeance.

CHAP. XXIX.

LE deſir de vengeance eſt premierement paſſion laſche & effeminée, d'ame foible & baſſe, preſſee & foulée, teſmoin que les plus foibles ames ſont les plus vindicatiues & malicieuſes, comme des femmes & enfans: Les fortes & genereuſes n'en ſentent gueres, la meſpriſent & deſdaignent, ou pource que l'iniure ne les touche pas, ou pource que l'iniuriant, n'eſt digne qu'on s'en remuë, l'on ſe ſent beaucoup au deſſus de tout cela, *indignus Cæſaris ira*: Les greſles, tonnerres, & tẽpeſtes, & tout le bruit qui ſe fait en l'air, ne trouble ni ne touche les corps ſuperieurs & celeſtes, mais ſeulement les inferieurs & caduques, ainſi les indiſcretions & petelances des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames: tous les grands, Alexandre, Ceſar, Epaminondas, Scipion, ont eſté ſi eſloignez de vengeance, qu'au contraire ils ont bien fait à leurs ennemis. 1. *Paſſion laſche.* *Similit.*

Secondement elle eſt cuiſante & mordante, comme vn ver qui ronge le cœur de ceux qui en ſont 2. *Cuiſante.*

infectez, les agite de iour, les recueille de nuict.

3. *Iniuſte.* Elle eſt auſſi pleine d'iniuſtice, car elle tourmente l'innocent, & adiouſte affliction : c'eſt à faire à celuy qui a fait l'offence de ſentir le mal & la peine, qui donne au cœur le deſir de vengeance, & l'offenſé s'en va charger, comme s'il n'auoit pas aſſez de mal de l'iniure ià receuë, tellement que ſouuent & ordinairement, cependant que ceſtui-ci ſe tourmente à cercher les moyens de la vengeance, celuy qui a fait l'offence rit & ſe donne du bon temps. Mais elle eſt bien plus iniuſte encores aux moyens de ſon execution, laquelle ſouuent ſe fait par trahiſons & vilains artifices.

4. *Dangereuſe.* Finalement l'execution outre qu'elle eſt penible elle eſt tres-dangereuſe, car l'experience nous apprend, que celuy qui cerche à ſe venger, il ne fait pas ce qu'il veut, & ſon coup ne porte pas : mais ordinairement il aduient ce qu'il ne veut pas, & penſant creuer vn œil à ſon ennemy, il ſe creue tous les deux, le voila en crainte de la iuſtice, & des amis de ſa partie, en peine de ſe cacher & fuyr de lieu en autre.

5. *Tuer n'eſt pas ſe venger.* Au reſte tuer & acheuer ſon ennemy, ne peut eſtre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de coüardiſe & de crainte: ſe venger c'eſt le battre, le faire bouquer, & non pas l'acheuer: le tuant l'on ne luy fait pas reſſentir ſon courroux, qui eſt la fin de la Vengeance. Voila pourquoy l'on n'attaque pas vne pierre, vne beſte, car elles ſont incapables de gouſter noſtre reuanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y ſoit pour en receuoir du plaiſir, & le vengé pour ſentir & ſouffrir du deſplaiſir, & de la repentance. Eſtant tué il ne s'en

peut repentir, voire il eſt à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur eſt ſouuent en peine & en crainte. Tuer donc eſt teſmoignage de coüardiſe, & de crainte, que l'offensé ſe reſſentant du deſplaiſir nous recerche de pareille : l'on s'en veut deffaire du tout, & ainſi c'eſt quitter la fin de la vengeance, & bleſſer ſa reputation, c'eſt vn tour de precaution & non de courage, c'eſt y proceder ſeurement, & non honorablement, *qui occidit longè non vlciſcitur, nec gloriam aſſequitur. Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 34.*

Cruauté.

CHAP. XXX.

C'Eſt vn vilain & deteſtable vice que la cruauté, & contre nature, dont auſſi eſt-il appellé inhumanité. 2. *Laſche & coüarde.*

La cruauté vient de foibleſſe & laſcheté, *omnis ex infirmitate feritas eſt*, & eſt fille de coüardiſe, la vaillance s'exerce ſeulement contre la reſiſtance, & s'arreſte voyant l'ennemy à ſa mercy : *Romana virtus, parcere ſubiectis, debellare ſuperbos.* La laſcheté ne pouuant eſtre de ce roolle, pour dire qu'elle en eſt, prend pour ſa part le ſang & le maſſacre: les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, & officiers du bagage. Les cruels, aſpres & malicieux ſont laſches & poltrons : les tyrans ſont ſanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuuent s'aſſeurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offenſer, dont ils s'attaquent à tous iuſques aux femmes: car ils craignent tous, *cuncta ferit dum cuncta timet*: les chiens coüards, mordẽt & deſchirent dans la maiſon les peaux des beſtes ſau-

uages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres ciuiles & populaires si cruelles, sinon que c'est la canaille & lie du peuple qui les mene? l'Empereur Maurice aduerty qu'vn soldat Phocas le deuoit tuer, s'enquit qu'il estoit, & de quel naturel, & luy ayant esté dit par son gendre Philippes, qu'il estoit lasche & coüard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de maligoité interne d'ame, qui se plaist & delecte au mal d'autruy: monstres, comme Caligula.

Tristesse
CHAP. XXXI.

I. *Description.*

TRistesse est vne lãgueur d'esprit, & vn descouragement engendré par l'opinion que nous auons de estre affligez de grãds maux: c'est vne dãgereuse ennemie de nostre repos, qui flestrit incontinent nostre ame, si nous n'y prenõs garde, & nous oste l'vsage de discours, & le moyen de pouruoir à nos affaires, & auec le tẽps enroüille & moisit l'ame, abastardit tout l'homme, endort & assoupit sa vertu, lors qu'il se faudroit esueiller pour s'opposer au mal qui le mene & le prelle, mais il faudroit descouurir la laideur & folie, & les pernicieux effects, voire, l'iniustice qui est en ceste passion coüarde, basse & lasche, afin d'aprendre à la hayr & fuyr de toute sa puissance cõme tres-indigne des sages, selon la doctrine des Stoïciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couure de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la plus part du monde tasche à l'honorer & fauoriser: ils en habillẽt la sagesse, la vertu, la conscience.

Or

Or premierement tant s'en faut qu'elle ſoit naturelle, comme elle veut faire croire, qu'elle eſt partie formelle & ennemie de la nature, ce qui eſt aiſé à monſtrer. Quant aux triſteſſes ceremonieuſes & dueils publics tant affectez & practiquez par les anciens & encores à preſent: (Cecy ne touche point l'honneſteté & moderation des obſeques & funerailles, ni ce qui eſt de la pieté & religion) quelle plus grande impoſture & plus vilaine happelourde pourroit-on trouuer par tout ailleurs? combien de feintes, & mainеs contrefaites & artificielles auec couſt & deſpenſe, & en ceux-là à qui le fait touche & qui ioüent le ieu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux; Mais encor pour accroiſtre la foule, on loüe des gens, pour venir pleurer & ietter des cris & des pleintes qui ſont au ſçeu de tous, toutes feintes & extorquees auec argent, & larmes qui ne ſont iettees que pour eſtre veuës, & tariſſent ſi toſt qu'elles ne ſont plus regardees: où eſt-ce que nature apprend cela? Mais qu'eſt ce que nature abhorre & cõdamne plus? c'eſt l'opinion (mere nourice comme dit eſt, de la pluſpart des paſſions) tyrannique, fauſſe & populaire, qui enſeigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et ſi l'on ne peut trouuer des larmes & triſtes mines chez ſoy, il en faut achapter à beaux deniers comptans chez autruy, tellement que pour bien ſatisfaire à ceſte opinion, faut entrer en grande deſpenſe, de laquelle Nature, ſi nous la voulons croire, nous deſchargeroit volontiers. Eſt-ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raiſon, forcer & corrompre la nature, proſtituer ſa virilité, & ſe mocquer du monde, & de ſoy

2. *Nõ naturelle.*

Dueils publics?

meſme, pour s'aſſeruir au vulgaire, qui ne produit qu'erreur, & n'eſtime rien qui ne ſoit fardé & deſguiſé ? Les autres triſteſſes particulieres ne ſont non plus de la nature comme il ſemble à pluſieurs: car ſi elles procedoient de la Nature, elles ſeroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu pres tous eſgalement : or nous voyons que les meſmes choſes qui attriſtent les vns, reſiouyſſent les autres, qu'vne prouince & vne perſonne rit de ce dont l'autre pleure : que ceux qui ſont prés des autres qui ſe lamentent, les exhortent à ſe reſoudre & quitter leurs larmes. Eſcoutez, la pluſpart de ceux qui ſe tourmentent, quand vous auez parlé à eux, ou qu'eux meſmes ont prins le loiſir de diſcourir ſur les paſſions, ils confeſſent que c'eſt folie que de s'attriſter ainſi: & louëront ceux qui en leurs aduerſitez auront fait teſte à la fortune, & oppoſé vn courage maſle & genereux à leur affliction. Et il eſt certain que les hommes n'accommodent pas leur dueil à leur douleur, mais l'opinion de ceux auec leſquels ils viuent: & ſi l'on y regarde bien, l'on remarquera que c'eſt l'opinion, qui pour nous ennuyer, nous repreſente les choſes qui nous tourmentent, ou pluſtoſt qu'elles ne doiuent, mais par anticipation, crainte & apprehenſion de l'aduenir : ou plus qu'elles ne doiuent.

Particuliers.

Mais elle eſt bien contre nature puis qu'elle enlaidit & efface tout ce que nature a mis en nous de beau & d'aimable, qui ſe fond à la force de cette paſſion, comme la beauté d'vne perle ſe diſſoult dedans le vinaigre : c'eſt pitié lors que de nous voir, nous en allons la teſte baiſſée, les yeux fichez

3. Contre nature.

en terre, la bouche ſans parole, les membres ſans mouuemens, les yeux ne nous ſeruent que pour pleurer: & diriez que nous ne ſommes rien que des ſtatuës ſuantes, & comme Niobé, que les Poëtes diſent auoir eſté conuertie en pierre, par force de pleurer.

Or elle n'eſt pas ſeulement cõtraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encores à Dieu, car qu'eſt-elle autre choſe qu'vne plainte temeraire & outrageuſe contre le Seigneur de l'vniuers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choſes qui ſont ſous le ciel de la Lune ſont muables & periſſables? ſi nous ſçauons ceſte loy, pourquoy nous tourmentons nous? ſi nous ne la ſçauons, dequoy nous plaignons-nous, ſinõ de noſtre ignorance de ne ſçauoir ce que nature a eſcrit par tous les coins du monde? Nous ſommes icy non pour donner la loy, mais pour la receuoir, & ſuiure ce que nous y trouuõs eſtably, & nous tourmentant au contraire, ne ſert que nous dõner double peine. 4. *Iniuſte, & impie.*

Apres tout cela, elle eſt tres-pernicieuſe & dõmageable à l'homme: & d'autant plus dangereuſe, qu'elle nuit ſous couleur de profiter: ſous vn faux ſemblant de nous ſecourir, elle nous offence: de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce iuſques aux cœur: & ſes coups ſont d'autant plus difficiles à parer & ſes entreprinſes à rompre, que c'eſt vn ennemy domeſtique, nourry & eſleué chez nous, que nous auons meſmes engendré pour noſtre peine. 5. *Pernicieuſe.* 6. *Externemens meſſeante, effeminée.*

Au dehors par ſa deformité & contenance nouuelle, toute alterée & contrefaite, elle deſhonore & infame l'homme: quand elle entre

chez nous, elle nous remplit de honte, tellement que nous n'oſons nous monſtrer en public, voire meſme en particulier à nos amis : depuis que nous ſommes vne fois ſaiſis de ceſte paſſion, nous ne cerchons que quelque coin, pour nous accroupir & muſſer de la veuë des hommes. Qu'eſt-ce à dire cela ? ſinon qu'elle ſe condamne ſoy-meſmes, & recognoit combien elle eſt indecente ? ne direz vous pas que c'eſt quelque femme ſurprinſe en deſbauche, qui ſe cache & craint d'eſtre recogneuë? Apres regardez ſes veſtemens & ſes habits de dueil eſtrãges & effeminez, qui monſtrent que la triſteſſe oſte tout ce qu'il y a de maſle & genereux, & nous donne toutes les contenances & infirmitez des femmes. Auſſi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui eſtoient en dueil : & dit quelqu'vn que la triſteſſe rend les hommes Eunuques: les loix Romaines premieres plus maſles & genereuſes, deffendoient ces effeminées lamentations, trouuant horrible de ſe deſnaturer de ceſte façon, & faire choſe contraire à la virilité, permettant ſeulement ces premieres larmes qui ſortent de la premiere pointe, d'vne freſche & recente douleur, qui peuuent tomber meſmes des yeux des Philoſophes, qui gardent auec l'humanité la dignité : qui peuuent tomber des yeux, ſans que la vertu tombe du cœur.

7. *Internemens.* Or non ſeulement elle fane le viſage, change & deſguiſe deshonneſtement l'hõme au dehors : mais penetrant iuſques à la moüelle des os : *Triſtitia exſiccat oſſa*, fleſtrit auſſi l'ame, trouble ſon repos, rend l'hõme inepte aux choſes bonnes & dignes d'honneur, luy oſtant le gouſt, l'enuie, & la diſpoſition à

faire choſe qui vaille, & pour ſoy & pour autruy, & non ſeulement à faire bien, mais encore à le receuoir. Car meſmes les bonnes fortunes qui luy arriuent luy deſplaiſent : tout s'aigrit en ſon eſprit, comme les viandes en l'eſtomach desbauché: Bref elle enfielle noſtre vie, & empriſonne toutes nos actions.

Elle a ſes degrez, la grande & extréme, ou bien qui n'eſt pas du tout telle de ſoy, mais qui eſt arriuee ſubitement par ſurprinſe & chaude alarme, ſaiſit, tranſit, rend perclus de mouuement & ſentiment comme vne pierre, à l'inſtar de ceſte miſerable mere Niobé. 8. *Diſtinction.*

Dirriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Dont le peintre repreſente diuerſement, & par degrez le dueil des parens & amis d'Iphigenia en ſon ſacrifice, quand ſe vint au pere, il le peignit le viſage couuert, comme ne pouuant l'art ſuffiſamment exprimer ce dernier degré de dueil ? voire quelquefois tuë tout à fait: la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'eſt relaſchee, s'exprime par larmes, sãglots, ſouſpirs pleintes, *Curæ leues loquuntur, ingentes ſtupent.*

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 29.

Compaſſion.

CHAP. XXXII.

NOus ſouſpirons auec les affligez, cõpatiſſons à leur mal, ou pource que par vn ſecret conſentement nous participons au mal les vns des

autres, ou bien que nous craignons en nous mesmes, ce qui arriue aux autres.

2. *Foible & iniuste.*

Mais cecy se fait doublement, dont y a double misericorde: l'vne fort bonne, qui est de volonté, & par effect secourir les affligez sans se troubler ou affliger soy mesme, & sans se ramollir ou relascher de la Iustice ou de la Dignité. C'est la vertu tant recommandee en la Religion, qui se trouue aux Saincts & aux sages: l'autre est vne passion d'ame foible, vne sotte & feminine pitié qui vient de molleſſe, trouble d'esprit, loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses *Cha. 30.* (qui sont par consequent lasches & coüardes, comme a esté dit en la cruauté) qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produit des effects iniustes, ne regardant qu'à la fortune, estat, & condition presente, & non au fond & merite de la cause.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont au l. 3. c. 30.

Crainte.

CHAP. XXXIII.

1. *Description.*

LA crainte est l'apprehension du mal aduenir, laquelle nous tient perpetuellement en cer-uelle, & deuance les maux dont la fortune nous menace.

Nous ne parlons icy de la crainte de Dieu, tant recommandee en l'Escriture, ny mesmes de toute celle qui vient d'Amour, & est vn doux respect enuers la chose aimee, loüable aux subiects, & tous inferieurs enuers leurs superieurs: Mais de

la vicieuſe qui trouble & afflige, qui eſt l'engeance de peché, beſſonne de la honte, toutes deux d'vne ventrée, ſorties du maudit & clandeſtin mariage de l'eſprit humain, auec la perſuaſion diabolique: *Timeo eo quod nudus eſſem & abſcondi me.*

C'eſt vne paſſion fauſſe & malicieuſe, & ne peut rien ſur nous qu'en nous trompant & ſeduiſant: elle ſe ſert de l'aduenir, où nous ne voyons goutte, & nous iette là dedans comme dedans vn lieu obſcur, ainſi que les larrons font la nuict: afin d'entreprendre ſans eſtre recogneus, & donner quelque grand effroy auec peu de ſubiect: & là elle nous tourmente auec des maſques de maux, comme on fait des fées aux petits enfans, maux qui n'ont que vne ſimple apparence, & n'ont rien en ſoy pour nous nuire, & ne ſont maux que pource que nous les penſons tels: C'eſt la ſeule apprehenſion que nous en auons, qui nous rend mal ce qui ne l'eſt pas, & tire de noſtre bien meſmes, du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les iours, qui de crainte de deuenir miſerables le ſont deuenus tout à fait, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier, combien de malades de peur de l'eſtre? Tel a tellement apprehendé que ſa femme luy fauſſoit la foy, qu'il en eſt ſeché de langueur: tel a tellement apprehendé la pauureté, qu'il en eſt tombé malade. Bref, il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir; & ainſi peut-on dire de tout ce que nous craignons, ou de la pluſpart: la crainte ne ſert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons. Certes la crainte eſt de tous maux le plus grand & le plus faſcheux,

2. *Sa malice & tyrannie.*

car les autres maux ne ſont maux que tãt qu'il ſont & la peine n'en dure que tant que dure la cauſe: mais la crainte eſt de ce qui eſt, & de ce qui n'eſt point, & de ce qui parauenture ne ſera iamais, voire quelquesfois de ce qui ne peut du tout eſtre. Voila donc vne paſſion ingenieuſement malicieuſe & tyrannique, qui tire d'vn mal imaginaire, des vrayes & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuſe de courir au deuant des maux, & les deuancer par penſee & opinion.

3. La crainte non ſeulement nous remplit de maux & ſouuent à fauſſes enſeignes, mais encores, elle gaſte tout le bien que nous auons, & tout le plaiſir de la vie, ennemie de noſtre repos: il n'y peut auoir plaiſir de iouyr du bien que l'on craint de perdre, la vie ne peut eſtre plaiſante ſi l'on craint de mourir, le bien, diſoit vn ancien, ne peut apporter plaiſir, ſinon celuy à la perte duquel on eſt preparé.

4. C'eſt auſſi vne eſtrange paſſion, indiſcrette & inconſiderée: elle vient auſſi ſouuent de faute de iugement, que de faute de cœur: elle vient des dangers, & ſouuent elle nous iette dedans les dangers: Car elle engendre vne faim inconſiderée d'en ſortir, & ainſi nous eſtonne, trouble, & empeſche de tenir l'ordre qu'il faut pour en ſortir: elle apporte vn trouble violent, par lequel l'ame effrayée ſe retire en ſoy-meſme, & ſe debat pour ne voir le moyen d'éuiter le danger qui ſe preſente. Outre le grand deſcourageinent qu'elle apporte, elle nous ſaiſit d'vn tel eſtonnement, que nous en perdons le iugement: & ne ſe trouue plus de diſcours en nous, nous fait fuyr ſans qu'aucun nous pourſuyue, voire ſouuent nos amis & le ſecours, *adeo pauor etiam*

auxilia formidat. Il y en a qui en ſont venus inſenſez, voire meſmes les ſens n'ont plus leur vſage: nous auons les yeux ouuerts & n'en voyons pas, on parle à nous, & nous n'eſcoutons pas, nous voulons fuyr & ne pouuons marcher.

La mediocre nous donne des aiſles aux talons, la plus grande nous cloüe les pieds & les entraue. Ainſi la peur renuerſe & corrompt l'homme entier, & l'eſprit, *Pauor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat*, & le corps, *Obſtupui, ſteterunt que comæ, vox faucibus hæſit.* Quelquesfois tout à coup pour ſon ſeruice, elle ſe iette au deſeſpoir, nous remet à la vaillance, cõme la legion Romaine ſous le Conſul Sempronius contre Annibal, *Audacem fecerat ipſe timor.* Il y a bien des peurs & frayeurs ſans aucune cauſe apparente, & comme d'vne impulſion celeſte, qu'ils appellent terreurs paniques, *Terrores de cælo, araſcentibus hominibus præ timore*, telle qui aduint vne fois en la ville de Carthage: des peuples & des armees entieres en ſont quelquesfois frappees. Luc 21.

Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont au l.3.c.28.

SECONDE CONSIDERATION
de l'homme, qui eſt par comparaiſon de luy auec tous les autres animaux.

CHAP. XXXIV.

NOus auons conſideré l'homme tout entier & ſimplement en ſoy, maintenant conſiderons 1.

Comparaiſon vtile & en laquelle l'homme eſt ſuſpect.

le par comparaiſon auec les autres animaux, qui eſt vn tres-beau moyẽ de le cognoiſtre: Ceſte comparaiſon eſt de grande eſtenduë, force pieces, de grande ſcience & importance, tres-vtile, ſi elle eſt bien faite, mais qui la fera? l'homme? Il eſt partie, & ſuſpect, & de fait, il n'y procede pas de bonne foy. Cela ſe monſtre bien en ce qu'il ne tient point de meſure & de mediocrité: tantoſt il ſe met beaucoup au deſſus de tout & s'en dit maiſtre, deſdaigne le reſte: il leur taille les morceaux, & leur diſtribuë telle portion de facultez & de forces que bon luy ſemble. Tantoſt comme par deſpit il ſe met beaucoup au deſſous, il gronde, ſe pleint, iniurie nature comme cruelle maraſtre, ſe fait le rebut & le plus miſerable du monde. Or tous les deux ſont eſgalement contre raiſon, verité, modeſtie. Mais comment voulez vous qu'il chemine droitement & eſgallement auecques les autres animaux, veu qu'il ne le fait pas auec l'homme ſon compagnon, ni auec Dieu? comme ſe monſtrera. Elle eſt auſſi fort difficile à faire: car comment peut l'homme cognoiſtre les branſles internes & ſecrets des animaux, ce qui ſe remuë au dedans d'eux: Or eſtudions à la faire ſans paſſion.

Chap. de la preſomptiõ.

2. Premierement, la police du monde n'eſt point ſi fort ineſgale, ſi difforme & deſreiglee, & n'y a point ſi grande diſproportion entre ſes pieces que celles qui s'approchent & ſe touchent, ne ſe reſſemblent peu plus, peu moins. Ainſi y a-il vn grand voiſinage & couſinage entre l'homme, & les autres animaux. Ils ont pluſieurs choſes pareilles & communes: & ont auſſi des differences, mais non pas

si fort eloignées & dispareilles, qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au dessus, ni du tout au dessous: tout ce qui est sous le ciel, dit la Sagesse de Dieu, court mesme fortune. *Eccles.*

Parlons premierement des choses qui leur sont cõmunes, & à peu pres pareilles, qui son engẽdrer, nourrir, agir, mouuoir, viure, mourir, *Idem interitus hominis & iumentorum, & æqua vtriusque conditio.* Et ce sera contre ceux qui se pleignent, disans, que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nuë, sans couuert, sans armes, lié, garroté, sans instruction de ce qui luy est propre, là ou tous les autres sont reuestus de coquilles, gousses, escorces, poils, laine, bourre, plumes, escailles : Armez de grosses dents, cornes, griffes pour assaillir & deffendre : Instruicts à nager, courir, voler, chanter, cercher sa pasture: & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ni rien que pleurer, sans apprentissage & peine. Toutes ces pleintes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont iniustes & faussses, nostre peau est aussi suffisamment pourueuë contre les iniures du temps que la leur, tesmoin plusieurs nations (comme a esté dit) qui n'ont encor sceu que c'est que vestemens : & nous tenons aussi descouuertes les parties qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomac, les dames mesmes delicates, la poictrine. Les liaisons & emmaillottemens ne sont point necessaires, tesmoins les Lacedemoniens, & maintenant les Suisses, Allemans, qui habitent les pays froids, les Basques & les vagabonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est aussi commun aux bestes;

3. *Choses communes. Eccl. 4.*

1. *Nudité chap. 6.*

2. *Emmaillotement*

3. *Pleurer.* la pluſpart des animaux ſe pleint, gemit quelque temps apres leur naiſſance. Quant aux armes, nous
4. *Armes.* en auons de naturelles, & plus de mouuemens des membres, & en tirons plus de ſeruices naturellement, & ſans leçon. Si quelques beſtes nous ſurpaſſent en cét endroit, nous en ſurpaſſons pluſieurs aûtres. L'vſage du manger eſt auſſi en eux
4. *Manger* & en nous tout naturel, & ſans inſtruction. Qui doute qu'vn enfant arriué à la force de ſe nourrir, ne ſceuſt queſter ſa nourriture? Et la terre en produit & luy en offre aſſez pour ſa neceſſité, ſans autre culture & artifice, teſmoin tant de nations, qui
6. *Parler.* ſans labourage, induſtrie & ſoin aucun viuẽt plantureuſement. Quant au parler, l'on peut bien dire, que s'il n'eſt point naturel, il n'eſt point neceſſaire: mais il eſt commun à l'homme auec tous animaux. Qu'eſt-ce autre choſe que parler, ceſte faculté que nous leur voyons de ſe pleindre, ſe reſiour, s'entre-appeller au ſecours, ſe conuier à l'amour? Et comme nous parlons, par geſtes & mouuement des yeux, de la teſte, des mains, des eſpaules (en quoy ſe font ſçauans les muets) auſſi font les beſtes, comme nous voyons en celles, qui n'ont pas de voix, leſquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels: & comme à certaine meſure les beſtes nous entendent, auſſi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles, & elles à nous, & ſi nous ne nous entre-entendons parfaitement, à qui tient-il? à elles ou à nous? c'eſt à deuiner. Elles nous peuuent bien eſtimer beſtes par ceſte raiſon, comme nous elles: mais encores nous reprochent elles, que

nous ne nous entre-entendons pas nous meſmes. Nous n'entendons pas les Baſques, les Bretons, & elles s'entre-entendent bien toutes, non ſeulement de meſme eſpece, mais, qui plus eſt, de diuerſe : en certain abbayer du chien, le cheual cognoit qu'il y a de la cholere : & en autre voix il cognoit qu'il n'y en a point. Au reſte elles entrent en intelligence auec nous. En la guerre aux combats, les elephans, les chiens : les cheuaux s'entendent auec nous, font leurs mouuemens accordans à pourſuiure, arreſter, donner, reculer, ont paye, ſolde & part au butin, comme il s'eſt pratiqué en la nouuelle conqueſte des Indes. Voila les choſes communes à tous, & à peu prés pareilles. 7. *Intelligence mutuelle.*

Venons aux differences & aduantages des vns ſur les autres : l'homme eſt ſingulier & excellent en aucunes choſes par deſſus les animaux : & en d'autres les beſtes ont le deſſus, afin que toutes choſes ſoient ainſi entrelaſſees & enchaînées en ceſte generale police du monde, & de nature. Les aduantages certains de l'homme, ſont les grandes facultez de l'ame, la ſubtilité, viuacité, & ſuffiſance d'eſprit à inuenter, iuger, choiſir : la parole pour demander & offrir aide & ſecours, la main pour executer ce que l'eſprit aura de ſoy inuenté, & apprins d'autruy. La forme auſſi du corps, grande diuerſité de mouuemens des membres, dont il tire plus de ſeruice de ſon corps. 4. *Diffe-rẽces & aduantages.* *De l'homme.*

Les aduãtages des beſtes, certains & hors de diſpute, ſont ou generaux ou particuliers : les generaux ſont ſanté & vigueur du corps, beaucoup plus entiere, forte, & cõſtante en elles, parmy leſquelles 5. *Des beſtes.*

ne ſe trouue point tãt de borgnes, ſourds, boiteux, muets, maladifs, defectueux & mal nez comme parmy les hommes. Le ſerain ne leur nuit point, ne ſont ſubiettes aux defluxions d'où ſont cauſees preſques toutes maladies. L'hõme couuert de toict & de pauillon à peine s'en peut-il garder: Moderation d'appetits & d'actions, innocence, ſeurté, repos & tranquilité de vie, vne liberté pleine & entiere ſans honte, crainte, ni ceremonie aux choſes naturelles & licites (car l'homme eſt ſeul, qui a à ſe deſrober & ſe cacher en ſes actions, & duquel les deffauts & imperfections offenſent ſes compagnons) exemption de tant de vices & deſreglemens, ſuperſtition, ambition, auarice, enuie, les ſonges meſmes de nuict ne les trauaillent point cõme l'homme, ny tant de fantaſies & penſemens. Les particuliers ſont l'habitation & demeure pure, haute, ſaine, plaiſante des oyſeaux en la region de l'air: La ſuffiſance d'aucuns arts, comme de baſtir aux arondelles & autres oyſeaux, tiſtre & coudre aux aragnées, de la medecine en pluſieurs animaux, muſique aux Rouſſignols. Les effects & proprietez merueilleuſes, inimitables, voire inimaginables, comme la proprieté du poiſſon Remora à arreſter les plus grãds vaiſſeaux de mer, comme il ſe lit de la galere Capitaineſſe de Marc Anthoine, & le meſmes de celle de Caligula: de la Torpille à endormir les membres d'autruy bien eſloignez & ſans les toucher: de l'heriſſon à preſſentir les vents: du Cameleon & du Poulpe à prendre les couleurs. Les pronoſtiques comme des oyſeaux en leurs paſſages de contrée en autre, ſelon les ſaiſons diuerſes: de toutes beſtes meres à co-

Particuliers.

1.

2.

3.

gnoiſtre, de tous leurs petits qui doit eſtre le meilleur: car eſtant queſtion de les ſauuer du danger, ou rapporter au nid, elles commencent touſiours par le meilleur, qu'elles ſçauent & pronoſtiquent tel. En toutes ces choſes l'homme eſt de beaucoup inferieur, & en pluſieurs il n'y vaut du tout rien: l'on y peut adjouſter ſi l'on veut la longueur de vie, qui en certains animaux paſſe ſept ou huict fois le plus long terme de l'homme.

Les aduantages, que l'homme pretend ſur les beſtes, mais qui ſont diſputables, & qui peut eſtre, ſont au rebours pour les beſtes contre l'homme, ſont pluſieurs. Premierement les facultez raiſonnables, diſcours, ratiocination, diſcipline, iugement, prudence. Il y a icy deux choſes à dire, l'vne eſt de la verité du fait. C'eſt vne queſtion grande, ſi les beſtes sõt priuees de toutes ces facultez ſpirituelles: l'opinion qui tient qu'elles n'en ſont pas priuees, ains qu'elles les ont, eſt la plus authentique & plus vraye. Elle eſt tenuë des plus graues Philoſophes, meſmement de Democrite, Anaxagoras, des Stoïciens, Galien, Porphyre, Plutarque, ſouſtenuë par ceſte raiſon. La compoſition du cerueau, qui eſt la partie, de laquelle l'ame ſe ſert pour ratiociner, eſt toute pareille & meſmes aux beſtes qu'aux hommes, confirmee par experience. Les beſtes des ſinguliers concluent les vniuerſels, du regard d'vn homme ſeul cognoiſſent tous hommes, ſçauent conioindre & diuiſer & diſtinguer le bon du mauuais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire ſe liſent & ſe voyent, ſi l'on y veut bien prendre garde, pluſieurs traicts faits par les beſtes, qui ſurpaſſẽt la ſuffiſance, ſub-

6. *Auantages diſputables.*

1. *Ratiocination.*

Queſtiõ ſi les beſtes ratiocinẽt.

tilité & tout l'ẽgin du cõmun des hõmes: i'en veux icy rapporter quelques vns plus signalez. Le renard voulant passer sur la glace d'vne riuiere gelee applique l'oreille contre la glace, pour sentir s'il y a du bruit & si l'eau court au dessous, pour sçauoir s'il faut auancer ou reculer: dont s'en seruent les Tharaciens voulans passer vne riuiere gelee: Le chien pour sçauoir auquel des trois chemins se sera mis son maistre, ou l'animal qu'il cerche, apres auoir flairé ou s'estre asseuré des deux, qu'il n'y a passé, pour n'y sentir la trace, sans plus marchander ni flairer il s'essance dedans le troisiéme: Le mulet du Philosophe Thales portant du sel & trauersant vn ruisseau, se plongeoit dedans auec la charge, pour la rendre plus legere, l'ayant vne fois trouué telle, y estant par accident tombé, mais estant apres chargé de leine, ne s'y plongeoit plus. Plutarque dit auoir veu en vn batteau vn chien iettant dans vn vaisseau des cailloux, pour faire monter l'huile qui estoit trop basse. Autant s'en dit des corbeaux de Barbarie, pour faire monter l'eau quand elle est basse, & qu'ils veulent boire. De mesme les Elephans portans des pierres & pieces de bois bedans la folle, où vn autre leur compagnon se trouue engagé, pour luy aider à en sortir. Les bœufs des iardins royaux de Suze, apprins à faire cent tours de rouë à lentour d'vn puits, pour en tirer de l'eau, & en arrouser les iardins, n'en vouloient iamais faire dauantage, & ne failloient aussi iamais au conte. Toutes ces choses comment se peuuent elles faire sans discours & ratiocination, conionction & diuision? C'est en estre priué que ne cognoistre cela: la dexterité de tirer & arra-

arracher les dards & iauelots du corps auec fort peu de douleur qui eſt aux Elephans: le chien dont parle Plutarque, qui en vn ieu public ſur l'eſchaffaut contrefaiſoit le mort, tirant à la fin, tremblãt, puis ſe roidiſſant, ſe laiſſant entrainer, puis peu à peu ſe reuenant & leuant la teſte, faiſoit le reſſuſcité, tant de ſingeries & de tours eſtranges, que font les chiens des baſteleurs, les ruſes & inuentions, dequoy les beſtes ſe couurẽt des entrepriſes que nous faiſons ſur elles: la meſnagerie & grande prudence des formis à eſtendre au dehors leurs grains pour les eſuenter, ſeicher, afin qu'ils ne moiſiſſent & corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & ne ſe face ſemence: la police des mouches à miel, où y a ſi grande diuerſité doffices & de charges, & vne ſi grande conſtance.

7. *Oppoſition de l'inſtinct naturel.*

Pour rabatre tout cecy, aucuns malicieuſement rapportent toutes ces choſes à vne inclination naturelle, ſeruile & forcee: comme ſi les animaux agiſſoient par vne neceſſité naturelle à la façon des choſes inanimees, comme la pierre tombant en bas, le feu qui monte en haut: mais outre que ceia ne peut eſtre, ni entrer en imagination, car il faut enumeration des parties, comparaiſon, diſcours par conionction & diuiſion, & conſequences: auſſi ne ſçauroient-ils dire, que c'eſt que ceſte inclination & inſtinct naturel: ce ſont des mots qu'ils vſurpent mal à propos, pour ne demeurer ſourds & muets. Encores ce dire ſe retorque contre eux: car il eſt ſans cõparaiſon plus noble, honorable & reſſemblant à la diuinité d'agir par nature, que par art & apprentiſſage, eſtre conduit & mené par la main

de Dieu, que par la ſienne: reglément agir par naturelle & inéuitable condition, que reglement par liberté fortuite & temeraire.

Par ceſte oppoſition d'inſtinct naturel ils les veulent auſſi priuer d'inſtruction & diſcipline tant actiue que paſſiue, mais l'experience les deſmẽt: car elles la reçoiuent, teſmoin les pies, perroquets, merles, chiens, cheuaux, comme a eſté dit, & la dõnent, teſmoins les roſſignols, & ſur tout les Elephans, qui paſſent tous animaux en docilité, & toute ſorte de diſcipline & ſuffiſance.

8. Quant à ceſte faculté de l'eſprit, dont l'homme ſe glorifie tant, qui eſt de ſpiritualiſer les choſes corporelles & abſentes, les deſpoüillant de tous accidens, pour les conceuoir à ſa mode, *nam intellectum eſt in intelligẽte admodum intelligẽtis*, les beſtes en sõt de meſmes, le cheual accouſtumé à la guerre, dormant en ſa littiere tremouſſe & fremit, comme s'il eſtoit en la meſlée, conçoit vn ſon de tambour, de trompette, vne armée: le leurier en ſonge haletant, allongeant la queuë, ſecoüant les iarrets, conçoit vn lieure ſpirituel: les chiens de garde grondent en ſongeant, & puis iappent tout à fait, imaginant vn eſtranger arriuer. Pour cõclurre ce premier poinct il faut dire, que les beſtes ratiocinent, vſent de diſcours & iugemens, mais plus foiblement & imparfaitement que l'homme. Elles ſont inferieures en cela à l'hõme, & non pas qu'elles n'y ayent du tout point de part. Elles ſont inferieures à l'hõme, comme entre les hõmes, les vns ſont inferieurs aux autres, & auſſi entre les beſtes s'y trouue telle differẽce: mais encores y a-il plus grande difference entre les hommes: car comme ſe dira apres, il y a plus

grande diſtance d'hõme à homme, que d'homme à beſte. Mais pour tout cela l'on ne peut pas inferer vne eſgalité ou pariage de la beſte auec l'homme (combien que comme Ariſtote dit, il y a des hommes ſi foibles & hebetez, qu'ils ne different de la beſte que par la ſeule figure) & que l'ame brutale ſoit immortelle cõme l'humaine, ou l'humaine mortelle comme la brutale: ce ſont des illations malicieuſes. Car outre qu'en ceſte faculté de raiſonner l'hõme a vn tres-grãd aduantage par deſſus elles, encores y a-il d'autres facultez plus hautes & toutes ſpirituelles, par leſquelles l'homme eſt dit l'image & reſſemblance de Dieu, & eſt capable de l'immortalité, eſquelles la beſte n'a point de part, & ſont ſignifiees par l'intellect, qui eſt plus que la ratiocination ſimple. *Nolite fieri ſicut equus & mulus, in quibus non eſt intellectus.*

L'autre point à dire en ceſte matiere eſt, que ceſte préeminẽce & aduantage d'entendemẽt, & autres facultez ſpirituelles que l'homme pretend, luy eſt bien cher vendu, & luy porte plus de mal que de bien, car c'eſt la ſource principale des maux qui le preſſent: vices, paſſiõs, maladies, irreſolutiõ, trouble, deſeſpoir: dequoy sõt quittes les beſtes, à faute de ce grand aduantage, teſmoin le pourceau de Pyrrho, qui mangeoit paiſiblemẽt au nauire durãt la grande tẽpeſte, qui tranſiſſoit de peur toutes les perſonnes qui y eſtoient. Il ſemble que ces grãdes parties de l'ame ont eſté deſniees aux beſtes, à tout le moins retrãchees & baillees chetiues & foibles pour leur grand bien & repos, & donnees à l'homme pour ſon grand tourment: car par icelles il s'agite & trauaille, ſe faſche du paſſé, s'eſtonne & ſe

trouble pour l'aduenir: voire il imagine, apprehende & craint des maux qui ne ſont & ne ſerõt point. Les animaux n'apprehendẽt le mal, que lors qu'ils le ſentent : eſtans eſchappez ſont en pleine ſeureté & repos. Voila comment l'homme eſt le plus miſerable, par où l'on le penſoit plus heureux : dont il ſemble qu'il euſt mieux valu à l'homme, n'eſtre point doüé & garny de toutes ces belles & celeſtes armes, puis qu'il les tourne contre ſoy à ſon mal & à ſa ruine. Et de fait nous voyons que les ſtupides & foibles d'eſprit, viuent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les fort ſpirituels.

10. 2. *Seigneurie & commandement.*

Vn autre aduantage que l'homme pretend ſur les beſtes, eſt vne ſeigneurie & puiſſance de commander, qu'il penſe auoir ſur les beſtes : mais outre que c'eſt vn aduãtage, que les hommes meſmes ont & exercent les vns ſur les autres, encores cecy n'eſt-il pas vray. Car où eſt le commander de l'homme, & cét obeïr des beſtes ? C'eſt vne chimire : & les hommes craignent plus les beſtes, qu'elles ne font les hommes. L'hõme a bien à la verité grande prééminence par deſſus les beſtes, *vt præſit piſcibus maris, volatilibus cæli, beſtijs terræ.* Et c'eſt à cauſe de ſa belle & droite forme, de ſa ſageſſe & prerogatiue de ſon eſprit: mais non pas qu'il leur commande, ni qu'elles luy obeyſſent. *Geneſ. 1.*

11. 3 *Liberté, ſeruitude.*

Il y a encores vn autre aduãtage voiſin de ceſtuy-ci, pretendu par l'homme, qui eſt vne pleine liberté, reprochant aux beſtes la ſeruitude, captiuité, ſubiection, mais c'eſt bien mal à propos. Il y a bien plus de ſubiet & d'occaſion de le reprocher à l'homme, teſmoin les eſclaues, non ſeulement faits

par force, & ceux qui deſcendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, ou qui la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les eſcrimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs dames, les ſoldats à leurs Capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux beſtes: elles ne s'aſſeruiſſent iamais les vnes aux autres: ne vont point à la ſeruitude ny actiuement, ny paſſiuement, ny pour aſſeruir ny pour eſtre aſſeruies: & ſont en toutes façons plus libres que les hommes. Et ce que l'homme va à la chaſſe, prend, tuë, mange les beſtes, auſſi eſt-il prins, tué, mangé par elles à ſon tour, & plus noblement, de viue force, non par fineſſe & par art comme il fait: & non ſeulement d'elles, mais de ſon compagnon, d'vn autre homme, choſe bien vilaine: les beſtes ne s'eſſemblent point en troupe, pour aller tuer, deſtruire, rauager, & prendre eſclaue vne autre troupe de leurs ſemblables, comme font les hommes.

Le quatriéme & grand aduantage pretendu par l'homme eſt en la vertu, mais de la morale il eſt diſputable: (I'entens morale materiellement pour l'action externe) car formellement la moralité bonne ou mauuaiſe vertu & vice (qui ne peut eſtre ſans le franc arbitre, & eſt matiere de merite & demerite) ne peut eſtre en la beſte: la recognoiſſance, l'amitié officieuſe, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres: qui conſiſtent en ſocieté & conuerſation, ſont bien plus viues, plus expreſſes & conſtantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lyſimachus demeura ſur le lict de ſon maiſtre mort ſans vouloir iamais manger ne boi- 12. 4. Ver- tu.

re & ſe iette au feu où fut mis le corps de ſon maiſtre: & s'y laiſſa bruſler auec luy: tout le meſme en fit vn autre appartenant à vn certain Pirrhus : celuy du ſage Heſiode decela les meurtriers de ſon maiſtre: vn autre de meſme en la preſence du Roy Pirrhus & de toute ſon armee: vn autre qui ne ceſſa, comme afferme Plutarque, allant de ville en ville, iuſques à ce qu'il euſt fait venir en iuſtice le ſacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'hiſtoire eſt celebre du lion hoſte & nourricier d'Androdus eſclaue ſon medecin, qu'il ne voulut toucher, luy ayant eſté exposé, ce qu'Appian dit auoir veu à Rome. Vn Elephant ayant par cholere tué ſon gouuerneur, par repentance ne voulut plus viure, boire, ny manger. Au contraire, il n'y a animal au monde iniuſte, ingrat, meſcognoiſſant, traiſtre, perfide, menteur, & diſſimulé au prix de l'homme. Au reſte puis que la vertu eſt en la moderation de ſes appetits, & à brider les voluptez, les beſtes ſont bien plus reglees que nous, & ſe contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non ſeulement elles ne ſont point touchees ni paſſionnees de cupiditez non naturelles, ſuperfluës & artificelles, qui ſont vicieuſes toutes, & infinies, cõme les hommes qui y ſont pour la pluſpart tous plongez : mais encore aux naturelles, comme boire, & manger, l'accointance des maſles & femelles, elles y ſont beaucoup plus moderees & retenuës. Mais pour voir qui eſt plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la beſte, & faire à bon eſcient honte à l'hõme deuant la beſte, prenons la plus propre & conuenable vertu de l'hõme, c'eſt cõme porte ſon nom, l'humanité: cõme le plus eſtrange & contrai-

se vice, c'est cruauté. Or en cecy les bestes ont biẽ dequoy faire rougir l'hõme, en ces huit mots: Elles ne s'attaquẽt & n'offencent gueres ceux de leur genre: *Maior serpentum ferarúmq; concordia quàm hominum*: Ne se combattent que pour tres-grandes & iustes causes, deffense & cõseruatiõ de leur vie, liberté, & leurs petits: Auec leurs armes naturelles & ouuertes: par la seule viue force & vaillãce: d'vn à vn, cõme en duels, & non en trouppe ni par dessein: ont leurs combats courts & tost expediez, iusques à ce que l'vne soit blessee, ou qu'elle cede: & le combat finy, la querelle, la haine, & la cholere est aussi terminee. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme: pour des causes non seulement legeres, vaines, & friuoles, mais souuent iniustes: auec armes artificielles & traistresses: par fraudes & mauuais moyens: en trouppe & assemblee faite auec dessein: fait la guerre fort longuement, & sans fin iusques à la mort: & ne pouuant plus nuire, encores la hayne & cholere dure. *Humanité cruauté.*

12. *Conclusion de ceste seconde consideration.*

La conclusion de ceste comparaison est que vainement & mal l'hõme se glorifie tãt par dessus les bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles, cõme est principalement la viuacité de l'esprit & de l'entendement, & les grandes facultez de l'ame: aussi en eschãge est-il subiet à mille maux, dõt les bestes n'en tiennent rien, inconstance, irresolution, superstition, soin penible des choses à venir, ambition, auarice, enuie, curiosité, detractiõ, mensonge, vn mõde d'apetits desreglez, de mescõtentemens & d'ennuis. Cét esprit, dont l'homme fait tant de feste, luy apporte vn million de maux, & plus lors qu'il s'agite & s'efforce. Car non seule-

ment il nuit au corps, trouble, rompt, & laisse la force & les fonctions corporelles, mais encores soy mesmes s'empesche. Qui iette les hommes à la folie, à la manie, que la pointe, l'agilité, & la force propre de l'esprit? les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & viues agitations de l'esprit, comme des plus grandes amitiez naissent les plus grandes inimitiez: & des santez vigoureuses, les mortelles maladies. Les melancholiques, dit Platon, sont plus capables de science & de sagesse, mais aussi de folie. Et qui bien regardera, trouuera qu'aux eleuations & saillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie: ce sont à la verité choses fort voisines.

Folie, manie, voyés cy dessus c. 14. art. 15.

13. *Exhortation.* Pour simplement viure bien selon nature, les bestes sont de beaucoup plus aduãtagees: viuent plus libres, asseurees, moderees, contentes. Et l'homme est sage qui les considere, qui s'en fait leçon & son profit: en ce faisant il se forme à l'innocence, simplicité, liberté, & douceur naturelle, qui reluit, aux bestes, & est toute alteree & corrompuë en nous par nos artificielles inuentions & desbauches, abusans de ce que nous disons auoir par dessus elles, qui est l'esprit & iugement. Et Dieu tant souuent nous renuoye à l'escole, & à l'exemple des bestes: du Milan, de la Cigoigne, Arondelle, Torterelle, Fourmy, du Bœuf & de l'Asne, & de tant d'autres. Au reste il se faut souuenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fust-ce que parce qu'elles sont à vn mesme maistre, & de mesme famille que nous: il est indigne d'vser de cruauté enuers elles, nous deuons la iustice aux

hommes, la grace & la benignité enuers les autres creatures, qui en ſont capables.

TROISIESME CONSIDERATION *de l'homme, qui eſt par ſa vie.*

Eſtimation, briefueté, deſcription de la vie humaine, & ſes parties.

CHAP. XXXV.

C'Eſt vn premier & grand poinct de ſageſſe, de ſçauoir bien iuſtement eſtimer la vie, la tenir & conſeruer, la perdre ou quitter, la garder & conduire, autant & comme il faut : il n'y a peut-eſtre choſe en quoy l'on faille plus, & où l'on ſoit plus empeſché. Le vulgaire ſot, imperit : l'eſtime vn ſouuerain bien, & la prefere à toutes choſes, iuſques à la racheter, & l'allonger de quelque delay, à toutes les conditions que l'on voudra, penſant qu'elle ne ſçauroit eſtre trop cherement achetee : car c'eſt tout : c'eſt ſon mot, *virâ nihil carius*, il eſtime & aime la vie pour l'amour d'elle meſme, il ne vit que pour viure. Ce n'eſt merueille s'il faut en tout le reſte, & s'il eſt tout confit en erreurs, puis que dés l'entrée & en ce premier point fondamental, il ſe meſconte ſi lourdement. Elle pourroit bien auſſi eſtre trop peu eſtimée, par inſuffiſante ou orgueilleuſe meſcognoiſſance : car tombant en bonnes & ſages mains, elle peut eſtre inſtrument treſvtile à ſoy & à autruy. Et ne puis eſtre de cét aduis prins tout ſimplement, qui dit, qu'il eſt tres-bon de n'eſtre point, & que la meilleure vie eſt la plus

1. *De l'eſtimation & valeur de la vie.*

courte, *optimum non nasci, aut quàm citissimè aboleri.* Et n'eſt aſſez ny ſagement dit, quel mal & qu'importe quand ie n'euſſe iamais eſté ? On luy peut repliquer, où ſeroit le bien qui en eſt venu, & n'eſtant aduenu, ne fait-ce pas eſtre mal ? C'eſt eſpece de mal que faute de bien, quel qu'il ſoit, encores que non neceſſaire : ces extremitez ſont trop extrémes & vicieuſes, bien qu'ineſgalement : mais
Senec. ſemble-il bien vray ce qu'a dit vn Sage, que la vie eſt vn tel bien que perſonne n'en voudroit, ſi l'on eſtoit bien aduerty que c'eſt, auant la prendre. *Vitam nemo acciperet ſi daretur ſcientibus.* Bien va que l'on y eſt dedans, auant qu'en voir l'entrée, l'on y eſt porté tout à veuglettes : or ſe trouuant dedans, les vns s'y acoquinent ſi fort qu'à quelque prix que ce ſoit, ils n'en veulent pas ſortir : les autres ne font que gronder & ſe deſpiter : Mais les Sages voyans que c'eſt vn marché qui eſt fait ſans eux (car l'on ne vit, ny l'on ne meurt pas, quand, ny comme l'on veut) que bien qu'il ſoit rude & dur, ce n'eſt toutesfois pour touſiours, ſans regimber & rien troubler s'y accommodent comme ils peuuent, & s'y conduiſent tout doucement, faiſans de neceſſité vertu, qui eſt le trait de ſageſſe & habileté, & ce faiſant viuent autant qu'ils doiuent, & non pas tant qu'ils peuuent comme les ſots. Car il y a temps de viure, & temps de mourir : & vn bon mourir vaut mieux qu'vn mal viure, & vit le ſage tant que le viure vaut mieux que mourir : la plus longue vie n'eſt pas touſiours la meilleure.

De cecy voyez chap. 11. du l. 2.

2. *De la lõgueur &*

Tous ſe pleignent fort de la brefueté de la vie humaine, non ſeulement le ſimple populaire, qui n'en voudroit iamais ſortir, mais encore qui eſt plus

eſtrange, les grãds & ſages en font le principal chef de leurs plaintes. A vray dire la plus grande partie d'icelle eſtant diuertie & employee ailleurs, il ne reſte quaſi rien pour elle, car le tẽps de l'enfance, vieilleſſe, dormir, maladies d'eſprit ou de corps, & tant d'autres eſt inutil & impuiſſant à faire choſe qui vaille, eſtant defalqué & rabbatu, le reſte eſt peu : toutesfois ſans y oppoſer l'opinion contraire, qui tiẽt la brefueté de la vie pour vn tres-grand bien & don de nature, il ſemble que ceſte pleinte n'a gueres de iuſtice ne de raiſon, & vient pluſtoſt de malice. Que ſeruiroit vne plus longue vie? pour ſimplement viure, reſpirer, manger, boire, voir ce monde? que faut-il tant de temps? Nous auons tout veu, ſçeu, gouſté en peu de temps : le ſçachant, le vouloir touſiours ou ſi long temps practiquer, & touſiours recommencer, à quoy eſt bon cela? Qui ne ſe ſouleroit de faire touſiours vne meſme choſe? s'il n'eſt faſcheux, pour le moins eſt il ſuperflu : c'eſt vn cercle roulant où les meſmes choſes ne font que reculer & s'approcher, c'eſt touſiours recõmencer & retiſtre meſme ouurage. Pour y apprendre & profiter d'auantage, & paruenir à plus ample cognoiſſance & vertu, ô les bõnes gens que nous ſommes, qui ne nous cognoiſtroit? nous meſnageõs tres-mal ce que l'õ nous baille, & en perdons la pluſpart, l'employans non ſeulement à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis nous allons crier & nous pleindre que l'on ne nous en baille pas aſſez. Et puis que ſert ce tant grand amas de ſciẽce & d'experience, puis qu'il en faut en fin deſloger, & deſlogeãt tout à vn coup oublier & perdre tout, ou bien mieux, & autrement ſçauoir

breſueté de vie.

tout? Mais dis-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme : ie laisse les fables qui sont en cela, mais soit ainsi, aussi y en a-il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne viuent le quart de l'homme, & peu y en a-il qui arriuent à son terme. Par quel droit, raison, ou priuilege, faut-il que l'homme viue plus long temps que tous? pource qu'il employe mieux, & à choses plus hautes & plus dignes sa vie? Par ceste raison il doit moins viure que tous, il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance, & tout desreglement de mœurs, comme a esté dit & monstré cy dessus en la comparaison de luy auec les bestes, tellement que comme ie demandois tantost, *à quoy seruiroit vne plus longue vie?* maintenant ie dy, & quels maux au monde si la vie de l'homme estoit fort longue? que n'entreprendroit-il, puis que la brefueté qui luy couppe le chemin, & luy rompt le dé, comme l'on dit, & l'incertitude d'icelle, qui oste tout courage, ne le peut arrester, viuant comme s'il auoit tousiours à viure? Il craint bien d'vne part se sentãt mortel, mais il ne se peut tenir de conuoiter, esperer, entreprendre, comme s'il estoit immortel. *Tanquam semper victuri viuitis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit: omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'a besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprinses & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir vne plus longue vie qu'à tous animaux? Il n'y a donc point de subiect à l'hõme de se pleindre, mais bien de se courroucer contre luy : nous auons assez de

Cha. 34.

Senec.

vie, mais nous n'en ſommes pas bons meſnagers: elle n'eſt pas courte, mais nous la faiſons telle: nous n'en ſommes pas neceſſiteux mais prodigues, *non inopes vitæ, ſed prodigi.* Nous la perdons, diſſipons, & en faiſons marché, comme de choſe de neant, & qui regorge : nous tombons tous en l'vne de cés trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vitæ pars elabitur malè agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Perſonne n'eſtudie à viure : l'on s'occupe pluſtoſt à toute autre choſe, on ne ſçauroit rien bien faire par acquit, ſans ſoin & attention. Les autres reſeruent à viure iuſques à ce qu'ils ne puiſſent plus viure, à iouyr de la vie alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, quelle folie & miſere? voire y en a qui ont pluſtoſt acheué que commencé à viure, & s'en vont ſans y auoir bien penſé: *quidam viuere incipiunt cùm deſinendum, quidam ante deſierunt quàm incipe-rent: inter cætera mala hoc quoque habet ſtultitia, ſemper incipit viuere.* *Senec. Voyez l. 3. cha. 6.*

3. *Deſcription de la vie humaine.*

La vie preſente n'eſt qu'vne entrée & iſſuë de comedie, vn flux perpetuel d'erreurs, vne tiſſeure d'aduëtures, vne ſuitte de miſeres diuerſes enchaînées de tous coſtez, il n'y a que mal qui coule, que mal qui ſe prepare, & le mal pouſſe le mal, comme la vague pouſſe l'autre, la peine eſt touſiours preſente, & l'ombre de bien nous deçoit, la beſtiſe & l'aueuglement poſſede le commencement de la vie, le milieu eſt tout en peine & trauail : la fin en douleur, mais toute entiere en erreur.

La vie humaine a ſes incommoditez & miſeres communes, ordinaires, & perpetuelles : elle en a auſſi de particulieres & diſtinctes, ſelon que ſes

parties, aage, & saisons sont differentes, enfance, ieunesse, virilité, vieillesse, chacunes a ses propres & particulieres tares.

5. *Comparaison de la ieunesse à la vieillesse.*

La plus part du monde parle plus honorablement & fauorablement de la vieillesse, comme plus sage, meure, moderée, pour accuser & faire rougir la ieunesse cõme vicieuse, fole, desbauchée, mais c'est iniustement : car à la verité les defauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre, & plus grands & importuns que de la ieunesse : elle nous attache encores plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi : auec le corps l'esprit s'vse & s'empire, & vient en fin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est vne maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections. On veut appeller sagesse vne difficulte d'humeurs, vn chagrin & desgoust des choses presentes, vne impuissance de faire comme deuãt: la sagesse est trop noble pour se seruir de tels officiers : vieillir n'est pas assagir, ni quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptez, c'est pource qu'elle est incapable de les gouster, comme le chien d'Esope, elle dit qu'elle n'en veut point, c'est pource qu'elle n'en peut iouyr, elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent, elles sont tousiours en ioyes & en feste, il ne faut pas que l'impuissance corrompe le iugement, lequel doit en la ieunesse cognoistre le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la ieunesse sont temerité, promptitude indiscrette, desbauche, & des-

bordement aux voluptez, qui ſont les choſes naturelles, prouenantes de ce ſang boüillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainſi excuſables : mais ceux de la vieilleſſe ſont bien autres. Les legers ſont vne vaine & caducque fierté, babil ennuyeux, humeurs eſpineuſes & inſociables, ſuperſtition, ſoin des richeſſes, lors que l'vſage en eſt perdu, vne ſotte auarice & crainte de la mort, qui vient proprement non de faute d'eſprit & de courage, comme l'on dit, mais de ce que le vieillard s'eſt longuement accouſtumé, accommodé, & comme acoquiné à ce monde, dont il l'ayme tant, ce qui n'eſt aux ieunes. Outre ceux-cy il y a enuie, malignité, iniuſtice: mais ce qu'il y a de plus ſot & ridicule en elle, eſt qu'elle ſe veut faire craindre & redouter, & pource tient-elle vne morgue auſtere, & deſdaigneuſe, penſant par là extorquer crainte & obeyſſance, mais elle ſe fait mocquer d'elle: car ceſte mine fiere & tyrannique, eſt receuë auec moquerie & riſee de la ieuneſſe, qui s'exerce à l'affiner & l'amuſer, & par deſſein & complot luy celer & deſguiſer la verité des choſes. Il y a tant de fautes d'vne part en la vieilleſſe, & tant d'impuiſſance de l'autre, & eſt ſi propre aux meſpris, que le meilleur acqueſt qu'elle puiſſe faire, c'eſt d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne ſont plus ſes armes. Il luy ſied tant mal de ſe faire craindre : & quand elle le pourroit, encores doit-elle pluſtoſt ſe faire aimer & honorer.

QVATRIESME CONSIDERATION *morale de l'homme par ſes mœurs, humeurs, conditions, bien vive & notable.*

Preface, contenant la generale peinture de l'homme.

1. TOutes les peintures & deſcriptions que les ſages, & ceux qui ont fort eſtudié en ceſte ſcience humaine, ont donné de l'homme, ſemblent toutes s'accorder & reuenir à marquer en l'homme quatre choſes, vanité, foibleſſe, inconſtance, miſere: l'appellant deſpoüille du temps, ioüet de la fortune, image d'inconſtance, exemple & monſtre de foibleſſe, tresbuchet d'enuie & de miſere, ſonge, fantoſme, cendre, vapeur, roſee du matin, fleur incontinent eſpanouye & fanée, vent, foin, veſſie, ombre, fueilles d'arbres emportées par le vent, or de ſemence en ſon cõmencement, eſponge d'ordures & ſac de miſeres en ſon milieu, puantiſe & viande de vers en ſa fin: bref la plus calamiteuſe & miſerable choſe du monde. Iob vn des plus ſuffiſans en ceſte matiere tant en theorique, qu'en practique, l'a fort au long deſpeinct, & apres luy Salomon, en leurs liures. Pline pour eſtre court ſemble l'auoir bien proprement repreſenté, le diſant eſtre le plus miſerable, & enſemble le plus orgueilleux de tout ce qui eſt au monde, *ſolùm vt certum ſit nihil eſſe certi, nec miſerius quicquam homine aut ſuperbius.* Par le premier mot (de miſerable) il comprend toutes ces precedentes peintures, & tout ce que les autres ont dit: mais en l'autre (le

plus

plus orgueilleux) touche vn autre grand chef bien important: & ſemble en ces deux mots auoir tout dit. Ce ſont deux choſes que ſe heurter & empeſcher, que miſere & orgueil, vanité & preſomptiõ: voila vne eſtrange & monſtrueuſe couſture que l'homme.

D'autant que l'homme eſt composé de deux pieces fort diuerſes, eſprit & corps, il eſt mal-aisé de le bien deſcrire entier & en blot. Aucuns rapportant au corps tout ce que l'on peut dire de mauuais de l'homme: le font excelllent & l'eſleuent par deſſus tout, pour le regard de l'eſprit: mais au contraire tout ce qu'il y a de mal, non ſeulement en l'homme, mais au monde, eſt forgé & produit par l'eſprit: y a bien plus de vanité, inconſtance, miſere, preſomption en l'eſprit, qu'au corps: auquel peu de choſe eſt reprochable au prix de l'eſprit; dont Democrite appelle cét eſcrit vn monde caché de miſeres, & Plutarque le prouue bien par vn liure expres, & de ce ſubiect. Or nous conſidererons icy l'homme plus au vif que n'auons encores fait, & le pincerons où il ne ſe demangeoit pas, & raportons tout à ces cinq poincts: vanité, foibleſſe, inconſtance, miſere, & preſomption, qui ſont ſes plus naturelles & vniuerſelles qualitez: mais les deux dernieres le touchent de plus prés. Au reſte il y a des choſes communes à pluſieurs des cinq, que l'on ne ſçait bien à laquelle l'attribuer pluſtoſt, & ſpecialement la foibleſſe & la miſere.

I. *Vanité.*

CHAP. XXXVI.

8. LA vanité eſt la plus eſſentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre choſe en l'homme : ſoit malice, malheur, inconſtance, irreſolutiõ (& de tout cela y en a touſiours à foiſon) tant cõme de vile inanité, ſottiſe et ridicule vanité. Dont rẽcontroit mieux Democrite ſe riant et mocquant par deſdain de l'humaine condition qu'Heraclite qui pleuroit & s'en donnoit peine, par où il teſmoignoit d'en faire compte & eſtime. Et Diogenes qui donnoit du nez, que Timon le hayneux et fuyard des hõmes. Pindare l'a exprimé plus au vif, que tout autre, par les deux plus vaines choſes du monde, l'appellant ſonge de l'ombre, σκείας ὄνειρος ἄνθρωπος.

C'eſt ce qui a pouſſé les ſages à vn ſi grand meſpris des hommes : dont leur eſtant parlé de quelque grand deſſein & belle entrepriſe, la iugeans telle, ſouloient dire, que le monde ne valloit pas que l'on ſe miſt en peine pour luy (ainſi reſpondit Statilius à Brutus luy parlant de la conſpiration contre Cæſar) que le ſage ne doit rien faire que pour ſoy, que ce n'eſt raiſon que les ſages et la ſageſſe ſe mettent en danger pour des ſots.

2. *Penſees* Ceſte vanité ſe demonſtre et teſmoigne en pluſieurs manieres, premierement en nos penſees et entretiens priuez, qui ſont bien ſouuent plus que vains, friuoles & ridicules : auſquels toutefois nous conſommons grand temps, & ne les ſentons point. Nous y entrons, y ſeiournons, et en ſortons inſenſiblement, qui eſt bien double vanité, & grande

inaduertance de ſoy. L'vn ſe promenant en vne ſale regarde à cõpaſſer ſes pas d'vne certaine façon, ſur les carreaux ou tables du plancher : Cét autre diſcours en mon eſprit longuement et auec attention comment il ſe comporteroit s'il eſtoit Roy, Pape, ou autre choſe, qu'il ſçait ne pouuoir iamais eſtre: et ainſi ſe paiſt de vent, et encor moins: car de choſe qui n'eſt et ne ſera point: Ceſtui-ci sõge fort comment il compoſera ſon corps, ſes contenances, ſon maintien, ſes paroles d'vne façon affectee, et ſe plaiſt à le faire, comme de choſe qui luy ſied fort bien, et à quoy tous doiuent prendre plaiſir. Mais quelle vanité et ſotte inanité en nos deſirs et ſouhaits, d'où naiſſent les creances et eſperances encor plus vaines? Et tout cecy n'aduiẽt pas ſeulemẽt lors que n'auõs rien à faire, et que ſommes engourdis d'oiſiueté, mais ſouuent au milieu et plus fort des affaires. Tant eſt naturelle et puiſſante la vanité, qu'elle nous deſrobe et nous arrache des mains de la verité, ſolidité et ſubſtance des choſes, pour nous mettre au vent et au rien.

Encor vne plus ſotte vanité eſt ce ſoin penible de ce qui ſe fera cy apres qu'en ſerons partis. Nous eſtendons nos deſirs & affections au delà de nous et de noſtre eſtre : voulons pouruoir à nous eſtre fait des choſes lors que ne ſerons plus. Nous deſirons eſtre loüez apres noſtre mort : quelle plus grande vanité: Ce n'eſt pas ambition, comme l'on pourroit pẽſer, qui eſt vn deſir d'hõneur, ſenſible, perceptible: Si ceſte leüange de noſtre nom peut accommoder & ſeruir en quelque choſe à nos enfans, parens, & amis ſuruiuans, bien ſoit, il y a de l'vtilité : Mais de deſirer comme bien, vne

3. *Soin de l'aduenir.*

choſe qui ne nous touchera point, & dont n'en ſentirons rien, c'eſt pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes ſe marient apres leur decez, deſirent auec grande paſſion qu'elles demeurent vefues, & l'acheptent bien cherement en leurs teſtamens, leur laiſſans vne grande partie de leurs biens à ceſte condition. C'eſt vanité, & quelquefois iniuſtice. C'eſt bien au rebours de ces grands hommes du temps paſſé, qui mourans exhortoient leurs femmes à ſe marier toſt & engendrer des enfans à la republique. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux, on porte telle & telle choſe ſur ſoy, ou que l'on face telle choſe à leur corps mort: nous conſentons peut-eſtre d'eſchapper à la vie, mais non à la vanité.

4. Voicy vne autre vanité, nous ne viuons que par relation à autruy: nous ne nous ſoucions pas tant quels nous ſoyons en nous, en effect & en verité, comme quels nous ſoyons en la cognoiſſance publique: tellement que nous nous defaudrons ſouuent, & nous priuons de nos commoditez & biens & nous nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy eſt vray, non ſeulement aux choſes externes, & du corps, & en la deſpenſe & emploite de nos moyens, mais encores aux biens de l'eſprit, qui nous ſemblẽt eſtre ſans fruit, s'ils ne ſe produiſent à la veuë & aprobation eſtrangere, et ſi les autres n'en iouyſſent.

5. *Agitations d'eſprit.* Noſtre vanité n'eſt pas ſeulement aux ſimples penſees, deſirs, et diſcours: mais encore elle agite, ſecoüe et tourmente, et l'eſprit et le corps: ſouuẽt les hommes ſe remuent et ſe tourmentent plus pour des choſes legeres et de neant, que pour des

grandes & importantes. Noſtre ame eſt ſouuent agitee par des petites fantaſies, ſonges, ombres, & reſueries ſans corps & ſans ſubiet, elle s'embroüille & ſe trouble de cholere, d'eſprit, triſteſſe, ioye, faiſant des chaſteaux en Eſpagne. Le ſouuenir d'vn adieu, d'vne action & grace particuliere nous frappe & afflige plus, que tout le diſcours de la choſe importante. Le ſon des noms & de certains mots prononcez piteuſement, voire des ſouſpirs & exclamations nous penetre iuſques au vif, comme ſçauent & practiquent bien les harangueurs, affronteurs, & vendeurs de vent & de fumee. Et ce vent ſurprend & emporte quelquefois les plus fermes & aſſeurez, s'ils ne ſe tiẽnent ſur leurs gardes, tant eſt puiſſante la vanité ſur l'homme. Et non ſeulement les choſes petites & legeres nous ſecoüent & agitẽt, mais encores les fauſſetez & impoſtures & que nous ſçauõs telles, (choſe eſtrange) de façon que nous prenõs plaiſir à nous piper nous meſmes à eſcient, nous paiſtre de fauſſeté & de rien (*ad fallendum noſmetipſos ingenioſiſſimi ſumus* (teſmoin ceux qui pleurent & s'affligent à ouyr des cõtes & à voir des tragedies, qu'ils ſçauẽt eſtre inuentees & faites à plaiſir, & ſouuent des fables qui ne furẽt iamais: diray-ie encor de tel qui eſt coiffé & meurt apres vne qu'il fait eſtre laide, vieille, ſoüillee & ne l'aimer point: mais pource qu'elle eſt bien peinte & plaſtree, ou caqueteresſe, ou fardee d'autre impoſture, laquelle il ſçait, & recognoit tout au lõg & au vray.

Venons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité eſt attachee à la nature humaine, & non ſeulement vn vice priué & perſonnel. Quelle vanité & perte de temps

6. *Viſites & offices de contaiſies.*

aux visites, salutations, accueils & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, ceremonies, aux offres, promesses, loüanges ? Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de faulseté & d'imposture au veu & sçeu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, & qui les oit: tellement que c'est vn marché & complot fait ensemble de se mocquer, mentir, & piper les vns les autres. Et faut que celuy là, qui sçait que l'on ment impudemment, en dise grand mercy : & cestui-cy qui sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontee, s'attendant & se guettant l'vn l'autre, qui cõmencera, qui finira, bien que tous deux voudroient estre retirez. Combien souffre l'on d'incommodité? l'on se feint, l'on contrefait & déguise, l'on endure, le serain, le chaud, le froid: l'on trouble son repos, sa vie, pour ces vanitez courtisanes: & laisse on affaires de poids pour du vẽt ? Nous sõmes vains aux despẽs de nostre aise, voire de nostre santé & de nostre vie. L'accidẽt tres-leger foule aux pieds la substance, & le vent emporte le corps, tant l'on est esclaue de la vanité, & qui feroit autrement seroit tenu pour vn sot & mal entendant son monde: c'est habilité de bien ioüer ceste farce, & sottise de n'estre pas vain. Estans venus aux propos & deuis familiers, combien de vains, inutiles, faux, fabuleux, controuuez (sans dire les meschans & pernicieux qui ne sont de ce compte) combien de vanteries & de vaines iactances ? L'on cerche & se plaist-on tant à parler de soy, & de ce qui est sien, si l'on croit auoir fait ou dit, ou posseder quelque chose, que l'on estime: l'on n'est point à son aise, que l'on ne le face sçauoir & sentir aux autres. A la premie-

te commodité l'on la conte, l'on la fait valoir, l'on l'encherit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cerche industrieusement. Dequoy que l'on parle, nous nous y meslons tousiours, auec quelque aduantage : nous voulons que l'on nous trouue & sente par tout, que l'on nous estime, & tout ce que nous estimons.

Mais pour monstrer encore mieux combien l'inanité a de credit & d'empire sur la nature humaine, souuenons nous que les plus grands remuëmens du monde, les plus generales & effroyables agitations des estats & des empires, armées, batailles, meurtres, procez & querelles, ont leurs causes bien legeres, ridicules & vaines, tesmoin les guerres de Troye & de Grece, de Sylla & Marius, d'où sont ensuiuies celles de Cæsar & Pompée, Auguste & Antoine. Les Poëtes ont bien signifié cela, qui ont mis pour vne pomme la Grece & l'Asie a feu & à sang : les premiers ressorts & motifs sont de neant, puis ils grossissent, tesmoins de la vanité & folie humaine. Souuent l'accident fait plus que le principal, les circonstances menuës piquent & touchent plus viuement, que le gros de la chose & le subiect mesmes. La robbe de Cæsar troubla plus Rome, que ne fit sa mort, & les vingt & deux coups du poignard qui luy furent donnez. 7. *Agitations publiques & vniuerselles.*

Finalement la Couronne & la perfection de la vanité de l'hõme se monstre en ce qu'il cerche, se plaist, & met sa felicité en des biens vains et friuoles, sans lesquels il peut bien & commodément viure : & ne se soucie pas, comme il faut, des vrays & essentiels. Son cas n'est que vent : tout son bien n'est qu'en opinion & en songe, il n'y a riẽ de pareil 8. *Felicité & contentement.*

ailleurs, Dieu a tous biens en eſſence, & les maux en intelligẽce : l'hõme au contraire poſſede de ſes biens par fantaſie, & les maux en eſſence. Les beſtes ne ſe contentent, ni ne ſe paiſſent d'opinions & de fantaſies, mais ce qui eſt preſent, palpable & en verité. La vanité a eſté donnee à l'homme en partage: il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chaſſe, il prend ombre, il adore le vent. Vn feſtu eſt le gain de ſon iour. *Vanitati creatura ſubiecta eſt etiam nolens, vniuerſa vanitas omnis homo viuens.*

II. Foibleſſe.

Chap. XXXVII.

VOicy le ſecond chef de ceſte conſideration & cognoiſſance humaine : comment la vanité ſeroit-elle autre que foible & freſle ? Ceſte foibleſſe eſt bien confeſſee & aduoüee de tous, qui en content pluſieurs choſes aiſees à appercenoir de tous : mais n'eſt pas remarquee telle, ny és choſes qu'il faut, cõme ſont celles, où il ſemble eſtre plus fort & moins foible, au deſir, au iouyr & vſer des choſes qu'il a, & qu'il tient, à tout bien & mal : bref celles où il ſe glorifie, en quoy il penſe ſe prealoir & eſtre quelque choſe, ſont les vrays teſmoins de ſa foibleſſe. Voyons cecy mieux par le menu.

2. *Au deſirer & choiſir.* Premierement au deſir, l'hõme ne peut aſſeoir ſon contentement en aucune choſe, & par deſir meſme & imagination. Il eſt hors noſtre puiſſance de choiſir ce qu'il nous faut, quoy que nous ayons deſiré, & qu'il nous aduienne : il ne nous ſatisfaict point, & allons beans apres les choſes incogneuës & aducnir, d'autãt que les preſentes ne nous ſaou-

lent point, & eſtimons plus les abſentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche : & que l'on le mette à meſme de choiſir, tailler, & preſcrire, il eſt hors de ſa puiſſance de le faire tellemẽt, qu'il ne s'ẽ dediſe bien toſt, en quoy il ne trouue à redire, & ne vueille adiouſter, oſter, ou changer: il deſire ce qu'il ne ſçauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, ſe faſche & s'ennuye de ſoy meſme.

Sa foibleſſe eſt encores plus grande au iouyr & vſer des choſes, & ce en pluſieurs manieres: Premierement en ce qu'il ne peut manier & ſe ſeruir d'aucune choſe en ſa pureté & ſimplicité naturelle. Il les faut deſguiſer, alterer, & corrompre, pour l'accommoder à noſtre main: les elemens, les metaux, & toutes choſes en leur naturel ne ſont propres à noſtre vſage, les biens, les voluptez & plaiſirs ne ſe peuuent laiſſer iouyr ſans meſlange de mal & d'incommodité, *medio de fonte lepôrum ſurgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat.* L'extréme volupté a vn air de gemiſſemẽt & de pleinte, eſtant venuë à ſa perfection, c'eſt foibleſſe, defaillance, langueur: vn extréme & plein contẽtement a plus de ſeuerité raſſiſe, que de gayeté enioüie: *Ipſe fœlicitas ſe niſi temperat, premit:* D'où diſoit vn anciẽ, que Dieu nous vend tous les biens qu'il nous enuoye : c'eſt à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous l'achaptions au poids de quelque mal. Auſſi la triſteſſe n'eſt point pure & ſans quelque alliage de plaiſir, *labor voluptáſq; diſſimillima natura, ſocietate quadã naturali inter ſe ſunt iuncta: eſt quædã flere voluptas.* Ainſi toutes choſes en ce mõde ſont mixtionnees & deſtrempees auec leur cõtraire: les mouuemẽs & plis du viſage qui ſeruẽt au

3. *Auiouïr & vſer.*

rire, ſeruent auſſi au pleurer, comme les peinturēs nous apprennent. Et nous voyons que l'extremité du rire ſe meſle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous: qu'il n'y aye quelque teinture vicieuſe: *omnes iuſtitiæ noſtræ ſunt tanquam pannus menſtruatæ*, comme ſe monſtrera tantoſt en ſon lieu. Il n'y a auſſi aucun mal, ſans quelque bien: *nullum ſine authoramento malum eſt*. Touſiours à quelque choſe ſert malheur, nul mal ſans bien, nul bien ſans mal en l'hõme, tout eſt meſlé, rien de pur en nos mains. Secondement, tout ce qui nous aduient, nous le prenons & en iouyſſons de mauuaiſe main, noſtre gouſt eſt irreſolu & incertain, il ne ſçait rien tenir ni iouyr de bonne façõ: De là eſt venuë la queſtiõ interminable du ſouuerain bien. Les choſes meilleures ſouuent en nos mains par noſtre foibleſſe, vice & inſuffiſance, s'empirent & ſe corrompent, deuiennent à rien, nous ſont inutiles, voire quelquesfois contraires & dommageables.

4. *Au bien & au mal.*

Mais la foibleſſe humaine ſe monſtre richemẽt au bien & au mal, en la vertu et au vice: c'eſt que l'homme ne peut eſtre, quand bien il voudroit, du tout bon ni du tout meſchant. Il eſt impuiſſant à tout. Quãt au bien et à la vertu, conſiderons trois poincts, le 1. eſt, qu'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu: d'autant que pluſieurs vertus ſont incõpatibles, & ne peuuẽt demeurer enſẽble, au moins en vn meſme ſubiet, cõme la continence filiale & viduale, qui ſont entierement differentes, le cœlibat et le mariage, eſtans les deux ſeconds eſtats de viduité et de mariage bien plus penibles et affaireux, & ayans plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiage et de cœlibat:

qui ont auſſi plus de pureté, de grace, & d'aiſance. *Virgo fœlicior, vidua laborioſior, in illa gratia : in iſta virtus coronatur.* La conſtance qui eſt en la pauureté, indigence, aduerſité & celle qui eſt en l'abondance & proſperité, la patience de mendicite, & la liberalité. Cecy eſt encor plus vray des vices, qui ſont oppoſites les vns aux autres.

Le ſecond eſt que bien ſouuent l'on ne peut accomplir ce qui eſt d'vne vertu, ſans le heurt & offenſe d'vne autre vertu, ou d'elle meſme : d'autant qu'elles s'entre-empeſchent : d'où vient que l'on ne peut ſatisfaire à l'vne qu'aux deſpens de l'autre. Et de cecy ne s'en faut prendre à la vertu, ny penſer que les vertus ſe contrarient, car elles ſont treſbien d'accord : Mais à la foibleſſe & condition humaine, eſtant toute ſa ſuffiſance & ſon induſtrie ſi courte & ſi foible, qu'elle ne peut trouuer vn reglement certain, vniuerſel & inconſtant à eſtre hõme de biẽ : & ne peut ſi biẽ aduiſer & pouruoir, que les moyens de ſe bien faire ne s'entre-empeſchent ſouuent. Prenons exemple de la charité & de la iuſtice, ſi ie rencontre mon parent ou mon amy en la guerre de contraire party, par iuſtice ie le doibs tuër, par charité l'eſpargner & ſauuer : Si vn homme eſt bleſsé à la mort, où n'y ait aucun remede, & n'y reſte qu'vn languir tres-douloureux, c'eſt œuure de charité de l'acheuer, comme celuy qui acheua Saül à ſon inſtante priere, mais qui ſeroit puny par Iuſtice, comme fut celuy là par Dauid & iuſtement, Dauid eſtant miniſtre de la Iuſtice publique & non de la charité priuee : voire eſtre trouué prés de luy en lieu eſcarté, où il y a doubte du meurtrier, bien que ce ſoit pour luy faire office d'huma- *Tertull.*

nité, eſt tres-dangereux : & n'y peut aller de moins que d'eſtre trauaillé par la iuſtice, pour reſpondre de cét accident, dõt l'on eſt innocent. Et voila comment la iuſtice non ſeulement heurte la charité, mais elle meſme s'entraue & s'empeſche, dont eſt tres-bien dit, & au vray, *ſummum ius, ſumma iniuria.*

6. Le troiſieſme plus notable de tous, l'on eſt contrainct ſouuent de ſe ſeruir & vſer de mauuais moyens, pour euiter & ſortir d'vn plus grand mal, ou pour paruenir à vne bonne fin : tellement qu'il faut quelquesfois legitimer & authoriſer non ſeulement les choſes qui ne ſont point bonnes, mais encores les mauuaiſes, comme ſi pour eſtre bon, il falloit eſtre vn peu meſchant. Et cecy ſe void par tout en la police, iuſtice, verité, religion.

7. Police. En la police, combien de choſes mauuaiſes permiſes & en vſage public, non ſeulement par conniuence ou permiſſion, mais encore par approbation des loix, comme ſe dira apres en ſon lieu, *Lib. 2. cap. 2.* *ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis ſcelera exercentur.* Pour deſcharger vn eſtat & republique de trop de gẽs, ou de gẽs broüillans à la guerre, qu'elle ne peut plus porter, comme vn corps replet de mauuaiſes ou trop d'humeurs, l'on les enuoye ailleurs s'accommoder aux deſpens d'autruy : comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs : Pour éuiter vne guerre ciuile, l'on en entretient vne eſtrangere. Pour inſtruire à temperance, Licurgus faiſoit enyurer les Ilotes ſerfs, pour par ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains pour dreſſer le peuple à la vaillance, & meſpris des dangers & de la mort, dreſſoient les ſpectacles furieux des gladiateurs & eſcrimeurs à outrance,

Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des ſerfs innocens, en fin des libres, qui ſe donnoient à cela : les bordeaux aux grandes villes, les vſures, les diuorces en la loy de Moyſe, & en pluſieurs autres nations & religions, permis pour éuiter plus grands maux: *ad duritiem cordis eorum.*

En la Iuſtice laquelle ne peut ſubſiſter & eſtre en exercice ſans quelque meſlange d'iniuſtice, non ſeulement la commutatiue, cela n'eſt pas eſtrange il eſt aucunement neceſſaire, & ne ſçauroit on viure, & trafiquer enſemble, ſans læſion, offenſe, & dommage mutuel, & les loix conuient à la læſion qui eſt au deſſous la moitié du iuſte prix : Mais encores la diſtributiue, comme elle meſme confeſſe: *ſummum ius ſumma iniuria: & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra ſingulos vtilitate publica rependitur.* Platon permet, & le ſtile eſt tel en pluſieurs endroits, d'attirer par fraudes, & fauſſes eſperances de faueur ou pardon le criminel à deſcouurir ſon fait. C'eſt par iniuſtice, piperie, & impudence vouloir arriuer à la iuſtice. Et que dirons nous de l'inuention des gehennes, qui eſt pluſtoſt vn eſſay de patience, que de verité ? Car celuy, qui les peut ſouffrir, & ne les peut ſouffrir, cachera la verité. Pourquoy la douleur fera-elle pluſtoſt dire ce qui eſt, que ce qui n'eſt pas ? ſi l'on penſe que l'innocent eſt aſſez patient pour ſupporter les tourmens, & pourquoy ne le ſera celuy qui eſt coulpable, eſtant queſtion de ſauuer ſa vie ? *Illa tormenta gubernat dolor, moderatur natura cuiuſque tum animi tum corporis, regit quæſitur, flectit libido, corrumpit ſpes, infirmat metus, vt in tot rerum anguſtiis nil veritati loci relinquatur.* Pour excuſe on dit que la torture

8. *Iuſtice.*

Des gehennes.

eſtonne le coulpable, l'affoiblit, & luy fait confeſſer ſa fauſſeté : & au rebours fortifie l'innocent : mais il s'eſt tant ſouuent veu le contraire, cecy eſt captieux : & à dire vray vn pauure moyen, plein d'incertitude & de doute. Que ne diroit & ne feroit-on pour fuyr à telles douleurs? *etenim innocentes mentiri cogit dolor*, tellement qu'il aduient que le iuge, qui donne la gehenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs teſtes de fauſſes accuſations : mais au bout du conte eſt-ce pas grande iniuſtice & cruauté de tourmenter & rompre vn homme, de la faute duquel on doute encores ? Pour ne le tuer ſans occaſion, l'on luy fait pire que le tuer : s'il eſt innocent & ſupporte la peine, quelle raiſon luy eſt-il faite du tourment iniuſte? Il ſera abſous, grãd mercy. Mais quoy c'eſt le moins mal que la foibleſſe humaine aye peu inuenter.

7. *Verité.* Si l'homme eſt foible à la vertu, il l'eſt encores plus à la verité, ſoit elle eternelle & diuine, ou temporelle & humaine : Celle là l'eſtonne par ſon eſclair, l'atterre par ſon eſclat, comme la viue clarté du Soleil, l'œil foible du Hibou : Et s'il s'y opiniaſtre, il ſuccombera accablé, *qui ſcrutator eſt Maieſtatis, opprimetur à gloria*, tellement que pour luy en donner quelque air & quelque gouſt, il la luy faut deſguiſer, temperer & couurir de quelque ombrage. Celle-cy, l'humaine le bleſſe, & qui la luy preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit*. C'eſt choſe eſtrange, l'homme deſire naturellement ſçauoir la verité, & pour y paruenir remuë toutes choſes, neantmoins il n'y peut paruenir : Si elle ſe preſente, il ne la

peut comprendre, s'il la comprend il s'en offense: Ce n'eſt pas ſa faute, car elle eſt tres-belle, amiable, cognoiſſable, mais c'eſt la foibleſſe humaine qui ne peut receuoir vne telle ſplendeur. L'homme eſt fort à deſirer & foible à prendre & tenir. Les deux principaux moyens qu'il employe, pour paruenir à la cognoiſſance de la verité ſont, la raiſon & l'experience. Or tous deux ſont ſi foibles & incertains (bien que l'experience plus) que n'en pouuons rien tirer de certain. La raiſon a tant de formes, eſt tant pitoyable, ondoyante, comme a eſté dit en ſon lieu. L'experience encores plus, les euenemens ſont touſiours diſſemblables: il n'y a rien ſi vniuerſel en la nature que la diuerſité, rien ſi rare & difficile & quaſi impoſſible que la ſemblance. Et ſi l'on ne peut remarquer la diſſemblance, c'eſt ignorance & foibleſſe: ce qui s'entend de parfaite, pure, & entiere ſemblance & diſſemblance: car à vray dire tous les deux ſont par tout, il n'y a aucune choſe qui ſoit entierement ſemblable & diſſemblable à vn autre. C'eſt vn ingenieux & merueilleux meſlange & deſtrempement de nature: Mais apres tout, qui deſcouure mieux la foibleſſe humaine que la religion? Auſſi eſt-ce ſon intention de faire bien ſentir à l'hõme ſon mal, ſa foibleſſe, ſon rien, & par là le faire recourir à Dieu, ſon bien, ſa force, ſon tout. Premierement elle la luy preſche, inculque, reproche, l'appellãt poudre, cẽdre, terre, chair, ſang, foin. Puis elle la luy inſinuë & fait ſentir d'vne tres-belle & noble façon, introduiſant Dieu humilié, affoibly, abbaiſſé pour l'amour de luy, parlant, promettãt, iurant, courrouçant, menaçant: bref traittãt & agiſſant auec l'hõme d'vne maniere

Cha. 14. ſemblãce, diſſemblãce.

10. Religiõ.

baſſe, foible, humaine, ainſi qu'vn pere qui begaye & fait le petit auec ſes petits: Eſtant telle, ſi grande, & inuincible la foibleſſe humaine, que pour luy donner quelque accez & commerce auec la Diuinité, & l'approcher de Dieu, il a fallu que Dieu ſe ſoit abbaiſsé au plus, *Deus quia in altitudine ſua à nobis paruulis apprehendi non poterat, ideo ſe ſtruuit hominibus;* puis par effect ordinaire, car tous les principaux & plus ſaints exercices, les plus ſolemnelles actions de la religion, ne ſont-ce pas les vrays Symptomes & argumens de la foibleſſe & maladie humaine? Les ſacrifices qui ont eſté anciennement en vſage par tout le monde, & encores ſont en quelques endroits non ſeulement des beſtes, mais auſſi des hommes viuans, voire des innocences, n'eſtoit-ce pas des honteuſes marques de l'infirmité & miſere humaine? premierement pource que c'eſtoient des enſeignes & teſmoignages de ſa condemnation & malediction (car c'eſtoient des proteſtations publiques d'auoir merité la mort & d'eſtre ſacrifié comme ces beſtes) ſans laquelle n'y euſt iamais eu d'offrandes ſanglantes, ſacrifices propitiatoires, expiatoires. Secondement à cauſe de la baſſeſſe du deſſein & de l'intention qui eſtoit de penſer appaiſer, flatter, & gratifier Dieu par le maſſacre & le ſang des beſtes & des hommes, *Sanguine non colentus Deus, quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas eſt?* Certes Dieu aux premiers ſiecles, encores la foible enfance du monde & la ſimple nature, les a bien accepté des gens de bien à cauſe d'eux & de leurs deuotions. *Reſpexit Dominus ad Abel & ad munera eius*, prenant par ſa bonté en bonne part ce qui ſe fait en intention de l'honorer & ſeruir:

& encore

& encores depuis eſtãt le monde encores apprentif et groſſier *ſub pædagogo*, tout cõſiſt en ceſte opinion ſi vniuerſelle, que quaſi naturelle. Ie ne touche point icy le myſtere particulier de la religion Iudaïque qui les employoit pour figures: c'eſt vn des beaux traits de la religion, & aſſez frequẽt, de conuertir ce qui eſt humain ou naturel & corporel en vſage ſaint, ſacré & entier vn fruit ſpirituel. Mais ce n'eſtoit que Dieu y print plaiſir, ny que ce fuſt choſe par aucune raiſon bõne de ſoy, teſmoin les Prophetes & plus clair-voyans qui l'ont touſiours dit franchemnet, *ſi voluiſſes ſacrificium dediſſem vtique holocauſtis non delectaberis, ſacrificium & oblationem nouiſti, Holocauſtũ pro peccato non poſtulaſti, non accipiã de domo tua vitulos, &c.* & ont rappelle & conuie le monde à vn autre ſacrifice plus haut, ſpirituel, & plus digne de la Diuinité, *Sacrificium Deo ſpiritus: aures autẽ perforaſti mihi vt facerem voluntatẽ tuam, & legem tuam in medio cordis mei: Immola deo ſacrificium laudis, miſericordiam volo non ſacrificiũ.* Et en fin le fils de Dieu docteur de verité eſtant venu pour ſévrer & deniaiſer le mõde, les a du tout abolis, ce qu'il n'euſt fait, ſi c'euſt eſte choſe de ſoy, & eſſentiellement bõne, & euſt pleu à Dieu ſon pere: car au rebours. *Pater nõ tales quærit, ſed tales qui adorent in ſpiritu & veritate.* Et certes c'eſt vn des plus beaux effets & fruits de la Chreſtienté apres l'abolition des idoles. Dont Iulien l'Empereur ſon ennemy capital, cõme en deſpit d'elle en faiſoit plus que iamais autre n'en fit au monde, taſchant de les remettre ſus auec l'idolatrie. Parquoy laiſſons les là, voyons les autres pieces principales de la religion. Les Sacremens en matiere vile et commune *Sacremens.*

de pain, vin, huile, eau, & en action externe de meſmes, ne ſont-ce pas teſmoignages de noſtre poureté & baſſeſſe ? La penitence remede vniuerſel à nos maladies, eſt choſe de ſoy toute honteuſe : foible, voire mauuaiſe, car le repentir, la triſteſſe & affliction d'eſprit eſt mal. Le iurement qu'eſt-ce qu'vn ſymptome & marque honteuſe de la meffiance, infidelité, ignorance, impuiſſance humaine, & en celuy qui l'exige, & en celuy qui rend, & en celuy qui donne, *Quod amplius eſt, à malo eſt.* Voila comment la religion guarit & remedie à nos maux par moyens non ſeulement petits & foibles, ainſi le requerant noſtre foibleſſe, *ſtulta & infirma mundi elegit Deus* : mais qui ne ſont aucunemẽt de valeur, ni ſont bons en ſoy, mais bons en ce qu'ils ſeruent & ſont employez contre ce mal, comme les Medecines: Ils deſtruiſent leur autheur, ſont cauſees par le mal & chaſſent le mal: ce ſont biẽs cõme les gibbets & les rouës en vne republiq. cõme l'eſternuëmẽt & autres deſcharges venans de mauuaiſes cauſes & remedes à icelles. Bref, ce ſont biẽs tels qu'il ſeroit beaucoup meilleur qu'il n'y en euſt iamais eu cõme auſſi n'y euſt-il iamais eu, ſi l'homme euſt eſté ſage, & ſe fuſt preſerué en l'eſtat auquel Dieu l'auoit mis, & n'y en aura plus ſi toſt qu'il ſera deliuré de ceſte captiuité pour arriuer à ſa perfection.

Penitẽce.

Iuremẽt

11. *Au mal.*

Tout ce deſſus monſtre combien eſt grande la foibleſſe humaine au bien, en policé, iuſtice, verité, religion enuers Dieu, mais qui eſt plus eſtrange, elle eſt auſſi tres-grande au mal : car l'homme voulant eſtre meſchãt, encores ne le peut-il eſtre du tout & n'y laiſſer rien à faire : Il y a touſiours quelque remords & craintiue conſideration qui ramolit & re-

laſche la volonté, & reſerue encores quelque choſe à faire: ce qui a cauſé à pluſieurs leur ruine, bien qu'ilseuſſent la deſſus proietté leur ſalut. C'eſt foibleſſe & ſottiſe, dont eſt venu le Prouerbe à leurs deſpẽs, *Qu'il ne faut iamais folier à demy.* Mot dit par iugement, mais qui peut auoir & bon & mauuais ſens. De dire qu'il faille faire touſiours au pis ſans aucune reſerue ni reſpect, c'eſt vne tres-pernicieuſe doctrine: Et tres-bien dit le prouerbe contraire, *Les plus courtes folies ſont les meilleures.* Mais auſſi en certains cas, la voye mediocre eſt tres-dangereuſe, comme à l'endroit d'vn ennemy redoutable que l'on tient à la gorge, comme l'on tient le loup par les oreilles: Il le faut ou gaigner du tout par courtoiſie ou du tout l'eſteindre & s'en deffaire, comme ont touſiours pratiqué les Romains, & tres prudemment, entre autres à l'endroit des Latins ou Italiens, à la remonſtrance de Camillus, *Pacem in perpetuum parere vel ſeruiendo vel ignoſcendo*, car en tel cas faire à demy, c'eſt tout perdre comme firent les Samnites, qui à faute de pratiquer ce Conſeil qui leur fut donné par vn bon vieillard experimenté, à l'endroit des Romains, qu'ils tenoient enſerrez, le payerent bien cher, *aut conciliandus aut tollendus hoſtis*: le premier de la courtoiſie eſt plus noble, honorable & à choiſir, & ne faut venir au ſecond, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemi n'eſt capable du premier. Par tout ce deſſus ſe monſtre l'extréme foibleſſe humaine au bien & au mal: il ne peut ny faire ny fuyr tout bien & tout mal: & ce bien ou mal qu'il fait ou fuit, ce n'eſt purement ni entierement: & ainſi n'eſt en ſa puiſſance d'eſtre en tout ſens tout bon, ni du tout meſchant.

Aux reprehensions & refus

Remarquons encores plusieurs autres effects & tesmoignages de la foiblesse humaine. Ceste foiblesse est relatifue de n'oser ny pouuoir reprendre autruy, ni estre reprins : volontiers qui est foible ou courageux en l'vn, l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicatesse se priuer ou autruy d'vn si grand fruict, pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pincer l'oreille. A ce pareil est & voisin cét autre de ne pouuoir refuser auec raison, ny aussi receuoir & souffrir doucement vn refus.

12. *Faux soupçõs & accusations.*

Aux fausses accusations & mauuais soupçons, qui courẽt & se font hors iustice, il se trouue double foiblesse: l'vne qui est aux interessez, accusez, et soupçonnez, c'est de se iustifier et excuser trop facilement, soigneusement, & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosũ?* C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage, que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur*. Socrates en iustice mesme ne le voulut faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias: & ayma mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & preuenu courageux ne se soucie de s'excuser ou iustifier: parce qu'il mespriſe l'accusatiõ & l'accusant comme indignes de responſe et iustification, & ne se veut faire ce tort d'ẽtrer en telle lice: pratiqué par les hommes genereux, par Scipion sur tous, plusieurs fois d'vne fermeté merueilleuſe: lors les autres s'en offensent, ou estimans cela trop grande confidence & orgueil, et se picquans de ce qu'il sent trop son innocence, & ne se desmet pas, ou

bien imputãs ce ſilence & meſpris à faute de cœur, deffiãce de droit, impuiſſance de ſe iuſtifier. O foible humanité! que l'accuſé ou ſoupçõné ſe deffende ou ne ſe deffẽde, c'eſt foibleſſe & laſcheté. No⁹ luy deſirons du courage à ne s'excuſer, & quand il l'a, nous ſommes foibles à nous en offenſer.

Vn autre argument de foibleſſe eſt de s'aſſubiettir & acoquiner à vne certaine façon de viure particuliere, c'eſt molleſſe poltrõne, & delicateſſe indigne d'vn honneſte hõme, qui nous rend incommodes & deſagreables en conuerſation, et tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'eſt auſſi honte de n'oſer ou laiſſer par impuiſſance à faire ce que l'on voit faire à ſes compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & viure en leur fouyet: la plus belle façon eſt d'eſtre ſoupple & ployable à tout, & à l'excez meſmes ſi beſoin eſt, pouuoir, oſer, & ſçauoir faire toutes choſes, & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des reglemens, mais non s'y aſſeruir. 14. *Molleſſe & delicateſſe.*

Il ſemble appartenir à la foibleſſe, & eſtre vne grãde ſottiſe populaire, de courir apres les exemples eſtrangers & ſcholaſtiques, apres les allegatiõs, ne faire eſtat que des tẽmoignages imprimés, ne croire les hommes, s'ils ne ſont en liure, ny verité ſi elle n'eſt vieille. Selon cela les ſottiſes ſi elles ſont en moule, elles sõt en credit & en dignité. Or il s'y fait tous les iours deuãt nous des choſes, que ſi nous auions l'eſprit & la ſuffiſance de les bien recueillir, eſplucher, iuger viuement, & trouuer leur iour, nous en formerions des miracles et merueilleux exemples, qui ne cedẽt en rien à ceux du temps paſſé, que nous admirons tant, & les ad- 15. *Queſte des liures.*

mirons pource qu'ils ſont vieils, & ſont eſcrits.

Encores vn teſmoignage de foibleſſe eſt que l'homme n'eſt capable que des choſes mediocres, & ne peut ſouffrir les extremitez. Car ſi elles ſont petites, & en leur monſtre viles, il les deſpriſe & deſdaigne comme indignes, & s'offence de les conſiderer: ſi elles ſont fort grandes & eſclattãtes, il les redoute, les admire, & s'en ſcandaliſe. Le premier touche principalement les grands & ſubtils, le ſecond ſe trouue aux foibles.

17. *Choſes ſubites.* Elle ſe monſtre auſſi bien clairement à l'ouye, veuë, & au coup ſubit des choſes nouuelles & inopinees, qui nous ſurprennent & ſaiſiſſent à l'impourueu : car elles nous eſtonnent ſi fort, qu'elles nous oſtent les ſens & la parole.

Diriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur & longo vix tandem tempore fatur.

Quelquefois la vie meſmes : ſoient-elles bonnes, teſmoin la Dame Romaine, qui mourut d'aiſe voyant ſon fils retourné de la deſroute, Sophocles & Denys le tyran : ſoint mauuaiſes, comme Diodorus, qui mourut ſur le champ de honte pour ne pouuoir deſuelopper vn argument.

18. *Brauevies & ſubmiſſions.* Encores ceſtuy-cy, mais qui ſera double & de deux façons contraires. Les vns cedent & ſont vaincus par les l'armes & humbles ſupplications d'autruy, & ſe piquent de courage & de la brauerie : les autres au rebours ne s'eſmeuuent par toutes les ſubmiſſions & plaintes, mais ſe laiſſent gaigner à la conſtance & reſolution. Il n'y a point de doute, que le premier ne vienne de foibleſſe: auſſi ſe trouue-il volontiers és ames molles & vulgaires. Mais le ſecond n'eſt ſans difficulté, & trouue en

toute ſorte de gens. Il ſemble que ſe rendre à la vertu & à vne vigueur maſle & genereuſe, eſt d'ame forte auſſi & genereuſe: Et il eſt vray, s'il ſe fait par eſtimation & reuerence de la vertu, cõme fit Scanderberg receuant en grace vn ſoldat pour l'auoir veu prendre parti de ſe deffendre contre luy. Pompeius pardõnant à la ville des Mammertins en conſideration de la vertu du citoyen Zenon, l'Empereur Conrad pardõnant au Duc de Bauieres & autres hommes aſſiegez, pour la magnanimité des femmes, qui luy deſroboient & emportoient ſur leurs teſtes. Mais ſi c'eſt par eſtonnement & effory de ſon eſclaue: comme le peuple Thebain, qui perdit le cœur oyant Epaminondas accuſé, raconter ſes beaux faits & luy reprocher auec fierté ſon ingratitude, c'eſt foibleſſe & laſcheté. Le fait d'Alexandre meſpriſant la braue reſolution de Betis prins auec la ville de Gaza où il commandoit, ne fut de foibleſſe ni de courage, mais de cholere, laquelle en luy ne tenoit bride ni moderation aucune.

III. Inconſtance.

CHAP. XXXVIII.

L'Homme eſt vn ſubiet merueilleuſemẽt diuers & ondoyãt, ſur lequel il eſt tres-mal aiſé d'y aſſeoir iugement aſſeuré, iugement, di-je, vniuerſel & entier: à cauſe de la grande contrarieté & diſſonance des pieces de noſtre vie. La pluſpart de nos actions de ſont que ſaillies & bouttees, pouſſees par quelques occaſions; ce ne ſont que pieces rapportees. L'irreſolution d'vne part, puis l'inconſtance et l'inſtabilité eſt le plus commun & apparẽt vice de 1.

comblé de ioye & d'allegreſſe, qu'il ne peut demeurer en ſa peau, tantoſt tout luy deſplaiſt & ne ſe peut ſouffrir en ſoy meſme, *modo amore noſtri, modo tædio laboramus.*

IIII. Miſere.

CHAP. XXXIX.

VOicy le grand principal traict de ſa peinture, il eſt, comme a eſté dit, vain, foible, freſle, inconſtant au bien, à la felicité, à l'aiſe : mais il eſt fort, robuſte, conſtant & endurcy à la miſere: C'eſt la miſere meſmes incarnée & toute viue; c'eſt en vn mot exprimer l'humanité : car en luy eſt toute miſere, & hors de luy il n'y en a point au monde. C'eſt le propre de l'homme d'eſtre miſerable; le ſeul homme, & tout homme eſt touſiours miſerable, *Homo natus de muliere breui viuens tẽpore repletur multis miſeriis.* Qui voudroit repreſenter toutes les parties de la miſere humaine, faudroit diſcourir toute ſa vie, ſon eſtre, ſon entrée, ſa durée, ſa fin. Ie n'entreprends dõc pas ceſte beſongne, ce ſeroit œuure ſans fin: & puis c'eſt vn ſubiet commun traitté par tous : mais ie veux icy cotter certains poincts, qui ne ſont pas cõmuns, ne ſont pas prins pour miſeres, ou bien que l'on ne ſent & l'on ne conſidere pas aſſez, combien qu'ils ſoient les plus preſſans, ſi l'on ſçauoit bien iuger. 1. *Miſere propre de l'hõme.*

Le premier chef & preuue de la miſere humaine eſt, que ſa production, ſon entrée eſt honteuſe, vile, vilaine, meſpriſee; ſa ſortie, ſa mort, & ruine glorieuſe & honorable. Dont il ſemble eſtre vn monſtre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire, 2. *En ſon cõmencement & ſa fin.*

honneur à le deffaire. *Noſtri noſmet pœnitet & pudet.*

1. Sur cecy voicy cinq ou ſix petits mots. L'action de planter & faire l'homme eſt honteuſe, & toutes les parties, les approches, les apreſts, les outils, & tout ce qui y ſert, eſt tenu & appellé honteux : & n'y a rien de ſi honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuër honorable, & ce qui y ſert eſt glorieux : l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare, l'on le porte au coſté : en la main, ſur les eſpaules.

2. L'on dedaigne d'aller voir naiſtre vn hõme, chacun court & s'aſſemble pour le voir mourir, ſoit au lit, ſoit en la place publique, ſoit en la campagne raze.

3. On ſe cache, on tuë la chandelle pour le faire : l'on le fait à la deſrobée : c'eſt gloire & pompe de les deffaire : l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'execute en plein iour, l'on ſonne la trompette, l'on le combat & en fait-on carnage en plein midy. Il n'y a qu'vne maniere de faire les hommes:

4. pour les deffaire & ruiner mille & mille moyens, inuentions, artifices. Il n'y a aucun loyer, honneur, ou recompenſe aſſignée pour ceux qui ſçauent faire multiplier, conſeruer l'humaine nature : tous honneurs, grandeurs, richeſſes, dignitez, empires, triomphes, trophées ſont decernez à ceux, qui la ſçauent affliger, troubler, deſtruire. Les deux premiers hommes du monde, Alexandre & Cæſar ont deffait chacun d'eux (comme dit Pline) plus d'vn million d'hommes, & n'en ont fait, ni laiſſé apres eux. Et anciennement pour le ſeul plaiſir & paſſe-

5. temps, aux yeux du peuple ſe faiſoient des carnages publics d'hommes, *homo ſacra res per iocum & luſum occiditur : ſatis ſpectaculi in homine mors eſt : innocẽs : in ludum veniũt vt publicæ voluptatis hoſtiæ fiant.*

Fol. 39. Senec. Tertull. de ſpect.

Il y a des nations, qui maudiſſent leur naiſſance, beniſſent leur mort. Quel monſtrueux animal, qui ſe fait horreur à ſoy-meſme ? Or rien de tout cecy ne ſe trouue aux beſtes, ni au monde.

Le ſecond chef & teſmoignage de ſa miſere eſt au retrancher des plaiſirs, ſi petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs, grands, & entiers il n'en eſt capable, comme a eſté dit en ſa foibleſſe) & au rabattre du nombre & de la douceur d'iceux: ſi ce n'eſt qu'il ſe face pour Dieu, quel monſtre, qui eſt ennemy de ſoymeſme, ſe deſrobe & ſe trahit ſoy-meſme, à qui ſes plaiſirs peſent, qui ſe tient au malheur ? Il y en a qui euitent la ſanté, l'allegreſſe, la ioye, comme choſe mauuaiſe.

O miſeri quorum gaudia crimen habent.

Nous ne ſommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'eſt le vray gibier de la force de noſtre eſprit. 5. *Se forger des maux.*

Il y a encores pis, l'eſprit humain n'eſt pas ſeulemẽt rabbat-ioye, trouble-feſte, ennemy de ſes petits naturels & iuſtes plaiſirs, comme ie viens de dire, mais encores il eſt forgeur de maux. Il ſe peint & figure, craint, fuit, abhorre comme bien grands maux, des choſes qui ne ſont aucunement maux en ſoy & en verité, & que les beſtes ne craignent point, mais qu'il s'eſt feint par ſon propre diſcours & imagination eſtre tels, comme ſont n'eſtre aduancé en honneur, grandeur, biens: Item cocuage, ſterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire il n'y a que la douleur, qui ſoit mal, & qui ſe ſente. Et ce qu'aucuns ſages ſemblent craindre ces choſes, ce n'eſt pas à cauſe d'elles, mais à cauſe de la douleur, qui quelquesfois les accompagne de pres: Car ſouuẽt elle deuance, & eſt auant-coureuſe

de la mort, & quelquesfois fuyt la diſette des biens, de credit & honneur. Mais oſtez de ces choſes la douleur, le reſte n'eſt que fantaſie, qui ne loge qu'en la teſte de l'homme, qui ſe taille de la beſongne pour eſtre miſerable: & imagine à ces fins des faux maux outre les vrais, employant & eſtendant ſa miſere, au lieu de la chaſtrer & racourcir: les beſtes ne ſentent & ſont exemptes de ces maux, & par ainſi nature ne les iuge pas tels.

5. *Eſt né & propre à la douleur.* Quand à la douleur, qui eſt le ſeul vray mal, l'homme y eſt du tout né, & tout propre: les Mexicaines ſaluent les enfans ſortans du ventre de leur mere en ces mots, *Enfant tu es venu au monde pour endurer: endure, ſouffre, & tais toy.* Que la douleur ſoit comme naturelle à l'homme: & au contraire l'indolence & le plaiſir choſe eſtrangere, il appert par

1. ces trois mots. Toutes les parties de l'homme ſont capables de douleur, fort peu capables de plaiſir.

2. Les parties capables de plaiſir n'en peuuent receuoir, que d'vne ſorte ou de deux: mais toutes peuuent receuoir vn tres-grand nombre de douleurs, toutes differentes, chaud, froid, piqueure, froiſſeure, fouleure, eſgratigneure, eſcorcheure, meurtriſſeure, cuiſon: langueur, extenſion, oppreſſion, relaxation, & infinies autres, qui n'ont point de nom propre, ſans conter ceux de l'ame: tellement que l'homme eſt plus puiſſant à ſouffrir, qu'à exprimer.

3. L'homme ne peut gueres durer au plaiſir: le plaiſir du corps eſt feu de paille: s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & deſplaiſir: mais les douleurs durent fort long temps: n'ont point leurs certaines ſaiſons comme les plaiſirs. Auſſi l'empire & commandement de la douleur eſt bien plus grand, plus vni-

uerſel, plus puiſſant, plus durable, & en vn mot *plus* naturel, que du plaiſir.

A ces trois l'on peut adiouſter autres trois : la douleur & deſplaiſir eſt bien plus frequent, & vient bien ſouuent, le plaiſir eſt rare. Le mal vient facilement de ſoy meſme, ſans eſtre recerché, le plaiſir ne vient point volontiers, il ſe fait recercher, & ſouuent acheter plus cher qu'il ne vaut. Le plaiſir n'eſt iamais pur, ains touſiours deſtrempé & meſlé auec quelque aigreur : & y a touſiours quelque choſe à redire : mais la douleur & le deſplaiſir ſouuent tout entier & tout pur. Apres tout cela, le pire de noſtre marché, & qui monſtre euidemment la miſere de noſtre condition, eſt que l'extréme volupté & plaiſir ne nous touche point tant, qu'vne legere douleur. *Segnius homines bona, quàm mala ſentiunt*, nous ne ſentons point l'entiere ſanté, comme la moindre des maladies, *pungit in cute vix ſumma violatum plagula corpus, quando valere nihil quenquam monet.* 1. 2. 3.

Ce n'eſt pas aſſez, que l'homme ſoit de fait & par nature miſerable, & qu'outre les vrais & ſubſtantiels maux, il s'en feigne & s'en forge de faux & fantaſtiques, comme dit eſt : Il faut encores qu'il les eſtende, allonge, & face durer & viure tant les vrais, que les faux, plus qu'ils ne peuuent, tant il eſt amoureux de miſere : ce qu'il fait en diuerſes façons : Premierement par memoire du paſsé, & anticipation de l'aduenir, nous ne pouuons faillir d'eſtre miſerables, puis que nos principaux biens, dont nous nous glorifions, ſont inſtrumens de miſeres, memoire & prouidence, *futuro torquemur & præterito, multa bona noſtra nobis nocent, timoris tor-* 6. *Par memoire & anticipation.*

mētum memoria reducit, prouidentia anticipat, nemo præ-sentibus tantùm miser est. Est-ce pas grande enuie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il vienne, mais l'aller recercher, le prouoquer à venir, comme ceux qui se tuent de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire preoccuper par curiosité ou foiblesse, & vaine apprehension les maux & inconueniens, & les attendre auec tant de peine & d'allarme, ceux mesmes qui par aduenture ne nous doiuent point toucher? Ces gens icy veulent estre miserables auant le temps, & doublement miserables, par vn reel sentiment de la misere, & par vne longue premeditation d'icelle, qui souuent est cent fois pire que le mal mesmes. *Minus afficit sensus fatigatio, quàm cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez: il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & auant la main s'en entretienne. *Plus dolet quàm necesse est, qui ante dolet quàm necesse est. Quædam magis, quædam antequam debeant, quædam cùm omnino non debeant, nos torquent: Aut augemus dolorem, aut fingimus, aut præcipimus.* Les bestes se gardent bien de ceste folie & misere, & ont à dire grand mercy à nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de prouidence. Cæsar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesmes. Ie n'entens icy parler de ceste premeditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe, par laquelle l'ame est rēduë inuincible, & est fortifiee à l'espreuue contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé: mais de ceste peureuse, & quelquefois fausse & vaine apprehension des maux,

qui peuuent aduenir, laquelle afflige & noircit de fumée toute la beauté & ſerenité de l'ame, trouble tout ſon repos & ſa ioye, il vaudroit mieux du tout s'y laiſſer ſurprendre. Il eſt plus facile & plus naturel ny penſer point du tout. Mais laiſſons encore ceſte anticipation de mal, tout ſimplement le ſoin & penſement penible & beant apres les choſes aduenir, par eſperance, deſir, crainte, eſt vne tres-grande miſere : Car outre que nous n'auons aucune puiſſance ſur l'aduenir, moins que ſur le paſsé (& ainſi c'eſt vanité comme a eſté dit) il nous en demeure encores du mal & dommage, *Calamitoſus eſt animus futuri anxius*, qui nous deſrobe le ſentiment, & nous oſte la iouyſſance paiſible des biens preſens, & empeſche de nous y raſſeoir & contenter.

Ce n'eſt pas encores aſſez : car afin qu'il ne luy manque iamais matiere de miſere, voire qu'il y en aye touſiours à foiſon, il va touſiours furetant & recerchant auec grand eſtude les cauſes & alimens de miſere : Il ſe fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à luy, il leur deuroit tourner le dos : ou bien par vne inquietude miſerable de ſon eſprit, ou pour faire l'habile, l'empeſché, & l'entendu : c'eſt à dire le ſot & miſerable, il s'entreprend & remuë beſongne nouuelle ou s'entremeſle de celle d'autruy, Bref il eſt ſi fort & inceſſamment agité de ſoin, & penſemens non ſeulement inutiles & ſuperflus, mais eſpineux, penibles & dommageables, tourmenté par le preſent, ennuyé du paſſé, angoiſſé pour l'aduenir qu'il ſemble ne craindre rien plus, que de ne pouuoir pas eſtre aſſez miſerable:

7. *Par recerche inquieté.*

dont l'on peut iuſtement s'eſcrier, ô pauures gens! combien endurez vous de maux volontaires, outre les neceſſaires que la nature nous enuoye? Mais quoy ? l'hõme ſe plaiſt en la miſere, il s'opiniaſtre à remaſcher & remettre continuellement en memoire les maux paſſez. Il eſt ordinaire à ſe plaindre : il encherit quelquesfois le mal & la douleur: pour petites & legeres choſes, il ſe dira le plus miſerable de tous, *eſt quædam dolendi voluptas*. Or c'eſt encores plus grand' miſere de trop ambitieuſemẽt faire valoir la miſere, que ne la cognoiſtre & ne ſentir pas. *Homo animal querulum, cupidè ſuis incombens miſeriis.*

8. *Par incompatibilité.* Ne conterons nous pas pour miſere humaine, puis que c'eſt vn mal commun & general aux hommes, & qui n'eſt point aux beſtes, que les hommes ne peuuent bien s'accommoder & faire leur profit ſans le dommage & reculement les vns des autres, maladie, folie, desbauche, perte, mort. Nous nous entre empeſchons, heurtons, & preſſons l'vn l'autre, tellement que les meilleurs, meſmes ſans y penſer ny le vouloir, d'vn deſir quaſi inſenſible, & innocemment, ſouhaittent la mort, le mal, & la peine d'autruy.

9. *Aux remedes de miſere.* Le voila donc bien miſerable et naturellement et volontairement, en verité et par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'eſt que trop & il craint de ne l'eſtre pas aſſez : & eſt touſiours en queſte & en peine de s'en rendre encores d'auantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le ſentir & s'ennuyer de quelque certaine miſere (car il ne ſe laſſe iamais de l'eſtre en plusieurs façons, ſans le ſentir) il fait pour en ſortir: & quels

quels ſont ſes remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal meſme qu'il veut guarir : de ſorte que voulant ſortir d'vne miſere, il ne la fait que changer en vne autre, & peut eſtre pire. Mais quoy, encores le changement le delecte, au moins le ſoulage, il penſe guarir le mal par vn autre mal, cela vient d'vne opinion qui tient le monde enchanté & miſerable, qu'il n'y a rien vtile, s'il n'eſt penible, rien ne vaut s'il ne couſte, l'aiſance luy eſt ſuſpecte. Cecy vient encores de plus haut : c'eſt choſe eſtrange, mais veritable, & qui conuainc l'homme d'eſtre bien miſerable, qu'aucun mal ne s'en va que par vn autre mal, ſoit au corps, ſoit en l'ame. Les maladies ſpirituelles & corporelles ne ſont guaries & chaſſees, que par tourment, douleur, peine: les ſpirituelles par penitences, veilles, ieuſnes, haires, priſons, diſciplines, qui doiuent eſtre vrayement afflictions & poignantes, nonobſtant la reſolution & deuotion à tres-volontiers les ſouffrir : car ſi elles venoient à plaiſir, ou profit, & commodité, elles n'auroient point deffect, ce ſeroient exercices de volupté, & d'auarice, ou meſnagerie, & non de penitence & contrition : les corporelles de meſme par medecines, inciſions, cauteres, diettes: comme ſentent bien ceux, qui ſont obligez aux regles medicinales, leſquels ſont battus d'vne part du mal qui les point, & d'autre de la regle, qui les ennuye. Item les autres maux: l'ignorance, par grand, long, & penible eſtude, *Qui addit ſcientiam addit & laborem.* La diſette & pauureté par grand ſoin, penible, veille, trauail, ſueur, *In ſudore vultus tui.* Dont pour l'eſprit, & pour le corps, le labeur & trauail eſt pro-

pre à l'homme, comme à l'oyſeau le voler.

11. *Miſeres ſpirituelles.* Toutes ces miſeres ſuſdites ſont corporelles, ou bien mixtes & communes à l'eſprit, et au corps: & ne montent gueres plus haut que l'imagination et fantaſie. Conſiderons les plus fines et ſpirituelles, qui ſont bien plus miſeres, comme eſtans erronees et malignes, plus actiues & plus ſiennes, mais beaucoup moins ſenties et aduoüees, ce qui rend l'homme encores plus & doublement miſerable, ne ſentant que ſes maux mediocres, et non les plus grands: voire on ne luy oſe dire ny toucher, tant il eſt confit et deploré en ſa miſere: Si faut-il en paſſant & tout doucement en dire quelque choſe, au moins les guigner et monſtrer au doigt de loin, afin de luy dõner occaſiõ d'y regarder & penſer, puis que de ſoy meſme il ne s'en aduiſe pas. Premierement pour le regard de l'entendement, eſt-ce pas vne eſtrãge & piteuſe miſere de l'humaine nature, qu'elle ſoit toute confite en erreur et aueuglemẽt: la pluſpart des opinions communes & vulgaires, voire les plus plauſibles et receuës auec reuerence, ſont fauſſes et erronees, & qui pis eſt la pluſpart incommodes à la ſocieté humaine. Et encores que quelques ſages, qui ſont en fort petit nombre, ſentent mieux que le cõmun, et iugent de ces opinions comme il faut, ſi eſt-ce que quelquefois ils s'y laiſſent emporter, ſinon en toutes & touſiours, mais à quelques vns et quelquefois: il faut eſtre bien ferme et conſtant pour ne ſe laiſſer emporter au courant, bien ſain et preparé pour ſe garder net d'vne contagion ſi vniuerſelle: les opiniõs generales receuës auec applaudiſſemẽt de tous, et ſans contradiction ſont comme vn tor-

De l'entendement.

rent, qui emporte tout: *proh ſuperi quantum mortalia pectora cæcæ noctis habent? ô miſeras hominum mentes & pectora cæca, qualibus in tenebris vita quantiſque periclis degitur hoc ævi quodcunque eſt?* Or ce ſeroit choſe bien longue de ſpecifier et nommer les folles opinions, dont tout le monde eſt abbreuué. Mais en voicy quelques vnes, qui ſeront traittees plus au long en diuers lieux.

1. Iuger des aduis & conſeils par les euenemens, qui ne ſont aucunement en noſtre main, et qui deſpendent du ciel. *Voyés l. 3. c. 1.*

2. Condamner et reietter toutes choſes, mœurs, opinions, loix, couſtumes, obſeruances, comme barbares et mauuaiſes, ſans ſçauoir que c'eſt et les cognoiſtre, mais ſeulement parce qu'elles nous ſont inuſitees, et eſloignees de noſtre commun et ordinaire. *v. l. 2. c. 3. 10.*

3. Eſtimer & recommander les choſes à cauſe de leur nouuelleté, ou rareté, ou eſtrãgeté, ou difficulté, quatre engeoleurs qui ont grand credit aux eſprits populaires: & ſouuẽt telles choſes ſont vaines, & non à eſtimer, ſi la bonté & vtilité n'y sõt iointes: dont iuſtement fut meſpriſé du Prince celuy, qui ſe glorifioit de ſçauoir de loin ietter & paſſer les grains de mil par les trous d'aiguille.

4. Generalement toutes les opinions ſuperſtitieuſes, dont ſont affublez les enfans, femmes, & eſprits foibles.

5. Eſtimer les perſonnes par les biens, richeſſes, dignitez, honneurs, et meſpriſer ceux qui n'en ont point, comme ſi l'on iugeoit d'vn cheual par la bride et la ſelle. *Aumeſme.*

6. Eſtimer les choſes non ſelon leur vraye, natu-

relle & essentielle valeur, & qui est souuent interne & secrette, mais selon la monstre & la parade, ou le bruit commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant : car c'est le mettre à l'abry & au couuert de tout mal, & s'y mettre soy : c'est luy oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect : cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand iniure & desestimer comme miserable vn homme, pour estre coqu: car quelle plus grande folie en iugement, que d'estimer moins vne personne, pour le vice d'autruy, qu'il n'approuue pas? Autãt ce semble en peut-on dire d'vn bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquells nous iouyssons paisiblement: mais les estimer quand on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autruy, comme si la presence & le posseder aualloit de leur valeur, & le non auoir leur accroissoit.

Virtutem incolumen odimus,
Sublatam ex oculis quærimus inuidi:

C'est pourquoy nul n'est Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'authorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent desdaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans: veux-tu, dit le bon compagnon, ne l'aimer plus, espouse là. Nous estimons plus le cheual, la maison, le valet d'autruy, pource qu'il est à autruy & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on fait toutes choses absentes & estrangeres, soit auant les auoir ou apres les auoir

eues. La cauſe de ce en tous les deux cas ſe peut dire, qu'auant les auoir l'on les eſtime, non ſelon ce qu'elles valent: mais ſelon ce que l'on s'eſt imaginé qu'elles ſont, ou qu'elles ont eſté vantees par autruy : Et les poſſedant l'on ne les eſtime que ſelon le bien & le profit que l'on en tire : Et apres qu'elles nous ſont oſtees l'on les conſidere & regrette toutes entieres & en blot, ou auparauant l'on n'en iouyſſoit & vſoit-on que par le menu, & par pieces ſucceſſiuement : car l'on penſe qu'il y aura touſiours du temps aſſez pour en iouyr, & à peine s'appercoit-on de les auoir & tenir. Voyla pourquoy le dueil eſt plus gros & le regret de ne les auoir, que le plaiſir de les tenir: mais en cecy il a bien autant de foibleſſe, que de miſere. Nous n'auons la ſuffiſance de iouyr, mais ſeulement de deſirer. Il y a vn autre vice tout contraire, qui eſt de s'arreſter & agreer tellement à ſoy meſmes & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reſte, & ne penſer rien meilleur. Si ceux-cy ne ſont plus ſages, que les autres, au moins ſont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur et ſe monſtrer outré et opiniaſtre en toutes choſes, pourueu qu'il y aye quelque beau et ſpecieux pretexte de iuſtice, religion, bien public, amour du peuple.

11. Faire l'attriſté, l'affligé, et pleurer en la mort ou accident d'autruy, & penſer que ne s'eſmouuoir point ou que bien peu, c'eſt faute d'amour & d'affection, il y a auſſi de la vanité. *Cy deuant ch. 31.*

12. Eſtimer & faire conte des actions, qui ſe font auec bruit, remuëment, eſclat : deſeſtimer celles, *v. l. 2. c. 10.*

& perfide, la cruauté, ne les auoit à ſi grand honte, ni ne les chaſtier auec tant de Haro.

15. Voici encores apres tout, vn vray teſmoignage de la miſere ſpirituelle, mais qui eſt fin & ſubtil, c'eſt que l'eſprit humain en ſon bon ſens, paiſible, raſſis & ſain eſtat, n'eſt capable que de choſes communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour eſtre capable des diuines, ſurnaturelles, comme de la deuination, prophetie, reuelation, inuention, & comme l'on dit, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il ſoit malade, diſloqué, deſplacé de ſon aſſiette naturelle, & comme corrompu, *correptus*, ou par extrauagance, extaſe, enthouſiaſme, ou par aſſopiſſement: d'autant que, comme l'on ſçait, les deux voyes naturelles d'y paruenir ſont la fureur & le ſommeil. Et ainſi l'eſprit n'eſt iamais ſi ſage que quand il eſt fol, ni plus vaillant que quand il dort: Iamais ne rencontre mieux, que quād il va de coſté & de trauers: ne va, ne vole & ne voit ſi haut, que quand il eſt abbatu & au plus bas. Et ainſi faut qu'il ſoit miſerable, comme perdu & hors de ſoy, pour eſtre heureux. Cecy ne touche aucunement la diſpoſition diuine, car Dieu peut bien à qui & quand il luy plaiſt ſe reueler, & que l'homme demeure en ſens raſſis, comme l'eſcriture raconte de Moyſe & autres.

15. Finalement y pourroit-il auoir plus grande faute en iugement, que n'eſtimer point le iugemēt, ne l'exercer, releuer, & luy preferer la memoire & l'imagination ou fantaſie? Voyons ces grādes, doctes & belles harangues, diſcours, leçons, ſermons, liures, que l'on eſtime & admire tant, produites par les plus grands hommes de ce ſiecle (i'en excepte

quelques vns & peu) qu'eſt-ce tout cela, qu'vn entaſſement & enfileure d'allegations, vn recueil & ramas du bien d'autruy (œuure de memoire, & diuerſe leçon, & choſe tres-aiſee, car cela ſe trouue tout trié & arrangé: tant de liures ſont faits de cela) auec quelques pointes & vn bel agencement (œuure de l'imagination) & voila tout? Ce n'eſt ſouuent que vanité, & n'y reluit aucun traict de grand iugement, n'y d'inſigne vertu: Auſſi ſouuẽt ſont les autheurs d'vn iugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combien eſt-il plus beau d'ouyr vn payſant, vn marchand parlãt en ſon patois, & diſant de belles propoſitions & veritez, toutes ſeches et creuës, ſans art ny façon, & donnant des aduis bons & vtiles, produits d'vn ſain fort & ſolide iugement?

II. *De la volonté.*

En la volonté y a bien autant ou plus de miſeres, & encores plus miſerables, elles ſont hors nombre, en voicy quelques vnes.

1. Vouloir pluſtoſt apparoir homme de bien, que de l'eſtre: l'eſtre pluſtoſt à autruy qu'à ſoy.

2. Eſtre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offence, qu'à la recognoiſſance du bien fait, tellement que c'eſt coruee & regret que recognoiſtre: plaiſir & gain de ſe venger, preuue de nature maligne *gratia oneri eſt, vltio in quæſtu habetur.*

3. Eſtre plus aſpre à hayr qu'à aimer: à meſdire qu'à loüer, ſe paiſtre & mordre plus volontiers & auec plus de plaiſir au mal qu'au bien d'autruy: le faire plus valoir, s'eſtendre plus à en diſcourir, y exercer ſon ſtile, teſmoin tous les Eſcriuains, Orateurs & Poëtes, qui ſont laſches à reciter le bien,

éloquens au mal. Les mots, les inuentions, les figures, pour meſdire, brocarder, ſont bien autres, plus riches, plus emphatiques, & ſignificatifs, qu'au bien dire & loüer.

4. Fuyr à mal faire, & entendre au bien, non par le bon reſſort purement, par la raiſon naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais pour quelque autre conſideration eſtrangere, quelquefois laſche & ſordide de gain & profit, de vaine gloire, d'eſperance, de crainte, de couſtume, de compagnie, bref non pour ſoy en ſon deuoir ſimplement, mais pour quelque occaſion & circonſtance externe. Tous ſont gens de bien par occaſion & par accident. Voila pourquoy il le ſont inégalement, diuerſement, non perpetuellement, conſtamment, vniformement.

5. Aimer moins celuy que nous auons offensé, à cauſe que nous l'auons offensé, choſe eſtrange, ce n'eſt pas touſiours de crainte qu'il en vueille prendre ſa reuanche, car peut eſtre l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'eſt de ce que ſa preſence nous accuſe & nous ramentoit noſtre faute & indiſcretion. Que ſi l'offenſant n'ayme pas moins, c'eſt preuue qu'il ne l'a pas voulu offenſer: car ordinairement qui a eu la volonté d'offenſer, aime moins apres l'offenſe, *Qui offende, mai non per dona.*

6. Autant en peut-on dire de celuy à qui nous ſommes fort obligez, ſa preſence nous eſt en charge, nous ramentoit noſtre obligation, nous reproche noſtre ingratitude ou impuiſſance, l'on voudroit, qu'il ne fuſt point afin d'eſtre deſchargé: meſchant naturel, *Quidam quo plus debent, magis oderunt: leue æs alienum débitorem facit, graue inimicum.*

7. Prendre plaiſir au mal, à peine, & au danger d'autruy, deſplaiſir en ſon bien, auancemẽt, proſperité, (i'entẽs que ſoit ſans aucune cauſe ou emotion certaine & particuliere de haine, c'eſt autre choſe, prouenãt du vice ſingulier de la perſonne) ie parle ici de la cõdition cõmune & naturelle, par laquelle ſans aucune particuliere malice, les moins mauuais prennent plaiſir à voir des gens courir fortune ſur mer, ſe faſchent d'eſtre precedez de leurs compagnõs: que la fortune dite mieux à autruy qu'à eux: rient quãd quelque petit mal arriue à vn autre, cela teſmoigne vne ſemence malicieuſe en nous.

Concluſion des miſeres ſpirituelles.

12. En fin pour monſtrer cõbien grande eſt noſtre miſere, ie diray que le monde eſt remply de trois ſortes de gens, qui y tiennent grãde place en nombre & reputation: les ſuperſtitieux, les formaliſtes, les pedans, qui bien que ſoient en diuers ſubiets, reſſorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conuerſation, & doctrine) ſi ſont-ils battus à meſme coin, eſprits foibles, mal nez, ou tres-mal inſtruits, gens tres-dangereux en iugement, touchez de maladie preſque incurable. C'eſt peine perduë de parler à ces gens là pour les faire rauiſer: car ils s'eſtimẽt les meilleurs & plus ſages du monde: l'opiniaſtreté eſt là en ſon ſiege. Qui eſt vne fois feru & touché au vif de ces maux là, il y a peu d'eſperance de ſa conualeſcence. Qui y a-il de plus inepte & enſemble de plus teſtu, que ces gens-là? Deux choſes les empeſchent, comme a eſté dit, foibleſſe & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres. Ie ne fay ici que les nõmer & monſtrer au doigt, car apres en leurs lieux ici cotez leur faute ſera mõſtrée,

Les ſuperſtitieux; iniurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, ſe couurent de pieté, zele, & affection enuers Dieu, iuſques à s'y peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, penſant meriter beaucoup, & que Dieu leur en ſçait gré, voire leur doit de reſte : que feriez vous à cela ? Si vous leur dites qu'ils excedent & prennent les choſes à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croient rien, diſant que leur intention eſt bonne (par où ils ſe penſent ſauuer) & que c'eſt par deuotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ni la ſatisfaction qu'ils en reçoiuent, qui eſt d'obliger Dieu à eux. 1. *Superſtitieux les. v. l. 2. cha.*

Les Formaliſtes s'attachent tout aux formes & aux dehors, penſant eſtre iuſtes & irreprehenſibles en la pourſuitte de leurs paſſions & cupiditez, moyennant qu'ils ne facent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien de formalitez. Voila vn Richard, qui a ruiné & mis au deſeſpoir des pauures familles, mais ç'a eſté en demandant ce qu'il a penſé eſtre ſien, & ce par voye de iuſtice, qui le peut conuaincre d'auoir mal fait ? O combien de bien-faits ſont obmis, & de meſchancetez ſe commettent ſous le couuert des formes, leſquelles l'on ne ſent pas ! Dont eſt bien verifié, Le ſouuerain droit l'extréme iniuſtice, & a eſté bien dit, Dieu nous garde des Formaliſtes. 2. *Formaliſtes li. 2. c. 3.*

Les Pedans Clabaudeurs apres auoir queſté & pilloté auec grande eſtude & peine la ſcience par les liures, en font monſtre, & auec oſtentations, queſtueuſement & mercenairement la deſgorgent & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes 3. *Pedans l. 3. c. 13.*

choſes, & enſemble plus preſomptueux & opiniaſtres? En toute langue & nation pedant, clerc, magiſter, ſont mots de reproche : faire ſottement quelque choſe c'eſt le faire en clerc : ce ſont gens qui ont la memoire pleine du ſçauoir d'autruy, & n'ont rien de propre. Leur iugement, volonté, conſcience n'en valent rien mieux, mais habiles, peu ſages, & prudens, tellement qu'il ſemble que la ſcience ne leur ſerue que de les rendre plus ſots, mais encores plus arrogans, caqueteurs : rauallent leur eſprit, & abbaſtardiſſent leur entendement, mais enflent leur memoire. Icy ſied bien la miſere que nous venons de mettre la derniere en celles de l'entendement.

V. Preſomption.

CHAP. XL.

VOicy le dernier & le plus vilain traict de ſa peinture : c'eſt l'autre partie de la deſcription que donne Pline : c'eſt la peſte de l'homme, & la mere nourrice des plus fauſſes opinions & publiques & particulieres, vice toutesfois naturel & originel de l'homme. Or ceſte preſomption ſe doit conſiderer en tout ſens, haut, bas, & à coſté, dedans & dehors, pour le regard de Dieu : choſes hautes & celeſtes, baſſes, des beſtes, de l'homme ſon compagnon, de ſoy meſme : & tout reuient à deux choſes, s'eſtimer trop, & n'eſtimer pas aſſez autruy : *qui in ſe confidebant & aſpernabantur alios* : Parlons vn peu de chacun.

Luc 18.

Preſomptiõ premiere au

Premierement pour le regard de Dieu (& c'eſt choſe horrible) Toute ſuperſtition & faute en re-

ligion, ou faux ſeruice de Dieu, vient de n'eſtimer pas aſſez Dieu, ne ſentir pas & n'auoir pas les opinions, conceptions, creances de la Diuinité aſſez hautes, aſſez pures. Ie n'entens pas cét aſſez, à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, eſtant infiny. Et ainſi eſt-il impoſſible de les auoir aſſez pour ce regard : mais i'entends aſſez pour le regard de ce que pouuons & deuons. Nous n'eſleuons ni guindons pas aſſez haut, & ne roidiſſons aſſez la pointe de noſtre eſprit, quand nous imaginons la diuinité, comment allez? nous la conceuons, tres-baſſement: Nous la ſeruons de meſmes tres-indignement, nous agiſſons auec elles plus vilemẽt qu'auec certaines creances: Nous parlons non ſeulement de ſes œuures, mais de ſa Maieſté, volonté, iugemens auec plus de confidence, & de hardieſſe, que l'on ne feroit d'vn Prince, ou autre homme d'honneur. Il y a pluſieurs hommes, qui refuſeroient vn tel ſeruice & recognoiſſance, & ſe tiendroient offencez & violez, ſi l'on parloit d'eux, & que l'on employaſt leur nom ſi vilement & ſordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, compoſer auec luy, afin que ie ne diſe, brauer, menacer, gronder, & deſpiter. Cæſar diſoit à ſon Pilote, qu'il ne craignit de voguer & le conduire contre le deſtin & la volonté du ciel & des aſtres, ſe fiant ſur ce que c'eſt Cæſar qu'il meine : Auguſte ayant eſté battu de la tempeſte ſur mer, ſe prit à deffier le Dieu Neptune : & en la pompe des ieux Circenſes fit oſter ſon image du rang où elle eſtoit parmy les autres Dieux, pour ſe venger de luy. Les Thraces quãd il tonne & eſclaire ſe mettent à tirer fleſches contre le Ciel, pour

regard de Dieu.

vid. s. ch. 10.

ranger Dieu à raiſon : Xerxes foüetta la mer & eſ-
v.l.2.8. criuit vn cartel de deffi au mont Athos. Et compte
l'on d'vn Roy Chreſtien voiſin du noſtre, qu'ayant
Voyez l.3.c.1. receu vne baſtonnade de Dieu, iura de s'en venger,
& voulut que de dix ans on ne le priaſt, & ne par-
laſt-on de luy.

Audax Iaperi genus.
Nil mortalibus arduum.
Cælum ipſum petimus ſtultitia, neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracundia Iouem ponere fulmina.

Et laiſſant ces extrauagances eſtranges, tout le commun ne verifie-il pas bien clairement le dire de Pline, qu'il n'y a rien plus miſerable, & enſemble plus glorieux que l'homme ? Car d'vne part, il ſe feint de tres-hautaines & riches opinions de l'amour, ſoin & affection de Dieu enuers luy, comme ſon mignon, ſon vnicque, & cependant il le ſert tres-indignement : comment ſe peuuent accorder & ſubſiſter enſemble vne vie & vn ſeruice ſi chetif & miſerable d'vne part, & vne opinion & creance ſi glorieuſe & ſi hautaine de l'autre ? C'eſt eſtre Ange & pourceau tout enſemble : c'eſt ce que reprochoit vn grand Philoſophe aux Chreſtiens, qu'il n'y auoit gens plus fiers & glorieux à les ouyr parler, & en effet plus laſches & vilains : c'eſt vn ennemy qui parle par iniure, mais qui touche bien iuſtement les hypocrites.

Il nous ſemble auſſi, que nous penſons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature, qu'ils ſe peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahiſſons des accidens qui nous arriuent : & cecy ſe voit encore

mieux à la mort. Peu de gens se resoluēt & croient que ce soit leur derniere heure : & presque tous se laissent lors piper à l'esperance. Cela vient de presomption, nous faisons trop de cas de nous, & nous semble que l'vniuers a grād interest à nostre mort: que les choses nous faillent à mesure que nous leur faillons, ou qu'elles mesmes se faillent à mesure qu'elles nous faillent, qu'elles vont mesme branle auec nous, comme à ceux qui vont sur l'eau : que le ciel, la terre, les villes se remuënt, nous pensons tout entrainer auec nous : nul de nous ne pense assez n'estre qu'vn.

Apres cela l'homme croit, que le ciel, les estoil- *Du ciel.*
les, tout ce grand mouuement celeste, & branle du 3.
monde n'est fait que pour luy, *Tot circa vnum caput tumultuantes deos.* Et le pauure miserable est bien ridicule. Il est icy bas logé au dernier & pire estage de ce monde, plus esloigné de la voûte celeste, en la cloaque & sentine de l'vniuers, auec la bourbe & la lie, auec les animaux de la pire condition, subiet à receuoir tous les excremens & ordures, qui luy pleuuent & tombent d'enhaut sur la teste : & ne vit que de cela, & à souffrir les accidens qui luy arriuent de toutes parts : & se fait croire qu'il est le maistre commandant à tout : que toutes creatures, mesmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut sçauoir la moindre vertu, & est contraint tout transsi les admirer, ne branlent que pour luy, et son seruice. Et pource qu'il mendie, chetif qu'il est, son viure, son entretenir, ses commoditez, des rayons, clarté et chaleur du soleil, de la pluye, et autres degouts du ciel et de l'air, il veut dire, qu'il iouyt du ciel, et des

élemens, comme si tout n'auoit esté fait, & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autant, & peut estre plus iustement & constamment. Car l'hõme qui reçoit aussi souuent des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ny en son intelligence, & ne les peut deuiner, est en perpetuelle transse, fiéure & crainte, que les corps superieurs ne branslẽt pas bien à propos, & à point nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires: tremblent sous le faix: où les bestes reçoiuent tout ce qui vient d'enhaut, sans allarme, ni apprehension de ce qui aduiendra, & sans pleinte de ce qui est aduenu, comme fait incessamment l'homme, *non nos causa mundo sumus hyemem æstatemque referendi: suas ista leges habent, quibus diuina exercentur: nimis non suspicimus si digni nobis videmur, propter quos tanta moueantur, non tanta cælo nobiscum societas est, vt nostro fato sit ille quoque syderum fulgor.*

Senec.

Des animaux.

Pour le regard des choses basses, terrestres, sçauoir tous animaux, il les desdaigne & desestime comme si du tout elles n'appartenoient au mesme maistre ouurier, & n'estoient de mesme mere, & de mesme famille auec luy, comme si elles ne le touchoient & n'auoient aucune part ou relation à luy. Et de là il vient à en abuser, & exercer cruauté, chose qui reiallit contre le maistre commun & vniuersel, qui les a faites, qui en a soin & a dressé ces loix, pour leur bien & conseruation, les a aduantagées en certaines choses, renuoye l'homme souuent vers elles, comme à vne escole: mais cecy est le subiet du chap. 34. cy dessus.

4.

5. Or tout cecy ne desroge aucunemẽt à la doctrine com-

commune, que le monde eſt fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu : car outre l'inſtruction que l'homme tire en general de toute choſe haute & baſſe pour cognoiſtre Dieu, ſoy, ſon deuoir: encores en particulier de chacune, il en tire profit ou plaiſir ou ſeruice. De ce qui eſt par deſſus ſoy qu'il a moins en intelligence & nullemẽt en ſa puiſſance, ce ciel azuré tant richement contrepointé d'eſtoilles & ces flambeaux roulans ſans ceſſe ſur nos teſtes, il n'en a ce bien que par contemplation, il monte & eſt porté en admiration, crainte, honneur, reuerence de leur autheur & maiſtre ſouuerain de tout, & en ce ſens a eſté bien dit par Anaxagoras, que l'homme eſtoit creé pour contempler le ciel & le ſoleil, & par les autres Philoſophes appelans l'homme ὑρανόσκοπον des choſes baſſes il en tire ſecours, ſeruice, commodité. Mais ſe perſuader qu'en faiſant toutes ces choſes, l'on n'aye penſé qu'à l'homme, & qu'il ſoit la fin & le but de tous ces corps lumineux & incorruptibles, c'eſt vne trop folle & hardie preſomption.

Finalement, mais principallement ceſte preſomption doit eſtre conſideree en l'hõme meſmes, c'eſt à dire pour le regard de ſoy & de l'hõme ſon compagnon, au dedans, au progrés de ſon iugement, & de ſes opinions : & au dehors en cõmunication & cõuerſation auec autruy. Surquoy nous conſidererons trois choſes, comme trois chefs, qui s'entreſuiuent, où l'humanité mõſtre bien en ſa ſotte foiblelle, ſa folle preſomption : La premiere au croire ou meſcroire, (icy n'eſt queſtion de Religion, ni de la foy & creance diuine, & ſe faut ſouuenir de l'aduertiſſement mis au preface) où ſont à noter deux

6. *De l'hõme meſme.*

Trois degrez de preſomptiõ humaine.

I. *Croire, mescroire.*

vices cõtraires, qui sont ordinaires en la condition humaine : l'vn & plus commun est vne legereté, *qui citò credit leuis est corde*, & trop grande facilité à croire & receuoir tout ce que l'on propose, auec quelque apparence ou authorité. Ceci appartient à la niaise simplicité, molleſſe, & foibleſſe du petit peuple, des esprits effeminés, malades, superstitieux, estonnés, indiscrettement zelés, qui comme la cire reçoiuent facilement toute impression, se laissent prendre & mener par les oreilles, c'est plustoſt erreur & foibleſſe, que malice, & loge volontiers aux ames debõnaires. *Credulitas error est magis quàm culpa, & quidem in optimi cuiusque mentem facilè irrepit.* Suiuant ceci nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opiniõs & creances, non par chois & iugement, voire souuent auant l'aage & discretion, mais par la coustume du pays, ou instruction receuë en ieuneſſe, ou par rencontre, cõme par vne tẽpeſte : & là se trouue tellemẽt collé, hypothequé & asserui qu'il ne s'en peut plus déprendre. *Veluti tempestate delati ad quamcunque disciplinam tanquam ad saxum adhærescunt.* Le mõde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autruy, *vnusquisque mauult credere quã iudicare : versat nos & precipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or ceste telle facilité populaire, biẽ que ce soit en verité foibleſſe, toutesfois n'est pas sans quelque presomption. Car c'est trop entreprendre que croire, adherer, & tenir pour vray & certain si legerement, sans sçauoir que c'est : ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dit d'où vient cela? comment se fait cela? presuppoſant

que cela eſt bien vray : il n'en eſt rien : on traitte, agite les fondemens & effets de milles choſes, qui ne furent iamais, dont tout le *pro* & *contra* eſt faux: Combien de bourdes, faux & ſuppoſez miracles, viſions, & reuelations receües au monde, qui ne furent iamais ? (Les vrays miracles authoriſez par l'Egliſe ſont à part, l'on ne touche point à cela.) Et pourquoy croira l'on de merueille, vne choſe non humaine ni naturelle, quād l'on peut deſtourner & elider la verification par voye naturelle & humaine ? La verité & le menſonge ont leurs viſages conformes: le port, le gouſt & les alleures pareilles: nous les regardons de meſme œil: *ita ſunt finitima falſa veris, vt in præcipitem locum non debeas ſe ſapiens committere.* L'on ne doit croire d'vn homme, que ce qui eſt humain, s'il n'eſt authoriſé par approbation ſur-naturelle & ſur-humaine, qui eſt Dieu ſeul, qui ſeul eſt à croire en ce qu'il dit, pour ce qu'il le dit.

L'autre vice contraire eſt vne forte & audacieuſe temerité de condamner & reietter, comme fauſſes toutes choſes, que l'on n'entend pas, & qui ne plaiſent & ne reuiennent au gouſt. C'eſt le propre de ceux, qui ont bonne opinion d'eux meſmes, qui ſont les habiles & les entendus, ſpecialement heretiques, Sophiſtes, pedans: car ſe ſentans auoir quelque pointe d'eſprit, & de voir vn peu plus clair que le commun, ils ſe donnent loy & authorité de decider & reſoudre de toutes choſes. Ce vice eſt beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'eſt folie enragee de penſer ſçauoir iuſques où va la poſſibilité, les reſſorts & bornes de nature, la portee de la puiſſance & volōté de Dieu, & vouloir

ranger à ſoy & à la ſuffiſance le vray & le faux des choſes, ce qui eſt requis pour ainſi & auec telle fierté & aſſeurance reſoudre & definir d'icelles. Car voicy leur iargon, cela eſt faux, impoſſible, abſurd. Et combien y a-il de choſes, leſquelles pour vn temps nous auons reiettees auec riſee, comme impoſſibles, que nous auons eſté contraints d'aduoüer apres, & encores paſſer outre à d'autres plus eſtranges? & au rebours cõbien d'autres nous ont eſté comme articles de foy, & puis vains menſonges?

7. 2. *Affirmer condamner.* La ſeconde, qui ſuit & vient ordinairement de ceſte premiere, eſt d'affermer ou reprouuer certainement & opiniaſtremẽt ce que l'on a legerement creu ou meſcreu. Ce ſecond degré adiouſte au premier opiniaſtreté, & ainſi accroiſt la preſomption. Ceſte facilité de croire auec le temps s'endurcit & degenere en opiniaſtreté inuincible & incapable d'amendement, voire l'on va iuſques là, que ſouuent l'on ſouſtient plus les choſes que l'on ſçait & que l'on entend moins, *maiorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt: cupiditate humani ingenij lubentius obſcura creduntur*, l'on parle de toutes choſes par reſolution. Or l'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe & ignorance, accompagnee de folie & arrogance.

8. 3. *Perſuader.* La troiſiéme, qui ſuit ces deux, & qui eſt le feſte de preſomption, eſt de vouloir perſuader, faire valoir, & receuoir à autruy ce que l'on croit, & les induire voire imperieuſement auec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie? Quiconque croit quelque choſe, eſtime que c'eſt œuure de charité de le perſuader à vn autre: &

pour ce faire ne craint point d'adiouſter de ſon inuention autãt qu'il voit eſtre neceſſaire à ſon compte, pour ſuppleer au deffaut & à la reſiſtence, qu'il penſe eſtre en la conception d'autruy. Il n'eſt rien à quoy communément les hommes ſoient plus tendus qu'à donner voye à leurs opinions: *nemo ſibi tantùm errat, ſed aliis erroris cauſa & author eſt.* Où le moyen ordinaire faut, l'on y adiouſte le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice eſt propre aux dogmatiſtes, & à ceux qui veulent gouuerner, & donner loy au monde. Or pour venir à bout de ceci & captiuer les creances à ſoy, ils vſent de deux moyens : par le premier ils introduiſent des propoſitions generales & fondamẽtales, qu'ils appellent principes & preſuppoſitions, deſquelles ils enſeignent n'eſtre permis de douter ou diſputer: ſur leſquelles ils baſtiſſent apres tout ce qui leur plaiſt, & menent le monde à leur poſte: qui eſt vne piperie, par laquelle le monde ſe remplit d'erreurs & menſonges. Et de fait ſi l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouuera de la fauſſeté & de la foibleſſe autant ou plus qu'en tout ce qu'il ſen veulent tirer & dépendre: & ſe trouuera touſiours autant d'apparence aux propoſitions contraires. Il y en a de noſtre temps qui ont changé & renuerſé les principes, & regles des anciens en l'Aſtrologie, en la Medecine, en la Geometrie, en la nature & mouuement des vents. Toute propoſition humaine a autãt d'authorité, que l'autre, ſi ſa raiſon n'en fait la difference : La verité ne dépend point de l'authorité ou témoignage d'homme: Il n'y a point de principes aux hommes, ſi la diuinité ne les leur a reuelé: tout le reſte n'eſt que ſonge & fumee. Or ces

Copernicus, Paracelſus.

Meſſieurs ici veulent que l'on croye & reçoiue ce qu'ils diſent, & que l'on s'en fie à eux, ſans iuger ou examiner ce qu'ils baillent: qui eſt vne iniuſtice tirannique. Dieu ſeul, cõme a eſté dit, eſt à croire en tout ce qu'il dit, pource qu'il le dit, *qui à ſemetipſo loquitur mendax eſt.* L'autre moyen eſt par ſupoſition de quelque fait miraculeux, reuelatiõ & apparition nouuelle & celeſte, qui a eſté dextrement pratiqué par des legiſlateurs, generaux d'armees, ou chefs de part. La perſuation premiere Prince du ſubiect meſmes ſaiſit les ſimples, mais elle eſt ſi tendre & ſi freſle, que le moindre heurt, meſconte, ou meſgarde, qui y ſuruiendroit, eſcarboüilleroit tout. Car c'eſt grand merueille, cõment de ſi vains commencemens & friuoles cauſes ſont ſorties les plus fameuſes impreſſions. Or ceſte premiere impreſſion franchie deuient apres à s'enfler & groſſir merueilleuſement, tellemẽt qu'elle vient à s'eſtendre meſmes aux habiles, par la multitude des croyans, des teſmoins, & des ans, à quoy l'on ſe laiſſe emporter, ſi l'on n'eſt bien fort preparé; Car lors il n'eſt plus beſoin de reginber & s'enquerir, mais ſimplement croire: Le plus grand & puiſſant moyen de perſuader, & la meilleure touche de verité, c'eſt la multitude des ans & des croyans; or les fols ſurpaſſent de tãt les Sages, *ſanitatis patrocinium eſt inſanientium turba.* C'eſt choſe difficile de reſoudre ſon iugement contre les opinions cõmunes. Tout ce deſſus ſe peut cognoiſtre par tant d'impoſtures, badinages, que nous auõs veu naiſtre cõme miracles, & rauir tout le monde en admiration, mais incontinent eſtoffés par quelque accident, ou par l'exacte recerche des clair-voyans, qui on eſclairé de pres

& descouuert la fourbe: que s'ils eussent eu encores du temps pour se meurir & se fortifier en nature, c'estoit fait pour iamais. Ils eussent esté receus & adorés generalement. Ainsi en est-il de tant d'autres, qui ont (faueur de fortune) passé & gagné la creance publique, à laquelle puis on s'accommode, sans aller recognoistre la chose au giste, & en son origine, *nusquam ad liquidum fama perducitur*: Tant de sortes de religions au monde, tant de façons superstitieuses, qui sont encores mesme dedans la Chrestienté demeurees du paganisme & dont on n'a peu du tout sevrer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoy nous sommes, puis que nous sommes menés par tels guides.

CINQVIESME ET DERNIERE consideration de l'homme par les grandes varietez & differences qui sont en luy, & leurs comparaisons.

De la difference & inegalité des hommes en general.

CHAP. XLI.

IL n'y a rien en ce bas monde, où il se trouue tant de difference qu'entre les hõmes, & differences si esloignees en mesme subiet & espece. Si on en veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hommes en certains endroits qui ont fort peu de ressemblãce à la nostre: & y en a de métisses & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des cõtrees où les hommes sont sans teste, portans les

yeux & la bouche en la poitrine, où ils ſont androgynes, où ils marchẽt de quatre pattes, où ils n'ont qu'vn œil au front, & la teſte plus ſemblable à celle d'vn chien qu'à la noſtre, où ils ſont moitié poiſſon par embas, & viuent en l'eau : où les femmes accouchent à cinq ans & n'en viuent que huit : où ils ont la teſte ſi dure & le front, que le fer n'y peut mordre & rebouche contre : où ils ſe changent naturellement en loups, en iumens, & puis encores en hommes ? où ils ſont ſans bouche, ſe nourriſſans de la ſenteur de certaines odeurs ? où ils rendent la ſemence de couleur noire, où ils ſont fort petits & nains, où tous fort grands & geans, où ils vont tous nuds, où ils ſont tous pelus & velus, où ils ſont ſans parole viuans par les bois comme beſtes, cachez dedans les cauernes, et dedans les arbres. Et de noſtre temps nous auons deſcouuert et touché à l'œil et au doigt, où les hommes ſont ſans barbe, ſans vſage de feu, de bled, de vin, où eſt tenuë pour la plus grãde beauté ce que nous eſtimons la plus grande laideur, comme a eſté dit deuant. Quant à la diuerſité des mœurs ſe dira ailleurs. Et ſans parler de toutes ces eſtrangerez, nous ſçauons que quant au viſage, il n'eſt poſſible trouuer des viſages en tout et par tout ſemblables, il peut aduenir de ſe meſconter et prendre l'vn pour l'autre, à cauſe de la reſemblance grande, mais c'eſt en l'abſence de l'vn : car en preſence de tous deux, il eſt aiſé de remarquer la difference, quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference, car non ſeulement elle eſt plus grande ſans comparaiſon d'homme à homme, que de beſte à beſte : mais (qui eſt bien

Chap. 5. l. 2. c. 8.

encherit) il y a plus grande difference d'hommes à homme, que d'homme à beſte : car vn excellent animal eſt plus approchant de l'homme de la plus baſſe marche, que n'eſt cét homme d'vn autre grād & excellent. Cette grande difference des hommes vient des qualitez internes, & de la part de l'eſprit, où y a tant de pieces, tant de reſſorts que c'eſt choſe infinie, & des degrez ſans nombre. Il nous faut icy pour le dernier apprendre à cognoiſtre l'homme, par les diſtinctions & differences qui ſont en luy; or elles ſont diuerſes, ſelon qu'il y a pluſieurs places en l'homme, pluſieurs raiſons & moyens de les conſiderer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, auſquelles toutes les autres ſe pourront rapporter, & generallement tout ce qui eſt en l'homme, eſprit, corps, naturel, acquis, public, priué, apparent, ſecret, & ainſi cette cinquieſme & derniere conſideration de l'homme aura cinq parties, qui ſeront cinq grandes & capitales diſtinctions des hommes, ſçauoir la

Premiere naturelle, & eſſentielle, & vniuerſelle de tout l'homme, eſprit & corps.

La ſeconde naturelle & eſſentielle principalement, & aucunement acquiſe, de la force & ſuffiſance de l'eſprit.

La tierce accidentale de l'eſtat, condition & deuoir, tirée de la ſuperiorité & inferiorité.

La quatrieſme accidentale de la condition & profeſſion de vie.

La cinquieſme & derniere des faueurs & desfaueurs de la nature, & de la fortune.

PREMIERE DISTINCTION ET *difference des hommes naturelle & essentielle, tirée de la diuerse assiette du monde.*

CHAP. LXII.

1. *Diuersité des hommes vient de la diuerse assiette du monde.*

LA premiere plus notable & vniuerselle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diuerse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du Soleil, l'air, le climat, le terroir sont diuers. Aussi sont diuers non seulement le teinct, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encores les facultez de l'ame, *plaga cæli non solùm ad robur carporum, sed & animorum facit. Athenis tenue cælum exquo etiam acutiores Attici, crassum Thebis ideò pingues Thebani & valentes.* Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit né Athenien & non Thebain.

Ainsi que les fruicts & les animaux naissent diuers selon les diuerses contrées, aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, iustes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingenieux, bons, obeyssans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays aspre & bossu, pour aller en vn autre doux & plein, disant que les terres grasses & molles font les hommes mols, & les fertils les esprits infertiles.

2. *Partage du monde en trois.*

Suiuant ce fondement nous pouuons en gros partager le monde en trois parties, & tous les hommes en trois sortes de naturel: nous ferõs donc trois assiettes generales du monde, qui sont les deux ex-

tremitez de Midy & Nort, & la moyenne, Chaque partie & assiette sera de soixante degrez : l'vne de Midy est sous l'Æquateur, trente degrez deçà & trente delà, c'est à dire tout ce qui est entre les deux Tropiques, vn peu plus, où sont les regions ardentes & les Meridionaux, l'Affrique & l'Ethiopie au milieu d'Orient & d'Occident : l'Arabie, Calicut, les Moluques, les Iaues, la Taprobane vers Orient: le Peru & grands mers vers Occident. L'autre moyenne est de trente degrez outre les Tropiques tant decà que delà vers les Poles, où sont les regions moyennes & temperées, toute l'Europe auec la mer Mediterennée, au milieu d'Orient & Occident : toute l'Asie tant petite que grande, qui est vers Orient : auec la Chine & le Iappon : & l'Amerique Occidentale. La tierce qui est de trente degrez, qui sont les plus prés des deux Poles de chaque costé, où sont les regions froides & glaciales, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Moscouie, Estotilans, & la Magellane, qui n'est pas encores bien descouuerte.

Suiuant ce partage general du monde, aussi sont differens les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprit, religion, mœurs, comme se peut voir en ceste petite table. Car les

3. *Et des naturels.*

	Septentrionaux ſont	Moyés sót mediocres & temperez entoutesceschoſes comme neutres, ou bien participans vn peu de toutes ces deux extremitez, & tenans plus de la region, de laquelle ils ſont plus voyſins.	Meridionaux ſont
1. *Au corps.*	Hauts & grands, piteux, ſanguins, blãcs & blonds ſociables, la voix forte, le cuir mol & velu, grands mangeurs & beuueurs, & puiſſans.		Petits. Melancholique, froids & ſecs, noirs, ſolitaires. La voix greſle. Le cuir dur auec peu de poil & creſpu.
2. *Eſprit.*	Groſſiers, lourds, ſtupides, ſots. Faciles, legers, inconſtans. Peu religieux & deuotieux.		Abſtinens, foible Ingenieux, ſages, prudens, fins opiniaſtres. Superſtitieux, contemplatifs.
3. *Religion.*	Guerriers, vaillans, penibles, chaſtes, exempts de ialouſie, cruels & inhumains.		Non guerriers, & laches, paillards, ialoux, cruels & inhumains.

4. *Mœurs.*

TOutes ces differences ſe peuuent aiſément. Quand à celles du corps elles ſe cognoiſſent à

4. *Preuues de ces differences du corps.*

l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles ſont rares & viennent du meſlange des peuples, ou bien des vents, des eaux & de la ſituation particuliere des lieux, dont vne montagne ſera vne notable difference en meſme degré, voire meſmes pays & ville : ceux de la ville haute d'Athenes eſtoient tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pyrée : vne montaigne du coſté de Septentrion rendre la vallée qui ſera vers le midy toute meridionale, & au contraire auſſi.

3. *Eſprit.*

Quant à celles de l'eſprit, nous ſçauons que les arts mecaniques & ouurages de main ſont de Septentrion, où ils ſont penibles : les ſciences ſpeculatiues

ſont venuës du midy. Ceſar & les Anciens appellent les Egyptiens tres-ingenieux & ſubtils. Moyſe eſt dit inſtruit en leur ſageſſe: la Philoſophie eſt venuë de là en Grece, la maiorité commence pluſtoſt chez eux, à cauſe de l'eſprit & fineſſe: les gardes des princes meſmes Meridionaux, ſont de Septentrion, comme ayans plus de force & moins de fineſſe & de malice: ainſi les Meridionaux ſont ſubiets à grandes vertus & grands vices, comme il eſt dit d'Annibal: les Septentrionaux ont la bonté & ſimplicité. Les ſciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquence ſont aux nations mettoyennes, auſquelles ont flory les grands Empires & Polices.

Pour le troiſieſme point, les religions ſont venuës du midy, Egypte, Arabie, Chaldée, plus de ſuperſtition en Affrique qu'au reſte du monde, teſmoin les vœux tant frequens, les tẽples tant magnifiques, les Septentrionaux dit Ceſar, peu ſoucieux de religion ſont attentifs à la guerre & à la chaſſe. 3. *Religion.*

Quant aux mœurs, premierement touchant la guerre, il eſt certain que les grands armées, arts, inſtrumens & inuentions militaires, ſont venuës de Septentrion: les peuples de là, Scythes, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, & rauagé tout le monde, dont eſt tant ſouuent dit, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels et combats ſont venus de là: les Septentrionaux adorent le glaiue fiché en terre, dit Solinus, inuincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reſte, et ont eſté deſtruits par eux, auſſi s'affoibliſſent et s'alangouriſſent au vent de Su et allant vers Midy, cõme les Meridionaux venans au Nort, 4. *Mœurs.*

redoublent leurs forces. A cauſe de la fierté guerriere, ils ne peuuent ſouffrir qu'on leur commande par brauerie, ils veulent la liberté, au moins les commandemens electifs. Touchant la chaſteté & la ialouſie, en Septentrion vne ſeule femme a vn homme, dit Tacitus, encores ſuffit-elle pour pluſieurs, dit Ceſar : nulle ialouſie dit Munſter, où les hommes & femmes ſe baignent enſemble auec les eſtrangers. En Midy la Polygamie eſt par tout receuë: toute l'Affrique adore Venus, dit Solinus : les Meridionaux meurent de ialouſie, à cauſe dequoy ils ont les Eunuques gardiẽs de leurs fẽmes, que les grãds Seigneurs ont en grãd nõbre cõme des haras.

Quant à la cruauté, les extremitez ſont ſemblables, mais pour diuerſes cauſes, comme ſe verra tantoſt aux cauſes : les punitions de la roüe & les empalemens des vifs ſont venus de Septentrion : les inhumanitez des Moſcouites & Tartares ſont toutes notoires. Les Allemans, dit Tacite, ne puniſſent les coulpables iuridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de Midy auſſi eſcorchent tous vifs les criminels, & leur appetit de vengeance eſt ſi grand, qu'ils en deuiennent furieux s'ils ne l'aſſouuiſſent : Au milieu ſont benins & humains. Les Romains puniſſoiẽt les plus grãds crimes du banniſſement ſimple, les Grecs vſoient de breuuage doux de ciguë pour faire mourir les condamnez : Et Ciceron dit que l'humanité & la courtoiſie eſt partie de l'Aſie mineur, & deriuée au reſte du monde.

5. *La cauſe des ſuſ-*

La cauſe de toutes ces differences corporelles & ſpirituelles, eſt l'inequalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui eſt en ces pays &

peuples : ſçauoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cauſe du grand froid externe, qui la reſſerre & renferme au dedans, comme les caues & lieux profonds ſont chauds en hyuer, & les eſtomachs, *ventres hyeme calidiores* : foible aux Meridionaux, eſtant diſſipée & attirée au dehors, par la vehemence de l'externe, comme en eſté les ventres & lieux de deſſous terre ſont froids : Moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceſte diuerſité, di je, & inequalité de chaleur naturelle viennent ces differences, non ſeulement corporelles, ce qui eſt aiſé de remarquer, mais encores ſpirituelles: Car les Meridionaux à cauſe de leur temperament froid, ſont melancholiques, & par ainſi arreſtez, conſtans, cõtemplatifs, ingenieux, religieux, ſages. Car la ſageſſe eſt aux animaux froids comme aux Elephãs, qui cõme le plus melancholique de tous animaux, eſt le plus ſage, docile, religieux, à cauſe du ſang froid. De ce temperament melancolique aduient auſſi que les Meridionaux ſont paillards, à cauſe de la melancholie ſpumeuſe, abradente, & falace, comme il ſe void aux liures: & cruels, parce que ceſte melancholie abradẽte preſſe violemment les paſſions & la vengeance. Les Septentrionaux pituiteux & ſanguins de temperament tout au contraire aux Meridionaux, ont les qualitez toutes contraires, ſauf qu'ils conuiennent en vne choſe, c'eſt qu'ils ſont auſſi cruels & inhumains, mais c'eſt par vne autre raiſon, ſçauoir par deffaut de iugemẽt dont comme beſtes ne ſe ſçauent commander & ſe cõtenir : Ceux du milieu ſanguins & choleres ſont temperez, d'vne belle humeur, ioyeux, diſpos, actifs.

dites differences.

Nous pourrons encores plus exquiſement &

ſubtilement repreſenter le diuers naturel de ces trois ſortes de peuples, par application & comparaiſon de toutes choſes, comme ſe pourra voir en cette petite table où ſe voit que proprement appartient, & ſe peut rapporter aux

	Septentrionaux,	Moyens,	Meridionaux
Qualitez d'ames.	Le ſens cõmun,	Diſcours & ratiocination.	intellect.
	fortes cõme des ours & beſtes.	Raiſon & iuſtice d hommes.	fineſſes de renards, & religion de gens diuins.
Planetes.	Mars. Lune, | guerre, chaſſe,	Iupiter, Mercure | Empereurs, Orateurs,	Sat. ven^{s} | Cõté. amour
	Art & manufacture.	prudence, cognoiſſance du bien & du mal,	ſciẽce duvray & du faux.
Actions & parties de republiques.	Ouuriers, artisãs ſoldat. Executer & obeir	magiſtrats pourueyans iuger commander,	pontifes, philoſophes cõtempler,
	Ieunes mal-habiles.	hommes faicts, manieurs, d'affaires.	vieillards graues ſages pẽſifs

Les autres diſtinctions plus particulieres ſe peuuẽt rapporter à ceſte-cy generale de Midy & Nort: car l'on peut rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'Occident, & ceux qui viuent aux montagnes, guerriers, fiers amoureux de liberté, à cauſe du froid qui eſt aux montagnes. Auſſi ceux qui ſont eſlõgnez de la mer, plus ſimples & entiers. Et au contraire aux conditions des Meridionaux, l'on peut rapporter les Orientaux, ceux qui viuent aux vallées, effeminez, delicats à cauſe de la fertilité d'où vient la volupté. Auſſi les Maritimes trompeurs

peurs & fins à cauſe du commerce & du trafic auec diuerſes ſortes de gens & nations.

Par tout ce diſcours il ſe void qu'en general ceux de Septentrion ſont plus aduantagez au corps, & ont la force pour leur part : & ceux de Midy en l'eſprit, & ont pour eux la fineſſe : ceux du milieu ont de tout, & ſont temperées en tout : Auſſi s'apprend par là, que leurs mœurs ne ſont à vray dire ni vices ni vertus, mais œuures de nature : laquelle du tout corriger & du tout y renoncer, il eſt plus que difficile : mais adoucir, temperer, & ramener à peu pres les extremitez à la mediocrité, c'eſt l'œuure de vertu.

Seconde diſtinction & difference plus ſubtile des eſprits, & ſuffiſance des hommes.

Chap. XLIII.

CEſte ſeconde diſtinction, qui regarde l'eſprit & la ſuffiſance, n'eſt ſi apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel que de l'acquis : ſelon laquelle y a trois ſortes de gens au monde, comme trois claſſes & degrez d'eſprits. En l'vn & le plus bas ſont les eſprits foibles & plats, de baſſe & petite capacité, nez pour obeyr, ſeruir, & eſtre menez, qui en effect ſont ſimplement hommes. Au 2. & moyen eſtage ſont ceux qui ſont de mediocre iugement, font profeſſion de ſuffiſance, ſcience, habileté, mais qui ne ſentent & ne ſe iugent pas aſſez, s'arreſtent à ce qu'on tient cõmunément, & on leur baille du premier coup, ſans d'auantage s'enquerir de la verité & ſource des cho-

Trois ſortes & degrés de gens au monde.

ces, voire pensent qu'il ne l'est pas permis : & ne regardent pas plus loing que là où ils se trouuent? pensent que par tout est ainsi, ou doit estre : que si t'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'asseruissent aux opinions & loix municipales du lieu où ils se trouuent desiors qu'ils sont enclos, non seulement par obseruance & vsage, ce que tous doiuent faire : mais encor de cœur & d'ame, & pensent que ce qu'on croit en leur village est la vraye touche de verité (cecy ne s'entend de la verité diuine reuelee, ni de religion) c'est la seule, ou bien la meilleure regle de bien viure. Ces gens sont de l'escole & du ressort d'Aristote, affirmatifs, positifs, dogmatistes, qui regardẽt plus l'vtilité que la verité, ce qui est propre à l'vsage & trafic du mõde, qu'à ce qui est bon & vray en soy. En ceste classe y a tres-grãd nõbre & diuersité de degrez, les principaux & plus habiles d'entr'eux gouuernẽt le mõde, & ont les cõmandemens en main. Au 3. & plus haut estage sont les hommes doüez d'vn esprit vif, cher, iugement fort, ferme & solide, qui ne se contentent d'vn ouy dire, ne s'arrestent aux opinions cõmunes & receuës, ne se laissent gaigner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'estonnẽt point, sçachant qu'il y a plusieurs bourdes, facultez & impostures receuës au monde auec approbation & applaudissement, voire adoration & reuerence publique, mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent meurement, & cherchent sans passion les causes, motifs, & ressorts iusques à la racine, aimans mieux douter & tenir en suspends leur creance, que par vne trop molle & lasche facilité ou legereté, ou pre-

cipitation de iugement, ſe paiſtre de fauſſeté, & affirmer ou ſe tenir aſſeurez de choſe, de laquelle ils ne peuuent auoir raiſon certaine. Ceux-cy ſont en petit nombre, de l'eſchole & reſſort de Socrates & Platon, modeſtes, ſobres, retenus, conſiderans plus la verité & realité des choſes, que l'vtilité, & s'ils ſont bien nez, ayans auec ce deſſus la probité & le reglement des mœurs, ils ſont vrayement ſages, & tels que nous cerchons icy. Mais pource que ils ne s'accordent pas auec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus auant: ne ſont ſi faciles, ils ſont ſoupçonnez & mal eſtimez des autres, qui ſont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantaſques & Philoſophes: c'eſt par iniure qu'ils vſent de ce mot. En la 1. de ces trois claſſes y a bien plus grand nombre qu'en la ſeconde, & en la ſeconde qu'en la troiſieſme. Ceux de la premiere & derniere, plus baſſe & plus haute, ne troublent point le mõde, ne remuent rien les vns par inſuffiſance & foibleſſe, les autres par grande ſuffiſance, fermeté & ſageſſe. Ceux du milieu font tout le bruit, & les diſputes qui ſont au monde: perſomptueux, touſiours agitez & agitans. Ceux de la plus baſſe marche, cõme le fonds, la lie, la ſentine, reſſemblent à la terre, qui ne fait que receuoir & ſouffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyẽne reſſemblent à la region de l'air, en laquelle ſe forment tous les meteores, & ſe font tous les bruits & altercations, qui depuis tombẽt en terre. Ceux du plus haut eſtage, reſſemblent à l'Etheree & plus haute region voiſine du Ciel, ſeraine, claire, nette, & paiſible. Ceſte difference d'hommes vient en partie du naturel de la premiere com-

position & temperament du cerueau, qui eſt differẽt, humide, chaud, ſec, & par pluſieurs degrez: dont les eſprits & iugemens ſont ou fort ſolides, courageux, ou foibles, craintifs, plats: en partie de l'inſtruction & diſcipline: auſſi de l'experience & hantiſe du monde, qui ſert fort à ſe deſniaiſer & mettre ſon eſprit hors de page. Au reſte il ſe trouue de toutes ces trois ſortes de gens, ſous toute robbe, forme & condition, & des bons, & des mauuais, bien diuerſement.

2. *Autre diſtinction.* L'on fait encores vn autre diſtinction d'eſprit & ſuffiſances, car les vns ſe font voye eux meſmes & ouuerture: ſe cõduiſent ſeuls. Ceux-ci ſont heureux de la plus haute taille, & bien rares, les autres ont beſoin d'aide, mais ils ſont encores doubles: car les vns n'ont beſoin que d'eſtre eſclairez, c'eſt aſſez qu'il y aye vn guide & flambeau qui marche deuant, ils ſuiuront volontiers & bien aiſément. Les autres veulent eſtre tirez, ont beſoin de cõpulſoir, & que l'on les prenne par la main. Ie laiſſe ceux qui par grande foibleſſe, comme ceux de la plus baſſe marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne ſont bons à ſuiure, ni ne ſe laiſſent tirer & conduire, gens deſeſperez.

TROISIESME DISTINCTION & difference des hommes accidentale, de leurs degrez, eſtats, & charges.

CHAP. XLIIII.

CEſte diſtinction accidentale, qui regarde les eſtats & charges, eſt fondée ſur deux principes & fondemens de la ſocieté humaine, qui ſont commander & obeyr, puiſſance & ſubiection, ſuperiorité & inferiorité, *imperio & obſequio omnia*

cõſtant. Ceſte diſtinction ſe verra premierement mieux en gros, en ceſte table.

Diuiſiõ premiere & generalle. Toute puiſſance & ſubiection, eſt.

1. Priuée, laquelle eſt aux

Familles & meſnages, & eſt de quatre façons.

Mariage, du mari à la femme : ceſte cy eſt la ſource de la ſocieté humaine.

Paternelle des parens ſur les enfans, ceſte cy eſt vrayemẽt naturelle.

Herile, double, ſçauoir des

Seigneurs ſur les eſclaues.

Maiſtres ſur leurs ſeruiteurs

Patronelle, des patrõs ſur leurs affranchis, de laquelle l'vſage eſt peu frequent.

Corps & colleges, cõmunautez ciuiles ſur les particuliers membres de la communauté.

2. Publique, laquelle eſt ou

Souueraine, qui eſt de trois façons, & ſont trois ſortes d'eſtats, *cũctas nationes & vrbes populus aut primores, aut ſingulari regunt*, ſçauoir.

Monarchie d'vn.

Ariſtocratie de peu.

Democratie de tous

Subalternes, qui eſt en ceux qui ſont ſuperieurs & inferieurs, pour diuerſes raiſons, lieux, perſonnes comme ſont les

Seigneurs particuliers en pluſieurs degrez.

Officiers de la ſouueraineté, qui ſont en grande diuerſité.

Ceſte puiſſance publique, ſoit ſouueraine, ſoit ſubalterne, reçoit des ſubdiuiſions qu'il faut ſçauoir. La ſouueraine, qui eſt triple, comme dit eſt, pour le regard de la maniere du gouuernemẽt, eſt encores triple : c'eſt à dire chacune de ces trois eſt conduite en trois façons: dont eſt dite Royale, ou ſeigneuriale, ou Tyrannique Royale, en laquelle le ſouuerain (ſoit-il vn, ou pluſieurs ou tous) obeiſsãt aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la proprieté des biens aux ſubiets. *Ad reges poteſtas omnis pertinet, ad ſingulos proprietas: Omnia Rex imperio poſsidet, ſinguli domino*: Seigneuriale, ou le ſouuerain ſeigneur des perſonnes & des biẽs, par le droit des armes, gouuernant ſes ſubiets cõme eſclaues : Tyrannique, où le ſouuerain meſpriſant toutes loix de nature, abuſe des perſonnes & des biens de ſes ſubiets, defferant du Seigneur, cõme le voleur de l'ennemi de guerre. Des trois eſtats ſouuerains, le Monarchique, & des trois gouuernemens le Seigneurial ſont les plus anciens, grands, durables, Auguſtes, comme anciennement Aſſyrie, Perſe, Egypte, & maintenant Ethiopie, la plus ancienne qui ſoit, Moſchouie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le meilleur & plus naturel eſtat & gouuernement eſt la Monarchie Royale : les Ariſtocraties fameuſes ſont iadis Lacedemone & maintenant Veniſe: les Democraties, Rome, Athenes, Carthage, Royales en leur gouuernement.

13. *Des ſeigneurs particuliers.*

La puiſſance publique ſubalterne, qui eſt aux ſeigneurs particuliers, eſt de pluſieurs ſortes & degrez, principalement cinq, ſçauoir Seigneurs Tributaires, qui doiuent tribut ſeulement.

Feudataires, vaſſaux ſimples, qui doiuent foy &

hommage pour le fief: Ces trois peuuent eſtre ſouuerains.

Vaſſaux liges qui outre la foy & hommage, doiuent encores ſeruice perſonnel, dont ils ne peuuent eſtre vrayement ſouuerains.

Subiets naturels ſoient vaſſaux ou cenſiers ou autrement, leſquels doiuent ſubiection & obeyſſance : & ne ſe peuuent exempter de la puiſſance de leur ſouuerain, & ſont ſeigneurs.

La puiſſance publique ſubalternes, qui eſt aux officiers de la ſouueraineté, eſt de pluſieurs ſortes, & pour le regard de l'honneur & de la puiſſance, reuient à cinq degrez.

Premier & plus bas, des infames, qui doiuent demeurer hors la ville, executeurs derniers de la iuſtice. 4. *Des officiers.*

2. De ceux qui n'ont ni honneur ni infamie, ſergeans, trompettes.

3. Qui ont honneur ſans cognoiſſance & puiſſance, Notaires, receueurs, Secretaires.

4. Qui ont auec honneur, puiſſance & cognoiſſance, mais ſans iuriſdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont iuriſdiction, & par ainſi tout le reſte, & ceux cy s'appellent proprement Magiſtrats: deſquels y a pluſieurs diſtinctions, & principalement ces cinq, qui ſont toutes doubles.

1. en { Maieurs, Senateurs, / Mineurs, Iuges.
2. en { Politiques, / Militaires.
3. en { Ciuils, / Criminels,
4. en { Titulaires en office formé, / Commiſſaires.
5. en { Perpetuels, comme doiuent eſtre les moindres & en nombre. / Temporels & muables, comme doiuent eſtre les grands.

DES ESTATS ET DEGREZ DES hommes en particulier, ſuiuant ceſte precedente table.

ADVERTISSEMENT.

ICy eſt parlé en particulier des pieces de ceſte table, & diſtinction de puiſſances & ſubiections (commençant par les priuées & domeſtiques) c'eſt à dire de chaſque eſtat & profeſſion des hommes, pour les cognoiſtre, c'eſt icy le liure de la cognoiſſance de l'hõme: car les deuoirs d'vn chacun ſeront au troiſiéme liure en la vertu de iuſtice, où de meſme ordre tous ces eſtats & chapitres ſe reprendront. Or auant y entrer, faut ſommairement parler du commander & obeyr, deux fondemens & cauſes principales de ces diuerſitez d'eſtats & charges.

DV COMMANDER ET OBEYR.

CHAP. XLV.

CE ſont, comme a eſté dit, deux fondemens de toute ſocieté humaine, & de la diuerſité des eſtats & profeſſions. Ces deux ſont relatifs, ſe regardent, requierent, engendrent, & cõſeruent mutuellement l'vn l'autre: & ſont pareillement requis en toute aſſemblee & communauté, mais qui ſont obligez à vne naturelle enuie, conteſtation & meſdiſance ou plainte perpetuelle. La populaire rend le ſouuerain de pire condition qu'vn charetier, la Monarchique le met au deſſus de Dieu. Au commander eſt la dignité, la difficulté, (ces deux vont ordinairement enſemble) la bonté: la ſuffi-

ſance, toutes qualitez de grandeur. Le commander c'eſt à dire la ſuffiſance, le courage, l'authorité eſt du Ciel & de Dieu, *Imperium non niſi diuino fato datur : omnis poteſtas à Deo eſt* : dont dit Platon, que Dieu n'eſtablit point des hommes, c'eſt à dire de la commune ſorte & ſuffiſance, & purement humaine par deſſus les autres : mais ceux qui d'vne touche diuine, & par quelque ſinguliere vertu & don du ciel ſurpaſſent les autres, dont ils ſont appellez *heroes*. En l'obeyr eſt l'vtilité, l'aiſance, la neceſſité, tellement que pour la conſeruation du public, il eſt encor plus requis que le bien commander : & eſt beaucoup plus dangereux le deſny d'obeyr ou le mal obeyr, que le mal commander. Tout ainſi qu'au mariage, bien que le mary & la femme ſoient également obligez à la loyauté & fidelité, & l'ayent tous deux promis par meſmes mots, meſmes ceremonies & ſolemnitez, ſi eſt-ce que les inconueniens ſortent ſans comparaiſon plus grands de la faute & adultere de la femme que du mari : Auſſi bien que le commander & obeyr ſoient pareillement requis en tout eſtat & compagnie, ſi eſt-ce que les inconueniens ſont bien plus dangereux de la deſobeyſſance des ſubiects, que de la faute des commandans. Pluſieurs eſtats ont longuement roulé & aſſez heureuſement duré ſous de tres meſchans princes & magiſtrats, les ſubiects s'y accommodans & obeyſſans : Dont vn ſage interrogé, pourquoy la Republique de Sparte eſtoit ſi floriſſante, ſi c'eſtoit pource que les Roys commandoient bien : mais pluſtoſt, dit-il, pource que les citoyens obeyſſent bien : Mais ſi les ſubiects refuſent d'obeyr,

& secoüent le ioug, il faut que l'estat donne du nez à terre.

DV MARIAGE.

CHAP. XLVI.

COmbien que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la societé humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les Republiques, *Prima societas in coniugio est, quod principiũ vrbis seminarium Republicæ*, si est ce qu'il a esté deseſtimé & descrié par plusieurs grands personnages, qui l'ont iugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces obiects contre luy.

2. *Obiectiõ contre le mariage*

Premierement ils ont estimé son lien & son obligatiõ iniuste, vne dure & trop dure captiuité, d'autãt que par mariage on s'attache & s'assuiettit par trop au soin & aux humeurs d'autruy: Que s'il aduient d'auoir mal rencontré, s'estre mesconté au choix & au marché, & qu'õ aye prins plus d'os que de chair on demeure miserable toute sa vie. Quelle iniquité & iniustice pourroit estre plus grande, que pour vne heure de fol marché, pour vne faute faite sans malice & par mesgarde, & biẽ souuent pour obeyr & suiure l'aduis d'autruy, l'on soit obligé à vne peine perpetuelle ? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se ietter en la mer la teste la premiere, pour finir ses iours bien-tost, que d'estre touſiours aux peines d'enfer, & souffrir sans ceſſe à son costé la tempeste d'vne rage & manie, d'vne bestise opiniastre, & autres miserables conditions: dont l'on a dit, Que qui auoit inuenté ce

nœud & lien de mariage, auoit trouué vn bel & ſpecieux expedient, pour ſe venger des humains, vne chauſſetrappe ou vn filet pour attrapper les beſtes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dit, que marier vn ſage auec vne folle, ou au rebours, c'eſtoit attacher le vif auec le mort, qui eſtoit la plus cruelle mort inuentee par les tyrans, pour faire mourir le vif par la compagnie du mort.

Par la ſeconde accuſatiõ, ils diſent que le mariage eſt vne corruptiõ & abaſtardiſſement des bons & rares eſprits, d'autãt que les flatteries & mignardiſes de la partie que l'on aime, l'affection des enfans, le ſoin de ſa maiſon, & aucunement de ſa famille, relaſchent, deſtrempent, & ramolliſſent la vigueur & la force du plus vif & genereux eſprit qui puiſſe eſtre, teſmoin Samſon, Salomon, Marc Anthoine: dont au pis aller il ne faudroit marier que ceux qui ont plus de chair que d'eſprit, vigoureux au corps & foibles d'ames, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choſes petites & baſſes ſelon leur portee. Mais ceux qui foibles de corps ont l'eſprit grand, fort & puiſſant, eſt-ce pas grand dommage de les enferrer & garrotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les beſtes à l'eſtable? Nous voyons meſmes cela aux beſtes: Car les nobles qui ſont de valeur & de ſeruice, cheuaux, chiens, l'on les eſloigne de l'accointance de l'autre ſexe, l'on ne met au haras que les beſtes de moindre eſtime. Auſſi ceux qui ſont deſtinez tant hommes que femmes à la plus venerable & ſaincte vacation, & qui doiuent eſtre comme la creſme & la moüelle de la Chreſtienté, les gens d'Egliſe & de religion, ſont exclus du mariage. Et c'eſt pource

que le mariage empeſche & deſtourne les belles & grandes eleuations d'ame, la contemplation des choſes hautes, celeſtes & diuines, qui eſt incompatible auec le tabut des affaires domeſtiques, à cauſe dequoy l'Apoſtre prefere la ſolitude de la continence au mariage. L'vtile peut bien eſtre du coſté du mariage, mais l'honneſteté eſt de l'autre coſté.

Puis il trouble les belles & ſainctes entreprinſes: comme S. Auguſtin recite, qu'ayant deſſeigné auec quelques autres ſiens amis, dont il y en auoit de mariez, de ſe retirer de la ville & des compagnies, pour vacquer à l'eſtude de ſageſſe & de vertu, leur deſſein fut bien toſt rompu & interuerty par les femmes de ceux qui en auoiēt: & a dit auſſi vn ſage, que ſi les hommes ſe pouuoient paſſer des femmes, qu'ils ſeroient viſitez & accompagnez des Anges.

Plus le mariage empeſche de voyager parmy le monde, & les eſtrangers, ſoit pour apprendre à ſe faire ſage, ou pour enſeigner les autres à l'eſtre, & publier ce que l'on ſçait: Bref le mariage non ſeulement apoltronit ou acroupit les bons & grands eſprits, mais priue le public de pluſieurs belles & grandes choſes, qui ne peuuent s'exploitter demeurant au ſein & au giron d'vne femme, & autour des petits enfans. Mais ne fait-il pas beau voir, & n'eſt-ce pas grand dommage, que celuy qui eſt capable de gouuerner & policer tout vn monde, s'amuſe à conduire vne femme & des enfans? Dont reſpondit vn grand perſonnage, quand on luy parla de ſa marier, qu'il eſtoit né pour commander aux hommes, et non à vne femmelette, pour conſeiller & gouuerner les Roys & Princes, & non pas des petits enfans.

A tout cela on peut dire que la nature humaine n'eſt pas capable de perfection, & de choſe où n'y ait à redire, comme a eſté dit ailleurs : ſes meilleurs remedes & expediens ſont touſiours vn peu malades, meſlez d'incommoditez : ce ſont tous maux neceſſaires : çà eſté le meilleur que l'on a peu aduiſer pour ſa conſeruation & multiplication. Aucuns, comme Platon & autres, ont voulu ſubtiliſer & inuenter des moyens pour euiter ces eſpines: mais outre qu'ils ont fait & forgé des choſes en l'air, qui ne ſe pouuoient bien tenir longuement en vſage, encores leurs inuentions, quand elles ſeroient miſes en pratique, ne ſeroient pas ſans pluſieurs incõmoditez & difficultez. L'hõme les cauſe & les produit luy meſme par ſon vice & intemperance, & par ſes paſſions contraires : & n'en faut pas accuſer l'eſtat, ny autre que l'homme, qui ne ſçait bien vſer d'aucune choſe. Et peut-on dire encor, qu'à cauſe de ces eſpines & difficultez, c'eſt vne eſchole de vertu, vn apprentiſſage, & vn exercice familier & domeſtique, & diſoit Socrates le Docteur de ſageſſe, à ceux qui luy obiectoient la teſte de ſa femme, qu'il apprenoit par là en ſa maiſon à eſtre conſtant & patient par tout & ailleurs, & à trouuer douces les poinctures de la fortune. Et puis en fin on ne contredit pas que celuy qui s'en paſſe, ne face encores mieux. Mais à l'honneur du mariage, le Chreſtien dit que Dieu l'a inſtitué au Paradis terreſtre, auant toute autre choſe, en l'eſtat d'innocence & perfection : voila quatre recommandations, la quatriéme paſſe tout & ſans replique. Depuis le fils de Dieu l'a approuué & honoré de ſa preſence, ſon premier miracle, & miracle

3. *Reſponce à ceux. cha. 37.*

fait en faueur dudit eſtat, & des gens mariez, & l'a honoré de ce priuilege, qu'il ſert de figure de ceſte grande vnion de luy auec ſon Egliſe, & pource il a eſté appellé Myſtere, & grand.

4. *Du tout grand bien ou grand mal.*

A la verité le mariage n'eſt point choſe indifferente ou mediocre : c'eſt du tout vn grand bien ou grand mal, vn grand repos ou vn grand trouble, vn paradis, ou vn enfer: eſt vne tres-douce & plaiſante vie, s'il eſt bien fait, vn rude & dangereux marché, & vne bien eſpineuſe & peſante liaiſon, s'il eſt mal rencontré, c'eſt vne conuention, où ſe verifie bien à point, ce que l'on dit; *homo homini Deus, aut lupus.*

Le bon eſt vn trace bien.

Mariage eſt vn ouurage baſti de pluſieurs pieces, il y faut vn rencontre de beaucoup de qualitez: tant de conſiderations, outre & hors les perſonnes mariez. Car quoy qu'on die, l'on ne ſe marie ſeulement pour ſoy : la poſterité, la famille, l'alliance, les moyens y peſent beaucoup : voila pourquoy il s'en trouue ſi peu de bons : & ce qui s'en trouue ſi peu, c'eſt ſigne de ſon prix & de ſa valeur : c'eſt la condition des plus grandes charges: La Royauté eſt auſſi pleine de difficultez, & peu l'exercent bien & heureuſement. Mais ce que nous voyons ſouuent qu'il ne ſe porte pas bien, cela vient de la licence & desbauche des perſonnes, & non de l'eſtat & inſtitution du mariage, dont il ſe trouue plus commode aux ames bonnes, ſimples & populaires, où les delices, la curioſité, l'oiſiueté le troublent moins : humeurs desbauchees : les ames turbulentes & detraquees ne ſont pas propres à ce marché.

Mariage eſt vn ſage marché, vn lien & vne cou-

ſture ſaincte & inuiolable, vne conuention honorable, s'il eſt bien façonné & bien pris, il n'y a rien plus beau au monde, c'eſt vne douce ſocieté de vie pleine de conſtance, de fiance, & d'vn nombre infini d'vtiles & ſolides offices, & obligations mutuelles : c'eſt vne compagnie non point d'amour, mais d'amitié. Ce ſont choſes fort diſtinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fieure & maladiue, & la chaleur naturelle & ſaine : Le mariage a pour ſa part l'amitié, l'vtilité, la iuſtice l'hõneur, la cõſtãce: vn plaiſir plat voiremẽt, mais ſain, ferme, & plus vniuerſel. L'autre ſe fonde au ſeul plaiſir, & l'a plus vif, aigu, & cuiſant: peu de mariages ſuccedent bien, qui ſont cõmencez & acheminez par les beautez & deſirs amoureux; il y faut des fondemens plus ſolides & conſtans: & y faut aller d'aguet : ceſte boüillante affection n'y vaut rien, voire eſt mieux cõduit le mariage par main tierce. 6. *Deſcription ſimple & ſommaire de mariage*

Cecy eſt bien dit ſommairement & ſimplement pour vne plus exacte deſcription, nous ſçauons qu'au mariage y a deux choſes, qui luy ſont eſſentielles, & ſemblent contraires, mais ne le ſont pas: ſçauoir vne equalité, comme ſociale & entre pareils : & vne inequalité, c'eſt à dire ſuperiorité & inferiorité. L'equalité cõſiſte en vne entiere & parfaite cõmunication & communauté de toutes choſes, ames, volontez corps, biens, loy fondamentale du mariage : laquelle en aucuns lieux s'eſtend iuſques à la vie & la mort, tellement que la mari mort faut que la femme ſuiue incontinent. Cela ſe pratique en aucuns lieux par loix publiques du pays, & ſouuent de ſi grand ardeur, qu'eſtãt pluſieurs femmes à vn mary, elles conteſtent & plaident publi- 7. *Plus exacte.*

quement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'eſt leur mort) auec leur eſpoux, alleguant pour l'obtenir & y eſtre preferées, leur bon ſeruice, qu'elles eſtoient les mieux aimées, & ont eu de luy le dernier baiſer, ont eu enfans de luy.

Et certamen habent lethi, quæ viua ſequatur
Coniugium, pudor eſt non licuiſſe mori.
Ardent victrices, & flammæ pectora præbent
Imponúntque ſuis ora peruſta viris.

En autres lieux s'obſeruoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conuentions du mariage, comme fut entre Marc Anthoine & Cleopatra. Ceſte equalité auſſi conſiſte en la puiſſance, qu'ils ont ſur la famille en commun, dont la femme eſt dite compagne du mary, dame de maiſon & famille, comme le mary le maiſtre & ſeigneur: Et leur authorité conioincte ſur toute la famille, eſt comparée à l'Ariſtocratie.

8. *Inegalité.* La diſtinction de ſuperiorité & inferiorité, conſiſte en ce que le mari a puiſſance ſur la femme, & la femme eſt ſuiette au mary : Cecy eſt ſelon toutes loix & polices : mais plus ou moins ſelon la diuerſité d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle ſoit beaucoup plus noble & plus riche, eſt ſubiette au mary : Ceſte ſuperiorité & inferiorité eſt naturelle, fondée ſur la force & ſuffiſance de l'vn, foibleſſe & inſuffiſance de l'autre. Les Theologiens la fondent bien ſur d'autres raiſons tirez de la Bible: l'homme a eſté fait le premier de Dieu ſeul & immediatement par expres, pour Dieu ſon chef, & à ſon image, & parfait, car nature cõmence touſiours par choſe parfaite : la femme faite en ſecond lieu apres l'hõme, de la ſubſtãce de l'hõme, par occaſion & pour

& pour autre chose, *mulier est vir occasio natus*, pour seruir d'aide et de second à l'homme, qui est son chef, et par ainsi imparfaite. Voila par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peché, preuue la mesme: la femme a esté la premiere en preuarication, et de son chef a peché, l'homme second, & à l'occasion de la femme: la femme dõc derniere au bien, et en la generation, et occasionnee, premiere au mal, & occasion d'iceluy, est iustement assuiettie à l'homme premier au bien et dernier au mal.

9. *Puissãce maritale.*

Ceste superiorité et puissance maritale a esté en aucuns lieux telle que la paternelle, sur la vie et la mort, comme aux Romains par la loy de Romulus: et le mary pouuoit tuer sa femme en quatre cas, adultere, suppositiõ d'ẽfans, fausses clefs, & auoir beu du vin. Aussi chez les Grecs dit Polybe, et les anciens Gaulois dit Cesar, la puissance maritale estoit sur la vie et la mort de la femme. Ailleurs & là mesme depuis, ceste puissance a esté moderee: mais presque par tout la puissance du mary et la subiection de la femme porte, que le mary est maistre des actions et vœus de sa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps, (la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dit la loy) et la femme est tenuë de tenir la condition, suiure la qualité, le pays, la famille, le domicile, et le rang de mary, doit accompagner et suyure le mary par tout, en voyage, en exil, en prison, errãt, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suyuant son mary. Lentulus proscript & relegué en Sicile: Erithree son mary Phalaris banny: Ipsicrates femme du Roy Mithridates

Diõ halicar. li. 2.

Lib. 2. li. 6. bel. gal.

vaincu par Pompee s'en allant et errãt par le monde. Aucuns adiouſtẽt à la guerre et aux prouinces, où le mary eſt enuoyé auec charge publique. Et la femme ne peut eſtre en iugement, ſoit en demandant ou deffendant, ſans l'authorité de ſon mary, ou du iuge à ſon refus: et ne peut appeller ſon mary en iugement ſans permiſſion du Magiſtrat.

Corn. Tacit.

10. *Ses regles diuerſes.*

Le mariage ne ſe porte pas de meſme façon, & n'a pas meſmes loix et regles par tout : ſelon les diuerſes religions et nations, il a ſes regles ou plus laſches et larges, ou plus eſtroittes: ſelon la Chreſtienté la plus eſtroitte de toutes, le mariage eſt fort ſubiect & tenu de court. Il n'a que l'entree libre, ſa duree eſt toute contrainte, deſpendãt d'ailleurs que de noſtre vouloir. Les autres nations et religions, pour rẽdre le mariage plus aiſé, libre et fertile, reçoiuent et pratiquent la polygamie, et la repudiation, liberté de prendre et laiſſer femmes: accuſent la Chreſtienté d'auoir tollu ces deux: & par ce moyen preiudicié à l'amitié et multiplication, fins principales du mariage: d'autant que l'amitié eſt ennemie de toute contrainte : et ſe maintenant mieux en vne honneſte liberté. Et la multiplication ſe fait par les femmes: comme nature nous monſtre richement aux loups: deſquels la race eſt ſi fertile en la productiõ de leurs petits, iuſques au nombre de douze ou treize, et ſurpaſſant de beaucoup les autres animaux vtiles, deſquels on tuë ſi grand nombre tous les iours, & ſi peu de loups, & toutesfois c'eſt la plus ſterile de toutes. Ce qui vient de ce que de ſi grand nombre il y a vne ſeule femelle, qui le plus ſouuent profite peu, et ne porte point, eſtouffee par la multitu-

De la Polygamie & repudiation.

de des maſles concurrens & affamez : la plus grande partie deſquels meurt ſans produire, à faute de femelles. Auſſi void-on combien la poligamie profite à la multiplication, parmy les nations qui la reçoiuent. Iufs, Mahumetans, & autres Barbares, qui font des amas de trois à quatre cens mille combattans. Au contraire le Chriſtianiſme tient pluſieurs perſonnes attachees enſemble, l'vne des parties eſtant ſterile: quelquefois toutes les deux : leſquels colloquez auec d'autres l'vn & l'autre laiſſeroit grande poſterité: mais au mieux toute ſa fertilité conſiſte en la production d'vne ſeule femme. Finalement ils reprochent que ceſte reſtriction Chreſtienne produit des desbauches & adulteres: mais à tout cela l'on reſpond, que le Chriſtianiſme ne conſidere pas le mariage par des raiſons purement humaines, naturelles, temporelles : mais le regarde d'vn autre viſage, & a ſes raiſons plus hautes & nobles, comme il a eſté dit : ioinct que l'experience monſtre en la pluſpart des mariages, que la cõtrainte ſert à l'amitié, principalemẽt aux ames ſimples & debonnaires, qui s'accommodent facilement, où ils ſe trouuent attachez : Et quant aux desbauches elles viennent du deſreglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreſte. Et de fait les adulteres ſe trouuent en la Poligamie & repudiation, teſmoin chez les Iuifs, & Dauid, qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il euſt : & au contraire ont eſté long temps incogneus en deſpolices bien reglez, où n'y auoit poligamie ni repudiation, teſmoin Sparte, & Rome long tẽps apres ſa fondation. Il ne s'en faut donc pas prendre à la religion, qui n'enſeigne que toute netteté & continence,

La liberté de la Polygamie, qui ſemble aucunement naturelle, ſe porte diuerſement ſelon les diuerſes nations et polices. Aux vnes toutes les fẽmes à vn mary viuent en commun, et ſont en pareil degré & rang, et leurs enfans de meſmes: ailleurs il y en a vne, qui eſt la principale et comme maiſtreſſe et les enfans heritent aux biens, honneurs, & tiltres du mary: les autres femmes ſont tenuës à part, et portent en aucuns lieux tiltre de femmes legitimes, et ailleurs ſont concubines, et leurs enfans penſionnaires ſeulement.

11. *Polygamie diuerſe.*

L'vſage de la repudiation de meſmes eſt different, car chez aucuns, comme Hebreux, Grecs, Armeniens: l'on n'exprime point la cauſe de la ſeparation: et n'eſt permis de reprendre la femme vne fois repudiee, bien eſt permis de ſe remarier à d'autres: mais en la loy Mahumetane, la ſeparation ſe fait par le Iuge, auec cognoiſsãce de cauſe (ſauf que ce fuſt par conſentement mutuel) laquelle doit eſtre adultere, ſterilité, incompatibilité d'humeurs, entrepriſe ſur la vie de ſa partie, choſes directement et capitalement contraires à l'eſtat & inſtitution du mariage: et eſt loiſible de ſe reprẽdre toutes et quantes fois qu'ils voudront. Le premier ſemble meilleur, pour tenir en bride les femmes ſuperbes, et les faſcheux maris: le ſecond, qui eſt d'exprimer la cauſe, deshonore les parties, empeſche de trouuer party, deſcouure pluſieurs choſes, qui deuroient demeurer cachees. Et aduenant que la cauſe ne ſoit pas bien verifiee, & qu'il leur faille demeurer enſemble, s'enſuyuent empoiſonnemens et meurtres ſouuent incogneus aux hommes, comme il fut deſcouuert à Rome

12. *Repudiation diuerſe.*

auparauant l'vſage de la repudiation, où vne fẽme ſurpr̃ſe d'auoir empoiſonné ſon mary, en accuſe d'autres, et celles-ci d'autres iuſqu'à ſoixante-dix de meſme crime, qui furent toutes executees: mais le pire a eſté que l'adultere demeure preſque par tout ſans peine de mort, et ſeulemẽt y a diuorce & ſeparation de compagnie, introduit par Iuſtinien, homme du tout poſſedé de ſa femme, qui fit paſſer tout ce qu'elle peut à l'aduantage des fẽmes: d'où il ſort vn danger de perpetuel adultere, deſir de la mort de ſa partie, le delinquant n'eſt point puny, l'innocent iniurié demeure ſans reparation.

Du deuoir des mariez, voyez l. 3. c. 12.

DES PARENS ET ENFANS.

CHAP. XLVII.

IL y a pluſieurs ſortes et degrez d'authorité & puiſſance humaine, publique et priuee, mais il n'en y a point de plus naturelle ni plus grãde, que celle du pere ſur les enfans (ie dy pere, car la mere, qui eſt ſuiete à ſon mary, ne peut propremẽt auoir les enfans en ſa puiſſance & ſubiection) mais elle n'a pas touſiours ny en tous lieux eſté pareille. Anciennement preſque par tout elle eſtoit abſoluë et vniuerſelle ſur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme ſont de plaider, ſe marier, acquerir biens: ſçauoir eſt chez les Romains par la loi expreſſe de Romulus, *parentum in liberos omne ius eſto relegandi, vendendi, occidendi*, exceptez ſeulemẽt les enfans au

1. *Puiſſãce paternelle.*

Dion. Halic li. 2. antiq. Rom. l. in ſuis. D. de li. poſth.

Aul. Gel. lib. 20. dessous trois ans, qui ne peuuent encores auoir
li. 8. ch. 20. mesdit ny meffaict. Laquelle loy fut renouuellee
li. 6. bel. Gal. depuis par la loy des douze tables, par laquelle
Prosper Aquit. in epist. Sigism. estoit permis au pere de vendre ses enfans iusques à trois fois: chez les Perses selon Aristote, chez les anciens Gaulois, comme dit Cesar & Prosper; chez les Moscouites & Tartares qui les peuuent vendre iusques à la quatriesme fois. Et semble qu'en la loy de nature ceste puissance aye esté, par le fait d'Abraham voulant tuer son fils. Car si cela eust esté contre le deuoir, et hors la puissance du pere, il n'y eust iamais consenty: et n'eust iamais pensé que ce fust esté Dieu, celuy qui le luy mandoit, s'il eust esté contre la nature: et puis nous voyons qu'Isaac n'y a point resisté, ny allegué son innocence, sçachant que cela estoit en la puissance du pere. Ce qui ne desroge aucunement à la grandeur de la foy d'Abrahã, car il ne voulut sacrifier son fils, en vertu de son droict ou puissãce, ni pour aucun demerite d'Isaac, mais puremẽt pour obeyr au commandement de Dieu. En la loy de Moyse de mesme, sauf quelque modification. Voila quelle a esté ceste puissance anciennement en la plus-part du monde, et qui a duré iusques aux Empereurs Romains. Chez les Grecs elle n'a pas esté si grande et absoluë, ny aux Egyptiens: toutesfois s'il aduenoit que le pere eust tué son fils à tort & sans cause, il n'estoit point puny, sinon d'estre enfermé trois iours pres du corps mort.

Deu. 21.

2. Ses raisons & fruicts.

Or les raisons et fruicts d'vne si grande et absoluë puissance des peres sur leurs enfans, tres-bonne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les vices, et pour le bien public, estoient premiere-

ment de contenir les enfans en crainte & en deuoir : puis à cauſe qu'il y a pluſieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroient impunies au grand peiudice du public, ſi la cognoiſſance & punition n'eſtoit qu'en la main de l'authorité publique, ſoit pource qu'elles ſont domeſtiques & ſecrettes, ou qu'il n'y a point de partie & pourſuiuant. Car les parens qui le ſçauent & y ſont plus intereſſez, ne les deſcrieront pas, outre qu'il y a pluſieurs vices, desbauches, inſolences, qui ne ſe puniſſent iamais par iuſtice. Ioint que ſuruiennent, pluſieurs choſes à deſmeſler, & pluſieurs differens entre les parens & enfans, les freres & ſœurs, pour les biens ou autres choſes, qu'il n'eſt pas beau de publier, qui ſont aſſopies & eſteintes par ceſte authorité paternelle. Et la loy n'a point penſé que le pere abuſaſt de ceſte puiſſance à cauſe de l'amour tant grande qu'il porte naturellement à ſes enfans, incompatible auec la cruauté : qui eſt cauſe qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent pluſtoſt pour eux, quand ils ſont en iuſtice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine : & bien peu ou point s'en eſt-il trouué, qui ſe ſoient ſeruy de ceſte puiſſance, ſans treſgrande occaſion, tellement que c'eſtoit pluſtoſt vn eſpouuentail aux enfans, & tres-vtile, qu'vne rigueur de fait.

Or ceſte puiſſance paternelle (comme trop aſpre & dangereuſe) s'eſt quaſi de ſoy meſme perduë & abolie, car ç'a eſté plus par deſaccouſtumance, que par la loy expreſſe & a commencé de decliner à la venuë des Empereurs Romains. Car dés le temps d'Auguſte ou biẽ toſt apres, elle n'eſtoit plus en vi- 3. *Sa iecã dence & ruine.*

cours, & à plaider contre eux : choſe honteuſe de voir nos Palais pleins de tels procez. Et les en a on diſpenſez, ſous pretexte de deuotion & d'offrande, comme chez les Iuifs dés auparauant Ieſus Chriſt, comme il leur reproche: & depuis en la Chreſtienté, ſelon l'opinion d'aucuns, voire les tuer, ou en ſe deffendant, ou s'ils ſe rendent ennemis de la republique : combien que iamais il n'y ſçauroit auoir aſſez iuſte cauſe de tuer ſes parens, *nullum tantum ſcelus admitti poteſt à patre, quod ſit paricidio vindicandum, & nullum ſcelus rationem habet.* *Mat. 15.*

Or l'on ne ſent pas quel mal & preiudice eſt aduenu au monde, du rauallement & extinction de la puiſſance paternelle. Les republiques auſquelles elle a eſté en vigueur, ont fleury. Si l'on y cognoiſſoit du danger & du mal, l'on la pouuoit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir, comme elle eſt, il n'eſt ni beau, ny honneſte, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du deuoir reciproque des parens & enfans, voyez liure troiſiéme chap. 14.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES, Maiſtres & Seruiteurs.

CHAP. XLVIII.

1. *Vſage des eſclaues vniuerſel & contre nature.*

L'Vſage des eſclaues & la puiſſance des Seigneurs ou Maiſtres ſur eux pleine & abſoluë, bien que ce ſoit choſe vſitée par tout le monde & de tout temps (ſauf depuis quatre cens ans qu'elle s'eſt relaſchée, mais qui ſe retourne mettre ſus) ſi eſt

elle comme monſtrueuſe, & honteuſe en la nature humaine, & qui ne ſe trouue point aux beſtes, leſquelles ne courent ny ne conſentent à la captiuité de leurs ſemblables, ny actiuement ny paſſiuement. La loy de Moyſe l'a permis comme d'autres choſes *ad duritiam cordis eorum*, mais non de telle qu'ailleurs : car ni ſi grande & abſoluë, ny perpetuelle, ains moderée & bornée court à ſept ans au plus: La Chreſtienne l'a laiſſée, la trouuant vniuerſelle par tout, comme auſſi d'obeyr aux Princes & Maiſtres Idolatres, & telles autres choſes, qui ne ſe pouuoient du premier coup & tout hautement eſteindre, mais facilement & tout doucement auec le temps les a abolis.

2. *Diſtinction.* Il y en a de quatre ſortes, naturels, nez d'eſclaues: forcez & faits par droict de guerre : iuſtes, dits de peine à cauſe de crime, ou de debte, dont ils ſont eſclaues de leurs creanciers, au plus ſept ans ſelon la loy des Iuifs, mais touſiours iuſques au payement ailleurs : volontaires qui ſont de pluſieurs ſortes, comme ceux qui ioüent à trois dez, ou vendent à prix d'argent leur liberté, comme iadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chreſtienté meſmes, ou qui ſe donnent & voüent eſclaues d'autruy a perpetuité, ainſi que pratiquoient anciennement les Iuifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en ſigne de perpetuelle ſeruitude. Et ceſte ſorte de captiuité volontaire eſt la plus eſtrange de toutes, & la plus contre nature.

Tacit. de mort. Germ.

Exo. 21. Deu. 15.

3. *Cauſes des eſclaues.* C'eſt l'auarice, qui eſt cauſe des eſclaues forcez: & la poltronnerie cauſe des volontaires : les ſeigneurs ont eſperé plus de gain & de profit à garder qu'à tuer ; & de fait la plus belle poſſeſſion, & le

plus riche bien eſtoit anciennement des eſclaues. Par là Craſſus deuint le plus riche des Romains, qui auoit outre ceux qui le ſeruoient, cinq cens eſclaues, qui rapportoient tous les iours gain & profit de leurs meſtiers & arts queſtuaires. Apres en auoir tiré long ſeruice & profit, encores en faiſoient-il argent en les vendant.

C'eſt choſe eſtrange de lire les cruautez exercées par les ſeigneurs contre les eſclaues, par l'approbation meſmes ou permiſſion des loix: ils leur faiſoient labourer la terre, enchainez, comme encores en Barbarie, coucher dedans les creux & foſſes, eſtans venus viels ou impotens & inutiles eſtoient vendus, ou bien noyez & iettez dedans les eſtangs, pour la nourriture des poiſſons: non ſeulement pour vne petite & legere faute, comme caſſer vn verre, on les tuoit: mais pour le moindre ſoupçon, voire tout ſimplement pour en auoir le paſſetemps, comme fit Flaminius l'vn des hommes de bien de ſon temps: Et pour donner plaiſir au peuple, ils eſtoient contraints de s'entre-tuër publiquement aux arenes: Si le maiſtre eſtoit tué en ſa maiſon, par qui que ce fuſt, les eſclaues innocens eſtoient tous mis à mort, tellement que Pedanius Romain eſtant tué, bien que l'on ſceuſt le meurtrier, ſi eſt-ce que par ordonnance du Senat quatre cens eſclaues ſiens furent tuez.

4. *Cruautez des ſeigneurs contre leurs eſclaues.*

C'eſt auſſi d'autre part choſe eſtrange, d'entendre les rebellions, eſleuations & cruautez des eſclaues contre les ſeigneurs en leur rang, quand ils ont peu, non ſeulement en particulier par ſurprinſe, trahiſon, comme vne nuict en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer & par terre, dont eſt

5. *Et des eſclaues auſſi à leurs ſeigneurs.*

venu le prouerbe, *Autant d'ennemis que d'eſclaues.*

6. *Diminution d'eſclaues.* Or comme la religion Chreſtienne, & puis la Mahumetane a creu, le nombre des eſclaues a decreu, & la ſeruitude a relaſché, d'autant que les Chreſtiens & puis comme à l'enuie & comme ſinges les Mahumetans ont affranchi tous ceux qui ſe ſont mis de leur religion : & eſtoit de moyen pour les appeller, tellement qu'enuiron l'an douze cens, il n'y auoit preſque plus d'eſclaues au monde, ſinon où ces deux religions n'auoient point encores d'authorité.

7. *Accroiſſement de pauures & vagabonds.* Mais comme le nombre des eſclaues a diminué, le nombre des pauures mendians & vagabonds a creu : car tant d'eſclaues affranchis, ſortis de la maiſon & ſubiection des Seigneurs, n'ayans dequoy viure, & faiſans force enfans, le monde a eſté remply de pauures.

8. *Retour à la ſeruitude.* La pauureté puis apres les a fait retourner en ſeruitude : & eſtre eſclaues volontaires, ioüans, troquans, vendans leur liberté, afin d'auoir leur nourriture & vie aſſeurée, ou mettre leurs enfans à leur aiſe. Outre ceſte cauſe & ceſte ſeruitude volontaire, le monde eſt retourné à l'vſage des eſclaues, parce que les Chreſtiens & Mahumetans ſe faiſans la guerre ſans ceſſe, & aux Payens & Gentils Orientaux & Occidentaux, bien qu'à l'exemple des Iuifs n'ayent point d'eſclaues de leur nation, ils en ont des autres nations, leſquelles encores qu'ils ſe mettent de leur religion, les retiennent toutesfois eſclaues par force.

La puiſſance & authorité des maiſtres ſur leurs ſeruiteurs, n'eſt gueres grande ny imperieuſe, & ne peut aucunement preiudicier à la liberté des ſerui-

teurs, mais ſeulement peuuent-ils les chaſtier & corriger auec diſcretion & moderation. Elle eſt encores moindre ſur les mercenaires, ſur leſquels ils n'ont aucun pouuoir, ny correction.

Le deuoir des maiſtres & ſeruiteurs eſt l.3.c.15.

DE L'ESTAT, SOVVERaineté, Souuerains.

CHAP. XLIX.

APres la puiſſance priuée, faut venir à la publique de l'eſtat. L'eſtat, c'eſt à dire la domination, ou bien l'ordre certain en commandant & obeyſſant, eſt l'appuy, le ciment, & l'ame des choſes humaines: c'eſt le lien de la ſocieté, qui ne pourroit autrement ſubſiſter : c'eſt l'eſprit vital, qui fait reſpirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choſes. 1. *Deſcription & neceſſité de l'eſtat*

Or nonobſtant que ce ſoit le ſouſtien de tout, ſi eſt-ce choſe mal aſſeurée, tres difficile, ſubiette à changemens, *arduum & ſubiectum fortunæ cuncta regendi onus*, qui decline, & quelquefois tresbuche par des cauſes occultes & incogneuës, & tout en vn coup du plus haut au plus bas, & non par degrez, cõme il auoit demeuré long temps à s'eſleuer. Il eſt auſſi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il eſt aguetté, ſujet aux embuſches & dangers. Ce qui aduient auſſi ſouuent des mœurs mauuaiſes des ſouuerains, & du naturel de la ſouueraineté que nous allons deſpeindre. 2. *Naturel de l'eſtat. Tacite.*

Souueraineté eſt vne puiſſance perpetuelle &

3. *Description de souueraineté.*

absoluë, sans restriction de temps & de condition: Elle consiste à pouuoir donner loy à tous en general, & à chacun en particulier, sans le consentement d'autruy, & n'en receuoir de personne. Et, comme dit vn autre, à pouuoir desroger au droit ordinaire: la souueraineté est dite telle & absoluë, pource qu'elle n'est suiette à aucunes loix humaines ny siennes propres. Car il est contre nature à tous de se donner loy, & commander à soy mesme en chose qui depende de sa volõté. *Nulla obligatio cõsistere potest, quæ à voluntate promittẽtis statũ capit*, n'y d'autruy, soy viuant ou de ses predecesseurs ou du pays: la puissance souueraine est cõparée au feu, à la mer, à la beste sauuage, elle est tres-mal aisee à dompter & traitter, ne veut point estre desdite, ny heurtée, & l'estant est tres-dangereuse, *potestas res est quæ moneri docerique non vult, & castigationem ægre fert.*

4. *Ses proprietez.*

Ses marques & proprietez sont, iuger en dernier ressort, ordonner de la paix & de la guerre, créer & destituer Magistrats & officiers, donner graces, & dispenses contre les loix, imposer tributs, ordonner des monnoyes, receuoir les hommages, Ambassades, fermẽs, mais tout reuient & est comprins sous la puissance absoluë de donner & faire la loy à son plaisir: l'on en nomme encores d'autres legeres, comme le droit de la mer & du bris; confiscation pour crime de leze Maiesté, puissance de changer la langue, tiltre de maiesté.

La grandeur & souueraineté est tant desirée de tous, c'est pource que tout le bien qui y est, paroist dehors, & tout son mal est au dedans: Aussi que commander aux autres est chose tant belle & diuine, tant grande & difficile. Pour ces mesmes rai-

ſons ſont eſtimez & reuerez pour plus qu'hõmes. Ceſte creance eſt vtile pour extorquer des peuples le reſpect & obeyſſance nourrice de paix & de repos. Mais en fin ce ſont hommes iettez & faits au moule des autres, & aſſez ſouuent plus mal nez & mal partagez de nature que pluſieurs du cõmun: il ſemble que leurs actions, pource qu'elles ſont de grand poids & importance, ſoient auſſi produites pour cauſes peſantes & importãtes: mais il n'en eſt rien, c'eſt par meſmes reſſorts que celles du commun. La meſme raiſon qui nous fait tancer auec vn voiſin, dreſſe entre les Princes vne guerre, celle qui fait foüetter vn laquais, tombant en vn Roy fait ruiner vne Prouince. Ils veulent auſſi legerement que nous, mais ils peuuent plus que nous, pareils appetits agitẽt vne mouche & vn Elephãt. Au reſte outre les paſſions, defauts, & conditions naturelles, qu'ils ont communes auec le moindre de ceux qui les adorent, ils ont encores des vices & des incommoditez, que la grandeur & ſouueraineté leur apporte, dont ils leur ſont peculiers.

Les mœurs ordinaires des grands ſont, orgueil indomptable, *durus & viri inſolens, ad recta flecti regius non vult tumor*: violence trop licentieuſe, *id eſſe regni maximum pignus putant, ſi quicquid aliis nõ licet, ſolis licet: quod non poteſt vult poſſe qui nimium poteſt*, leur mot fauorit eſt *quod libet, licet*, ſoupçon, ialouſie, *ſuaptæ, natura potentiæ anxij*, voire iuſques à leurs enfans, *ſuſpectus ſemper inuiſuſque dominantibus quiſquis proximus deſtinatur, adeò vt diſpliceant etiam ciuilia filiorum ingenia*: d'où vient qu'ils ſont ſouuent en allarme & en crainte, *ingenia regum prona ad formidinem.*

6. *Mœurs des ſouuerains. Senec. Tacit.*

8. *Leurs miseres & incommoditez.*

Les aduantages des Roys & des Princes souuerains par dessus le peuple, qui semblent si grands & esclattans, sont en verité bien legeres & quasi imaginaires : mais ils sont bien payez par des grands, vrays & solides desaduantages & incommoditez. Le nom & tiltre de souuerain, la monstre & le dehors est beau, plaisant, & ambitieux, mais la charge & le dedans est dur, difficile & bien espineux. Il y a de l'honneur, mais peu ou point de repos & de ioye: c'est vne publique & honorable seruitude, vne noble misere, vne riche captiuité, *Aurea & fulgidæ compedes, clara miseria*, tesmoin ce qu'en ont dit & fait Auguste, Marc Aurele, Pertinax, Diocletian : & la fin qu'ont fait presque tous les douze premiers Cesars, & tant d'autres apres eux. Mais pource que peu croyent cecy, & se laissent deceuoir à la belle mine, ie veux plus particulierement cotter les incommoditez & miseres, qui accompagnent les souuerains.

1. *En leur charge.*

Premierement la difficulté grande de bien ioüer leur roolle, et s'acquitter de leur charge, car que doit-ce estre que de reigler tant de gens, puis qu'à reigler soy-mesme il y a tãt de difficultez? Il est biẽ plus aisé & plus plaisant de suiure que de guider: n'auoir à tenir qu'vne voye toute tracée, que la tracer, à obeyr qu'à commander, respondre de soy seul que des autres encores, *vt satius multò iam sit parere quietum, quam regere imperio pes velle.* Ioinct qu'il semble requis que celuy qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit vn grand comandeur Cyrus : Ceste difficulté se monstre par la rareté, tant peu sont tels qu'ils doiuent estre. Vespasien a esté seul dit Tacite, de ses predecesseurs

ceſſeurs qui s'eſt rendu meilleur, & ſelon le dire d'vn ancien, tous les bons princes ſe pourroient bien grauer en vn anneau.

Secondement aux voluptez & plaiſirs, dont on penſe qu'ils ont bien meilleure part que les autres. Ils ſont certes de pire condition que les priuez, car outre que ce luſtre de grãdeur les incommode à la iouyſſance de leurs plaiſirs, à cauſe qu'ils ſont trop eſclairez, & trop en butte et en eſchec, ils ſont conroollez & eſpiez iuſques à leurs penſees, que l'on veut deuiner & iuger. Encores la grande ayſance & facilité de faire ce qu'il leur plaiſt, tellement que tout ploye ſous eux, oſte le gouſt & l'aigre-douce pointe, qui doit eſtre aux plaiſirs, leſquels ne reſiouyſſent que ceux qui les gouſtent, & rarement, & auec quelque difficulté: qui ne donne loiſir d'auoir ſoif, ne ſçauroit auoir plaiſir à boire la ſatieté eſt ennuyeuſe & fait mal au cœur. 9. *Aux plaiſirs & actiõs de la vie*

Pinguis amor nimiúmque potens in tædia nobis,
Vertitur & ſtomacho dulcis vt eſca nocet.

Il n'eſt rien ſi empeſchant, ſi deſgouſté que l'abondance, voire ils ſont priuez de toute vraye & viue action, qui ne peut eſtre ſans quelque difficulté & reſiſtance: ce n'eſt pas aller, viure, agir à eux, c'eſt ſommeiller & comme inſenſiblement gliſſer.

Le troiſiéme chef de leurs incommoditez eſt au mariage: les mariages populaires ſont plus libres & volontaires, faits auec plus d'affection, de franchiſe & contentement. Vne raiſon de cecy peut eſtre que les populaires trouuent plus de parties de leur ſorte à choiſir, les Roys & Princes qui ne ſont pas en foule, comme on ſçait, n'ont pas beaucoup à choiſir. Mais l'autre raiſon eſt meilleure, qui eſt que 10. 3. *en leurs mariages.*

les peuples en leurs mariages ne regardẽt qu'à faire leurs affaires & s'accommoder: les mariages des Princes ſont ſouuent forcez par la neceſſité publique, ſont pieces grandes de l'eſtat & outils ſeruans au bien & repos general du monde. Les grands & Souuerains ne ſe marient pas pour eux meſmes, mais pour le bien de l'eſtat duquel ils doiuent eſtre plus amoureux & jaloux que de leurs fẽmes & enfans. A cauſe dequoy il faut ſouuent qu'ils entendent à des mariages, où n'y a amour ny plaiſir, & ſe font entre perſonnes qui ne ſe cognoiſſent & ne ſe virent iamais, & ne ſe portent aucune affection, voire tel grand prend vne grande, que s'il eſtoit moindre, il ne la voudroit pas, mais c'eſt pour ſeruir au public, pour aſſeurer leurs eſtats & mettre en repos les peuples.

II. 4. *Eſſais d'honneur.* Le quatriéme eſt qu'ils n'ont aucune vraye part aux eſſais que les hommes font les vns contre les autres par ialouſie d'honneur & de valeur, aux exercices de l'eſprit ou du corps, qui eſt vne des plus plaiſantes choſes qui ſoit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tous l'eſpargnent & aiment mieux celer leur valeur, & trahir leur gloire, que de heurter & offenſer celle de leur Souuerain, s'ils cognoiſſent qu'il aye affection à la victoire. C'eſt à la verité par force de reſpect les traitter deſdaigneuſement & iniurieuſement, dont diſoit quelqu'vn que les enfans des Princes n'apprenoient rien à droit, qu'à manier cheuaux, pource qu'en tout autre exercice chacun fleſchit ſous eux & leur donne gaigné: mais le cheual, qui n'eſt ny flatteur ny courtiſan, met auſſi bien par terre le Prince, que ſon eſcuyer.

Plusieurs grands ont refusé des loüanges & approbations offertes, disans : Ie les estimerois, accepterois & m'en ressentirois, si elles partoient de gens libres qui osassent dire le contraire, & me taxer aduenant suiet de le faire.

Le cinquiéme est qu'ils sont priuez de la liberté d'aller & voyager par le monde, estans comme prisonniers en leur pays, voire dans leurs Palais mesmes, comme enueloppez de gens, de parleurs & regardans, & ce par tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire iusques à leur chaire percee, dont le Roy Alphonse disoit, qu'en cela les asnes estoient de meilleure condition que les Roys. 12. 5. *Priuation de voyages.*

Le sixiéme chef de leurs miseres est qu'ils sont priuez de toute amitié & societé mutuelle, qui est le plus doux et le plus parfait fruict de la vie humaine, & ne peut estre qu'entre pareils ou presque pareils. La disparité si grande les met hors du cõmerce des hommes, tous ces seruices, humilitez, & bas offices, leur sont rendus par ceux qui ne les peuuent refuser, & ne viennent d'amitié, mais de subiection, ou pour s'agrandir, ou par coustume & contenance, tesmoin que les meschans Roys sont aussi bien seruis, reuerez, que les bons, les hays que les aimez ; on n'y cognoit rien, mesme apparcil, mesme ceremonie; dont respondit l'Empereur Iulian à ses courtisans qui le loüoient de sa bonne iustice : Ie m'orgueillirois parauanture de ces loüanges, si elles estoient dites de gens qui osassent accuser, & vituperer mes actions contraires, quand elles y seroient. 13. *De mutuelle & cordiale amitié.*

Le septiéme point de leur misere, pire peut estre que tous, & plus pernicieux au public, est qu'il

14. *Ignorance des choſes & captiuité.*

ne ſont point libres aux choix des perſonnes, ny en la ſcience vraye des choſes. Il ne leur eſt permis de ſçauoir au vray l'eſtat des affaires, ni de cognoiſtre, & par ainſi ny employer et appeller tels qu'ils voudroiẽt bien, et ſeroit bien requis. Ils sõt enfermez et aſſiegez de certaines gens, qui sõt ou de leur ſang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maiſons, et offices, ou par preſcription, ſont ſi auant en authorité, force et maniemẽt des affaires, qu'il n'eſt loiſible ſans mettre tout au hazard, les meſcontenter, reculer, ou mettre en ialouſie. Or ces gens là qui couurent & tiennent comme caché le Prince, empeſchent que toute la verité des choſes ne luy apparoiſſe, et qu'autres meilleurs et plus vtiles ne s'en aprochent, et ne ſoient cogneus ce qu'ils ſont: c'eſt pitié q̃ de ne voir que par les yeux & n'entẽdre que par les oreilles d'autruy, comme font les Princes. Et ce qui acheue de tous points ceſte miſere, c'eſt qu'ordinairement & comme par vn deſtin, les Princes et grands ſont poſſedez par trois ſortes de gens, peſtes du genre humain, flatteurs, inuenteurs d'impoſts, delateurs, leſquels ſous beau et faux pretexte de zele et amitié enuers le Prince, comme les deux premiers, ou de preud'hommie et reformation, comme les derniers gaſtent & ruinent et le Prince et l'Eſtat.

La huitiéme miſere eſt qu'ils ſont moins libres et maiſtres de leurs volontez que tous autres, car ils ſont forcez en leurs procedures, par mille conſiderations et reſpects, dont il faut ſouuent qu'ils captiuẽt leurs deſſeins, deſirs et volõtez, *in maxima fortuna minima licentia*. Et cependant au lieu d'eſtre pleints, ils ſont plus rudement traitez et iugez que

tous autres: car l'õ veut deuiner leurs deſſeins, penetrer dedans leurs cœurs & intẽtions, ce que ne pouuant, *Abditos Principis ſenſus & ſi quid occultius parat exquirere illicitum ancepsnec ideo aſſequare*, et regardant les choſes par autre vſage, ou n'entendant aſſez aux affaires d'Eſtat, requierẽt de leurs Princes ce qui leur ſemblent qu'ils doiuent, blaſment leurs actions: ne veulent ſouffrir d'eux ce qui eſt neceſſaire, et leur font le procez bien rudement.

Finalement il aduient ſouuent qu'ils font vne fin totalement miſerable, non ſeulement les tyrãs et vſurpateurs, cela leur appartient, mais encores les vrais titulaires, teſmoin tant d'Empereurs Romains apres Pompee le grand, et Ceſar, et de nos iours Marie Roine d'Eſcoſſe paſſee par la main du bourreau, et Henry troiſieſme aſſaſſiné au milieu de quarante mille hõmes armez, par vn petit moine, et mille tels exemples. Il ſemble que comme les orages et tempeſtes ſe piquent contre l'orgueil et hauteur de nos baſtimens, il y aye auſſi des eſprits enuieux des grandeurs de çà bas. 16. *Fin miſerable.*

Vſque adeò res humanas vis abdita quædam,
Obterit, & pulchros faſces ſæuáſque ſecures
Proculcdre, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Bref la condition des ſouuerains eſt dure & dangereuſe: leur vie pour eſtre innocente eſt infiniement laborieuſe, ſi elle eſt meſchante, ils ſont à la haine et meſdiſance du monde: & en tous les deux cas, ils ſont expoſez à mille dangers: car plus grand eſt le Seigneur, et moins ſe peut-il fier, et plus luy faut-il ſe fier: Voila pourquoy c'eſt choſe comme annexee à la ſouueraineté d'eſtre trahie. 17. *Concluſion de leurs miſeres.*

De leur deuoir au liure troiſieſme, chap. 16.

MAGISTRATS.

CHAP. L.

Diſtinction.

1. IL y a grande diſtinctiõ & diuers degrez de Magiſtrats tant en honneur qu'en puiſſance, qui ſont les deux choſes conſiderables pour les diſtinguer, & qui n'ont rien de commun enſemble : & ſouuent ceux qui ſont les plus honorez ont moins de puiſſance, comme Conſeillers du priué Conſeil, Secretaires d'Eſtat. Aucuns n'ont que l'vn des deux : autres tous les deux, & de tous diuers degrez, mais ſont proprement dits Magiſtrats qui ont tous les deux.

2. Les Magiſtrats qui ſont moyens entre le ſouuerain & des particuliers, en la preſence de leur Souuerain n'ont point puiſſance de commander. Comme les fleuues perdent leur nom & puiſſance à l'embouchеure de la mer, & les Aſtres en la preſence du Souuerain : comme auſſi la puiſſance des magiſtrats eſt tenuë en ſouffrance en la preſence du Souuerain ; comme auſſi la puiſſance des Magiſtrats inferieurs & ſubalternes en la preſence des ſuperieurs. Entre eſgaux n'y a point de puiſſance ou de ſuperiorité, mais les vns peuuent empeſcher les autres par oppoſition & preuention.

3. Tous magiſtrats iugent, condamnent & cõmandent ou ſelon la loy, & lors leur ſentẽce n'eſt qu'execution de la loy, ou ſelon l'equité, & tel iugement s'appelle, le deuoir ou office du Magiſtrat.

4. Les magiſtrats ne peuuent changer ny corriger

leurs iugemens, ſi le Souuerain ne le permet ſur peine de faux : ils peuuent bien reuocquer leurs mandemens ou les ſouſtenir, mais ils ne peuuent reuocquer ce qu'ils ont iugé & prononcé auec cognoiſſance de cauſe.

Du deuoir des Magiſtrats, voyez l. 3. c. 17.

LEGISLATEVRS, DOCTEVRS, Inſtructeurs.

CHAP. LI.

C'Eſt vne des vanitez & folies de l'homme, de preſcrire des loix & des regles qui excedent l'vſage & la forme humaine, cõme aucuns Philoſophes & Docteurs ſont : Ils propoſent des Images de vies releuees, ou bien ſi difficiles & auſteres que la pratique en eſt impoſſible, au moins pour long temps, voire l'eſſay en eſt dangereux à pluſieurs: ce sõt des peintures en l'air, comme les Repub. de Platon & de Morus, L'orateur de Ciceron, le Poëte d'Horace, belles & excellentes imaginatiõs, mais cerchez qui les mettra en vſage. Le Souuerain & parfait Legiſlateur & Docteur s'eſt bien gardé de cela, lequel & en ſoy meſme, ſa vie, & ſa doctrine, n'a point cerché ces extrauagances & formes eſloignees de la commune portee & capacité humaine, dont il appelle ſon ioug & ſa taſche douce & aiſee, *iugũ meum ſuaue, & onus meum leue.* Et ceux qui ont dreſſé leur compagnie ſous ſon nom, ont treſprudẽment auiſé que biẽ qu'ils facẽt profeſſiõ ſinguliere de vertu, deuotion, & de ſeruir au public ſur to⁹ autres, neãtmoins ils ont tres peu de differences de la vie cõmune & ciuile. Or premierement y a en cecy de l'iniuſtice, car il faut garder

proportion entre le cõmandement et l'obeyſſance, le deuoir et le pouuoir, la reigle et l'ouurier: et ceux-cy s'obligent et les autres a eſtre neceſſairement en faute, taillant à eſcient de la beſongne plus qu'ils n'en ſçauroient faire: et ſouuent ces beaux faiſeurs de regles ſont les premiers mocqueurs, car ils ne font rien, et ſouuent tout au rebours de ce qu'ils enioignent aux autres à la Phariſaïque, *Imponunt onera grauia, & nolunt ea digno monere.* Ainſi font quelques Medecins et Theologiens: le monde vit ainſi, l'on inſtruit, l'on enioint de ſuiure certaines regles et preceptes, et les hommes en tiennent d'autres, non ſeulement par deſreglement de vie & de mœurs, mais ſouuent par opinion & iugement contraire.

2. Encore vne autre faute pleine d'iniuſtice, ſont beaucoup plus ſcrupuleux, exacts & rigoureux aux choſes libres & accidentales, qu'aux neceſſaires et ſubſtantielles, aux poſitiues et humaines, qu'aux naturelles & diuines, reſſemblans à ceux qui veulent bien preſter, mais non payer leurs debtes, le tout à la Phariſaïque, comme leur crie & reproche le grand Docteur celeſte, tout cela eſt hypocriſie et mocquerie.

PEVPLE OV VVLGAIRE.
CHAP. LII.

1. LE peuple (nous entẽdõs ici le vulgaire, la tourbe et lie populaire, gens ſous quelque couuert que ce ſoit, de baſſe, ſeruile, et mecanique condition) eſt vne beſte eſtrãge à pluſieurs teſtes & qui ne ſe peut bien deſcrire en peu de mots, inconſtãt

& variable, ſans arreſt non plus que les vagues de la mer, il s'eſmeut & s'accoyſe, il approuue & reprouue en vn inſtant meſme choſe, il n'y a rien plus aisé que le pouſſer en telle paſſion que l'on veut; il n'aime la guerre pour ſa fin, ny la paix pour le repos, ſinon entant que de l'vn à l'autre il y a touſiours du changement; La confuſion luy fait deſirer l'ordre, & quand il y eſt, luy deſplaiſt. Il court touſiours d'vn contraire à l'autre, de tous les temps le ſeul futur le repaiſt, *hi vulgi mores odiſſe præſentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

Leger à croire, recueillir & ramaſſer toutes nouuelles, ſur tout les faſcheuſes, tenant tous rapports pour veritables & aſſeurez: auec vn ſifflet ou ſonnette de nouueauté: l'on l'aſſemble comme les mouches au ſon du baſſin. 2.

Sans iugement, raiſon, diſcretion: ſon iugement & ſa ſageſſe, trois dez & l'aduenture, il iuge bruſquement & à l'eſtourdie de toutes choſes, & tout par opinion, ou par couſtume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent apres ceux qui vont deuant, & non par raiſon & verité. *Plebi non iudicium, non veritas: ex opinione multa: ex veritate pauca iudicat.* *Tacitus. Cicero.* 3.

Enuieux & malicieux, ennemi des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauuais œil le bon-heur d'autruy, fauoriſant au plus foible & aux plus meſchans, & voulant mal aux gens d'honneur, ſans ſçauoir pourquoy, ſinon pource que ſont gens d'hõneur, & que l'on en parle fort, & en bien. 4.

Peu loyal & veritable, amplifiant le bruit, en cheriſſant ſur la verité, & faiſant touſiours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont, ſans foy ny tenuë. 5.

La foy d'vn peuple & la penſee d'vn enfant ſont de meſme duree, qui change non ſeulement ſelon que les intereſts changent, mais auſſi ſelon la difference des bruits, que chaſque heure du iour peut apporter.

6. Mutin, ne demandant que nouueauté & remuëment, ſeditieux, ennemi de paix & de repos, *ingenio mobili, ſeditioſum, diſcordioſum, cupidũ rerum nouarum, quieti & otio aduerſum*, ſur tout quand il rencontre vn chef: car lors ne plus ne moins que la mer bonaſſe de nature, ronfle, eſcume & fait rage, agitée de la fureur des vents: ainſi le peuple s'enfle: ſe hauſſe & ſe rend indomptable: oſtez luy les chefs, le voila abbatu, effarouché & demeuré tout planté d'effroy, *ſine rectore præceps, pauidus, ſocors: nil anſuræ plebo principibus amotis.* Salluſt. Tacit.

7. Souſtient & fauoriſe les broüillons & remueurs de meſnage, il eſtime modeſtie poltronnerie, prudence, lourdiſe, au contraire il donne à l'impetuoſité boüillante le nom de valeur & de force: prefere ceux qui ont la teſte chaude & les mains fretillãtes à ceux qui ont le ſens raſſis & qui penſent les affaires, les vãteurs & babillars aux ſimples & retenus.

8. Ne ſe ſoucie du public ny de l'honneſte, mais ſeulemẽt du particulier, & ſe pique ſordidement pour le profit. *Priuata cuique ſtimulatio, vile decus publicum.* Tacit.

Touſiours gronde & murmure contre l'eſtat, tout bouffi de meſdiſance, & propos inſolens contre ceux qui gouuernent & commandent. Les petits & pauures n'ont autre plaiſir que de meſdire des grands & des riches, non auec raiſon mais par enuie, ne ſont iamais contents de leurs gouuerneurs & de l'eſtat preſent.

Mais il n'y a que le bec, langues qui ne ceſſent, eſprits qui ne bougent, monſtre duquel toutes les parties ne ſont que langues, qui de tout parle & rien ne ſçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, preſt à ſe mutiner & rebeller, & nó à combattre: ſon propre eſt d'eſſayer pluſtoſt à ſecoüer le joug, qu'à biẽ garder ſa liberté *procacia plebis ingenia, impigræ linguæ, ignauianimi.* *Tacit.* 10.

Ne ſçachant iamais tenir meſure, ny garder vne mediocrité honneſte: ou tres-baſſement & vilement il ſert d'eſclaue, ou ſans meſure il eſt inſolent & tyranniquement il domine; il ne peut ſouffrir le mors doux & temperé, ny iouyr d'vne liberté reglée, court touſiours aux extrémitez, trop ſe fiant ou meffiant, trop d'eſpoir ou de crainte. Ils vous feront peur ſi vous ne leur en faites: quand ils ſont effrayez vous les bafoüez & leur ſautez à deux pieds ſur le ventre, audacieux & ſuperbes ſi on ne leur monſtre le baſton, dont eſt le prouerbe, oints-le, il te poindra, points-le, il t'oindra, *nil in vulgo modicum, terrere ni paueant, vbi pertimuerint impune contemni: audacia turbidum niſi vim metuat, aut ſeruit humiliter, aut ſuperbè dominatur: libertatem, quæ media, nec ſpernere.* *Saluſt.* 11. *Tacitus.* *Liuius.*

Tres-ingrat enuers ſes bien-faicteurs. La recompenſe de tous ceux qui ont bien merité du public, a touſiours eſté vn banniſſement, vne calomnie, vne conſpiration, la mort. Les hiſtoires ſont celebres de Moyſe & tous les Prophetes, de Socrates, Ariſtides, Phocion, Licurgus, Demoſthene, Themiſtocles: & la Verité a dit qu'il n'en eſchappoit pas vn de ceux qui procuroient le bien & le ſalut du peuple: & au contraire il cherit ceux qui l'opri- *Matth.* 12.

ment, il craint tout, admire tout.

73. Bref le vulgaire eſt vne beſte ſauuage, tout ce qu'il penſe n'eſt que vanité, tout ce qu'il dit eſt faux
Senec. & erronné, ce qu'il reprouue eſt bon, ce qu'il approuue eſt mauuais, ce qu'il loüe eſt infame, ce qu'il fait & entreprend n'eſt que folie, *non tam benè cum rebus humanis geritur, vt meliora pluribus placeāt: argumentum peßimi turba eſt*, la tourbe populaire eſt mere d'ignorance, iniuſtice, inconſtance, idolatre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'eſt iamais fait: c'eſt ſon mot, *vox populi, vox Dei*, mais il faut
L. 2. c. 1. dire, *vox populi, vox ſtultorum*. Or le commencement de ſageſſe eſt ſe garder net, & ne ſe laiſſer emporter aux opinions populaires. Cecy eſt pour le ſecond liure que nous approchons.

QVATRIESME DISTINCTION & difference des hommes, tirée de leurs diuerſes profeßions & conditions de vie.

PREFACE.

VOicy vne autre difference des hõmes tirée de la diuerſité de leurs profeſſions, conditions, & genres de vie: les vns ſuiuent la vie ciuile & ſociale, les autres la fuyent pour ſe ſauuer en la ſolitude; les vns aimẽt les armes, les autres les hayſſent: les vns viuent en commun, les autres en proprieté; les vns ſe plaiſent d'eſtre en charge & mener vie publique, les autres ſe cachent & demeurent priuez: les vns ſont courtiſans & du tout à autruy, les autres ne courtiſent qu'eux meſmes: les vns ſe tiennent és villes, les autres aux champs, aimans la vie

ruſtique. Qui fait mieux, & quelle vie eſt à preferer, il eſt difficile à dire ſimplement, & peut eſtre impertinẽt, toutes ont leurs auantages & deſauantages, leurs biens & leurs maux. Ce qui eſt plus à voir & conſiderer en cecy, comme ſera dit, c'eſt que chacun ſçache bien choiſir ſelon ſon naturel, pour plus facilement & plus heureuſement s'y comporter. Mais nous dirons vn petit mot de chacune en les comparant enſemble : mais ce ſera apres auoir parlé de la vie commune à tous, qui a trois degrez.

Diſtinction & comparaiſon des trois ſortes de degrez de vie.

CHAP. LIII.

IL y a trois ſortes de vie, cõme trois degrez : l'vne priuée d'vn chacun au dedans, & en ſa poictrine, où tout eſt caché, tout eſt loiſible : la ſeconde en la maiſon & famille, en ſes actions priuées & ordinaires, où n'y a point d'eſtude ny d'artifice, deſquelles nous n'auons à rendre conte : la tierce eſt publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier eſtage bas & obſcur, eſt bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres, & au ſecond qu'au tiers : la raiſon eſt, qu'où n'y a point de Iuge, de controolleur, de regardant, & où nous n'imaginons point de peine ou recompenſe, nous nous portons bien plus laſchement & nonchalamment, comme aux vies priuées, ou la conſcience & la raiſon ſeule nous guide, qu'aux publiques, ou nous ſommes en eſchec & en butte aux yeux & iugement de tous, ou la gloire, la crainte du reproche de mauuaiſe reputation, ou quelqu'autre

paſſion nous meine (or la paſſion nous commande bien plus viuement que la raiſon) dont nous nous tenons preſts & ſur nos gardes, d'où il auient que pluſieurs ſont eſtimez & tenus ſaincts, grands & admirables en public, qu'en leur priué n'y a rien de loüable. Ce qui ſe fait en public eſt vne farce, vne feinte: en priué & en ſecret c'eſt la verité: & qui voudroit bien iuger de quelqu'vn, il le faudroit voir à ſon à tous les iours, en ſon ordinaire & naturel, le reſte eſt tout contrefait. *Vniuerſus mundus exercet hiſtrioniam*, dont diſoit vn ſage que celuy eſt excellent, qui eſt tel au dedans & par ſoy-meſmes, qu'il eſt au dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques ſont eſclatantes, auſquelles on eſt attentif quand l'on les fait, comme les exploicts de guerre, oppiner en vn conſeil, regir vn peuple, conduire vne ambaſſade: les priuées & domeſtiques ſont ſombres, mornes, tancer, rire, vendre, payer, conuerſer auec les ſiens, on ne les conſidere pas, on les fait ſans y penſer: les ſecrettes & internes encor plus, aimer, haïr, deſirer.

2. Et puis il y a icy encor vne autre conſideration, c'eſt qu'il ſe fait par hypocriſie naturelle des hommes, que l'on fait plus de cas, & eſt-l'on plus ſcrupuleux aux actions externes, qui ſont en monſtre, mais qui ſont libres, peu importantes, & quaſi toutes en contenances & ceremonies, dont elles ſont de peu de couſt, & auſſi de peu d'effect, que aux internes, ſecrettes & de nulle monſtre, mais bien requiſes & neceſſaires, dont elles ſont fort difficiles. D'icelles deſpend la reformation de l'ame, la moderation des paſſions, le reglement de la vie: voire par l'acquit de ces externes l'on vient à vne

nonchalance des internes.

Or de ces trois vies, Interne, Domeſtique, Publique, qui n'en a qu'vne à mener, comme les Hermites, a bien meilleur marché de conduire & ordonner ſa vie, que celuy qui en a deux, & celuy qui n'en a que deux eſt de plus aiſee condition, que celuy qui a tous les trois.

COMPARAISON DE LA VIE ciuile ou ſociale auec la ſolitaire.

CHAP. LIV.

CEux qui eſtiment & recommandent tant la vie ſolitaire & retiree, comme vn grand ſeiour & ſeure retraitte du tabuſt & broüillis du monde, & moyen propre pour ſe garder & maintenir net & quitte de pluſieurs vices, d'autant que la pire part eſt la plus grande, de mille n'en eſt pas vn bon, le nombre des fols eſt infini, la contagion eſt tres-dangereuſe en la preſſe, ſemblent auoir raiſon, iuſques là : car la compagnie mauuaiſe eſt choſe tres-dangereuſe : à quoy penſent bien ceux qui vōt ſur mer, qu'aucun n'entre en leurs vaiſſeaux qui ſoit blaſphemateur, diſſolu, meſchant : vn ſeul Ionas à qui Dieu eſtoit courroucé penſa tout perdre : Bias plaiſamment à ceux du vaiſſeau, qui au grand danger crioient appellans le ſecours des Dieu : Taiſez vous, qu'ils ne ſentent que vous eſtes icy auec moy. Albuquerque Viceroy des Indes pour Emanuel Roy de Portugal, en vn extréme peril ſur mer print ſur ſes eſpaules quelque ieune garçon, afin que ſon innocent luy ſeruiſt de garent

Comparaiſon de ces deux vies.

& de faueur enuers Dieu. Mais de la penſer meilleure, plus excellente & parfaite, plus propre à l'exercice de vertu, plus difficile, aſpre, laborieuſe & penible, comme ils veulent faire croire, ſe trompent bien lourdement : car au contraire c'eſt vne grande deſcharge & aiſance de vie, & n'eſt qu'vne bien mediocre profeſſion, voire vn ſimple apprentiſſage & diſpoſition à la vertu. Ce n'eſt pas entrer en affaires, aux peines & difficultez, mais c'eſt les fuyr, s'en cacher, pratiquer le conſeil d'Epicure, (cache ta vie.) C'eſt ſe tapir & recourir à la mort, pour fuyr à bien viure. Il eſt certain que l'eſtat de Roy, Preſtre, Paſteur eſt plus noble beaucoup, plus parfait, plus difficile, que celuy de Moine & d'Hermite, & de fait iadis les compagnies des Moines eſtoient des ſeminaires & apprentiſſages, d'où on tiroit gens pour eſleuer aux charges Eccleſiaſtiques, & des preparatifs à plus grande perfection. Et celuy qui vit ciuilement ayant femme, enfans, ſeruiteurs, voiſins, amis, biens, affaires, & tant de parties diuerſes, auſquelles faut qu'il ſatisface, & reſpondre réglement & loyallement, a bien ſans comparaiſon plus de beſongne, que celuy qui n'a rien de tout cela, & qui n'a à faire qu'à ſoy: la multitude, l'abondance eſt bien plus affreuſe que la ſolitude, la diſette. En l'abſtinence il n'y a qu'vne choſe, en la conduite & en l'vſage de pluſieurs choſes diuerſes, y a pluſieurs conſiderations & diuers deuoirs: il eſt bien plus facile de ſe paſſer des biens, honneurs, dignitez, charges, que s'y biẽ gouuerner, & bien s'en acquitter. Il eſt bien plus aiſé du tout ſe paſſer de femme, que bien deuëment & de tout point viure & ſe maintenir auec ſa fẽme, enfans, & tous

tout le reſte qui en deſpend: ainſi le celibat eſt plus facile que le mariage.

De penſer auſſi que la ſolitude ſoit vn aſyle & port aſſeuré contre tous vices, tentations, & deſtourbiers, c'eſt ſe tromper, il n'eſt pas vray en tous ſens. Contre les vices du monde, le bruit de la preſſe, les occaſions qui viennent de dehors, cela eſt bon, mais la ſolitude a ſes affaires, & ſes difficultez internes & ſpirituelles, *Iuit in deſertum vt tentaretur à diabolo.* Aux ieunes hõmes imprudens & mal aduiſez, la ſolitude eſt vn dangereux baſton, & eſt à craindre que s'entretenãs tous ſeuls, ils entretiennent de meſchantes gens, comme diſoit Crates, à vn ieune homme qui ſe promenoit tout ſeul à l'eſcart. Ceſt là que les fols machinent de mauuais deſſeins, ourdiſſent des mal-encontres, aguiſẽt & affilent leurs paſſions & meſchans deſirs. Souuent pour euiter Charybdis on tombe en Scylla, fuyr n'eſt pas eſchãpper, c'eſt quelquefois empirer ſon marché, & ſe perdre, *Non vitat ſed fugit: magis autem periculis patemus auerſi.* Il faut eſtre ſage, bien fort & aſſeuré pour eſtre laiſſé entre ſes mains: ſouuent l'õ ne ſçauroit eſtre en plus dãgereuſes mains que les ſiennes, *Guarda me, Dios, de mi*, dit excellemment le prouerbe Eſpagnol, *nemo eſt ex imprudentibus qui ſibi relinquit debeat; ſolitudo omnia mala perſuadet.* Mais pour quelque conſideration priuee ou particuliere, encores que bonne en ſoy (car ſouuẽt c'eſt laſcheté, foibleſſe d'eſprit, deſpit ou autre paſſion) s'enfuyr & ſe cacher, ayant moyen de profiter à autruy, & ſe couurir au public, c'eſt eſtre deſerteur, enſeuelir le talent, cacher la lumiere, faute ſubiette à la rigueur du iugement.

COMPARAISON DE LA VIE *menée en commun, & menee en proprieté.*

CHAP. LV.

AVcuns ont pensé que la vie menée en commun, en laquelle il n'y a point de mien & tien, mais où toutes choſes ſont en communauté, tend plus à prefection, & tient plus de charité & concorde. Cecy peut auoir lieu en compagnie de certain nombre de gens, conduite par certaine regle, mais en vn eſtat & Republique non : dont Platon l'ayant vne fois ainſi voulu, pour chaſſer toute auarice & diſſention, ſe r'aduiſa: Car comme la pratique monſtre, non ſeulement il n'y a point d'affection cordiale à ce qui eſt commun à tous, & comme dit le prouerbe. *L'aſne du commun eſt touſiours mal baſté*, mais encores la communauté tire à ſoy touſiours des querelles, murmures & des haines, comme il s'eſt veu touſiours, voire dedans l'Egliſe primitiue. *Creſcente numero diſcipulorum, factum eſt murmur Græcorum aduerſus Hebræos.* La nature d'amour eſt telle que des gros fleuues, qui portent les grandes charges, s'ils ſont diuiſez n'en portent point, auſſi eſtãt diuiſé à toutes perſonnes & toutes choſes, pert la force & vigueur. Mais il y a degrez de communauté, viure, c'eſt à dire mãger & boire enſemble eſt tres-bon, comme il eſtoit aux meilleures & plus anciennes Republiques de Lacedemone & de Crete: car outre que la modeſtie & diſcipline eſt mieux retenuë, il y a vne treſvtile communication: mais penſer auoir tout com-

Luc 48. Acte 6.

mun comme vouloit Platon vn coup, car apres il se r'aduisa, c'est peruertir tout.

COMPARAISON DE LA vie Rustique, & des villes.

CHAP. LVI.

CEste comparaison n'est fort mal aisé à faire à l'amateur de sagesse, car tous les biens & aduantages sont presque d'vn costé, spirituels & corporels, liberté, sagesse, innocence, santé, plaisir. Aux champs l'esprit est bien plus libre & à soy: és villes les personnes, les affaires siennes & d'autruy, les querelles, visites, deuis, entretiens, combien desrobent-ils de temps? *amici fures temporis*. Combien de troubles apportent-ils, de destournement, de desbauches: les villes sont prisons, mesmes aux esprits, comme les cages aux oyseaux & aux bestes. Ce feu celeste qui est en nous ne veut point estre enfermé, il aime l'air, les champs: dont Columelle dit que la vie champestre est parente de la sagesse, *consanguinea*, laquelle ne peut estre sans les belles & libres pensees & meditations. Or est-il difficile de les auoir & nourrir parmy le tracas & tabut des villes. Puis la vie rustique est bien plus nette, innocente & simple, és villes les vices sont en foule & ne sentent point, ils passent & se fourrent par tout pesle mesle, l'vsage, le regard, le rencontre si frequent & contagieux en est cause. Pour le plaisir & santé tout le ciel estendu apparoit, Soleil, l'air, les eaux, & tous les elemens sont libres, exposez, & ouuerts de toutes parts, nous sousrient, la terre se monstre tout à descouuert, ses fruicts

Preference de la vie rustique.

ſont deuant nos yeux, tout cela n'eſt point ésvilles, en la preſſe des maiſons, tellemẽt que viure aux villes, c'eſt eſtre au mõde banni & forclos du monde. D'auantage la vie champeſtre eſt tout en exercice, en action, qui aguiſe l'appetit, entretient la ſanté, endurcit & fortifie le corps. Ce qui eſt à la recommandation des villes eſt l'vtilité, ou priuee, c'eſt la part des marchands & artiſans: ou publique au maniement de laquelle ſont appellez peu de gens, & anciennement on les tiroit de la vie ruſtique, & y retournoient ayant acheué leur charge.

De la porfeßion militaire.

CHAP. LVII.

1. *Sa recõmandation.* L'Occupation & profeſſiõ militaire eſt noble en ſa cauſe, car il n'y a vtilité plus iuſte ni plus vniuerſelle que la protection du repos & grandeur de ſon pays: Noble en ſon execution, car la vaillance eſt la plus forte, plus genereuſe, & plus heroïque de toutes les vertus: Honorable, car des actions humaines la plus grãde & pompeuſe eſt la guerriere, & à qui tous honneurs ſont decernez: Plaiſante, la cõpagnie de tãt d'hommes nobles, ieunes, actifs, la veuë ordinaire de tant d'accidens, & ſpectacles, liberté & conuerſation ſans art, vne façon de vie maſle, ſans ceremonie, la varieté de tant d'actions diuerſes, ceſte courageuſe harmonie de la muſique guerriere, qui nous entretient & nous eſchauffe & les oreilles & l'ame, ces mouuemens guerriers qui nous rauiſſent de leur horreur & eſpouuentement, ceſte tempeſte de ſons & de cris, ceſte effroyable ordonnance de tant de milliers, d'hommes, auec

tant de fureur, d'ardeur & de courage.

Mais au contraire l'on peut dire, que l'art & l'experience de nous entre-deffaire, entretuer, de ruiner & perdre noſtre propre eſpece, ſemble deſnaturé, venir d'alienation de ſens: c'eſt vn grand teſmoignage de noſtre foibleſſe & imperfection, & ne ſe trouue point aux beſtes, où demeure beaucoup plus entiere l'image de nature. Quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations, mettre en peine tant de gens: courir tant de dangers & hazards par mer & par terre, pour choſe ſi incertaine & douteuſe, comme eſt l'iſſuë de la guerre, courir auec telle faim & telle aſpreté apres la mort, qui ſe trouue par tout: & ſans eſperance de ſepulture, aller tuer ceux que l'on ne hayt pas, que l'on ne vit iamais? Mais d'où vient ceſte grande fureur & ardeur, car l'on ne t'a fait aucune offence? Qu'elle freneſie & manie d'abandonner ſon corps, ſon temps, ſon repos, ſa vie, ſa liberté à la mercy d'autruy? S'expoſer à perdre ſes membres, & à choſe pire mille fois que la mort, au fer & au feu, eſtre trepané, tenaillé, decoupé, deſchiré, rompu, captif & forçat à iamais? Et ce pour ſeruir à la paſſion d'autruy, pour cauſe que l'on ne ſçait ſi elle eſt iuſte, & eſt ordinairement iniuſte: car les guerres ſont le plus ſouuent iniuſtes, & pour tel que tu ne cognois, qui ne ſe ſoucie, ni ne penſa iamais à toy, mais veut monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut, & voir de plus loing? Ie ne touche icy le deuoir des ſubiects à leur Prince & à leur patrie, mais les volontaires, libres, & mercenaires. 2. *Son accuſation*

CINQVIESME ET DERNIERE *distinction & difference des hommes, tiree des faueurs & deffaueurs de la nature & de la fortune.*

PREFACE.

CEste derniere distinction & difference est toute apparente & notoire, & qui a plusieurs membres & considerations, mais qui reuiennent à deux chefs, que l'on peut appeller auec le vulgaire bon-heur, & malheur, grandeur & petitesse. Au bon-heur & grandeur appartiennent santé, beauté, & les autres biens du corps, liberté, noblesse, honneur, dignité, science, richesses, credit, amis: Au malheur & petitesse appartiennent tous les contraires, qui sont priuations de tous ces biens-là. De ces choses vient vne tres grande diuersité, car l'on est heureux en l'vne de ces choses, ou en deux, ou en trois, & non és autres, & ce plus ou moins, par vne infinité de degrez: peu ou point y en a d'heureux ou malheureux en tous. Qui a la pluspart de ces biens, & specialement trois, noblesse, dignité ou authorité, & richesses est estimé grande, qui n'a aucun de ces trois, est estimé des petits. Mais plusieurs n'ont qu'vn ou deux: & sont moyens entre les grands & petits. Nous faut parler de chacun vn peu.

De la ſanté, beauté, & autres biens naturels du corps, a eſté dit cy deſſus: auſſi de leurs contraires, maladie, douleur. Chap. 5. Cha. 39.

De la liberté & du ſeruage.

CHAP. LVIII.

LA liberté eſt eſtimee d'aucuns vn ſouuerain bien, & le ſeruage vn mal extréme, tellement que pluſieurs ont plus aimé mourir cruellement, que deuenir eſclaues, voire que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur intereſſee. Il y peut auoir en cecy du trop comme en toutes autres choſes. Il y a double liberté, la vraye de l'eſprit eſt en la main d'vn chacun, & ne peut eſtre rauie ny endommagee par autruy, ny par la fortune meſmes: au rebours le ſeruage de l'eſprit eſt le plus miſerable de tous, ſeruir à ſes cupiditez, ſe laiſſer gourmander à ſes paſſions, mener aux opinions, ô la piteuſe captiuité. La liberté corporelle eſt vn bien fort à eſtimer, mais ſubiet à la fortune: & n'eſt iuſte ny raiſonnable (s'il n'y eſt iointe quelqu'autre circonſtance) de la preferer à la vie, cõme les anciens, qui choiſiſſoient & ſe donnoient pluſtoſt la mort que la perdre, & eſtoit reputé à grande vertu, eſtimant la ſeruitude vn tres-grand mal. *Seruitus obedientia eſt fracti animi & obiecti, arbitrio carentis ſuo.* De tres-grãds & trs-ſages ont ſeruy, Regulus, Valerianus, Platon, Diogenes, & à de tres-meſchans & iniques: & n'ont pour cela em-

appellez à noſtre iargon gentils, c'eſt à dire de race, maiſon, famille, portant de long temps meſme nom, & faiſant meſme profeſſion. Parquoy celuy eſt vrayement & entierement noble, lequel fait profeſſion ſinguliere de vertu publicque, ſeruant bien ſon Prince & ſa patrie, eſtant ſorty de parens & anceſtres qui ont fait le meſme.

Il y en a qui ſeparent ces deux, & penſent que l'vn deux ſeul ſuffiſe à la nobleſſe, ſçauoir la vertu & qualité ſeule, ſans conſideration aucune de race & des anceſtres: c'eſt vne nobleſſe perſonnelle & acquiſe, & ſi on la prend à la rigueur elle eſt rude: qu'vn ſorty de la maiſon d'vn boucher & vigneron ſoit tenu pour noble, quelque ſeruice qu'il puiſſe faire au public. Toutesfois ceſte opinion a lieu en pluſieurs nations, nommément chez les Turcs, meſpriſeurs de la nobleſſe de race & de maiſon, ne faiſans compte que de la perſonnelle, & actuelle vaillance militaire: Ou bien l'antiquité de race ſeule ſans profeſſion de la qualité, ceſte-cy eſt au ſang & purement naturelle. 3. *Diſtinction.*

S'il faut comparer ces deux ſimples & imparfaites nobleſſes, la pure naturelle à bien iuger eſt la moindre, bien que pluſieurs en parlent autrement mais par grande vanité. La naturelle eſt vne qualité d'autruy & non ſienne, *& genus & proauos & quæ non fecimus ipſi, Vix ea noſtra puto nemo vixit in gloriam noſtram: nec quod ante nos fuit noſtrum eſt:* & qui y a-il plus inepte que de ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien? Elle peut tomber en vn homme vicieux, vau-neant, tres-mal né, & en ſoy vrayement vilain: Elle eſt auſſi inutile à autruy; car elle n'entre point en communication ni en commerce, comme 4. *Nobleſſe naturelle.*

Mais elles ſont tres-volontiers & ſouuent en- 6.
ſemble, & c'eſt choſe parfaite : la naturelle eſt vn *Coniointes.*
acheminement & occaſion à la perſonnelle : les choſes retournent facilement à leur principe & naturel. Comme la naturelle a prins ſon commencement & ſon eſtre de la perſonnelle, auſſi elle ramene & conduit les ſiens à elle, *fortes creantur fortibus : hoc vnum in nobilitate bonum vt nobilibus impoſita neceſſitudo videatur, ne àmaiorum virtute degenerent:* ſe ſentir ſorty de gens de bien, & qui ont merité du public, eſt vne obligation & puiſſant aiguillon aux beaux exploicts de vertu : il eſt laid de forligner & deſmentir ſa race.

La nobleſſe donnée & octroyée par le benefice & reſcrit du Prince, ſi elle eſt ſeule, elle eſt honteuſe & plus reprochable qu'honorable : c'eſt vne nobleſſe en parchemin, acheptée par argent ou faueur, & non par le ſang comme elle doit : ſi elle eſt octroyée pour le merite, & les ſeruices notables, lors elle eſt cenſee perſonnelle, & acquiſe, comme a eſté dit.

De l'honneur.

CHAP. LX.

L'Honneur, diſent aucuns & mal, eſt le prix & 1.
la recompenſe de la vertu, ou moins mal, la re- *Deſcription d'honneur.*
cognoiſſance de la vertu, ou bien vne prerogatiue de bõne opinion, & puis du deuoir externe enuers la vertu, c'eſt vn priuilege qui tire ſa principale eſſence de la vertu. Autres l'ont appellé ſon ombre qui la ſuit & quelquefois la precede, cõme elle fait le corps. Mais à bien parler, c'eſt l'eſclat d'vne belle & vertueuſe action, qui reiallit de noſtre ame

à la veuë du monde, & par reflexion en nous meſmes, nous apporte vn teſmoignage de ce que les autres croyent de nous, qui ſe tourne en vn grand contentement d'eſprit.

L'honneur eſt tant eſtimé & recerché de tous, que pour y paruenir l'on entrepiend, l'on endure, l'on meſpriſe toute autre choſe, voire la vie: toutesfois, c'eſt vne choſe bien exile, mince, mal aſſeurée, eſtrangere & comme en l'air fort eloignée de la choſe honorée: car non ſeulemẽt il n'entre point en elle, ne luy eſt point interne, ou eſſentielle, mais encores il ne la touche pas (eſtant le plus ſouuent icelle morte ou abſente & qui n'en ſent rien) il s'arreſte & demeure ſeulement au dehors à la porte à ſon nom qui reçoit & porte tous les honneurs & deshonneurs, loüanges & vituperes, d'où l'on eſt dit auoir bon nom ou mauuais nom. Tout le bien ou le mal que l'on peut dire de Ceſar eſt porté par ce ſien nom. Or le nom n'eſt rien de la nature & ſubſtance de la choſe, c'eſt ſeulement ſon Image qui la repreſente, ſa marque qui la confronte & ſepare des autres, vn ſommaire qui la comprend en petit volume, l'enleue & l'emporte toute entiere, le moyen d'en iouyr & vſer (car ſans les noms n'y auroit que confuſion, ſe perdroit l'vſage des choſes, periroit le monde, comme richement enſeigne l'hiſtoire de la tour de Babel) bref l'entre-deux & le mettoyen de l'eſſence de la choſe & de ſon honneur ou deshonneur, car il touche la choſe & reçoit tout le bien ou mal que l'on en dit. Or l'honneur, auant arriuer au nom de la choſe, fait vn tour quaſi circulaire, comme le Soleil, complet en trois poſes principales, l'œuure, le cœur, la langue: Car il

commence & ſe conçoit, comme en la matrice & racine, en qui ſort & eſt produit, de beau, bon, vtile de la choſe honorée, c'eſt (dit a eſté) l'eſclat d'vne belle action. *Cæli enarrant gloriam Dei: pleni ſunt cæli & terra gloria tua*, car quelque valeur, merite, & perfection que la choſe aye en ſoy & au dedans, ſi elle ne produit rien d'excellent, & eſt tout incapable d'honneur, & eſt comme ſi elle n'eſtoit point, de là il entre en l'eſprit & intelligence, où il prend vie & ſe forme en bonne, haute, & grande opinion, finalemẽt ſortãt hors de là, & porté par la parole verbale ou eſcrite, s'en retourne par reflection, & va fondre & finir au nom de l'autheur de ce bel ouurage, où il auoit commencé, comme le Soleil au lieu d'où il eſt party, & porte lors le nom d'honneur, de loüange, de gloire & renom.

Mais pour quelles actions eſt deu l'honneur, c'eſt la queſtion. Aucuns penſent que c'eſt generalemẽt pour bien faire ſon deuoir, & ce qui eſt de ſa profeſſion, encores qu'il ne ſoit point eſclattant ni fort vtile, comme celuy qui ſur l'eſchaffaut ioüe bien le perſonnage d'vn varlet, n'eſt pas moins loüé que celuy qui repreſente le Roy, & à celuy qui ne peut trauailler en ſtatuës d'or, celles de cuiure ou de terre ne luy peuuent faillir, où il peut auſſi bien monſtrer la perfection de ſon art: Tous ne peuuent s'employer ny ne ſont appellez au maniement des grands affaires, mais la loüange eſt à bien faire ce que l'on a à faire. Cecy eſt trop r'aualer & auilir l'honneur, qui n'eſt pas vn cõmun ni ordinaire loger pour toutes perſonnes & toutes actions iuſtes & legitimes: Toute chaſte femme, tout homme de bien n'eſt pas d'honneur. Les ſages y requierent

encores deux choſes, ou trois, l'vne eſt la difficulté: peine ou danger : l'autre eſt l'vtilité publique: c'eſt pourquoy il eſt proprement deu à ceux qui adminiſtrent & s'acquittent bien des grandes charges: que les actions ſoient tant que l'on voudra priuément & communément bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmy les cognoiſſans, la ſeureté & protection des loix, mais non l'honneur qui eſt public, & a plus de dignité, de ſplendeur & d'éclat. Aucuns y adiouſtent la troiſiéme, c'eſt que l'action ne ſoit point d'obligation, mais de ſupererogation.

4. *Deſir d'honneur.* Le deſir d'honneur & de gloire, & la queſte de l'approbation d'autruy, eſt vne paſſion vicieuſe, violente, puiſſante, de laquelle a eſté parlé en la paſſion d'ambition : mais tres-vtile au public, à contenir les hommes en leur deuoir, à les eſueiller & eſchauffer aux belles actions, teſmoignage de la foibleſſe & inſuffiſance humaine, qui à faute de bonne monnoye employe la courte & la fauſſe. Or en quoy & iuſques où elle eſt excuſable, & quand vituperable, & que l'honneur n'eſt la recompenſe de la vertu, ſe dira apres. *l. 3. en la vertu de tempérance.*

5. *Marques d'honneur.* Les marques d'honneur ſont fort diuerſes, mais les meilleures & plus belles ſont celles qui ſont ſans profit & ſans gain, & qui ſont telles que l'on n'en puiſſe eſtrener & faire part aux vicieux, & ceux qui par quelque bas office auroient fait ſeruice au public : Elles ſont meilleures & plus eſtimées. Plus elles ſont de ſoy vaines, & n'ayant autre pris que ſimplement marquer les gens d'honneur & de vertu, comme elles ſont preſque par toutes les polices, les couronnes de laurier, de cheſne,

certaine façon d'accouſtremens, prerogatiues de quelque ſurnom, preſſeance aux aſſemblees, les ordres de cheualerie. C'eſt auſſi par occaſion quelquefois plus d'honneur de n'auoir pas ces marques d'honneur les ayant merité, que de les auoir. Il m'eſt bien plus honorable, diſoit Caton, que chacun demande pourquoy l'on ne m'a point dreſſé de ſtatuë en la place, que ſi l'on demandoit pourquoy l'on m'en a dreſſé.

DE LA SCIENCE.
CHAP. LXI.

LA ſcience eſt à la verité vn bel ornement, vn outil tres-vtile à qui en ſçait bien vſer, mais en quel rang il la faut tenir, tous n'en ſont d'accord, ſur quoy ſe commettent deux fautes contraires, l'eſtimer trop, & trop peu. Les vns l'eſtiment tant qu'ils la preferent à toute autre choſe, & penſent que c'eſt vn ſouuerain bien, quelque eſpece & rayon de la diuinité: la cerchent auec faim, diſpenſe, & peine grande: les autres la meſpriſent, & deſeſtiment ceux qui en font profeſſion: la mediocrité eſt plus iuſte & aſſeurée. Ie la mets beaucoup au deſſous de la preud'hommie, ſanté, ſageſſe, vertu, & encores au deſſous de l'habileté aux affaires: mais apres cela ie la mettrois aux mains & en concurrence auec la dignité, nobleſſe naturelle, vaillance militaire: & les laiſſerois volontiers diſputer enſemble de la preſſeance: ſi i'eſtoy preſſé d'en dire mon aduis, ie la ferois marcher tout à coſté d'elles, ou bien incontinent apres. 1.

Voyez le 3. c. 14. bien au long.

Comme les ſciences ſont differentes en ſubiets &

matieres, en l'apprẽtiſſage & acquiſition, auſſi ſont elles en l'vtilité, honneſteté, & neceſſité, & encores en la gloire & au gain: les vnes ſont Theoriques & en pure ſpeculation: les autres pratiques & en action. Item les vnes ſont reales, occupez en la cognoiſſance des choſes qui ſont hors de nous, ſoient elles naturelles, ou ſurnaturelles: les autres ſont particulieres, qui enſeignent les langues, le parler & le raiſonner. Or deſia ſans aucun doute, celles qui ont plus d'honneſteté, vtilité, neceſſité & moins de gloire, vanité, gain mercenaire, ſont de beaucoup à preferer aux autres. Parquoy tout abſoluëment les pratiques ſont les meilleures, qui regardent le bien de l'homme, apprennent à bien viure & bien mourir, bien commander, bien obeyr, dont elles doiuent eſtre ſerieuſement eſtudiées, par celuy qui pretend à la Sageſſe, & deſquelles cét œuure eſt vn abbregé & ſommaire, ſçauoir Morales, Economiques, Politiques. Apres elles, ſont les naturelles, qui ſeruent à cognoiſtre tout ce qui eſt au monde à noſtre vſage, & enſemble admirer la grandeur, bonté, ſageſſe, puiſſance du maiſtre Architecte. Toutes les autres ou ſont vaines, ou bien elles doiuent eſtre eſtudiées ſommairement & en paſſant, puis qu'elles ne ſeruent de rien à la vie, & à nous faire gens de bien. Dont c'eſt dommage & folie d'y employer tant de temps, deſpenſe & de peine, comme l'on fait. Il eſt vray qu'elles ſeruent à amaſſer des eſcus: & de la reputation parmy le peuple: mais c'eſt aux polices, qui ne ſont pas du tout bien ſaines.

DES

Des richeſſes & pauuretez.

CHAP. LXII.

CE ſont les deux elemẽs, & ſources de tous deſordres, troubles & remuëmens, qui ſont au mõde: Car l'exceſſiue richeſſe des vns les hauſſe & pouſſe à l'orgueil, aux delices, plaiſirs, deſdain des pauures, à entreprendre & attenter: l'extréme pauureté des autres les meine en enuie, ialouſie extreme, deſpit, deſeſpoir, & à tenter fortune. Platon les appelle peſtes des Republ. Mais qui des deux eſt la plus dangereuſe, il n'eſt pas tout reſolu entre tous: ſelon Ariſtote c'eſt l'abondance, car l'eſtat ne doit point redouter ceux qui ne demandent qu'à viure, mais bien les ambitieux & opulens. Selon Platon c'eſt la pauureté, car les pauures deſeſperés sõt terribles & furieux animaux, n'ayans plus de pain, ne pouuant exercer leurs arts & meſtiers, ou bien exceſſiuement chargez d'impoſts, aprennent de la maiſtreſſe d'eſcole neceſſité ce qu'ils n'euſſent iamais oſé d'eux meſmes, & oſeront, car ils ſont en nõbre. Mais il y a bien meilleur remede à ceux-cy, qu'aux riches: & eſt facile d'empeſcher ce mal, car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pouront exercer leur meſtier & en viure, ils ne ſe remueront point. Parquoy les riches ſont à craindre à cauſe d'eux meſmes, & de leur vice & condition: les pauures à cauſe de l'imprudence des gouuerneurs. 1. *Deux ſources deſtroubles.*

Or pluſieurs legiſlateurs & policeurs d'eſtats, ont voulu chaſſer ces deux extrémitez, & ceſte grande inegalité de biens & de fortunes: & y apporter vne mediocrité & egalité, qu'ils ont appellee mere nourrice de paix & d'amitié, encor d'autres y ont 2. *Contre l'egalité & inequalité des biẽs.*

voulu mettre la communauté, ce qui ne peut estre que par imagination. Mais outre qu'il est du tout impossible d'y apporter equalité à cause du nõbre des enfans qui croistra en vne famille & non en l'autre, & qu'à peine a-elle peu estre mise en pratique, bien qu'on s'y soit efforcé, & qu'il aye beaucoup cousté pour y paruenir: encor ne seroit-il à propos ni expediẽt, ce seroit par autre voye retomber en mesme mal. Car il n'y a haine plus capitale qu'entre égaux: l'enuie & ialousie des égaux, est le seminaire des troubles, seditiõs, & guerres ciuiles. Il faut de l'inequalité mais moderee: l'harmonie n'est pas és sons tous pareils, mais differens & bien accordans. *Nil est æqualitate inæqualius.*

3. Ceste grande & difforme inegalité de biens vient de plusieurs causes, specialement de deux: l'vne est aux prestations iniques, comme sont les viures & intereſts, par lesquelles les vns mangent, rongent, & s'engraissent de la substance des autres: *qui deuorant plebem meam sicut escam panis.* L'autre est aux dispositions, soit entre vifs, alienations, donations, dotations à cause de mariage: ou testamentaires & à cause de mort. Par tous lesquels moyens, les vns sont excessiuement aduantagez sur les autres, qui restent pauures: les filles riches & heritieres sont mariees auec les riches, d'où sont desmembrees & aneanties aucunes maisons, & les autres releuees & enrichies. Toutes lesquelles choses doiuent estre reglees & moderees, pour seruir des bouts & extrémitez excessiues, & approcher aucunement de quelque mediocrité & egalité raisonnable: car entiere, il n'est possible ni bon ni expedient, comme dit est. Et cecy se traictera en la vertu de Iustice.

DE LA SAGESSE
LIVRE SECOND.

Contenant les inſtructions & regles generales de Sageſſe.

PREFACE.

Auquel y a vne peinture generale de Sageſſe, & le ſommaire du liure.

AYANT au liure precedent ouuert à l'homme pluſieurs & diuers moyens de ſe cognoiſtre, & toute l'humaine condition, qui eſt la premiere partie, & vn tres-grãd acheminement à la Sageſſe: Il faut maintenant entrer en doctrine d'icelle, et entendre en ce ſecond liure ſes regles, & ſes aduis generaux, reſeruant les particuliers au liure ſuyuant & troiſieme. C'eſtoit vn prealable, que d'appeller l'homme à ſoy, à ſe-taſter, ſonder, eſtudier, afin de ſe cognoiſtre et ſentir ſes defauts et miſerable condition, et ainſi ſe rendre capable des remedes ſalutaires & neceſſaires, qui ſont les aduis & enſeignemens de Sageſſe.

2. Mais c'eſt choſe eſtrange, que le monde ſoit ſi peu ſoucieux de ſon bien & amendement. Quel naturel que de ne ſe ſoucier que ſa beſongne ſoit bien faite? On veut tant viure, mais l'on ne ſe ſoucie de ſçauoir bien viure. Ce que l'on doit le plus & vniquemẽt ſçauoir, c'eſt ce que moins l'õ ſçait, & ſe ſoucie ſçauoir. Les inclinatiõs, deſſeins, eſtudes, eſſais ſont (comme nous voyons) dés ieuneſſe ſi diuers, ſelon les diuers naturels, compagnies, inſtructions, occaſions: mais aucun ne iette ſes yeux de ce coſté là, aucun n'eſtudie à ſe rẽdre ſage: perſonne ne prẽd cela à cœur, l'on n'y penſe pas ſeulement. Et ſi parfois, c'eſt vn paſſant, l'on entend cela cõme vne nouuelle, qui ſe dit, où l'on n'a point d'intereſt: le mot plaiſt biẽ à aucũs, mais c'eſt tout: la choſe n'eſt de miſe ny de recercher en ce ſiecle d'vne ſi vniuerſelle corruption & contagion. Pour apperceuoir le merite & la valeur de ſageſſe, il en faut auoir ià quelque air de nature, & quelque teinture: S'il faut s'eſſayer & s'eſuertuer, ce ſera pluſtoſt & plus volontiers pour choſe qui a ſes effets, & ſes fruits eſclatans, glorieux, externes & ſenſibles, tels qu'a l'ambition, l'auarice, la paſſion, que pour la ſageſſe qui a les ſiens doux, ſombres, internes, & peu viſibles, ô combien le monde ſe meſconte! il aime mieux du vent auec bruit, que le corps, l'eſſence ſans bruit: l'opinion & reputation que la verité. Il eſt bien vrayement homme (cõme il a eſté dit au premier liure) vanité & miſere, incapable de ſageſſe. Chacun ſe sẽt de l'air qu'il haleine, & où il vit, ſuit le train de viure ſuiuy de tous: cõment voulez-vous qu'il s'en aduiſe d'vn autre? Nous nous ſuiuõs à la piſte, voire nous nous preſ-

ſons, eſchauffons, nous nous coiffons, & inueſtiſſons les vices & paſſiõs les vns des autres: perſonne crie, hola: nous faillons, nous nous meſcontons: Il faut vne ſpeciale faueur du ciel, & enſemble vne grande & genereuſe force & fermeté de nature, pour remarquer l'erreur cõmun que perſonne ne ſent, de s'aduiſer de ce dequoy perſonne ne s'aduiſe, & ſe reſoudre à tout, autremẽt que les autres.

Il y en a bien aucuns & rares, ie les voy, ie les ſens, ie les flaire & les halene auec plaiſir & admiration: mais quoy? ils ſont ou Democrites, ou Heraclites: les vns ne font que ſe mocquer & gauſſer, penſant aſſez monſtrer la verité & ſageſſe, en ſe mocquant de l'erreur & folie. Ils ſe rient du monde, car il eſt ridicule: ils ſont plaiſans, mais ils ne ſont pas aſſez bons & charitables. Les autres ſont foibles & pauures: ils parlent bas & à demy bouche: ils deſguiſent leur lãgage: ils meſlẽt & eſtouffent leurs propoſitions, pour les faire paſſer tout doucement parmy tant d'autres choſes, & auec tant d'artifice, que l'on ne les apperçoit quaſi pas. Ils ne parlent pas ſec, diſtinctement, clairement & acertez, mais ambiguement comme oracles. Ie vien apres eux & au deſſous d'eux: mais ie dy de bonne foy ce que i'en penſe & en crois clairement & nettement. Ie donne icy vne peinture & des leçons de ſageſſe, qui ſembleront peut eſtre à aucuns nouuelles et eſtranges, & que perſonne n'a encores donné ny traicté de ceſte façon, et ne doute pas que les malicieux, gens qui n'ont la patience ny la force de iuger doucement et meurement des choſes, mais deſtrouſſement condãnent tout ce qui n'eſt de leur gouſt & de ce qu'ils ont 3.

desia receu n'i mordent. Et qui en peut estre asseuré : Mais ie me fie que les simples & debonnaires, & les ætheriens & sublimes en iugeront equitablement. Ce sont les deux bouts & estages de paix & serenité: Au milleu sont tous les troubles, tempestes, & les Meteores, comme il a esté dit.

l. 1. c. 43.

Diuision de ce liure en quatre parts.

Pour auoir vne rude & generale cognoissance de ce qui est traicté en ce liure, & de toute la doctrine de sagesse, nous pourrons partir ceste matiere en quatre poincts ou considerations : la premiere est des preparatifs à la sagesse, qui sont deux, l'vn est exemption & affranchissement de tout ce qui peut empescher de paruenir à elle, qui sont ou externes erreurs & vices du monde: ou internes, les passions l'autre est vn pleine, entiere, & vniuerselle liberté d'esprit. Ces deux premiers, & les plus difficiles rendent l'homme capable & propre à la sagesse, car ils vuidẽt & nettoyent la place, afin qu'elle soit plus ample & capable à receuoir vne grande chose, qui est la sagesse, *magna & spacioſa res eſt ſapientia, vacuo illi loco opus eſt, ſuperuacua ex animo tollenda ſunt*, & c'est le premier : puis la rendent ouuerte, libre & toute preste à la receuoir, c'est le second.

1. Preparatif.

2. Fondement.

La seconde est des fondemens de sagesse, qui sont aussi deux, vraye & essentielle preud'hommie, & auoir vn certain but & train de vie. Ces deux regardent nature, nous reglent & accommodent à elle: le premier à l'vniuerselle, qui est la raison, car preud'hommie n'est autre chose, comme se dira: le second à la particuliere d'vn chacun de nous, car c'est le choix du genre de vie propre & commode au naturel d'vn chacun.

3. La troisiéme est la leuee de ce bastiment, c'est

à dire des offices & fonctions de ſageſſe, qui ſont ſix, dont les trois premiers ſont principalement pour chacun en ſoy, qui ſont pieté, reglement interne de ſes deſirs & penſees, & doux comportement en tous accidens de proſperité & d'aduerſité: les autres trois regardent autruy, qui ont l'obſeruation telle, qu'il faut des loix, couſtumes & ceremonies, conuerſation douce auec autruy, & prudence en tous affaires. Ces ſix reſpondent & comprennẽt les quatre vertus morales, le premier, quatriéme & cinquiéme proprement appartiennent à la Iuſtice, ce que deuons à Dieu & au prochain: le ſecond & troiſiéme à la force & temperance: le ſixéme proprement à la Prudence. Et pource les ſix ſont la matiere & le ſubiect du troiſiéme liure, qui traicte au long les quatre vertus morales, & en particulier les offices & deuoirs du ſage, mais en ce liure ils ſont traictez en general. *Offices.*

La quatriéme eſt des effects & fruicts de ſageſſe, qui ſont deux, ſe tenir preſt à la mort, et ſe maintenir en vraye tranquillité d'eſprit, la couronne de ſageſſe & le ſouuerain bien. Ce ſont en tout douze regles & leçons de ſageſſe en autant de chapitres, qui ſont les propres & peculiers traicts et offices du ſage, qui ne ſe trouuent point ailleurs. I'entens au ſens que nous le prenons et deſcriuons icy: Car encores qu'aucunes d'icelles, comme la preud'hommie, l'obſeruation des loix, ſemblent ſe trouuer en autres du commun et prophanes, mais non telles que nous les dépeignons et requerons icy. Celuy eſt donc ſage lequel ſe maintenant vrayement libre, franc et noble ſe conduit en toutes choſes ſelon nature, accommodant la ſienne 4. *Fruicts.*

propre & particuliere à l'vniuerselle, qui est Dieu, viuant & se portant deuant Dieu, auec tous et en tous affaires, droit, ferme, ioyeux, content, & asseuré, attendant de mesme pied toutes choses qui peuuent aduenir, & la mort la derniere.

EXEMPTION ET AFFRANCHISsement des erreurs, & vices du monde, & des passions.

Premiere disposition à la sagesse.

CHAP. I.

1. IL faudroit icy, pour la premiere leçon & instruction à la sagesse, mettre la cognoissance de soy & de l'humaine condition, car le premier en toutes choses est de bien cognoistre le subiet auec lequel on a affaire, que l'on traitte et manie, pour le mener à perfection : mais nous tenons cela desia pour fait, c'est le subiet de tout nostre premier liure : Seulement pouuons nous dire icy pour vne repetition sommaire de tout le precedent, que l'homme aspirant à la sagesse doit sur toutes choses, & auant tout œuure bien se cognoistre & tout homme : c'est la vraye science de l'homme, tres-vtile, de tres-grand estude, fruict et efficace, car l'homme c'est tout : propre au sage, le seul sage se cognoit, et qui bẽ se cognoit sage est, tres-difficile, car l'homme est extrémement fardé & desguisé, non seulement l'homme à l'homme, mais chacun à soy mesme : chacun prend plaisir à se tromper, se cacher, se desrober & trahir, *Ipsi nobis furto subdu-*

cimer. Se flattant & chatoüillant pour ſe faire rire, attenuãt ſes defauts, encheriſſant ce qu'il a de bon, conniuant & fermant les yeux pour ne ſe voir bien clair : tres-rare & ſoucié de bien peu, dont n'eſt merueilles ſi la ſageſſe eſt ſi rare. Car tant peu y a qui en ſçachẽt bien la 1. leçon, ni qui l'eſtudiẽt, perſonne n'eſt maiſtre à ſoy-meſme, ni guere à autruy. Aux choſes non neceſſaires & eſtrangeres tãt y a de maiſtres & de diſciples, en ceſte-cy point : nous ne ſommes iamais chez nous, ni au dedans, nous muſons touſiours au dehors, l'homme cognoiſt mieux toutes autres choſes que ſoy. O miſere! ô inſipiẽce! Pour eſtre ſçauãt en ceſte part, faut cognoiſtre toutes ſortes d'hommes, de tous airs, climats, naturels aages, eſtats, profeſſions, (à cecy ſert le voyager & l'hiſtoire) leurs mouuemens, inclinations, actions, non ſeulement publiques, c'eſt le moins, elles ſont toutes feintes & artificielles, mais priuées, & ſpecialement les plus ſimples & naifues, produites de leur propre & naturel reſſort : Et auſſi toutes celles qui le touchent & intereſſent particulierement, car en ces deux ſe deſcouure le naturel : Puis qu'il les rapporte toutes enſemble, pour en faire corps entier & iugement vniuerſel : mais ſpecialement qu'il entre en ſoy-meſme, ſe taſte, ſe ſonde bien attentiuement, qu'il examine chaſque penſee, parole, action. Certes en fin il apprendra que l'homme eſt en verité d'vne part vne fort chetiue, foible, piteuſe & miſerable choſe, & en aura compaſſion, & d'autre part le trouuera tout enflé & bouffi de vent, d'orgueil, preſomptiõ, deſirs, dont i en aura deſpit, deſdain & horreur. Or il a eſté ſuffiſamment iuſques au vif deſpeint & repreſenté au precedent li-

ure par diuers moyens, en tout ſens, & à tous viſages, c'eſt pourquoy nous ne parlerons d'auantage icy de ceſte cognoiſſance de l'homme & de ſoy. Mais bien mettrons nous icy pour premiere regle de ſageſſe, le fruit de ceſte cognoiſſance, afin que la fin & le fruit du premier liure ſoit le commencement & l'entrée de ce ſecond: Ce fruict eſt de ſe garder & preſeruer de la contagion du monde, & de ſoy meſmes: ce ſont deux maux & deux empeſchemẽs formels de ſageſſe, l'vn externe, ce ſont les opiniõs & les vices populaires, la corruptiõ generale du mõde: l'autre interne, ce ſont les paſſions noſtres: deſia ſe voit cõbien cecy eſt difficile, & cõmẽt ſe pourra l'on deffendre & garder de ces deux. La ſageſſe eſt difficile & rare, c'eſt icy le plus grand & preſque le ſeul effort qu'il y a pour paruenir à la ſageſſe, il ſe faut emanciper & arracher de ceſte miſerable captiuité double, publique & domeſtique, d'autruy & de nous meſmes, ſi nous voulons auoir accez à la ſageſſe: cecy gaigné, le reſte ſera aiſé. Parlons de ces deux maux diſtinctement.

2. *Exemption des erreurs populaires.*

Quant à l'externe nous auõs cy deuant aſſez amplement dépeint le naturel populaire, les humeurs eſtranges du monde & du vulgaire: par où il eſt aiſé de ſçauoir ce qui peut ſortir de luy. Car puis qu'il eſt idolatre de vanité, enuieux, malicieux, iniuſte, ſans iugement, diſcretion, mediocrité, que peut-il deliberer, opiner, iuger, reſoudre, dire ny faire bien & à droit? Nous auons auſſi comme par exẽple rapporté & cotté (en repreſentant la miſere humaine) pluſieurs grãdes fautes que cõmet generalemẽt le mõde, en iugemẽt & en volonté: par où il eſt aiſé de cognoiſtre qu'il eſt tout confit en er-

reur & en vice. A quoy s'accordent le dire de tous les ſages, que la pire part eſt la plus grande: de mille n'en eſt pas vn bon, le nombre des fols eſt infini: la contagion eſt tres-dangereuſe en la preſſe.

Parquoy ils conſeillent non ſeulement ne tremper point, & ſe preſeruer net des opinions, deſſeins, & affections populaires, comme toutes baſſes, foibles, indigeſtes, impertinentes, & fort ſouuent fauſſes, au moins fort imparfaites : mais encores de fuyr ſur tout, la tourbe, la compagnie & conuerſation du vulgaire, d'autant que l'on n'en approche iamais ſans ſon dommage & empirement. La frequentation du peuple eſt contagieuſe, & tres dangereuſe aux plus ſages & fermes qui puiſſent eſtre: car qui pourroit ſouſtenir l'effort & la charge des vices venans auec ſi grande troupe ? Vn ſeul exemple d'auarice ou de luxe fait beaucoup de mal: la compagnie d'vn homme delicat amollit peu à peu ceux qui viuent auec luy. Vn riche voiſin allume noſtre conuoitiſe, vn homme debauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique ſon vice, ainſi qu'vne roüille, au plus entier & plus net. Qu'aduiendra-il donc de ces mœurs, auſquels tout le monde court à bride abbatuë? 3.

Mais quoy? Il eſt tres-rare & difficile de ce faire: c'eſt choſe plauſible & qui a grande apparence de bonté & iuſtice, que ſuiure la trace approuuée de tous : le grand chemin battu trompe facilement, *lata eſt via ad mortem, & multi per eam: mundus in maligno poſitus*, nous allons les vns apres les autres, comme les beſtes de cõpagnie: ne ſondons iamais à raiſon, le merite, la iuſtice : nous ſuiuons l'exemple accouſtumé, & comme à l'enuy nous tresbuchons

& tombons les vns ſur les autres, nous nous preſſons & attirons tous au precipice: nous faillons & periſſons à credit, *alienis perimus exemplis*. Or celuy qui veut eſtre ſage, doit tenir pour ſuſpect, tout ce qui plaiſt & eſt approuué du peuple, du plus grand nombre: & doit regarder ce qui eſt bon & vray en ſoy, & non à ce qui le ſemble, & qui eſt le plus vſité & frequenté, & ne ſe laiſſer coiffer & emporter à la multitude, qui ne doit eſtre comptée que pour vn. *Vnus mihi pro populo, & populus pro vno.* Et quand, pour le battre & arreſter court, l'on dira, tout le monde dit, croit, fait ainſi, il doit dire en ſon cœur, tant pis: voicy vne meſchante caution: ie l'en eſtime moins, puis que tout le monde l'approuue: comme le ſage Phocion, lequel voyant le monde applaudir tout haut à quelque choſe, qu'il auoit prononcé, ſe tournant vers ſes amis aſſiſtans, leur dit, me ſeroit il eſchappé ſans y penſer quelque ſottiſe, ou quelque laſche & meſchante parole, que tout ce peuple icy m'approuue? *Quis placere poteſt populo, cui placet virtus? malis artibus quæritur popularis fauor.* Il faut donc tant qu'il eſt poſſible, fuyr la hantiſe & frequentation du peuple, ſot, imperit, mal complexionné, mais ſur tout ſe garder de ſes iugemens, opinions, mœurs vicieuſes, & ſans faire bruit tenir touſiours ſon petit bureau à part. *Quod ſcio non probat populus, quod probat populus ego neſcio. Sapiens nō reſpicit quid homines iudicent, non it qua populus, ſed vt ſydera mundi contrarium iter intendunt, ita hic aduerſus opiniones omnium vadit*, demeurant au mōde ſans eſtre du mōde, cōme le roignon couuert & fermé de greſſe, & n'en tient rien: *non eſtis de mundo, idcò odit vos mundus: odi prophanum*

vulgus & arceo. C'eſt la ſolitude tant recommandée par les ſages, qui eſt deſcharger ſon ame de tous vices & opinions populaires, & la r'auoir de ceſte confuſion & captiuité, pour la retirer à ſoy, & la mettre en liberté.

L'autre mal & empeſchement de ſageſſe, dont il ſe faut bien garder, qui eſt interne & par ainſi plus dangereux, eſt la confuſion & captiuité de ſes paſſions, & tumultuaires affections, deſquelles il ſe faut deſpoüiller & guarantir, afin de ſe rendre vuide & net comme vne carte blanche, pour eſtre ſubiet propre à y receuoir la teinture, & les impreſſiõs de la Sageſſe: contre laquelle s'oppoſent formellement les paſſions: dont a eſté dit par les ſages, qu'il eſt impoſſible meſmes à Iupiter d'aimer, eſtre en cholere, eſtre touché de quelque paſſion, & eſtre ſage tout enſemble. La ſageſſe eſt vn maniement reglé de noſtre ame, auec meſure & proportion: c'eſt vne equalité & vne douce harmonie de nos iugemens, volontez, mœurs, vne ſanté conſtante de noſtre eſprit, & les paſſions au rebours ne ſont que bonds & vollées, accez & recez fiéureux de folie, ſaillies & mouuemens violens & temeraires.

5. *Seconde partie exẽption des paſſions.*

6. *Remedes generaux contre les paſſions.*

Nous auons aſſez dépeint les paſſions au liure precedent, pour les auoir en horreur, les remedes & moyens de s'en deffaire, & les vaincre, generaux (car les particuliers cõtre chacune, ſeront au troiſiéme liure, en la vertu de force & temperance) ſont pluſieurs & differens, bons & mauuais: & c'eſt ſans conter ceſte bonté et felicité de nature, ſi bien attrempée et aſſaiſonnée, qui nous rend calmes, ſereins, exempts et nets de paſſions fortes, et mouuemens violens, et nous tient en belle aſ-

ſiette, equable, vnis, fermes, & acerez contre l'effort des paſſions, choſe tres-rare. Cecy n'eſt pas remede contre le mal, c'eſt exemption de mal, & la ſanté meſmes : Mais des remedes contre icelles nous en pouuons remarquer quatre.

7. *Stupidité.* Le premier, impropre & nullement loüable, eſt vne ſtupidité & inſenſibilité à ne ſentir & n'apprehender point les choſes, vne apathie beſtiale des ames baſſes & plattes du tout, ou bien qui ont l'apprehenſion toute emouſſee, vne ladrerie ſpirituelle, qui ſemble auoir quelque air de ſanté, mais ce ne l'eſt pas. Car il n'y peut auoir ſageſſe & conſtance, où n'y a point de cognoiſſance, de ſentimẽt & d'affaires, & ainſi c'eſt complexion & non vertu. C'eſt ne ſentir pas le mal & non le guerir : neantmoins cét eſtat eſt beaucoup moins mauuais, que le cognoiſtre, ſẽtir, ſe laiſſer gourmander & vaincre.

-- *Prætulerim delirus inéſque videri,*
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm ſapere & ringi.

8. *Contre paſſion.* Le ſecond remede ne vaut gueres mieux que le mal meſmes, toutesfois le plus en vſage : c'eſt quand l'on vainc & l'on eſtouffe vne paſſion par vne autre paſſion plus forte : car iamais les paſſions ne ſont en égale balance. Il y en a touſiours quelqu'vne (comme aux humeurs du corps) qui predomine, qui regente & gourmande les autres. Et nous attribuons ſouuent tres-fauſſement à la vertu & ſageſſe, ce à quoy elle n'a pas penſé, & qui vient de paſſion : mais c'eſt beaucoup encor pour ces gens là, quand les paſſions, qui maiſtriſent en eux ne ſont pas des pires.

Le troiſiéme remede & bon (encor qu'il ne ſoit

le meilleur) eſt prudent et artificiel, par lequel l'on ſe deſrobe, l'on fuit, l'on ſe tapit et ſe cache aux accidens, et à tout ce qui peut piquer, eſueiller ou eſchauffer les paſſions. C'eſt vn eſtude et vn art, par lequel on ſe prepare auant les occaſions, en deſtournant les aduenuës aux maux, et l'on pouruoit à ne les ſentir point, comme fit ce Roy, qui caſſa la belle et riche vaiſſelle, que l'on luy auoit donné, pour oſter de bõne heure toute matiere de courroux. L'oraiſon proprement de ces gens ci eſt: *Et ne nos inducas in tentationem.* Par ce remede, qui ſe picque au ieu, ne ioüe point: les gens d'honneur prompts et choleres fuyent les altercations contentieuſes: arreſtent le premier branſle d'émotion. Car quand l'on eſt dedans, il eſt mal aiſé de s'y porter bien ſagement et diſcrettement: nous guidons les affaires en leurs commencemens, et les tenons à noſtre mercy: mais apres qu'ils ſe ſont esbranlez et eſchauffez, ce ſont eux, qui nous guident et emportent. Les paſſions ſont bien plus aiſees à éuiter qu'à moderer, *exſcinduntur animo facilius, quàm temperantur*: pource que toutes choſes sõt en leur naiſſance foibles et tendres. En leur petiteſſe l'on ne deſcouure pas le danger, et en leur force l'on n'en trouue plus le remede: cõme voyõs en pluſieurs, qui facilemẽt et legerement entrẽt en querelle, procez, diſpute, puis ſont forcez d'en ſortir honteuſement, et faire des accords laſches et vilains, cerchant des fauſſes interpretations, mentans et ſe deſmentans eux meſmes, trahiſſans leur cœur, plaſtrans et pallians le fait, qui ſont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulent guarir: *melius non incipient, quàm deſinent*: de la faute de

Precaution.

prudence ils retombent en faute de cœur : c'eſt au contraire du dire de Bias, entreprendre froidemẽt, mais pour ſuiure ardemment. C'eſt comme les fols tachez du vice de mauuaiſe honte, qui ſont mols et faciles à accorder tout ce qu'on leur demande, et puis ſont faciles à faillir de parole et à ſe deſdire. Parquoy il faut aux affaires et au commerce des hommes, tout du commencement eſtre prudent et aduiſé.

10. *Vertu.* Le quatriéme et meilleur de tous, eſt vne viue vertu, reſolution et fermeté d'ame, par laquelle on void et on affronte les accidens ſans trouble, on les lutte et on les combat. C'eſt vne forte, noble, et glorieuſe impaſſibilité, toute contraire à l'autre premiere, qu'auons dit baſſe et ſtupide. Or pour s'y former & y paruenir, ſeruent de beaucoup, & ſur tout les diſcours precedens. Le diſcours eſt maiſtre des paſſions, la premeditation eſt celle, qui donne la trempe à l'ame, & la rend dure, acerée & impenetrable à tout ce qui la veut entamer. Le moyen propre pour appaiſer & adoucir ces paſſions eſt les bien cognoiſtre, examiner & iuger quelle puiſſance elles ont ſur nous, & quelle nous auons ſur elles. Mais ſur tout le ſouuerain remede eſt de ne croire, & ne ſe laiſſer iamais emporter à l'opinion, qui eſt ce qui fomente et allume nos paſſions, et eſt, comme a eſté dit, fauſſe, folle, volage et incertaine, la guide des fols & du vulgaire, mais ſe laiſſer tout doucement mener à la raiſon & à la nature, qui eſt la guide des Sages, meure, ſolide & arreſtée. De ceſte matiere encor cy apres au lõg.

11. *Preſomption.* Mais ſur toutes paſſions ſe faut tres-ſoigneuſement garder & deliurer de ceſte philautie, preſomption,

ption, & folle amour de ſoy meſmes, peſtes de l'homme, ennemy capable de ſageſſe, vraye gangrene & corruption de l'ame : par laquelle nous nous adorons & demeurons tant contens de nous, nous nous eſcoutons & nous croyons nous meſmes. Or nous ne ſçaurions eſtre en plus dangereuſes mains que les noſtres. C'eſt vn beau mot venu originellement du langage Eſpagnol. *O Dieu garde moy de moy.* Ceſte preſomption & folle amour de ſoy, vient de la meſcognoiſſance de ſoy, de ſa foibleſſe, de ſon peu, tant en general de l'infirmité et miſere humaine, qu'en particulier de la ſiẽne propre & perſonnelle : et iamais homme qui aura vn grain de ceſte folie, ne paruiendra à la ſageſſe. La bonne foy, la modeſtie, la cognoiſſance cordiale & ſerieuſe de ſon peu, eſt vn grand teſmoignage de bon & ſain iugement, de droitte volonté, & ainſi vne belle diſpoſition à la ſageſſe.

VNIVERSELLE ET PLEINE liberté de l'eſprit, tant en iugement qu'en volonté : Seconde diſpoſition à la Sageſſe.

CHAP. II.

L'Autre diſpoſition à la ſageſſe, qui ſuit ceſte premiere, (qui nous a mis hors ceſte captiuité et confuſion externe & interne, populaire et paſſionnee) c'eſt vne pleine, entiere, genereuſe, et ſeigneuriale liberté d'eſprit, qui eſt double, ſçauoir du iugement et de la volonté.

La premiere du iugement conſiſte à conſiderer, 1. *Particuliere*

Liberté de iugement.

iuger, examiner toutes choſes, & ne s'obliger ni attacher à aucune, mais demeure à ſoy libre, vniuerſel, ouuert, & preſt à tout. Voicy le haut poinct, le plus propre droict & vray priuilege du ſage & habile hõme, mais que tous ne ſont capables d'entendre, d'aduoüer, & encores moins de bien pratiquer: C'eſt pourquoy il nous le faut icy eſtablir contre les incapables de ſageſſe. Et premierement pour euiter tout meſcõte, nous expliquõs les mots & en dõnons le ſens. Il y a ici trois choſes qui s'entretiennent, cauſent & conſeruent, qui ſont, iuger de toutes choſes, n'eſpouſer ny ne s'obliger à aucune, demeurer vniuerſel & ouuert à tout. Par iuger nous n'entendons pas reſoudre, affirmer, determiner: Cecy ſeroit contraire au ſecond, qui eſt ne s'obliger à rien: mais c'eſt examiner, peſer, balancer les raiſons & contreraiſons de toutes parts, le poids & merites d'icelles, & ainſi queſter la verité. Auſſi ne s'attacher ny obliger à aucune, ce n'eſt pas s'arreſter & demeurer court, beant en l'air, & ceſſer de faire, agir & proceder aux actions & deliberations requiſes: Car ie veux qu'és actions externes & communes de la vie, & en tout ce qui eſt de l'vſage ordinaire, l'on s'accorde & accommode auec le commun, noſtre regle ne touche point le dehors & le faire, mais le dedans, le penſer, & iuger ſecret & interne, & encores en ce ſecret & interne, ie conſens que l'on adhere, & l'on ſe tienne à ce qui ſemble plus vray ſemblable, plus honneſte, plus vtile, plus commode, mais que ce ſoit ſans determination, reſolution, ou affirmation aucune, ni condamnation des autres aduis & iugemens contraires ou diuers, vieils ou nouueaux, ains ſe tenir

Qui eſt expliquee & à trois parties.

touſiours preſt à receuoir mieux s'il apparoiſt, ne trouuer mauuais ſi l'on heurte & conteſte ce que nous penſons le meilleur, voire le deſirer: Car c'eſt le moyen d'exercer le premier, qui eſt iuger & eſtre touſiours en queſte de la verité. Ces trois, dis-je, s'entretiennent & conſeruent, car qui iuge bien & ſans paſſion de toutes choſes, trouue par tout de l'apparence & de la raiſon, qui l'empeſche de ſe reſoudre, craignāt de s'eſchauder en ſon iugement; dont il demeure indeterminé, indifferent & vniuerſel: Au rebours celuy qui ſe reſout ne iuge plus, il s'arreſte & acquiſce à ce qu'il tient, & toſt partiſan & particulier: Au premier ſont contraires les ſots, ſimples, & foibles, au ſecond les opiniaſtres affirmatifs, au troiſiéme tous les deux qui ſont particuliers: Mais tous trois ſont pratiquez par le ſage, modeſte, diſcret & temperé, queſteur de verité, & vray Philoſophe. Il reſte pour l'explication de ceſte noſtre propoſition, de dire que par touteschoſes, & aucune choſe (car il eſt dit, iuger toutes choſes, ne s'aſſeurer d'aucune) nous n'entendons les veritez diuines qui nous ont eſté reuelees, leſquelles il faut receuoir ſimplement auec toute humilité & ſubmiſſion, ſans entrer en diuiſion ni diſcution, là faut baiſſer la teſte, brider & captiuer ſon eſprit, *captiuantes intellectum ad obſequium fidei*: mais nous entendons toutes autres choſes ſans exception. Ceſte ſimple explication ſuffiroit peut eſtre à vn eſprit equitable, pour luy faire receuoir ceſte regle de ſageſſe, mais pource que ie voy & ſens vn tas de gens glorieux, reſolus, affirmatifs, qui veulent regēter le monde & le mener à baguette, & cōme les premiers ont iuré à certains principes, & eſpousé certaines

opinions, ils veulent que tous les autres en facent de meſme, dont ils s'oppoſent à ceſte noble liberté d'eſprit. Il eſt beſoin de plus amplement l'eſtablir et aſſeurer, & traiter par ordre ces trois points & membres d'icelle.

2. *La 1. iuger de tout.*

Le premier eſt de iuger de tout, c'eſt le propre du ſage & ſpirituel, dit vn des premiers & ſouuerains ſages, *ſpiritualis omnia dijudicat & à nemine iudicatur:* Le vray office de l'hõme, ſon plus propre & plus naturel exercice, ſa plus digne occupation eſt de iuger. Pourquoy eſt-il homme diſcourant, raiſonnant, entendant ? Pourquoy a-il l'eſprit, pour faire, comme l'on dit, des chaſteaux en Eſpagne, et ſe paiſtre de ſottiſes & vanitez, cõme fait la pluſpart du mõde? *Quis vnquam oculos tenebrarum cauſa habuit?* Certes pour voir, entendre, iuger toutes choſes, dont il eſt bien nommé le Syndic, le Surintendant, le contreroolleur de nature, du monde, des œuures de Dieu: Le vouloir priuer de ce droit, c'eſt vouloir qu'il ne ſoit plus hõme, mais beſte, le faire ſingulierement, excellemment, c'eſt au ſage : ſi ne iuger point heurte le naturel ſimple et propre de l'homme, que ſera-ce au ſage qui eſt autant par deſſus le commun des hommes, comme celuy du cõmun eſt par deſſus les beſtes ? C'eſt donc merueille que tant de gens (ie ne dy les foibles et idiots qui n'ont la faculté & le moyen de l'exercer) qui ſont ou font les entẽdus & ſuffiſans, renoncent et ſe priuent à eſcient de ce droit & authorité ſi naturelle, ſi iuſte, & ſi excellente : leſquels, ſans rien examiner ni iuger ſeulement, reçoiuent, approuuent tout ce qui ſe preſente, ou pource qu'il a beau ſemblant & belle apparence,

ou pource qu'il eſt en vogue, en credit, & obſeruance commune, voire penſent qu'il ne ſoit pas permis d'en douter ou l'examiner, s'abbeſtiſſans & degradans de ceſte façon, ils ſont bien fiers et glorieux en d'autres choſes, mais en cecy ſont craintifs & rauallez, qui toutesfois leur appartient ſi iuſtement, & qui eſt auec tant de raiſons. Puis qu'entre mille menſonges n'y a qu'vne verité, mille opinions de meſme choſe, vne ſeule veritable, pourquoy n'examineray-ie auec l'outil de la raiſon, quelle eſt la meilleure, plus vraye, raiſonnable, honneſte, vtile, commode? Eſt-il poſſible que de tant de loix, couſtumes, opinions, mœurs differentes & contraires aux noſtres qu'il y a au monde, il n'y ait que les noſtres bonnes? Que tout le reſte du monde ſe ſoit meſconté? Qui l'oſera dire, et qui doute que les autres n'en diſent tout autant des noſtres, et que ceſtuy-cy qui ainſi condamne ces autres, s'il y fuſt né et nourry ne les trouuaſt meilleures, et ne les preferaſt à celles cy qu'il eſtime maintenant les ſeules bonnes, à cauſe qu'il les a accouſtumé? En fin à celuy qui ſeroit ſi hardy et ſi fol de le dire, ie luy reſpõdray que cét aduis et regle ſera pour le moins bonne pour tous les autres, afin qu'ils ſe mettent à iuger et examiner tout, et qu'en ce faiſant ils trouuent les noſtres meilleures. Or ſus donc le ſage iugera de tout, rien ne luy eſchappera qu'il ne mette ſur le bureau et en la balance: C'eſt à faire aux prophanes et aux beſtes ſe laiſſer mener comme des buffles, ie veux bien que l'on viue, l'on parle, l'on face comme les autres & le commun, mais non que l'on iuge comme le commun, voire ie veux

que l'on iuge le commun. Qu'aura le ſage & ſacré par deſſus le prophane, s'il faut encores qu'il aye ſon eſprit, ſa principale & heroïque piece, eſclaue du commun? le public & commun ſe doit contenter que l'on ſe conforme à luy en toutes les apparences: qu'à-il affaire de mon dedans, de mes penſees & iugemens? Ils gouuernerõt tant qu'ils voudront ma main, ma lãgue, mais non pas mon eſprit s'il leur plaiſt, il a vn autre maiſtre. Empeſcher la liberté de l'eſprit l'on ne ſçauroit: le vouloir faire, c'eſt la plus grande tyrannie qui puiſſe eſtre, le ſage s'en gardera bien actiuement & paſſiuement, ſe maintiendra en ſa liberté, & ne troublera celle d'autruy.

3. *Effort de ce premier traict. Le ſage autre au dedans & au dehors.*

Or iouyſſant ainſi le ſage de ce droit ſien à iuger & examiner toutes choſes, il aduiendra ſouuent que le iugement & la main, l'eſprit & le corps ſe contrediront, & qu'il fera au dehors d'vne façon, & iugera autrement au dedans, ioüera vn roole deuant le monde, & vn autre en ſon eſprit, il le doit faire ainſi pour garder Iuſtice par tout. Le dire general, *vniuerſus mundus exercet hiſtrioniam*, ſe doit proprement & vrayement entendre du ſage, qui eſt autre dedans qu'il ne monſtre au dehors: s'il eſtoit au dehors tel que dedans, il ne ſeroit de miſe ni de recepte, il heurteroit par trop le monde: S'il eſtoit au dedans tel qu'au dehors, il ne ſeroit plus ſage, il iugeroit mal, ſeroit corrompu en ſon eſprit. Il doit faire & ſe porter au dehors pour la reuerence publique & n'offenſer perſonne, ſelon que la loy, la couſtume & ceremonie du pays porte & requiert: Et au dedans iuger au vray ce qui en eſt, ſelon la raiſon vniuerſelle, ſe-

lon laquelle ſouuent il aduiendra qu'il cõdamnera ce qu'au dehors il fait, *ſapiens faciet quæ non probabit, vt ad maior tranſitum inueniat, nec relinquet bonos mores, ſed tempori aptabit : omnia quæ imperit faciunt & luxurioſi, faciet : ſed non eodem modo nec eodem propoſito: multa ſapientes faciunt qua homines ſunt, non quæ ſapientes.* Il ſe portera aux choſes & aux faits, comme Ciceron aux paroles, qui diſoit, ie laiſſe l'vſage du parler au peuple, & ie me garde la ſcience des mots, *loquendum & extra viuendum vt multi, ſapiendum vt pauci.* Donnons en quelques exemples, & premierement des choſes bien legeres : I'oſteray humblement mon bonnet, & tiendray la teſte nuë deuant mon ſuperieur, car ainſi le porte la couſtume de mon pays, & ne laiſſeray pas de iuger que la façon d'Orient eſt bien meilleure, de ſaluër & faire la reuerence, mettant la main ſur la poictrine, ſans ſe deſcouurir au preiudice de la ſanté, & incommoder en pluſieurs façons. Au rebours ſi i'eſtois en Orient, ie prendrois mon repas aſſis à terre, ou accoudé & demy couché, regardant la table de coſté, comme ils font là, & iadis faiſoit le Sauueur auec ſes Apoſtres, *recumbentibus, diſcumbentibus*, & ne laiſſerois de iuger que la façon de s'aſſeoir haut à table, & la face droite vers icelle, comme la noſtre, eſt plus honneſte, plus ſeante & commode : Ces exemples ſont de peu de poids, & y en a mille pareils. Prenons-en de plus preſens, ie veux & conſens que les morts ſoient enterrez & abandonnez à la mercy des vers, de la pourriture & puantiſe, car c'eſt maintenant la façon commune & preſque generalle par tout, mais ie ne laiſſeray de iuger que

la façon ancienne de les bruſler et recueillir les cendres eſt beaucoup plus noble et plus nette : les donner & recommander au feu, le plus noble des élemens, ennemy de pourriture & puantiſe, voiſin du ciel, ſigne de l'immortalité, tenant de la diuinité, & duquel l'vſage eſt plus propre et peculier à l'hõme, qu'à la terre qui eſt la lie, le marc, et l'ordure des élemens, la ſentine du monde, mere de corruption, et aux vers qui eſt l'extréme ignominie & horreur, et par ainſi apparier et traitter de meſme l'homme et la beſte: la religion meſme enſeigne, & commande de diſpoſer de ceſte façon de toutes reliques, comme de l'Agneau Paſchal que l'on ne pouuoit manger, des Hoſties conſacrees, des linges teints en huyles ſacrees, pourquoy n'en ſera-il fait de meſme de nos corps et reliques? Faites ie vous prie ſi vous pouuez que les mettre en terre à la corruption : cela ce ſemble deuroit eſtre pour ceux qui ſont punis du dernier ſupplice, & gens infames, & que les reliques des gens de bien et d'hõneur fuſſent plus dignemẽt traittees: Certes de toutes les manieres de diſpoſer des corps morts qui reuiennent à cinq, ſçauoir les donner aux quatre élemens, & aux ventres des animaux, la plus vile, baſſe, honteuſe, eſt les enterrer, la plus noble et honorable eſt les bruſler. Ayons encores vn autre, ie veux, et conſens que mon ſage aux choſes naturelles face la petite bouche, qu'il cache & couure les parties et les actions, que l'on appelle honteuſes, et qui feroit autrement i'en aurois horreur et tres-mauuaiſe opinion, car preſque tout le monde vit ainſi: mais ie veux bien cependant qu'il iuge que de ſoy, ſimplement, & ſe-

ſon nature elles ne ſont non plus honteuſes que le nez & la bouche, le boire & le manger, n'ayant Nature, c'eſt Dieu, rien fait de honteux, mais c'eſt par ailleurs que par nature, ſçauoir par l'ennemy de Nature qui eſt le peché : La Theologie encores plus pudique que la Philoſophie, nous dit qu'en la Nature entiere & non encores alterée par le fait de l'homme, elles n'eſtoient point honteuſes, honte n'eſtoit point, elle eſt ennemie de Nature, c'eſt l'engeance de peché. Ie conſens de m'habiller comme ceux de mon pays & de ma profeſſion, & ſi i'eſtois né ou habitué en ce pays où ils vont nuds, i'en ferois de meſme, mais ie ne laiſſe pas de iuger que toutes les deux façons ne ſont gueres bonnes, & ſi i'auois à choiſir & ordonner, ie prendrois la façon mediocre de ces pays, où ils ſe couurent d'vn ſeul & ſimple couuert, aſſez leger, aiſé, ſans façon ny deſpenſe, trouuant mauuaiſe noſtre maniere, & pire encores que d'aller nud, d'eſtre ſi fort enueloppé & enfermé de ſi grande multitude & varieté de couuerts, de diuerſes eſtoffes, iuſques à quatre, cinq, ſix, l'vn ſur l'autre, dont les vns ſont doubles, qui vous tiennent preſſez, contraincts, & ſubiets auec tant de couſtures, pieces, attachez, ſans parler de la diſſolution, & autres excez abominables & condamnez par toutes bonnes loix : ie me contenteray de ces exemples icy : le meſme en pourroit-on faire de toutes loix, couſtumes, mœurs, & de ce qui eſt du fait, combien encores plus des opinions, & de ce qui eſt du droict?

Si quelqu'vn dit que i'ay mal iugé en tous ces exemples, & que generalement ſi la liberté eſt- 4. Obiection.

donnée de iuger de toute choſes, il y a danger que l'eſprit s'eſgarera & ſe perdra, ſe coiffant & rempliſſant de folles & fauſſes opinions. Ie reſpons au premier qui me touche en particulier, que c'eſt choſe tres aiſee que ie n'aye pas trouué le vray en toutes ces inſtances, & eſt choſe fort hardie d'en accuſer perſonne, car c'eſt vouloir dire que l'on ſçait où eſt, & quel eſt le vray és choſes, & qui le ſçait ? Or ne trouuer pas le vray, ce n'eſt pas mal iuger; mal iuger c'eſt mal peſer, balancer, confronter, c'eſt à dire examiner les raiſons, & mal les niueler à la premiere naturelle & vniuerſelle (& encores pour bien faire ces deux, il ne s'enſuit pas que l'on aye trouué la verité) or pour le dire ſimplement ie n'en croy rien, ſi l'on ne le monſtre; ſi l'on le monſtre par d'autres raiſons cõtraires, plus fortes & puiſſantes, ie luy diray vous ſoyez le bien venu, ie vous attendoy : les oppoſitions & contradictions raiſonnées ſont les vrays moyens d'exercer cét office de iuge. Ie n'auoy ces opinions qu'en attendant que vous me les oſtaſſiez, & m'en baillaſſiez de meilleures, & pour reſpondre plus au fons & à l'obiect general du dãger qu'il y a en ceſte liberté, outre qu'il a eſté dit & le ſera encores plus par apres en la 3. leçon de ſageſſe, & chap. ſuiuant : que la regle qu'il faut tenir en iugeant, & en toutes choſes eſt nature, la naturelle & vniuerſelle raiſon, ſuyuant laquelle on ne peut iamais faillir : voicy l'autre membre de ceſte liberté iudicieuſe que nous allons traitter au long, qui fournira de remede à ce danger pretendu.

5. L'autre point de ceſte liberté ſeigneuriale d'eſ-
LA.NE prit eſt vne indifference de gouſt, & ſurſeance d'ar-

reſt & reſolution, par laquelle le ſage conſiderant froidement & ſans paſſion toutes choſes, comme dit eſt, ne s'aheurte, ne iure, ne ſe lie, ou s'oblige à aucune, ſe tenans touſiours preſt a receuoir le vray ou plus vray ſẽblable qui luy apparoiſtra, & diſant en ſon interne & ſecret iugement, ce que les anciens en leurs externes & publics, *ita videtur*, il ſẽble ainſi il y a grande apparence de ce coſté là ; que ſi quelqu'vn s'y oppoſe & contredit ſans s'eſmouuoir, il eſt preſt à entendre les raiſons contraires & les receuoir, les trouuant plus fortes & meilleures, & touſiours au dernier aduis qui luy demeure, il penſe qu'il y a ou peut auoir mieux, mais qu'il n'apparoiſt encores. Ceſte ſurſeance eſt fondée premierement ſur ces propoſitions tant celebrées parmy les ſages, qu'il n'y a rien de certain, que nous ne ſçauons rien, qu'il n'y a riẽ en nature que le doute, riẽ de certain que l'incertitude, *ſolum certũ nihil eſſe certi, hoc vnum ſcio quod nil ſcio*. Que de toutes choſes l'on peut également diſputer, que nous ne faiſons que queſter, enquerir, taſtonner à l'entour des apparences, *ſcimus nihil, opinamur veriſimilia*, que la verité n'eſt point de noſtre acqueſt, inuention, ny priſe: quand elle ſe rendoit entre nos mains, nous n'auons dequoy nous la vendiquer, nous en aſſenter & la poſſeder; que la verité & le menſonge entrent chez nous par meſme porte, y tiennent pareilles places & credit, s'y maintiennent par meſmes moyens; qu'il n'y a opinion aucune tenuë de tous & par tout, aucune qui ne ſoit debattuë & conteſtée, qui n'en aye vne contraire tenuë & ſouſtenuë; que toutes choſes ont deux anſes & deux viſages, qu'il y a raiſõ par tout, & n'y en a aucune qui n'aye

s'obliger à rien.

ſa contraire, elle eſt de plomb, elle plie, tourne, & s'accommode à tout ce que l'on veut. Bref c'eſt la doctrine & la practique de tous les ſages plus grãds & plus nobles Philoſophes, qui ont fait expreſſe profeſſion d'ignorer, douter, enquerir, cercher. Les autres encores qu'ils ayent eſté dogmatiſtes & affirmatifs, c'eſt toutesfois de mines & paroles ſeulemẽt, pour mõſtrer iuſques où alloit leur eſprit au pourchas & quelle de la verite, *quam docti fingunt magis quàm norunt*, donnant toutes choſes non à autre, ny plus fort tiltre que de probabilité & vray ſemblance, & les traittans diuerſement, tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demandes problematiquement, pluſtoſt enquerant qu'inſtruiſant, & monſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes, mais par ieu, & par exercice: *Non tam id ſenſiſſe quod dicerent, quàm exercere ingenia materiæ difficultate voluiſſe videntur.* Et qui croira que Platon aye voulu dõner ſa Republique & ſes Idees, Pythagoras ſes Nombres, Epicure ſes Atomes pour argent contant? Ils prenoient plaiſir à pourmener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *quæ ingenio finguntur, non ex ſcientiæ vi.* Quelquesfois auſſi ils ont eſtudié à la difficulté pour couurir la vanité de leur ſubiect & occuper la curioſité des eſprits. Et Ariſtote le plus reſolu de tous, le Prince des dogmatiſtes & affirmatifs, le Dieu des Pedans, combien de fois ſe trouue-il empeſché, & ne ſçait à quoy ſe reſoudre au fait de l'ame, il eſt preſque touſiours diſſemblable à ſoy, & tant d'autres choſes plus baſſes qu'il n'a ſceu trouuer ni entendre, confeſſant quelquesfois ingenuëment la grande foibleſſe humaine à trouuer & cognoiſtre la verité.

Ceux qui ſont venus aupres d'eſprit pedãteſque, preſomptueux, qui font dire à Ariſtote & autres tout ce qui leur plaiſt, & tiennent bien plus opiniaſtrement leurs opinions qu'eux ne firent iamais, & les deſauoüeroient pour diſciples s'ils retournoyent, hayſſent & condamnent arrogamment ceſte regle de ſageſſe, ceſte modeſtie, & ſurſeance Academique, faiſant gloire de s'opiniaſtrer à vn party, à tort ou à trauers, aimant mieux vn affirmatif teſtu & contraire à leur party, contre leſquels ils puiſſent donner & exercer leur meſtier, qu'vn modeſte & plaiſible qui doute, & ſurſeoit ſon iugemẽt, contre lequel leurs coups s'eſmouſſent, c'eſt à dire vn fol qu'vn ſage, ſemblables aux femmes, qui aimẽt mieux qu'on les contrediſe iuſques à iniures, que ſi par froideur & meſpris l'on ne leur diſoit riẽ, par où elles penſent eſtre deſdaignées & condamnées; en quoy ils monſtrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & conſiderer cõme ambiguës les choſes ſans rien determiner cõme à eux d'affermer? Pourquoy ne ſera-il permis de candidement confeſſer que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en ſuſpens & ſouffrance ce dequoy ne ſommes aſſeurez, contre quoy il y a pluſieurs oppoſitions & raiſons? Il eſt certain, ſelon tous les ſages, que nous ignorons beaucoup plus de choſes que n'en ſçauons, que tout noſtre ſçauoir eſt la moindre partie & preſque rien au regard de ce que nous ignorons; les cauſes de noſtre ignorance ſont infinies, & de la part des choſes trop eſloignées ou trop voiſines, trop grandes ou trop petites, trop ou trop peu durables, perpetuellemẽt changeantes; & de la noſtre, & la maniere de les

6. *Obiects contraire.*

1.

cognoiſtre, qui n'eſt encore bien apprinſe : Et ce que nous penſons ſçauoir, nous le ne ſçauons ny ne le tenons pas bien, teſmoin que l'on nous l'arrache ſouuent des poings, & ſi l'on ne l'arrache pource que noſtre opiniaſtreté eſt plus forte, au moins l'on nous la conteſte, l'on nous y trouble. Or comment ſerons nous capables de ſçauoir plus & mieux ſi nous nous aheurtons, arreſtons & repoſons à certaines choſes, & de telle façon que nous ne cerchõs rien plus ny n'examinons d'auantage ce que nous penſons tenir? Ils tiennent à hõte & foibleſſe ceſte ſurſeance, pource qu'ils ne ſçauẽt que c'eſt, & n'apperçoiuent que les plus grands en ont fait profeſſion, ils rougiroient, & n'auroient iamais le cœur de dire franchement, Ie ne ſçay, tant ils ſont frappez d'opinion & preſomption de ſcience, & ne ſçauent pas qu'il y a vne ſorte d'ignorance & de doute, plus docte & aſſeurée, plus noble & genereuſe que toute leur ſcience & certitude: c'eſt ce qui a rendu Socrates ſi renommé & tenu pour le plus ſage : c'eſt la ſcience des ſciences & le fruit de tous nos eſtudes : c'eſt vne modeſte, candide, innocente, & cordiale recognoiſſance de la hauteſſe miſterieuſe de la verité, & de noſtre poure condition humaine, pleine de tenebres, foibleſſe, incertitude, *Cogitationes mortalium timidæ, incertæ ad inuẽtiones noſtra: Deus nouit cogitationes hominũ, quoniã vanæ ſunt.* Ie diray ici que i'ay fait grauer ſur la porte de ma petite maiſon que i'ay fait baſtir à Condom l'an 1600. ce mot, *Ie ne ſçay*. Mais ils veulent que l'on ſe ſoubmette ſouuerainement & en der-
3. nier reſſort à certains principes, qui eſt vne iniuſte tyrannie. Ie conſens bien que l'on les employe en

tout iugement, & que l'on en face cas, mais que ce ſoit ſans pouuoir regimber, ie m'y oppoſe fort & ferme. Qui eſt celuy au monde qui aye droit de cõmander & donner la loy au mõde, s'aſſuiettir les eſprits, & donner des principes qui ne ſoiẽt plus examinables, que l'on ne puiſſe plus nier ou douter, que Dieu ſeul le Souuerain eſprit & le vray principe du monde, qui ſeul eſt à croire pour ce qu'il le dit? Tout autre eſt ſubiet à l'examen & à oppoſition, c'eſt foibleſſe de s'y aſſuiettir. Si l'on veut que ie m'aſſuiettiſſe aux principes, ie diray comme le Curé à ſes paroiſſiens en matiere du temps, & comme vn Prince des noſtres aux Secretaires de ce ſiecle en faict de Religion, accordez-vous premierement de ces principes, & puis ie m'y ſoubmettray. Or y a-il autant de doubte & de diſpute aux principes, qu'aux concluſions, en la Theſe que l'hypoteſe, dont y a tant de Sectes entr'eux, ſi ie me rẽds à l'vne, i'offenſe toutes les autres. Ils diront auſſi que c'eſt 4.
vne grãde peine de ne ſe pouuoir reſoudre, demeurer touſiours en doute & perplex, voire qu'il eſt difficile de ſe tenir longuement en cét eſtat. Ils ont raiſon de le dire, car ils le ſentent ainſi en eux meſmes, cela eſt aux fols & aux foibles : aux fols preſomptueux, partiſans, paſſionnez, preuenus & aheurtez à certaines opiniõs, qui cõdãnẽt fieremẽt toutes les autres, encores qu'ils ſoient conuaincus ne ſe rendent iamais, ſe deſpitent & mettent en colere, ne recognoiſſent bonne foy : s'il ſont contraints de changer d'aduis, les voila retournez, autant reſolus & opiniaſtres en leur nouueau aduis qu'ils eſtoient auparauant au premier, ne ſçauẽt rien tenir ſans paſſion, & iamais ne diſputent pour

apprendre & trouuer la verité, mais pour soustenir ce qu'ils ont desia espousé & iuré. Telles gens ne sçauent rien, & ne sçauent que c'est que sçauoir à cause qu'ils pensent sçauoir & bien tenir la verité en leur manche : Pource que vous pensez voir vous n'y voyez rien, dit le Docteur de verité aux glorieux & presomptueux, *si quis existimet se scire aliquid, nondum cognouit quemadmodum oportet eum scire*: Aux foibles qui n'ont la force de se tenir droit sur leurs pieds, faut qu'ils soient appuyez, ne peuuent viure sinon en mariage, ni se maintenir libres, gens nais à la seruitude, craignent les lutins, ou que le loup les mange s'ils estoient seuls. Mais aux sages, modestes, retenus, c'est au rebours, la plus seure assiette, le plus heureux estat de l'esprit, qui par ce moyen se tient ferme, droit, rassis, inflexible, tousiours libre & à soy, *hoc liberiores & solutiores sumus quia integra nobis iudicandi potestas manet.* C'est vn tres-doux, paisible, & plaisãt seiour, où l'õ ne craint point de faillir ny se mesconter, l'vn est l'abry & hors de tous dangers de participer à tant d'erreurs produits par la fantasie humaine, & dont tout le mõde est plein, de s'embarrasser en querelles, diuisions, disputes, d'offenter plusieurs partis, de se desmentir & desdire sa creance, de changer, se repentir, se r'aduiser : Car combien de fois le temps nous a-il fait voir que nous estions trompez & mescontez en nos pensees & nous a forcé de changer d'opinions ? Bref c'est se tenir en repos & tranquilité d'esprit, loin des agitations & des vices qui viennent de l'opinion de science que nous pensons auoir des choses, car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immoderez, l'opiniastreté, presom-

Iob 9.

1. Cor. 8.

preſomption amour de nouuelleté, rebellion, , deſobeyſſance: d'où viennent les troubles, ſectes, hereſies, ſeditions, que des fiers, affirmatifs & opiniaſtres reſolus, non des Academiques, des modeſtes, indefferens, neutres, ſurſoyans, c'eſt à dire, ſages? Mais ie leur diray bien d'auantage : c'eſt la choſe qui fait plus de ſeruice à la pieté, religion, & ope- 5
ration diuine que toute autre qui ſoit, bien loin de la heurter: ſeruice, di-ie, tant pour ſa generation & propagation que pour ſa conſeruation. La Theologie, meſmes la myſtique, nous enſeigne que pour bien preparer noſtre ame à Dieu, & à l'impreſſion du ſainct Eſprit, il la faut vuider, nettoyer, deſpoüiller, & mettre à nud de toute opiniõ, creance, affection : la rendre comme vne carte blanche, morte à ſoy & au mõde, pour y laiſſer viure & agir Dieu, chaſſer le vieil poſſeſſeur pour y eſtablir le nouueau, *expurgate vetus fermentum*, *exuite veterem hominem*, dõt il ſemble que pour planter & inſtaller la Chreſtienté en vn peuple meſcroyãt & infidele, comme maintenant en la Chine, ce ſeroit vne treſbelle methode de commencer par ces propoſitions & perſuaſion : Que tout le ſçauoir du monde n'eſt que vanité & menſonge: Que le monde eſt tout confit, deſchiré & vilainé d'opinions phantaſques forgees en ſon propre cerueau : que Dieu a bien creé l'homme pour cognoiſtre la verité, mais qu'il ne la peut cognoiſtre de ſoy, ni par aucun moyen humain. Et faut que Dieu meſme, au ſein duquel elle reſide, & qui en a fait venir l'enuie à l'homme, la reuele, comme il a fait : mais que pour ſe preparer à ceſte reuelation, il faut auparauant renoncer & chaſſer toutes opinions & creances, dont l'eſprit

eſt deſia enticipé & abbreuué, & le luy preſenter blanc, nud, & preſt. Ayant bien battu & gaigné ce point, & rendu les hommes comme Academiciens & Pyrrhoniens, faut propoſer les principes de la Chreſtienté, comme enuoyez du ciel, apportez par l'Ambaſſadeur & parfait confidant de la diuinité, authorisé & confirmé en ſon temps par tant de preuues merueilleuſes & teſmoignages tres-autentiques: voila comme ceſte innocence & candide ſurſeance & vacuité de reſolution eſt vn grand moyen à la vraye pieté, non ſeulement à receuoir comme ie viens de dire, mais à conſeruer: car auec elle n'y aura iamais d'hereſies & opiniõs triees, particulieres, extrauagantes: iamais Academicien ou Pyrrhoniẽ ne ſera heretique, ce ſont choſes oppoſites: l'on dira peut eſtre qu'il ne ſera iamais auſſi Chreſtien ni Catholique, car auſſi bien ſera-il neutre & ſurſoyant à l'vn qu'à l'autre: c'eſt mal entendre ce qui a eſté dit, c'eſt qu'il n'y a point de ſurſeance, ne lieu de iuger, ni liberté en ce qui eſt de Dieu. Il le faut laiſſer mettre & grauer ce qu'il luy plaira & non autre. I'ay fait icy vne digreſſion à l'honneur de ceſte noſtre regle contre ſes haineux, Reuenons.

7. *3. partie l'vniuerſalité d'eſprit.*

Apres ces deux iuger de tout, ſurſeoir la determination, vient en tiers lieu l'vniuerſalité d'eſprit, par laquelle le ſage iette ſa veuë & conſideration ſur tout l'vniuers, il eſt citoyen du monde comme Socrates, il embraſſe d'affection tout le genre humain, il ſe promene par tout comme chez ſoy, void comme vn Soleil, d'vn regard egal, ferme, & indifferent, comme d'vne haute geutte tous les changemens, diuerſitez & viciſſitudes des choſes, ſans ſe varier, & tenans touſiours meſmes à ſoy, qui

eſt vne liuree de la diuinité, auſſi eſt ce le haut priuilege du ſage, qui eſt l'image de Dieu en terre. *Magna & generoſo res animus humanus, nullos, ſibi poni niſi communes & cum Deo terminos patitur. Non idem ſapientem qui cæteros terminos includit, omnia illi ſecula vt Deo ſeruiunt: nullum ſeculum magnis ingeniis clauſũ, nullum non cogitationi peruium tempus. Quàm naturale in immenſum mentem ſuam extendere, in hoc à natura formatus homo vt paria dies velit, ac ſe in ſpatium ſuum extendat.* Les plus beaux & plus grands eſprits ſont les plus vniuerſels, comme les plus bas & plats ſont les plus particuliers : c'eſt ſottiſe & foibleſſe de penſer que l'on doit croire, faire, viure par tout comme en ſon village, ſon pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & ſont communs au reſte du monde : le ſot, ſi l'on recite y auoir d'autres mœurs, couſtumes, loix opinions contraires à celles qu'il voit tenir & vſiter, ou il les meſcroit & dit que ce ſont fables, ou bien il les abomine & condamne proprement comme barbarie, tant il a l'ame partiale, teinte & aſſeruie aux ſiennes municipales, leſquelles il eſtime ſeules vrayes, naturelles, vniuerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt de ſon gouſt & vſage, & ſemble que nous n'auons autre touche de verité & raiſon que l'exemple & l'idee des opinions & vſances du pays où nous ſommes. Telles gens ne iugent rien ny ne peuuent, ſont eſclaues de ce qu'ils tiennent, la forte preuention & anticipatiõ d'opinions les poſſede entierement, ils en ſont tellement coiffez qu'ils ne s'en peuuent plus deffaire ny deſdire : Or la partialité eſt ennemie de liberté, & maiſtriſe le palais preuenu & frappé d'vn

gouſt particulier, ne peut plus bien iuger des autres, l'indifferent iuge de tous: Qui eſt attaché en vn lieu, eſt banni et priué de tous les autres: la carte teinte d'vne couleur n'eſt plus capable des autres, la blanche l'eſt de toutes: le iuge preuenu, inclinant & fauorable à vne part, n'eſt plus droit, entier, ny vray iuge. Or il ſe faut affranchir de ceſte brutalité & ſe preſenter comme en vn tableau ceſte grande image de noſtre mere nature en ſon entiere maieſté, remarquer là dedans vn Royaume, vn Empire, voire tout ce monde viſible, comme le traict d'vne pointe tres-delicate, & y lire vne ſi generale et conſtãte varieté, en toutes choſes, tant d'humeurs de iugemens, creances couſtumes, loix: tant de remuëmens d'eſtats, changemẽs de fortune, tant de victoires & conqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grandeurs eſuanouyes: par là l'on apprend à ſe cognoiſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouueau, ny eſtrange, s'affermer & reſoudre par tout. Pour obtenir cét eſprit vniuerſel, ceſte generale indifference, que l'on conſidere ces quatre ou cinq poincts.

La grande inégalité, & difference des hommes
1. au naturel, forme, compoſitiõ dont a eſté ià parlé.
liu. 1. c. 41. & 42. La grande diuerſité des loix, couſtumes, mœurs, religiõs, opiniõs, vſances, dõt ſera icy apres parlé.
2. Les diuerſes opinions, raiſons, dires des Philoſophes touchant l'vnité & pluralité, l'eternité &
En ce liu. c. 8. temporalité, le commencement & fin, la duree &
3. continuation, les aages, eſtats, changemens, viciſſitudes du monde & de ſes parties. Les Preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, du-

quel & de tous les ſuiuans, luy firent voir les effigies en ſtatuës tirees au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore (comme il dit) et Ciceron, tenoient regiſtre de quatre cens mille tant d'ans. Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrit de huit mille ans, & que la ville d'Athenes fut baſtie mille ans auant ladite ville de Saïs. Ariſtote, Pline, et autres ont dit que Zoroaſtre viuoit ſix mille ans auant l'aage de Platon. Aucuns ont dit que le monde eſt de toute eternité mortel, & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes: d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand, ou biẽ comme Platon aſſeure, & autres argumentent par ces mouuemens, que c'eſt vn animal compoſé de corps & d'eſprit: lequel eſprit logeant en ſon centre s'eſpand par Nombres de muſique en ſa circõference, & ſes pieces auſſi, le ciel, les eſtoilles compoſees de corps & d'ame, mortelles à cauſe de leur compoſition, immortelles par la determinatiõ du Createur. Platon dit que le monde change de viſage en tout ſens: que le ciel, les eſtoilles, le Soleil, changent & renuerſent par fois leur mouuement, tellement que le deuant vient derriere, l'Orient ſe fait Occident: et ſelon l'opinion ancienne fort authentique, et des plus fameux eſprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondee en raiſon, il y a pluſieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien vn, et ſeul en ce monde, toutes eſpeces ſont multipliees en nõbre, par ou ſemble n'eſtre pas vray ſemblable que Dieu aye fait ce ſeul ouurage ſans compagnon, et que tout ſoit eſpuiſé en cét indiuidu, au

moins la Theologie dit bien que Dieu en peut faire plusieurs & infinis, car s'il n'en pouuoit faire plus que cestuy visible, sa puissãce seroit finie, car
4. ce monde est finy. Ce que nous auons apprins de la descouuerte du monde nouueau, Indes Orientales & Occidentales, par où nous voyons premierement que tous les Anciens se sont mescontez, pensans auoir trouué la mesure de la terre habitable, & cõprins toute la Cosmographie, sauf quelques Isles escartees mescroyans les Antipodes: car voila vn monde à peu pres, comme le nostre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, distingué par Royaumes & Empires, garny de villes qui surpassent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui sont en Asie, Affrique, Europe, il y a plusieurs milliers d'annees: & qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en descouure encores d'autres? Si Ptolomee & les Anciens se sont trompez autrefois, pourquoy ne se peut tromper encores celuy qui diroit maintenant tout est descouuert & trouué? Ie m'en voudrois bien fier en luy.

5. Secondement que les Zones que l'on pensoit ignorammẽt inhabitables à cause du chaud & froid excessif, sont tres-habitees.

6. Tiercement qu'en ces nouuelles terres, presque toutes les choses que nous estimons icy tant, & les tenõs nous auoir esté premieremẽt reuelees & enuoyees du ciel, estoiẽt en creãce & obseruãce cõmune (d'où qu'elles soiẽt venuës ie ne touche poĩt là, qui en ose determiner?) plusieurs mille ans auparauãt qu'en eussiõs ouy les premieres nouuelles, soit au fait de Religion, cõme la creance d'vn seul premier homme pere de tous, du deluge vniuersel

d'vn Dieu qui veſquit autrefois en homme vierge & ſaint, du iour du iugemẽt, du Purgatoire, Reſurrectiõ des morts, obſeruatiõ des ieuſnes, Careſmes, Celiabat des Preſtres, ornemens d Egliſe, Surplis, Mittre, eau Beniſte, adoration de la croix, Circonciſion pareille à la Iuifue & Mahumetane. Au fait de la police, comme que les aiſnez ſuccedent à tout le bien que le promeu à vn beau & grand grade, prẽd vn nouueau nom, & quitte le ſien, ſubſides tyranniques, armoiries, ſauts de batteleurs, muſique d'inſtrumens, toutes ſortes de nos ieux, Artillerie, Imprimerie. Par tous ces diſcours, nous tirons aiſement ces cõcluſions. Que ce grand corps que nous appellons le mõde, n'eſt pas ce que nous péſons & iugeons: Que ni en ſon tout ni en ſes parties, il n'eſt pas touſiours meſmes, ains en perpetuel flus & reflus: Qu'il n'y a rien dit, tenu, creu, en vn temps & lieu, qui ne ſoit pareillement dit, tenu, creu, & auſſi cõtredit, reprouué, cõdamné ailleurs: eſtãt l'eſprit humain capable de toutes choſes, roullãt touſiours ainſi le monde, tantoſt le meſme, tantoſt diuers: Que toutes choſes ſont enfermees & comprinſes dedans ce cours & reuolution de nature, ſuiet à la naiſſance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces concluſions nous apprendrons à n'épouſer rien, ne iurer à rien, n'admirer rien, ne ſe troubler de rien, mais quoy qu'il aduienne, que l'on crie, tempeſte, ſe reſoudre à ce poinct, que c'eſt le cours du monde, c'eſt nature qui fait des ſiennes: mais pouruoit par prudence, qu'aucune choſe ne nous bleſſe par noſtre foibleſſe & laſcheté. C'eſt aſsez dit de ceſte parfaite liberté de iugement, eſtablie de ces trois pie-

ces, iuger de tout, ne iuger rien, eſt vniuerſel, en laquelle ie me ſuis plus arreſté, pource que ie ſçay qu'elle n'eſt du gouſt du monde, eſt ennemie du pedantiſme, auſſi bien que la ſageſſe, mais qui eſt le beau fleuron de ſageſſe, qui nous preſerue de deux eſcueils contraires, où ſe perdent ordinairement les populaires, ſçauoir teſtuës, opiniaſtres, honteuſes, deſdires, repentirs, changemens, & l'on ſe maintient en vne douce, paiſible & aſſeurée modeſtie & grande liberté d'eſprit, noble & magnifique vniuerſalité. C'eſt ceſte grande qualité & ſuffiſance de Socrates, le Coriphee des ſages, par l'aueu de tous, duquel il eſt dit, comme diſcourt Plutarque, qu'il n'enfantoit point, mais ſeruant de ſage femme, faiſoit enfanter les autres. C'eſt à peu pres & en quelque ſens l'Ataraxie des Phyrhoniens, la naturalité & indifference des Academiciens, de laquelle eſt germain ou procede ne s'eſtonner de rien, ne rien admirer, le Souuerain bien de Pythagoras, la magnanimité d'Ariſtote.

Nil admirari prope res eſt, vna numici
Soláque quæ poſſit facere & ſeruare beatum.

Eſt-ce pas choſe eſtrange que l'homme ne la veut gouſter, voire s'offenſe d'en ouyr parler, aime mieux, demeurer eſclaue, courir d'vn party à vn autre, que d'eſtre à ſoy, viure du ſien, eſtre par deſſus tout, & aller par tout également? N'y a-il pas lieu de s'eſcrier auec Tibere, & beaucoup plus iuſtement: *O homines ad ſeruitutem nati!* Quel monſtre de vouloir toutes choſes libres, ſon corps, ſes membres, ſes biens, & non ſon eſprit, qui toutesfois ſeul eſt né à la liberté? L'on veut bien ſe ſeruir de tout ce qui eſt au monde, qui vient d'Orient, d'Oc-

cident pour le bien & ſeruice du corps, nourriture, ſante, ornement, & le tout accommoder à ſon vſage, mais non par la culture de ſon eſprit, ſon exercice, bien, & enrichiſſement, mettent leur corps aux champs & tiennent leur eſprit en ſerre.

L'autre liberté qui eſt de volonté, doit eſtre encores en plus grande recommandation au ſage. Nous ne parlons pas icy du liberal arbitre de l'hõme, à la façon des Theologiens : Nous diſons que l'hõme ſage pour ſe maintenir en repos & liberté, doit meſnager ſa volonté & ſes affections, en ne ſe donnant & affectionnant qu'à bien peu de choſes, & icelles iuſtes (auſſi les iuſtes ſont en petit nombre, ſi l'on iuge bien) & encores ſans violence & aſpreté. Il vient icy à combattre (ou pour plus doucement parler) expliquer, & bien entendre deux opinions populaires & plauſibles au monde, l'vne enſeigne d'eſtre prompt & volontaire au ſeruice d'autruy, s'oublier pour le prochain, & principalement pour le public, au prix duquel le particulier ne vient point en conſideration : l'autre s'y porter courageuſement auec agitation, zele, affection. Qui ne fait le premier, eſt accusé de n'auoir aucune charité: Qui ne fait le ſecond, eſtre ſuſpect d'eſtre froid, & n'auoir le zele ou la ſuffiſance qu'il faut, & n'eſtre amy. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raiſon & meſure : & n'y a rien que l'on n'aye dit là deſſus: car les chefs ſouuẽt preſchent les choſes ſelon qu'elles ſeruent, & non ſelon qu'elles ſont : Et ſouuent les opinions les plus vrayes, ne ſont pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'vne attache trop naturelle, ils nous en veulent

7. 2 *partie, Liberté de volonté.*

diſtraire & tirer au loin, comme pour redreſſer vn bois courbé, on le recourbe au rebours.

8. *Peinture des autres & aſſeruiſſemẽt.* Mais ces opinions mal entenduës & mal prinſes, comme elles ſont de pluſieurs, apportent de l'iniuſtice, du trouble, de la peine, & du mal beaucoup, comme l'on peut voir à ceux qui mordent à tout, ſe donnent à loüage & s'aſſeruiſſent à autruy : non ſeulement ils ſe laiſſent emporter & ſaiſir, mais encores ils s'ingerent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes : & ſouuent non pour autre choſe, que pour s'embeſongner & s'agiter, *in negotiis ſunt negotij cauſa*, & ne pouuoir ſe tenir ny arreſter, cõme s'ils n'auoient rien à faire chez & au dedãs d'eux, & qu'à faute d'affaires internes, eſſentiels, propres & domeſtiques, ils en cherchent ou prennẽt d'eſtrãgers: Ils ſont biẽ meſnagers ou auares de leur bourſe mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection, & volonté; deſquelles ſeules choſes la meſnagerie eſt vtile & loüable : & s'adonnãt à quelque choſe, c'eſt auec telle paſſion & violence qu'ils ne ſont du tout plus à eux meſmes, s'engagẽt & s'enfoncent du tout. Les grands demandent de telles gens, qui ſe paſſionnent & ſe tuent pour eux, & vſent de promeſſes & grands artifices, pour les y faire venir ; & trouuent touſiours des fols, qui les en croyent, mais les ſages s'en gardent bien.

Cecy eſt premierement iniuſte, trouble entierement l'eſtat, & chaſſe le repos & la liberté de l'eſprit. C'eſt ne ſçauoir ce qu'vn chacun de nous ſe doit, & de combien d'offices vn chacun eſt obligé à ſoy meſmes En voulans eſtre officieux & ſeruiables à autruy, ils ſont importuns & iniuſtes à eux

meſmes. Nous auons tous aſſez d'affaires chez & au dedans de nous, ſans s'aller perdre au dehors, & ſe donner à tous : il ſe faut tenir à ſoy-meſme. Qui oublie à honneſtement, & ſainement, & gayement viure, pour en ſeruir autruy, eſt mal aduiſé, & prend vn mauuais & deſnaturé party. Il ne faut eſpouſer & s'affectionner qu'à peu de choſes, & icelles iuſtes.

Secondement ceſte aſpre intention & paſſionnée affection trouble tout, & m'empeſche la conduite de l'affaire, auquel on s'addonne ſi fort : comme en la precipitation la trop grande haſtiueté ſe donne meſme la iambe, s'entraue & s'arreſte : *ipſa ſe velocitas implicat, vnde feſtinatio tarda eſt. Qui nimium properat, ſerius abſoluit.* Auſſi eſtãt enyuré de ceſte intention violente, on s'embarraſſe, on s'enferre, on ſe iette à l'indiſcretion, à l'iniuſtice, on apporte de l'aigreur & du ſoupçon aux autres, de l'impatience aux euenemens contraires ou tardifs, & qui ne ſont à ſouhait : *Malè cuncta miniſtrat impetus.* Cela ſe voit non ſeulement aux affaires ſerieux, mais encores vains & friuoles, comme au ieu, où celuy qui eſt ſaiſi & tranſporté d'vne ſi ardente ſoif de gaigner, ſe trouble & pert. Celuy qui va moderément eſt touſiours chez ſoy, ſans ſe picquer, conduit ſon fait & plus aduantageuſement, & plus ſeurement, & plus gayement : Il feint, il ploye, il differe tout à ſon aiſe ſelon le beſoin : s'il faut d'atteinte, c'eſt ſans tourment & affliction, preſt & entier pour vne autre nouuelle charge : marche touſiours la bride à la main, *feſtinat lente.* 10.

Tiercement ceſte violente & tant affre affection, infecte & corrompt meſme le iugement : Car ſuy- 11.

uant vn party & deſirant ſon aduantage, ils forcenent, s'il en vient au rebours, luy attribuēt des fauſſes loüanges & qualitez & au party contraire fauſſes accuſations, interpretent tous pronoſtiques & euenemens à leur poſte, & les font ſeruir à leur deſſein. Faut il que tous ceux du party cōtraire & malade ſoient auſſi meſchans, & que tous vices leur conuiennent; voire & encores ceux qui en diſent & remarquent quelque bien, ſoient ſuſpects eſtre de leur party? ne peut-il pas eſtre qu'vn honneſte hōme au reſte, au moins en quelque choſe, ſe trouue embarqué & ſuyue vn mauuais party? Que la paſſion force la volonté, mais qu'elle emporte encores le iugement, & la face faire le ſot, c'eſt trop: c'eſt la piece ſouueraine & derniere qui doit touſiours maintenir ſon authorité: & faut candidement & de bonne foy recognoiſtre le bien qui eſt aux aduerſaires, & le mal qui eſt en ceux que l'on ſuit. Hors le nœud du debat & le fonds, il faut garder equanimité & indifference, & n'allonger point ſa cholere au delà des affaires. Voila les maux que nous apporte ceſte trop grāde affection à quelque choſe que ce ſoit: par tout, voire à eſtre bon & ſage, il y peut auoir du trop.

12. *Aduis.* Mais pour tenir regle en cecy, il ſe faut ſouuenir que la principale & plus legitime charge, que nous auons, c'eſt à chacun ſa conduite. C'eſt pourquoy nous ſommes icy, nous deuons nous maintenir en tranquillité & liberté. Et pour ce faire, le ſouuerain remede eſt de ſe preſter à autruy, & ne ſe donner qu'à ſoy, prendre les affaires en main, non à cœur, s'en charger & non ſe les incorporer, ſoigner & non paſſionner, ne s'attacher & mordre qu'à bien peu,

& ſe tenir touſiours à ſoy. Ce conſeil ne condãne point les offices deusau public, à ſes amis, à sõ prochain, tãt s'en faut, l'hõme ſage doit eſtre officieux & charitable, appliquer à ſoy l'vſage des autres hõmes, et du monde, et pour ce faire doit contribuer à la ſocieté publique les offices & deuoirs, qui le touchẽt. *Qui ſibi amicus eſt, hũc omnibus ſcito eſſe amicum.* Mais i'y requiers moderation & diſcretion double, l'vne de ne ſe prendre pas à tout ce qui ſe preſente, mais à ce qui eſt iuſte & neceſſaire; & cela ne va pas beaucoup loin; l'autre que ce ſoit ſans violence & ſans trouble. Il faut deſirer peu, & ce peu moderémẽt, s'embeſongner peu & tranquillemẽt, & aux charges que l'on prend, aporter les pas les paroles, l'attention, la ſueur, les moyens, & au beſoin le ſang & la vie, mais ſans vexation & paſſion, ſe tenant touſiours à ſoy, en ſanté & repos. L'on vient bien & fait-on bien ſon effet ſans ceſte ardeur, & ceſte tant grande contentiõ de volonté. Et ſe trompent fort ceux qui penſent que l'affaire ne ſe fait pas bien, & n'y a point d'affectiõ, s'il n'y a du bruit, de la tempeſte, de l'eſclat. Car au rebours cela empeſche & trouble la bonne conduite, cõme a eſté dit. O combien de gẽs ſe hazardẽt tous les iours aux guerres, dõt il ne leur chaut, & ſe preſſent aux dangers des batailles, deſquelles la perte ne leur trouble aucunement le dormir, & c'eſt pour ne faillir à leur deuoir: & en voila vn en ſamaiſõ, qui n'oſeroit auoir regard de le dãger qui ſe paſſiõne de l'iſſuë de ceſte guerre, & en a l'ame plus trauaillee, que le ſoldat qui employe ſa vie, sõ sãg.

Au reſte il faut bien ſçauoir diſtinguer, & ſeparer 13.
nous meſmes d'auec nos charges publiques; vn

chacun de nous iouë deux rooles & deux perſonnages, l'vn eſtranger & apparẽt, l'autre propre & eſſentiel. Il faut diſcerner la peau de la chemiſe : l'habile hõme fera bien ſa charge, & ne laiſſera pas de bien iuger la ſottiſe, le vice, la fourbe qui y eſt. Il l'exercera, car elle eſt en vſage en ſon pays, elle eſt vtile au public, & peut eſtre à ſoy, le monde vit ainſi, il ne faut rien gaſter. Il ſe faut ſeruir & ſe preualoir du monde tel qu'on le trouue : cependant le conſiderer comme choſe eſtrangere de ſoy, ſçauoir bien de ſoy iouyr à part, & ſe communiquer à vn ſien bien confidant, au pis aller à ſoy-meſme.

VRAYE ET ESSENTIELLE preud'hommie : premiere & fondamentale partie de ſageſſe.

CHAP. III.

AYant appreſté & diſpoſé noſtre Eſcholier à la ſageſſe, par les aduis precedens, c'eſt à dire, l'ayant purifié & affranchy de tous maux, & mis en bel eſtat d'vne liberté pleine & vniuerſelle, pour auoir veuë, cognoiſſance & maiſtriſe ſur toutes choſes) qui eſt le priuilege du ſage & ſpirituel, *ſpiritualis omnia diiudicat*, il eſt maintenant temps de luy donner les leçons, & les regles generales de ſageſſe. Les deux premieres ſeront cõme preallables & preſuppoſees comme fondemens, dont la premiere & principale ſera la probité et preud'hommie.

1. Ie n'auray point, peut eſtre, grãd affaire à eſtablir ceſte propoſition, que la preud'homie ſoit la premiere, principale, et fondamẽtale partie de ſageſſe,

car tous(ſoit en verité et à bon eſcient,ou par belle mine,de honte, et crainte de dire le contraire)en font grand feſte ; l'honorent et recommandent touſiours en premier lieu; ſe diſent eſtre ſes ſeruiteurs et affectionnez pourſuyuans : mais i'auray de la peine à monſtrer et perſuader quelle eſt la vraye et eſſentielle, que nous requerons icy. Car celle qui eſt en vogue et en credit, dont tout le monde ſe contente, qui eſt la ſeule cogneuë, recherchée,et poſſedée (i'en excepte touſiours quelque peu de ſages) eſt baſtarde, artificielle, fauſſe, et contrefaite.

Premierement nous ſçauons, que ſouuent nous ſommes menez et pouſſez à la vertu et à bien faire par des reſſorts meſchans et reprouuez, par defaut et impuiſſance naturelle , par paſſion, et le vice meſmes. La chaſteté, ſobrieté , temperance, peuuent arriuer en nous par defaillance corporelle; le meſpris de la mort, patience aux infortunes, et fermeté aux dangers, vient ſouuent de faute d'apprehenſion et de iugement ; la vaillance, la liberalité, la iuſtice meſmes, de l'ambition ; la diſcretion, la prudence , de crainte, d'auarice. Et combien de belles actions a produit la preſomption et temerité ? ainſi les actions de vertu ne ſont ſouuent que maſques, elles en portent le viſage, mais elles n'en ont pas l'eſſence ; elles peuuent bien eſtre dites vertueuſes par la cõſideration d'autruy, et du viſage qu'elles portent en public, mais en verité et chez l'ouurier, non ; car il ſe trouuera que le profit, la gloire, la couſtume, et autres telles cauſes eſtrangeres nous ont induit à les faire. Quelquefois elles ſont produites par ſtupidité et beſtiſe, 2.

Maſque de preud'homie.

dont il eſt dit que la ſageſſe & la beſtiſe ſe rencontrent en meſme poinct de gouſt, & reſolution à la ſouffrance des accidens humains. Il eſt donc treſdãgereux de iuger de la probité ou improbité d'vn homme par les actions: il faut ſonder au dedans quels reſſorts cauſent ce mouuement, & donnent le branſle : les meſchans font ſouuent de bonnes & belles choſes, les bons & les meſchans ſe gardent pareillement de mal faire, *oderunt pecare boni & mali.* Parquoy pour deſcouurir & ſçauoir quelle eſt la vraye preud'hommie, il ne ſe faut arreſter aux actions, ce n'eſt que le marc & le plus groſſier, & ſouuent vne happelourde & vn maſque : il faut penetrer au dedans, & ſçauoir le motif qui fait ioüer les cordes, qui eſt l'ame & la vie, qui donne le mouuement à tout. C'eſt par là qu'il fait iuger, c'eſt à quoy vn chacun doit pouruoir qu'il ſoit bon & entier, c'eſt ce que nous cerchons.

Preud'homie populaire & ſelon le ſtile du monde.

La preud'homie, communément eſtimée la vraye, tant preſchée & recommandée du monde, de laquelle font profeſſion expreſſe ceux qui ont le tiltre & la reputation publique d'eſtre gens de bien & les plus entiers, eſt ſcolaſtique & pedanteſque, ſerue des loix, contrainte ſous l'eſperance & la crainte, acquiſe, apprinſe, & produitte de la conſideration & ſubmiſſion des religions, loix, couſtumes, commandemens des ſuperieurs, exemples d'autruy, ſubiettes aux formes preſcriptes, feminine, paoureuſe, & troublée de ſcrupules & de doutes; *ſunt quibus innocentia, niſi metu non placet*, laquelle non ſeulement par le mõde eſt diuerſe & variable, ſelon la diuerſité des religions, des loix, des exemples, des formes (car changeans les reſſorts, il faut

Il faut bien que les mouuemens auſſi changent) mais encores en luy inégale, ondoyante & deambulatoire, ſelon les accez recez, & ſuccez des affaires, des occaſions qui ſe preſentent, des perſonnes auec qui l'on a affaire, comme le batteau pouſſé par le vent & les auriõs, qui branſle & marche inégalement, par ſecouſſes, boutees, & bouffees: bref ce ſont gens de bien par accident, par occaſion, par reſſorts externes & eſtranges, & non en verité & en eſſence. Ils ne le ſentent & ne s'en aduiſſent pas, mais il eſt aiſé de les deſcouurir & les en conuaincre, en leur ſecoüant vn peu la bride, & les ſondant de pres, mais ſur tout par l'inegalité & diuerſité qui ſe trouuent en eux: car en meſme fait ils feront diuers iugemens, & ſe porteront tout de diuerſe façon, tantoſt le petit pas, tantoſt le grand galop. Ceſte diuerſité inégale vient de ce que les occaſions & reſſorts externes qui les agitent, s'enflent, ſe multiplient & groſſiſſent, ou s'attiediſſent & rabaiſſent plus ou moins, comme accidens, *quæ recipiunt magis & minus.*

4. *Deſcription de la vraye preud'hommie.*

Or la vraye preud'hommie que ie requiers en celuy qui veut eſtre ſage, eſt libre & franche, maſle & genereuſe, riãte & ioyeuſe, égale, vniforme & conſtante, qui marche d'vn pas ferme, fier, & hautain, allant touſiours ſon train, ſans regarder de coſté ni derriere, ſans s'arreſter & alterer ſon pas & ſes alleures pour le vent, le temps, les occaſions qui ſe changent, mais non pas elle, i'entends en iugement & en volonté, c'eſt à dire en l'ame, où reſide & a ſon ſiege la preud'hõmie: Car les actions externes, principalement les publiques, ont vn autre reſſort, comme ſera dit en ſon lieu: Ie la veux

icy deſcrire, aduertiſſant premierement que ſuiuãt le deſſein de ce liure declaré au preface, ie traitte de la preud'hommie & ſageſſe humaine, comme humaine, par laquelle on eſt dit homme de bien & ſage, & non de la Chreſtienne, combien qu'encores en diray-ie en fin vn mot.

Nature enioinct la preud'homie. Le reſſort de ceſte preud'hommie eſt Nature, laquelle oblige tout homme d'eſtre & ſe rendre tel qu'il doit, c'eſt à dire ſe conformer & regler ſelon elle. Nature nous eſt enſemble & maiſtreſſe qui nous enioinct & commande la preud'hommie, & loy ou inſtruction qui nous l'enſeigne. Quant au premier, il y a vne obligation naturelle, interne & vniuerſelle à tout homme d'eſtre homme de bien, droit entier, ſuiuant l'intention de ſon autheur & facteur. L'hõme ne doit point attendre ni cercher autre cauſe, obligation, reſſort ou motif de ſa preud'homie, & n'en ſçauroit iamais auoir vn plus iuſte & legitime, plus puiſſant, plus ancien, il eſt tout auſſi toſt que luy, nay auec luy. Tout homme doit eſtre & vouloir eſtre homme de bien, pource qu'il eſt homme, qui ne ſe ſoucie de l'eſtre, eſt vn monſtre, renonce à ſoy meſme, ſe deſment, ſe deſtruit, par droict n'eſt plus homme, & deuroit par effect deſiſter de l'eſtre, il l'eſt à tort. Il faut que la preud'hommie naiſſe en luy par luy meſme, c'eſt à dire, par le reſſort interne que Dieu y a mis, & non par aucun autre externe eſtranger, par aucune occaſion ou induction. Perſonne ne veut d'vne volonté iuſte & reglee vne choſe gaſtee, corrompuë, autre que ſa nature ne porte: il implique contradiction de deſirer ou accepter vne choſe, & ne ſe ſoucier qu'elle vaille rien, l'homme veut auoir tou-

tes ſes pieces bonnes & ſaines, ſon corps, la teſte, ſes yeux, ſon iugement, ſa memoire, voire ſes chauſſes & ſes bottes: pourquoy ne voudra-il auſſi auoir ſa volonté & conſcience bonne, c'eſt à dire eſtre bon & ſaint tout entier? Ie veux donc qu'il ſoit bon & aye ſa volõté ferme & reſoluë à la droiture & preud'hõmie, pour l'amour de ſoy meſme, & à cauſe qu'il eſt homme, ſçachant qu'il ne peut eſtre autre ſans ſe renoncer & deſtruire, & ainſi ſa preud'hõmie luy ſera propre, intime, eſſẽtielle, cõme luy eſt ſon eſtre, & comme il eſt à ſoy meſme. Ce ne ſera donc point pour quelque conſideration externe & venant de dehors quelle qu'elle ſoit, car telle cauſe eſtant accidentale, & du dehors peut venir à faillir ou s'affoibilr & changer, & lors toute la preud'hõmie apuyee ſur icelle en fera de meſme: s'il eſt preud'homme pour l'honneur & la reputation, ou autre recompenſe, eſtant en la ſolitude, hors d'eſperãce qu'on le ſçache, il ceſſera de l'eſtre, ou le fera froidemẽt & laſchemẽt. Si pour la crainte des loix, magiſtrats, punitions, pouuant frauder les loix, circonuenir les iuges, euiter ou elider les preuues, & ſe cacher à la ſcience d'autruy, il ne le fera point: voila vne preud'hommie caduque, occaſionnee, accidẽtale & bien chetiue: c'eſt toutesfois celle qui eſt vogue & en vſage: on n'en cognoit point d'autre, perſonne n'eſt hõme de bien, qu'induit & conuie par cauſe ou occaſion, *nemo gratis bonus eſt*. Or ie veux en mon Sage vne preud hommie eſſentielle & inuincible qui tiẽne en ſoy meſme, & par ſa propre racine, & qui auſſi peu s'en puiſſe arracher & ſeparer, que l'humanité de l'hõme. Ie veux que iamais il ne conſente au mal, quand bien per-

ſonne n'en ſçauroit iamais riẽ, ne le ſçait il pas luy? que faut-il plus? Tout le monde enſemble n'eſt pas tãt, *quid tibi prodeſt nõ habere cõſcium, habenti conſcientiam?* Ny quãd il en deuroit receuoir vne tres-grande recompenſe, car quelle peut-elle eſtre qui luy touche tant que ſon eſtre propre? Ce ſeroit comme vouloir auoir vn meſchant cheual, moyennant, qu'il euſt vne belle ſelle. Ie veux donc que ce ſoient choſes inſeparables eſtre & conſentir de viure homme, eſtre & vouloir eſtre homme de bien. Ce premier eſt aſſez inculqué, venons au ſecond.

6. *Et l'enſeigne.* Or le patron & la regle pour l'eſtre, c'eſt ceſte Nature meſmes qui requert ſi abſoluëment que le ſoyons, c'eſt dis-ie ceſte equité & raiſon vniuerſelle qui eſclaire & luit en vn chacun de nous: qui agit ſelon elle, agit vrayement ſelon Dieu, car c'eſt Dieu, ou bien ſa premiere, fondamentale, & vniuerſelle loy qui l'a mis au monde, & qui la premiere eſt ſortie de luy, car Dieu & Nature ſont au monde, comme en vn eſtat, le Roy, ſon autheur & fondateur, & la loy fondamentale qu'il a baſtie pour la conſeruation & regle dudit eſtat. C'eſt vn eſclat & rayon de la diuinité, vne defluxion & dependance de la loy Eternelle qui eſt Dieu meſmes, & ſa volonté: *quid Natura niſi Deus, & diuina ratio toti mundo & partibus eius inſerta?* Il agit auſſi ſelon ſoy, car il agit ſelon le timon & reſſort animé qu'il a dedans ſoy, le mouuant & agitant. Ainſi eſt-il homme de bien eſſentiellement, & non par accident & occaſion: car ceſte loy & lumiere eſt eſſentielle & naturelle en nous, dont auſſi eſt appellé Nature & loy de nature. Il eſt auſſi par conſequent hõme de bien touſiours & perpetuellement,

De la loi de Nature.

vniformémẽt & eſgalement, en tout temps & tous lieux: Car ceſte loy d'equité & raiſon naturelle eſt perpetuelle en nous, *edictum perpetuum*, inuiolable qui ne peut iamais eſtre eſteinte ny effacee, *quàm nec ipſa delet iniquitas* : *vermis eorum non morietur*, vniuerſelle & conſtante par tout, & touſiours meſme, égale, vniforme, que les temps ny les lieux ne peuuent alterer ny déguiſer: ne reçoit point d'accez ny recez, de plus & de moins, *ſubſtantia non recipit magis nec minus*. Que vas tu chercher ailleurs? loy, ou regle au mõde? Que te peut-on dire ou alleguer que n'ayes chez toy & au dedans, ſi tu te voulois taſter et eſcouter? Il te faut dire, comme au payeur de mauuaiſe foy, qui demande dequoy, & veut que l'on luy monſtre la cedule qu'il a chez ſoy, *Quod petis intus habes*. Tu demandes ce que tu as dedans ton ſein. *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui. Gentes naturaliter quæ legis ſunt faciunt: oſtendunt opus legis ſcriptum in cordibus ſuis, lex ſcripta in cordibus noſtris*. La loi de Moyſe en sõ decalogue en eſt vne copie externe & publique, la loy des douze tables, & le droict Romain, les enſeignemens moraux des Theologiens & Philoſophes, les aduis & conſeils des Iuriſconſultes, les edits et ordonnances des ſouuerains ne ſont que petites et particulieres expreſſions d'icelle. Que s'il y a aucune loy qui s'eſcarte le moins du monde de ceſte premiere et originelle matrice, c'eſt vn monſtre, vne fauſſeté, vne erreur. Bref toutes les loix du mõde ne sõt que des copies & des extraicts produits en iugement, contre toy qui tiẽs caché l'original, et feins ne ſçauoir que c'eſt, eſtouffant tant que tu peux, ceſte lumiere qui t'eſclaire au dedans, *qui verita-*

Pſal 4. Rom 1. Auguſt.

tem Dei detinent iniuſtitia, mais qui n'ōt iamais eſté au dehors & humainement publiees, que pource que celle qui eſtoit au dedans toute celeſte & diuine, a eſté trop meſpriſee & oubliee. Ce ſont tous ruiſſeaux, mais qui n'ont ny tant d'eau, ny ſi viue, que leur ſource et fontaine inuiſible, qui eſt dedās toy, ſi tu ne la laiſſois deperir et perdre: non tant d'eau, di-ie, *Quā multa pietas, humanitas, liberalitas, fides exigunt, quæ extra tabulas ſunt.* O chetiue preud'homie des formaliſtes, qui ſe tient aux mots de le loy, & en pēſe eſtre quite: cōbien de deuoirs requis au delà? *Quam anguſta innocentia ad legem bonum eſſe: latus officiorum patet, quam iuris regula:* Ny ſi forte et ſi viue, teſmoin que pour les bien entendre & ſçauoir leur intētion, ſoudre & ſortir d'vne ambiguité, difficulté, antinomie, il les faut ramener à la ſource, & rentrant au dedans, les mettre à la touche & coucher au niueau de la nature: *Anima legis ratio.* Voicy donc vne preud'homie eſſentielle, radicale, & fondamentale, née en nous de ſes propres racines, par ſemence de raiſon vniuerſelle, qui eſt en l'ame, comme le reſſort & balancier en l'orloge, comme la chaleur naturelle au corps, ſe maintient de ſoy meſme forte & inuincible, par laquelle l'on agit ſelon Dieu, ſelon ſoy, ſelon nature, ſelon l'orde & la police vniuerſelle du monde, quietement, doucement, & ainſi ſombrement & obſcurement, ſans bruit, comme le batteau qui n'eſt pouſſé que du fil & du cours naturel et ordinaire de l'eau, toute autre eſt entree par art, & par diſcipline accidentale, comme le chaud & froid des fiévres, acquiſe & conduite par des occaſions et conſiderations eſtrangeres, agiſſant auec bruit, eſclat & ambitieuſement.

Voila pourquoy la doctrine de tous les Sages porte que bien viure, c'eſt viure ſelon nature, que le ſouuerain bien en ce monde, c'eſt conſentir à nature, qu'en ſuiuant nature, comme guide & maiſtreſſe, l'on ne faudra iamais: *Naturã ſi ſequaris ducem, nuſquam aberrabis: bonum eſt quod ſecundum naturam, omnia vitia cõtra naturam ſunt: Idem beate viuere & ſecundùm naturam*, entendant par nature l'equité & la raiſon vniuerſelle qui luit en nous, qui contient & couue en ſoy les ſemences de toute vertu, probité, iuſtice, & eſt la matrice de laquelle ſortent & naiſſent toutes les bonnes & belles loix, les iuſtes & equitables iugemens, que prononcera meſmes vn idiot. Nature a diſpoſé toutes choſes au meilleur eſtat qu'elles puiſſent eſtre, & leur a donné le premier mouuement au bien & à la fin qu'elles doiuent cercher, de ſorte que qui la ſuiura ne faudra point d'obtenir & poſſeder ſon biẽ & ſa fin: *Sapientia eſt in naturam conuertit, & eò reſtitui vnde publicus error expulerit: Ab illa non deerrare, ad illius legem exemplúmque formari ſapientia eſt.* Les hommes ſont naturellement bons, & ne ſuiuent le mal que pour le profit ou le plaiſir: dõt les Legiſlateurs pour les induire à ſuyure leur inclination naturelle & bonne, & non pour forcer leurs volontez, ont propoſé deux choſes contraires, la peine & la recompenſe. 7. *Faut ſuyure nature.* *Senec.*

Certes nature en chacun de nous eſt ſuffiſante et douce maiſtreſſe & regle toutes choſes, ſi nous la voulons bien eſcouter, l'employer, l'eſueiller: et n'eſt beſoin aller queſter ailleurs, ny mẽdier de l'art et des ſciences, les moyens, les remedes et les regles qui nous ſont beſoin: vn chacun de nous, 2. *Comme bonne & ſuffiſante maiſtreſſe.*

s'il vouloit, viuroit à ſon aiſe du ſien. Pour viure content et heureux, il ne faut point eſtre ſçauant, courtiſan, ny tant habile: toute ceſte ſuffiſance qui eſt au delà la commune & naturelle eſt vaine & ſuperfluë, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorans, idiots et ſimples mener leur vie plus doucemẽt et gayemẽt reſiſter aux aſſauts de la mort, de l'indigẽce, de la douleur, plus conſtamment & tranquillement, que les plus ſçauans et habiles. Et ſi l'on y prẽd bien garde, l'õ trouuera parmy les payſans et autres pauures gens des exemples de patience, conſtance, equanimité, plus purs que tous ceux que l'eſcole enſeigne: ils ſuiuent tout ſimplement les raiſons & la conduite de nature, marchent tout doucement & mollemẽt aux affaires, ſans s'eſchauffer ou s'eſleuer, & ainſi plus ſainement: les autres montent ſur leurs grãds cheuaux, ſe gendarment, ſe bandent & tiennent touſiours en cerueſle et en agitation. Vn grand maiſtre et admirable docteur en la nature a eſté Socrates, comme en l'art & ſcience Ariſtote. Socrates par les plus ſimples et naturels propos, par ſimilitudes & inductions vulgaires, parlant comme vn payſan, vne femme, fournit des preceptes & regles de bien viure, et des remedes contre tous maux, tels, ſi forts et vigoureux, que tout l'art & ſcience du monde ne ſçauroit inuẽter, ny arriuer.

9. *Mais nous l'alterõs totallemẽt. Par violẽce.* Mais non ſeulement nous ne la croyons, eſcoutons, & ſuiuons comme porte le conſeil des Sages, mais encores (ſans parler de ces monſtres qui par la violẽce des vices, débauches, volontez trop deſreglees & peruerſes, l'eſtouffent, eſteignẽt tant qu'eſt en eux ſa lumiere, mortifient ſes ſemences)

nous eſquiuons tous à elle, nous la laiſſons dormir & chommer, aimans mieux mendier ailleurs noſtre apprentiſſage, recourir à l'eſtude & à l'art, que de nous contenter de ce qui croiſt chez nous. Nous auons vn eſprit broüillon, qui s'ingere de maiſtriſer & gouuerner par tout, & qui ſe meine à noſtre poſte, deſguiſe, change, & broüille tout, veut adiouſter, inuenter, changer, & ne ſe peut arreſter à la ſimplicité & naifueté, ne trouuera rien bon s'il n'y a de la fineſſe & de la ſubtilité, *ſimplex illa & aperta virtus in obſcurã & ſolertem ſcientiam verſa eſt.* Et puis nous auons ce vice que nous n'eſtimons point ce qui croit chez nous, nous n'eſtimons que ce qui s'achette, ce qui couſte, & s'apporte dehors: nous preferons l'art à la nature, nous fermons en plein midy les feneſtres, & allumons les chandelles, Ceſte faute & folie vient d'vne autre, qui eſt que nous n'eſtimons point les choſes ſelon leur vraye & eſſentielle valeur, mais ſelon la monſtre, la parade & le bruit. Combien de gens y a-il plus ſcrupuleux & plus exactes, en ce qui eſt du droict poſitif & municipal que de naturel? certes preſque tous, voire encores de la ceremonie & loy de ciuilité que nous nous ſommes forgez, au prix de laquelle nous auons honte, & deſdaignons la Nature, nous faiſons la petite bouche, tenons bonne mine, & gardons ſoigneuſement la bien-ſeance, & ne faiſons difficulté d'aller directement contre Nature, le deuoir, la conſcience. Ainſi l'ombre nous eſt plus que le corps, la racine, la contenance plus que la ſubſtance, & la verité ſolide: Pour n'offenſer la ceremonie, nous couurons & cachons les choſes naturelles: nous n'oſons nommer, & rougiſſons

Par art.

Par ceremonie.

au ſon des choſes que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'oſons dire ce qui eſt permis de faire, nous n'oſons appeller à droit nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes ſortes de desbauches: nous prononçons, diſons, & faiſons ſans crainte & ſans honte les meſchantes choſes contre nature & raiſon, pariurer, trahir, affronter, tuer, tromper & rougiſſons au dire, & au faire des bonnes, naturelles, neceſſaires, iuſtes, & legitimes. Il n'y a mary qui n'euſt plus de honte d'embraſſer ſa femme deuant le monde, que de tuer, mentir, affronter: ny femme qui ne deſire pluſtoſt toutes les meſchancetez du monde, que de nommer ce en quoy elle prend plus de plaiſir, & peut legitimement faire. Iuſques aux traiſtres & aſſaſſins ils eſpouſent les loix de la ceremonie, & attachent là leur deuoirs choſe eſtrange, que l'iniuſtice ſe pleigne de l'inciuilité, & la malice de l'indiſcretion: l'art de la ceremonie ne preuaut elle pas contre la nature? La ceremonie nous deffend d'exprimer les choſes naturelles & licites, & nous l'en croyons: la nature & la raiſon nous deffend les illicites & perſonne ne l'en croit: l'on enuoye ſa conſcience au bordel, & l'on tient ſa contenance en regle: tout cela eſt monſtrueux, & ne ſe trouue rien de ſemblable aux beſtes. Ie ne veux pas pour tout cecy dire (comme i'entens deſia la malice gronder) que la ceremonie & biẽ-ſeance ne doiue eſtre ſoigneuſement gardée, qui eſt le ſel & aſſaiſonnement de nos actions & conuerſations. *Amo verecundiam, in ea ornatus vitæ & vis decori.* Mais ie leur dis ce que le Sauueur & gens de pareil eſprit: *ô hypocritæ excolantes culicem, &*

Cicer.

Mat. 23.

camelum deglutientes, qui minima curatis, grauiora ſper-nitis: Hæc oportet primum facere, tum illa non omittere.

De ceſte generale & vniuerſelle alteration & corruption, il eſt aduenu qu'il ne ſe cognoiſt plus rien de nature en nous: s'il faut dire quelles ſont ſes loix & combien il y en a, nous voila bien empeſchez: l'enſeigne & la marque d'vne loy naturelle eſt l'vniuerſité d'approbation: car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'enſuiuons ſans doute d'vn commun conſentement, & non ſeulement toute nation, mais tout homme particulier. 10. *Tellement qu'elle ne ſe cognoiſt plus en l'homme*

Or n'y a-il aucune choſe au monde, qui ne ſoit contredite & deſaduoüée, non par vne nation, mais par pluſieurs: & n'y a-il choſe ſi eſtrange & ſi deſnaturée à l'opinion de pluſieurs, qui ne ſoit approuuée & authoriſee en pluſieurs lieux par vſage cõmun: le nonchaloir d'auoir des enfans, le meurtre des parens, des enfans, de ſoy-meſme, mariage auec ſes plus proches, larcin, traffic de voleries, marchandiſe publique de ſa liberté, & de ſon corps, tant de maſles que des femelles, ſont receuës par vſage public en des nations.

Certes il ne reſte plus aucune image ny trace de nature en nous, il la faut aller cercher aux beſtes, où cét eſprit broüillon & inquiete, ce vif argent, ny l'art, ni la belle ceremonie, ne l'ont peu alterer: elles l'ont pure & entiere, ſinon qu'elle ſoit corrompuë par noſtre hantiſe & contagion, comme elle eſt aucunement. Tout le monde ſuit nature, la regle premiere & vniuerſelle, que ſon autheur y a mis & eſtabli, ſinon l'homme ſeul qui trouble la police & l'eſtat du monde, auec ſon gentil eſprit, & ſon liberal arbitre: c'eſt le ſeul dereglé & ennemi de nature. 11. *Et la faut cercher ailleurs.*

12. *Vraye preud'homie.*

Voicy donc la vraye preud'homie (fondement & piuot de sageſſe) ſuiure nature, c'eſt à dire la raiſon. Le bien, le but & la fin de l'homme, auquel giſt ſon repos, ſa liberté, ſon contentement, & en vn mot ſa perfection en ce monde, eſt viure & agir ſelon nature, quand ce qui eſt en luy le plus excellent cõmande, c'eſt à dire la raiſon, la vraye preud'homie eſt vne droicte & ferme diſpoſition de la volonté à ſuiure le conſeil de la raiſon. Et comme l'aiguille frottée à l'aimant ne s'arreſte iamais qu'elle ne voye ſon Nort, & par là ſe dreſſe & conduit la nauigation, ainſi l'hõme n'eſt iamais bien, voire il eſt comme deſnoüe & diſloqué s'il ne viſe droit, & ne conduit le cours de ſa vie, ſes mœurs, ſes iugemens & volontez ſelon ceſte loy premiere, diuine, naturelle, qui eſt vn flambeau interne & domeſtique, toutes les autres ne ſont que ſes rayons.

13. *Diſtinction de vraye preud'homie.*

Mais pour l'effectuer & venir à la pratique, il eſt bien plus aiſé aux vns qu'aux autres. Il y en a qui ont leur naturel particulier, c'eſt à dire le temperament, & la trempe ſi bonne & ſi douce (ce qui vient principalement de la premiere conformation au ventre de la mere, & puis du laict de la nourrice, & de toute ceſte premiere & tendre education) qu'ils ſe trouuent ſans effort & ſans art ou diſcipline, tous portez & diſpoſez à la bonté & preud homie, c'eſt à dire à ſuiure & ſe conformer à la nature vniuerſelle, dont ils ſont dits bien nez, *gaudeant bene nati*. Ceſte telle preud'homie naturelle & aiſee, & cõme née auec nous, s'appelle proprement bonté, qualité d'ame bien née & bien reglée, c'eſt vne douceur, facilité & debonnaireté de nature, non pas (afin que perſonne ne ſe trompe) vne molleſſe,

Naturelle bonté.

vne feminine, ſotte, bonaſſe & vicieuſe facilité, qui fait qu'on veut plaire à tous, & ne deſplaire ni offenſer perſonne, encor qu'il y ait ſujet iuſte & legitime, & que ce ſoit pour le ſeruice de la raiſon & de la iuſtice. D'où il aduiẽt qu'ils ne veulent s'ẽployer aux actions legitimes, quand c'eſt contre ceux qui s'ẽ offenſent, ni auſſi refuſer du tout les illegitimes, quand c'eſt enuers ceux qui y conſentent. D'eux on dit, & eſt ceſte loüange iniurieuſe, il eſt bon, puis qu'il eſt bon meſme aux meſchãs: & ceſte accuſatiõ vraye, comment ſeroit-il bon, puis qu'il n'eſt pas mauuais aux meſchans? il faudroit pluſtoſt appeller ceſte telle bonté, innocence, ſelon qu'õ appelle les petits enfans, brebis, & autres telles beſtes innocentes. Mais vne actiue, forte, maſle & efficace bonté, qui eſt vne prompte, aiſee & conſtante affection, à ce qui eſt bon, droict, iuſte, ſelon raiſon & nature.

Il y en a d'autres ſi mal nés, qu'il sẽble que (comme des monſtres) leur naturel particulier ſoit fait cõme en deſpit de la nature vniuerſelle, tant ils luy ſont reueſches. En ce cas, le remede pour corriger, reformer, addoucir, appriuoiſer & redreſſer ceſte mauuaiſe, aſpre, ſauuage, & tortuë nature, la ployer & appliquer au niueau de ſa generale & grande maiſtreſſe, la nature vniuerſelle, eſt de recourir à l'eſtude de la Philoſophie (comme fit Socrates) et à la vertu, qui eſt vn effort et vn cõbat penible contre le vice, vn eſtude laborieux qui requiert du temps, de la peine, et de la diſcipline. *Virtus in arduo & circa difficile, ad ianuam virtutis excubãt labor & ſudor: Dij mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* Ce n'eſt pour entet ou introduire vne nouuelle, eſtrãgere ou artificielle preud'hõmie, et ainſi accidẽtale,

Acquiſe Vertu.

& telle que cy dessus i'ay dit n'estre la vraye, mais c'est en ostant les empeschemens, pour resueiller & r'allumer ceste lumiere presque esteinte & languissante, & faire reuiure ses semences presque estouffees par le vice particulier, & mauuais temperament de l'indiuidu: comme en ostant la taye de deuant l'œil, la veuë se recouure, & la pouſſiere de dessous le miroir, l'on y void clair.

14. *Trois degrez de perfection.*

Par tout cecy se void qu'il y a deux sortes de vraye preud'hommie : l'vne naturelle, douce, aisee, equable, dite bonté : l'autre acquise, difficile, penible, & laborieuse, dite vertu : mais à bien dire il y en a encores vne troisiéme, qui est cõme composee des deux, & ainsi seront trois degrez de perfection. Le plus bas est vne facile nature & debonnaire, desgoustée par soy-mesme de la desbauche & du vice : nous l'auons nommé bonté, innocence : le second plus haut qu'auons appellé vertu, est à empescher de viue force le progrez des vices, & s'estant laisé surprendre aux émotions premieres des passions, s'armer & se bander pour arrester leur course & les vaincre : le troisieme & souuerain est d'vne haute resolution et d'vne habitude parfaite, estre si bien formé, que les tentations mesmes n'y puissent naistre, et que les semences des vices en soient du tout déracinez, tellemẽt que la vertu leur soit passee en complexion, et en nature. Ceſtuy dernier se peut appeller perfection: luy et le premier de bõté se ressemblent, et sont differens du second, en ce qu'ils sont sans bruit, sans peine, sans effort: C'est la vraye teinture de l'ame, son train naturel et ordinaire, qui ne couste rien : le second est touſiours en cerueile et contraste. Ce dernier et parfaict est

acquis par vn lõg eſtude,et ſerieux exercice des regles de la Philoſophie, ioinct à vne belle, forte et riche nature:car il y faut tous les deux,le naturel et l'acquis. C'eſt à quoy eſtudioyent ces deux Sectes, la Stoïcienne,et encores plus l'Epicurienne(ce qui ſembleroit eſtrange, ſi Senecque et d'autres encor anciens ne l'atteſtoiẽt, qui en ſont bien plus à croire que tous les autres plus modernes) qui auoit pour ſes ioüets et esbats la honte, l'indigence, les maladies, les douleurs, les gehennes, la mort : non ſeulement ils meſpriſoient, ſouſtenoient patiemment,et vainquoient toutes aſpretez et difficultez: mais ils les recerchoient, s'en eſiouyſſoient et chatoüilloient, pour tenir leur vertu en haleine et en action,laquelle ils rendoient non ſeulement ferme, conſtante, graue et ſeuere, comme Caton et les Stoïciens,mais encores gaye,riante, enioüee, et s'il eſt permis de dire,folaſtre.

Sur la comparaiſon de ces trois, il ſemble à aucuns (qui n'apperçoiuent la hauteur, et valeur du troiſiéme) que le ſecond de la vertu à cauſe de ſes difficultez,dangers, efforts, emporte l'honneur, et comme diſoit Metellus, c'eſt choſe par trop laſche et vilaine de mal faire : faire du bien, où ny a peine ni danger,c'eſt choſe commune et trop aiſée : mais faire bien, où y a danger et peine, c'eſt le deuoir d'vn homme de bien et de vertu:c'eſt le mot du diuin Philoſophe, χαλεπὰ τα χαλὰ. Mais pour en dire auvray ce qui en eſt,outre que la difficulté,cõme eſt dit par nous ailleurs, n'eſt pas vraye, ny iuſte et legitime cauſe d'eſtimer vne choſe, il eſt certain qu'en choſe pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis : qu'il eſt bien plus noble, plus excellent 15.

& diuin d'agir par nature que par art : aisément, equablement, & vnifotmement, que peniblement, inégalement, auec doute & danger : Dieu eſt bon en la premiere façon. c'eſt la naturelle & eſſentielle bonté, nous ne l'oſerions appeller vertueux, ny les Anges & eſprits bien-heureux, ils ſont dits bons, mais pource que la vertu fait plus de bruit & d'eſclat, & agit auec plus de vehemence, que la bonté, elle eſt plus eſtimée & admirée du populaire qui eſt vn ſot iuge, mais c'eſt à tort. Car ces grandes enleueures & extrauagantes productions qui ſemblent eſtre tout zele & tout feu, ne ſont pas du ieu, & n'appartiennent aucunement à la vraye preud'hommie : ce ſont pluſtoſt maladies & accez fiéureux, bien eſloignez de la ſageſſe, que nous requerons icy douce, equable & vniforme.

Cecy ſoit dit en gros de la preud'hommie: car les parties d'icelle & ſes deuoirs ſeront au troiſiéme liure, ſpecialement en la vertu de iuſtice.

16. *De la grace, perfection de Nature.* Ie veux icy adiouſter vn mot ſelõ que i'ay promis pour reboucher la pointe de la meſdiſance, & faire ceſſer les plaintes de ceux qui trouuent mauuais de ce que ie fay tant valoir la nature (bien que ce ſoit Dieu, comme a eſté dit, & que ce liure ne parle que du naturel & humain) comme ſi c'eſtoit tout & ne fuſt plus rien requis. C'eſt qu'apres tout ce que i'ay dit, il reſte encor vne choſe pour rendre l'ouurage cõplet & parfait. C'eſt la grace de Dieu, par laquelle ceſte telle preud'hõmie, bonté, vertu eſt animée, miſe à ſon iour, & reçoit ſon dernier trait viſuel, eſt releué, Chreſtianiſee, corõnée, c'eſt à dire acceptée, verifiée, homologuée de Dieu, renduë meritoire, & digne

& digne de recompenſe eternelle. La preud'hommie eſt ſemblable au bon ioueur d'orgues qui touche bien & iuſtement ſelon l'art : la grace & l'Eſprit de Dieu eſt le ſouffle & le vent qui exprime les touches, anime & fait parler l'inſtrument, & produit la melodie plaiſante. Or ce bien ne conſiſte point en longs diſcours, preceptes ou enſeignemens, ni ne s'acquiert par noſtre fait & labeur propre, c'eſt vn pur don d'enhaut, dont il en porte le nom, Grace : mais il le faut deſirer, demander, implorer, & humblement & ardemment. O Dieu, daignez par voſtre immenſe bonté me regarder de l'œil de voſte clemence, accepter & aggreer mon deſir, mon eſſay, mon petit œuure, qui originellement vient de vous, par l'obligation & inſtruction que m'en auez donné en la loy de Nature, qu'auez planté en moy, afin qu'il retourne à vous, & qu'acheuiez ce qu'auez cõmencé, afin que ſoyez mon α & ω : Arrouſez moy de voſtre grace, tenez & cenſez moy voſtre, &c. Le moyen de l'obtenir, c'eſt à dire de conuier Dieu à nous en gratifier, c'eſt ceſte preud'hommie & obſeruation de la loy de Nature, qui eſt comme vn leurre, vne amorce & attraict d'icelle : comme la matiere bien preparee appelle à ſoy la forme, & comme l'ame vegetatiue & ſenſitiue qui eſt des parens eſt voye à la raiſonnable, qui eſt de Dieu : ainſi la ſageſſe humaine eſt voye à la diuine, la loy de Nature à la grace, la vertu morale & Philoſophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur & liberalité diuine. Celuy qui fait ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles & humaines, conuie & donne occaſion à Dieu de l'eſtrener & gratifier des vertus ſurnatu-

relles & diuines. Car c'eſt vne equité & regle de bien-ſeance, que qui a eſté loyal & bon meſnager en peu, ſoit commis au plus. A tout cecy s'accordent & les ſainctsAphoriſmes, *Quia in modico fuiſti fidelis ſupra multa te conſtituã: Deus dat Spiritum bonũ omnibus petentibus eum: facienti quod in ſe eſt, Deus non denegat gratiam: Deus nõ deficit in neceſſariis & diſponit omnia ſuauiter: ſi homo incipiens habere vſuram rationis, & deliberans de ſeipſo ordinauerit ſeipſum ad debitum finem, per gratiam conſequitur remiſſionem peccati originalis, &c.* Et les ſacrés exẽples d'Abraham, de Iob, des deux Centeniers, de Naaman Syrien, du pere de S. Gregoire, leſquels Payens & infideles, pour auoir ſuiuy ceſte loy & lumiere de nature, ont eſté appellez à la foy, qui leur a eſté donnee, dit ce ſaint Pere, en recompenſe de leurs vertus morales. *Morum probitas eum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum.* Comme au rebours contreuenir à la loy de nature eſt s'oppoſer formellement & empeſcher directement la grace, cõme apres l'Apoſtre, les Peres, Auguſtin, Chryſoſtome & Cyrille diſcourent, rendans raiſon pourquoy pluſieurs Iuifs n'ont receu l'Euangile, & que le Sauueur n'a point voulu preſcher en pluſieurs lieux. Par où ſe void que la grace n'eſt pas contraire ny ne force ou deſtruit la nature, ains doucement la releue, & la parfaict. Ainſi ne la luy faut oppoſer comme ſa contraire, mais appoſer comme ſa couronne: elles ſont toutes deux de Dieu, il ne les faut dõc contre-heurter ni auſſi cõfondre, chacun a ſon reſſort et ſon action ſeparee. Ce ſont deux, que le ioüeur & le ſouffleur, auſſi ſont-ce deux que la preud'homie & la grace, Pa-

cion bonne en ſoy naturellement, moralement, humainement, & l'action meritoire. Celle là peut bien eſtre ſans ceſte-cy, & à ſon prix comme en ces Philoſophes & grands hommes du temps paſſé, admirables certes en la nature, & en toute ſorte de vertu morale, & qui ſe trouue encores parmy les meſcroyans: mais ceſte-cy ne peut eſtre ſans celle là, non plus que le couuert, la couronne & cõſommation ne peut eſtre ſans le corps eſleué. Le ioüeur peut en tout cas exercer ſon art ſans le ſouffleur, ainſi la preud'hommie ſans la grace: il eſt vray que ce ne ſera que *æs ſonans & cimbalum tinniens*, mais celle-cy requiert celle-là: en quoy ie voy pluſieurs ſe meſconter bien lourdement, qui n'eurẽt iamais aucun gouſt, ni ne conceurent onc l'image de la vraye preud'hommie, & demeurent enflez de la perſuaſion de grace, laquelle ils penſent bien pratiquer, attirer, & gaigner par certains moyens bien aiſez & oyſifs à la Phariſienne, ſurquoy ils ſe repoſent bien cõtens ſans trauailler à la vraye probité, *promoti per ſaltũ*, maiſtres ſans auoir eſté apprentifs, Docteurs, & nobles en parchemin. Or ie voy tant & tant de ces gens là parmy le monde, mais ie ne voy gueres d'Ariſtides, Phocions, Catons, Regules, Socrates, Scipions, Epaminondas, c'eſt à dire, Profeſſeurs d'vne exacte, vraye, & ſolide vertu morale, & probité Philoſophique: la plainte & le reproche ſi frequent du Souuerain Docteur de verité aux hypocrites Phariſiens aura touſiours lieu, car telles gens ne faudront iamais, voire pour eſtre les cenſeurs du monde. Or bien apres auoir longuement parlé de la preud'hommie, il faut dire & toucher icy vn mot de ſa contraire.

12. *Deſcription de la meſchanceté.* La meſchanceté eſt contre nature, eſt laide, difforme & incommode, offenſe tout bon iugement, ſe fait hayr eſtant bien cogneuë, dont aucuns ont dit qu'elle eſtoit produite de beſtiſe & d'ignorance. Plus, la meſchanceté engendre du deſplaiſir, & du repentir en l'ame, qui comme vne vlcere en la chair, luy demange, l'eſgratigne, & le faſche, la malice fabrique des tourmens contre ſoy: *malitia ipſa maximam partem veneni ſui bibit: malum conſilium conſultori peßimum.* Comme la mouche gueſpe qui offenſe autruy, mais bien plus ſoy meſme, car elle y perd ſon aiguillon & ſa force pour iamais: le vice a du plaiſir, autrement il ne ſeroit pas receu, & ne trouueroit place au monde, *nemo enim animi cauſa malus eſt*, mais il engẽdre auſſi du deſplaiſir cõtraire, la peine ſuit le peché, dit Platon, voire elle naiſt auec luy, dit Heſiode, qui eſt tout le contraire de la volonté & vertu, qui reſiouyt & plaiſt: il y a de la congratulation, de la complaiſance, & ſatisfaction à bien faire: c'eſt la vraye & eſſentielle recompenſe de la bonne ame, qui ne luy peut faillir, et dequoy auſſi elle ſe doit contẽter en ce monde.

18. *S'il n'eſt iamais permis de faillir.* Perſonne ne debat que le vice ne ſoit à euiter & à hayr ſur toutes choſes, mais c'eſt vne queſtion: s'il ſe pouuoit preſẽter vn tel profit, ou tel plaiſir, pour lequel tel vice fuſt excuſablement faiſable. Il ſemble bien que ouy à pluſieurs: du profit s'il eſt public, il n'y a point de doute, (auec les modifications toutesfois, qui ſe diront en la vertu de prudence politique) mais aucuns en veulẽt autãt dire du profit & du plaiſir particulier. L'õ en pourroit *Li. 3. c. 2* plus ſeurement parler & iuger eſtant propoſé vn fait & vn exẽple certain, mais pour en parler tout

ſimplement, il ſe faut tenir ferme à la negatiue.

Que le peché ne puiſſe fournir tel plaiſir & cõtentement au dedans, cõme fait la preud homme, il n'y a aucun doute: mais qu'il gehenne & tourmente comme il a eſté dit, il n'eſt pas vniuerſellement ny en tout ſens vray: parquoy il faut diſtinguer. Il y a trois ſortes de meſchancetez & de gẽs vicieux. Les vns ſont incorporez au mal par diſcours & reſolution, ou par longue habitude, tellement que leur entendement meſmes y conſent et l'approuue, c'eſt quand le peché ayant rencontré vne ame forte & vigoureuſe, eſt tellemẽt enraciné en elle, qu'il y eſt formé et comme naturaliſé, elle en eſt imbuë & teinte du tout. D'autres à l'oppoſite ſont mal par bouttees, ſelon que le vent impetueux de la tentation trouble, agite et precipite l'ame au vice, & qu'ils ſont ſurprins et emportez par la force de la paſſion. Les tiers, comme moyẽs entre ces deux, eſtimẽt bien leur vice tel qu'il eſt, l'accuſent & le condamnent au rebours des premiers, et ne ſont point emportez par la paſſion ou tentation, comme les ſeconds: mais en ſang froid, apres y auoir penſé, entrent en marché, le contrebalancent auec vn grand plaiſir ou profit, & en fin à certain prix & meſure ſe preſtent à luy, & leur ſemble qu'il y a quelque excuſe de ce faire. De ceſte ſorte ſont les vſures, et paillardiſes, et autres pechez reprins à diuerſes fois, conſultez, deliberez, auſſi les pechez de complexion.

19. *Si tout peché engendre repentir*

Diſtinct. ō des meſchãcetez.

De ces trois, les premiers ne ſe repentent iamais ſans vne touche extraordinaire du ciel: car eſtans affermis & endurcis à la meſchanceté: n'en ſentẽt point l'aigreur & la pointe: puis que l'entende-

20. *Comparaiſon d'icelles*

ment l'approuue, & l'ame en eſt toute teinte, la volonté n'a garde de s'en deſdire. Les tiers ſe repentent ce ſemble en certaine façon, ſçauoir conſiderans ſimplement l'action deshonneſte en ſoy, mais puis compenſee auec le profit ou plaiſir, ils ne s'en repentent point, & à vray dire & parler proprement, ils ne s'en repentent point, puis que leur raiſon & conſcience veut & conſent à la faute. Les ſeconds ſont ceux vrayement qui ſe repentent & ſe reduiſent: & c'eſt proprement d'eux qu'eſt dite la penitence, de laquelle ie prendray occaſion de dire icy vn mot.

21. *De la repentance.*

Repentance eſt vn deſadueu, & vne deſdite de la volonté, c'eſt vne douleur & triſteſſe engendree, en nous par la raiſon, laquelle chaſſe toutes autres triſteſſes & douleurs, qui viennent des cauſes externes. La repentance eſt interne, internement engendree, parquoy plus forte que toute autre, comme le chaud & le froid des fieures eſt plus poignant que celuy qui vient de dehors. La repentance eſt la medecine des ames, la mort aux vices, la guariſon des volontez & conſciences, mais il la faut bien cognoiſtre. Premierement, elle n'eſt pas de tout peché, comme a eſté dit, non de celuy qui eſt inueteré, habitué, authoriſé par le iugement meſmes, mais de l'accidental & aduenu par ſurprinſe ou par force; ny des choſes qui ne ſont pas en noſtre puiſſance, deſquelles y a bien regret & deſplaiſir, non repentir: ny ne doit aduenir en nous pour les iſſuës mauuaiſes & contraires à nos conſeils & deſſeins. Il eſt aduenu autrement que l'on n'a penſé, conçeu, & aduiſé, pour cela ne ſe faut repentir du conſeil & de l'aduis, ſi lors l'on s'y eſt por-

té comme l'on deuoit, car l'on ne peut pas deuiner les iſſuës : ſi l'on les ſçauoit, il n'y auroit lieu de conſulter : & ne faut iamais iuger des conſeils par les iſſuës : ny ne doit naiſtre en nous par la vieilleſſe, impuiſſance, & deſgouſt des choſes, ce ſeroit laiſſer corrompre ſon iugement : car les choſes ne ſont pas changees, pource que nous ſommes changez par l'âge, maladie ou autre accident : L'aſſagiſſement ou amendement qui vient par le chagrin, le deſgouſt & foibleſſe, n'eſt pas vray ni conſcientieux, mais laſche et catharreux. Il ne faut point que la laſcheté du corps ſerue de courrier, pour nous ramener à Dieu & à noſtre deuoir ou repentance : mais la vraye repentance, & vray rauiſſement eſt vn don de Dieu qui nous touche le courage, & doit naiſtre en nous, non par la foibleſſe du corps, mais par la force de l'ame, & de la raiſon.

Or de la vraye repentance, naiſt vne vraye, frãche & conſcientieuſe cõfeſſion de ſes fautes. Comme aux maladies du corps, l'on vſe de deux ſortes de remedes, l'vn qui guarit oſtant la cauſe & racine de la maladie, l'autre qui ne fait que pallir & endormir le mal, dont celuy-là eſt plus cuiſant que ceſtuy-cy, mais auſſi plus ſalutaire : ainſi aux maladies de l'ame, le vray remede qui nettoye & guarit, c'eſt vne ſerieuſe et honteuſe confeſſion de ſes fautes : l'autre faux, qui ne fait que deſguiſer et couurir, eſt excuſe, remede inuenté par l'autheur du mal meſmes, dont dit le prouerbe, que la malice s'eſt elle meſme fait et couſu vne robe : c'eſt l'excuſe, la robe faite de fueilles de figuier des premiers fautiers, qui ſe couurirẽt et de parole et de fait, mais 12. *De la confeſſion & excuſe.*

c'eſtoit d'vn ſac moüille. Nous deurions donc apprendre à nous accuſer, dire, & cõfeſſer hardiment toutes nos actions & penſees : car outre que ce ſeroit vne belle & genereuſe franchiſe, ce ſeroit vn moyen de ne rien faire ni penſer, qui ne fuſt honneſte & publiable. Car qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit auſſi à ne rien faire de ce qu'õ eſt contraint de cacher. Mais, au rebours chacun eſt ſecret & diſcret en la confeſſion, & l'on ne l'eſt en l'action : la hardieſſe de faillir, eſt aucunement compenſee & bridee, par la hardieſſe de confeſſer : s'il eſt laid de faire quelque choſe, il eſt encores autant ou plus laid de ne l'oſer aduoüer. Pluſieurs grands & ſaincts, comme ſainct Auguſtin, Origene, Hippocrates, ont publié les erreurs de leurs opinions: il faut auſſi le faire de ſes mœurs. Pour les vouloir cacher l'on tombe ſouuent en plus grand mal, comme celuy qui nia ſolemnellement auoir paillardé, penſant ſauuer le plus par le moins, car au rebours il encherit ſon marche, ſi ce ne fut en pis (car peut eſtre mentir publiquement eſt pire que ſimplement paillarder) au moins ce fut en multiplication: ce ne fut par election de vice, mais addition.

AVOIR VN BVIET TRAIN DE VIE certain. Second fondement de ſageſſe.

CHAP. IV.

APres ce premier fondement de vraye & interne preud'hommie, vient comme vn ſecond fondemẽt preallable, & neceſſaire pour bien regler ſa vie, qui eſt ſe dreſſer & former à vn certain & aſſeure train de viure, prendre vne vacation à laquelle on ſoit propre : C'eſt à dire que ſon naturel particulier (ſuyuant touſiours la nature vniuer-

ſelle, ſa grande & generalle maiſtreſſe & regente, comme porte le precedent & fondamental aduis) s'accommode, & s'appliquer volontiers. La ſageſſe eſt vn maniement doux & reglé de noſtre ame, ſe conduiſant auec meſure & perfection, & giſt en vne egalité de vie & mœurs. *Perfecta virtus æqualitas ac tenor vitæ per omnia conſonans ſibi.*

C'eſt donc vn affaire de grand poids, que ce chois auquel on ſe porte bien diuerſement, & où l'on ſe trouue bien empeſché, pour tãt de diuerſes conſiderations, qui nous tirent en diuerſes parts, & qui ſouuent ſe heurtent & s'entr'empeſchent. Les vns y ſont heureux, leſquels par vne grande bonté & felicité de nature, ont bien toſt & facilement ſceu choiſir, ou par vn[illegible] bon-heur, ſans grande deliberation, ſe trouuent comme tous portez dedans le train meilleur pour eux, tellement que la fortune a choiſi pour eux, & les y a menez, ou bien par la main amie & prouidente d'autruy y ont eſté guidez & conduits. 2. *Choſe difficile où l'on ſe porte diuerſement.*

Les autres au contraire mal-heureux, leſquels ayans failly dés l'entrée, & n'ayant eu l'eſprit ou l'induſtrie de ſe cognoiſtre & raduiſer de bonne heure, pour tout doucement retirer leur eſpingle du ieu, ſe trouuent tellement engagez, qu'ils ne s'en peuuent plus deſdire, & ſont contraints de mener vne vie pleine d'incommoditez & de repentirs.

Mais auſſi vient-il ſouuent du deffaut grand de celuy qui en delibere, qui eſt ou de ne ſe cognoiſtre pas bien, & trop preſumer de ſoy: dont il aduient qu'il faut en quitter honteuſement ce que l'on a entreprins, ou ſupporter beaucoup de peine & de tourment en s'y voulant opiniaſtrer. Il ſe faut ſou-

uenir que pour leuer vn fardeau, il faut auoir plus de force que le fardeau, autremẽt l'on eſt contraint, ou de le laiſſer ou de ſuccomber deſſous : l'homme ſage ne ſe charge iamais de plus d'affaires, qu'il ne peut executer : ou de ne ſe pouuoir arreſter à quelque choſe, mais changer de iour à autre, cõme font ceux à qui rien ne plaiſt & ne ſatisfait, que ce qu'ils n'ont pas, tout leur fait mal au cœur & les meſcontẽte, auſſi bien le loiſir que les affaires, le cõmander que l'obeyr : Telles gens viuent miſerablement & ſans repos, comme gens contraints : Ceux-là auſſi ne ſe peuuent tenir coy, ne ceſſent d'aller & venir ſans aucun deſſein, font des empeſchez & ne font rien: les actions d'vn ſage hõme tendent touſiours à quelque fin certaine : *[illegible]um putavnum hominem agere, præter ſapientem nemo vnum agit, multiformes ſumus.* Mais la pluſpart n'en delibere point ny n'en cõſulte, l'on ſe laiſſe mener cõme buſles, où emporter au temps, compagnie, occaſion, & ne ſçauroit dire pourquoy il eſt pluſtoſt de ceſte vacation que d'vne autre, ſinon que ſon pere en eſtoit ou bien que ſans y penſer il s'y eſt trouué tout porté, & y a continué, tellement que comme il n'a bien conſideré l'entrée, il n'en ſçauroit auſſi trouuer l'iſſuë, *pauci ſunt qui conſilio ſe ſuáque diſponant, cæteri eorum more qui fluminibus innatant, non eunt ſed feruntur.*

3. *Conſeil en cét affaire.*

Or pour ſe bien porter en cecy, bien choiſir, & puis bien s'en acquiter, il faut ſçauoir deux choſes & deux naturels: le ſien, ſa cõplexion, ſa portée & capacité, ſon tẽperament, en quoy l'on excelle & l'on eſt foible, à quoy propre & à quoy inepte. Car aller contre ſon naturel, c'eſt tenter Dieu, cracher contre le ciel, ſe tailler de la beſogne pour ne la

pouuoir faire, *nec quidquã ſequi quod aſſequi nequeas*, & s'expoſer à riſee & moquerie. Puis celuy des affaires, c'eſt à dire de l'eſtat, profeſſion, & genre de vie qu'il ſe propoſe, il y en a auquel les affaires ſont grands & peſans, autres où ſont dangereux, autres où les affaires ne ſont pas ſi grands, mais ils ſont meſlez & pleins d'embarraſſemens, & qui trainent apres ſoy pluſieurs autres affaires, ces charges trauaillent fort l'eſprit. Chaſque profeſſion requiert plus ſpecialement vne certaine faculté de l'ame, l'vne l'entendement, l'autre l'imagination, l'autre la memoire. Or pour cognoiſtre ces deux naturels, le ſien & celuy de la profeſſion & train de vie, ce qui a eſté dit des temperamens diuers, des parties & facultez internes y ſeruira beaucoup. Ayant ſceu ces deux naturels, les faut confronter enſemble, pour voir s'ils ſe pourront bien ioindre & durer enſemble, car il faut qu'ils s'accordent, ſi l'on a à conteſter auec ſon naturel, & le forcer pour le ſeruice & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours, ſi pour ſuiure ſon naturel ſoit de gré & volonté, ou que par force & inſenſiblement il nous entraine, l'on vient à faillir ou heurter ſon deuoir, quel deſordre? Où ſera l'equabilité? la biẽ-ſeance? *ſi quicquam decorũ, nihil profectò magis quàm æquabilitas vitæ vniuerſæ, & ſingularum actionum, quam conſeruare non poſſis: ſi aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce ſont cõptes de penſer durer & faire choſe qui vaille, & qui aye grace, ſi le naturel n'y eſt. *Tu nihil inuita dices faciéſue Minerua: Id quemque decet quod eſt ſuum maxime: Sic eſt faciendum vt contra naturam vniuerſam nil contendimus, ea ſeruata propriam ſequamur.* *Lib. 1. ch. 7.*

Que s'il aduient que par malheur, imprudence,

ou autrement l'on se trouue engagé en vne vacatiõ, & train de vie penible & incommode, & que l'on ne s'en puisse plus desdire: ce sera office de prudence & sagesse, de se resoudre à la supporter, l'addoucir, & l'accommoder à soy tant que l'on peut, faisant comme au ieu de hazard, selon le conseil de Platon, auquel si le dé ou la carte a mal dit, l'on prend patience, & tasche l'on de rabiller le mauuais sort, & comme les abeilles qui du Thim herbe aspre & seiche, font le miel doux, & comme dit le Prouerbe, faire de necessité vertu.

ETVDIER A LA VRAYE PIETÉ.

Premier office de sagesse.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens iettez, il est temps de bastir & dresser des regles de sagesse : dont la premiere & plus noble regarde la religion & seruice de Dieu. La pieté tiẽt le premier lieu au rang de nos deuoirs, & est chose de tres-grãd poids, en laquelle il est dangereux & tres-facile de se mesconter & faillir. Il est besoin d'auoir aduis, & sçauoir comment celuy qui estudie à la sagesse, s'y doit gouuerner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu discouru de l'estat & succez des religions au monde, remettant le surplus à ce que i'en ay dit en mes trois veritez.

1. *Diuersité des religiõs.*

C'est premierement chose effroyable, de la grãde diuersité des religions, qui a esté & est au monde, & encores plus de l'estrãgeté d'aucuns si fantasque & exorbitante que c'est merueille que l'entendement humain aye peu estre si fort abesty & enyuré d'impostures : Car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas, qui n'aye esté deïfié en quelque lieu, &

qui n'aye trouué place pour y eſtre adoré.

Elles conuiennent toutes en pluſieurs choſes, i'entens quant à la monſtre & à ce qu'elles alleguent tout haut, en quoy le diable eſt ſinge de Dieu, & la fauſſeté quelquefois plus ſpecieuſe & plauſible que la verité. Premierement elles ont prins naiſſance preſque en meſme climat & air : la Paleſtine & l'Arabie qui ſe touchent : (i'entens les plus celebres & fameuſes maiſtreſſes des autres) elles ont leurs principes & fondemens preſque pareils, la creance d'vn Dieu autheur de toutes choſes, de ſa prouidence & amour enuers le genre humain, immortalité de l'ame, loyer aux bons, chaſtiement aux meſchans apres ceſte vie, incertaine profeſſion externe de prier, inuoquer, honorer, & ſeruir Dieu. Pour ſe faire valoir & receuoir, elles alleguent & fourniſſent, ſoit de fait et en verité, comme les vrayes, ou par impoſture & beau ſemblant des Reuelatiõs, Apparitions, Propheties, Miracles, Prodiges, ſacrez Myſteres, Saints. Toutes ont leur origine & commencement, petit, foible, humble, mais peu à peu par vne ſuitte & acclamation contagieuſe des peuples, auec des fictions miſes en auant ont prins pied, & ſe ſont authoriſez, tellement que toutes ſont tenuës auec affirmation & deuotion, voire les plus abſurdes. Toutes tiennent & enſeignent que Dieu s'appaiſe, ſe fleſchit et gaigne par prieres, preſens, vœux et promeſſes, feſtes, encens. Toutes croyent que le principal et plus plaiſant ſeruice à Dieu et puiſſant moyen de l'appaiſer, et pratiquer ſa bonne grace, c'eſt ſe donner de la peine ſe tailler, impoſer, et charger de force beſongne difficile et douloureuſe, teſmoin par tout le monde et en tou-

2. *Qui toutes conuiennent en pluſieurs principes.*

tes les religions, & encores plus aux fauſſes qu'aux vrayes, au Mahumetiſme qu'au Chriſtianiſme, tant d'ordres, compagnies, hermitages, & confrairies deſtinées à certains & diuers exercices, fort penibles & de profeſſion eſtroitte, iuſques à ſe deſchirer & decoupper leurs corps, & penſent par là meriter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ces afflictions & tourmens comme eux, & tous les iours s'en dreſſent de nouuelles, & iamais la nature humaine ne ceſſera, & ne verra la fin d'inuenter des moyens de ſe donner de la peine & du tourment, ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaiſir, & ſe plaiſt au tourment & deffaite de ſes creatures, laquelle opinion eſt fondamentale des ſacrifices, qui ont eſté vniuerſels par tout le monde, auant la naiſſance de la Chreſtienté, & exercez non ſeulement ſur les beſtes innocentes, que l'on maſſacroit auec effuſion de leur ſang, pour vn precieux preſent à la diuinité, mais (choſe eſtrange de l'yureſſe du genre humain) ſur les enfans, petits, innocens, & les hommes faits, tant criminels, que gens de bien : couſtume pratiquée auec grande religion par toutes nations : Getes, qui entre autres ceremonies & ſacrifices, depeſchent vers leur Dieu Zamolxis, de cinq en cinq ans, vn homme d'entre eux pour le requerir des choſes neceſſaires. Et pource qu'il faut que ce ſoit vn qui meure tout à l'inſtãt, & qu'ils l'expoſent à la mort d'vne certaine façon douteuſe, qui eſt de le lancer ſur les pointes de trois iauelines droites, il aduiẽt qu'ils en depeſchent pluſieurs de rang, iuſques à ce qu'il aduienne vn, qui s'enferre en lieu mortel, & expire ſoudain, eſtimãt ceſtuy-là eſtre propre & fauoriſé, les autres

tion : Perſes, teſmoin le fait d'Ameſtris, mere de Xerxes, qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux, des meilleures maiſons, ſelon la religion du pays: Anciens Gaulois, Carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, preſens peres & meres : Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, en faiſant foüetter des ieunes garçons en ſa faueur, ſouuent iuſques à la mort: Grecs, teſmoin le ſacrifice d'Iphigenia : Romains, teſmoins les deux Decies : *quæ fuit tanta iniquitas deorum vt placari pop. Rom. non poſſent, ni tales viri occidiſſent :* Mahumetans, qui ſe balaffrent le viſage, l'eſtomach, les membres, pour gratifier leur Prophete : Les Indes nouuelles Orientales & Occidentales : & au Themiſtitan cimentans leurs idoles de ſang d'enfans. Quelle alienation de ſens, penſer flatter la diuinité par inhumanité, payer la bonté diuine par noſtre affliction, & ſatisfaire à ſa iuſtice par cruauté? *Iam inſana ſunt vt nemo fuerit dubitaturus furere eos, ſi cum paucioribus furerent.* Iuſtice donc affamée de ſang humain, ſang innocent tiré & reſpandu auec tant de douleurs & tourmens : *Vt ſic dij placentur, quemadmodum ne homines quidem ſæuiunt.* D'où peut venir ceſte opinion & creance, que Dieu prend plaiſir au tourment, & en la deffaite de ſes œuures & de l'humaine nature ? ſuiuant ceſte opinion, de quel naturel doit eſtre Dieu ? mais tout cela a eſté aboly par le Chriſtianiſme, comme a eſté dit cy deſſus.

Elles ont auſſi leurs differences, leurs articles particuliers et ſeparez, par leſquels elles ſe diſtinguent entre elles, et chacune ſe prefere aux autres, et ſe confie d'eſtre la meilleure, et plus vraye que les au- 3. *Et different.*

tres, et s'entrereprochent auſſi les vnes aux autres quelques choſes et par là s'entrecondamnent & reiettent.

4. *La chreſtienne ſur touſes.* Mais l'on n'eſt point en doute ni en peine de ſçauoir quelle eſt la vraye, ayant la Chreſtienne tãt d'auantages & de priuileges ſi hauts & ſi authentiques par deſſus les autres, & priuatiuemẽt d'icelles. C'eſt le ſubiet de ma ſecõde verité, où eſt monſtré combien toutes les autres demeurent au deſſous d'elle.

5. *Les dernieres ſe font ſur les precedentes.* Or comme elles naiſſent l'vne apres l'autre, la plus ieune baſtit touſiours ſur ſon aiſnée, et prochaine precedente, laquelle elle n'improuue, ni ne cõdamne de fonds en comble, autrement elle ne ſeroit pas ouye, et ne pourroit prendre pied : mais ſeulement l'accuſe ou d'imperfection, ou de ſon terme finy, et qu'à ceſte occaſion elle viẽt pour luy ſucceder et la parfaire, et ainſi la ruine peu à peu, et s'enrichit de ſes deſpoüilles, cõme la Iudaïque qui a retenu pluſieurs choſes de la gẽtile Egyptienne ſon aiſnée, ne pouuant ce peuple Hebreu eſtre ſi toſt ſeuré et netoyé de ſes couſtumes : la Chreſtienne baſtie ſur les veritez et promeſſes de la Iudaïque : la Mahumetane ſur toutes les deux, retenãt preſque toutes les veritez de Ieſus Chriſt, ſauf la premiere qui eſt ſa diuinité, tellemẽt que pour ſauter du Iudaïſme au Mahumetiſme, il faut paſſer par le Chriſtianiſme, et ſe ſont troquez des Mahumetans qui ſe ſont expoſez aux tourmens pour ſouſtenir les veritez Chreſtiennes, comme vn Chreſtien feroit pour ſouſtenir les veritez du vieil Teſtament, mais les vieilles et aiſnées condamnent tout à fait et entierement les ieunes et les tiennent pour ennemies capitales.

6. *Toutes* Toutes les religions ont cela, qu'elles ſont eſtranges

ges & horribles au ſens commun, car elles propoſent & ſont baſties & cõpoſees de pieces, deſquelles les vnes ſemblent au iugement humain baſſes, indignes & meſſeantes, dont l'eſprit vn peu fort & vigoureux s'en moque: ou bien trop hautes, eſclatantes, miraculeuſes, & miſterieuſes, où il ne peut rien cognoiſtre, dont il s'en offenſe. Or l'eſprit humain n'eſt capable que des choſes mediocres, meſpriſe & deſdaigne les petites, s'eſtonne & ſe tranſit des grandes: dont n'eſt de merueille s'il ſe rend difficile à receuoir du premier coup toute religiõ, où n'y a rien de mediocre & de commun, & faut qu'il y ſoit induit par quelque occaſion: Car s'il eſt fort il la deſdaigne, & l'a en riſee: s'il eſt foible & ſuperſtieux il s'en eſtonne & s'en ſcandaliſe: *Predicamus Ieſum Crucifixum, Iudæis ſcandalũ, gentibus ſtultitiam.* D'où aduient qu'il y a tant de meſcroyans, & irreligieux, pource qu'ils cõſultent & eſcoutent trop leur propre iugement: voulans examiner & iuger des affaires de la religion, ſelon leur portee & capacité, & la traitter par leurs outils propres & naturels. Il faut eſtre ſimple, obeyſſant, & debonnaire pour eſtre propre à receuoir religion, croire & ſe maintenir ſous les loix, par reuerence & obeyſſance, aſſuiettir ſon iugement & ſe laiſſer mener & conduire à l'authorité publique: *Captiuantes intellectum ad obſequium fidei.*

ſont eſtranges à la nature.

Mais eſtoit requis d'ainſi proceder, autrement la religiõ ne ſeroit pas en reſpect & en admiration, comme elle doit: or il faut que cõme difficilement, auſſi authentiquement & reuerемment, elle ſoit receuë & iuree: ſi elle eſtoit du gouſt humain & naturel ſans eſtrangeté, elle ſeroit bien plus facile-

6. *Et c'eſt aucunement ſon.*

ment, mais moins reuerenmment prinſe.

Or eſtans les religions & creances telles que dit eſt, eſtranges aux ſens communs, ſurpaſſantes de bien loin toute la portee & intelligence humaine, elles ne doiuent, ny ne peuuent eſtre prinſes, ny loger chez nous, par moyens naturels & humains (autrement tant de grandes ames, rares & excellentes qu'il y a eu, y fuſſent arriuees) mais il faut qu'elles ſoient apportees et baillees par reuelation extraordinaire et celeſte, prinſes et receuës par inſpiration diuine, et comme venant du ciel. Ainſi auſſi diſent tous qu'ils la tiennent, et la croyent, et tous vſent de ce iargon, que non des hommes, ny d'aucune creature, ains de Dieu.

7. *Parquoi ne doiuẽt eſtre prinſes humainement.*

Mais à dire vray ſans rien flatter ny deſguiſer, il n'en eſt rien. Elles ſont, quoy qu'on diſe, tenuës par mains et moyens humains, ce qui eſt vray en tout ſens des fauſſes religions, n'eſtãs que pures inuentions humaines ou diaboliques: les vrayes, comme elles ont vn autre reſſort, auſſi ſont-elles & receuës & tenuës d'vne autre main, toutefois il faut diſtinguer. Quant à la reception, la premiere & generale publication & inſtallatiõ d'icelles a eſté *Domino cooperante, ſermonem confirmante ſequentibus ſignis*, diuine & miracleuſe, la particuliere reception ſe fait bien tous les iours par voye, mains & moyens humains, la nation, le pays, le lieu donne la religion: l'on eſt de celle que le lieu & la compagnie où l'on eſt né, tient: l'on eſt circoncis, baptizé, Iuif & Chreſtien auant que l'on ſçache que l'on eſt homme: la religion n'eſt pas de noſtre choix & election, l'homme ſans ſon ſçeu eſt fait Iuif ou Chreſtien, à cauſe qu'il eſt né dedans la Iuifuerie ou Chreſtienté, que s'il

8. *Toutesfois elles ſont.*

fuſt né aillieurs dedans la Gentilité ou le Mahumetiſme, il fuſt eſté de meſmes, Gentil, ou Mahumetain. Quant à l'obſeruance les vrays & bons profeſſeurs d'icelles, outre la profeſſion externe qui eſt commune à tous, voire & aux meſcroyans, ont le don de Dieu, le teſmoignage du S. Eſprit au dedans, mais c'eſt choſe qui n'eſt pas commune ny ordinaire, quelque belle mine que l'on tienne, teſmoin la vie & les mœurs ſi mal accordátes auec la creance, teſmoin que pour occaſions humaines & bien legeres, l'on va cõtre la teneur de la religion. Si elle tenoit & eſtoit plantee par vne attache diuine, choſe du monde ne nous en pourroit esbranler, telle attache ne ſe romproit pas ſi aiſément: s'il y auoit de la touche & du rayon de la diuinité, il paroiſtroit par tout, & l'on produiroit des effets qui s'en ſentiroient, & ſeroient miraculeux, comme a dit la verité. Si vous auiez vne ſeule goutte de foy, vous remueriez les montagnes. Mais quelle proportion ny conuenance entre la perſuaſion de l'immortalité de l'ame, & d'vne future recõpenſe ſi glorieuſe & heureuſe, ou ſi malheureuſe & angoiſſeuſe, & la vie que l'on mene? La ſeule apprehẽſion des choſes que l'on doit croire ſi fermement, feroit eſgarer & perdre le ſens: la ſeule apprehenſion & crainte de mourir par iuſtice, & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & faſcheux, a fait perdre le ſens à pluſieurs, & les a iettez à des parties bien eſtranges: & qu'eſt-ce là au prix de ce que la religion enſeigne de l'aduenir? Mais ſeroit-il poſſible de croire en verité, eſperer celle immortalité bien heureuſe, & craindre la mort paſſage neceſſaire à icelle? craindre & apprehender celle puni-

Pour ſçauoir quelle eſt la vraye pieté, il faut premierement la ſeparer de la fauſſe, feinte & contrefaite, afin de n'equiuoquer comme la pluſpart du monde fait. Il n'y a rien qui face plus belle mine, & prenne plus de peine à reſſemblet à la vraye pieté & religion, mais qui luy ſoit plus contraire & ennemie, que la ſuperſtition: comme le loup qui ne reſſemble pas trop mal le chien, mais eſt d'vn eſprit & humeur tout contraire: & le flatteur qui contrefait le zelé amy, & n'eſt rien moins, & la fauſſe monnoye plus parée que la vraye. *Gens ſuperſtitioni obnoxia, religionibus aduerſa.* Et eſt auſſi enuieuſe & ialouſe, cõme l'amoureuſe adultere, qui par ſes petites mignardiſes, fait ſemblãt de porter plus d'affection, & ſe ſoucier plus du mary, que la vraye eſpouſe, laquelle elle veut rendre odieuſe. Or les notables differences des deux, ſont que la religion aime & honore Dieu, met l'hõme en paix & en repos, & loge en vne ame libre, franche & genereuſe, la ſuperſtitiõ trouble & effarouche l'homme, & iniurie Dieu, apprenant à le craindre auec horreur & effroy, ſe cacher & s'enfuyr de luy s'il eſtoit poſſible, c'eſt maladie d'ame foible, vile & peureuſe. *Superſtitio error inſanus, amandos timet, quos colit violat: morbus puſilli animi, qui ſuperſtitione imbutus eſt, quietus eſſe nuſquam poteſt. Varro ait Deum à religioſo vereri, à ſuperſtitioſo timeri.* Parlons de tous les deux à part.

9. *Diſtinction entre la vraye & fauſſe religion.*

Tacit.

Auguſt.

Le ſuperſtitieux ne laiſſe viure en paix ny Dieu, ny les hommes; il apprehende Dieu chagrin, deſpiteux, difficile à contenter, facile à ſe courroucer, long à s'appaiſer, examinant nos actions à la façon humaine d'vn iuge bien ſeuere, eſpiant & nous guettant au pas; ce qu'il teſmoigne aſſez par ſes fa-

10. *Superſtition deſcrite.*

çons de le ſeruir, qui eſt tout de meſmes. Il tremble de peur, il ne peut bien ſe fier ny s'aſſeurer, craignant n'auoir iamais aſſez bien-fait, & auoir obmis quelque choſe, pour laquelle obmiſſion, tout peut eſtre ne vaudra rien; il doute ſi Dieu eſt bien content, ſe met en peine de le flatter pour l'appaiſer & le gagner, l'importune de prieres, vœux, offrandes, ſe feint des miracles, aiſement croit & reçoit les ſuppoſez par autre, prend pour ſoy, & interprete toutes choſes encores que purement naturelles, comme expreſſément faites & enuoyees de Dieu, mord & court à tout ce que l'on dit, comme vn hõme fort ſoucieux, *duo ſuperſtitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'eſt-ce tout cela, ſinon en ſe donnant force peine, vilement ſordidement, & indignement agit auec Dieu, & plus mecaniquement que l'on ne feroit auec vn homme d'honneur? Generalement toute ſuperſtition & faute en religion, vient de ce que l'on n'eſtime pas aſſez Dieu, nous le rappellons & rauallons à nous, nous iugeons de luy ſelon nous; nous l'affublons de nos humeurs: quel blaſpheme!

II. *Eſt naturelle.*

Or ce vice & maladie nous eſt quaſi comme naturelle, & y auons tous quelque inclination. Plutarque deſplore l'infirmité humaine, qui ne ſçait iamais tenir meſure, & demeurer ferme ſur ſes pieds: car elle panche & degenere ou en ſuperſtition & vanité, ou en meſpris & nonchalance des choſes diuines. Nous reſſemblons au mal aduiſé mary, coiffé de quelque vilaine ruſee, auec laquelle il fait plus, à cauſe de ſes mignotiſes & artifices, qu'auec ſon honneſte eſpouſe, qui l'honore & le ſert auec vne pudeur ſimple & naïfue: ainſi nous

plaiſt plus la ſuperſtition, que la religion.

Elle eſt auſſi populaire, vient de foibleſſe d'ame, d'ignorance ou meſcognoiſſance de Dieu bien groſſiere ; dont elle ſe trouue plus volontiers aux enfans, femmes, vieillards, malades, aſſaillis & battus de quelque violent accident, bref aux barbares. *Inclinant natura ad ſuperſtitionem barbari.* C'eſt d'elle donc, & non de la vraye religion, qu'il eſt vray, ce que l'on dit apres Platon, que la foibleſſe & laſcheté des hõmes, a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes, & vieillards ſeroient plus ſuſceptibles de Religion, plus ſcrupleux & deuotieux : ce ſeroit faire tort à la vraye religion, que luy donner vne ſi chetiue cauſe & origine. 21. *Populaire.* *Plutar. in Sertorio.*

Outre ces ſemences & inclinations naturelles à la ſuperſtition, pluſieurs luy tiennent la main, & la fauoriſent pour le gain & profit grand qu'ils en tirent. Les grands auſſi & puiſſans, encores qu'ils ſçachent ce qui en eſt, ne la veulent troubler ny empeſcher, ſçachant que c'eſt vn outil tres-propre pour mener vn peuple ; d'où il aduient que non ſeulement ils fomentent & reſchauffent celle qui eſt deſia en nature, mais encores quand il eſt beſoin, ils en forgent & inuentent de nouuelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla, & autres, *qui faciunt animos humiles formidine diuum, depreſſoſque premunt ad terram. Nullares multitudinem efficacius regit quam ſuperſtitio.* 13. *Nourrie & ſouſtenuë par raiſon humaine.* *Curtius.*

Or quittans ceſte orde & vilaine ſuperſtition, (que ie veux eſtre abominee par celuy que ie deſire icy duire & inſtruire à la ſageſſe) apprenons & guidons nous à la vraye religion & pieté, de laquelle ie veux donner icy quelques traicts & pourtraicts, 14. *Entree au propos de la vraye religion.*

comme petites lumieres. Mais auant y entrer ie veux dire cecy en general, & comme par preface, que de tant de diuerſes religions & manieres de ſeruir Dieu, qui ſont ou peuuent eſtre au monde, telles ſemblent eſtre plus nobles, & auoir plus d'apparence de verité, leſquelles ſans grande operation externe & corporelle, retiennent l'ame au dedans, & l'eſleuent par pure contemplation, à admirer & adorer la grandeur & maieſté immenſe de la premiere cauſe de toutes choſes, & l'eſtre des eſtres, ſans grande declaration ou determination d'icelle, ou preſcription de ſon ſeruice : ains la recognoiſſent indefiniment eſtre la bonté, perfection, & infinité du tout incomprehenſible, & incognoiſſable, comme enſeignent les Pythagoriciens & plus inſignes Philoſophes. C'eſt s'approcher de la religion des Anges, & bien pratiquer le mot du fils de Dieu, adorer en eſprit & verité, & que Dieu demande tels adorateurs comme les meilleurs. En l'autre bout & extremité ſont ceux qui veulent auoir vne Deité viſible & perceptible par les ſens, auquel erreur vilan & groſſier a trempé preſque tout le monde, & Iſraël au deſert ſe faiſant vn veau: & de ceux là, ceux qui ont choiſi le Soleil pour Dieu ſemblent auoir plus de raiſon que tous autres, à cauſe de ſa grandeur, beauté, vertu eſclatante & incogneuë, & certes digne, voire qui force tout le monde en admiration & reuerence de ſoy : l'œil ne voit rien de pareil en l'vniuers, ni d'approchant, il eſt vn, ſeul, & ſans compagnon. La Chreſtienté comme au milieu a bien le tout temperé, le ſenſible & externe auec l'inſenſible & interne, ſeruant Dieu d'eſprit & de corps, & s'accommodant aux grands

Iean 4. 24.

& aux petits, dont eſt mieux eſtablié & plus durable. Mais en icelle meſme, comme il y a diuerſité & des degrez d'ames, de ſuffiſance & capacité, de grace diuine, auſſi y a-il de maniere de ſeruir Dieu. Les plus releuez & parfaits tirent plus à la premiere maniere plus ſpirituelle & contemplatiue, & moins externes, les moindres & imparfaits, *quaſi ſub pedagogo*, demeurét en l'autre de laict externe & populaire.

La religion eſt en la cognoiſſance de Dieu, & de ſoy-meſme. (car c'eſt vne action relatiue entre les deux) ſon office eſt d'eſleuer Dieu au plus haut de tout ſon effort, & baiſſer l'homme au plus bas, l'abbatre comme perdu, & puis luy fournir des moyens de ſe releuer, luy faire ſentir ſa miſere & ſon rien, afin qu'en Dieu ſeul, il mette ſa confiance & ſon tout. 15. *Deſcriptions diuerſes de religion.*

L'office de religion eſt nous lier auec l'autheur & principe de tout bien, reünir & conſolider l'homme à ſa premiere cauſe, comme à ſa racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché, il ſe conſerue à ſa perfection: au contraire quand il s'en ſepare, il ſeiche auſſi toſt ſur le pied. 16.

La fin & l'effect de la religion eſt de rendre fidellement tout l'honneur & la gloire à Dieu: & tout le profit à l'homme: tous biens reuiennent à ces deux choſes. Le profit qui eſt vn amendement & vn bien eſſentiel & interne, eſt deu à l'hõme vuide, neceſſiteux, & de tous poincts miſerable: la gloire, qui eſt vn ornement acceſſoire & externe, eſt deu à Dieu ſeul, qui eſt la perfection & la plenitude de tous biens, auquel rien ne peut eſtre adiouſté: *Gloria in excelſis Deo, & in terra pax hominibus.* 17.

Suiuant ce deſſus noſtre inſtruction à la pieté, eſt 18.

Instruction à pieté. premierement d'apprendre à cognoiſtre Dieu : car de la cognoiſſance des choſes procede l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premierement que nous croyons qu'il eſt, qu'il a creé le monde par ſa puiſſance, bonté, ſageſſe, que par elle meſme il le gouuerne ; que ſa prouidence veille ſur toutes choſes, voire les plus petites, que tout ce qu'il nous enuoye eſt pour noſtre bien, & que noſtre mal ne vient que de nous. Si nous eſtimions maux les fortunes qu'il nous enuoye, nous blaſphemerions contre luy, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & hayſſons qui nous fait mal. Il nous faut donc reſoudre de luy obeyr & prendre en gré tout ce qui vient de ſa main, nous commettre & ſoubmettre à luy.

19. *Honorer* Il faut puis apres l'honorer; la plus belle & ſainte façon de ce faire, eſt premierement de leuer nos eſprits de toute charnelle, terrienne, & corruptible imagination ; & par les plus chaſtes, hautes, & ſainctes conceptions, nous exercer en la contemplation de la diuinité : & apres que nous l'aurons orné de tous les noms & loüanges les plus magnifiques & excellens, que noſtre eſprit ſe peut imaginer, nous recognoiſſons que nous ne luy auons encores rien preſenté digne de luy : mais que la faute eſt en noſtre impuiſſance & foibleſſe, qui ne peut rien conceuoir de plus haut, Dieu eſt le dernier effort de noſtre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée ſuyuant ſa capacité, & pour mieux dire, Dieu eſt infiniment par deſſus tous nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis apres le ſeruir de cœur & d'eſprit,

c'eſt le ſeruice qui reſpond à ſon naturel : *Deus ſpiritus eſt: Si Deus eſt animus ſit tibi pura mente colendus*: c'eſt celuy qu'il demande, & qui luy agrée: *pater tales quærit adoratores*: l'offrande plaisãte à ſa Maieſté, c'eſt vn cœur net, franc, & humilié : *Sacrificium Deo Spiritus*, vne ame & vne vie innocente : *optimus animus, pulcherrimus Dei cultus, religioſiſſimus cultus imitari : vnicus Dei cultus non eſſe malum* : l'homme ſage eſt vn vray Sacrificateur du grand Dieu, ſon eſprit eſt ſon temple, ſon ame en eſt ſon image, ſes affections ſont les offrandes, ſon plus grand & ſolemnel ſacrifice, c'eſt l'imiter, le ſeruir, & l'implorer: c'eſt au grand à donner & au petit à demander, *Beatius dare quam accipere.*

20. *Seruir d'eſprit.* *Senec. Lactan. Merc. Triſm.*

Ne faut toutesfois meſpriſer & deſdaigner le ſeruice exterieur & public, auquel il ſe faut trouuer, & aſſiſter auec les autres, & obſeruer les ceremonies ordõnées & accouſtumées auec moderation, ſans vanité, ſans ambition, ou hypocriſie, ſans luxe ny auarice, & touſiours auec ceſte penſee, que Dieu veut eſtre ſerui d'eſprit, & que ce qui ſe fait au dehors eſt plus pour nous que pour Dieu, pour l'vnité & edification humaine, que pour la verité diuine, *quæ potius ad morem quam ad rem pertinet.*

21. *Decorps*

Nos vœux & prieres à Dieu doiuent eſtre toutes reglées & ſubiettes à ſa volonté, nous ne deuons rien deſirer ny demander que ſuyuant ce qu'il a ordonné, ayant touſiours pour noſtre refrain, *fiat voluntas tua.* Demander choſe contre ſa prouidence, eſt voloir corrompre le iuge, & gouuerneur du monde, le penſer flatter & gaigner par preſens & promeſſes, c'eſt l'iniurier : Dieu ne deſire pas nos biens, auſſi n'en auons nous point à vray dire

22. *Le prier.*

tout eſt à luy, *non accipiam de domo tua vitulos*, &c. *meus eſt enim orbis terræ & plenitudo eius*, mais ſeulement que nous nous rendions dignes des ſiens : & ne demande pas que nous luy donnions : mais que nous luy demandions, & prenions : en quoy nous l'honorons. *Inuoca me in die tribulationis, eruam te, & honorificabis me.* Auſſi eſt-ce à luy à donner comme grand, & à l'homme petit & neceſſiteux à demander & à prendre : luy vouloir preſcrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, c'eſt s'expoſer à l'inconuenient de Midas, mais ce qu'il luy plaiſt & ſçait nous eſtre ſalutaire.

Bref il faut penſer, parler, & agir auec Dieu, comme tout le monde nous entendant, viure & conuerſer auec le monde, comme Dieu le voyant.

23. *Bien vſer de ſon nom.* Ce n'eſt pas reſpecter & honorer le nom de Dieu comme il faut, mais pluſtoſt le violer, que de le meſler en toutes nos actions & paroles, legerement & promiſcuëment, comme par exclamation, ou par couſtume, ou ſans y penſer, ou bien tumultuairement & en paſſant : il faut rarement et ſobrement mais ſerieuſement, auec pudeur, crainte, et reuerence parler de Dieu et de ſes œuures, et n'entreprendre iamais d'en iuger.

24. *Concluſion.* Voila ſommairement pour la pieté, laquelle doit eſtre en premiere recommandation, contemplant touſiours Dieu d'vne ame franche, alegre, & filiale, non effarouchée ni troublée, comme les ſuperſtitieux. Pour les particularitez tant de la creance qu'obſeruance, il faut tenir à la Chreſtienne, comme la vraye, plus riche, plus releuée, plus honorable à Dieu, profitable & conſolatiue à l'homme, ainſi qu'auons monſtré en noſtre ſecon-

de verité, & en icelle demeurant, il faut d'vne douce ſubmiſſion & obeyſſance s'en remettre & arreſter à ce que l'Egliſe Catholique a de tout tẽps vniuerſellement tenu & tient, ſans diſputer & s'embroüiller en nouueauté ou opinion triée & particuliere pour les raiſons deſduites en noſtre troiſiéme verité, ſpecialement és premier & dernier chapitre, qui ſuffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le liure.

25. *Aduis de bien conioindre la pieté & probité.*

Seulement ay-ie icy à donner vn aduis neceſſaire à celuy qui pretend à la ſageſſe, qui eſt de ne ſeparer la pieté de la vraye preud'hommie, de laquelle nous auons parlé cy deſſus, ſe contentant de l'vne: moins encores les confondre & meſler enſemble: ce ſont deux choſes bien diſtinctes, & qui ont leurs reſſorts diuers, que la pieté & probité, la religion & la preud'hommie la deuotion & la conſcience: ie les veux toutes deux ioinctes en celuy que i'inſtruis icy, comme auſſi l'vne ſans l'autre ne peut eſtre entiere & parfaite, mais non pas confuſes. Voicy deux eſcueils dont il ſe faut garder, et peu s'en ſauuent, les ſeparer ſe contentant de l'vne, les confondre et meſler, tellement que l'vne ſoit le reſſort de l'autre.

26. *De ceux qui ont la pieté ſans probité.*

Les premiers qui les ſeparent, et n'en ont qu'vne, ſont de deux ſortes, car les vns s'adonnent totalement au culte et ſeruice de Dieu, ne ſe ſouciant gueres de la vraye vertu et preud'hommie, de laquelle ils n'ont aucun gouſt, vice remarqué comme naturel aux Iuifs (rare ſuperſtitieuſe ſur toutes, et à cauſe de ce odieuſe à toutes) ſpecialement aux Scribes et Phariſiens, les plus religieux d'entr'eux, fort deſcrié par leurs Prophetes, et puis

Scribes & Phariſiens.

Mat. 15. & 22. par le Meſſie, qui leur reprochent, que de leur Temple & ceremonies ils en faiſoient vne cauerne de larrons, couuerture & excuſe de pluſieurs meſchancetez, leſquelles ils ne ſentoient, tãt ils eſtoient affublez & coiffez de ceſte deuotion externe, en laquelle mettans toute leur confiance, penſoient eſtre quittes de tout deuoir, voire s'en rendoient plus hardis à mal faire. Pluſieurs ſont touchez de cét eſprit feminin & populaire, attentifs du tout à ces petits exercices d'externe deuotion, qui pour cela n'en valent pas mieux, dont eſt venu le prouerbe *Ange en l'Egliſe, Diable en la maiſon* : Ils preſtent la mine & le dehors à Dieu, à la Phariſaïque, ſepulchres & mutailles blanchies, *populus hic labiis me honorat, cor eorum longe à me*, voire ils font pieté couuerture d'impieté, ils en font comme l'on dit, meſtier & marchandiſe, & alleguent leurs offices de deuotion, en attenuation ou compenſation de leurs vices & diſſolutions : les autres au rebours ne font eſtat que de la vertu & preud'hommie, ſe ſoucient peu de ce qui eſt de la Religion, faute d'aucuns Philoſophes, & qui ſe peut trouuer en des Atheiſtes.

De ceux qui ont la probité ſans pieté.

27. *Comparaiſon.* Ce ſont deux extrémitez vicieuſes : qui l'eſt plus ou moins, & ſçauoir qui vaut mieux, religion ou preud'hommie, ie ne veux traitter ceſte queſtion: ſeulement ie diray, pour les comparer hors de là en trois points, que la premiere eſt bien plus facile & aiſee, de plus grãde monſtre & parade, des eſprits ſimples & populaires: la ſeconde eſt d'exploit beaucoup plus difficile & laborieux, qui a moins de monſtre, & eſt des eſprits forts & genereux.

28. Ie viens aux autres qui ne different gueres de ces

premiers, qui ne ſe ſoucient que de Religion. Ils peruertiſſent tout ordre, & broüillent tout confondans la preud'hõmie, la Religion, la grace de Dieu (comme a eſté dit cy deſſus) dont ils n'ont n'y vraye preud'hommie, n'y vraye Religion, n'y par conſequent la grace de Dieu, cõme ils penſent, gens tant contens d'eux meſmes, & ſi prompts à cenſurer & condamner les autres, *qui confidunt in ſe & aſpernantur alios.* Ils penſent que la Religion ſoit vne generalité de tout bien & de toute vertu, que toutes vertus ſoient comprinſes en elle, & luy ſoient ſubalternes, dont ne recognoiſſent auec vertu n'y preud'hommie que celle qui ſe remuë par le reſſort de Religion. Or c'eſt au rebours, car la Religiõ qui eſt poſterieure, eſt vne vertu ſpeciale & particuliere, diſtincte de toutes les autres vertus, qui peut eſtre ſans elles & ſans probité, comme a eſté dit des Phariſiens, Religieux, & meſchans: & elles ſans Religion comme en pluſieurs Philoſophes, bons & vertueux, toutesfois irreligieux. Elle eſt auſſi, comme enſeigne toute la Theologie, vertu morale, humaine, piece appartenante à la Iuſtice, l'vne des 4. vertus Cardinales, laquelle nous enſeigne en general de rendre à chacun ce qui luy appartient, gardent à chacun ſon rang. Or Dieu eſtant par deſſus tous, l'autheur & maiſtre vniuerſel, il luy faut rendre tout ſouuerain honneur, ſeruice, obeyſſance, & c'eſt religion, ſubalterne & l'hypotheſe de iuſtice, qui eſt la Theſe vniuerſelle plus ancienne & naturelle. Ceux-cy veulent au rebours que l'on ſoit religieux auant preud'homme, & que la Religion qui s'acquiert & s'apprend de dehors, *ex auditu, quomodo credent ſine prædicante*, engendre la preud'hom-

Contre ceux qui confondent la pieté & probité.

Thom. p. 2. q 8.

mie, laquelle nous auons monſtré deuoir reſſortir de nature, Loy et lumiere que Dieu a mis au dedans de nous dés noſtre origine, c'eſt vn ordre renuersé. Ils veulent que l'on ſoit homme de bien, à cauſe qu'il y a vn Paradis et vn Enfer, dont s'ils ne craignoient Dieu, et d'eſtre damnez (car c'eſt ſouuent leur iargon) ils feroient de belles beſongnes. O chetiue et miſerable preud'hommie! Quel gré te faut-il ſçauoir de ce que tu fais? coüarde et laſche innocence, *quæ niſi metu non placet!* Tu te gardes d'eſtre meſchant, car tu n'oſes et crains d'eſtre battu : et deſia en cela es-tu meſchant, *oderunt peccare mali formidine pœnæ* Or ie veux que tu l'oſes, mais que tu ne vueilles quand bien tu n'en ſerois iamais tancé : ie veux que tu ſois homme de bien, quand bien tu ne deurois iamais aller en Paradis, mais pource que nature, la raiſon, c'eſt à dire Dieu le veut, pource que la Loy et la police generale du monde, d'où tu es vne piece, le requiert ainſi, et tu ne peux conſentir d'eſtre autre que tu n'ailles contre toy-meſme, ton eſtre, ta fin. Ie ne veux pas du tout reprouuer ny condamner ceſte preud'hommie acquiſe et cauſee par reſſort externe de recompenſe ou punition comme meſchante, car elle vaut beaucoup mieux que rien, eſt tres vtile pour reduire les meſchans, qu'il faut traitter comme vilains eſclaues à coups de baſton : mais ie la dy chetiue, accidentale, indigne du Sage noble & ſacré (auquel eſt requiſe vne bien plus haute, forte & genereuſe probité qu'au reſte du commun & prophane) & comme parle la Theologie, ſeruile, imparfaite, propres aux rudes & groſſiers encores commençans & apprentifs. Certes telle

preu-

Le vulgaire ignorant n'en recognoiſt qu'vn : ne croit pas que nous ayons affaire, n'y qu'il y aye de la difficulté & du contraſte auec la proſperité & la douce fortune en laquelle ils ſont ſi tranſportez de ioye, qu'ils ne ſçauent ce qu'ils font, & perſonne ne peut durer auec eux : & en afflictions ils ſont tous eſtonnez & abbatus, comme les malades qui ſont en angoiſſe, leſquelles ne peuuent endurer ny froid ny chaud. 2. *L'opiniõ & le fait du vulgaire.*

Les ſages recognoiſſent tous les deux, & imputent à meſme vice & folie, ne ſçauoir ſe commander en proſperité, & ne pouuoir porter les aduerſitez. Mais qui eſt le plus difficile & dangereux, il n'en ſont pas du tout d'accord : aucuns diſẽt l'aduerſité, à cauſe de ſon horreur & à ſa rigueur, *difficilius eſt triſtitiã ſuſtinere quàm à delectabilibus abſtinere: maius eſt difficilia perſtringere quàm læta moderatio.* Autres diſent la proſperité, laquelle par ſon tire & ſes mignardes douceurs, agit d'aguet, relaſche & r'amollit l'eſprit, & luy deſrobe inſenſiblement ſa trempe, ſa force & vigueur, comme Dalila fit à Samſon, tellement que pluſieurs durs, opiniaſtres, & inuincibles à l'aduerſité, ſe ſont laiſſez aller aux flatteries de la proſperité : *magni laboris eſt ferre proſperitatem: Segetem nimia ſternit vbertas, ſic moderata felicitas rumpit,* & puis l'afflictiõ incite meſmes nos ennemis à pitié, la proſperité eſmeut nos amis à enuie. Item en l'aduerſité ſe voyant tõbé & abandonné de tous, & que toute l'eſperance eſt reduite à ſoy-meſme, l'on prend courage, l'on ſe releue, ſe ramaſſe, l'on s'eſuertuë de toute ſa force : & en la proſperité ſe voyãt aſſiſté de tous qui rient & applaudiſſent, l'on ſe relaſche, l'on ſe rend nonchalãt, l'on ſe fie à tous, 3. *Lequel eſt plus difficile à porter proſperité ou aduerſité Ariſtot. Senec.*

& penſant qu'eſtre homme de bien, n'eſt autre choſe qu'eſtre ſoigneux d'aduancer & faire valoir ſa Religion, croyent que toute choſe quelle qu'elle ſoit, trahiſon, perfidie, ſedition, rebellion & toute offenſe à quiconque ſoit, eſt non ſeulement loiſible & permiſe, colorée du zele & ſoin de Religion, mais encores loüable, meritoire & canonizable, ſi elle ſert au progrez & auancement de la Religion, & reculement de ſes aduerſaires. Les Iuifs eſtoient impies & cruels à leurs parens, iuſques à leur prochain, ne preſtans ny payans leurs debtes, à cauſe qu'ils donnoient au temple : penſoient eſtre quittes de tous deuoirs & renuoyoient tout le monde en diſant *Corban*.

Mat. 15. S. Hier.

Concluſion inſtructiue du mariage de la probité. En ce liure c. 3.

Ie veux donc (pour finir tout ce propos) en mon ſage vne vraye preud'hommie & vne vraye pieté ioinctes & mariées enſemble, & toutes deux complettes & couronnées de la grace de Dieu, laquelle il ne refuſe à aucun qui la demande, *Deus dat Spiritum bonum omnibus petentibus eum*, comme a eſté dit cy deſſus.

REGLER SES DESIRS & plaiſirs.

CHAP. VI.

C'Eſt vn grand office de ſageſſe, ſçauoir bien moderer & regler ſes deſirs & plaiſirs : car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que ie le requiere en mon Sage, que ie tien ceſte opinion non ſeulement fantaſque, mais encores vicieuſe & deſnaturée. Il faut donc premierement refuter ceſte

opinion, qui extermine & condamne totalement les voluptez, & puis apprendre comment il s'y faut gouuerner.

C'eſt vne opinion plauſible & eſtudiee par ceux qui veulent faire les entendus, & profeſſeurs de ſinguliere ſainɛteté, que meſpriſer & fouler aux pieds generallement toutes ſortes de plaiſirs, & toute culture du corps, retirant l'eſprit à ſoy, ſans auoir commerce auec le corps, l'eſleuant aux choſes hautes, & ainſi paſſer ceſte vie comme inſenſiblement, ſans le gouſter ou y eſtre attentif. A ces gens ceſte phraſe ordinaire de paſſe-le temps conuient fort bien : car il leur ſemble que c'eſt treſbien vſer & employer ceſte vie, que de la couler & paſſer, & comme ſe deſrober & eſchapper à elle, comme ſi c'eſtoit choſe miſerable, onereuſe & faſcheuſe: veulent gliſſer & gauchir au monde, tellement que non ſeulement les deuis, les recreations & paſſetemps leur ſont ſuſpects & odieux : mais encores les neceſſitez naturelles, que Dieu a aſſaiſonné de plaiſir, leur ſont coruees. Ils n'y viennent qu'à regret, & y eſtant tiennent touſiours leur ame en haleine hors de là : bref le viure leur eſt coruee, & le mourir ſoulas, feſtoyans ceſte ſentence, qui peut & bien & mal eſtre prinſe & entenduë, *Vitam habere in patientia, mortem in deſiderio.*

Premiere partie Opinion du meſpris du monde.

Mais l'iniquité de ceſte opinion, ſe peut monſtrer en pluſieurs façons. Premierement il n'y a rien ſi beau & legitime, que faire bien & deuëment l'homme, bien ſçauoir viure ceſte vie. C'eſt vne ſcience diuine & bien arduë, que de ſçauoir iouyr loyalemẽt de ſon eſtre, ſe conduire ſelon le modelle commun & naturel, ſelõ ſes propres conditions,

ſans en cercher d'autres eſtranges : toutes ces extrauagances, tous ces efforts artificiels & eſtudiez, ces vies eſcartés du naturel & commun, partent de folie & de paſſion, ce ſont maladies, ils ſe veulent mettre hors d'eux, eſchapper à l'homme & faire les diuins, & font les ſots: ils ſe veulent transformer en Anges & ſe transforment en beſtes: *aut Deus, aut beſtia: homo ſum, humani à me nihil alienum puto*: l'homme eſt vne ame & vn corps, c'eſt mal fait de deſmembrer ce baſtiment, & mettre en diuorce ceſte fraternelle & naturelle ioincture : au rebours il les faut renoüer par mutuels offices, que l'eſprit eſueille & viuifie le corps peſant, que le corps arreſte la legereté de l'eſprit, qui ſouuent eſt vn trouble feſte : que l'eſprit aſſiſte & fauoriſe ſon corps, comme le mary ſa femme, & non le rebutter, le hayr. Il ne doit point refuſer à participer à ſes plaiſirs naturels, qui ſont iuſtes, & s'y complaire coniugalement, y apportant comme le plus ſage de la moderation. L'homme doit eſtudier, ſauourer, & ruminer ceſte vie, pour en rendre graces condignes à celuy qui la luy a octroyee: Il n'y a rien indigne de noſtre ſoin en ce preſent que Dieu nous a fait: nous en ſommes comptaples iuſques à vn poil : ce n'eſt pas vne commiſſion farceſque à l'homme, de ſe conduire & ſa vie ſelon ſa condition naturelle: Dieu la luy a donnee bien ſerieuſement & expreſſément.

3. Mais quelle folie & plus contre nature, que d'eſtimer les actions vicieuſes, pource qu'elles ſont naturelles: indignes pource qu'elles ſont neceſſaires? Or c'eſt vn tres-beau mariage de Dieu, que la neceſſité & le plaiſir: nature a tres-ſagement voulu

Voyés l. 3. c. 38.

que les actions qu'elle nous enioinct pour noſtre beſoin, fuſſent auſſi volupteuſes : nous y conuiant non ſeulement par la raiſon, mais encores par l'appetit: & ceux-cy veulent corrompre ſes regles. C'eſt pareille faute & iniuſtice, de prendre à contre-cœur, & condamner toutes voluptez comme de les prendre trop à cœur & en abuſer : il ne les faut ny couurir ny fuyr, mais les receuoir, & en vſer diſcrettement & moderément, comme ſera tantoſt dit en la regle. La temperance qui eſt la regle des plaiſirs condamne auſſi bien l'inſenſibilité & priuation de tout plaiſir, *ſi ſuporem naturæ*, qui eſt l'extremité defaillante, comme l'intemparance *libidinem*, qui eſt l'extremité excedente. *Contra naturam eſt torquere corpus ſuum, faciles odiſſe munditias & ſqualloremappetere: delicatas res cupere luxuriæ eſt, vſitatas & non magno parabiles fugere dementiæ eſt.*

Qui a enuie d'eſcarter ſon ame, l'eſcarte hardimẽt s'il peut, lors que le corps ſe portera mal, & ſera en grãd douleur, pour la deſcharger de ceſte cõtagiõ; mais il ne peut, comme auſſi ne doit-il, car à parler ſelon droit & raiſon, elle ne doit iamais abandonner le corps, c'eſt ſingerie que le vouloir faire: elle doit regarder & le plaiſir & la douleur d'vne veuë pareillement ferme : l'vn ſi elle veut ſeuerement: & l'autre gayement: mais en tout cas elle doit aſſiſter au corps, pour touſiours le maintenir en regle.

Meſpriſer le monde, c'eſt vne propoſition braue, ſurquoy on triomphe de parler & diſcourir : mais ie ne voy pas qu'ils l'entendent bien, & encor moins qu'ils le pratiquent bien: qu'eſt-ce que meſpriſer le monde ? Qu'eſt-ce monde ? Le ciel, la terre, en vn mot les creatures ? Non ie croy: Quoy

donc? L'vſage, profit, ſeruice, commodité qu'on en tire? Quelle ingratitude contre l'autheur qui les a faits à ces fins? quelle accuſation contre nature? Et puis comment ſe peut-il faire de s'en paſſer? Si en fin tu dis que ce n'eſt ni l'vn ni l'autre, mais c'eſt l'abus d'icelle: les vanitez, folies, excez, & desbauches qui ſont au monde: bien dit, mais cela n'eſt pas du monde, ce ſont choſes contre le monde & ſa police: ce ſont additions tiennes: ce n'eſt pas de nature, mais de ton propre artifice. S'en garder comme la Sageſſe & la regle de cy apres l'enſeigne, ce n'eſt pas meſpriſer le monde, qui demeure tout entier ſans cela: mais c'eſt bien vſer du monde, ſe bien reigler au monde, & comme la Theologie enſeigne, s'en ſeruir, en vſer, & non iouyr, *vti non frui*. Or ces gens penſent bien practiquer le meſpris du monde, par quelques mœurs & façons externes particulieres, eſcartees du commun du monde, mais ce ſont mocqueurs. Il n'y a rien de ſi mondain & de ſi exquis au monde, le monde ne rit point & n'eſt point tant folaſtre & enioüé chez ſoy comme dehors, aux lieux où on fait profeſſion de le fuyr & fouler aux pieds. Ce qui eſt dit contre les hypocrites qui ont tant degeneré de leur principe, qu'il n'en eſt demeuré que l'habit, encor eſt-il de beaucoup changé, ſinon en la forme, au moins en la matiere, qui ne leur ſert que pour les rendre plus enflez, hardis & effrontez, qui eſt toute l'oppoſite de leur inſtitution, *væ vobis qui circuitis mare & aridam vt faciatis vnum proſelitum,* Mat. 23. *& cum factus fuerit, facitis filiũ gehennæ.* Et non cõtre l'eſtat qui eſt l'eſchole de la vray & ſaincte Philoſophie. C'eſt donc vne opinion malade, fantaſque

& desnaturée, que reietter & condamner generalement tous desirs & plaisirs. Dieu est le Createur & autheur de plaisir : *Plantauit Dominus paradisum voluptatis, posuit hominem in paradiso voluptatis, protulit omne lignum pulchrum, suaue, delectabile*, comme se dira, mais il faut apprendre à s'y bien porter, & oüir la leçon & sagesse là dessus. *Liu. 3. ch. 38.*

Ceste instruction se peut reduire à quatre poincts (lesquels si ces mortifiez & grands mespriseurs du monde sçauoient bien mespriser, ils feroient beaucoup) sçauoir peu, naturellement, moderément, & par rapport à soy. Ces quatre vont presque tousiours ensemble, & lors font vne regle entiere & parfaite : & pourroit-on, qui voudroit, racourcir & comprendre tous ces quatre en ce mot, naturellement : car nature est la regle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile, nous distinguerons ces quatre poincts. Le premier poinct de ceste regle est desirer peu : Vn bien court asseuré moyen de brauer la fortune, luy coupant toutes les aduenuës, luy ostant toute prinse sur nous pour viure contens et heureux : & en vn mot estre sage, en retrancher fort court ses desirs, ne desirer que bien peu ou rien. Qui ne desire rien, encores qu'il n'aye rien, equipolle & est aussi riche que celuy qui iouyt de tout : tous deux reuiennent à mesme chose, *nihil interest ad habeas, an non concupiscas*, Dont a esté bien dit que ce n'est pas la multitude & l'abondance qui cõtente & enrichit, mais la disette & le rien. C'est la disette de desirer, car qui est pauure en desirs, est riche en contentement, *summæ opes inopia cupiditatum* : bref qui ne desire rien est aucunement semblable à Dieu

6. *Seconde partie la regle aux plaisirs & desirs.*

Peu.

& desia comme les bien-heureux, qui sont heureux, non pource qu'ils ont & tiennent tout, mais pource qu'ils ne desirent rien : *qui desiderium suum clausit, cum ioue de fœlicitate contendit.* Au contraire si nous laschons la bride à l'appetit, pour suiure l'abondance ou la delicatesse, nous serons en perpetuelle peine: les choses superfluës nous deuiendront necessaires, nostre esprit deuiendra serf de nostre corps, & ne viurons plus que pour la volupté ; si nous ne moderons nos plaisirs, & desirs, & ne les mesurons par le compas de la raison, l'opinion nous emportera en vn precipice, où n'y aura fond ny riue. Par exemple nous ferons nos souliers de velours, puis de drap d'or, en fin de broderie, de perles, & diamans : nous bastirons nos maisons de marbre, puis de iaspe & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est tres-iuste, & en la main d'vn chacun : il ne faut point chercher ailleurs & hors de soy le contentement, demandons-le & l'obtenons de nous mesmes: arrestons le cours de nos desirs, il est inique & iniuste d'aller importuner Dieu, nature, le monde, par vœux & prieres, de nous donner quelque chose, puis que nous auons en main si beau moyen d'y pourueoir. Pourquoy demanderay-ie plustost à autruy qu'il me dõne, qu'à moy que ie ne desire? *quare potius à fortuna impetrem vt det, quam à me ne petam? quare autem petam oblitus fragilitatis humanæ ?* si ie ne puis & ne veux obtenir de moy de ne desirer point, pourquoy & de quel front, iray-ie presser & extorquer de celuy, sur lequel ie n'ay aucun droit ny pouuoir? Ce sera donc icy la regle premiere aux desirs & plaisirs, que le peu, ou bien la mediocrité &

ſuffiſance, qui contentera le ſage, & ſe tiendra en paix. C'eſt pourquoy i'ay pris pour ma deuiſe, *paix & peu.* Au fol n'y a point d'aſſez, rien de certain, de content. Il reſſemble à la lune qui demandoit à ſa mere vn veſtement qui luy fuſt propre : mais il luy fut reſpondu qu'il ne ſe pouuoit, car elle eſtoit tantoſt grande, tantoſt petite, & touſiours changeante.

L'autre poinct fort germain à ceſtuy-ci, eſt (naturellement) Car nous ſçauons qu'il y a deux ſortes de deſirs & plaiſirs : les vrais naturels, ceux-cy ſont iuſtes & legitimes, ſont meſmes aux beſtes, ſont limitez & courts, l'on en voit le bout, ſelon eux perſonne n'eſt indigẽt, car par tout il ſe trouue dequoy les cõtenter. Nature ſe cõtente de peu, & a tellemẽt pourueu, que par tout, ce qui ſuffit, no⁹ eſt en main, *parabile eſt quod natura deſiderat & expoſitum : ad manum & quod ſat eſt.* C'eſt ce que natute demãde pour la conſeruation de ſon eſtre, c'eſt vne faueur, dont nous deuons remercier la nature, qu'elle a rendu les choſes neceſſaires pour noſtre vie faciles à trouuer, & fait que celles qui ſont difficiles à obtenir ne nous ſont point neceſſaires : & cerchant ſans paſſion ce que nature deſire, la fortune ne nous en peut priuer. A ce genre de deſir, on poutra adiouſter & rapporter (combien qu'ils ne ſoient vrayement & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent apres) ceux qui regardent l'vſage, & la condition d'vn chacun de nous, qui ſont vn peu au delà, & plus au large que les exactement naturels : & apres eux ſont iuſtes & auſſi legitimes. Les autres ſont outre nature, procedans de noſtre opinion & fantaſie, artificiels, ſuperflus, & vrayement paſſions, que nous pouuons pour les diſtin-

7. *Naturellement.*

Senec.

guer par nom des autres, appeller cupiditez, desquelles a esté cy dessus amplement parlé aux passions : & faut que le sage s'en garde entierement & absoluëment.

8. *Moderément voyez l. 3. c. 38.* Le troisiéme qui est moderément, & sans excez, a grande estenduë & diuerses pieces, mais qui reuiennẽt à deux chefs : sçauoir sans dommage d'autruy & le sien : d'autruy, son scandale, son offense, sa perte, & preiudice : le sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & affaires, son honneur, son deuoir.

9. *Par rapport.* Le quatriéme est vn court & essentiel rapport à soy : Outre que la carriere de nos desirs & plaisirs doit est circonscrite, bornée, & courte, encores leur course se doit manier, non en ligne droite, qui face bout ailleurs & hors de soy : mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent & terminent en nous. Les actions qui se conduisent sans ceste reflexion, & ce contour court & essentiel, comme des auaricieux, ambitieux, & tant d'autres, qui courent de pointe, & sont tousiours hors eux, sont actions vaines & maladiues.

SOPORTER MODEREMENT ET *également en prosperité & aduersité.*

CHAP. VII.

IL y a double fortune auec qui il nous faut combattre, la bonne & la mauuaise, la prosperité & l'aduersité, ce sont deux duels, les deux temps dangereux ausquels il faut demeurer en ceruelle : ce sont les deux escoles, essais & pierre de touche de l'esprit humain.

Le vulgaire ignorant n'en recognoiſt qu'vn: ne croit pas que nous ayons affaire, n'y qu'il y aye de la difficulté & du contraſte auec la proſperité & la douce fortune en laquelle ils ſont ſi transportez de ioye, qu'ils ne ſçauent ce qu'ils font, & perſonne ne peut durer auec eux: & en afflictions ils ſont tous eſtonnez & abbatus, comme les malades qui ſont en angoiſſe, leſquelles ne peuuent endurer ny froid ny chaud. 2. *L'opiniõ & le fait du vulgaire.*

Les ſages recognoiſſent tous les deux, & imputent à meſme vice & folie, ne ſçauoir ſe commander en proſperité, & ne pouuoir porter les aduerſitez. Mais qui eſt le plus difficile & dangereux, il n'en ſont pas du tout d'accord: aucuns diſẽt l'aduerſité, à cauſe de ſon horreur & à ſa rigueur, *difficilius eſt triſtitiã ſuſtinere quàm à delectabilibus abſtinere: maius eſt difficilia perſtringere quàm læta moderatio.* Autres diſent la proſperité, laquelle par ſon rire & ſes mignardes douceurs, agit d'aguet, relaſche & r'amollit l'eſprit, & luy deſrobe inſenſiblement ſa trempe, ſa force & vigueur, comme Dalila fit à Samſon, tellement que pluſieurs durs, opiniaſtres, & inuincibles à l'aduerſité, ſe ſont laiſſez aller aux flatteries de la proſperité: *magni laboris eſt ferre proſperitatem: Segetem nimia ſternit vbertas, ſic moderata felicitas rumpit*, & puis l'afflictiõ incite meſmes nos ennemis à pitié, la proſperité eſmeut nos amis à enuie. Item en l'aduerſité ſe voyant tõbé & abandonné de tous, & que toute l'eſperance eſt reduite à ſoy-meſme, l'on prend courage, l'on ſe releue, ſe ramaſſe, l'on s'eſuertuë de toute ſa force: & en la proſperité ſe voyãt aſſiſté de tous qui rient & applaudiſſent, l'on ſe relaſche, l'on ſe rend noncha'ãt, l'on ſe fie à tous, 3. *Lequel eſt plus difficile à porter proſperité ou aduerſité. Ariſtot. Senec.*

ſans apprehẽſion de mal & difficulté, & penſe l'on que tout eſt en ſeureté, en quoy l'on eſt ſouuent trompé. Peut eſtre que ſelõ la diuerſité des natures & complexions, toutes les deux opinions ſont veritables : Mais quant à l'vtilité, il eſt certain que l'aduerſité a l'aduantage, c'eſt la ſentence, l'occaſion, la matiere de bien faire, le champ des plus heroïques vertus, *vireſcit vulnere virtus : ægræ fortunæ ſana conſilia : melius in malis ſapimus ſeconda rectum auferunt.*

4. Aduis des ſages ſur tous les deux.

Or la ſageſſe nous aprend à tenir egalité en toute noſtre vie, & monſtrer touſiours vn meſme viſage, doux & ferme. Le ſage eſt vn ſuffiſant artiſan, qui fait ſon profit de tout : de toute matiere il forme la vertu, comme l'excellent peintre Phidias tout ſimulachre. Quoy qu'il luy vienne ou tombe en main, il y trouue ſubiet de biẽ faire : il regarde d'vn meſme viſage les deux faces differentes de la fortune : *Ad vtroſque caſus ſapiens aptus eſt, bonorum rector, malorum victor, in ſecundis non confidit, in aduerſis non deficit, nec auidus periculi nec fugax, proſperitatem non expectans, ad vtrumque paratus : aduerſus vtrumque intrepidus, nec illius tumultu nec huius fulgore percuſſus. Contra calamitates fortis & contumax, luxuriæ non aduerſus tantùm, ſed infeſtus : hoc præcipuum in humanis rebus erigere animum ſupra minas & promiſſa fortunæ.* Seneq.

La ſageſſe nous fournit d'armes & diſcipline, pour tous les deux combats : contre l'aduerſité nous fournit d'eſperon, & apprend à eſleuer, fortifier, & roidir le courage, & c'eſt la vertu de force : contre la proſperité nous fournit de bride, & apprend à rabaiſſer les aiſles, & ſe tenir en modeſtie, & c'eſt la vertu de temperance : ce ſont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grand

Philoſophe Epictete a tres-bien ſignifié, comprenant en deux mots toute la Philoſophie Morale, *ſuſtine, & aſtine*, ſouſtien les maux, c'eſt l'aduerſité: abſtien toy des biens, c'eſt à dire des voluptez & de la proſperité. Les aduis particuliers contre les particulieres proſperitez & aduerſitez, ſeront au liure troiſiéme, en la vertu de force & de temperance: icy nous mettrons les aduis generaux & remedes contre toute proſperité & aduerſité: puis qu'en ce liure nous inſtruiſons en general à la ſageſſe, comme a eſté dit en ſa preface.

Contre toute proſperité, la doctrine & aduis commun ſera en trois poincts: le premier que mal & à tort les honneurs, les richeſſes, & faueurs de la fortune ſont eſtimez & appellez biens, puis qu'ils ne font point l'homme bon, ne reforment point le meſchant, & ſont communs aux bons & meſchans. Celuy qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme, a bien attaché noſtre heur à vn cable pourry, & ancré noſtre felicité en vn ſable mouuant: car qu'y a-il ſi incertain & inconſtant que la poſſeſſion de tels biens, qui vont & viennent, paſſent & s'eſcoulent comme vn torrent? Comme vn torrent ils font bruit à l'arriuée, ils ſont pleins de violence, ils ſont troublez: l'entrée en eſt faſcheuſe, ils diſparoiſſent en vn moment? & quand ils ſont eſcoulez, il ne demeure que la bourbe au fonds. 5. *De la proſperité.*

Le ſecond poinct eſt de ſe ſouuenir que la proſperité, eſt comme vn venin emmiellé, douce & flattereſſe, mais tres-dangereuſe: pourquoy il ſe faut bien tenir en ceruelle. Quand la fortune rit & que tout arriue à ſouhait: c'eſt lors que nous 6.

deuons plus craindre & penſer à nous, tenir nos affections en bride, compoſer nos actions par raiſon, ſur tout éuiter la preſomption, qui ſuit ordinairement la faueur du temps. C'eſt vn pas gliſſant que la proſperité, auquel il faut tenir bien ferme, il n'y a ſaiſon en laquelle les hommes oublient pluſtoſt Dieu : c'eſt choſe rare & difficile de trouuer perſonne, qui ne s'attribuë volontiers la cauſe de ſa felicité. C'eſt pourquoy en la plus grãde proſperité, il faut vſer du conſeil de ſes amis, & leur donner plus d'authorité ſur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en vn mauuais & dangereux chemin, aller en crainte & doute, & demander la main d'autruy: Auſſi en telle ſaiſon le malheur eſt medecine, car il nous ramene à nous cognoiſtre.

7. Le troiſiéme eſt de retenir ſes deſirs, & y mettre meſure : la proſperité enfle le cœur, pouſſe en auãt, ne trouue rien difficile, fait venir l'enuie touſiours de plus grandes choſes (ils diſent qu'en mangeant l'appetit vient) & nous emporte au delà de nous: & c'eſt là où l'on ſe perd, l'on ſe noye, l'on ſe fait mocquer de ſoy. C'eſt comme le guenon qui monte de branche en branche iuſques au ſommet de l'arbre, & puis monſtre le cul. O combien de gens ſe ſont perdus & ont pery miſerablement, pour n'auoir peu ſe moderer en leur proſperité ! Parquoy il ſe faut arreſter, ou bien aller tout doucement, pour iouyr, & n'eſtre pas touſiours en queſte & en pourchas: c'eſt ſageſſe que de ſçauoir eſtablir ſon repos, ſon contentement, qui ne peut eſtre, où n'y a point d'arreſt, de but, de fin. *Si quæ finiri non poſſunt, extra ſapientiam ſunt.*

Contre toute aduerſité voici deux aduis generaux:

En premier lieu, il ſe faut garder de l'opinion commune & vulgaire, erronée & touſiours differente de la vraye raiſon: car pour deſcrier & mettre en haine, & en horreur les aduerſitez & afflictions, ils les appellent maux & malheurs, & tres-grands maux, combien que toutes choſes externes ne ſoient bonnes ny mauuaiſes: mais les aduerſitez ne firent meſchant vn homme, mais pluſtoſt ont profité & ſeruy à reduire les meſchans, & ſont communes aux bons & aux meſchans. *De l'aduerſité ce n'eſt point mal.*

Certes les fleaux & triſtes accidens ſont communs à tous, mais ils ont bien diuers effects, ſelon la main qu'ils rencontrent. Aux fols & reprouuez ils ne ſeruent que de deſeſpoir, de trouble, & de rage: ils les font bien (s'ils ſont preſſans & extrémes) boucquer, crier à Dieu, & regarder au ciel: mais c'eſt tout: car ils n'en valent pas mieux: aux errans & delinquans ſont autant d'inſtructions viues, & de compulſoires pour les ramenteuoir de leur deuoir, & leur faire recognoiſtre Dieu: aux gẽs de vertu ſont lices & tournoix pour iouſter & exerciter leur vertu, ſe recommander plus & s'allier à Dieu: aux prudens matiere de bien, & quelquesfois planches pour paſſer, & monter en toute hauteur & grandeur, comme il ſe lit & ſe void de pluſieurs auſquels eſtans arriuez de grandes trauerſes, que l'on penſoit eſtre leur malheur & ruine entiere, ils ont eſté par ce moyen haut eſleuez & agrãdis: & au rebours ſans ces malheurs demeuroient à ſec, cõme ſceut bien dire & s'eſcrier ce grand Capitaine Athenien, *periieramus niſi periiſſemus*. Vn tresbeau & riche exemple de ceci, a eſté Ioſeph Hebrieu, fils de Iacob. Ce ſont bien coups du ciel, mais la vertu 9. *Eſt commune à tous, maistres diuerſement.*

& prudence humaine luy ſert d'inſtrumẽt propre, dont eſt prouenu ce tres-beau conſeil des Sages, *faire de neceſſité vertu.* C'eſt vne tres belle meſnagerie, & premier traict de prudence, tirer du mal le bien, manier ſi dextrement les affaires, & ſçauoir donner ſi à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puiſſe preualoir, & en faire ſa condition meilleure.

10. *A trois cauſes & trois effects.*

Les afflictions & aduerſitez viennent de trois endroicts: ce ſont trois autheurs & ouuriers des peines, le peché premier inuenteur, qui les a mis en nature, l'ire & la iuſtice diuine qui les met en beſongne, comme ſes commiſſaires & executeurs: la police du monde troublée & alterée par le peché: en laquelle, comme vne reuolte generalle & tumulte ciuil, les choſes n'eſtans en leurs places deuës, et ne faisãt leurs offices, ſourdent tous maux: ainſi qu'au corps le denoüement des membres, le froiſſement et diſlocation des os apporte des douleurs grandes et des inquietudes. Ces trois ne nous ſont point propices ni fauorables, le premier eſt à hayr du tout cõme ennemi, le ſecond eſt à craindre et redouter cõme terrible, le tiers eſt à s'en garder comme abuſeur. Pour ſe ſauuer et ſe deffaire de tous trois, il n'eſt que d'employer leurs propres armes, deſquelles ils nous battent, comme Goliat de ſon propre couſteau, faiſant de neceſſité vertu, profit de l'affliction et de la peine, la faiſant rejalir contr'eux. L'affliction vraye engeance de peché, bien prinſe eſt ſa mort et ſa ruine, et fait à ſon autheur ce que le vipere à la mere qui la produit: c'eſt l'huile du ſcorpiõ, qui guarit ſa morſure, pour perir par ſon inuention, *perijt arte ſua: patimur quia peccauimus.*

peccauimus, patimur vt non peccemus. C'eſt la lime de l'ame, qui la deſroüille, la purifie & l'eſclaircit du peché. En conſequence de ce, elle appaiſe l'ire Diuine, & nous tire des priſons & liens de la iuſtice, pour nous remettre au doux, beau, & clair ſeiour de grace & miſericorde : finalement nous ſeure du monde : nous tire de la mammelle, & nous deſgouſte par ſon aigreur, comme l'Abſynthe au tetin de la nourrice, du doux laict & appaſt de ceſte vie trompeuſe.

Vn grand & principal expedient pour ſe bien comporter en l'aduerſité, eſt d'eſtre homme de biẽ. L'homme vertueux eſt plus tranquille en l'aduerſité, que le vicieux en proſperité : comme ceux qui ont la fiéure, ſentent auec plus de mal le froid & le chaud & la rigueur de leur accez, que ne font les ſains le froid & le chaud de l'hyuer & de l'eſté : Auſſi ceux qui ont la conſcience malade & enfiéure, ſont bien plus tourmentez, que les gens de bien : car ayans l'interieur ſain, ne peuuent eſtre incommodez par l'exterieur, ou ils oppoſent vn bon courage. 11. *Aduis general.*

Les aduerſitez ſont de deux ſortes : les vnes ſont vrayes & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choſes que nous aimons : les autres fauſſes & feintes par l'opinion commune ou particuliere, & non en verité. Qu'il ſoit ainſi, l'on a l'eſprit & le corps autant à cõmandement, comme auparauant qu'elles aduinſſent. A celles-cy n'y a qu'vn mot : ce dequoy tu te pleins n'eſt pas douloureux ne faſcheux, mais tu en fais le ſemblant, & tu te le fais croire. 12. *Aduis plus ſpecieux.*

Quant aux vrayes & naturelles, les plus prompts, 13.

Naturels. & populaires, & plus ſains aduis ſont les plus naturels, les plus iuſtes & equitables. Premierement il ſe faut ſouuenir que l'on n'endure rien contre la loy humaine & naturelle, puis qu'à la naiſſance de l'homme toutes ces choſes ſont annexees & donnees pour ordinaires. En tout ce qui a accouſtumé de nous affliger, conſiderons deux choſes, la nature de ce qui nous arriue, & celle qui eſt en nous : & vſant des choſes ſelon nature, nous n'en receuons aucunes faſcheries. La faſcherie qui eſt vne maladie de l'ame, contraire à la nature, ne doit point entrer chez nous. Il n'y a accident au monde qui nous puiſſe arriuer, auquel la nature n'ait preparé vne habitude en nous, pour le receuoir & le retourner à noſtre contentement. Il n'y a maniere de vie ſi eſtroitte, qui n'aye quelque ſoulas & rafreſchiſſement. Il n'y a priſon ſi eſtroitte & obſcure, qui ne donne place à vne chanſon, pour deſennuyer le priſonnier. Ionas eut bien loiſir de faire ſa priere à Dieu dedans le ventre de la balaine, laquelle fut exaucee. C'eſt vne faueur de nature, qu'elle nous trouue remede & addouciſſement à nos maux en la tolerance d'iceux : eſtant ainſi, que l'homme eſt né pour eſtre ſubiet à toutes ſortes de miſeres, *omnia adquæ geminus quæ expaueſcimus, tributa viæ ſunt.*

Endurer eſt naturel & humain.

14. *Ne touche que le moindre du noſtre.* Secondement faut ſe ſouuenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme ſubiette à la fortune, nous auons le principal en noſtre puiſſance, & ne peut eſtre vaincu ſans noſtre conſentement. La fortune peut bien rendre pauure, malade, affligé: mais non vicieux, laſche, abbattu : elle ne nous ſçauroit oſter la probité, le courage, la vertu.

Apres il faut venir à la bonne foy, à la raiſon, & à la iuſtice: ſouuent l'on ſe plaint iniuſtement, car ſi parfois il eſt ſuruenu du mal, encores plus ſouuant il eſt ſuruenu du bien, & ainſi il faut compenſer l'vn auec l'autre: & ſi l'on iuge bien, il ſe trouuera qu'il y a plus dequoy ſe loüer des bons ſuccés, que ſe plaindre des mauuais: & comme nous deſtournons nos yeux de deſſus les choſes qui nous offenſent, & les iettons ſur les couleurs verdoyantes & gayes, ainſi deuons nous diuertir les penſees des choſes triſtes, & les addonner à celles qui nous ſont plaiſantes & agreables. Mais nous ſommes malicieux, reſſemblans aux ventouſes, qui tirent le mauuais ſang & laiſſent le bon, l'auaricieux qui voudroit le meilleur vin, & beuroit le pire, les petits enfans, auſquels ſi vous oſtez vn de leurs ioüets, ils iettent tous les autres par deſpit. Car s'il nous aduient quelque meſaduenture, nous nous tourmentons & oublions tout le reſte qui nous demeuroit entier: voire il y en a qui ſe diſent malheureux en toutes choſes, & qui iamais n'eurent aucun mal, tellement qu'vne once d'aduerſité leur porte plus de deſplaiſir, que deux mille de proſperité ne leur apporte de plaiſir. 15. *N'eſt point contre raiſon & iuſtice.*

Auſſi faut-il regarder ſur tant de gens, qui ſont de beaucoup pire condition que nous, & qui ſe ſentiroient heureux d'eſtre en noſtre place. 16. *Eſt per par cõparaiſõ.*

Cùm tibi diſpliceat rerum fortuna tuarum.
Alteria ſpecta, quo ſis diſcrimine peior.

Il faudroit pour ces plaignans, pratiquer le dire & aduis d'vn ſage, que tous les maux que ſouffrent les hommes, fuſſent rapportez en commun & en blot, & puis que le partage s'en fiſt égalle- 17. *Aduis eſtudiés.*

ment: Car lors ſe trouuans beaucoup plus chargez par le departement, ſeroit deſcouuerte l'iniuſtice de leur plainte.

Apres tous ces aduis, nous pouuons dire qu'il y a deux grands remedes contre tous maux & aduerſitez, leſquels reuiennent preſque à vn: l'accouſtumance pour le vulgaire groſſier, & la meditation pour les ſages. Tous deux ſont prins du temps, l'emplaſtre commun & tres-puiſſant à tous maux: mais les ſages le prennent auant la main, c'eſt la preuoyance: le foible vulgaire apres. Que l'accouſtumance puiſſe beaucoup, nous le voyons clairement, en ce que les choſes plus faſcheuſes ſe rendent douces par l'accouſtumance. *Natura calamitatum mollimentum conſuetudinem inuenit.* Les forçats pleurent quand ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accouſtumé la mer, palliſſent meſmes en temps calme, quand on leue l'ancre, & les mathelots rient durant la tempeſte: la femme ſe deſeſpere à la mort de ſon mary, dedans l'an elle en aime vn autre. Le temps & l'accouſtumance fait tout: ce qui nous offenſe eſt la nouueauté de ce qui nous arriue, *omnia nouitate grauiora ſunt.*

Accouſtumãce.

18. *Preuoyãce.*

La meditation fait le meſme office à l'endroit des ſages, car à force de penſer aux choſes, ils ſe les rendent familieres & ordinaires, *quæ alij diu patiendo leuia faciunt, ſapiens leuia facit diu cogitando.* Conſiderons exactement la nature de toutes les choſes qui nous peuuent faſcher, & nous repreſentons ce qui nous y peut arriuer de plus ennuyeux & inſupportable, comme maladie, pauureté, exil, iniures, & examinons en tout cela, ce qui eſt ſelon nature ou

contraire à elle. La preuoyance eſt vn grand remede contre tous maux, leſquels ne peuuent apporter grande alteration ny changement, eſtans arriuez à vn homme qui s'y attendoit, comme au contraire ils bleſſent & endommagent fort ceux qui ſe laiſſent ſurprendre. La meditation & le diſcours eſt ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prepare, l'affermit contre tous aſſauts, la rend dure, aceree & impenetrable à tout ce qui la veut entamer ou fauſſer: les accidens, tant grands ſoient-ils, ne peuuent donner grand coup, à celuy qui ſe tient ſur ſes gardes & eſt preſt de les receuoir, *præmeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum eſt diu, leuius accedit.* Or pour auoir ceſte preuoyance, il faut premierement ſçauoir que nature nous a mis ici, comme en vn lieu fort ſcabreux, & où tout branſle: que ce qui eſt arriué à vn autre, nous peut aduenir auſſi: que ce qui panche ſur tout peut tomber ſur vn chacun: & en tous affaires que l'on entreprend, premediter les inconueniens, & mauuaiſes rencontres, qui nous y peuuent aduenir, afin de n'en eſtre ſurprins. O combien nous ſommes deceus & auons peu de iugement, quand nous penſons que ce qui arriue aux autres, ne puiſſe arriuer iuſques à nous, quand ne voulons eſtre preuoyans & deffians, de peur qu'on ne nous tienne pour craintifs. Au contraire ſi nous prenions cognoiſſance des choſes, ainſi que la raiſon le veut, nous nous eſtonnerions pluſtoſt de ce que ſi peu de trauerſes nous arriuent, & que les accidens qui nous ſuiuent de ſi pres, ont tant tardé à nous attraper: & nous ayant atteint, comment il nous traittent ſi doucement. Celuy qui prend garde & conſidere l'aduer-

sité d'autruy, comme choſe qui luy peut aduenir, auant qu'elle ſoit à luy, il eſt armé. Il faut penſer à tout & conter touſiours au pire : ce ſont les ſots & mal aduiſez, qui diſent, ie n'y penſoy pas. L'on dit que l'homme ſurprins eſt à demy battu, & au contraire vn aduerty en vaut deux : l'homme ſage en temps de paix, fait ſes pretatifs pour la guerre : le bon marinier auant ſurgir du port, fait prouiſion de ce qu'il faut pour reſiſter à la tempeſte: c'eſt trop tard s'appreſter, quand le mal eſt aduenu. A tout ce, à quoy nous ſommes preparez de longue main, nous nous trouuons admirables, quelque difficulté qu'il y aye. Au contraire il n'y a choſe ſi aiſee, qui ne nous empeſche, ſi nous y ſommes nouueaux. *Id videndum ne quid inopinatum ſit nobis, quia omina nouitate grauiora ſunt.* Certes il ſemble bien que ſi nous ſommes auſſi preuoyans, que nous deuons & pouuons eſtre, nous ne nous eſtonnerons de rien. Ce que vous auez preuenu, vous arriue, pourquoy vous en eſtonnez-vous? Faiſons donc que les choſes ne nous ſurprennent point: tenons nous en garde contre elles, regardõs les venir. *Animus aduerſus omnia firmandus, vt dicere poſſimus non vlla laborum, O Virgo, noua mi facies, inopináue ſurgit, Omnia percepi atque animo mecum ipſe peregi. Tu hodie iſta denuntias: ego ſemper denuntiaui mihi: hominem paraui ad humana.*

OBEYR ET OBSERVER LES *loix, conſtumes, & ceremonies du pays, comment, & en quel ſens.*

CHAP. VIII.

TOut ainſi que la beſte ſauuage & farouche ne ſe veut laiſſer prendre, conduire, & manier à l'homme : mais ou s'enfuyt & ſe cache de luy, ou s'irrite & s'eſleue contre luy, s'il en veut approcher : tellement qu'il faut vſer de force meſlée, auec ruſe & artifice, pour l'auoir & en venir à bout : ainſi en fait la folie reueſche à la raiſon, & ſauuage à la ſageſſe, contre laquelle elle s'irrite & s'affolit d'auantage, dont il la faut auoir & mener comme vne beſte farouche (ce que l'homme eſt à la beſte, l'homme ſage eſt au fol,) l'eſtonner, luy faire peur, & l'arreſter tout court, pour puis à l'aiſe l'inſtruire & le gaigner. Or le moyen propre à ce, eſt vne grande authorité, vne puiſſance & grauité eſclatante, qui l'esblouyt de ſa ſplendeur & de ſon eſclair, *ſola auctoritas eſt quæ cogit ſtultos vt ad ſapientiam feſtinent*. En vne meſlée & ſedition populaire, s'il ſuruient et ſe preſente quelque grand, ancien, ſage et vertueux perſonnage, qui aye gagné la reputation publique d'honneur et de vertu, lors ce peuple mutin frappé et esblouy de ſa ſplendeur et de l'eſclair de ceſte authorité, ſe tient coy, et attend ce qu'il veut dire:

1. *Origine, inſtitution & authorité de la loy.*

Auguſt.

Veluti magno in populo cùm ſæpe coorta
Seditio eſt, ſæuitque animis ignobile vulgus,
Iámque faces & ſaxa volant, furor arma miniſtrat:

Tum pietate grauem ac meritis, si fortè virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus astant,
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Il n'y a rien plus grand en ce monde que l'authorité, qui est vne image de Dieu, vn messaget du ciel : si elle est souueraine, elle s'appelle Maiesté, si subalterne, authorité : & se soustient de deux choses, admiration, & crainte meslée ensemble. Or ceste maiesté & authorité, est premierement & proprement en la personne du souuerain du Prince, & Legislateur, où elle est viue, agente, & mouuante : puis en ses commandemens & ordonnances, c'est à dire en la loy, qui est le chef d'œuure du Prince, & l'image de la maiesté viue & originelle. Par icelle sont reduits, conduits, et guidez les fols. Voila de quel poids, necessité, vtilité est l'authorité et la loy au monde.

2. *Et de la coustume.* La prochaine et plus pareille authorité à la loy, est la coustume qui est vne autre puissante et imperieuse maistresse : elle empiete et vsurpe ceste puissance traistreusement et violemment, car elle plante peu à peu, à la desrobée et comme insensiblement, son authorité, par vn petit, doux, et humble commenencement : l'ayant assis et estably par l'aide du temps, elle descouure puis vn furieux et tyrannique visage, contre lequel il n'y a plus de liberté ny puissance de hausser seulement les yeux : elle prend son authorité de la possession et de l'vsage, elle grossit et s'ennoblit en roullant comme les riuieres ; il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3. *Compa-* La loy et coustume establissent leur authorité bien diuersement, la coustume peu à peu, auec vn

long temps, doucement & sans force, d'vn consentemẽt commun de tous, ou de la plus part, & a son autheur le peuple. La loy sort en vn moment, auec authorité & puissance, & prend sa vigueur de qui a puissance de commander à tous, & souuent contre le gré des subiects. Dont quelqu'vn la compare au tyran, & la coustume au Roy. D'auantage la coustume ne porte loyer ny peine : la loy porte tous les deux, pour le moins la peine : toutesfois elles se peuuent bien mutuellement prester la main, & aussi s'entre-destruire. Car la coustume qui n'est qu'en souffrance, homologuée par le souuerain, sera plus asseurée : & la loy aussi affermit son authorité par la possession & l'vsage : au contraire, aussi la coustume sera cassee par vne loy contraire, & la loy s'en ira auant l'eau par souffrance de coustume contraire : mais ordinairement elles sont ensemble, c'est loy & coustume : les sçauans & spirituels la considerent comme loy : les idiots & simples comme coustume. *raison de deux.*

C'est chose estrãge de la diuersité des loix & coustumes qui sont au monde, & de l'extrauagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination si bigearre, si forcenée, qui ne soit establie par loix ou coustumes en quelque lieu. Ie suis content d'en reciter quelques vnes, pour monstrer à ceux qui font difficulté de le croire, iusques où va ceste proposition, ne m'arrestant point à parler de ce qui est de la religion, qui est le subiet où se trouuent de plus grandes estrangetez, & impostures plus grossieres : mais pource qu'il est hors le commerce des hommes, & que ce n'est proprement coustumes, & où il est aisé d'estre trompé, ie le laisseray, 4. *Diuersité & estrangeté. Des loix & coustume au monde.*

Voicy donc des plus remarquables en eſtrangeté: tuer par office de pieté ſes parens en certain aage, & les manger: aux hoſteleries: preſter leurs enfans, femmes, & filles, à iouyr aux hoſtes en payant: bordeaux publics des maſles: les vieillards preſter leurs femmes à la ieuneſſe: les femmes eſtre communes: honneur aux femmes d'auoir accointé pluſieurs maſles, & porter autant de belles houppes au bord de leur robbe: les filles monſtrer à deſcouuert par tout leurs parties honteuſes, les mariées non, ains les couurir ſoigneuſement: les filles s'abandonner à leur plaiſir, & deuenuës groſſes ſe faire auorter au veu & ſceu d'vn chacun: mais mariées eſtre chaſtes & fidelles à leurs maris: les femmes mariées la premiere nuict, auant l'accointance de leur eſpoux, receuoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat et profeſſion du mary conuiez aux nopces: et puis eſtre loyales à leurs maris: les mariées preſenter leur pucellage au Prince, auant qu'au mary: mariages de maſles: les femelles aller à la guerre et au combat auec les maris: femmes mourir et ſe tuer lors ou toſt apres le decez de leurs maris: femmes vefues ſe pouuoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente et non autrement: les maris pouuoir repudier leur femme ſans alleguer cauſe, les vendre ſi elles ſont ſteriles, tuer ſans cauſe ſinon pource qu'elles ſont femmes, et puis emprunter femmes des voiſins au beſoin: les femmes s'accoucher ſans plaintes et ſans effroy: tuer les enfans pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe: en mangeant eſſuyer ſes doigts à ſes genitoires et à ſes pieds: viure de chair humaine, manger chair et poiſſon tout

crud; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, iuſques au nombre de dix & douze: ſaluër en mettant le doigt en terre, & puis le leuer vers le ciel: tourner le dos pour ſaluër, & ne regarder iamais celuy que l'on veut honorer: recueillir en la main les crachats du Prince, ne parler au Roy que par ſarbatine: ne coupper en toute ſa vie ny poil ny ongle: coupper le poil d'vn coſté & les ongles d'vne main & non de l'autre; les hõmes piſſer accrouppis, & les femmes debout, faire des trous & foſſettes en la chair du viſage, & aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues: meſpriſer la mort, la feſtoyer, la briguer, & plaider en public, pour en eſtre honoré, comme vne dignité & grande faueur, & y eſtre preferé, ſepulture honorable eſtre mangé des chiens, des oyſeaux, eſtre cuit & pilé, & la poudre auallée auec le bruuage ordinaire.

5. *Examination & iugement.*

Quand ſe vient à iuger de ces couſtumes, c'eſt le bruit & la querelle: le ſot populaire & pedant ne s'y trouue point empeſché, car tout deſtrouſſément il condamne comme la barbarie & beſtiſe tout ce qui n'eſt de ſon gouſt, c'eſt à dire de l'vſage commun, & couſtume de ſon pays. Car il tiẽt pour regle vnique de verité, iuſtice, bien-ſeance, la loy & couſtume de ſon pays. Que ſi on luy dit qu'ainſi en iugent & parlent les autres en leur rang, autant offenſez de nos couſtumes & façons, comme nous des leurs, il trenche tout court à ſa mode, que ce ſont beſtes & barbares, qui eſt touſiours dire meſme choſe. Le ſage eſt bien plus retenu, comme ſera dit, il ne ſe haſte point d'en iuger, de peur de s'eſchauder, & faire tort à ſon iugement: & de faict il y a pluſieurs loix & couſtumes, qui ſemblent

du premier coup ſauuages, inhumaines, & contraires à toute bonne raiſon, que ſi elles eſtoient ſans paſſion & ſainement conſiderées, ſi elles ne ſe trouuoient du tout iuſtes & bonnes, pour le moins ne ſeroient-elles ſans quelque raiſon & deffenſe. Prenons-en quelques vnes pour exemple, les deux premieres qu'auons dit, qui ſemblent bien eſtre des plus eſtranges & eſloignées du deuoir de pieté: tuer ſes parens en certain eſtat, & les manger. Ceux qui ont ceſte couſtume, la prennent pour teſmoignage de pieté & bonne affection, cherchant par là premierement à deliurer par pitié leurs parens vieux, & non ſeulement du tout inutiles à ſoy & à autruy: mais onereux, languiſſans, & menans vie penible, douloureuſe: & ennuyeuſe à ſoy & à autruy, pour les mettre en repos & à leur aiſe: puis leur donnant la plus digne & loüable ſepulture, logeant en eux meſmes, & comme en leurs moüelles, les corps de leurs peres & leurs reliques, les viuifiant aucunement, & regenerant par la tranſmutation en leur chair viue, par le moyen de la digeſtion & du nouriſſement. Ces raiſons ne ſeront pas trop legeres, à qui ne ſera preuenu d'opinion contraire, & eſt aiſé à conſiderer quelle cruauté & abomination c'euſt eſté à ces gens-là, de voir tant ſouffrir deuant leurs yeux leurs parens en douleur & en langueur ſans ſecourir, & puis ietter leurs deſpoüilles à la corruption de la terre, à la puantiſe & nourriture des vers, qui eſt tout le pire que l'on pourroit faire. Darius en fit l'eſſay demandant à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la couſtume des Indiens, de manger leurs peres treſpaſſez, qui reſpondirent, pour rien du

monde :& s'eſtant eſſayé de perſuader aux Indiens de bruſler les corps de leurs peres comme les Grecs, y trouuera encores plus d'honneur & de difficulté. I'en adiouſteray encores vne autre, qui n'eſt que de la bien-ſeance, plus leger & plus plaiſant: vn qui mouchoit touſiours de ſa main reprins d'inciuilité, pour ſe deffendre demanda quel priuilege auoit ce ſale excrement, qu'il luy faille appreſter vn beau linge à le receuoir, & puis qui plus eſt à l'empacqueter & ſerrer ſoigneuſement ſur ſoy : que cela deuoit faire plus de mal au cœur, que de le verſer & ietter où que ce ſoit, voila comment par tout ſe trouue raiſon apparente, dont il ne faut rien ſi toſt & legerement condamner.

Mais qui croiroit combien eſt grande & impetueuſe l'authorité de la couſtume ? Qui l'a dit eſtre vne autre nature ne l'a pas aſſez exprimé, car elle fait plus que nature, elle combat nature : Pourquoy les plus belles filles, n'attirent point l'amour de leurs peres, ny les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs ſœurs, ceſte eſpece de pudicité n'eſt proprement de nature, elle eſt de l'vſage des loix & couſtumes qui le defendent, & font de l'inceſte vn grand peché & non nature, comme il ſe void au fait, non ſeulement des enfans d'Adam, ou c'eſtoit neceſſité forcée, mais d'Abraham & Nachor freres : de Iacob, de Iudas Patriarches, Amram Pere de Moyſe, & autres ſaincts perſonnages: Et c'eſt la loy de Moyſe qui l'a deffendu en ces premiers degrez, mais auſſi qui y a quelquesfois diſpenſé non ſeulement en ligne laterale, comme entre les freres & la belle ſœur, ce qui eſtoit commandement & non diſpenſe : & qui plus eſt entre le

6. *Leur authorité quelle.*

Gen. 11. 20. 29. 36. Exod. 6. Leuit. 18. Deut. 25. 2. Reg. 11.

3. Reg. 2. propre frere & la propre ſœur de diuers licts : mais
Caieta. encores en ligne droite d'alliance, ſçauoir du fils
Tolet in auec ſa belle mere : car en ligne droite de ſang, il
3. Lucæ. ſemble bien eſtre du tout contre Nature, nonob-
ſtant le fait des filles de Loth auec leur pere, qui
toutesfois fut produit purement par nature en l'ex-
tréme apprehenſion & crainte de la fin du genre hu-
main, dont elles en ſont excuſees par les plus grãds.
Chryſ. Or contre Nature n'y a point de diſpenſe aucune,
Ambr. ſi Dieu ſon ſeul ſuperieur ne la donne. Au reſte des
Auguſt. inceſtes fortuits & non volontaires, le monde en
eſt tout plein, comme enſeigne Tertullien. Mais en-
In Apol. cores plus elle force les regles de nature, teſmoins
les medecins qui ſouuẽt quittẽt leurs raiſons natu-
relles de leur art, à ſon authorité, teſmoin ceux qui
par accouſtumance ont gaigné de ſe nourrir & vi-
ure de poiſõ, d'araignées, formis, laizards, crapaux,
comme practiquent les peuples entiers aux Indes.
Auſſi elle hebete nos sẽs teſmoin ceux qui demeu-
rent pres des cataractes du Nil, clochers, armuriers,
moullins, & tout le monde ſelon les Piloſophes, au
ſon de la muſique celeſte & des mouuemens di-
uers des ciels roulans & s'entrefrottans l'vn l'autre.
Bref (& c'eſt le principal fruict d'icelle) elle vaine
toute difficulté, rend les choſes aiſees, qui ſem-
bloient impoſſibles, addoucit toute aigreur : dont
par ſon moyen l'on vit content par tout : mais elle
maiſtriſe nos ames, nos creances, nos iugemens,
d'vne tres-iuſte & tyrannique authorité. Elle fait
& deffait, authoriſe, & deſauthoriſe tout ce qu'il
luy plaiſt, ſans rime ny raiſon, voire ſouuent con-
tre toute raiſon : elle fait valoir, & eſtablit parmy le
monde, contre raiſon & iugement toutes les opi-

nions, religions, creances, obſeruances, mœurs, & manieres de viure les plus fantaſques & farouches, comme a eſté touché cy deſſus. Et au rebours elle degrade iniurieuſement, raualle & deſrobbe aux choſes vrayement grandes & admirables, leur prix, leur eſtimation, & les rend viles.

Nil adeò magnum nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non ceſſent mirarier omnes
Paulatim.

C'eſt donc vne tres-grande & puiſſante choſe que la couſtume. Platon ayant reprins vn enfant, de ce qu'il ioüoit aux noix, & qui luy auoit reſpondu, tu me tances pour peu de choſe, dit, la couſtume n'eſt pas peu de choſe : mot bien remarquable à tous ceux qui ont la ieuneſſe à conduire. Mais elle exerce ſa puiſſance auec vne ſi abſoluë authorité, qu'il n'eſt plus permis de regimber ny reculer, non pas ſeulement de rentrer en nous pour diſcourir & raiſonner de ſes ordonnances. Elle nous enchante ſi bien qu'elle nous fait croire, que ce qui eſt hors de ſes gonds, eſt hors des gonds de raiſon, & n'y a rien de bon & iuſte que ce qu'elle approuue, *ratione non componimur, ſed conſuetudine adducimur: honeſtius putamus quod frequentius: recti apud nos locum tenet error, vbi publicus factus.* Cecy eſt tolerable parmy les Idiots & populaires, qui n'ayans la ſuffiſance de voir les choſes au fonds, iuger & trier, font bien de ſe tenir & arreſter à ce qui eſt communément tenu & receu : mais aux ſages qui ioüent vn autre roolle, c'eſt choſe indigne de ſe laiſſer ainſi coiffer à la couſtume. *Senec.*

Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut eſtre ſage, eſt de garder & obſeruer de parole & de fait *7. Aduis de ſageſſe.*

les loix & couſtumes que l'on trouue eſtablies au pays où l'on eſt : par meſme moyen reſpecter & obeyr aux magiſtrats, & à tous ſuperieurs, mais le tout d'vn eſprit & d'vne façon noble & genereuſe, non ſeruile, pedanteſque, ſuperſtitieuſe : ne s'offenſant cependant ny condamnant legerement les autres loix & couſtumes eſtrangeres, mais iugeant & examinant librement & ſainement les vnes & les autres, comme a eſté dit, & n'obligeant ſon iugement & ſa creance qu'à la raiſon. Voicy quatre mots. En premier lieu ſelon tous les ſages, la regle des regles, & la generale loy des loix, eſt de ſuiure & obſeruer les loix & couſtumes du pays où l'on eſt, νόμοις ἕπεσθαι τοῖς ἐγχωρίοις καλοῖς, euitant ſoigneuſement toute ſingularité & particularité extrauagante, eſcartée du commun & ordinaire, car quelle qu'elle ſoit, touſiours elle heurte & bleſſe autruy, eſt ſuſpecte de folie, hypocriſie, paſſion ambitieuſe, quoy que ſoit d'ame malade & deſnoüée. *Non conturbabit ſapiens publicos mores, nec populorum in ſe nouitate vitæ cõuertet.* Il faut touſiours cheminer ſous le couuert des loix, couſtumes, ſuperieurs, ſans diſputer ou tergiuerſer, ſans entreprendre, tantoſt de s'en diſpenſer, tantoſt les encherir pour faire le bon varlet, ſans hauſſer, ny baiſſer.

1. *Les loix & couſtumes ſont à obſeruer.*

Mais que ce ſoit (& c'eſt le ſecond mot) & d'eſprit & de façon: noblement & ſagement, non pour l'amour ny pour la crainte d'elles, non pour la iuſtice ou equité qui ſoit en elles, ny auſſi pour la punition qui en peut aduenir, ne leur obeyſſant pas : Bref non par ſuperſtition ny par ſeruitude contrainte, ſcrupuleuſe & paoureuſe, *eadem quæ populus, ſed non eodem modo, nec eodem propoſito faciet ſapiens.*

2. *Nõ pour leur Iuſtice & equité.*

piens, mais librement & ſimplement pour la reuerence publique, & à cauſe de leur authorité : les loix & couſtumes ſe maintiennent en credit, non pource qu'elles ſont iuſtes & bonnes, mais pource qu'elles ſont loix & couſtumes, c'eſt le fondement miſtique de leur authorité, elles n'en ont point d'autre, ainſi eſt-il desſuperieurs, à cauſe qu'ils ſont ſuperieurs, *quia ſuper Cathedram ſedent*, & non de leur vertu & probité, *quæ faciunt nolite facere*. Celuy qui leur obeyt par autre reſſort ne leur obeyt pas, parce qu'il doit, c'eſt vn mauuais & dangereux ſubiet, ce n'eſt pas vraye obeyſſance, qui doit eſtre pure & ſimple, *vnde vocatur depoſitio diſcretionis, mera executio, abnegatio ſui*. Or la vouloir regler par la iuſtice, le merite, la bõté des loix & ſuperieurs, c'eſt en les ſouſmettant à ſon iugement, leur faire le procez, & mettre en doute & diſpute l'obeyſſance, & par conſequent l'eſtat & la police, ſelon la ſouppleſſe & diuerſité des iugemens. Combien de loix au monde iniuſtes, & eſtranges, non ſeulement aux iugemens particuliers, mais de la raiſon vniuerſelle : auec leſquelles le monde a veſcu long temps en profonde paix & repos, & auec telle ſatisfaction, que ſi elles euſſent eſté tres-iuſtes & raiſonnables : & qui les voudroit changer & rabiller, ſe monſtreroit ennemi du public, & ne ſeroit à receuoir : la nature humaine s'accommode à tout auec le temps, & ayant vne fois prins ſon ply c'eſt acte d'hoſtilité de vouloir rien remuer : il faut laiſſer le monde où il eſt, ces broüillons remueurs de meſnage, ſous pretexte de reformer, gaſtent tout.

Tout remuëment & changement des lox, creances, couſtumes, & obſeruances eſt tres-dangereux, *Contre Innouateurs.*

teurs des loix.

& qui produit touſiours pluſtoſt mal que bien, il apporte des maux tous certains & preſens, pour vn bien aduenir & certain. Les nouateurs ont bien touſiours des ſpecieux & plauſibles tiltres, mais ils n'en ſont que plus ſuſpects, ne peuuent eſchapper la note d'vne ambitieuſe preſomption de penſer voir plus clair que les autres, & qu'il faut pour eſtablir leurs opinions, renuerſer vn eſtat, vne police, vne paix & repos public.

3. *Ne condamner legerement les choſes eſtranges.*

Ie ne veux pas dire pour tout ce deſſus qu'il faille abſoluëment obeyr à toutes loix, & à tous commandemens de ſuperieurs, car à ceux que l'on cognoiſt euidemment eſtre contre Dieu ou Nature, il n'y faut pas obeyr, ny auſſi rebeller & troubler l'eſtat. Comment ſe faut gouuerner en tels cas, ſera enſeigné cy apres, en l'obeyſſance deuë aux Princes, car à la verité cét inconuenient & malheur ſe trouue pluſtoſt & plus ſouuent aux commãdemens des Princes qu'aux loix. Ce n'eſt encores aſſez de n'obeyr aux loix & ſuperieurs, à cauſe de leur valeur & merite, mais ny auſſi ſeruilement, craintiuement, c'eſt à faire au commun & prophane: le ſage ne fait rien par force ny crainte, *ſoli hoc ſapienti contingit, vt nil faciat inuitus, recta ſequitur, gaudet officio*: il fait ce qu'il doit & garde les loix, non pour crainte d'elles, mais pour l'amour de ſoy, eſtant ialoux de ſon deuoir, il n'a que faire de loix pour biẽ faire, c'eſt en quoy il differe du commun; qui ne peut bien faire, & ne ſçait ce qu'il doit ſans loix, elles luy ſont requiſes, *at iuſto & ſapienti non eſt lex poſita.* Par droict le ſage eſt par deſſus les loix, mais par effect externe & public, il eſt leur volontaire & libre ſuiet, obeyſſant.

liu. 3. ch. 16.

En troiſiéme lieu c'eſt le fait de legereté & preſomption iniurieuſe, voire teſmoignage de foibleſſe & inſuffiſance, de cõdamner ce qui n'eſt conforme à la loy & couſtume de ſon pays. Cela vient de ne prendre pas le loiſir, ou n'auoir pas la ſuffiſance, de conſiderer les raiſons & fondemens des autres: c'eſt faire tort & honte à ſon iugement, dont il faut puis ſouuent ſe deſdire, c'eſt ne ſe ſouuenir pas que la nature humaine eſt capable de toutes choſes. C'eſt laiſſer endormir & piper à la longue accouſtumance, la veuë de ſon eſprit, & endurer que la preſcription puiſſe ſur noſtre iugement.

Finalement c'eſt l'office de l'eſprit genereux & de l'homme ſage (que ie tache de peindre icy) d'examiner toutes choſes, conſiderer à part & puis comparer enſemble toutes les loix & couſtumes de l'vniuers qui luy viennent en cognoiſſance, & les iuger (non pour là regler l'obeyſſance, comme a eſté dit, mais pour exercer ſon office, puis qu'il a l'eſprit pour cela) de bonne foy & ſans paſſion, au niueau de la verité, de la raiſon & nature vniuerſelle, à qui nous ſommes premierement obligez, ſans ſe flatter & tacher ſon iugement de fauſſeté: & ſe cõtenter de rendre l'obſeruance & obeyſſance à celles, auſquelles nous ſommes ſecondement & particulierement obligez, & ainſi aucun n'aura de quoy ſe plaindre de nous. Il aduiendra quelquesfois que nous ferons par vne ſecõde, particuliere & municipale obligation (obeyſſant aux loix & couſtume du pays) ce qui eſt cõtre la premiere & plus ancienne, c'eſt à dire, la nature & raiſon vniuerſelle: mais nous luy ſatisfaiſons tenant noſtre iugement & nos opinions ſainctes & iuſtes ſelon elle.

4. *Examiner toutes choſes meurement.*

Car auſſi nous n'auons rien noſtre, & dequoy nous puiſſions librement diſpoſer que de cela, le monde n'a que faire de nos penſees, mais le dehors eſt engagé au public, & luy en deuons rendre conte: ainſi ſouuent nous ferons iuſtement ce que iuſtement nous n'approuuons pas: il n'y a remede, le monde eſt ainſi fait.

8. *De la ceremonie.* Apres ces deux maiſtreſſes loy & couſtume, vient au troiſiéme qui n'a pas moins d'authorité & puiſſance, à l'endroit de pluſieurs, voire eſt encores plus rude & tyrannique à ceux qui s'y aſſeruiſſent par trop. C'eſt la ceremonie du monde, qui à vray dire, pour la pluſpart n'eſt que vanité: mais qui tient tel rang & vſurpe telle authorité, par la laſcheté & corruption contagieuſe du monde, que pluſieurs penſent que la ſageſſe conſiſte à la garder & obſeruer, & s'en rendent volontiers eſclaues: tellement que pour ne la heurter, ils preiudicient à leur ſanté, commodité, affaires, liberté, conſcience, qui eſt vne tres-grande folie: c'eſt le mal & malheur de pluſieurs courtiſans, idolatres de la Ceremonie. Or ie veux que mon Sage ſe garde bien de ceſte captiuité: ie ne veux pas que lourdement ou laſchement il bleſſe la ceremonie, car il faut condonner quelque choſe au monde, & tant que faire ſe peut au dehors ſe conformer à ce qui ſe pratique: mais ie veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y aſſeruiſſe point, ains que d'vne galante & genereuſe hardieſſe, il ſçache bien s'en deffaire quand il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à cognoiſtre à tous, que ce n'eſt laſcheté ou delicateſſe, ny ignorance ou meſgarde, mais c'eſt qu'il ne l'eſtime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut

laiſſer corrompre ſon iugement & ſa volonté à telle vanité, & qu'il ſe preſte au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne iamais.

Se bien comporter auec autruy.

CHAP. IX.

CEſte matiere appartient à la vertu de iuſtiee qui apprend à viure bien auec tous, & rendre à vn chacun ce qui luy appartient, laquelle ſera traittée au liure ſuiuant, où ſeront baillez les aduis particuliers & diuers ſelon les diuerſes perſonnes: icy les generaux ſeulement, ſuyuant le deſſein & ſubiet de ce liure. 1.

Il y a icy double conſideration (& par ainſi deux parties en ce chapitre) ſelon qu'il y a deux manieres de conuerſer auec le monde: l'vne ſimple, generale & commune: le commerce ordinaire du monde, auquel temps, les affaires, les voyages, & rencontres iournellement nous menent, & mettent & changent auec gens cogneus, incogneus, eſtrangers, ſans noſtre choix ou application de volonté: l'autre ſpeciale, eſt en compagnie affectée, & accointance ou recherchée & choiſie, ou qui s'eſtant preſentée a eſté embraſſee, & ce pour le profit, ou plaiſir ſpirituel ou corporel, en laquelle y a de la conference, communication, priuauté & familiarité: chacune aura ſes aduis à part. Mais auant qu'y entrer, pour preface ie veux donner vn aduis general & fondamental de tous les autres. 2.

C'eſt vn vice grand (duquel ſe doit garder et garantir noſtre ſage) et vn defaut importun à ſoy, et 3. *Facilité & vni-*

uerſalité d'humeurs.

à autruy, que d'eſtre attaché et ſubiet à certaines humeurs & complexions, à vn ſeul train, c'eſt eſtre eſclaue de ſoy-meſmes, d'eſtre ſi prins à ſes propres inclinations, qu'on ne les puiſſe tordre & ceder, teſmoignage d'ame chagrine & mial née, trop amoureuſe de ſoy, & partiale. Ces gens ont beaucoup à endurer & conteſter : au rebours c'eſt vne grande ſuffiſance & ſageſſe, de s'accõmoder à tout: *Iſtud eſt ſapere, qui vbicumque opus ſit animum poſſis flectere*, d'eſtre ſoupple & maniable, ſçauoir tantoſt ſe monter & bander, tantoſt ſe raualler & relaſcher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées ſont les plus vniuerſelles, les plus communes, applicables à tous ſens, communicatiues & ouuertes à toutes gens. C'eſt vne tres-belle qualité qui reſſemble & imite la bonté de Dieu, c'eſt l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic verſatile ingenium, ſic pariter ad omnia fuit, vt natum ad id vnum diceres, quodcumque ageret.*

4. 1. Partie. *Aduis ſur la ſimple & commune conuerſation.*

Voyons les aduis de la premiere conſideration, de la ſimple & commune conuerſation, i'en mettray icy quelques vns, dont le premier ſera de garder ſilence & modeſtie.

Le ſecond de ne ſe formaliſer point des ſottiſes, indiſcretions, & legeretez qui ſe feront ou commettront en preſence : car c'eſt importunité de choquer tout ce qui n'eſt de noſtre gouſt.

5. 6.

Le troiſiéme eſpargner & meſnager ce que l'on ſçait, & la ſuffiſance que l'on a acquiſe, & eſtre plus volontaires à ouyr qu'à parler, à apprendre qu'à enſeigner : car c'eſt vice d'eſtre plus prompt à ſe faire cognoiſtre, parler de ſoy, & ſe produire, que prendre la cognoiſſance d'autruy : & d'em-

ploiter ſa marchandiſe, qu'en acquerir de nouuelle.

Le quatriéme de n'entrer en diſcours, en conteſtation contre tous, non contre les plus grands & reſpectables, ny contre ceux qui ſont au deſſous, & non de pareille luitte. 7.

Le cinquiéme, auoir vne douce & honneſte curioſité de s'enquerir de toutes choſes, & les ſçachant les meſnager, & faire ſon profit de tout. 8.

Le ſixiéme & principal eſt d'employer en toutes choſes ſon iugement, qui eſt la piece maiſtreſſe qui agit, domine, & fait tout: ſans l'entendement toutes autres choſes ſont aueugles, ſourdes, & ſans ame, c'eſt le moindre de ſçauoir l'hiſtoire, il en faut iuger. Mais ceſtui-ci regarde de ſoy, & nous la compagnie. 9.

Le ſeptiéme eſt de ne parler iamais affirmatiuement, magiſtralement, & imperieuſement, auec opiniaſtreté & reſolution: cela heurte & bleſſe tous. L'affirmation & opiniaſtreté ſont ſignes ordinaires de beſtiſe & ignorance: le ſtile des anciens Romains portoit, que les teſmoins depoſans, & les iuges ordonnans de ce qui eſtoit de leur propre & certaine ſcience, exprimoient leur dire par ce mot, *il ſemble*, (*ita videtur*) que doiuent faire tous autres? Il ſeroit bon d'apprendre à vſer des mots qui addouciſſent & moderent la temerité de nos propoſitions, peut eſtre, l'on dit, ie penſe, quelque, aucunement, il ſemble: & en reſpondant, ie ne l'entens pas, qu'eſt-ce à dire, il pourroit-eſtre, eſt-il vray? Ie clorray ceſte premiere partie generale, en ce peu de mots: Auoir le viſage & la monſtre ouuerte & agreable à tous, l'eſprit & la penſee couuerte & cachée à tous, la langue ſobre & diſ- 10. *Concluſion.*

crette: touſiours ſe tenir à ſoy & ſur ſes gardes, *frons aperta, lingua parca, mẽs clauſa, nulli fidere*, voir & ouyr beaucoup, parler peu, iuger tout, *Vide, audi, iudica.*

2. parties de la ſpeciale conuerſation.

10. Venons à l'autre conſideration, & eſpece de conuerſation plus ſpeciale, de laquelle voicy les aduis. Le premier eſt de chercher, conferer, & ſe frotter auec gens plus fermes & plus habiles: car l'eſprit ſe roidit & ſe fortifie, & ſe hauſſe au deſſus de ſoy, comme auec les eſprits bas & foibles, l'eſprit s'abaſtardit & ſe pert: la contagion eſt en cecy, comme au corps, & encores plus.

11. Le ſecond eſt ne s'eſtonner ou bleſſer des opinions d'autruy, car tant contraires au commun, tant eſtranges, tant friuoles ou extrauagantes ſemblent-elles, ſi ſont-elles ſortables à l'eſprit humain, qui eſt capable de produire toutes choſes, & c'eſt foibleſſe de s'en eſtonner.

12. Le tiers eſt de ne craindre, ni s'eſtonner des corrections, rudeſſes, & aigreurs de paroles, auſquelles il faut s'accouſtumer & s'endurcir. Les galands hommes s'expriment courageuſement: ceſte tendreur & douceur craintifue & ceremonieuſe eſt pour les femmes: il faut vne ſocieté & familiarité forte & virile, il faut eſtre maſle, courageux, & à corriger, & à ſouffrir de l'eſtre. C'eſt vn plaiſir fade, d'auoir affaire à gens qui cedent, flattent, & applaudiſſent.

13. Le quatriéme eſt d'vſer & tendre touſiours à la verité, la recognoiſtre, & luy ceder ingenuëment & alaigrement, de quelque part qu'elle ſorte, vſant touſiours & par tout de bonne foy, & non comme pluſieurs, ſpecialement les Pedans, à tort ou à droict ſe deffendre & ſe deffaire de ſa partie. C'eſt

vne plus belle victoire ſe renger bien à la raiſon, & ſe vaincre ſoy-meſme, que vaincre ſa partie, à quoy ayde ſouuent ſa foibleſſe : parquoy arriere toute paſſion. Recognoiſtre ſa faute, confeſſer ſon doute ou ignorance, ceder quand il faut, ſont tours de iugement, de candeur & ſincerité, qui ſont les principales qualitez d'vn honneſte & ſage homme: l'opiniaſtreté accuſe l'homme de pluſieurs vices & defauts.

Le cinquiéme, en diſpute ne faut employer tous 14.
les moyens que l'on peut auoir, mais bien les meilleurs, plus pertinents & preſſans, & auec briefueté, car meſmes aux choſes bonnes l'on peut trop dire, ces longueurs, traineries de propos, repetitions, teſmoignent vne enuie de parler, vne oſtentation, apportent ennuy à la compagnie.

Le ſixiéme & principal eſt de garder par tout la 15.
forme, l'ordre, la pertinence. O qu'il y a de peine de diſputer & conferer auec vn ſot, inepte, & impertinent. C'eſt ce ſemble la ſeule iuſte excuſe de rompre & quitter tout : car qu'y gaigneriez vous que tourment, puis qu'auec luy vous ne pouuez bien aller ? Ne ſentir pas l'oppoſition que l'on fait, ſe ſuyure ſoy-meſme, & ne reſpondre à la partie, s'arreſter à vn mot, à vn incidant, & laiſſer le principal, meſler & troubler la diſpute, craindre tout, nier ou refuſer tout, ne ſuiure point le fil droict, vſer de prefaces & digreſſions inutiles, crier & s'opiniaſtrer, s'arreſter tout en vne formule artiſte, & ne voir rien au fonds, ce ſont choſes qui ſe practiquent ordinairement par les Pedans & Sophiſtes. Voicy comment ſe cognoiſt & ſe remarque la ſageſſe & pertinence, d'auec la ſottiſe & impertí-

nence : ceſte-cy eſt preſomptueuſe, temeraire, opiniaſtre aſſeurée, celle-là ne ſe ſatisfait iamais bien, eſt craintifue, retenuë, modeſte : celle-là ſe plaiſt, ſort du combat gaye, glorieuſe, comme ayant gaigné, auec vn viſage, qui veut faire croire à la compagnie, qu'elle eſt victorieuſe.

16. Le ſeptiéme s'il y a lieu de contradiction, il faut aduiſer qu'elle ne ſoit hardie, ny opiniaſtre, ny aigre. En ces trois cas elle ne ſeroit bien-venuë, & ſeroit à ſon autheur plus de mal qu'à tout autre. Pour eſtre biẽ prinſe de la compagnie, faut qu'elle naiſſe toute à l'heure meſmes du propos qui ſe traitte, & non d'ailleurs, n'y d'autre choſe precedente: qu'elle ne touche point la perſonne, mais la choſe ſeulement, auec quelque recõmandation de la perſonne s'il y eſchet, & qu'elle ſoit doucement raiſonnée.

SE CONDVIRE PRVDEMment aux affaires.

CHAP. X.

CEcy appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle ſera traitté au commencement du liure ſuyuant, où ſeront touchez particulierement les conſeils diuers, ſelon les diuerſes eſpece de prudences, & occurrence des affaires. Mais ie mettray icy les poincts & chefs principaux de prudence, qui ſeront aduis generaux & cõmuns, pour inſtruire en gros noſtre diſciple, à ſe bien & ſagement conduire & porter au traffic & commerce du monde, & au maniement de tous affaires, & ſont huict.

1. Le premier conſiſte en intelligence, c'eſt de bien

cognoiſtre les perſonnes auec qui l'on a affaire, leur naturel propre & particulier, leur humeur, leur eſprit, leur inclination, leur deſſein & intention, leur procedure: cognoiſtre auſſi le naturel des affaires que l'on traitte, qui ſe propoſent non ſeulement en leur ſuperficie & apparence, mais penetrer au dedans, non ſeulement voir & cognoiſtre les choſes en ſoy, mais encores les accidẽs, les conſequences, la ſuitte. Pour ce faire il les faut regarder à tous viſages, les conſiderer en tout ſens: il y en a qui par vn coſté ſont tres ſpecieuſes & plauſibles, & par vn autre ſont tres-vilaines & pernicieuſes. Or eſt-il certain que ſelon les diuers naturels des perſonnes, & des affaires, il faut changer de ſtile & de façõ de proceder, cõme vn nautonnier qui ſelon les diuers endroits de la mer, la diuerſité des vents, il conduit diuerſement les voiles & les auirons. Et qui voudroit par tout ſe conduire & porter de meſme façon, gaſteroit tout, & feroit le ſot & ridicule. Or ceſte cognoiſſance double de perſonnes & d'affaires, n'eſt pas choſe fort facile, tant l'homme eſt deſguiſé & fardé, l'on y paruient en les conſiderant attentiuement & meurement, & les repaſſant ſouuent par la teſte, & à diuerſes fois ſans paſſion.

Cognoiſſãce des perſonnes & des affaires.

Il faut puis apres apprendre à bien iuſtement eſtimer les choſes, & leur donner le prix & le rang, qui leur appartient, qui eſt le vray fait de prudence & ſuffiſance. C'eſt vn haut poinct de Philoſophie, mais pour y paruenir il ſe faut bien garder de paſſion, & de iugement populaire. Il y a ſix ou ſept choſes, qui menuent & menent les eſprits populaires, & leur font eſtimer les choſes à fauſſes enſeignes, dont les ſages ſe garderont, qui ſont nou-

2.

Eſtimation des choſes Nõ ſelõ le iugement populaire.

uelleté, rareté, eſtrangeté, difficulté, artifice, inuention, abſence, & priuation ou deſny, & ſur tout, le bruit, la monſtre, & la parade. Ils n'eſtiment point les choſes ſi elles ne ſont releuées par art & ſciences, ſi elles ne ſont pointuës & enflees. Les ſimples & naifues, de quelque valeur qu'elles ſoient, on ne les apperçoit pas ſeulement: elles eſchappent & coulent inſenſiblement: ou bien l'on les eſtime plattes, baſſes, & niaiſes, grand teſmoignage de la vanité & foibleſſe humaine qui ſe paye de vent, de fard, & de fauſſe monnoye, au lieu de bonne & vraye. De là vient que l'on prefere l'art à la Nature, l'acquis au naturel, le difficile & eſtudié à l'aiſe: les bouttées & ſecouſſes à la complexion & habitude: l'extraordinaire à l'ordinaire, l'oſtentation & la pompe à la verité douce & ſecrette: l'autruy, l'eſtranger: l'emprunté au ſien propre & naturel. Et quelle plus grande folie eſt-ce que tout cela? Or la regle des ſages eſt de ne ſe laiſſer coiffer & emporter à tout cela: mais de meſurer, iuger & eſtimer les choſes premierement par leur vraye, naturelle & eſſentielle valeur, qui eſt ſouuent interne & ſecrette, puis par l'vtilité, le reſte n'eſt que piperie. C'eſt choſe bien difficile, eſtant ainſi toutes choſes deſguiſees et ſophiſtiquées: ſouuent les fauſſes et meſchantes ſe rendent plus plauſibles, que les vrayes et bonnes: et dit Ariſtote qu'il y a pluſieurs fauſſetez qui ſont plus probables, et ont plus d'apparence, que des veritez: mais comme elle eſt difficile, auſſi eſt-elle excellente et diuine: *ſi ſeparaueris pretioſum à vili, quaſi os meũ eris*: & neceſſaire auant tout œuure: *quàm neceſſarium pretia rebus imponere*, car pour neant entre-l'õ à ſçauoir les pre-

Mais ſelon les ſages.

Difficile excellẽte, neceſſaire.

Iſai.

Senec.

ceptes & regles de bien viure, ſi premierement l'on ne ſçait en quel rang l'on doit tenir les choſes, les richeſſes, la ſanté, la beauté, la nobleſſe, la ſcience, &c. et leurs contraires. C'eſt vne haute et belle ſcience que de la preſſeance & préeminence des choſes : mais bien difficile, principalement quand pluſieurs ſe preſentent enſemble, car la pluralité empeſche : et en cecy l'on n'eſt iamais tous d'accord. Les gouſts et les iugemens particuliers ſont fort diuers, et tres-vtilement, afin que tous ne courent enſemble à meſme, et ne s'entr'empeſchent. Par exemple prenons ces huict principaux chefs de tous biens ſpirituels et corporels, quatre de chacune ſorte, ſçauoir Preud'hommie, Santé, Sageſſe, Beauté, Habileté, Nobleſſe, Science, Richeſſe. Nous prenons icy ces mots ſelon le ſens et vſage commun, Sageſſe pour vne prudente et diſcrette maniere de viure et ſe comporter auec tous et enuers tous : Habilité pour ſuffiſance aux affaires: Science pour cognoiſſance des choſes acquiſes des liures, les autres ſont aſſez clairs. Or ſur l'arrangement de ces huict, combien d'opinions diuerſes? I'ay dit la mienne, ie les ay meſlez et tellement entrelaſſez enſemble, qu'apres et aupres vn ſpirituel il y en a vn corporel, qui luy reſpond: afin d'accoupler l'eſprit et le corps : la ſanté eſt au corps ce que la preud'hommie eſt en l'eſprit: c'eſt la preud'hommie du corps, la ſanté de l'ame : *mens ſana in corpore ſano* : La Beauté eſt comme la Sageſſe, la meſure, proportion et bien-ſeance du corps et la Sageſſe et beauté ſpirituelle : La Nobleſſe eſt vne grande habitude et diſpoſition à la vertu : les Sciences ſont les richeſſes de l'eſprit. D'autres arrangeront ces

D'elle viens la cognoiſſances des choſes.

Des huict chefs de biens.

pieces tout autrement, qui mettra tous les ſpirituels auant que venir au premier corporel, & le moindre de l'eſprit au deſſus du meilleur du corps : & qui a part enſemble les arrangera autrement, chacun abonde en ſon ſens.

3. *Choix & election des choſes.*

Apres, & de ceſte ſuffiſance & partie de prudence, de ſçauoir bien eſtimer les choſes, vient & naiſt ceſte autre, qui eſt ſçauoir bien choiſir : où ſe monſtre auſſi ſouuent, non ſeulement la conſcience, mais auſſi la ſuffiſance & prudence. Il y a des choix bien aiſez, comme d'vne difficulté & d'vn vice, de l'honneſte & l'vtile, du deuoir & du profit: Car la préeminence de l'vn eſt ſi grande au deſſus de l'autre, que quand ils viennent à ſe choquer, le champ doit touſiours demeurer à l'honneſte, ſauf, peut eſtre, quelque exception bien rare & auec grande circonſpection, & aux affaires publiques ſeulement, comme ſera dit apres en la vertu de prudence : mais il y a des choix quelquefois bien faſcheux & bien rudes, comme quand l'on eſt enfermé entre deux vices, ainſi que fut le docteur Origene d'idolatrer, ou ſe laiſſer iouyr charnellement à vn grand vilain Ethiopien. La regle eſt bien touſiours que ſe trouuant en incertitude & perplexité au choix des choſes non mauuaiſes, il ſe faut ietter au parti ou y a plus d'hõneſteté & de iuſtice. Car encore qu'il en meſaduienne, ſi dõnera-il touſiours vne gratification & gloire d auoir choiſi le meilleur, outre que l'on ne ſçait (quand l'on euſt prins le party contraire) ce qui fuſt aduenu, & ſi l'õ euſt eſchappé ſon deſtin : quand on doute quel eſt le meilleur & le plus court chemin, il faut tenir le plus droit. Et aux mauuaiſes (deſquelles il n'y a ia-

mais choix) il faut éuiter le plus vilain & iniuſte: ceſte regle eſt de conſcience,& apartient à la pieu-d'hommie. Mais ſçauoir quel eſt le plus honneſte, iuſte,& vtile,quel plus deshonneſte,plus iniuſte & moins vtile,il eſt ſouuent tres-difficile & a; partiẽt à la prudence & ſuffiſance. Il ſemble qu'en teis deſtroits,le plus ſeur & meilleur eſt de ſuiure la nature, & iuger celuy-là le plus iuſte & honneſte, qui approche plus de nature, celuy plus iniuſte & deſhonneſte,qui eſt le plus eſloigné de la nature. Auſſi auons nous dit que l'on doit eſtre hõme de biẽ, par le reſſort de la nature. Auant que ſortir de ce propos,du choix & election des choſes,vuidõs en deux petits mots ceſte queſtiõ. D'où vient en noſtre ame le choix de deux choſes indifferentes et toutes pareilles? Les Stoiciens diſent que c'eſt vn maniemẽt de l'ame extraordinaire, deſreglé, eſtrãger et temeraire; mais l'on peut dire que iamais deux choſes ne ſe preſentent à nous,où n'y aye quelque difference pour legere qu'elle ſoit : et qu'il y a touſiours quelque choſe en l'vne, qui nous touche et pouſſe au choix, encores que ce ſoit imperceptiblement, et que ne le puiſſions exprimer. Qui ſeroit egalement balancé entre deux enuies, iamais ne choiſiroit : car tout choix et inclination porte inegalité.

Vn autre precepte en ceſte matiere eſt de prendre aduis et conſeil d'autruy : car ſe croire et ſe fier en ſoy ſeul eſt tres-dangereux : or icy ſont requis deux aduertiſſemẽs de prudẽce, l'vn eſt au choix de ceux à qui l'on ſe doit adreſſer pour auoir conſeil : car il y en a de qui pluſtoſt il ſe faut cacher et garder. Ils doiuent eſtre premierement gens de bien et fideles (c'eſt icy meſme choſe) puis bien ſenſez et aduiſez, 4. *Conſultation.*

ſages experimentez. Ce ſont les deux qualitez de bons conſeillers, preud'hommie & ſuffiſance : l'on peut adiouſter vn troiſiéme, qu'ils n'ayent ni leurs proches & intimes, aucun particulier intereſt en l'affaire, car encores que l'on puiſſe dire, que cela ne les empeſchera de bien conſeiller, eſtans, comme dit eſt, preud'hommes, ie pourray repliquer qu'outre que ceſte tant grande, forte, & Philoſophique preud'hommie, qui n'eſt touchée de ſon propre intereſt, eſt bien rare : encores eſt-ce grande imprudence de les mettre en ceſte peine & anxieté, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre aduertiſſement eſt de bien ouyr & receuoir les conſeils, les prenans d'heure ſans attendre l'extremité, auec iugement & douceur, aimant qu'on diſe librement & franchement la verité. L'ayant ſuiuy comme bon, venant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encor qu'il ne ſuccede ainſi que l'on auoit eſperé. Souuent des bons conſeils en attriuent de mauuais effets : mais le ſage ſe doit pluſtoſt contenter d'auoir ſuiuy vn bon conſeil, qui aura eu mauuais effect, qu'vn mauuais conſeil ſuiuy d'vn bon effect, comme Marius : *ſic correctè Marii temeritas gloriam ex culpa inuenit*, & ne faire comme les ſots qui apres auoir meurement deliberé & choiſi, penſent apres auoir prins le pire, parce qu'ils ne peſent plus que les raiſons de l'opinion contraire, ſans y apporter le contrepoids de celles qui l'ont induit à cela. Ceci eſt bien dit briefuement pour ceux qui cherchent conſeil : pour ceux qui le donnent, ſera parlé en la vertu de prudence, de laquelle le conſeil eſt vne grande & ſuffiſante partie.

l.3.c.2. art.17.

Le cinquiéme aduis que ie donne icy à ſe bien conduire aux affaires, eſt vn temperament & mediocrité entre vne trop grande fiance & deffiance, crainte & aſſeurance : Trop ſe fier & aſſeurer ſouuent nuiſt, & deffier offenſe : il ſe faut bien garder de faire demonſtration aucune de deffiance, quand bien elle y ſeroit & iuſtement. Car c'eſt deſplaire, voire offenſer & donner occaſion de nous eſtre contraire: Mais auſſi ne faut-il vſer d'vne ſi grande, laſche & molle fiance, ſi ce n'eſt à ſes bien aſſeurez amis : il faut touſiours tenir la bride à la main: non la laſcher trop, ou tenir trop roide. Il ne faut iamais dire tout, mais ce que l'on dit ſoit vray : il ne faut iamais tromper ny affiner, mais bien ſe faut il garder de l'eſtre : il faut temperer & marier l'innocence & ſimplicité colombine, en n'offenſant perſonne, auec la prudence & aſtuce ſerpentine, en ſe tenant ſur ſes gardes, & ſe preſeruant des fineſſes, trahiſons & embuſches d'autruy. La fineſſe à la deffenſiue eſt autant loüable comme deshonneſte à l'offenſiue : il ne faut donc iamais tant s'aduancer & s'engager, que l'on n'aye moyen, quand l'on voudra & faudra, ſe retirer & ſe r'auoir, ſans grand dommage & regret. Il ne faut iamais abandonner le manche, ne iamais tant deſeſtimer autruy, & s'aſſeurer de ſoy, que l'on en vienne en vne preſomption & nonchalance des affaires, comme ceux qui penſent que perſonne ne void ſi clair qu'eux, ou que tout plie ſous eux, & qu'on n'oſeroit penſer à leur deſplaire, & par là viennent à ſe relaſcher, & meſpriſer le ſoin, & en fin ſont affinez, ſurprins, & bien mocquez.

7. *Temperament entre la crainte & l'aſſeurãce.*

Vn autre aduis & bien important, eſt de prendre

Prendre l'occasiõ & le temps.

toutes choſes en leur temps & ſaiſon, & bien à propos. Et pource il faut ſur tout euiter precipitation, ennemie de ſageſſe, maraſtre de toute bonne action, vice fort à craindre aux gens ieunes & boüillans. C'eſt à la verité vn tour de maiſtre & bien habile homme, de ſçauoir bien prendre les choſes à leur poinct, bien meſnager les occaſions & commoditez, ſe preualoir du temps & des moyens. Toutes choſes ont leur ſaiſon & meſmes les bonnes, que l'on peut faire hors de propos : or la haſtiueté & precipitation eſt bien contraire à cecy, laquelle trouble, confond & gaſte tout: *canis feſtinans cæcos facit catulos.* Elle vient ordinairement de paſſion qui nous emporte: *Nam qui cupit feſtinat: qui feſtinat euertit: vnde feſtinatio improuida & cæca: duo aduerſiſſima rectæ menti celeritas & iras:* & aſſez ſouuẽt auſſi d'inſuffiſance. Le vice contraire, laſcheté, pareſſe, nonchalance qui ſemble aucunefois auoir quelque air de maturité, de ſageſſe, eſt auſſi pernicieux & dangereux, principalement en l'execution. Car l'on dit qu'il eſt permis d'eſtre en la deliberation & conſultation peſant & long, mais non en l'execution, dont les ſages diſent qu'il faut conſulter lentement, executer promptement : deliberer à loiſir & viſtement accomplir. Il s'eſt bien veu quelquesfois le contraire, que l'on a eſté heureux à l'euenement, encores que l'on ait eſté ſoudain & temeraire en deliberation : *ſubiti conſilij euentus fœlices:* mais c'eſt rarement & par coup d'auanture, à quoy ne ſe faut pas regler, & ſe bien garder que l'enuie ne nous en prenne : car le plus ſouuent vne longue & inutile repentance eſt le ſalaire de leur courſe & haſtiueté. Voicy donc deux

Contre la precipitation.

Laſcheté.

eſcueils & extrémitez qu'il faut pareillement éuiter: car c'eſt auſſi grande faute de prendre l'occaſiõ trop verte, & trop cruë, que la laiſſer trop meurir & paſſer: le premier ſe fait volontiers par les ieunes, prompts & boüillans, qui à faute de patience, ne donnent pas loiſir au temps & au ciel de faire rien pour eux: ils courent & ne prennent rien: le ſecond par les ſtupides, laſches, & trop lourds. Pour cognoiſtre l'occaſion & l'empoigner, il faut auoir l'eſprit fort & eueillé, & auſſi patient: il faut preuoir l'occaſion, la guetter, l'attendre, la voir venir, s'y preparer, & puis l'empoigner au poinct qu'il faut. *De ces deux vices.*

Le ſeptiéme aduis ſera de ſe bien porter & conduire auec les deux maiſtres & ſurintendans des affaires du monde, qui ſont l'induſtrie ou vertu & la fortune. C'eſt vne vieille queſtion, laquelle des deux à plus de credit, de force, & d'authorité: car certes toutes deux en ont: & eſt trop clairement faux, que l'vne ſeule face tout & l'autre rien. Il ſeroit peut eſtre bien à deſirer qu'il fut vray, & que vne ſeule euſt tout l'empire: les affaires en iroient mieux: l'on ſeroit du tout regardant & attentif à celle là: la difficulté eſt les ioindre, & entendre à tous deux. Ordinairement ceux qui s'arreſtent à l'vne meſpriſent l'autre, les ieunes & hardis regardent & ſe fient à la fortune, en eſperant bien: & ſouuent par eux elle opere de grandes choſes, & ſemble qu'elle leur porte faueur: les vieils & tardifs ſont à l'induſtrie: ceux-cy ont plus de raiſon. Que s'il les faut comparer, & choiſir l'vne des deux, celuy de l'induſtrie eſt plus honneſte, le plus ſeur, plus glorieux: car quand bien la fortune luy 7. *Induſtrie & fortune.*

sara contraire, & rendra toute l'induſtrie & diligence vaine, ſi eſt-ce que ce contentement demeure, qu'on n'a point chommé, on s'eſt trouué *in officio*, on s'eſt porté en gẽs de cœur. Ceux qui ſuiuent l'autre party ſont en danger d'attendre en vain, & quand bien il ſuccederoit à ſouhait, ſi n'y a-il pas tant d'honneur & de gloire. Or l'aduis de ſageſſe porte de ne s'arreſter pas du tout, & tant à l'vne, qu'on excluë & meſpriſe l'autre: car toutes deux y ont bonne part, voire ſouuent ſe preſtent la main, & s'entendent mutuellement. Il faut donc ſe comporter auec toutes deux, mais inégalemẽt, car l'aduantage & preeminence doit eſtre donné, cõme dit eſt, à la vertu, induſtrie, *virtute duce, comite fortuna.*

Encor eſt requis cét aduis de garder diſcretiõ, qui aſſaiſonne & donne bon gouſt à toutes choſes, ce n'eſt pas vne qualité particuliere, mais commune, qui ſe meſle par tout: L'indiſcretion gaſte tout, & oſte la grace aux meilleurs; ſoit-il à bien faire à autruy: car toutes gratifications ne ſont pas bien faites à toutes gens: à s'excuſer, car excuſes inconſiderees ſeruent d'accuſation: à faire l'honneſte & le courtois, car l'on peut bien exceder & degenerer en ruſticité, ſoit à n'offrir ou à n'accepter.

SE TENIR TOVSIOVRS preſt à la mort, fruict de Sageſſe.

CHAP. XI.

1. *Iour de la mort.*

LE iour de la mort eſt le maiſtre iour, & iuge de tous les autres iours, auquel ſe doiuent toucher & eſprouuer toutes les actions de noſtre vie.

Lors ſe fait le grand eſſay, & ſe recueille le grand fruict de tous nos eſtudes. Pour iuger la vie, il faut regarder comment s'en eſt porté le bout, car la fin couronne l'œuure, & la bonne mort honore toute la vie, la mauuaiſe diffame : l'on ne peut bien iuger de quelqu'vn ſans luy faire tort, que l'on ne luy aye veu ioüer le dernier acte de ſa comedie, qui eſt ſans doute la plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece, enquis lequel il eſtimoit plus de trois hommes, de luy, Chabrias, & Iphicrates, il nous faut voir premierement mourir tous trois, auant en reſoudre: la raiſon eſt qu'en tout le reſte il y peut auoir du maſque, mais en ce dernier roollet, il n'y a que feindre.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo,
Eijciuntur, & eripitur perſona, manet res.

D'ailleurs la fortune ſemble nous guetter à ce dernier iour, comme, à poinct nommé, pour monſtrer ſa puiſſance, & renuerſer en vn moment ce que nous auõs baſty & amaſsé en pluſieurs annees, & nous faire crier auec Laberius, *nimirum hac die vna plus vixi mihi, quàm viuendum fuit* : & ainſi a eſté bien & ſagement dit par Solon à Crœſus, *ante obitum nemo beatus.*

C'eſt choſe excellente que d'apprendre à mourir, c'eſt l'eſtude de la Sageſſe, qui ſe reſout tout à ce but : il n'a pas mal employé ſa vie, qui a apprins à biẽ mourir, il l'a perduë qui ne la ſçait biẽ acheuer, *malè viuet, quiſquis neſciet bene mori: non fruſtrà naſcitur qui benè moritur: nec inutiliter vixit, qui fœliciter deſiit: Morà tota vitâ diſcendum eſt, & præcipuum ex vitæ officijs eſt.* Il ne peut bien agir qui ne viſe au but & au blanc : il ne peut bien viure qui ne regarde à la

2. *Science de mourir.*

Seneca

mort : bref la ſcience de mourir, c'eſt la ſcience de liberté, de ne craindre rien, de bien doucement & paiſiblement viure : ſans elle n'y a aucun plaiſir à viure, non plus qu'à iouyr d'vne choſe, que l'on craint touſiours de perdre.

3. Premierement & ſur tout il faut s'efforcer que nos vices meurent deuant nous : ſecondement ſe tenir tout preſt. O la belle choſe, pouuoir acheuer ſa vie auant ſa mort, tellement qu'il n'y aye plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'aye plus beſoin de rien, ny du temps, ny de ſoy-meſme, mais tout ſaoul & content, qu'on s'en aille diſant tout doux,

Vixi, & quem dedit curſum fortuna peregi:

tiercement que ce ſoit volontairement, car bien mourir, c'eſt volontiers mourir.

4. *Cinq manieres de ſe porter en la mort.* Il ſemble que l'on ſe peut porter à l'endroit de la mort en cinq manieres : la craindre & fuyr comme vn tres-grand mal : l'attendre doucement & patiemment comme choſe naturelle, inéuitable, raiſonnable : la meſpriſer comme choſe indifferente, & qui n'importe de beaucoup : la deſirer, demander, cercher, comme le port vnique des tourmens de ceſte vie, voire vn tres-grand gain : ſe la donner ſoy-meſme. De ces cinq les trois du milieu ſont bonnes, d'ame bonne & raſſiſe, bien que diuerſement & en differente condition de vie : les deux extrémes vicieux & de foibleſſe, bien que ſoit à diuers viſages: de chacune nous parlerons.

5. *Craindre la mort.* La premiere n'eſt approuuée de perſonne d'entendement, bien qu'elle ſoit pratiquée par la pluſpart, teſmoignage de grande foibleſſe. Contre ceux là, & pour conſolation contre la mort ſienne aduenir, ou celle d'autruy, voicy dequoy. Il n'y a

chose que les humains craignent tant, & ayent en horreur que la mort : toutesfois il n'y a chose, où y aye moins d'occasion & de subiect de craindre, & au contraire il y aye tant de raisons pour l'accepter & se resoudre : dont il faut dire, que c'est vne pure opinion & erreur populaire, qui a ainsi gaigné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconsideré, qui nous dit que c'est vn tres-grand mal, & en mescroyons la sagesse, qui nous enseigne que c'est l'affranchissement de tous maux, & le port de la vie. Iamais la mort presente ne fit mal à personne, & aucun de ceux qui l'ont essayé & sçauent que c'est, ne s'en est pleint : & si la mort est dite estre mal, c'est donc de tous les maux le seul qui ne fait point de mal, c'est l'imagination seule d'elle absente, qui fait ceste peur. Ce n'est donc qu'opinion, non verité, & c'est vrayement où l'opinion se bande plus contre la raison, & nous la veut effacer auec le masque de la mort : il n'y peut auoir raison aucune de la craindre, car on ne sçait que c'est. Pourquoy & cõment craindra-on ce qu'on ne sçait que c'est? Dont disoit bien le plus sage de tous, que craindre la mort, c'estoit faire l'entendu & le suffisant, c'estoit feindre sçauoir ce que personne ne sçait, & pratiquer ce sien dire en soy-mesme : car sollicité par ses amis de plaider deuant ses Iuges, pour sa iustification, & pour sauuer sa vie, voicy la harangue qu'il leur fit. Messieurs, si ie vous prie de ne me faire point mourir, i'ay peur de m'enferrer & parler à mon dommage, car ie ne sçay que c'est de mourir, ny quel il y fait : ceux qui craignent la mort, presuppose nt qu'ils la cognoissent : quant à moy, ie ne sçay quelle elle est, ny ce que l'on fait

C'est l'opinion.

Et non de raison.

en l'autre monde : à l'aduenture la mort eſt choſe indifferente, l'aduenture choſe bonne & deſirable. Les choſes que ie ſçay eſtre mauuaiſes, comme offenſer ſon prochain, ie les fuy, celles que ie ne cognoy point du tout, comme la mort, ie ne les puis craindre. Parquoy ie m'en remets à vous. Car ie ne puis ſçauoir quel eſt plus expedient pour moy, mourir, ou ne mourir pas, par ainſi vous en ordonnerez comme il vous plaira.

6. *C'eſt foibleſſe.* Tant ſe tourmenter de la mort, c'eſt vne grande foibleſſe & coüardiſe : il n'y a femmelette qui ne s'appaiſe dans peu de iours de la mort la plus douloureuſe qui ſoit, de mary, d'enfant: pourquoy, la raiſon, la ſageſſe ne fera elle en vne heure, voire tant promptement (comme nous auons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'vn ſot & d'vn foible ? Que ſert à l'homme la ſageſſe, la fermeté, ſi elle ne haſte le pas & ne fait plus & pluſtoſt que le ſot & le foible ? C'eſt de ceſte foibleſſe que la pluſpart des hommes mourans ne peuuent du tout ſe reſoudre, que ce ſoit leur derniere heure, & n'eſt endroit, où la piperie de l'eſperance amuſe plus : cela aduient auſſi peut eſtre de ce que nous eſtimons grande choſe noſtre mort, & nous ſemble que l'vniuerſité des choſes a intereſt de compatir à noſtre fin, tãt fort nous nous eſtimons.

7. *Iniuſtice.* Et puis tu te monſtres iniuſte, car ſi la mort eſt bonne choſe, comme elle eſt, pourquoy la crains-tu ? ſi c'eſt vne mauuaiſe choſe, pourquoy l'empires-tu? & adiouſtes mal ſur mal, à la mort encores de la douleur ? comme celuy qui deſpoüillé d'vne partie de ſes biens par l'ennemy, iette le reſte en la mer, pour dire qu'en ceſte façon il regrette

qu'il a eſté deualizé.

Finalement craindre la mort, c'eſt eſtre ennemy de ſoy & de ſa vie: car celuy ne peut viure à ſon aiſe & content, qui craint de mourir. Celuy-là vit vrayement libre, qui ne craint point la mort: au contraire le viure eſt ſeruir, ſi la liberté de mourir en eſt à dire. La mort eſt le ſeul appuy de noſtre liberté, commune & prompte recepte à tous maux: c'eſt donc eſtre bien miſerable (& ainſi le ſont preſque tous) qui troublent la vie par le ſoin & crainte de la mort, & la mort par le ſoin de la vie. 8. *Eſtre ennemy de la vie.*

Mais ie vous prie, quelles pleintes & murmures y auroit-il contre nature, s'il n'y auoit point de mort, & qu'il falluſt demeurer icy bon gré mal gré, certes l'on la maudiroit. Imaginez combien ſeroit moins ſupportable, & plus penible vne vie perdurable, que la vie auec la condition de la laiſſer. Chiron refuſa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu du temps Saturne ſon pere. Certes la mort eſt vne tres-belle & riche inuention de nature, *Optimũ naturæ inuentum nuſquam ſatis laudatum*, & vn expedient tres-propre & vtile à pluſieurs choſes: ſi elle nous eſtoit oſtée nous la regretterions beaucoup plus que nous ne la craignons, & ſi elle n'eſtoit, nous la ſouhaitterions plus fort que la vie: c'eſt vn remede à tant de maux, & vn moyen à tant de biens. Que ſeroit-ce d'autre part s'il n'y auoit quelque peu d'amertume meſlé en la mort? certes l'on y courroit trop auidement & indiſcrettement: pour garder moderation, qui eſt à ne trop aimer ny fuyr la vie, à ne craindre ny courir à la mort, tous les deux ſont temperez & deſtrempez de la douceur & de l'aigreur.

10. *Remedes pour ne craindre*

Le remede que baille en cecy le vulgaire, eſt trop ſot, qui eſt de n'y penſer point, n'en parler iamais, outre que telle nonchalance ne peut loger en la teſte d'homme d'entendement, encores en fin couſteroit-elle trop cher : car aduenant la mort au deſpourueu, quels tourmens, cris, rage, deſeſpoir ? La ſageſſe conſeille bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre : & pour ce faire nous donne vn aduis tout contraire au vulgaire, c'eſt de l'auoir touſiours en la penſee, la pratiquer, l'accouſtumer, l'appriuoiſer, ſe repreſenter à toutes heures & s'y roidir non ſeulement aux pas ſuſpects & dangereux, mais au milieu des feſtes & ioyes : que le refrein ſoit que nous ſommes touſiours en butte à la mort : que d'autres ſont morts qui penſoiẽt en eſtre autant loin que nous maintenant : que ce qui peut aduenir vne autre fois, peut auſſi aduenir maintenant : & ce ſuyuant la couſtume des Egyptiens qui en leurs bãquets tenoient l'image de la mort, & des Chreſtiens, & tous autres : qui ont leurs cimetieres pres des tẽples, & lieux publics & frequentez, pour touſiours (diſoit Licurge) faire penſer à la mort. Il eſt certain, où la mort nous attend, attendons là par tout, & que touſiours elle nous trouue preſts.

Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum
Grata ſuperueniet quæ non ſperabitur hora :

11. *Reſponſe aux regrets & excuſes deſcraintifs.*

Mais entendons les regrets & excuſes que les paoureux alleguent, pour pallier leurs pleintes, qui ſont toutes niaiſes & friuoles : ils ſe faſchent de mourir ieunes, & ſe plaignent tant pour eux que pour autruy : que la mort les anticipe & les moiſſonne encores au verd & au fort de leur aage.

1. Pleinte du vulgaire, qui meſure tout à l'aune,

& n'eſtime rien de precieux, que ce qui eſt long & qui dure : ou au contraire les choſes exquiſes & excellentes ſont ordinairement ſubtiles & deliées. C'eſt vn traict de grand maiſtre d'enclorre beaucoup en peu d'eſpace:& peut-on dire qu'il eſt quaſi fatal aux hommes illuſtres, de ne pas viure long temps. La grande vertu & la grande ou longue vie ne ſe rencontrent gueres enſemble : la vie ſe meſure par la fin, pourueu qu'elle en ſoit belle, tout le reſte à ſa proportion : La quantité ne ſert de rien pour la rendre plus ou moins heureuſe, non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Vn petit homme eſt homme entier comme vn grand, ny les hommes ny leur vices ne ſe meſurent à l'aune.

Ils ont regret de mourir loin des leurs, ou d'eſtre 2.
tuez, ou demeurer ſans ſepulture : ils ſouhaitteront de mourir en paix, dedans le lict entre les leurs, conſolez d'eux, & en les conſolant. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poſte pour ſe trouuer en vne bataille, ne ſont pas de cét aduis : ils vont mourir tout en vie & chercher vn tombeau entre les morts de leurs ennemis : les petits enfans craignent les hommes maſquez : deſcouurez leur le viſage, ils n'en ont plus de peur : auſſi croyez, le feu, le fer, la flamme nous eſtonnent, comme nous les imaginons : leuons leur le maſque, la mort dont ils nous menacent, n'eſt que la meſme mort, dont meurent les femmes & les enfans.

Ils ont regret de laiſſer tout le monde, & pour- 3.
quoy ? Tu as tout veu vn iour eſt égal à tous il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuict, d'autre ſoleil, ny d'autre train au monde : au pis aller

tout ſe void en vn an : l'on y void la ieuneſſe, l'adoleſcence, la virilité, la vieilleſſe du monde; il n'y a autre fineſſe que de recommencer.

4. Les parens & amis : vous en trouuerez encor plus où vous allez, & tels que n'auez encores iamais veu: & puis ceux d'icy que vous regretterez vous ſuyuront bien toſt.

5. De petits enfans orphelins, ſans conduitte & ſans ſupport, comme ſi ces enfans-là eſtoiēt plus à vous qu'à Dieu, comme ſi vous les aimiez d'auātage que luy, qui en eſt le premier & plus vray pere, & combien de tels ſont paruenus grāds plus que d'autres?

6. Peut eſtre que vous craignez de vous en aller ſeul, c'eſt grande ſimpleſſe : tant de gens meurent auec vous, & à meſme heure que vous.

7. Au reſte vous allez en lieu, où l'on ne regrette point ceſte vie : comment regretter, s'il eſtoit loiſible de la reprendre, l'on la refuſeroit : & ſi l'on euſt ſceu que c'eſtoit auant que de la receuoir, l'on n'en euſt point voulu, *Vitam nemo acciperet ſi daretur ſcientibus.* Pourquoy regretter puis que tu ſeras ou du tout rien, ſelon les meſcreans, ou beaucoup mieux, ce diſent tous les ſages du monde ? Pourquoy donc t'effarouches-tu de la mort, puis que tu es ſans grief? Le meſme paſſage que tu as fait de la mort, c'eſt à dire du rien à la vie, ſans paſſiō, ſans frayeur, refais-le de la vie à la mort, *reuerti vnde veneris, quid graue eſt?*

8. Peut eſtre que le ſpectacle de la mort te deſplaiſt, à cauſe que ceux qui meurent font laide mine: ouy, mais ce n'eſt pas la mort, ce n'eſt que ſon maſque. Ce qui eſt deſſous caché, eſt tres-beau, la mort n'a rien d'eſpouuentable : nous auons enuoyé de

laſches & peureux eſpions pour la cognoiſtre, ils ne nous rapportent pas ce qu'ils ont veu, mais ce qu'ils en ont ouy dire, & ce qu'ils en craignent.

Mais elle nous rauit des mains tant de choſes, ou pluſtoſt nous rauit à elle, & nous rauit à nous meſmes, nous oſte de ce que nous cognoiſſons & auons jà tant accouſtumé, pour nous mettre en vn eſtat incogneu, *at horremus ignota*, nous oſte de la lumiere pour nous mettre en tenebres, bref, c'eſt noſtre fin, ruine, diſſolution. Ce ſont les plus preſſans obiects, à quoy l'on peut en vn mot reſpondre que eſtãt la mort la loy de Nature inéuitable, comme ſera dit cy apres, il ne faut point tant diſputer, c'eſt folie de craindre ce que l'on ne peut éuiter. *Dementis eſt timere mortẽ, quia certa expectantur, dubia metuuntur, mors habet neceſſitatẽ æquã inuictam.* Mais voicy que ces gens font bien mal leur compte, car c'eſt tout le contraire de ce qu'ils diſent, au lieu de nous rauir aucune choſe, elle nous donne tout, au lieu de nous oſter à nous meſmes, elle nous rend & reſtituë libres à nous, au lieu de nous mettre en tenebres elle nous en oſte & nous met à la lumiere, & nous fait le meſme tour que nous faiſons à tous fruicts, les deſpoüillant de leurs eſtuys, boëttes & enuelopures, eſpics, belles, coques, eſcorches pour les mettre en veuë, en vſage, en nature, *ita ſolet fieri, pereunt ſemper velamenta naſcentiũ*, elle nous oſte d'vn lieu eſtroit, incõmode, catareux, obſcur, d'où l'on ne void qu'vne biẽ petite partie du ciel, & la lumiere que de loin : & par deux petits trous des yeux, pour nous mettre en pleine liberté, ſanté aſſeurée, clarté perpetuelle, en tel lieu, & tel eſtat que tous entiers nous voyons le ciel entier, & la lumiere tou- 9.

te en ſon lieu : *æqualiter tibi ſplendebit omne cæli lætus, totam lucem ſuo loco propè totus aſpicies, quã nunc per anguſtiſſimas oculorum vias procul intuis & miraris.* Bref nous oſte de la mort qui auoit commencé au ventre de la mere & finit maintenant pour nous mettre en la vie qui ne finira iamais. *Dies iſte quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis eſt.*

12. *Attendre la mort eſt bon.*

La ſeconde eſt d'ame bonne, douce & reglée, & ſe pratique iuſtement en vne vie commune, equable, & plaiſible, par ceux qui auec raiſon eſtiment beaucoup ceſte condition de vie, & ſe contentent d'y durer : mais ſe rangeans à la raiſon, l'acceptent quand elle vient. C'eſt vne attrempée mediocrité, ſortable à telle condition de vie entre les extremitez, qui ſont deſirer & craindre, cercher & fuyr, vicieuſes & blaſmables (*ſummum ne metuas diem, nec optes : mortem concupiſcentes & timẽtes æque obiurgat Epicurus:*) ſi elles ne ſõt couuertes & excuſees par quelque raiſon non commune & ordinaire, comme ſera dit en ſon lieu. Deſirer & chercher eſt mal : c'eſt iniuſtice de vouloir mourir ſans cauſe, c'eſt porter enuie au monde, à qui noſtre vie peut eſtre vtile : c'eſt eſtre ingrat à nature, que de meſpriſer & ne vouloir vſer du meilleur preſent qu'elle nous puiſſe faire : & eſtre par trop chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouuoir durer en vn eſtat qui ne nous eſt point onereux, & par trop en charge : la fuyr & craindre c'eſt aller contre nature, raiſon, iuſtice, & tout deuoir : d'autant que mourir eſt choſe naturelle, neceſſaire & inéuitable, iuſte & raiſonnable. Naturelle, car c'eſt vne piece de l'ordre de l'vniuers, & de la vie du monde, voulez vous qu'on ruine ce monde, & qu'on en face vn tout nouueau

13. *Le mourir eſt naturel.*

pour vous ? La mort tient vn tres-grand rang en la police, & grande republique de ce monde: & eſt de tres-grande vtilité, pour la ſucceſſion & durée des œuures de nature : la defaillance d'vne vie eſt paſſage à mille autres : *ſic rerum ſumma nouatur*. Et non ſeulement c'eſt vne piece de ce grand tout, mais de ton eſtre particulier, non moins eſſentielle, que le viure, que le naiſtre : en fuyant de mourir tu la fuis toy-meſmes : ton eſtre eſt également party en ces deux, à la vie & à la mort : c'eſt la condition de ta creation. Si tu te faſches de mourir, il ne falloit pas naiſtre, on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en ſortir, qui ſe faſche d'en ſortir n'y deuoit pas entrer. Le premier iour de ta naiſſance t'oblige & t'achemine à mourir comme à viure.

Naſcentes morimur finiſque ab origine pendet.
Sola mors iuſ equũ generis humani, viuere noluit qui mori vult, vita cum exceptione mortis data eſt, tam ſtultus qui timet mortem, quàm ſenectutem.

Se faſcher de mourir, c'eſt ſe faſcher d'eſtre homme, car tout homme eſt mortel : dont diſoit tout froidement vn ſage ayant receu nouuelles de la mort de ſon fils, ie ſçauois bien que ie l'auois engendré mortel. Eſtant donc la mort choſe ſi naturelle & eſſentielle, & pour le monde en gros, & pour toy en particulier, pourquoy l'as-tu en ſi grand'horreur? Tu vas contre nature : la crainte de douleur eſt bien naturelle, mais de la mort, non car eſtant de ſi grand ſeruice à nature, & elle l'ayant inſtituée, à quoy faire nous en auroit-elle imprimé la haine & l'horreur ? Les enfans, les beſtes, ne craignẽt pas la mort, voire la ſouffrent gayemẽt: ce n'eſt dõc pas nature qui nous aprend à la craindre,

pluſtoſt nous apprend-elle à l'attendre & receuoir comme enuoyée par elle.

14. *Neceſſaire.* Secondement eſt neceſſaire, fatale, inéuitable, & tu le ſçais, toy qui crains & pleure : quelle plus grande folie que ſe tourmenter pour neant & à ſon eſcient ? Qui eſt le ſot qui va prier & importuner celuy qui ſçait eſtre inexorable, & frapper à vne porte qui ne s'ouure point: Qu'y a-il de plus inexorable & ſourd que la mort? Il faut craindre les choſes incertaines, ſe remuer pour les remediables, mais les certaines comme la mort, il les faut attendre : & ſe reſoudre aux irremediables. Le ſot craint & fuit la mort : le fol la cherche & la court, le ſage l'attend : c'eſt ſottiſe de regretter ce qu'on ne peut recouurir, craindre ce que l'õ ne peut fuyr, *feras non culpes, quod vitari non poteſt.* L'exemple de Dauid eſt beau : lequel ayant entendu la mort de ſon petit fils eſtre cher, prend ſes habillemens de feſte & veut banquetter, diſant à ceux qui s'esbayſſoient de ceſte façõ de faire, qu'il auoit voulu eſſayer à gaigner Dieu pour luy ſauuer ſon fils, mais qu'eſtant mort cela eſtoit fait, & n'y auoit point de remede. Le ſot pẽſe bien repliquer, diſant que c'eſt proprement pourquoy il ſe deult & ſe tourmente, à cauſe qu'il n'y a point de remede: mais il redoute & acheue ſa ſottiſe, *ſcienter fruſtraniti, extremæ dementiæ eſt.* Or eſtant ainſi neceſſaire & inéuitable, non ſeulement ne ſert de rien de la craindre, mais faiſant de neceſſité vertu, il la faut accueillir & receuoir doucement: car il eſt plus commode d'aller à la mort, que ſi elle venoit à nous, & la prendre, que ſi elle nous prenoit.

Iuſte & raiſonnable. Tiercement c'eſt vne choſe raiſonnable & iuſte, que de mourir : c'eſt raiſon d'arriuer au lieu où on ne ceſſe

on ne ceſſe d'aller : ſi l'on y craint d'arriuer, il ne faut pas cheminer, mais s'arreſter ou rebrouſſer chemin, ce que l'on ne peut. C'eſt raiſon que tu face place aux autres, puis que les autres te l'ont fait : ſi vous auez fait voſtre profit de la vie, vous eſtes repeu & ſatisfait, allez vous en comme celuy qui appellé en vn banquet a prins ſa refection. Si vous n'en auez ſçeu vſer & qu'elle vous ſoit inutile, que vous chaut-il de la perdre? à quoy faire la voulez vous encores ? C'eſt vne debte qu'il faut payer, c'eſt vn depoſt qu'il faut rendre à toute heure qu'il eſt redemandé. Pourquoy plaidez-vous contre voſtre cedule, voſtre foy, voſtre deuoir? C'eſt contre raiſon donc de regimber contre la mort, puis que par là vous vous acquittez de tant, & vous vous deſchargez d'vn grand conte. C'eſt choſe generale & cõmune à tous de mourir, pourquoy t'en faſches-tu ? veux-tu auoir vn priuilege nouueau & non encores veu, & eſtre ſeul hors du ſort commun de tous ? Pourquoy crains-tu d'aller où tout le monde va, où tant de millions ſont deſia, & où tant de millions te ſuiuront ? la mort eſt également certaine à tous, & l'egalité eſt premiere partie de l'equité, *omnes eodem cogimur, omnium verſatur vrna: ſerius, ecyus fors exitura, &c.*

La troiſiéme eſt d'ame forte & genereuſe, qui ſe pratique auec raiſon, en vne condition de vie publique, eſleuee, difficile, & affaireuſe, où y peut auoir pluſieurs choſes preferable à la vie, pour leſquelles il ne faut douter de mourir. Au pis aller il ſe faut touſiours plus aimer, & eſtimer, que la vie: qui ſe met ſur le trottoüer & l'eſchaffaut de ce monde : faut qu'il ſe reſoluë à ce marché, pour eſ- 16. 3 *Meſpriſer la mort eſt bõſi c'eſt pour choſe qui merite.*

clairer aux autres, & faire plusieurs belles choses vtiles & exemplaires: il faut qu'il couche de sa vie & la face courir fortune. Qui ne sçait mespriser la mort, non seulement il ne fera iamais rien qui vaille, mais il s'expose à diuers dangers: car en voulant tenir couuerte, asseuree sa vie, il met à descouuert & au hazard son deuoir, son honneur, sa vertu & preud'hõmie. Le mespris de la mort, est celuy qui produit les plus beaux, braues, & hardis exploicts, soit en bien ou en mal. Qui ne craint de mourir ne craint plus rien, fait tout ce qu'il veut, se rend maistre de la vie & sienne & d'autruy: le mespris de la mort est la vraye & viue source de toutes les belles & genereuses actions des hommes. De là sont deriuees les braues resolutions, & libres paroles de la vertu, prononçant ses sentences par la voix de tant de grands personnages. Eluidius Priscus à qui l'Empereur Vespasian auoit mandé de ne venir au Senat, ou y venant ne dire son aduis, répõdit qu'estãt Senateur il ne faudroit de se trouuer au Senat, & s'il estoit requis de dire son aduis, il diroit librement ce que sa conscience luy cõmanderoit: estãt menacé par le mesme que s'il parloit il en mourroit: vous ay-ie iamais dit (respõdit-il) que ie fusse immortel? vous ferez ce que voudrez, & moy ce que ie deuray: il est en vous de me faire mourir iniustement, & en moy de mourir constamment. Les Lacedemoniens menacez de beaucoup souffrir, s'ils ne s'accõmodoient bien tost auec Philippe pere d'Alexandre, qui estoit entré en leur pays auec main armee, vn pour tous respondit, que peuuent souffrir ceux qui ne craignent de mourir? & leur ayant esté mandé par le mesme Philippe, qu'il

rõproit&empeſcheroit tous leursdeſſeins,dirent, Quoy? nous empeſcheras-tu auſſi de mourir? Vn autre interrogé du moyẽ de viure libre,reſpondit meſpriſant la mort: & vn autre enfant prins& vendu pour ſerf,dità ſon acheteur,tu verras ce que tu as achepté:ie ſerois bien ſot de viure ſerf,puis que ie puis eſtre libre:& ce diſant ſe ietta de la maiſon en bas diſant vn ſage à vn autre , deliberant de quitter ceſt vie, pour ſe deliurer d'vn mal, qui le preſſoit,tu ne delibere pas de grãds choſe: ce n'eſt pas grande choſe de viure,&tes valets&tes beſtes viuent,mais c'eſt grande choſe de mourir honneſtement,ſagement, conſtamment. Pour clorre & couronner cét article,noſtre religion n'a point eu de plus ferme&aſſeuré fondement,& auſquel ſon autheur aye plus inſiſté , que le meſpris de la vie. Mais il y a icy des feintes& des mécõtes: pluſieurs font mine de la mépriſer,qui la craignẽt: pluſieurs ne ſe ſoucient d'eſtre morts , voire le voudroient eſtre,mais le mourir les fache. *Emori nolo,ſed me eſſe mortuum nihili æſtimo:* pluſieurs deliberẽt tous ſains &raſſis,de ſouffrir fermes la mort,voire ſe la dõner : c'eſt vn roole cõmun , auquel Heliogabale meſmes a trouué place,faiſant tant d'apreſtsſomptueux à ces fins: mais eſtãs venus aux priſes, aux vns le nez a ſeigné,comme à Lucius Domitius qui ſe repẽtit de s'eſtre empoiſonné. Les autres en ont deſtourné les yeux & la penſee,& ſe ſont comme deſrobez à elle, l'auallans & engloutiſſans inſenſiblement comme pilules,ſelon le dire de Ceſar que la meilleure eſtoit la plus courte,& de Pline,que la courte eſt le ſouuerain heur de la vie humaine. Or nul ne ſe peut dire reſolu à la mort , qui craint de

l'affronter & le ſouſtenir les yeux ouuerts, comme ont fait excellemment Socrates : qui eut trente iours entiers à ruminer & digerer le decret de ſa mort, ce qu'il fit ſans eſmoy, alteration, voire ſans aucun effort : mais tout mollement & gayement: Pomponius Atticus , Tullius Marcellinus Romains, Cleantes Philoſophe, tous trois preſque de meſme façon car ayans eſſayé de mourir par abſtinence, pour ſortir des maladies qui les tourmentoient, ſe trouuans guaris par elle , ne voulurent s'en deſiſter, mais acheuerent, prenant plaiſir à defaillir peu à peu & conſiderer le train & progrez de la mort: Othon & Caton: car ayans fait les appreſts pour ſe tuer, ſur le point de l'execution ſe mirent à dormir profondement, ne s'eſtonnans non plus de la mort, que d'vn autre accident ordinaire & bien leger.

17. *Deſirer la mort.*

La 4. eſt d'ame forte & reſoluë , pratiquee authentiquement par de grands & ſaincts perſonnages, en deux cas, l'vn qui ſemble le plus naturel & legitime , eſt vne vie fort penible & douloureuſe ou apprehenſion d'vne beaucoup pire mort , bref vn eſtat miſerable , auquel l'on ne peut remedier, c'eſt lors deſirer la mort comme vne retraitte & le port vnique des tourmens de ceſte vie , le ſouuerain bien de nature , ſeul appuy de noſtre liberté. C'eſt bien foibleſſe de ceder aux maux , mais c'eſt folie de les nourrir: il eſt bien temps de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien à viure: car de conſeruer noſtre vie à noſtre tourment & incõmodité, c'eſt contre nature : Dieu nous donne aſſez congé, quand il nous met en cét eſtat. Il y en qui diſent qu'il faut mourir , pour fuyr les voluptez qui ſont

ſelon nature. Combien plus pour fuyr les douleurs qui ſont contre nature? Il y a pluſieurs choſes en la vie pires beaucoup que la mort, pour leſquelles il vaut mieux mourir, & ne viure point que de viure: dont les Lacedemoniens aſprement menacez par Antipater, s'ils ne s'accordoient à ſa demande, luy reſpondirẽt, ſi tu nous menaces de pis que la mort, nous aimons mieux mourir: & les ſages diſent que le ſage vit tant qu'il doit, & non pas tant qu'il peut: & puis la mort nous eſt biẽ plus en main & à commandement, que la vie. La vie n'a qu'vne entree, & encores deſpend-elle de la volonté d'autruy. La mort deſpend de la noſtre: & plus elle eſt volontaire, plus eſt-elle belle: & à elle y a cent mille iſſuës: nous pouuons auoir faute de terre pour y viure, mais non pour mourir. La vie peut eſtre oſtee à tout homme par tout homme, la mort nõ. *Vbique mors eſt, optimè hoc cauit Deus, eripere vitam nemo non homini poteſt, at nemo mortẽ, mille ad hanc aditus patẽt.* Le preſent plus fauorable que nature nous aye fait, & qui nous oſte tout moyen de nous pleindre de noſtre condition, c'eſt de nous auoir laiſſé la clef des champs. Pourquoy te pleins-tu en ce monde, il ne tient pas: ſi tu vis en peine, ta laſcheté en eſt la cauſe: à mourir il n'y a que le vouloir.

L'autre cas eſt vne viſue apprehenſion & deſir de la vie aduenir, qui leur fait ſouhaitter la mort, comme vn grand gain, ſemence de meilleure vie, bond aux lieux delicieux, voye à tous biens, vne reſerue à la reſurrection. La ferme creance & eſperance de ces choſes eſt incompatible auec la crainte & l'ennuy de la mort: elle induit pluſtoſt à s'ennuyer icy, & deſirer la mort, *vitam habere in patientia*, &

mortem in deſiderio, d'auoir la vie en affliction, & ſa mort en affectiõ: le viure leur eſt coruée & le mourir ſoulas: dont leurs vœux & leurs voix ſont *cupio diſſolui*: *mihi meri lucrum*: *quis me liberabit de corpore mortis huius*? Dont bien iuſtement a eſté reproché aux Philoſophes & Chreſtiens, (ce qui eſt à entendre des laſches & trop foibles, non de tous) qu'ils ſont des affronteurs & mocqueurs publics, & ne croyent pas en verité ce qu'ils diſent tant, haut loüans, & preſchans de l'immortalité bien-heureuſe, & tant de delices en la vie ſeconde, puis qu'ils palliſſent & redoutent ſi fort la mort, paſſage & traiect neceſſaire pour y aller.

18. *Se donner la mort. Il eſt permis. 2. Mac. 14.*

La cinquiéme & extréme, c'eſt l'execution de la precedente, qui eſt ſe donner la mort. Ceſte cy ſemble bien venir de vertu & grãdeur de courage ayant eſté anciennement pratiquee par les plus grands, & plus excellens hommes & femmes de toute nation & religion, Grecs, Romains, Egyptiens, Perſes, Medois, Gaulois, Indois, Philoſophes de toutes ſectes, Iuifs, teſmoin ce bon vieillard Razias, nommé le pere des Iuifs, pour ſa vertu, & ces femmes leſquelles ſous Antiochus, apres auoir circoncis leurs enfans, s'alloient precipiter quant & eux, Chreſtiens: teſmoin ces deux Saintes canoniſees, Pelagie & Sophronia dont la premiere auec ſa mere & ſes ſœurs, ſe precipita dedans la riuiere, & ceſte-cy ſe tua d'vn couteau pour euiter la force de Maxentius Empereur: voire par des peuples, & communes toutes entieres, comme de Capoua en Italie, Aſtupa, Numance en Eſpagne aſſiegez par les Romains des Abideens preſſez par Philippe: vne ville aux Indes aſſiegee par Alexan-

dre : mais encores approuuee & authoriſée en pluſieurs Rebubliques par loix & reglemens ſur ce fait, comme à Marſeille, en l'Iſle de Cea, de Negrepont, & autres nations, comme en Hyperboree: & iuſtifiee par pluſieurs grandes raiſons reduites au precedent article, qui eſt du iuſte deſir & volonté de mourir. Car s'il eſt permis de deſirer, demander, cercher la mort, pourquoy ſera il mal fait ſe la donner ? Si la propre mort eſt permiſe & iuſte en la volonté, pourquoy ne le ſera-elle en la main & en l'execution ? Pourquoy attendray-ie d'autruy, ce que ie puïs de moy meſmes? & ne vaut il pas mieux encores ſe la donner que la ſouffrir? courir à ſon iour que l'attendre ? Car la pus volontaire mort eſt la plus belle. Au reſte ie n'offenſe pas les loix faites contre les larrons, quand i'emporte le mien, & ie couppe ma bourſe: auſſi ne ſuis-ie tenu aux loix faites contre les meurtriers pour m'auoir oſté la vie. D'ailleurs elle eſt reprouuee par pluſieurs non ſeulemẽt Chreſtiẽs, mais Iuifs, comme diſpute Ioſephe contre ſes capitaines en la foſſe du Puis : & Philoſophes, comme Platon, Scipion, leſquels tiennent ceſte procedure, non ſeulement pour vice de laſcheté, coüardiſe, & tour d'impatience: car c'eſt s'aller cacher & tappir pour ne ſentir les coups de la fortune. Or la vraye & viue vertu ne doit iamais ceder : les maux & les douleurs ſont ſes alimens: il y a bien plus de conſtance à vſer la chaine qui nous tient, qu'à la rompre: & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton. *Nõ permis.*

Rebus in aduerſis, facile eſt contemnere vitam,
Fortius ille faſcit qui miſer eſſe poteſt.
Si fractus illabatur orbis

Iampauidum ferient ruinæ.

Mais encores pour crime de diſertion: car l'on ne doit abandonner ſa garniſon, ſans l'expres commandement de celuy qui nous y a mis, nous ne ſommes icy pour nous ſeuls, ny maiſtres de nous meſmes. Cecy donc n'eſt pas ſans diſpute & ſans doute.

19. Il eſt premierement ſans doute qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploict, ſans tres grande & tres-iuſte raiſon: afin que ce ſoit comme ils diſent ἔυλογος ἐξαγωγὴ, vne honneſte & raiſonnable iſſuë & departie. Ce ne doit donc pas eſtre pour vne legere occaſion, quoy que diſent aucuns, que l'on peut mourir, pour cauſes legeres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne ſont gueres fortes: c'eſt ingratitude à nature ne vouloir vſer de ſon preſent, c'eſt ſigne de legereté & d'eſtre trop chagrin & difficile, de s'en aller & rompre cõpagnie pour peu de choſe: mais pour vne grande & puiſſante, & icelle iuſte & legitime. Parquoy ne peuuent auoir eu ſuffiſante cauſe, ny cauſe aſſez iuſte en leur mort, tous ceux-cy: Pomponius Atticus Marcellinus & Cleantes, dont a eſté parlé, qui n'ont voulu arreſter le cours de leur mort, pour ceſte ſeule conſideration, qu'ilss'y trouuoient deſia preſque à meſmes: Ces femmes de Petus, de
2. Scaurus, de Labeo, de Fuluius familier d'Auguſte, de Seneque & tant d'autres, pour accompagner leurs maris en leur mort, ou les y inuiter:
3. Carõ & autres deſpitez contre le ſuccez des affaires, & de ce qu'il leur falloit venir és mains de leurs ennemis, deſquels toutesfois ils ne craignoient aucun mauuais traittement: Ceux qui

se sont tuez pour ne viure à la mercy & de la grace de tels qu'ils abominoient, comme Grauius Siluanius & Statius Proximus ià pardonnez par Neron: Ceux qui pour couurir vne honte & reproche pour le passé comme Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la Royne Tomitis, Bogues lieutenant du Roy Xerxes: Ceux qui sans aucun mal particulier, mais pour voir le public en mauuais estat, comme Nerua grand Iurisconsulte, Vibius Virius, Iubellius en la prinse de Capoua: Ceux qui pour satieté ou ennuy de viure. Et ne suffit qu'elle soit grande & iuste, mais qu'elle soit necessaire & irremediable, & que tout soit essayé iusques à l'extremité: parquoy la precipitation & le desespoir anticipé est icy tres-vicieux, comme en Brutus & Cassius, qui se tuans auant le temps & l'occasion, perdirent les reliques de la liberté Romaine, de laquelle ils estoient protecteurs. Il faut, disoit Cleomenes, mesnager sa vie, & la faire valoir iusques à l'extremité: car s'en deffaire l'on le peut touſiours, c'est vn remede que l'on a touſiours en main: mais les choses se peuuent changer en mieux. Iosephe & tant d'autres ont tres-vtilement pratiqué ce conseil: les choses qui semblent du tout desesperées prennent quelquefois vn train tout autre: *aliquis carnifici ſuo ſuperſtes fuit.*

Multa dies variúſque labor mutabilis æui.
Retulit in melius.

4.

5.

6.

7.

Il faut comme pour sa defense enuers vn autre assaillant, aussi en son endroit se porter, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, essayer tout auant venir à cette extremité.

Secondement c'est sans doute qu'il est beaucoup

meilleur & plus loüable de ſouffrir & garder vne conſtance ferme iuſques à la fin, que ceder & s'enfuyr foibleſſe & coüardiſe : mais pource qu'il n'eſt pas donné à tous non plus que la continence, *non omnes capiunt verbũ iſtud, vnde melius nubere quàm vri:* la queſtion eſt, ſi aduenant vn mal inſupportable & irremediable, qui ſoit pour bouleuerſer & atterrer toute noſtre reſolution, & pouſſer noſtre eſprit en quelque meſchant party de deſeſpoir, deſpit, & murmure contre le Souuerain, s'il ſeroit pas plus expedient, ou moins mal de s'en deliurer courageuſement, ayant encores ſon ſens entier & raſſis, qu'en voulant demeurer par crainte de meſprendre, s'expoſer au danger de ſuccomber & ſe perdre : eſt-ce pas moins de mal de quitter la place, que s'y opiniaſtrer & perir, s'enfuïr qu'eſtre prins: il le ſemble bien par toute raiſon humaine, & philoſophique pratiquée, comme a eſté dit, par tant de gens ſignalez, de tout ait & climat, qu'il sẽble eſtre vne opinion vniuerſelle. Les Stoïciens n'y veulent pas tant de façon : car ſans tant de raiſons ils permettent de deſloger à qui bon ſemble, comme il ſe void en Seneque & autres : les autres Philoſophes ſont vn peu plus retenus : mais tous le permettent auec quelque raiſon. Voila comme on en diſpute en l'Academie, mais en l'Egliſe non. Car la Chreſtienté ne le veut pas & n'en donne aucune diſpenſe, & la verité et ſageſſe diuine condamne tout à plat tout tel depart fait, et congé prins de ſa propre volonté et auctorité priuée : tellement que ce que cy deſſus a eſté dit eſtre le meilleur, et a eſté donné par conſeil en la Philoſophie, eſt commandement en la vraye Theologie.

Au reſte c'eſt vn grand trait de ſageſſe, de ſçauoir cognoiſtre le poinct & prendre l'heure de mourir: il y a tous vne certaine ſaiſon de mourir, les vns l'anticipent, les autres la retardent: il y a de la foibleſſe & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la diſcretion: Combien de gens ont ſurueſcu à leur gloire, & pour l'enuie d'allonger vn peu leur vie, ont obſcurcy & de leur viuant aidé à enſeuelir leur honneur? Ce qui a reſté depuis ne ſentoit rien du paſsé, c'eſtoit comme vn vieil haillon & quelque chetifue piece couſuë au bout d'vn ornement riche & beau. Il y a vn certain temps de cueillir le fruict de deſſus l'arbre: ſi d'auantage il y demeure il ne fait que ſe perdre & empirer, c'euſt eſté auſſi grand dommage de le cueillir pluſtoſt. Pluſieurs ſaincts ont fuy à mourir, pource qu'ils eſtoient encores vtiles au public, combien que pour leur particulier ils euſſent bien voulu s'en aller. C'eſt acte de charité vouloir viure pour autruy: *Si populo tuo ſum neceſſarius, non recuſo laborem.*

21. *Formes de mort diuerſes.*

La mort a des formes plus aiſees les vnes que les autres, & prend diuerſes qualitez ſelon la fantaſie de chacun: entre les naturelles, celle qui vient d'affoibliſſement & appeſantiſſement eſt plus douce & plus molle: entre les violentes la meilleure eſt la plus courte, & la moins premeditée. Aucuns deſirent faire vne mort exemplaire & demonſtratiue de conſtance & ſuffiſance: c'eſt conſiderer autruy, & chercher encores lors reputation: mais c'eſt vanité, car cecy n'eſt pas acte de ſocieté, mais d'vn ſeul perſonnage: Il y a aſſez d'affaires chez ſoy au dedans de ſe cõſoler, ſans cõſiderer autruy: & puis lors ceſſe tout intereſt à la repu-

tation. Celle eſt la meilleure mort qui eſt bien recueillie en ſoy, quiete, ſolitaire, & toute à celuy qui eſt à meſmes. Ceſte grande aſſiſtance des parens & amis apporte mille incommoditez : preſſe, & eſtouffe le mourant : on luy tourmente l'vn les oreilles, l'autre les yeux, l'autre la bouche : les cris & les plaintes ſi elles ſont vrayes ſerrent le cœur, ſi feintes & maſquées font deſpit. Pluſieurs grands perſonnages ont cherché de mourir loin des leurs, pour euiter ceſte incommodité : c'eſt auſſi vne puerile & ſotte humeur vouloir eſmouuoir par ſes maux dueil & compaſſion en ſes amis ; nous loüons la fermeté à ſouffrir la mauuaiſe fortune, nous accuſons & hayſſons celle de nos proches: quand c'eſt la noſtre, ce ne nous eſt pas aſſez qu'ils s'en reſſentent, mais encores qu'ils s'en affligent: vn ſage malade ſe doit contenter d'vne contenance raſſiſe des aſſiſtans.

SE MAINTENIR EN VRAYE tranquillité d'eſprit, le fruict & la couronne de ſageſſe, & concluſion de ce liure.

CHAP. XII.

LA tranquillité d'eſprit eſt le ſouuerain bien de l'homme. C'eſt ce tant grand & riche threſor, que les ſages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheual : tout noſtre ſoin doit tendre là : c'eſt le fruict de tous nos labeurs & eſtudes, la couronne de ſageſſe. Mais afin que l'on ne ſe meſconte, il eſt à ſçauoir que ceſte tranquillité n'eſt pas vne retraitte, vne oiſiueté ou vacation de tous affai-

res, vne ſolitude delicieuſe & corporellement plaiſante, ou bien vne profonde nonchalance de toutes choſes : s'il eſtoit ainſi, pluſieurs femmes, faineants, poltrons & voluptueux iouyroient à leur aiſe d'vn ſi grand bien, auquel aſpirent les ſages auec tant d'eſtude : la multitude ny rareté des affaires ne fait rien à cecy. C'eſt vne belle, douce, égale, vne, ferme & plaiſante aſſiette & eſtat de l'ame, que les affaires, ny l'oiſiueté, ny les accidens bons ou mauuais, ny le temps ne peut troubler, alterer, eſleuer, ny raualler, *vera tranquillitas, non concuti.*

Les moyens d'y paruenir, de l'acquerir & conſeruer, ſont les poincts que i'ay traitté en ce liure ſecond, dont en voicy le recueil : & giſent à ſe deffaire & garentir de tous empeſchemens, puis ſe garnir des choſes qui l'entretiennent & conſeruent. Les choſes qui plus empeſchent & troublent le repos & tranquillité d'eſprit ſont les opinions communes & populaires, qui ſont preſque toutes erronées, puis les deſirs & paſſions qui engendrent vne delicateſſe & difficulté en nous : laquelle fait que l'on n'eſt iamais content, & icelles ſont reſchauffées & eſmeuës par les deux contraires fortunes, proſperité & aduerſité, comme par vents impetueux & violens : & finalement ceſte vile & baſſe captiuité, par laquelle l'eſprit (c'eſt à dire le iugement & la volonté) eſt aſſeruy & detenu eſclaue comme vne beſte, ſous le ioug de certaines opinions & regles locales & particulieres. Or il ſe faut emanciper & affranchir de tous ces ceps & iniuſtes ſubiections, & mettre ſon eſprit en liberté, le rendre à ſoy libre, vniuerſel, 2.

ouuert, & voyant par tout, s'egayant par toute l'eſtenduë belle & vniuerſelle du monde & de la nature. *In commune ingenitus, mundum vt vnam domum ſpectans, toti ſe inferens mundo, & in omnes eius actus contemplationem ſuam mittens.*

3. La place ainſi nettoyée & appreſtée, les fondemens premiers à y ietter ſont vne vraye preud'hõmie, & eſtre en vn eſtat & vacation, à laquelle l'on ſoit propre. Les parties principales qu'il faut eſleuer & aſſeurer, ſont premierement vne vraye pieté, par laquelle d'vne ame non eſtonnée, mais nette, franche, reſpectueuſe, deuote, l'on contemple Dieu, ce grand maiſtre ſouuerain & abſolu de toutes choſes, qui ne ſe peut voir ny cognoiſtre: mais le faut recognoiſtre, adorer, honorer & ſeruir de tout ſon cœur, eſperer tout bien de luy, & n'en craindre point de mal: puis cheminer rondement en ſimplicité & droiture, ſelon les loix & couſtumes, viure à cœur ouuert aux yeux de Dieu & du monde, *conſcientiam ſuam aperiens, ſempérque tamquã in publico viuens, ſe magis veritus quã alios.* Garder en ſoy & auec autruy, & generallement en toutes choſes, penſees, paroles, deſſeins, actions, moderation, mere ou nourrice de tranquillité, laiſſant à part toute pompe & vanité, regler ſes deſirs, ſe contenter de mediocrité & ſuffiſance. *Quod ſi eſſe velit nihilque malit*, ſe reſiouyr en ſa fortune. La tempeſte & l'orage a beaucoup moins de prinſe & de moyen de nuire, quand les voiles ſont recueillies, que quand elles ſont au vent, s'affermit contre tout ce qui peut bleſſer ou heurter, s'eſleuer par deſſus toute crainte, meſpriſant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cau-

ſe d'aucun, *contemptor omnium, quibus torquetur vita, ſupra omnia quæ contingunt accidúntque eminens, imperturbatus, intrepidus.* Et ainſi ſe tenir ferme à ſoy, s'accorder bien auec ſoy, viure à l'aiſe ſans aucune peine ny diſpute au dedans, plein de ioye, de paix, d'allegreſſe & gratification enuers ſoy meſme, *Sapiens plenus gaudio: hilaris, placidus cũ dius ex parivivit: Sapientiæ effectus gaudij æqualitas, ſolus ſapiens gaudet:* s'entretenir & demeurer content de ſoy, qui eſt le fruit & le propre effet de la ſageſſe. *Niſi ſapienti ſua non placent: omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui. Non eſt beatus, eſſe ſe qui non putat.*

Bref à ceſte tranquillité d'eſprit, il faut deux choſes, l'innocence & bonne conſcience, c'eſt la premiere & principale partie, qui arme & munit merueilleuſement d'aſſeurance, mais elle ne pourroit pas ſuffire touſiours au fort de la tempeſte, comme il ſe void ſouuent de pluſieurs qui ſe troublent & ſe perdẽt: *Erit tanta tribulatio vt ſeducantur iuſti.* Parquoy, il faut encores l'autre, qui eſt la force & la fermeté de courage, comme auſſi ceſtuy ſeul ne ſeroit aſſez: car l'effort de la conſcience eſt merueilleux, elle nous fait, trahir, accuſer & combattre nous meſmes, & à faute de teſmoin eſtranger, elle nous produit contre nous.

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Elle nous fait noſtre procez, nous condamne, nous execute & bourrelle. Aucune cachette ne ſert aux meſchans diſoit Epicurus, parce qu'ils ne ſe peuuent aſſeurer d'eſtre cachez, la conſcience les deſcouurant à eux meſmes. *Prima eſt vltio, quod ſe Iudice nemo nocens abſoluitur.* Ainſi l'ame foible & paoureuſe, toute ſaincte qu'elle ſoit, ny la forte &

courageuſe, ſi elle n'eſt ſaine & nette, ne iouyra point de ceſte tant riche & heureuſe tranquillité. Qui a le tout, fait merueille, comme Socrates, Epaminondas, Caton, Scipion, duquel il y a trois exploicts admirables en ce ſubiect. Ces deux Romains accuſez en public ont fait rougir leurs accuſateurs, entrainé les iuges, & toute l'aſſemblée beante à leur admiration & ſuitte : il auoit le cœur trop gros de nature, dit Tite Liue, parlant de Scipion, pour ſçauoir eſtre criminel & ſe deſmettre à la baſſeſſe de deffendre ſon innocence.

DE

DE LA SAGESSE
LIVRE TROISIESME.

Auquel ſont traictez les aduis particuliers de la Sageſſe par les quatre Vertus morales.

PREFACE.

PVis que noſtre deſſein en ce liure eſt d'inſtruire par le menu à la Sageſſe, & en donner les aduis particuliers apres les generaux, touchés au liure precedét, pour y tenir vn train & vn ordre certain, nous auõs penſé, que ne pouuons mieux faire, que de ſuyure les quatre vertus maiſtreſſes & morales: Pudence, Iuſtice, Force & Temperance: car en ces quatre preſque tous les douoirs de la vie ſont comprins. La prudence eſt comme vne generale guide & conduite des autres vertus & de toute la vie, bien que proprement elle s'exerce aux affaires. La iuſtice regarde les perſonnes car c'eſt rendre à chacun ce qui luy appartient. La force & temperance regardent tous accidens bons & mauuais, ioyeux & faſcheux, la bonne & mauuaiſe fortune. Or en ces trois: perſonnes, affaires & accidens, eſt comprinſe toute la vie & la condition humaine, & le traffic de ce monde,

DE LA PRVDENCE premiere vertu.

De la prudence en general.

CHAP. I.

1. *Son excellence.* PRudence eſt auec raiſon miſe au premier rang, comme la Royne generale, ſurintendante & guide de toutes les autres vertus, *auriga virtutum:* ſans laquelle il n'y a rien de beau, de bon, de bienſeant & aduenant: c'eſt le ſel de la vie, le luſtre, l'agencement, l'aſſaiſonnemẽt de toutes actions, l'eſquierre, la regle de tous affaires, & en vn mot l'art de la vie, comme la medecine eſt l'art de la ſanté.

2. *Definition.* C'eſt la cognoiſſance & le choix des choſes, qu'il faut deſirer ou fuyr : c'eſt la iuſte eſtimation & le triage des choſes : c'eſt l'œil qui tout voit, qui tout conduit & ordonne. Elle conſiſte en trois choſes qui ſont de rang: bien conſulter & deliberer, bien iuger & reſoudre, bien conduire & executer.

3. *Eſt vniuerſelle.* C'eſt vne vertu vniuerſelle, car elle s'eſtend generalement à toutes choſes humaines, non ſeulement en gros, mais par le menu à chacune: ainſi eſt elle infinie comme les indiuidus.

4. *Difficile. Senec.* Tres-difficile, tant à cauſe de l'infinité ià dite, car les particularitez ſont hors de ſcience, comme hors de nõbre, *ſi qua finiri non poſſunt, extra ſapientiam, ſunt*, que de l'incertitude & inconſtance grande des choſes humaines, encor plus grande de leurs accidens, circonſtances, appartenances, dependances d'icelles, temps, lieux, perſonnes: tellement qu'au changement d'vne ſeule & de la moindre circonſtance toute la choſe ſe change : & auſſi en ſon

office qui eſt en l'aſſemblage & temperament des choſes contraires : diſtinction & triage de celles qui ſont fort ſemblables. La contrarieté & la reſſemblance l'empeſchent.

Tres-obſcure, pource que les cauſes & reſſorts des choſes ſont incogneuës, les ſemences & racines ſont cachées, leſquelles l'humaine nature ne peut trouuer ny ne doit rechercher. *Occultat eorum ſemina Deus, & plerumque bonorum malorumque cauſæ ſub diuerſa ſpecie latent.* Et puis la fortune, la fatalité (vſez des mots que vous voudrez) ceſte ſouueraine, ſecrete & incogneuë puiſſance et authorité maintiét touſiours ſon aduantage au trauers de tous les conſeils & precautions : d'où vient ſouuent, que les meilleurs conſeils ont de tres-mauuaiſes iſſuës : vn meſme conſeil tres-vtile à vn, malheureux à vn autre en pareil cas : & à vn meſme homme ſucceda & reüſſit heureuſement hier, qui auiourd'huy eſt mal-encontreux. C'eſt vne ſentence iuſtement receuë, qu'il ne faut pas iuger les conſeils ny la ſuffiſance et capacité des perſonnes par les euenemens. Dont reſpondit quelqu'vn à ceux qui s'eſtonnoient cõment les affaires ſuccedoient ſi mal, veu que ſes propres eſtoient ſi ſages : qu'il eſtoit maiſtre de ſes diſcours, non du ſuccez des affaires. C'eſtoit la fortune : laquelle ſemble ſe ioüer de tous nos beaux deſſeins et conſeils : renuerſe en vn moment tout ce qui a eſté par ſi long temps proietté et deliberé, et nous ſemble tant bien appuyé, nous cloüant, comme on dit, noſtre artillerie. Et de fait la fortune pour monſtrer ſon authorité en toutes choſes, et rabbatre noſtre preſomption, n'ayant peu faire les mal habiles ſages, elles les fait heureux

5. *Obſcure.*

Plin. in Paneg.

à l'enuy de la vertu. Dont il aduient ſouuent, que les plus ſimples mettent à fin de tres-grandes beſongnes, & publiques & priuees. C'eſt donc vne mer ſans fonds & ſans riue, qui ne peut eſtre bornee & preſcrite par preceptes & aduis que la prudẽce. Elle ne fait que tournoyer à l'enuiron des choſes vn nuage obſcur, & ſouuent bien vain & friuole.

6. *Neceſſaire.* Toutesfois elle eſt de tel poids & neceſſité, que ſeule elle peut beaucoup : & ſans elle tout le reſte n'eſt rien: non ſeulement les richeſſes, les moyens, la force. *Vis conſilij expers mole ruit ſua, Mens vna ſapiens plurium vincit manus: & multa quæ natura impedita ſunt conſilio expediuntur.* Et la cauſe principale de ceſte neceſſité eſt le mauuais naturel de l'homme, le plus farouche & difficile à dompter de tous animaux, *Impatiens æqui, nedum ſeruitutis*, & qu'il faut manier auec plus d'art & d'induſtrie. Car il ne s'eſleue point plus volontiers contre aucun, que contre ceux qu'il ſent le vouloir maiſtriſer. Or la prudence eſt l'art de le manier, & vne bride douce qui le ramene dedans le rond d'obeyſſance.

Hor. 3. od. *Euripid.* *Liuius.* *Senec. 1. de clem.* *Xenoph. 1. pedag.*

7. *Son acquiſition.* Or combien que la ſemence de prudence, comme des autres vertus, ſoit en nous de nature : ſi eſt-ce qu'elle s'acquiert & s'apprend plus que toute autre, & ce aucunement par preceptes & aduis, c'eſt la Theriaque, mais beaucoup mieux & principalement, (combien qu'auec plus de temps) par experience & pratique, qui eſt double : l'vne & la vraye eſt la propre & perſonnelle, dõt elle en porte le nom, c'eſt la cognoiſſance des choſes, que nous auons veuës ou maniees : l'autre eſt eſtrangere par le fait d'autruy, c'eſt l'hiſtoire que nous ſçauons par ouy dire, ou par lecture. Or l'experience &

l'vsage est bien plus ferme & plus asseuré: *vsus efficacissimus omnium rerum magister*, le pere & le maistre des arts, mais plus lõg, il est vieil, *seris venit vsus ab annis*, plus difficile, penible, rare. La science de l'histoire, comme elle est moins ferme & asseuree, aussi est-elle plus aisee, plus frequente, ouuerte, & commune à tous. On se rend plus resolu & asseuré à ses despens, mais il est plus facile aux despens d'autruy. Or de ces deux proprement experience & histoire vient la prudence, *vsus me genuit, mater apperit memoria, seu memoriæ anima & vita historia.* *Plin.*

8. *Distinctions.*

Or la prudence se peut & doit diuersement distinguer, selon les personnes & les affaires. Pour les personnes, il y a prudence priuee, soit elle solitaire & indiuiduelle, qu'à grand' peine peut-elle bien estre dite prudence, ou sociale & œconomique en petite compagnie, & prudence qublique & politique. Ceste-cy est bien plus haute, excellente, difficile: & à laquelle plus proprement conuiennent toutes ces qualitez susdites: & est double: pacifique & militaire.

Pour le regard des affaires, d'autant qu'ils sõt de deux façons, les vns ordinaires, faciles: les autres extraordinaires. Ce sont accidens, qui apportent quelque nouuelle difficulté & ambiguité. Aussi l'ouyr peut dire y auoir prudẽce ordinaire & facile, qui chemine selon les loix, coustumes, & train ia estably: l'autre extraordinaire & plus difficile.

Il y a encor vne autre distinction de prudence, tant pour les personnes, que pour les affaires, qui est plustost de degrez, que d'especes: Sçauoir prudence propre, par laquelle on est sage, & prend-on aduis de soy mesme: l'autre empruntee, par laquelle *Hesiod. Liuius. Cicero.*

l'on ſuit le conſeil d'autruy. Il y a deux ſortes & degrez de Sages, diſent tous les Sages. Le premier & ſouuerain eſt de ceux, qui voyent clair par tout, & ſçauent d'eux meſmes trouuer les remedes & expediens, où ſont ceux-là ? ô choſe rare & ſinguliere ! L'autre eſt de ceux qui ſçauent prendre, ſuiure & ſe preualoir des bons aduis d'autruy, car ceux qui ne ſçauent donner ny prendre conſeil, ſont ſots.

9. Les aduis generaux & communs, qui conuiennent à toute ſorte de prudence, toutes ſortes de perſonnes & d'affaires ont eſté touchez & brefueuement deduits au liure precedent, & ſont huict: 1. cognoiſſance de perſonnes & d'affaires: 2. eſtimation des choſes: 3. choix & electiõ d'icelles: 4. prendre conſeil ſur tout: 5. temperament entre crainte & aſſeurance, fiance & deffiance: 6. prendre toutes choſes en leur ſaiſon, & ſe ſaiſir de l'occaſion: 7. ſe bien comporter auec l'induſtrie & la fortune: 8. diſcretion par tout. Il faut maintenant traicter les particuliers, premierement de la prudence publique, qui regarde les perſonnes, puis de celle qui regarde les affaires.

Cha. 10.

DE LA PRVDENCE POLITIQVE du Souuerain, pour gouuerner Eſtats.

PREFACE.

CEſte doctrine eſt pour les Souuerains & gouuerneurs d'Eſtats. Elle eſt vague, infinie, difficile, & quaſi impoſſible de ranger en ordre, clorre & preſcrire en preceptes : mais il faudra taſcher

d'y apporter quelque petite lumiere & addreſſe. Nous pouuons rapporter toute ceſte doctrine à deux chefs principaux, qui ſeront les deux deuoirs du Souuerain. L'vn comprend & traicte les appuis & ſouſtiens de l'eſtat, pieces principales & eſſentielles du gouuernement public, comme les os & les nerfs de ce grand corps, afin que le ſouuerain s'en pouruoye & muniſſe & ſon eſtat, leſquels peuuent eſtre ſept capitaux: cognoiſſance de l'eſtat, vertu, mœurs & façons, conſeils, finances, forces & armes, alliances. Les trois premiers ſont en la perſonne du Souuerain, le quatriéme en luy, & pres de luy: les trois derniers hors de luy. L'autre eſt à agir, bien employer & faire valoir les ſuſdits moyens: c'eſt à dire en gros, & en vn mot bien gouuerner & ſe maintenir en authorité & bienveillance, tant des ſubiects, que des eſtrangers, mais diſtinctement: ceſte partie eſt double, pacifique & militaire. Voila ſommairement & groſſierement la beſongne taillee, & les premiers grands traicts tirez, qui ſont à traicter cy apres. Nous diuiſerons donc ceſte matiere politique & d'eſtat en deux parties. La premiere ſera de la prouiſion, ſçauoir des ſept choſes neceſſaires: La ſeconde, & qui preſuppoſe la premiere, ſera de l'action du Souuerain. Ceſte matiere eſt excellemment traictee par Lipſius, à la maniere qu'il a voulu: la moüelle de ſon liure eſt icy. Ie n'ay point prins, ni du tout ſuiuy ſa methode ni ſon ordre, comme deſia ſe void icy en ceſte generale diuiſion: & ſe verra encores apres i'en ay laiſſé auſſi du ſien, & en ay adiouſté d'ailleurs.

Diuiſion de ceſte matiere.

Premiere partie de ceſte prudence politique & gouuernement d'eſtat qui eſt de la prouiſion.

CHAP. II.

1. *Chef de ceſte prouiſion cognoiſſance de l'eſtat.*

LA premiere choſe requiſe auant toute œuure, eſt la cognoiſſance de l'eſtat: car la premiere regle de toute prudence eſt en la cognoiſſance, cõme a eſté dit au liure precedent. Le premier en toutes choſes eſt ſçauoir à qui on a affaire. Parquoy d'autant que ceſte prudence regente & moderatrice des eſtats, qui eſt vne adreſſe & ſuffiſance de gouuerner en public, eſt choſe relatiue, qui ſe manie & traitte entre les Souuerains & les ſubiets: le deuoir & office premiere d'icelle, eſt en la cognoiſſance des deux parties, ſçauoir des peuples & de la ſouueraineté, c'eſt à dire de l'eſtat. Il faut donc premieremẽt bien cognoiſtre les humeurs & naturels des peuples. Ceſte cognoiſſance façonne & donne aduis à celuy qui les doit gouuerner. Le naturel du peuple en general a eſté deſpeint au long au premier liure (leger, inconſtant, mutin, bauard, amateur de vanité & nouueauté, fier & inſupportable en la proſperité, coüard & abbattu en l'aduerſité) mais il faut encore en particulier le cognoiſtre: car autant de villes & de perſonnes, autant de diuers humeurs. Il y a des peuples choleres, audacieux, guerriers, timides, adõnez au vin, ſuiets aux fẽmes, & les vns plus que les autres, *noſcẽda natura vulgi eſt, & quibus modus tẽperanter habeatur.* Et c'eſt en ce sẽs que ſe doit entendre le dire des Sages: Qui n'a pas obey, ne peut bien commander, *nemo bene imperat,*

niſi qui ante paruerit imperio. Ce n'eſt pas que les ſouuerains ſe doiuent ou puiſſent touſiours prendre du nombre des ſubiets: car pluſieurs ſont nez Roys et Princes, et pluſieurs eſtats ſont ſucceſſifs: mais que celuy qui veut bien commander doit cognoiſtre les humeurs et volontez des ſubiets, comme ſi luy meſme eſtoit de leur rang et en leur place. Faut auſſi cognoiſtre le naturel de l'eſtat, non ſeulemẽt en general tel qu'il a eſté deſcrit, mais en particulier celuy que l'on a en main, ſa forme, ſon eſtabliſſement, ſa portée, c'eſt à dire s'il eſt vieil ou nouueau, eſcheu par ſucceſſion ou par eſlection, acquis par les loix, ou par les armes, de quelle eſtenduë il eſt, quels voiſins, moyens, puiſſance il a. Car ſelon toutes ces circonſtances et autres, il faut diuerſement manier le ſceptre, ſerrer ou laſcher les reſnes de la domination. *Senec.*

Apres ceſte cognoiſſance d'eſtat, qui eſt comme vn preallable, la premiere des choſes requiſes eſt la vertu, tant neceſſaire au Souuerain, non tant pour ſoy que pour l'eſtat. Il eſt premierement bien conuenable, que celuy qui eſt par deſſus tous, ſoit le meilleur de tous ſelon le dire de Cyrus. Et puis il y va de ſa reputation: car le bruit commun recueille tous les faits & dits de celuy, qui le maiſtriſe: il eſt en veuë de tous, & ne ſe peut cacher non plus que le Soleil. Dont ou en bien, ou en mal on parlera beaucoup de luy. Et il importe de beaucoup & pour luy & pour l'eſtat en quelle opinion il ſoit. Or non ſeulement en ſoy & en ſa vie le ſouuerain doit eſtre reueſtu de vertu: mais il doit ſoigner que ſes ſubiects luy reſſemblent. Car, comme ont dit tous les Sages, l'eſtat, la ville, la compagnie, *Salluſt. ad Cæſar*

2. *Chef de ceſte proniſiõ vertu.*

Senec.

ne peut durer ny proſperer, dont la vertu eſt bannie. Et ceux-là equiuoquent bien lourdement, qui penſent que les Princes ſont tant plus aſſeurez, que leurs ſubiets ſont plus meſchans. A cauſe, diſent ils, qu'ils en ſont plus propres & plus nais à la ſeruitude & au ioug, *patientiores ſeruituris, quos, non decet niſi eſſe ſeruos.* Car au rebours les meſchans ſupportent impatiemment le ioug: & les bons & debonnaires craignent beaucoup plus, qu'ils ne ſont à craindre. *Peßimus quiſque aſperrimè rectorẽ patitur: cõtrà facile imperiũ in bonos, qui metuens magis quam metuendi.* Or le moyen tres-puiſſant pour les induire & former à la vertu, c'eſt l'exemple du Prince, car comme l'experience le monſtre, tous ſe moulent au patron & modelle du Prince. La raiſon eſt que l'exemple preſſe plus que la loy, C'eſt vne loy muette, laquelle a plus de credit, que le commandement, *nec tam imperio nobis opus quàm exemplo, & mitius iubetur exemplo.* Or touſiours les yeux & les penſees des petits ſont ſur les grands: admirent, & croyent tout ſimplement que tout eſt bon & excellent ce qu'ils font: & d'autre part ceux qui commandent penſent aſſez enioindre & obliger les inferieurs à les imiter en faiſant ſeulement. La vertu eſt donc honorable & profitable au ſouuerain, & toute vertu.

Plin. pan.

Salluſt. ad Cæſar.

Plin. paneg.

3. *Principalemẽt 4. Vertus.*

Mais par preciput & plus ſpecialement la pieté, la iuſtice, la vaillance, la clemence. Ce ſont les quatre vertus principeſques & princeſſes en la principauté, Dont diſoit Auguſte ce tant grand Prince, la pieté & la iuſtice deifient les Princes. Et Seneque dit, que la clemence conuient mieux au Prince qu'à tout autre. La pieté du ſouuerain eſt au

ſoin, qu'il doit employer à la conſeruation de la Religion cõme ſon protecteur. Cela fait à ſon hõneur & à ſa conſeruation propre: car ceux qui craignent Dieu, n'oſent attenter ny penſer choſe contre le Prince, qui eſt ſon image en terre, ny contre l'eſtat, car cõme enſeigne ſouuent Lactance, c'eſt la religiõ qui maintiẽt la ſocieté humaine, qui ne peut autrement ſubſiſter, & ſe remplira toſt de meſchancetez, cruautez beſtiales, ſi le reſpect & la crainte de religion ne tient les hommes en bride. Et au contraire l'eſtat des Romains s'eſt accreu & rendu ſi floriſſant, plus par la Religion, diſoit Ciceron meſmes, que par tous autres moyens. Parquoy le Prince doit ſoigner, que la Religion ſoit conſeruée en ſon entier ſelon les anciennes ceremonies & loix du pays, & empeſcher toute inuocation & broüillis en icelle, chaſtier rudement ceux qui l'entreprennent. Car certainement le changement en la religion & l'iniure faite à icelle traine auec ſoy vn changement & empirement en la Republique, comme diſcourt tres-bien Mecenas à Auguſte. *Dion.*

Apres la pieté vient la iuſtice, ſans laquelle les eſtats ne ſont que brigandage, laquelle le Prince doit garder & faire valoir & en ſoy & aux autres: en ſoy, car il faut abominer ces paroles tyranniques & barbares, qui diſpenſent les Souuerains de toutes loix, raiſon, equité, obligation: qui les diſent n'eſtre tenus à aucun autre deuoir, qu'à leur vouloir & plaiſir: qu'il n'y a point de loix pour eux: que tout eſt bon & iuſte, qui accommode leurs affaires: que equité eſt la force, leur deuoir eſt au pouuoir. *Principi leges nemo ſcripſit: licet, ſi libet. In ſumma fortuna id æquius quod validius: nihil iniuſtum* 4. 2. *Iuſtice & foy.* *Plin. pa. Tacit. Senec. incer.*

quid fructuosum: Sanctitas, pietas, fides priuata bona sint; quæ iuuat reges eant. Et leur oppose les beaux & saints aduis des Sages, que plus doit estre reglé & retenu, qui plus a de pouuoir: La plus grande puissance doit estre la plus estroitte bride: La regle du pouuoir est le deuoir : *Minimum decet liberè cui nimium licet, non fas potentes posse, fieri quod nefas.* Le Prince donc doit estre le premier iuste & equitable, gardant bien & inuiolablement sa foy, fondement de iustice à tous & vn chacun quel qu'il soit. Puis il doit faire garder & maintenir la iustice aux autres: car c'est sa propre charge, & il est installé pour cela. Il doit entendre les causes & les parties, rendre & garder à chacun ce qui luy appartient equitablement selon les loix, sans longueur, chiquanerie, inuolution de procez, chassant et aboliſſant ce vilain et pernicieux mestier de plaiderie, qui est vne foire ouuerte, vn legitime & honorable brigandage, *concessum latrocinium*, euitant la multiplicité des loix et ordonnances, tesmoignage de republique malade, *Corruptissimæ Reipubl. plurimæ leges*, comme force medecines et emplastres, du corps mal disposé: afin que ce qui est estably par bonnes loix ne soit destruit par trop de loix. Mais il est à sçauoir que la iustice, vertu, & probité du souuerain chemine vn peu autrement que celle des priuez, elle a ses alleures plus larges & plus libres à cause de la grande, pesante & dangereuse charge qu'il porte & conduit: dont il luy conuient marcher d'vn pas qui sembleroit aux autres, detraqué & desreglé, mais qui luy est necessaire, loyal & legitime. Il luy faut quelquesfois esquiuer & gauchir, mesler la prudence auec la iustice, &

Senec. Eurip.

Colom. Taci. Plin. pan. Aduertissemẽt.

comme l'on dit coudre à la peau de Lyon si elle ne suffit la peau de renard. Ce qui n'est pas tousiours & en tout cas, mais auec ces trois conditions, que ce soit pour la necessité ou euidente & importante vtilité publique : (c'est à dire, de l'estat & du Prince, qui sõt choses conioinctes) à laquelle il faut courir, c'est vne obligation naturelle & indispensable, c'est tousiours estre en deuoir que procurer le bien public. *Pour le bien du public.*

Salus populi suprema lex esto.

Que ce soit à la deffensiue & non à l'offensiue, à se conseruer & non à s'agrandir, à se garantir & sauuer des tromperies & finesses, ou bien meschanceté & entreprinses dommageables, & non à en faire. Il est permis de ioüer à fin contre fin, & pres du renard le renard contrefaire. Le monde est plein d'artifices & de malices: par fraudes & tromperies, ordinairement les estats sont subuertis, dit Aristote. Pourquoy ne sera-il loisible, mais pourquoy ne sera-il requis d'empescher & destourner tels maux, & sauuer le public par les mesmes moyẽs que l'on le veut miner & ruiner ? vouloir tousiours & auec telles gens suiure la simplicité & le droit fil de la vraye raison & equité, ce seroit souuent trahir l'estat & le perdre. Il faut aussi que ce soit auec mesure & discretion, afin que l'on n'en abuse pas, & que les meschans ne prennẽt d'icy occasion de faire passer & valoir leurs meschancetez. Car il n'est iamais permis de laisser la vertu & l'hõneste pour suiure le vice & deshonneste. Il n'y a point de composition ou compensation entre ces deux extremitez. Parquoy arriere toute iniustice: perfide, trahison & desloyauté: maudite la doctrine *A la deffensiue & conseruation.* *Discretement sans vice & meschanceté.*

de ceux qui enſeignent (comme a eſté dit) toutes choſes bonnes & permiſes aux ſouuerains: mais bien eſt-il quelquesfois requis de meſler l'vtile auec l'honneſte, & entrer en compoſition & compenſation des deux. Il ne faut iamais tourner le dos à l'honneſte, mais bien quelquesfois aller à l'entour & le coſtoyer, y employant l'artifice & la ruſe : car il y en a de bonne, honneſte & loüable dit le grand ſainct Baſile, & faiſant pour le ſalut public, comme les meres & medecins, qui amuſent & trompent les petits enfans, & les malades pour leur ſanté. Bref faiſant à couuert, ce que l'on ne peut ouuertement, ioindre la prudence à la vaillance, apporter l'artifice & l'eſprit, où la nature & la main ne ſuffit: eſtre, comme dit Pindare, Lyon au corps, & renard au conſeil : colombe & ſerpent, comme dit la verité diuine.

Deffiãce requiſe au prince.

6. Et pour traicter cecy plus diſtinctement eſt requiſe au ſouuerain la deffiance, & ſe tenir couuert, ſans toutesfois s'eſloigner de la vertu & l'equité. La deffiance, qui eſt la premiere eſt du tout neceſſaire, comme ſa contraire la credulité & laſche fiance eſt vicieuſe, & tres-dangereuſe au ſouuerain. Il veille & doit reſpondre pour tous, ſes fautes ne ſont pas legeres: parquoy il y doit bien aduiſer. S'il ſe fie beaucoup, il ſe deſcouure & s'expoſe à la honte & à beaucoup de dãgers, *opportunus fit iniuriæ*, voire il cõuie les perfides, & les trõpeurs pourroient auec peu de danger & beaucoup de recompenſe, commettre de grandes meſchãcetez, *aditum nocendi perfido præſtat fides*. Il faut donc qu'il ſe couure de ce bouclier de deffiance, que les Sages ont eſtimé vne grande partie de prudence, & les nerfs de ſageſſe

Senec. Epichar. Euripid. Ciceron.

c'eſt à dire veiller, ne rien croire, de tout ſe garder: & à cela l'induit le naturel du monde tout confit en menteries, feint, fardé & dangereux, nommément pres de luy, en la court & maiſons des grãds. Il faut donc qu'il ſe fie à fort peu de gens, & iceux cogneus de longue main & eſſayez ſouuẽt, & encor ne faut-il qu'il leur laſche & abandonne tellement toute la corde, qu'il ne la tienne touſiours par vn bout, & n'y aye l'œil: Mais il faut qu'il couure & deſguiſe ſa deffiance, voire qu'en deffiant il face mine & viſage de ſe fier fort. Car la deffiance ouuerte iniurie, & conuie auſſi bien à tromperie, que la trop laſche fiance, & pluſieurs monſtrans crainte d'eſtre trompez, ont enſeigné à l'eſtre. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli*, comme au contraire la fiance declarée a fait perdre l'enuie de tromper, a obligé à loyauté, & engendré fidelité: *vult quiſque ſibi credi, & habita fides ipſam plerumque obligat fidem.* *Seneq.*

De la deffiance vient la diſſimulation ſon engeance: Car ſi celle là n'eſtoit, & qu'il y euſt par tout fiance & fidelité, la diſſimulation qui ouure le front & couure la penſee n'auroit lieu. Or la diſſimulation, qui eſt vicieuſe aux particuliers, eſt tres-neceſſaire aux Princes, leſquels ne ſçauroient autrement regner ne bien cõmander. Et faut qu'ils ſe feignent ſouuent non ſeulement en guerre aux eſtrangers & ennemis, mais encor en paix & à leurs ſubiets, combien que plus chichement. Les ſimples & ouuerts, & qui portent, comme on dit, le cœur au front, ne ſont aucunement propres à ce meſtier de commander: & trahiſſent ſouuent & eux & leur Eſtat: mais il faut qu'ils ioüent ce roolle dextrement & bien à poinct ſans excez & ineptie. 7. *Et diſſimulatio.*

A quel propos vous cachez & couurez vous, ſi l'on vous void au trauers ? fineſſes & mines ne ſont plus fineſſes ny mines, quand elles ſont cogneuës & eſuentées. Il faut donc que le Prince, pour couurir ſon art, qu'il face profeſſion d'aimer la ſimplicité, qu'il carreſſe les francs, libres et ouuerts, comme ennemis de diſſimulation, qu'aux petites choſes il procede tout ouuertement : afin que l'on le tienne pour tel.

8. *Practiques.* Tout cecy eſt plus en obmiſſion à ſe retenir, & non agir : Mais il luy eſt quelquesfois requis de paſſer outre & venir en l'action, icelle eſt double. L'vne eſt à faire & à dreſſer practiques et intelligences ſecrettes, attirer finement les cœurs et les ſeruices des officiers, ſeruiteurs et confidents des autres Princes et Seigneurs eſtrangers, ou de ſes ſuiets. C'eſt vne ruſe qui eſt fort en vogue et toute commune entre les Princes, et vn grand traict de prudence, dit Ciceron. Cecy ſe fait aucunement par perſuaſion, mais principalement par preſens et penſion, moyens ſi puiſſans, que non ſeulement les Secretaires, les premiers du Conſeil, les amis, les mignons ſont induicts par là à donner aduis, et deſtourner les deſſeins de leur maiſtre, les grands Capitaines à preſter leurs mains en la guerre, mais encore les eſpouſes ſont gaignées à deſcouurir les ſecrets de leurs maris. Or ceſte ruſe eſt alloüée & approuuée de pluſieurs ſans difficulté & ſans ſcrupule. A la verité, ſi c'eſt contre ſon ennemi, contre ſon ſuiet qu'on tient pour ſuſpect, & encor contre tout eſtranger, auec lequel on n'a point d'alliance ni de conuention de fidelité & amitié, il n'y a point de doute : mais contre ſes alliez, amis & confederez, il ne

il ne peut eſtre bon : & eſt vne eſpece de perfidie, qui n'eſt iamais permiſe.

L'autre eſt gagner quelque aduantage & paruenir à ſon deſſein par moyens couuerts, par equiuoques & ſubtilitez, affiner par belles paroles & promeſſes, lettres, ambaſſades, faiſant & obtenant par ſubtils moyens ce que la difficulté du temps & des affaires empeſche de faire autrement : & à couuert ce que l'on ne peut à deſcouuert. Pluſieurs grands & ſages diſent cela eſtre permis & loiſible, *crebro mendacio & fraude vti imperantes debent ad commodum ſubditorum. Decipere promoribus tẽporum, prudentia eſt.* Il eſt bien hardy de tout ſimplement dire, qu'il eſt permis. Mais bien pourroit on dire, qu'en cas de neceſſité grande, temps trouble et confus, et que ce ſoit non ſeulement pour promouuoir le bien, mais pour deſtourner vn grand mal de l'eſtat, et contre les meſchans, ce n'eſt pas grande faute, ſi c'eſt faute.

2. 9. *Subtilitez.*

Plato. Plin. Val. Maxim.

Mais il y a bien plus grande doute & difficulté en d'autres choſes, pource qu'elles ſentent & tiennent beaucoup de l'iniuſtice : Ie dy beaucoup & non du tout : car auec leur iniuſtice, il ſe trouue quelque grain meſlé de iuſtice. Ce qui eſt du tout et manifeſtement iniuſte eſt reprouué de tous, meſmes des meſchans, pour le moins de parole & de mine, ſinon de fait. Mais de ces faits mal meſlez, il y a tant de raiſons & d'authoritez de part et d'autre, que l'on ne ſçait pas bien à quoy ſe reſoudre. Ie les reduiray icy à certains chefs. Se deſpeſcher & faire mourir ſecrettement ou autrement ſans forme de iuſtice certain qui trouble, & eſt pernicieux à l'eſtat, et qui merite bien la mort, mais l'on

10. *Iniuſtice vtile au public.*

ne peut ſans trouble & ſans danger l'entreprendre, & le reprimer par voye ordinaire, en cela il n'y a que la forme violee. Et le Prince n'eſt-il pas ſur les formes & plus?

Rongner les ailes & racourcir les grands moyens de quelqu'vn, qui s'eſleue & ſe fortifie trop en l'eſtat, & ſe rend redoutable au ſouuerain, ſans attendre qu'il ſoit inuincible, & en ſa puiſſance, ſi la volonté luy aduenoit d'attenter quelque choſe contre l'eſtat & la teſte du ſouuerain.

Prendre d'authorité & par force des plus riches en vne grande neceſſité & pauureté de l'eſtat.

Affoiblir & caſſer quelques droicts & priuileges dont iouyſſent quelques ſubiects, au preiudice & diminution de l'authorité du ſouuerain.

Preoccuper & ſe ſaiſir d'vne place, ville, ou prouince fort commode à l'eſtat, pluſtoſt que la laiſſer prendre & occuper à vn autre puiſſant & redoutable, au grand dommage, ſubiection, & perpetuelle allarme dudit eſtat.

Toutes ces choſes ſont approuuees comme iuſtes & licites par pluſieurs grands & ſages, pourueu qu'elles ſuccedent bien & heureuſement: deſquels voicy les mots & les ſentences. Pour garder iuſtice aux choſes grandes, il faut quelquefois s'en deſtourner aux choſes petites: & pour faire droict en gros il eſt permis de faire tort en deſtail: qu'ordinairement les plus grands faits & exemples ont quelque iniuſtice: qui ſatisfait aux particuliers par le profit qui en reuiét à tout le public, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod aduerſus ſingulos vtilitate publica rependitur.* Que le prudent & ſage Prince non ſeulement doit ſçauoir commander

Plutarque.

Tacit.

Plutar. in vita Flamin.

les loix, mais encore aux loix meſmes, ſi la neceſſité le requiert: & faut faire vouloir aux loix, quand elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Aux affaires confuſes & deſplorees le Prince doit ſuiure non ce qui eſt beau à dire, mais ce qui eſt neceſſaire d'eſtre executé. La neceſſité, grand ſupport & excuſe à la fragilté humaine, enfraint toute loy, dont celuy là n'eſt gueres meſchãt, qui fait mal par contrainte. *Neceſſitas magnũ imbecillitatis humanæ patrocinium, omnem legem frangit: non eſt nocens quicumque non ſponte eſt nocens*: Si le Prince ne peut eſtre du tout bon, ſuffit qu'il le ſoit à demy, mais qu'il ne ſoit point du tout meſchant: Qu'il ne ſe peut faire que les bons Princes ne commettent quelque iniuſtice. A tout cela ie voudrois adiouſter pour leur iuſtification ou diminution de leurs fautes, que ſe trouuans les Princes en telles extremitez, ils ne doiuent proceder à tels faits qu'à regret, & en ſouſpirant, recognoiſſans que c'eſt vn malheur & vn coup diſgratié du ciel, & s'y porter comme le pere quand il faut cauterizer ou coupper vn membre à ſon enfant pour luy ſauuer la vie, ou s'arracher vne dent pour auoir du repos. Quant aux autres mots plus hardis, qui rapportent tout au profit, lequel ils égalent ou preferent à l'honneſte, l'homme de bien les abhorre.

Curtius.

Seneq.

Ariſto. in politicis.

Democrit.

Nous auons demeuré long temps ſur ce poinct de la vertu de iuſtice, à cauſe des doutes & difficultez, qui prouiennent des accidens & neceſſitez des eſtats, & qui empeſchent ſouuent les plus reſolus & aduiſez.

12.

Vaillance.

Apres la iuſtice vient la vaillance: l'entens la vertu militaire, la prudence, le courage & la ſuffiſan-

voir tout ce qui ſe paſſe, ne releuer pas tout, voire diſſimuler ſouuent, aimant mieux eſtre eſtimé auoir trouué de bons ſubiects que les auoir rendus tels, accommoder le pardon aux legeres fautes, la rigueur aux grandes, ne cercher pas touſiours les ſupplices (qui ſont auſſi honteux & infames au Prince, qu'au medecin pluſieurs morts de malades) ſe contenter ſouuent de la repentance, comme ſuffiſant chaſtiement. *Tacit. in Agrico.*

-----Ingoſcere pulchrum
Iam miſero, pœnæque genus vidiſſe precantem.

Et ne faut point craindre ce qu'aucuns obiectent ten-mal, qu'elle relaſche, auilit & enerue l'authorité du ſouuerain & de l'eſtat: car au rebours elle la fortifie à vn tres-grand credit & vigueur: Et le Prince aimé fera plus par icelle, que par vne grande crainte, qui fait craindre & trembler, & non bien obeyr: & comme diſcourt Saluſte à Ceſar, ces eſtats menez par crainte ne ſont point durables. Nul ne peut eſtre craint de pluſieurs, qu'il ne craigne auſſi pluſieurs. La crainte qu'il veut verſer ſur tous, luy retombe ſur la teſte. Vne telle vie eſt douteuſe, en laquelle l'on n'eſt iamais couuert ny par deuant, ny par derriere, ny à coſté: mais touſiours en branle, en danger, & en crainte. Il eſt vray, comme a eſté dit au commencement, qu'elle doit eſtre auec iugement: car comme temperée & bien conduite eſt tres-venerable: auſſi trop laſche, & molle eſt tres-pernicieuſe. *Saluſt. ad Ceſar.*

Apres-ces quatre principales & royales vertus, il y en a d'autres, bien que moins illuſtres & neceſſaires, toutesfois en ſecond lieu bien vtiles & requiſes au ſouuerain, ſçauoir la liberalité tant con- 13. *Apres leſquelles ſont requiſes*

Liberalité.

uenable au Prince, qu'il luy eſt moins meſſeant d'eſtre vaincu par armes, que par magnificence. Mais en ceci eſt requiſe vne tres-grande diſcretion, autrement elle ſeroit plus nuiſible qu'vtile.

Double liberalité.

Il y a double liberalité, l'vne eſt en deſpenſe & en monſtre: ceſte-cy ne ſert à gueres. C'eſt choſe mal à propos aux ſouuerains vouloir ſe faire valoir paroiſtre par grandes & exceſſiues deſpences, meſmement parmy leurs ſubiects, où ils peuuent tout. C'eſt teſmoignage de puſillanimité & de ne ſentir pas aſſez ce que l'on eſt, outre qu'il ſemble aux ſubiets ſpectateurs de ces triomphes, qu'õ leur fait monſtre de leurs deſpoüilles, qu'on les feſtoye à leurs deſpens, qu'on repaiſt leurs yeux de ce qui deuoit paiſtre leur ventre. Et puis le Prince doit penſer qu'il n'a rien proprement ſien: il ſe doit ſoy meſme à autruy. L'autre liberalité eſt en dons faits à autruy: ceſte-cy eſt beaucoup plus vtile & loüable: mais ſi doit-elle eſtre bien reglee: & faut aduiſer à qui, combien, & comment l'on donne. Il faut donner à ceux qui le meritent, qui ont fait ſeruice au public, qui ont couru fortune & trauaillé en guerre. Perſonne ne les enuiera, s'il n'eſt bien meſchant. Au contraire grand largeſſe employee ſans reſpect & merite fait honte, & apporte enuie à qui la reçoit, & ſe reçoit ſans grace & recognoiſſance. Des tyrans ont eſté ſacrifiez à la haine du peuple par ceux meſmes qu'ils auoient aduancez, ſe rallians par là auec le commun, & aſſeurans leurs biens, en monſtrant auoir à meſpris & à haine celuy duquel ils les auoient receus. Et auec meſure: autrement la liberalité viendra en ruine de l'eſtat & du ſouuerain, ſi elle n'eſt reglee: & que

l'on donne à tous, & à tous propos, c'eſt ioüer à tout perdre. Car les particuliers ne ſeront iamais ſaouls, & ſe rendront exceſſifs en demandes, ſelon que le Prince le ſera en dons, & ſe tailleront non à la raiſon, mais à l'exemple: le public defaudra & ſera l'on contraint de mettre les mains ſur les biens d'autruy, & remplacer par iniquité ce que l'ambition & prodigalité aura diſſipé, *quod ambitione exhauſtum per ſcelera ſupplendum*: Or il vaut beaucoup mieux ne donner rien du tout, que d'oſter pour donner: car l'on ne ſera iamais ſi auant en la bonne volonté de ceux qu'on aura veſtus, qu'en la mal-veillãce de ceux qu'on aura deſpoüillez: & à ſa ruine propre, car la fontaine ſe tarit ſi l'on y puiſe trop. *Liberalitate liberalitas perit.* Il faut auſſi faire filer tout doucement la liberalité, & non donner tout à coup. Car ce qui ſe fait ſi viſtement, tant grand ſoit-il, eſt quaſi inſenſible, & s'oublie bien toſt. Les choſes plaiſantes ſe doiuent exercer à l'aiſe & tout doucement, pour auoir loiſir de les gouſter: les rudes & cruelles (s'il en faut faire) au rebours ſe doiuent viſtement aualler. Il y a donc de l'art & de la prudence à bien donner & exercer liberalité. *Falluntur quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit perdere multi ſciunt, donare neſciunt.* Et pour en dire la verité, la liberalité n'eſt pas proprement des vertus Royales: elle ſe porte bien auec la tyrannie meſmes. Et les gouuerneurs de la ieuneſſe des Princes ont tort d'imprimer ſi fort à leur eſprit & volonté ceſte vertu de largeſſe, de ne rien refuſer, & ne penſer rien bien employer que ce qu'ils donnent (c'eſt leur iargon) mais ils le font à leur profit, ou n'aduiſent pas à qui

Hierom.

Tacit.

ils parlent. Car il eſt trop dangereux d'imprimer la liberté en celuy, qui a dequoy fournir autant qu'il veut aux deſpens d'autruy. Vn Prince prodigue ou liberal ſans diſcretion & ſans meſure eſt encore pire que l'auare : & l'immoderee largeſſe rebutte plus de gens, qu'elle n'en pratique. Mais ſi elle eſt bien reglee, comme dit eſt, elle eſt tres-bien ſeante au prince, & tres-vtile à luy & à l'eſtat.

14. *Magnanimité & moderatiõ de cholere.* *Senec. Tacit.*

La magnanimité & grandeur de courage à meſpriſer les iniures & mauuais propos, & moderer ſa cholere: iamais ne ſe deſpiter contre les outrages & indiſcretions d'autruy, *magnam fortunã magnus animus decet: Iniurias & offenſiones ſupernè deſpicere indignus Cæſaris ira.* S'en faſcher c'eſt s'en cõfeſſer coulpable: n'en tenant compte cela s'eſuanouyt, *conuitia ſi iraſcare, agnita videntur: ſpreta exoleſcunt.* Que s'il y a lieu, & ſe faut courroucer, que ce ſoit tout ouuertement, & ſans diſſimuler, ſans donner occaſion de ſoupçonner que l'on couue vn mal-talẽt: ce qui à faire à gens de neant, de mauuais naturel & incurable: *obſcuri & irreuocabiles reponunt odia: Sæuæ cogitationis indicium ſecreto ſuo ſatiari.* Il eſt moins meſſeant à vn grand d'offenſer que de hayr: les autres vertus ſont moins Royales & plus communes.

Tacit.

15. *Chef de ceſte prouiſion. Mœurs du ſouuerain.*

Apres la vertu viennent les mœurs, façon & contenances qui ſeruent & appartienent à la Maieſté, tres-requiſes au Prince. Ie ne m'arreſte point icy ſeulement comme en paſſant ie dy que la nature fait beaucoup à cecy : mais auſſi l'art & l'eſtude. A cecy appartient la bonne & belle compoſition de ſon viſage, ſon port, ſon pas, ſon parler, ſes habillemens. La regle generale en tous ces poincts eſt vne douce, moderee, & venerable grauité che-

minant entre la crainte & l'amour, digne de tout honneur & reuerence. Il y a auſſi ſa demeure & ſa hantiſe : ſa demeure ſoit en lieu magnifique & fort apparent, & tant apres que ſe pourra du milieu de tout l'eſtat, afin d'auoir l'œil ſur tout, comme vn ſoleil qui touſiours du milieu du ciel eſclaire par tout : car ſe tenant en vn bout il donne occaſion au plus loin de plus hardiment ſe remuër, comme ſe tenant ſur vn bout d'vne grande peau, le reſte ſe leue. Sa hantiſe ſoit rare, car beaucoup ſe monſtrer & ſe communiquer, raualle la Maieſté, *Continuus aſpectus minus verendos magnos homines ipſa ſatietate facit. Maieſtati maior ex longinquo reuerentia, quia omne ignotum pro magnifico eſt.* *Liuius. Tacit.*

Apres ces trois choſes, cognoiſſance de l'eſtat, vertu, & mœurs, qui ſont en la perſonne du prince, viennent les choſes qui ſont apres & autour de luy: Sçauoir en quatriéme lieu, Conſeil, le grand & principal poinct de ceſte doctrine politique, & ſi important que c'eſt quaſi tout : c'eſt l'ame de l'eſtat, & l'eſprit qui donne vie, mouuement, & action à toutes les autres parties : & à cauſe d'icelle il eſt dit, que le maniement des affaires conſiſte en prudence. Or il ſeroit à deſirer, que le prince euſt de ſoy meſme aſſez de conſeil & de prudence, pour gouuerner & pouruoir à tout, c'eſt le premier & plus haut degré de ſageſſe, comme a eſté dit : en tel cas les affaires iroient beaucoup mieux: mais c'eſt choſe qui ne ſe voit pas : ſoit à faute de bon naturel, ou de bonne inſtitution, & il eſt quaſi impoſſible qu'vne ſeule teſte puiſſe fournir à tant de choſes, *Neque princeps ſua ſcientia cuncta, cõplecti, nec vnius mens tantæ nolis eſt capax.* Vn ſeul ne 16. *4. Chef de ceſte proui ſiõ conſeil.* *Cyd. ſſus c. 1.*

voit & n'oyt que bien peu. Or les Rois ont beſoin de beaucoup d'yeux & de beaucoup d'oreilles. Les grands fardeaux & les grands affaires ont beſoin de grandes aides. Parquoy il luy eſt requis de ſe pouruoir & garnir de bon conſeil, & de gens, qui le luy ſçachent donner : & celuy, quel qu'il ſoit, qui veut tout faire de ſoy, eſt tenu pour ſuperbe pluſtoſt que pour ſage. Le Prince a donc beſoin d'amis fideles & ſeruiteurs, qui ſoient ſes aides, *quos aſſumat in partem curarũ*. Ce ſont ſes vrais threſors, & les inſtrumens tres-vtiles de l'eſtat. A quoy ſur tout il doit trauailler de les choiſir et les auoir bons, et y employer tout ſon iugement. Il en y a de deux ſortes, les vns luy aident de leur eſprit, conſeil et langue : et ſont dits conſeilliers : les autres le ſeruent de leurs mains et leurs faits, et peuuent eſtre dits officiers. Les premiers ſont beaucoups plus honorables : Car ce diſent les deux plus grands philoſophes, c'eſt vne choſe ſacrée et diuine, que bien deliberer et donner bon conſeil.

Tit. liu. *Tacit.* *Plin.* *Xenoph.* *Platon.* *Ariſto.*

17. *Diſcretion de bõs conſeillers.* *Fidelité* *Pline.* *Suffiſance.* *Mytrid. in Sallu.* *Curtius.*

Or les conſeiller doiuent eſtre premierement fideles, c'eſt à dire en vn mot gens de bien, *optimum quemque fideliſsimum puto*. Secondement ſuffiſans en ceſte part, c'eſt à dire cognoiſſans biẽ l'eſtat, diuerſement experimẽtez et eſſayez (car les difficultez et afflictiõs ſont de belles leçons, et inſtructions, *Mihi fortuna multis rebus ereptis vſum dedit bene ſuadendi* (et en vn mot ſages et prudens, moyennant vifs et non point trop pointus : car ceux-cy ſont trop remuãs, *nouandis, quàm gerẽdis rebus aptiora ingentia illa ingenia*. Et pour eſtre tels, faut qu'ils ſoient aagez et meurs, outre que les ieunes gens pour la tendreur et molleſſe de leur aage, ſont aiſément trompez,

facilement croient et reçoiuent impreſſion. Il eſt bon qu'autour des Princes il y en aye des ſages et des fins : mais beaucoup plus les ſages qui ſont requis pour l'honneur, et pour touſiours : les fins pour la neceſſité quelquesfois. Tiercement qu'en propoſant et donnant bons et ſalutaires conſeils, ils s'y portent librement et courageuſement ſans flatterie ou ambiguité, et deſguiſement, n'accommodans point leur langage à la fortune preſente du Prince ? *Ne cum fortuna potius principis loquantur quàm cum ipſo.* Mais ſans eſpargner la verité ils diſent ce qu'il conuient. Car combien que la liberté, rondeur, et fidelité heurte et offenſe pour l'heure ceux auſquels elle s'oppoſe : apres elle eſt reuerée et eſtimée : *In preſẽtia quibus reſiſtis, offẽdis : deinde illis ſuſpicitur laudatúrque.* Et conſtamment ſans ployer, varier, & changer à tous propos pour plaire & ſuiure l'humeur, le plaiſir, & la paſſion d'autruy, mais ſans opiniaſtreté et eſprit de cõtradiction, qui trouble et empeſche toute bonne deliberation, voire quelquefois faut tourner ſon opinion, ce qui n'eſt inconſtance, mais prudence. Car le Sage ne marche pas touſiours d'vn meſme pas, encores qu'il ſuiue meſme chemin, il ne change point, s'il s'accõmode : *non ſemperit vna gradu ſed vna via : non ſe mutat ſed aptat.* Comme le bon marinier fait des voiles ſelon le temps et le vent, il conuient ſouuent tourner et obliquement arriuer où l'on ne peut à droit fil : c'eſt habilité. Religieux à tenir ſecrettes les deliberations, choſe extrémement neceſſaire au maniemět des affaires, *res magnæ ſuſtineri nequeunt ab eo cui tacere graue eſt.* Et ne ſuffit d'eſtre ſecret, mais ne faut furetter ny crochetter les ſecrets du Prince : c'eſt

Liberté.

Tacit.

4. *Conſtãce ſans opiniaſtreté Salluſt. ad Cæſar*

5. *Silẽce Curtius.*

Tacit. choſe mauuaiſe & dangereuſe: *exquirere abditos principis ſenſus illicitum & anceps*, voire ie diray qu'il faut euiter de les ſçauoir. Voila les principales bonnes conditions & qualitez des Conſeillers : comme les mauuaiſes, dont ils ſe doiuent bien garder, ſont confiance preſomptueuſe, qui fait deliberer & opiner audacieuſement : car le Sage en deliberant & penſé & repensé redoutant tout ce que peut aduenir, pour puis eſtre hardy à executer. *Nam animus, vereri qui ſcit, ſcit tutò aggredi.* Au contraire le fol eſt hardy & chaud à deliberer : & quand il faut ioindre, le nez luy ſeigne, *Conſilia calida & audacia prima ſpecia læta ſunt tracta dura, euentu triſtitia.* Puis toute paſſion de cholere, enuie, deſpit, haine, auarice, cupidité & toute affection particuliere, la poiſon mortelle du iugement & tout bon ſentiment, *priuatæ res ſemper offecere officient que publicis conſiliis, peſsimum veri affectus & iudicij venenum ſua cuique vtilitas*: Et precipitation ennemie de tout bon conſeil, & ſeulement propre à mal faire. Voila comme doiuent eſtre les bons conſeillers.

Les vices qu'ils doiuent fuir, cõfiance preſomptueuſe.

Tilluius Paſſion.

Tacit.

Precipitation voyez l. 2 c. 10.

Tacit.

18. Or le Prince les doit choiſir tels, ou par ſa propre ſcience & iugement, ou s'il ne le peut, par la reputation, laquelle ne trompe gueres : dont diſoit vn d'entre eux à ſon prince, tenez nous pour tels, que nous ſommes eſtimez. *Nam ſinguli decipere & decipi poſſunt, nemo omnes: neminem omnes fefellerunt.* Et ſe bien garder des mignons, courtiſans, flatteurs, eſclaues, qui font honte à leur maiſtre & le trahiſſent. N'y a rien plus pernicieux que le conſeil du cabinet. Et les ayant choiſis & trouuez, il s'en doit ſeruir prudemment en prenant cõſeil d'eux à temps & heures, ſans attendre au poinct de l'execution &

Deuoir du Prince à choiſir bons conſeillers Pli. ad Tra.

Et s'en ſeruir.

perdre le temps en les eſcoutant : & auec iugement ſans ſe laiſſer aller laſchement à leur aduis, comme ce ſot d'Empereur Claude, & auec douceur auſſi ſans roidir trop, eſtant plus raiſonnable, comme diſoit le ſage Marc Antonin, de ſuyure le conſeil d'vn bon nombre de ſes amis, qu'eux ſoient contraints de fleſchir ſous la volonté. Et s'en ſeruant par vne authorité indifferente, ſans les payer par preſens pour leurs bons conſeils, afin de n'attirer les mauuais ſous eſpoir de recompenſe, ny auſſi les rudoyer pour leurs mauuais conſeils. Car il ne ſe trouueroit plus, qui vouluſt donner conſeil, s'il y auoit danger à le donner. Et puis ſouuent les mauuais reüſſiſſent bien & mieux que les bons, ainſi diſpoſant la ſouueraine pouruoyance. Et ceux qui donnent les bons conſeils, c'eſt à dire heureux & aſſeurez, ne ſont pas pour cela touſiours les meilleurs & plus fideles ſeruiteurs, ny pour leur liberté à parler, laquelle il doit pluſtoſt aggréer, & regarder obſcurement les craintifs & flatteurs : car miſerable eſt le Prince, chez qui l'on cache ou l'on déguiſe la verité, *cuius aures ita formatæ ſunt, vt aſperа quæ vtilia, & nil niſi iucundum & læſurum accipiant* : & en fin celer ſon aduis & ſa reſolution, eſtant le ſecret l'ame du conſeil, *nulla meliora conſilia, quàm que ignorauerit aduerſarius, antequam fierent.* 3. *Curtius.* *Tacit.* *Vegec.*

Quant aux officiers qui viennent apres, & qui ſeruent le Prince & l'Eſtat en quelque charge, il les faut choiſir gens de bien, de borne & honneſte famille. Il eſt à croire, qu'ils n'en ſeront que meilleurs : & n'eſt beau que des gens de peu s'approchent du Prince, & commandent aux autres, ſauf qu'vne grande & inſigne vertu les releue, & 19. *Des officiers.*

ſupplée le defaut de nobleſſe : mais non gens infames, doubles, dangereux, & de quelque odieuſe condition. Auſſi doiuent-ils eſtre gens d'entendement, & employez ſelon leur naturel. Car les vns ſont propres aux affaires de la guerre, les autres aux affaires de la paix. Aucuns ſont d'aduis de les choiſir d'vne douce & mediocre vertu, car ces outrez & inuincibles, qui ſe tiennent touſiours ſur la pointe, & ne veulent rien quitter, ne ſont communément propres aux affaires, *vt parés negotiis, neque ſupra: ſint recti non erecti.*

20. *5. Chef de ceſte prouiſiõ Finance.* Apres le conſeil nous mettrons les finances, grãd & puiſſant moyen : ce ſont les nerfs, les pieds, les mains de l'eſtat. Il n'y a glaiue ſi trenchant & penetrant, que celuy d'argent, ny maiſtre ſi imperieux, ny orateur ſi gaignant les cœurs & volontez, ny conquerant, tant preneur de places, comme les richeſſes. Parquoy le ſage Prince doit pourùoir, que les finances ne faillent ny ne tariſſent iamais. Ceſte ſcience conſiſte en trois poincts, fonder les finances, les bien employer, & auoir touſiours en reſerue & eſpargne vne bonne partie pour le beſoin. En tous les trois le Prince doit euiter deux choſes, l'iniuſtice & la ſordidité, en conſeruant le droit enuers tous, & l'honneur pour ſoy.

Science finãciere en trois poincts.

21. *1. Fonder les finances.* Pour le premier, qui eſt faire fonds & accroiſtre les finances, il y a pluſieurs moyens: & les ſources ſont diuerſes, qui ne ſont pas toutes perpetuelles, ny également aſſeurées, ſçauoir le domaine & reuenu public de l'eſtat, qu'il faut meſnager & faire valoir, ſans iamais l'aliener en aucune façon, comme auſſi eſt-il de ſa nature ſacré & inuiolable.

1.

2. Les cõqueſtes faites ſur les ennemis, qu'il faut ap-

profiter & non prodiguer ny diſſiper, comme le pratiquoient bien les anciens Romains, rapportãs à l'eſpargne de tres-grãdes ſommes & threſors des villes & pays vaincus, comme Tite Liue raconte de Camillus, Flaminus, Paul Æmile, des Scipions, Luculle, Cæſar; & puis tirant des pays conqueſtez, ſoit des naturels y laiſſez, ou des colonies y enuoyes, certain reuenu annuel. Les preſens, dons 3.
gratuits, penſions, octrois, tributs des amis alliez & ſubiects par teſtamens, donations entre vifs, ou autrement: Les entrées, ſorties & paſſages de mar- 4.
chandiſes aux havres, ports, & portes, tant ſur les eſtrangers, que ſur les ſubiects, moyen ancien, general, iuſte & legitime & tres-vtile auec ces conditions, ne permettre la traitte des choſes neceſſaires à la vie, que les ſubiects n'en ſoient pourueus, ny des matieres cruës: afin que le ſubiect les mette en œuure, & gaigne le profit de la main: mais bien permettre la traitte des œuures: & au cõtraire petmettre l'apport des cruës & non des ouurées: & en toutes choſes charger beaucoup plus l'eſtranger que le ſuiet. Car l'impoſition foraine grãde accroit les finances, & ſoulage le ſubiect: moderer toutesfois les impoſts ſus les choſes neceſſaires à la vie que l'on apporte. Ces quatre moyens ſont non ſeulement permis, mais iuſtes, legitimes & honneſtes. Le cinquiéme, qui n'eſt gueres honneſte, eſt le traffic, que le ſouuerain fait par ſes facteurs: & s'exerce en diuerſes manieres plus ou moins laides, mais le plus vilain & pernicieux eſt des honneurs, eſtats, offices benefices. Il y a bien vn moyẽ qui approche du traffic: & pource peut il eſtre mis en ce rãg, qui n'eſt pas fort deshonneſte, & a eſté pratiqué par de

Antonius Pius. Seuerus. Auguſt.

tres-grands & ſages Prince, qui eſt de mettre les deniers de l'eſpargne & de reſerue, à quelque petit profit, comme à cinq pour cent, & les bien aſſeurer ſous bons gages, ou caution ſuffiſante & ſoluable. Cela ſert à trois choſes: à accroiſtre & faire profiter les finances, à donner moyens aux particuliers de traffiquer & gaigner, & qui eſt bien le meilleur à ſauuer les deniers publics des griffes des larrons de Cour, importunes demandes, & flatteries des mignons, & facilité trop grande du Prince. Et pour ceſte ſeule raiſon aucuns Princes ont preſté l'argent public ſans aucun profit ny intereſt, mais ſeulement à peine du double à faute de payer au iour. Le ſixiéme & dernier eſt aux emprunts & ſubſides des ſubiects, auquel il ne faut venir qu'à regret, & lors que les autres moyens defaillent, & que la neceſſité preſſe l'eſtat. Car en ce cas il eſt iuſte, ſelon la regle: Que tout eſt iuſte, qui eſt neceſſaire: mais il eſt requis que ces conditions y ſoient, apres ceſte premiere de la neceſſité.

Des impoſts & ſubſides.

1. 1. Leuer par emprunt (auſſi ſe trouuera-il pluſtoſt argent à cauſe de l'eſperance de recouurer le ſien, & que l'on n'y perdra rien, outre la grace d'auoir ſecouru le public) & puis rendre la neceſſité paſſee & la guerre finie, comme firent les Romains mis à l'extremité par Annibal. 2. Que ſi le public eſt ſi pauure qu'il ne puiſſe rendre, & qu'il faille proceder par impoſition, il faut que ce ſoit auec le conſentement des ſubiects, leur repreſentant & faiſant comprendre la pauureté & neceſſité, & preſchant le mot du bon Roy des Rois, *Dominus his opus habet.* Iuſques à leur faire voir, ſi beſoin eſt, la recepte & la diſpenſe. La perſuaſion y peut eſtre employée

ſans

ſans venir à la contrainte, comme diſoit Themiſtocles, *Impetrare melius quàm imperare.* Il eſt vray que les prieres des Souuerains ſont commandemens: *Satis imperat qui rogat potẽtia, armatæ ſunt preces regũ:* mais que ce ſoit par forme d'octroy & don gratuit, au moins que ce ſoient deniers extraordinaires, pour certain temps prefix, & non ordinaires, & ne preſcrire iamais ce droit ſur les ſubiects, ſi ce n'eſt de leur conſentement.

3. Et que telles impoſitions ſe leuent ſur les biens & non ſur les teſtes (eſtant la capitation odieuſe à tous gens de bien) ſoient reelles, & non perſonnelles (eſtant iniuſte que les riches, les grands, les nobles, ne payent point, & que les pauures gens du plat pays payent tout) 4. Et également ſur tous. L'inequalité afflige fort, & à ces fins les reſpandre ſur les choſes, dont tout le monde a beſoin, comme ſel, vin, afin que tous trempent & contribuent à la neceſſité publique. Bien peut & doit-on mettre impoſts ordinaires & gros ſur les marchandiſes & autres choſes vicieuſes, & qui ne ſeruent qu'à corrompre les ſubiets, comme tout ce qui fait au luxe, à la desbauche, curioſité, ſuperfluité en viures, en habillemens, voluptez, mœurs, & maniere de viure licentieuſe, ſans autrement deffendre ces choſes. Car la deffenſe aiguiſe l'appetit.

3. *L. 1. de caduc. tol. lend. C.*

Le ſecond poinct de ceſte ſcience eſt de bien employer les finances. Voicy par ordre les articles de ceſte emploicte & deſpenſe: entretenement de la maiſon du Prince, payement de la gendarmerie, gages des officiers, loyers iuſtes de ceux qui ont bien merité du public, penſions & ſecours charitables aux perſonnes recommandables. Ces cinq

3. *Employer les finances.*

ſont neceſſaires: apres leſquels viennent ceux-cy tres-vtiles: reparer les villes, fortifier & munir les frontieres, refaire & racouſtrer les chemins, ponts & paſſages, eſtablir les colleges d'honneur, de vertu & de ſçauoir, edifier maiſons publiques. De ces cinq ſortes de reparations, fortifications & fondations en viennent de tres-grands profits, outre le bien public: les arts & artiſans ſont entretenus: l'enuie & deſpit du peuple à cauſe de la leuee des deniers ceſſe quand il les void bien employez: & deux peſtes de republiques ſont chaſſees, ſçauoir l'oiſiueté & la pauureté. Au contraire les grandes liberalitez & donations deſmeſurees enuers quelques particuliers mignons, les grands baſtimens ſuperbes & non neceſſaires, les deſpenſes ſuperfluës & vaines ſont odieuſes aux ſubiects, qui murmurent qu'on en deſpoüille mille pour en veſtir vn: que l'on piaffe de leur ſubſtance, l'on baſtiſſe de leur ſang & leur ſueur.

23. Le troiſiéme poinct eſt en la reſerue, qu'on doit faire pour la neceſſité, afin que l'on ne ſoit contraint au beſoin de recourir aux moyens & remedes prompts, iniuſtes, & violens: c'eſt ce que l'on appelle l'eſpargne. Or comme d'aſſembler de fort grands threſors & faire ſi grand amas d'or & d'argent, encores que ce ſoit par moyens iuſtes & honneſtes, ce n'eſt pas touſiours le meilleur. C'eſt vne occaſion de guerre actiue ou paſſiue, car où il fait venir l'enuie de la faire mal à propos, ſe voyant abondance de moyens: ou c'eſt vne amorce à l'ennemy de venir. Et ſeroit plus honorable de les emploitter comme a eſté dit. Auſſi deſpendre tout & n'auoir rien en reſerue eſt encores bien pire, c'eſt

3. Faire reſerue & eſpargne.

Iſai. 30.

iõtier à tout perdre Les Sages Souuerains s'en gardent bien. Les plus grãds threſors, qui ont anciennement eſté, ſont celuy de Darius dernier Roy des Perſes, chez lequel Alexãdre trouua quatre-vingts millions d'or. Celuy de Tybere 67. millions, Traian 55. millions gardez en Egypte. Mais celuy de Dauid paſſe de beaucoup tous ceux-là (choſe incroyable en vn ſi petit & ſi chetif eſtat) qui eſtoit de ſix vingts millions. 2. Parã. lip.

Or pour garder que ces grands treſors ne ſe deſpendent point, ou ne ſoient violez ou deſrobez, les anciens les faiſoient fondre & reduire en grandes maſſes & boules, comme les Perſes & Romains, ou les mettoient dedans les temples des Dieux, comme lieu de toute ſeureté, comme les Gecs au temple d'Apollon, qui toutesfois a eſté ſouuent pillé & vollé : les Romains au temple de Saturne. Mais le meilleur & plus aſſeuré & le plus vtille eſt, comme a eſté dit, le preſter auec quelque petit profit aux particuliers, ſous bons gages ou caution ſuffiſante. Auſſi faudroit il pour garder les finances des larrons, non pas vendre à gens de baſſe & mechanique condition, mais donner à gentils hommes & gens d'honneur le maniement des finances, & les offices financiers, comme les anciens Romains, qui en eſtrenoient les ieunes hommes des plus nobles & grandes maiſons, & qui aſpiroient aux plus grands honneurs & charges de la Republique.

Apres le conſeil & les finances, ie penſe bien mettre les armes, qui ne peuuent ſubſiſter, ny eſtre bien & heureuſement leuees & conduites ſans ces deux. Or la force armee eſt bien neceſſaire au 24. 6. Che de ceſte proviſiõ

forcear-mee. Prince, pour garder ſa perſonne & ſon eſtat : car c'eſt abus de penſer gouuerner vn eſtat long temps ſans armes. Il n'y a iamais de ſeureté entre les foibles & les forts : & y a touſiours gens qui ſe remuent dedans ou dehors l'eſtat. Or ceſte force eſt ou ordinaire en tout temps, ou extraordinaire au temps de guerre. L'ordinaire eſt aux perſonnes & aux places. Les perſonnes ſont de deux ſortes: Il y a les gardes du corps, & de la perſonne du Souuerain, qui ſeruent non ſeulement à ſa ſeureté & conſeruation, mais auſſi pour ſon honneur & ornement. Car le beau & bon dire d'Ageſilaus n'eſt pas perpetuellement vray, & y auroit trop de danger de l'eſſayer & s'y fier, que le Prince viura bien aſſeuré ſans gardes, s'il commande à ſes ſubiets comme vn bon pere à ſes enfans (car la malice humaine ne s'arreſte pas en ſi beau chemin.) Et les compagnies certaines entretenuës & touſiours preſtes pour les promptes neceſſitez & ſoudaines occurences, qui peuuent ſuruenir. Car attendre au beſoin à leuer gens, c'eſt grande imprudence. Quant aux places, ce ſont les fortereſſes & citadelles aux frontieres, au lieu deſquelles aucuns & les anciens approuuent plus les colonies & nouuelles peupleades. L'extraordinaire eſt aux armes, qu'il luy conuient leuer & dreſſer en temps de guerre, comment il s'y doit gouuerner, c'eſt à dire entreprendre & faire la guerre : c'eſt pour la ſeconde partie, qui eſt de l'action : ceſte premiere eſt *Au ch. ſuiuant.* de la prouiſion. Seulement ie dis icy, que le Prince ſage doit outre les gardes de ſon corps auoir certaines gens tous preſts & experimentez aux armes en nombre plus grand ou plus petit, ſelon l'e-

ſtenduë de ſon eſtat, pour reprimer vne ſoudaine rebellion ou eſmotion, qui pourroit aduenir dedans ou dehors ſon eſtat, reſeruãt à faire plus grande leuée lors qu'il faudra faire la guerre à bon eſcient & de propos deliberé, offenſiue ou deffenſiue, & cependant tenir les arſenals & magaſins bien garnis & pourueus de toutes ſortes d'armes, offenſiues & deffenſiues, pour equipper gens de pied & de cheual: plus de munitions de guerre, d'engins, d'outils. Vn tel appareil non ſeulement eſt neceſſaire pour faire la guerre, car ces choſes ne ſe trouuent ny ne s'appreſtent en peu de temps, mais encores il empeſche la guerre. Car l'on n'eſt pas ſi hardy d'attaquer vn eſtat, que l'on ſçait bien preſt & bien garny. Il ſe faut appreſter à la guerre pour ne l'auoir point, *qui cupit pacem, paret bellum.*

Apres toutes ces prouiſions neceſſaires & eſſentielles, nous mettrons finallement les alliance, qui n'eſt pas vn petit appuy & ſouſtien de l'eſtat. Mais il faut de la prudence à les choiſir & bien baſtir, regarder auec qui l'on s'allie, & comment. Il faut s'allier auec des puiſſans & voiſins: car s'ils ſont foibles & eſloignez, dequoy pourront-ils aider, ſi ce n'eſt que tel ſoit aſſailly, de la ruine duquel doiue venir la noſtre? Car lors il doit le ſecourir & ſe ioindre à luy, quel qu'il ſoit: & s'il y a du danger à le faire ouuertement, que ce ſoit par alliance ſecrette, car c'eſt vn tour de maiſtre de traitter alliance auec l'vn au veu et ſceu de tous, & auec l'autre par pratique ſecrette, mais que ce ſoit ſans perfidie & meſchanceté, qui eſt deffenduë: mais non pas la prudence meſmement pour la deffenſiue & pour la ſeureté de ſon eſtat.

25. 7. *Chef de ceſte prouiſiõ. Alliance.*

1. *Auec qui.*

2. Commerce. Au reſte il y a pluſieurs ſortes & degrez d'alliance: la moindre & la plus ſimple eſt pour le commerce & traffic ſeulement : mais ordinairement elle comprend amitié, commerce & hoſpitalité : & elle eſt ou deffenſiue ſeulement, ou deffenſiue ou offenſiue enſemble , & auec exception de certains Princes & eſtats, ou ſans exception. La plus eſtroite & parfaite eſt celle, qui eſt offenſiue & deffenſiue enuers tous & contre tous, pour eſtre amy des amis, & ennemi des ennemis : & telle eſt bon de faire auec des puiſſans & par égale alliance. Auſſi l'alliance eſt où perpetuelle où limitee à certain temps: ordinairement elle ſe fait perpetuelle, mais le meilleur & plus aſſeuré eſt de la limiter à certain temps : afin d'auoir moyen de reformer, oſter ou adiouſter aux articles, ou s'en departir du tout s'il eſt beſoin , ſelon que l'on iugera eſtre expedient. Et quand bien on les iugeroit telles, qu'elles deuſſent eſtre perpetuelles , ſi eſt-ce qu'il vaut mieux les renouueller (ce que l'on peut & doit on faire auant que le temps expire) & renoüer, que les faire perpetuelles. Car elles s'allanguiſſent & ſe relaſchent : & qui ſe ſentira greué la rompra pluſtoſt, ſi elle eſt perpetuelle, que ſi elle eſt limitee : auquel cas il attendra le terme, voila nos ſept prouiſions neceſſaires.

SECONDE PARTIE DE LA prudence politique, & du gouuernement d'eſtat, qui eſt de l'action & gouuernement du Prince.

CHAP. III.

AYant traicté de la prouiſion, & inſtruit le Souuerain, dequoy & comment il doit garnir & munir ſoy & ſon eſtat, venons, à l'action: & voyons comment il ſe doit employer & ſe preualoir de ces choſes, c'eſt à dire en vn mot, bien commander & gouuerner. Auant traicter cecy diſtinctement ſelon le partage que nous en auons fait, nous pouuons dire en gros, que bien gouuerner & ſe bien maintenir en ſon eſtat, giſt à s'acquerir deux choſes, bien-veillance & authorité. La bien-veillance eſt vne bonne volonté & affection enuers le ſouuerain & de ſon eſtat: l'authorité eſt vne bonne & grande opinion, vne eſtime honorable du Souuerain & de ſon eſtat. Par le premier le Souuerain & l'eſtat eſt aimé: par le ſecond il eſt craint & redouté. Ce ne ſont pas choſes contraires, mais bien differentes, comme l'amour & la crainte. Toutes deux regardent les ſubiects & les eſtrangers: mais il ſemble que plus proprement la bien-veillance regarde les ſubiects, & l'authorité les eſtrangers: *amorem apud populares, metum apud hoſtes quærat.* A parler tout ſimplemẽt & abſolument l'authorité eſt plus forte & vigoureuſe, plus auguſte & plus durable. Le temperament & l'armonie des deux eſt choſe parfaite: mais ſelon la diuerſité des

I. *Deſcription ſõmaire de l'action du Prince.*

Bien-veillance.

Authorité deux ſouſtiens du Prince & de l'eſtat.

Tacit.

eſtats, des peuples, leurs naturels & humeurs, l'vne eſt plus aiſee, & auſſi plus requiſes en aucuns lieux qu'en autres. Les moyens d'acquerir tous les deux, ſont touchez & comprins en ce qui a eſté dit cy deſſus, ſpecialement de la vertu & des mœurs du ſouuerain, nonobſtant nous en parlerons de chacune vn peu.

2. *Bien-veillance qui s'aquiert par douceur.*

La bien-veillance (choſe tres-vtile, & quaſi du tout neceſſaire, tellement que ſeule vaut beaucoup, ſans elle tout le reſte eſt peu aſſeuré) s'aquiert par trois moyens, douceur non ſeulement en paroles & en faits, mais encores plus aux commandemens & en l'adminiſtration, ainſi le requiert le naturel des hommes qui ſont impatiens & de ſeruir du tout & ſe maintenir en vne entiere liberté, *nec totam ſeruitutem pati, nec totam libertatem.* Ils obeyſſent plus volontiers en ſubiets, mais non en eſclaues, *domiti vt pareant, non vt ſeruiant.* Et à la verité l'on obeyt plus volontiers à celuy qui commande doucement: *remiſſius imperanti melius paretur: qui vult amari languida regnet manu.* La puiſſance diſoit Ceſar, grand docteur en ceſte matiere, mediocrement exercée conſerue tout: mais qui commande indifferemment & eshontément, n'eſt n'y aimé ny aſſeuré. Il ne faut pas toutesfois vne douceur trop laſche, molle, ny abandonnée, afin que l'on ne vienne en meſpris, qui eſt encores pire que la crainte, *Sed incorrupto ducis honore.* C'eſt le tour de prudence de temperer cecy, ne recercher d'eſtre redouté en faiſant du terrible, ny aimé en trop s'abbaiſſant.

Tacit.

Senec.

Tacit.

3. *Beneficence.*

Le ſecond moyen d'acquerir la bien-veillance eſt Benefice, i'entens premierement enuers

tous, meſmement le petit peuple, par vne prouidence & bonne police, par laquelle le bled & toutes choſes neceſſaires au ſouſtien de ceſte vie ne manquent, mais ſoient à bonne raiſon, voire abondent s'il eſt poſſible : que la cherté ne trauaille point les ſubiects. Car le menu peuple n'a ſoing du public, que pour ce regard, *vulgo vna ex republica annonæ cura.* *Tacit.*

Le troiſiéme moyen eſt la liberalité (beneficence plus ſpeciale) qui eſt vne amorce, voire vn enchantement pour attirer, gaigner & captiuer les volontez: tant eſt choſe douce que de prendre, honorable de donner. Tellement qu'vn ſage a dit, qu'vn eſtat ſe gardoit mieux par bien faicts que par armes. Elle a principalement lieu à l'entrée & en vn eſtat nouueau. A qui, combien, & comment il faut exercer liberalité a eſté dit cy deſſus. Les moyens de bienveillance ont eſté ſagement pratiquez par Auguſte, *qui militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otij pellexit.* 4. *Liberalité.* *Aug. ch. art. 13.* *Tacit.*

L'authorité eſt l'autre appuy des eſtats, *Maieſtas imperij, ſalutis tutela* : La forteresſe inuincible du Prince, par laquelle il ſçait auoir raiſon de ceux qui oſent le meſpriſer & luy faire teſte. Auſſi à cauſe d'icelle l'on ne l'oſe attaquer, & tous recherchent d'eſtre bien auec luy. Elle eſt compoſee de crainte & de reſpect. Par ces deux le Prince & ſon eſtat eſt redoutable à tous & aſſeuré. Pour acquerir ceſte authorité, outre la prouiſion des choſes ſuſdites, il y a trois moyens, qui ſe doiuent ſoigneuſement garder en la forme de commander. Le premier eſt la ſeuerité, qui eſt meilleure plus ſalutaire, aſſeurée, & durable que l'ordinaire douceur & 5. *Authorité.* *Qui s'acquiert par* *Seuerité.*

grande facilité. Ce qui vient premierement du naturel du peuple, lequel, comme dit Aristote, n'est pas si bien nay, qu'il se range au deuoir par amour, ny par honte, mais par force & crainte des supplices : puis de la corruption generale des mœurs & desbauche contagieuse du monde, à laquelle ne faut pas penser pourueoir par douceur, qui aide plustost à mal faire. Elle engendre mespris & esperance d'impunité, qui est la peste des republiques & des estats, *Illecebra peccandi maxima spes impunitatis*. C'est vne grace enuers plusieurs, & tout le public, de quelquefois en chastier bien quelqu'vn. Et faut parfois coupper vn doigt pour empescher la gangrene de se prendre à tout le bras, selon la belle response d'vn Roy de Thrace, à qui l'on disoit qu'il faisoit l'enragé & non le Roy : que sa rage rendoit ses subiects sains & sages. La seuerité maintient les officiers & magistrats en deuoir, chasse les flatteurs, courtiers, meschans, impudens, demandeurs, & petits tyranneaux. Au contraire la trop grande facilité ouure la porte à tous ces gens là, dont il aduient vn espuisement des finances, impunité des meschans, appauurissement du peuple, comme les catharres & fluxions en vn corps floüet & maladif tombent sur les parties plus foibles. La bonté de Pertinax, la licence d'Heliogabale penserent perdre & ruiner l'Empire : la seuerité de Seuere, & puis d'Alexandre le restablit & remit en bon estat. Il faut toutesfois que ceste seuerité soit auec quelque retenuë, par intermission & à propos : afin que la rigueur enuers peu de gens, tienne tout le monde en crainte, *Vt pœna ad paucos, metus ad omnes*. Et les rares supplices

Ciceron.

ſeruent plus à la reformation de l'eſtat, a dit vn ancien, que les frequens. Cela s'entend, ſi les vices ne ſe renforcent, & ne s'opiniaſtrent pas: Car lors il ne faut pas eſpargner le fer & le feu, *crudelem medicum intemperans ager facit.*

Le ſecond eſt la conſtance, qui eſt vne fermeté & reſolution, par laquelle le Prince marchãt touſiours de meſme pied, ſans varier ni changer, maintient touſiours & preſſe l'obſeruation des loix & couſtumes anciennes. Le changer & raduiſer, outre que c'eſt argument d'inconſtance & irreſolution, apporte & aux loix, & au ſouuerain, & à l'eſtat du meſpris & mauuaiſe opinion. Dont les ſages defendent tant, de rien remuër & rechanger aux loix & couſtumes, fuſt-ce en mieux: car le remuëment apporte touſiours plus de mal, d'incommodité, outre l'incertitude & le danger, que ne peut apporter de bien la nouueauté. Parquoy tous nouateurs ſont ſuſpects, dangereux, & à chaſſer. Et n'y peut auoir aſſez forte & ſuffiſante cauſe ou occaſion de changer, ſi ce n'eſt vne tres-grande, euidente, & certaine vtilité ou neceſſité publique. Et en ce cas encores faudroit-il y proceder comme d'aguet, doucement & lentement peu à peu, & quaſi inſenſiblement, *lenitet & lentè.* 7. *Conſtance.*

Le troiſiéme eſt à tenir touſiours ferme en main le timon de l'eſtat, les reſnes du gouuernemẽt, c'eſt à dire l'honneur & la force de commander & ordonner, & ne s'en fier ni mettre point à d'autre, & r'enuoyer toutes choſes au conſeil, afin que tous ayent l'œil ſur luy, & ſçachent que tout deſpẽd de luy. Le ſouuerain qui quitte tant peu que ce ſoit de ſon authorité, gaſte tout. Parquoy il ne doit eſleuer ny a-

Aristot. grandir par trop perſonne, *Communis cuſtodia principatus neminẽ vnũ magnum facere.* Que s'il y en a deſia quelqu'vn tel, il le faut raualler & reculer, mais doucement : & ne faire point les grandes & hautes charges perpetuelles, ny à longues années : afin que l'on n'aye moyen de ſe fortifier à l'encontre *Senec.* du maiſtre, comme il eſt ſouuent aduenu. *Nil tam vtile, quàm breuem poteſtatem eſſe, quæ magna ſit.*

9. *Contre l'iniuſte authorité & tyrannie.*

Voila les moyens iuſtes & honneſtes au ſouuerain, pour maintenir auec la bien-veillance l'authorité : & ſe faire aimer, craindre, & redouter tout enſemble : car l'vn ſans l'autre n'eſt ny aſſeuré ny raiſonnable. Parquoy nous abominons vne authorité tyrannique, & vne crainte ennemie de bien-veillance qui eſt auec la haine publique, *oderint, quem metuunt*, que les meſchans acquierent abuſans de leur puiſſance. Les conditions d'vn bon Prince & d'vn tyran ſont toutes notoirement diſſemblables, & aiſees à diſtinguer. Elles reuiennent toutes à ces deux poincts : l'vn, garder les loix de Dieu & de nature, ou les fouler aux pieds : l'autre, faire tout, pour le bien public & profit des ſubiets, ou faire tout ſeruir à ſon profit & plaiſir particulier. Or le Prince, pour eſtre tel qu'il doit, faut qu'il ſe ſouuienne touſiours, que comme la felicité eſt de pouuoir tout ce que l'on veut, auſſi eſt-ce vraye grandeur de vouloir tout ce que l'on doit: *Plin. de Traia.* *Cæſari cũ omnia licẽt, propter hoc minus licet: vt felicitatis eſt poſſe quantum velis, ſic magnitudinis velle quantũ poſſis, vel potius quantũ debeas.* Le plus grãd malheur qui puiſſe arriuer à vn Prince, c'eſt de croire, qu'il luy eſt loiſible tout ce qu'il peut, & luy plaiſt. Si toſt qu'il a conſenti à ce penſement, de bon il de-

uient meſchant. Or ceſte opinion leur vient des flatteurs, qui ne manquent iamais à leur preſcher touſiours la grandeur de leur pouuoir, & bien peu y a de fideles ſeruiteurs, qui leur oſent dire l'obligation de leur deuoir. Mais il n'y au monde plus dangereuſe flatterie, que celle qui ſe fait à ſoy meſme, quand c'eſt vn meſme, le flatteur & le flatté : il n'y a plus de remede à ce mal. Neantmoins il arriue quelquefois par conſideration des temps, perſonnes, lieux, occaſions, qu'il faut qu'vn bon Roy face des choſes, qui par apparence peuuent ſembler tyranniques, comme quand il eſt queſtion de reprimer vne autre tyrannie, ſçauoir d'vn peuple forcené, duquel la licence eſt vne vraye tyrannie, ou bien des nobles & riches, qui tyranniſent les pauures & le menu peuple : ou bien quand le Roy eſt pauure & neceſſiteux, qu'il ne ſçait ou prendre argent, & fait des emprunts ſur les riches. Et ne faut pas eſtimer touſiours eſtre tyrannie la ſeuerité d'vn Prince, ou bien les gardes & forteresſes, ou bien la maieſté des commandemens imperieux, qui ſont quelquesfois vtiles, voire neceſſaires : & ſont plus à ſouhaitter que les douces prieres des tyrans.

Voila les deux vrays ſouſtiens du Prince & de l'eſtat, ſi en iceux auſſi le Prince ſe ſçait maintenir: & ſe preſeruer des deux contraires, qui ſont les meurtriers du Prince & de l'eſtat, ſçauoir haine & meſpris, deſquels il faut dire vn mot, pour mieux y pouruoir & s'en garder. La haine contraire à la bien-veillance eſt vne mauuaiſe & obſtinée affection des ſubiets contre le Prince & ſon eſtat : elle procede ordinairement de crainte pour l'aduenir,

10. *Haine & meſpris deux meurtriers du Prince. Ariſt. l. 5. pol. Haine,*

ou le desir de vengeance pour le passé, ou de tous les deux. Ceste haine, quand elle est grande, & est de plusieurs, à grande peine le Prince peut-il eschapper, *Multorũ odiis nullæ opes possunt resistere.* Il est exposé à tous, & n'en faut qu'vn pour y mettre fin. *Multæ illis manus, illa vna ceruix.* Il faut dõc qu'il s'ẽ preserue : ce qu'il fera en fuyant les choses qui l'engendrent, sçauoir cruauté & auarice, les contraires aux instrumens susdits de bien-veillance.

Ciceron.

11. *Qui viẽt de cruauté. c.2.a.12.*

Il faut qu'il se garde pur & net de cruauté vilaine, indigne de grandeur, tres-infame au Prince: Mais au contraire qu'il s'arme de clemence, comme a esté dit cy dessus aux vertus requises au Prince. Mais pource que les supplices, bien qu'ils soient iustes & necessaires en vn estat, ont quelque image de cruauté, il doit prendre garde de s'y porter dextrement : & pource, luy en voulons donner aduis : 1. par expres il ne doit mettre la main au glaiue de iustice, que bien tard & comme à regret: *libenter damnat, qui citò: ergo illi parsimonia etiam vilissimi sanguinis*, 2. forcé pour le bien public, & plustost pour exemple, & empescher que l'on n'y retourne, que pour punir le coulpable: 3. sans cholere ny ioye, ou autre passion: que s'il en falloit monstrer aucune, ce seroit compassion: 4. à la maniere accoustumée du pays & non par nouueaux supplices, tesmoignages de cruauté : 5. sans assister ny se trouuer à l'execution: 6. s'il en faut punir plusieurs, il les faut despescher vistement & tout en vn coup : car les faire longuement trainer les vns apres les autres, semble que l'on s'y plaist & s'en paist.

Aduis pour les supplices.

Senec.

12. *Auarice en deux*

Il faut aussi qu'il se garde d'auarice, bien messeante en vn grand. Elle se monstre où à trop exiger &

tirer, ou à trop peu donner. Le premier deſplaiſt fort au peuple auare de nature, & à qui le bien, c'eſt le ſang & la vie : c'eſt dequoy plus volontiers il ſe deſpite, le ſecond aux hommes de ſeruice & de merite, qui ont trauaillé pour le public, & penſent qu'il leur eſt deu quelque entretien. Or comment le Prince ſe doit gouuerner en tout cela, & en matiere de finance, tant à faire fonds & impoſer, qu'à deſpẽdre & reſeruer, il a eſté bien au long diſcouru au chapitre precedent. Seulement diray icy, que le Prince ſe doit ſoigneuſement garder de trois cauſes, l'vne de reſſembler par trop grandes & exceſſiues impoſitions, ces tyrans ronge-ſuiets, mange-peuples, *qui deuorant plebem ſicut eſcam panis, quorum ærarium ſpoliarium ciuium, cruentarúmque prædarum receptaculum*, car il y a danger de tumultes, teſmoin tant d'exemples & vilains accidens : ſecondement de ſordidité : tant à amaſſer (*Indignum lucrum ex omnis occaſione odorari : & vt dicitur etiã à mortuo auferre*, parquoy ne ſe doit ſeruir à cela d'accuſations, confiſcations, deſpoüilles iniuſtes) qu'à ne rien dõner, ou donner trop peu & mercenairement, & ſe laiſſer par trop importuner par requeſtes & longue pourſuitte : tiercement de violence en la leuée, de fourrage, pillerie : & que s'il eſt poſſible l'on ne vienne à ſaiſir les meubles, les outils du labourage. Cecy regarde principalement les receueurs & exacteurs, qui par leurs rigueurs expoſent le Prince à la haine du peuple, & le diffament, gens fins, cruels, à ſix mains & trois teſtes, dit quelqu'vn. A quoy le Prince doit pouruoir, qu'ils ſoient preud'hommes : puis, s'ils faillent les chaſſer rudement auec rude chaſtiement, & groſſes amendes, pour leur

faire rendre & regorger, comme eſponges, ce qu'ils ont ſuccé & tiré indeuëment du peuple.

13. *Meſpris* Venons à l'autre pire ennemy, meſpris, qui eſt vne ſiniſtre, vile, & abiecte opinion du Prince & de l'eſtat: c'eſt la mort des eſtats, comme l'authorité eſt l'ame & la vie. Qui maintient vn homme ſeul, voire vieil & caſsé ſur tant de milliers d'hommes, ſinon l'authorité & la grande eſtime? Si elle s'en va & ſe perd par meſpris, il faut que le Prince & l'eſtat donne du nez en terre. Et tout ainſi que comme a eſté dit, l'authorité eſt plus forte & auguſte, que la bien-veillance, auſſi le meſpris eſt plus contraire & dangereux, que la haine, laquelle n'oſe rien eſtant retenuë par la crainte, ſi le meſpris, qui ſecouë la crainte, ne l'arme & ne donne le courage d'executer. Il eſt vray que le meſpris vient rarement, meſmement s'il eſt vray & legitime Prince: ſinon qu'il ſoit du tout faineant, & qu'il ſe degrade & proſtituë ſoy-meſme, *& videant exire de imperio.* Toutesfois il faut voir d'où il peut venir pour s'en garder. Il vient de choſes contraires aux moyens d'acquerir authorité, & ſpecialement de trois, ſçauoir;

En ce ch. art 5.

Plin in Paneg.

Qui vient de mauuaiſe façon de gouuerner. De la forme de gouuerner trop laſche, effeminée, molle, languiſſante & nonchalante, ou bien legere & volage, ſans aucune tenuë, c'eſt eſtat ſans eſtat. Sous tels Princes les ſuiets ſe rendent hardis, inſolens, que tout eſt permis, que le Prince ne ſe ſoucie de rien. *Malum, principem habere ſub quo nihil vlli liceat: peius, eum ſub omnia omnibus.*

Malheur. Secondement du malheur du Prince, ſoit en ſes affaires, qui ne ſuccedent pas bien, ou en lignée, s'il eſt ſans enfans, qui ſeruent d'vn grand appuy au Prince,

prince, ou au moins certitude de ſucceſſeurs, dont ſe plaignoit Alexandre le grand, *Orbitas mea, quod ſine liberis ſum ſpernitur. Munimen aulæ regij liberi.*

Tiercement des mœurs, ſpecialement diſſolus, laſches, voluptueux, yurongnerie, gourmandiſe; auſſi de lourdie, ineptie, laideur. *Mœurs vilaines*

Voila en gros parlé de l'action du Souuerain. Pour la traicter plus diſtinctement & particulierement, il ſe faut ſouuenir comme a eſté dit au commencement, qu'elle eſt double, pacifique & militaire, i'entens icy l'action pacifique, l'ordinaire, qui ſe fait tous les iours, & en tout temps, de paix ou de guerre, la militaire qui ne s'exerce qu'en temps de guerre. *Diſtinction de l'action du Prince.*

La pacifique & ordinaire du ſouuerain ne ſe peut du tout preſcrire, c'eſt choſe infinie, & conſiſte autant à ſe garder de faire, comme à faire. Nous en donnerons icy des aduis principaux & neceſſaires. Pour vn premier, le Prince doit pouruoir à ce qu'il ſoit fidelement & diligemment aduerty de toutes choſes. Ces toutes choſes reuiennent à deux chefs, dont y a deux ſortes d'aduertiſſemens & d'aduertiſſeurs, qui tous doiuent eſtre bien confidens & aſſeurez, prudens & ſecrets: bien qu'aux vns eſt requiſe vne plus grande liberté, fermeté & franchiſe qu'aux autres. Les vns ſont pour l'aduertir de ſon honneur & deuoir, de ſes defauts, & luy dire ſes veritez. Il n'y a gens au monde qui ayent tant de beſoin de tels amis, cõme les Princes qui ne voyent & n'entendent que par les yeux, & par les oreilles d'autruy. Ils ſouſtiennent vne vie publique, ont à ſatisfaire à tant de gens, on leur cele tant de choſes, que ſans le ſentir ils ſe trouuent engagez en la haine & *De la pacifique. Aduis pour icelle.*

deteſtation de leurs peuples, pour des choſes fort aiſees à euiter s'ils en euſſent eſté aduertis d'heure. Dautre part les aduertiſſemens libres, qui ſont les meilleurs officiers de la vraye amitié, ſont perilleux à l'endroit des ſouuerains : combien qu'ils ſoient bien delicats & bien foibles, ſi pour leur bien & profit ils ne peuuent ſouffrir vn libre aduertiſſement, qui ne leur pince que l'ouye, eſtant le reſte de l'operation en leur main. Les autres ſont pour l'aduertir de tout ce qui ſe paſſe & ſe remuë non ſeulement parmy ſes ſubiects & dedans l'enclos de ſon eſtat, mais encores chez ſes voiſins, de tout, dit-ie, qui touche de loin ou pres l'eſtat ſien & de ſes voiſins. Ces deux ſortes de gens reſpondent aucunement à ces deux amis d'Alexandre, Epheſtion & Craterus, dont l'vn aimoit le Roy, & l'autre Alexandre, c'eſt à dire l'vn l'eſtat & l'autre la perſonne.

15. *1. Auoir vn memorial des affaires. 2. Perſonnes. 3. Dons.*

En ſecond lieu le Prince doit touſiours auoir en main vn petit memorial & liuret contenant trois choſes, principalement vn regiſtre abbregé des affaires d'eſtat, afin qu'il ſçache ce qu'il faut faire, ce qui eſt commencé de faire, & qu'il ne demeure rien imparfait & mal executé, vne liſte des plus dignes perſonnages, qui ont & bien merité, ou ſont capables de bien meriter du public, vn memoire des dons qu'il a fait, à qui, & pourquoy : autrement & ſans ces trois il luy aduiendra de faire de grandes fautes. Les grands Princes & ſages Politiques l'ont ainſi biẽ pratiqué, Auguſte, Tibere, Veſpaſian, Traian, Adrian, les Antonins.

16. *Ordonner des*

En tiers lieu, d'autant que l'vn des principaux deuoirs du Prince eſt à diſcerner & ordonner les

loyers & des peines, & pource que l'vn eſt fauorable, & l'autre odieux, le Prince doit retenir à ſoy la diſtribution des loyers & biens-faits, qui ſont eſtats, honneurs, offices, benefices, priuileges, penſions, exemptions, immunitez, reſtitutions, graces & faueurs, & renuoyer à ſes officiers à faire & prononcer condamnations, amendes, confiſcations, priuations, ſupplices & autres peines. *loyers & peine*

En la diſtribution des loyers, dons & bien-faits, il s'y doit porter prompt & volontaire, les donner auant qu'ils ſoient demandez, s'il ſe peut & n'attendre pas qu'il luy faille les refuſer : & donner luy meſme s'il peut, ou les faire donner en ſa preſence. Par ce moyen les dons & biens-faits ſeront beaucoup mieux reçeus, auront plus de grace, & l'on euitera deux grands inconueniens ordinaires, qui priuent les gens d'honneur & de merite des loyers qui leur ſont deus, l'vne eſt vne lõgue pourſuite, difficile & pleine de deſpenſe, qu'il conuient faire pour obtenir ce que l'on veut & l'on penſe auoir merité : ce qui eſt grief à gens d'honneur & de cœur : l'aute qu'apres auoir obtenu du Prince le don auant qu'en pouuoir iouyr, il couſte la moitié & plus de ce que vaut le bien-fait, & encores quelquesfois viendra à rien. 17. *4. Diſtribuer les loyers.* 18

Venons à l'action militaire du tout neceſſaire à la tuition & defenſe du Prince, des ſuiets & de tout l'eſtat, traittons la briefuement. Toute ceſte matiere reuient à trois chefs, entreprende, faire, finir la guerre. A l'entrepriſe faut ces deux choſes, iuſtice & prudence, & fuyr du tout les contraires, l'iniuſtice & la temerité. Il faut premierement que la guerre ſoit iuſte : la iuſtice doit marcher deuant la vail- *De l'actiõ militaire, qui eſt en 3. poincts. 1. Entreprendre ou il faut. 2. choſes*

1. *Iuſtice.* lance, comme le deliberer va deuant l'executer. Il faut abominer ces propos, que le droit eſt en la force que i'iſſuë en decidera, que le plus fort l'emportera. Il faut regarder à la cauſe, au fonds & au merite, & non à l'iſſuë : la guerre a ſes droicts & loix, comme la paix. Dieu fauoriſe les iuſtes guerres, dõne les victoires à qui il luy plaiſt, & s'en faut rendre capable, premierement par la iuſte entrepriſe. Il ne faut donc pas pour toute cauſe ou occaſion cõmencer la guerre, *non ex omni occaſione quærere triumphum.* Et ſe bien garder que l'ambition, l'auarice, la cholere ne nous y fourrent, qui ſont toutesfois à vray dire les plus ordinaires motifs des guerres: *vna & ea vetus cauſa bellãdi eſt profunda cupido imperij & diuitiarum: maximam gloriam in maximo imperio putant. Rupere fœdus impius lucri furor, & ira præceps.*

Plin. in pan.

Salluſt.

19. *Trois choſes rendent l'entrepriſe iuſte.* Pour rendre la guerre de tous poincts iuſte, il faut trois choſes, 1. qu'elle ſoit indicte & entrepriſe par celuy qui peut, qui eſt le ſeul ſouuerain.

20. *Cic. pro Milone. In officiis.* 2. Pour cauſe iuſte, telle eſt abſolument la deffenſiue iuſtifiée par toute raiſon aux Sages, par neceſſité aux Barbares, par la couſtume à toutes gens: par la nature aux beſtes : deffenſiue, di-ie de ſoy, où ie comprens ſa vie, ſa liberté, ſes parens & ſa patrie. De ſes aliez & confederez, c'eſt pour la foy donnée, pour les iniuſtement oppreſſez: *Qui non deffendit nec obſiſtit, ſi poteſt, iniuriæ, tam eſt in vitio, quàm ſi parẽtes, aut patriam aut ſocios deſerat.* Ces trois chefs de deffenſe ſont comprins en la iuſtice par S. Ambroiſe. *Fortitudo quæ per bella tuetur à Barbaris patriam, vel deffendit infirmos, vel à latronibus ſocios, plena iuſtitiæ eſt.* Vn autre plus court la met en deux, foy & ſalut.

Salluſt. *Nullũ bellũ à ciuitate optima, ſuſcipitur, niſi aut pro fide*

aut pro ſalute, & l'offenſiue auec deux conditions: qu'il y ait eu offence precedente, comme outrage ou vſurpation, & apres auoir redemandé clairement par heraut expres ce qui a eſté prins (*poſt clarigatum*) & recherché la voye de la iuſtice, qui doit touſiours aller la premiere. Car ſi l'on y veut entendre, & ſe ſouſmettre à la raiſon, faut s'arreſter, & par ainſi neceſſaire eſt iuſte & permis, *iuſtum bellum, quibus neceſſarium; pia arma quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.* *Plin li. 22. nat. hiſt. c. 2.* *Liuius.*

3. A vne bonne fin, ſçauoir la paix & le repos. *Sapientes pacis cauſa bellum gerunt, & laborem ſpe otij ſuſtentant: vt in pace ſine iniuria viuant.* 21. *Prudence.*

Apres la Iuſtice vient la Prudence, qui fait meurement deliberer auant que corner la guerre. Dont pour ne s'y eſchauffer pas tant & ſe garder de temerité, il eſt bon de penſer à ces poincts: Aux forces & moyens, tant ſiens que de ſon ennemi. 2. Au hazard & dangereuſe reuolution des choſes humaines, ſpecialement des armes qui ſont iournalieres, & auſquelles la fortune a plus de credit, & exerce plus ſon empire, qu'en toute autre choſe, dont l'iſſuë peut eſtre telle, qu'en vne heure elle emportera tout, *ſimul parta ac ſperata decora vnius horæ fortuna euertere poteſt.* 22. *Liuius.*

3. Aux grands maux, malheurs, & miſeres publiques & particulieres qu'apporte neceſſairement la guerre qui ſont telles, que la ſeule imagination eſt lamentable, 4. aux calomnies, maledictions & reproches, que l'on iette & verſe ſur les autheurs de la guerre, à cauſe des maux qui arriuent: Car il n'y a rien plus ſubiet aux langues & iugemens, que la guerre. Mais tout tombe ſur le chef, *iniquiſsi-*

Tacit. *ma bellorum conditio hæc eſt, proſpera omne ſibi vendicat aduerſa vni imputantur.* Toutes ces choſes ſont que la plus iuſte guerre eſt deteſtable dit S. Auguſtin, & que le Souuerain n'y doit entrer que par grande neceſſité, comme il eſt dit d'Auguſte: & ne ſe laiſſer Pindar. gaigner à ces boutefeux & flambeaux de guerre, qui par quelque paſſion particuliere l'y veulent eſchauffer: *quibus in pace durius ſeruitium eſt, in id nati vt nec ipſi quieſcant, neque alios ſinant.* Et ſont ſouuent ceux à qui le nez ſeigne, quand il faut venir au fait. *Dulce bellum inexpertis.* Le ſage ſouuerain ſe contiendra paiſible ſans prouoquer ny auſſi craindre la guerre, ſans remuer ſon eſtat & celuy d'autruy, entre eſperance & crainte, & venir à ces extremitez de perir ou faire perir.

23. Le ſecond chef de l'action militaire eſt à faire la guerre. A quoy ſont requiſes trois choſes, munitions, hommes, regles de guerre. La premiere eſt la prouiſion & munition de toutes choſes neceſſaires à la guerre, qui doit eſtre faite de bonne heure: car ce ſeroit grande imprudence d'attendre au beſoin à cercher ce qu'il faut auoir tout preſt. *Diu apparendum eſt, vt vincas celerius.* Or de la prouiſion requiſe pour le bien du Prince & de l'eſtat ordinaire & perpetuelle en tout temps a eſté parlé en la premiere partie de ce chap. qui eſt toute de ce ſuiect. Les principales prouiſions & munitions de guerre ſont trois: 1. deniers qui ſont l'eſprit vital & les nerfs de la guerre, dont a eſté parlé: Armes tant offenſiues que deffenſiues, deſquels a eſté auſſi parlé. Ces deux ſont ordinaires & en tout temps: 3. Viures, ſans leſquels on ne peut vaincre ni viure, & eſt-on deffait, ſans coup ferir, le ſoldat ſe desbau-

2. Chef. Faire la guerre, ou y a 3. poincts.

1. Prouiſions & munitions.

2. preced

che,& n'ē peut-on venir à bout. *Disciplinā non seruat ieiunus exercitus*: mais c'eſt vne prouiſion extraordinaire & non perpetuelle, qui ne fait que pour la guerre, dont n'a eſté parlé cy deſſus. Il faut donc en deliberant de la guerre faire de grands magazins de viures,bleds,chairs ſalées, tant pour l'armée qui eſt en campagne, que pour les garniſons des frontieres,qui peuuent eſtre aſſiegées.

La ſeconde choſe requiſe à faire la guerre, ſont les homms propres à aſſaillir & à deffendre. Il les faut diſtinguer. La premiere eſt en ſoldats ou gendarmes, & chefs ou capitaines. Il en faut de tous les deux. Les ſoldats ſont le corps,les chefs ſont l'ame, la vie de l'armee, qui donnent mouuement & action. Or nous parlerons icy premierement des gend'armes & ſoldats,qui ſont le gros. Il y en a de diuerſes ſortes: il y a les pietons & les gens de cheual, les naturels du pays,& les eſtrangers,les ordinaires & les ſubſidiaires. Il les faut premierement tous comparer enſemble pour ſçauoir, qui ſont meilleurs & à preferer: & puis nous verrons comment il les faut bien choiſir, & apres les gouuerner & diſcipliner. 24. 2. *Auoir hommes*

En ceſte comparaiſon tous ne ſont d'accord. Les vns, meſmes les rudes & barbares preferent les gens de cheual aux pietons,les autres au contraire. On peut dire que les pietons tout ſimplement & abſolument ſont meilleurs: car ils ſeruent & tout du long de la guerre,& en tous lieux,& en tous affaires:là où aux lieux mōtueux, ſcabreux & eſtroits & à aſſieger places, la caualerie eſt preſque inutile. Ils ſont auſſi pluſtoſt preſts, & couſtent beaucoup moins: & s'ils ſont bien couduits & bien armez, 25. 1. *Pluſtoſt pietons que caualerie.*

comme il faut, ils ſouſtiennent le choq de la cauallerie. Auſſi ſont-ils preferez par ceux qui ſont docteurs en ceſte beſongne. On peut dire que la cauallerie eſt meilleure au combat, & pour auoir pluſtoſt fait; *Equeſtrium virium proprium citò parare, cito cedere victoriam.* Car les pietons n'ont pas ſi toſt fait: mais ils agiſſent bien plus ſeurement.

26. 2. Et naturels qu'eſtrãgers.

Quant aux naturels & eſtrangers, auſſi ne ſont ils tous d'accord ſur la preference, mais ſans doute les naturels ſont beaucoup meilleurs : car ils ſont plus loyaux que les eſtrangers mercenaires.

Venaléſque manus, ibi fas, vbi maxima merces,

Plus patiens & obeyſſans, ſe portans auec plus d'honneur & de reſpect enuers les chefs; de courage aux combats, d'affection à la victoire, & au bien du pays, & couſtent moins, & ſont plus preſts que les eſtrangers ſouuent mutins, meſmes au beſoin, & faiſans plus de bruit que de ſeruice, & la pluſpart importuns au public, cruels à ceux du pays, qu'ils fourragent comme ennemis : qui couſtent à les faire venir & retourner, & les faut atteindre ſouuent auec dommage grand. Que ſi en vne neceſſité extréme il en faut, ſoit, mais qu'ils ſoient en beaucoup plus petit nombre que les naturels, & ne facent qu'vn membre & partie de l'armée, non le corps. Car il y a danger, que s'ils ſe voyent autant ou plus forts que les naturels, ils ſe rendent maiſtre de ceux qui les ont appellez. Car celuy eſt maiſtre de l'eſtat, qui eſt maiſtre de la force: & auſſi qu'ils ſoient, s'il ſe peut, tirez des aliez & cõfederez, qui apportẽt plus de fidelité & ſeruice que les ſimples eſtrangers : mais de ſe ſeruir plus d'eſtrangers,

que naturels eſt à faire aux tyrans, qui craignent leurs ſubiects : parce qu'ils les traittent comme ennemis, ſe font hayr d'eux, dont ils les redoutent & ne les oſent armer ny aguerrir.

Quant aux ordinaires & ſubſidiaires, il en faut de tous les deux : mais la difference entre eux eſt, que les ordinaires ſont en petit nombre, ſont touſiours en paix & en guerre ſur pieds & en armes : & d'eux a eſté parlé en la prouiſion, gens du tout deſtinez & confinez en la guerre, formez à tout exercice des armes, reſolus. C'eſt la force ordinaire du Prince, ſon honneur en paix, ſa ſauuegarde en guerre: telles eſtoient les legions Romaines. Ceux cy doiuent eſtre ſeparez par trouppes en temps de paix : afin qu'ils ne puiſſent rien remuer. Les ſubſidiaires ſont en beaucoup plus grãd nombre: mais ils ne ſont pas perpetuels, ny du tout deſtinez à la guerre: ils ont d'autres vacatiõs: au beſoin & en tẽps de guerre, ils ſont appellez au ſon du tambour, r'enroollez, duits & inſtruits à la guerre. Et venant la paix ſe retirent & retournent à leurs vacations. 27. *Tant ordinaires que ſubſidiaires* *c. 2. art. 21.*

Nous auons entendu leurs diſtinctions & differences, maintenant faut aduiſer à les bien choiſir, c'eſt à quoy il faut diligemment aduiſer, non pas à en amaſſer tant & en ſi grand nombre, lequel n'emporte pas la victoire, mais la vaillance : & ordinairement peu ſont qui font la deſroute. Vne effrenée multitude nuiſt plus qu'elle ne profite. *Non vires habet ſed pondus, potius impedimentũ, quàm auxiliũ.* Ce n'eſt donc pas au nõbre, mais en la force & vaillãce, *manibus opus eſt bello, nõ multis hominibus.* Il faut bien donc les choiſir (non les acheter indifferemment, auec quelque ſomme legere par mois) qu'ils 28. *3. Bien choiſis. Non le nombre, mais la vaillance.*

ne ſoient auanturiers, ignorans la guerre, racaille de ville, corrompus, vicieux, diſſolus en toutes façons, piaffeurs, hardis à la picorée, & loin des coups, cerfs, & lieures aux dangers, *Aſſueti latrociniis bellorum inſolentes, galeati lepores, purgamenta vrbiũ, quibus ob egeſtatem & flagitia maxima peccãdi neceſſitudo.*

29. Election de ſoldats en 5. Choſes 1. Pays.

Pour les bien choiſir, il faut du iugement, de l'attention & de l'adreſſe, & à ces fins il faut conſiderer ces cinq choſes: le pays, c'eſt à dire, le lieu de leur naiſſance & nourriture. Il les faut prendre des champs, des montagnes, lieux ſteriles, raboteux, ou voiſins de la mer, nourris à toute ſorte de peine. *Veget. Ex agris ſupplendum præcipuè robur exercitus, aptior armis ruſtica plebs ſub dio & in laboribus enutrita, ipſi terræ ſuæ ſolo & cælo acrius animantur. Et minus mortẽ timet, qui minus deliciarum nouit in vita.* Car ceux des villes nourris à l'ombre, aux delices, au gain, ſont plus laſches, inſolens, effeminez, *Tacit. vernacula multitudo, laſciuiæ ſueta, laborum intolerans.* 2. L'aage, qu'ils ſoient pris ieunes à 18. ans, ils en ſont plus ſoupples & obeyſſans, les vieils ont des vices, & ne ſe plient pas ſi bien à la diſcipline. 3. Le corps duquel la ſtature grande eſt requiſe d'aucuns, comme de Marius & de Pyrrhus: mais encores qu'elle ne ſoit que mediocre, moyennant que le corps ſoit fort, ſec, vigoureux, nerueux, d'vn regard fier, c'eſt tout vn. *Tacit. Dura corpora, ſtricti artus, minꝰ vultus, maior animi vigor* Les gros, gras, fluides n'y valent rien. 4. L'eſprit, qui ſoit vif, reſolu, hardy, glorieux, ne craignant rien tant que le deshonneur & le reproche. 5. Conditiõ, qu'importe de beaucoup: car ceux qui ſont de vilaine & infame condition, de qualité deshonneſte, ou bien qui ſe ſont meſlez de me-

2. Aage. 3. corps. 4. Eſprit 5. Condition.

ſtiers ſedentaires, ſeruans à delices & aux femmes, ſont mal propres à ceſte perfection.

Apres le choix & l'eſlection vient la diſcipline: car ce n'eſt pas aſſez de les auoir choiſis capables d'eſtre bons ſoldats, ſi l'on ne les fait: & s'ils ſont faits, ſi l'on ne les garde & entretient tels. Nature fait peu de gens vaillans: c'eſt la bonne inſtitution & diſcipline. Or l'on ne ſçauroit aſſez dire combien vaut & eſt vtile la bonne diſcipline en la guerre: c'eſt tout, c'eſt elle qui a rendu Rome ſi floriſſante, & luy a acquis la ſeigneurie du monde: auſſi l'auoient-ils en plus grande recommandation, que l'amour de leurs enfans. Or le principal poinct de la diſcipline eſt l'obeyſſance, à laquelle ſert cet ancien precepte, Que le ſoldat doit plus craindre ſon chef, que l'ennemy.

30. *Biẽ diſcipliner.* *Veget.* *Recommandation de la diſcipline.*

Or ceſte diſcipline doit tendre à deux fins: à rendre les ſoldats vaillans & gens de bien: & ainſi elle a deux parties, la vaillance & les mœurs. A la vaillance trois choſes ſeruent: l'exercice aſſidu aux armes, auquel il les faut contenir ſans relaſche: c'eſt d'où eſt venu le mot latin *exercitus*, qui ſignifie armée. Cét exercice des armes eſt vne inſtruction à les bien manier & s'en ſeruir, ſe dreſſer aux combats, tirer bien des armes, dextrement s'aider du bouclier, diſcourir & ſe repreſenter tout ce qui peut aduenir aux cõbats, & venir à l'eſſay, comme en bataille rangée, propoſer prix aux adroits pour les eſchauffer. Le trauail qui eſt tant pour les endurcir à la peine, à la ſueur à la pouſſiere, *exercitus labore proficit, otio conſeneſcit*, que pour le bien & ſeruice de l'armée & fortification du camp, dont les faut apprendre à bien foſſoyer, planter vne palliſſade,

31. *Elle a deux parties.* *1. Vaillãce qui s'aquiert par exercice.* *2. Le trauail.*

dreſſe vne barricade, courir, porter fardeaux peſans, ſe ſont choſes deceſſaires tãt pour ſe deffendre, que pour preſſer & enclorre l'ennemy. L'ordre, qui eſt de grãd vſage, & doit eſtre en pluſieurs façons gardé en la guerre: Premierement en la diſtribution des trouppes, en bataillons, regimens, enſeignes, camerades. Secondement en l'aſſiette du camp, qu'elle ſoit en quartiers diſpoſez auec proportion, ayant ſes places, entrees, iſſuës, logis à propos pour ceux de cheual & de pied, dont il ſoit aiſé à chacun de trouuer ſon quartier, ſon compagnon. Tiercement au marcher par campagne & contre les ennemis, que chacun tienne ſon rang, qu'ils ſoient également diſtans les vns des autres ſans trop ſe preſſer ny s'eſloigner. Tout cét ordre eſt bien neceſſaire, & ſert à pluſieurs choſes. Il eſt fort beau à voir, reſiouyt les amis, eſtonne les ennemis, aſſeure l'armee, facilite tous ſes remuëmens & les commandemens des chefs: tellement que ſans bruit, ſans confuſion, le general commande, & de main en main ſon intention paruient iuſques aux plus petits. *Imperium ducis ſimul omnes copiæ ſentiunt, & ad nutum regentis ſine tumultu reſpondent.* Bref, eét ordre bien gardé, rend l'armee preſque inuincible. Et au contraire pluſieurs ſe ſont veuës perdre à faute d'ordre & de bonne intelligence.

3. Ordre

32. La ſeconde partie de la diſcipline militaire regarde les mœurs qui ſont volontiers bien desbauchees & difficilement ſe reglent parmy les armes, *aſſiduè dimicantibus difficile morum cuſtodire menſurã.* Toutesfois il y faut mettre peine, & ſpecialement y inſtaller, s'il ſe peut, trois vertus, continence,

2. Reglemẽt des mœurs. En continence.

par laquelle toute gourmandiſe, yurongnerie, paillardiſe, & toute volupté infame ſoit chaſſee, laquelle apoltroniſt & relaſche le ſoldat, *Degenerat à robore ac virtute miles aſſuetudine voluptatum*: teſmoin Annibal, qui fut amolly par delices en vn hyuer, & fut vaincu par les vices, luy qui eſtoit inuincible, & vainquoit tout par armes. Modeſtie en paroles, chaſſant toute vanité, vanterie, brauerie de paroles, la vaillance ne remuë point la lãgue, mais les mains, n'eſt point harangueuſe, mais execute. *Viri nati militiæ factis magni, ad verborũ linguæque certamina rudes diſcrimen ipſum certaminis differt: viri fortes, in opere acres, ante id placidi.* Et au contraire les grands parleurs ne valent rien. *Nimij verbis, lingua feroces.* Or la langue eſt pour le conſeil, la main pour le combat, dit Homere. En faits (c'eſt vne ſimple & prompte obeyſſance ſans marchander ou contrerooller les commandemens des chefs) *hæc ſunt bonæ militiæ: velle, vereri: obedire.* Abſtinence par laquelle les ſoldats gardent leurs mains nettes de toute violence, fourrage, larcin. Voila en ſomme la diſcipline militaire: laquelle le general fera valoir par loyer & recompenſe d'honneur enuers les bons & vaillans, & punitions ſeures contre les defaillans: car l'indulgence perd les ſoldats.

Tacit.

Modeſtie.

Abſtinence.

C'eſt aſſez parlé des ſoldats: diſons maintenant deux mots des chefs, ſans leſquels les ſoldats ne valent rien: c'eſt vn corps ſans ame, vn nauire auec des vogueurs ſans maiſtre, qui tiẽt le gouuernail. Il y en a de deux ſortes, il y a le General & premier: & puis les ſubalternes, Maiſtre de camp, Colonnels: mais le General (qui ne doit iamais eſtre qu'vn, ſous peine de perdre tout) c'eſt tout. C'eſt

33. *Des chefs.*

Du general.

pourquoy a eſté dit que l'armée vaut autant, que vaut ſon general. Et faut faire plus d'eſtat de luy, que de tout le reſte, *plus in ducesrepones, quàm in exercitu.* Or ce general c'eſt le Prince meſme & ſouuerain, ou celuy qu'il aura commis & bien choiſi. La preſence du Prince eſt de tres-grand poids & efficace, pour obtenir la victoire: redouble la force & le courage des ſiens, & ſemble eſtre requiſe, quand il y va du ſalut de ſon eſtat, ou d'vne prouince. Aux guerres de moindre conſequence il s'en peut deporter: *dubiis præliorum exẽptus ſummæ rerũ & imperij ſeipſum reſeruet.* Au reſte vn general doit auoir ces qualitez, ſçauant & experimenté en l'art militaire, ayant veu & ſenty toutes les deux fortunes, *Secundarum ambiguarúmque rerũ ſciens, eóque interritus.* 2. Prouident, & bien aduiſé, & par ainſi raſſis, froid & posé, eſloigné de toute temerité & precipitation: laquelle non ſeulement eſt folle, mais malheureuſe: Or les fautes en la guerre ne ſe peuuent rabiller: *Non licet in bello his peccare:* Parquoy il doit pluſtoſt regarder derriere ſoy, que deuant. *Ducet oportet potius reſpicere quã proſpicere:* 3. Vigilãt & actif, & par ſon exemple menant & faiſant faire à ſes ſoldats tout ce qu'il veut. 4. Heureux, le bonheur vient du ciel: mais volontiers il ſuit & accompagne ces trois premieres qualitez.

Tacit. *Tacit.* *Tacit.* *Sertor. Plutarc.*

34. *3. Chefs de regles & aduis à faire la guerre.*

Apres les munitions & les hommes de guerre venons aux regles & aduis general pour bien faire la guerre. Ce troiſiéme poinct eſt vn tres-grãd & neceſſaire inſtrument de guerre, ſans lequel & les munitions & les hommes ne ſont que phantoſmes, *Plura conſilio quam vi perficiuntur.* Or de les preſcrire certains & perpetuels il eſt impoſſible. Car

ils deſpendent de tant de choſes, qu'il faut cõſiderer, & auſquelles il ſe faut accommoder, dont a eſté bien dit, que les hommes ne donnent pas conſeil aux affaires, mais les affaires les donnent aux hommes : qu'il faut faire la guerre à l'œil : il faut prendre aduis ſur le champ, *Conſilia in arena* : car les choſes qui ſuruiennent, donnent aduis nouueaux. Il y en a toutefois de ſi generaux & certains, que l'on ne peut faillir de les dire & les obſeruer. Nous en deduirons icy briefuement quelques vns, auſquels l'on pourra touſiours adiouſter. Les vns ſont à obſeruer tout du long de la guerre, que nous dirons en premier lieu, les autres ſont pour certains endroits & affaires.

Pour tout le temps de la guerre.

Le premier eſt de guetter ſoigneuſement & empoigner les occaſions, n'en perdre pas vne, & ne permettre, s'il ſe peut, que l'ennemy prẽne les ſiennes : L'occaſion a grand cours en tous affaires humains, ſpecialement en la guerre, où elle aide plus que la force. 2. Faire ſon profit des bruits qui courent : car vrais ou faux peuuent beaucoup, meſmes au commencement. *Fama bella conſrant, fama bellum conficit, in ſpem metum ve impellit animos.*

3. Mais quand l'on eſt en train, il ne s'en faut plus donner peine : les conſiderer bien, mais ne laiſſer à faire ce qu'on doit & peut : ce que la raiſon conſeille, & demeurer là ferme.

4. Sur tout ſe garder de trop grande confiance & aſſeurance, par laquelle on meſpriſe l'ennemy, & ſe rend on noncha'ant & pareſſeux, c'eſt le plus dangereux mal qui ſoit en guerre. Qui meſpriſe ſon ennemy ſe deſcouure, & ſe trahit ſoy-meſme, *Frequentiſsimum initium calamitatis ſecuritas. Nemo-*

celeriùs opprimitur quàm qui non timet. Nil tuto in hoſtè deſpicitur: quem ſpreueris, valentiorem negligentia facies. Il ne faut rien meſpriſer en guerre, car il n'y a rien de petit: & ſouuent de ce que l'on penſe bien petit, il en aduient de grands effects. *Sæpe paruis momentis magni caſus: vt nihil timendi, ſic nihil contẽnendi.*

5. S'enquerir fort ſoigneuſement & ſçauoir l'eſtat & affaires de l'ennemi, ſpecialement ces poincts cy. 1. Le naturel, la portée & les deſſeins du chef, 2. le naturel, les mœurs & maniere de viure des ennemis: 3. la ſituation des lieux, & le naturel du pays où l'on eſt. Annibal eſtoit excellent en cela.

35. *Pour les combats.* 6. Pour le fait du combat, il faut aduiſer pluſieurs choſes, quand, ou contre qui, & comment: afin que ce ne ſoit mal à propos. Et ne faut venir à ceſte extremité, qu'auec grande deliberation: choiſir pluſtoſt tout autre moyen, & chercher à rompre ſon ennemy par patience, & le laiſſer battre au temps, au lieu, au defaut de pluſieurs choſes, que venir à ce hazard. Car l'iſſuë des batailles eſt tres-incertaine & dangereuſe: *incerti exitus pugnarum: Mars communis, qui ſæpe ſpoliantem & iam exultantem euertit, & periculit obiecto.*

Quand 7. Il nẽ faut donc venir à cela que rarement, c'eſt à dire en la neceſſité, ou pour quelque grande occaſion, neceſſité, comme ſi les difficultez croiſſent de voſtre part, les viures, les finances defaillent, les hommes ſe degouſtent, & s'en vont, on ne peut plus gueres ſubſiſter, *capienda rebus in malis præceps via eſt.* Occaſion, comme ſi voſtre party eſt tout clairement plus fort: que la victoire ſemble vous tendre la main, que l'ennemy eſt à preſent foible, & ſera bien toſt plus fort, & preſentera le combat: qu'il ne

qu'il ne s'en doute pas, & penſe que l'on ſoit bien loin, il eſt las & recreu, il repaiſt, les cheuaux ſont en la litiere.

9. Faut conſiderer le lieu, car il eſt de grande conſequence aux batailles. En general ne faut point attendre, s'il ſe peut, que l'ennemy entre dedans vos terres. Il faut aller au deuant, au moins l'arreſter à la porte. Et s'il y eſt entré, ne hazarder point la bataille, ſi ce n'eſt que l'on aye vne autre armée preſte: autrement c'eſt iouër & mettre ſon eſtat au hazard: particulierement conſiderer le champ de bataille, s'il eſt propre pour ſoy ou pour l'ennemy. Le champ donne quelquesfois vn tres-grand aduantage. La plaine campagne eſt bonne pour la caualerie, les lieux eſtroits, garnis de mareſts, foſſez, fauoriſent l'infanterie. *Où le*

Regarder auec qui, non auec les plus forts, i'entens plus forts, non d'hommes, mais de courage. Or il n'y a choſe qui donne tant de courage, que la neceſſité, ennemy inuincible. Parquoy ie dis, qu'il ne faut iamais ſe battre auec des deſeſperez. Cecy s'accorde auec le precedent, qui eſt de ne hazarder bataille dedans ſon propre pays, car l'ennemi entré y combat comme deſeſperé, ſçachant que s'il eſt vaincu, il ne peut eſchapper la mort, n'ayant forteresſe ny retraitte ou ſecours aucun, *vnde neceſſitas in loco ſpes in virtute, ſalus in victoria.* *Auec & contre qui.*

La maniere plus aduantageuſe, quelle qu'elle ſoit, eſt la meilleure, ſurpriſe, ruſe, à couuert feignant d'auoir peur pour attirer l'ennemy, & le prendre au pïege, *ſpe victoriæ inducere, vt vincantur:* guetter & marquer ſes fautes, pour s'en preualoir, & les charger de ce pas. *Comment.*

36. *Pour les batailles* Pour les batailles rangees, ſont requiſes ces choſes. La premiere & principale eſt vne belle & bonne ordonnance de ſes gens. 2. Vn renfort & ſecours tout preſt, mais couuert & caché, afin qu'inopinément ſuruenant il eſtonne l'ennemy. Car toutes choſes ſubites, encores que vaines & ridicules, donnent l'eſpouuente.

Primis in omnibus prælius oculi vincuntur & aures?

3. Arriuer le premier au camp & eſtre rangé en bataille, l'on fait ainſi tout plus à ſon aiſe, & ſert à croiſtre le courage des ſiens & abbatre celuy de ſon ennemy: car c'eſt eſtre aſſaillãt, qui a touſiours plus de cœur que le ſouſtenant. 4. Belle, braue, hardie, reſoluë contenance du general & autres chefs. 5. Harangue pour encourager les ſoldats & leur remonſtrer l'honneur, le profit & ſeureté qu'il y a en la vaillance. Le deshonneur, le danger, la mort ſont pour les coüards, *minus timoris, minus periculi, audaciam pro muro eſſe, effugere mortem, qui contemnit.*

37. *4. Eſtãt aux mains.* Eſtant venu aux mains, ſi l'armee branſle, faut que le general tienne ferme, face tout deuoir d'vn chef reſolu & braue gendarme, courir au deuant des eſtõnez, arreſter les reculãs, ſe ietter en la preſſe, faire cognoiſtre à tous, ſiens & ennemis, que la teſte, la main, la langue ne luy tremblent point.

Si elle a du meilleur & le deſſus, la retenir, qu'elle ne s'eſpande & ſe desbande par trop à pourſuyure obſtinément les vaincus. Il eſt à craindre ce qui eſt aduenu ſouuẽt, qu'en reprenans cœur ils ioüent au deſeſpoir, facent vn effort, & deffacent les vainqueurs, c'eſt vne violente maiſtreſſe d'eſcole que la neceſſité. *Clauſis ex deſperatione creſcit audacia &*

cũ ſpei nihil eſt ſumit arma formido. Leur faut pluſtoſt donner paſſage & faciliter leur fuitte : encores moins permettre s'amuſer au butin, ſi vous eſtes vainqueur. Il faut vſer de la victoire prudemment, afin qu'elle ne tourne en mal. Parquoy ne la faut ſalir de cruauté en oſtant à l'ennemy tout eſpoir: car il y auroit du danger, *Ignauiã neceſſitas acuit, ſæpe deſperatio ſpei cauſa eſt, grauiſſimi ſũt morſus irritatæ neceſſitatis.* Au cõtraire faut lui laiſſer occaſion d'eſperer, & ouuerture de paix, ne fouler ny rauager le pays conquis, la fureur & la rage ſont dangereuſes beſtes: ni d'inſolence, mais s'y comporter modeſtement : & ſe ſouuenir touſiours du perpetuel flus & reflus de ce monde, & reuolution alternatiue, par laquelle de l'aduerſité naiſt la proſperité, & au contraire. Il y en a qui ſe noyent à deux doigts d'eau, & ne peuuent digerer vne bonne fortune, *Magnã felicitatem concoquere non poſſut: fortuna vitrea eſt, tunc cum ſplendet frangitur: o infidam fiduciã & ſæpe victor victus.* Si vous eſtes vaincu, faut de la ſageſſe à bien cognoiſtre & peſer ſa perte c'eſt ſottiſe ſe faire accroire que ce n'eſt rien, & ſe paiſtre de belles eſperãces, ſupprimer les nouuelles de la deffaite. Il la faut conſiderer toute de ſon long, autrement comment y remediera-on? & puis du courage à mieux eſperer, à reſtaurer ſes forces, faire nouuelle leuee ; chercher nouueau ſecours, mettre bonnes & fortes garniſons dedans les places fortes. Et quand le ciel ſeroit ſi contraire, comme il ſemble quelquesfois s'oppoſer aux armes ſainctes & iuſtes: il n'eſt toutefois iamais defendu de mourir au lict d'honneur, qui eſt meilleur que viure en deshonneur.

18. *Quæstiõ de ruſes de guerre.*

Voila le ſecond chef de ceſte matiere acheué, qui eſt de faire la guerre, ſauf vn ſcrupule, qui reſte, ſçauoir s'il eſt permis d'vſer de ruſes, fineſſes, ſtratagemes. Il y en a qui diſent que non, qu'il eſt indigne de gens d'honneur & de vertu, reiettans ce beau dire, *Dolus an virtus quis in hoſte requirat?* Alexandre ne vouloit ſe preualoir de l'obſcurité de la nuict, diſant ne vouloir des victoires deſrobées, *malo me fortunæ pigeat, quàm victoriæ pudeat.* Ainſi les premiers Romains renuoyant aux Phaliſques leur maiſtre d'eſcole, à Pyrrhus ſon traiſtre medecin, faiſans profeſſion de la vertu, deſaduoüans ceux des leur qui en faiſoient autrement, reprouuans la ſubtilité Grecque, l'aſtuce Africaine, & enſeignans que la victoire vraye eſt auec la vertu, *quæ ſalua fide & integra dignitate paratur*, celle qui eſt acquiſe par fineſſe n'eſt genereuſe ny honorable ni aſſeurée. Les vaincus ne ſe tiennent pour bien vaincus, *non virtute, ſed occaſione & arte ducis ſe victos rati: ergo non fraude neque occultis ſed palã & armatũ hoſtes ſuos vlciſci.* Or tout cela eſt bien dit vray, & s'entend en deux cas, aux querelles particulieres & contre les ennemis priuez, où bien quand il y va de la foy donnée, ou alliance traictée. Mais hors ces deux cas, c'eſt à dire en guerre & ſans preiudice de la foy, il eſt permis de quelque façon que ce ſoit deffaire ſon ennemy qui eſt deſia condamné, & eſt loiſible de l'exterminer. C'eſt apres l'aduis des plus grands guerriers (qui au contraire ont tous preferé la victoire acquiſe par occaſion & fineſſe de celle de la viue force ouuerte, dont à celle là ordonnent vn bœuf pour ſacrifice, & à celle icy vn coq ſeulement) la deciſion de ce grand docteur

Polib. Plut. in Marcel. vp. l. 1. de Prob.

Chreſtien, *Cùm iuſtum bellum ſuſcipitur, vt apertè pugnet quis, aut ex inſidiis, nihil ad iuſtitiam intereſt.* La guerre a naturellement des priuileges raiſonnables au preiudice de la raiſon. En temps & lieu & permis de ſe preualoir de la ſottiſe des ennemis, auſſi bien que de leur laſcheté. *Auguſt. queſtio. ſup. Ioſue.*

Venons au troiſiéme chef de ceſte matiere militaire plus court & plus ioyeux de tous, qui eſt de finir la guerre par la paix. Le mot eſt doux, la choſe plaiſante, tres-bonne en toutes façons, *Pax optima rerum, quas homini nouiſſe datum eſt, Pax vna triumphis innumeris potior*, & tres-vtile à tous partis vainqueurs & vaincus. Mais premierement aux vaincus plus foibles: auſquels premiers ie donne aduis de demeurer armez, ſe monſtrer aſſeurez & reſolus. Car qui veut la paix, faut qu'il ſe tienne tout preſt à la guerre, dont a eſté bien dit, que la paix ſe traitte bien & heureuſement ſous le bouclier. Mais il faut qu'elle ſoit honneſte & auec conditions raiſonnables, autrement combien qu'il ſoit dit qu'vne paix fourrée eſt plus vtile qu'vne iuſte guerre, ſi eſt-ce qu'il vaut mieux mourir librement & auec honneur, que ſeruir honteuſement. Et auſſi pure & franche, ſans fraude & feintiſe, laquelle finiſſe la guerre, [illegible] la differe, *pace ſuſpecta tutius bellum*, toutesfois [illegible] neceſſité il ſe faut accommoder, comme [illegible]t. Quand le pilote craint le naufrage, il fait iect pour ſe ſauuer, & ſouuent il ſuccede bien de ſe commettre à la diſcretion de l'aduerſaire genereux: *Victores, qui ſunt alio animo: ſecundæ res in miſerationem ex ira vertunt.* Aux vainqueurs, ie conſeille ne ſe rendre fort difficiles à la paix, car bien qu'elle ſoit peut-eſtre moins vtile qu'aux

39. *3. Chef de la matiere militaire finir la guerre.*

De la paix de la part des vaincus.

De la part des vainqueurs auſquels elle eſt vtile.

vaincus, si c'est elle: car la continuation de la guerre est ennuyeuse. Et Lycurgue deffend de faire la guerre souuent à mesmes ennemis, car ils apprennent à se deffendre, & en fin à assaillir. Les morsures des bestes mourãtes sont mortelles *Fractis rebus violentior vltima virtus.* Et puis l'issuë est tousiours incertaine, *Melior tutiorque certa pax sperata victoria illa in tua, hac in deorũ manu est.* Et souuentà la queuë gist le venin, plus la fortune a esté fauorable, plus la faut-il redouter: *nemo se tuto diu periculo offerre tam crebris potest.* Mais elle est vrayement honorable, c'est gloire ayant victoire en main se rendre facile à la paix: c'est monstrer que l'on entreprend iustement, & sagement l'on finit la guerre. Et au rebours la refuser, & qu'il arriue vn mauuais succez c'est honte. L'on dit, la gloire l'a perdu. Il refusoit la paix & vouloit l'honneur: & il a perdu tous les deux, mais faut octroyer vne paix gracieuse & debonnaire: afin qu'elle soit durable. Car si elle est trop rude & cruelle, à la premiere commodité les vaincus se reuolteront. *Si bonam dederitis fidam & perpetuam, si malam haut diuturnam.* C'est grãdeur de monstrer autant de douceur enuers les vaincus supplians, comme de vaillance contre l'ennemy. Les Ramains ont tres-bien pratiqué cy, & s'en sont bien trouuez.

Honorable.

S. Bernard.

Liuius.

DE LA PRVDENCE REQVISE aux affaires dificiles & mauuais accidens publics, & priuez.

CHAP. IIII.

PREFACE.

APres auoir parlé de la prudence politique requiſe au Souuerain pour bien agir & gouuerner, nous voulons icy ſeparément parler de la prudẽce requiſe à ſe garder, & remedier aux affaires & accidẽs difficiles & dangereux, qui ſuruiennent tãt au ſouuerain qu'aux ſuiets & particuliers. Premierement ces affaires & accidens ſont en grand diuerſité: ils ſont publics ou particuliers, ſont à venir & nous menacent: ou ià preſens & preſſans, les vns ſont ſeulement douteux & ambigus, les autres ſont dangereux & importans à cauſe de la violence. Et ceux-cy qui ſont les plus grãds & difficiles ſont ou ſecrets & cachez, & ſont deux, ſçauoir coniuration contre la perſonne du Prince ou l'eſtat, & trahiſon contre les places & compagnies, ou manifeſtes & ouuerts, & ceux-cy ſont de pluſieurs ſortes. Car ou ils ſont ſans forme de guerre & ordre certain cõme les émotions populaires pour quelque prompte & legere occaſion, factions & ligues entre les ſubiets des vns contre les autres, en petit & grand nombre grands ou petits, ſeditions du peuple cõtre le Prince ou le magiſtrat, rebellion cõtre l'authorité & la teſte du Prince, ou ſont meuris & formez en guerre, & s'appellent guerres Ciuiles, qui ſont en au-

Diuiſion de ceſte matiere par diſtinction des accidens.

tant de ſortes que les ſuſdits troubles & remuëmens, car s'en ſont les cauſes, fondemens & ſemences, mais ont creu & ſont venus en conſequence & durée. De tous nous dirons diſtinctement & donnerons aduis & conſeil pour s'y conduire ſagement, tant aux ſouuerains qu'aux particuliers, grands & petits.

I. DES MAVX ET ACCIdens qui nous menaſſent.

AVx accidens contraires, auſquels nous ſommes ſubiets, il y a deux manieres de ſe porter diuerſes, & peuuent eſtre toutes deux bonnes, ſelon le naturel diuers, & des accidens, & de ceux à qui ils arriuent: l'vne eſt de conteſter fort, & s'oppoſer à l'accident, remuer toutes choſes pour le coniurer & deſtourner, au moins emouſſer ſa pointe, & amortir ſon coup, luy eſchapper ou le forcer. Cecy requiert vne ame forte & opiniaſtre, & a beſoin d'vn ſoin aſpre & penible. L'autre eſt de prendre les choſes incontinent au pire, & ſe reſoudre à les porter doucement & patiemment, & cependãt attendre paiſiblement ce qui aduiendra, ſans ſe tourmenter à l'empeſcher. Celuy-là eſtudie à ranger les ennemis, ceſtuy-cy ſoy-meſme: celuy-là ſemble plus courageux, ceſtuy-cy iouë au ſeur: celuy-là eſt ſuſpens, agité entre la crainte & l'eſperance, ceſtuy-cy ſe met à l'abry, & ſe loge ſi bas qu'il ne peut plus tomber de plus haut. La plus baſſe marche eſt la plus ferme & le ſiege de conſtance. Celuy-là trauaille d'en eſchapper, ceſtuy-cy de ſouffrir, & ſouuent ceſtuy-cy en a meil-

leur marché. Il y a ſouuent plus de mal & de perte à plaider, qu'à perdre, à fuyr & ſe donner garde qu'à ſouffrir. L'auaricieux ſe tourmente plus que le pauure, le ialoux que le cocu. En celuy-là eſt plus requiſe la prudence : car il agit, en ceſtuy-cy la patience. Mais qui empeſche que l'on ne fait tous les deux par ordre : & que là où la prudence & vigilance ne peut rien, y ſuccede la patience ? Certes aux maux publics il faut eſſayer le premier : & y ſont tenus ceux qui en ont la charge & le peuuent : aux particuliers chacun choiſiſſe ſon meilleur.

II. MAVX ET ACCIDENS *preſens, preſſans & extrémes.*

LE moyen propre pour alleger les maux, & adoucir les paſſions, ce n'eſt pas oppoſer, car l'oppoſition les picque & deſpite d'auantage. On aigrit & irrite le mal par ialouſie du debat & du contraſte : mais c'eſt, où les deſtournant & diuertiſſant ailleurs, ainſi que les medecins, qui ne pouuant bien purger & exterminer du tout le mal, le diuertiſſent, & le font deriuer en vne autre partie moins dangereuſe. Ce qui ſe doit faire tout doucement & inſenſiblement : c'eſt vn excellent remede à tous maux, & qui ſe pratique en toutes choſes, ſi l'on y regarde bien, par lequel l'on nous fait aualler les plus rudes morceaux, & la mort meſme inſenſiblement : *abducendus animus eſt ad alia ſtudia, curas, negotia, loci denique mutatione tanquam ægroti non conualeſcentes ſæpe curandus eſt.* Cõme à ceux qui paſſent vne profondeur effroyable l'on con-

ſeule de clorre, ou deſtourner les yeux. On amuſe les enfans lors que l'on leur veut donner le coup de la lancette. Faut pratiquer l'expedient & la ruſe d'Hippomenes, lequel ayant à courir auec Atalante fille d'excellente beauté, pour y perdre la vie s'il eſtoit deuancé, ou auoir la fille en mariage, s'il gaignoit en la courſe, ſe garnit de trois belles pommes d'or, leſquels il laiſſa tomber à diuerſes fois, pour amuſer la fille à les cueillir, & ainſi la diuertiſſant gaigner l'aduantage & elle: ainſi ſi la conſideration d'vn malheur ou rude accident preſent, ou la memoire d'vn paſsé nous peſe fort, ou quelque violente paſſion nous agite & tourmente, que l'on ne puiſſe dompter, il faut changer & ietter ſa penſee ailleurs, luy ſubſtituer vn autre accident & paſſion moins dangereuſe. Si l'on ne la peut combattre il luy faut eſchapper, fouruoyer, ruſer, ou bien l'affoiblir, la diſſoudre & deſtremper auec d'autres amuſemens & penſees, la rompre en pluſieurs pieces: & tout cela par deſtours & diuertiſſemens.

L'autre aduis aux dernieres & tres-dangereuſes extremitez, où n'y a plus que tenir, eſt de baiſſer vn peu la teſte, preſter au coup, ceder à la neceſſité, car il y a grand danger qu'en s'opiniaſtrant par trop à ne rien relaſcher, l'on dõne occaſion à la violence de fouler tout aux pieds. Il vaut mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuuent, puis qu'elles ne peuuent ce qu'elles veulent. Il a eſté reproché à Caton d'auoir eſté trop roide aux guerres ciuiles de ſon temps, & pluſtoſt auoir laiſſé la Repub. encourir toutes extremitez, que la ſecourir vn peu aux deſpens des loix. Au rebours Epaminondas au beſoin continua ſa charge outre le terme, bien

que la loy luy prohibaſt ſur la vie : & Philopemen eſt loüe, qu'eſtant né pour commander, il ſçauoit non ſeulement gouuerner ſelon les loix, mais encores commander aux loix meſmes, quand la neceſſité publique le requeroit. Il faut au beſoin biaiſer, ployer vn peu, tourner le tableau de la loy, ſinon l'oſter, eſquiuer & gauchir pour ne perdre, tour de prudence qui n'eſt contraire à raiſon & iuſtice.

III. AFFAIRES DOVTEVX & Ambigus.

AVx choſes ambiguës, où les raiſons ſont fortes de toutes parts, & l'impuiſſance de voir & choiſir ce qui eſt le plus commode, nous apporte de l'incertitude & perplexité, le meilleur en ſe iettet au party où y a plus d'honneſteté & de iuſtice. Car encores qu'il en meſaduiëne, ſi reſtera-il touſiours vne gratification au dedans & vne gloire au dehors d'auoir choiſi le meilleur. Outre que l'on ne ſçait quand on euſt prins le party contraire, ce qu'il en fuſt aduenu, & ſi l'on euſt eſchappé ſon deſtin. Quand on doute quel eſt le meilleur & plus court chemin, il faut tenir le plus droict.

IIII. AFFAIRES DIFFICILES & dangereux.

AVx affaires difficiles, comme aux accords, y vouloir apporter de la ſeureté, c'eſt les rendre mal aſſeurez, parce que l'on y employe plus de temps, plus de gens s'en empeſchent, l'on y meſle

plus de choſes, & de clauſes : & de là naiſſent les differents. Ioinct que c'eſt ce ſemble deſpiter la fortune, & ſe vouloir exempter de ſa iuriſdiction, ce qui ne ſe peut, *vim ſuorũ ingruentem refringi non vult.* Il eſt meilleur les faire plus briefuement & doucement auec vn peu de danger, que d'y eſtre ſi exact & chagrin.

Aux affaires dangereux il faut eſtre ſage & courageux, il faut preuoir & ſçauoir tous les dangers, ne les faire point plus grands ne plus petits par faute de iugement, penſer qu'ils n'arriueront pas tous, & n'auront pas tous leur effect, que l'on en eſchappera pluſieurs par induſtrie, ou par diligence, ou autrement, quels ſont ceux deſquels l'on pourra eſtre aidé, & là deſſus prendre courage, ſe reſoudre & ne quitter l'entrepriſe honneſte pour iceux, le ſage eſt courageux, car il penſe, diſcourt, & ſe prepare à tout : le courageux auſſi doit eſtre ſage.

V. CONIVRATION.

NOus entrons aux plus grands, importans, & dangereux accidens : parquoy nous les traitterons plus au long, & expreſſément les deſcriuant : & puis donnant en chacun les aduis pour le ſouuerain, & à la fin de tous les donnerons pour les particuliers. Coniuration eſt vne conſpiration & entrepriſe d'vn ou pluſieurs contre la perſonne du Prince ou l'eſtat : c'eſt choſe dangereuſe, mal aiſee à euiter ou remedier, pource qu'elle eſt couuerte & cachée. Comment ſe peut l'on ſauuer d'vn ennemy couuert du viſage du plus officieux amy ?

I. *Deſcription.*

Comment peut-on ſçauoir les volontez & penſees d'autruy? Et puis celuy qui meſpriſe ſa vie, eſt maiſtre de celle d'autruy, *contemnit omnes ille, qui mortem prius*. Tellement que le Prince eſt exposé à la mercy d'vn particulier, quel qu'il ſoit.

Machiauel traitte au long comme il faut dreſſer & conduire les coniurations: nous allons dire comme il les faut rompre, empeſcher, & y remedier.

Les aduis & remedes ſur ce, ſont, 1. vne ſecrette recherche & contremine, par gens propres à cela, fidelles & diſcrets, qui ſont les yeux & les oreilles du Prince, faut deſcouurir tout ce qui ſe dit, & ſe fait, ſpecialement par les principaux officiers. Les coniurateurs volontiers diffament çà & là le Prince, ou preſtent l'oreille à ceux qui le blaſment, & accuſent. Il faut donc ſçauoir les diſcours & propos que l'on tient du Prince, & hardiment propoſer recompenſe en deniers & impunité à tels deſcouurans: mais auſſi ne faut-il croire legerement à tout rapport. Faut bien preſter l'oreille à tous, non la foy, & examiner bien diligemment, afin de n'accabler les innocens, & ſe faire hayr & maudire au peuple. Le ſecond eſt d'eſſayer par clemence & innocence à ſe faire aimer de tous: meſmes de ſes ennemis, *fidiſſima cuſtodia principis innocentia*, n'offenſant perſonne on donne ordre de ne l'eſtre point, & c'eſt mal à propos faire valoir ſa puiſſance par outrages & offenſes, *malè vim ſuam poteſtas aliorum contumelijs experitur*. 2. Remedes & aduis.

Le troiſiéme eſt tenir bonne mine à l'accouſtumée ſans rien raualler: & publier par tout, qu'il eſt bien aduerty de toutes les menées qu'on dreſſe, & faire croire que rien ne ſe remuë, qu'il n'en ſente

incontinent le vent. Ce fut vn expedient que fournit vtilemẽt quelqu'vn à Denis tyran de Scilice: que luy cõsta vn talent. Le quatrieſme eſt d'attendre ſans effroy & ſans trouble tout ce qui pourra aduenir. Ceſar pratiqua biẽ ces trois derniers moyẽs, mais non le premier. Il vaut mieux, diſoit-il, mourir vne fois, que de mourir touſiours en traſſe & en fieure continuë d'vn accident, qui n'a point de remede, & faut en tout cas remettre tout à Dieu. Ceux qui ont prins autre chemin, & ont voulu courir au deuant par ſupplices & vengeances tres-rarement s'en ſont bien trouuez: & n'ont pour cela eſchappé, teſmoin tant d'Empereurs Romains.

3. *Punitiõ des coniurez & les aduis ſur ce.*

Mais la coniuration deſcouuerte, la verité trouuée, que faut-il faire? punir bien rigoureuſement les coniurez: eſpargner telles gens, c'eſt trahir cruellement le public: ils ſont ennemis de la liberté, bien & repos de tous: la iuſtice le requiert: ſi eſt-ce qu'il y faut de la prudence, & ne s'y faut porter touſiours & par tout de meſme façon. Quelquefois il faut ſoudainement executer, meſmement s'il y a petit nombre de coniurez. Mais ſoit en petit ou grand nombre, il ne faut par gehennes & tortures vouloir ſçauoir les complices (ſi autrement & ſecrettement l'on les peut ſçauoir, & faire mine de ne les ſçauoir, eſt bon) car l'on cercheroit ce que l'on ne voudroit pas trouuer. Il ſuffit que par la punition d'vn petit nombre, les bons ſubiets ſoient contenus en leur deuoir, & deſtourner ceux qui ne ſont pas ou penſent n'eſtre pas decelez. Vouloir tout ſçauoir par tortures, c'eſt exciter force gens contre ſoy. Quelquefois faut dilayer la punition: bien faut-il promptement pouruoir à ſa ſeureté.

Mais les coniurez peuuent eſtre tels ou la deſcouuerte faite en tel temps, qu'il n'en faut pas faire le ſemblant,& les vouloir punir ſur l'heure,c'eſt icüer à tout perdre.Le meilleur de tous c'eſt de preuenir la coniuration, l'eluder & rendre vaine, feignant pour ce coup ne ſçauoir les coniurez : mais faire comme ſi l'on vouloit pouruoir à autre choſe,comme firent les Carthaginois à Hannon leur capitaine, *optimum & ſolum ſæpe inſidiarum remedium ſi non intelligantur.* Mais qui plus eſt quelquesfois faut pardonner,ſi c'eſt vn grand à qui le Prince & l'eſtat ſoient obligez,duquel les enfans,parens, amis ſoiẽt puiſſans. Que ferez vous ? comment rompre tout cela ? s'il ſe peut auec ſeureté faut pardonner,ou au moins adoucir la peine.La clemence en cét endroit eſt quelquefois non ſeulement glorieuſe au Prince, *nil glorioſius principe impunè læſo.* mais de tres-grande efficace pour la ſeureté à l'aduenir , deſtourne les autres de ſemblable deſſein , & fait qu'ils s'en repentent, ou en ont honte, l'exemple en eſt tresbelle d'Auguſte enuers Cinna. *Iuſti.l.x. Tacit.*

VI.

TRAHISON.

TRahiſon eſt vne conſpiration ou entrepriſe ſecrette contre vne place ou vne trouppe: c'eſt comme la coniuration, vn mal ſecret, dangereux, difficile à euiter : car ſouuent le traiſtre eſt au milieu & au giron de la compagnie, ou du lieu qu'il veut vendre & liurer. A ce malheureux meſtier ſont volontiers ſuiets les auaricieux, eſprits legers,hypocrites:& ont volontiers cecy qu'ils font *Deſcription.*

bien ſonner la fidelité, la loüent & gardent ambitieuſement en petites choſes, par & là ſe voulans couurir ils ſe deſcouurent: C'eſt la marque pour les cognoiſtre. Les aduis y ſont preſque tous meſmes, qu'en la coniuration, fauf en la punition, laquelle doit eſtre icy prompte, griefue & irremiſſible: car ce ſont gens mal nez, incorrigibles, tres-pernicieux au monde, dont ne faut point auoir pitié.

2. *Aduis & remedes.*

VII.

EMOTIONS POPVLAIRES.

IL y en a pluſieurs ſortes ſelon la diuerſité des cauſes, perſonnes, maniere & durée, comme ſe verra apres: faction, ligue, ſedition: tyrannie, guerres ciuiles: mais nous parlerons icy tout ſimplement & en general de celles qui s'eſmeuuent à la chaude, comme tumultes ſubits, & ne durent gueres. Les aduis & remedes ſont leur faire parler & remõſtrer par quelqu'vn qui ſoit d'authorité, de vertu & reputation ſinguliere, eloquent, ayant la grauité & enſemble la grace & induſtrie d'amadoüer vn peuple. Car à la preſence de tel homme, comme à vn eſclair, le peuple ſe tient coy.

2. *Aduis & remedes.*

Veluti magno in populo cum ſæpe coorta
Seditio eſt, ſæuitque animis ignobile vulgus
Iámque faces, & ſaxa volant, furor arma miniſtrat.
Tum pietate grauem, ac meritis, ſi forte virum quem
Conſpexere, ſilent, arrectiſque auribus adſtant
Ille regit dictis animos, & pectora mulcet.

Quelquesfois le chef meſmes y aille: mais il faut que ce ſoit auec vn front ouuert, vne forte aſſeurance, ayant l'ame quitte & nette de toute imagi-

nation

nation de la mort, & du pis qu'il peut aduenir: car d'y aller auec contenance douteuſe & incertaine, par flatterie, douce & humble remonſtrance, c'eſt ſe faire tort & ne rien aduancer. Cecy pratiquoit excellemment Cæſar contre ſes legions mutinees & armees contre luy.

--ſtetit aggere fulti
Cæſpicus intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens--

Autant en fit Auguſte à ſes legions Actiaques, dit Tacite. Il y a doncques deux moyens de iouyr & appaiſer vn peuple eſmeu & furieux, l'vn eſt par fierté, & pure authorité, & raiſon: celluy-cy, qui eſt meilleur & plus noble, conuient au chef s'il y va: mais il y doit bien penſer, comme a eſté dit, l'autre plus ordinaire eſt par flatterie & amadouëment, car il ne luy faut pas reſiſter tout ouuertement. Les beſtes ſauuages ne s'apptiuoiſent iamais à coups de baſton: dont les belles paroles ni les promeſſes ne doiuent eſtre eſpargnees. En ce cas les ſages permettent de mentir, comme l'on faict les enfans & les malades. En cela eſtoit excellent Pericles, qui gagnoit le peuple par les yeux, les oreilles, & le ventre, c'eſt à dire par ieux, comedies, feſtins, & puis en faiſoit ce qu'il vouloit. Ceſte maniere plus baſſe & ſeruille, mais neceſſaire ſe doit pratiquer par celuy que le chef enuoye, comme fit Menenius Agrippa à Rome: car s'il penſe l'auoir de haute lutte, alors qu'il eſt hors des gonds de la raiſon, ſans rien quitter, comme vouloient Appius, Coriolanus, Caton, Phocion, ſont contes.

VIII.

FACTION ET LIGVE.

Deſcription. FAction ou ligue eſt vn complot & aſſociation des vns contre les autres entre les ſubiects, ſoit entre les grands ou les petits, en grand nombre ou petit. Elle vient quelquesfois des haines, qui ſont entre les particuliers & certaines familles, mais le plus ſouuent d'ambition (peſte des eſtats) chacun voulant auoir le premier rang. Celle qui eſt entre les grands eſt plus pernicieuſe. Il y en a qui ont voulu dire, qu'elle eſt aucunement vtile au ſouuerain, & fait le meſme ſeruice au public, que les riottes des ſeruiteurs en la maiſon, diſoit Caton. Mais cela ne peut eſtre vray, ſinon aux tirans qui craignent que les ſubiets ſoient d'accord, ou bien de petites & legeres querelles d'entre les villes, ou d'entre les Dames de la Cour, pour ſçauoir *Zonaras* force nouuelles : mais non pas des factions importãtes, qu'il faut eſtouffer dés leur naiſſance, & leurs marques, noms, habillemens, ſoubriquets, qui ſont quelquesfois ſemences de vilains effets, teſmoin le grand embraſement & les grãds meurtres aduenus en Conſtantinople, pour les couleurs de vert & bleu, ſous Iuſtinien : deffendue les aſſemblées ſecrettes qui peuuẽt ſeruir à cela. Les aduis ſur ce sõt

2. *Les aduis & remedes.* ſi la faction eſt entre deux ſeigneurs. Le Prince taſchera par douceur de paroles ou menace les accorder, comme fit Alexandre le Grand entre Epheſtion & Craterus, & Archidamus entre deux de ſes amis. S'il ne peut, il leur doit dõner des arbitres non ſuſpects ni paſſiõnez. Le meſme doit il faire, ſi la faction eſt entre pluſieurs ſubiets, ou villes & commu-

hautez. S'il faut que luy meſme parle, il le fera auec conſeil appellé, pour éuiter l'enuie, & la haine des condamnez. Si la faction eſt entre gens qui ſont en fort grand nombre, & qu'elle ſoit ſi forte qu'elle ne ſe puiſſe appaiſer par iuſtice, le Prince y employera la force pour l'eſteindre du tout : mais il ſe gardera de ſe monſtrer affectionné à l'vn plus qu'à l'autre, car à cela y a grand danger: & pluſieurs ſe ſont perdus : & eſt indigne de ſa grandeur, ſe faire compagnon des vns & ennemy des autres, luy qui eſt le maiſtre de tous : & s'il faut venir à punition, il doit ſuffire que ce ſoit des chefs plus apparents.

IX.
SEDITION.

SEdition eſt vn violent mouuement de la multitude contre ſon Prince, ou le Magiſtrat. Elle naiſt & vient d'oppreſſion ou de crainte : car ceux qui ont fait quelque grande faute, craignent la punition : les autres penſent & craignent qu'on leur vueille courir ſus : & tous deux par apprehenſion du mal ſe remuent pour preuenir le coup. Auſſi naiſt de trop grande licence, de diſette, & neceſſité, tellement que les gens propres à ce meſtier ſont les endettez, & mal accommodez de tous, legers, euentez, & qui craignent la iuſtice. Tous ces gens ne peuuent durer en paix, la paix leur eſt guerre, ne peuuent dormir qu'au milieu de la ſedition, ne ſont en franchiſe que parmy les confuſions. Pour mieux cõduire leur fait, ils conferent enſẽble en ſecret, font de grandes plaintes, vſent de mots ambigus, puis parlẽt plus ouuertement, & font les zelez, *Deſcription longue.*

à la liberté & au bien public, au ſoulagement du peuple, & ſous ces beaux pretextes ils ſont ſuiuis de grand nõbre. Les aduis & remedes ſont, premierement ceux qui ſeruent aux emotions populaires, faire parler à eux, & leur remonſtrer par gens propres à cela, cõme a eſté dit. 2. Si cela ne profite, il faut s'armer & fortifier, & pour cela ne proceder contr'eux, mais leur donner loiſir & terme de mettre de l'eau en leur vin, aux mauuais de ſe repentir, aux bons de ſe reünir. Le temps eſt vn grãd medecin, meſmement aux peuples plus preſts à ſe mutiner & rebeller, qu'à cõbattre. *Ferocior plebs ad rebellandum, quam bellandum: tentare magis quam tueri libertatem.* 3. Cependant eſſayer à les esbranler par eſperance & par crainte: ce ſont les deux moyens *ſpem offer, metum intende.* 4. Taſcher à les deſunir, & rompre leur intelligence. 5. Engager & attirer par ſouſmain quelques vns d'entr'eux, par promeſſes & ſecrettes recompenſes, dont les vns ſe retirent d'eux pour venir à vous, les autres demeurent auec eux pour vous y ſeruir, vous aduertiſſant de leurs menees & les endormiſsãt & attiediſſant leur chaleur. 6. Attirer & gagner les autres leur accordans vne partie de ce qu'ils demandẽt & par belles promeſſes en termes ambigus. Il ſera puis apres aiſé de reuoquer iuſtement ce qu'ils auront extorqué iniuſtement par ſedition: *Irrita faciesque per ſeditionem expreſſerint*, & lauer tout par douceur & clemence. 7. S'ils retournent en ſanté, raiſon & obeïſſance, les faut traicter doucemẽt, & ſe cõtenter du chaſtiement de fort peu, des principaux autres & bouteſeux, ſans s'enquerir d'auantage des complices, mais que tous ſe ſentent en ſeureté & en grace.

2. *Aduis & remedes.*

X.

LA TYRANNIE ET REBELLION.

LA tyrannie, c'eſt à dire la domination violente contre les loix & couſtumes eſt ſouuent cauſe des grands remuëmens publics, d'où il aduient rebellion, qui eſt vne eleuation du peuple contre le Prince, à cauſe de ſa tyrannie pour le chaſſer & debouter de ſon ſiege. Et differe de la ſedition en ce qu'elle ne veut point recognoiſtre le Prince pour ſon maiſtre: la ſedition ne va pas iuſques là, mais elle eſt mal contente du gouuernement, ſe plaint & veut vn amendement en iceluy. Or ceſte tyrannie eſt exercee par gens mal nez, cruels, qui aimẽt les meſchans, broüillons, rapporteurs, hayſſent & redoutent les gens de bien & d'honneur, *quibus ſemper aliena virtus formidoloſa, nobilitus, opes, omiſſi geſtique honores pro crimine, ob virtutes certiſſimum exitium: & non minus ex magna fama quàm mala.* Mais ils ſont bien punis, car ils ſont hays & ennemis de tous: viuẽt en perpetuelle crainte & apprehenſion: tout leur eſt ſuſpect: ſont bourrelez & deſchirez au dedans en leurs conſciences, & en fin periſſent de male mort & bien toſt, car c'eſt choſe tres-rare qu'vn vieil Tyran. *Deſcription.*

Les aduis & remedes en ce cas, ſont au long deduits cy apres en lieu plus propre. Les aduis reuiẽnent à deux, empeſcher à l'entree le tyran, qu'il ne ſe rẽde maiſtre: eſtant inſtallé & recogneu le ſouffrir, & luy obeyr. Il vaut mieux le tolerer, qu'eſmouuoir ſedition & guerre ciuile, *peius, deterius que tyrannide fuit iniuſto imperio bellum ciuile*, on n'y gagne riẽ, le regimber ou rebeller, enaigrit, & rẽd en- 2. *Aduis & remedes. ch. 16.* *Plutar. in Brut.*

cor plus cruels les mauuais Princes : *Nil tam exasperat feruorem vulneris, quam ferendi impatientia.* La modestie ou obeyssance les adoucist : car la douceur du Prince, dit ce grand Prince Alexandre, ne consiste pas seulement en leur naturel : mais aussi au naturel des subiets : lesquels souuent par leurs medisances & mauuais deportemens irritent & gastent le Prince, ou l'empirent, *obsequio mitigantur imperia, & contra, contumacia inferiorum, lenitatem imperitantis diminui : contumaciam cum pernicie, quàm obsequium cum securitate malunt.*

Curt. Tacit.

XI.
GVERRE CIVILE.

Description.

QVand l'vn de ces susdits remuëmens publics, émotions populaires, faction, sedition, rebellion, vient à se fortifier & durer iusqu'à prendre vn train & forme ordinaire : c'est vne guerre ciuile : laquelle n'est autre chose qu'vne prise & menée d'armes par les subiects, ou entr'eux, & ceste émotion populaire ou faction & ligue : ou contre le Prince, l'estat, le Magistrat, & c'est sedition ou rebellion. Or il n'y a mal plus miserable, ni plus heureux : c'est vne mer de malheurs. Et vn sage a tresbien dit, que ce n'est pas proprement guerre, mais maladie de l'estat, maladie chaude & frenaisie. Certes qui en est l'autheur, doit estre effacé du nombre des hommes, & chassé des bornes de la nature humaine. Toute sorte de meschanceté s'y trouue, impieté & cruauté entre les parens mesmes, meurtres auec toute impunité, *Occidere palam, ignoscere non nisi fallendo licet, non ætas, non dignitas quemquam protegit,*

nobilitas cum plebe perit, latéque vagatur enſis. Toute deſloyauté, diſcipline abolie. *In omne fas, nefáſque auidos aut venales non ſacio, non prophano abſtinentes.* Le petit & inferieur fait du cõpagnon auec le grãd. *Rheni mihi Cæſar in vndis dux erat, hic ſocius, facinus quos inquinat, æquat.* Lequel n'oſe parler, car il eſt du meſtier, encor qu'il ne l'approuue, *Obnoxis ducibus & prohibere non auſis.* C'eſt vne confuſion horrible, *meta ac neceſſitate huc illuc mutantur.* Somme ce n'eſt que miſere. Mais il n'y a rien de miſerable que la victoire. Car quand pour le mieux elle tomberoit entre les mains de celuy qui a le droit de ſon coſté, elle le rendroit inſolent, cruel, & farouche, voire quand il ſeroit d'vn doux naturel, tant ceſte guerre inteſtine acharne, & eſt vn venin qui conſomme toute l'humanité, & n'eſt en la puiſſance des chefs de retenir les autres. Il y a deux cauſes à conſiderer des guerres ciuiles. L'vne eſt ſecrette, laquelle cõme elle ne ſe ſçait & ne ſe voit, auſſi ne ſe peut-elle empeſcher, ni remedier: c'eſt le deſtin, la volonté de Dieu, qui veut chaſtier ou du tout ranger vn eſtat. *In ſe magna ruunt, lætis hunc numina rebus creſcendi poſuere modum.* L'autre eſt biẽ apperceuë par les Sages, & s'y peut bien remedier, ſi l'on veut, & que ceux à qui il appartient y mettent la main. C'eſt la diſſolution & generale corruption des mœurs, par laquelle les vau-neants & n'ayans que faire veulent remuër, mettre tout en combuſtion, commir leurs playes par les maux de l'eſtat. Car ils aiment mieux eſtre accablez de la ruyne publicque que de la leur particuliere. *Miſcere cuncta, & priuata vulnera Reipublicæ malis operire: nam ita ſe res habet, vt publica ruina quiſque malit quàm ſua proferi, &* *Ses causes.*

idem passurus min⁹ conspici. Or les aduis & remedes à ce mal de guerre ciuile sont à la finir au plustost, ce qui se fait par deux moyens, accord, ou victoire. Le premier vaut mieux, encor qu'il ne fust pas tel que l'on desire, le temps remediera au reste. Il faut quelquesfois se laisser vn peu tromper, pour sortir de guerre ciuile, comme il est dit d'Antipater, *bellum finire cupienti, opus erat decipi.* La victoire est dangereuse, car il est à craindre que le victorieux en abuse, & ensuiue vne tyrannie. Pour bien s'y porter, il se faut deffaire de tous les autheurs de troubles, & autres remueurs & sanguinares, tant d'vne part que d'autre, soit en les enuoyant loin, sous quelque beau pretexte & charge, en les diuisant, ou les employant contre l'estranger: & traittant au reste doucement le menu peuple.

XII.

ADVIS POVR LES PARTIculiers, en toutes les susdites diuisions publiques.

VOila plusieurs especes de troubles & diuisions publiques : ausquelles & à chacune d'icelles ont esté donnez aduis & remedes pour le regard du Prince: maintenant il en faut donner pour les particuliers. Cecy ne se vuide pas en vn mot: il y a deux questions: l'vne, s'il est loisible à l'homme de bien, de prendre party ou demenrer coy: l'autre en tous les deux cas, c'est à dire, estant d'vn party, ou n'en estant point, comment on s'y doit cõporter. Quant au premier poinct, il se propose pour ceux qui sont libres, et ne sont encores engagez

Deux questiõs.

La premiere s'il faut prendre party

à aucun party: car s'ils y ſont ià engagez, ceſte premiere queſtion n'eſt pour eux, ils ſont renuoyez à la ſeconde. Ie dis cecy, à cauſe que l'on peut bien eſtre d'vn party, non par chois & deſſein : voire que l'on n'approuue pas, mais parce que l'on s'y trouue tout porté & attaché par tres-grandes & puiſſantes liaiſons, que l'on ne peut honnettement rompre, qui couurent & excuſent aſſez eſtans naturelles & equiualentes. Or la premiere queſtion a des raiſons & exemples contraires. Il ſemble d'vne part, que l'homme de bien ne ſçauroit rien faire que de ſe tenir coy, car il ne ſçauroit s'immiſcer à aucun party ſans faillir, pource que toutes ces diuiſions ſont illegitimes de ſoy, & ne peuuent eſtre menées ny ſubſiſter ſans inhumanité & iniuſtice. Et pluſieurs gens de bien ont abhorré cela, comme reſpondit Aſinius Pollio à Auguſte, qui le prioit de le ſuyure contre Marc Anthoine : D'autre part eſt-il pas raiſonnable de ſe ioindre aux bons & ceux qui ont le droit ? Le ſage Solon l'a ainſi iugé, voire il chaſtie rudement celuy qui s'en retire & ne prend party. Le profeſſeur de vertu Caton l'a ainſi pratiqué, en ſe contentant de tenir vn party, mais y commandant. Pour vuider ce doute il ſemble que les hommes illuſtres qui ont & charge publique & credit & ſuffiſance en l'eſtat, peuuẽt & doiuent ſe ranger du party qu'ils iugeront le meilleur : car ils ne doiuent abandonner en la tourmente le gouuernail du vaiſſeau, qu'ils conduiſoient en bonace: doiuent ſeruir en leurs dignitez, pouruoir à la ſeureté de l'eſtat, & les priuez ou qui ſont moindres en charge & en ſuffiſance d'eſtat s'arreſter & ſe retirer en quelque lieu paiſible & aſſeuré durt la diuiſion:

ou ſe tenir coy.

Velleius l. 2.

& tous les deux ſe comporter, comme il va eſtre dit. Au reſte pour le chois du party, quelquesfois il n'y a point de difficulté, car l'vn eſt ſi iniuſte & malheureux que l'on ne s'y peut mettre auec aucune raiſon. Mais d'autrefois la difficulté eſt bien grande, & puis il y a pluſieurs choſes à penſer outre la iuſtice & le droit des parties.

La 2. cõment ſe comportera.

3. Venons à l'autre poinct qui eſt du comportement de tous. Or il ſe vuide en vn mot par l'aduis & la regle de moderation, ſuiuant l'exemple d'Atticus, tant renommé pour ſa modeſtie & prudence en tels orages, tenu touſiours & eſtimé pour fauoriſer le bon party, toutesfois ſans s'enuelopper aux armes & ſans offenſe de l'autre party.

1. Outrez. Moderez.

Parquoy ceux qui ſont declarez d'vn party s'y doiuent porter non outrez, mais auec moderation, ne s'embeſongnant point aux affaires, s'ils n'y ſont tous portez & preſſez, & en ce cas s'y porter auec tel ordre & attrempance que l'orage paſſe ſur leur teſte ſans offence, n'ayant aucune part à ces grands deſordres, & inſolences qui s'y commettent : mais au rebours les adoucillans, deſtournans, eludans comme ils pourront : Ceux qui ne ſont declarez ny engagez à aucun party (deſquels la condition eſt plus douce & meilleure) encores que peut eſtre au dedans & en affection ils en ont vn, doiuẽt demeurer neutres, c'eſt à dire, ne ſe ſoucier de l'iſſuë & de l'eſtat des vns ny des autres, demeurãs à eux ſeuls, & cõme ſpectateurs en theatre, ſe paiſſans des miſeres d'autruy. Tels ſont odieux à tous, & courẽt en fin grande fortune, cõme il ſe lit des Thebains en la guerre de Xerxes, & de Iabes Galaad. *Neutralitas nec amicos parit, nec inimicos collit.*

2. Neutres.

Iud. 21. Tit. liu.

La neutralité n'eſt ny belle ny honneſte, ſi ce n'eſt auec conſentement des parties, comme Ceſar qui declara de tenir les neutres pour ſiens, au contraire de Pompée, qui les declara ennemis : ou à vn eſtranger, ou à tel, qui pour ſa grandeur, & dignité ne s'en doit point meſler, mais pluſtoſt eſtre reclamé arbitre & moderateur de tous, ny auſſi, & moins encores inconſtans, chancellans, meſtifs, Prothées, plus odieux encores que les neutres, & offenſifs à tous. Mais ils doiuent (demeurans partiſans d'affection s'ils veulent : car la penſee & l'affection eſt toute noſtre) eſtre communs en actiõs, offenſifs à nuls, officieux & gracieux à tous, ſe complaignans du malheur cõmun. Tels ne ſe font point d'ennemis, & ne perdent leurs amis. Ils ſont propres à eſtre mediateurs, & admirables cõpoſiteurs, qui ſont encores meilleurs que les communs. Ainſi des non partiſans qui ſont quatre : deux ſont mauuais, les neutres & les inconſtans : & deux bons, les communs & les mediateurs : mais touſiours l'vn plus que l'autre, comme des partiſans, il y en a deux, les outrez & moderez.

Inconſtans.

Communs.

Mediateurs.

DES TROVBLES ET DIuiſions priuées.

CHAP. XIII.

AVx diuiſions priuées on peut commodément & loyalement ſe comporter entre ennemis, ſi ce n'eſt auec vne égale affectiõ, au moins temperée, ne s'engager tant aux vns, qu'ils puiſſent requerir tout de nous, & auſſi ſe contenter d'vne moyenne meſure de leur grace, ne rapporter que les choſes indifferentes ou cogneuës, ou qui ſeruent

en cõmun ne diſant rien à l'vn que l'on ne puiſſe dire à l'autre à ſon heure en changeant ſeulement l'accent & la façon.

DE LA IVSTICE
ſeconde vertu.

De la Iuſtice en general.

CHAP. V.

I. *Deſcription.* IVſtice eſt rendre à chacun ce qui luy appartient, à ſoy premierement & puis à autruy: & par ainſi elle comprend tous les deuoirs & offices d'vn chacun: qui ſont doubles, le premier eſt à ſoy-meſme, le ſecond à autruy: & ſont comprins en ce commandement general, qui eſt le ſommaire de toute iuſtice. Tu aymeras ton prochain comme toy-meſme, lequel non ſeulement met le deuoir enuers autruy en ſecond lieu, mais il le monte, & le regle au patron du deuoir & amour enuers ſoy: car comme diſent les Hebreux, il faut commencer la charité par ſoy-meſme.

2. *Iuſtice premiere & originelle.* Le commencement donc de toute iuſtice, le premier & plus ancien commandement eſt de la raiſon ſur la ſenſualité. Auparauãt que l'on puiſſe bien commander aux autres, il faut apprendre à commander à ſoy-meſme, rendãt à la raiſon la puiſſance de commander & aſſuiettiſſant les appetits & les pliant à l'obeyſſance. C'eſt la premiere originelle iuſtice, interne, propre, & la plus belle qui ſoit. Ce cõmandemẽt de l'eſprit ſur la partie brutale & ſenſuelle, de laquelle ſourdent les paſſions, eſt bien comparé à vn eſcuyer, qui dreſſe vn cheual, pource

que ſe tenant touſiours dedans la ſelle, il la tourne & manie à ſa volonté.

Pour parler de la iuſtice qui s'exerce au dehors & auec autruy, il faut ſçauoir premierement qu'il y a double iuſtice, vne naturelle, vniuerſelle, noble, Philoſophique : l'autre aucunement artificielle, particuliere, Politique, faite & contrainte au beſoin des polices & eſtats: Celle là eſt bien mieux reiglée, plus rojde, nette & belle, mais elle eſt hors l'vſage, incommode au monde tel qu'il eſt. *Veri iuris germanæque iuſtitiæ ſolidam & expreſſam effigiem nullam tenemus, vmbris & imaginibus vtimur* : Il n'en eſt aucunement capable, comme a eſté dit. C'eſt la regle de Folyclete, inflexible, inuariable. Ceſte cy eſt plus laſche & molle, s'accommodant à la foibleſſe & neceſſité humaine & populaire. C'eſt la regle Lesbienne & de plomb, qui ploye & ſe tord, ſelon qu'il eſt beſoin, & que le temps, les perſonnes, les affaires, & accidens le requierent. Ceſte-cy permet au beſoin & approuue pluſieurs choſes, que celle-la reietteroit & condamneroit du tout. Elle a pluſieurs vices legitimes, & pluſieurs actions bonnes & illegitimes. Ceſte là regarde tout purement la raiſon, l'honneſte, ceſte cy conſidere fort l'vtile, le ioignant tant qu'elle peut auec l'honneſteté. De celle-là qui n'eſt qu'en idée & en theorique n'en faut point parler.

3. *Diſtinction de iuſtice.*

l. 1. c. 37.

La iuſtice vſuelle, & qui eſt en pratique par le monde, eſt premierement double, ſçauoir egale, aſtreinte aux termes des loix, ſelon laquelle les Magiſtrats & Iuges ont à proceder : l'autre equitable, laquelle ſans s'aſſuiettir aux mots de la loy, marche plus librement, ſelon l'exigence des cas,

4. *De la iuſtice vſuelle.*

voire quelquefois cõtre les mots de la loy, ou pour mieux dire, elle manie & regle la loy selon qu'il faut: dont a dit vn sage, que les loix mesmes & la iustice ont besoin d'estre menées & conduites iustement, c'est à dire auec equité, *quæ expositio & emendatio legis est, exponit sensum, emendat defectum.* C'est la fine fleur de la Iustice qui est en la main de ceux qui iugent en souueraineté. Item pour parler particulierement, il y a double iustice: l'vne cõmutatiue entre les particuliers, laquelle se manie par proportion Arithmetique: l'autre distributiue administrée publiquement par proportion geometrique, elle a deux parties: la recompense, & la peine.

N'y a point de vraye iustice au monde.

Or toute ceste iustice vsuelle & de pratique n'est point vrayement & parfaitement iustice: & l'humaine nature n'en est pas capable non plus que de toute autre chose en sa pureté. Toute iustice humaine est meslée auec quelque grain d'iniustice, faueur, rigueur, trop, & trop peu: & n'y a point de pure & vraye mediocrité, d'où sont sortis ces mots des anciens, qu'il est force de faire tort en detail, qui veut faire droit en gros: & iniustice en petites choses, qui veut faire iustice en grandes. Les legislateurs pour donner cours à la iustice commutatiue tacitement permettent de se tromper l'vn l'autre, & à certaine mesure, mais qu'elle ne passe point la moitié du iuste prix: & c'est pource qu'ils ne sçauroient mieux faire. Et en la iustice distributiue, combien d'innocens pris, & de coulpables absous & relaxez & sans la faute des iuges, sans conter le trop, ou le trop peu, qui est presque perpetuel en la plus nette iustice. La iustice s'empesche elle mesme, & la suffisance humaine ne peut voir ny pourvoir à tout.

Voicy entre autres vn grand defaut en la iuſtice diſtributiue, de punir ſeulement & non ſalarier, bien que ce ſoient les deux parties & les deux mains de la iuſtice: mais ſelon qu'elle s'exerce communément elle eſt manchotte & incline toute à la peine. La plus grande faueur que l'on reçoiue d'elle, c'eſt l'indemnité, qui eſt vne monnoye trop courte pour ceux qui font mieux que le commun. Mais il y a encores plus: car ſoyez deferé & accuſé à tort, vous voila en peine & ſouffrez beaucoup: en fin voſtre innocence cogneuë vous en ſortez abſous de la derniere punition, mais ſans reparation de l'affliction, qui vous demeure touſiours. Et l'accuſateur moyennant qu'il aye apporté ſi petite couleur que ce ſoit (qui eſt facile à faire) s'en va ſans punition, tant eſt eſcharſe la iuſtice au loyer, & recognoiſſance du bien, & toute au chaſtiement. Dont eſt venu ce iargon, que faire iuſtice, & eſtre ſuiet à iuſtice s'entend touſiours de la peine: & eſt aiſé à qui veut, de mettre vn autre en peine, & le reduire en tel eſtat, qu'il n'en ſortira iamais qu'auec perte.

De la iuſtice, & du deuoir y a trois parties principales. Car l'homme doit à trois: à Dieu, à ſoy, à ſon prochain: au deſſus de ſoy, à ſoy, & a coſté: du deuoir enuers Dieu, qui eſt la pieté & religion, a eſté dit aſſez amplement cy deſſus. Il reſte donc icy à parler du deuoir enuers ſoy & ſon prochain. 6. *Diuiſion de ceſte matiere. l. 2. c. 5.*

DE LA IVSTICE ET DEVOIR de l'homme à ſoy-meſme.

CHAP. VI.

CEcy eſt aſſez comprins en tout cét œuure : au premier liure qui enſeigne à ſe cognoiſtre & à eſtre ſage, & en donne les aduis & regles : & au reſte de ce liure ſpecialement és vertus de force & temperance : toutesfois comme en vn ſommaire ie mettray icy quelques aduis plus exprés & formels.

Le premier & fondamental aduis eſt de ſe reſoudre à ne viure point par acquit, à l'incertain & à l'aduenture, comme font preſque tous, qui ſemblent ſe mocquer & ne viure pas à bon eſcient, ne traittent & ne conduiſent point leur vie ſerieuſement, attentiuement, viuent du iour à l'autre, cõme il aduiendra. Ils ne gouſtent, ne poſſedent, ny ny iouyſſent de la vie: mais ils s'en ſeruent pour faire d'autres choſes. Leurs deſſeins & occupations troublent ſouuent, & nuiſent plus à la vie, qu'ils n'y ſeruent. Ces gens icy font tout à bon eſcient, ſauf de viure. Toutes leurs actions & les petites pieces de la vie leur ſont ſerieuſes : mais tout le corps entier de la vie n'eſt qu'en paſſant & comme ſans y penſer : c'eſt vn preſuppoſé, à quoy ne faut plus penſer : ce qui n'eſt qu'accident leur eſt principal, & le principal ne leur eſt qu'acceſſoire. Ils s'affectionnent & roidiſſent à toutes choſes, les vns à amaſſer ſciences, hõneurs, dignitez, richeſſes : les autres à prendre leur plaiſir, chaſſer, ioüer, paſſer le temps:

temps: les autres à des ſpeculations, fantaſies, inuentions: les autres à manier & traicter affaires, les autres à autres choſes: mais à viure ils n'y penſent pas. Ils viuent comme inſenſiblement eſtans bandez & penſifs à autres choſes. La vie leur eſt comme vn terme & vn delay pour l'employer à autre choſe. Or tout cecy eſt tres-iniuſte, c'eſt vn malheur & trahiſon à ſoy meſme: c'eſt bien perdre ſa vie, & aller contre ce qu'vn chacun ſe doit, qui eſt de viure ſerieuſement, attentiuement: & ioyeuſement, *benè viuere & lætari: ſibi ſempér valere & viuere doctus*, afin de bien viure & bien mourir, c'eſt la taſche d'vn chacun. Il faut mener & conduire ſa vie à la façon d'vn grand affaire, de poids, & de conſequence, & comme vn prix fait, duquel il faut rendre compte exactement & par le menu. C'eſt noſtre grand affaire: auſſi tout le reſte n'eſt que baboyes, choſes acceſſoires & ſuperficiaires. Il y en a qui deliberent bien de ce faire, mais c'eſt quand il ne leur faut plus viure, reſſemblent à ceux qui attendent à vendre & achapter iuſques apres que la foire eſt paſsee, & puis font de ſottes & vaines plaintes. Ne me ſera-il iamais loiſible de faire ma retraitte, & de viure à moy, *quàm ſerum eſt incipere viuere, cùm deſinendum eſt: quàm ſtulta mortalitatis obliuio! dum differtur, vita trãſcurrit.* Voila pourquoy les ſages crient de bien meſnager le temps, *tempori parce*: que nous n'auons beſoin de choſe tant que du temps, diſoit Zenon: car la vie eſt courte, & l'art eſt longue: non l'art de guarir, mais pluſtoſt de viure, qui eſt la ſageſſe. A ce premier & capital aduis ſeruent les ſuiuans. *Voyés L. 1. c. 35.*

2. Apprendre à demeurer, ſe delecter & conten-

ter ſeul, voire ſe paſſer de tout le monde, ſi beſoin eſt, la plus grande choſe eſt ſçauoir eſtre à ſoy, la vertu ſe contente de ſoy, & gaignons ſur nous de pouuoir à bon eſcient viure ſeuls, & y viure à noſtre aiſe: apprenons à nous paſſer, & nous d'eſprendre de toutes liaiſons, qui nous attachent à autruy, & que noſtre contentement deſpende de nous, ſans chercher, ny auſſi deſdaigner ou refuſer les compagnies, voire gayement y aller & s'y trouuer, ſi le beſoin noſtre ou d'autruy le requiert, mais ne nous y acoquiner, & y eſtablir noſtre plaiſir cõme aucuns qui ſont cõme demy perdus eſtãs ſeuls. Il faut auoir dedãs ſoy dequoy s'entretenir & contẽter, *& in ſinu ſuo gaudere.* Qui a gaigné ce point, ſe plaiſt par tout, & en toutes choſes. Il faut bien faire la mine conforme à la compagnie, & à l'affaire qui ſe preſente & ſe traicte, & s'accommoder à autruy: triſte ſi beſoin eſt, mais au dedãs ſe tenir touſiours meſme: cecy eſt la meditation & conſideration, qui eſt l'aliment & la vie de l'eſprit, *cuius viuere eſt cogitare.* Or par le benefice de nature il n'y a occupation, que nous facions plus ſouuent, plus long temps, qui ſoit plus facile, plus naturelle & plus noſtre que mediter & entretenir ſes penſees. Mais elle n'eſt pas à tous de meſme, ains bien diuerſe, ſelon que les eſprits ſont: aux vns elle eſt foible, aux autres forte, aux vns c'eſt fetardiſe, oyſiueté languiſſante, vacance & diſette de toute autre beſongne: mais les grands en font leur principale vacation & plus ſerieux eſtude, dont ils ne ſont iamais plus embeſongnez, ny moins ſeuls (comme il eſt dit de Scipion) que quand ils ſont ſeuls, & ſeiournent d'affaires, à l'imitation de Dieu, qui vit &

ſe paiſt d'eternelle penſee. C'eſt la beſongne des Dieux (dit Ariſtote) de laquelle naiſt leur beatitude & la noſtre.

Or ceſte ſolitaire occupation, & cét entretien ioyeux ne doit point eſtre en vanité, moins en choſe vicieuſe: mais en l'eſtude & cognoiſſance profonde, & plus diligente culture de ſoy meſme: c'eſt le prix fait, le principal, premier & plus plein ouurage de chacun. Il faut touſiours ſe guetter, taſter, ſonder, iamais ne s'abandõner, eſtre touſiours chez ſoy, ſe tenir à ſoy: & trouuant que pluſieurs choſes ne vont pas biẽ, ſoit par vice & defaut de nature, ou contagion d'autruy, ou accident ſuruenu, qui nous trouble, faut tout doucement les corriger, & s'y pourueoir. Il faut s'arraiſonner ſoy meſmes, ſe redreſſer, & remettre courageuſement, non pas ſe laiſſer aller & couler par deſdain & nonchalance. Il faut auſſi en éuitant toute faineãtiſe & fetardiſe, qui ne fait qu'entoüiller & gaſter l'eſprit & le corps, ſe tenir touſiours en haleine, en exercie & en office: non toutesfois trop tendu, violẽt & penible, mais ſur tout honneſte, vertueux & ſerieux: & pluſtoſt, pour ce faire, ſe tailler de la beſongne, & ſe propoſer des deſſeins pour s'y occuper ioyeuſemẽt conferant auec les honneſtes hommes & les bons liures, dipenſant bien ſon temps & reglant les heures, & non viure tumultuairement & par hazard.

3. *Se cognoiſtre & cultiuer.*

4. *Se tenir en exercice.*

Meſnager bien & faire ſon profit de toutes choſes qui ſe preſentent, ſe font, ſe diſent, s'en faire leçon, ſe les appliquer ſans en faire bruit ni ſemblãt.

5. *Meſnager toutes choſes.*

Et pour plus particulariſer nous ſçauõs que le deuoir de l'homme enuers ſoy eſt en trois, comme il a trois parties, à regler & conduire l'eſprit, le corps,

6. *Regler ſon eſ-*

prit, c'eſt à dire ſon iugement.

& les biens. Pour l'eſprit (le premier & principal auquel appartiennent premierement & par preciput les aduis generaux, que nous venons de dire, nous ſçauons que tous ſes mouuemens reuiennent à deux, penſer & deſirer : l'entendement & la volonté, auſquels redondent la ſcience & la vertu les deux ornemens de l'eſprit. Quant au premier qui eſt l'entendement, il le faut preſeruer de deux choſes aucunement contraires & extrémes, ſçauoir ſottiſe & folie, c'eſt à dire de vanitez & niaiſeries d'vne part, c'eſt l'abaſtardir & le perdre : il n'a pas eſté fait pour niaiſer, *non ad iocum & luſum genitus, ſed ad ſeueritatem potius*, & d'opinions fantaſques, abſurdes & extrauagantes, d'autre c'eſt le ſallir & villaner. Il le faut paiſtre & entretenir de choſes vtiles & ſerieuſes, le taindre & abbreuuer des opinions ſaines, douces, naturelles: & ne faut pas tant eſtudier à l'eſleuer & guider, à le tendre & roidir comme à le regler, ordonner, & policer. L'ordre & la pertinence c'eſt l'effect de ſageſſe, & qui donne prix à l'ame, & ſur tout ſe garder de preſomption, opiniaſtreté : vices familiers à ceux qui ont quelque gaillardiſe & vigueur d'eſprit: pluſtoſt ſe tenir au doute en ſuſpens, principalement és choſes qui reçoiuent oppoſitions & raiſons de toutes parts, mal aiſees à cuire & digerer : c'eſt vne belle choſe, que ſçauoir bien ignorer & douter, & la plus ſeure, de laquelle ont fait profeſſion les plus nobles Philoſophes, voire c'eſt le principal effect & fruict de la ſcience.

Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choſes ſe regler & ſouſmettre à la droicte raiſon, qui eſt l'office de vertu, non à l'opinion volage,

inconſtante, fauſſe ordinairement, moins encores à la paſſion. Ce ſont les trois qui remuent & regentent nos ames. Mais voicy la difference, le ſage ſe regle & ſe range à ce qui eſt ſelon nature & raiſon, regarde au deuoir, tient pour apocryphe & ſuſpect ce qui eſt de l'opinion, condamne tout à fait ce qui eſt de ſa paſſion : & pource vit-il en paix, chemine tout doucement en toutes choſes, n'eſt point ſubiect à ſe repentir, ſe deſdire, changer : car quoy qu'il aduienne, il ne pouuoit mieux faire ni choiſir : & puis il ne s'eſchauffe point, car la raiſon va tout doux. Le fol qui ſe laiſſe mener à ces deux, ne fait qu'extrauager ſe gendarmer : iamais ne repoſe. Il eſt touſiours à ſe raduiſer, changer, rabiller, repentir, & iamais n'eſt content : auſſi n'appartient-il qu'au ſage de l'eſtre, & qu'à la raiſon & à la vertu de nous faire & rendre tels. *Nulla placidior quies, niſi quam ratio compoſuit.* L'homme de bien ſe doit regenter, reſpecter, & craindre la raiſon & la conſcience, qui eſt ſon bon genie, ſi qu'il ne puiſſe ſans honte broncher en leur preſence, *ratum eſt, vt ſatis ſe quiſque vereatur.*

Quant au corps l'on luy doit aſſiſtance & conduitte. C'eſt folie de vouloir ſequeſtrer & deſprendre ces deux parties principales l'vne de l'autre, au rebours il les faut rallier & reioindre. La nature nous a donné le corps comme inſtrument neceſſaire à la vie : il faut que l'eſprit, comme le principal, prenne la tutelle du corps. Il ne le doit pas ſeruir : ce ſeroit la plus vile, iniuſte, honteuſe & onereuſe ſeruitude de toutes ; mais l'aſſiſter, le conſeiller, & luy eſtre comme mary. Il luy doit donc du ſoin, & non du ſeruice : il le doit traicter,

cinq mots. 1. Les vouloir, mais ne les aimer point, *ſapiens non amat diuitias, ſed mauult.* Tout ainſi que l'homme petit & foible de corps voudroit bien eſtre plus haut & plus robuſte, mais c'eſt ſans s'en ſoucier & s'en donner de peine, cerchant ſans paſſion ce que la nature deſire, la fortune ne nous en ſçauroit priuer. 2. Encores beaucoup moins les cercher aux deſpens & dommage d'autruy, ou par arts & moyens laſches & ſordides, afin que perſonne ne nous les pleure, pleigne, ou enuie, s'il n'eſt malicieux. 3. Aduenans & entrans par la porte honneſte de deuant ne les rebutter, ains gayement les accepter & receuoir en ſa maiſon, non en ſon cœur: en ſa poſſeſſion, non en ſon amour, comme n'en eſtans dignes. 4. Les ayant, les employer honneſtement & diſcrettement en bien meritant d'autruy: afin que pour le moins ſoit autant honneſte leur ſortie que leur entree. 5. S'en allant d'elles meſmes, ſe deſrobans, & ſe perdans ne s'en contriſter, ne s'en allant rien du noſtre, *ſi diuitiæ effluxerint, non auferent niſi ſemetipſas.* Bref celuy ne merite eſtre accepté de Dieu, & eſt indigne de ſon amour & de profeſſion de vertu, qui fait cas des biens de ce monde. *Aude hoſpes contemnere opes, & te quoque dignum. Finge Deo.*

DE LA IVSTICE ET DEVOIR de l'homme enuers l'homme.

ADVERTISSEMENT.

CE deuoir eſt grand, & a pluſieurs parties. Nous en ferons du premier coup deux grãdes: En la

d'autant plus chaude & ſpirituelle que toute autre, comme le cœur eſt plus chaud que le foye & le ſang des veines.

L'amitié eſt l'ame & la vie du monde, plus neceſſaire, diſent les ſages, que le feu & l'eau: *amicitia, neceſſitudo, amici neceſſarij*, c'eſt le ſoleil, le ballon, le ſel de noſtre vie: car ſans icelle tout eſt tenebres: & n'y a aucune ioye, ſouſtien, ny gouſt de viure: *amicitia iuſtitiæ conſors, naturæ vinculũ, ciuitatis præſidium, ſenectutis ſolatium, vitæ humanæ portus: ea omnia conſtant, diſcordia cadunt. Amicus fidelis protectio fortis, medicamentum vitæ & immortalitatis, & qui inuenit illum, inuenit theſaurum.*

Et ne faut penſer que l'amitié ne ſoit vtile & plaiſante qu'en priué, & pour les particuliers: car encores l'eſt-elle plus au public, c'eſt la vraye mere nourrice de la ſocieté humaine, conſeruatrice des eſtats & police. Et n'eſt ſuſpecte ny ne deſplaiſt qu'aux tyrans & aux monſtres, non qu'ils ne l'adorent en leur cœur, mais pource qu'ils ne peuuent eſtre de l'eſcot, l'amitié ſeule ſuffit à conſeruer ce monde. Et ſi elle eſtoit en vigueur par tout, il ne ſeroit ià beſoin de loy, qui n'a eſté miſe ſus que ſubſidiairement, & comme vn ſecond remede au defaut de l'amitié: afin de faire & contraindre par ſon authorité, ce qui deuoit eſtre librement & volontairement fait par amitié. Mais la loy demeure beaucoup au deſſous d'elle. Car l'amitié regle le cœur, la langue, la main, la volonté & les effects: la loy ne peut pourueoir qu'au dehors. C'eſt pourquoy Ariſtote a dit, que les bons Legiſlateurs ont eu plus de ſoin de l'amitié que de la iuſtice: & pource que la loy & la iuſtice ſouuent encores perd ſon

3. *Combien neceſſaire au public.*

credit, le troiſiéme remede & moindre de tous à eſté aux armes & la force du tout contraire au premier de l'amitié. Voila par degrez les trois moyens du gouuernement public : mais l'amitié vaut bien plus que les autres, auſſi les ſeconds & ſubſidiaires ne valent iamais tant que le premier & principal.

4. *Diſtinction 1. des cauſes.*

Il y a grande diuerſité & diſtinction d'amitié: celle des anciens en quatre eſpeces, Naturelle, Sociale, Hoſpitaliere, Venerienne, n'eſt point ſuffiſante. Nous en pouuons marquer trois: La premiere eſt tirée des cauſes, qui l'engendrent, qui ſont quatre: Nature, Vertu, Profit, Plaiſir, qui marchent quelquefois toutes en trouppe : autrefois deux, ou trois, & aſſez ſouuent vne ſeule. Mais la vertu eſt la plus noble et la plus forte: car elle eſt ſpirituelle, & au cœur comme l'amitié : la nature eſt au ſang, le profit en la bourſe, le plaiſir en quelques parties & ſentimens du corps. Auſſi la vertu eſt plus libre, plus franche & nette : & ſans icelles les autres cauſes ſont chetiues, laſches et caduques. Qui aime pour la vertu ne ſe laſſe point d'aimer, et ſi l'amitié ſe rompt, ne ſe plaint point. Qui aime pour le profit, ſi elle ſe rompt, ſe pleint impudemment, vient en reproche, qu'il a tout fait, et a tout perdu. Qui aime pour le plaiſir, ſi la volupté ceſſe il ſe ſepare, et s'eſtrange du tout ſans ſe plaindre.

5. 2. *Des perſonnes.*

La ſeconde diſtinction, qui eſt pour le regard des perſonnes, ſe fait en trois eſpeces, l'vne eſt en droicte ligne entre ſuperieurs et inferieurs, et eſt ou

1. naturelle, comme entre parens et enfans, oncles et neueus : ou legitime, comme entre le Prince et les ſubiets, le ſeigneur et les vaſſaux, le maiſtre et les ſeruiteurs, le docteur et le diſciple, le prelat ou

gouuerneur et le peuple: Or ceſte eſpece n'eſt point à proprement parler amitié, tant à cauſe de la grande diſparité qui eſt entr'eux, qui empeſche la priuauté et familiarite et entiere communication, fruit et effect principal de l'amitié, qu'auſſi à cauſe de l'obligation qui y eſt, qui fait qu'il y a moins de liberté et de noſtre choix et affection. Voila pourquoy on leur donne d'autres noms que d'amitié: car aux inferieurs on requiert d'eux Honneur, Reſpect, Obeyſſance: aux ſuperieurs Soin et Vigilance enuers les inferieurs. La ſeconde eſpece d'amitié pour le regard des perſonnes eſt en ligne couchée et collaterale entre pareils ou preſque pareils. Et ceſte-cy eſt encores double, car ou elle eſt naturelle, comme entre freres, ſœurs, couſins: et ceſte-cy eſt plus amitié que la precedente: car il y a moins de diſparité. Mais il y a de l'obligation de nature, laquelle comme d'vn coſté elle noüe et ſerre, de l'autre elle relaſche. Car à cauſe des biens, et partages, 2. des affaires, il faut quelquesfois que les freres et parens ſe heurtent, outre que ſouuent la correſpondance et relation d'humeurs et volontez, qui eſt l'eſſence de l'amitié, ne s'y trouue pas: c'eſt mon frere, mon parent, mais eſt meſchant, ſot: ou elle eſt libre et volontaire, comme entre compagnons et amis, qui ne ſe touchant et tiennent de rien que de la ſeule amitié: et ceſte eſt proprement et vrayement amitié. 2.

3. La troiſieme eſpece touchant les perſonnes eſt mixte et comme compoſee des deux, dont elle eſt ou doit eſtre plus forte, c'eſt la cõiugale des mariez: laquelle tient de l'amitie en droite ligne, à cauſe de la ſuperiorité du mary, et inferiorité de la femme:

& de l'amitié collaterale eſtans tous deux de compagnies, parties ioinctes enſemble & ſe coſtoyans. Dont la femme a eſté tiree, non de la teſte ny des pieds, mais du coſté de l'homme. Auſſi les mariez par tout & alternatiuement exercent & monſtrẽt toutes ces deux amitiez en public, la droite, car la femme ſage honore & reſpecte le mary en priué: la collaterale, priuee & familiere. Ceſte amitié de mariage eſt encores d'vne autre façon double & compoſee, car elle eſt ſpirituelle & corporelle, ce qui n'eſt pas és autres amitiez, ſinon en celle qui eſt reprouuee par toutes bonnes loix, & par la nature meſme. L'amitié donc conuugale par ces raiſons eſt grande, forte, & puiſſante. Il y a toutesfois deux ou trois choſes, qui la relaſchent & empeſchent qu'elle puiſſe paruenir à perfectiõ d'amitié. L'vne qu'il n'y a que l'entree du mariage libre, car ſon progrez & ſa duree eſt toute contrainte, forcee, i'entends aux mariages Chreſtiẽs, car par tout ailleurs elle eſt moins contrainte, à cauſe des diuorces qui ſont permis. L'autre eſt la foibleſſe & inſuffiſance de la femme, qui ne peut reſpondre, & tenir bon à ceſte parfaite conferẽce, & communication des penſees & iugemens: ſon ame n'eſt pas aſſez forte & ferme pour fouruir & ſouſtenir l'eſtreinte d'vn nœud ſi fort, ſi ſerré, ſi durable: c'eſt comme noüer vne choſe forte & groſſe auec vne mince & deliee. Ceſte-cy ne rempliſſant pas aſſez s'eſchappe, gliſſe, & ſe deſrobe de l'autre. Encores y a-il icy, qu'en l'amitié des mariez, il s'y mesle de tant d'autres choſes eſtrangeres, les enfans, les parens d'vne part & d'autre, & tant d'autres faſees à demeſler, qui troublent ſouuent et relaſchent vne viue affection.

La troiſiéme diſtinction d'amitié regarde de la force & intention, ou la foibleſſe & diminution de l'amitié. Selon ceſte raiſon il y a double amitié, la commune & imparfaite, qui ſe peut appeler bienveillance, familiarité, accointance priuee: & a vne infinité de degrez, l'vne plus eſtroite, intime, & forte que l'autre: & la parfaite qui ne ſe voit point, & eſt vn Phœnix au monde, à peine eſt-elle bien conceuë par imagination. 6. Des ſortes.

Nous les cognoiſtrons toutes deux en les depeignant & confrontant enſemble, & recognoiſſant leurs differences. La commune ſe peut baſtir & concilier en peu de temps. De la parfaite il eſt dit, qu'il faut deliberer fort long temps, & manger vn muy de ſel. 7. Differẽce de l'amitié commune & parfaite.

2. La commune s'acquiert, ſe baſtit, & ſe dreſſe par tant de diuerſes occaſions & occurrences vtiles & delectables: dõt vn ſage donnoit ces deux moyẽs d'y paruenir, dire choſes plaiſantes, & faire choſes vtiles: la parfaite par la ſeule vraye & viue vertu reciproquement bien cogneuë.

3. La commune peut eſtre auec, & entre plusieurs, la parfaite auec vn ſeul, qui eſt vn autre ſoy meſme, & ainſi entre deux ſeulement, qui ne ſont qu'vn. Elle s'impliqueroit, & s'empeſcheroit entre plusieurs, car ſi deux en meſme temps demandoient eſtre ſecourus, s'ils me demandoient offices contraires: ſi l'vn commettoit à mon ſilence choſe, qu'il eſt expedient à l'autre de ſçauoir, quel ordre: Certes la diuiſion eſt ennemie de perfection & vnion ſa germaine.

4. La commune reçoit du plus & du moins, des exceptions, reſtrinctions & modifications, s'eſchauf-

fe ou relaſche, ſuiette à accez et recez, comme la fiévre ſelon la preſence ou abſence, merites, bienfaits, &c. la parfaite non touſiours meſme, marchant d'vn pas égal, ferme, hautain et conſtant.

5. La commune reçoit et a beſoin de pluſieurs regles et precautions données par les Sages, dont l'vne eſt d'aimer ſans intereſt de la pieté, verité, vertu, *amicus vſque ad aras*. L'autre eſt d'aimer comme ſi l'on auoit à hayr, et hayr comme ſi l'on auoit à aimer, c'eſt à dire, tenir touſiours la bride en la main, et ne s'abandonner pas ſi profuſément, que l'on s'en puiſſe repentir, ſi l'amitié venoit à ſe deſnouër.

Item d'aider et ſecourir au beſoin ſans eſtre requis: car l'ami eſt honteux, et luy couſte de demander ce qu'il penſe luy eſtre deu. Item n'eſtre importun à ſes amis, comme ceux qui ſe pleignent touſiour à la maniere des femmes. Or toutes ces leçons tres-ſalutaires és amitiez ordinaires n'ont point de lieu en ceſte ſouueraine et parfaite amitié.

18. *Deſcription de parfaite amitié.*

Nous ſçaurons encores mieux cecy par la peinture et deſcription de la parfaite amitié, qui eſt vne confuſion de deux ames, tres-libre, pleine, et vniuerſelle. Voicy trois mots 1. Confuſion, non ſeulemẽt conionction et iointure, comme des choſes ſolides, leſquelles tant bien attachées, meſlées, et noüées ſoient-elles: ſi peuuent elles eſtre ſeparées, et ſe cognoiſſent bien à part. Les ames en ceſte parfaite amitié ſont tellement plongées et noyées l'vne dedans l'autre qu'elles ne ſe peuuent plus r'auoir, ny ne veulent à la maniere des choſes liquides meſlées enſemble. 2. Tres-libre et baſtie par le pur choix, et pure liberté de la volonté, ſans aucune obligation

occaſion ny cauſe eſtrangere. Il n'y a rien qui ſoit plus libre & volontaire que l'affection. 3. Vniuerſelle, ſans exceptiõ aucune de toutes choſes, biens, honneurs, iugemens, penſees, volontez, vie. De ceſte vniuerſelle & ſi pleine confuſion vient que l'vn ne peut preſter ny donner à l'autre, & n'y a point entr'eux de bien-fait, obligation, recognoiſſance, remerciement & autres pareils deuoirs, qui ſont nourriſſiers des amitiez cõmunes, mais teſmoignages de diuiſion & difference : tout ainſi comme ie ne ſçay point de gré du ſeruice que ie me fay : ny l'amitié que ie me porte ne croiſt point pour le ſecours que ie m'apporte. Et au mariage meſmes pour luy donner quelque reſſemblance de ceſte diuine liaiſon, bien qu'il demeure bien au deſſous: les donations ſont defenduës entre le mary & la femme; & s'il y auoit lieu de ſe pouuoir donner l'vn à l'autre, ce ſeroit celuy qui employeroit ſon amy, & receuroit le bien-fait, qui obligeroit ſon compagnon : car cerchant l'vn, & l'autre ſur tout & auec faim de s'entre bien faire, celuy qui en donne l'occaſion & en preſte la matiere, eſt celuy qui fait le liberal, donnant ce contentement à ſon amy d'effectuer ce qu'il deſire le plus.

De ceſte parfaite amitié & communion, nous auons quelques exemples en l'antiquité. Bloſius prins comme tres grand amy de Tyberius Gracchus ià condamné, & interrogé ce qu'il euſt fait pour luy, ayant reſpondu toutes choſes, il luy fut demandé, comment s'il t'euſt prié de mettre le feu aux temples, l'euſſes-tu fait? Il reſpondit que iamais Gracchus n'euſt eu telle volonté, mais que quand il l'euſt euë il y euſt obey: tres-hardie & dangereuſe 9. *Exemples.*

reſponſe. Il pouuoit dire hardiment que Gracchus n'euſt iamais eu ceſte volonté, c'eſtoit à luy à en reſpondre : car comme porte noſtre deſcription l'ami parfait non ſeulement ſçait & cognoiſt pleinement la volonté de ſon amy, & cela ſuffit pour en reſpondre, mais il la tient en ſa manche, & la poſſede entierement. Et ce qu'il adiouſte que ſi Gracchus l'euſt voulu, il l'euſt fait, ce n'eſt rien dit, cela n'altere ny n'empire point ſa premiere reſponſe, qui eſt de l'aſſeurance de la volonté de Gracchus. Cecy eſt des volontez & iugemens, Voyons des biens. Ils eſtoient trois amis (ce mot trois heurte nos regles, & fait penſer que ce n'eſtoit encores vne amitié du tout parfaite) deux riches, & vn pauure chargé d'vne mere vieille, & d'vne fille à marier : ceſtuy-cy mourant fait ſon teſtament, par lequel il legue à vn de ſes amis de nourrir ſa mere & l'entretenir, & à l'autre de marier ſa fille, & luy donner le plus grand doüaire qu'il pourra : & aduenant que l'vn d'eux vienne à defaillir, il ſubſtituë l'autre. Le peuple ſe mocque de ce teſtament, les heritiers l'acceptent auec grand contentement, & chacun vient à iouyr de ſon legat, mais eſtant decedé cinq iours apres celuy qui auoit prins la mere, l'autre ſuruiuant & demeurant ſeul vniuerſel heritier entretint ſoigneuſement la mere, & dedans peu de iours il maria en meſme iour ſa fille propre vnique, & celle qui luy auoit eſté leguée, leur departant par egales parts tout ſon bien. Les ſages ſelon la peinture ſuſdite ont iugé, que le premier mourant s'eſtoit monſtré plus amy, plus liberal, faiſant ſes amis heritiers, & leur donnant ce contentement de les employer à ſon beſoin.

3. De

3. De la vie, l'hiſtoire eſt notoire de ces deux amis, dont l'vn eſtant condamné par le tyran à mourir à certain iour & heure, demanda ce delay de reſte, pour aller pouruoir à ſes affaires domeſtiques, en baillant caution, le tyran luy ayant accordé à ceſte condition, que s'il ne ſe repreſentoit au temps, ſa caution ſouffriroit le ſupplice. Le priſonnier baille ſon amy, qui entre en priſon à ceſte condition; & le temps eſtant venu, & l'ami caution ſe deliberant de mourir, le condamné ne faillit de ſe repreſenter. Dequoy le tyran plus qu'esbahy, & deliurant tous les deux, les pria de le vouloir receuoir & adopter en leur amitié pour tiers.

DE LA FOY, FIDELITE', perfidie, ſecret.

CHAP. VIII.

TOvs, voire les perfides ſçauent & confeſſent que la foy eſt le lien de la ſocieté humaine, fondement de toute iuſtice, & que ſur tout elle doit eſtre religieuſement obſeruee. *Nil auguſtius ſiue, quæ iuſtitiæ fundamentum eſt, nec vlla res vehementius rempublicam continet & vitam. Sanctiſſimam humani pectoris bonum.* 1. *Dignité de la foi* *Ciceron.*

Ante Iouem genera ta, decus diuumque hominumque
Qua ſine non tellus pacem, non æquora norunt,
Iuſtitia conſors tacitumque in pectore numen.

Toutesfois le monde eſt plein de perfides: peu en y a, qui bien & entierement gardent leur foy: ils la rompent en diuerſes façons, & ne le ſentent pas. Moyennant qu'ils trouuent quelque pretexte & couleur, ils penſent eſtre ſauues. Les autres eſlu- 2. *La foy rare.*

dient & cherchent les cachettes, fuittes, ſubtilitez, *Quærunt latebras periurio.* Or pour vuider toutes les difficultez qui ſont en ceſte matiere, & ſçauoir au vray comment il s'y faut porter, il y a quatre conſiderations, auſquelles tout ſe peut rapporter, les perſonnes, tant celuy qui donne la foy, que celuy qui la reçoit, la choſe ſuiette, dont eſt queſtion, & la maniere que la foy a eſté donnée.

Diuiſion de ceſte matiere.

3. *Celuy qui donne la foy.*

Quant à celuy qui donne la foy, faut qu'il aye puiſſance de ce faire : s'il eſt ſubiet d'autruy il ne la peut donner, & l'ayant donnée ſans congé ou approbation de ſon maiſtre, eſt de nul effect, comme il fut bien monſtré au Tribun Saturnin & ſes complices, qui ſont du Capitole (qu'ils auoient pris par rebellion) ſur la foy des Conſuls, ſubiets & officiers de la republique, furent iuſtement tuez. Mais tout homme libre & à ſoy doit tenir ſa foy, tant grand ſoit-il & ſouuerain : voire plus eſt grand, plus y eſt-il obligé, car plus eſtoit-il libre à la donner. Et eſt bien dit, qu'autant doit valoir la ſimple parole du Prince, que le ſerment d'vn priué.

4. *Celuy qui la reçois.*

Quant à celuy à qui eſt dõnée la foy, qui qu'il ſoit il la luy faut garder, & n'y a que deux exceptions, qui ſont claires, l'vne s'il ne l'auoit pas receuë, & ne s'en eſtoit contenté, c'eſt à dire qui auroit demandé autre caution & aſſeurance. Car la foy comme choſe ſacrée doit eſtre receuë tout ſimplement, autrement ce n'eſt plus foy ny fiance, demander oſtages, donner gardes, prendre caution ou gages auec la foy, c'eſt choſe ridicule. Celuy qui eſt tenu ſous garde d'homme, de muraille, ou de ceps, s'il eſchappe & ſe ſauue n'eſt point en faute. La raiſon du Romain eſt bonne. *Vult ſibi quiſque credi, & habi-*

ta fides ipſam ſibi obligat fidem: fides requirit fiduciã, & relatiua ſunt. L'autre, ſi l'ayant acceptée il la rõpoit le premier. *Frangenti fidem, fides frangatur eidem: quando tu me non habes pro Senatore, nec ego te pro Conſule.*

1. Le perfide ne merite que la foy luy ſoit gardée, par droit de nature, ſauf que depuis il y aye eu accord, qui couuriſt la perfidie, dont ne ſeroit plus loiſible la venger : hors de ces deux cas il la faut garder à quiconque ſoit, à ſon ſubiet, comme ſera dit. 2. A l'ẽnemi, teſmoin le beau fait d'Attilius Regulus, la proclamation du Senat Romain contre tous ceux qui auoient eſté congediez par Pyrrhus ſur leur foy, & Camillus qui ne vouloit pas ſeulement auoir part ni ſe ſeruir de la perfidie d'autruy, renuoyant les enfans des Fliſques auec leur maiſtre. 3. Au voleur & criminel public, teſmoin le fait de Pompée aux pyrates & brigands, & d'Auguſte à Crocotas. 4. Aux ennemis de la Religion, à l'exemple de Ioſué contre les Gabaonites. Mais il ne la faut pas bailler à ces deux derniers voleurs & heretiques, ou apoſtats, ny la receuoir d'eux : car il ne faut capituler ny traitter ſciemment paix & alliance auec telles gens, ſi ce n'eſt en extréme neceſſité, ou pour leur reduction, ou pour vn tres-grand bien public : mais leur eſtant donnée il la faut garder. *Cha. 13.*

Quand à la choſe ſubiecte, ſi elle eſt iniuſte ou impoſſible, on en eſt quitte, & eſtant iniuſte, c'eſt bien fait de s'en departir, double faute de la garder. Toute autre excuſe hors ces deux, n'eſt point de miſe, comme perte, dommage, deſplaiſir, incommodité, difficulté, comme ont pratiqué ſouuent les Romains, qui ont reietté pluſieurs aduanta- *Le ſuiet de la foy.*

Liuius. ges grands pour ne rompre leur foy, *quibus tanta vtilitate fides antiquior fuit.*

6. *La maniere qu'a eſté donnee la foy.*

Quand à la maniere que la foy a eſté donnee, c'eſt où y a plus à douter : car pluſieurs penſent, que ſi elle a eſté extorquee ou par force & crainte ou par fraude & ſurpriſe, l'on n'y eſt point ſubiet, pource qu'en tous les deux cas le promettant n'a point eu de volonté, par laquelle il faut iuger toutes choſes. Les autres au contraire: & de fait Ioſué garda la foy aux Gabaonites, bien qu'extorquee par grande ſurpriſe & faux donné à entendre, & fut declaré depuis qu'il deuoit ainſi faire. Parquoy il ſemble que l'on peut dire, qu'où il y a ſimple parole & promeſſe, l'on n'y eſt point tenu, mais ſi la foy donnee a eſté reueſtuë & authoriſee par ſerment, comme au faict de Ioſué, on y eſt tenu pour le reſpect du nom de Dieu : mais qu'il eſt loiſible apres en iugement pourſuyure reparation de la tromperie, ou violence. La foy donnee auec ſerment & interuention du nom de Dieu oblige plus que la ſimple promeſſe, & l'enfreindre, qui includ perjure auec la perfidie, eſt beaucoup pire. Mais penſer aſſeurer la foy par ſermens nouueaux & eſtranges, comme pluſieurs font eſt ſuperflu entre gens de bien & inutile, ſi l'on veut eſtre deſloyal. Le meilleur eſt de iurer par le Dieu Eternel, vẽgeur des moqueurs de ſon nom, & infracteurs de la foy.

7. *Perfidie iniure à Dieu.*

La perfidie & le pariure eſt en certain ſens plus vilain & execrable que l'atheiſme. L'Atheiſte qui ne croit point de Dieu ne luy fait pas tant d'iniure, ne penſant point qu'il y en ait, que celuy qui le fait, le croit, & le pariure par mocquerie. Celuy qui iure pour tromper, ſe mocque euidemment

de Dieu, & ne craint que l'homme. C'eſt moindre mal de meſcroire Dieu : que s'en mocquer. L'horreur & le deſreglement de la perfidie, & du pariure, ne ſçauroit eſtre plus richement deſpeint, qu'il a eſté par vn ancien, diſant, que c'eſt donner teſmoignage de meſpriſer Dieu, & craindre les hommes. Qu'y a-il plus monſtrueux, qu'eſtre coüard à l'endroit des hõmes, & braue à l'endroit de Dieu? Le perfide eſt apres traiſtre & ennemy capital de la ſocieté humaine: Car il rompt & deſtruit la liaiſon d'icelle, & tout commerce, qui eſt la parole, laquelle ſi elle faut, nous ne tenons plus. *Aux hõmes.*

A l'obſeruation de la foy appartient la garde fidele du ſecret d'autruy, or c'eſt vne importune garde meſmement des grands : qui s'en peut paſſer fait ſagement, mais encor faut-il fuyr à le ſçauoir, comme fit ce Poëte à Lyſimachus. Qui prend en garde le ſecret d'autruy ſe met plus en peine qu'il ne penſe : car outre le ſoin qu'il prend ſur ſoy de le bien garder, il s'oblige à ſe feindre & deſauoüer ſa penſee, choſe qui faſche fort à vn cœur noble & genereux. Toutesfois, qui le prend en garde le doit tenir religieuſement : & pour ce faire & eſtre bon ſecrettaire : il le doit eſtre par nature, & non par art ny obligation. 8. *Garder le ſecret.*

VERITE' ET ADMONITION libre.

CHAP. XI.

L'Admonition libre & cordiale eſt vne treſſalutaire & excellente medecine : c'eſt le meilleur office d'amitié, c'eſt aimer ſainement que d'en- 1. *Choſe excellẽte*

le lieu & le temps: que ce ne ſoit en temps ny lieu de feſte & de grande ioye, ce ſeroit, comme l'on dit, troubler toute la feſte : ny de triſteſſe & aduerſité, ce ſeroit lors vn tour d'hoſtilité, vouloir acheuer du tout, & accabler : c'eſt lors la ſaiſon de ſecourir & cõſoler. *Crudelis in re aduerſa obiurgatio : damnare eſt obiurgare, cũ auxilio eſt opus.* Le Roy Perſeus ſe voyãt ainſi traitté par deux de ſes familiers le tua. 2. Non pour toutes fautes indifferemment, non pour les legeres & petites, c'eſt eſtre enuieux & importun, & trop ambitieux repreneur. L'on pourroit dire, il m'en veut ? ny pour les grandes & dangereuſes, leſquelles l'on ſent aſſez, & l'on s'en craint d'eſtre en peine ? il penſeroit que l'on le guette. 3. Secrettement & non deuant teſmoins, pour ne luy faire honte, comme il aduint à vn ieune homme, qui la receut auec ſi grande honte eſtant reprins de Pythagoras, qu'il s'en pendit : Plutarque eſtime que ce fut pour cela qu'Alexandre tua ſon amy Clitus, de ce qu'il le reprenoit en compagnie : mais principalement que ce ne ſoit deuant ceux deſquels l'admoneſté requiert eſtre approuué & eſtimé, comme deuant ſa partie en mariage, deuant ſes enfans, ſes diſciples. 4. D'vne naifueté & franchiſe ſimple nõchalante, ſans aucun intereſt particulier, ou émotion tant petite ſoit-elle. 5. Se cõprendre en la faute & vſer de termes generaux, nous nous oubliõs: à quoy penſons nous ? 6. Commencer par loüanges & finir par offres de ſeruice & ſecours, cela deſtrẽpe fort l'aigreur de la correction, & la fait aualler plus doucement : telle & telle choſe vous ſied fort bien, non pas ſi bien telle & telle. Il y a bien à dire entre celles-là, & celles icy, l'on

2. 3. 4. 5.

ne diroit iamais qu'elles ſortent de meſme ouurier.

7. 7. Exprimer la faute par mots qui ſoient au deſſous le poids de meſure de la faute. Vous n'y auez pas du tout bien pensé, au lieu de dire vous auez mal fait : ne receuez point ceſte femme qui vous ruinera au lieu de dire, ne l'appellez point, car vous vous ruinez pour elle : ne diſputez point auec tel, au lieu de dire, ne luy portez point d'enuie.

8. 8. Apres l'admonition acheuee ne s'en faut aller tout court, mais continuer d'entretenir par autres propos communs & plaiſans.

DE LA FLATTERIE, MENterie, & diſſimulation.

CHAP. X.

FLatterie eſt vn poiſon tres-dangereux à tous particuliers, & la preſque vnique cauſe de la ruine du Prince & de l'eſtat : eſt pire que faux teſmoignage, lequel ne corrompt pas le Iuge, mais le trompe ſeulement, luy faiſant donner meſchante ſentence contre ſa volonté & iugement : mais la flatterie corrompt le iugement, enchante l'eſprit, & le rend inhabile à plus cognoiſtre la verité. Et ſi le Prince eſt vne fois corrompu de flatterie, il faudra meshuy que tous ceux qui ſont autour de luy, s'ils ſe veulent ſauuer, ſoient flatteurs. C'eſt vne choſe donc autant pernicieuſe, comme la verité eſt excellente : car c'eſt corruption de la verité. C'eſt auſſi vn vilain vice d'ame laſche, baſſe & beliſtreſſe, auſſi laid & meſchant à l'homme, que l'imprudence à la femme. *Vt matrona meretrici diſpar erit atq; diſcolor, infido ſcurræ diſtabit amicꝰ.* Et ſõt cõ-

1. *Flatterie choſe pernicieuſe & vilaine.*

parez les flatteurs aux putains, empoisõneurs, vendeurs d'huyle, queſteurs de repuës franches, aux loups, & dit vn autre ſage, qu'il vaudroit mieux tomber entre les corbeaux que flatteurs.

Il y a deux ſortes de gens ſubiets à eſtre flattez, c'eſt à dire à qui ne manquent iamais gens qui leur fourniſſent de ceſte marchandiſe, & qui auſſi aiſément s'y laiſſent prendre ? ſçauoir les Princes, chez qui les meſchans gaignent credit par là, & les femmes : car il n'y a rien ſi propre & ordinaire à corrompre la chaſteté des femmes, que les paiſtre & entretenir de leurs loüanges. 2. *Specialement à deux.*

La flatterie eſt tres-difficile à euiter & à s'en garder, non ſeulement aux femmes à cauſe de leur foibleſſe, & de leur naturel plein de vanité, & amateur de loüange : & aux Princes à cauſe que ce ſont leurs parens, amis, premiers officiers, & ceux dont ils ne ſe peuuent paſſer, qui font ce meſtier. Alexandre ce grand Roy & Philoſophe ne s'en peut deffendre : & n'y a aucun des priuez, qui ne fiſt pis que les Rois, s'il eſtoit aſſiduellement eſſayé & corrompu par ceſte canaille de gens, comme ils ſont, mais generalement à tous, voire aux ſages, & à cauſe de la douceur, tellement qu'encores qu'on la rebutte, ſi plaiſt-elle, bien qu'on s'y oppoſe, toutesfois l'on ne luy ferme iamais du tout la porte, *vnde ſæpe excluſa nouiſſimè recipitur*. Et à cauſe de ſa feinte qui la rend tres-difficile à deſcouurir : car elle eſt ſi bien fardée & couuerte du viſage d'amitié, qu'il eſt mal aiſé de la diſcerner. Elle en vſure les offices, en a la voix, en porte le nom, & la contrefait ſi artificiellemẽt, que vous diriez que c'eſt elle. Elle eſtudie d'agréer & complaire : elle honore & 3. *Difficile à euiter & s'en garder.* *Imite & reſſemble l'amitié mais s'en eſt la peſte.*

loüe: elle s'embeſoigne fort, & ſe remuë pour le bien & ſeruice, s'accommode aux volontez & humeurs. Quoy plus? elle entreprend meſme le plus haut & plus propre poinct d'amitié, qui eſt de remonſtrer & reprendre librement. Bref le flatteur ſe veut dire & monſtrer ſuperieur en amour à celuy qu'il flatte. Mais au rebours n'y a rien plus contraire à l'amitié: pire & plus contraire que la meſdiſance, l'iniure, l'inimitié toute ouuerte: c'eſt la peſte & la poiſon de la vraye amitié: elles ſont du tout incompatibles, *non potes ne ſimul amico & adulatore vti.* Meilleures ſont les aigreurs & pointures de l'amy que les baiſers du flatteur, *meliora vulnera diligentis, quàm oſcula blandientis.*

4. *Peinture & antiteſe de la flaterie & amitié.*

Parquoy pour ne s'y meſconter, voicy par ſa vraye peinture les moyens de la bien recognoiſtre, & remarquer d'auec la vraye amitié. 1. La flatterie eſt biẽ toſt ſuiuie de l'intereſt particulier, & en cela ſe cognoiſt: l'ami ne cerche point le ſien. 2. Le flatteur eſt changeant & diuers en ſes iugemens, comme le miroir & la cire, qui reçoit toutes formes: c'eſt vn chameleon, vn polypus: faignez de loüer ou vituperer & hayr, il en fera tout de meſmes, ſe pliant & accommodant ſelon qu'il cognoiſtra eſtre en l'ame du flatté: l'amy eſt ferme & conſtant. 3. Il ſe porte trop ambitieuſement & chaudement en tout ce qu'il fait, au ſceu & veu du flatté, à loüer & s'offrir à ſeruir, *nõ imitatur amicitiã ſed præterit.* Il ne tient par moderation aux actions externes, & au cõtraire aux dedans il n'a aucune affection, c'eſt tout au rebours de l'ami. 4. Il cede & donne touſiours le haut bout & la victoire au flatté, & luy applaudit, n'ayant autre but que de plaire, tellemẽt qu'il loüe

& tout & trop, voire quelquesfois à ſes deſpens, ſe blaſmant & humiliant, comme le luitteur qui ſe baiſſe pour mieux atterrer ſon compagnon. L'amy va rondement, ne ſe ſoucie s'il a le premier ou ſecond lieu, & ne regarde pas tant à plaire, cõme d'eſtre vtile & profiter, ſoit il doucemẽt ou rudemẽt, comme le bon medecin à ſon malade pour le guerir. 5. Il veut quelquefois vſurper la liberté de l'amy à reprẽdre, mais c'eſt biẽ à gauche. Car il s'arreſtera à de petites & legeres choſes, faignant n'en voir & n'ẽ ſentir de plus grãdes il fera le rude cẽſeur cõtre les autres parens, ſeruiteurs du flatté, de ce qu'ils ne font leur deuoir enuers luy: ou bien faindra d'auoir entendu quelques legeres accuſations cõtre luy, & eſtre en grãde peine d'ẽ ſçauoir la verité de lui meſmes: & venant le flatté à les nier, ou s'en excuſer, il prend de là occaſion de le loüer plus fort. Ie m'en esbahiſſois bien, dira-il, & ne le pouuois croire: car ie voy le contraire: cõment prendriés vous de l'autruy? vous donnés tout le voſtre & ne vous ſouciés d'en auoir. Ou bien ſe ſeruira de reprehenſiõs pour d'auantage flatter, qu'il n'a pas aſſez de ſoin de ſoy, n'eſpargne pas aſſez ſa perſonne, ſi requiſe au public, comme fit vn Senateur à Tybere en plein Senat auec mauuaiſe odeur. 6. Bref i'acheueray par ce mot, que l'amy touſiours regarde, ſert, procure, & pouſſe à ce qui eſt de la raiſon, de l'honneſte, & du deuoir: le flatteur à ce qui eſt de la paſſion, du plaiſir, & qui eſt ià malade en l'ame du flatté. Dont il eſt inſtrument propre à toutes choſes de volupté & de desbauche, & non à ce qui eſt honneſte ou penible & dangereux: il ſemble le ſigne qui n'eſtant propre à aucun ſeruice,

comme les autres animaux, pour ſa part il ſert de ioüet & de riſee.

5. *Du menſir, ſa laideur & ſon dommage.*

A la flatterie eſt fort conioinct & allié le mentir, vice vilain, dont diſoit vn ancien, que c'eſtoit aux eſclaues de mentir, & aux libres de dire verité. Quelle plus grande laſcheté que ſe deſdire de ſa propre ſciẽce? Le premier traict de la corruptiõ des mœurs, eſt le banniſſement de verité, cõme au contraire, dit Pindare, eſtre veritable eſt le commencement de grande vertu & precieux à la ſocieté humaine. Nous ne ſommes hommes, & ne nous tenons les vns aux autres, comme a eſté dit, ſi elle nous faut. Certes le ſilence eſt plus ſociable que le parler faux. Si le menſonge n'auoit qu'vn vſage comme la verité, encores y auroit-il quelque remede: car nous prendrions pour certain le contraire de ce que dit le menteur: mais le reuers de la verité a cent mille figures, & vn champ indefini. Le bien, c'eſt à dire la vertu & la verité eſt fini & certain, cõme n'y a qu'vne voye au blanc: e mal, c'eſt à dire le vice, l'erreur, & le menſonge eſt infini & incertain, car il y a mille moyens à ſe deſuoyer du blanc. Certes ſi l'on cognoiſſoit l'horreur & le poids du mẽſonge, l'on le pourſuiuroit à fer & à feu. Et ceux qui ont eu charge de la ieuneſſe, deuroient auec toute inſtance empeſcher & combattre la naiſſance & le progrez de ce vice, & puis de l'opiniaſtreté & de bonne heure, cat touſiours croiſſent.

6. *De la feintiſe.*

Il y a vne menterie couuerte & déguiſee, qui eſt la feintiſe & diſſimulation (qualité notable des courtiſans, tenuë en credit parmy eux comme vertu) vice d'ame laſche & baſſe, ſe deguiſer, ſe cacher ſous vn maſque, n'oſer ſe monſtrer, & ſe faire

voir tel que l'on eſt, c'eſt vne humeur coüarde & ſeruile.

Or qui fait profeſſion de ce beau meſtier, vit en grande peine, c'eſt vne grande inquietude, que de vouloir paroiſtre autre que l'on n'eſt, & auoir l'œil à ſoy, pour la crainte que l'on a d'eſtre deſcouuert. Le ſoin de cacher ſon naturel eſt vne gehenne, eſtre deſcouuert vne confuſion. Il n'eſt tel plaiſir que viure au naturel: & vaut mieux eſtre moins eſtimé, & viure ouuertement, que d'auoir tant de peine à ſe contrefaire & tenir couuert: la franchiſe eſt choſe ſi belle & ſi noble. 7. *Sa difficulté.*

Mais c'eſt vn pauure meſtier de ces gens: car la diſſimulation ne ſe porte gueres loin. Elle eſt toſt deſcouuerte, ſelon le dire, que les choſes feintes & violentes ne durent gueres: & le ſalaire à telles gens eſt que l'on ne ſe fie point en eux, ny ne les croit-on quand ils diſent verité: l'on tient pour apocryphe, voire pour pipperie tout ce qui vient d'eux. 8. *Inutilité.*

Or il y a icy lieu de prudence & de mediocrité: Car ſi le naturel eſt difforme, vicieux & offenſif à autruy, il le faut contraindre, ou pour mieux dire corriger. Il y a difference entre viure franchement, & viure nonchalamment. Item il ne faut touſiours dire tout, c'eſt ſottiſe: mais ce que l'on dit, faut qu'il ſoit tel que l'on penſe. 9. *Conſeil ſur ce.*

Il y a deux ſortes de gens, auſquels la feintiſe eſt excuſable, voire aucunement requiſe, mais pour diuerſes raiſons, ſçauoir le principe, pour l'vtilité publique, pour le bien & repos ſien & de l'eſtat, comme a eſté dit cy deſſus: Et les femmes pour la bien-ſeance, car la liberté trop frãche & hardie leur 10. *Faimiſe biẽ ſeante aux femmes.*

eſt meſſeante & gauchit à l'impudence. Les petits deſguiſemens, faire la petite bouche, les figures, & feintiſes, qui ſentent à la pudeur & modeſtie, ne trompent perſonne que les ſots, & leur ſied fort bien, ſont là au ſiege d'honneur. Mais c'eſt choſe, qu'il ne faut point eſtre en peine de leur apprendre : car l'hypocriſie eſt comme naturelle en elles. Elles y ſont toutes formées & s'en ſeruent par tout & trop, viſage, veſtemens, paroles, contenances, rire, pleurer, & l'exercent non ſeulement enuers leurs maris viuans, mais encores apres leur mort. Elles feignent vn grand dueil, & ſouuent au dedãs rient. *Iactantiùs mœrent quæ minùs dolent.*

DV BIEN-FAIT, OBLIGATION, & recognoiſſance.

CHAP. XI.

LA ſcience & maniere du bien-fait & de la recognoiſſance de l'obligation actiue & paſſiue, eſt grande, de grand vſage, & fort ſubtile. C'eſt enquoy nous faillons le plus : nous ne ſçauons ny bien-faire, ny le recognoiſtre. Il ſemble que la grace tant le merite, que la recognoiſſance ſoit coruée, & la vengeance ou la meſcognoiſſance ſoit à gain, tant nous y ſommes plus prompts & ardens. *Gratia oneri eſt vltio, in quæſtu habetur : altiùs iniuriæ quam merita deſcendunt.* Nous parlerons donc icy premierement du merite & bien-fait, où nous comprenons l'humanité, liberalité, aumoſnes, & leurs contraires, l'humanité cruauté : & puis de l'obligation, recognoiſſance & meſcognoiſſance, ou ingratitude, & vengeance.

Tacit. Senec.

Dieu, nature, & toute raiſon nous conuient à bien faire & meriter d'autruy. Dieu par ſon exemple, & ſon naturel, qui eſt toute bonté : & ne ſçaurions mieux imiter Dieu que par ce moyen, *nulla re propiùs ad Dei naturam accidimus, quàm beneficentia. Deus eſt mortalem ſuccurre mortali.* Nature teſmoin qu'vn chacun ſe delecte à voir celuy à qui il a bien-fait: c'eſt ſon ſemblable, *nihil tam ſecundùm naturã, quàm iuuare cõſortem naturæ.* C'eſt l'œuure de l'homme de bien & genereux, de bien faire & meriter d'autruy, voire d'en chercher les occaſions, *liberalis etiam dandi cauſas quæris*, & dit-on que le bõ ſang ne peut mentir, ny faillir au beſoin. C'eſt grandeur de donner, petiteſſe de prendre, *Beatius eſt dare, quàm accipere* : qui donne ſe fait honneur, ſe rend maiſtre du preneur, qui prend ſe vend. Qui premier, dit quelqu'vn, a inuenté les bien-faits, a forgé des ceps & menottes pour lier & captiuer autruy: dont pluſieurs ont refuſé de prendre, pour ne bleſſer leur liberté, ſpecialement de ceux qu'ils ne vouloient aimer ny recognoiſtre, comme porte le conſeil des ſages, ne prendre du meſchant, pour ne luy eſtre tenu. Ceſar diſoit, qu'il n'arriuoit aucune voix à ſes oreilles plus plaiſante, que prieres & demandes : c'eſt le mot de grandeur, demandez moy: *inuoca me in die tribulationis (eruam te) & honorificabis me.* C'eſt auſſi le plus noble & honorable vſage de nos moyens, leſquels cependant que les tenons & poſſedons priuément, portent des noms vils & abiects, maiſons, terres, deniers : mais eſtans mis au iour & employez au ſecours d'autruy, ſont anoblis de tiltres nouueaux, illuſtres, bien-faits, liberalitez, magnificences. C'eſt la meilleure & plus vtile em-

1. *Exhortations à bien faire par diuerſes raiſons.*

Cic. Pli.

Ambr.

ploite qui ſoit : *quæſtuoſiſsima, optima negotiatio*, par laquelle le principal eſt bien aſſeuré, & le prôfit en eſt tres-grand. Et à vray dire, l'hõme n'a rien vrayement ſien, que ce qu'il donne, car ce que l'on retient & garde ſi ſerré, ſe gaſte, diminuë, & eſchappe par tant d'accidens, & la mort en fin : mais ce qui eſt donné, ne ſe peut deperir ou enuieillir : dont Marc Antoine abbatu de la fortune, & ne luy reſtant plus que le droict de mourir, s'eſcria n'auoir plus rien que ce qu'il auoit donné, *hoc habeo quodcunque dedi*. C'eſt donc vne tres-belle & noble choſe en tout ſens, que ceſte douce, debõnaire & prompte volonté de bien faire à tous : cõme au contraire n'y a vice plus vilain & deteſtable par la cruauté, & contre nature, dont auſſi eſt appellé inhumanité.

2. *Diſtinction du bienfait.* Laquelle vient de cauſe contraire à celle du bienfait ſçauoir de coüardiſe & laſcheté, comme a eſté dit. Il y a deux façons de bien faire à autruy, en luy profitant & en luy plaiſant : par le premier l'on eſt admiré, eſtimé : pour le ſecond l'on eſt aimé, et bien voulu. Le premier eſt beaucoup meilleur, il regarde la neceſſité & le beſoin, c'eſt agir en pere & en vray amy. Plus y a doubles biẽ-faits, les vns ſont deuoirs qui ſortent d'obligation naturelle, ou legitime : les autres ſont merites & libres, qui partent d'affection pure. Ceux-cy ſemblent plus nobles : toutesfois ſi ceux-là ſe font auec attention & affection, bien qu'ils ſoient deubs, ſont excellens.

3. *Le bienfait interne & externe.* Le bien-fait & le merite n'eſt pas proprement ce qui ſe donne, ſe voit ſe touche : ce n'en eſt que la matiere groſſe, la marque, la monſtre, mais c'eſt la bonne volonté. Le dehors eſt quelquesfois petit, & le dedans eſt tres-grand, car ç'a eſté auec vne

tres-

tres-grande faim & affection, iuſques à en cercher les occaſions : on a donné tant que l'on a peu, & de ce qui faiſoit beſoin, ou eſtoit le plus cher, *in beneficio hoc ſuſpiciendum quod alteri dedit, ablaturus ſibi, vtilitatis ſuæ oblitus.* Au rebours de don grand, la grace petite: car c'eſt à regret, s'il le fait demãder & marchander long temps, & ſonge s'il le donneroit : c'eſt de ſon trop auec parade, le fait fort valoir : le donne plus à ſoy & ſon ambition, qu'à la neceſſité & au bien du tenant. Item le dehors peut eſtre incontinent rauy, eſuanouy, le dedans demeure ferme : la liberté, ſanté, l'honneur, qui vient d'eſtre donné, peut eſtre tout à l'inſtant enleué & emporté par vn autre accident, le bien-fait nonobſtant demeure entier.

Les aduis pour ſe conduire au bien fait ſeront ceux-cy, ſelon l'inſtruction des ſages. Premierement à qui? à tous? il ſemble que bien faire aux meſchans & indignes, c'eſt faire tout en vn coup pluſieurs fautes, cela donne mauuais nom au dõneur, entretient & eſchauffe la malice, rend ce qui appartient à la vertu & au merite, comme auſſi au vice. Certes les graces libres & fauorables ne ſont deuës qu'aux bons & dignes : mais en la neceſſité & en la generalité, tout eſt commun. En ces deux cas les meſchans & ingrats y ont part, s'ils ſont en neceſſité, ou bien s'ils ſont tellement meſlez auec les bons, que les vns n'en puiſſent auoir ſans les autres. Car il vaut mieux bien faire aux indignes, à cauſe des bons, que d'en priuer les bons à cauſe des meſchans. Ainſi fait Dieu du bien à tous, pleuuant & eſlançant ſes rayons indifferemment : mais ſes dons ſpeciaux, il ne les donne qu'à ceux qu'il a

4. *Regles du bien-fait.* *A qui.*

choiſis pour ſiens: *non eſt bonum ſumere panem filiorum & proijcere canibus, multum refert virum aliquem non excludas, an eligas.* Au beſoin donc, en l'affliction et neceſſité, il faut bien faire à tous, *hominibus prodeſſe natura iubet, vbicumque homini beneficio locus.* Nature et l'humanité nous apprend de regarder, et nous preſter à ceux qui nous tendent les bras, et non à ceux qui nous tournent le dos : à ceux pluſtoſt à qui nous pouuons faire du bien, qu'à ceux qui nous en peuuent faire. C'eſt generoſité ſe mettre du party battu de la fortune, pour ſecourir les affligez, et ſouſtraire autant de matiere à l'orgueil et impetuoſité du victorieux, comme fit Chelonis fille et femme de Roy, laquelle ayant ſon pere et ſon mary mal enſemble, lors que le mary eut le deſſus contre ſon pere, fiſt la bonne fille ſuiuant et ſeruant ſon pere par tout en ſes afflictions: puis venant la chance à tourner, et ſon pere eſtant le maiſtre, ſe tourna du coſté de ſon mari, l'accompagnant en toutes ſes trauerſes.

5. *Volontiers.* En ſecond lieu, il faut bien faire volontiers et gayement, *non ex triſtitia aut neceſſitate: hilarem datorem diligit Deus: bis eſt gratum, quod opus eſt, ſi vltro offeras,* ſans ſe laiſſer prier ni preſſer aucunement ce ne ſera point agreable : *Nemo lubenter debet quod non accepit ſed expreſſit.* Ce qui eſt acordé à force de prieres eſt bien cherement vendu: *non tulit gratis, qui accepit rogans, imo nihil carius emitur, quàm quod precibus.* Celuy qui prie s'humilie, ſe confeſſe inferieur, couure ſon viſage de honte, honore grandement celuy qu'il prie: dont diſoit Ceſar, apres s'eſtre deffait de Pompée, qu'il ne preſtoit plus volontiers l'oreille, et ne ſe plaiſoit tant en aucune choſe, que

d'eſtre prié, & à ces fins donnoit eſperance à tous, voire aux ennemis, qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient. Les graces ſont veſtuës de robbes tranſparentes & deſceintes, libres & non contraintes.

Toſt & promptement: ceſtui-cy ſemble deſpendre du precedent, & les bien-faits s'eſtimẽt au pris de la volonté. Or qui demeure long-temps à ſecourir & donner, ſemble auoir eſté long-temps ſans le vouloir, *qui tardè fecit, diu noluit*. Comme au rebours la promptitude redouble le biẽ-fait: *bis dat, qui celeriter*. La neutralité & l'amuſement qui ſe fait icy, n'eſt approuué de perſonne que des affronteurs. Il faut vſer de diligence en tout cas. Il y a donc icy cinq manieres de proceder, dont les trois ſont reprouuez, refuſer & tard, c'eſt double iniure: refuſer toſt, & donner tard ſont preſque tout vn: & y en a qui s'offenſeroient moins de prompt refus: *Minus decipitur, cui negatur celeriter*. C'eſt donc le bon de donner toſt, mais l'excellent eſt d'anticiper la demande, deuiner la neceſſité & le deſir. 6. *Toſt.*

Sans eſperance de reddition, c'eſt où giſt principalement la force & vertu du bien-fait. Si c'eſt vertu, elle n'eſt point mercenaire: *tunc eſt virtus dare beneficia non reditura*. Le bien-fait eſt moins richement aſſigné, où y a retrogadation & reflexion: mais quand il n'y a point de lieu de reuanche, voire l'on ne ſçait d'où vient le bien, là le bien-fait eſt iuſtement en ſon luſtre. Si l'on regarde à la pareille l'on donnera tard, & à peu. Or il vaut beaucoup mieux renoncer à toute pareille, que laiſſer à bien faire & meriter: cerchant ce payement eſtrãger & accidental, l'on ſe priue du naturel & vray, qui eſt la 7. *Sans eſperance de reddition.*

ioye, & gratification interne d'auoir bien-fait. Auſſi ne faut-il eſtre prié deux fois d'vne meſme choſe : faire iniure eſt de ſoy vilain & abominable, & n'y faut autre choſe pour s'en garder. Auſſi bien meriter d'autruy, eſt beau & noble, & ne faut autre choſe pour s'y eſchauffer. Et en vn mot, ce n'eſt pas bien faire, ſi l'on regarde à la pareille, c'eſt trafiquer & mettre à profit : *Non eſt beneficium quod in quæſtum mittitur.* Il ne faut pas confondre & meſler des actions tant diuerſes: *demus beneficia, non fœneremus.* Tels meritent bien d'eſtre trompez qui s'y attendent: *dignus eſt decipi, qui de recipiendo cogitaret, cùm daret.* Celle n'eſt femme de bien, qui pour mieux rappeller & reſchauffer, ou par crainte, refuſe: *quæ quia non licuit non dedit, ipſa dedit.* Auſſi ne merite celuy qui fait bien, pour le r'auoir. Les graces ſont vierges, ſans eſperance de retour, dit Heſiode.

8. Bien faire à la façon que deſire, & qui vient à gré à celuy qui reçoit ; afin qu'il cognoiſſe & ſente que c'eſt vrayement à luy que l'on l'a fait. Surquoy eſt à ſçauoir qu'il y a doubles bien-faits, les vns ſont honorables à celuy qui les reçoit, dont ils ſe doiuent faire en public: les autres vtiles qui ſecourent à l'indigence, foibleſſe, honte, & autre neceſſité du receuant. Ceux-cy ſe doiuent faire ſecrettement, voire s'il eſt beſoin que celuy ſeul le ſçache qu'il le reçoit: & s'il ſert au receuant n'ignorer d'où le bien vient (pource que peut eſtre il eſt touché de honte, qui l'empeſcheroit de prendre, encores qu'il en euſt beſoin) il eſt bon & expedient de luy celer ; & luy faire couler le bien & ſecours par ſous main. C'eſt aſſez que le bien-faicteur le ſça-

Au deſir du receuãt.

che, & ſa conſcience luy ſerue de teſmoin, qui en vaut mille.

Sans leſion ou offenſe d'autruy, & ſans preiudice de la iuſtice: bien faire ſans mal faire: donner à l'vn aux deſpens de l'autre, c'eſt ſacrifier le fils en la preſence du pere, dit le ſage.

Et prudemment: l'on eſt quelquesfois bien empeſché à reſpondre aux demandes & prieres, à les accorder ou refuſer. Ceſte difficulté vient du mauuais naturel de l'homme, meſmement du demandeur, qui ſe faſche par trop de ſouffrir vn refus, tant iuſte ſoit-il & tant doux. C'eſt pourquoy aucuns accordent & promettent tout, teſmoignage de foibleſſe, voire ne pouuans, ou qui pis eſt, ne voulans tenir, & remettans à vuider la difficulté au poinct de l'execution, ils ſe fient que pluſieurs choſes arriuerõt, qui pourront empeſche & troubler l'effect de la promeſſe, & ainſi deliureront le promettreur de ſon obligation: ou bien n'eſtãt qu'eſtion de tenir, l'on trouuera des excuſes & des eſchappatoires, & cependant contentent pour l'heure le demandeur. Mais tout cela eſt reprouué, il ne faut accorder ny promettre que ce que l'on peut, doit & veut tenir. Et ſe trouuans entre ces deux dangers du mal promettent, car il eſt ou iniuſte, ou indigne & meſſeant, ou faire vn refus qui irritera & cauſera quelque ſedition ou ruine, l'aduis eſt de rompre le coup, ou en dilayant la reponſe, ou bien cõpoſant tellemẽt la promeſſe en termes generaux ou ambigus qu'elle n'oblige point preciſement. Il y a icy de la ſubtilité & fineſſe, eſloignee de la franchiſe, mais l'iniuſtice du demandeur en eſt cauſe & le merite.

9. *Sans demerite aucun.*

10.

D'vn cœur humain & affection cordiale, *homo ſum humani à me nihil alienum puto* : ſpecialement enuers les affligez & indigens, c'eſt ce qu'on appelle miſericorde. Ceux qui n'ont ceſte affection, ἀστοργοι *& immanes*, ſont inhumains, & marquez pour n'eſtre des bons & eſleus. Mais c'eſt d'vne forte, ferme & genereuſe, & non d'vne molle, efféminée, & troublée. C'eſt vne paſſion vicieuſe & qui peut tomber en meſchante ame, de laquelle il eſt parlé en ſon lieu: car il y a bonne & mauuaiſe miſericorde. Il faut ſecourir aux affligez, ſans s'affliger, & adapter à ſoy le mal d'autruy, n'y rien raualler de la iuſtice & dignité, car Dieu dit, qu'il ne faut point auoir pitié du pauure en iugement: ainſi Dieu & les ſaincts ſont dits miſericordieux & pitoyables.

12. *Sans iactance.* Sans ſe iacter, en faire feſte ni bruit, c'eſt eſpece de reproche : ces vanteries oſtent tant la grace, voire deſcrient & rendent odieux les bien-faits, *hoc eſt in odium beneficia perducere*. C'eſt en ce ſens qu'il eſt dit, que le bien-faicteur doit oublier les bien-faits.

13. *Continuer ſans ſe repentir.* Continuer & par nouueaux bien-faits confirmer & raieunir les vieux (cela conuie tout le monde à l'aimer, & recercher ſon amitié) & iamais ne ſe repentir des vieux, quoy qu'on ſente auoir ſemé en terre ſterile & ingrate, *beneficij tui etiam infœlicitas placeat, nuſquam hæc vox, vellem non feciſſe.* L'ingrat ne fait tort qu'à ſoy, le bien-fait pour cela n'eſt pas perdu : c'eſt vne choſe conſacrée, qui ne peut eſtre violée, ny eſteinte par le vice d'autruy. Et pource qu'vn autre eſt meſchant, ne faut pas laiſſer d'eſtre bon & de continuer ſon office : mais qui plus eſt l'œuure du noble cœur & genereux, eſt en continuant à bien faire, rompre & vaincre la malice &

ingratitude d'autruy: & le remettre en ſanté: *optimi viri & ingentis animi eſt tandiu ferre ingratum, donec feceris gratum: vincit malos pertinax bonitas.*

Sans troubler ou importuner le receuant en ſa iouyſſance, comme font ceux qui ayant donné vne dignité ou charge à quelqu'vn, veulent encor apres l'exercer: ou bien luy procurer vn bien, pour puis en tirer tout ce qu'il leur plaira. Celuy qui a receu ce bien ne le doit endurer, & pource n'eſt point ingrat: & le bien-faicteur efface ſon bien-fait & cancelle l'obligation. Vn de nos Papes refuſant à vn Cardinal, qui le prioit peut eſtre de choſe iniuſte, & luy alleguant d'eſtre cauſe qu'il eſtoit Pape, reſpondit bien, laiſſe moy donc eſtre Pape, & ne m'oſte ce que tu m'as donné. 14. *Ne reuoquer ou troubler le bien-fait.*

Apres ces regles & aduis de bien faire, il eſt à ſçauoir qu'il y a des bien-faits plus receuables & agreables les vns que les autres, & qui ſont plus ou moins obligeans: ceux-là ſont les mieux venus, qui ſortent de main amie, de ceux que l'on eſt diſpoſé d'aimer ſans ceſte occaſion: au contraire il eſt grief d'eſtre obligé à celuy qui ne plaiſt, & auquel on ne veut rien deuoir. Ceux auſſi qui viennent de la main de celuy qui y eſt aucunement obligé: car il y a de la iuſtice, & obligent moins. Ceux qui ſont faits en la neceſſité & au grand beſoin, ceux-cy ont vne grande force: ils font oublier toutes les iniures et offences paſſées, s'il y en auoit eu, et obligent fort, comme au contraire le refus en telle faiſon eſt fort iniurieux, et fait oublier tous les precedens bien-faits. Ceux qui ſe peuuent recognoiſtre et receuoir la pareille, comme au contraire les autres engendrent haine: car celuy qui ſent du 15. *Diſtinctiõs de bien-faits.*

tout obligé ſans pouuoir payer, toutes les fois qu'il voit ſon bien-faicteur, il penſe voir le teſmoin de ſon impuiſſance, ou ingratitude, & luy fait mal au cœur. Il y en a qui plus ſont honneſtes & gracieux, plus ſont peſans au receuant, s'il eſt homme d'honneur, comme ceux qui lient la conſcience, la volonté, car ils ſerrent bien plus & le font demeurer en cruelle, & en crainte de s'oublier & faillir. L'on eſt bien plus priſonnier ſous la parole, que ſous la clef. Il vaut mieux eſtre attachez pas les liens ciuils & publics, que par la loy d'honneſteté & de conſciẽce: pluſtoſt deux notaires, qu'vn. Ie me fie en vous, en voſtre foy & conſcience: ceſtui-cy fait plus d'honneur, mais eſtraint, ſerre, ſollicite, & preſſe bien plus: en celuy-là l'on s'y porte plus laſchement: car l'on ſe fie que la loy & les attaches externes reueilleront aſſez, quand il faudra. Où y a de la contrainte, la volonté ſe relaſche: où y a moins de contrainte, la volonté ſe reſſerre: *quod me ius cogit vix à voluntate impetrem.*

16. *Obligation mere & fille du bien faire.*

Du bien-fait naiſt l'obligation, & d'elle auſſi il en ſort & eſt produit: ainſi eſt-il l'enfant & le pere, l'effect & la cauſe, & y a double obligation actiue & paſſiue. Les parens, les Princes & ſuperieurs par deuoir de leur charge ſont tenus de bien-faire & profiter à ceux qui leur ſont commis, & recommandez par la nature, ou par la loy: & generalement tous ayans moyens, enuers tous neceſſiteux & affligez, par le commandement de nature. Voila l'obligation premiere, puis des bien-faits, ſoient ils deux & amenez de ceſte premiere obligation, ou bien libres & pures merites, ſort l'obligation ſeconde & acquit, par laquelle les receuans ſont

tenus à la recognoissance & remerciement: tout cecy est signifié par Hesiode, qui a fait les graces, trois en nombre, & s'entrenans par les mains.

17. *Obligation premiere & mere.*

La premiere obligation s'acquitte par les bons offices d'vn chacun, qui est en quelque charge, lesquels seront tantost discourus en la seconde partie qui est des deuoirs particuliers: mais elle s'affermit & se relasche, & amoindrit accidentalement, par les conditions, & le fait de ceux qui les reçoiuent. Car leurs offenses, ingratitudes & indignitez deschargent aucunement ceux qui sont obligez d'en auoir soin: & semble que l'on en peut presque autant dire de leurs defauts naturels. L'on peut iustement moins aimer son enfant, son cousin, son sujet non seulement malicieux & indigne: mais encores laid, bossu, mal-heureux, mal né. Dieu mesmes luy en a rabbatu cela de son prix & estimation naturelle: mais il faut en se refroidissant, garder moderation & iustice: car cecy ne touche pas le secours de la necessité, & les offices deus par la raison publique, mais l'attention & affection qui est l'interne obligation.

16. *Seconde & fidele recognoissance commandee.*

La seconde obligation née des bien-faits est celle que nous auons à traitter & regler maintenant: premierement la loy de recognoissance & remerciement est naturelle, tesmoin les bestes, non seulement priuées & domestiques, mais farouches & sauuages: ausquelles se trouuent de notables exemples de recognoissance, comme du Lyon enuers l'esclaue Romain: *Officia etiam feræ sentiunt* Secondement cét acte certain de vertu, & tesmoignage de bonne ame, dont est plus à estimer que le bienfait, lequel souuent vient d'abondance, puissance,

amour de ſon propre intereſt, rarement de la pure vertu: la recognoiſſance touſiours d'vn bon cœur: dont le bien-fait peut-eſtre plus deſirable, mais la recognoiſſance plus loüable. Tiercement c'eſt vne choſe aisée, voire plaisãte, & qui eſt en la main d'vn chacun. Il n'y a rien ſi aisé que d'agir ſelon nature, rien ſi plaiſant que de s'acquitter & demeurer libre.

17. *De l'ingratitude.* Par tout cecy eſt aisé à voir combien eſt laſche & vilain vice la meſcognoiſſance & ingratitude, deſplaiſant & odieux à tous, *Dixeris maledicta cuncta cũ ingratum hominem dixeris* : contre nature, dont Platon parlant de ſon diſciple Ariſtote l'appelloit l'ingrat mulet: elle eſt auſſi sãs excuſe, & ne peut venir que d'vne meſchante nature, *Senec.* *graue vitiũ, intolerabile quod diſſociat homines*. La vengeance qui ſuit l'iniure, cõme la meſcognoiſſance le bien-fait, eſt bien plus forte & preſſante (car l'iniure preſſe plus que le biẽ fait, *altius iniuriæ quàm merita deſcendunt*) c'eſt vne tres-violẽte paſſion, mais non pas de beaucoup pres ſi vilain & difforme vice que l'ingratitude : c'eſt comme des maux qu'il y a, qui ne ſont point dangereux: mais ſont plus douloureux & preſſans que les mortels: en la vengeance il y a quelque eſpece de iuſtice, & ne s'en cache l'on point : en l'ingratitude n'y a que toute poltronnie & honte.

18. *Regles de la recognoiſſance.* La recognoiſſance pour eſtre telle qu'il faut, doit auoir ces conditions : premierement receuoir gracieuſement le bien-fait auec viſage & parole amiable & riante: *qui grate beneficium accepit, primam eius penſionem ſoluit.* *Senec.* Secondement ne l'oublier iamais, *Idem.* *Ingratiſſimus omnium qui oblitus : nuſquam enim gratus* *Plin.* *fieri poteſt, cui totum beneficium elapſũ eſt.* Le tiers office eſt le publier: *ingenui pudoris eſt fateri per quos pro-*

fecerim? & hæc quasi merces authoris. Cõme on a trouué le cœur & la main d'autruy ouuerte à bien faire, auſſi faut-il auoir la bouche ouuerte à le preſcher: & afin que la memoire en ſoit plus ferme & ſolemnellé, nommer le bien-fait & le preſent du nom du bien-faicteur. Le quatriéme eſt à rendre auec ces quatre mots d'aduis. Que ce ne ſoit tout promptement, ny trop curieuſement, cela a mauuais odeur, & ſemble que l'on ne vueille rien deuoir, mais payer le bien-fait: c'eſt auſſi donner occaſion au bien-faiſant, de penſer que ſon bien-fait n'a pas eſté bien receu: ſe monſtrer trop ambitieux & ſoigneux de rẽdre, c'eſt encourir ſoupçon d'ingratitude. Il faut donc que ce ſoit quelque temps apres, & non fort long, afin de ne laiſſer vieillir le preſent: (les graces ſont peines ieunes) & auec belle occaſion, laquelle s'offre de ſoy-meſme, ou bien ſoit eſtudiée ſans eſclat & ſans bruit. 2. Que ce ſoit auec vſure & ſurpaſſe le bien fait, comme la bonne terre, *ingratus eſt, qui beneficiũ reddit ſine vſura*, ou à tout le moins, l'eſgale auec toute demonſtration que l'on eſtoit obligé à mieux, & que cecy n'eſt pas pour ſatisfaire à l'obligatiõ, mais pour mõſtrer qu'on ſe recognoiſt obligé. 3. Que ce ſoit tres-volõtiers & de bon cœur, *Ingratus eſt qui metu gratus eſt*: Si ainſi il a eſté donné. *Eodẽ animo beneficiũ debetur, quod datur erat ſi quis beneficiũ libentius accipit quàm reddit.* 4. Si l'impuiſsãce y eſt de le rendre par effect, au moins la volonté y doit eſtre, qui eſt la premiere & principale partie, & comme l'ame tant du bien-fait que de la recognoiſſance: mais elle n'a point de teſmoin que ſoy-meſme: & faut recognoiſtre non ſeulement le bien receu, mais encores celuy qui a eſté offert,

2.

3.

4.

& qui pouuoit eſtre receu, c'eſt à dire, la volonté du bien-faicteur, qui eſt, comme a eſté dit, le principal.

SECONDE PARTIE, QVI eſt des deuoirs ſpeciaux de certains à certains par certaine & ſpeciale obligation.

PREFACE.

AYant à parler des deuoirs ſpeciaux & particuliers differens, ſelon la diuerſité des perſonnes & de leurs eſtats ſoient inégaux, comme ſuperieurs & inferieurs, ou égaux, nous commencerons par les mariez qui ſont mixtes, & tiennent de tous les deux, Equalité & Inequalité. Auſſi faut il premierement parler de la iuſtice & des deuoirs priuez & domeſtiques, auant que des publics, car ils precedent: comme les familles & maiſons ſont premieres que les Republiques, dont la iuſtice priuée qui ſe rend en la famille eſt l'image, la ſource & le modelle de la republique. Or ces deuoirs priuez & domeſtiques ſont trois, ſçauoir entre le mary & la femme, les parens & les enfans, les maiſtres & ſeruiteurs. Voila toutes les parties d'vne maiſon & famille, laquelle prend ſon fondement du mary & de la femme, qui en ſont les maiſtres & autheurs. Parquoy premierement des mariez.

DEVOIR DES MARIEZ.

CHAP. XII.

SElon les deux considerations diuerſes, qui ſont au mariage, comme a eſté dit, ſçauoir Equalité, & inequalité, auſſi ſont de deux ſortes les deuoirs & offices des mariez: les vns meſmes & communs à tous deux, également reciproques & de pareille obligation, encores que ſelon l'vſage du monde ne ſoient de pareille peine, reproche, inconuenient: ſçauoir vne entiere loyauté: fidelité, communauté, & communication de toutes choſes, puis vn ſoin & authorité ſur la famille & tout le bien de la maiſon. De cecy plus au long au liure premier. 1. *Deuoirs cõmuns.*

Les autres ſont particuliers & differens ſelon l'inequalité qui eſt entr'eux, car ceux du mary ſont. Inſtruire ſa femme, l'enſeigner auec douceur de toute choſe qui eſt de ſon deuoir, honneur & bien, & dont elle eſt capable. 2. La nourrir, ſoit qu'elle aye apporté doüaire ou non. 3. La veſtir. 4. Coucher auec elle. 5. L'aimer & la defendre: les deux extremitez ſont laides & vicieuſes, les tenir ſuiettes comme ſeruantes, & s'aſſuiettir à elles comme maiſtreſſes. Voila les principaux. Ceux-ci viennent apres: la penſer malade, la deliurer captiue, l'enſeuelir morte, la nourrir demeurant vefue, & les enfans qu'il a eu d'elle par prouiſion teſtamentaire. 2. *Particuliers du mary.*

Les deuoirs de la femme ſont, rendre honneur, reuerence & reſpect à ſon mari, comme à ſon maiſtre & bon ſeigneur: ainſi ont appellé leurs maris les 3. *De la femme.*

ſages femmes, & le mot Hebreu *Baal* ſignifie tous les deux mari & ſeigneur. Celle qui s'aquitte de ce deuoir, fait plus pour ſoy & ſon honneur, que pour ſon mary : & faiſant autrement ne fait tort qu'à elle. 2. Obeyſſance en toutes choſes iuſtes & licites, s'accõmodant & ſe ployant aux mœurs & humeurs de ſon mary, comme le bon miroir, qui repreſente fidelement la face, n'ayant aucun deſſein, amour, penſement particulier : mais comme les dimenſions & accidens, qui n'ont aucune action ou mouuemẽt propre, & ne ſe remuent qu'auec le corps, elles ſe tiennent en tout & par tout au mari. 3. Seruice, cõme luy appareiller par ſoy ou par autruy ſes viures, luy lauer les pieds. 4. Garder la maiſon, dont eſt cõparée à la tortuë, & eſt peinte ayant les pieds nuds, & principalement le mary abſent. Car eſloignée du mari elle doit eſtre comme inuiſible, & au rebours de la Lune ne paroiſtre point, & pres de ſon Soleil paroiſtre. 5. Demeurer en ſilence & ne parler qu'auec ſon mary ou par ſon mary : & pource que c'eſt choſe rare & difficile, que la femme ſilentieuſe, elle eſt dite vn don de Dieu precieux. 6. Vacquer & eſtudier à la meſnagerie, c'eſt la plus vtile & honorable ſcience & occupation de la femme, c'eſt ſa maiſtreſſe qualité, & qu'on doit en mariage chercher principalement en moyenne fortune : c'eſt le ſeul doüaire, qui ſert à ruyner, ou à ſauuer les maiſons, mais elle eſt rare. Il y en a d'auaricieuſes, mais de meſnageres peu. Or il y en a bien à dire des deux. *De la meſnagerie toſt apres à part.*

Eccl. 26.

4. *Aduis ſur l'accointan-*

En l'accointance & vſage de mariage, il faut de la moderation, c'eſt vne religieuſe & deuote liaiſon : voila pourquoy le plaiſir, qu'on en tire doit

eſtre meſlé à quelque ſeuerité : vne volupté prudente & conſcientieuſe. Il faut toucher ſa femme ſeuerement & pour l'honneſteté, comme dit eſt, & de peur, comme dit Ariſtote, qu'en la chatoüillant trop laſciuement le plaiſir ne la face ſortir hors des gonds de raiſon : & pour la ſanté : car le plaiſir trop chaud & aſſidu altere la ſemence, & empeſche la generation. Afin d'autre part qu'elle ne ſoit trop languiſſante, morfonduë & ſterile, il s'y faut preſenter rarement. Solon l'a taillé à trois fois le mois : mais il ne s'y peut donner loy ni regle certaine. *ce priuée des mariez.* *Plutar. in Solone.*

La doctrine de la meſnagerie ſuit volontiers, & eſt annexée au Mariage.

MESNAGERIE.

CHAP. XIII.

LA meſnagerie eſt vne belle, iuſte & vtile occupation. C'eſt choſe heureuſe, dit Platon, de faire ſes affaires particuliers ſans iniuſtice. Il n'y a rien ſi beau qu'vn meſnage bien reglé, bien paiſible. 1.

C'eſt vne occupation qui n'eſt pas difficile : qui ſera capable d'autre choſe, le ſera de celle-là : mais elle eſt empeſchante, penible, eſpineuſe, à cauſe d'vn ſi grand nombre d'affaires : leſquels bien qu'ils ſoient petits & menus : toutesfois pource qu'ils ſont drus, eſpaiſes frequens, faſchent et ennuyent. Les eſpines domeſtiques piquent, pource qu'elles ſont ordinaires : mais ſi elles viennent des perſonnes principales de la famille, elles rongent, vlcerent, et ſont irremediables. 2.

Auoir à qui ſe fier, et ſur qui ſe repoſer, c'eſt vn 3.

grand ſejour & moyen propre pour viure à ſon aiſe : il le faut choiſir loyal & entier, comme l'on peut, & puis l'obliger à bien faire par vne grande confiance : *habita fides ipſam obligat fidem, multi fallere docuerunt, dum timent falli: & aliis ius peccandi ſuſpicando dederunt.*

4. Les preceptes & aduis de meſnagerie principaux ſont ceux-cy. Acheter & deſpendre toutes choſes en temps & ſaiſon, elles ſont meilleures & à meilleur prix. 2. Garder que les choſes qui ſont en la maiſon ne ſe gaſtent & periſſent, ou ſe perdent & s'emportent, cecy eſt principalement à la femme: à laquelle Ariſtote donne par preciput ceſte authorité & ce ſoin. 3. Pouruoir premierement & principalement à ces trois, Neceſſité, Netteté, Ordre: & puis s'il y a moyen, l'on aduiſera à ces trois autres (mais les Sages ne s'en donneront pas grand peine: *non ampliter ſed munditer conuiuium: plus ſalis quàm ſumptus*) Abondance, pompe & parade, exquiſe & riche façon. Le contraire ſe pratique ſouuent aux bõnes maiſons, où y aura licts garnis de ſoye, pourfilez d'or, & n'y aura qu'vne couuerture ſimple en hyuer, ſans aucũne commodité de ce qui eſt le plus neceſſaire. Ainſi de tout le reſte.

5. Regler ſa deſpenſe: ce qui ſe fait en oſtant la ſuperfluë, ſans faillir à la neceſſité, deuoir & bienſeance : vn ducat en la bourſe fait plus d'honneur, que dix mal deſpendus, diſoit quelqu'vn. Puis, mais c'eſt l'induſtrie & la ſuffiſance, faire meſme deſpenſe à moindre frais, & ſur tout ne deſpendre iamais ſur le gain aduenir & eſperé.

6. Auoir le ſoin & l'œil ſur tout: la vigilance & preſence du maiſtre, dit le prouerbe, engraiſſe le cheual

ual & la terre. Mais pour le moins le maiſtre & la maiſtreſſe doiuent celer leur ignorance & inſuffiſance aux affaires de la maiſon, & encores plus leur nonchalance, faiſant mine de s'y entendre & d'y penſer: car ſi les officiers & valets croyent que l'on ne s'en ſoucie, ils en feront de belles.

DEVOIR DES PARENS & enfans.

CHAP. XIV.

LE deuoir & obligation des parens & enfans eſt reciproque & reciproquement naturelle: ſi celle des enfans eſt plus eſtroitte, celle des parens eſt plus ancienne: eſtans les parens premiers autheurs & la cauſe, & plus importante au public: car pour le peupler & garnir de gens de biẽ & bons citoyens eſt neceſſaire la culture & bonne nourriture de la ieuneſſe, qui eſt la ſemence de la republique. Et ne vient point tant de mal au public de l'ingratitude des enfans enuers leurs parens, comme de la nonchalance des parens en l'inſtruction des enfans: dont auec grande raiſon en Lacedemone, & autres bonnes polices, y auoit punition & amende contre les parens, quand leurs enfans eſtoient mal complexionnez. Et diſoit Platon, qu'il ne ſçauoit point en quoy l'homme deuſt apporter plus de ſoin & de diligence, qu'à faire vn bon fils. Et Crates s'eſcrioit en cholere, à quel propos tant de ſoin d'amaſſer des biens, & ne ſe ſoucier à qui les laiſſer? C'eſt comme ſe ſoucier du ſoulier & non de ſon pied. Pourquoy des biens à vn qui n'eſt pas ſage,

& n'en ſçait vſer ? Comme vne belle & riche ſelle ſur vn mauuais cheual. Les parens donc ſont doublement obligez à ce deuoir, & pource que ce ſont leurs enfans, & pource que ce ſont les plantes tendres & l'eſperance de la republique, c'eſt cultiuer ſa terre, & celle du public enſemble.

2. *Diuiſion de l'office des parens.* Or cét office a quatre parties ſucceſſiues, ſelon les quatre biens, que l'enfant doit receuoir ſucceſſiuement de ſes parens, la vie, la nourriture, l'inſtruction, la communication. La premiere regarde le temps que l'enfant eſt au ventre iuſques à la ſortie incluſiuement, la ſeconde le temps de l'enfance au berceau, iuſques à ce qu'il ſçache marcher & parler, la tierce toute la ieuneſſe, ceſte partie ſera plus au long & ſerieuſement traictee, la quatriéme eſt de leur affection, communication, & comportement enuers leurs enfans ià hommes faits, touchant les biens, penſees, deſſeins.

3. *1. Partie de l'office des parens.* La premiere, qui regarde la generation & portee au vẽtre n'eſt pas eſtimee & obſeruee auec telle diligence qu'elle doit, combien qu'elle aye autant ou plus de part au bien & mal des enfans, tant de leurs corps que de leurs eſprits, que l'educatiõ & inſtruction apres qu'ils ſont nez & grandelets. C'eſt elle qui dõne la ſubſiſtance, la trempe, le temperament, le naturel, l'autre eſt artificielle & acquiſe: & s'il ſe commet faute en ceſte premiere partie, la ſeconde, ni la troiſiéme ne la reparera pas, non plus que la faute en la premiere concoction de l'eſtomac ne ſe rabille pas en la ſeconde ni troiſiéme. Nos hommes vont à l'eſtourdie à cét accouplace, pouſſez par la ſeule volupté & enuie de ſe deſcharger de ce qui les chatoüille & les preſſe : s'il en aduient conce-

ption, c'eſt rencontre, c'eſt cas fortuit : perſonne n'y va d'aget, & auec telle deliberation & diſpoſition precedente, comme il faut, & que nature requiert. Puiſque donc les hommes ſe font à l'aduanture & au hazard, ce n'eſt merueilles ſi tant rarement il s'en trouue de beaux, bons, ſains, ſages & bien faits. Voicy donc bien briefuement ſelon la Philoſophie les aduis particuliers ſur ceſte premiere partie, c'eſt à dire, pour faire des enfans maſles, ſains, ſages & aduiſez: car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres. 1. L'homme s'accouplera de femme, qui ne ſoit de vile, vilaine & laſche condition, ni de mauuaiſe & vicieuſe compoſition corporelle: 2. s'abſtiendra de ceſte actiõ & copulation ſept ou huict iours: 3. durant leſquels ſe nouriſſant de bonnes viandes, plus chaudes & ſeches qu'autrement, & qui ſe cuiſent bien en l'eſtomach: 4. face exercice peu plus que mediocre. Tout ceci tend à ce que la ſemence ſoit bien cuitte & aſſaiſonnee, chaude & ſeche, propre à vn temperament maſle, ſain, & ſage. Les faineants, laſcifs, grands mãgeurs, qui pour ce mal cuiſent, ne font que filles ou hommes effeminez & laſches (comme raconte Hippocrates des Scythes) 5. & s'approche de ſa partie aduertie d'en faire tout de meſmes, long temps apres le repas, c'eſt à dire le ventre vuide & à ieun (car le ventre plein ne fait rien qui vaille, pour l'eſprit ny pour le corps, dont Diogenes reprocha à vn ieune homme desbauché, que ſon pere l'auoit planté eſtant yure: Et la loy des Carthaginois eſt loüee de Platon, qui enioint s'abſtenir de vin le iour qu'on s'approche de ſa femme. (6. & loin des mois de la femme, ſix ou ſept iours deuant, & autant ou plus *l. 2. de legib.*

apres. 7. Et sur le poinct de la conception & retention des semences, elle se tournant & ramassant du costé droit se tienne à recoy quelque temps. 8. Lequel reglement touchant les viandes & l'exercice se doit continuer par la mere durant le temps de la portee.

4. Pour venir au second poinct de cét office apres la naissance de l'enfant, ces quatre poincts s'obserueront. 1. L'enfant sera laué d'eau chaude & salee, pour rendre ensemble soupples & fermes les membres, essuyer & dessecher la chair & le cerueau, affermir les nerfs, coustumes tres-bonnes d'Orient & des Iuifs. 2. La nourrisse si elle est à choisir, soit ieune, de temperament le moins froid & humide qui se pourra, nourrie à la peine, à coucher dur, manger peu, endurcie au froid & au chaud. I'ay dit, si elle est choisie: car selon raison & tous les Sages, ce doit estre la mere, dont ils crient fort contre elle, quand elle ne prend ceste charge y estant conuiee & comme obligee par nature, qui luy appreste à ces fins le lait aux mammelles, par l'exemple des bestes, par l'amour & ialousie, qu'elle doit auoir de ses petits, qui reçoiuẽt vn tres-grãd dommage au changement de l'aliment ià accoustumé en vn estranger, & peut estre tres-mauuais, & d'vn temperament tout contraire au premier, dont elles ne sont meres qu'à demy. *Quod est hoc contra naturam imperfectum, ad dimidium matris genus peperisse & statim ab se abiecisse, aluisse in vtero sãguine suo nescio quid quod non videret: nõ altere autẽ nunc suo lacte, quod videat iam viuentẽ, iam hominem, iam matris officia implorantẽ.* 3. La nourriture outre la mãmelle soit laict de cheure, ou plustost beurre, plus subtile & aëree

2. Partie de l'office des parens.

Esech. 16.

Aul. Gel. l. 12 c. 1.

partie du laict, cuit auec miel & vn peu de sel. Ce sont choses-tres propres pour le corps & pour l'esprit par l'aduis de tous les Sages & grands Medecins Grecs & Hebreux. *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum, & eligere bonum.* La qualité du laict ou beurre est fort temperee & de bonne nourriture, la siccité du miel & du sel consomme l'humidité trop grande du cerueau & le dispose à la sagesse. 4. L'enfant soit peu à peu accoustumé & endurcy à l'air, au chaud & au froid, & ne faut craindre en cela, veu qu'en Septentrion ils lauent bien leurs enfans sortans du ventre de la mere en eau froide, & ne s'en trouuent pas mal.

Galen. multis locis. Homer. 10 illia. Isai. 7.

5. Les deux premieres parties de l'office des parens ont esté biẽ tost expediees: par où il apparoist, que ceux ne sont vrais peres, qui n'apportent le soin, l'affection & la diligence à ces choses susdites: qui sont cause, ou occasion par nonchalance ou autrement de la mort ou auortement de leurs enfans, qui les exposent estans nez, dont ils sont priuez par les loix de la puissance paternelle. Et les enfans à la honte des parens, demeurent esclaues de ceux qui les enleuent & nourrissent, qui ont soin de les esleuer & preseruer du feu, de l'eau, & de tout encombre.

6. La troisiéme partie, qui est de l'instruction, sera plus serieusement traittee. Si tost que cét enfant marchant & parlant commencera à remuër son ame auec le corps, & que les facultez d'icelles s'ouuriront & desueloperont, la memoire, l'imagination, la ratiocination, qui sera à quatre ou cinq ans, il faut auoir vn grand soin & attention à le bien former: car ceste premiere teinture & liqueur bien imprimante

3. Partie de l'office des parens. Instruction cõ-

de laquelle ſera imbuë ceſte ame, aura vne treſgrande puiſſance. Il ne ſe peut dire combien peut ceſte premiere impreſſion & formation de la ieuneſſe, iuſques à vaincre la nature meſmes : Nourriture, dit on, paſſe nature. Lycurgue le fit voir à tout le monde par deux petits chiens de meſme ventree, mais diuerſement nourris, produits en public : auſquels ayant preſenté des ſouppes & vn petit lieure, le nourry mollement en la maiſon s'arreſta à la ſouppe, & le nourry à la chaſſe quittãt la ſouppe court apres le liéure. La force de ceſte inſtructiõ vient de ce, qu'elle y entre facillement & difficilement ſort: car y entrant la premiere y prẽd telle place & creance que l'on veut, n'y en ayant point d'autre precedente, qui la luy conteſte ou diſpute. Ceſte ame donc toute neufue & blanche, tendre & molle, reçoit fort aiſément le ply & l'impreſſion que l'on luy veut donner, & puis ne le perd aiſément.

Quint. Senec.

Or ce n'eſt pas petite beſongne que ceſte cy, & oſe l'on dire la plus difficile & importante qui ſoit. Qui ne voit qu'envn eſtat tout deſpend de là? Toutesfois (c'eſt la plus notable, pernicieuſe, faſcheuſe, & deſplorable faute qui ſoit en nos polices, remarquee par Ariſtote & Plutarque) nous voyons que la conduite & diſcipline de la ieuneſſe eſt de tous abandonnee à la charge & mercy des parens, qui qu'ils ſoient, ſouuent nonchalans, fols, meſchans, & le public n'y veille ni ne s'en ſoucie point, c'eſt pourquoy tout va mal. Preſque les ſeules polices, Lacedemonienne & Cretence, ont commis aux loix la diſcipline de l'enfance : la plus belle diſcipline du monde pour la ieuneſſe eſtoit

la Spartaine, dont Ageſilaus conuioit Xenophon à y anuoyer ſes enfans: car l'on y apprend, dit-il, la plus belle ſcience du monde, qui eſt de bien commander & de bien obeyr, & où l'on forge les bons legiſlateurs, Empereurs d'armes, Magiſtrats, citoyens. Ils auoient ceſte ieuneſſe & leur inſtruction en recommandation ſur toutes choſes, dont Antipater leur demandant cinquante enfans pour oſtages, ils dirent qu'ils aimoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits.

Or auant entrer en ceſte matiere, ie veux donner icy vn aduertiſſement de poids. Il y en a qui trauaillent fort à deſcouurir leurs inclinations, & à quoy ils ſont propres : mais c'eſt choſe ſi tendre, obſcure, & incertaine, qu'à chaſque fois l'on ſe trouue trompé apres auoir fort deſpendu & trauaillé. Parquoy ſans s'arreſter à ces foibles & legeres deuinatiõs & prognoſtiques tirees des mouuemens de leur enfance, il luy faut, donner vne inſtruction vniuerſellement bonne & vtile, par laquelle il deuienne capable, preſt & diſpoſé à tout. C'eſt trauailler à l'aſſeuré, & faire ce qu'il faut touſiours faire : ce ſera vne teinture bonne à receuoir toutes les autres. 8.

Pour entrer maintenant en ceſte matiere, nous la pourrons rapporter à trois poincts, former l'eſprit, dreſſer le corps, regler les mœurs. Mais auant que donner les aduis particuliers ſeruans à ces trois, il y en a de generaux qui appartiennent à la maniere de proceder en cét affaire pour s'y porter dignement & heureuſement, qu'il faut ſçauoir par vn prealable. 9. *Diuiſion de ceſte matiere.*

Le premier eſt de garder ſoigneuſement ſon ame

Aduis general sur l'inſtruction gaeder les oreilles.

pucelle & nette de la contagion & corruption du monde, qu'elle ne reçoiue aucune taſche ni attainte mauuaiſe. Et pour ce faire il faut diligemment garder les portes, ce ſont les oreilles principalement, & puis les yeux, c'eſt à dire donner ordre, qu'aucun fuſt-il meſme ſon parent n'approche de cét enfant, qui luy puiſſe dire ou ſouffler aux oreilles quelque choſe de mauuais. Il ne faut qu'vn mot, vn petit propos, pour faire vn mal difficile à reparer. Garde les oreilles ſur tout, & puis les yeux. A ce propos Platon eſt d'aduis de ne permettre que valets, ſeruantes, & viles perſonnes entretiennent les enfans: car ils ne leur peuuent dire que fables, propos vains & niais, ſi pis ils ne diſent. Or c'eſt deſia abbreuuer & embabouyner ceſte tendre ieuneſſe de ſottiſes & niaiſeries.

II.

2. Aduis general, choix des inſtructeurs, propos, & liures

Le ſecond aduis eſt au choix tant des perſonnes qui auront charge de cét enfant, que des propos que l'on luy tiendra, & des liures que l'on luy baillera. Quant aux perſonnes, ce doiuent eſtre gens de bien, bien nez, doux & agreables, ayant la teſte bien faite, plus pleine de ſageſſe que de ſcience, & qu'ils s'entendent bien enſemble, de peur que par aduis contraires, ou par diſſemblable voye de proceder, l'vn par rigueur, l'autre par flatterie, ils ne s'entre-empeſchent, & ne troublent leur charge & leur deſſein. Les liures & les propos ne doiuent point eſtre des choſes petites, ſottes, friuolles: mais grãdes, ſerieuſes, nobles & genereuſes, qui reglent les ſens, les opinions, les mœurs, comme ceux qui font cognoiſtre la condition humaine, les branles & reſſorts de nos ames, afin de ſe cognoiſtre, & les autres luy apprendre ce qu'il faut craindre, aimer,

deſirer : que c'eſt que paſſion, vertu, ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'auarice, la ſeruitude & la ſubiection, la liberté, & la licence. Auſſi bien leur fera-on aualler les vnes que les autres. L'on ſe trõpe : Il ne faut pas plus d'eſprit à entendre les beaux exemples de Valere Maxime, & toute l'hiſtoire Grecque & Romaine (qui eſt la plus belle ſcience & leçon du monde) qu'à entẽdre Amadis de Gaule, & autres pareils comptes vains. L'enfant qui peut ſçauoir combien il y a de poulles chez ſa mere, & cognoiſtre ſes couſins, comprendra combien il y a eu de Roys, & puis de Cæſars à Rome. Il ne ſe faut pas deffier de la portée & ſuffiſance de l'eſprit: mais il le faut ſçauoir bien conduire & manier.

Le troiſiéme eſt de ſe porter enuers luy, & proceder de façon non auſtere, rude & ſeuere : mais douce, riante, enioüee. Parquoy nous condamnons icy tout à plat la couſtume preſque vniuerſelle de battre, foüetter, iniurier & crier apres les enfans, & les tenir en grande crainte & ſubiection, comme il ſe fait aux colleges. Car elle eſt tres-inique & puniſſable, comme en vn iuge & Medecin, qui ſeroit animé & eſmeu de cholere contre ſon criminel & patient : preiudiciable & toute contraire au deſſein que l'on a, qui eſt de les rendre amoureux & pourſuiuans de la vertu, ſageſſe, ſcience, honneſteté. Or ceſte façon imperieuſe & rude leur en fait venir la haine l'horreur & le deſpit : plus les effarouche & les enteſte, leur abbat & oſte le courage, tellement que leur eſprit n'eſt plus que ſeruile, bas & eſclaue, auſſi ſont-ils traittez en eſclaues. *Parentes ne prouocetis, ad iracundiam filios veſtros, ne deſpondeant animum.* Se voyans ainſi traittez ne font

12. *3. Aduis general. Inſtruction douce & franche.*

Coloſſ. 3.

plus rien qui vaille, maudiſſent & le maiſtre & l'apprentiſſage. S'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'eſt pource qu'on les regarde, c'eſt par crainte, & non gayement & noblement, & ainſi non honneſtement. S'ils y ont failly, pour ſe ſauuer de la rigueur, ils ont recours aux remedes laſches, & vilaines menteries, fauſſes excuſes, larmes de deſpit, cachettes, fuittes, toutes choſes pires que la faute qu'ils ont fait.

Terent. *Dum id reſcitum iri credit, tantiſper cauet,*
Si ſperat fore clam, rurſum ad ingenium redit:
Ille, quem beneficio adiungas, ex animo facit;
Studet par referre, præſens, abſenſque idem erit.

Ie veux qu'on le traitte librement & liberalement, y employant la raiſon, & les douces remonſtrances, & luy engendrant au cœur les affections d'honneur & de pudeur. La premiere luy ſeruira d'eſperon au bien: la ſeconde de bride, pour le retirer & deſgouſter du mal. Il y a ie ne ſçay quoy de ſeruile & de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraye liberté. Il faut tout au rebours leur groſſir le cœur d'ingenuité, de franchiſe, d'amour, de vertu & d'honneur.

Terent. *Pudore & liberalitate libere retinere*
Statius eſſe credo, quam metu
Hoc patrium eſt potius conſuefacere filium
Sua ſponte recte facere quàm alieno metu.
Hoc pater ac dominus intereſt; hoc qui nequit
Fateatur ſe neſcire imperare liberis.

Les coups ſont pour les beſtes, qui n'entendent pas raiſon, les iniures & crieries ſont pour les eſclaues. Qui y eſt vne fois accouſtumé, ne vaut plus rien. Mais la raiſon, la beauté de l'action, la reſlem-

blance aux gens de bien, l'honneur, l'approbation de tous, la gratification qui en demeure en dedans, & qui au dehors en eſt renduë par ceux qui la ſçauent, & leurs contraires, la laideur & indignité : de fait la honte, le reproche, le regret au cœur, & l'improbation de tous, ce ſont les armes, la monnoye, les aiguillons des enfans bien nez, & que l'on veut rendre honneſtes. C'eſt ce qu'il leur faut touſiours ſonner aux oreilles : ſi ces moyens ne font rien, tous les autres de rudeſſe n'ont garde de profiter. Ce qui ne ſe peut faire par raiſon, prudence, addreſſe, ne ſe fera iamais par force : & quand il ſe feroit, ne vaudroit rien. Mais ces moyens icy ne peuuent eſtre inutiles : s'ils y ſont employez de bonne heure, auant qu'il y aye encores rien de gaſté. Ie ne veux pour cela approuuer ceſte laſche & flatteuſe indulgẽce, & ſotte crainte de contriſter les enfans, qui eſt vne autre extremité auſſi mauuaiſe. C'eſt cõme le lierre, qui tuë, & rend ſterile l'arbre qu'elle embraſſe, le Singe qui tuë ſes petits par force de les embraſſer, & ceux qui craignent d'empoigner par les cheueux celuy qui ſe noye de peur de luy faire mal, & le laiſſent perir. Contre ce vice le ſage Hebreu parle tant. Il faut contenir la ieuneſſe en diſcipline non corporelle des beſtes, ou des forçats, mais ſpirituelle, humaine, liberale, de la raiſon. *Prou. 13. Eccl. 30.*

13. *Aduis particuliers ſur chaque eſprit.*

Venons maintenant aux particuliers & plus expres aduis de ceſte inſtruction. Le premier chef d'iceux eſt, comme auons dit, d'exercer, eſguiſer, & former l'eſprit. Surquoy y a diuers preceptes, mais le premier, principal & fondamental des autres, qui regarde le but & la fin de l'inſtruction, & que ie deſire plus inculquer à cauſe qu'il eſt peu

1. Fõdamental de la fin & du but de l'instruction de la ieuneſſe.

embraſsé & ſuiuy, & tous courent apres ſon contraire, qui eſt vn erreur tout commun & ordinaire. C'eſt d'auoir beaucoup plus, & tout le principal ſoin, d'exercer, cultiuer & faire valoir le naturel & propre bien, & moins amaſſer & acquerir de l'eſtranger: plus tendre à la ſageſſe, qu'à la ſcience & à l'art: plus à former bien le iugement & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & reſchauffer l'imagination. Ce ſont les trois parties maiſtreſſes de l'ame raiſonnable, mais la premiere eſt le iugement, comme a eſté diſcouru cy deſſus, où ie renuoye expreſsément le lecteur. Or le monde fait tout le contraire, qui court tout apres l'art, la ſcience, l'acquis. Les parens pour rendre leurs enfans ſçauans font vne grande deſpenſe, & les enfans prennent vne grande peine, *vt omnium rerum, ſic literarum intemperantia laboramus*, & bien ſouuent tout eſt perdu: mais de les rendre ſages, honneſtes, habiles, à quoy n'y a tant de deſpenſe ny de peine, ils ne s'en ſoucient pas. Quelle plus notable folie au monde, qu'admirer plus la ſcience, l'acquis, la memoire, que la ſageſſe, le naturel? Or tous ne commettent pas ceſte faute de meſme eſprit, les vns ſimplement menez par la couſtume, penſant que la ſageſſe & la ſcience ne ſont choſes fort differentes, ou pour le moins qu'elles marchent touſiours enſemble, & qu'il faut auoir l'vne pour auoir l'autre: ceux-cy meritent d'eſtre remonſtrez & enſeignez: les autres y vont de malice, & ſçauent bien ce qui en eſt: mais à quelque prix que ce ſoit, ils veulent l'art & la ſcience, car c'eſt vn moyen maintenant en l'Europe Occidentale d'acquerir bruit, reputation, ri-

L. 1. c. 7.

Tacit.

cheſſes. Ces gens cy ſont de ſcience meſtier & marchandiſe, ſcience mercenaire, pedanteſque, ſordide & mechanique: ils achetent de la ſcience pour puis la reuendre. Laiſſons ces marchans comme incurables. Au rebours ie ne puis que ie ne blaſme & ne note icy l'opinion & la façon d'aucuns de nos Gentilshommes François (car és autres nations ceſte faute n'eſt apparente) qui ont à tel deſdain & meſpris la ſcience, qu'ils en eſtimét moins vn honneſte homme pource ſeulement qu'il a eſtudié, la deſcrient comme choſe qui ſemble heurter aucunement la Nobleſſe. En quoy ils monſtrent bien ce qu'ils ſont, mal nez, mal ſenſez, & vrayement ignorans de la vertu & de l'honneur: Auſſi le monſtrent ils bien en leurs deportemens, laſche oyſiueté, impertinence, & inſuffiſance, en leurs inſolences, & vanitez, & en leur barbarie.

Pour enſeigner les autres, & deſcouurir la faute, qu'eſt en tout cecy, il faut monſtrer deux choſes: l'vne que la ſcience & la ſageſſe ſont choſes fort differentes: & que la ſageſſe vaut mieux que toute la ſcience du monde, comme le ciel vaut mieux que toute la terre, & l'or que le fer: l'autre que non ſeulement elles ſont differentes, mais qu'elles ne vont preſque iamais enſemble, qu'elles s'entr'empeſchent l'vne l'autre ordinairement, qui eſt fort ſçauant n'eſt guere ſage: & qui eſt ſage n'eſt pas ſçauant. Il y a bien quelques exceptions en cecy, mais elles ſont bien rares. Ce ſont des grandes ames, riches, heureuſes. Il y en a eu en l'antiquité, mais il ne s'en trouue preſque plus. 14. *Comparaiſon de ſcience & ſageſſe.*

Pour ce faire il faut premierement ſçauoir que c'eſt que ſcience & ſageſſe. Science eſt vn grand 15. *Definitions de*

Science & sagesse.

amas & prouiſiõ du bien d'autruy, c'eſt vn ſoigneux recueil de ce que l'on a veu, ouy dire & leu aux liures, c'eſt à dire des beaux dits & faits des grands perſonnages, qui ont eſté en toutes nations. Or le gardoir & le magazin, où demeure & ſe garde ceſte grande prouiſion, l'eſtuy de la ſcience & des biẽs acquis, eſt la memoire. Qui a bonne memoire, il ne tient qu'à luy, qu'il n'eſt ſçauãt: car il en a le moyen. La ſageſſe eſt vn maniement doux & regle de l'ame: celuy-là eſt ſage, qui ſe conduit en ſes deſirs, penſees, opinions, paroles, faits, reglemens, auec meſure & proportion. Bref en vn mot la ſageſſe eſt la regle de l'ame: & celuy qui manie ceſte regle, c'eſt le iugement qui voit, iuge, eſtime toutes choſes: les arrange comme il faut, rend à chacun ce qui luy appartient. Voyons maintenant leurs differences, & de combien la ſageſſe vaut mieux.

16. La ſcience eſt vn petit & ſterile bien, au pris de la ſageſſe. Car non ſeulement elle n'eſt point neceſſaire, car des trois parties du monde, les deux & plus s'en paſſent bien: mais encores elle eſt peu vtile, & ſert à peu de choſes. Elle ne ſert point à la vie: combien de gens riches & pauures, grands & petits viuent plaiſamment & heureuſement ſans auoir ouy parler de ſcience? Il y a bien d'autres choſes plus vtiles au ſeruice de la vie & ſocieté humaine, comme l'honneur, la gloire, la nobleſſe, la dignité: qui toutesfois ne ſont neceſſaires. 2. Ny aux choſes naturelles, leſquelles l'ignorant fait auſſi bien que le ſçauant. La nature eſt à cela ſuffiſante maiſtreſſe. 3. Ny à la preud'hommie, & à nous rendre meilleurs, *paucis eſt opus literis ad bonã mentem*, pluſtoſt elle y empeſche, Qui voudra bien

regarder : trouuera non ſeulement plus de gens de bien, mais encores de plus excellens en toute ſorte de vertu, ignorans que ſçauans, teſmoin Rome, qui a eſté plus preude, encores ieune & ignorante que la vieille, fine & ſçauante, *Simplex illa & aperta virtus in obſcurã & ſolertem ſcientiã verſa eſt.* La ſcience ne ſert qu'à inuenter fineſſes, ſubtilitez, artifices, & toutes choſes ennemies d'innocence, laquelle loge volontiers auec la ſimplicité & l'ignorance. L'atheiſme, les erreurs, les ſectes & troubles du monde ſont ſorties de l'ordre des ſçauans. La premiere tentation du diable, dit la Bible, & le commẽcement de tout mal & de la ruine du genre humain, a eſté l'opinion, le deſir, & enuie de ſcience. *Eritis ſicut dij, ſcientes bonum & malum.* Les Serenes pour piper & attraper Vlyſſes en leurs filets, luy offrent en don la ſcience, & S. Paul aduertit de s'en dõner garde *ne quis vos ſeducat per Philoſophiam.* Vn des plus ſçauans qui a eſté, parle de la ſcience cõme de choſe non ſeulement vaine, mais encores nuiſible, penible & faſcheuſe. Bref la ſcience nous peut rendre plus humains & courtois, mais non plus gẽs de bien. 4. Ne ſert de rien auſſi à nous adoucir, ou nous deliurer des maux qui nous preſsẽt en ce mõde, au rebours elle les aigrit, les enfle & groſſit, teſmoin les enfans, idiots, ſimples, ignorãs, qui meſurans les choſes au ſeul gouſt preſent, ont beaucoup meilleur marché des maux, & les ſupportent plus doucemẽt que les ſçauãs & habiles, & ſe laiſſẽt plus facilement tailler, inciſer. La ſcience nous anticipe les maux, tellement que le mal eſt pluſtoſt en l'ame par la ſciẽce, qu'en nature. Le ſage a dit, que qui acquiert ſcience, s'acquiert du trauail & du tourment:

Salomon en ſon Eccleſiaſt.

l'ignorance eſt vn bien plus propre remede contre tous maux, *iners malorum remedium ignorantia eſt:* d'où viennent ces conſeils de nos amis, n'y penſez plus: oſtez cela de voſtre teſte & de voſtre memoire: eſt-ce pas nous renuoyer & remettre entre les bras de l'ignorance, comme au meilleur abry et couuert qui ſoit? C'eſt bien vne mocquerie, car le ſouuenir et l'oubly n'eſt pas en noſtre puiſſance. Mais ils veulent faire cõme les Chirurgiens, qui ne pouuans guerir la playe la pallient et l'endorment. Ceux qui conſeillent ſe tuer aux maux externes et irremediables, ne renuoyent-ils pas bien à l'ignorance, ſtupidité, inſenſibilité? La ſageſſe eſt vn bien neceſſaire et vniuerſellement vtile à toutes choſes: elle gouuerne et regle tout: il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher ou deſrober de ſa iuriſdiction et cognoiſſance. Elle regente par tout, en paix, en guerre, en public, en priué: elle regle meſmes les desbauches, les ieux, les dances, les banquets, et y apporte de la bide et de la moderation: Bref il n'y a rien qui ne ſe puiſſe et ſe doiue faire ſagement, diſcrettement et prudemment. Au contraire ſans ſageſſe, tout s'en va en trouble et en confuſion.

In Eccleſiaſt.

17. Secondement la ſcience eſt ſeruile, baſſe, et mecanique au pris de la ſageſſe: c'eſt vne choſe empruntée auec peine. Le ſçauant eſt comme la coneille reueſtuë et parée des plumes deſrobées des autres oyſeaux. Il ſe monſtre et entretient le monde, mais c'eſt aux deſpens d'autruy: et faut qu'il mette touſiours la main au bonnet, pour recognoiſtre et nommer auec honneur celuy de qui il a emprunté ce qu'il dit. Le ſage eſt comme celuy qui vit de ſes rentes. La ſageſſe eſt vn bien propre & ſi-

& ſien : c'eſt vn naturel bon & bien cultiué & labouré.

Tiercement les conditions ſont bien autres plus belles & plus nobles de l'vne que de l'autre. 1. La ſcience eſt fiere, preſomptueuſe, arrogante, opiniaſtre indiſcrette, quereleuſe, *ſcientia inſtat*, la ſageſſe modeſte, retenuë, douce & paiſible. 2. La ſcience eſt caquetteresſe, enuieuſe de ſe monſtrer, qui toutesfois ne ſçait faire aucune choſe, n'eſt point actiue: mais ſeulement propre à parler & à en compter: La ſageſſe fait, elle agit & gouuerne tout.

La ſcience donc & la ſageſſe ſont choſes bien differentes, & la ſageſſe eſt bien plus excellente, plus à priſer & eſtimer que la ſcience. Car elle eſt neceſſaire, vtile par tout, vniuerſelle, actiue, noble, honneſte, gracieuſe, ioyeuſe. La ſcience eſt particuliere non neceſſaire, ni guere vtile, point actiue, noble, ſeruile, mecanique, melancholique, opiniaſtre, preſomptueuſe.

Venons à l'autre poinct, qui eſt qu'elles ne ſont pas touſiours enſemble, mais au rebours elles ſont preſque touſiours ſeparees. La raiſon naturelle eſt comme a eſté dit, que les temperamens ſont contraires: Car celuy de la ſcience & memoire eſt humide, & celuy de la ſageſſe et du iugement eſt ſec. Cecy auſſi nous eſt ſignifié en ce qui aduint aux premiers hommes, leſquels ſi toſt qu'ils ietterent leurs yeux ſur la ſcience, et en eurent enuie, ils furent deſpoüillez de la ſageſſe, de laquelle ils auoiẽt eſté inueſtis de leur origine, par experience nous voyons tous les iours le meſme. Les plus beaux et floriſſans eſtats, Republiques, Empires anciens et modernes ont eſté et ſont gouuernez treſſage-

19. *Science & ſageſſe ne ſe rencontrẽt pas. l. 1. c. 7.*

Sageſſe ſans ſcience.

ment en paix & en guerre ſans aucune ſcience. Rome les premiers cinq cens ans, qu'elle a flory en vertu & vaillance, eſtoit ſans ſcience: & ſi toſt quelle a commencé à deuenir ſçauante, elle a commencé de ſe corrompre, ſe troubler par guerres ciuiles & ſe ruiner. La plus belle police qui fut iamais, la Lacedemonienne baſtie par Lycurgue, qui a produit les plus grands perſonnages, n'auoit aucune profeſſion des lettres, c'eſtoit l'eſcole de vertu, de ſageſſe, & s'eſt rendu victorieuſe d'Athenes, la plus ſçauante ville du monde, l'eſcole de toutes ſciences, le domicile des Muſes, le Magazin des Philoſophes. Tous ces beaux, grands & floriſſans Royaumes Indois, d'Orient & d'Occident ſe ſont bien paſſez de ſcience par tant de ſiecles, voire de toutes lettres & eſcritures: ils apprennent maintenant pluſieurs choſes par la bonne grace de leurs nouueaux maiſtres aux deſpens de leur liberté, & des vices & des fineſſes, dont ils n'auoient iamais ouy parler. Ce grand, & peut eſtre le plus grand & floriſſant eſtat & empire qui ſoit maintenant au monde, c'eſt celuy du grand ſeigneur, lequel comme le Lyon de toute la terre, ſe fait craindre, redouter par tous les Princes & Monarques du monde: & en cét eſtat il n'y a aucune profeſſion de ſcience, ni eſcole, ny permiſſion de lire ny enſeigner en public, non pas meſmes pour la religion Qui conduit & fait meſmes proſperer cét eſtat? la ſageſſe, la prudence. Mais venons aux eſtats, auſquels les lettres & la ſcience ſont en credit. Qui les gouuerne? Ce ne ſont point les ſçauans. Prenons pour exemple ce royaume, auquel la ſcience & les lettres ont eſté en plus grand honneur qu'en tout le reſte du mon-

de, & qui sẽble auoir succedé à la Grece. Les principaux officiers de ceste couronne, Conneſtable, Mareſchaux, Admiraux & puis les Secretaires d'eſtat, qui expedient toutes les affaires, ſont gens ordinairement du tout ſans lettres. Certes pluſieurs grãds Legiſlateurs, fondateurs & princes ont banny & chaſſé la ſcience, comme le venin & la peſte des Repub. Licinins, Valentinian, Mahomet, Lycurgue. Voila la ſageſſe ſans ſciẽce. Voyõs la ſcience ſans ſageſſe, il eſt bien aiſé. 1. Regardons vn peu ceux qui font profeſſion des lettres, qui viennent des eſcoles & vniuerſitez, & ont la teſte toute pleine d'Ariſtote, de Ciceron, de Barthole. Y a-il gẽs au monde plus ineptes, & plus ſots, & plus mal propres à toutes choſes? Dont eſt venu le prouerbe, que pour dire ſot, inepte, l'on dit vn clerc, vn pedant. Et pour dire vne choſe mal faite, l'on la dit faite en clerc. Il ſemble que la ſcience enteſte les gens, & leur donne vn coup de marteau (comme l'on dit) à la teſte, & les fait deuenir ſots ou fols, ſelon que diſoit le Roy Agripa à ſainct Paul, *Multæ te literæ ad inſaniam adducunt.* Il y a force gẽs que s'ils n'euſſent iamais eſté au college, ils ſeroient plus ſages: & leurs freres, qui n'ont point eſtudié ſont plus ſages. *Vt melius fuiſſet non dediciſſe: nã poſtquam docti prodierunt boni deſunt.* Venez à la pratique prenez moy vn de ces ſçauanteaux, menez le moy au conſeil de ville, en vne aſſemblee, en laquelle l'on delibere des affaires d'eſtat, ou de la police, ou de la meſnagerie, vous ne viſtes iamais homme plus eſtonné, il paliera, rougira, bleſmira, touſſira: mais en fin il ne ſçait qu'il doit dire. S'il ſe meſle de parler ce ſeront de longs

Science ſans ſageſſe.

Actor. 26.

diſcours, des definitions, diuiſions d'Ariſtote, ergo gluq. Eſcoutez en ce meſme conſeil vn marchand, vn bourgeois qui n'a iamais ouy parler d'Ariſtote, il opinera mieux, donnera de meilleurs aduis & expediens que les ſçauans.

Eſt cerchee la raiſon de ceſte ſeparation.

Or ce n'eſt pas aſſez d'auoir dit le fait, que la ſageſſe & la ſcience ne vont gueres enſemble: il en faut cercher la raiſon, & en la cherchant ie payeray & ſatisferay ceux qui pourroient eſtre offenſez de ce que deſſus, & penſer que ie ſuis ennemy de la ſcience. C'eſt donc vne queſtion, d'où vient que ſçauant & ſage ne ſe rencontrent gueres enſemble? Il y a bien grande raiſon de ceſte queſtion: car c'eſt vn cas eſtrange & contre toute raiſon, qu'vn homme pour eſtre ſçauant n'en ſoit pas plus ſage: car la ſcience eſt vn chemin, vn moyen & inſtrument propre à la ſageſſe. Voicy deux hommes, vn qui a eſtudié, l'autre non: celuy qui a eſtudié, doit & eſt obligé d'eſtre beaucoup plus ſage que l'autre, car il a tout ce que l'autre a, c'eſt à dire le naturel, vne raiſon, vn iugement, vn eſprit, & outre cela il a les aduis, les diſcours & iugemens de tous les plus grands hommes du monde, qu'il trouue par les liures. Ne doit-il donc pas eſtre plus ſage, plus habile, plus honneſte que l'autre, puis qu'auec ſes moyens propres & naturels, il en a tant d'eſtrangers, acquis & tirez de toutes parts? Comme dit quelqu'vn, le biẽ naturel, ioint auec l'accidẽtal fait vne bonne compoſition, & neantmoins nous voyons le contraire, comme a eſté dit.

12.

Reſpõce à la mauuaiſe diſcipline.

Or la vraye raiſon & reſponſe à cela, c'eſt la mauuaiſe & ſiniſtre façon d'eſtudier & la mauuaiſe inſtruction. Ils prennent aux liures & aux eſcoles de

tres-bonnes choſes, mais de tres-mauuaiſes mains. Dont il aduient que tous ces biens ne leur profitent de rien, demeurent indigens & neceſſiteux au milieu des richeſſes & de l'abondance, & comme Tantalus pres de la viande meurent de faim, c'eſt qu'arriuant aux liures & aux eſcoles ils ne regardent qu'à garnir & rẽplir leur memoire de ce qu'ils liſent & entendent, & les voila ſçauans, & non à polir & former leur iugement, pour ſe rendre ſages: comme celuy qui mettroit ſa main dedans ſa poche & non dedans ſon ventre, il auroit en fin ſa poche pleine & mourroit de faim. Ainſi auec la memoire bien pleine ils demeurent ſots, *Student non ſibi & vitæ, ſed aliis & ſcholæ.* Ils ſe preparent à eſtre rapporteurs, Ciceron a dit, Ariſtote, Platon a laiſsé par eſcrit, &c. & eux ne ſçauent rien dire. Ils font deux fautes, l'vne qu'ils n'appliquent pas ce qu'ils apprennent eux meſmes, à ſe former à la vertu, ſageſſe, reſolution, & ainſi leur ſcience leur eſt inutile: l'autre eſt que pendant ce long temps qu'ils employent auec grande peine & deſpenſe à amaſſer & empocher ce qu'ils peuuent deſrober ſur autruy inutilement pour eux, ils laiſſent chommer leur bien propre, & ne l'exercent. Les autres qui n'eſtudient, n'ayant recours à autruy, aduiſent de cultiuer leur naturel, s'en trouuent ſouuent mieux, plus ſages, & reſolus, encore que moins ſçauans, & moins gaignans, & moins glorieux. Quelqu'vn a dit cecy vn peu autrement & plus briefuement, que les lettres gaſtent les cerueaux & eſprits foibles, parfont les forts & bons naturels.

Or voicy la leçon & l'aduis que ie donne icy. Il ne faut pas s'amuſer à tenir & garder les opinions 12. *La bar-*

De discipline. & le ſçauoir d'autruy, pour puis le rapporter & en faire mõſtre & parade à autruy, ou pour profit ſordide & mercenaire, mais il les faut faire noſtres. Il ne faut pas les loger en noſtre ame, mais les incorporer & tranſſubſtantier. Il ne faut pas ſeulement en arrouſer l'ame, mais il la faut teindre, & la rendre eſſentiellement meilleure, ſage, forte, bonne, courageuſe: autrement dequoy ſert d'eſtudier? *Non paranda nobis ſolum, ſed fruenda ſapientia eſt.* Il ne faut pas faire comme les bouquetieres, qui pillotent par cy par là des fleurs toutes entieres, & telles qu'elles ſont, les emportent pour faire des bouquets, & puis des preſens: ainſi ſont les mauuais eſtudians, qui amaſſent des liures pluſieurs bonnes choſes, pour puis en faire parade & mõſtre aux autres: mais il faut faire comme les mouches à miel, qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetieres, mais s'aſſeans ſur elles, comme ſi elles les couuoient en tirent l'eſprit, la force, la vertu, la quinteſſence, & s'en nourriſſent, en font ſubſtance, & puis en font de tres-bon & doux miel, qui eſt tout leur: ce n'eſt plus thym, ny marjolaine. Auſſi faut-il tirer des liures la moüelle, l'eſprit (ſans s'aſſubiettir à retenir par cœur les mots, comme pluſieurs font, moins encores à retenir le lieu, le liure, le chapitre, c'eſt vne ſotte & vaine ſuperſtition & vanité, qui fait perdre le principal) & ayant ſucé & tiré le bon, en paiſtre ſon ame, en former ſon iugement, & inſtruire & reglet ſa conſcience & ſes opinions, rectifier ſa volonté, bref en faire vn ouurage tout ſien, c'eſt à dire vn honneſte homme ſage, aduiſé, reſolu. *Non ad pompam nec ad ſpeciem,* *Tacit.* *nec vt nomine magnifico ſequi otium velis, ſed quo firmior*

aduersus fortuita republicam capessas.

Et à cecy le choix des sciences y est necessaire. Celles que ie recommande sur toutes, & qui seruent à la fin que ie vien de dire, sont les naturelles & morales, qui enseignent à viure & bien viure, la nature & la vertu, ce que nous sommes & ce que nous deuons estre. Sous les morales sont compriſes les Politiques, Economiques, les hiſtoires. Toutes les autres sont vaines & en l'air, & ne s'y faut arreſter qu'en paſſant. 23. 2. *Aduis chois des sciences.*

Ceſte fin & but de l'inſtruction de la ieuneſſe, & comparaiſon de la ſcience & ſageſſe, m'a tenu fort long temps, à cauſe de la conteſtation. Pourſuyuons les autres parties & aduis de ceſte inſtruction. Les moyens d'inſtruction ſont diuers : Premierement deux, l'vn par parole, c'eſt à dire, preceptes, inſtructions, & leçons verbales : ou bien par conferences auec les honneſtes & habiles hommes, frottant & limant noſtre ceruelle contre la leur, comme le fer qui s'eſclaircit, ſe nettoye & embellit par le frotter. Ceſte façon eſt agreable, douce, naturelle. 24. 3 *Moyẽs d'apprẽdre.* *Par parole.*

L'autre par faits, c'eſt l'exemple, qui eſt prins non ſeulement des bons par imitation & ſimilitude, mais encores des mauuais par diſcontinuance. Il y en a qui apprennent mieux de ceſte façon par oppoſition & horreur du mal en autruy. C'eſt vn vſage de la iuſtice d'en condamner vn pour ſeruir d'exemple aux autres. Et diſoit le vieux Caton, que les Sages ont plus à apprendre des Fols, que les Fols des Sages. Les Lacedemoniens, pour retirer leurs enfans de l'yurongnerie, faiſoient enyurer deuant eux leurs ſerfs, afin qu'ils en euſſent 25. *Parexẽple.*

Comparaiſõ de ces deux horreur par ce ſpectacle. Or ceſte ſeconde maniere par exemple nous apprend & plus facilement & auec plus de plaiſir. Apprendre par preceptes eſt vn chemin long, parce que nous auons peine à l'entendre: les ayant entendus à les retenir, apres les auoir retenus à les mettre en vſage. Et difficilement nous promettons-nous d'en pouuoir tirer le fruit qu'ils nous promettent. Mais l'exemple & imitatiõ nous apprennent ſur l'ouurage meſmes, nous inuitent auec beaucoup plus d'ardeur, & nous promettent quaſi ſemblable gloire, que celle de ceux que nous prenons à imiter. Les ſemences tirent à la fin la qualité de la terre où elles ſont tranſportees, & deuiennent ſemblables à celles qui y croiſſent naturellement. Ainſi les eſprits & les mœurs des hommes ſe conforment à ceux auec leſquels ils frequentent ordinairement. Il paſſe par contagion des choſes vne grande part de l'vne à l'autre.

26. *Des viuans.* Or ces deux manieres de profiter par parole & par exemple, encores ſont-elles doubles. Car elles s'exercent & ſe tirent de gens excellens, ou viuans par leur frequentation & conference ſenſible & externe, ou morts par la lecture des liures. Le premier commerce des viuans eſt plus vif & plus naturel, c'eſt vn fructueux exercice de la vie, qui eſtoit bien en vſage parmy les anciens, meſmement les Grecs, mais il eſt fortuit deſpendant d'autruy & rare: il eſt malaiſé rencontrer telles gens, & encores plus d'en iouyr Et cecy s'exerce ou ſans gueres s'eſloigner de chez ſoy, ou bien en voyageant & viſitant les pays eſtrangers, non pour s'y paiſtre de vanitez comme la pluſpart, mais pour en rapporter la conſideration principallement des humeurs

Voyager.

& façon de ces nations là. C'eſt vn exercice profitable, le corps n'y eſt ny oyſif ny trauaillé : ceſte moderee agitation le tient en haleine, l'ame y a vne continuelle excitation à remarquer les choſes incogneuës & nouuelles. Il n'y a point de meilleure eſcole pour former la vie, que voir inceſſamment la diuerſité de tant d'autres vies, & gouſter vne perpetuelle varieté des formes de noſtre nature.

27. *Et des morts par les liures.*

L'autre commerce auec les morts par le benefice des liures, eſt bien plus ſeur & plus à nous, plus conſtant, & qui moins couſte. Qui s'en ſçait bien ſeruir, en tire beaucoup de plaiſir & de ſecours. Il nous deſcharge du poids d'vne oiſiueté ennuyeuſe, nous diſtrait d'vne imagination importune, & des autres choſes externes, qui nous faſchent : nous conſole & ſecourt en nos maux & douleurs : mais auſſi n'eſt-il bon que pour l'eſprit, dont le corps demeure ſans action, s'attriſte & s'altere.

28. *A faire parler & raiſonner le diſciple.*

Il faut maintenant parler de la procedure & formalité, que doit tenir l'inſtructeur de la ieuneſſe, pour bien & heureuſement arriuer à ſon poinct. Elle a pluſieurs parties : nous en toucherons quelques vnes. Premierement il doit ſouuent interroger ſon eſcolier, le faire parler & dire ſon aduis ſur tout ce qui ſe preſente. Cecy eſt au rebours du ſtile ordinaire, qui eſt que le maiſtre parle touſiours ſeul, & enſeigne cét enfant auec authorité, & verſe dedans ſa teſte, comme dedans vn vaiſſeau, tout ce qu'il veut : tellement que les enfans ne ſont que ſimplement eſcoutans & receuans, qui eſt vne tres-mauuaiſe façon, *ob eſt plerumque iis, qui diſcere volunt, authoritas eorum qui docent.* Il faut reſ-

ueiller et eſchauffer leur eſprit par demandes, les faire opiner les premiers, et leur donner meſme liberté de demander, s'enquerir, et ouurir le chemin, quand ils voudront. Si ſans les faire parler on leur parle tout ſeul, c'eſt choſe preſque perduë, l'enfant n'en fait en rien ſon profit, pource qu'il penſe n'en eſtre pas d'eſcot: il n'y preſte que l'oreille, encores bien froidement : il ne s'en pique pas, comme quand il eſt de la partie. Et n'eſt aſſez leur faire dire leur aduis, car il leur faut touſiours faire ſouſtenir et rendre raiſon de leur dire, afin qu'ils ne parlent pas par acquit, mais qu'ils ſoient ſoigneux et attentifs à ce qu'ils diront : et pour leur donner courage faut faire conte de ce qu'ils dirõt, au moins de leur eſſay. Ceſte façon d'inſtruire par demandes, eſt excellemment obſeruée par Socrates (le premier en ceſte beſongne) comme nous voyons par tout en Platon, où par vne longue enfileure de demandes dextrement faites, il mene doucement au giſte de la verité: et par le Docteur de verité en ſon Euangile. Or ces demandes ne doiuent pas tant eſtre des choſes de ſcience et de memoire, comme a eſté dit, que des choſes de iugement. Parquoy à cét exercice tout ſeruira, meſmes les petites choſes, comme la ſottiſe d'vn laquay, la malice d'vn page, vn propos de table: car l'œuure du iugement n'eſt pas de traitter et entendre choſes grandes et hautes: mais eſtimer et reſoudre iuſtement et pertinemment, quoy que ſoit. Il leur faut donc faire des queſtions ſur le iugement des hommes, et des actions, et le tout raiſonner: afin que par enſemble ils forment leur iugement et leur conſcience. L'inſtructeur de Cyrus en Xe-

Mat. 16. & 22. Luc 10. & 24.

nophon pour la leçon luy propoſe ce fait. Vn grãd garçon ayant vn petit ſaye le donna à vn de ſes compagnons de plus petite taille, & luy oſta ſon ſaye, qui eſtoit plus grand : puis luy demande ſon aduis & iugement ſur ce fait : Cyrus reſpond, que cela alloit bien ainſi, & que tous les deux garçons demeuroient ainſi bien accommodez. Son inſtructeur le repend & le tance bien aigrement, de ce qu'il auoit conſideré ſeulement la bien-ſeance, & non la iuſtice qui doit aller beaucoup deuant, & qui veut que perſonne ne ſoit forcé en ce qui eſt ſien : voila vne belle forme d'inſtruire. Et aduenant de rapporter ce qui eſt dedans les liures, & qu'en dit Ciceron, Ariſtote, ce ne doit pas eſtre pour ſeulement le reciter & rapporter, mais pour le iuger, & pource il le luy faut tourner à tous vſages, & luy faire appliquer à diuers ſubiets. Ce n'eſt pas aſſez de reciter, comme vne hiſtoire, que Caton s'eſt tué à Vtique, pour ne venir aux mains de Ceſar, & que Brutus & Caſſius ſont autheurs de la mort de Ceſar, c'eſt le moindre : mais ie veux qu'il leur face le procez, & qu'il iuge, s'ils ont bien fait en cela : s'ils ont bien ou mal merité du public, s'ils s'y ſont portez auec prudence, iuſtice, vaillance : en quoy ils ont bien & mal fait. Finalement & generalement il faut requerir en tous ſes propos, demandes, reſponſes, la pertinence, l'ordre, la verité, œuure du iugement & de la conſcience. En ces choſes ne luy faut quitter ou diſſimuler aucunement, mais le preſſer & tenir ſubiet.

29. *Aduis curioſité honneſte.*

Secondement il doit le duire & façonner à vne honneſte curioſité de ſçauoir tout: par laquelle pre-

mierement il aye les yeux par tout à cõſiderer tout ce qui ſe dira, fera & remuëra à l'entour de luy, & ne laiſſer rien paſſer, qu'il ne iuge & repaſſe en ſon eſprit: puis qu'il s'enquiert tout doucement des autres choſes, tant du droict que du fait. Qui ne demande rien ne ſçait rien, dit-on : qui ne remuë ſon eſprit il s'enroüille & demeure ſot: & de tout il doit faire ſon profit, l'apliquer à ſoy, en prendre aduis & conſeil, tant ſur le paſsé pour reſſentir les fautes qu'il a fait, que pour l'aduenir, afin de ſe regler & s'aſſagir. Il ne faut pas laiſſer les enfans ſeuls reſuer, s'endormir, s'entretenir: car n'ayans la ſuffiſance de ſe fournir matiere belle & digne, ils ſe paiſtront de vanité: il les faut embeſoigner & tenir en haleine, & leur engendrer ceſte curioſité, qui les pique & reſueille: laquelle, telle que dit eſt, ne ſera ny vaine en ſoy, ny importune à autruy.

30. Il doit auſſi luy former & mouler ſon eſprit au
6. *Aduis* modelle & patron general du monde & de la nature, le rẽdre vniuerſel, c'eſt à dire, luy repreſenter en toutes choſes, la face vniuerſelle de nature : que tout le monde ſoit ſon liure : que de quelque ſuiet que l'on parle, il iette ſa veuë & ſa penſee ſur toute l'eſtenduë du mõde, ſur tant de façons & d'opinions differentes qui ont eſté & ſont au monde ſur ce ſubiet : Les plus belles ames & les plus nobles ſont les plus vniuerſelles & plus libres : par ce moyen l'eſprit ſe roidiſt, apprend à ne s'eſtonner de rien, ſe forme à la reſolution, fermeté, conſtance. Bref n'admire plus rien, qui eſt le plus haut & dernier poinct de ſageſſe. Car quoy qu'il aduienne & que l'on luy diſe, il ſe trouue qu'il n'y a rien de nouueau & d'eſtrange au monde: que la condition humaine

eſt capable de toutes choſes, qu'il s en eſt bien paſſé d'autres,& s'ẽ paſſe encores ailleurs de plus vertes & plus grandes. C'eſt en ce ſens que Socrates le ſage ſe diſoit citoyen du monde. Au contraire il n'y a choſe qui abbaſtardiſſe & aſſeruiſſe plus vn eſprit, que ne luy faire gouſter & ſentir qu'vne certaine opinion, creance, & maniere de viure. O la grande ſottiſe & foibleſſe de penſer que tout le monde marche, croit, dit, fait, vit & meurt comme l'on fait en ſon pays, comme font ces badaux, leſquels quand ils oyent reciter les mœurs & opinions d'ailleurs fort differentes ou contraires aux leurs, ils tremouſſent, ils meſcroyent, ou bien tout deſtrouſsément diſent, que c'eſt barbarie, tant ils ſont aſſeruis & renfermez dedãs leur berceau, gens, cõme l'on dit, nourris dans vne bouteille, qui n'ont veu que par vn trou. Or cét eſprit vniuerſel ſe doit acquerir de bonne heure par la diligence d'vn maiſtre inſtructeur, puis par les voyages & communications auec les eſtrangers, et par la lecture des liures et hiſtoires de toutes nations.

Finalement il doit luy apprendre à ne rien receuoir à credit et par authorité : c'eſt eſtre beſte et ſe laiſſer conduire comme vn buffle : mais d'examiner tout auec la raiſon, luy propoſer tout, et puis qu'il choiſiſſe. S'il ne ſçait choiſir, qu'il doute. C'eſt peut eſtre le meilleur, le plus ſeur, mais luy apprendre auſſi à ne rien reſoudre tout ſeul et ſe deffier de ſoy. 31.

Apres l'ame vient le corps, il en faut auoir ſoin tout quant et quant l'eſprit, et n'en faire point à deux fois. Tous deux font l'homme entier. Or il faut chaſſer de luy toute molleſſe et delicateſſe au 32. *A duis touchant le corps.*

veſtir, coucher, boire, manger: le nourrir groſſierement, à la peine, & au trauail: l'accouſtumer au chaud, au froid, au vẽt, voire aux hazards, luy roidir & endurcir les muſcles & les nerfs (auſſi bien que l'ame) au labeur, & de là à la douleur: car le premier diſpoſe le ſecond, *labor callum obducit dolori*: bref le rendre verd & vigoureux, indifferent aux viandes & au gouſt. Tout cecy ſert non ſeulement à la ſanté, mais aux affaires & au ſeruice public.

35. *Aduis touchant les mœurs.* Venons au troiſiéme chef, qui eſt des mœurs: auſquels ont part & l'ame & le corps. Cecy eſt double: empeſcher, les mauuaiſes, enter & cultiuer les bonnes. Le premier eſt encores plus neceſſaire, & auquel faut apporter plus de ſoin & d'attention. Il faut donc de tresbonne heure, & ne ſçauroit on trop toſt, empeſcher la naiſſance de toutes mauuaiſes mœurs & complexions, ſpecialement ceux icy, qui ſont à craindre en la ieuneſſe.

1. *Mœurs mauuaiſes.* Mentir, vice vilain & de valets, d'ame laſche & craintiue: & ſouuent la mauuaiſe & trop rude inſtruction en eſt cauſe.

2. Vne ſotte honte & foibleſſe, par laquelle ils ſe cachent, baiſſent la teſte, rougiſſent à tous propos, ne peuuent ſupporter vne correction, vne parole aigre ſans ſe chãger tout. Il y a ſouuent en cela du naturel: mais il le faut corriger par eſtude.

3. Toute affection & ſingularité en habits, port, marcher, parler, geſtes, & toutes autres choſes: c'eſt teſmoignage de vanité & de gloire: & qui heurte les autres meſmes en bien faiſant. *Licet ſæpe re ſine pompa, ſine inuidea.*

4. Sur tout la cholere, le deſpit, l'opiniaſtreté: & pource il faut tenir bon, que l'enfant n'obtienne

iamais rien pour ſa cholere, ou iarmes de deſpit : & qu'il apprenne que ces arts luy ſont du tout inutiles, voire laides & vilaines, & à ces fins il ne le faut iamais flatter. Cela les gaſte & corrompt, leur apprend à ſe deſpiter, s'ils n'ont ce qu'ils veulent, & en fin les rend inſolens, & que l'on n'en peut plus venir à bout. *Nil magis reddit iracundos, quàm educato mollis & blanda.*

Il faut par meſme moyen luy enter les bonnes & hõneſtes mœurs: & premieremẽt l'inſtruire à craindre & reuerer Dieu, trembler ſous ceſte infinie & incogneuë maieſté, parler rarement & tres-ſobremẽt de Dieu, de ſa puiſſance, eternité, ſageſſe, volõté, & de ſes œuures, non indifferemment & à tous propos, mais craintiuement, auec pudeur & tout reſpect. Ne diſputer iamais des myſteres & poincts de la religion, mais ſimplement croire, receuoir, & obſeruer ce que l'Egliſe enſeigne & ordonne. 34. *Mœurs bonnes.* 1.

En ſecond lieu luy remplir & groſſir le cœur d'ingenuité, franchiſe, candeur, integrité, & l'apprendre à eſtre noblement & fierement homme de bien, non ſeruilement & mecaniquement, par crainte, ou eſperance de quelque honneur, ou profit, ou autre conſideration, que de la vertu meſmes : Ces deux ſont principalement pour luy meſmes. 2.

Et pour autruy & les compagnies, le faut inſtruire à vne douceur, ſouppleſſe, & facilité à s'accommoder à toutes gens, et à toutes façons. *Omnis Ariſtippum decuit dolor, & ſtatus & res.* En cecy eſtoit excellent Alcibiades. Qu'il apprenne à pouuoir et ſçauoir faire toutes choſes, voire les excez et les desbauches, ſi beſoin eſt : mais qu'il n'aime à faire que les bonnes : Qu'il laiſſe à faire le mal, 3.

nous à faute de courage, ny de force, & de ſcience, mais de volonté, *Multum intereſt vtrum peccare quis nolit, aut neſciat.*

34. Modeſtie, par laquelle il conteſte & ne s'attaque ni à tous, comme aux plus grands & reſpectables, & à ceux qui ſont beaucoup au deſſous, ou en condition, ou en ſuffiſance: ny pour toutes choſes, car c'eſt importunité, ny opiniaſtrement, ny auec mots affirmatifs, reſolutifs, & magiſtrals, mais doux & moderez. De cecy a eſté dit ailleurs. Voilà les trois chefs du deuoir des parens aux enfans expediez.

Voyez l. 2. c. 9.

35. Le quatriéme eſt de leur affection & communication auec eux, quand ils ſont grands & capables, à ce qu'elle ſoit reglée. Nous ſçauons que l'affection eſt reciproque & naturelle entre les parens & les enfans: mais elle eſt plus forte & plus naturelle des parens aux enfans, pource qu'il eſt donné de la nature allant en auant, pouſſant, & auançant la vie du monde & ſa durée. Celuy des enfans au pere eſt à reculons, dont il ne marche ſi fort ne ſi naturellement: & ſemble pluſtoſt eſtre payement de debte, & recognoiſſance du bien fait, que purement vn libre, ſimple, & naturel amour. D auantage celuy qui donne & fait du bien, aime plus que celuy qui reçoit & doit. Dont le pere & tout ouurier aime plus qu'il n'eſt aimé. Les raiſons de ceſte propoſition ſont pluſieurs. Tous aiment c'eſtre (lequel s'exerce et mõſtre au mouuement & en l'action) celuy qui dõne et fait bien à autruy eſt aucunement en celuy qui reçoit. Qui donne et fait bien à autruy, exerce choſe hõneſte et noble, qui reçoit n'en fait point: l'honneſte eſt pour le premier,

4. Partie du deuoir des parens.

Amour des parens plus fort que celuy des enfans pourquoy.

premier, l'vtile pour le ſecond. Or l'honneſte eſt beaucoup plus digne, ferme, ſtable, amiable que l'vtile qui s'eſuanouyt. Item les choſes ſont plus aimees qui plus nous couſtent : plus eſt cher ce qui eſt plus cher. Or engendrer, nourrir, eſleuer couſtent plus que de receuoir tout cela.

Or cét amour des parens eſt double, bien que touſiours naturel, mais diuerſement : l'vn eſt ſimplement & vniuerſellement naturel, & comme vn ſimple inſtinct, qui ſe trouue aux beſtes, ſelon lequel les parens aiment & chetiſſent leurs petits encores begayans, trepignans & tettant, & en vſent comme de ioüets & petits ſinges. Cét amour n'eſt point vrayement humain. L'homme pourueu de raiſon ne doit point ſi ſeruilement s'aſſuiettir à la nature, comme les beſtes: mais plus noblemẽt la ſuiure auec diſcours de raiſon. L'autre donc eſt plus humain & raiſonnable, par lequel l'on ayme les enfans, plus ou moins, à meſure que l'on y voit ſurgir & bourgeonner les ſemences & eſtincelles de vertu, bonté, habilité. Il y en a qui coiffez & tranſportez au premier, ont peu de ſoin de ceſtui-cy, & n'ayant point plaint la deſpenſe tant que les enfans ont eſté fort petits, la plaignent, quand ils deuiennent grands & profitent. Il ſemble qu'ils portent enuie & ſont deſpitez de ce qu'ils croiſſent, s'aduancent & ſe font honneſtes gens, peres brutaux & inhumains.

36. *Paternel double.*

37. *Du vray amour paternel receuoir les enfãs grãds en communicatiõ.*

Or ſelon ce ſecond vray & paternel amour en le bien reglant les parens doiuent receuoir leurs enfans, s'ils en ſont capables, la ſocieté & partage des biens, à l'intelligence, conſeil, & traitte des affaires domeſtiques, & encores à la communica-

tion des desseins opinions & pensees, voire consentir & contribuer à leurs honnestes esbats & passe-temps, selon que le cas le requiert, se reseruant touiours son rang & authorité. Parquoy nous condamnons ceste troigne austere, magistrale, & imperieuse de ceux, qui ne regardent iamais leurs enfans, ne leur parlent qu'auec authorité, ne veulent estre appellez peres, mais seigneurs, bien que Dieu ne refuse point ce nom de pere, ne se soucient d'estre aimez cordialement d'eux, mais craints, redoutez, adorez. Et à ces fins leur donnent chichement, & les tiennent en necessité, pour par là les contenir en crainte & obeyssance, les menaçant de leur faire petite part en leur disposition testamentaire. Or cecy est vne sotte, vaine & ridicule farce, c'est se deffier de son authorité propre, vraye, & naturelle, pour en acquerir vne artificielle. C'est se faire mocquer & desestimer, qui est tout le rebours de ce qu'ils pretendent. C'est conuier les enfans à finement se porter auec eux, & conspirer à les tromper & abuser. Les parens doiuent de bonne heure auoir reglé leurs ames au deuoir par la raison, & non auoir recours à ces moyẽs plus tyranniques, que paternels.

Errat longè, mea quidem sententia,
Qui imperium credit esse grauius aut stabilibus
Vt quod fit, quam illud quod amicitia adiungitur.

38. *Lestraiter aux testamẽs selon les loix.* En la dispensation derniere des biens, le meilleur & plus sain est de suyure les loix & coustumes du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous: & vaut mieux les laisser faillir, que de nous hazarder de faillir en nostre propre choix. C'est abuser de la liberté que nous y auons, que d'en seruir nos petites

fantaſies, friuoles & priuees paſſions, comme ceux qui ſe laiſſent emporter à des recentes actions officieuſes, aux flatteries de ceux qui ſont preſens, qui ſe ioüent de leur teſtamens, à gratifier ou chaſtier les actions de ceux qui y pretendent intereſt, & de loin promettent ou menaſſent de ce coup, folie. Il ſe faut tenir à la raiſon & obſeruance publique, qui eſt plus ſage que nous: c'eſt le plus ſeur.

39. Du deuoir des enfans aux parens.

Venons maintenant au deuoir des enfans aux parens ſi naturel, ſi religieux & qui leur doit eſtre rendu non point comme à hommes purs & ſimples, mais comme à demy dieux, dieux terriens, mortels, viſibles. Voila pourquoy Philon Iuif a dit, que le commandement du deuoir des enfans eſtoit eſcrit moitié en la premiere table, qui contenoit les commandemens qui regardent le droit de Dieu, & moitié en la ſeconde table, où ſont les commandemens qui regardent le prochain, comme eſtant moitié diuin & moitié humain. Auſſi eſt-ce vn deuoir ſi certain, ſi eſtroittement deu & acquis, qu'il ne peut eſtre diſpenſé ni vaincu par tout autre deuoir, ny amour, encores qu'il ſoit plus grand. Car aduenant qu'vn aye ſon pere & ſon fils en meſme peine & danger, & qu'il ne puiſſe ſecourir à tous deux, il faut qu'il aille au pere, encore qu'il aime plus ſon fils, comme a eſté dit cy deſſus. Et la raiſon eſt, que la debte du fils au pere eſt plus ancienne & plus priuilegiee, & ne peut eſtre abſoute & effacee par vne ſuiuante debte.

40. Lequel conſiſte en cinq poincts.

Or ce deuoir conſiſte en cinq poincts comprins ſous ce mot d'honorer ſes parens: le premier eſt la reuerence, non ſeulement externe en geſtes, & contenances, mais encores plus interne, qui eſt vne

ſaincte & haute opinion & eſtimation que l'enfant doit auoir de ſes parens, comme autheurs, cauſe & origine de ſon eſtre & de ſon bien, qualité qui les fait reſſembler à Dieu.

2. Le ſecond eſt obeyſſance, voire aux plus rudes & difficiles mandemens du pere, comme porte l'exemple des Rechabites qui pour obeyr aux peres ſe priuerent de boire vin toute leur vie: & Iſaac ne fit difficulté de tendre le col au glaiue de ſon pere.

Hier. 35.

3. Le tiers eſt de ſecourir ſes parens en tout beſoin, les nourrir en leur vieilleſſe, impuiſſance, neceſſité, les ſecourir, & aſſiſter en tous leurs affaires. Nous auons exemple & patron de cela meſme aux beſtes, en la cicoigne, comme ſaint Baſile fait tant valoir. Les petits cicoigneaux nourriſſent leurs parens vieils, les couurent de leurs plumes lors qu'elles leur tombent, ils s'accouplent & ſe ioignent pour les porter ſur leur dos, l'amour leur fourniſſant cét art. Cét exemple eſt ſi vif, & expres, que le deuoir des enfans aux parens a eſté ſignifié par le fait de ceſte beſte, *recsconiare*. Et les Hebreux appellent ceſte beſte à cauſe de cecy, *chaſida*, c'eſt à dire la debonnaire, la charitable. Nous en auons auſſi des exemple notables en l'humanité. Cymon fils de ce grand Militiades ayant ſon pere treſpaſſé en priſon, & n'ayant dequoy l'enterrer (aucuns diſent que c'eſtoit pour payer les debtes, pour leſquelles l'on ne vouloit laiſſer emporter le corps, ſelon le ſtile des anciens) ſe vendit & ſa liberté, pour des deniers prouenans eſtre pourueu à ſa ſepulture. Il ne ſecourut pas ſon pere de ſon abondance, ni de ſon bien, mais de ſa liberté, qui eſt plus chere que tous les biens, & la

In examer.

Lenit. 11 Iob 36.

vie. Il ne ſecourut pas ſon pere viuant & en neceſſité, mais mort, & n'eſtant plus pere ny homme. Qu'euſt-il fait pour ſecourir ſon pere viuant indigent, le requerant de ſecours ? cét exemple eſt riche. Au ſexe foible des femmes nous auons deux pareils exemples de filles qui ont nourry & allaité, l'vne ſon pere, l'autre ſa mere, priſonniers & condamnez à perir de faim ; punition ordinaire aux anciens. Il ſemble aucunement contre nature, que la mere ſoit nourrie de lait de la fille, mais c'eſt biẽ ſelon nature, voire de ſes premieres loix, que la fille nourriſſe ſa mere.

Le quatrieme eſt ne rien faire, remuer, entreprendre qui ſoit de poids, ſans l'aduis, conſentement, & approbation des parens, ſur tout en ſon mariage.

Le cinquiéme eſt de ſupporter doucement les vices, imperfections, aigreur, chagrin des parens, leur ſeuerité & rigueur. Manlius le pratiqua bien, car ayant le Tribun Pomponius accuſé le pere de ce Manlius enuers le peuple de pluſieurs fautes, & entre autres, qu'il traittoit trop rudement ſon fils, luy faiſant meſmes labourer la terre : le fils alla trouuer le Tribun en ſon lit, & luy mettant le couteau en la gorge luy fit iurer qu'il ſe deſiſteroit de la pourſuitte qu'il faiſoit contre ſon pere, aimant mieux ſouffrir la rigueur de ſon pere, que de le voir pourſuiuy de cela.

L'enfant ne trouuera difficile en tous ces cinq deuoirs, s'il conſidere ce qu'il a couſté à ſes parens, & de quel ſoin & affection il a eſté eſleué : mais il ne le ſçaura iamais bien, iuſques à ce qu'il aye des enfans, comme celuy qui fut trouué à cheuau-

chons ſur vn baſton ſe ioüant auec ſes enfans, pria celuy qui l'y ſurprint de n'en rien dire iuſques à ce qu'il fuſt pere luy meſme, eſtimant que iuſques alors il ne ſeroit iuge equitable de ceſte action.

DEVOIR DES MAISTRES & ſeruiteurs.

CHAP. XV.

VIent apres la troiſiéme partie & derniere de la iuſtice priuee & domeſtique, qui eſt des deuoirs des maiſtres & ſeruiteurs. Surquoy faut ſçauoir la diſtinction des ſeruiteurs : car il y en a principalement de trois ſortes. Il y a les eſclaues, dont tout le monde eſtoit plein au temps paſsé, & encores l'eſt-il, ſauf en vn quartier d'Europe, & n'y en a endroit plus net que la France. Ils n'ont en leur puiſſance ny corps, ny biens, mais ſont du tout à leurs maiſtres qui les peuuent donner, engager, vendre, reuendre, eſchanger, & en faire comme beſtes de ſeruice. De ceux-cy a eſté parlé au long. Il y a les valets & ſeruiteurs, gens libres, maiſtres de leurs perſonnes & biens, voire ne peuuent par contract ny autrement faire aucun preiudice à leur liberté. Mais ils doiuent honneur, obeyſſance, & ſeruice à tel certain temps & telles conditions, qu'ils ont promis, & les maiſtres ont ſur eux commandement, correction & chaſtiement auec moderation & diſcretion. Il y a les mercenaires qui ſont encores moins ſuiets, car ils ne doiuent ſeruice ny obeyſſance, mas ſeulement quelque trauail & induſtrie par argent : & n'a-on ſur eux aucune

Liu. 1. ch. 48.

correction ny commandement.

Les deuoirs des maiſtres enuers leurs ſeruiteurs, tant eſclaues que vallets, ſont ne les traitter cruellement, ſe ſouuenans qu'ils ſont hommes, & de meſme nature qu'eux, que la ſeule fortune y a mis la difference, laquelle eſt variable, & ſe ioüe à faire les grands petits, & les petits grands. Dont la diſtance n'eſt pas telle, qu'il les faille rebutter ſi loin. *Sunt homines, contubernales, humiles amici, conſerui, æquè fortunæ ſubiecti.* Traitter humainement ſes ſeruiteurs, & chercher pluſtoſt à ſe faire aimer que craindre eſt teſmoignage de bonne nature: les rudoyer par trop, monſtre vne ame cruelle, & que la volonté eſt toute pareille enuers les autres hommes, mais que le defaut de puiſſance empeſche l'execution. Auſſi auoir ſoin de leur ſanté & inſtruction de ce qui eſt requis pour leur bien & ſalut. *Senec.*

Les deuoirs des ſeruiteurs ſont, honorer & craindre leurs maiſtres, quels qu'ils ſoient, & leur rendre obeyſſance & fidelité, les ſeruans non par acquit au dehors ſeulement & par contenance, mais cordialement, ſerieuſement par conſcience & ſans feinte. Nous liſons de tres-beaux, nobles & genereux ſeruices auoir eſté faits par aucuns à leurs maiſtres, iuſques à auoir employé leur vie pour ſauuer celle de leurs maiſtres, ou leur honneur.

DEVOIR DES SOVVERAINS & des ſubiects.

CHAP. XVI.

DEs Princes & ſouuerains, leurs deſcriptions, marques, humeurs, miſeres & incommoditez, a eſté parlé au liure 1. chap. 46. de leur deuoir à gouuerner eſtats a eſté parle tres-amplement au liure preſent chap. 2 & 3. qui eſt de la prudence politique : toutesfois nous toucherons icy les chefs & traits generaux de leur deuoir.

Deuoir des ſouuerains. Le ſouuerain comme mediateur entre Dieu & les peuples, & debiteur à tous deux ſe doit touſiours ſouuenir qu'il eſt l'image viue, l'officier & lieutenant general du grand Dieu ſon ſouuerain, & aux peuples vn flambeau luyſant, vn miroir eſclairant, vn theatre eſleué, auquel tous regardent, vne fontaine en laquelle tous vont puiſer, vn aiguillon à la vertu, & qui ne fait aucun bien qu'il ne porte ſur pluſieurs, & ne ſoit mis en regiſtre & en compte. Il doit donc premierement eſtre craignant Dieu, deuot, religieux obſeruateur de pieté, non ſeulement pour ſoy & ſa conſcience, comme tout autre homme, mais pour ſon eſtat, & comme ſouuerain. La pieté que nous requerons icy au Prince eſt le ſoin qu'il doit auoir & monſtrer à la conſeruation de la religion & des ceremonies anciennes du pays, pouruoyant par loix & peines à ce qu'il ne ſe face aucun changement, ny trouble, ny innouation en la Religion. C'eſt choſe qui fait grandement à ſon honneur & ſeureté (car tous reuerent, obeyſſent plus volontiers, & plus tard en-

1. *Eſtre religieux.*

treprennẽt contre celuy qu'ils voyẽt reuerer Dieu: & croiẽt eſtre en ſa tutelle & ſauuegarde, *vna custodia pietas: pium vitã nec malus genius nec fatũ deuincit. Deus enim eripit eum ab omni malo.*) Et auſſi de ſon eſtat, car comme ont dit tous les ſages, la religion eſt le lien & le ciment de la ſocieté humaine. *Mercur Triſm.*

Le Prince doit auſſi ſe rendre ſubiet, & inuiolablement garder, & faire garder les loix de Dieu & de nature, qui ſont indiſpenſables: qui attente contre elles, n'eſt pas ſeulement tiran, mais vn monſtre. 2. *Garder les loix de ſes ſuperieurs.*

Quant aux peuples, il eſt obligé premierement de garder ſes promeſſes & conuentions, ſoit auec ſes ſubiets, ou autres y ayans intereſt. C'eſt l'equité naturelle & vniuerſelle. Dieu meſme garde ſes promeſſes. D'auantage le Prince eſt caution & garant formel de la loy & des conuentions mutuelles de ſes ſubiets. Il doit dõc par deſſus tout garder ſa foy, n'y ayant rien plus deteſtable en vn Prince, que la perfidie & le pariure, dont il a eſté bien dit, qu'on doit mettre entre les cas fortuits ſi le Prince contreuient à ſa promeſſe, & qu'il n'eſt pas à preſumer au contraire. Voire il doit garder les promeſſes & conuentions de ſes predeceſſeurs, s'il eſt leur heritier, ou bien ſi elles ſont au bien & profit public. Auſſi ſe peut-il releuer de ſes promeſſes & conuentions deſraiſonnables & mal faites, tout ainſi & pour les meſmes cauſes, que les particuliers ſe font releuer par le benefice du Prince. 3. *Garder ſes promeſſes.*

Il doit auſſi ſe ſouuenir que combien qu'il ſoit par deſſus la loy (ciuile & humaine s'entend) comme le createur par deſſus ſa creature (car la loy eſt l'œuure du Prince, laquelle il peut changer & abroger à ſon plaiſir, c'eſt le propre droit de la ſou- 4. *Obſeruer les loix.*

uerraineté) ſi eſt-ce que cependant qu'elle eſt en vigueur & credit, il la doit garder, viure, agir, & iuger ſelon elle : & ce luy ſeroit deshonneur & de tres-mauuais exemple d'aller au contraire, & comme ſe deſmentir. Le grand Auguſte pour auoir vne fois fait contre la loy en ſon propre fait, en penſa mourir de regret : Lycurgue, Ageſilaus, Seleucus ont donné de tres-notables exemples en ceſte part, & à leurs deſpens.

5. *Faire iuſtice.* Tiercement le Prince eſt debiteur de iuſtice à tous ſes ſubiets: & doit meſurer ſa puiſſance au pied de la iuſtice. C'eſt la propre vertu du Prince vrayement royale & principeſque, dont iuſtement fut dit par vne vieille au Roy Philippe, qui dilayoit luy faire iuſtice, diſant n'auoir le loiſir, qu'il deſiſtaſt donc & laiſſaſt d'eſtre Roy. Mais Demetrius n'en eut pas ſi bon marché, qui fut deſpoüillé de ſon Royaume par ſes ſubiets, pour auoir ietté du pont en bas en la riuiere pluſieurs de leurs requeſtes, ſans y auoir reſpondu, & fait droict.

6. *Soigner & affectionner le bien public.* Finalement le Prince doit aimer, cherir, veiller & auoir ſoin de ſon eſtat, cõme le mary de ſa femme, le pere de ſes enfans, le paſteur de ſon troupeau, ayant touſiours deuant ſes yeux le profit & le repos de ſes ſubiets. L'heur & le bien de l'eſtat eſt le but & le contentement d'vn bon Prince, *vt reſpub. opinus firma, copiis locuples, gloria ampla, virtute honeſta ſit.* Le Prince qui s'arreſte à ſoy s'abuſe : car il n'eſt pas à ſoy, ni l'eſtat auſſi n'eſt ſien, mais il eſt à l'eſtat. Il en eſt bien le maiſtre, non pas pour maiſtriſer, mais pour le maintenir. *Cui non ciuium ſeruitus tradita, ſed tutela* : pour le ſoigner & veiller, afin que ſa vigilance garde tous ſes ſuiets dormans, ſon

Senec.

trauail les face chommer, ſon induſtrie les maintienne en delices, ſon occupation leur donne vacations, & que tous ſes ſubiets ſçachent & ſentent qu'il eſt autant pour eux, que par deſſus eux.

Pour eſtre tel & bien s'acquitter, il ſe doit porter, comme a eſté dit bien au long au 2. & 3. chap. de ce liure, c'eſt à dire faire & auoir prouiſion de bon conſeil, de finances & de forces dedans ſon eſtat, d'alliance, & d'amis au dehors pour agir & commander en paix & en guerre, de telle ſorte qu'il ſe face aimer & craindre tout enſemble. 7.

Et pour comprendre tout en peu de paroles: il doit craindre Dieu ſur tout, eſtre prudent aux entreprinſes, hardy aux exploits, ferme en ſa parole, ſage en ſon conſeil, ſoigneux des ſubiets, ſecourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoyable aux affligez, courtois aux gens de bien, effroyable aux meſchans, & iuſte enuers tous. 8.

Le deuoir des ſubiects eſt en trois choſes, rendre l'honneur aux Princes, comme à ceux qui portent l'image de Dieu, ordonnez & eſtablis par luy, dont font tres-mal ceux qui en detractent & en parlent mal, engeance de Cham & Chanaam. 2. Rendre obeyſſance ſous laquelle ſont cõprins pluſieurs deuoirs, comme aller à la guerre, payer les tributs & impoſts mis ſus par leur authorité. 3. Leur deſirer tout bien & proſperité, & prier Dieu pour eux. 9. *Deuoirs des ſubiects.* *Exod 22* 10.

Mais la queſtion eſt, s'il faut rẽdre ces trois droits generalement à tous Princes, ſi aux meſchans, aux tyrans. La deciſion de cecy ne ſe peut faire en vn mot: il faut diſtinguer. Le Prince eſt tyran & meſchant, ou à l'entrée, ou en l'exercice. Si à l'entrée, c'eſt à dire, qu'il enuahiſſe la ſouueraineté par force *Queſtion s'il eſt permis d'attenter à la perſonne du tyrã.* *Double tyran.* *A l'entrée*

& de ſa propre authorité, ſans droit aucun, ſoit-il au reſte bon ou meſchant (& c'eſt en ce ſens que ſe doit prendre ce mot de tyran (c'eſt ſans doute qu'il luy faut reſiſter ou par voye de iuſtice, s'il y a tẽps & lieu, ou par voye de fait : & y auoit anciennement entre les Grecs, dit Ciceron, loyers & honneurs decernez à ceux qui en diliuroient le public. Et ne ſe peut dire, que ce ſoit reſiſter au Prince, ne l'eſtant encores ny de droit ny de fait, puis qu'il n'eſt receu, ny recogneu.

11. *En l'exercice, & ce en troismanieres.*

Si en l'exercice, c'eſt à dire qu'il ſoit entré deuëment, mais qu'il commande indeuëment, cruellement & meſchãment, c'eſt à dire ſelon le iargon du vulgaire tiranniquement, il vient encores à diſtinguer. Car il peut eſtre tel en trois manieres, & à chacun y a aduis particulier. L'vne eſt en violant les loix de Dieu & de nature, c'eſt à dire contre la religion du pays, commandemens de Dieu, & forçant les conſciences. En ce cas il ne luy faut pas rẽdre l'obeyſſance ſuiuant les axiomes ſaincts qu'il faut pluſtoſt obeyr à Dieu qu'aux hommes, & plus craindre celuy qui a puiſſance ſur l'homme entier, que ceux qui n'en ont que ſur la moindre partie. Mais auſſi ne ſe faut-il pas eſleuer contre luy par voye de fait, qui eſt l'autre extremité : ains tenir la voye du milieu, qui eſt, s'enfuyr ou ſouffrir, *fugere aut pati*, les deux remedes nommez par la doctrine de verité en telles extremitez. 2. L'autre moins mauuaiſe, qui ne touche les conſciences, mais ſeulement les corps & les biens, eſt en abuſant des ſubiets, leur deniant iuſtice, rauiſſant la liberté des perſonnes, & la proprieté des biens. Auquel cas il faut auec patience & recognoiſſance de l'ire de

De cecy voyez cy deſſus c. 4. au c. de la tyrannie & rebellion.

Dieu rendre les trois deuoirs ſuſuits, Honneur, Obeyſſance, Vœux & Prieres, & ſe ſouuenir de trois choſes, que toute puiſſance eſt de Dieu, & qui reſiſte à la puiſſance, reſiſte à l'ordonnance de Dieu: *Principi ſummum rerum iudicium Dij dederunt.* Tacit. *Subditis obſequij gloria relicta eſt: bono principes voto expetere, qualeſcũque tolerare*: & qu'il ne faut pas obeyr au ſuperieur, pource qu'il eſt digne & dignement commande, mais pource qu'il eſt ſuperieur: non pource qu'il eſt bon, mais pource qu'il eſt vray & legitime. Il y a bien grande difference entre vray & bon, tout ainſi qu'il faut obeïr à la loy, non pource qu'elle eſt bonne & iuſte, mais tout ſimplement pource qu'elle eſt loy. 2. Que Dieu fait regner l'hypocrite pour les pechez du peuple: & l'impie au iour de ſa fureur, que le meſchant Prince eſt l'inſtrument de ſa iuſtice, dont le faut ſouffrir comme les autres maux, que le ciel nous enuoye: *quomodo ſterilitatem aut nimios imbres & cætera naturæ mala, ſic luxum & auaritiam dominantium tolerare.* Tacit. Les exemples de Saül, Nabuchodonoſor, de pluſieurs Empereurs auant Conſtantin, & quelques autres depuis luy, meſchans, tyrans au poſſible: auſquels toutesfois ces trois deuoirs ont eſté rendus par les gens de bien, & enioint de leur rendre par les Propheres & Docteurs de ces temps, iouxte l'oracle du grand Docteur de verité, qui porte d'obeyr à ceux qui ſont aſſis en la chaire, nonobſtant qu'ils impoſent fardeaux inſupportables, & qu'ils gouuernent mal.

La troiſiéme concerne tout l'eſtat quand il le veut changer, ruiner, le voulant rendre d'electif, hereditaire, ou bien d'Ariſtocratique ou Demo-

cratique le faire Monarchique ou autrement: en ce cas il luy faut resister, & l'empescher par voye ou de iustice ou autrement : car il n'est pas maistre de l'estat, mais seulement gardien & depositaire. Mais cét affaire n'appartient par tous, ains aux tuteurs de l'estat, ou qui y ont interest, cõme aux electeurs és estats electifs, aux Princes parens és estats hereditaires : aux estats generaux, és estats qui ont loix fondamentales : & c'est le seul cas auquel il est loisible de resister au tyran. Et tout cecy est dit des subiets, ausquels n'est iamais permis d'attenter contre le Prince Souuerain, pour quelque cause que ce soit, & est coulpable de mort celuy qui attente, qui donne conseil, qui le veut & le pense seulement, disent les loix. Bien est-il permis à l'estranger, voire c'est chose tres-belle & magnifique à vn Prince de prendre les armes pour venger tout vn peuple iniustement opprimé : & le deliurer de la tyrannie, comme fit Hercules, & depuis Dion, Timoleon, & Tamerlan Prince des Tattares, qui defit Baiazet Turc assiegeant Constantinople.

l. Cogitationis ff. de pœn. l. Si quis nõ dicã. C. Desacros. Ecc

12. *Examination des souuerains apres leur mort.*

Ce sont les deuoirs des subiets enuers leurs souuerains viuans : mais c'est acte de iustice, apres leur mort d'examiner leur vie. C'est vne vsance iuste, tres-vtile, qui apporte de grandes commoditez aux nations où elle s'obserue : & qui est desirable à tous bons Princes, qui ont à se plaindre de ce qu'on traitte la memoire des meschans, comme la leur. Les souuerains sont compagnons, sinon maistres des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ait sur leur reputation, & sur les biens de leurs successeurs. Nous deuons la subiection & obeyssance generalemẽt à tous Rois,

car elle regarde leur office : mais l'eſtimation & affection, nous ne la deuons qu'à leur vertu. Souffrons les patiemment tels & indignes qu'ils ſont, ſelon leurs vices, car leur authorité, & l'ordre politique où nous viuons, a beſoin de noſtre commun appuy : mais apres qu'ils s'en ſont allez, ce n'eſt pas raiſon de refuſer à la iuſtice, & à noſtre liberté l'expreſſion de nos vrais reſſentimens : voire c'eſt vn tres-bon & vtile exemple que nous donnõs à la poſterité, d'obeyr fidelement à vn maiſtre duquel les imperfections ſont bien cogneuës. Ceux qui pour quelque obligation priuée eſpouſent la memoire d'vn Prince meſchant, font iuſtice particuliere aux deſpens de la republique. O la belle leçon pour le ſucceſſeur, ſi cecy eſtoit bien obſerué.

DEVOIR DES MAGISTRATS.

CHAP. XVII.

LEs gens de bien en la republique aimeroient mieux iouyr en repos du contentement, que les bons & excellens eſprits ſe ſçauent donner en la conſideration des biens de nature, & des effects de Dieu, qu'à prendre charges publiques, n'eſtoit qu'ils craignent d'eſtre mal gouuernez, & par les meſchans: parquoy ils conſentent eſtre Magiſtrats: mais de briguer & pourſuyure les charges publiques: meſmement de iudicature, c'eſt choſe vilaine cõdamnée par toutes bõnes loix, voire des payens, teſmoin la loy, *Iulia de ambitu*: indigne de perſonne d'honneur, & ne ſçauroit-on mieux s'en declarer incapable. De les achepter eſt encores plus vilain

Pourquoy on accepte le Magiſtrat.

Lampri. & puant, & n'y a point de plus ſordide & vilaine marchandiſe que celle-là : car il faut que celuy qui a acheté en gros, reuende en detail : dont l'Empereur Senere parlant contre telle faute, dit que l'on ne peut bien iuſtement condamner celuy qui vend ayant acheté.

2. *Preparation à exercer le magiſtrat.*

Tout ainſi que l'on s'habille, l'on ſe pare, & ſe met l'on en ſa bien-ſeance auãt ſortir de la maiſon & ſe monſtrer en public : auſſi auant que prendre charge publique, il faut en ſon priué apprendre à regler ſes paſſions, & bien eſtablir ſon ame. On n'amene pas au tournoy vn cheual neuf, ny s'en ſert-on en affaire d'importance, s'il n'a eſté dompté & apprins auparauant : auſſi deuant que ſe mettre aux affaires, & ſur la monſtre du monde, il faut dompter ceſte partie de noſtre ame farouche, luy faire ronger ſon frein, luy apprendre les loix & les meſures, auec leſquelles elle ſe doit manier en toutes occaſions. Mais au rebours c'eſt choſe piteuſe & bien abſurde, diſoit Socrates, que bien que perſonne n'entreprenne d'exercer vn meſtier & art mechanique, que premierement il ne l'aye apprins : toutesfois aux charges publiques, & à l'art de bien commander & bien obeyr, de gouuerner le monde, le meſtier plus difficile de tous, ceux y ſont receus & l'entreprennent, qui n'y ſçauent du tout rien.

3. *Deſcription generale du magiſtrat.*

Les Magiſtrats ſont perſonnes mixtes, & metoyennes entre le ſouuerain & les particuliers, dont il faut qu'ils ſçachent commander & obeyr, qu'ils ſçachent obeyr au ſouuerain, ployer ſous la puiſſance des magiſtrats ſuperieurs à ſoy, honorer leurs égaux, commander aux ſubiets, deffendre les

petits,

bien dit à propos, que le Magiſtrat deſcouure la perſonne, ayant à ioüer en public tant de perſonnages.

Pour le regard de ſon Souuerain, le Mgiſtrat ſelon la diuerſité des mandemens doit diuerſement ſe gouuerner ou promptement, ou nullement obeyr, ou ſurſeoir l'obeyſſance. 1. Aux mandemens, qui luy attribuent cognoiſſance, comme ſont toutes lettres de iuſtice, & toutes autres où y a ceſte clauſe ou equiualente (s'il vous appert) ou bien qui ſans attribution de cognoiſſance ſont de ſoy iuſtes ou indifferentes, il doit obeyr, & luy eſt aiſé de s'en acquitter ſans ſcrupule. 2. Aux mandemens qui ne luy attribuent aucune cognoiſſance, mais ſeulement l'execution, comme ſont lettres de mandement, s'ils ſont contre le droit & la iuſtice ciuile, & qu'il y aye clauſe derogatoire, il doit ſimplement obeïr, car le Souuerain peut déroger au droit ordinaire, & c'eſt proprement en quoy giſt la ſouueraineté. 3. A ceux qui ſont contraires au droit, & ne contiennent la cauſe derogatoire, ou bien qui ſont contre le bien & l'vtilité publique, quelque clauſule qu'il y aye, ou bien que le Magiſtrat face eſtre faux & nuls, mal impetrez & par ſurpriſe, il ne doit en ces trois cas promptemẽt obeyr, mais les tenir en ſouffrance, & faire remonſtrance vne ou deux fois, & à la ſeconde ou troiſiéme iuſſion obeyr. 4. A ceux qui ſont contre la loy de Dieu & de nature il doit ſe demettre & quitter ſa charge, voire ſouffrir tout, pluſtoſt que d'y obeyr ou conſentir: & ne faut dire que là deſſus pourroit y auoir du doute: car la iuſtice naturelle eſt plus claire que la ſplendeur du Soleil.

4. *Deuoirs du Magiſtrat, quant au Souuerain.*

5. Tout cecy eſt bon pour les choſes à faire: mais apres qu'elles ſont faites par le Souuerain, tant meſchantes qu'elles ſoient, il vaut mieux les diſſimuler, & d'en enſeuelir la memoire que l'irriter, & perdre tout (comme fit Papinian) *fruſtrà niti & nihil aliud, niſi odium quærere, extrema dementiæ eſt.*

5. *Quant aux particuliers*

Pour le regard des particuliers ſujets, les Magiſtrats ſe doiuent ſouuenir 1. que la puiſſance qu'ils ont ſur eux, ils ne l'ont qu'en depoſt, & la tiennent du Souuerain, qui en demeure touſiours Seigneur & proprietaire, pour l'exercer durant le temps qui leur a eſté prefix.

2. Le Magiſtrat doit eſtre de facile accez, preſt à ouyr & entendre toutes plaintes & requeſtes, tenant ſa porte ouuerte à tous, & ne s'abſenter point ſe ſouuenant qu'il n'eſt à ſoy, mais à tous, & ſeruiteur du public, *Magna ſeruitus, magna fortuna.* A ceſte cauſe la loy de Moyſe vouloit que les Iuges & les iugemens ſe tinſſent aux portes des villes, afin qu'il fuſt aiſé à chacun de s'y adreſſer. *Deut. 16*

3. Il doit auſſi également receuoir & eſcouter tous, grands & petits, riches & pauures, eſtre ouuert à tous, dont vn Sage le compare à l'autel, auquel on s'adreſſe eſtant preſſé & affligé pour y receuoir du ſecours & de la conſolation.

4. Mais ne ſe communiquer point à pluſieurs, & ne ſe familiariſer, ſi ce n'eſt auec fort peu, & iceux bien ſages & ſenſez, & ſecrettement: car cela auilit l'authorité, trouble & relaſche la fermeté & vigueur neceſſaire. Cleon appellé au gouuernement du public aſſembla tous ſes amis, & renonça à leur amitié, comme incompatible auec ſa charge,

car dit Ciceron, celuy despoüille le personnage d'amy, qui soultient celuy de iuge.

5. Son office est principalement en deux choses, soultenir & garder l'honneur, la dignité, & le droit de son souuerain, & du public qui represente : *gerere personam ciuitatis, eius dignitatem & decus sustinere*, auec authorité & vne douce seuerité. *Ci. li. 1. Officior.*

6. Puis comme bon & loyal truchement & officier du Prince, faire garder exactement sa volonté, c'est à dire la loy, de laquelle il est exacteur, & est sa charge de la faire obseruer à tous, dont il est appellé la loy viue, la loy parlante.

7. Combien que le Magistrat doiue prudemment attrẽper la douceur auec la rigueur, si vaut-il mieux vn Magistrat seuere & rigoureux qu'vn doux, facile & pitoyable: & Dieu defẽd d'auoir pitié en iugemẽt. Le seuere retient les sujets en l'obeyssance des loix : le doux & pitoyeux fait mespriser les loix, & les Magistrats, & le Prince, qui a fait tous deux. Bref pour bien s'acquitter de ceste charge, il faut deux choses, preud'hõmie, & courage. Le premier a besoin du secõd. Le premier gardera le Magistrat net d'auarice, d'acception de personnes, de presens, qui est la peste & le bannissement de la verité. *Acceptatio munerum prævaricatio est veritatis*, de corruptiõ de la iustice, que Platon appelle vierge sacrée : aussi des passions, de haine, d'amour, & autres, toutes ennemies de droicture & equité : mais pour tenir bon contre les menaces des grands, les prieres importunes des amis, les cris & pleurs des miserables, qui sont toutes choses violentes, toutesfois auec quelque couleur de raison & iustice, & qui emportent souuent les plus asseurez, il faut du

courage. C'eſt vne principale qualité & vertu du Magiſtrat que la conſtance ferme & inflexible, afin de ne craindre les grands & puiſſans, & ne s'amollir à la miſere d'autruy, & encore que cela aye quelque eſpece de bonté; mais il eſt deffendu d'auoir pitié du pauure en iugement.

DEVOIR DES GRANDS & des petits.

CHAP. XVIII.

LE deuoir des grands eſt en deux choſes, preſter main forte & employer leurs moyens & ſang à la manutention & conſeruation de la pieté, iuſtice du Prince, de l'Eſtat, & generalement du bien public, duquel ils doiuent eſtre les colomnes, le ſouſtien, & puis à la defence & protection des petits affligez & opprimez, reſiſtant à la violence des meſchans: & comme le bon ſang courir à la partie bleſſee, ſelon le prouerbe, que le bon ſang, c'eſt à dire noble & genereux ne peut mentir, c'eſt à dire faillir, où il fait beſoin. Par ce moyen Moyſe ſe rendit capable d'eſtre le chef de la nation des Iuifs, entreprenant la deffenſe des iniuriez & foullez ininſtement. Herculesfut deïfié deliurant de la main des tyrans les oppreſſez. Ceux qui ont fait le ſemblable ont eſté dits Heros & demy-dieux, & à tels tous honneurs ont eſté anciennement decernez, ſçauoir eſt aux bien-meritans du public & liberateurs des oppreſſez. Ce n'eſt pas grandeur de ſe faire craindre & redouter, (ſinon à ſes ennemis) & faire trembler le monde, comme font aucuns, qui auſſi ſe font haïr. *Oderint dum metuant.* Il vaut mieux

Exod. 2.

eſtre aimé qu'adoré. Cela vient d'vn naturel altier, farouche, donc ils morguent & deſdaignent les autres hommes comme l'ordure & la voirie du monde, & comme s'ils n'eſtoient pas auſſi hommes, & de là degenerent à la cruauté, & abuſent des petits, de leurs corps & biens, choſe toute contraire à la vraye grandeur & nobleſſe, qui en doit prendre la deffenſe.

Le deuoir des petits enuers les grands eſt auſſi en deux choſes, les honorer & reſpecter non ſeulement par ceremonie & contenance, qui ſe doit rendre aux bons & aux meſchãs, mais de cœur & d'affectiõ, s'ils le meritent & ſont amateurs du public. Ce ſont deux, honorer & eſtimer, deubs aux bons & vrayement grands: aux autres ployer le genoüil, faire inclination de corps non de cœur, qui eſt eſtimer & aimer. Puis par humbles & volontaires ſeruices leur plaire & s'inſinuer en leurs graces.

Principibus placuiſſe viris non vltima laus eſt.

& ſe rendre capable de leur protection. Que ſi l'on ne peut ſe les rendre amis, au moins ne les auoir pas pour ennemis, ce qui ſe doit auec meſure & diſcretion. Car trop ambitieuſement decliner leur indignation, ou rechercher leur grace, outre que c'eſt teſmoignage de foibleſſe, c'eſt tacitement les offenſer & accuſer d'iniuſtice ou cruauté. *Non ex profeſſo cauere aut fugere: nam quem quis fugit, damnat* ou bien leur faire venir l'enuie de l'exercer & d'exceder, voyans vne ſi profonde & paoureuſe ſubmiſſion.

DE LA FORCE TROISIESME VERTV.

PREFACE.

LEs deux vertus precedentes reglent l'homme en compagnie & auec autruy : ces deux suiuantes le reglent en soy & pour soy : regardent les deux visages de la fortune, les deux chefs & genres de tous accidens, prosperité & aduersité : car la force l'arme contre l'aduersité, la temperance le conduit en la prosperité : moderent les deux parties brutales de nostre ame, la force regle l'irascible, la temperance la concupiscible. Toutes ces deux vertus pourroient estre comprinses & entenduës par ce mot de constance, qui est vne droicte & equable fermeté d'ame, pour toutes sortes d'accidens & choses externes : par laquelle elle ne s'esleue pour la prosperité, ny ne s'abaisse pour l'aduersité. *Nec aduersis frangitur nec prosperis æstuat.*

DE LA FORCE OV VAILLance en general.

CHAP. XIX.

Description de la vaillance.

1. VAillance (car ceste vertu est bien plus proprement dite ainsi, que force) est vne droicte & forte asseurance, equable, & vniforme de l'ame à l'encontre de tous accidens dangereux, difficiles & douloureux : tellement que son obiect & la matiere, apres laquelle elle s'exerce, c'est la difficulté & le danger : bref tout ce que la foiblesse humaine peut craindre, *Timendorum contemptrix, quæ terribilia,*

& subiugum libertatem nostram mittentia despecit, provocat frangit. Senec.

De toutes les vertus la plus en honneur & estime, & la plus noble est ceste-cy, laquelle par prerogatiue est appellée simplemẽt vertu. C'est la plus difficile, la plus glorieuse, qui produit de plus grands, esclatans & excellens effets, elle comprend magnanimité, patience, constance, perseuerance inuincible, vertus heroïques, dont plusieurs ont recherché les maux auec faim pour en venir à ce noble exercice. Ceste vertu est le rampart imprenable, le harnois complet, l'armure acerée & à l'espreuue à tous accidens, *Munimentum imbecillitati humanæ inexpugnabile: quod qui circum dedit sibi, securus in hac vitæ obsidione perdurat.* Senec. 2. *Sa recõmandation.*

Mais pource que plusieurs se mescontent, & imaginent des fausses & bastardes vaillances, au lieu de l'vnique, vraye vertu, ie veux en expliquant plus au long sa nature & definition, secoüer & reietter les erreurs populaires qui se fourrent ici. Nous remarquerons donc en ceste vertu quatre conditions. La premiere, est generalement & indifferemment contre toutes sortes de difficultez & dangers: parquoy faillent ceux qui n'estiment autre vaillance que la militaire, laquelle seule ils mettent en prix, pource que peut estre elle est plus de reputation & bruyante, & qu'elle apporte plus de pompeuse et de gloire, qui est la langue et la trompette de l'immortalité, car à vray dire il y a plus d'esclat et de bruit, que de peine et de danger. Or ce n'est qu'vne petite parcelle, et bien petit rayon de la vraye, entiere, parfaite et vniuerselle, pour laquelle l'homme est tel seul qu'en compagnie, en vn lict auec les 3. *Des imparfaictes ou fausses vaillances.* *Vaillance militaire.*

douleurs, qu'au camp, auſſi peu craignant la mort en la maiſon, qu'en l'armee. Ceſte militaire vaillance eſt pure & naturelle aux beſtes, chez leſquelles elle eſt pareille aux femelles qu'aux maſles, aux hommes elle eſt ſouuent artificielle, acquiſe par crainte & apprehenſion de captiuité, de mort, de douleur, de pauureté, deſquelles choſes la beſte n'a point de peur. La vaillance humaine eſt vne ſage coüardiſe, vne crainte accompagnee de la ſcience d'euiter vn mal par vn autre, cholere eſt ſa trempe & ſon fil, les beſtes l'ont toute pure. Aux hommes auſſi elle s'acquiert par l'vſage, inſtitution, exemple, couſtume, & ſe trouue és ames baſſes & viles: de valet & facteur de boutique ſe fait bon & vaillant ſoldat, & ſouuent ſans aucune teinture de la vertu & vraye vaillance Philoſophique.

4. *Temerité ou ſtupidité.*

La ſeconde condition, elle preſuppoſe cognoiſſance tant de la difficulté, peine & danger qu'il y a au fait qui ſe preſente, que de la beauté, honneſteté, iuſtice & deuoir requis en l'entrepriſe ou ſouſtenement d'iceluy. Parquoy faillent ceux qui mettent vaillance en vne temerité inconſideree, ou bien beſtiſe & ſtupidité. *Non eſt in conſulta temeritas nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio, diligentiſſima in tutela ſui fortitudo eſt, & eadem patientiſſima eorum quibus falſa ſpecies malorum eſt.* La vertu ne peut eſtre ſans cognoiſſance & apprehenſion, l'on ne peut vrayement meſpriſer le danger que l'on ne ſçait, ſi l'on ne veut auſſi recognoiſtre ceſte vertu aux beſtes. Et de fait ceux ordinairement qui entreprennent ſans auoir apprehendé & recognu, quand ſe vient au poinct de l'execution le nez leur ſeigne.

Senec.

La troiſiéme condition, c'eſt vne reſolution & fermeté d'ame fondée ſur le deuoir, & ſur l'honneſteté & iuſtice de l'entrepriſe, laquelle reſolution ne relaſche iamais, quoy qu'il aduienne, mais qui acheue genereuſement ou l'entreprinſe, ou la vie. Contre ceſte condition faillent pluſieurs, premierement & bien lourdement ceux qui cherchent ceſte vertu au corps, & en la force & roideur des membres. Or vaillance n'eſt pas qualité de corps, mais d'ame: fermeté non de bras & des iambes, mais de courage. L'eſtimation & le prix d'vn homme, conſiſte au cœur & à la volonté : c'eſt où giſt ſon vray honneur : & le ſeul aduantage & la vraye victoire ſur l'ennemy, c'eſt l'eſpouuanter & faire force à ſa conſtance & vertu: tous autres aduantages ſont eſtrangers & empruntez, roideur de bras & de iambes eſt qualité d'vn porte-faix : faire broncher ſon ennemy, luy faire filler les yeux à la lueur du Soleil, c'eſt vn coup de la fortune. Celuy qui ferme en ſon courage pour quelque danger de mort, ne relaſche rien de ſa conſtance & aſſeurance : bien qu'il tombe, il eſt battu non de ſon aduerſaire, qui eſt poſſible en effect vn poltron, mais de la fortune, d'où il faut accuſer ſon malheur & non ſa laſcheté : les plus vaillans ſont ſouuent les plus infortunez. Encores plus faillent ceux qui s'eſmeuuent & font cas de ceſte vaine & Traſonienne trongne de ces eſpouuantez vieillaſques qui par vn port hautain, fiere contenance, & parole braue, veulent acquerir bruit de vaillans & hardis, ſi on leur vouloit tant preſter à credit, que de les en croire. 5. *Force corporelle.*

Ceux auſſi qui attribuent la vaillance à la ruſe & fineſſe, ou bien à l'art & induſtrie: mais c'eſt trop la 6. *Art & induſtrie.*

prophaner, que la faire iouër vn roole si bas & chetif. C'est desguiser les choses, & substituer vne fausse pierre pour vne vraye. Les Lacedemoniens ne vouloient point en leurs villes de maistres, qui apprinssent à luitter: afin que leur ieunesse le sceust par nature & non par art. Nous tenons pour hardy & genereux de combattre auec le Lyon, l'Ours, le Sanglier, qui y vont selon la seule nature: mais non auec les mouches gueſpes, car elles vsent de finesse. Alexandre ne vouloit point ioüer aux Olympiques, disant que la partie seroit mal faite: pource qu'vn particulier y pourroit vaincre, & va Roy y estre vaincu. Ainsi n'est-il bien seant qu'vn homme d'honneur se fonde, & mette la preuue de valeur en chose, en laquelle vn poltron apprins en l'escole peut gaigner. Car telle victoire ne vient de la vertu ny de courage, mais de quelque soupplesse & mouuemens artificiels: esquels les plus vilains feront ce qu'vn vaillant ne sçauroit, ny ne se soucieroit de faire. L'escrime est vn tour d'art, qui peut tomber en personnes lasches & de neant. Et combien de vaut neans par les villes, & de coquins tous prests à faire à coups d'espée, & à se battre: s'ils voyoient l'ennemy, ils s'enfuyroient? Autãt en est-il de ce qui se fait par longue habitude & accoustumance, comme les couureurs, batteleurs, mariniers, qui feront choses hazardeuses plus hardiment, que les plus vaillans, y estans duits & stilez de ieunesse.

7. *Passion.* Finalement ceux qui ne gardans pas assez le motif & ressort des actions attribuent faussement à la vaillance & vertu ce qui appartient & part de quelque passion ou intentiõ particuliere. Car com-

me ce n'eſt propremẽt vertu ny iuſtice d'eſtre loyal & officieux à l'endroit de ceux que l'on aime particulierement, ny temperance de s'abſtenir de l'accointance voluptueuſe de ſa ſœur ou de ſa fille, ny liberalité à l'endroit de ſa femme & enfans: auſſi n'eſt-ce vrayement vaillance de s'expoſer aux dangers pour ſon intereſt & ſatisfaction priuée & particuliere. Parquoy ſi c'eſt par auarice, comme les eſpions, pionniers, traiſtres, marchans ſur mer, ſoldats, mercenaires: ſi par ambition & pour la reputation, pour eſtre veus & eſtimez vaillans: comme la pluſpart de nos gens de guerre, qui diſent tout naifuement en y allant, que s'ils y penſoient laiſſer la vie ils n'iroient point: ſi par ennuy de viure en peine & douleur, comme le ſoldat d'Antigonus, qui trauaillant & viuant en peine à cauſe d'vne fiſtule, eſtoit hardy & s'eſlançoit aux dangers, eſtant guary les fuyoit: ſi pour fuyr honte, captiuité, ou quelque autre mal ſi par fureur & boüillon de colere, bref ſi par paſſion ou conſideration particuliere, comme Aiax, Catilina, ce n'eſt vaillance ny vertu, *Sicut non martirem pœna, ſic nec fortem pugna, ſed cauſa facit.*

La quatrieme condition. Elle doit eſtre en ſon execution prudente & diſcrette, par où ſont reiettées pluſieurs fauſſes opinions en ceſte matiere, qui ſont de ne ſe couurir point de maux & inconueniens, qui nous menaçent: n'auoir peur qu'il nous ſurprennent, ne s'enfuyr, voire ne ſentir point les premiers coups, cõme d'vn tonnerre, d'vne arquebuſade, d'vne ruine. Or c'eſt mal entẽdre: car moiẽnant que l'ame demeure ferme & entiere en ſon aſſiette & en ſon diſcours, ſans alteration, il eſt permis de ſe remuer, reſſentir au dehors. Il eſt permis 8. *Inaiſcretion.*

voire loüable d'eſquiuer, gauchir, & ſe garentir des maux par tous moyens & remedes honneſtes : & où n'y a remede, s'y porter de pied ferme. *Mens immota manet : lachrymæ voluuntur inanes.* Socrates ſe mocque de ceux qui condamnoient la fuitte: quoy, fit-il, ſeroit-ce laſcheté de les battre & vaincre, en leur faiſant place ? Homere loüe en ſon Vlyſſes la ſcience de fuyr : les Lacedemoniens profeſſeurs de vaillance en la iournée des Platées, reculerent, pour tant mieux rompre & diſſoudre la trouppe Perſienne, qu'ils ne pouuoient autrement & vainquirent. Cela ont pratiqué les nations plus belliqueuſes. D'ailleurs les Stoïciens meſmes permettent de pallir & tremouſſer aux premiers coups inopinez, moyennant que cela ne paſſe plus outre en l'ame. Il y a des choſes qui ſont iuſtement à craindre & fuyr, comme les naufrages, les foudres, & celle où n'y a de remede ny lieu à la vertu, prudence, vaillance. Voicy de la vaillance en gros.

De la force ou vaillance en particulier.

Propoſition & partitiõ de ceſte matiere. Pour tailler la matiere & le diſcours de ce qui eſt icy à dire, ceſte vertu s'occupe & s'employe cõtre tout ce que le monde appelle mal. Or ce mal eſt double, externe & interne : l'vn vient de dehors, on l'appelle d'vne infinité de noms, aduerſité, affliction, iniure, malheur, accident mauuais & ſiniſtre : l'autre eſt au dedans en l'ame, mais cauſé par celuy de dehors : ce ſont les paſſiõs faſcheuſes de crainte, triſteſſe, cholere, & tant d'autres. Il nous faut parler de tous les deux : fournir remedes & moyens de les vaincre, dompter & regler. Ce ſont les argumẽs & aduis de noſtre vertu, de force & vaillance. Il y aura donc ici deux parties, l'vne des maux, ou mau-

uais accidens, l'autre des passions qui en naissent. Les aduis generaux contre toute fortune bonne & mauuaise ont esté dits cy dessus: nous parlerons icy plus specialement & particulierement.

PREMIERE PARTIE DES maux externes.

CHAP. XX.

NOus considerons ces maux externes en trois manieres, en leurs causes, ce qui se fera en ce chapitre: puis en leurs effects, finalement en eux mesmes distinctement, & particulierement chacune espece d'iceux: Et par tout fournirons aduis & moyens de s'affermir par vertu contre iceux. *1. Distinction & comparaison des maux par leurs causes.*

Les causes des maux & fascheux accidens, qui arriuent à vn chacun de nous, sont ou publiques & generalles, quand en mesmes temps elles touchent plusieurs, comme Peste, Famine, Guerre, Tirannie. Et ces maux sont pour la pluspart fleaux enuoyez de Dieu & du ciel, au moins la cause propre & prochaine n'est pas aisee à recognoistre: ou particuliere & cogneuë, sçauoir par le fait d'autruy. Ainsi on fait deux sortes de maux: publics & priuez. Or les maux publics, c'est à dire venans de cause publique, encor qu'ils touchent vn chacun en particulier, sont en diuers sens & plus & moins griefs, poisous, & dangereux que les priuez, qui ont leur cause cogneuë. Ils le sont plus, car ils viennent à la foule, assaillent plus impetueusement auec plus de bruit, de tempeste & de furie: ont plus grande suitte & trainée: sont plus eclattans, produisent plus de desordre & confusion. Ils le sont

moins : car la generalité & communauté ſemble rendre à chacun ſon mal moindre. C'eſt eſpece de ſoulas de n'eſtre ſeul en peine : l'on penſe que c'eſt pluſtoſt malheur commun, ou le cours du monde, & que la cauſe en eſt naturelle, qu'affliction perſonnelle. Et de fait ceux que l'homme nous fait, picquent plus fort, navrent au vif, & nous alterent beaucoup plus. Toutes les deux ſortes ont leurs remedes & conſolations.

2. *Aduis cõtre les maux publics. Prouidence deſtinee.*

Contre les maux publics, il faut conſiderer de qui & par qui ils ſont enuoyez, & regarder à leur cauſe. C'eſt Dieu, ſa prouidence, de laquelle vient & deſpend vne neceſſité abſoluë, qui gouuerne & modere tout, à laquelle tout eſt ſubiet. Ce ne ſont pas, à vray dire, deux loix diſtinctes en eſſence, que la prouidence, & la deſtinée, ou neceſſité, ne ſont qu'vne. La diuerſité eſt ſeulement en la cõſideration & raiſon differente. Or gronder & ſe tourmenter au contraire c'eſt premierement impieté telle, qu'elle ne ſe trouue point ailleurs : car toutes choſes obeyſſent doucement : l'homme ſeul fait l'enragé. Et puis c'eſt folie : car c'eſt en vain & ſans rien euancer. Si l'on ne veut ſuiure cette ſouueraine & abſoluë maiſtreſſe de gré a gré, elle entrainera & emportera tout par force: *ad hoc ſacramentum adacti ſumus ferre mortalia, nec perturbari iis, quæ vitare noſtræ poteſtatis non eſt, in regno nati ſumus, deo parere libertas eſt.*

Deſine fata deûm flecti ſperare querendo.

Il n'y a point de meilleur remede, que de vouloir ce qu'elle veut : & ſelon l'aduis de ſageſſe faire de neceſſité vertu. *Non eſt aliud effugium neceſſitatis, quam velle quod ipſa cogat.* En nous voulant eſcrimer

ou disputer cõtre elle, nous ne faisõs qu'aigrir & irriter le mal. *Læto animo ferre quicquid acciderit quasi tibi volueris accidere: debuisses enim velle, si scisses ex decreto Dei fieri* Outre que no⁹ en aurõs meilleur marché, nous ferõs ce que nous deuõs, qui est de suiure nostre general & souuerain, qui l'a ainsi ordonné. *Optimũ pati, quod emẽdare nõ possis: & deũ, quo auctore cuncta prouenium, sine murmuratione comitari. Malus miles est, qui imperatorẽ gemens sequitur.* Et sãs cõtester trouuer bõ ce qu'il veut. C'est grãdeur de courage de se dõner à luy, *Magnus animus qui se Deo tradidit.* C'est lascheté & desertion, que gronder & disputer, *pusillus & degener qui obluctatur, de ordine mundi male existimat, & emendare mauult Deum, quàm se.*

Contre les maux priuez, qui nous viennent du fait d'autruy, s'ils nous peuuent plus, il faut premierement bien les distinguer, afin de ne se mescõter. Il y a desplaisir, il y a offense. Nous receuõs souuẽt desplaisir d'autruy, qui toutesfois ne nous a point offensé de fait ni de volonté, comme quand il nous a demandé ou refusé quelque chose auec raison, mais qui estoit lors mal à propos pour nous: de telles choses c'est trop grãde simplesse de s'en fascher, puis que ne sont offenses. Or les offenses sont de deux sortes, les vnes trauersent nos affaire contre equité, c'est nous faire tort: les autres s'adressent à la personne, qui est par elle mesprisée & traittée autrement qu'il n'appartient, soit de fait ou de parole. Celles icy sont plus aigres & plus difficiles à supporter, que toute autre sorte d'affliction.

3. *Distinction.*

4. *Des maux priuez.*

Le premier & general aduis contre toutes ces sortes de maux, est d'estre ferme & resolu à ne se laisser aller à l'opinion commune, mais considerer

Aduis contre iceux en general.

ſans paſſions ce que portent & poiſent les choſes, ſelon verité & raiſon. Le monde ſe laiſſe perſuader & mener par impreſſion. Combien en y a-il, qui font moins de cas de receuoir vne grãde playe, qu'vn petit ſouffle: plus de cas d'vne parole, que de la mort : Bref tout ſe meſure par opinion : & l'opinion offenſe plus que le mal, & noſtre impatience nous fait plus de mal, que ceux deſquels nous nous plaignons.

5. *Particuliers, tirez de nous meſmes.*

Les autres plus particuliers aduis (& remedes, ſe tirent premierement de nous meſmes) & c'eſt où il faut premierement ietter ſes yeux & ſa penſee. Ces offenſes pretenduës naiſſent peut eſtre de nos defauts, fautes & foibleſſes. Ce n'eſt peut-eſtre qu'vne goſſerie fondée ſur quelque defaut qui eſt en noſtre perſonne, que quelqu'vn veut contrefaire par mocquerie. C'eſt folie de ſe faſcher & ſe ſoucier de ce qui ne vient pas de ſa faute. Le moyen d'oſter aux autres occaſion d'en faire leurs contes eſt d'en parler le premier, & monſtrer que l'on le ſçait bien : ſi c'eſt de noſtre faute que l'iniure a pris ſa naiſſance, & qu'auons donné occaſion à cét affront : pourquoy nous en courroucerons-nous: ce n'eſt pas offence; c'eſt correction, laquelle il faut receuoir, & s'en ſeruir comme d'vn chaſtiement. Mais bien ſouuent elle vient de noſtre propre foibleſſe, qui nous rend trop doüillets. Or il ſe faut deffaire de toutes ces tendres delicateſſes qui nous font viure mal à noſtre aiſe, mais d'vn courage maſle, fort & ferme meſpriſer & fouler aux pieds les indiſcretions & folies d'autruy. Ce n'eſt pas ſigne qu'vn hõme ſoit ſain, quãd il s'eſcrie à chaſque fois qu'on le touche. Iamais vous ne ſerez en repos,

vous

vous vous formaliſez de tout ce qui ſe preſente.

Ils ſe rient auſſi de la perſonne qui offenſe. Repreſentons-nous en general les mœurs & humeurs des perſonnes auec leſquelles il nous faut viure au monde. La pluſpart des hommes ne prend plaiſir qu'à mal faire, ne meſure ſa puiſſance que par le deſdain & iniure d'autruy. Tant peu y en a qui prennent plaiſir à bien faire. Il faut donc faire eſtat que de quelque coſté que nous nous tournions, nous trouuerons qui nous heurtera & offenſe. Par tout où nous trouuerons des hommes, nous trouuerons des iniures. Cela eſt ſi certain & ſi neceſſaire, que les legiſlateurs meſmes qui ont voulu regler le commerce & les affaires du monde, ont cõniué & permis en la iuſtice diſtributiue & commutatiue pluſieurs paſſedroits. Ils ont permis de ſe deceuoir & bleſſer iuſques à la moitié du iuſte prix. Ceſte neceſſité de s'entreheurter & offenſer vient premierement de la contrarieté & incompatibilité d'humeurs & de volontez. D'où vient que l'on s'offenſe ſans le vouloir faire. Puis de la concurrence & oppoſition des affaires, qui porte que le plaiſir, profit & bien des vns & le deſplaiſir, dommage, & mal des autres: & ne ſe peut faire autrement, ſuyuant ceſte commune & generale peinture du monde, ſi celuy qui nous offence eſt vn inſolent, fol & temeraire (comme il eſt, car vn homme de bien ne fait iamais tort à perſonne) parquoy vous plaignez vous, puis qu'il n'eſt non plus à ſoy qu'vn inſensé? vous ſupportez bien d'vn furieux ſans vous pleindre, voire en auez pitié, d'vn bouffon, d'vn enfant, d'vne femme vous vous en riez, vn fol, yurongne, cholere, indiſcret ne vaut pas

6. De ceux qui offenſent.

mieux. Parquoy quand telles gens vous attaquent de paroles, ne leur faut point reſpondre. Il ſe faut taire & les quitter là. C'eſt vne belle & glorieuſe reuanche & cruelle pour vn fol, que de n'en faire compte. Car c'eſt luy oſter le plaiſir qu'il penſe prendre en vous faſchant, puis par voſtre ſilence il eſt condamné d'impertinence, ſa temerité luy demeure en la bouche : ſi l'on luy reſpond, on ſe compare à luy, c'eſt l'eſtimer trop, & faire tort à ſoy. *Malè loquuntur, quia benè loqui neſciunt, faciunt quod ſolent & ſciunt, malè quia mali, & ſecundùm ſe.*

Concluſion des aduis auec la regle de ſageſſe.

7. Voicy donc pour concluſion l'aduis & conſeil de ſageſſe. Il faut auoir eſgard à vous & à celuy qui vous offenſera. Quant à vous, aduiſez à ne faire choſe indigne & meſſeante, de vous laiſſer vaincre. L'imprudent & deffiant de ſoy, ſe paſſionnãt ſans cauſe, s'eſtime en cela digne que l'on luy face affront. C'eſt faute de cœur ne ſçauoir meſpriſer l'offenſe : l'homme de bien n'eſt ſubiet à iniure : il eſt inuiolable : vne choſe inuiolable n'eſt pas ſeulement celle qu'on ne peut frapper, mais qui eſtant frappee ne reçoit playe ny bleſſeure : c'eſt le plus fort rempart contre tous accidens, que ceſte reſolution : que nous ne pouuons receuoir mal que de nous meſmes. Si noſtre raiſon eſt telle qu'elle doit, nous ſommes inuulnerables. Et pource nous diſons touſiours auec le ſage Socrates, Anitus & Melitus me peuuent bien faire mourir, mais ils ne me ſçauroient mal faire. Ainſi l'homme de bien, comme il ne donne iamais occaſion à perſonne de l'iniurier, auſſi ne peut il receuoir iniure. *Lædere enim lædíque cõiunctum eſt.* C'eſt vn mur d'airain, que l'on ne ſçauroit penetrer : les brocards, les

iniures n'arriuent point iuſques à luy : Ioinct qu'il n'y aura celuy qui n'eſtime l'aggreſſeur meſchant, & luy pour homme de bien, ne meritant tel outrage. Quant à celuy qui vous a offensé, ſi vous le iugez impertinent & mal ſage, traittez le comme tel, & le laiſſez là : s'il eſt autre excuſez le : preſumez qu'il en a eu occaſion, que ce n'a pas eſté par malice, mais par inaduertance & meſgarde : il en eſt faſché luy meſme, & voudroit ne l'auoir pas fait. Encores diray-ie, que comme bons meſnagers nous deuons faire noſtre profit, & nous ſeruir de la commodité que nous preſentent les iniures & offenſes. Ce que nous pouuons pour le moins en deux ſortes, qui regardent l'offenſant & l'offensé. L'vne qu'elles nous font cognoiſtre ceux qui nous les font, pour les fuyr vne autre fois. Tel a meſdit de vous, concluez il eſt malin : & ne vous fiez plus à luy. L'autre qu'elles nous monſtrent noſtre infirmitié & l'endroit par lequel nous ſommes battables, afin de le remparer : amender le defaut, afin qu'vn autre n'aye ſubiet de nous en dire autant ou plus. Quelle plus belle vengeance peut-on prendre de ſes ennemis, que de profiter de leurs iniures, & en conduire mieux & plus ſeurement ſes affaires?

DES MAVX EXTERNES conſiderez en leurs effects & fruicts.

CHAP. XXI.

APres les cauſes des maux venons aux effects & fruicts, où ſe trouueront auſſi des vrays an-

Effects generaux tres vtiles.

tidotes & remedes. Ces effects ſont pluſieurs, ſont grands, ſont generaux & particuliers. Les generaux regardẽt le bien, maintien & culture de l'vniuers. Premierement le monde s'eſtoufferoit, ſe pourriroit & perdroit, s'il n'eſtoit changé, remué, & renouuellé par ces grands accidens de peſte, famine, guerre, mortalité, qui moiſſonnent, taillent, eſmondent: afin de ſauuer le reſte, & mettre le total plus au large & à l'aiſe. Sans iceux l'on ne pourroit icy ſe remuer ny demeurer. D'auantage outre la varieté, viciſſitude & changement alternatifs qu'ils apportent à la beauté & ornement de cét vniuers, encores toute partie du monde s'accommode. Les barbares & farouches ſont polies & policees, les arts & ſciences ſont eſpanduës & communiquees à tous. C'eſt comme en vn grand plantier, auquel certains arbres ſont tranſplantez, d'autres entez, autres couppez & arrachez, le tout pour le bien & la beauté du verger. Ces belles & vniuerſelles conſiderations doiuent arreſter & accoiſer tout eſprit raiſonnable & honneſte, & empeſcher que l'on ne trouue ces grands & eſclattans accidens ſi eſtranges & ſauuages, puis que ce ſont œuures de Dieu & de nature, & qu'ils ſont vn ſi notable ſeruice au gros & general du monde: car il faut penſer que ce qui ſemble eſtre perte en vn endroit, eſt gain en l'autre. Et pour mieux dire, rien ne ſe perd, mais ainſi le monde change & s'accommode. *Vir ſapiens nihil indignetur ſibi accidere, ſciatque illa ipſa, quibus lædi videtur ad conſeruationem vniuerſi pertinere, & ex his eſſe, quæ curſum mundi officiumque conſumant.*

Les particuliers ſont diuers ſelon les diuers eſ-

prits & eſtats de ceux qui les reçoiuēt: car ils exercent les bons, releuent & redreſſent les tombez & deſuoyez, puniſſent les meſchans. De chacun vn mot: car il en a eſté traicté ailleurs. Ces maux externes ſont aux bons vn tres-vtile exercice & treſbelle, eſcole, en laquelle (comme les athletes & eſcrimeurs, les Mariniers en la tempeſte, les ſoldats aux dangers, les Philoſophes en l'academie, & toutes autres ſortes de gēs en l'exercice ſerieux de leur profeſſion) ils ſont inſtruits, duits, faits & formez à la veru, à la conſtance, vaillance, à la victoire du monde & de la fortune. Ils apprennent à ſe cognoiſtre: ils s'eſſayent & voyent la meſure de leur valeur, la force & portee de leurs reins: iuſques où ils doiuēt eſperer & promettre d'eux meſmes, puis s'encouragent & s'affermiſſent à mieux s'accouſtumer & s'endureciſſent à tout, ſe rendent reſolus, determinez, inuincibles, ou au contraire le long calme de la proſperité les relaſche, ramollit, & apoltronit. Dont diſoit Demetrius, qu'il n'y auoit gens plus miſerables, que ceux qui n'auoiēt iamais ſenty de trauerſe & d'affliction, appellant leur vie, la mer morte.

Particuliers diuers. Voyés la 1. des 3. veritez. c. 11.

Aux fautiers & delinquans, vne bride pour les retenir & empeſcher qu'ils ne bronchent, ou vne reprimande & verge paternelle apres leur cheute, pour les y faire penſer & ſouuenir, afin de n'y retourner plus. C'eſt vne ſaignee & medecine, ou perſeruatiue pour diuertir & deſtourner les fautes qu'elles n'arriuent, ou purgatiue pour les nettoyer & expier.

3. *Medecine & chaſtiemens.*

Aux meſchans & perdus punition, vne faucille pour les coupper & enleuer, ou les atterrer, pour

3. *Supplice*

trainer encores & languir miſerablement. Or voila de tres-ſalutaires & bien neceſſaires effects, qui meritent bien que non ſeulement l'on ne les eſtime plus maux, & que l'on les reçoiue doucement en patience & en bonne part, comme exploicts de la iuſtice diuine : mais que l'on les embraſſe comme gages & inſtrumens du ſoin, de l'amour & prouidence de Dieu, & que l'on en face ſon profit, ſuiuant l'intention de celuy qui les enuoye & departit comme il luy plaiſt.

DES MAVX EXTERNES EN eux meſmes & particulierement.

ADVERTISSEMENT.

TOus ces maux, qui ſont plusieurs & diuers, ſont priuatifs de biens, comme auſſi porte le nom & le naturel de mal. Autant donc qu'il y a de chefs de biens, autant y a il de chefs de maux. L'on les peut reduire & comprẽdre au nombre de ſept: Maladie, douleurs, ie mets ces deux en vn, captiuité, banniſſement, indigence, infamie, perte d'amis, mort, qui ſont priuations de ſanté, liberté, patrie, moyens, honneurs, amis, vie, deſquels a eſté parlé cy deſſus au long Nous cercherons donc icy les antidotes & remedes propres & particuliers contre ces ſept chefs de maux, & briefuement ſans diſcours.

Au 1. liure.

DE LA MALADIE & douleur.

CHAP. XXII.

NOus auons dit cy deſſus, que la douleur eſt le plus grand, & à vray dire le ſeul mal eſſentiel qui ſe fait plus ſentir, & où y a moins de remedes & d'aduis. Toutesfois en voicy quelques-vns qui regardent la raiſon, la iuſtice, l'vtilité, l'imitation, & reſſemblance aux grands & illuſtres. *Liu. 1. ch. 39.*

C'eſt vne commune neceſſité d'endurer: ce n'eſt pas raiſon de faire pour nous vn miracle. Il ne ſe faut pas faſcher, s'il aduient à quelqu'vn, ce qui peut aduenir à chacun. 1.

C'eſt choſe auſſi naturelle à nous ſommes nez à cela, en vouloir eſtre exempt eſt iniuſtice. Il faut ſouffrir doucement les loix de noſtre condition. Nous ſommes pour vieillir, affoiblir, douloir, eſtre malades: il faut apprendre à ſouffrir ce que l'on ne peut euiter. 2.

Si elle eſt longue: elle eſt legere & moderee: c'eſt honte de s'en plaindre, ſi elle eſt violente, elle eſt courte, & met toſt fin ou à ſoy, ou au patient, qui reuient preſque tout à vn. *Confide, ſumus non habet tempus dolor: Si grauis, brevis: ſi longus leuis.* 3.

Et puis c'eſt le corps qui endure: ce n'eſt pas nous qui ſommes offenſez, car l'offenſe diminuë de l'excellence & perfection de la choſe: & la maladie ou douleur, tãt s'ẽ faut qu'elle diminuë, qu'au rebours elle ſert de ſubiet & d'occaſion à vne patience loüable, plus beaucoup que la ſanté, & où 4.

il y a plus d'occaſion de loüange, il n'y a pas moins de bien. Si le corps eſt inſtrument de l'eſprit, qui ſe plaindra, quand l'inſtrument s'vſera en ſeruant celuy à qui il eſt deſtiné? Le corps eſt fait pour ſeruir à l'eſprit. Si l'eſprit s'affligeoit pour ce qui arriue au corps, l'eſprit ſeruiroit au corps. Celuy là ne ſeroit-il pas trop delicat, qui crieroit & huëroit pource que l'on luy auroit gaſté ſa robe? que quelque eſpine la luy auroit accrochee? que qu'vn en paſſant la luy auroit deſchirée? Vn vieil frippier peut eſtre s'en plaindroit, qui en voudroit faire ſon profit: mais vn grand & riche s'en riroit, & ne feroit compte, comparant ceſte perte au reſte des biens qu'il a. Or ce corps n'eſt qu'vne robbe empruntee, pour faire paroiſtre pour vn temps noſtre eſprit ſur ce bas & tumultuaire theatre, duquel ſeul deuons faire cas, & procurer ſon honneur & ſon repos. Et d'où vient que l'on ſouffre auec tant d'importance la douleur? c'eſt que l'on n'eſt pas accouſtumé de chercher ſon contentement en l'ame, *non aſſueuerunt animo eſſe contenti, nimiũ illis cum corpore fuit.* L'on a trop de commerce auec le corps, il ſemble que la douleur s'enorgueilliſſe, nous voyans trembler ſous elle.

5. Elle nous apprend à nous deſgouſter de ce qu'il nous faut laiſſer, & à nous deffendre de la pipere de ce monde, ſeruice tres-notable.

6. La ioye & le plaiſir de la ſanté recouuree, apres que la douleur aura fait ſon cours, ſera comme vne lumiere belle & claire, tellement qu'il ſemble que nature nous ait preſté la douleur, pour l'honneur & ſeruice de la volupté & de l'inſolence.

7. Or ſus donc, ſi la douleur eſt mediocre, la patien-

ce ſera facile: ſi elle eſt grande, la gloire le ſera auſſi: ſi elle ſemble trop dure, accuſons noſtre molleſſe & laſcheté: ſi peu y en a qui la puiſſent ſouffrir, ſoyons de ce peu. N'accuſons nature de nous auoir fait trop foibles: car il n'en eſt rien: mais nous ſommes trop delicats. Si nous la fuyons, elle nous ſuyura: Si nous nous rendons à elle laſchement & nous laiſſons vaincre, nous n'en ſerons traittez que plus rudement, & le reproche nous en demeurera. Elle nous veut faire peur, tenons bon, & qu'elle nous trouue plus reſolus qu'elle ne penſe. Noſtre tendreur luy apporte ceſte aigreur & dureté, *ſtare fidenter, non quia difficilia non audemus: ſed quia non audemus, difficilia ſunt.*

Mais afin que l'on ne penſe pas que ce ſoient de beaux mots de rhetorique, mais que la pratique en eſt impoſſible, nous auons les exemples tant frequens & tant riches, non ſeulement d'hommes, mais de femmes & enfans, qui non ſeulement ont ſouſtenu de longues & douloureuſes maladies auec tant de conſtance, que la douleur leur a pluſtoſt emporté la vie que le courage: mais qui ont attendu, ont ſupporté auec gayeté, voire ont chercché les grandes douleurs & les exquis tourmens. En Lacedemone les ieunes enfans s'entre-foüettoient viuement quelquesfois iuſques à la mort, ſans monſtrer en leur viſage aucun reſſentiment de douleur, pour s'accouſtumer à endurer pour le pays. Le page d'Alexandre ſe laiſſa bruſler d'vn charbon ſans faire frime aucune ny contenance de ſe plaindre pour ne troubler le ſacrifice: & vn garçon de Lacedemone ſe laiſſa ronger le ventre à vn renard, pluſtoſt que deſcouurir ſon larrecin. 8. *Exemples.*

Pompée ſurpris par le Roy Gentius, qui le vouloit contraindre de deceler les affaires publiques de Rome, pour monſtrer qu'aucun tourment ne le luy feroit dire, il mit luy meſme le doigt au feu, & le laiſſa bruſler, iuſques à ce que Gentius meſmes l'en retira : pareil cas auoit auparauant fait Mutius deuant vn autre Roy. Porſenna, & plus que tous a enduré le bon vieil Cegulus des Carthaginois. Mais ſur tous eſt Anaxarque, qui demy briſé dedans les mortiers du Tyran, ne voulut iamais confeſſer que ſon eſprit fuſt touché de tourment, pilez, broyez tout voſtre ſaoul le ſac d'Anaxarque, car quant à luy vous ne le ſçauriez bleſſer.

De la Captiuité ou Priſon.

CHAP. XXIII.

CEſte affliction n'eſt plus rien, & eſt trop aiſee à vaincre apres ce qui a eſté dit de la maladie & de la douleur. Car ceux-cy ne sõt preſque point ſans quelque captiuité, au lict, en la maiſon, en la geſne : & encheriſſent beaucoup au deſſus d'icelle: toutesfois deux ou trois mots d'elle. Il n'y a que le corps, la manche, la priſon de l'ame qui eſt captiue : l'eſprit demeure touſiours libre & à ſoy en deſpit de tous, comment ſçait-il, & peut-il ſentir qu'il eſt en priſon, puis qu'auſſi librement, & encores plus, il peut s'eſgayer & promener où il voudra? Les murs & la cloſture de la priſon eſt bien trop loin de luy pour le pouuoir enfermer. Le corps qui le touche & luy eſt conioinct ne le peut tenir ni arreſter. Celuy qui ſçait ſe maintenir en ſa liber-

té & vſer de ſon droit, qui eſt de n'eſtre pas enfermé meſmes dedans ce monde : ſe mocquera de ces chetiues barrieres. *Chriſtianus etiam extra carcerem ſæculo renuntiauit: in carcere etiam carceri: nihil intereſt vbi ſitis in ſæculo, qui extra ſæculũ eſtis, auferamus carceris nomen, ſeceſſum vocemus, & ſi corpus includitur, caro decinetur, omnia ſpiritui patent, totum hominem animus circumferi, & quo vult transfert.* Tertul.

La priſon a receu benignement en ſon ſein pluſieurs grands & ſaints perſonnages: a eſté l'aſyle, le port de ſalut, & la fortereſſe à pluſieurs, qui ſe fuſſent perdus en liberté, voire qui ont eu recours à elle pour eſtre en liberté, l'ont choiſie & eſpouſee pour viure en repos, & ſe deliurer du monde, *è carcere in cuſtodiarum tranſlati.* Ce qui eſt clos & fermé ſous la clef eſt biẽ mieux gardé. Il vaut mieux eſtre enfermé ſous la clef, qu'eſtre contraint & ſerré par tãt de lacs & de ceps diuers, dõt le monde eſt plein, les places publiques, les palais, les cours des grands: que les tracas & tumulte des affaires apportent, les procez, lés enuies, malices, humeurs eſpineuſes & violentes, *Si recogitemus ipſum magis mundum carcerẽ eſſe, exiſſe nos è carcere, quàm in carcerẽ introiſſe intelligemus, maiores tenebras habet mũdus quæ hominum præcordia excæcãt, grauiores catenas induit, quæ ipſas animas cõſtringũt, peiores immunditias expirat libidines hominũ, plures poſtremò reos continet vniuerſum genus hominum.* Pluſieurs ſe ſont ſauuez de la main de leurs ennemis, de grands dangers & miſeres par le benefice de la priſon. Aucuns y ont compoſé des liures, s'y ſont faits ſçauans & meilleurs. *Plus in carcere ſpiritus acquirit, quàm caro amittit.* Pluſieurs que la priſon apres auoir gardé & preſerué vn temps a vomy Tertul.

& enuoyé aux premieres & ſouueraines dignitez, monté & aſſis aux plus hauts ſieges du monde, d'autres elle a exhalé au ciel & n'en a receu aucun qu'elle n'aye rendu.

DV BANNISSEMENT & exil.

CHAP. XXIV.

1. EXil eſt vn changement de lieu, qui n'apporte aucun mal ſinon par opinion : & eſt vne plainte & vne affliction purement imaginaire : car ſelon raiſon il n'y a aucun mal : par tout, tout eſt de meſme : ce qui eſt comprins en deux mots, Nature, & Vertu. *Duo quæ pulcherrima ſunt, quocunque nos mouerimus, ſequentur, Natura communis & propria Virtus.*

2. Nature. Par tout ſe trouue la meſme nature commune, meſme ciel, meſmes élemens. Par tout le ciel & les eſtoilles nous paroiſſent en meſme grãdeur, eſtenduë, & c'eſt cela, qui eſt principalement à conſiderer, & non ce qui eſt deſſous & foulons aux pieds. Auſſi ne pouuons nous voir de terre que dix ou douze lieuës d'vne veuë. *Auguſtus animus, quem terrena delectant.* Mais la face de ce grand ciel azuré, paré, & contrepointé de tant de beaux & reluiſans diamans ſe monſtre touſiours à nous: & afin que le puiſſions tout voir, il tourne continuellement autour de nous. Il ſe monſtre tout à tous & en tous endroits, en vn iour, en vne nuict. La terre, qui auec les mers & tout ce qu'elle embraſſe, n'eſt pas la cent ſoixantieſme partie de la grandeur du Soleil, ne ſe monſtre à nous qu'à l'endroit où nous l'habitons : mais encores ce changement du plan-

cher de dessous n'est rien. Qu'importe estre nay en vn lieu & viure en vn autre ? Nostre mere pouuoit accoucher ailleurs : c'est rencontrer que nous naissions çà ou là. D'auantage toute terre porte, produit & nourrit des hommes : fournit tout ce qui est necessaire. Toute terre porte des parens : la nature nous a tous conioincts de sang & de charité. Toute terre porte des amis, il n'y a qu'à en faire, & se les concilier par vertu & sagesse. Toute terre est païs à l'homme sage : ou plustost nulle terre ne luy est pays. C'est se faire tort, c'est foiblesse & bassesse de cœur de se porter ou penser estranger en quelque lieu. Il faut vser de son droit, & par tout viure comme chez soy & sur le sien, *omnes terras tanquam suas videre & suas tanquam omnium.*

Et puis quel changement ou incommodité nous apporte la diuersité du lieu ? Ne portons-nous pas tousiours nostre mesme esprit & vertu ? Qui peut empescher, disoit Brutus, que le banny n'emporte auec soy ses vertus ? L'esprit ny la vertu n'est point subiet ou enfermé en aucun lieu, est par tout également & indifferemment : l'homme sage est citoyen du monde, libre, franc, ioyeux & content par tout, tousiours chez soy, en son quarré, & tousiours mesme, encores que son estuy se remuë & tracasse : *animus sacer & æternus vbique est, dij cognatis, omni mundo & æquor.* C'est estre chez soy, & en son pays par tout où l'on se trouue bien. Or se trouuer bien ne despend point du lieu, mais de soy-mesme. 3. Exemple.

Combien de gens se sont bannis volontairement pour diuerses considerations ? combien d'autres, qui s'estans bannis par la violence d'autruy, puis 4. Exemple.

apres rappelez n'ōt point voulu retourner, & ont eu leur exil non ſeulement tolerable, mais doux & voluptueux : & n'ont penſé auoir veſcu, que le temps qu'ils ont eſté bannis, cōme ces genereux Romains Rutilius, Marcellus ? Combien d'autres ont eſté tirez par la main de la bonne fortune hors leur pays, pour eſtre grands & puiſſans en terre eſtrangere?

DE LA PAVVRETE', INDIgence, perte de biens.

CHAP. XXV.

1. *Pauureté double. 1. diſette des choſes neceſſaires.*

CEſte plainte eſt du vulgaire ſot & miſerable, qui met aux biens de la fortune ſon ſouuerain bien: & penſe que la pauureté eſt vn tres-grād mal. Mais pour monſtrer ce qui en eſt, il y a double pauureté, l'vne extréme, qui eſt diſette & defaut des choſes neceſſaires & requiſes à nature : ceſte-cy n'arriue preſque iamais, eſtant nature ſi equitable & nous ayant formé de ceſte façon, que peu de choſes nous ſont neceſſaires, & icelles ſe trouuent par tout, ne māquent point, *parabile eſt quod natura deſiderat, & expoſitum*, ni encores gueres celles qui ſont à ſuffiſance, & regardent l'vſage moderé, & la conditiō d'vn chacun. *Ad manū eſt, quod ſat eſt.* Si nous voulons viure ſelon nature & raiſon, ſon deſir & ſa regle, nous trouuerons touſiours ce qu'il nous faut. Si nous voulons viure ſelon l'opinion, nous ne le trouuerons iamais. *Si ad naturam viues nunquā eris pauper, ſi ad opinionem nunquam diues exiguū natura deſiderat: opinio immenſum.* Et puis vn homme, qui a vn art ou ſcience, voire à qui ſeulement les bras

demeurent de reſte, doit-il craindre ou ſe plaindre de ceſte pauureté?

L'autre eſt faute des choſes qui ſont outre la ſuffiſance requiſe à la pompe, volupté, delicateſſe. C'eſt vne mediocrité & frugalité: & c'eſt à vray dire celle que nous craignõs, perdre nos riches meubles, n'auoir pas vn lict mollet, la viande bien appreſtée, eſtre priué de ſes commoditez, en vn mot c'eſt delicateſſe qui nous tient, c'eſt noſtre vraye maladie. Or ceſte plainte eſt iniuſte: car telle pauureté eſt plus à ſouhaitter qu'à craindre: auſſi eſtoit elle demãdée par le ſage, *mendicitatẽ nec diuitias, ſed neceſſaria.* Pro.30. Elle eſt bien plus iuſte, plus riche, plus douce, paiſible & aſſeurée que l'abondance, que l'on deſire tant: plus iuſte: l'homme vient nud: *nemo naſcitur diues:* & s'en retourne nud de ce monde: peut-il dire quelque choſe vrayement ſienne de ce qu'il n'apporte n'y n'emporte auec ſoy? les biens de ce mõde ſont comme les meubles d'vne hoſtellerie. Nous ne nous en deuons ſoucier que tant que nous y ſommes, & en auons beſoin. Plus riche: c'eſt vn Royaume, vne ample Seigneurie, *Magnæ diuitiæ lege naturæ compoſita paupertas. Magnus quæſtus pietas cum ſufficientia.* 1.Tim.6 Plus paiſible & aſſeurée: elle ne craint rien, ſe peut deffendre ſoy meſme contre tous ſes ennemis: *etiam in obſeſſa via paupertas pax eſt.* Vn petit corps, qui ſe peut recueillir & couurir ſous vn boucher, va bien plus ſeuremẽt que ne fait vn bien grand, qui eſt deſcouuert & opportun aux coups. Elle n'eſt ſuiette à receuoir de grands dommages, ny charges de grands trauaux. Dont ceux qui ſont en cét eſtat, ſont touſiours plus gays & ioyeux: car ils n'ont pas tant de

Loüange de la ſuffiſance.

ſoucy, & craignent moins la tempeſte. Ceſte telle pauureté eſt deliure, gaye, aſſeurée, nous rẽd vrayement maiſtre de nos vies, dont les affaires, les querelles, les procez qui accompagnent neceſſairement les richeſſes, emportent la meilleure partie. Hé quels biens ſont-ce là, d'où nous viennent tant de maux ? Qui nous fait endurer des iniures, qui nous rend eſclaues, qui trouble le repos de l'eſprit, qui apporte tant de ialouſies, ſoupçons, craintes, frayeurs, deſirs ? Qui ſe faſche de la perte de ſes biens, eſt bien miſerable : car il pert & les biens & l'eſprit tout enſemble. La vie des pauures eſt ſemblable à ceux qui nauigent terre à terre : celle des riches à ceux qui ſe iettent en pleine mer. Ceux-cy ne peuuent prendre terre, quelque enuie qu'ils en ayent : il faut attendre le vent & la marée : ceux-là viennent à bord quand ils veulent.

Finalement il ſe faut repreſenter tant de grands & genereux perſonnages qui ſe ſont ris de telles pertes, voire l'ont pris à leur aduantage, & ont remercié Dieu, comme Zenon apres ſon naufrage, les Fabrices, les Serrans, les Curies. Ce doit bien eſtre quelque choſe d'excellent & diuin que la pauureté, puis qu'elle conuient aux Dieux imaginez nuds, puis que les ſages l'ont embraſſee, au moins l'ont ſouffert auec grand contentement. Et pour acheuer en vn mot, entre perſonnes non paſſionnées elle eſt loüable, mais entre quels que ce ſoit elle eſt ſupportable.

DE

DE L'INFAMIE.
CHAP. XXVI.

CEſte affliction eſt de pluſieurs ſortes. Si c'eſt priuation ou perte d'honneurs & dignitez, c'eſt vn grand gain : les dignitez ne ſont qu'honorables ſeruitudes, par leſquelles l'on ſe priue de ſoy meſme pour ſe donner au public. Les honneurs ne ſont que flambeaux d'enuie, ialouſie, & en fin exil & pauureté. Qu'on repaſſe par la memoire l'hiſtoire de toute l'antiquité, l'on trouuera que tous ceux qui ont veſcu & ſe ſont comportez dignement & vertueuſement, ont acheué leur courſe, ou par exil ou par poiſon, ou par autre mort violente: teſmoin entre les Grecs Ariſtides, Themiſtocles, Phocion, Socrates : à Rome Camille, Scipion, Ciceron, Papinian : entre les Hebrieux les Prophetes : tellement que c'eſt la liurée des plus honneſtes hommes, c'eſt la recompenſe ordinaire du public à telles gens. Si pour vn mauuais bruit commun & opinion populaire, tout galand homme doit meſpriſer cela, & n'en faire miſe ny recepte, celuy ſe degrade & declare n'auoir aucunement profité en l'eſtude de ſageſſe, qui fait cas & ſe ſoucie des iugemens, bruits, & paroles du peuple, ſoit en bien ou en mal.

DE LA PERTE D'AMIS.
CHAP. XXVII.

IE comprens icy parens, enfans, & toutes cheres perſonnes. Premierement faut ſçauoir ſur quoy eſt fondée ceſte plainte ou affliction pretenduë,

ſur leur intereſt ou ſur le noſtre. Sur le leur ? ie me doute que nous dirons ouy: mais il ne nous en faut pas croire. C'eſt vne ambitieuſe feinte de pieté, par laquelle nous faiſons mine de plaindre & nous douloir du mal d'autruy, du dommage public: mais ſi nous tirons le rideau, & ſondons bien au vif, ſe trouuera que c'eſt le noſtre particulier, qui eſt enueloppé, qui nous touche. Nous plaignons noſtre chandelle, qui s'y bruſle & s'y conſomme, ou eſt en danger. C'eſt pluſtoſt vne eſpece d'enuie que de vraye pieté: car ce que nous lamentons tant ſous le mot de la perte de nos amis, de leur abſence, & eſloignement de nous, c'eſt leur vray & tres-grand bien: *mœrere hoc euentum inuidit magis quàm amici eſt.* Le vray vſage de la mort c'eſt mettre fin aux miſeres. Si Dieu euſt fait noſtre vie plus heureuſe il l'euſt faite plus longue.

2. C'eſt donc à vray dire ſur noſtre intereſt, qu'eſt fondee ceſte plainte, ceſte affliction. Or cela eſt deſia meſſeant: c'eſt eſpece d'iniure d'auoir regret au repos de ceux qui nous aimẽt, pource que nous en ſommes incommodez. *Suis incommodis angi non amicum, ſed ſeipſum amantis eſt.*

3. Apres il y a à cela vn tres-bon remede, que la fortune ne nous peut oſter, c'eſt que ſuruiuans à nos amis nous auons moyen d'en faire d'autres: l'amitié eſt aiſee à acquerir. Dieu fait les hommes, & les hommes font les amis. A qui la vertu ne manque point: les amis ne manqueront iamais: c'eſt l'inſtrument auec lequel on les fait, & auec lequel quand on a perdu les anciens, on en refait de nouueaux. La fortune nous a elle oſté nos amis, faiſons en de nouueaux: par ce moyen nous ne les aurons pas perdus, mais multipliez.

DE LA MORT.

IL en a eſté tant au long & en tout ſens parlé en l'onziéme & penultiéme chapitre du ſecond liure, qu'il ne me reſte plus rien à dire icy, dont ie renuoye là.

SECONDE PARTIE DES *maux internes, Paßions faſcheuſes.*

PREFACE.

DE tous ces maux ſuſdits naiſſent & ſoudent en nous diuerſes paſſions & affections cruelles: car eſtans iceux prins & conſiderez tout ſimplement comme tels, naiſſent crainte, qui apprehende les maux encores à venir, triſteſſe, qui les regarde preſens, & s'ils ſont en autruy c'eſt compaſſion & miſericorde. Eſtans conſiderez comme venans & procurez par le fait d'autruy, naiſſent les paſſions de cholere, haine, enuie, ialouſie, deſpit, vengeance, & toutes celles qui nous font regarder de mauuais œil ceux qui nous cauſent du deſplaiſir. Or ceſte vertu de force & vaillance conſiſte à reglément & ſelon raiſon receuoir tous ces maux, s'y porter courageuſement, & en ce faiſant ſe tenir & garder net & libre de toutes ces paſſions qui en viennent. Mais pource qu'elles ne ſubſiſtent que par ces maux, ſi par le moyen & ſecours de tant d'aduis & remedes cy deſſus apportez, l'on peut vaincre & meſpriſer tous ces maux, il ne reſtéra plus aucun lieu à ces paſſions. Et c'eſt le vray moyen d'en venir à bout & s'en garentir, ainſi

que c'eſt le meilleur pour eſteindre le feu, que ſouſtraire le bois, qui eſt ſon aliment. Toutesfois nous ne laiſſerons d'apporter encores aduis particuliers contre toutes ces paſſions, bien qu'elles ayent eſté tellement deſpeintes cy deſſus, qu'il eſt tres-facile de les auoir en horreur & en haine.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

CONTRE LA CRAINTE.
CHAP. XXVIII.

PRenons loiſir d'attendre les maux, peut eſtre qu'ils ne viendront pas iuſques à nous : nos craintes ſont auſſi ſubiettes à ſe tromper, comme nos eſperances. Peut eſtre que le temps que nous penſons deuoir apporter de l'affliction, nous amenera de la conſolation. Combien peut-il ſuruenir de rencontres, qui pareront au coup que nous craignons ? Le foudre ſe deſtourne auec le vent d'vn chappeau, & les fortunes des grands eſtats auec vn petit moment. Vn tour de rouë met en haut ce qui eſtoit en bas, & bien ſouuent d'où nous attendons noſtre ruine, nous receuons noſtre ſalut. Il n'y a rien ſi ſubiet à eſtre trompé, que la prudence humaine. Ce qu'elle eſpere luy manque, ce qu'elle craint s'eſcoule, ce qu'elle n'attend point luy arriue. Dieu tient ſon conſeil à part : ce que les hommes ont deliberé d'vne façon, il le reſout d'vne autre. Ne nous rendons point malheureux deuant le temps : peut eſtre ne le ſerons nous point du tout. L'aduenir, qui trompe tant de gens, nous trompera auſſi toſt en nos craintes qu'en nos eſperances. C'eſt vne maxime fort celebre en la medecine, qu'és maladies aiguës les predictions ne ſont

ſamais certaines: ainſi eſt-il aux plus furieuſes menaces de la fortune: tant qu'il y a vie, il y a eſperance: l'eſperance demeure auſſi long temps au corps que l'eſprit, *quamdiu ſpiro, ſpero.*

Mais pource que ceſte crainte ne vient pas touſiours de la diſpoſition de nature, mais ſouuent de la trop delicate nourriture (car pour n'auoir eſté de ieuneſſe nourry à la peine & au trauail, nous apprehendons des choſes ſouuent ſans raiſon) il faut de longue main nous accouſtumer à ce qui nous peut plus eſpouuenter, nous repreſenter les dangers les plus effroyables, ou nous pouuons tomber, & de gayeté de cœur tenter quelquefois les hazards, pour y eſſayer noſtre courage, deuancer ſes mauuaiſes aduentures, & ſaiſir les armes de la fortune. Il nous eſt bien plus aiſé de luy reſiſter, quand nous l'aſſaillons, que quand nous nous deffendons d'elle. Nous auons lors loiſir de nous armer, nous prenons nos aduantages, nous pourueoyons à la retraitte: où quand elle nous aſſaut, elle nous ſurprend & nous choiſit comme elle veut. Il faut donc qu'en l'aſſaillant nous apprenions à nous deffendre, que ſouuent nous nous donnions de fauſſes alarmes, nous nous propoſions les dangers qu'ont paſſé les grands perſonnages: que nous nous ſouuenions comme les vns ont euité les plus grands, pour ne s'en eſtre point eſtonnez, les autres ſe ſont perdus és moindres, pour ne s'y eſtre pas bien reſolus. 2.

CONTRE LA TRISTESSE.
CHAP. XXIX.

LEs remedes contre la triſteſſe (deſcrite cy deſſus pour la plus faſcheuſe, dommageable & iniuſte

paſſion) ſont doubles: les vns ſont droits, les autres ſont obliques. I'appelle les droits ceux que la Philoſophie enſeigne, & qui conſiſtent à regarder ferme & affronter les maux, & les deſdaigner, ne les eſtimant point maux, ou ſi petits & legers (encores qu'ils ſoient grands & preſſans) qu'ils ne ſont dignes que noſtre eſprit s'en eſmeuue & s'en altere: & que s'en plaindre & contriſter c'eſt vne choſe iniuſte & meſſeante, ainſi parlent les Stoiciens, Peripateticiens & Platoniciens. Ceſte maniere de ſe preſeruer de triſteſſe & toute paſſion douloureuſe eſt tres-belle & tres-excellente, mais auſſi tres-rare des eſprits de la premiere claſſe. Il y en a vne autre auſſi Philoſophique, encores qu'elle ne ſoit de ſi bonne & ſainte famille, qui eſt bien facile & bien plus en vſage, & eſt oblique, c'eſt par diuerſion & deſtournement de ſon eſprit & ſa penſee à choſe plaiſante & douce, au moins autre que celle qui nous amene la triſteſſe: c'eſt gauchir, decliner & ruſer au mal: c'eſt changer d'obiect. C'eſt vn remede fort frequent, & qui s'vſite preſque en tous maux, ſi l'on y veut prendre garde tant du corps que de l'eſprit. Les Medecins qui ne peuuent purger le caterre, le deſtournent & deſuoyent en autre partie moins dangereuſe. Ceux qui paſſent les precipices à qui il faut appliquer la lancette, le cautere, le fer, ou le feu, ferment les yeux, deſtournent la veuë ailleurs. Les vaillans en guerre ne gouſtent & ne conſiderent aucunement la mort: l'ardeur du combat les emporte. Tant qui ont ſouffert la mort doucement, voire qui ſe la ſont procuree & donnee, ou pour la gloire future de leur nom, comme pluſieurs Grecs & Romains, ou pour l'eſ-

perance d'vne milleure vie, comme les martyrs, les diſciples d'Hegeſias, & autres apres la lecture de l'Axioque de Platon : ou pour fuyr les maux de ceſte vie, ou pour autres raiſons. Tout cela n'eſt-ce pas diuerſion ? Peu y en a qui conſiderent les maux en eux meſmes, qui les gouſtent & accointent cõme fit Socrates la mort, & Flauius condamné par Neron à mourir par la main de Ni, er. Parquoy aux ſiniſtres accidens & meſaduantures, & à tous maux externes il faut deſtourner ſon eſprit à d'autres pẽſees. Le vulgaire ſçait bien dire, n'y penſez point. Ceux qui ont en charge les affligez, doiuent pour leur conſolation prudemment & doucement fournir d'autres obiects à l'eſprit aſſailly. *Abducendus eſt animus ad alia ſtudea, ſollicitudines curas, negotia: loci denique mutatione ſæpe curandus eſt.*

Contre la compaſſion & miſericorde.

CHAP. XXX.

IL y a double miſericorde, l'vne forte, bonne & vertueuſe, qui eſt en Dieu & aux Saincts, qui eſt par volonté & par effect ſecourir les affligez ſans s'affliger ſoy meſmes, ſans rien raualler de la iuſtice & dignité: l'autre eſt vne ſotte & feminine pitié paſſionnee, qui vient de molleſſe & foibleſſe d'ame, de laquelle a eſté parlé aux paſſiõs cy deſſus. Contre icelle, la ſageſſe aprẽd de ſecourir l'affligé, mais non pas de fleſchir & compatir auec luy. Ainſi eſt dit Dieu miſericordieux. Comme le medecin à ſon patient, l'aduocat à ſa partie apportent toute diligence & induſtrie, mais ne ſe donnent au *Liu. 1. ch. 32.*

cœur de leurs maux & affaires: ainsi le sage fait sans accepter la douleur, & noircir son esprit de sa fumée. Dieu commande d'auoir soin & aider aux pauures, prendre leur cause en main, ailleurs il defend d'auoir pitié du pauure en iugement.

CONTRE LA CHOLERE.

CHAP. XXXI.

1. Chef des remedes.

LEs remedes sont plusieurs & diuers, desquels l'esprit doit estre auant la main armé & bien muny, comme ceux qui craignent d'estre assiegez, car apres n'est pas temps. Ils se peuuent reduire à trois chefs. Le premier est de coupper le chemin & fermer toutes les aduenuës à la cholere. Il est bien plus aisé de le repousser & luy fermer le premier pas, qu'en estant saisi s'y porter bien & reglement. Il faut donc se deliurer de toutes les causes & occasions de cholere, qui ont esté cy deuant reduites en sa description, sçauoir 1. foiblesse, mollesse, 2. & maladie d'esprit en endurcissãt cõtre tout ce qui peut aduenir: 3. delicatesse trop grãde, amour de certaines choses, s'accoustumant à la felicité & simplicité, mere de paix & repos. *Ad omnia compositi simus: quæ bona & paratiora sint nobis meliora: & graciora*: c'est la doctrine generale des sages. Cotys Roy ayant receu en present plusieurs tres-beaux & riches vaisseaux fragiles & aisez à casser, les rompit tous pour n'estre en danger de se cholerer, aduenant qu'ils fussent cassez. Ce fut la defiance de soy, lascheté & crainte qui le poussa à cela: Il eust bien mieux fait si sans les rompre, il se fust resolu ne se courroucer pourquoy qu'il en fust aduenu: 4. cu-

li. 1. ch. 25.

riosité à l'exemple de Ceſar, qui victorieux ayant recouuré les lettres, eſcrits, memoires de ſes ennemis, les bruſla tous ſans les vouloir voir? 5. legereté à croire: 6. & ſur tout l'opinion d'eſtre meſpriſé & iniurié par autruy, laquelle il faut chaſſer cõme indigne d'hõme de cœur: car combien qu'elle ſemble eſtre glorieuſe, & venir de trop d'eſtime de ſoy (vice grand cependant) ſi vient-elle de baſſeſſe & foibleſſe: car celuy qui s'eſtime meſpriſé de quelqu'vn eſt en quelque ſens moindre que luy, ſe iuge, ou craint de l'eſprit en verité, ou par reputation, & ſe deffie de ſoy. *Nemo nõ eo, à quo ſe cõtempti̊ iudicat minor eſt.* Il faut dõc pẽſer que c'eſt pluſtoſt tout autre choſe, que meſpris, c'eſt ſottiſe indiſcretion, neceſſité & defaut d'autruy. Si le meſpris pretẽdu vient des amis: c'eſt vne trop grãde familiarité. Si de nos ſujets ſçachans que l'on a puiſſance de les chaſtier & faire repẽtir, il n'eſt à croire qu'ils y ayent penſé. Si de viles & petites gens, noſtre hõneur ou dignité & indignité n'eſt pas en la main de telles gens: *indignus Cæſaris iræ.* Agatocles & Antigon⁹ ſe rioiẽt de ceux qui les iniurioient, & ne leur firent mal les tenans en leur puiſſance. Ceſar a eſté excellent par deſſus tous en ceſte part, mais Moyſe, Dauid, & tous les grands en ont fait ainſi, *magnam fortunam magnus animus decet*, la plus glorieuſe victoire eſt d'eſtre maiſtre de ſoy, ne s'eſmouuoir pour autruy. S'en eſmouuoir c'eſt ſe confeſſer attaint: *conuitia, ſi iraſcare, agnita videntur, ſpreta exoleſcunt.* Celui ne peut eſtre grand, qui plie ſous l'offenſe d'autruy: ſi nous ne vainquons la cholere, elle nous vaincra, *iniurias & offenſiones ſupernè deſpicere.*

Le ſecond chef eſt de ceux qu'il faut employer 2. *chef.*

lors que les occaſions de cholere ſe preſentent, & qu'il ſemble qu'elle veut naiſtre en nous, qui ſont 1. arreſter & tenir ſon corps en paix & repos, ſans mouuement & agitation, laquelle eſchauffe le ſang & les humeurs, & ſe tenir en ſilence & ſolitude 2. Dilation à croire & prendre reſolution, dõner loiſir au iugement de conſiderer. Si nous pouuons vne fois diſcourir, nous arreſterons aiſément le cours de ceſte figure. Vn ſage conſeilloit à Auguſte eſtãt en cholere de ne s'eſmouuoir que premierement il n'euſt dit & prononcé des lettres de l'Alphabet. Tout ce que nous diſons & faiſons en la chaude cole nous doit eſtre ſuſpect: pource faut-il faire alte. *Nil tibi liceat dum iraſceris. Quare? Quia vis omnia licere.* Nous nous deuons craindre, & douter de nous meſmes? car tant que nous ſommes eſmeus nous ne pouuons rien faire à propos: la raiſon lors empeſtrée des paſſions ne nous ſert non plus que les aiſles aux oiſeaux engluez par les pieds. Parquoy il faut recourir à nos amis & meurir nos choleres entre leurs diſcours. 3. Auſſi la diuerſion à toute choſe plaiſante, à la muſique.

3. *Chef.* Le troiſiéme chef eſt aux belles conſiderations deſquelles doit eſtre abbreuué & taint noſtre eſprit de longue main. Premieremẽt des actions & mouuemens de ceux qui ſont en cholere qui nous doiuent faire horreur tant elles ſont meſſeantes: c'eſt l'expedient que donnent les ſages pour nous en deſtourner conſeillans de ſe regarder au miroir. Secondement & au contraire de la beauté, qui eſt en la moderation, ſongeons combien la douceur & la clemence ont de grace comme elles ſont agreables aux autres & vtiles à nous meſmes, c'eſt l'aimant

qui tire à nous le cœur & la volonté des hommes. Cecy eſt principalement requis en ceux que la fortune a colloqué en haut degré d'honneur, qui doiuent auoir les mouuemens plus remis & temperez. Car comme leurs actions ſont plus d'importãce: auſſi leurs fautes ſont plus difficiles à reparer. Finalement y a l'eſtime & l'amour que nous deuons porter à la ſageſſe que nous eſtudions icy : laquelle ſe monſtre principalement à ſe retenir & ſe cõmander, demeurer conſtãte & inuincible: il faut eſleuer ſon ame de terre & la conduire à vne diſpoſitiõ ſemblable à ceſte plus haute partie de l'air, qui n'eſt iamais offuſquée de nuées, ni agitée de tõnerres, mais en vne ſerenité perpetuelle, ainſi noſtre ame ne doit eſtre obſcurcie par la triſteſſe, ny eſmeuë par la cholere, & fuir toute precipitation, imiter le plus haut des planetes qui va le plus lentement de tous.

Or tout cecy s'entend de la cholere interne, couuerte, qui dure, iointe auec mauuaiſe affection, haine, deſir de vengeance, *quæ in ſinu ſtulti requieſcit vt qui reponunt odia: quodque ſæuæ cogitationis iudiciũ eſt, ſecreto ſuo ſatiantur.* Car ceſte externe & ouuerte eſt courte, vn feu de paille, ſans mauuaiſe affection, qui eſt pour faire reſſentir à autruy ſa faute, ſoit aux inferieurs par reprehenſions & reprimendes, ou autres pour leur remonſtrer le tort & indiſcretion qu'ils ont, c'eſt choſe vtile & neceſſaire & bien loüable.

Se courroucer quand bon & vtile. Pour ſoy.

Il eſt bon & vtile & pour ſoy & pour autruy de quelquesfois ſe courroucer, mais que ce ſoit auec moderation & regle. Il y en a qui retiennent leur cholere au dedans : afin qu'elle ne ſe produiſe, & qu'ils apparoiſſent ſages & moderez : mais il ſe

rongent au dedás, & ſe font vn effort qui leur conſte plus que ne vaut tout. Il vaudroit mieux ſe courroucer & eſuenter vn peu ce feu au dehors, afin qu'il ne fuſt ſi ardent & ne donnaſt tant de peine au dedans. On incorpore la cholere en la cachant. Il vaut mieux que ſa pointe agiſſe vn peu au dehors que la replier cõtre ſoy: *Omnia vitia in aperto leniora ſunt, & tunc perniciosſima, cùm ſimulata ſanitate ſubſidunt.*

5. *Pourquoy auec condition.* Auſſi contre ceux qui n'entendent ou ne ſe laiſſent gueres mener par raiſon, comme le genre de valets, & qui ne font que par crainte, faut que la cholere y ſupplée vraye ou ſimulée, ſans laquelle ſouuent n'y auroit reglement en la famille. Mais que ce ſoit auec ces conditions: 1. non ſouuent & à tous propos, 2. ny pour choſes legeres. Car eſtant ordinaire viendroit à meſpris & n'auroit poids ny effect, 3. Non en l'air & à coup perdu grondant & criaillant en abſence. Mais qu'elle arriue & frappe celuy qui en eſt cauſe, & de qui l'on ſe plaint. 4. Que ce ſoit viuement, pertinemment & ſerieuſement, ſans y meſler riſee, afin que ce ſoit vtile chaſtiement du paſſé, & prouiſion à l'aduenir. Bref il en faut vſer comme d'vne medecine.

Tous ces remedes au long deduits ſont auſſi contre les ſuyuantes paſſions.

CONTRE LA HAINE.
CHAP. XXXII.

POur ſe deffendre contre la hayne il faut tenir vne regle qui eſt vraye, que toutes choſes ont deux anſes par leſquelles l'on les peut prendre: par

l'vne elles nous ſemblent griefues & peſantes, par l'autre aiſees & legeres. Prenons donc les choſes par la bonne anſe, & nous trouuerons ce qu'il y a de bon & à aimer en tout ce que nous accuſons & hayſſons. Car il n'y a rien au mõde qui ne ſoit pour le bien de l'homme. Et en ce qu'il nous offenſe, nous auons plus de ſubiet de le plaindre que de le hayr : car il eſt le premier offensé, & en reçoit le plus grand dommage, pource qu'il perd en cela l'vſage de la raiſon, la plus grande perte qui puiſſe eſtre. Tournons donc en tel accident la haine en pitié, & mettons peine de rẽdre dignes d'eſtre aimez ceux que nous voudrons hayr, ainſi que fit Lycurgue à celuy qui luy auoit creué l'œil : lequel il rendit, pour peine de l'iniure, vn honneſte, vertueux & modeſte citoyen par ſa bonne inſtruction.

CONTRE L'ENVIE. CHAP. XXXIII.

CONtre ceſte paſſion conſiderons ce que nous eſtimons bien & enuions à autruy. Nous enuions és autres volontiers des richeſſes, des honneurs, des faueurs : c'eſt faute de ſçauoir ce que leur couſte cela. Qui nous diroit, vous en aurez autant à meſme prix, nous n'en voudrions pas. Pour les auoir il faut flatter, endurer des afflictions, des iniures, bref perdre ſa liberté, complaire & s'accommoder aux voluptez & paſſions d'autruy. L'on n'a rien pour rien en ce mõde. Penſer arriuer aux biẽs, honneurs, eſtats, offices autrement, & vouloir peruertir la loy, ou bien la couſtume du monde, c'eſt vouloir auoir le drap & l'argent. Pourquoy toy

qui fait profeſſion d'honneur & de vertu, te faſches tu ſi tu n'as ces biens là, qui ne s'acquierent que par vne honteuſe patience ? Ayez donc pluſtoſt pitié des autres, qu'enuie. Si c'eſt vn vray bien qui ſoit arriué à autruy, nous nous en deuons reſiouyr : car nous deuons deſirer le bien les vns des autres : ſe plaire au bien d'autruy, c'eſt accroiſtre le ſien.

CONTRE LA VENGEANCE. CHAP. XXXVI.

1. CONtre ceſte cruelle paſſion, il faut premierement ſe ſouuenir qu'il n'y a riẽ de ſi honorable que de ſçauoir pardonner. Vn chacun peut pourſuiure la raiſon & la iuſtice du tort qu'il a receu, mais dõner grace & remiſſion, il n'appartiẽt qu'au prince ſouuerain. Si donc tu veux eſtre Roy de toy meſmes, & faire acte royal, pardonne librement, & vſe de grace enuers celuy qui t'a offensé.

2. Secondement qu'il n'y a rien de ſi grand & victorieux, que la dureté & inſenſibilité courageuſe aux iniures, par laquelle elles retournent & reialliſſent entieres aux iniurians, comme les coups roide-aſſenez aux choſes tres-dures & ſolides, qui ne font autre choſe que bleſſer & eſtourdir la main & le bras du frappeur : mediter vengeance eſt ſe confeſſer bleſſé : ſe plaindre c'eſt ſe dire atteint & inferieur, *vltior doloris confeſſio eſt : non eſt magnus animus quem incurvat iniuria : ingens animus & verus æſtimator ſui, non vindicat iniuriam, quia non ſentit.*

3. L'on obiecte qu'il eſt dur, grief & hõteux de ſouffrir vne offenſe : ie l'accorde & ſuis d'aduis de ne ſouffrir, ains de vaincre & demeurer maiſtre : mais

d'vne belle & honorable façon, en la deſdaignant & celuy qui la fait, & encores plus en bien faiſant en tous les deux Ceſar eſtoit excellent. C'eſt vne glorieuſe victoire de vaincre & faire bouquer l'ennemy par bien-faits, & d'ennemi le rendre ami: & que la grandeur de l'iniure ne nous retienne point. Au contraire eſtimons que plus elle eſt grãde, plus eſt-elle digne d'eſtre pardonnée, & que plus la vengeãce en ſeroit iuſte, plus la clemẽce en eſt loüable.

Et puis ce n'eſt raiſon d'eſtre iuge & partie, cõme l'on veut en la vengeance: Il s'en faut remettre au tiers, il faut pour le moins en auoir conſeil de ſes amis & des ſages, & ne s'en croire pas ſoy meſme. Iupiter peut bien ſeul darder les foudres fauorables & de bon augure: mais quand il eſt queſtion de lancer les nuiſibles & vengeurs, il ne le peut faire ſans le conſeil & aſſiſtance de douze dieux. C'eſt grand cas que le plus grand des dieux, qui peut de luy meſmes bien faire à tout le monde, ne peut nuire à perſonne qu'apres vne ſolemnelle deliberation. La ſageſſe de Iupiter craint meſmes de faillir, quand il eſt queſtion de ſe venger il luy faut du conſeil qui le retienne. 4.

Il faut donc nous former vne moderation d'eſprit, c'eſt la verru de clemence, qui eſt vne douceur & gracieuſeté, qui tempere, retient & reprime tous les mouuemens. Elle nous munira de patience, nous perſuadera que nous ne pouuons eſtre offenſez que de nous meſmes: que des iniures d'autruy, il n'en demeurera en nous que ce que nous en voudrons retenir. Elle nous conciliera l'amitié de tout le monde, nous apportera vne modeſtie & bienſeance agreable à tous. 5. *Clemence.*

CONTRE LA IALOVSIE.
CHAP. XXXV.

LE ſeul moyen de l'éuiter, eſt de ſe rendre digne de ce que l'on deſire. Car la ialouſie n'eſt qu'vne deffiance de ſoy meſme, & vn teſmoignage de noſtre peu de merite. L'Empereur Aurele, a qui Fauſtine ſa femme demandoit ce qu'il feroit, ſi ſon ennemy Caſſius gaignoit contre luy la bataille, dit, ie ne ſers point ſi mal les dieux, qu'ils me veillent enuoyer vne telle fortune. Ainſi ceux qui ont part en l'affection d'autruy, s'il leur aduient quelque crainte de la perdre, diſent, ie n'honore pas ſi peu ſon amitié qu'il m'en vueille priuer. La confiance de noſtre merite eſt vn grand gage de la volonté d'autruy.

Qui pourſuit quelque choſe auec la vertu, eſt aiſé d auoir vn compagnon à la pourſuiure: car il ſert de relief & d'eſclat à ſon merite. L'imbecilité ſeule craint la rencõtre, pource qu'elle penſe qu'eſtant comparée auec vn autre, ſon imperfection paroiſtra incontinent. Oſtez l'emulation, vous oſtez la gloire & l'eſperon à la vertu.

Le conſeil aux hommes contre ceſte maladie, quand elle leur vient de leurs femmes, c'eſt que la pluſpart des grands & galands hommes ſont tombez en ce malheur, ſans qu'ils en ayent fait aucun bruit: Luculus, Ceſar, Pompée, Caton, Auguſte, Antonius, & tant d'autres. Mais diras-tu, le monde le ſçait & en parle: & de qui ne parle-on en ce ſens du plus grand au plus petit? On engage tous les iours tant d'honneſtes hommes en ce reproche en ta preſence: ſi tu t'en remuës les Dames meſ-

mes

mes s'en moqueront: la frequence de cét accident doit meshuy en auoir modoré l'aigreur. Au reſte ſois tel que l'on te plaigne, que ta vertu eſtouffe ce malheur, afin que les gens de bien ne t'en eſtiment rien moins, mais en maudiſſent l'occaſion.

Quant aux femmes il n'y a point de conſeil cõtre ce mal, car leur nature eſt toute confite en ſoupçon, vanité, curioſité. Il eſt vray qu'elles meſmes ſe gueriſſent aux deſpens de leurs maris, verſans leur mal ſur eux, & gueriſſent leur mal par vn plus grand. Mais ſi elles eſtoient capables de conſeil, l'on leur diroit de ne s'en ſoucier ni faire ſemblant de s'en appercevoir: qui eſt vne douce mediocrité entre ceſte folle ialouſie: & ceſte autre façon oppoſite, qui ſe pratique aux Indes, & autres nations, où les femmes trauaillent d'acquerir des amis & des femmes à leurs maris, cherchant ſur tout leur honneur, (or c'eſt vn teſmoignage de la vertu, valeur & reputation aux hommes en ces pays-là, d'auoir pluſieurs femmes) & plaiſir: ainſi Liuia à Auguſte, Statonique au Roy Deiotarus: ou bien multiplication de lignee, comme Sarra, Lia, Rachel à Abraham & Iacob. 4.

DE LA TEMPERANCE, *quatriéme vertu.*

De la temperance en general.

CHAP. XXXVI.

TEmperãce ſe prend doublemẽt: En terme general pour vne moderation & douce attrempance en toutes choſes. Et ainſi ce n'eſt point vne 1. *Temperance double generale.*

vertu ſpeciale, mais generale & commune, c'eſt vn aſſaiſonnemẽt de toutes: & eſt perpetuellement requiſe, principalement aux affaires, où y a de la diſpute & conteſtation, aux troubles & diuiſions. Pour la garder il n'y a que de n'auoir point d'intentions particulieres, mais ſimplement ſe tenir à ſon deuoir. Toutes intentions legitimes ſont temperees, la cholere, la haine, ſont au delà du deuoir & de la iuſtice, & ſeruent ſeulement à ceux qui ne ſe tiennent à leur deuoir par la raiſon ſimple.

2. Speciale pour vne bride & regle aux choſes plaiſantes, voluptueuſes, qui chatoüillent nos ſens & nos appetits naturels. *Habena voluptatis, inter libidinem & ſtuporem naturæ poſita, cuius duæ partes: verecundia in fuga turpiũ, honeſtas in obſeruatione decori.* Nous la prendrons icy vn peu plus au large, pour la regle & le deuoir en toute proſperité, comme la force eſtoit la regle en toute aduerſité, & ſera la bride, comme la force, l'eſperon. Auec ces deux nous dompterons ceſte partie brutale, farouche & reueſche des paſſions, qui eſt en nous, & nous nous porterons bien & ſagement en toute fortune, & en tous accidens, qui eſt le haut point de ſageſſe.

3. *Deſcription de temperance.* La temperance a donc pour ſon ſubiet & obiect general toute proſperité, choſe plaiſante & plauſible, mais ſpecialement & proprement la volupté, de laquelle elle eſt retranchement & reglement: retranchement de la ſuperfluë, eſtrangere, vicieuſe, reglement de la naturelle & neceſſaire: *Voluptatibus imperat, alias odit & abigit, alias diſpenſat & ad ſanum modum redigit: nec vnquam ad illas propter illas venit, ſcit optimum eſſe modum cupitorum, non quantum velis ſed quantum debeas.* : C'eſt l'authorité & puiſſance

de la raiſon ſur les cupiditez & violẽtes affections, qui portent nos volontez aux plaiſirs & voluptez. C'eſt le frein de noſtre ame, & l'inſtrument propre à eſcumer les boüillons qui s'eſleuent par la chaleur & intemperance du ſang, afin de contenir l'ame vne & égale à la raiſon, afin qu'elle ne s'accommode point aux obiects ſenſibles : mais pluſtoſt qu'elle les accommode & face ſeruir à ſoy. Par icelle nous ſévrons noſtre ame du laict doux des delices du monde, & la rendons capable d'vne plus ſolide & ſucculente nourriture. C'eſt vne regle, laquelle doucemẽt accommode toutes choſes à la nature, à la neceſſité, ſimplicité, facilité, ſanté, fermeté. Ce ſont choſes qui vont volontiers enſemble, & ſont les meſures & bornes de ſageſſe, comme au rebours l'art, le luxe & ſuperfluité, la varieté & multiplicité, la difficulté, la maladie & delicateſſe ſe font compagnie, ſuyuent l'intemperance & la folie, *ſimplici cura conſtant neceſſaria, in deliciis laboratur. Ad parata nati ſumus: nos omnia nobis difficilia facilium faſtidio fecimus.*

DE LA PROSPERITE' & aduis ſur icelle.

CHAP. XXXVIII.

LA proſperité qui nous arriue doucement par le commun cours & train ordinaire du monde, ou par noſtre prudence & ſage conduite, eſt bien plus ferme & aſſeuree & moins enuiee que celle qui vient comme du ciel auec eſclat : outre & contre l'opinion de tous, & l'eſperance meſme de celuy qui en eſt eſtrené.

ment & chatoüillement plaisant : comme à l'oppo- *ption &*
site la douleur est vn sentimẽt triste & desplaisant, *distin-*
toutesfois ceux qui la mettent au plus haut, & en *ction de*
font le souuerain bien comme les Epicuriens, ne la *volupté.*
prennent pas ainsi, mais pour vne priuation de mal & desplaisir, en vn mot, Indolence. Selon eux n'auoir point de mal est le plus heureux bien estre que l'homme puisse esperer icy. *Nimium boni est cui nihil est mali:* Cecy est comme vn milieu ou neutralité entre la volupté prise au sens premier & commun : & la douleur, c'est comme iadis le sein d'Abraham entre le Paradis & l'Enfer des damnez. C'est vn estat & vne assiette douce & paisible, vne equable, constante & arrestee volupté, qui ressemble aucunement l'euthimie & tranquillité d'esprit estimee le souuerain bien par les Philosophes: l'autre premiere sorte de volupté est actiue, agente, & mouuante. Et ainsi auroit trois estats, les deux extrémes, opposites, douleur & volupté, qui ne sont stables ni durables, & toutes deux maladiues. Et celuy du milieu stable, ferme, sain: auquel les Epicuriens ont voulu donner le nom de volupté (comme ce l'est aussi, eu égard à la douleur) la faisant le souuerain biẽ. C'est cequi a tãt descrié leur escole, cõme Seneque a ingenuëmẽt recogneu & dit, leur mal estoit au tiltre & aux mots, non en la substance, n'y ayãt iamais eu de doctrine, ni vie plus sobre, moderee & ennemye des desbauches & des vices que la leur. Et n'est pas encores du tout sans quelque raison qu'ils ont appellé ceste indolence & estat paisible, volupté: car ce chatoüillement, qui semble nous esleuer au dessus de l'insolence, ne vise qu'à l'indolence comme à son but, comme par exemple

l'appetit qui nous rauit à l'accointance des femmes, ne cherche qu'à fuyr la peine que nous apporte le desir ardant & furieux à l'assouuir, nous exempter de ceste fiéure, & nous mettre en repos.

2. *Contre elle.* L'on a parlé fort diuersement trop court, & destrousſément de la volupté. Les vns l'ont deïfiee, les autres l'ont deteſtee comme vn monſtre, & au ſeul mot ils tremouſſent ne le prenant qu'au criminel. Ceux qui la condamnent tout à plat diſent que c'eſt choſe, 1. Courte & briefue, feu de paille, meſme ſi elle eſt viue & actiue. 2. Freſle & tendre aisément & pour peu corrompuë & emportee, vne once de douleur gaſtera vne mer de plaiſir : cela s'appelle, l'artillerie encloüee : 3. Humble, baſſe, honteuſe, s'exerçant par vils outils en lieux cachez & honteux, au moins pour la pluſpart: car il y a des voluptez pompeuſes & magnifiques. 4. Subiecte bien toſt à ſatieté. L'homme ne ſçauroit demeurer long temps en la volupté : il en eſt impatient, dur, robuſte autrement à la douleur, comme a eſté dit, ſuiuie le plus ſouuẽt du repentir: produiſant de tres-pernicieux effects, ruines des perſonnes, familles, rebubliques: & ſur tout ils alleguent que quand elle eſt en ſon plus grand effort, elle maiſtriſe de façon que la raiſon n'y peut auoir accez.

3. *Pour elle voyez l. 2. c. 6.* D'autre part l'on dit qu'elle eſt naturelle, creée & eſtablie de Dieu au monde, pour ſa conſeruation & duree, tant en detail des indiuidus, qu'en gros des eſpeces. Nature mere de volupté, conſerue cela, qu'és actions qui ſont pour noſtre beſoin, elle y a mis de la volupté. Or bien viure eſt conſentir à nature. Dieu, dit Moyſe, a creé la volupté, *Plantauerat Dominus paradiſum voluptatis*, a mis & eſtably

l'homme en vn eſtat, lieu, & condition de vie voluptueuſe: & en fin qu'eſt ce que la felicité derniere & ſouueraine ſinon volupté certaine & perpetuelle ? *Inebriabuntur ab vbertate domus tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos: ſuis contenta finibus res eſt diuina voluptas.* Et de fait les plus reglez Philoſophes & plus grands profeſſeurs de vertu Zeno, Caton, Scipion, Epaminondas, Platon, Socrates, meſmes, ont eſté par effect & amoureux & beuueurs, danſeurs, ioüeurs: & ont traicté, parlé, eſcrit de l'amour & autres voluptez.

Parquoy cecy ne ſe vuide pas en vn mot & tout ſimplement: faut diſtinguer, les voluptez ſont diuerſes. Il y en a de naturelles & non naturelles: ceſte diſtinction, comme plus importante, ſera tantoſt plus conſideree. Il y en a de glorieuſes, faſtueuſes, difficiles: d'autres ſombres, doucereuſes, faciles & preſtes. Combien qu'à la verité dire, la volupté eſt vne qualité peu ambitieuſe, elle s'eſtime aſſez riche de ſoy ſans y meſler le prix de la reputation, & s'aime mieux à l'ombre. Celles auſſi qui ſont tant faciles & preſtes, ſont laſches & morfonduës, s'il n'y a de la mal-aiſance & difficulté, laquelle eſt vn allechement, vn amorce, vn aiguillon à icelles. La ceremonie, la vergongne & difficulté qu'il y a de paruenir aux derniers exploicts de l'amour, ſont ſes aiguiſemẽs & allumettes c'eſt ce qui luy donne le prix & la pointe. Il y en a de ſpirituelles & corporelles, non qu'à vray dire elles ſoient ſeparees: car elles ſont toutes de l'homme entier & de tout le ſubiet cõpoſé: & vne partie de nous n'en a point de ſi propres que l'autre ne s'en ſente, tant que dure le mariage & amoureuſe liaiſon de l'eſ-

4. *Diſtinction des voluptés*

prit& du corps en ce monde. Mais bien y en a auſquelles l'eſprit a plus de part que le corps, dont conuiennent mieux à l'homme qu'aux beſtes, & ſont plus durables, comme celles qui entrent en nous par les ſeus de la veuë & de l'ouye, qui ſont deux portes de l'eſprit, car ne faisãt que paſſer par là, l'eſprit les reçoit, les cuit & digere, s'en paiſt & delecte lõg temps: le corps s'en ſent peu. D'autres où le corps a plus de part, comme celle du gouſt & de l'attouchement, plus groſſieres & materielles, eſquelles les beſtes nous font compagnie, telles voluptez ſe traittent, exploitẽt, s'vſent & acheuẽt aux corps meſmes, l'eſprit n'y a que l'aſſiſtance & compagnie, & ſont courtes, c'eſt feu de paille.

Le principal en cecy eſt, ſçauoir cõment il ſe faut cõporter & gouuerner aux voluptez, ce que la ſageſſe nous apprẽdra: & c'eſt l'office de la vertu de tẽperance. Il faut premierement faire grãde & notable differẽce entre les naturelles & nõ naturelles. Par les non naturelles nous n'entendõs pas ſeulement celles qui ſont contre nature, & le droit vſage approuué par les loix: mais encores les naturelles meſmes, ſi elles degenerẽt en trop grand excez, & ſuperfluité, qui n'eſt point du roolle de ſa nature, qui ſe cõtẽte de remedier à la neceſſité, à quoy l'on peut encores adiouſter la bien-ſeance & honneſteté commune. C'eſt bien la volupté naturelle, d'eſtre clos & couuert par maiſon & veſtement, contre la rigueur des elemens & iniures des meſchãs: mais que ce ſoit d'or, d'argẽt, de iaſpe & porphire, il n'eſt pas naturel. Ou bien ſi elles arriuent par autre voye que naturelle, comme ſi elles ſont recherchees & procurees par artifice, par medica-

5. *Aduis ſur icelles.*

Qui ſont les naturelles.

mens, & autres moyens non naturels ou bien qu'elles ſe forgent premierement en l'eſprit, ſuſcitées par paſſion, & puis de là viennent au corps, qui eſt vn ordre renuerſé : car l'ordre de nature eſt que les voluptez entrent au corps, & ſoient deſirees par luy, & puis de là montent en l'eſprit. Et tout ainſi que le rire, qui eſt par le chatoüillement des aiſſelles, n'eſt point naturel ny doux, c'eſt pluſtoſt vne conuulſion, auſſi la volupte qui eſt recherchee & allumée par l'ame n'eſt point naturelle.

Or la premiere regle de ſageſſe aux voluptez eſt celle-cy, chaſſer & condamner tout à fait les non naturelles, comme vicieuſes, baſtardes (car ainſi que ceux qui viennent au banquet ſans y eſtre conuiez, ſont à refuſer : auſſi les voluptez qui d'elles meſmes ſans eſtre mandées & conuiees par la nature, ſe preſentent, ſont à reietter) admettre & receuoir les naturelles: mais auec regle & moderation: & voila l'office de temperance en general, chaſſer les non naturelles, regler les naturelles, 6. *Regle premiere & generale.*

Or la regle des naturelles eſt en trois poincts: premierement que ſoit ſans offenſe, ſcandale, dommage, & preiudice d'autruy. 7. *Regles pour les naturelles.*

Le ſecond que ſoit ſans preiudice ſien de ſõ honneur, ſa ſanté, ſon loiſir, ſon deuoir, ſes fonctions.

Le tiers que ſoit auec moderation, ne les prendre trop à cœur, non plus qu'à contrecœur, ne les courir ny fuyr : mais les receuoir & prendre comme on fait le miel, auec le bout du doigt, non en plaine main, non s'y engager par trop, ny en faire ſon propre fait & principal affaire: moins s'y aſſeruir, en faire vne neceſſité, c'eſt l'extréme miſere : ce doit eſtre l'acceſſoire: vne recreation pour mieux ſe

remettre, comme le ſommeil qui nous renforce, & nous donne haleine pour retourner plus gayement à l'œuure. Bref en vſer & non iouyr. Mais ſur tout ſe faut garder de leur trahiſon : car il y en a qui ſe donnent trop cherement, nous rendent plus de mal & deſplaiſir : mais c'eſt traiſtreuſemẽt : car elles marchent deuant, pour nous amuſer & tromper, & nous cachent leur ſuitte, cruelles nous chatoüillent, & nous embraſſent pour nous eſtrangler. Le plaiſir de boire va deuant le mal de teſte : tels ſont les plaiſirs & voluptez de l'indiſcrette & boüillante ieuneſſe qui enyurent. Nous nous plongeons dedans, mais en la vieilleſſe ellẽs nous laiſſent comme tous noyez, ainſi que la mer ſur la greue en ſon reflux : les douceurs que nous auons auallé ſi gloutement ſe fondent puis en amertumes & repentirs, & rempliſſent nos eſprits d'vn humeur venimeux qui les infecte & corrompt.

8. *Dereglement preiudiciable.*

Or comme la moderation & regle aux voluptez eſt choſe tres-belle & vtile ſelon Dieu, nature, raiſon : auſſi l'excez & deſreglement eſt la plus pernicieuſe de toutes au public & au particulier. La volupté mal priſe ramollit & relaſche la vigueur de l'eſprit & du corps. *Debilitatem inducere delitiæ, blandiſſimæ dominæ*, apoltronit & effemine les plus courageux teſmoin Annibal, dont les Lacedemonies qui faiſoient profeſſion de meſpriſer toutes voluptez, eſtoient appellez hommes, & les Atheniens mols & delicats, femmes. Xerxes pour punir les Babyloniens reuoltez, & s'aſſeurer d'eux à l'aduenir, leur oſta les armes & exercices penibles & difficiles, & permit tous plaiſirs & delices. Secondement elle chaſſa & bannit les vertus principales,

qui ne peuuent durer ſous vn Empire ſi mol & effeminé : *Maximas virtutes iacere oportet voluptate dominante.* Tiercement elle degenere bien toſt à ſon contraire, qui eſt la douleur, le deſplaiſir, le repentir : comme les riuieres d'eau douce courent & vont mourir en la mer ſalée, ainſi le miel de voluptez ſe termine en fiel de douleurs *In præcipiti eſt, ad dolorem vergit, in contrarium abit, niſi modum tineat. Extrema gaudij luctus occupat.* Finalement c'eſt le ſeminaire de tous maux, de toute ruyne. *Malorum eſca voluptas.* D'elle viennent les propos & intelligences ſecrettes & clandeſtines, puis les trahiſons, en fin les euerſions & ruyne des republiques. Maintenant nous parlerons des voluptez en particulier.

DV MANGER ET BOIRE, abſtinence & ſobrieté.

CHAP. XXXIX.

LEs viandes ſont pour la nourriture, pour ſouſtenir & reparer l'infirmité du corps : l'vſage moderé, naturel & plaiſant l'entretient, le rẽd propre & habile inſtrument à l'eſprit, comme l'excez au contraire non naturel l'affoiblit, apporte de grandes & faſcheuſes maladies qui sõt les ſupplices naturels de l'intẽperance, *Simplex ex ſimplici cauſa valetudo : multos morbos, ſupplicia luxuriæ multa ferculaſecerũt,* L'hõme ſe plaint de sõ cerueau de ce qu'il luy enuoye tant de defluctions, fondique de toutes les maladies plus dangereuſes : mais le cerueau luy reſpond bien. *Deſine fundere, & ego deſinã fluere,* Sois ſobre à aualler, & ie ſeray chiche à couler. Mais quoy, 1. *Vſage des viãdes.*

l'excez & apparat, la multitude, diuerſité, & exquis appareil des viandes eſt venu à honneur : nos gens apres vne grande ſomptuoſité & ſuperfluité, prient encores de les excuſer, de n'auoir pas aſſez fait.

2. Combien eſt preiudiciable & à l'eſprit & au corps la repletion des viandes, la diuerſité, curioſité, l'exquis & artificiel appareil, chacun le peut ſentir en ſoy meſme: la gourmandiſe & l'yurongnerie ſont vices laſches & groſſiers : ils ſe deſerient aſſez eux meſmes par les geſtes & contenances de ceux qui en ſont atteints : deſquelles la plus douce & honneſte eſt d'eſtre aſſopi & hebeté, inutile à tout bien : iamais homme aimant ſa gorge & ſon ventre, ne fit belle œuure : auſſi ſont-ils de gens de peu & beſtials : meſmement l'yurongnerie qui mene à toutes choſes indignes, teſmoin Alexandre autrement grand Prince, taché de ce vice, dont il en tua ſon plus grand amy Clitus, & puis reuenant à ſoy ſe vouloit tuer. Bref elle oſte du tout le ſens & peruertit l'entendement. *Vinum claua caret, dementat ſapientes, facit repueraſcere ſenes.*

3. *Sobrieté recommandée.* La ſobrieté, bien qu'elle ne ſoit des plus grandes & difficiles vertus, qui ne donne peine qu'aux ſots & aux forçats, ſi eſt elle vn progrez & acheminement aux autres vertus : elle eſtouffe les vices au berceau, les ſuffoque en la ſemence : c'eſt la mere de ſanté, la meilleure & plus ſeure medecine contre toutes maladies, & qui fait viure longuement. Socrates par ſa ſobrieté auoit vne ſanté forte & acerée. Maſiniſſa le plus ſobre Roy de tous, fit enfans à 86. ans, & à 92. vainquit les Carthaginois: où Alexandre s'enyurant mourut en la fleur de ſon aage, bien qu'il fuſt le mieux né & plus ſain

de tous. Plusieurs goutteux & atteints de maladies incurables aux Medecins, ont esté guaris par diette, voila pour le corps. Elle sert bien autant ou plus à l'esprit, qui par elle est tenu pur, capable de sagesse & bon conseil: *Salubrium consiliorum parens sobrietas.* *Hieron.* Tous les grands hommes ont esté grandement sobres, non seulement les professeurs de vertu singuliere & plus estroitte, mais tous ceux qui ont excellé en quelque chose, Cyrus, Cesar, Iulien l'Empereur, Mahumet: Epucere le grand Docteur de volupté a passé tous en ceste part La frugalité des Curies & Fabrices Romains, est plus haut loüée que leurs belles & grandes victoires: les Lacedemoniens tant vaillans faisoient profession expresse de frugalité & sobrieté.

Mais il faut de bonne heure & dés la ieunesse em- 4.
brasser ceste partie de temperance, & non attendre à la vieillesse douloureuse, & que l'on soit foulé & pressé de maladies, comme les Atheniens, à qui l'on reprochoit qu'ils ne demandoient iamais la paix qu'en robbes de dueil, apres auoir perdu leurs parens & amis en guerre, & qu'ils n'en pouuoient plus. C'est trop tard s'aduiser. *Sera in fundo parsimonia*, c'est vouloir faire le mesnager quand il ny a plus rien à mesnager: chercher à faire son emploitte apres que la foire est passee.

C'est vne bonne chose de ne s'accoustumer aux viandes delicates, de peur qu'en estant priuez, nostre corps en vienne indisposé, & nostre esprit faſché: & d'vser d'ordinaire des plus grossiers, tant pource qu'elles nous rendent plus forts & plus sains, que pource qu'elles sont plus aisees à recouurer.

DV LVXE ET DESBAVCHE en tous couuerts & paremens, & de la frugalité.

CHAP. XL.

Lin. 1. c. 6. IL a eſté dit cy deſſus que le veſtir n'eſt point originel, ny naturel, ny neceſſaire à l'hõme: mais artificiel, inuenté & vſurpé par luy ſeul au monde. Or à la ſuitte qu'il eſt artificiel (c'eſt la couſtume des choſes artificielles de varier, multiplier ſans fin & ſans meſure, la ſimplicité eſt amie de nature) il s'eſt eſtẽdu & multiplié en tant d'inuentions (car à quoy la pluſpart des occupations & traffiques du monde, ſinon à la couuerture & parure des corps?) de diſſolutions & corruptions, tellement que ce n'a plus eſté vne excuſe & vn couuert de defauts & neceſſitez, mais vn nid de vices. *Vexillum ſuperbiæ, nidus luxuriæ*, ſujet de riottes & querelles: car de là premierement a commencé la proprieté des choſes, le mien & le tien, & la plus grande communauté qui ſoit, ſi ſont touſiours les veſtemens propres, ce qui eſt monſtré par ce mot François, deſrober.

2. C'eſt vn vice familier & ſpecial aux femmes, que le luxe & l'excez aux veſtemens, vray teſmoignage de leur fineſſe, voulans ſe preualoir & rendre recommandables par ces petits accidens, pource qu'elles ſe ſentent foibles & incapables de ſe faire valoir à meilleures enſeignes: celles de grande vertu & courage s'en ſouciẽt beaucoup moins. Par les loix des Lacedemoniens, il n'eſtoit permis de porter robbes de couleur riches & precieuſes,

qu'aux femmes publiques : c'eſtoit leur part comme aux autres la vertu & l'honneur.

Or le vray & legitime vſage eſt de ſe couurir contre le froid, le vent, & autres rigueurs de l'air. Pource ne doiuent-ils eſtre tirez à autre fin : & par ainſi non exceſſifs, ny ſomptueux, ny auſſi vilains & deſchirez, *Nec affectata ſordes, nec exquiſita nũditia*. Caligula ſeruoit de riſee à tous, par la diſſolution de ſes habillemens : Auguſte fut loüé de ſa modeſtie.

PLAISIR CHARNEL,
Chaſteté, Continence.

CHAP. XLI.

LA continence eſt vne choſe tres-difficile, & de tres-penible garde : il eſt biẽ malaiſé de reſiſter du tout à nature : or c'eſt icy qu'elle eſt plus forte & ardente. 1. *Voyez li. 2. ch. 22.*

Auſſi eſt ce la plus grande recõmandation qu'elle aye que la difficulté, car au reſte elle eſt ſans action & ſans fruit, c'eſt vne priuation, vn non faire, peine ſans profit, la ſterilité eſt ſignifiée par la virginité. Ie parle icy de la continence ſimple & ſeule en ſoy, qui eſt choſe du tout ſterile & inutile, & à grãd peine loüable, nõ plus que le nõ gourmander, yurongner, & nõ de la Chreſtiẽne qui a, pour eſtre vertu, deux choſes, propos deliberé de touſiours la garder, & ainſi n'eſt pas pure priuation & non faire, & que ce ſoit pour Dieu. *Nõ hoc in virginibus prædicam⁹, quod ſint virgines : ſed quod Deo dicatæ*, teſmoin les Veſtales & les cinq folles rebuttées : parquoy c'eſt vn erreur & vanité populaire d'appeller les 2. *Auguſt.*

filles & femmes continentes, femmes de bien & d'honneur, comme si c'estoit vertu, & qu'il fust deu honneur à ne faire mal & contre son deuoir. Pourquoy n'appelle l'on de mesmes les hommes continens hommes de bien & d'honneur ? Il y auroit encores plus de raison, car il y a plus de difficulté, ils sõt plus chauds, plus hardis, ont plus d'occasions & de moyens. Tant s'en faut que l'honneur soit deu à non mal faire, qu'il n'est pas deu à tout bien faire, mais seulement comme a esté dit, à celuy qui est vtile au public & où y a de la peine, de la difficulté, du danger. Et combien de continens farcis de vices, au moins n'en eschappe-il gueres qui ne soient frappez de gloire & presomption, par laquelle se chatoüillans de bonne opinion de soy sont prompts à iuger & condamner les autres. Et l'experience nous fait voir en plusieurs femmes combien elles vendent cela cher à leurs maris, car deslogeant le diable du lieu où elles logent & establissent le poinct d'honneur cõme en son throsne, le font monter plus haut & paroistre en la teste pour faire croire qu'il n'est point ailleurs plus bas. Si toutesfois ceste flatterie du mot d'honneur sert à les rendre plus soigneuses de leur deuoir, ie le trouue bon: à quelque chose sert vanité. Aussi l'incontinẽce simple & seule en soy, n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, & que la nature commet en ses actiõs par excez ou defaillance sans malice. Ce qui la deserie & rend tant dangereuse, c'est qu'elle n'est presque iamais seule: mais ordinairement accompagnée & suiuie d'autres plus grandes fautes, infectee de meschantes & vilaines circonstances des personnes, lieux,

lieux, tẽps prohibez, exercee par mauuais moyẽs, menteries, impoſtures, ſubornations, trahiſons: outre la perte du temps, diſtractions de ſes fonctions, d'où il aduient apres de grands ſcandales.

Et pource que c'eſt vne paſſion violente & enſemble pipereſſe, il ſe faut remparer contr'elle & ſe garder de ſes appaſts: plus elle nous mignarde, plus deffiõs nous-en: car elle nous veut embraſſer pour nous eſtrangler: elle nous appaſte de miel pour nous ſaouler de fiel. Parquoy conſiderõs ces choſes. La beauté d'autrui eſt choſe qui eſt hors de nous, c'eſt choſe qui tourne auſſi toſt en mal qu'au bien, ce n'eſt en sõme qu'vne fleur qui paſſe, choſe bien mince, & quaſi rien que la couleur d'vn corps: recognoiſſant en la beauté la delicate main de nature, la faut priſer comme le Soleil & la Lune, pour l'excellence qui y eſt: & venant à la iouyſſance par tous moyens honneſtes, ſe ſouuenir touſiours que l'vſage immoderé de ce plaiſir vſe le corps, amollit l'ame, affoiblit l'eſprit. Et que pluſieurs pour s'y eſtre addonnees, ont perdu les vns la vie, les autres la fortune, les autres leur eſprit. Et au contraire qu'il y a plus de plaiſir & de gloire de vaincre la volupté, qu'à la poſſeder. Que la continence d'Alexandre & de Scipion a eſté plus haut loüee, que les beaux viſages des filles & femmes qu'ils ont prins captiues. 3. Aduis

Il y a pluſieurs ſortes & degrez de continence & incontinence. La coniugale eſt celle qui importe plus de toutes, qui eſt plus requiſe & neceſſaire pour le public & pour le particulier: parquoy elle doit eſtre de toutes eu plus grãde recõmandation. Il ſe faut retenir dedans le chaſte ſein de la partie,

qui nous a eſté deſtinee pour compagnie. Qui fait autrement, viole non ſeulement ſon corps, le faiſant vaiſſeau d'ordure, mais toutes loix, la loy de Dieu commande chaſteté : de nature qui deffend de faire commun ce qui eſt propre à vn, & commande de garder ſa foy : du pays qui a introduit les mariages: le droict des familles transferant iniuſtement le labeur d'autruy à vn eſtranger, la iuſtice apportant des incertitudes, ialouſies & querelles entre les parens: deſrobe aux enfans l'amour des peres, & aux parens la pieté des enfans.

DE LA GLOIRE & de l'ambition.

CHAP. XLII.

Liu. 1. ch. 20. & 60.

L'Ambition, le deſir de gloire & d'hõneur (deſquels a eſté parlé cy deſſus) n'eſt pas du tout & en tout ſens à condamner: premierement il eſt tres-vtile au public, ſelon que le monde vit, car c'eſt luy qui cauſe la pluſpart des belles actions, qui pouſſe les gens aux eſſays hazardeux, comme nous voyons en la pluſpart des anciens, leſquels tous n'ont pas eſté menez d'vn eſprit Philoſophique, de Socrates, Phocion, Ariſtides, Epaminondas, des Catons, & Scipions: par la ſeule vraye & viue image de vertu, car pluſieurs & en bien plus grand nombre, ont eſté pouſſez de l'eſprit de Themiſtocles, d'Alexandre, de Ceſar, & bien que ces beaux exploicts n'ayent pas eſté chez leurs autheurs & operateurs, vrays œuures de vertu mais d'ambition, toutefois les effets ont eſté tres-vtiles au public. Outre ceſte conſideratiõ, encores ſelon les ſages, eſt-il excuſable & permis en deux cas: l'vn eſt

en choſes bonnes & vtiles, mais qui ſont au deſſous de la vertu, & communes aux bons & meſchans, comme ſont les arts & ſciences: *Honos alit artes, incenduntur omnes ad ſtudia gloria*, les inuentions, l'induſtrie, la vaillance militaire: l'autre eſt pour demeurer en la bien-veillance d'autruy. Les ſages enſeignent de ne regler point ſes actions par l'opinion d'autruy, ſauf pour euiter les incommoditez, qui pourroient aduenir de leurs meſpris l'approbation & iugement d'autruy.

Mais au fait de la vertu, & de bien faire pour la gloire, comme ſi s'en eſtoit le ſalaire, c'eſt vne opinion fauſſe & vaine. Ce ſeroit choſe bien piteuſe & chetiue que la vertu, ſi elle tiroit ſa recommandation & ſon prix de l'opinion d'autruy, c'eſt vne trop foible monnoye & de trop bas alloy pour elle, elle eſt trop noble pour aller mendier vne telle recompenſe: il faut affermir ſon ame & de façon telle, compoſer ſes affections, que la lueur des honneurs n'esbloüiſſe point noſtre raiſon: & munir de belles reſolutions ſon eſprit, qui luy ſeruent de barrieres contre les aſſauts de l'ambition.

Il ſe faut donc perſuader que la vertu ne cherche point vn plus ample ni plus riche Theatre, pour ſe faire voir, que ſa propre conſcience, plus le Soleil eſt haut, moins fait-il d'ombre; plus la vertu eſt grande, moins cercle-elle de gloire, gloire vrayemẽt ſemblable à l'ombre, qui ſuit ceux qui la fuyẽt, & fuyt ceux là qui la ſuyuent, ſe remettre deuant les yeux que l'on vient en ce monde comme à vne Comedie, ou l'on ne choiſit pas le perſonnage que l'on veut ioüer, mais ſeulement l'on regarde à bien ioüer celuy qui eſt donné: ou comme en

vn banquet, auquel l'on vſe des viandes qui ſont deuant, ſans eſtendre les bras à l'autre bout de la table, ny arracher les plats d'entre les mains des maiſtres d'hoſtel. Si l'on nous preſente vne charge, dont nous ſoyons capables, acceptons la modeſtement, & l'exerçons ſincerement, eſtimans que Dieu nous a là poſez en ſentinelle, afin que les autres repoſent ſous noſtre ſoin : ne recherchons autre recompenſe de noſtre labeur, que la conſcience d'auoir bien fait, & deſirons que le teſmoignage en ſoit pluſtoſt graué dedans le cœur de nos concitoyens, que ſur le front des œuures publiques. Bref tenons pour maxime, que le fruict des belles actions eſt de les auoir faites : la vertu ne ſçauroit trouuer hors de ſoy recompenſe digne d'elle. Refuſer & meſpriſer les grandeurs, ce n'eſt pas tant grand miracle, c'eſt vn effort qui n'eſt ſi difficile. Qui bien s'aime & iuge ſainement, ſe contente de fortune moyenne & aiſee : les maiſtriſes fort actiues & paſſiues, ſont penibles, & ne ſont deſirees que par eſprits malades. Otanes l'vn des ſept qui auoient droit à la ſouueraineté de Perſe, quitta à ſes compagnõs ſon droit, pourueu que luy & les ſiens veſcuſſent en cét Empire hors de toute ſubiection & maiſtriſe, faut celle des loix anciennes, impatient à commander & eſtre commandé. Diocletiam quitta & renonça à l'Empire, Celeſtinus au Papat.

DE LA TEMPERANCE au parler, & de l'eloquence.

CHAP. XLIII.

1. CEcy eſt vn grãd poinct de ſageſſe qui regle biẽ la langue en vn mot, il eſt ſage, *qui in verbo non*

offendit hic perfectus est. Cecy vient de ce que la langue est tout le monde, en elle est le bien & le mal, la vie & la mort, comme a esté dit cy deuant. Or voicy les aduis pour le bien regler. *Lin. 1. ch. 11.*

Que le parler soit sobre & rare. Sçauoir se taire est vn grand aduantage à bien parler: & qui ne sçait bien l'vn, ne sçait l'autre. Bien dire & beaucoup n'est pas le fait de mesme ouurier : les meilleurs hommes sont ceux qui parlent le moins, disoit vn sage. Qui abondent en paroles, sont steriles à bien dire & à bien faire : comme les arbres qui iettent force fueilles, ont peu de fruict, force paille peu de grain. Les Lacedemoniens grands professeurs de vertu & vaillance, l'estoiẽt aussi de silence, ennemis du langage: dont a esté tant loüé & recõmandé par tous, le peu parler, la bride à la bouche : *Pone domine custodiam ori meo.* En la loy de Moyse le vaisseau qui n'auoit son couuercle attaché, estoit immonde : en cecy se cognoist & discerne l'homme : le sage a la langue au cœur, & le fol a la cœur à le langue. 2. *Regles au parler fix.*

Veritable, l'vsage de le parole est d'aider à la verité, & luy porter le flambeau, pour la faire voir: & au cõtraire descouurir & reietter le mẽsonge: d'autant quela parole est l'outil pour cõmuniquer nos volontez & nos pensees: elle doit bien estre veritable & fidelle, puis que nostre intelligence se cõduit par la seule voye de la parole. Celuy qui la fausse, trahit la societé bublique, & si ce moyẽ nous faut & nous trõpe nous ne nous tenõs plus, nous ne nous entre cognoissons plus. De la mẽterie en a esté dit. 3. *Cha. 10. de ce liure.*

Naif, modeste & chaste: non accompagné de vehemence, & contention, il sembleroit qu'il y auroit de la passion, non artificiel ni affecté, non desbauché & desreglé, ni licentieux. 4.

5. Serieux & vtile, non vain & inutile. Il ne faut pas s'amuſer à compter ce qui ſe faît en la place ou au theatre, ni à dire ſornettes & riſees, cela tient trop du bouffon, & mõſtre vn trop grãd & inutile loiſir, *otio abundantis, & attẽdantis.* Il n'eſt pas bon auſſi de cõter beaucoup de ſes actiõs & fortunes: les autres ne prennent pas tant de plaiſir à les ouyr, que nous à les conter: mais ſur tout non iamais offenſif: la parole eſt l'inſtrument & le courretier de la charité: envſer cõtre elle c'eſt en abuſer, cõtre l'intentiõ de nature. Toute ſorte de mediſance ditraction mocquerie eſt tres-indigne de l'hõme ſage & d'hõneur.

6. Facile & doux, non eſpineux, difficile & ennuyeux: il faut euiter en propos communs les queſtions ſubtiles & aiguës, qui reſſemblent aux eſcreuiſſes, où y a plus à eſplucher qu'à manger, la fin n'eſt que cris & contention.

7. Ferme, nerueux & genereux, non mol, laſche, & languiſſant: & par ainſi faut euiter le parler des pedans, plaideurs, & des filles.

8. A ce poinct de temperance, appartient celuy de garder fidelement le ſecret, (dont a eſté parlé en la foy) non ſeulement qui a eſté recommandé & donné en garde, mais celuy que la prudence & diſcretion dicte deuoir eſtre ſupprimé. *Chap. 8. de ce liure.*

9. *De l'eloquence, ſa recõmandation.* Or comme la parole rend l'homme plus excellent que les beſtes, auſſi l'eloquence rend ſes profeſſeurs plus excellens que les autres hommes: car c'eſt la profeſſion de la parole, c'eſt vne plus exquiſe cõmunication du diſcours & de la raiſon, le gouuernail des ames, qui diſpoſe les cœurs & les affections, comme certains tons, pour en faire vn accord melodieux.

L'eloquence n'eſt pas ſeulement vne clarté, pureté, elegance de langage, que les mots ſoient bien choiſis, proprement agencez, tombans en vne iuſte cadence, mais elle doit eſtre auſſi pleine d'ornemens, de graces, de mouuemens, que les paroles ſoient animees, premierement d'vne voix claire, rõde & diſtincte, s'éleuãt & s'abaiſſant, peu à peu, puis d'vne graue & naïfue actiõ, où l'on voye le viſage, les mains & les membres de l'orateur parler auec ſa bouche, ſuiure de leur mouuemẽt celuy de l'eſprit, & repreſenter les affectiõs: car l'orateur doit veſtir le premier les paſſiõs dont il veut fraper les autres. Cõme Braſidas tira de ſa propre playe le dard, dõt il tua ſon ennemy: ainſi la paſſion s'eſtant conceuë en noſtre cœur, ſe forme incontinẽt en noſtre parole, & par elle ſortãt de nous, entre en autruy, & y donne ſemblable impreſſion que nous auons nous meſme par vne ſubtile & viue contagion: Par là ſe voit qu'vne fort douce nature eſt mal propre à l'eloquẽce, car elle ne conçoit pas les paſſiõs fortes & courageuſes, telles qu'il les faut pour animer bien l'oraiſon: tellement que quand il faut deſployer les maiſtreſſes voiles de l'eloquence en vne grande & vehemẽte actiõ, ces gens là demeurẽt beaucoup au deſſous cõmme ſçeut bien reprocher Ciceron à Callidius, qui accuſoit Gallus auec vne voix & actiõ ſi froide & laſche, *tu niſi fingeres, ſic ageres*? Mais eſtant auſſi vigoureuſe & garnie de ce qu'a eſté dit, elle n'auroit pas moins de force & violẽce, que les cõmandemens des tyrans, enuironnez de leurs gardes & ſatellites. Elle ne mene pas ſeulement l'auditeur, mais elle l'entraine, regne parmy les peuples, s'eſtablit vn violent empire ſur les eſprits.

10. *Deſcription.*

Reſpõſe aux obiections.

L'on peut dire contre l'eloquence, que la verité ſe ſouſtient & deffend bien de ſoy meſme, qu'il n'y a rien plus eloquent qu'elle. Ce qui eſt vray où les eſprits ſont purs, vuides & nets de paſſions: mais la pluſpart du monde par nature, ou par art, & mauuaiſe inſtruction, eſt preoccupé, mal né & diſpoſé à la vertu & verité, dont il eſt requis de traicter les hommes, comme le fer qu'il faut amollir auec le feu auant que le tremper en l'eau: auſſi par les chaleureux mouuemens de l'eloquence, il les faut rendre ſoupples & maniables, capables de prendre la trempe de la verité. C'eſt à quoy doit tendre l'eloquence: & ſon vray fruict eſt armer la vertu contre le vice, la verité contre le menſonge & la calomnie. L'orateur, dit Theophraſte, eſt le vray Medecin des eſprits, auquel appartient de guarir la morſure des ſerpens par le chãt des fleutes, c'eſt à dire les calomnies des meſchans, par l'armonie de la raiſon. Or puis que l'on ne peut empeſcher que l'on ne s'empare de l'eloquence, pour executer ſes pernicieux deſſeins, que peut on moins faire que nous deffendre des meſmes armes, ſi nous ne nous en voulons aider, & nous preſentons nuds au combat, ne trahiſſons-nous pas la vertu & la verité? Mais pluſieurs ont abuſé de l'eloquence à de meſchans deſſeins, & la ruine de leur pays: cela eſt vray, & pour cela n'eſt-elle à meſpriſer, cela luy eſt commun auec toutes les plus excellentes choſes du monde, de pouuoir eſtre tournee à mal & à bien, ſelon que celuy qui la poſſede eſt mal diſpoſé: la pluſpart des hommes abuſent de leur entendement, ce n'eſt à dire qu'il n'en faille auoir.

RECVIEL DES LIEVX ET CHAPITRES DES TROIS LIVRES DE LA SAGESSE DE PIERRE CHARRON, ſuiuant la premiere edition faite à Bourdeaux 1601. qui ont eſté depuis reueus, changez, ou corrigez par l'Autheur.

PREFACE.

IL eſt requis auant tout œuure ſçauoir que c'eſt que ſageſſe, et comment nous entendons la traitter en ce liure, puis qu'il en porte le nom et le tiltre : Or dés l'entrée nous aduertiſſons, que nous ne prenons icy ce mot ſubtilement au ſens hautain et eſleué des Theologiens & Philoſophes (qui prennẽt plaiſir à deſcrier & faire peinture des choſes qui n'ỗt encores eſté veuës, & les releuer à telle perfectiõ, que la nature humaine ne s'en trouue capable que par imaginatiõ) pour vne cognoiſſance parfaite des choſes diuines & humaines, ou bien des premieres & plus hautes cauſes & reſſorts de toutes choſes : laquelle reſide en l'entendement ſeul, *Du mot de ſageſſe.*

peut eſtre ſans probité (qui eſt principalement en la volonté) ſans vtilité, vſage, action, ſans compagnie & en ſolitude : & eſt plus que tres-rare & difficile, c'eſt le ſouuerain bien & la perfection de l'entendement humain: ny au ſens trop court, bas, & populaire, pour diſcretion, circonſpection, comportement aduiſé & bien reglé en toutes choſes, qui ſe peut trouuer auec peu de pitié & preud'hommie : & regarde plus la compagnie & l'autruy que ſoy meſme. Mais nous le prenons en ſens plus vniuerſel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en ſon dedans & ſon dehors, en ſoy ſeul, en compagnie, cognoiſſant & agiſſant. Ainſi nous diſons que Sageſſe eſt preuue de prudence, c'eſt à dire preud'hommie auec habilite, probité bien aduiſee. Nous ſçauons que preud'hõmie ſans prudence eſt ſotte & indiſcrette, prudence ſans preud'hommie n'eſt que fineſſe : ce ſont deux choſes les meilleures & plus excellentes, & les chefs de tout bien, mais ſeules & ſeparées ſont defaillantes, imparfaictes. La Sageſſe les accouple, c'eſt vne droicture & belle compoſition de tout l'homme. Or elle conſiſte en deux choſes : Bien ſe cognoiſtre & conſtamment eſtre bien reglé & moderé en toutes choſes par toutes choſes : l'entens non ſeulement les externes qui apparoiſſent au monde, faicts & dits : mais premierement & principalement les internes : penſees, opinions, creances, deſquelles (où la faute eſt bien grande, & qui en fin ſe deſcouure) ſourdent les externes. Ie dis conſtamment, car les fols parfois contrefont, & ſemblent eſtre bien ſages. Il ſembleroit

Deſcription de ſageſſe.

peut-eſtre à aucuns, qu'il ſuffiroit de dire, que la Sageſſe conſiſte à eſtre conſtamment bien reglé & moderé en toutes choſes, ſans y adiouſter bien ſe cognoiſtre : mais ie ne ſuis pas de cét aduis : car aduenant que par vne grande bonté, douceur & ſouppleſſe de nature, ou par vne attentiue imitation d'autruy, quelqu'vn ſe comportant moderément en toutes choſes, ignorant cependant & meſcognoiſſant ſoy-meſme, & l'humaine condition, ce qu'il a & ce qu'il n'a pas : il ne ſeroit pourtant ſage, veu que ſageſſe n'eſt pas ſans cognoiſſance, ſans diſcours, & ſans eſtude. L'on n'accordera pas peut eſtre ceſte propoſition, car il ſemble bien que l'on ne peut reglément & conſtamment ſe comporter par tout ſans ſe cognoiſtre: & ſuis de cét aduis. Mais ie dy, que combien qu'ils aillent inſeparablement enſemble, ſi ne laiſſent-ils d'eſtre deux choſes diſtinctes, dont il les faut ſeparément exprimer en la deſcription de Sageſſe, comme ſes deux offices : dont ſe cognoiſtre eſt le premier, & eſt dit le commencement de Sageſſe. Parquoy nous diſons ſage celuy, qui cognoiſſant bien ce qu'il eſt, ſon bien & ſon mal, combien & iuſques où nature l'a eſtrené & fauorisé, & où elle luy a defailly, eſtudie par le benefice de la Philoſophie, & par l'effort de la vertu, à corriger & redreſſer ce qu'elle luy a donné de mauuais : reſueiller & roidir ce qui eſt de foible & languiſſant : faire valoir ce qui eſt bon: adiouſter ce qui defaut, & tant que faire ſe peut la ſecourir : & par tel eſtude ſe regle & conduit bien en toutes choſes.

Suyuant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein en cét œuure de trois liures, eſt premierement *Deſſein & me-*

Methode de l'autheur en cét œuure.

enſeigner l'homme à ſe bien cognoiſtre, & l'humaine condition, le prenant en tout ſens, & regardant à tous viſages : c'eſt au premier liure: puis l'inſtruire à ſe bien regler & moderer en toutes choſes : ce que nous ferons en gros, par aduis & moyens generaux & communs au ſecond liure : & particulierement au troiſieſme, par les quatre vertus morales, ſous leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſteté. Voila pourquoy cét œuure, qui inſtruit la vie & les mœurs à bien viure & bien mourir, eſt intitulé Sageſſe, comme le noſtre precedent, qui inſtruiſoit à bien croire, a eſté appellé verité, ou bien les trois Veritez, y ayant trois liures en ceſtuy-cy comme en celuy là. I'adiouſte ici deux ou trois mots de bonne foy, l'vn que i'ay queſté par cy par là, & tiré la pluſpart des materiaux de cét ouurage, des meilleurs autheurs qui ont traitté ceſte matiere morale & politique, vraye ſcience de l'hõme, tant anciens, (ſpecialemẽt Seneque & Plutarque, grãds docteurs en icelle) que modernes. C'eſt le recueil d'vne partie de mes eſtudes: la forme & l'ordre ſont à moy. Si ie l'ay arrangé & agencé auec iugemẽt, & à propos, les Sages en iugeront, car me ſhuy en ce ſubiect autres ne peuuent eſtre mes iuges, & de ceux-là volõtiers receuray la reprimende : & ce que i'ay prins d'autruy, ie l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouuant dire mieux qu'eux. Le ſecond que i'ay icy vſé d'vne grande liberté & franchiſe à dire mes aduis, & à heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires & communément receuës, & trop grandes, ce m'ont dit aucuns de mes amis: auſquels

i'ay reſpondu, que ie ne formois icy ou inſtruiſois vn homme pour le cloiſtre, mais pour le monde, la vie commune & ciuile, ny ne faiſois icy le Theologien, ny le cathedran, ou dogmatiſant, ne m'aſſubiettiſſant ſcrupuleuſement à leurs formes, regles, ſtiles, ains vſois de la liberté Academique & Philoſophique. La foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, qui s'offenſe de ceſte hardieſſe & liberté de parole, eſt indigne d'entendre choſe qui vaille. A la ſuitte de ceci, ie dy encores, que ie traitte & agy icy non pedanteſquement ſelon les regles ordinaires de l'eſchole, ny auec eſtenduë de diſcours, & appareil d'eloquence ou aucun artifice. La Sageſſe, *quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui*, n'a que faire de toutes ces façons, pour la recommandation, elle eſt trop noble & glorieuſe: les veritez & propoſitions y ſont eſpeſſes : mais ſouuent toutes ſeches & creuës, comme aphoriſmes, ouuertures & ſemences de diſcours. I'y ay parſemé des ſentences Latines, mais courtes, fortes, et poëtiques, tirees de tres-bonne part, et qui n'interrompent ny ne troublent le fil du texte François. Car ie n'ay peu encores eſtre induit à trouuer meilleur de tourner toutes telles allegations en François (comme aucuns veulent) auec tel deſchet et perte de la grace et energie, qu'elles ont eu leur naturel et original, qui ne ſe peut iamais bien repreſenter en autre langage.

Au liure 1. page 24. de l'Edition de Bourdeaux ch. 4. qui eſt le 37. ch. de ceſte Edition page 187. ligne 13.

C'eſt touſiours deſcouurir vn autel pour en cou-

urir vn autre, tant eſt courte & foible toute la ſuffiſance humaine, qu'elle ne peut bailler ny receuoir vn reglement certain, vniuerſel, & conſtant à eſtre homme de bien: & ne peut ſi bien aduiſer & pourueoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empeſchent ſouuent. La charité & la iuſtice ſe cõtrediſent, ſi ie rencontre mon parent & amy en la guerre de cõtraire party, par iuſtice ie le doy tuer, par charité l'eſpargner & ſauuer. Si vn homme eſt bleſſé à la mort, où n'y aye aucun remede, & n'y reſte qu'vn languir tres-douloureux, c'eſt œuure de charité de l'acheuer, mais qui ſeroit puny par iuſtice.

P. 25. du meſme ch. 4. de l'Edition de Bourdeaux, qui eſt la page 188. *ligne* 15. *de ceſte Edition.*

Et cecy ſe void non ſeulement au fait de la police & de la iuſtice: mais encores en la religion, qui monſtre bien que toute la couſture & conduite humaine eſt baſtie & faite de pieces maladiues.

P. 27. du meſme ch. 4. de l'Edition de Bourdeaux, qui eſt la page 190. *ligne* 20. *de ceſte Edition.*

Il ſemble que commettre au combat les parties quand l'on ne peut deſcouurir la verité (moyen condamné par la Chreſtienté, & iadis fort en vſage) ſoit moins iniuſte & cruel.

8. *4. Religion ſacrifice.* En la Religion, les plus grandes & ſolemnelles actiõs ſont marques hõteuſes, & remedes aux maladies humaines. Les ſacrifices qui ont eſté anciennement en ſi grande reuerẽce par tout le monde vniuerſel, voire en la religiõ Iudaique, & encore sõt en

vſage en pluſieurs endroicts du monde, non ſeulement des beſtes, mais encore des hommes viuans, voire des innocens. Quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penſer appaiſer & gratifier Dieu par le maſſacre & ſang des beſtes? *non ſanguine colendus Deus: quæ enim ex trucidatione innocentium voluptas eſt?* Quelle folie de penſer faire ſeruice à Dieu en luy donnant & preſentant, & non pluſtoſt en luy demandant & implorant? Car c'eſt grandeur de donner & non de prendre. Certes les ſacrifices eſtoient ordonnez en la loy de Moyſe, non pource que Dieu y print plaiſir, ou que ce fuſt choſe par aucune raiſon bonne de ſoy, *ſi voluiſſes ſacrificiū dediſſem, vtique holocauſtis non delectaberis, ſacrificium & oblationem noluiſti, holocauſtū pro peccato non poſtulaſti*, mais pour s'accommoder à la foibleſſe humaine: car il eſt permis de folier auec les petits enfans. La penitence eſt la choſe la plus recommandee & des principales de la religion, mais qui preſuppoſe peché, & eſt remede cõtre iceluy, ſans lequel ce ſeroit de ſoy choſe mauuaiſe: car le repentir, la triſteſſe & affliction d'eſprit eſt mal. Le iuremẽt de meſme, cauſé par l'infidelité & meſfiance humaine & remede contre icelle, ce ſont tous biens, non de ſoy, mais comme remedes aux maux. Ce ſont biẽs pource qu'ils ſont vtiles & neceſſaires, & non au rebours. Ce ſont biens, comme l'eſternuëment & la medecine, bons ſignes venans de mauuaiſe cauſe, guariſon de maux: ce ſont biens, mais tels qu'il ſeroit beaucoup meilleur qu'il n'y en euſt iamais, & qu'il n'en fuſt point beſoin. *Senec.* *Penitence.* *Iurement.*

Si l'homme eſt foible à la vertu, comme il vient d'eſtre monſtré, il l'eſt encores plus à la verité. C'eſt

choſe eſtrange, l'hõme deſire naturellemẽt ſçauoir la verité, & pour y paruenir remuë toutes choſes: neantmoins il ne la peut ſouffrir, quand elle ſe preſente, ſon eſclair l'eſtonne, ſon eſclat l'atterre, ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt tres-belle, tres-amiable, et tres-conuenable à l'homme, et peut-on d'elle dire encores mieux que de la vertu et ſageſſe, que ſi elle ſe pouuoit bien voir, elle rauiroit et embraſeroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut receuoir et porter vne telle ſplendeur, voire elle l'offenſe. Et celuy qui la luy preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit.* C'eſt acte d'hoſtilité que de luy monſtrer ce qu'il aime et cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, et foible à receuoir.

A ce ch. 10. *reſpondent les* 3. *&* 4. *Chapitres de ceſte nouuelle Edition.*

DV CORPS HVMAIN en general.

CHAP. X.

De l'Edition de Bourdeaux pag. 90.

Antiquité. AYant à parler de toutes les pieces de l'homme, faut commencer par le corps comme par le plus facile et apparent, et qu'il eſt auſſi l'aiſné de l'ame, comme le domicile doit eſtre fait et dreſſé auant qu'y demeurer, et l'attelier auant que l'ouurier y entre pour y ouurer.

2. Diuiſion Le corps humain eſt formé auec le temps et de

tel ordre, que premierement ſont baſties les trois plus nobles & heroïques parties, le foye, le cœur, le cerueau, diſtãtes en long, & ſe tenans par iointures delliees, qui puis ſe rempliſſent tout à la façon d'vn formy, où y a trois parties plus groſſes & enflees, ioinctes par entredeux, delliees. Selon ces trois parties principales viennent à cõſiderer trois eſtages en l'homme (image racourcie du monde) qui reſpondent aux trois eſtages & regions de l'vniuers, la baſſe du foye, racines des vaines, officine des eſprits naturels, & le lieu de l'ame concupiſcible, en laquelle ſont contenus le ventricule, ou l'eſtomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, reſpondent à la region elementaire où ſe font toutes les generations & corruptions. Celle du milieu où maiſtriſe le cœur, le tige des arteres, & des eſprits vitaux, & le ſiege de l'ame iraſcible, ſeparee de celles d'embas par la toille tenduë du diaphragme, & de celle d'enhaut par le deſtroict de la gorge, en laquelle ſont auſſi les poulmons, reſpond à la region ætheree. Celle d'enhaut, où loge le cerueau ſpongieux, ſource des nerfs & eſprits animaux : du mouuement & ſentiment, & le throſne de l'ame raiſonnable, *vbi ſedet pro tribunali*, reſpond à la region celeſte & intellectuelle.

Viſcera 1.

Præcordia. 2.

3.

L'homme en ſon corps a pluſieus choſes, qui luy ſont peculiers priuatiuement aux beſtes : Stature droicte, 2. forme belle, 3. viſage porprement dit, 4. nudité naturelle, 5. mouuement tant diuers des membres, 6. ſouppleſſe & nobilité de la main ouuriere de tant de choſes, c'eſt vn miracle, 7. groſſeur & aboudance de cerueau, 8. le genoüil qui eſt en l'hõ-

4.

Singularitez.

me ſeul au deuant, 9. ſi grande longueur du pied au deuant, & qui eſt ſi court au derriere. 10. ſaignee du nez, choſe eſtrange, veu qu'il a la teſte droicte, & les beſtes baiſſee, 11. rougir à la honte, 12. paſlir à la crainte, 13. les cauſes ou raiſons de toutes ces ſingularitez ſont belles, mais ne ſont de ce noſtre prix fait.

4. *Biens.* Les biens du corps ſont la ſanté, la beauté, l'alegreſſe, la force, la vigueur, l'adreſſe & diſpoſition, mais la ſanté paſſe tout.

5. *Pieces plus nobles.* Les principales & plus nobles pieces des externes ſont les ſens corporels, & des internes, le cerueau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

6. *Excellence.* L'excellence du corps eſt generalement en la forme, droicture & port d'iceluy : ſpecialement & particulierement en la face & aux mains, qui ſont les deux parties, que nous laiſſons par honneur nuës. Certes les ſages meſmes Stoiques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit vouloir mieux eſtre fol en la forme humaine, que ſage en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la ſageſſe.

7. *Droicture.* Le corps de l'homme touche fort peu de terre, il eſt droit tendu au ciel, où il regarde, ſe void & ſe cognoiſt, comme en ſon mirroir : les plantes tout au rebours ont la teſte & racine toute dedans la terre, & les beſtes comme au milieu l'ont entre deux, mais plus & moins : la cauſe de ceſte droicture n'eſt pas proprement l'ame raiſonnable, cõme il ſe void aux courbez, boſſus, boiteux : non la ligne droicte de l'eſpine du dos, qui eſt auſſi aux ſerpens, non la chaleur naturelle ou vitale, qui eſt

pareille ou plus grande en certaines beſtes, combien que tout cela y peut ſeruir de quelque choſe: Ceſte droicture conuient à l'homme, & comme homme & comme Roy d'icy bas. Aux petites & particulieres Royautez y a vne marque & maieſté, comme il ſe void au dauphin couronné, ou ſerpent bazilizé, au lyon auec ſon collier, ſa couleur de poil, & ſes yeux, en l'aigle, au Roy des abeilles. Mais l'homme Roy vniuerſel d'icy bas marche la teſte droicte, comme vn maiſtre en ſa maiſon, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou appriuoiſant.

Comme il y en a qui ont des contenances, geſtes & mouuemens artificiels & affectez, auſſi y en a, qui en ont de ſi naturels & ſi propres, qu'ils ne les ſentent, ny ne les recognoiſſent point, comme pencher la teſte, rincer le nez: Mais tous en auons, qui ne partent point de noſtre diſcours, ains d'vne pure naturelle & prompte impulſion, comme mettre la main au deuant en nos cheutes.

Pag. 100. lig. 20. de la 1. Edition de Bourdeaux ch. 11. qui eſt le 6. de ceſte Edition, pag. 58. ligne 3.

Nous deurions ſelon le conſeil de Socrates, nous rendre plus attentifs & aſſidus à conſiderer les beautez des eſprits, & y prendre le meſme plaiſir que nous faiſons aux beautez du corps, & par là nous approcher, r'allier, conioindre, & concilier en amitié: mais il faudroit à cela des yeux propres & philoſophiques. 8. *Contenances.*

Ce ch. respond au 7. ch. de ceste nouuelle Edition, pag. 51.

DE L'AME HVMAINE en general.

CHAP. XV.

De la 1. Edition de Bourdeaux pag. 114.

VOicy vne matiere difficile sur toutes, traittee & agitee par les plus sçauans & sages, mais auec vne grande diuersité d'opinions, selon les diuerses nations, religions, professions & raisons, sans accord & resolution certaine. Les principaux poincts sont de l'origine & de la fin des ames, leur entree & sortie des corps, d'où elles viennent, quand elles y entrent, & où elles vont quand elles en sortent, de leur nature, estat, action, & s'il y en a plusieurs en l'homme ou vne seule.

1. De l'origine de l'ame raisonnable.

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eu tres-grande dispute & diuersité d'opiniõs entre les Philosophes & les Theologiens: il y a eu quatre opinions celebres, selon la premiere qui est des Stoiciens tenuë par Philon Iuif, puis par les Manicheens, elles sont extraictes & produictes comme pareilles de la substance de Dieu, qui les inspire aux corps: La seconde d'Aristote tenuë par Tertulien, Appolinaris, les Luciferiens, & autres Chrestiens, dit qu'elles viennent & deriuent des ames des parens auec la semence, ainsi que les corps, à la façon des ames brutales, vegetatiues & sensitiues: La troisiéme des Pithagoriciens & Platoniciens, tenuë par plusieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene &

autres Docteurs Chreſtiens, dit, qu'elles ont eſté du commencement toutes creées de Dieu, faites de rien, & reſeruees au ciel, puis enuoyees cy bas, ſelon qu'il eſt beſoin, aux corps formez & diſpoſez à les receuoir : La quatriéme receuë en la Chreſtienté, eſt qu'elles ſont creées de Dieu & infuſes aux corps preparez, tellement que la creation & infuſion ſe face en meſme inſtant. Ces quatre opinions ſont affirmatiues : car il y en a vne cinquiéme, plus retenuë qui ne definit rien, & ſe contente de dire que c'eſt vne choſe ſecrette & incogneuë aux hommes, de laquelle opinion ont eſté SS. Auguſtin, Gregoire de Nice & autres: qui toutesfois ont trouué les deux dernieres affirmatiues, plus vray ſemblables que les deux premieres.

Le ſiege de l'ame raiſonnable, *vbi ſedes pro tribunali*, c'eſt le cerueau & non pas le cœur, cõme auant Platon & Hypocrates, l'on auoit penſé communément, car le cœur n'a ſentiment & n'eſt capable de ſapience. Or le cerueau qui eſt beaucoup plus grand en l'homme qu'à tous autres animaux pour eſtre bien fait & diſposé, afin que l'ame raiſonnable agiſſe bien : doit approcher de la forme d'vn nauire, & n'eſtre point rond, ni par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand ſoit moins vitieux : composé de ſubſtance & de parties ſubtiles, delicates & deliees, bien ioinctes & vnies ſans ſeparation ni entredeux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois ſont au milieu rangez de front & collateraux entr'eux, & derriere iceux tirant au derriere de la teſte, le quatriéme ſeul, auquel ſe fait la preparation & conionction des eſprits vitaux, pour eſtre puis faits animaux, & por- 2. *Son ſiege & inſtrumẽt.*

tez aux trois creux de deuant, auſquels l'ame raiſonnable fait & exerce ſes facultez: qui ſont trois, entendement, memoire, imagination, leſquelles ne s'exercent point ſeparément & diſtinctement, chacune en chacun creux ou vẽtre, comme aucuns vulgairement ont pensé. Mais communément & par enſemble toutes trois en tous trois & chacun d'eux, à la façon des externes qui ſont doubles, & ont deux creux, en chacun deſquels le ſens s'exerce tout entier: d'où vient que celuy qui eſt bleſsé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le Paralitique, ne laiſſe pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit ſi chacune faculté auoit ſon creux à part.

3. *Si l'ame raiſonnable eſt organique.*

Aucuns ont pensé que l'ame raiſonnable n'eſtoit point organique, & n'auoit beſoin pour faire ſes fonctions d'aucun inſtrumẽt corporel, penſant par là bien prouuer l'immortalité de l'ame: mais ſans entrer en vn labyrinthe de diſcours; l'experience oculaire & ordinaire dément ceſte opinion, & conuainc du contraire: car l'on ſçait que tous hommes n'entendent ny ne raiſonnent de meſme & également, ains auec tres-grande diuerſité: & vn meſme homme auſſi change, & en vn temps raiſonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn eſtat & certaine diſpoſition qu'en vn autre, tel mieux en ſanté qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en ſanté. Vn meſme en vn temps preuaudra en iugement, & ſera foible en imagination: d'où peuuent venir toutes ces diuerſitez & changemens ſinon l'organe & inſtrument changeant d'eſtat? Et d'où viẽt que l'yurõgnerie, la morſure du chien enragé, vne fiéure ardẽte, vn coup en teſte, vne fumee

montant de l'eſtomach, & autres accidens feront culbuter, & renuerſeront entierement le iugement, tout l'eſprit intellectuel, & toute la ſageſſe de Grece, voire, contraindront l'ame de deſloger du corps ? Ces accidens purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer à ceſte haute faculté ſpirituelle de l'ame raiſonnable, mais ſeulement aux organes & inſtrumens, leſquels eſtans detraquez & desbauchez, l'ame ne peut bien & reglement agir, & eſtãs par trop forcez & violentez eſt contrainɛte de s'abſenter & s'en aller. Au reſte ſe ſeruir d'inſtrumẽt ne preiudice point à l'immortalité, car Dieu s'en ſert bien, & y a accommode ces actions: & comme ſelon la diuerſité de l'air, region & climat, Dieu produit hommes fort diuers en eſprit & ſuffiſance naturelle: car en Grece & en Italie il les produit bien plus ingenieux qu'en Moſcouie, & Tartarie: auſſi l'eſprit ſelon la diuerſité des diſpoſitions organiques, des inſtrumens corporels, raiſonne mieux ou moins. Or l'inſtrument de l'ame raiſonnable c'eſt le cerueau & le temperament d'celuy, duquel nous auons à parler.

4. *Du temperamment du cerueau & des facultez de l'ame diſtinction & contrarieté. Entendement, ſec, vieilleſſe, midy.*

Temperament eſt la mixtion & propoſition des quatre premieres qualitez, chaud, froid, ſec, & humide, ou bien vne cinquiéme, & cõme l'armonie reſultante de ces quatre. Or du temperament du cerueau vient & deſpend tout l'eſtat & l'actiõ de l'ame raiſonnable: mais ce qui cauſe & apporte vne grãde miſere à l'homme, eſt que les trois facultez de l'ame raiſonnable, entendemẽt, memoire, imagination, requierẽt & s'exercent par temperamẽs contraires. Le temperament de l'entendement eſt ſec, d'où vient que les aduancez en aage preualent en

entendement par dessus les ieunes, d'autant que le cerueau s'essuye & s'asseche tousiours plus : aussi les melancoliques secs, les affligez, indigens, & qui sont à ieun (car la tristesse & le ieusne dessеche) sont prudens & ingenieux, *splendor sicus animus sapientissimus, vexatio dat intellectum.* Et les bestes de temperamens plus sces comme fourmis, abeilles, elephans sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) & les meridionaux, secs & moderez en chaleur interne du cerueau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin apres l'humidité acquise par le dormir de la nuict plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux: i'entens icy vne humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aërее, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit & tient fort, comme ce void aux peintures faites en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les Phrenetiques, Maniacles & malades de maladies ardentes, sont exellens en ce qui est de l'imagination, poësie, diuination, & qu'elle est forte en la ieunesse & adolescence (les poëtes & Prophetes ont fleuri en cét aage) & aux lieux mitoyens entre Septention & midy.

Memoire humide enfance, Septentrion.

Imagination, chaud adolescence.

Comparaison, des temperamẽs

De la diuersité des temperamens il aduient que l'õ peut estre mediocre en toutes les tois facultez, mais non pas excellent, et que qui est excellent en l'vne des trois, est loisible és autres. Que les temperamens de la memoire et l'entendement soient

fort differens et contraires, cela eſt clair, comme le ſec et l'humide : de l'imagination qu'il ſoit contraire aux autres il ne ſemble pas tant, car la chaleur n'eſt pas incompatible auec le ſec et l'humide: toutesfois l'experience monſtre que les excellens en l'imagination ſont malades en l'entendement et memoire, et tenus pour fols et furieux : mais cela vient que la chaleur grande qui ſert à l'imagination, conſomme et l'humidité qui ſert à la memoire, et la ſubtilité des eſprits et figures, qui doit eſtre en la ſechereſſe qui ſert à l'entendement, et ainſi eſt contraire et deſtruit les autres deux.

5. *Trois ſeuls temperamens & facultez de l'ame.*

De tout cecy il eſt euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens, qui ſeruent et facent agir l'ame raiſonnable, et diſtinguent les eſprits, ſçauoir le chaud, le ſec et l'humide: le froid ne vaut à rien, n'eſt point actif, et ne ſert qu'à empeſcher tous les mouuemens et fonctions de l'ame: et quand il ſe lit ſouuent aux autheurs que le froid ſert à l'entendement, que les froids de cerueau, comme les melancholiques et les meridionaux, ſont prudens, ſages, ingenieux, là le froid ſe prend non ſimplement, mais pour vne grande moderation de chaleur : car il n'y a rien plus contraire à l'entendement et ſageſſe, que la grande chaleur, laquelle au contraire ſert à l'imagination : et ſelon les trois temperamens il y a trois facultez de l'ame raiſonnable : mais comme les temperamens, auſſi les facultez reçoiuent diuers degrez, ſubdiuiſions et diſtinctions.

6. *Subdiuiſion des trois fa-*

Il y a trois principaux offices et differences d'entendemẽt, inferer, diſtinguer, eſlire : les ſciences qui appartiennent à l'entendement ſont la Theologie

facultez de l'ame raisonnable. Entendement. Memoire.

scholastique, la Theorique de medecine, la Dialeque, la Philosophie Naturelle & Moralle. Il y a trois sortes des differences de memoire, receuoir & perdre facilement les figures, Receuoir facilement & difficilement perdre, Difficilement receuoir & facilement perdre. Les sciences de la memoire sont la Grammaire, Theorique de iurisprudence & Theologie positiue, Cosmographie, Arithmetique.

Imagination.

De l'imagination y a plusieurs differences, & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement, à elle appartiennent proprement les inuentions, les faceties & brocards, les poinctes & subtilitez, les fictions & mensonges, les figures & comparaisons, la proprieté, netteté, elegance, gentillesse. Parquoy appartiennent à elle la poësie, l'eloquence, musique & generalement tout ce qui consiste en figure, correspondance, harmonie, & proportion.

7. *Proprietez & actiõs de facultez auec l'ordre d'agir.*

De tout cecy appert que la vivacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, est à l'imagination chaude. La solidité, maturité, verité est à l'entendement sec. L'imagination est actiue, bruyante, c'est elle qui remuë tout & met tous les autres en besongne. L'entendement est action morne & sombre. La memoire est purement passiue, & voicy comment, l'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes par le seruice des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun, puis les represente, si elle veut, à l'entendement, qui les considere, examine, cuit & iuge, puis elle mesme les met en depost & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier, pour derechef quand be-

ſoin ſera les en tirer & extraire (ce que l'on appelle reminiſcéce) ou bien ſi elle veut les recommande à la memoire, auant les repreſenter à l'entendement. Parquoy recueillir, repreſenter à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sõt tous œuures de l'imagination. Et ainſi à elle appartiẽt le sẽs commun, la reminiſcence, & ne ſont point puiſſances ſeparées d'elle, comme aucuns veulent, põur faire plus de trois facultez de l'ame raiſonnable.

8. *Comparaiſon de facultez de l'ame en préeminence & dignitez*

Le vulgaire, qui ne iuge iamais bien, eſtime & fait plus de feſte de la memoire, que des deux autres: pource qu'elle en compte fort, a plus de monſtre & fait plus de bruict en public: & penſe il que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauant, & eſtime plus la ſcience que la Sageſſe, c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peut eſtre auec la folie & l'impertinẽce: mais tres rarement elle excelle auec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamẽs ſont cõtraires. De cét erreur populaire eſt venuë la mauuaiſe inſtructiõ de la ieuneſſe, qui ſe void par tout. *Voyez l. 3. c. 14.*

Ils ſont touſiours apres à luy faire apprendre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy, & ne ſe ſoucient de luy reſueiller & eſguiſer l'entendement, & former le iugement, pour luy faire valoir ſont propre bien & ſes facultez naturelles, pour le faire ſage & habile à toutes choſes. Auſſi voyons nous que les plus ſçauans qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, & que le monde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçauent rien. Par l'aduis de tous les ſages, l'entendement eſt le premier, la plus excellente &

principale piece du harnois. Si elle iouë bien, tout va bien & l'homme eſt ſage, & au rebours ſi elle ſe meſconte, tout va de trauers : en ſecond lieu eſt l'imagination: la memoire eſt la derniere.

9. *Image des trois facultez de l'ame.*

Toutes ces differences s'entendront peut-eſtre encore mieux par ceſte ſimilitude, qui eſt vne peinture ou imitation de l'ame raiſonnable. En toute Cour de iuſtice y a trois ordres & eſtages, le plus haut des iuges, auquel y a peu de bruit, mais grande action: car ſans s'eſmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choſes, c'eſt l'image du iugement, plus haute partie de l'ame. Le ſecond des Aduocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit ſans action : car ils ne peuuent rien vuider, ny ordonner, ſeulement ſecoüer les affaires, c'eſt la peincture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreſte iamais, non pas pour le dormir profond : & fait vn bruict au cerueau comme vn pot qui bout, mais qui ne reſout & n'arreſte rien. Le troiſieme & dernier eſtage eſt du greffe & regiſtre de la Cour, ou n'y a bruit ny action, c'eſt vne pure paſſion, vn gardoir & reſeruoir de toutes choſes, qui repreſente bien la memoire.

10. *L'ame eſt de ſoy ſçauante.*

L'ame qui eſt la nature & la forme de tout animal, eſt de ſoy toute ſçauante ſans eſtre apprinſe: & ne faut point à produire ce qu'elle ſçait, & bien exercer ſes fonctions, comme il faut, ſi elle n'eſt empeſchee, & moyennant que ſes inſtrumens ſoient bien diſpoſez: dont a eſté bien & vrayement dit par les Sages que nature eſt ſage, ſçauante, induſtrieuſe, & rend habile à toutes choſes, ce qui eſt aiſé à monſtrer par inductiõ. L'ame vegetatiue de ſoy ſans in-

ſtruction forme le corps en la matrice tant excellemment, puis le nourrit & le fait croiſtre, attirant viande, la retenant & cuiſant, & reiettant les excremens, elle r'engendre & refait les parties qui defaillent, ce ſont choſes qui ſe voyent aux plantes, beſtes & en l'hõme. La ſenſitiue de ſoy ſans inſtruction fait aux beſtes & en l'hõme remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, frotter, ſecouër, tetter, demener les lévres, plorer, rire. La raiſonnable de meſmes, non ſelon l'opinion de Platon, par reminiſcence de ce qu'elle ſçauoit auãt entrer au corps, comme ſi elle eſtoit plus aagee que le corps: ny ſelon Ariſtote par reception & acquiſition venãt de dehors par les ſens, eſtant de ſoy vne carte blanche & vuide: mais de ſoy & ſans inſtruction imagine, entẽd, retiẽt, reſonne & diſcourt. Et pource que ceſte propoſitiõ ſemble plus difficile à croire de la raiſonnable que des autres, elle ſe prouue premierement par le dire des plus grands Philoſophes, qui tous ont dit que les ſemences des grandes vertus & ſciẽces, eſtoient eſparſes naturellemẽt en l'ame: Puis par raiſon tiree de l'experience, les beſtes raiſonnent, diſcourent, font pluſieurs choſes de prudence & d'entendement comme il a eſté bien prouué cy deſſus. Ce qu'auoüant meſmes Ariſtote, a rendu la nature des beſtes plus excellente que l'humaine, laquelle il fait vuide & ignorante du tout: mais les ignorans appellent cela inſtinct naturel, qui ne ſont que des mots en l'air, car apres ils ne ſçauent declarer qu'eſt-ce qu'inſtinct naturel: les hommes melancholiques, maniaque, phrenetiques & atteincts de certaines maladies qu'Hypocrates appelle diuines, ſans l'auoir apprins

Empedocles. Hypocrates. Galen.

Academie philoſophique.

Ch. 8. 5.

parlent Latin, font des vers, discourent prudemment & hautement, deuinent les choses secretes & à venir (lesquelles choses les sots ignorant attribueront au diable ou esprit familier) bien qu'ils fussent auparauant idiots & rustiques, & que depuis sont retournez tels apres la guarison. Item y a des enfans qui bien tost apres estre nays, ont parlé comme ceux qui sont venus de parens vieils: d'où ont-ils aprins & tiré tout cela, tant les bestes que les hommes?

11. *Et non par le benefice des sens.* Si toute science venoit, comme veut Aristote des sens, il s'ensuiuroit que ceux, qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingenieux & plus sçauans, & le void le contraire souuent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal-habiles, & plusieurs se sont priuez à escient de l'vsage d'iceux, afin que l'ame fist mieux & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & diuine questast son bien des choses si viles & caduques, comme les sens: car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuuent rien: & puis en fin que peuuent apperceuoir les sens sinon les accidens & superficies des choses? Car les natures, formes, les threfors & secrets de nature naturellement.

12. *Obiectiõ & sa response* Mais on demandera pourquoy dõc ces choses ne se font elles touſiours par l'ame? Pourquoy ne fait elle en tout temps ses propres fonctiõs, & que plus foiblement & plus mal elle les fait en vn tẽps qu'autre? L'ame raisonnable agit plus foiblement en la ieuneſſe qu'en la vieilleſſe: & au contraire la vegetatiue forte & vigoureuſe en la ieuneſſe, eſt foible en la vieilleſſe, en laquelle elle ne peut refaire les

dents tõbees comme en la ieuneſſe. La raiſonnable fait en certaines maladies ce qu'elle ne peut en ſanté, & au rebours en ſanté ce qu'elle ne peut en maladie. A quoy pour toute la reſponce (touchée cy deſſus) eſt que les inſtrumens deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne ſont ni ne peuuẽt touſiours eſtre diſpoſez cõme il faut, pour exercer toutes fonctiõs & faire tous effects, voire ils ſont contraires, & s'entr'empeſchent, & pour le dire plus court & plus clairement, c'eſt que le temperament du cerueau, duquel a eſté tant parlé cy deſſus, par lequel & ſelõ lequel l'ame agit, eſt diuers & changeant, & eſtant bon pour vne fonction d'ame, eſt contraire à l'autre, eſtant chaud & humide en la ieuneſſe eſt bon pour la vegetatiue, & mal pour la raiſonnable, & au contraire froid & ſec en la vieilleſſe, eſt bon pour la raiſonnable, mal pour la vegetatiue: Par maladie ardẽte forte, eſchauffé & ſubtiliſé eſt propre à l'inuention & diuination, mais impropre à maturité & ſolidité de iugement & ſageſſe.

De l'vnité, & pluralité des ames.

De l'vnité & ſingularité ou pluralité des ames en l'hõme, les opinions & raiſons ſont fort diuerſes entre les Sages. Qu'il y en aye trois eſſentiellemẽt diſtinctes, c'eſt l'opinion des Egyptiens, & d'aucuns Grecs, cõme Platoniciẽs. Mais c'eſt choſe eſtrange qu'vne meſme choſe aye pluſieurs formes eſſentielles. Que les ames ſoient ſingulieres & à chacun hõme la ſiẽne, c'eſt l'opiniõ de pluſieurs, cõtre laquelle l'on dit qu'il faudroit ou quelle fut toute mortelle, ou biẽ en partie mortelle en la vegetatiue & ſenſitiue, & en partie immortelle en la raiſonnable, & ainſi ſeroit diuiſible. Qu'il n'y en aye qu'vne ſeule raiſõnable generalemẽt de tous hõmes, c'eſt l'opi-

nion des Arabes, venuë de Themiſtius Grec, mais refutée par pluſieurs: La plus commune opinon eſt qu'il n'y en a en chacun homme qu'vne en ſubſtance, cauſe de la vie & de toutes les actions : laquelle eſt toute en tout, & toute en chaſque partie : mais elle eſt garnie & enrichie d'vn tres-grand nombre de diuerſes facultez & puiſſances, merueilleuſemẽt differentes, voire contraires les vnes aux autres, ſelon la diuerſité des vaiſſeaux & inſtrumens où elle eſt retenuë, & des obiects qui luy ſont propoſez. Elle exerce l'ame ſenſitiue & raiſonnable au cerueau, la vitale & iraſcible au cœur, la naturelle vegetatiue & conſcupiſcible au foye, la genitale aux genitoires, ce ſont les principales & capitales, ne plus ne moins que le Soleil vn en ſon eſſence, departant ſes rayons en diuers endroits eſchauffe en vn lieu, eſclaire en vn autre, fond la cire, ſeiche la terre, blanchit la neige, nourrit la peau, diſſipe les nuées, tarit les eſtangs, mais quand & comment : ſi toute entiere & en vn coup, ou ſi ſucceſſiuement elle arriue au corps, c'eſt vne queſtion.

Quand & commẽt l'ame eſt au corps.

14. La cõmune opiniõ venuë d'Ariſtote eſt que l'ame vegetatiue & ſenſitiue qui eſt toute materielle & corporelle, eſt en la ſemence, & auec elle deſcẽduë des parẽs, laquelle cõforme le corps en la matrice, & iceluy fait, arriue la raiſonnable de dehors : & que pour cela il n'y a deux ny trois ames, ny enſemble ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrõpt la vegetatiue par l'arriuée de la ſenſitiue, ny la ſenſitiue par l'arriuée de la raiſonnable : Ce n'eſt qu'vne qui ſe fait, s'acheue, & ſe parfait auec le temps & par degrez, comme la forme artificielle de l'homme, qui ſe peindroit par pieces l'vne apres l'autre, la teſte, puis

puis la gorge, le ventre, &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere auec toutes ſes facultez, en vn coup, ſçauoir lors que le corps eſt tout organizé, formé et tout acheué d'eſtre fait, & qu'auparauant n'y a eu aucune ame, mais ſeulement vne vertu & energie naturelle, forme eſſentielle de la ſemence, laquelle agiſſant par les eſprits qui ſont en ladite ſemence, comme par inſtrumens, forme et baſtit le corps, & agence tous les membres: ce qu'eſtant fait, ceſte energie s'euanoüit et ſe pert, et par ainſi la ſemence ceſſe d'eſtre ſemence, perdant ſa forme par l'arriuée d'vn autre plus noble qui eſt l'ame humaine: laquelle fait que ce qui eſtoit ſemence, eſt maintenant homme.

16. *Immortalité de l'ame.*

L'immortalité de l'ame eſt la choſe la plus vniuerſellement, religieuſement, & plauſiblement receuë par tout le monde (i'entends d'vne externe & publique profeſſion, non d'vne interne, ſerieuſe & vraye creance, dequoy ſera parlé cy apres) la plus vtilement creuë, la plus foiblement prouuée & eſtablie par raiſons et moyens humains. Il ſemble y auoir vne inclination et diſpoſitiõ de nature à la croire, car l'homme deſire naturellement allonger et perpetuer ſon eſtre, d'où vient auſſi ce grand et furieux ſoin et amour de noſtre poſterité et ſucceſſion. Puis deux choſes ſeruent à la faire valoir et rendre plauſible, l'vne eſt l'eſperance de gloire et reputation, et le deſir de l'immortalité du nom, qui tout vain, qu'il eſt, a vn merueilleux credit au monde: l'autre eſt l'impreſſion, que les vices qui ſe deſrobent de la veuë, et cognoiſſance de l'humaine iuſtice, demeurent touſiours en butte à la diuine, qui les chaſtiera, voire apres la mort. *Liu. 2. c. 5.*

Ce chap. eſt le 14. de ceſte Edition nouuelle, pag. 92.

DES PARTIES DE L'AME humaine: & premierement.

DE L'ENTENDEMENT PLVS haute & noble partie d'icelle, imagination, raiſon, diſcours, eſprit, iugement, volonté, de la verité, & de l'inuention.

CHAP. XVI.

De la 1. Edition de Bourdeaux, pag. 131.

C'Eſt vn fonds d'obſcurité plein de creux & de cachots, vn labyrinthe, vn abiſme confus & bien entortillé, que cét eſprit humain : c'eſt l'œconomie de ceſte grãde & liante partie intellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, facultez, actions, & mouuemens diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y trouuent tant de difficultez, obiections, & de doutes.

1. *Diſtinctiõ des pieces de l'entendement.*

Cét entendement (ainſi l'appellerons nous d'vn nom general) *intellectus, mens*, nous eſt vn ſubiet general, ouuert & diſpoſé à receuoir & embraſſer toutes choſes, comme la matiere premiere : & le miroir de toutes formes, *Intellectus eſt omina*, Il eſt capable d'entendre toutes choſes, mais ſoy-meſme ou point, (teſmoin vne ſi grande & preſque infinie diuerſité d'opinions d'iceluy, de doutes & obiections qui croiſſent tous les iours) ou bien ſombrement, indirectement, & par reflectiõ de la cognoiſ-

ſance deschoſes par ſoy meſme, par laquelle il ſent & cognoit qu'il entend, & a puiſſance & faculté d'entendre, c'eſt la maniere que les eſprits ſe cognoiſſent eux meſmes.

P. 150. lig. 23. de la 1. Edition de Bourdeaux ch. 18. qui eſt le 16. cha. de ceſte Edition pag. 109. ligne 8.

Ce n'eſt point le diable ni l'eſprit, comme il penſe, mais c'eſt l'effect de l'imagination ou de celle de l'agent qui fait telles choſes, ou du patient & ſpectateur qui penſe voir ce qu'il ne void point.

Pa. 173. ligne 17. de la premiere Edition de Boudeaux ch. 23. qui eſt le 22. de la nouuelle, pag. 128. ligne 33.

Qui ſe deſpoüille des biens, ſe deſcharge de tant de deuoirs, & difficultez qu'il y a à bien & loyalement ſe gouuerner aux biens, en leur acquiſition, conſeruation, diſtribution, vſage & emplois. C'eſt donc fuyr la beſongne.

Pag. 197. lig. 10. de l'Edition de Bourdeaux ch. 34. qui eſt le 32. ne la nouuelle, page 150. lig. 5.

Or c'eſt paſſion d'ame foible, c'eſt vne ſotte & feminine pieté, qui vient de la molleſſe & foibleſſe d'ame eſmeuë & troublee, elle loge. 2. *Foible & iniuſte.*

Ce ch. eſt le 48. de l'Edition nouuelle, pag. 265.

SEIGNEVRS ET ESCLAVES, maiſtres & ſeruiteurs.

CHAP. XLIV.

L'Edition de Bourdeaux. pag. 249.

L'Vſage des eſclaues & la puiſſance des ſeigneurs ou maiſtres ſur eux, bien que ce ſoit choſe vſitee 1. *Vſage des eſclaues.*

vniuerſel & contre nature.

par tout le monde, et de tout temps (ſauf depuis quatre cens ans qu'elle s'eſt relaſchee, mais qui ſe retourne mettre ſus) la generalité ou vniuerſalité n'eſt pas certaine preuue ny marque infaillible de nature, teſmoin les ſacrifices des beſtes, ſpecialement des hommes, obſeruez et tenus pour actes de pieté par tout le monde: qui toutesfois ſont contre nature. La malice humaine paſſe tout, force nature, fait paſſer en force de loy tout ce qu'elle veut: n'y a cruauté n'y meſchanceté ſi grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

Ce chap. reſpond au 51. de l'Edition nouuelle, pag. 279.

LEGISLATEVRS, PRESCHEVRS, inſtructeurs.

CHAP. XLVII.

De la premiere Edition de Bourdeaux, pag. 264.

C'Eſt vne des vanitez de l'homme, de preſcrire des loix et des regles qui excedent l'vſage et la forme humaine: c'eſt la couſtume des Preſcheurs et Legiſlateurs, de propoſer les images de vie, que ni le proposãt ni les auditeurs n'ont eſperãce aucune, ni bien ſouuẽt, qui plus eſt, la volonté de ſuiure. L'homme s'oblige à eſtre neceſſairement en faute, et ſe taille à ſon eſcient de la beſongne plus qu'il ne ſçauroit faire: il n'y a ſi hõme de bien, que s'il eſt examiné ſelon les loix et deuoirs en ſes actions et penſées, qui ne ſoit capable de mort cent fois. La ſageſſe humaine n'arriue iamais au deuoir qu'elle

meſme ſe preſcrit : outre l'iniuſtice qui eſt en cecy, c'eſt expoſer en mocquerie & riſée toutes choſes, il faudroit qu'il y euſt plus de proportion entre le commandement & l'obeyſſance, le deuoir & le pouruoir. Et ces faiſeurs de reigles ſont les premiers mocqueurs : car ils ne font rien, & ſouuent encores tout au rebours de ce qu'ils conſeillent, les Preſcheurs, Legiſlateurs, Iuges, Medecins : le monde vit ainſi, l'on inſtruict & l'on enioint de ſuyure les reigles & preceptes, & les hommes en tiennent vn autre, non par dereglemẽt de vie & mœurs ſeulement, mais ſouuent par opinion & par iugement contraire. Autre choſe eſt de parler en chaire & en chambre, donner leçon au peuple & la donner à ſoy-meſme, ce qui eſt bon & de miſe à ſoy, ſeroit ſcandaleux & abominable au commun, mais Seneque reſpond à cela, *quoties parum fiduciæ eſt in his in quibus imperas, amplius exigendum eſt quam ſatis eſt, vt præſtetur quantum ſatis eſt, in hoc omnis hyperbole excedit, vt ad verum mandatio veniat.*

Pag. 280. li. 17. du ch. 53. de la 1. Edition qui eſt le 57. de la nouuelle, page. 293. lig. 16.

Quelle freneſie de s'expoſer à perdre ſes membres & receuoir des playes, leſquelles ne font point mourir, mais rendent la vie ſubiecte au fer & au feu, plus douloureuſe & penible mille fois que la mort ? Se ſacrifier & ſe perdre pour tel que tu n'as iamais veu, qui ne ſe ſoucie ny ne penſa iamais à toy, mais veut monter ſur ton corps mort ou eſtropié, pour eſtre plus haut & voir de plus loin ?

Page 293. lig. 18. du cha. 56. de la premiere Edition qui eſt le 60 de la nouuelle, pag. 300. ligne 5.

Il ſemble bien à aucuns que l'hõneur n'eſt ſeule-

ment ny proprement à bien administrer & s'aquiter des grandes charges (il n'eſt pas en la puiſſance de tous s'y employer) mais à bien faire, ce qui eſt de ſa profeſſion : car toute loüange eſt à bien faire ce que nous auons à faire. Celuy qui ſur l'eſchafaut iouë bien le perſonnage d'vn valet, n'eſt pas moins loüé, que celuy qui repreſente le Roy : & à celuy qui ne peut trauailler en ſtatuë d'or, celles de cuyure ou de terre ne luy peuuent faillir : où il peut auſſi bien monſtrer la perfection de ſon art. Toutesfois il ſemble mieux que l'honneur eſt bien deu, que pour les actions, où y a de la difficulté, ou du danger. Toutes iuſtes & legitimes & d'obligation ne ſont de tel merite, ny dignes de tel loyer: qui n'eſt commun ny ordinaire, ny pour toutes perſonnes & toutes actions. Ainſi toute femme chaſte : toute preude perſonne n'eſt d'honneur. Il faut outre la probité, encores la difficulté, la peine, le danger. Encores y adiouſte l'on l'vtilité qublique. Qu'elles ſoyent tant que l'on veut priuément, bonnes & vtiles, elles auront l'approbation & bonne renommee parmy les cognoiſſans, la ſeureté & protection des loix : mais non l'honneur qui eſt public & a plus de dignité, de ſplendeur, & d'eſclat.

Au lieu 2. de la 1. Edition pag 298. lig. 1. de la preface qui reſpond à la pag. 309 lig. 23. de ceſte Edition.

Ie viens apres eux & au deſſous eux : mais ie dis de bõne foy ce que i'en penſe & en croy, clairement & nettemẽt. Ie ne doute pas que les malicieux, gens de moyen eſtage n'y mordent: & qui s'en peut garder : mais ie me fie que les ſimples & debonnaires, & les Ætheriens & ſublimes en iugerõt equitable-

ment. Ce ſont les deux bouts & eſtages de paix & ſerenité. Au milieu ſont tous les troubles, tempeſtes, & les Metheores, comme a eſté dit. *Liu. I. ch. 39.*

CHAP. I.

De la premiere Edition, pag. 299. qui reſpond à la pag. 312. de ceſte Edition.

QVi a enuie d'eſtre ſage, il faut dés l'entree qu'il ſe delibere & reſoluë de ſe deliurer, preſeruer & guarantir de deux maux: qui ſont du tout contraires & formels empeſchemés de Sageſſe: l'vn eſt externe, ce ſont les opinions & vices populaires la contagion du monde: l'autre interne, ce ſont les paſſions: & ainſi ſe faut-il garder du monde, & de ſoy meſme. Deſia ſe void combien cecy eſt difficile, & comment l'on ſe pourra deffaire de ces deux? La Sageſſe eſt difficile & rare, c'eſt icy la plus grande peine, & preſque le ſeul effort qu'il y a pour paruenir à la ſageſſe. Cecy gaigné, le reſte ſera aiſé: c'eſt la premiere diſpoſition à la ſageſſe, qui eſt à ſe garder & preſeruer du mal contraire à ſon deſſein. Et cecy eſt le fruict de tout le premier liure auquel l'on a peu apprendre à cognoiſtre le monde & ſoy meſme, & par ceſte cognoiſſance eſtre aduerty & induit à s'en bien garder. Et ainſi le commencement de ce liure, ſera la fin & le fruict du precedent. 1.

Parlons premierement du mal externe.

VNIVERSELLE ET PLEINE liberté d'eſprit, tant en iugement qu'en volonté, ſeconde diſpoſition à la ſageſſe.

CHAP. II.

Pag. 308. de la 1. Edition, qui reſpond à la pag. 321. de ceſte Edition.

1. Premiere partie. Liberté de iugement.

L'Autre diſpoſition à la ſageſſe, qui ſuit ceſte premiere, (qui nous a mis hors ceſte captiuité & confuſion externe & interne populaire & paſſionnee) c'eſt vne pleine, curioſité, & genereuſe liberté d'eſprit qui eſt double, ſçauoir de iugemẽt & de volonté. Pour la premiere du iugement, nous auons ià aſſez monſtré, que c'eſt foibleſſe & ſottiſe niaiſe de ſe laiſſer mener comme buffles, croire & recenoir toutes impreſſions, que les ayãt receuës, s'y opiniaſtrer, condamner le contraire, c'eſt folie, preſomption: perſuader & induire autruy, c'eſt rage & iniuſte tyrãnie. Maintenant nous diſons & donnons donc vne belle & des premieres leçons de ſageſſe, retenir en ſurceance ſon iugement, c'eſt à dire ſouſtenir, contenir, & arreſter ſon eſprit dedans les barrieres de la conſideration & action d'examiner, iuger, poiſer toutes choſes (c'eſt ſa vraye vie, ſon exercice perpetuel) ſans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, ſans reſoudre ou determiner, ny ſe coiffer ou eſpouſer aucune choſe. Ceci ne touche point les verités diuines, que la ſageſſe eternelle nous a reuelez qu'il faut recenoir auec toute humilité, & ſubmiſſion,

L. 1. c. 7.

croire,& adorer tout ſimplemẽt:ny auſſi les actiõs externes & communes de la vie, l'obſeruance des loix, couſtumes, & ce qui eſt vſage ordinaire, *non enim Deus iſta ſcire ſed tantummodo vti voluit*, car en toutes ces choſes il ſe faut accorder & accommoder auec le commun, ne rien gaſter ou remuer. Il en faut rendre compte à autruy:mais les penſees, opinions,iugemens ſont tous noſtres & libres.

Or cecy eſt premierement ſe maintenir à ſoy & en liberté,*hoc liberiores, & ſolutiores ſumus, quia nobis integra iudicãdi poteſtas manet.* C'eſt garder modeſtie & recognoiſtre de bonne foy la condition humaine pleine d'ignorance,foibleſſe, incertitude: *Cogitationes mortaliũ timidæ:incertæ adiuuẽtiones noſtræ, & prouidentiæ: Deus nouit cogitationes hominum,quoniam vanæ ſunt.* C'eſt auſſi euiter pluſieurs eſcueils & dãgers, cõme ſont participer à pluſieurs erreurs produits par la fantaſie humaine, & dont tout le monde eſt plein: eſtre puis contraint de ſe dementir & deſdire ſa creance, car combien de fois le temps nous a il fait voir, que nous eſtions trompez & meſcontez en nos penſees, & nous a forcez de changer d'opinion? C'eſt auſſi s'infraſquer en querelles,diuiſions,diſputes: offenſer pluſieurs partis: car prenons le plus fameux party, & la plus receuë opinion qui ſoit,encores faudra il attaquer & combattre pluſieurs autres partis Or ceſte ſurſeance du iugement nous met à l'abry de tous ces inconueniens. C'eſt auſſi ſe tenir en repos & tranquilité, loin des agitations & des vices, qui viennent de l'impreſſion de l'opinion & ſcience, que nous penſons auoir des choſes. Car de là viennent l'orgueil, l'ambition, les deſirs immoderez,

2. *Combien bonne & vtile.*

l'opiniaſtreté, preſomption, amour de nouuelleté, rebellion, deſobeyſſance. Et puis apres c'eſt la doctrine & la practique de tous les ſages, grands & habiles eſprits, deſquels la pluſpart, & les plus nobles ont fait expreſſe profeſſion d'ignorer & douter : diſans qu'il n'y a rien en nature que le doute, qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude : que de toutes choſes l'on peut egalement diſcourir : & cent pareilles. Les autres encores qu'ils ayẽt fait les dogmatiſtes & affirmatifs, c'eſt toutesfois de mines & de paroles ſeulement, pour monſtrer iuſques où alloit leur eſprit, au pourchas & en la queſte de la verité: *quam docti fingunt magis, quam norunt*, donnant toutes choſes non à autre ny plus fort titre, qui de probabilité & vray ſemblance: & les traittans diuerſement tantoſt d'vn viſage & en vn ſens, tantoſt d'vn autre, par demandes problématiquement, pluſtoſt enquerant qu'inſtruiſant, & monſtrant ſouuent qu'ils ne parlent pas à certes : mais par ieu & par exercice, *non tam id ſenſiſſe quod dicerent, quã exercere ingenia materiæ difficultate voluiſſe videntur*. Et qui croira que Platon aye voulu donner ſa republique & ſes idees, Pythagoras ſes ombres, Epicure ſes atoſmes, pour argent contant? Ils prenoient plaiſir à promener leurs eſprits en des inuentions plaiſantes & ſubtiles, *quæ ex ingenio finguntur, non ex ſcientia vi*. Quelquesfois auſſi ils ont eſtudié à la difficulté, pour couurir la vanité de leur ſubiect, & occuper la curioſité des eſprits.

Les dogmatiſtes & affirmatifs, qui ſont venus depuis, d'eſprit pedanteſque, preſompteux,

hayſſent & condamnent arrogamment ceſte regle de ſageſſe, aymans mieux vn affirmatif tenu, & contraire à leur party, qu'vn modeſte & paiſible qui doute & ſurſoit ſon iugement, c'eſt à dire vn fol qu'vn ſage : ſemblables aux femmes qui ayment mieux qu'on les contrediſe iuſques à iniures : que ſi par froideur & meſpris l'on ne leur diſoit rien : par où elles penſent eſtre deſdaignees & condamnees. En quoy ils monſtrent leur iniquité. Car pourquoy ne ſera-il loiſible de douter & conſiderer comme ambiguës les choſes ſans rien determiner, comme à eux d'affermer? Mais pourquoy ne ſera il permis de candidement confeſſer que l'on ignore, puis qu'en verité l'on ignore, & tenir en ſuſpens ce dequoy ne ſommes aſſeurez?

3. *Defenduë contre les Dogmatiſtes preſomptueux.*

Voicy donc la premiere liberté d'eſprit, ſurſeance & arreſt de iugement, c'eſt la plus ſeure aſſiette & l'eſtat plus heureux de noſtre eſprit, qui par elle demeure droict, ferme, raſſis, inflexible, ſans branſle & agitation aucune, *Inter viſa vera vel falſa ad animi aſſenſum nihil inter eſt* C'eſt à peu pres & en quelque ſens l'Ataraxie des Pyrrhoniens, qu'ils appellent vn ſouuerain bien, la neutralité & indifference des Academiciens, de laquelle eſt germain où procede, de rien ne s'eſtonner, ne rien admirer, le ſouuerain bien de Pythagoras, la vraye magnanimité d'Ariſtote, *Nil admirari propè res eſt vna Numici, ſoláque que poſsit facere & ſeruare beatum.*

4. *C'eſt vn grand bien.*

Or le vray moyen d'obtenir & ſe maintenir en ceſte belle liberté de iugement, & qui ſera encores vne autre belle leçon & diſpoſition à la ſa-

5. *Moyens de l'obtenir.*

geſſe, c'eſt d'auoir vn eſprit vniuerſel, iettãt ſa veuë & conſideration ſur tout l'vniuers, & non l'aſſeoir en certain lieu, loy, couſtume & maniere de vie (auec la modification ſuſdite, tant au croire qu'au faire) eſtre citoyen du monde, comme Socrates, & non d'vne ville : embraſſent par affection tout le genre humain, c'eſt ſottiſe & foibleſſe que de penſer que l'on doit croire & viure par tout, comme en ſon village, en ſon pays, & que les accidens qui aduiennent icy touchent & ſont communs au reſte du monde. Le ſot, ſi l'on recite y auoir autres creances, couſtumes, loix toutes contraires à celles qu'il voit tenir & vſiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il meſcroit tels recits, tant il a l'ame aſſeruie aux ſiennes municipales, qu'il eſtime eſtre les ſeules vrayes naturelles, vniuerſelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'eſt pas de ſon gouſt & vſage, & ſemble que nous n'auons autre touche de la verité & de la raiſon, que l'exemple & l'idée des opinions & vſances du pays, où nous ſommes. Or il ſe faut affranchir de ceſte brutalité, & ſe faut preſenter comme en vn tableau ceſte grãde image de noſtre mere nature en ſon entiere maieſté, remarquer là dedans vn royaume, vn empire, & peut eſtre ce monde (car c'eſt vne grande & authentique opinion, qu'il y en a pluſieurs) cõme le traict d'vne poincte tres-delicate, & y lire vne ſi generale & conſtante varieté en toutes choſes, tant d'humeurs, de iugemens, creances, couſtumes, loix; tant de remuemens d'eſtats, changemens de fortune, tant de victoires & conqueſtes enſeuelies, tant de pompes, cours, grandeurs eſuanoüies : par là l'on apprend à ſe cognoi-

Eſprit vniuerſel.

ſtre, n'admirer rien, ne trouuer rien nouueau ny eſtrange, s'affermir & reſoudre par tout.

Pour acquerir & obtenir cét eſprit vniuerſel, ga- 6.
land, libre, & ouuert (car il eſt rare & difficile, & *Moyens d'acquerir cét eſprit vniuerſel.*
tous n'en ſont capables non plus que de ſageſſe) pluſieurs choſes y ſeruent : premierement ce qui a eſté dit au liure premier de la grande varieté, difference, & inegalité des hommes: Ce qui ſe dira en ceſtui-cy, de la grande diuerſité des loix couſtumes qui ſont au monde : Puis ce que diſent les anciens de l'aage, eſtats, & changemẽs du monde. Les Preſtres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy (dont y auoit plus d'onze mille ans, duquel & de tous les ſuyuans luy firent voir les effigies en ſtatuës tirées au vif) le Soleil auoit changé quatre fois de route. Les Chaldeens du temps de Diodore, comme il dit, & Ciceron, tenoient regiſtre de 4. cens mille tant d'ans : Platon dit que ceux de la ville de Saïs auoient des memoires par eſcrit de huict mille ans, & que la ville d'Athenes fut baſtie mil ans auant ladite ville de Saïs. Ariſtote, Pline & autres ont dit que Zoroaſte viuoit ſix mille ans auãt l'aage de Platon. Aucuns ont dit que le monde eſt de toute eternité, mortel & renaiſſant à pluſieurs viciſſitudes : d'autres & les plus nobles Philoſophes ont tenu le monde pour vn Dieu, fait par vn autre Dieu plus grand: ou bien comme Platon aſſeure & autres, & a tres-grande apparence en ſes mouuemens, que c'eſt vn animal composé de corps & d'eſprit : lequel eſprit logeant en ſon centre s'eſpand par nombre de muſique en ſa circõference & ſes pieces auſſi : le ciel, les eſtoilles compoſees de corps & d'ame, mortelles à

ch. 37. & 38.

Ch. 8.

cauſe de leur compoſition, immortelles par la determination du createur. Platon dit, que le monde change de viſage en tous ſens: que le ciel, les eſtoilles, le Soleil changent & renuerſent parfois leur mouuement, tellement que le deuant vient derriere, l'Orient ſe fait Occident. Et ſelon l'opinion ancienne fort autentique, & des plus fameux eſprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raiſon, il y a pluſieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien vn & ſeul en ce monde: toutes eſpeces ſont multipliées en nombre, par où ſemble n'eſtre pas vray ſemblable, que Dieu aye fait ce ſeul ouurage ſans compagnon, & que tout ſoit eſpuisé en cét indiuidu. Que l'on conſidere auſſi ce que la deſcouuerte du monde nouueau: Indes Orientales et Occidentales nous a apprins: car nous voyons premierement que tous les anciens ſe ſont meſcontez, penſans auoir trouué la meſure de la terre habitable et comprins toute la Coſmographie, ſauf quelques iſles eſcartées, meſcroyans les Antipodes: car voila vn monde à peu pres, comme le noſtre tout en terre ferme, habité, peuplé, policé, diſtingué par Royaumes et Empires, garny de villes, qui ſurpaſſent en beauté, grandeur, opulence, toutes celles qui ſont en Aſie, Affrique, Europe, il y a pluſieurs milliers d'années. Et qui doute que d'icy à quelque temps il ne s'en deſcouure encores d'autres? Si Ptolomée & les anciens ſe ſont trõpez autrefois, pourquoy ne ſe peut tromper encores celuy qui diroit que maintenant tout eſt deſcouuert & trouué? Ie m'en voudrois bien fier en luy. Secondement nous trouuons qu'en ces nouuelles terres, preſque toutes les choſes que nous eſti-

moins icy tant, & les tenons nous auoir eſté premierement reuelees & enuoyees du ciel, eſtoit en creance & obſeruance commune pluſieurs mille ans auparauant qu'en euſſions ouy les premieres nouuelles, ſoit au fait de religion, comme la creance d'vn ſeul premier homme pere de tous, du deluge vniuerſel, d'vn Dieu, qui veſquit autrefois en homme vierge & ſainct, du iour du iugement, du Purgatoire, reſurrection des morts, obſeruation des ieuſnes, Careſme, Cœlibat des Preſtres, ornemẽs d'Egliſe, ſurpelis, mitres, eaux beniſte, adoration de la croix, circonciſion pareille à la Iuifue & Mahumetane, & contrecirconciſion : par laquelle ils tiennent ſoigneuſement & religieuſement couuert le bout de leur membre, tirant la peau auec des cordons: afin qu'il ne voye & ne ſente l'air.

Pag. 328. li. 4. du ch. 3. de la 1. Edition qui reſpond à la pag. 353. ligne 31. de ceſte Edition.

Or le reſſort de ceſte preud'hommie, c'eſt la loy de nature, c'eſt à dire l'equité & raiſon vniuerſelle, qui luit & eſclaire en vn chacun de nous. Qui agit par ce reſſort, agit ſelon Dieu : Car ceſte lumiere naturelle eſt vn eſclair & rayon de la diuinité, vne defluxion & dependance de la loy eternelle & diuine. Il agit auſſi ſelon ſoy, car il agit ſelon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en ſoy. Il eſt homme de bien. *De la loy de Nature.*

Pag. 333. lig. 10. de la 1. Edition du ch. qui reſpond à la pag. 361. ligne 20. de ceſte Edition.

Mais encores nous foulons aux pieds, la dedai-

gnons, & en auons honte pour faire valoir la ceremonie, & la loy de ciuilité que nous nous sommes forgez, ainsi l'art emporte la nature, l'ombre nous est plus que le corps, la mine, la contenance plus que la substance des choses.

P. 335. li. 28. de la 1. Edition du ch. 3. qui respond à la page 364. ligne 11. de ceste Edition.

Or cecy est en la puissance de l'homme, qui est maistre de sa volonté, il la faut disposer & contourner à son plaisir, & en cela est le propre de l'homme, ainsi le peut-il affermir à suyure touſiours la raison.

P. 351. ligne 24. de la 1. Edition ch. 5. qui respond à la pa. 381. ligne 2. de ceste Edition.

Qui toutes conuiennẽt en plusieurs principes.

2. Elles conuiennent toutes en plusieurs choses, ont presque mesmes principes & fondement, s'accordent en la these, tiennent mesme progrez & marchent de mesme pied: Aussi ont elles toutes prins naissance en mesme climat & air: toutes trouuent & fournissent miracles, prodiges, oracles, mysteres sacrez, saincts Prophetes, festes, certains articles de foy & creance necessaires au salut:

P. 355. ligne 6. du ch. 5. de la 1. Edition qui re[spond] la pag. 384. ligne 18. de ceste Edition.

Comme la Iudaïque a fait à l[a Gen]
ptienne, la Chrestiẽne à la I[udaïque]
ne à la Iudaïque et Ch[restiẽne]

vieilles condamnent bien tout à fait & entierement les ieunes, & les tiennent pour ennemies capitales.

P. 257 ligne 5. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la pa. 386. ligne 15. de ceste Edition.

Mais à dire vray sans rien flatter ni desguiser, il n'en est rien: Elles sont, quoy qu'on die, tenuës par mains & moyens humains, tesmoin premierement la maniere que les religions ont esté receuës au monde, & sont encores tous les iours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu, donne la religion: l'on est de celle que le lieu, auquel l'on est né & esleué tient: nous sommes circoncis, baptisez, Iufs, Mahumetans, Chrestiens, auant que nous sçachions que nous sommes hommes: la religion n'est pas de nostre choix & electiõ, tesmoin apres la vie & les mœurs si mal accordantes auec la religion, tesmoin que par occasions humaines & bien legeres, l'on va contre la teneur de sa religion.

Pag. 363. ligne. 5. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la pag. 392. ligne 24. de ceste Edition.

De tous ceux qui n'ont voulu se contenter de la creance spirituelle & interne, & de l'action de l'ame, mais encores ont voulu voir & auoir vne diuinité visible, & aucunement perceptible par les sens du corps, ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu, semblét auoir plus de raison que tous autres, à cause de sa grandeur, beauté, vertu esclatante & incogneuë, & certes digne, voire qui force tout le mõde

en admiration & reuerence de soy : l'œil ne void rien de pareil en l'vniuers, ny d'approchant.

Pag. 265. lig. 9. du cha. 5. de la 1. Edition qui respond à la pag. 395. ligne 13. de ceste Edition.

Au rebours de luy penser donner, tout est à luy, il luy faut demander & l'implorer, c'est au grand à donner & au petit à demander. *Beatius dare quam accipere.*

Pag. 367. li. 5. du ch. 5. de la 1. Edition qui respond à la pag. 396. ligne 28. de ceste Edition.

Pour les particularitez tant de creance qu'obseruance, il faut d'vne douce submission & obeyssance s'en remettre & arrester entierement à ce que l'Eglise en a de tout temps & vniuersellement tenu & tient, sans disputer & s'embroüiller en aucune nouueauté, ou opinion triee & particuliere, pour les raisons desduictes és premier & dernier chapitres de nostre troisiéme Verité, qui suffiront à celuy qui ne pourra ou ne voudra lire tout le liure.

Page 396. lig. 21. de la premiere Edition cha. 5. qui respond à la pag. 398. de ceste Edition.

Ie viens aux autres qui confondent & gastent tout: & ainsi n'ont ni vraye religion, ni vraye preud'hommie : & de fait ne different gueres des premiers, qui ne se soucient que de religion : ce sont ceux qui veulent que la probité suyue & serue à la

religion, & ne recognoiſſent autre preud'hommie que celle qui ſe remuë par le reſſort de la religion. Or outre que telle preud'hommie n'eſt vraye, n'agiſſant par le bon reſſort de nature, mais accidentale & inegale, ſelon qu'a eſté dit au long cy deſſus : encores eſt-elle bien dangereuſe, produiſant quelquesfois de tres-vilains & ſçandaleux effects (comme l'experience l'a de tout temps fait ſentir : ſoubs beaux & ſpecieux pretextes de pieté. *c. 3. ar. 2. & 4. voyés la 2. verité c. 1. ar. 2.*

P. 371. li. 11. du ch. 5. de la 1. Edition qui reſpond à la page. 402. lig. 15. de ceſte Edition.

Or voicy pour acheuer ce propos, ce que ie veux & requiers en mon Sage, vne vraye preud'hommie & vne vraye pieté, ioinctes & mariees enſemble: que chacune ſubſiſte & ſe ſouſtienne de ſoy meſme, ſans l'aide de l'autre, & agiſſe par ſon propre reſſort. Ie veux que ſans paradis & enfer, l'on ſoit homme de bien : ces mots me ſont horribles & abominables, ſi ie n'eſtois Chreſtien, ſi ie ne craignois Dieu & d'eſtre damné, ie ferois cela. O chetif & miſerable, quel gré te faut-il ſçauoir de tout ce que tu fais? Tu n'es meſchant, car tu n'oſes, & crains d'eſtre battu : ie veux que tu oſes, mais que tu ne vueilles, quand bien ſerois aſſeuré de n'en eſtre iamais tancé : Tu fais l'homme de bien, afin que l'on te paye, l'on ten diſe grand mercy, ie veux que tu le ſois, quand l'on n'en deuroit iamais rien ſçauoir : Ie veux que tu ſois homme de bien, pource que nature & la raiſon (c'eſt Dieu) le veut: l'ordre & la police generale du monde, dont tu *Concluſion inſtructiue du mariage de la pro-bité.*

es vne piece, le requiert ainſi, pource que tu ne peux conſentir d'eſtre autre, que tu n'aille contre toy-meſme, ton eſtre, ton bien, ta fin : & puis en aduienne ce qu'il pourra. Ie veux auſſi la pieté & la religion, non qui face, cauſe, ou engendre la preud'hommie ià née en toy, & auec toy, plantée de nature, mais qui l'approuue, l'authoriſe, & la couronne. La religion eſt poſterieure à la preud'hommie : c'eſt auſſi choſe appriſe, receuë par l'ouye, *fides exauditu & per verbum Dei*, par reuelation & inſtruction, & ainſi ne la peut pas cauſer. Ce ſeroit pluſtoſt la preud'hommie qui deuroit cauſer & engendrer la religion, car elle eſt premiere, plus ancienne & naturelle : laquelle nous enſeigne qu'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient, gardant à chacun ſon rang. Or Dieu eſt par deſſus tous, l'autheur & le maiſtre vniuerſel : & les Theologiens mettent la religion entre les parties de iuſtice, vertu & piece de preud'hommie. Ceux-là donc peruertiſſent tout ordre qui font ſuyure & ſeruir la probité à la religion.

P. 404. lig. 27. du ch. 8. de la 1. Edition qui reſpond à la pag. 431. ligne 32. de ceſte Edition.

Aduis de ſageſſe.

Or l'aduis que ie donne icy à celuy qui veut eſtre ſage, eſt de garder & obſeruer de parole & de fait les loix & couſtumes que l'on trouue eſtablies au
1. pays où l'on eſt : νόμος ἕπεσθαι τοῖσι ἐγχώροισι καλὸν, &
2. ce non pour la iuſtice ou equité qui ſoit en elles, mais ſimplement pource que ce ſont loix & cou-
3. ſtumes : non legerement condãner ni s'offenſer des
4. eſtrangeres : mais bien librement & ſainement exa-

miner & iuger les vnes & les autres, n'obligeãt ſon iugement & ſa creance qu'à la raiſon. Voici quatre mots. En premier lieu ſelon tous les ſages, la regle des regles, & la generale loy des loix, eſt de ſuiure & obſeruer les loix & couſtumes du pays où l'on eſt, *ſequi has leges indigenas honeſtum eſt*. Toutes façons de faire eſcartees & particulieres, ſont ſuſpectes de folie ou paſſion ambitieuſe : heurtent & troublent le monde. 1. *Les loix & couſtumes ſont à obſeruer*

En ſecond lieu les loix & couſtumes ſe maintiennent en credit, non parce qu'elles ſont iuſtes, mais parce qu'elles ſont loix & couſtumes : c'eſt le fondement miſtique de leur authorité : elles n'en ont point d'autre, & celuy qui obeiſt à la loy pource qu'elle eſt iuſte, ne luy obeyſt pas, parce qu'il doibt, ce ſeroit ſouſmettre la loy à ſon iugement, & luy faire ſon procez, & mettre en doubte & diſpute l'obeyſſance, & par conſequent l'eſtat à la police, ſelon la ſouppleſſe & diuerſité, non ſeulement des iugemens, mais d'vn meſme iugement. Combien de loix au monde iniuſtes, impies, extrauagantes, non ſeulement aux iugemens particuliers des autres, mais de la raiſon vniuerſelle. 2. *Nõ pour leur iuſtice & equité.*

Au liure 3. ch. 41. de la 1. Edition, pag. 962. ligne 14. qui reſpond à la page 735 ligne 16. de ceſte Edition.

Auſſi eſt-ce la plus grande recõmandation qu'elle aye que la difficulté, car au reſte c'eſt vne vertu ſans action & ſans fruict, c'eſt vne priuation, vn non faire, peine ſans profit, la ſterilité eſt ſignifiée par la virginité : comme auſſi l'incontinence ſimple & ſeule en ſoy.

ENSVIVENT LES ARTICLES QVE MONSIEVR LE PRESIDENT Ieannin a pris la peine de corriger & addoucir, ayant examiné ces liures par l'ordonnance de Monſeigneur le Chancelier & du Conſeil priué du Roy.

A la page 193. de ceſte Edition apres la ligne 20. ce diſcours doit eſtre addoucy en ceſte ſorte, iuſques à la ligne 33. de la page 195.

ET en fin le fils de Dieu docteur de verité eſtant venu pour enſeigner la vraye & parfaite cognoiſſance de ſon nom les a du tout abolis, ce qu'il n'euſt fait ſi c'euſt eſté choſe de ſoy eſſentiellement bonne, & qui euſt pleu à Dieu ſon pere : car au rebours. *Pater non tales quærit, ſed tales qui adorent in ſpiritu & veritate.* Et certes c'eſt vn des plus beaux effects & fruicts de la Chreſtienté apres l'abolition des idoles. Dont Iulien l'Empereur ſon ennemy capital, comme en deſpit d'elle en faiſoit plus que iamais autre n'en fit au monde, taſchant de les remettre ſus auec l'idolatrie. Parquoy laiſſons les là, voyons les autres pieces principales de la religion.. Les Sacremens qu'il a eſté beſoin nous repreſenter en matiere commune de pain, vin, huile, eau, & en action externe de meſme ne ſont-ce pas teſmoignages de noſtre pauureté & baſſeſſe? La Penitence remede vniuerſel à nos maladies, eſt choſe de ſoy toute honteuſe, foible, voire mauuaiſe, car le repentir, la triſteſſe & affliction

Sacremens.

Penitence.

d'eſprit eſt mal, mais mal neceſſaire puis qu'il ſert pour nous reconcilier auec Dieu. Le iurement qu'eſt-ce qu'vn ſymptoſme & marque honteuſe de la meffiance, infidelité, ignorance, impuiſſance humaine, & en celuy qui l'exige & en celuy qui le rend, & en celuy qui l'ordonne? *Quod amplius eſt malo eſt*, Bref nous pouuons dire auec verité que tout ce qui ſert à noſtre ſalut rend meſme teſmoignage de noſtre foibleſſe & imbecilité, *ſtulta & infirma mundi elegit Deus*, & ſe ſert pour nous approcher de luy des moyens qui ont quelque proportion & conuenance auec noſtre infirmité autrement cõme nous ſommes du tout incapables de regarder ſa clarté elle nous esblouyroit. Si l'homme euſt eſté ſage, & euſt perſeueré en l'eſtat auquel Dieu l'auoit mis lors de ſa premiere creation, il n'euſt eu beſoin de tels remedes, & n'en aura plus ſi toſt qu'il ſera deliuré de ceſte captiuité pour arriuer à ſa perfection. *Iurement.*

Tout ce diſcours monſtre combien eſt grande la foibleſſe humaine au bien, en ce qui eſt de la police, iuſtice, verité, religion enuers Dieu, mais qui eſt plus eſtrange, elle eſt auſſi tres-grande au mal: car l'homme voulant eſtre meſchant, encores ne le peut-il eſtre du tout, & n'y laiſſer rien à faire: Il y a touſiours quelque remords & craintiue conſideration qui ramollit & relaſche la volonté, & reſerue encores quelque choſe à faire les ſemences de ceſte premiere perfection qui eſtoit en l'homme le retiennent & ſont cauſe qu'il ne peut faire le mal qu'à demy, qui eſt du bien pour autruy, mais ſouuent la ruine de celuy qui a commencé ſans acheuer le mal auquel il s'eſtoit imaginé & auoit proietté de trouuer ſon bien & ſon aduancement, & de ceſte *Au mal*

foibleſſe & ſottiſe, eſt venu le prouerbe à leurs deſpens, *Qu'il ne faut iamais folier à demy* : Mot dit par iugement, mais qui peut auoir & bon & mauuais ſens. De dire qu'il faille faire touſiours au pis ſans aucune reſerue ni reſpect, c'eſt vne tres pernicieuſe doctrine : & tres-bien dit le prouerbe contraire, *les plus courtes folies ſont les meilleures*. Mais auſſi en certains cas la voye mediocre eſt tres-dangereuſe, comme à l'endroit d'vn ennemy redoutable que l'on tient à la gorge comme l'on tient le loup par les oreilles : Il le faut ou gagner du tout par courtoiſie ou du tout l'eſtraindre & s'en deffaire, comme ont touſiours pratiqué les Romains, & treſprudemmẽt : entre autres à l'endroit des Latins ou Italiens, à la remonſtrance de Camillus, *Pacem in perpetuum parere vel ſeruiendo vel ignoſcendo*, car en tel cas faire à demy, c'eſt tout perdre, comme firent les Samnites, qui à faute de pratiquer ce conſeil qui leur fut donné par vn bon vieillard experimenté, à l'endroit des Romains, qu'ils tenoiẽt enſerrez, le payerent bien cher, *aut concilliandus aut tollendus hoſtis, media concilia neque amicos parant neque inimicos tollunt*, le premier de la courtoiſie eſt plus noble, honorable & à choiſir, & ne faut venir au ſecond, qu'à l'extremité, & lors que l'ennemy n'eſt capable du premier. Par tout ce deſſus ſe monſtre l'extréme foibleſſe humaine au bien & au mal : il ne peut ni faire ni fuyr tout bien & tout mal, & ce bien ou mal qu'il fait ou fuyt, n'eſt purement ny entierement : & ainſi n'eſt en ſa puiſſance d'eſtre en tout ſens tout bon ny du tout meſchant,

A la page 308 de ceſte Edition depuis la ligne 15. ce diſcours a eſté addoucy en ceſte ſorte, iuſques à la ligne derniere de la page 388.

ESTVDIER A LA VRAYE Pieté.

Premier office de Sageſſe.

CHAP. V.

LEs preparatifs faits, & les deux fondemens iettez, il eſt temps de baſtir & dreſſer les regles de ſageſſe, dont la premiere & plus noble regarde la religiõ & ſeruice de Dieu. La pieté tient le premier lieu au rãg de nos deuoirs, & eſt choſe de treſgrand poids, en laquelle il eſt dangereux & treſfacile de ſe meſconter & faillir. Il eſt beſoin d'auoir aduis, & ſçauoir comment celuy qui eſtudie à la ſageſſe s'y doit gouuerner. Ce que nous allons faire apres auoir vn peu diſcouru de l'eſtat & ſuccez des religions au monde, remettant le ſurplus à ce que i'en ay dit en mes trois veritez.

1. Diuerſité des religions

C'eſt premierement choſe effroyable de la grande diuerſité des religions, qui a eſté & eſt au monde, & encores plus de l'eſtrangeté d'aucunes, ſi fantaſque & exorbitante, que c'eſt merueille que l'entendement humain aye peu eſtre ſi fort abeſty & enyuré d'impoſtures : Car il ſemble qu'il n'y a rien au monde, haut & bas, qui n'aye eſté deïfié en quelque lieu, & qui n'aye trouué place pour y eſtre adoré.

Outre ce que les hommes ont commis de ſi lourdes fautes en la forme du cult & adoration de ces fauſſes deïtez, qu'õ ne s'en peut ſouuenir ſans horreur : Ils ſe ſont de meſme imaginez que les Dieux prenoient plaiſir au tourment & deffaite de leurs creatures: & ceſte opinion eſt fondamentale des ſacrifices qui ont eſté vniuerſels par tout le monde auant la naiſſance de la Chreſtienté, cõtinuez auſſi parmy quelques natiõs depuis, & exercez non ſeulement ſur les beſtes innocentes, qu'on maſſacroit auec effuſion de leur ſang pour vn precieux preſent à la diuinité, mais (choſe eſtrange de l'yureſſe du genre humain) ſur les enfans petits innocens, & les hommes faits, tant criminels que gens de bien, couſtume pratiquée auec grande religion par pluſieurs nations. Les Getes entre autres ceremonies & ſacrifices depeſchoient vers leur Dieu Zamolxis de cinq en cinq ans vn homme d'entr'eux pour le requerir des choſes neceſſaires : & pource qu'il falloit que ce fuſt vn qui mourut tout à l'inſtant, & qu'ils l'expoſoiẽt à la mort d'vne certaine façon douteuſe, qui eſtoit de le lancer ſur les pointes de trois iauelines droites, il aduenoit qu'ils en depeſchoient pluſieurs de rang, iuſques à ce qu'vn s'enferraſt en lieu mortel, & expiraſt ſoudain, eſtimãs ceſtuy-là eſtre propre & fauoriſé, les autres non. Les Perſes eſtoient autant inhumains, teſmoin le fait d'Ameſtris mere de Xerxes qui en vn coup enterra tous vifs quatorze iouuenceaux des meilleures maiſons, ſelon la religion du pays: Les Carthaginois immoloiẽt à Saturne leurs enfans en la preſence des peres & meres : Les Lacedemoniens mignardoient leur Diane en faiſant foüetter des ieu-

mes garçons en ſa faueur, ſouuẽt iuſques à la mort. Les Grecs auſſi en vſoient, teſmoin le ſacrifice d'Iphigenia : Les Romains ont fait le ſemblable, approuuãs la mort des deux Decies qui s'y precipiterent eux meſmes pour appaiſer l'ire des Dieux enuers leur pays: Ce qui doit dauantage eſtre blaſmé és Grecs & Romains, qui eſtoient mieux policez & auoient vne plus grande cognoiſſance de la diuinité & des loix, qui nous enſeignẽt les bonnes mœurs & droite façon de viure, que les autres nations qui eſtoient barbares ou moins ciuiliſees : *Quæ fuit tanta iniquitas Deorum, vt placari à pop. Rom. non poſſent niſi tales vtri occidiſſent.* Les Mahumetans ſont enſeignez d'en faire preſque autant en leur fauſſe religion, car ils ſe balaffrent le viſage, l'eſtomach, les membres pour gratifier leur prophete : Le meſme ſe pratique és Indes nouuelles, tant Orientales qu'Occidentales : & en Themiſtitan ils cimentent leurs Idoles de ſang d'enfans : Quelle alienation de sẽs pẽſer flatter la diuinité par inhumanité, & ſatisfaire à ſa iuſtice par cruauté, iuſtice qu'ils feignent par ce moyen eſtre affamée de sãg humain de celuy qui eſt innocent, tiré & reſpandu auec tant de douleurs & tourmens. *Vt ſic Dij placẽtur, quemadmodũ ne homines quidẽ ſæuiũt?* D'où peut venir ceſte opiniõ & creance ſi brutale que les Dieux prennẽt plaiſir au tourment & en la defaite de leurs œuures & de l'humaine nature, attendu que toute l'ãtiquité a tenu & creu que les dieux eſtoiẽt bõs & iuſtes, ou pluſtoſt que la diuinité eſtoit la meſme bõté & iuſtice, & que leur propre, entant que bõ eſtoit de cõſerner l'eſtre de leurs creatures, & l'ouurage qu'ils ont fait, cõme la iuſtice a cela de particulier de ne faire mal à l'in-

nocent & de meſurer & proportionner la peine qui doit touſiours preceder le chaſtiment, & eſtre cauſe de prouoquer la iuſtice à vengeance, dont Dieu vſe contre nous. Les plusſages parmy les nations eſquelles ceſte barbare cruauté eſtoit pratiquee, auoient bien ce ſentiment, mais ils ne s'en oſoiẽt deſcouurir, crainte des loix de leur pays, & aimoit mieux vn chacun voir le mal, meſme le ſouffrir quand le ſort tomboit ſur luy, que d'eſſayer à rẽdre capable les autres de ce qu'ils deuoiẽt reietter, pource que la punition euſt indubitablement ſuiuy leur liberté, ayant touſiours eſté perilleux d'entreprendre quelque changement en la religiõ quoy qu'elle fuſt fauſſe, pour en introduire quelqu'autre qui fuſt meilleure. En fin apres pluſieurs ſiecles la pluſpart de ces reſueries & cruautez ont eſté abolies: à quoy le Chriſtianiſme a beaucoup aidé, encores qu'ẽ pluſieurs endroits le mõde ſoit à preſent rẽply d'impieté & de fauſſes religiõs: Ceux meſmes qui ont recogneu qu'il n'y auoit qu'vn ſeul Dieu autheur de toutes choſes, qui ont bien ſenty de ſa prouidẽce & de ſon amour enuers le gẽre humain, de l'immortalité de l'ame, du loyer deu aux bõs, chaſtimẽt aux meſchãstãt en ceſte vie qu'ẽ l'autre, qui ont eu certaine profeſſion externe de prier, inuoquer, honorer & ſeruir Dieu, n'õt laiſſé de tõber en des grãdes erreurs, telles que nous les voyõs en la religion de Mahumet, qui pour mieux deceuoir fait croire qu'elle a eu des reuelatiõs & apparitions, dit qu'elle a des miracles, des prodiges & ſacrez miſteres, & auec telles impoſtures a empoiſõné vne grãde partie de la terre, empruntãt du Chriſtianiſme & du Iudaiſme auſſi ce qu'elle a eſtimé

pouuoir ſeruir pour trõper plus aiſemẽt les eſprits foibles : Mais Dieu nous a fait la grace de ne point douter & n'eſtre point en peine de ſçauoir quelle eſt la vraye religion, ayant la Chreſtienne tant d'auantages & de priuileges ſi hauts & ſi authentiques par deſſus les autres, & priuatiuemẽt à toutes, que ceux qui reiettent ceſte lumiere ne ſont point excuſables. C'eſt le ſuiet de ma ſeconde verité, où eſt monſtré que les autres ſont fauſſes & demeurent de beaucoup au deſſous de celle-cy, ſoit qu'on conſidere la pureté de l'inuocation, la police, les miracles, & tout ce qui peut eſleuer les eſprits des hommes à la cognoiſſance du vray Dieu.

A la verité toutes les religions ont cela qu'elles ſemblent eſtre eſloignees du ſens commun. Aucunes meſme ont eſté baſties & compoſees de pieces, dont les vnes ſont au iugement commun baſſes, indignes & meſſeantes, & telles que l'eſprit vn peu fort & vigoureux, s'il ne reçoit auec creance & ſimplicité les myſteres de la foy, s'en mocque ou les meſpriſe, & ſi elles ſont trop hautes, eſclattantes, miraculeuſes & myſterieuſes, eſquelles il ne puiſſe rien comprendre, il s'en offence. L'eſprit humain n'eſt vrayement capable que de choſes mediocres, & faut que les idees & conceptions qui y entrent ayent premierement paſſé par les ſens: ce qui ne peut aduenir des choſes diuines qui ne tiennent rien de la matiere, & ne ſe laiſſent voir ny toucher, par ainſi il meſpriſera & deſdaignera pluſtoſt les petites, s'eſtonnera & ſe tranſſira des grandes, qu'il n'embraſſera les vnes ou les autres : Ce n'eſt donc de merueille s'il ſe rend difficile à receuoir du premier coup la religion qui ſe

preſente à luy, puis qu'elle ne peut rien auoir de mediocre,& qu'il ſoit proportionné à la portée de ſon eſprit : C'eſt pourquoy il eſt touſiours requis qu'il y ſoit induit par quelque occaſion,crainte que s'il eſt fort il ne la deſdaigne, comme il a eſté dit cy deſſus,ou s'il eſt foible & ſuperſtitieux,qu'il ne s'en eſtonne & s'en ſcandalize : *Prædicamus Ieſum Crucifixũ, Iudæis ſcandalum gentibus ſtultitiam*:& ceſte occaſion ne peut eſtre autre pour embraſſer la vraye Religion que la grace & aſſiſtance du Sainct Eſprit, qui ſeule eſt capable de nous apprendre ceſte leçon, à laquelle noſtre foibleſſe ne pourroit ſans la guide de ceſte lumiere atteindre & paruenir. C'eſt pourquoy il y a tant de meſcreans & irreligieux, du nõbre deſquels ſont ordinairement ceux qui conſultent & eſcoutent trop leur propre iugement, voulans examiner & iuger des affaires de la religion ſelon leur portée & capacité,& la traitter par leurs outils propres & naturels:Il faut eſtre ſimple obeyſſant & debonnaire pour eſtre diſposé à receuoir la vraye religion, croire, & ſe contenir ſoubs les loix par reuerence & obeyſſance, aſſuiettir ſon iugement & ſe laiſſer mener & conduire à l'authorité publique,*Captiuantes intellectum ad obſequiũ fidei* : & c'eſt le vray ou pluſtoſt le ſeul moyen de paruenir à la cognoiſſance de la vraye religion: On eſt preſque touſiours de celle que le lieu & la compagnie où on eſt né tient. On eſt circoncis, baptizé. Iuif & Chreſtien,auant que l'on le ſçache, & de ceſte façon on peut dire que la religion n'eſt pas de noſtre chois & election, que l'homme ſans ſon ſceu eſt fait Iuif ou Chreſtien à cauſe qu'il eſt né dedans la Iuifuerie, ou la Chreſtienté, que s'il fuſt né

ailleurs dedans la Gentilité ou le Mahumetiſme, il euſt eſté de meſmes Gentil ou Mahumetan. Mais Dieu nous y conduit apres par des moyens ſecrets qui ne deſpendent & ne peuuent venir que de luy: & lors eſtant plantee en nos cœurs par vne attache diuine, choſe du monde ne la peut esbranler, telle attache ne ſe rompt iamais, quand il y a de la touche & du rayon de la diuinite, il paroiſt touſiours par tout, & produit des effets qui ſont miraculeux, auſſi la verité a dit, ſi vous auiez vne ſeule goute de foy, vous remueriez les mõtagnes. C'eſt la foy qui eſt cauſe de tous ces miracles eſcrits és ſaincts liures, que Dieu n'a oncques fait en faueur, n'y pour le ſalut de ceux qui ne croyẽt en ſon nõ, ou biẽ qui n'eſtoient interieurement diſpoſez à receuoir ceſte grace: & à la verité qui voudroit entrer en conſideration des poincts & articles que la vraye religiõ traitte, & en iuger par le ſens commun, combien s'eſloigneroit-il de ceſte lumiere, qui voudroit encores conſiderer quelle proportion & conuenance il y a entre la perſuaſion de l'immortalité de l'ame & d'vne future recompenſe ſi glorieuſe & heureuſe, ou ſi malheureuſe & angoiſſeuſe à la vie que nous menons, ne diroit-il pas que nous, ne croyons pas vrayement ni l'vn ni l'autre, ou que nous n'eſtimons pas aſſez ce bien futur, & ne craignons non plus les tourmens dont nous ſommes menaſſez en l'autre vie, puis que nous nous aſſuiettiſſons ſi peu à ſuiure la pieté & vertu, les loix & commandemens de Dieu, ſans l'obſeruation deſquels noſtre foy eſt morte, & ne nous peut ſeule faire iouyr de ce bien: Mais au contraire nous rendons familiers & domeſtiques les vices qui nous conduiſent

à vne ſi malheureuſe fin. La ſeule apprehenſion des choſes qu'on dit croire fermement nous deuroit faire eſgarer & perdre le ſens, puis que la ſeule apprehenſion & crainte de mourir par iuſtice & en public, ou de quelque autre accidẽt honteux & faſcheux a fait perdre le ſens à pluſieurs, & les a iettez à des parties bien eſtranges: Car ces maux ſont peu au pris de ce que la religion nous enſeigne de l'aduenir, ſi la grace ne preuenoit noſtre foibleſſe: Seroit-il poſſible de croire en verité, d'eſperer cette immortalité bien heureuſe, & craindre la mort, paſſage neceſſaire à icelle, craindre & apprehender ceſte punition infernale, & viure comme on fait?

Ce ſont choſes plus incompatibles que le feu & l'eau, ils diſent qu'ils croyent, ils ſe le font accroire, & puis ils le veulent faire croire aux autres, mis il n'en eſt rien, & ne ſçauent que c'eſt que croire, & leur croire eſt vrayement celuy que l'eſcriture appelle diabolique, mort, informe, lequel eſt inutile & fait plus de mal que de biẽ, car il n'y a religion quelle qu'elle ſoit qui pour le regard de la loy morale & droict des gens n'enſeigne preſque vne meſme choſe: Ce qui eſt vertu & bien faire en l'vne, l'eſt auſſi en l'autre, elles aduoüent & recognoiſſent toutes que l'ame qui a bien fait pendant qu'elle eſtoit en ce corps, doit attendre ailleurs ſon loyer & ſa recompenſe, & craindre pareillement la punition du vice. On peut dire toutesfois que la creance qui viẽt de la foy ne laiſſe d'eſtre en celuy qui fait ces mauuaiſes actions, mais que la foibleſſe & imperfection de noſtre naturel corrompu depuis la cheute du premier hõme en eſt cauſe, que la chair eſt ſouuent maiſtreſſe de la raiſõ & la

force

force de faire ce qu'elle ne veut pas, *ſentio legem in membris meis repugnantem legimentis meæ* : Excuſe qui nous accuſe touſiours quand nous nous y laiſſons aller ſans nous corriger, & fait qu'és fauſſes religions les hommes ont plus d'occaſion de craindre les tourmens de la vie future, que d'en eſperer le bien : d'autant qu'ils n'ont pas, comme nous l'eſpoir de leur ſalut, fondé au merite de la paſſion du vray Dieu, deuenu homme, pour nous ſauuer & faire iouyr de la beatitude eternelle : mais croyent que le merite du bien nous y doit conduire, & le vice apporter les ſupplices & tourmens: Ceſte police eſtoit auſſi neceſſaire parmy eux, pour les empeſcher de commettre les crimes ſecrets, que les Magiſtrats ne pouuoient punir, & neantmoins nous ne ſerons non plus exempts que les autres, ſi nous n'adiouſtons à ceſte creance les bonnes œuures, qui nous ſont commandées par noſtre religion.

Certes ſi nous nous tenions à Dieu, & à noſtre religion, ie ne dis pas par vne grace & vne eſtreinte diuine, comme il faut, mais ſeulement d'vne commune & ſimple, comme nous croyons vne hiſtoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au deſſus de tout autre choſe, pour l'infinie bonté qui y reluit, pour le moins ſeroient-ils en meſme rang que l'honneur, les richeſſes, les amis. Or y en a-il bien peu qui ne craignent moins de faire contre Dieu, & quelque point de ſa religion, que contre ſon parent, ſon maiſtre, ſon amy, ſes moyés. Tout cecy ne heurte point la dignité, netteté & hauteſſe de la Chreſtienté, non plus que le fumier ne ſoüille le rayon du Soleil,

qui luit ſur luy, car comme a dit vn ancien, *fides non à perſonis ſed contra*: Mais l'on ne ſçauroit trop crier contre les faux hypocrites, à qui la verité en veut, tant par expres & preciput, auec tant de *væ*, qu'il leur iette & eſlance de ſa bouche.

A la page 398. de ceſte Edition, il faut adoucir l'article 27. qui y eſt depuis la ligne 23. iuſques à la quatrieſme ligne de la page 399. ainſi qu'il s'enſuit.

Ces deux extremitez ſont perilleuſes: l'vne n'eſleue point les yeux pour conſiderer qu'il y a vn Dieu: que le meſpris & contemnement de la diuinité, que nous appellons impieté, eſt le plus grand crime de tous les autres. Car ſans la creance que la foy donne, ſans la cognoiſſance & adoration du vray Dieu, nous ne pouuons rien faire qui ſerue à noſtre ſalut: l'autre n'a rien de la vraye pieté, mais vne apparence de religion, pour tromper & deceuoir autruy: *Da mihi pulcra Lauerna fallere, de ſanctum inſtumque videri.*

FIN.

A

ABbregé du monde c'eſt l'homme page 33
Abſtinence 731. & ſuiu.
Abſtinence des ſoldats 541
Academicien ne ſera iamais heretique 338
Accidens & maux qui menacent 552
Accidens preſens, preſſans & extrémes 553
Accouſtumãce aux maux 420
Accuſations fauſſes 196
Action de l'ame 80.90.91
Action de l'eſprit 97
Action du Prince 519
Action militaire du Prince 522
Action pacifique du Prince 529
Action & facultez de l'ame 55
Admonition libre 599. & ſui.
Adoleſcence 89
Aduerſité 410. & ſuiu. 415
Aduis à faire la guerre 542
Aduis contre la coniuration 557
Aduis contre l'aduerſité 417
Aduis contre les diuiſions publiques 568. 569. 570
Aduis contre les maux publics 686
Aduis de faire raiſonner le diſciple 649. 650 651
Aduis de ſageſſe 431
Aduis du chois des ſciences 647

A

Aduis pour former l'eſprit 652. 653
Aduis ſur la proſperité 623 & ſuiu.
Aduis touchant le corps de l'enfant 653. 654
Aduis touchant l'eſprit des enfans 635.
Affaires difficiles & dangereux 555
Affaires douteux & ambigus 556
Afflictions viennent de trois endroits 416
Affranchiſſement des erreurs & vices du monde, & des paſſions 312. & ſuiu.
Agitations d'eſprit 180
Agitations publiques 183
Alliance du Prince 517
Ambition du Prince 517
Ambition 120. 121. & ſuiu.
Ambitiõ & gloire 738. & ſui.
Ame & ſa definition treſdifficile 52 53
l'Ame comme exerce ſes facultez 62
l'Ame de quelle nature & eſſence elle eſt. 54
l'Ame & ſon eſtat apres la mort 69
l'Ame & ſon exiſtence au corps 59
l'Ame & ſon immortalité 63
l'Ame & ſon origine 56
l'Ame & ſon ſiege 82

l'Ame & ſon vnité 56. 57
l'Ame, l'eſprit, la chair 37
l'Ame, quand & comment entre au corps 56
l'Ame raiſonnable eſt organique 83
l'Ame ſenſitiue 68
l'Ame, ſon ſiege, & inſtrumés 61
l'Ame, ſes facultez & actions 54
l'Ame vegetatiue 66
de l'Ame en general 50
Amour 129
Amour charnel 127. 128. & ſuiu.
Amour des parens vers leurs enfans 656. 657
de l'Amour ou amitié 584 585
Amis perdus 706. & ſuiu.
Amitié commune 589
Amitié & flatterie comme different 602. 603
Amitié parfaicte 589. 570 591
de l'Amitié ou amour 553. 585. & ſuiu.
Animaux comparez auec l'homme 153 & ſuiu.
des Animaux 222
Apologie de l'autheur de ces liures 18
Appetitiue faculté de l'ame 81
Ariſtote Prince des Dogmatiſtes, & le Dieu des Pedans 333
Art & induſtrie 681. 682
Aſſeurance & crainte 449
Ataraxie des Pyrrhoniens 345
Attendre la mort 463
Auarice 124. 125
Auarice du Prince 526. 527
Authorité de la couſtume 430
Authorité de la parole 78
Authorité du Prince 519. 520

B

BAnniſſement & exil 699 & ſuiu.
Batailles 546
Beauté de l'eſprit & du corps 49
Beauté du corps 45. 46
Beauté du viſage 48
Beſtes 162
Bien fait & ſes reigles 606 & ſuiu.
ſe Bien comporter auec autruy 438
Bien vſer du nõ de Dieu 396
Biens diuiſez en 8. chefs 446
Biens du corps, ſanté, beauté, & autres 44. 45. & ſuiu.
Biens inegalement diſtribuez 305
Biens perdus 702 & ſuiu.
Bien-veillance du Prince 519 520
du Boire 732. & ſuiu.
Bonne diſcipline 645. 646
Bonté naturelle 365
Braueries & ſubmiſſions 198
Briefueté de la vie 169. & ſui.

Bruſler les corps morts 328
But & train de vie certain 377

C

CAptiuité ou priſon 698 & ſuiu.
Cauſes de la cholere 133
Cauſes des gurres ciuiles 567
Ceremonie 362. 363
de la Ceremonie du monde 437
Cerueau & ſon temperamẽt 83
la Chair & l'eſprit, l'ame 37
Chaſteté 736. & ſuiu.
des Chefs de guerre 541
Chois des ſciences 647
Choix & election des choſes 447
Cholere 133
Cholere 712. & ſuiu.
ſe Cholerer quand eſt bõ 716
Choſes ſubites 196
du Ciel 222
Claſſes du mõde diuerſes 240
Clemence du Prince 500. 501
Cognoiſſance de ſoy combien vtile 23. 24. & ſuiu.
Cognoiſſance des perſonnes & des affaires 443
Cognoiſtre Dieu 395
Cognoiſtre l'Eſtat 488
Combats 544. 545
Commander & obeyr 247
Comparaiſon des Philoſophes & Theologiens 5. & 6.
Comparaiſon des temperamens 84
Comparaiſon des fauſſetez de l'ame 87
Comparaiſon de la volonté auec l'entendement 110
Comparaiſon de l'homme auec les animaux 152. 154 & ſuiu.
Comparaiſon de la ieuneſſe à la vieilleſſe 173
Comparaiſon de la vie ciuile auec la ſolitaire 286. 287 288.
Comparaiſon des meſchancetez 374
Comparaiſon de religion & preud'hommie 399. & ſuiu.
Comparaiſon de la loy & couſtume 425. & 426
Comparaiſon de ſcience & ſageſſe 637. & ſuiu.
Comparaiſon des maux par leurs cauſes 685
Compaſſion 149
Compaſſion 712
ne condamner legerement les choſes eſtranges 435
condition humaine conſideree en cinq manieres 31
conduite aux affaires 443
conduite d'vn chacun en ſa charge 349
conference auec les ſçauans 648
de la confeſſion 576
confuſion de probité & pitié 400
coniuration 556
la conſcience nous bourrelle 480

Conſeil du Prince 505.506
Conſeil pour choiſir vn train de vie 379
Cõſeillers du Prince 506.507
Conſeils de guerre 542. & ſuiu.
Conſtance du Prince 523
Conſulter autruy 448
Contentement & felicité 182
Continence 736. & ſuiu.
Continence des ſoldats 541
Conuerſatiõ ſimple & commune 439
Conuerſation ſpeciale 441
Corps 235
Corps humain comme ſe diuiſe 37.38
Courtoiſie & ſes offices 180
Couſtume 425
Couſtume & loy comparées 425
Couſtume & ſon authorité 430
Couſtumes & loix diuerſes 426
Couſtumes ſont à obſeruer 433
Craindre la mort 455. & ſuiu.
Crainte 419
Crainte 708. & ſuiu.
Crainte & aſſeurance 449
Croire 223. 224
Cruauté 141
Cruauté 165
Cruauté des Seigneurs cõtre leurs eſclaues 265
Cruauté du Prince 526
Cupiditez 131
Curioſité honneſte 651. 652

D

DEuoir de l'homme à ſes biens 582
Deuoir de l'homme à ſon corps 581
Deuoir de l'homme à ſon eſprit 579. 580
Deuoir de l'homme à ſoy 576.577.578.579. & ſuiu.
Deuoir de l'homme enuers l'homme 583
Deuoir des enfans aux parens 659.660.661
Deuoir des grands & des petits 676
Deuoir des maiſtres & ſeruiteurs 662. 663
Deuoir des magiſtrats 671. & ſuiu.
Deuoir des mariez 618. & ſuiu.
Deuoir des parens & enfans 625
Deuoir des ſouuerains & ſubiets 664. & ſuiu.
Deuoir du Magiſtrat vers le ſouuerain 673
Deuoir du Magiſtrat vers les particuliers 674. 675
De faueurs de fortune 193
Deffauts de l'eſprit 103.104
Deffiance requiſe au Prince 494
Degrez d'amitié 588.589
trois Degrez de gens au mõde 240
Degrez & perfection 367

Delicateſſe & moleſſe 195 476
Deſcription de la vie humaine 172
Deſcription de la vraye preud'hommie 354
Deſcription de l'eſprit 93
Deſcription de meſchanceté 372. 373
Deſcription de paſſion 112
Deſcription de religion 394
Deſeſpoir 132
Deſir d'honneur 301
Deſirer la mort 469
Deſirs 131
Deſirs & plaiſirs reglez 408.
Deſreglement des paſſiõs 113
De reglement preiudiciable és voluptez 731
Deſtinée 686. 687
Dueils publics 143
Deuiſe de ie ne ſçay 335
Difference & inegalité des hommes 230. & ſuiu.
Differens naturels 234
Diſcipline de guerre 529
Diſcipline mauuaiſe 644. 645
Diſcretion 453
Diſpoſition à la ſageſſe 21
Diſſimulation 495
Diſſimulation 604. & ſuiu.
Diſtinction de prudence 485 486
Diſtinction des eſprits 240
Diſtinction des meſchancetez 374
Diſtinction des paſſions 117
Diſtinctions de l'amitié 586 587
Diuerſitez de formes de mort. 476
Diuerſité de loix & couſtumes 426. 427
Diuerſité de religions 382
Diuerſité des hommes 232 & ſuiu.
Diuerſité d'eſprits 93. 94
Diuiſion de l'hõme au corps de l'ame 36
Diuiſions priuées 571
Docteurs 278
ſe Donner la mort 471
Douleur & maladie 695. & ſuiu.

E

EDucation des enfans 628
Effet & fin de religion 394
Effets de la colere 139. 137
Effets de l'imagination 108
Effects des maux extrémes 692
Egalité & inegalité de biens 305
Election des choſes 447
Election de ſoldats 538
Eloquence 744
Emotions populaires 560
Empeſchemens de ſageſſe 12 & 13
Employer les finances 14
Endurer eſt naturel 419
Enfance 84
Enfans en leur deuoir 625 & ſuiu.
Enfans & parens 260
Enfans maſles 627

Entendement comparé auec volonté 110
Enterrer les corps morts 328
Entrée de l'ame au corps 58
Enuie 139
Enuie 718
Erreurs populaires cõtraires à la ſageſſe 314 315. 316
Eſchelle à la diuinité 21
Eſclaues ſeigneurs 265
Eſpargne & reſerue des finances 514. 515
Eſpoir 133
Eſprit 235
l'Eſprit doit eſtre bridé & retenu 102
l'Eſprit eſt tres-dangereux 100. 101
l'Eſprit & ſes defauts 103. 104
l'Eſprit & ſon action 96
l'Eſprit humain & ſes parties 92
l'Eſprit, l'ame, la chair 37
Eſprit prompt & ſoudain 96
Eſprits diuers 94. 95
Eſſais d'honneur 273
Eſſence & nature de l'ame 53
Eſtat de l'ame apres la mort 66
de l'Eſtat 268. & ſuiu.
Eſtimation des choſes 444. 445
Eſtudier à la vraye pieté 381 & ſuiu.
Examen & iugemẽt des couſtumes 428
Examination des ſouuerains apres leur mort 670. 671
Examiner toutes choſes meurement 436
Exemples de parfaite amitié 591. 592
Exemption des erreurs & vices du monde, & des paſſions 312. & ſuiu.
Exercice des facultez de l'ame 62
Exil & banniſſement 700. & ſuiu.
Exiſtẽce de l'ame au corps 60

F.

FAcilité d'humeurs 438. 439.
Façon & maniere de ſaluër 327
Faction & ligue 561. 562
Faculté intellectiue 82
Faculté ſenſitiue de l'ame 68
Faculté vegetatiue de l'ame 67
Facultez de l'ame comparées 88
Facultez & actions de l'ame 55
Faculté imaginatiue, memoratiue & appetitiue de l'ame 81
Faillir n'eſt iamais permis 373
Faire la guerre 534
Faueurs & defaueurs de fortune 293
Faux ſoupçons & accuſations 15
Faut ſuiure nature 359

Feintiſe 604. & ſuiu.
Felicité & contentement 182
de la fidelité 503.& ſuiu.
Fin de la guerre 549
Fin & effect de religion 394
Fin miſerable des ſouuerains 276
Finances 510
Fineſſes de guerre 548
Flatterie 600.602.603
Foibleſſe 183.& ſuiu.
Foibleſſe au mal 193
Foibleſſe aux extrémitez 196
Foibleſſe aux reprehẽſiõs 194
Foibleſſe des ſens naturels 75
Folie 167
Fõctiõs de l'eſprit humain 93
Fonder les finances 511. 512
de la Force 678
Force armee 516
Force corporelle 680
Force de la parole 79
Force ou vaillance 678. & ſuiu.
Force ou vaillance 684
ſe Forger des maux 202
Formaliſtes 217.218
Formation de l'homme 33
Formes des morts diuerſes 476
Fortune & induſtrie 451
Fortune & ſes faueurs 293
de la Foy 593.594 & ſuiu.
Foy & iuſtice du ſouuerain 491. 492.
Frugalité 703.704
Frugalité 735
Fruits des maux externes 672. & ſuiu.

G

GArder les oreilles des enfans 632
des Gehennes & tortures 188
du General d'armee. 542
Gentils-hommes François ignorans 637
Gloire & ambition 739. & ſuiu.
la Grace, perfection de nature 368
Grands & petits 676
Guerre entrepriſe 531. 532
Guerres ciuiles 566

H

HAbillemens 735
Hayne 138
Hayne 717
Hayne & meſpris du Prince 525
Hereſies & troubles d'où viennent 337
l'Hiſtoire & voyager ſeruent à la ſageſſe 313
l'Homme a eſté fait le dernier 17
l'Homme comme eſt fait en la matrice 35. 36
l'Homme iouë deux roolles 350
l'Homme cõme eſt formé 35
l'Homme comparé auec les animaux 153. & ſuiu.
l'Homme conſideré en cinq manieres 26

l'Homme depeint en general 175
l'Homme doit à trois 575
l'Homme eſt l'abbregé du monde 33
Homme né à la douleur 203
l'Homme nud eſt droict 34
l'Homme s'il a ſeigneurie ſur les beſtes 163
Hommes differens en degrez, eſtats & charges 243 & ſuiu.
Hommes differents & inegaux 231
Honneur 299. & ſuiu.
Honorer Dieu 395
Honte eſt l'engeance de peché 326
Humanité 166
Humeurs faciles 438.439
Hypocriſie 285

I

IAlouſie 139
Ialouſie 721.722
Ieſuites loüez & leur inſtitution de vie. 278.279
Ieuneſſe comparee auec la vieilleſſe 173
Ignorance des Gentilshommes François 637
Image de trois facultez de l'ame 89
Imagination chaude 85
Imagination & opinion 107 108
Imagination & ſes effects 108
Imaginatiue faculté de l'ame 81
Immortalité de l'ame 63
Impoſts & ſubſides 513
Incompatibilité 207
Inconſtance 198
Incontinence 737.738.739
Indifference des Academiciens 345
Indigence 702. & ſuiu.
Indiſcretion 453
Indiſcretion 683
Induſtrie & art 681.682
Induſtrie & fortune 452
Inegalité de biens 305
Inegalité des hommes 230 & ſuiu.
Infamie 705
Ingratitude 618
Iniures ou offenees 680. 690 691
Iniuſtice vtile au public 497
Inſtructeurs 278
Inſtructeurs d'enfans 652
Inſtruction à pieté 395
Inſtruction des enfans 629 & ſuiu.
Inſtruction douce & franche 633 & ſuiu.
Inſtrumens & ſiege de l'ame 61
Intellectiue faculté de l'ame 82
Intelligéces & pratiques 496
Inuention 92. 100. 101
Iour de la mort 453
Iuger de tout 324. & ſuiu.
Iurement 193
Iuſtice 188

Iuſtice auec prudence 493
Iuſtice en general 572
Iuſtice & foy du prince 491 492
Iuſtice naturelle 573
Iuſtice vſuelle 572. 574

L

LAngage 742. & ſuiu.
Langue bonne ou mauuaiſe 80
Laſcheté & pareſſe 451
Lecture des liures 648. 649
Legiſlateurs 278
Liberalité du prince 500. 503
Liberté 164
Liberté du iugement 322. & ſuiu.
Liberté de volonté 345
Liberté & ſeruage 294
Ligue & faction 591. 562
Liures & de la queſte d'iceux 196
Liures & propos des enfans 632
Loüãge de frugalité 703. 704
Loüange des Ieſuiſtes & de l'inſtitution de leur vie 278. 279
Loüange de l'inuention 101
Loy & couſtume comparées 425
Loy & ſon authorité & origine 424
de la Loy de nature 356. & ſuiu.
Loix & couſtumes diuerſes 426
Loix & couſtumes ſont à obſeruer 433
Loyers & peines 530
Luxe 735

M

MAgnanimité du prince 504
Magiſtrats 277
Magiſtrats 671. & ſuiu.
Maiſtres 662. 663
Maiſtres, ſeruiteurs 265
Maladie & douleur 695 & ſuiu.
Malheur du prince 528
Malice & tyrãnie de la crainte 150. 151
Manie 67
Manieres diuerſes de ſe porter en la mort 453. & ſuiu.
Mariage 249
Mariage blaſmé 249
Mariage defendu 252
Mariage deſcrit 254
Mariages des ſouuerains 272
Mariez, de leur deuoir 621. & ſuiu.
Maritale puiſſance 256
Marques d'honneur 300
Marques de preud'hommie 352
Maux & accidens preſens, preſſans & extremes 553
Maux & accidens qui menacent 152
Maux externes 685. 692
Maux internes 707
des Maux priuez 687. & ſuiu.

des Maux publics 686
Memoire 107
Memoire humide 85
Memoratiue faculté de l'ame 81
Memorial d'affaire 530
Menterie 604
Meſchanceté diſcrete 372. 373
Meſcognoiſsãce de ſoy-meſme 22.23
Meſcontes dont on ſe doit garder en liſant ces liures 20.21
Meſcroire 224.225
Meſnagerie 623.& ſuiu.
Meſpris & haine du Prince 525
Meſpris de la mort 466.& ſuiu.
Meſpris du monde 404.405 & ſuiu.
Meſpris du Prince 528
Methode de ces liures 15
Methode pour planter la Chreſtienté 338
Militaire profeſſion 291
Miſere par anticipation 204
Miſere de l'homme 200. & ſuiu.
Miſere de la volonté 215
Miſere des ſouuerains 271. & ſuiu.
Miſeres ſpirituelles 206. & ſuiu.
Miſericorde 712
Modeſtie des ſoldats 541
Modeſtie en proſperité 411
Mœurs 235
Mœurs de l'enfant 654.655
Mœurs des ſoldats 540. 541
Mœurs des ſouuerains 270
Mœurs du Prince 529
Molleſſe & delicateſſe 196
Monde diuiſé en diuerſes claſſes 240.241.242
le Monde mené par opinion 109
Monde partagé en trois 233
Mort eſt iuſte & raiſonnable 466
Mort eſt neceſſaire 465
la Mort, & comme il s'y faut tenir preſt 453.& ſuiu.
Mourir eſt naturel 463
Moyens d'apprendre 647
Moyens de paruenir à la ſageſſe 9.& 10
Moyens faux de ſe cognoiſtre 30
Moyens vrays de ſe cognoiſtre 31
Munitions de guerre 534

N

NAture corrigee par la vertu & Philoſophie 366
Nature eſt alterée & violentée par art, & par ceremonie 361.362
Nature eſt bonne & ſuffiſante maiſtreſſe 360
Nature eſt le reſſort de preud'hommie 354. 355
Nature & eſſence de l'ame 54
Nature parfaite par la grace 369. & ſuiu.

Naturel de l'eſtat 286
Naturels des hommes 234
Nobleſſe 295
Nobleſſe acquiſe 297
Nobleſſe naturelle 296
Nom de Dieu ne doit eſtre legerement pris 397
Nouateurs de loix 434
Nourriture & education des enfans 628
Nudité eſt naturelle 50

O

OBeyr aux loix, couſtumes & ceremonies de ſon pays 424. & ſuiu.
Obeyr & commander 247
Obiection contre l'eloquence 745. 746
Obiects contre le mariage 249. & ſuiu.
Obligation 616. & ſuiu.
ne s'Obliger à rien 331. & ſui.
Obſeruer loix & couſtumes 433
l'Occaſion & le temps 450
Offenſes ou iniures 689
Office de religion 394
Offices de courtoiſie 180
Offices de parens 626
Officiers 146
des Officiers 510
Opiniaſtreté 227
Opiniõ du meſpris du monde 404
Opinion & imagination 107. 108
Opinion inconſideree 115
Opinion mene le monde 109. 110
Ordre des facultez de l'ame 87
Ordre des ſoldats 540
Origine de l'ame 58
Origine & authorité de la loy 424
Ouye & ſa preeminence 78
d'Ouyr, voir, & parler 77

P

DE la Paix. 549. 551
Paremens du corps & autres 735
Parens & enfans 260
Parens & leur deuoir 625. & ſuiu.
Pareſſe & laſcheté 451
Parler, & ſes regles 742. & ſuiu.
du Parler, voir & ouyr 77
Parole & de ſa force & auctorité 79
Partage du monde 233
Paſſion 622
Paſſion concupiſcible 117
Paſſion contraire à l'auarice 127
Paſſion iraſcible 118
Paſſions & leur deſcription 113
Paſſions faſcheuſes 707
Paternelle puiſſance 260. 261
Pauures & vagabonds 267.
Pauureté 702. & ſuiu.
Pauureté & richeſſe 304

Si Peché engẽdre repẽtir 373
Pedans 217.218
Pedans & Sophiſtes 432
Pedant comme iuge des couſtumes 422
Pedant opposé au contraire au ſage 14
Pedant que c'eſt 13.14.& 15
Peines & loyers 530.561
Peinture de ceux qui ſont aſſeruis 346
Peinture generale de l'homme 174
Peinture generale de ſageſſe 307. & ſuiu.
Penitence 193
Penſees 177
Profection & ſes degrez 367.
de la Perfidie 596
n'eſt Permis de ſe donner la mort 472.473.474
Perſuader 227.228.& ſuiu.
Perte d'amis 706.& ſuiu.
Perte de biens 702.& ſuiu.
Petits & grands 676. 677
Peuple ou vulgaire 279. & ſuiu.
Philautie peſte de l'hõme 321
Philoſophes & Theologiens comparez 4.& 5
Philoſophie corrige la nature 366
Pieté auec probité 398
Pieté du Prince 490
Pieté ſans probité 398.397
Pieté vraye 381.& ſuiu.
Pietons 535
Plaiſir charnel 736.& ſuiu.
Plaiſir & deſirs reglez 408
Plaiſirs naturels 416
Police 187
Polygamie 257.259
Pratiques & intelligẽces 496
Precaution contre les paſſions 319
Precipitation 450
Precipitation 608
Préeminence de l'ouye 78
Preſomption 719.& ſuiu.
Preſomption & folle amour de ſoy 321
Preſomption humaine 214
Preſomption iniurieuſe 435
Preud'hommie & religion comparees. 309
Preud'hommie populaire & mondaine 353
Preud'hõmie vraye & eſſentielle 347.& ſuiu. 364
Preuoyãce des maux 421. 422
Prier Dieu 396. 397
le Prince doit choiſir de bõs conſeils 509
le Prince doit moderer ſa colere 504
le Prince eſt ſur les formes 498
du Prince & de ſon actiõ 519
Priſon ou captiuité 696
Probité auec pieté 398
Probité ſans pieté 399
Profeſſion militaire 291
Profeſſions diuerſes des hommes 283
Propos qu'on tiendra aux enfans 632
Proprieté des facultez de l'ame 87

Proprietez du corps humain 43
Proſperité 409. & ſuiu. 414
Proſperité 724.725
Prouidence 686. 687
Prouiſions de guerre 534
de la Prudence 482
Prudence auec iuſtice. 493
Prudence aux affaires difficiles 551
Prudence difficile, obſcure 482. 483.
Prudence du Prince en la guerre 533
Prudence neceſſaire 484
Prudence Politique 487. & ſuiu.
Prudence que c'eſt 482
Prudence s'acquiert 484 485
Puiſſance des ſeigneurs particuliers 245.
Puiſſance & ſubiection 244
Puiſſance maritale 256
Puiſſance paternelle 260 361
Puiſſance ſouueraine 244
Punition des coniurez 558
Punition & ſupplice 694
Pyrrhonien ne ſera iamais heretique 339

Q

QValitez de l'eſprit humain 93
Queſte de liures 196

R

RAiſon 92.97
Raiſon à tous viſages 95 96
Ratiocination 158
Rebellion 564. 565
Recherche inquiete 206
Recognoiſſance du bien-fait 617
Recommandation de la diſcipline militaire 53
Regions du corps 39. 40. 49
Regler ſes deſirs & plaiſirs 401. & ſuiu. 3
Regle de mariage 257
Regles pour faire la guerre 542
Religion 190
Religion Chreſtienne eſt la vraye 385
Religion & preud'hommie comparées 399
Religion ne doit eſtre priſe humainement 387. & ſuiu.
Religion vraye 393
Religion vraye ou fauſſe 390
Religions diuerſes 381
Religions en quoy conuiennent 382
Religions ſont eſtranges au ſens commun, & à la nature. 385
Remedes contre la coniuration 557
Remedes contre les paſſions 318
Remedes de miſere 201

Remedes pour ne craindre la mort 459. & suiu.
Remerciemẽt du biẽ-fait 617
de la Repentance 375
Repentir engendré du peché 373
Repudiation des femmes 257
Reserue des finances 514. 515
Responce aux obiects contre le Mariage 252
Richesses & pauureté 304
Ruses de guerre 548

S

SAcremens 192
Sacrifices cruels 383
le Sage autre au dedans & au dehors 327
le Sage se doit exempter des passions 317
Sagesse comme est diuisee 3
Sasse diuine 3
Sagesse & science comparée 637. & suiu.
Sagesse & science ne se rencontrent pas. 641
Sagesse humaine 4
Sagesse humaine descrite 7. & 8
Sagesse mondaine 3
Sagesse que c'est 1
Sagesse sans science 640
Santé du corps 44
Science 202. & suiu.
Science a diuers effects 12
Science de mourir 454
Sciẽces & sagesse comparées 637. & suiu.
Science & sagesse ne se rencontrent pas 641
Science financiere 510
Science sans sagesse 643
du Secret 597
Sedition 563
Seigneurs esclaues 265
Seigneurs particuliers 245
des Sens de nature 72. 73. & suiu.
Sens naturels foibles & incertains 75
Separation de l'ame & du corps 63.64 65
Seruage & liberté 294
Seruir Dieu de corps 396
Seruir Dieu d'esprit 396
Seruiteurs 662 663
Seruiteurs, maistres 265
Seruitude 164
Seuerité du Prince 521. 522
Siege de l'ame 82
Siege & instrumens de l'ame 61
Signes de la cholere 135
Singularitez du visage humain 47
Sobrieté 732. & suiu.
Soin de l'aduenir 178
Soldats 535
Soldats bien choisis 537. 538
Soldats naturels 536. 537
Sophistes & pedans 442
Sortes differentes de vie 248
Soupçons faux 195
Souuerain doit estre vertueux 489
du Souuerain & de ses mœurs 505

TRAICTE'
DE SAGESSE,

Composé par Pierre Charron Parisien, Docteur és droicts, Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

Plus quelques discours Chrestiens du mesme Autheur, trouuez apres son deceds.

A Monseigneur DE HARLAY, premier President.

DERNIERE EDITION.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE

A ROVEN,
Chez ROBERT VALENTIN, dans la Court du Palais.

M. DC. XXXIIII.

A MONSEIGNEVR

Mre ACHILLES DE HARLAY, Cheualier Seigneur de Beaumont, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, premier Preſident en ſa Cour de Parlement.

MONSEIGNEVR,

Ayant eu ce bon-heur d'eſtre du nombre des plus intimes amis & confidens du deffunct Monſieur Charron lors qu'il viuoit Chantre & Theologal de Condom, perſonnage des plus rares & excellens en ſa profeſſion, Orateur tres diſert & grand Philoſophe moral, i'ay eu ſoin incontinent apres ſon deceds aduenu ſoudainement par vne apoplexie de ſang le Dimanche 16. de Nouemb. 1603. de faire imprimer en ceſte ville ſes œuures, tant Chreſtiennes que Morales, & en faire part au public ſuiuãt la recommandation qu'il m'en auoit faite de ſon viuant, dont ie ſuis venu à bout graces à Dieu, nonobſtant pluſieurs empeſchemens & trauerſes d'aucuns enuieux & ialoux de ſa vertu & bonne renommée, qui ſeroient par trop long à deduire en ce lieu. Tellement que ie puis dire auec verité en peu de mots, que ſon innocence, candeur de ſes mœurs & bonne vie ont vaincu & ſurmonté leurs calomnies & meſdiſances, & m'aſſeure

que ſes liures quoy qu'ils ne ſoient qu'en langage vulgaire, triompheront de l'enuie, & rendront ſa memoire perpetuellement recommandable à la poſterité. Il auoit bien ſenty & preueu que ſon liure de Sageſſe entre autre, ne ſeroit pas le bien venu parmy les eſprits plats, foibles, populaires & ſuperſtitieux, & qu'il ſeroit cenſuré par les preſomptueux, rogues, affirmatifs & fiers, reſolus, gens teſtus, opiniaſtres, aheurtez, qui penſent tout ſçauoir et eſtre les plus ſages et aduiſez de ce monde, combien que pour la pluſpart ils ſoient les plus ineptes et ignorans, et qu'à bon droict ils deuſſent eſtre mis au rang de ceux qui ſont touchez de maladie preſque incurable et ſans remede. C'eſt pourquoy le ſieur Charron quelques mois auparauant qu'il mouruſt, dreſſa vn petit traicté contenant vn ſommaire de ſon liure, vne apologie et reſponce aux plaintes et obiections qu'on faiſoit contre iceluy, enſemble vne briefue & generale peinture de Sageſſe & declaration de ſon intention, lequel traicté il me laiſſa pour le faire imprimer & le vous dedier, Monſeigneur, s'il vous eſtoit agreable, à ce qu'il vous pleuſt prendre ſes liures en voſtre protection & ſauuegarde, ſçachant bien que pour ceſt effect il auoit beſoin d'hommes tels que vous, c'eſt à dire, qui euſſent l'eſprit hardy, fort genereux, releué, & nullement populaire, ny ſuperſtitieux. L'autheur de ce traicté, s'il n'euſt eſté preuenu de mort, vous l'euſt preſenté luy meſmes: Car c'eſtoit vne des choſes qu'il deſiroit le plus, que d'auoir l'honneur d'eſtre co-

gneu de vous, & d'auoir part en vos bonnes graces, ayant recogneu qu'en ce temps vous eſtiez vn vray modelle & regle tres-certaine de Sageſſe, d'vn eſprit vrayement & entierement noble, ayant touſiours fait profeſſion ſinguliere de vertu publique, & principalement en la conduite d'vn ſi grand & Auguſte Senat dont eſtes chef: ayant bien ſeruy le Prince & la Patrie durant l'orage des troubles paſſez, comme metoyen entre le Souuerain & les particuliers, & eſtant ſorty & iſſu de parens & anceſtres qui ont fait le meſme. Et quand il a parlé du debuoir des Magiſtrats, diſant que le Magiſtrat doit eſtre preſt à ouyr toutes plaintes & requeſtes, ne s'abſenter point ſe ſouuenant qu'il n'eſt à ſoy, mais à tous également receuoir & eſcouter grãds & petits, riches & pauures, eſtre comme l'autel auquel on s'addreſſe eſtant preſſé & affligé pour y receuoir du ſecours & de la conſolation, ne ſe communiquer point à pluſieurs, & ne ſe familiariſer ſi ce n'eſt ſecrettement auec fort peu, & encores que ce ſoit auec les plus ſages & bien ſenſez, ſouſtenir & garder l'honneur, la dignité, & les droicts de ſon Souuerain & du public, rendre la Iuſtice et ce qui appartient à vn chacun, faire exactement obſeruer les Loix à tous, attremper prudemment la douceur auec la rigueur, auoir vne grande preud'hommie & probité pour ſe garder net d'auarice, d'acception de perſonnes, de corruption de la Iuſtice, & des paſſions ennemies de droicture & d'equité, & finalement auoir la conſtance ferme & inflexible, afin

de ne craindre les grands & puissans, & ne s'amollir à la misere d'autruy. Il semble qu'il s'est voulu regler & prendre patron sur vous & à vos grandes actions & deportemens, & representer à vn chacun vos vertus, dont ie ne diray d'auãtage en ce lieu, parce que sont choses assez notoires & qui paroissent d'elles mesmes, sans qu'il soit besoin d'y apporter aucun lustre ny artifice de paroles. Or ce que le sieur Charron n'a peu faire durant sa vie, ie le fais à present, Monseigneur, pour luy & en son nom, & vous presente ce petit Traicté de Sagesse, vous suppliant tres-humblement me vouloir permettre que ie le face marcher en public sous l'auctorité de vostre nom tres-illustre, tenant pour certain qu'il sera bien receu de tous les beaux esprits de ce temps, si l'on cognoict qu'il vous vienne à plaisir. I'ay fait suyure apres ce Traicté deux ou trois autres discours Chrestiens du mesme autheur, ausquels il n'auoit mis la derniere main, & son intention n'estoit de les faire imprimer, m'ayant autrefois dit que c'estoient de petits auortons, & que s'ils auoient à aller en public il les voudroit bien plus estendre & parer d'vne autre façon : Toutesfois les ayant fait voir à des hommes d'honneur capables d'en iuger, ils m'ont certifié qu'ils n'y auoient rien trouué qui ne fust sublime & veritable, & digne de leur Pere, lesquels s'il viuoit, ne dediroit ses amis qui les voudroient adiuger au public. C'est pourquoy i'ay esté curieux de les recueillir comme precieuses reliques, & les publier pour l'affection singuliere que ie porte à la me-

moire de l'autheur, qui me ſollicite aſſez d'honorer tout ce qui eſt venu de luy, & pour le deſir que i'ay de profiter à tous ſelon mon pouuoir. I'ay auſſi adiouſté vn Eloge ou diſcours ſommaire de ſa vie, autant que i'en ay peu auoir de cognoiſſance par la lecture de ſes liures, & par la hantiſe priuée & frequentation ordinaire que i'ay euë auec luy par l'eſpace de quinze ans & plus. En cét Eloge i'ay obmis d'eſcrire la maniere d'agir & de traicter les poincts de doctrine dont vſoit le ſieur Charron en ſes liures, diſcours & ſermons : i'eſpere que ne trouuerez mauuais ny hors de propos, ſi ie repare ceſte inſigne obmiſſion en cét endroict. Il diſoit que ſelon la diuerſité des eſprits & facultez naturelles, imagination, memoire & entendement, il y auoit trois façons de diſcourir & declarer en public ſes conceptions : l'vne qui ſe conduiſoit ſelon les regles & preceptes de l'art, par etymologies & diſtinctions du nom & de la choſe, definitions, diuiſions, ſubdiuiſions, cauſes, effects, accidens : l'autre par recueil des opinions & allegation des dires d'autruy, auec curieuſe cottation des lieux, liures & chapitres : & la derniere par diſcours libre & releué, qui contient a peu prés & en ſubſtance ce que les deux autres ont, mais c'eſt ſans en faire ſemblant, & ſans s'aſſuiettir à l'ordre & aux regles de l'art. Que la premiere eſtoit bonne pour l'eſcole, & neceſſaire pour inſtruire les apprentifs : que la ſeconde eſtoit en vſage entre les Harangueurs & Predicateurs, dont la pluſpart ne faiſoit qu'enfiler des allegations, ſouuent

pour eſtre trop ambitieuſement recherchees auec fort peu ou point de diſcours, que n'ayans rien à dire d'eux meſmes, & eſtans ſans inuention aucune ils faiſoient parler autruy : Et diſoit au rebours du commun, qui eſtime ſçauant celuy qui allegue beaucoup, que c'eſtoit teſmoignage d'ignorance & de foibleſſe, qu'ils ſe vouloient vray ſemblablement faire recommander de grãde lecture & memoire (ce qui n'eſtoit pas tant comme pluſieurs penſoient s'il n'y auoit du iugement) le plus ſouuent à fauſſes enſeignes, comme ceux qui ſans auoir iamais veu les fontaines couroient aux ruiſſeaux, furetoient par les Tables des liures, pillotoient & prenoient de ceux qui auoient fait des recueils & lieux communs, où ils trouuoient la choſe toute ramaſſee, & ainſi la debitoient : que les allegations eſtoient requiſes aux choſes controuerſes, qui ſe deuoient eſtablir & defendre par authorité, mais ſobrement, et qu'il falloit qu'elles fuſſent pertinentes, bien choiſies et preſſantes: et que ceſte maniere eſtoit à ſon aduis la moindre de toutes. Et quant à la troiſiéme, que c'eſtoit ceile qu'il eſtimoit le plus, et ceux qui faiſoient profeſſion de la ſuiure, qu'il s'y tenoit & s'y exerçoit : Que pour ceſte derniere façon il auoit l'antiquité & l'authorité pour luy, veu que les plus excellens Homiliaires du temps paſsé l'auoient tenuë, & que les anciens en quelque profeſſion que ce fuſt, en leurs eſcrits & harangues n'alleguoient point, ou fort rarement : qu'il eſtoit en outre fondé en bonne raiſon, parce que ceſte maniere eſtoit

plus genereuſe, tenoit plus du iugement, entendement & imagination, parties bien plus nobles & heroïques que la memoire: & en fin qu'elle eſtoit plus libre, & plus plaiſante & profitable aux auditeurs: & lecteurs, & à celuy qui en vſoit, que toutes les autres, & que par icelle on tendoit plus à la Sageſſe qu'à la ſcience, & qu'on s'accouſtumoit plus à former le iugement, & par conſequent la volonté & la conſcience, qu'à remplir la memoire & l'imagination. Mais ie ſuis trop long & peut eſtre ennuyeux, Monſeigneur, & crains d'abuſer de voſtre patience, & ſi ie manque en cét endroit, ie vous ſupplie m'en vouloir excuſer, & attribuer cela à la parfaite amitié qui m'a eſtroittement lié auec l'autheur de ces traictez & diſcours: duquel la memoire ſera touſiours viuement emprainte en mon ame pour l'honorer, & par voſtre moyen & faueur la garantir & conſeruer entiere contre l'enuie de ceux qui ſont plus ingenieux & ſubtils à deprauer & obſcurcir la gloire de ſes belles actions, qu'à bien faire. C'eſt tout ce que ie vous en diray pour ceſte heure, vous priant en toute humilité & ſubmiſsion me faire l'honneur de croire que ie ſuis & deſire demeurer en toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur.
GABRIEL MICHEL de Rochemaillet.

PETIT TRAITE'
DE SAGESSE.

PREFACE.

AYANT appris & entendu les diuerſes plaintes que l'on faiſoit contre mon liure de Sageſſe, n'agueres mis en lumiere, i'ay trouué que les vns partoient de foibleſſe d'eſprits plats & populaires, qui s'offenſent non ſeulement de ce qu'il heurte les opinions communes; mais encores de ſon ſtile libre & hardy, langage bruſque & maſle: Ie l'auois bien preueu & dit en ma preface: iugeant qu'il ne pouuoit arriuer autrement, d'autant que la Sageſſe n'eſtant commune ny populaire, & venant à deſcrier & condamner d'authorité, *& iure ſuo ſingulari*, les opinions communes & populaires, comme la pluſpart erronées, ne peut qu'elle n'encoure la male grace & l'enuie du monde, tellement que ce liure n'eſt point pour le commun & bas eſtage, & s'il euſt eſté populairement receu & accepté, il ſe fuſt trouué bien deſcheu de ſes pretentions. D'autres

viennent de ne m'entendre pas bien, ou feindre ne m'entendre (car ie ne veux pas toucher s'il y a de la passion & malice meslee parmy) & de prendre les choses autrement, en autre sens & d'autre main que ie ne les donne, rapportant au droict & deuoir ce qui est de fait, au faire ce qui est du iuger, à resolution & determination ce qui n'est que proposé, secoué & disputé problematiquement & academiquement; à moy & mes propres opinions ce qui est d'autruy & par rapport, à l'estat, profession & condition externe, ce qui est de l'esprit & suffisance interieure; à la religion & creance diuine, ce qui est de l'opinion humaine: à la grace & operation surnaturelle, ce qui est de la vertu & action naturelle & moralle. Ce sont sept mescontes que i'ay remarqué en leurs plaintes, dont ie me plains. Or pour les vns & les autres qui s'offencent de ce liure (car plusieurs y en a qui en iugent bien autrement, & de leur grace le reçoiuent & l'hebergent humainement) i'ay pris resolution de le reuoir, expliquer & addoucir en plusieurs endroicts, ce qu'ayant fait, & estant prest de le mettre au iour, ie me suis aduisé de dresser ce petit traicté, contenant vn sommaire de ce Liure, vne briefue & generale peinture de Sagesse & declaration de mon intention, lequel serue & de preface audit Liure, & d'aduertissement audit Lecteur, & qui en tout cas, comme plus portatif & aisé, peut seruir à ceux qui ne voudroient prendre la peine & employer leur loisir à lire tout le Liure plus gros & importun.

CHAP. I.

1. *Du mot de Sageſſe, auec vne rude & generale deſcription d'icelle.*
2. *Diuiſion de Sageſſe.*
3. *De la Sageſſe mondaine.*
4. *De la Diuine.*
5. *De la Sageſſe humaine, ſa definition & comparaiſon des Philoſophes & Theologiens, auec le deſſein de l'autheur.*
6. *Moyens d'obtenir ceſte Sageſſe humaine.*

1. TOus en general au premier & ſimple mot de Sageſſe facilement conçoiuent & imaginent quelque qualité, ſuffiſance ou habitude non commune, ny populaire, mais excellente, ſinguliere & releuee par deſſus le commun & ordinaire, ſoit en bien ou en mal, car il ſe prend & vſurpe (peut-eſtre improprement) en toutes les deux façons: *Sapientes ſunt vt faciant mala.* Et ne ſignifie pas proprement choſe bonne & loüable, mais excellente, exquiſe & ſinguliere, en quoy que ſoit; dont ſe dit auſſi bien ſage Tyran, Pirate, voleur, que ſage Roy, Pilote, Capitaine, c'eſt à dire, ſuffiſant, prudent, aduiſé: & non ſimplement, communement & populairement, mais excellemment, ſingulierement, parquoy s'oppoſe à la Sageſſe nõ ſeulement la folie qui eſt vn dereglement & desbauche, & la Sageſſe eſt vn reglement bien meſuré & proportionné, mais encores la baſſeſſe et ſimplicité commune et populaire, car la Sageſſe eſt releuee, rare, forte et excellente. *Du mot de Sageſſe.*

Ainſi Sageſſe en quoy que ſoit, bien ou mal, comprend deux choſes, ſuffiſance, c'eſt la prouiſion & garniture de tout ce qui eſt requis & neceſſaire, & qu'elle ſoit en haut & fort degré. Voila ce qu'au premier ſon & ſimple mot de Sageſſe les plus ſimples imaginent que c'eſt, dont ils aduouent qu'il y a peu de ſages qu'ils ſont rares, comme eſt toute excellence, & qu'à eux appartient de droict, de commander & guider les autres, que ce ſont comme oracles, dont eſt le prouerbe, en croire & s'en remettre aux ſages. Mais bien definir la choſe au vray & la diſtinguer par ſes parties, tous ne le ſçauent, ny n'en ſont d'accord, & n'eſt pas aiſé : autrement le commun : autrement les Philoſophes, autrement les Theologiẽs en parlent: ce ſont les trois eſtages & claſſes du monde. Ces deux procedent par ordre, regles & preceptes, la premiere confuſément & fort improprement.

Diuiſion de Sageſſe.

2. Or nous pouuons dire qu'il y a trois ſortes & degrez de Sageſſe, Diuine, Humaine, Mondaine, qui reſpondent à Dieu, nature pure & entiere, nature viciee & corrompuë. De toutes ces trois ſortes & de chacunes d'icelles diſcourent & parlent toutes ces trois claſſes du monde qu'auons dit, chacune ſelon ſa portée & ſes moyens, mais proprement & formellement le commun, c'eſt à dire, le monde de la mondaine, le Philoſophe de l'humaine, le Theologien de la Diuine.

Sageſſe mondaine.

3. La mondaine & plus baſſe, qui eſt diuerſe ſelon les trois grands chefs de ce bas monde, opulence, volupté, gloire, auarice, luxure, ambition,

1. Io. 2. Quidquid eſt in mundo eſt concupiſcentia oculorum, concu-

concupiſcientia carnis, ſuperbia vitæ. Dont eſt appellee par ſainct Iacques de trois noms, *Terrena, Animalis, Diabolica*, eſt reprouuee par la Philoſophie & Theologie, qui la prononce folie deuant Dieu, *ſtultam fecit ſapientiam huius mundi*, or d'elle n'en eſt point parlé en noſtre liure de Sageſſe, que pour la condamner. *Iacob. 3.* *1. Cor. 3.*

4. La plus haute & plus excellente qui eſt la Diuine eſt definie & traictee par les Philoſophes & Theologiens vn peu diuerſement (ie deſdaigne & laiſſe icy tout ce qu'en peut dire le commun, comme prophane & trop indigne pour eſtre ouy en telle choſe) les Philoſophes la font toute ſpeculatiue, diſent que c'eſt la cognoiſſance des principes, des premieres cauſes & plus hauts reſſorts de toutes choſes, & en fin de la ſouueraine, qui eſt Dieu, c'eſt la Metaphiſique : ceſte-cy reſide toute en l'entendement, c'eſt ſon ſouuerain bien & la perfection, c'eſt la premiere & plus haute des cinq vertus intellectuelles, qui peut eſtre ſans probité, action, & ſans aucune vertu morale. Les Theologiens ne la font pas du tout tant ſpeculatiue, qu'elle ne ſoit auſſi aucunement pratique, car ils diſent que c'eſt la cognoiſſance des choſes diuines, par leſquelles ſe tire vn iugement & reglement des actions humaines, & la font double: l'vne acquiſe par eſtude, & eſt à peu pres celle des Philoſophes que ie viens de dire : l'autre infuſe & donnee de Dieu : *De ſurſum deſcendens.* C'eſt le premier des ſept dons du ſainct Eſprit *Spiritus Domini ſpiritus ſapientiæ*, qui ne ſe trouue qu'aux iuſtes & nets de peché; *In maleuolam animam non introibit ſapientia.* De ceſte Sageſſe diuine n'entendons auſſi parler *Sageſſe Diuine.* *Ariſt. li. 1. Metaph. Tom. 1. q. 57.* *Thom. 2. 2. q. 19. art. 7. & q. 45.* *Iac. 1.* *Iſa. 11.* *Sap. 1.*

icy : elle eſt en certain ſens & meſure, traictee en ma premiere verité, & en mes diſcours de la Diuinité.

Sageſſe humaine.

5. Parquoy s'enſuit que c'eſt de l'humaine Sageſſe que noſtre liure traicte & porte le nom. Nous en chercherons donc icy premierement la definition, & puis pour icelle mieux entendre, nous nous eſtendrons par vne plus ample & particuliere explication & peinture, qui ſera comme le ſommaire & le reſultat de noſtre liure. Les deſcriptions communes ſont diuerſes & toutes courtes. Aucuns & la pluſpart penſent que c'eſt vne prudence, diſcretion & comportement aduiſé aux affaires & en la conuerſatiõ: cecy eſt digne du commun qui rapporte preſque tout au dehors, à l'action, & ne conſidere gueres autre choſe que l'externe: il eſt tout aux yeux & aux oreilles, les mouuemens internes le touchent & luy poiſent fort peu : Ainſi ſelon eux la Sageſſe peut eſtre ſans pieté & ſans probité eſſentielle : c'eſt vne belle mine, vne douce & modeſte fineſſe. D'autres penſent que c'eſt vne ſingularité farouche & eſpineuſe, vne auſterité renfroignee d'opinions, mœurs, paroles, actions & de forme de viure, qui pour ce appellent ceux qui ſont ferus & touchez de cét humeur, Philoſophe, c'eſt à dire, en bon jargon, fantaſques, bigearres, heteroclites. Or telle Sageſſe ſelon la doctrine de noſtre liure eſt pluſtoſt vne folie & extrauagance. Il faut donc apprendre que c'eſt d'autres que du commun, ſçauoir des Philoſophes & Theologiens, qui tous deux l'ont traictee en leurs doctrines morales: ceux-là plus au lõg & par expres comme leur vray gibier, leur propre

Opiniõs du commun.

Des Philoſophes & Theologiens.

& formel ſubiet: car ils s'occupent à ce qui eſt de la nature & au faire : la Theologie monte plus haut, s'attend & s'occupe aux vertus infuſes theoriques & diuines, c'eſt à dire, à la Sageſſe diuine & au croire. Auſſi ceux là s'y ſont plus arreſtez & plus eſtendus, reglãs & inſtruiſans non ſeulemẽt le particulier, mais auſſi le commun & public, enſeignans ce qui eſt bon & vtile aux familles, communautez, republiques, empires. La Theologie eſt plus riche & taciturne en ceſte part, viſant principalement au bien & ſalut d'vn chacun. Les Philoſophes la traictent plus doucement & plaiſamment, les Theologiens plus auſterement & ſechement. La Philoſophie qui eſt l'aiſnee, comme la nature eſt l'aiſnee de la grace, ſemble ſuader gracieuſement & vouloir plaire en profitant, reueſtuë & enrichie de diſcours, de raiſons, inuentions, & pointes ingenieuſes, exẽples, ſimilitudes, paree de beaux dires, Apophthegmes, mots ſententieux, ornee d'eloquence & d'artifice. La Theologie qui eſt venuë apres, ſemble commander & enioindre imperieuſement & magiſtralemẽt. Certes les Philoſophes ont eſté excellens en ceſte part, non ſeulement à la traicter & enſeigner, mais encores à la repreſenter viuemẽt & richement en leurs vies nobles & heroïques. I'entends icy Philoſophes & ſages, non ſeulement ceux qui ont porté le nom de Sages, cõme Thales, Solon, & les autres qui ont eſté d'vne volee & du temps de Cyrus, Crœſus, Piſiſtratus: Ny auſſi ceux qui ſont venus apres, & ont enſeigné en public, comme Pythagoras, Socrates, Platon, Ariſtote, Ariſtippe, Zenõ Antiſthenes, tous chefs de part, & tant d'autres leurs diſciples differens & diuiſez en

ſectes : Mais auſſi tous ces grands hommes qui faiſoient profeſſion ſinguliere & exemplaire de vertu & ſageſſe, comme Phocion, Ariſtides, Epaminondas, Alexandre, que Plutarque appelle Philoſophe auſſi bien que Roy, Grecs : Les Fabrices, Fabiens, Catons, Torquates, Regules, Lelies, Scipions, Romains, qui pour la pluſpart ont eſté generaux d'armees. Pour ces raiſons ie ſuy & employe en mon liure plus volontiers les aduis & dires des Philoſophes, ſans toutesfois obmettre ou reietter ceux des Theologiés : car auſſi en ſubſtance ſont-ils tous d'accord & tres-rarement differens, & la Theologie ne deſdaigne point d'employer & faire valoir les beaux dires de la Philoſophie. Si i'euſſe entrepris d'inſtruire pour le cloiſtre & la vie conſiliaire, c'eſt à dire, à la profeſſion des Conſeils Euangeliques, il m'euſt fallu ſuyure *ad amuſſim* les aduis des Theologiens : mais noſtre liure inſtruit à la vie ciuile, & forme vn homme pour le monde, c'eſt à dire, à la Sageſſe humaine & non diuine. Nous diſons donc naturellement & vniuerſellement auec les Philoſophes & Theologiens, que ceſte Sageſſe humaine eſt vne droicture, belle & noble compoſition de l'homme entier, en ſon dedans, ſon dehors, ſes penſees, paroles, actions, & tous ſes mouuemens : c'eſt l'excellence & perfection de l'homme comme homme, ceſt à dire, ſelon que porte & requiert la loy premiere, fondamentale & naturelle de l'homme, comme nous diſons vn ouurage bien-faict & excellent, quād il eſt bien complet de toutes ſes pieces, & que toutes les regles de l'art y ont eſté gardees. Celuy qui eſt homme ſage qui ſçait bien ex-

Aduertiſſemẽt.

Definition de Sageſſe humaine

tellemment faire l'homme.

Moyens d'y paruenir deux.

6. Pour acquerir & paruenir à ceſte Sageſſe, il y a deux moyens. Le premier eſt en la conformation originelle & trempe premiere, c'eſt à dire, au temperament de la ſemence des parens, puis au laict nourriſſier & premiere education où l'on eſt dit bien nay ou mal nay, c'eſt à dire, bien ou mal formé & diſposé à la Sageſſe. L'on ne croit pas combien ce commencement eſt puiſſant & important, car ſi l'on le ſçauoit l'on y apporteroit autre ſoin & diligence que l'on ne fait. C'eſt choſe eſtrange & deſplorable, que l'on ſoit en telle nonchalance, de n'auoir aucun ſoin de la vie & bonne vie de ceux que nous voulons eſtre d'autres nous meſmes : és moindres affaires nous y apportons de l'attention & employons du conſeil : icy au plus grand & noble nous n'y penſons pas, tout au hazard & rencontre. Qui eſt celuy qui ſe remuë, qui conſulte, qui ſe met en deuoir de faire ce qui eſt requis, ſe garder & preparer comme il faut, pour faire des enfans maſles, ſains, ſpirituels, & propres à la Sageſſe ? car ce qui ſert à l'vne de ces choſes, ſert aux autres, & l'intention de nature viſe enſemble à tout cela. Or c'eſt à quoy l'on penſe le moins, & à peine penſe l'ont tout ſimplement à faire enfans, mais ſeulement comme beſtes d'aſſouuir ſon plaiſir : c'eſt vne des plus remarquables & importantes fautes qui ſoit en vne republique, dont perſonne ne s'aduiſe & ne ſe plaint, & n'y a aucune Loy, reglement ou aduis public là deſſus. Il eſt certain, que ſi l'on s'y portoit comme il faut, nous aurions d'autres hommes que nous n'auons : ce qui eſt requis en cecy & à la premiere nourriture, eſt dit en

1. Naturel.

noſtre liure troiſiéme, chapitre quatorze.

2. Acquis. Le ſecond moyen eſt en l'eſtude de la Philoſophie, ie n'entends de toutes les parties, mais de la morale (ſans toutesfois meſpriſer ny oublier la naturelle) qui eſt la lampe, la guide & la regle de noſtre vie, qui explique & repreſente tres-bien la loy de Nature, inſtruit l'homme vniuerſellement à tout en public & en priué, ſeul & en compagnie, à toute conuerſation domeſtique & ciuile, oſte & retranche tout le ſauuagin qui eſt en nous, addoucit & appriuoiſe le naturel rude, farouche & ſauuage, le duit & le façonne à la Sageſſe. Bref, c'eſt la vraye ſcience de l'homme, tout le reſte au pris d'elle n'eſt que vanité, au moins non neceſſaire ny beaucoup vtile : car elle apprend à bien viure & bien mourir, qui eſt tout : elle enſeigne vne preude prudence, vne habile & forte preud'hommie, vne probité bien aduiſee. Mais ce ſecond moyen eſt preſque auſſi peu pratiqué & mal employé que le premier. Tous ne ſe ſoucient gueres de ceſte Sageſſe, tant ils ſont attentifs à la mondaine. Voila les deux moyens de paruenir & obtenir la Sageſſe, le naturel & l'acquis : qui a eſté heureux au premier, c'eſt à dire, qui a eſté fauorablement eſtrené de nature & eſt d'vn temperament bon & doux, lequel produit vne grande bonté & douceur de mœurs, a grand marché du ſecond, ſans grande peine il ſe trouue tout porté & diſpoſé à la Sageſſe : qui autrement, il doit auec grand & laborieux eſtude du ſecond rabiller & ſuppleer ce qui luy defaut : comme Socrates vn des plus Sages diſoit de ſoy, que par eſtude de la Philoſophie il auoit corrigé & redreſſé ſon mauuais naturel. Cecy ſoit aſſez dit en

general de noſtre Sageſſe humaine, ce que c'eſt, & les moyens d'y arriuer.

CHAP. II.

1. *Deſcription ample de Sageſſe par ſes traicts & offices propres, dont le premier eſt, Se cognoiſtre & l'humaine condition.*
2. *Le ſecond, Regler ſa vie au dehors ſelon les loix & couſtumes.*
3. *Le troiſieſme, exemptions d'erreurs populaires & paſſions.*
4. *Le quatrieſme, iuger de tout.*
5. *Le cinquieſme, ne s'obliger à rien.*
6. *Le ſixieſme, preud'hommie eſſentielle.*
7. *Le ſeptieſme, ſuyure en tout nature, c'eſt à dire, la raiſon, l'equité vniuerſelle.*
8. *Concluſion de ce que deſſus.*
9. *Aduertiſſement que la grace eſt requiſe pour conduire ceſte Sageſſe humaine à ſon but & ſa perfection, ſa couronne.*

VEnons maintenant à vne plus ample, claire & particuliere deſcription. Ie veux icy tirer au crayon & tracer les vrays & propres traicts & lineamens d'icelle, cottãt briefuement les principaux offices & deuoirs du Sage, qui luy conuiennent, *omni, ſoli, & ſemper.* Les communs auſquels tous ont part, ie ne les touche point, mais ſeulement ceux leſquels comme peculiers ſeparent & releuent le Sage par deſſus le commun.

Se cognoiſtre & l'humaine condition.

1. Le premier conſiſte en intelligence, c'eſt de bien cognoiſtre le ſubiect que nous traictions &

eſſayons de former à la Sageſſe, c'eſt l'homme. Par l'homme i'entends & vniuerſellement la condition humaine, & particulierement la ſienne propre. C'eſt vne tres-belle & vtile ſcience, & par vn prealable neceſſaire. Le premier en toute choſe eſt la cognoiſſance de ce que l'on a en main & que l'on traicte, mais elle eſt bien difficile. Car l'homme eſt extrémement fardé & deſguisé, non ſeulement l'homme à l'homme, mais chacun à ſoy-meſme, chacun prend plaiſir à ſe tromper, ſe cacher & deſrober, ſe trahir ſoy meſme. *Ipſi nobis furto ſubducimur*, Se flattant & chatoüillant pour ſe faire rire, atenuant ſes defauts, en cheriſſant ce qu'il a de bon. Or pour ce faire il faut premierement cognoiſtre toutes ſortes d'hommes, de tous airs, climats, de tous naturels, aages, eſtats, profeſſions, (à cecy ſert le voyager & l'hiſtoire) leurs mouuements, inclinations, actions, non ſeulement publiques, c'eſt le moins, elles ſont toutes artificielles, mais priuées & ſpecialement les plus ſimples & naifues, produites de leur propre & naturel mouuement, & auſſi toutes celles qui le touchent & intereſſent particulierement, car en ces deux ſe deſcouure au vray le naturel. Puis qu'il les rapporte toutes enſemble, pour en faire corps entier & iugement vniuerſel, mais ſpecialement qu'il entre en ſoy meſme, ſe taſte, ſe ſonde bien attentiuement ſans ſe flatter, qu'il examine chaſque penſee, parole, action. Certes en fin il apprédra que l'homme eſt en verité d'vne part, vne fort chetiue, foible, piteuſe & miſerable choſe, & en aura compaſſion: & d'autre part le trouuera tout enflé & bouffi de vent d'orgueil, preſomption, deſirs, dont il

en aura deſpit, deſdain & horreur. Ie ne veux pas m'arreſter d'auãtage à ce premier poinct : car c'eſt le ſujet de tout mon premier liure, auquel par tant de diuers moyens, en tous ſens, & à tous viſages, & certes iuſques au vif, l'homme eſt depeint & repreſenté, & ſi fort, qu'à vray dire, car ie le ſens bien, pluſieurs s'en offenſent & s'en pleignent : ſe faſchent que l'on abbaiſſe & ravalle ſi fort l'homme, que l'on luy deſcouure ſi auant ſes hontes : & moy ie me plains & crie, que perſonne n'eſtudie à ſe cognoiſtre, ny ne s'en ſoucie, quoy que l'on diſe & qu'on le pique, il ne ſent point, il ne s'en remuë ny n'apprehende. Qui eſt celuy qui confeſſe de bonne foy ne ſe cognoiſtre point ? Et où eſt celuy qui eſtudie ſerieuſement à ſe cognoiſtre ? perſonne n'eſt maiſtre à ſoy-meſme, & non gueres à autruy. Aux choſes non neceſſaires tant y a de maiſtres & de diſciples, en ceſte-cy point : Nous ne ſommes iamais chez nous ni au dedans : mais touſiours au dehors à muſer, l'homme cognoiſt mieux toutes autres choſes que ſoy. Quelle miſere ? Ie voy tous les iours gens qui tiennent rang, qui vont la teſte leuee, & font la leçon aux autres, que comme ils font profeſſion, auſſi ſont-ils en reputation de vertu & de ſçauoir, ſi couuerts & regorgeans de tares, de defauts & de vices, que toutesfois ils ne ſentent aucunement, voire demeurent tant contents de leurs perſonnes : Que ferez vous à cela ? maladie incurable. Or le ſeul Sage ſe cognoiſt, & qui bien ſe cognoiſt ſage eſt.

Se reigler au dehors ſelon les loix.

2. Le ſecond traict & office de Sageſſe, qui comprend tout le dehors & les apparences, c'eſt à dire, tout ce qui regarde le public & autruy, paroles,

Sage est tenu à Loix.

actions, tous deſſeins & mouuemens externes, eſt de ſe regler entierement au niueau des loix, couſtumes, mœurs & ceremonies de ſon pays, euitant ſoigneuſement toute ſingularité & particularité extrauagante, eſcartee du cõmun & ordinaire : car quelle qu'elle ſoit touſiours elle heurte & bleſſe autruy, & eſt ſuſpecte de folie ou d'ambition & hypocriſie, quoy que ce ſoit d'ame malade detraquee, *non conturbabit ſapiens publicos mores, non populum in ſe nouitate vitæ conuertet, eodem ſed non eodem modo faciet, nec eodem propoſito.* Ie veux donc que mon Sage chemine touſiours ſous le couuert des loix & couſtumes, ſans diſputer ou tergiuerſer, ſans entreprendre tantoſt de s'en diſpenſer, & tantoſt les encherir pour faire le bon valet, ſans hauſſer ni baiſſer, ce non pour l'amour d'elles, & à cauſe qu'elles ſont iuſtes & equitables, (car il y en a pluſieurs qui ne le ſont pas, & puis il n'eſt loiſible d'en diſputer ou cõſulter, s'il l'eſtoit, tout iroit en confuſion & deſordre) mais tout ſimplement, pource que ce ſont les loix & couſtumes du pays: ny auſſi pour crainte d'icelles par ſuperſtition & d'vne ſeruitude contrainɛte, ſcrupuleuſe & peureuſe, mais d'vne intention & façon libre noble & galante. *Soli hoc ſapienti contingit, vt nihil faciat inuitus, recta ſequitur, gaudet officio.* Le Sage faict ſon deuoir & garde les loix, non à cauſe d'icelles, mais de ſoy-meſmes : car il eſt par deſſus elles, & n'en a beſoin, elles ſont requiſes pour le commun: & quand il n'y en auroit point il n'en feroit ni plus ni moins, & en ce il differe du commun qui ne peut bien faire ſans loix. *At iuſto & ſapienti non eſt lex poſita.* Or ſuiuãt ceſte leçon, le Sage viura ſans offen-

ſe d'autruy, ſans heurter le public, ni le particulier, ſans ſcandaliſer les foibles & imparfaicts & populaires. Toutes ces conditions font que ce ſecond traict eſt de Sageſſe, autrement il ſeroit du commun : car il n'y a ſi petit qu'il ne diſe qu'il faut viure ſelon les loix, mais Dieu ſçait comment ils s'y portent, en obſeruant les loix, ils ſe mocquent, offenſent & outragent les loix, qui ne leur ſçauent aucun gré ni grace de leur obſeruãce & obeiſſance, car elle n'eſt pas cõme elles veulent & l'entendent.

Exemption des paſſions & opinions. Cecy eſt traicté au ch.

3. Le troiſieme grand & vrayement propre traict de Sageſſe qui regarde l'eſprit & le dedans, eſt vne pleine, noble & genereuſe liberté, par laquelle le Sage quitte & net de tout erreur & paſſion, conſidere & iuge toutes choſes, ne ſe heurte ou attache à aucune, mais demeure à ſoy tout franc, entier & content. Ceſte liberté eſt le haut point, le propre droit & priuilege du Sage, qui ſeul eſt vrayemẽt libre. *Niſi ſapiens liber nemo : ſtulti omnes & improbi ſerui.* Or ceſte liberté eſt en pluſieurs choſes, dont i'en ay cotté trois principales, qui ſont trois traicts & offices de Sageſſe, l'vne, & qui ſera le troiſiéme traict en rang, eſt vne exemption & affranchiſſement de toutes les choſes qui troublent, infectent & gaſtent l'eſprit, s'oppoſent & empeſchent la Sageſſe, comme ſont tous les erreurs populaires, opinions baſſes, foibles & ſouuent fauſſes, *nihil tam ſæpe à veritate quàm vulgaris opinio*, dõt tout le monde eſt plein, & que nous attirons & receuons facilement de ſa hantiſe contagieuſe : & puis les paſſiõs qui naiſſent au dedans de nous, & cõme petits tyrãneaux mal-menent noſtre eſprit. Pour ſe garder & garantir de ceſte miſerable captiuité, & de la main

de ces ennemis externes & internes, il faut apprendre & ſe reſoudre à ne croire & ne ſuiure l'opinion, qui eſt vne folle, volage, incertaine, inconſtante, la guide des fols & du vulgaire, mais touſiours & en toutes choſes ſe ranger à la raiſon, la guide des Sages. C'eſt vraye liberté & ſeigneurie que de ſuiure la raiſon, dure ſeruitude de ſe laiſſer mener à l'opinion. Cecy eſt deſia faire diuorce & denoncer la guerre au monde, qui eſt tout confit en erreur, opinion & paſſion: mais qu'y feroit on? l'on ne peut autrement s'approcher & alier de Sageſſe: c'eſt vn preallable de ſe retirer & diuertir de là, ſi l'on veut ſaluër le ſueil du ſainct ſacraire de Sageſſe. *Odi prophanum vulgus & arceo.*

Quatrieſme iuger de tout. Cecy eſt traicté l. 2. c. 2.

4. La ſeconde partie de ceſte liberté & quatrieſme office du Sage, eſt à voir, conſiderer, examiner & iuger de toutes choſes: rien ne doit eſchapper au Sage qu'il ne mette ſur le bureau & la balance. C'eſt le conſeil d'vn des plus diuins Sages: *Omnia probata, quod bonum eſt tenete.* C'eſt ſelon luy le priuilege honorable du Sage & ſpirituel. *Spiritualis omnia diiudicat & à nemine iudicatur.* C'eſt ſa vraye occupation, ſon vray & naturel office, c'eſt pourquoy l'eſprit luy a eſté donné, & pourquoy il eſt homme: Pourquoy donc? pour ſe paiſtre & entretenir de vanitez & ſottiſes, & faire, comme l'on dit, des chaſteaux en Eſpagne, comme fait tout le commun? *Quis vnquam oculos tenebrarum cauſa habuit?* Le Sage ne ſe doit laiſſer mener comme vn buffle, ny à credit, & ſans entrer en diuiſion & diſcuſſion, receuoir legerement tout ce qui ſe preſentera, encores qu'il ſoit plauſiblement receu de tous, c'eſt à faire aux prophanes, qui n'ont ny la

force & le courage, ny la ſuffiſance de cuire, iuger, examiner. Ie veux bien que l'on viue, l'on parle, l'on face comme les autres & le commun : mais non pas que l'on iuge comme le commun, voire ie veux que l'on iuge le commun. Qu'aura le Sage & ſacré par deſſus le prophane, s'il faut encores qu'il aye ſon eſprit, ſon iugement, ſa principale & heroïque piece eſclaue du commun? le public & commun ſe doit contenter que l'on ſe conforme à luy en toutes les apparences, qu'a-il affaire de mon dedans, de mes penſees & opinions? ils gouerneront tant qu'ils voudront ma main, ma langue, mais non pas mon eſprit s'il leur plaiſt, il a vn autre maiſtre. Empeſcher la liberté de l'eſprit & du iugement, l'on ne ſçauroit : le vouloir faire, c'eſt la plus grande tyrannie qui puiſſe eſtre : Le Sage s'en gardera bien & actiuement & paſſiuement, ſe maintiendra en ſa liberté, & ne troublera celle d'autruy. Or de cecy il aduiendra ſouuent, que le iugement & la main, l'eſprit & le corps ſe contrediront, & que le Sage fera au dehors des choſes, combien qu'il iuge en ſon eſprit, qu'il ſeroit beaucoup meilleur de faire autrement: il ioüera vn roolle au dedans, & vn autre au dehors, il le doit faire ainſi pour garder iuſtice par tout, faiſant au dehors pour la reuerence publique & n'offenſer perſonne, ce que la loy, la couſtume & ceremonie du païs porte & requiert, & encores qu'il ne ſoit en ſoy bon, ny iuſte : *Error communis facit ius*, & iugeant au dedans ce qui en eſt au vray ſelon la raiſon vniuerſelle, pour la reuerence qu'il doit à ſoy, à ſon iugement, & à la raiſon : il ſe portera aux choſes & aux faits, comme Ciceron aux paroles qui diſoit,

Ie laiſſe l'vſage du parler au peuple, et ie me garde la ſcience des mots. *Loquendum & viuendum extra vt multi, ſapiendum vt pauci* : Expliquons cecy par diuers exemples. I'oſteray humblement mon bonnet, et tiendray la teſte nuë deuant mon ſuperieur, car ainſi le porte la couſtume de mon pays, & ne laiſſeray pas de iuger que la façon d'Orient eſt bien meilleure de ſaluër & faire la reuerence, mettant la main ſur la poictrine, ſans ſe deſcouurir au preiudice de ſa ſanté, & s'incommoder en pluſieurs façons. Au rebours ſi i'eſtois en Orient ie prẽdrois mon repas aſſis à terre ou accoudé & demy couché, regardant la table de coſté, comme ils font là, & jadis faiſoit le Sauueur auec ſes Apoſtres, *recumbentibus, diſcumbentibus*, & ne laiſſerois de iuger que la façõ de s'aſſeoir haut à table & la face droite vers icelle, cõme la noſtre, eſt plus honneſte, plus ſeante & commode : ces exemples ſont de peu de poids, & y en a mille pareils. Prenons-en de plus puiſſans, ie veux & conſens que les morts ſoient enterrez & abandonnez à la mercy des vers, de la pourriture & puantiſe, car c'eſt maintenant la façon commune et preſque generale par tout : mais ie ne laiſſeray pas de iuger que la façon ancienne de les bruſler & recueillir les cendres, eſt beaucoup plus noble & plus nette, les donner & recommander au feu le plus noble des Elemens, ennemy de pourriture & puantiſe, voiſin du ciel, ſigne de l'immortalité, & duquel l'vſage eſt propre & peculier à l'homme, qu'à la terre, qui eſt la lie, le marc, & l'ordure des Elemens, la ſentine du monde, mere de corruption, & aux vers, qui eſt l'extréme ignominie & horreur : et par ainſi apparier et traicter de meſme

l'homme & la beſte. La Religion meſme enſeigne & commande de diſpoſer de ceſte façon de toutes reliques, comme de l'Agneau Paſchal que l'on ne pouuoit manger, des Hoſties conſacrées, des linges teincts en huiles ſacrées. Pourquoy n'en ſera-il fait de meſmes de nos corps & reliques? Faites ie vous prie pite, ſi vous pouuez, que les mettre en terre à la corruption. Cela ce ſemble deuroit eſtre pour ceux qui ſont punis du dernier ſupplice, & gens infames: & que les reliques des gens de bien & d'honneur fuſſent plus dignemẽt traictées. Certes de toutes les manieres de diſpoſer des corps morts, qui reuiennẽt à cinq, ſçauoir les donner aux quatre Elemens, & aux vẽtres des animaux, la plus vile, baſſe, honteuſe eſt les enterrer, la plus nõble & honorable eſt les bruſler. Ayons en encores vn autre & touchons vne des plaintes contre mon liure. Ie veux & conſens que mon Sage aux choſes naturelles face la petite bouche, qu'il cache et couure les parties et les actions que l'on appelle honteuſes et qui ſeroit autrement, i'en aurois horreur et tres-mauuaiſe opinion: mais ie veux bien cependant qu'il iuge que de ſoy ſimplement et ſelon natures elles ne ſont non plus honteuſes que le nez et la bouche, le boire et le mãger, n'ayant natuie, c'eſt Dieu, rien fait de honteux: mais c'eſt par ailleurs que par nature, ſçauoir par l'ennemy de nature, qui eſt le peché. La Theologie encores plus pudique que la Philoſophie nous dit, qu'en la nature entiere et non encores alteree par le fait de l'homme elles n'eſtoient point honteuſes: Honte n'eſtoit point, elle eſt ennemie de nature, c'eſt l'engeãce du peché. Ie me contenteray de ces quatre exemples,

& conclueray ceſte ſeconde partie de la liberté du Sage, qui eſt à examiner & iuger toutes choſes : Le commun n'en eſt capable, ce qui l'empeſche, c'eſt la forte preuention & anticipation d'opinions qui le poſſede entierement, il en eſt tellement coiffé, qu'il ne s'en peut plus deffaire, ny deſdire, & penſe qu'il ne luy eſt permis, tellement qu'il vit & agit à peu pres comme la beſte par neceſſité de couſtume & de l'opinion anticipee ſans y apporter du iugement, de l'examen, comme la beſte par neceſſité & inſtinct de nature. Or pour iuger il ſe faut deſpoüiller de tout, ſe mettre à nud, conſiderer les choſes en ſang froid, comme propoſees tout de nouueau. Il veut bien iuger & mettre à l'examen les opinions & façons de faire eſtrangeres, pourquoy n'en fait-il autant des ſiennes propres, non pour les changer ou aller au contraire, cela a eſté dit, mais pour touſiours chercher la verité & exercer ſon office, qui eſt de iuger ? Eſt-il poſſible que de tant de loix couſtumes, opinions, ceremonies, differentes & contraires aux noſtres qu'il y a au monde, il n'y ait que les noſtres bonnes ? Que tout le reſte du monde ſe ſoit meſconté : Qui l'oſera dire ? Et qui doute que les autres n'en diſent tout autant des noſtres ? & que ceſtui-cy, qui ainſi condamne ces autres, s'il y fuſt né & nourry ne les trouuaſt meilleures & ne les preferaſt à celles cy, qu'il eſtime maintenant les ſeules bonnes ? La couſtume, la preuention fait tout, & à celuy qui ſera ſi fol de le dire, ie luy reſpondray que ce conſeil ſera donc au moins pour tous les autres, afin qu'ils ſe mettent à iuger & examiner tout, & qu'en ce faiſant ils trouuent les noſtres meilleures. Mais

encores

encores puis qu'entre mille mẽsonges il n'y a qu'vne verité, mille opinions d'vne meſme choſe, vne ſeule veritable, pourquoy, n'examineray-ie auec raiſon, quelle eſt la meilleure, quelle plus vraye, plus raiſonnable, plus vtile, plus commode, puis que i'ay l'eſprit & ſuis homme pour ce faire? C'eſt aſſez parlé de ce poinct, ſaufvn mot qu'il me faut adiouſter, afin que l'on ne ſe trompe, & qui ſeruira de paſſage au traict & office ſuyuant: c'eſt que ce iuger, examiner, n'eſt pas reſoudre, affirmer determiner, mais queſter la verité, poiſant & balançant les raiſons de toutes parts, cercher le plus vray ſemblable: & c'eſt ce que nous allons dire.

5. La troiſieſme partie de ceſte liberté & cinquieſme office de Sageſſe, qui ſuit & qu'il faut ioindre au precedent, eſt vne ſurſeance & difference de iugement, par laquelle l'homme conſiderant tout comme dit eſt, froidement & ſans paſſion, ne s'aheurte, ny ne ſe lie ou oblige à aucune choſe, mais ſe tient libre, vniuerſel & couuert à tout, touſiours preſt à receuoir la verité, ſi elle ſe preſente, adherant cependant au meilleur & plus vray ſemblable qui luy apparoiſt tel, diſant & vſurpant en ſon iugement interne & ſecret: ce que les anciens en leurs externes & publiques, *ita videtur*, il ſemble ainſi, il y a grande apparence de ce coſté-là. Que ſi quelqu'vn dit qu'il eſt autrement, il reſpondra ſans s'eſmouuoir, il peut bien eſtre tout preſt à l'entendre, gardera touſiours place à vne plus forte raiſon, ne iurant à rien. C'eſt la modeſtie Academique tant requiſe au Sage, par laquelle il eſt touſiours preſt & capable de verité & raiſon quãd elle ſe preſente. Ceſte modeſte & retenuë ſur-

Cinquieſme, ne s'obliger à rien. Cecy eſt traicté l. 2. c. 3.

ſeance vient du precedent, qui eſt iuger de tout: car examinant vniuerſellement toutes choſes ſans paſſion, l'on trouuera par tout de l'apparence qui arreſte & empeſche de preſcipiter ſon iugement, & donne crainte de s'eſchauffer. Ceux qui ne iugent point ne peuuent auoir ceſte ſurſeance, tant, s'en faut qu'ils s'offenſent d'en ouyr parler, & iugeans des autres par eux meſmes, ne croient point qu'on y puiſſe demeurer ſans trouble & peine d'eſprit. Or elle eſt fondee premierement ſur ces propoſitions tant celebres entre les ſages. Qu'il n'y a rien de certain, que nous ne ſçauons rien, que la ſeule certitude & ſcience eſt qu'il n'y a rien de certain, & que nous ne ſçauons rien, *ſolum certum nihil eſſe certi*, *Hoc vnum ſcio quod nihil ſcio*, que nous ne faiſons que queſter, enquerir, chercher & taſtonner à l'entour des apparences, *ſcimus nihil, opinamur veriſimila*, que la verité n'eſt point de noſtre acqueſt, inuention ny priſe, quand elle ſe rendroit entre nos mains, nous n'auõs dequoy nous la vendiquer, nous en aſſeurer & la poſſeder: que la verité & le menſonge entrent chez nous par meſme porte, y tiennent pareille place & credit, s'y maintiennent par meſmes moyens: Qu'il n'y a opinion aucune tenuë de tous & par tout, qui ne ſoit debatuë, conteſtee, qui n'en ait vne contraire tenuë & ſouſtenuë: Que toutes choſes ont deux anſes & deux viſages: Qu'il y a raiſon par tout, qu'il n'y en a aucune qui n'ait ſa contraire. Que la raiſon humaine eſt de plomb, qui ſe plie, tourne & s'accõmode à tout ce que l'on veut: Dont tous les Sages & plus inſignes Philoſophes ont fait profeſſion expreſſe de douter, enquerir, chercher: eſtre Sage, c'eſt eſtre

inquisiteur de verité. C'est ceste belle & grande qualité ou suffisance donnee par preciput à Socrates le Coriphee des Sages, par l'adueu de tous les Sages, duquel il est dit, comme discourt Plutarque, qu'il n'enfantoit point, mais seruant de Sage femme à tous autres les faisoit enfanter. Il est certain selon tous les Sages que nous ignorons beaucoup plus de choses, que n'en sçauons, que tout nostre sçauoir est la moindre partie, & presque rien au regard de ce que nous ignorons, & ce que nous pensons sçauoir nous ne le sçauons, ny ne le tenõs pas bien, tesmoin que l'on nous l'arrache souuent des poings, & si l'on ne l'arrache (pource que l'opiniastreté est plus forte) au moins l'on nous le conteste, l'on nous y trouble. Or comment serons nous capables de sçauoir plus & mieux, & si nous nous aheurtons, arrestons & reposons à certaines choses, & de telle façon, que non seulement nous ne cerchons rien plus ny mieux, ni n'examinons dauantage ce que nous tenons, mais encores trouuons mauuais que l'on nous vueille donner quelque nouuelle lumiere, comme fait le commun? Auec ceste belle, candide & innocente surseance nostre esprit demeure premierement libre, vniuersel, maistre, se promenant par tout: *Magna & generosa res humanus animus, nullos sibi poni nisi communes & cum Deo terminos patitur*, contemplant d'vn regard ferme comme d'vne haute guette toutes les varietez, changemens, viciſſitudes du monde, sans se changer ou varier aucunement, mais se tenant à soy qui est la liuree de la diuinité, aussi est-ce le priuilege du Sage, qui est l'image de Dieu en terre, sans s'engager & se rendre partial

Es questions Platoniques l. 9.

ou particulier, la partialité eſt ennemie de liberté & maiſtriſe, le palais preuenu & frappé d'vn gouſt particulier ne peut plus bien iuger des autres, l'indifferent iuge de tous. Qui eſt attaché en vn lieu, eſt banny & priué de tous les autres : la carte teinte d'vne couleur n'eſt plus capable des autres, la blanche l'eſt de toutes, le iuge preuenu, inclinant & fauorable à vne part n'eſt plus droict, entier ny vray iuge. Il demeure ainſi net, exempt de toute erreur & meſconte, doux, paiſible, modeſte, content, ne remuë rien. D'où viennent les troubles, ſeditions, rebellions, ſectes, hereſies, que des fiers affirmatifs, rogues, reſolus ? Ie ſçay que ceſte liberté eſt difficile & rare pour deux empeſchemens contraires, l'vn eſt preſomption & folle perſuaſion de voir aſſez clair, d'auoir aſſez de iugement, de tenir la verité, dont fierement ils condamnent toutes opinions contraires aux leurs, ſans d'auantage les examiner : & s'ils diſputent ce n'eſt pas pour trouuer la verité & le meilleur, mais ſeulement pour ſouſtenir leur opinion, & defendre leur party. L'autre eſt la crainte & foibleſſe, comme de ceux à qui le cœur fait mal eſtans ſur vne haute tour, & regardans en bas, peu de gens ont la force & le courage de ſe tenir droicts ſur leurs pieds, il faut qu'ils s'appuyent, ne peuuent viure s'ils ne ſont mariez & attachez, n'oſent demeurer ſeuls de peur des lutiens, craignent que le loup les mange, gens nez à la ſeruitude.

Conclusion de ces deux traits de liberté.

Ie conclus ces deux derniers traicts & offices de Sageſſe qui ſont couſins, auſquels ie me ſuis plus arreſté, pource que ie ſçay qu'ils ſont eſloignez du gouſt du monde, auſſi bien que la Sageſſe, &

attaquez par plusieurs, sçauoir iuger de tout, & ne s'aheurter ny s'opiniastrer à rien. Par lesquelles le Sage excelle par dessus le commun, se garde de deux escueils contraires, ausquels tombent les fols & populaires, sçauoir testuës opiniastretez, honteuses desdites, repentirs & changemens, & se maintiẽt libre, liberté d'esprit que iamais le Sage ne laissera rauir. Est ce chose estrange, que l'homme ne la veut gouster, voire s'offense d'en ouyr parler? N'y a-il pas lieu de s'escrier icy auec Tibere & plus iustement que luy? *O homines ad seruitutem nati!* Quel monstre est ce cy de vouloir toutes choses libres, son corps, ses membres, ses biens, & non l'esprit, qui toutesfois est nay à la liberté, & non le reste? Ne craignez point, dit la Verité, ceux qui ont puissance sur le corps, & n'en ont point sur l'esprit: *Item* l'on veut bien se seruir de tout ce qui est au monde, ce qui vient d'Oriẽt, d'Occident pour le bien & seruice du corps, santé, nourriture, ornement, & le tout accommoder à son vsage, mais non pour la culture de l'esprit, son exercice, son bien & enrichissement, mettent leurs corps aux champs, & tiennent leur esprit sous la clef enserré. Vn seul mot veux-ie icy adiouster, encores qu'il ait esté assez dit, que ceste liberté tant au iuger qu'à surseoir ne touche point les choses diuines & surnaturelles qui sont par dessus nous, desquelles nous ne parlons en ce liure, lesquelles nous deuons admirer, adorer, & tout simplement receuoir.

Sixiéme preud'hommie essẽtielle.

6. Le sixiesme office & traict du Sage qui regarde la volonté, est vne forte & ferme probité & preud'hommie, laquelle naisse en luy par luy mesme,

Icy eſt traicté l. 2. c. 3.

c'eſt à dire, par la conſideration qu'il eſt homme? Tout homme ſe cognoiſſant homme, eſt obligé d'eſtre bon, droict & entier homme, tout tel qu'il doit & peut eſtre, & que nature & la raiſon l'oblige d'eſtre, & ne voulant eſtre tel, faut qu'il deſiſte d'eſtre homme, autrement c'eſt vn monſtre, il va contre ſoy meſme. Qui deſire & conſent à vne choſe par neceſſité, il la veut bonne & entiere, il implique contradiction de deſirer & accepter vne choſe, & ne ſe ſoucier qu'elle vaille rien. L'homme veut auoir toutes les pieces bonnes & ſaines, ſon corps, ſa teſte, ſes yeux, ſon iugement, ſa memoire, voire ſes chauſſes & ſes bottes : pourquoy ne voudra-il auoir ſa volonté auſſi de meſmes, c'eſt à dire, eſtre bon & ſain tout entier? Ie veux dõc qu'il ſoit bon, & ait ſa volonté ferme & reſoluë à droicture & preud'hommie pour l'amour de ſoy meſme, & à cauſe qu'il eſt homme, ſçachant qu'il ne peut eſtre autre ſans ſe renoncer, ſe demẽtir & deſtruire, & ainſi ſa preud'hommie luy ſera propre, intime, eſſentielle, cõme luy eſt ſon eſtre, & comme il eſt à ſoy meſme. Ce ne ſera donc point pour quelque conſideration externe, & venant de dehors quelle qu'elle ſoit, car telle cauſe eſtant accidentale & au dehors peut venir à faillir, ou s'affoiblir & changer, & lors toute la preud'hommie appuyee ſur icelle en fera de meſmes. S'il eſt preud'homme pour l'honneur & la reputation, ou autre recompenſe, eſtant en la ſolitude hors d'eſperance qu'on le ſçache, il ceſſera de l'eſtre, ou le ſera froidement & laſchement. Si pour la crainte des loix, magiſtrats, punitions, pouuãt frauder les loix, circonuenir les Iuges, euiter ou eluder les preuues

& ſe cacher à la ſciẽce d'autruy, il ne le ſera point; Voila vne preud'hommie caduque, occaſionnee, accidentale, & certes bien chetiue, c'eſt celle qui eſt en vogue & en vſage, l'on n'en cognoiſt point d'autre: perſonne n'eſt homme de bien qu'induit, & comme par cauſe ou occaſion. *Nemo ſponte & gratis bonus eſt.* Or ie veux en mon Sage vne preud'hommie eſſentielle & inuincible, qui tienne de ſoy meſme & par ſa propre racine, & qui auſſi peu s'en puiſſe arracher & ſeparer que l'humanité de l'homme. Ie veux que iamais il ne conſente au mal quand bien perſonne n'en ſçauroit iamais rien, ne le ſçait-il pas luy? Que faut il plus? tout le monde enſemble n'eſt pas tant. *Quid tibi prodeſt non habere conſcium habenti conſcientiam?* Ny quand il en deuroit receuoir vne tres-grãde recõpenſe, car quelle peut-elle eſtre qui lui touche tant que ſon eſtre propre? Ce ſeroit comme vouloir auoir vn meſchant cheual moyennant qu'il euſt vne belle ſelle. Ie veux donc que ce ſoient choſes inſeparables eſtre & conſentir de viure homme, eſtre & vouloir eſtre homme de bien. Or par le moyen de ceſte preud'hommie qui comprend les vertus morales, mais qui ſpecialement conſiſte en la iuſtice, principale & maiſtreſſe de toutes, & qui eſt à rendre à chacun ce qui luy appartient, le Sage s'acquittera bien & deuëment de tous ſes deuoirs enuers tous, Dieu, ſoy, ſon prochain. Dieu premierement ſouuerain & abſolu Seigneur et Maiſtre du monde, c'eſt la pieté, la religion, qui eſt la premiere partie de iuſtice & la plus noble des morales, et ainſi la religiõ eſt cõtenüe ſous la preud'hõmie

voire ſous vne partie de la preud'hõmie. Parquoy mon Sage gardien de la loy & vertu morale, honorera, craindra, aimera, reuerera & ſeruira Dieu d'eſprit & de corps auant & ſur toutes choſes, puis rendra à ſoy & à ſon prochain ce qu'il doit, ſelon l'ordre & la meſure portee par ladite loy.

Septieſme. Se regler en tout ſelõ nature. 7. Le ſeptieſme & dernier poinct, mais qui guide & comprend tous les autres, & eſt pour l'eſprit, le corps, le dedans, le dehors, le iugement, la volonté, eſt de ietter ſans ceſſe ſa veuë & ſa penſee ſur la loy de nature, & touſiours la croire & ſuiure comme la regle premiere, ſouueraine, vniuerſelle & infaillible qu'elle eſt. *Cecy eſt traicté l. 2. c. 3.* *Naturam ſi ſequaris ducem nuſquam aberrabis: ſapientia eſt in naturam conuerti, & eo reſtitui vnde publicus error expulerit. Ab illa non deerrare, ad illius legem exemplúmque formari ſapientia eſt: Idem eſt beatè viuere & ſecundum naturam: omnia vitia contra naturam ſunt.* C'eſt la raiſon, l'equité, la lumiere naturelle que Dieu a inſpiré en tout homme, & qui comme vn aſtre flamboyant eſclaire & brille ſans ceſſe au dedans de luy, quel qu'il ſoit, s'il n'eſt du tout deſnaturé, *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui: Gentes naturaliter quæ legis ſunt faciunt: oſtendunt opus legis ſcriptum in cordibus ſuis: lex ſcripta in cordibus noſtris, quam nec ipſa delet iniquitas.* C'eſt Dieu meſmes, ou bien la loy premiere, originelle & fondamentale, eſtant Dieu & nature au monde comme le Roy & la Loy en vn Eſtat. *Quid natura niſi & diuina ratio toti mundo & partibus eius inſerta?* Parquoy ainſi que l'aiguille frottee à l'aymant ne s'arreſte iamais qu'elle ne voye ſon Nort, & par là ſe dreſſe & conduit la

Pſal. 4. *Rom. 1.* *Auguſt.*

nauigatiõ : Ainſi l'homme n'eſt iamais bien, voire il eſt comme denoüé & diſloqué, s'il ne viſe droict & ne conduit le cours de ſa vie, ſes mœurs, ſes iugemens & volontez ſelon ceſte loy premiere, diuine & naturelle, qui eſt vn flambeau interne & domeſtique, toutes les loix qui ont eſté depuis au monde ne ſont que petits extraicts tirez d'elle. La loy de Moyſe en ſon decalogue en eſt vne coppie externe & publique. La loy des douze tables, les enſeignemens moraux des Theologiens & Philoſophes, les aduis & conſeils des Iuriſconſultes, les Edicts & Ordonnances des Souuerains, ne ſont que petites & particulieres interpretations & expreſſions d'icelle : que s'il y en a aucune qui s'eſcarte le moins du monde, de ceſte premiere & originelle matrice, c'eſt vn monſtre, vne fauſſeté, vn erreur. Or ſuyuant bien ceſte regle la maiſtreſſe de toutes, il ſe portera droict & entier en tout & par tout, & marchera d'vn pas doux, egal, equable, vniforme, paiſible en toutes choſes, n'offenſera iamais autruy, ſera modeſte aux proſperitez & aduerſitez, preſt & patient à la mort, content en ſoy meſmes. Tout ce qui nous trouble, vient que nous voulons, deſirons, pourchaſſons, outre, contre, par deſſus nature. Apprenons des beſtes leſquelles ſe laiſſent guider à la ſimplicité de nature, & menent vne vie douce paiſible, innocente auec toute liberté, repos, ſeureté, exemptes de tant de maux, vices, dereglemens, que l'homme prend pour ſa part à faute de croire & ſuiure nature. Qui a rendu Socrates & tous les autres grands hommes que i'ay nommé au commencement ſi Sages que la pratique de ceſte leçon ? Il faut bien releuer, forti-

fier & roidir ſon eſprit, non à forcer, violer, & deſguiſer, frauder nature : mais à la ſeconder, ſecourir, & faire valoir: non à la ſubtilité, fineſſe, inuention, moins au vice & desbauche, mais à la verité, ſolidité, integrité. Ce n'eſt pas bien aller ni aduancer chemin, que voltiger, faire faults, gambades, courſes: mais tenir vn bon pas, ferme, reglé, aſſeuré & durable, c'eſt à dire, ſelon nature.

Concluſion des traicts de Sageſſe.

8. Voila vne ſommaire peinture de noſtre Sageſſe humaine en ces ſept poincts, cognoiſtre bien l'homme & ſoy : regler genereuſement ſa vie au dehors ſelon qu'il eſt preſcript au dehors : garder ſon eſprit net de paſſions & d'erreurs, iuger de tout, ne s'obliger à rien : preud'hommie eſſentielle, viſer & ſe conduire touſiours ſelon nature & raiſon: le commun & prophane au contraire ne ſe cognoiſt point, ni l'humaine condition, obeyſt aux loix ſeruilement, a ſon eſprit tout eſclaue & aſſeruy, ne iuge de rien, prend & reçoit tout, comme l'on veut, ſa preud'hommie acquiſe par cauſe ou occaſion externe, viſe pluſtoſt à toute loy municipale, particuliere & poſitiue, qu'à l'vniuerſelle & naturelle qui eſt Dieu. Or ceſte peinture eſt preſque toute interne & non apparente, car tous ces traicts ſont en l'eſprit : Auſſi la Sageſſe eſt qualité ſpirituelle, non pompeuſe ny bruyante, & à peine apparente. Le Sage ne s'apperçoit pas, ny n'eſt cogneu tel de tous, il y faut prendre garde de pres & s'y entendre, toutesfois nous donnerons cy apres des marques externes pour le cognoiſtre en le comparant auec le Sage en leurs deportemens.

Aduertiſſement de la ne-

9. Auant ſortir de ce propos, ie veux adiouſter vn mot qui n'eſt proprement de ce ſujet de la Sageſſe

humaine & Philoſophique, mais qui ſeruira pour oſter tout le doute & ſcrupule qui pourroit naiſtre des propos precedés. C'eſt qu'en tout ce que nous diſons auantageuſement de la loy de Nature & de la Sageſſe humaine, nous ne pretendons aucunement exclurre ou deſroger à l'honneur & neceſſité de la grace, de l'aide & ſecours ſpecial de Dieu, ſans lequel nous confeſſons que l'homme ne peut iamais bien entierement & parfaitement accomplir toute vertu morale, & la loy de nature comme il faut : & encores beaucoup moins l'accomplir meritoirement & ſalutairement à la vie eternelle, comme vouloit Pelagius : car ce ſecond eſt du tout ſans doute. Mais nous diſons que l'homme employant bien ceſte lumiere de nature, & faiſant ce qui eſt en ſoy, il ſe diſpoſe à la grace, que l'obſeruation de la loy de nature eſt cõme vn leurre, vne amorce & vn traict d'icelle, & que celuy qui fait ce qu'il peut aux vertus morales, naturelles, & humaines, conuie & donne occaſion à Dieu de l'eſtrener & gratifier des vertus ſurnaturelles & diuines: car c'eſt vne equité & regle de bien ſeance, qui a eſté loyal & bon meſnager en peu ſoit commis au plus. A cecy s'accordent les ſaincts Aphoriſmes. *Quia in modico fuiſti fidelis ſupra multa te conſtituam : Deus dat ſpiritum bonum omnibus petentibus eum : facienti quod in ſe eſt Deus non denegat gratiam : Deus non deficit in neceſſariis, & diſponit omnia ſuauiter : Si homo incipiens habere vſuram rationis, & deliberans de ſeipſo, ordinauerit ſeipſum ad debitum finem, per gratiam conſequetur remiſſionem peccati originalis, &c.* Et les ſacrez exemples d'Abraham, de Iob des deux Centeniers, de Naaman Syrien, du pere de

ceſſité de la grace diuine.

Thom 1. 2. q. 89. art. 6.

ſainct Gregoire, s'y accordent, leſquels payens & infideles pour auoir bien ſuiuy ceſte loy & lumiere de nature, ont eſté appellez à la foy, qui leur a eſté donnée, dit ce S. Pere, en recompenſe de leurs vertus morales. *Morum probitas eum nobis vendicabat, vnde retulit fidem in præmium præcedentium virtutum:* comme au rebours contreuenir à la loy de nature eſt s'oppoſer formellement, & empeſcher directement la grace, comme apres l'Apoſtre, les Peres Auguſtin, Chryſoſtome, Cyrille diſcourent, rendans raiſon, pourquoy pluſieurs Iuifs n'ont receu l'Euangile, & que le Sauueur n'a point voulu preſcher en pluſieurs lieux. Parquoy ſe trompent fort ceux qui tiennent ceſte voye, & qui deſdaignans ceſte vertu morale & loy de nature, comme trop baſſe & petite pour eux, & n'ayans aucun vray ſentiment de preud'hommie, penſent par ailleurs obtenir ceſte grace. Ils ſe flattent, font gloire & ſe fient d'eſtre grands & riches, en biens ſurnaturels & diuins, & ſe trouuent à chaſque pas coulpables de la ſimple loy de nature & du deuoir humain, beaucoup au deſſous de la vertu & probité de ces ſimples Philoſophes, qu'ils reiettent & condamnent ſi fort, ains par eux ſeront condamnez, comme tant ſouuent & aigrement les menace le Souuerain Docteur de verité, mais ils n'en ſentent rien. Ils ſçauent quelque fineſſe par laquelle ils ſe perſuadent d'eſtre grands couſins & amis de Dieu, ſans faire ny garder ſa loy, ſa vraye loy premiere & fondamentale. Tout cecy eſt ſelon l'ordre ordinaire de nature, lequel n'ẽpeſche pas que Dieu ne le chãge quãd il luy plaiſt, faiſãt marcher ſa grace ſpeciale la premiere, laquelle deuãce toute probité, toute

penſee et deliberation naturellement bonne. Ie m'arreſte trop icy en digreſſion. Parquoy ie conclus que ceſte ſageſſe humaine eſt voye à la diuine, la loy de nature à la grace, la vertu morale et Philoſophique à la Theologale, le deuoir humain à la faueur et liberalité diuine, ainſi que l'ame vegetatiue et ſenſitiue, qui eſt des parens, à l'ame raiſonnable, qui eſt de Dieu.

CHAP. III.

1. *Autre deſcription plus ſenſible du Sage & de la Sageſſe, par oppoſition de ſon contraire qui eſt auſſi deſpeint.*
2. *Confrontation du Sage & de ſon contraire au naturel, mouuemens & inclinations de l'eſprit.*
3. *Et en la conuerſation, conference & deportemens externes.*

1. OR ie veux encores deſpeindre et deſcrire noſtre Sage et Sageſſe d'vne autre façon, ſçauoir par ſimilitude, par comparaiſon et antitheſe auec ſon contraire, laquelle deſcription ſera peut-eſtre mieux compriſe et entenduë par les ſimples, que la precedente, comme eſtant plus ſenſible et apparente, tiree pour la pluſpart de la conuerſation, paroles, actions, deportemens. Ce qui eſt plus directement, et comme hoſtilement contraire au Sage et à la Sageſſe que nous traictons, eſt vne certaine qualité et eſpeces d'eſprits foibles, plats et naturellement populaires, puis preuenus et aheurtez à certaines opinions, et par *Deſcription contraire à Sageſſe.*

ainſi incapables d'amendement & aſſagiſſement: que ſi encores ils ſont garnis d'acquis & de ſcience, ils ſont du tout irremediables: car ceſte ſcience apporte à la foibleſſe & baſſeſſe naturelle, & au heurt & preoccupation d'opinion (qui ſont deſia deux grands empeſchemens) encores de la preſomption, opiniaſtreté & temerité, leur enflant le cœur: *ſcientiæ inflat*, & mettẽt en main armes pour ſouſtenir & deffendre leurs opinions anticipees, & c'eſt pour acheuer du tout de les peindre: car voila le pourtraict de folie tiré au vif en ces trois. Le premier qui eſt la foibleſſe, vient du temperament originel, & puis du defaut de bonne culture: & le ſecond, qui eſt la teinture anticipee d'opinions, ſe trouue en toutes ſortes de gens, de toute qualité, profeſſion & fortune. Le tiers qui eſt l'acquit des lettres, n'eſt pas en tous. Et afin que l'on m'entende mieux, & que l'on ne penſe que ie vueille icy denigrer la ſcience: le dis que la ſcience en vn tres-bon & vtile baſton, mais qui ne le ſçait bien manier, en reçoit plus de dommage que de profit, elle enteſte & affoliſt, dit vn grand habile homme, les eſprits foibles & malades, poliſt & parfait les forts & bons naturels. L'eſprit foible ne ſçait pas poſſeder la ſcience, s'en eſtimer & s'en ſeruir comme il faut: au rebours il plie & demeure eſclaue ſous elle, laquelle meſmes le poſſede & regente comme l'eſtomach foible chargé de viandes qu'il ne peut cuire ny digerer, le bras foible, qui n'ayant le pouuoir ny l'adreſſe de bien manier ſon baſton, trop fort & peſant pour luy, ſe laſſe & s'eſlourdiſt tout, l'eſprit fort & Sage en iouyſt, la manie en maiſtre, s'en ſert, s'en preuault à ſon

De la ſcience.

bien & aduantage, forme ſon iugement, rectifie ſa volonté, & s'en rend plus habile : où l'autre n'en deuient que plus ſot & inepte. Ainſi la faute ou reproche n'eſt point à la ſcience, non plus qu'au vin ou autre tres-bonne & forte drogue, qui ſurmonteroit & accableroit la force & la portee de celuy qui la prendroit. *Non culpa vini, ſed culpa bibentis.* Or à ces tels eſprits foibles de nature, enflez & empeſchez de l'acquis comme ennemis formels de Sageſſe (laquelle requiert vn eſprit de nature fort, vigoureux & genereux, & puis doux, modeſte, ſoupple, qui ſuit volontiers la raiſon) ie fais la guerre par exprés en mon liure, & c'eſt ſouuent ſous ce mot de Pedant, n'en trouuant point d'autre plus propre, & qui eſt vſurpé en ce ſens par plusieurs bons autheurs. En ſa premiere ſignification Grecque, il ſe prend en bonne part, mais és autres langues poſterieures, à cauſe de l'abus & mauuaiſe façon de ſe prendre & ſe porter aux lettres & ſciences, vile ſordide, queſtueuſe, querelleuſe, oſtentatiue, pratiquee par pluſieurs, il a eſté vſurpé comme en deriſion & iniure, & eſt des mots qui auec laps de temps changent de ſignification, comme tyran, Sophiſte, & autres. Ie ſçay que les plus aigris contre mon liure ſont ceux qui penſent que ce mot les regarde, & que par iceluy i'ay voulu taxer & attaquer les profeſſeurs des lettres & inſtructeurs : mais ils ſe contenteront, s'il leur plaiſt, de ceſte franche & ouuerte declaration que ie leur fais icy, de ne deſigner par ce mot aucun eſtat de robbe longue ou profeſſion literaire, tant s'en faut, que ie fais par tout ſi grãd eſtat des Philoſophes, & m'attaquerois moy meſme, puis que i'en

Du mot de Pedant.

ſuis & en fay profeſſion, bien que des moindres: mais vne certaine qualité & degré d'eſprits que i'ay deſpeint cy deſſus, leſquels ſe trouuent ſous toute robbe, & en toute fortune & condition, *vulgum tam chlamydatos quàm coronam voco.* Que l'on me fourniſſe vn autre mot, qui ſignifie ces tels eſprits, ie le quitteray tres-volontiers. Apres ceſte mienne declaration de bonne foy, qui s'en plaindra, s'accuſera, & ſe monſtrera trop chagrin. On peut bien oppoſer au Sage d'autres que Pedant, mais c'eſt en ſens particulier, comme le commun prophane & populaire, & le fais ſouuent, mais c'eſt comme le bas au haut, le foible au fort, le plat au releué, le commun au rare, le varlet au maiſtre, le prophane au ſacré: Auſſi on peut oppoſer le fol au Sage, & de fait au ſon des mots, c'eſt ſon vray oppoſite, mais c'eſt comme le dereglé au reglé, le glorieux opiniaſtre au modeſte, le partiſan & particulier à l'vniuerſel, le preuenu & attaint au libre, franc & net, le malade au ſain, mais le Pedant, au ſens que nous le prenons, comprend tout cela, & encores plus. Car il deſigne celuy, lequel non ſeulement eſt diſſemblable & contraire au Sage, comme les precedens, mais qui roguement & fierement luy reſiſte en face, & comme armé de toutes pieces s'eſleue contre luy & l'attaque, & pource qu'aucunement il redoute, à cauſe qu'il le deſcouure & le void iuſques au fonds & au vif, & luy trouble ſon ieu, il le pourſuit d'vne certaine & inteſtine haine, entrepred de le cenſurer, deſcrier, & condamner, s'eſtimant, diſant & portant pour le vray Sage.

Confrontation du Sage & Pedant au naturel.

2. Parquoy pour les mieux cognoiſtre tous deux

ie les veux confronter en toutes choſes, les repreſenter ſur le Theatre & faire ioüer chacun ſon perſonnage. Premierement, pour les humeurs, les 1.
inclinations, branles & mouuemens de leurs eſprits, le Pedant eſtudie principalement à bien garnir & meubler ſa memoire, pour en pouuoir compter & entretenir les autres : le Sage à former & regler ſon iugement & ſa conſcience. Celuy-là 2.
eſt touſiours hors de ſoy, vſe & conſomme ſes propres facultez & ſon vaillant interne, pour cognoiſtre le dehors : Ceſtui-cy au rebours ſe tient au dedans de ſoy, ſe ſert & rapporte tout le dehors à ſon dedans, non pour l'empeſcher & garder, & puis le produire comme celuy-là, mais pour s'en preualoir en ſoy-meſme, & reellement s'en rendre meilleur, plus habile, reſolu, conſtant, courageux. Celuy-là n'apprend & ne ſçait rien que des liures, des preceptes, des maiſtres, & de ce qui eſt expreſſement dreſsé pour l'enſeigner : Ceſtui cy de tou- 3.
tes choſes qui ſe diſent, ſe font, ſe paſſent, grand meſnager qui fait ſon profit de tout, des niaiſeries meſmes, choſes de neant, rien ne luy eſchappe qu'il ne releue, il apprend de ſoy meſmes, de l'ignorant, de la femme, de l'enfant, du fol, du Pedant, & de celuy auquel il ne veut aucunement reſſembler. Celuy-là admire & fait plus de cas de l'art, 4.
de ce qui eſt eſclattant, reluiſant, bruyant : Ceſtuy-cy s'arreſte & aime mieux ce qui eſt naturel, doux, coulant, aiſé. Celuy-là eſt attentif aux paroles: Ce- 5.
ſtui-cy aux choſes, *Sapientia in litteris non eſt, res attendet, non verba.* Celuy-là s'arreſte ferme au texte 6.
& aux mots de la loy : Ceſtuy-cy à l'equité & raiſon. Celuy-là ſe tient aux extremitez, condamne 7.

tout à plat, loüe outre meſure, ſoit aux perſonnes ou aux opinions, reiette tout à fait ou embraſſe eſtroittement, du tout amy ou ennemy, d'vne ou deux particularitez, fera vn iugement vniuerſel: Ceſtui-cy tout doucement & mediocremẽt appointe & concilie tant qu'il peut, recognoiſt & dit le bien en qui que ce ſoit, voire en l'ennemi, & ſien & du public, dit le bien volontiers, eſcharſement le mal, jaloux de la verité, de la candeur & integrité
8. de ſon iugement: Celuy-là fait tout auec paſſion & emotion qui luy trouble, corrompt & renuerſe le iugement. Ceſtui-cy auec froideur, quietement & paiſiblement. Ceſtuy-là eſt tout à la vanité & au
9. bruit: Ceſtui-cy à la verité & ſolidité: Celuy-là eſt
10. prompt à parler, impatient à ouyr, mal propre aux affaires: Ceſtui-cy, tout au rebours. Celuy-là eſt
11. tout du monde, deſire, cherche auec tourment d'eſprit & de corps, l'honneur, les biens, les plaiſirs: Ceſtui-cy ſe portant moderément en toutes choſes, a
12. ſes penſees plus hautes, plus ſpirituelles. Celuy-là eſt tout attaché aux couſtumes, opinions, façons, perſonnes de ſon pays, tette touſiours la mamelle de ſa mere, condamne tout detrouſsément les choſes eſtranges de ſon vſage, & toutes celles qu'il n'entend pas: Ceſtui-cy regarde de meſme œil, iuge & conſidere les choſes plus eſtranges comme
13. les ſiennes. Celuy-là eſt à ſoy & autruy onereux, chagrin, deſpiteux, opiniaſtre. Ceſtui-cy ioyeux,
14. doux, coulant, allegre, ouuert. Celuy-là eſt hardy, entreprenãr, preſsãt, colere: Ceſtui-cy froid, patient poiſant, conſideré. Iuſques icy ſe cognoiſt aſſez leur genie & naturel, & ſe void aſſez l'air des deux.

3. Venons aux particularitez, à leurs deportemens

en compagnie & conuerſation. En tout different & diuiſion, celuy-là ne ſe peut tenir qu'il ne ſoit partiſant, encores qu'il s'en puiſſe garder, & le ſera outré, tranſporté : Ceſtui-cy tant qu'il peut ſe tient neutre ou moderateur & commun, & s'il luy conuient eſtre partiſant, il le ſera auec moderation, & ne fera iamais le pire qu'il pourra au party contraire, ſi ce n'eſt par force & à l'extremité, *& cum moderamine inculpatæ tutelæ.* En compagnie eſtrangere & incogneuë, celuy-là ſe veut faire ſentir & cognoiſtre, & que l'on ſçache ce qu'il eſt, ce qu'il ſçait, ce qu'il a ou penſe auoir de bon & recommandable : Le Sage conſent de demeurer incogneu, & bien faudra que quelque ſuiect ou occaſion ſe preſente, pour laquelle il luy conuienne ſe declarer & produire. Arriuant où chacun puiſſe librement prendre place, celuy-là prendra ambitieuſement la plus honorable, ou ineptement la plus baſſe : Ceſtui cy diſcretement aduiſera de prendre la plus commode & aiſee. Ayant fait quelque choſe belle, bonne, vtile, & officieuſe au public ou particulier, celuy-là s'y porte ambitieuſement, le fait ſonner haut, le repete ſouuent, s'enquiert de ce que l'on en dit, ſe faſche de ce que l'on n'en fait plus de bruit & de feſte : Ceſtui-cy tout doucement eſcoute ce que l'on en dit, ſe contente en ſoy-meſme d'auoir bien-fait, & ſe gratifie de ce qu'il a bien reüſſi, & que les gens de bien l'approuuent. Si l'on vient en diſpute & conference, celuy-là y procedera fierement d'vne façon Magiſtrale, auec termes affirmatifs & reſolus, condamnant roguement les opinions contraires, comme abſurdes, fauſſes, & ridicules,

En la conuerſation & conference.

1.

2.

3.

4.

5.

Ceſtui-cy modeſtement & doucement auec mots douteux, & retenus, diſant: Ie ne ſçay, peut-eſtre,
6. il ſemble. Celuy-là ſe fonde tout ſur l'authorité & dire d'autruy, qu'il allegue auec ſoigneuſe cottation des lieux, pour faire monſtre de la memoire & grande lecture: Ceſtui-cy ſe range à la raiſon, au
7. pris de laquelle l'authorité luy eſt peu. Celuy là ne regarde qu'à vaincre, ſouſtenir & deffendre ſon opinion, à tort ou à trauers, ſe deffaire de ſa partie: Ceſtuy-cy viſe touſiours à la verité, à laquelle il tend les bras & ioint les mains ſi toſt qu'elle luy ap-
8. paroiſt. Celuy-là veut eſtre creu, s'esbahit & ſe faſche que l'on ne trouue bon & vray ce qu'il dit, ſouffre aigrement d'eſtre contredit & preſſé, & lors il trouble la diſpute & chicane: Ceſtui-cy ne s'en donne de rien, n'ayant rien eſpousé, cherchant nuëment la verité, à quoy ſert plus la contradiction
9. que l'acquieſcement, & cependant ſe contient touſiours en l'ordre & en la pertinence. En la victoire celui-là eſt inſolent, il bruit, il braue, & en la perte ne recognoiſt point bonne foy, penſe qu'il iroit de ſon honneur, s'il ſe reduiſoit & confeſſoit ſon meſconte: Ceſtuy-cy ne fait point ſonner la victoire, pluſtoſt a pitié & couure ſa partie, ſi ce n'eſt à quelque fol, teſtu, inſolent, & opiniaſtre auquel il fait (c'eſt iuſtice, belle aumoſne) monſtrer ſon derriere tout entier, & en la perte fort galamment il ſe rend à la raiſon, & ſa confeſſion n'eſt iamais honteuſe, car il n'a iamais affirmé ny opiniaſtré.

CHAP. IV.

1. *Examen de la ſuſdite deſcription de Sageſſe, & reſponſe aux obiections & reproches que l'on peut faire contre elle. Au premier qui eſt qu'elle eſt nouuelle.*
2. *Au ſecond, qui eſt qu'elle ne traicte point de la Religion.*
3. *Au troiſiéme proposé contre le quatriéme traict de ladite deſcription, qui eſt iuger de tout.*
4. *Au quatriéme proposé contre le cinquiéme traict, ſçauoir, Ne s'obliger à rien, où il eſt parlé des principes & du Pyrrhoniſme.*
5. *Au cinquiéme, qui eſt contre le ſixiéme traict, ſçauoir preud'hommie eſſentielle.*
6. *Au ſixiéme qui eſt contre le ſeptiéme traict, ſçauoir, ſuyure Nature.*

Examen de la deſcription de ſageſſe.

1. OR pource qu'aucuns reprouuent & attaquent ceſte peinture de Sageſſe, il nous la faut examiner, enſemble entendre & reſpondre aux obiects & reproches que l'on propoſe contre elle. Premierement, ils diſent en gros, qu'elle eſt nouuelle, que ie prends vn chemin non encores frayé, que mes propoſitions ſont paradoxes, voire ma façon de parler hardie & particuliere. Ie ne veux maintenant eſtriuer ny diſputer, ſi elle eſt nouuelle ou non, & s'il ſe peut dire choſe qui n'ait eſté dite auparauant : mais bien qu'elle le ſoit, quoy pour cela? la nouueauté & rareté frappe & eſtonne les ſimples & populaires, & eſt puiſſante à leur faire ou recommander, ou condamner les choſes: mais aux Sages non, qui ſçauent que ces qua-

litez ſont communes aux bonnes & aux meſchantes choſes, & s'arreſtent ſeulement à conſiderer la bonté & valeur interne & eſſentielle, & l'vtilité qui en reuient au public & au particulier. Au reſte qui ne ſçait que le Sage eſt vn paradoxe au monde, vn cenſeur & meſpriſeur du monde ? Celuy qui en a porté le nom, que fait-il en ſon Eccleſiaſtique, que dire des propoſitions contre le commun ? Et toutes les belles propoſitions & aduis des Sages, ſont contraires au gouſt du monde. Ie prens donc ce premier obiect à mon aduantage. Et quant au langage c'eſt trop grande delicateſſe & foibleſſe de s'en plaindre, chacun a ſon ſtile, i'ayme le court, ſignificatif, hardy, maſle, s'il ne plaiſt aux vns, il plaiſt aux autres, ie fais mon coup quand ie me fais entendre, ie n'y pretends autre choſe.

Obiect. 2. 2. Le ſecond eſt qu'en toute ceſte deſcription il ne ſe parle point de Dieu, de Religion, des vertus infuſes & diuines. Ie dis premierement, qu'il ſe faut ſouuenir de deux choſes que i'ay dites. Que ie traicte icy de la Sageſſe humaine & Philoſophiquement, & non de la diuine Theologalement, & que ie ne touche icy generalement tout ce qui eſt requis en vn Sage : non les traicts communs à tous, & que l'on ſçait aſſez, mais ſeulement les propres & peculiers au Sage, par leſquels il differe & excelle par deſſus le commun. Or la religion eſt de la commune, generalle, voire naturelle obligation. Mais encores ie dis que cét obiect eſt faux: car tout ce qui regarde Dieu eſt comprins & nommé au ſixieſme traict principal, qui eſt de la preud'hommie, de laquelle le premier & plus haut poinct, eſt en la pieté & religion, qui eſt la premiere & plus

noble partie de iuſtice, en laquelle principalement conſiſte la preud'hommie, & puis il y a encores vn article de la grace de Dieu.

Venons aux particularitez. Contre les trois premiers traicts qui ſont ſe cognoiſtre, ſe rẽdre obeyſſant aux Superieurs, loix, couſtumes, ſe garder net des paſſions & d'erreurs, ils ne diſent rien à quoy il doiue eſtre icy reſpondu.

3. Au quatrieſme traict, qui eſt de iuger de tout, ils obiectent que c'eſt vne liberté trop grande & dangereuſe, & qui ne peut amener vne confuſion. C'eſt premierement mal entendre, & puis mal conclurre : y a-il choſe plus naturel, propre & digne de l'homme, que iuger, c'eſt à dire, conſiderer, examiner, poiſer les raiſons & contre-raiſons de toutes choſes, le poids & merites d'icelles? Pourquoy eſt dit l'homme raiſonnable, c'eſt à dire, diſcourant, ratiocinant, entendant, iugeant? le vouloir priuer de cela, eſt-ce pas vouloir qu'il ne ſoit plus homme, mais beſte? Si cela heurte le naturel & propre de l'homme, que fera-il au Sage, qui eſt autant par deſſus le commun des hommes, comme celuy du commun eſt par deſſus les beſtes? Qu'eſt-ce cy, que l'homme qui eſt tant fier & glorieux en d'autres choſes, ſoit ſi vil & craintif à faire valoir ſa plus haute & noble partie, qui eſt ſon eſprit? Mais repliquera-on, ſi ceſte liberté n'eſt moderée & bridee, il y a danger que l'eſprit s'eſgarera & ſe perdra, ſe rempliſſant de folles & fauſſes opinions : comme ſouuent s'eſt veu: cela eſt tres-vray, mais m'obiecter cela, c'eſt monſtrer que l'on ne prend pas ma peinture toute entiere : car comment ſe pourra-il perdre,

Iuger de tout.

ny ſeulement faillir aucunement, quand bien il voudroit, s'il ne determine rien, s'il ne s'oblige & ne s'attache à rien, comme veut la cinquieſme & ſixieſme leçon de Sageſſe ? Item ſi en iugeant il ſuit en tout & par tout nature, comme porte la ſeptiéme & derniere leçon, les opinions & iugemens naturels ſont touſiours vrays, bons & ſains, c'eſt le ſeul moyen & infaillible de bien entendre les loix, & ainſi font les braues Iuriſconſultes quand il s'offre ambiguité, difficulté, antinomie, c'eſt les confronter & faire toucher à la raiſon naturelle, *vt ad Lydium lapidem.* Voila les deux brides & deux regles qui l'empeſcheront touſiours de faillir. Au reſte ceſte liberté ne touche ny le croire & la religion, ny le faire & la vie externe, mais ſeulement le penſer, le iuger, & examiner, action propre du Sage : or s'y gouuernant comme ie veux, il eſt touſiours en ſeureté.

Ne s'obliger à rien.

4. Venons à l'autre ſuyuant, qui eſt le cinquieſme traict voiſin & allié du precedent ne s'obliger à rien. Ils obiectent que i'enſeigne icy vne incertitude douteuſe & fluctuante, telle que des Pyrrhoniens, laquelle tient l'eſprit en grande peine & agitation qu'il faut auoir & ſe tenir aux principes receus, que ceſte indifference eſt de mauuaiſe conſequence, d'autant qu'elle ſe peut eſtendre meſmes aux affaires de la Religion, au fait de laquelle il n'eſt permis de douter ou chanceller le moins du monde. Ie reſponds premierement, qu'il y a difference entre mon dire & l'aduis des Pyrrhoniens, bien qu'il en ait l'air & l'odeur, puis que ie permets de conſentir & adherer à ce qui ſemble meilleur & plus vray-ſemblable, touſiours preſt &

attendant à receuoir mieux s'il ſe preſente. Mais pour venir au poinct, ie diray ou qu'ils ne m'entendent pas, ou que ie ne les entends point, quand ils diſent que ceſte indifference & ſurſeance tient l'eſprit en peine: car ie ſouſtiens que c'eſt le vray repos & ſejour de noſtre eſprit, & tous les grands & plus nobles Philoſophes & Sages qui en ont fait profeſſiõ, ont-ils eu leur eſprit en trouble & en peine? mais diſent-ils, douter, balancer, ſurſeoir eſt-ce pas eſtre en peine? Ouy aux fols, non aux Sages: ouy, dis-ie, à gens qui ne peuuẽt viure libres, eſprits preſomptueux, partiſans, paſſionnez, qui aheurtez à certaines opinions, condamnent fierement toutes les autres, qui encores qu'ils ſoient conuaincus ne ſe rendent iamais, ſe deſpitent & mettent en colere, ne recognoiſſent bonne foy, ou s'ils changent d'aduis, les voila encores retournez auſſi reſolus & opiniaſtres que deuant, ne ſçauent rien tenir ſans paſſion. Telles gens ne ſçauent rien au vray, & ne ſçauent que c'eſt que ſçauoir. Pource que vous penſez voir, vous ne voyez rien, dit le Docteur de verité aux glorieux & preſomptueux. Mais aux modeſtes, ſobres, & retenus qui ſont aduertis de ce qui a eſté dit cy deſſus en l'article cinquiéme, de la verité, raiſon, ſcience, certitude & leurs contraires, ce ne leur eſt point peine, ains au contraire vn ſejour, vn repos, c'eſt la ſcience des ſciences, la certitude des certitudes, pleine de candeur, de bonne foy, & recognoiſſance modeſte, tant de la foibleſſe humaine, que de la hauteſſe myſterieuſe de la verité: Quant aux principes, auſquels ils veulent que l'on ſe ſoubmette ſouuerainement & en dernier reſſort, c'eſt vne iniuſte tyrannie. Ie cõſens

Iob 9.

Des principes.

bien que l'on les reçoiue auec honneur, que l'on les employe en tout iugement, & que l'on en face cas: mais que ce ſoit ſans pouuoir regimber, i'y reſiſte fort & ferme. Qui eſt celuy au monde, qui ait pouuoir de s'aſſubiettir les eſprits, & donner des principes qui ne ſoient plus examinables, que Dieu ſeul le ſouuerain eſprit, le vray principe du monde, qui ſeul eſt à croire, pource qu'il le dit: Tout autre eſt ſubiect à l'examen & à oppoſition, & c'eſt foibleſſe de s'y aſſuiettir. Si l'on veut que ie m'aſſuiettiſſe aux principes, ie diray comme le Cure à ſes Parroiſſiens, en matiere du temps, & vn Prince des noſtres aux ſectaires de ce ſiecle en fait de Religion: Accordez vous premierement de ces principes, & puis ie m'y ſoubmettray. Or il y a autant de diſcorde aux principes qu'aux concluſions, & en la Theſe qu'en l'Hypotheſe, dont y a tant de ſectes entre eux: Si ie me rends à l'vne, i'offenſe toutes les autres. Ie viens au 3. poinct de leur reproche, qui eſt plus de poids, c'eſt qu'ils veulent tirer en conſequence de la Religion ceſte mienne ſurſeance. Or ie pourrois me contenter de dire, que le texte, tant de mon liure, que de ce petit traicté, les demẽt tout à plat, quand il declare que tout cecy ne s'entend des choſes diuines, leſquelles il faut tout ſimplement croire, receuoir, adorer, ſans entreprendre de les iuger. Mais pour les preſſer d'auantage, & leur monſtrer qu'ils n'entendent pas bien les affaires, ie leur veux dire que cét aduis mien, qu'il leur plaiſt appeller Pyrrhoniſme, eſt la choſe qui fait plus de ſeruice à la pieté et operation diuine, que toute autre qui ſoit, bien loin de la heurter, ſeruice diſ-je, tant pour ſa generation et propagation, que

Du Pyrrhoniſme.

pour ſa conuerſation. La Theologie, meſmement la myſtique nous enſeigne, que pour bien preparer noſtre ame à Dieu & à ſon operation, & la rendre propre à receuoir l'impreſſion du ſainct Eſprit, il la faut vuider, nettoyer, deſpoüiller & mettre à nud de toute opinion, creance, affection, la rendre comme vne carte blanche, morte à ſoy & au monde, pour y laiſſer viure & agir Dieu. Il faut oſter vne choſe pour y faire entrer l'autre, chaſſer le vieil poſſeſſeur pour y eſtablir le nouueau. *Expurgate vetus fermentum, exuite veterem hominem.* Dont il ſemble que pour planter & inſtaller la Chreſtienté en vn peuple meſcreant & infidele, comme maintenant eſt la Chine, ce ſeroit vne tres belle methode de commencer par ces propoſitions & perſuaſions. Que tout le ſçauoir du monde n'eſt que vanité & menſonge : Que le monde eſt tout confit, deſchiré & vilenné d'opinions fantaſques, forgées en ſon propre cerueau : Que Dieu a bien creé l'homme pour cognoiſtre la verité, mais qu'il ne la peut cognoiſtre de ſoy, ny par aucun moyen humain, & faut que Dieu meſmes, au ſein duquel elle reſide, & qui en a fait venir l'enuie à l'homme, la reuele, comme il a fait : mais que pour ſe preparer à ceſte reuelation, & luy faire place, il faut auparauant renoncer & chaſſer toutes opinions & creances, dont l'eſprit eſt deſia anticipé & abbreuué, & le luy preſenter nud & blanc, & le ſoubmettre à luy treshumblement. Auant bien battu & gagné ce point, & rendu les hommes comme Academiciens & Pyrrhoniens, faut propoſer les principes de la Chreſtienté, comme enuoyez du Ciel, & apportez par l'Ambaſſadeur, & parfait confident de la diuinité,

authorité, & confirmé en ſon temps par tant de preuues merueilleuſes & teſmoignages tres-autentiques. Ainſi ceſte innocente & blanche ſurſeance, & libre ouuerture à tout, eſt vn grand preparatoire à la vraye pieté & à la receuoir, comme ie viens de dire, & à la conſeruer : Car auec elle n'y aura iamais d'hereſies & d'opinions tirées, particulieres, extrauagantes : iamais Pyrrhonien ny Academicien ne ſera heretique, ce ſont choſes oppoſites. L'on dira, peut-eſtre qu'il ne ſera iamais auſſi Chreſtien ni Catholique, car auſſi bien ſera-il neutre & ſurſoyant à l'vne qu'à l'autre : C'eſt mal entendre ce qui a eſté dit, c'eſt qu'il n'y a point de ſurſeance à ce qui eſt de Dieu, qu'il faut laiſſer Dieu mettre & grauer en noſtre ame ce qu'il luy plaira & non autre.

Preud'hommie eſſentielle. 5. Au ſixiéme traict, qui eſt de la preud'hommie, ils trouuent à redire entr'autres choſes, que ie deſcrie tant la preud'hõmie cauſee & acquiſe par conſideration externe de recompenſe ou punition : car elle n'eſt point, diſent-ils, reprouuée par l'Egliſe. Nous ſommes tres-bien d'accord en cela : car la Theologie, bien qu'elle ne la condamne, elle dit qu'elle eſt ſeruile, & non filiale, imparfaite, de ceux qui ſont encores commençants & apprentifs, & non des parfaits. Auſſi ie ne la dis pas meſchante, combien que la Philoſophie le tranche court. *Odevunt peccare mali formidine pœnæ.* Mais ie la dis chetiue, accidentale, caduque, mal aſſeurée, bref propre pour le commun, mais indigne du Sage, noble & ſacré à qui eſt requis vne bien plus haute, ferme & genereuſe probité, qu'au reſte.

Suyure nature. 6. Au ſeptiéme & dernier traict, qui eſt de ſuyure

nature, ils s'offencent en ce que ie recommande & faisant valoir la loy de nature, comme si ie voulois dire qu'elle est suffisante, & forclorre la grace, mais l'aduertissement mis au pied de ma peinture de Sagesse, dement toutes ces belles interpretations & malicieux soupçons. Il est vray que ie ne fais pas de grands & longs discours de la grace & des vertus Theologales: Pourquoy en ferois-ie? Ie sortirois de mon subiect & de mon prix faict, qui est de la Sagesse humaine & non de la diuine, des actions simplement, naturellement, & morallement bonnes, & non des meritoires. Ioinct que ceste grace est chose qui n'est point de nostre estude, acquest, labeur, de laquelle il ne faut point faire de longs discours ny enseignemens : car c'est vn pur don de Dieu, qu'il faut desirer & demander humblement & ardamment, & s'y preparer en tant qu'en nous est par les vertus morales & obseruation de la loy naturelle que i'enseigne icy.

Chap. V. & dernier.

Responce generale aux doutes & plaintes proposees contre le liure de Sagesse, & puis l'argument & sommaire d'iceluy.

IE veux icy pour acheuer & clorre ce liuret, & ioindre sa fin auec son commencement & preface, respondre en general à ceux qui se plaignent de mon liure de Sagesse, selon que i'en ay peu apprendre, & peut estre encores se plaindront de cestuy petit abbregé, & satisfaire au Lecteur debonnaire & equitable. Ils y trouuent de la hardiesse & *Plaintes contre le liure de Sagesse.*

liberté qui lesoffenſe,& moy ie me plains d'eux& taxe par tout ceſte foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, cõme indigne & trop tẽdre pour entendre choſe qui vaille,& du tout incapable de Sageſſe. Les plus fortes & hardies propoſitions ſont les plus ſeantes à l'eſprit fort releué, & n'y a rien d'eſtrange à celuy qui ſçait que c'eſt que du monde: c'eſt foibleſſe des'eſtonner d'aucune choſe, il faut roidir ſon courage, affermir ſon ame & l'acerer à ouyr, ſçauoir, entendre, iuger toutes choſes tant eſtranges ſemblent-elles(tout eſt ſortable & du gibbier de l'eſprit, pourueu qu'il ne manque point à ſoy meſme:) & de meſmes auſſi à ne faire iamais ny ne conſentir qu'aux bonnes& belles,quand tout le monde en parleroit. Ces gens peut-eſtre ne ſont capables de l'vn ny de l'autre: c'eſt au Sage d'auoir tous les deux. Eſtimer& faire cas de l'Empire & conduitte du grand Seigneur: Dire que parmy les Indois, Chinois, Canibales, Turcs,& autres nations qu'ils eſtiment Barbares, il y a de belles loix, polices, couſtumes, mœurs, voire preferables à aucunes des noſtres. Qu'il y a pluſieurs choſes que le peuple eſtime miracles enchantemens, operation des Demons, qui ſont purement naturelles, artificielles, humaines, effects d'imagination: Que la douleur eſt le ſouuerain & vrayement le ſeul mal. Que la mort, le cocuage, ſterilité d'enfans, pauureté n'eſt point vrayement & en ſoy mal: Que les actions naturelles ne ſont point de ſoy & naturellement honteuſes: Que la ſcience n'eſt point neceſſaire à la conduitte de noſtre vie, entette & affollit pluſieurs eſprits, ces propoſitions & autres pareilles les heurtent. Voi-

la pas des eſprits bien delicats & bien capables de grandes choſes ? Que diroient-ils à de beaucoup plus hardies & eſtranges, puis qu'ils les appellent ainſi, ſi on les leur propoſoit?

Or à telles gens, outre les ſept diſtinctions que ie leur ay cotté tout au commencement & preface de ce liuret, que ie ne veux icy redire & eſtendre, & auſquels ils trouueront deſcouuertes & ſoluës leurs fautes & meſcontes ; voicy ce que ie leur dis pour les traicter doucement, & les appaiſer s'ils en ſont capables : c'eſt qu'en toutes telles choſes, ie n'y oblige perſonne, ny ne pretends les perſuader, bien loin de les dogmatiſer : ie les preſente ſeulement & les eſtalle comme le marchand ſur le rablier, qu'on paſſe ſans le regarder ſeulement ie ne m'en ſoucie, ie ne me mets point en cholere ſi l'on ne m'en croit, c'eſt à faire aux Pedans : la paſſion teſmoigne que la raiſon n'y eſt pas : Qui ſe tient par l'vne à quelque choſe, ne s'y tient pas par l'autre, l'vne chaſſe ou fait place à l'autre. Pourquoy ſe courroucent ces gens icy ? De ce que ie ne ſuis pas en tout & par tout de leur aduis? Ie ne me courrouce pas de ce qu'ils ne ſont pas du mien. De ce que ie dis des choſes qui ne ſont pas de leur gouſt : Et c'eſt pourquoy ie les dis : ie ne dis rien ſans raiſon s'ils la ſçauent ſentir & gouſter : s'ils en ont de meilleure qui deſtruiſe la mienne, ie l'eſcouteray auec plaiſir & gratification à qui la dira, & qu'ils ne penſent me battre d'authorité & allegation d'autruy, car elle a fort peu de credit en mon endroict, ſauf en matiere de Religion, où ſeule elle vaut ſans raiſon, c'eſt là ſon vray empire,

2. Reſponſe.

comme par tout ailleurs la raiſon ſans elle. Il ne ſe faut pas esbahir ſi tous ne ſont de meſme aduis, mais bien ſe faudroit-il esbahir ſi tous en eſtoient: il n'y a rien plus ſeant à la nature & à l'eſprit humain que la diuerſité. Le ſage diuin nous met tous en liberté par ces mots. Que chacun abonde en ſon ſens, & que perſonne ne iuge ou condamne celuy qui fait autrement, & eſt d'aduis contraire, & le dit en matiere bien plus fort chatoüilleuſe, & qui non ſeulement conſiſte en fait & obſeruation externe où nous auons dit qu'il ſe faut conformer au commun, & ce qui eſt preſcrit ou couſtumier, mais encores en ce qui concerne la religion, ſçauoir en l'obſeruance des viandes & des iours. Or toute ma liberté & hardieſſe n'eſt qu'aux penſees, iugemens, opinions, eſquelles perſonne n'a part ny quart que celuy qui les a chacun endroict ſoy.

Rom. 14.

Au reſte qui enſeigne plus grande ſubmiſſion aux loix & aux ſuperieurs, vne plus noble & genereuſe probité & vertu, vne plus grande reformation & victoire des paſſions & des vices, & en fourniſt plus de moyens & de remedes que ce liure? mais pource que ce n'eſt pas laſchement ny Pedanteſquement, il n'aggree pas à aucuns, gens qui touſiours trainent le ventre par terre. Auſſi ie ne parle point à eux ny pour eux: Il n'y a rien ſi aiſé que reprendre & meſdire, & pluſieurs ſe penſent recõmander en charpentant le nom d'autruy. Parquoy qu'ils me laiſſent, ou bien qu'il m'attaquent viuement & ouuertement, ils auront de moy incontinent, ou vne franche confeſſion & acquieſcement, ou vn examen de leur impertinence. Au reſte

reſte certaines choſes qui ſembloient à aucuns trop creües & courtes, ou rudes & dures pour les ſimples, car les forts et relevez ont l'eſtomach aſſez chaud pour cuire & digerer tout, ie les ay pour l'amour d'eux expliqué & addoucy en la ſeconde edition, en laquelle il y a trois liures. Le premier eſt tout en la cognoiſſance de ſoy & de l'humaine condition, ce qui eſt traicté bien amplement par cinq grandes principales conſiderations, dont chacune en a pluſieurs ſous ſoy. Le ſecond contient les regles generales de Sageſſe, qui ſont douze autant que de Chapitres, & ſont propoſees & diſtinguees en la preface dudit liure, ce ſont les principaux traicts & offices du Sage, dont ce petit liuret eſt vn ſommaire et abbregé. Le tiers contient les regles et inſtructions particulieres de Sageſſe, & ce par le diſcours des quatre vertus principales & morales, Prudence, Iuſtice, Force, Temperance, ſous leſquels eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine, & toutes les parties du deuoir & de l'honneſte.

FIN.

EPISTRE, CONTENANT que les fautes qui ſe commettent au faict de la Religion, ſont celles qui ſont moins ſenties, & plus tard & mal aiſément corrigees & guaries, & les plus grandes viennent de n'eſtimer & ne cognoiſtre pas Dieu comme il faut.

MONSEIGNEVR, Ce ſont deux mots entre autres que ie dis volontiers en public & priué, quand ie veux noter la fourbe, Phypocriſie, & fauſſeté qui ſe commet communément en la Religion par les faux Religieux, deſquels le gros de ce monde eſt compoſé. L'vn, qu'il n'y a fautes en aucun ſubiet, qui ſoient moins ſenties, et qui plus tard et mal ayſément ſe corrigent et guariſſent, que celles qui ſe commettent au faict de la Religion. Ie parle icy en general. Le monde n'eſt gueres ou point capable d'amendement, et ne quitte qu'enuis et comme par force, ce à quoy il a vne fois mordu en ceſtuy tant noble ſubiect moins qu'en tout autre. C'eſt où les remonſtrances et reformations ſont dangereuſes et ſuſpectes, et ceux qui les entreprennent courent fortune. Cõbien de choſes y a-il (ſans pour le preſent penetrer plus auant) que l'Egliſe n'approuue aucunement ? *Multa enim tolerat Eccleſia quæ non probat*, que Pignorance, l'auarice, le zele indiſcret ont introduittes, ou bien ſouten-

Aug.

cores des reſtes du Paganiſme, d'où l'on n'a peu du tout ſeparer les peuples, auſquelles ſi l'on touche pour les blaſmer, l'on crie incontinent *Haro*, tant le peuple, c'eſt à dire, les eſprits populaires de quelque robbe, profeſſion & cõdition qu'ils ſoiẽt, eſt opiniaſtre à ce qu'il a vne fois prins à cœur, il eſt maiſtre de l'obſeruatiõ & s'en veut faire croire, ils penſent qu'en leur oſtant ces choſes qu'ils ont accouſtumé de ieuneſſe, que l'on leur enleue auſſi quant & quant Dieu, et qu'ils demeurent à ſec ſans Religion: Dont il a ſemblé à pluſieurs qu'il n'y faut aucunement toucher: mais laiſſer le Mouſtier où il eſt, cõme il parle, laiſſer rouler le mõde comme il a accouſtumé, & ſe contenter d'en penſer ce qui en eſt, que ce n'eſt raiſon que les Sages ſe mettent en peine pour les folsopiniaſtres: *Mundus vult decipi, decipiatur, qui ſordeſcit, ſordeſcat adhuc.* Apoc. Ceſte opinion me sẽble trop rude, & eſloignee de charité, & y a comme en toute choſe vne mediocrité plus douce, qui eſt de ne forcer ny preſſer, car il n'eſt loiſible ny dit à tous, *Compellite intrare:* mais tout ſimplement monſtrer & propoſer le meilleur, car il y a touſiours en ce grand nombre quelques vns capables & diſpoſez à ſuyure en le leur monſtrant ſeulement au doigt.

Suyuant cét aduis M. ie viens à mon ſecond mot, qui eſt que tous les meſcõtes & fautes qui ſe commettent en la Religion, viennent & ſourdent de ce que l'on n'eſtime pas aſſez Dieu, c'eſt à dire, que l'on ne le cognoiſt pas. Religiõ eſt cognoiſtre & ſeruir Dieu. Mais le ſecond depend & ſuit la condition du premier. Si l'on meſcognoiſt Dieu & que l'on le prenne pour autre qu'il n'eſt, comme

fait la pluſpart du monde, comment le pouurra-on bien ſeruir, adorer, aimer, craindre, honorer, prier, inuoquer? car toutes ces choſes doiuent eſtre reuelees à la cognoiſſance: Il faudra dire comme il faut à la pluſpart du monde. *Vos neſcitis quid adoratis.* Or c'eſt icy le lieu de s'eſcrier, où eſt celuy qui cognoiſt Dieu, ie dis qui s'eſſaye & s'eſtudie à le cognoiſtre? l'on ſe peine à le ſeruir & nõ à le cognoiſtre, qui doit marcher le premier, & le ſeruent ſans le cognoiſtre; c'eſt pourquoy y a grand danger qu'ils perdent leur peine, & ne leur en ſçait-on ny gré ny grace. O que ſi l'on prenoit autant de peine à bien le cognoiſtre, que l'on en prend à le ſeruir tellement quellement & fort ſouuent mal, la belle choſe! Mais à cela il faut l'eſprit tout entier, pur & ſubtil, & à cecy l'on n'y fourniſt gueres que le corps, quelles penſees & imaginations ie vous prie a l'on de la diuinité? Combien viles, laſches, baſſes, chetiues, & indignes? Mais on ne le cuide pas ainſi, ny l'on ne le ſent pas, & comme ils l'imaginent, de meſme ils en parlent, & le ſeruent, car on ne peut autremẽt, comme a eſté dit: donc c'eſt par là qu'on les cognoiſt, & qu'on les conuainc de ce qu'ils en penſent & en croyent. Or eſcoutons tout le monde parler de Dieu, ne diroit-on pas que c'eſt de quelque petit Iuge de village? Regardons comme ils le ſeruent, comme ils le traittent & agiſſent auec luy, tant en public qu'en priué. Certes vn homme d'honneur & de qualité s'en ſentiroit intereſſé, s'il pouuoit receuoir offenſe d'autruy (car c'eſt le priuilege du Sage de ne pouuoir eſtre bleſſé) & certes il y auroit bien à penſer & à douter ſi Dieu prenoit plaiſir en ces gens icy, & en leur ſeruice, comme ils

ẽuident, de quel naturel il deuoit eſtre. Ie ne puis croire qu'eux meſmes vouluſſẽt eſtre ainſi traittez & ſeruis en leur petit faict. Les vns l'imaginent ſeuere, cruel, prompt à courroux, difficile à s'appaiſer, chagrin, exact, guettant les gens au pas, les prenant au pied leué, dont ils le redoutẽt, s'en deffient, tremblent, demeurẽt tranſis, ne pouuans bien s'en aſſeurer: les autres, ou bien ceux-là meſmes vne autre fois, le croyẽt indulgent, facile, bonaſſe, ſommeillant, & ne ſoignant les choſes que laſchement. Auſſi ſe portent-ils enuers luy aſſez nonchalamment, les vns doutent s'il pourra, ou voudra, ou ſçaura bien: Pour practiquer & gagner ſi bonne grace, ils tiennent diuerſes voyes, les vns s'y portent comme enuers vn laſche, foible, effeminé, le penſent contenter de mines, le flattent, careſſent, mignardent auec des contenances & billes paroles, qu'ils font & diſent ſans autremen y auoir le cœur, penſant que cela vaut, cõme il eſt neceſſaire auſſi de ſoy, & paye *ex opere operato* & qu'au rebours la bonne penſee ſeule ne ſeruoit de riẽ: car elle n'apparoiſtroit pas, ſeroit trop ombre & ſans bruit & eſclat, & s'il n'y a du remuëment, noſtre cas ne vaut rien, ce nous ſemble ſeruir ainſi *Scæuæ & non Deo.* Tant peu y a-il de ſeruiteurs cordiaux en eſprit & verité, dont Dieu les cherche, *Pater tales quærit*, à cauſe de leur rareté. Les autres font à bon eſcient, & comme s'ils eſtoient en colere ſe tuent iour & nuict pour eſmouuoir & addoucir le plus dur & aceré cœur, ſauf que puis ce n'eſt pas tout ce que l'on en veut faire croire, car la Religion eſt le vray champ de l'hypocriſie. Aucuns entrent en marché & en compoſition auec luy, les au-

tres le penſent gratifier & fort obliger, d'autres encores entreprennent de deguiſer, ſophiſtiquer, & faire des fins, tous luy demandent & preſſent de choſes qu'ils auroient honte d'en parler à vn homme d'honneur, voire à leur ami, des partis contraires, & ennemis, chacun le prie à ſa faueur & profit, & au deſauantage de ſa partie, ils croiront bien d'vn homme graue & bien ſage, qu'il eſt touſiours le meſme, ferme, cõſtant, vniforme, qu'il ne s'eſmeut & ne ſe change pour aucune choſe qui tempeſte à l'entour de luy, inflexible aux larmes, ſupplications, preſens, menaces, ſubmiſſions, tourmens, touſiours ſe portant droict ſelon la Loy & la Religion, mais de Dieu ne le veut pas croire. Bref au lieu d'aler & monter à Dieu pour le cognoiſtre, ils le raullent, le font venir & s'accommoder à eux : au lieu de ſe deſpoüiller de toute conception & imagination charnelle & baſſe, ſe purifier, ſubtiliſer & eſleuer pour auoir accez à la diuinité, ils la coiffent, l'affeublent, & inueſtiſſent de leurs paſſions & affections propres, & à chacun à ſa guiſe la groſſiſſent, & corporaliſent, afin de l'approcher d'eux meſmes.

Chriſt. Senec. A la mienne volonté que tous tels Chreſtiens qu'ils ſont, vouluſſent bien remarquer & remaſcher le beau & ſainct dire de quelques Sages bien que non Chreſtiens : Qu'il faut penſer & parler de Dieu peu & ſobrement, & ce pudiquement, craintiuement, vergongneuſement, & celuy de ce grand *S. Cyprian.* Chreſtien Pere, Paſteur & Martyr, qui raiſonne le premier qu'il eſt tres-dangereux de parler beaucoup de Dieu encores que l'on diſe vray, car ils n'en parleroient pas, ny ne ſe meſleroient de le

ſeruir ainſi promiſcuement, indifferemment, legerement & vainement, ny ne reſoudroient ſi affirmatiuement & audacieuſement de la diuinité, de la nature & des œuures de Dieu, violans ainſi par tout ſa Maieſté. Car ceſte tant laſche, & facile frequence d'en parler eſt d'vne part vne eſpece de prophanation & meſpris : Ceſte audacieuſe & preſomptueuſe affirmation eſt vne ſorte de blaſphemes, la craintiue, humble & chaſte ſobrieté eſt vn moyen propre de profiter en ceſte cognoiſſance.

I'ay dit cecy tout franchement tant à cauſe du ſuiect que ie traicte en ce liure qui eſt de la diuinité, ſa cognoiſſance, ſes proprietez & perfections, ſa prouidence, afin que ce fuſt vn aduertiſſement & preparatif à la lecture d'iceluy, que à cauſe de vous Monſeigneur qui hayſſez toute ſuperſtition, bigoterie, hypocriſie, & mocquerie de Dieu, & deſirez que le vray, cordial & ſerieux ſeruice ſoit remis, ſouhait, digne d'vn grand Prelat comme vous mais fort peu en ſont capables. C'eſt vne honte en la Chreſtienté qu'eſtant la plus noble, la plus haute, plus diuine creance du monde, & la plus aduantageuſe à l'homme, ils s'y ſoient meſlez & fourrez tant de deguiſemens, de petites phantaiſies humaines, populaires & particulieres, au preiudice de ſa pureté & ſimplicité premiere & naïfue. C'eſt que l'on veut trop plaire au peuple : Il ſeroit expedient que ceux qui parlent à luy en public & en priué, luy inculcaſſent bien ces choſes : Mais voicy le mal, ayant eux meſmes pour la pluſpart l'eſprit de meſmes, populaire & foible, ils le fomentent & l'entretiennent en celà.

Ceſte Epiſtre eſt demeuree imparfaicte, & n'a eſté paracheuee, parce que l'Autheur d'icelle mourut ſubitement en la ruë de ſainct Iean de Beauuais, d'vne opoplexie de ſang qui le ſuffoqua le Dimanche 16. Nouembre 1603.

FIN.

DISCOVRS CHRESTIEN, QV'IL N'EST PERMIS NY LOISIBLE A VN SVBIECT, pour quelque cauſe & raiſon que ce ſoit, de ſe liguer, bander & rebeller contre ſon Roy.

Par P. C. P. Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

M. DC. XXXIIII.

Vn temps a eſté que ie marchandois d'eſtre de la Ligue, & y ay mis vn pied dedans Car en verité ie n'en fus iamais du tout,ny reſoumēt, voire leurs actions m'ont outrément offencé.Ce qui m'y auoit pouſsé, eſtoit principalement le fait de Blois, qui m'a fort affligé, non pour autre raiſon, que pour le defaut, que ie trouuois en la maniere & procedure de l'execution. Or ce grand boüillon de colere & indignation eſtant aucunement refroidy,& la deſſus ayans ouy parler des gens de toutes ſortes, conſultant à par-moy ſouuent de ce qu'en conſcience il en faut tenir & en croire, en fin ie me ſuis apperceu bien changé. Car i'ay trouué premierement douteux, puis mauuais, finalement horrible & abominable, ce qui auparauant me ſembloit non ſeulement tolerable, mais bon & expedient, & ſuis venu à auoir groſſe honte de moy-meſme, pitié & compaſſion des autres, que ie voyois encores tremper en mon erreur. Et recherchant pourquoy ie m'eſtois ainſi eſgaré,veu que ie ſçauois biē auparauant, tout ce qui m'a fait reuenir & me deſdire, i'ay trouué que c'eſtoit la paſſion & la rage, & que i'auois eſté en quelque opinion de Ligue, i'eſtois touſiours comme en colere, en fiévre & émotion continuë, dont i'ay bien apris à mes deſpens, qu'il eſt impoſſible d'eſtre eſmeu & ſage tout enſemble. Le commencement de mon ranilſement eſt venu d'vne ſentence du bon Caſſidore qui dit : *Nullam ſatis iuſtam cauſam videri poſſe, aduersùs patriam arma capiendi :* qui m'eſt reuenuë en memoire. Ie ne veux point icy plaider la cauſe du Roy, ny entrer en accuſation & iuſtification du Roy & de la Ligue, force petits li-

urets couurent par tout cela. I'en ay veu quelques vns, & par tout il me ſemble que l'on peut adiouſter, & aux accuſations & aux iuſtifications, tellement que le procez n'y eſt pas tout. Mais ie veux que tout ce que dit la Ligue du Roy ſoit vray : combien que tout ce qu'ils alleguent contre luy, ſoit ou calomnie, ou pure impoſture, ou bien coniectures & diuinations pour l'aduenir, ſur quoy il ne ſeroit pas ſeulement permis de faire le procez au plus malotru du monde, & qui fuſt le plus abominable qui ait iamais eſté, & que l'on puiſſe imaginer. Que veut-on, que peut-on conclurre de celà ? Qu'il eſt permis ou loiſible aux François de s'eſleuer auec main armée contre luy? *Per quam regulam* cela ? y a il loy, reigle, deciſion, exemple, ſentence qui ſerue à cela ? Parlons ſerieuſement en conſcience comme deuant Dieu: car ie iure & proteſte que ie n'ay autre conſideration. Ie trouue trois poincts de doctrine en l'Eſcriture ſaincte, touchant ceſte matiere, d'obeyr ou deſobeyr aux Souuerains. *Primò*, nous auons commandement tres-expres d'obeyr aux Roys, addreſſant à tous generalement : *Omnis anima*
Rom. 13. *poteſtatibus ſublimioribus ſubdita ſit.* Et ce auec deux additions bien notables pour le preſent, l'vne d'obeyr à tous tant bons que meſchans : car en matiere d'obeyſſance, la bonté ou malice du Superieur ne vient aucunement en conſideration, ny ne doit aduancer ou retarder, eſchauffer ou refroidir le ſubiect à obeyr : car le commandement & l'obligation d'obeyr, eſt fondée ſur ce qui eſt de Dieu, ſçauoir ſur ſon ordonnance, & non ſur ce
Rom. 13. qui eſt de l'homme: *Non eſt poteſtas niſi à Deo, & po-*

teſtas à Deo ordinata eſt, itaque qui poteſtati, reſiſtit Dei ordinationi reſiſtit. En diſant toute puiſſance eſtre de Dieu, il n'en excepte, n'y n'en exclud pas vne, diſant eſtre l'ordonnance de Dieu, il deffend de baiſſer les yeux ſur les merites ou demerites, valeur, bonté, indignité des perſonnes. Ce n'eſt pas raiſon que le defaut des hommes rabbate rien de l'intention, & de l'ordonnance de Dieu. Apres cela, les exemples de Nabuchodonoſor, Saül, de Ceſar en ſont ſi exprés. Alleguer la tyrannie, meſchanceté, inſuffiſance, nonchalance des Roys, c'eſt les dire meſchans, mais ils ne laiſſent pas d'eſtre vrays Rois. Or il leur faut obeyr, non pource qu'ils ſont bons, mais pource qu'ils ſont vrays, c'eſt à dire, legitimes: car il faut bien en toutes choſes ſçauoir diſtinguer entre vray, & bon, faux, & meſchant. Le Fils de Dieu dit bien que l'on ſe garde des faux Prophetes, mais non pas des meſchans. Ce ne ſeroit iamais fait, il faudroit ſortir de ce monde. Au contraire il veut que l'on obeyſſe aux meſchans, tels qu'eſtoient les Scribes & Phariſiens qui eſtoient meſchans tout à fait: mais pource qu'ils eſtoient vrays & aſſis en la chaire de Moyſe, le Fils de Dieu commande de leur obeyr. *Mat. 7.* L'autre addition eſt, que l'obeyſſance leur ſoit renduë, non pour conſideration politique humaine, comme pour la neceſſité, *quaſi malum ſit neceſſarium*, ou pour l'vtilité qui en reuient à la ſocieté humaine, ou pour euiter les troubles & malheurs qui en arriueroient, ſi l'on vouloit deſobeyr & remuer rien en l'Eſtat: Mais pour conſideration ſpirituelle & conſcientieuſe. *Non ſolum propter iram*, dit ſainct Paul, *ſed etiam pro-* *Rom. 13.*

pter conſcientiam. Et vn peu deuant il auoit dit : *Qui reſiſtunt, ipſi ſibi damnationem acquirunt.* Voyla le premier poinct qui contient le commandement d'obeyr, tres-exprés, tres general, tres ample & bien étoffé. Mais ce commandement eſt-il ſi abſolu qu'il n'y ait aucune exception ? N'y a-il iamais lieu de deſobeyr ? Si a : & voicy le ſecond point. L'Eſcriture ſaincte enſeigne de n'obeyr point : mais c'eſt en vn ſeul certain cas, c'eſt quand ils commandent choſes contraires à Dieu. Comment, dis-je ? Car viuent, penſent, diſent, facent les ſouuerains ce qu'ils voudront contre Dieu, nature, & toute loy, cela tombe ſur leurs coffres : ce n'eſt pas au ſubiect d'y regarder : c'eſt crime d'en parler, & d'en medire. Quelle audace, quelle rage de controoller, iuger, condamner les actions, deportemens de ſon ſouuerain ? il n'eſt pas permis de le faire à l'endroit de ſon prochain, de ſon compagnon, l'Eſcriture le deffend. Veut-on auoir plus d'authorité & de droict ſur ſon Roy, que le Roy n'en exerce ſur ces ſubiects ? Il ne va pas voir ny fureter aux cabinets. Cela eſt tres-digne de la malediction de Cham, & de Chanaam, de deſcouurir & publier les hontes de ſon Superieur, de ſon Roy : Mais quand non contens de viure, faire, & dire, ils veulent encores par Edicts & Ordonnances, par commandemens exprés & par force contraindre leurs ſujects à faire choſes contraires à Dieu, lors & en ce cas ceſſe leur ſuperiorité, & leur puiſſance, qui ſubalterne à celle de Dieu, comme ils le recognoiſſent, ſe diſans Roys par la grace de Dieu. Dieu eſt leur ſuperieur, Dieu eſt le premier &

Matt. 7. Rom. 1. & 14.

plus ancien creancier, auquel nous ſommes plutoſt obligez, & d'vne plus eſtroitte obligation, à qui nous deuons pluſtoſt payer & ſatisfaire, & l'on n'obeyt aux Roys, que pour obeyr à Dieu qui le commande, & les a inſtalez : en tel cas la parole de Dieu nous diſpenſe de leur obeyr, diſant qu'il faut pluſtoſt obeyr à Dieu qu'aux hommes. Et noſtre Sauueur dit, qu'il ne faut point craindre ceux qui ont puiſſance ſur le corps, & n'en ont point ſur l'ame, mais bien celuy qui a puiſſance ſur tous les deux. Mais auſſi ne faut-il pas oublier, que combien qu'ils commandement choſes contraires à Dieu, & qu'en cela il ne leur faille obeyr, ſi ne laiſſent-ils pas d'eſtre vrays Roys, retenir leur puiſſance, & authorité, & que l'obeyſſance ne leur ſoit deuë en toute autre choſe. Iulian l'Apoſtat perſecutant la Chreſtienté, de laquelle il auoit fait profeſſion, & ſous le tiltre de laquelle il eſtoit entré en poſſeſſion de l'Empire, fut recogneu vray Empereur, & obey des Chreſtiens en la guerre, & toutes autres choſes, ſauf le renoncement de leur religion, comme diſent ſainct Ambroiſe & ſainct Auguſtin, & l'hiſtoire le diſcourt aſſez, & n'eſt receuable, ce qu'aucuns diſent que les Chreſtiens pour lors n'eſtoient aſſez forts pour s'en faire croire. C'eſt par trop ignorer l'hiſtoire : L'armee, les legions Romaines, voire *totus orbis Romanus* eſtoient lors Chreſtiens : Que s'il y auoit encores quelque Payen de reſte, ce n'eſtoit pas de cent vn. Les chefs principaux & grands Capitaines eſtoient Chreſtiens, comme il ſe monſtra apres ſa mort, que ſans aucune diſpute de difficulté, l'empire fut vnanimement baillé à vn Chreſtien Iouien qui auoit

Act. 5.

Matt. 10.

11. q. 3. C. Iulianus.

eſté grand, & homme le premier aupres de Iulian. Mais que diront-ils des Empereurs qui ſont venus depuis ? & ont eſté heretiques ? comme Valens, Zenon, Leon Iſaurique Arriens, Anaſtaſe, Eutichien, & autres qui perſecutans les Catholiques, ont toutesfois eſté recogneus Empereurs, & obeys des Catholiques ſans diſpute ny contredit ? Mais ce n'eſt pas aſſez de dire qu'il ne leur faut obeyr : car il n'en faut pas demeurer là : il faut ſçauoir ce qu'il conuient faire, & apprendre les remedes licites, iuſtes & legitimes en tels cas, ou en telle extremité. Voicy le troſieſme poinct. Ie trouue que l'Eſcriture nous en baille deux, *fugere aut pati* : de troiſieſme ie n'en trouue point, l'vn de ces remedes eſt deguerpir, s'enfuyr, quitter le pays, & la terre. L'autre de ſouffrir & endurer toutes choſes. Le Fils de Dieu nous a enſeigné tous les deux, & de parole & de faict. Si l'on vous perſecute en vne ville, fuyez en vne autre : Vous eſtes bien-heureux ſi vous ſouffrez pour mon nom ? Ainſi ont faict les gens de bien, ainſi le Maiſtre. Ce n'eſt pas raiſon que le ſeruiteur & le diſciple en ayent meilleur compte. Le troiſieſme eſt de ne s'enfuyr, ny endurer ou attendre le coup, mais de s'en faire accroire par voye de fait, de s'eſleuer auec armes. Où eſt-il eſcrit ? que toute la Sorbonne, que toute la Ligue enſemble me le monſtre ſi elle peut. Or il eſt aysé de monſtrer le contraire. Nabuchodonoſor & Ceſar, outre qu'ils eſtoient tous deux idolatres, ils n'eſtoient point vrays & legitimes Roys par la voye ordinaire, mais eſtrangers, vſurpateurs, qui par force d'armes auoient empieté, & enuahy

& enuahy le pays d'Iſrael, Roy de fait, & non de droict : toutesfois il eſt commandé d'obeyr à Nabuchodonoſor. Et en Ieremie 27. ſont appellez faux Prophetes, tous ceux qui vouloient perſuader au peuple de ne luy obeyr. Et eſt commandé par noſtre Sauuer de rendre à Ceſar, ce qui eſt à luy. Et ſainct Paul appella à Ceſar, qui eſtoit Neron, le plus meſchant & malheureux qui iamais naſquit de femme. Tout cela eſt bien loing de ſe rebeller. Les exemples ſuſdits de Iulian l'Apoſtat, & autres Empereurs heretiques auſſi monſtrent bien le contraire. Il eſt permis de n'obeyr pas, & ce en vn certain cas ſeulement, mais ſe rebeller & vſer de voyes de fait, iamais. Entre n'obeyr pas, & guerroyer contre, il ya bien vn grand pays, comme entre obmiſſion, & commiſſion, entre l'enfant qui nobeyt pas à ſon pere, qui luy commande de tuer ſa mere, & l'enfant qui veut coupper la gorge à ſon pere, & le perſecute à outrance. O excellence de l'Euangile! O pureté de la doctrine Chreſtienne, qui nous dõne vn ſi bon & doux temperament en des extremités ſi preſsãtes & deſeſperees vn expedient ſi propre, que tout ſe ſauue ſans violence, tant cõtraire à la charité de mẽſuetude Chreſtiẽne. Il n'y a point d'antimonie en l'Euangile : Les cammandemens d'obeyr à Dieu, ne reſiſter aux ſouuerains, ne s'entre-empeſcher pour Dieu & le Roy, ſont-ils contraires? le deuoir & la force ſe heurtent-ils? il y a bon remede, qui eſt en la main d'vn chacun, ſans rien rompre. Es-tu foible de reins? va ten, retire toy : la terre eſt au Seigneur, l'on ſe va bien pourmener pour plus legeres cauſes : fay place à l'ire, à la force, & ſauue toy auec Dieu. As-

tu bon cœur? iamais choſe ne te vint plus à propos fay ſacrifice à Dieu de tout ce que tu as, & de toy meſmes. Fay d'vne pierre deux coups, voire trois: haſte toy de payer le tribut à nature, enſemble, pour ta derniere main, fay vn notable ſeruice à Dieu, & vn tres-grand profit & perpetuel pour toy. Voila la doctrine du Fils de Dieu. Or ſus donc, ie le tranche plus court que tous les autres qui diſputent, nient, excuſent, cõtinuent, iuſtifient, & plaident au long, ie dis en vn mot. Quand bien tout ce que la Ligue dit ſeroit vray, ce que non, & encores pis que tout cela: ſi eſt-ce que iamais pour quelque cauſe que ce ſoit, il n'eſt permis ny loiſible d'vſer de voye de fait contre ſon ſouuerain, ains c'eſt choſe meſchante, maudite & pernicieuſe. Maintenant quelle ſeurcté en leur conſciẽce peuuent auoir tous ceux de la Ligue, d'eſtre ainſi furieux contre leur Roy vray, naturel & legitime? quand bien il ſeroit tout tel qu'ilsle deſpeignent. Ie dis donc qu'il n'y a point de Paradis pour ceux qui ſont contre le Roy, & mourant en cét eſtat, quand il n'y auroit autre choſe à redire en eux, ils emportent auec eux leur condamnation: & pour le ſurpois & engregement d'icelle, ils participent à tous les meurtres, trahiſons, volleries, ſcandales, & meſchancetez qui ſe commettent de toutes parts, dont ils ſont cauſe.

FIN.

DISCOVRS CHRESTIEN, SVR LA BENEDICTION DONNE'E PAR ISAAC à Iacob ſon fils puiſné, penſant la donner à Eſau ſon aiſné.

Par P. C. P. Chantre & Chanoine Theologal de Condom.

M. DC. XXXIIII.

LA ROYNE DESIRE ſçauoir de Monſieur Charron la reſolution de ceſte queſtion.

POurquoy Iſaac beniſſant ſon fils Iacob en intention de benir Eſaü, la benediction ne reüſsit ſur Eſaü, encores qu'elle fuſt ſur la perſonne de Iacob, d'autant que c'eſtoit frauduleuſement, & Iſaac fut trompé, & Iacob meſme ſe confeſſoit eſtre Eſaü: voila l'intention de celuy qui donne, & la fraude de celuy qui prend.

La Gloſe ordinaire dit, que les fruicts de la benediction procedent de Dieu, & non de la perſonne de laquelle Dieu ſe ſert pour la donner: mais ceſte raiſon ne contente point l'eſprit de la Royne.

Partant plaira à Monſieur Charron le diſcourir vn peu curieuſement.

DISCOVRS CHRESTIEN, SVR LA benediction donnée par Isaac à Iacob son fils puisné, pensant la donner à Esau son aisné.

Question formee.

IL semble qu'en l'histoire escrite au Genese ch. 17. de la benediction d'Isaac dõnee à ses enfans Esau & Iacob, il y a lieu de s'esbahir, douter & demander; Pourquoy la benediction du pere Isaac & le fruict d'icelle a porté & reposé sur Iacob le puisné, & non sur Esau l'aisné: car il semble par toute bonne raison qu'au rebours elle deuoit porter sur Esau. Premieremẽt selon le droict de nature, & le droict coustumier elle appartenoit à Esau, pource qu'il estoit l'aisné: La volõté & intention du pere conforme ausdits droicts, a touſiours esté de la dõner à Esau, cõme il est tresexpressemẽt declaré. Outre & par dessus tout cela, le puisné Iacob n'a receu la benediciõ qu'au nom & sous la personne, l'habillement, & declaration par luy faite qu'il estoit Esau, tellement que quand il y auroit doute de la volonté du pere, ce que non, encores la façon & declaration disertement faite par Iacob, en vertu de laquelle il a receu ladite benediction conuainq, que la benediction appartient à Esau, & qu'ẽ cela Iacob ne faisoit que tenir la place & seruir de Procureur à son frere Esau, respõdant & stipulant pour luy. Et n'est pas raisõ que la particuliere affection de la mere (qui ordinairement s'accõmode au dernier plus foible & qui mieux luy ressemble) enuers Iacob, moins encores la ruse & la fraude de laquelle elle vsa, substituant Iacob

au lieu d'Eſau, ny la menterie de Iacob, & impoſture de ſes mains veluës, pour tromper le bon homme de pere Iſaac, doiue preualoir & deſroger à tous les droicts & raiſons : vore pluſtoſt ſemble iniuſtice que telle fraude & impoſture, meſmement faite au temps qu'Eſau eſtoit actuellement occupé au ſeruice de ſon pere, & eſtoit en action d'obeyſſance) ſoit recompenſee de tel loyer, car pluſtoſt elle merite, quand la benediction luy euſt appartenu par quelque droict, qu'elle luy fuſt deniee, & qu'il en fut debouté, pour auoir voulu & eſſayé d'y paruenir par moyens illicites, mentant & trompant, & ſon pere & ſon aiſné, auſquels il deuoit honneur & reſpect. Et ne ſert rien de dire qu'Eſau auparauant auoit vendu à ſon frere Iacob ſon droit d'aineſſe pour vn potage, car ce n'eſtoit qu'vn marché fait entre les freres, lequel (outre qu'il n'eſtoit honneſte ny licite, auec trop enorme leſion, & duquel Eſau deuoit eſtre releué) ne pouuoit empeſcher ny troubler la volonté & libre diſpoſition du pere Iſaac, lequel n'eſtoit tenu de s'arreſter aux conuentions particulieres de ſes enfans, & au pis aller Iacob, s'il ſe fuſt voulu ſeruir & preualoir de ce marché & vente à luy faite par ſon frere, il le deuoit alleguer à ſon pere, pour l'induire à luy donner la benediction, ce qui euſt eſté beaucoup moins impertinent, que de ſurprendre & mentir. Mais il ſe preſente encores icy vn autre doute, c'eſt que le pere Iſaac ſçachant apres la tromperie & ſurpriſe qui luy auoit eſté faite par Iacob, il n'a point reparé ceſte faute & meſconte, ny declaré que ſa benediction appartenoit vrayement à Eſau, (car c'eſtoit ſon intention) &

non à Iacob, ains au rebours il a dit à Eſaü ſe plaignant du tort & ſurpriſe qui luy auoit en cela eſté faite par ſon frere, qu'il auoit donné la benediction à Iacob, & qu'il demeuroit benit & iouyſſant du fruict d'icelle.

Preparatoire à la reſponſe.

Pour reſpondre à tous ces doutes, & enſemble bien entendre le reſſort & le fonds de cét affaire, il faut auoir recours à la regle de Theologie donnee par ſainct Auguſtin, & receuë en l'Egliſe, qui porte, que quand en la vie & aux faits des Saincts il ſe trouue quelque choſe eſtrãge qui heurte les loix, les bonnes mœurs, ou la raiſon naturelle, il faut croire qu'il y a quelque myſtere caché, & que c'eſt vn reſſort plus haut & plus fort que l'ordinaire qui meut, & fait ioüer les cordes, auquel il faut que la nature & l'humanité cede & ſerue. Laquelle regle eſt d'autant plus volontiers & facilement receuable en ce fait, qu'il n'y a aucun doute ny peine d'en trouuer le myſtere, eſtant releué dés auparauant, contenu & exprimé dedans le corps de l'hiſtoire, dont n'y aura lieu de ſoupçonner qu'il ſoit ſubtilement inuenté ou deuiné (comme il faut en pluſieurs autres lieux) pour eſchapper de ce pas difficile, ou pour abuſer de ladite regle. Entendons bien l'hiſtoire.

Diſcours de l'hiſtoire Gen. 25.

Rebeca femme d'Iſaac eſtant ſterile, conçeut par grace diuine, & deuenuë enceinte de ſes deux gemeaux Eſaü & Iacob, les ſentant s'entrepouſſer & heurter en ſon ventre, en fut en grand eſmoy, diſant que ainſi luy valoit-il autant n'eſtre point, ou bien n'auoir iamais conceu. Et ſur ce conſulta le Seigneur, & luy fut reſpondu qu'il y auoit deux peuples & nations (c'eſt à dire, deux

enfans qui ſeroient chefs de deux peuples (en ſon ventre, qui s'entre-feroient la guerre, que l'vn ſeroit maiſtre de l'autre, & que le plus grand & l'aiſné ſeruiroit au moindre. Par ceſte reuelation le pere & la mere (toutesfois il n'eſt point certain par l'hiſtoire, que ladite reuelatiõ ſoit venüe à la notice du pere) furent ſuffiſamment aduertis que contre le droict naturel & couſtumier, & par vne extraordinaire ordonnance de Dieu, le puiſné Iacob ſeroit le maiſtre d'Eſaü, & qu'ainſi l'aiſné ſelon la chair, ſeroit puiſné ſelon l'eſprit, qui eſtoit figure que le peuple Gentil auroit l'aduãtage & la prerogatiue aux promeſſes & graces de Dieu, par deſſus le Iuif l'aiſné. Deſlors la mere Rebecca regla touſiours & accõmoda ſes deſirs & affections au niueau de ladite reuelation, aimant, careſſant, & preferant Iacob le puiſné, doux & amiable, à Eſau plus robuſte, Iſaac au rebours, ignorant peut eſtre la reuelation faite à ſa femme, & ſuiuant touſiours l'affection naturelle du peré & charnelle, aimoit & traittoit auantageuſement Eſau, & comme ſon aiſné, & comme plus maſle, courageux, & à ſon humeur. A quoy aidoit auſſi fort ledit Eſau, flattant à careſſant ſon pere de potages friands, & viandes appetiſſantes, qu'il luy apreſtoit de la venaiſon qu'il luy prenoit à la chaſſe, c'eſt par où ſon pere fut appaſté & induit à luy promettre & offrir ſa benediction, voire auant le temps. Cependant & auant qu'Iſaac vint à dõner ſa benediction, Iacob prenant l'occaſion, conuia ſon frere Eſaü à luy ceder & vendre ſon droit d'aineſſe, auec interpoſition de ſerment, & ce pour touſiours plus faciliter le droict que le ciel luy auoit dõné auant qu'e-

ſtre nay, & pour en forclorre toute oppoſition ou empeſchement. En quoy vient à noter en paſſant, qu'Eſau commiſt deux tres-grandes fautes, faiſant trop peu d'eſtime & compte de ſa primogeniture, en l'alienant & vendãt a ſi vil prix & pour vn ſi leger plaiſir, & puis entrant en marché de choſe ſacrée, & qui eſtoit hors le commerce & traffic du mõde, comme eſtoit la primogeniture, en laquelle en ce temps-là eſtoit incluſe la Preſtriſe : dont pour ces deux fautes il meritoit biẽ d'en eſtre priué: Mais Iacob n'en fiſt point ne pretendant en ce marché que ſe redimer de toute diſpute, doute & oppoſition humaine, contre ce qui eſtoit deſia ſien par donation & authorité diuine.

Gen. 27. Sur ces entrefaites la mere Rebecca ayant entendu que Iſaac ſon mary eſtoit en deliberation de donner ſa benediction, & maintenir Eſau au droict d'aineſſe, & deſia s'y preparoit, & voyant que cela aduenant troubleroit & mettroit en diſpute le droict que Iacob le puiſné auoit deſia tant de droict, & de don du ciel, que par la ceſſion qui luy en auoit eſté faite par Eſau ſon frere, elle voulut aller au deuãt & eſſayer de rompre & deſtourner ce coup : Et pour ce apres en auoir cõſulté auec Iacob, furent enſemble d'aduis, que ledit Iacob preuiendroit ſon frere, & s'offriroit à ſon pere auec mains velües & deſguiſees, à la façon de ſon frere Eſau, pour eluder & tromper l'attouchement de ſon pere, ſe diſant au reſte & ſe portant ferme pour Eſau, ce qui fut fait, & ſucceda aſſez heureuſement.

Deciſion de la queſtiõ. Par tout ce diſcours nous apprenons pour l'eſclarciſſement & deciſion de la queſtion, que l'in-

tentiõ de la mere eſtoit de ſuyure, & faire valoir la reuelation, qui luy auoit eſté faite de la ſuperiorité du puiſné Iacob ſur ſon aiſné charnel Eſau: Que le fait du fils de Iacob ſe conformant au conſeil de ſa mere, ſuyuroit auſſi ladite reuelation: que le pere Iſaac s'en deſtourneroit, qu'il la ſçeuſt ou ne la ſçeuſt, ſuyuant touſiours l'amour naturel & charnel, que l'inuention de la mere, & ſuppoſition du fils, pource qu'ils viſoient à meſme but que la reuelation celeſte, ont preualu, vaincu & emporté la volonté du pere, qui s'en eſcartoit, & qui pour ce aucunemẽt meritoit d'etre ainſi eludé, & par fineſſe ramené à ſon deuoir, puis que plainement & de ſoy meſme il ne s'y vouloit ranger. Et finalement que tres-iuſtement & conformement à la volonté de Dieu & ſa reuelation, la benediction du pere, (nonobſtant la particuliere affection) & tout le droit d'aîneſſe a eſté deuolu & porté ſur le puiſné Iacob, à qui il appartenoit de droict diuin & humain, à cauſe de la ceſſion à luy faite par ſon frere, & non ſur Eſau, qui en eſtoit debouté de Dieu, & outre s'en eſtoit rendu indigne par le trop bon marché qu'il auoit fait de ſon droict d'aineſſe. Et cecy ſuffiſe pour vne generale explication de la queſtion, venons aux doutes particuliers.

Reſpondeaux doutes.

On pourroit obiecter contre la mere & ſon fils Iacob, que tenans le droit chemin, ils n'ont point marché droit, & ont tres-mal plaidé vne tres-bonne cauſe, penſant faire valoir la volonté de Dieu, tres iuſte par des moyens peu iuſtes, voire pleins de fraude, mẽterie, impoſture, & iniurieux à Dieu, comme ſi l'ordonnance de Dieu auoit beſoin de ces artifices & fraudes pour ſon execution. Ils de-

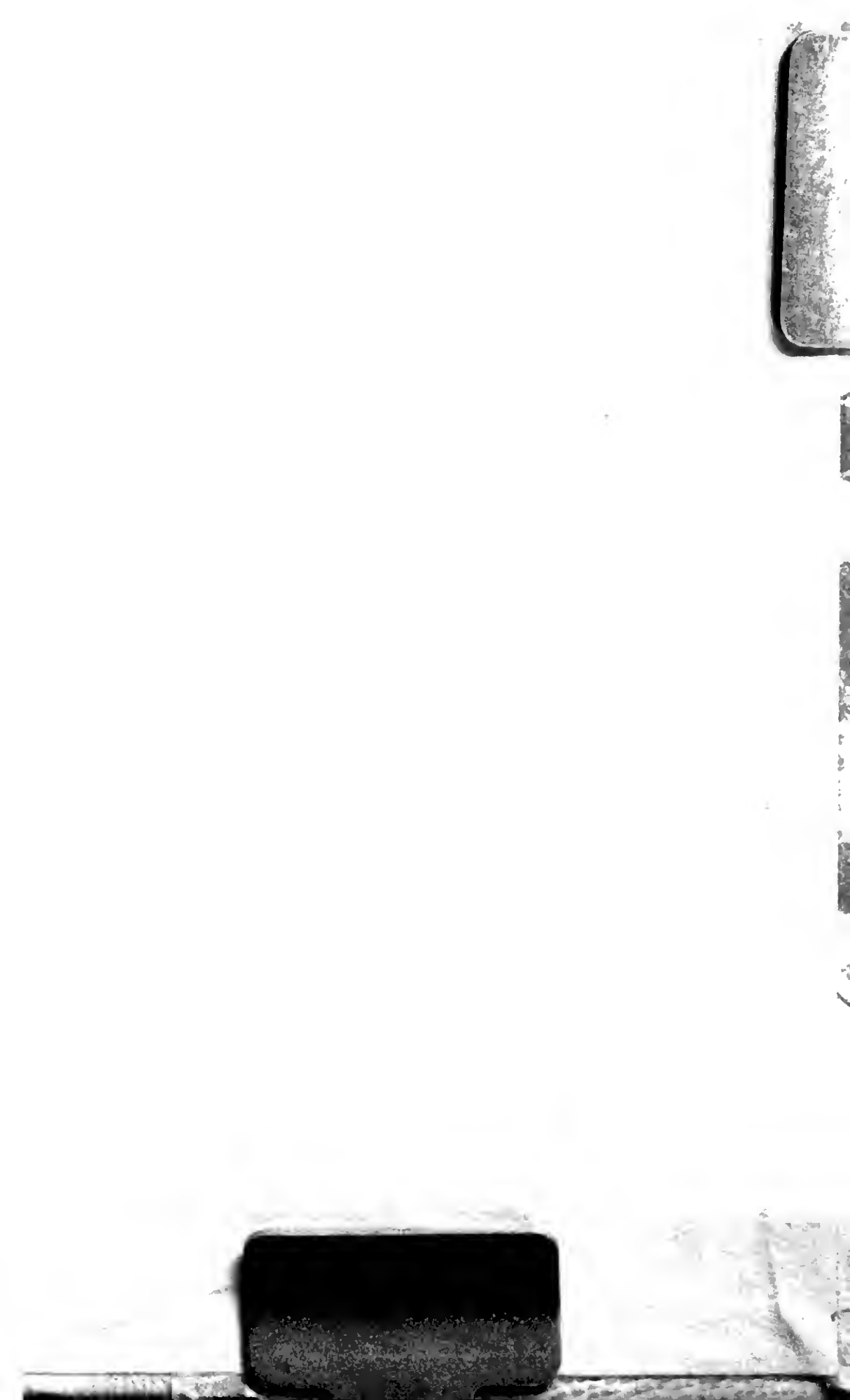
uoient commettre & laiſſer pleinement la conduitte & l'effect de ceſte reuelation à la main de Dieu, qui en eſtoit l'autheur, comme aſſez puiſſant pour s'en faire croire, & aſſez ſage pour le ſçauoir conduire. A ce doubte l'on pourroit dire, que le tout eſtant fait par la volonté de Dieu qui l'a ainſi inſpiré, il n'y doit auoir aucun ſcrupule ny ombrage de mal, eſtant Dieu ſur toutes loix & toute iuſtice humaine, dont tout ce qui eſt fait ſous ſon authorité, eſt tellement bien fait, que l'obmettre, ou ne le vouloir faire par crainte de meſprendre ou autrement, c'eſt faillir, la volonté de Dieu reuelee & cogneuë, eſtant la regle qui iuſtifie toutes choſes. Mais pource que nous ne ſçauons pas & n'apparoiſt pas que Dieu l'ait inſpiré, ou l'ait voulu, car s'il eſtoit certain, il n'y a plus que tenir, & que ſeroit autrement apporter vne mauuaiſe odeur, & vn faux ton à la volonté de Dieu, de dire que pour ſon execution elle ait employé des moyens condamnez par elle meſme, comme ſi elle n'en auoit pas en main d'autres plus doux & plus conuenables: Au moins qu'il eſt bien hardy de le dire & ſeroit vne couuerture tres-dangereuſe, d'ainſi vouloir couurir les actions condamnees par la loy de nature, comme ſi l'on vouloit charger Dieu, pour deſcharger l'homme. Il ſemble plus aſſeuré de dire ſans ſe mettre en peine d'executer & deffẽdre toutes les actions des bons, comme s'ils eſtoient ſans chair & ſang, qu'ils ont peu faillir en cela, voulant bien ce que Dieu vouloit, & à meſme fin, mais non en la meſme façon que cependant Dieu s'eſt ſeruy de leur ſupoſition & menterie, comme auſſi fait-il de toutes les mauuaiſes volontez qui ſont bien

pçes, mais ſans les vouloir (car ce ſont deux, vſer ou ſe ſeruir, & vouloir) ny les iuſtifier.

Auſſi pourroit-on heſiter aucunement, ſur ce qu'Iſaac ayant touſiours voulu donner ſa benediction à Eſau, toutesfois ayant ſceu qu'elle eſtoit paruenuë à Iacob, contre ſon deſſein, au lieu de reparer l'equiuoque, & l'appliquer à Eſaü, ſuyuant ce qu'il auoit touſiours voulu, il la confirma à Iacob & s'y reſolut ferme. A quoy eſt aiſé reſpondre, que ceſte reſolution & perſeuerance pouuoit venir de ce qu'il auoit apprins depuis de la volonté de Dieu, ou bien de la ſouuenance de ladite reuelation s'il la ſçauoit.

Mais la plus haute queſtion en cecy eſt de la volonté de Dieu. Pourquoy voulut Dieu que contre le train ordinaire, & ſans aucun particulier motif ou cauſe, Iacob le puiſné euſt le droict d'aineſſe. A laquelle eſt aiſé de reſpondre briefuement, qu'il n'y a aucun pourquoy, que c'eſt la pure, premiere & eternelle volonté de Dieu qui n'a point de cauſe que veut ſignifier l'Eſcriture, diſant qu'auant qu'ils euſſent fait aucun bien ny mal, l'vn eſtoit aimé, l'autre rebutté, lequel mot (*auant*) ne ſe rapporte point au temps, cela eſt trop groſſier. Car ſi Dieu euſt eſté induit à les aimer ou hayr, à cauſe de leur bien ou mal à venir, il les euſt aimé & hay apres le mal, non pas fait temporellement par eux, ains eternellement veu & cogneu par luy, car la cauſe precede l'effet au moins naturellemẽt, ſinon temporellement. Mais à la cauſe & à l'ordre de nature, c'eſt autant comme s'il eſtoit dit, non, pour ny à cauſe de leur bien ou mal-fait futur & eternellement preueu, Dieu a aimé l'vn & hay l'autre,

ainſi pource qu'il luy a pleu : comme le potier, pource qu'il luy plaiſt, d'vne meſme terre faict vn beau ou laid vaiſſeau, dont la cauſe de cét amour & haine n'eſt point en eux, mais en Dieu, & ſa volonté pure.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE